LA REVUE DE GENÈVE

JUILLET 1921. N° 13.

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ
ADMINISTRATEURS :
PAUL CHAPONNIÈRE; ALFRED NICOLE

ABONNEMENTS: SUISSE: Un an, Fr. 36.—; Six mois, Fr. 19.—; Trois mois, Fr. 10.—. Prix du numéro, Fr. 4.— :: AUTRES PAYS: Un an, Fr. 44.—; Six mois, Fr. 23.—; Trois mois, Fr. 12.—. Prix du numéro, Fr. 4.50. :: La REVUE paraît le 15 de chaque mois. :: Reproduction et traduction des oeuvres publiées par la REVUE DE GENÈVE interdites pour tous pays. :: Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la REVUE DE GENÈVE en double exemplaire. —— Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an. —— Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées :: :: de 1 franc en timbres-poste ou mandat. :: ::

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de LA REVUE DE GENÈVE *rognés* voudront bien nous en faire la demande.

ADMINISTRATION: 46, RUE DU STAND, GENÈVE
TÉLÉPHONE 93-11. CHÈQUES POSTAUX: I. 1778

LA REVUE DE GENÈVE

CHRONIQUES NATIONALES

Allemagne	F. W. FÖRSTER. von PRITTWITZ-GAFFRON.
Amérique latine	Robalino DAVILA. Alfonso REYES. Ronald de CARVALHO M. Oliveira LIMA.
Angleterre	C. E. BECHHOFER. Edward SHANKS.
Autriche	Joseph REDLICH.
Belgique	Louis PIÉRARD.
Bulgarie	Petco STAINOFF.
Chine	Soong TSUNG FAUNG.
Espagne	Ad. SALAZAR.
Etats-Unis	John ERSKINE.
Finlande	Edward WESTERMARCK.
France	Daniel HALÉVY. Edmond JALOUX.
Grèce	André ANDREADÈS.
Hollande	Hermann ROBBERS.
Hongrie	Comte J. ANDRASSY. Frédéric RIEDL.
Israël	Albert COHEN.
Italie	Guglielmo FERRERO. Giuseppe PREZZOLINI.
Norvège	Johan BOJER.
Perse	HABIBULLAH KHAN CHAHAB.
Pologne	Jan KUCHARZEWSKI.
Portugal	C[te] de PENHA-GARCIA.
Roumanie	N. JORGA.
Russie	Paul MILIOUKOV. Nicolas ROUBAKINE. Alexis TOLSTOÏ.
Serbie	Lazare MARKOVITCH.
Suède	Anton BLANCK.
Suisse	*Divers.*
Tchécoslovaquie	HASBOVEC.
Turquie	D. BASRI-bey.
Ukraine	Alexandre CHOULGUINE

LA REVUE DE GENÈVE publiera dans ses prochains numéros des lettres inédites de Tolstoï et de Benjamin Constant ; L'ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE VIS-A-VIS DE LA FRANCE, de Georges Bernhard ; LES MÉMOIRES D'UN SOUVERAIN DÉPOSÉ, de G. Ferrero ; L'AVENIR DE L'EUROPE, de H. de Keyserling ; L'ELFE, de Lord Dunsany ; L'AME DU PEUPLE, de Just Havelaar ; WALTER PATER, par George Moore ; L'AMI DES JEUNES FILLES, par Edmond Jaloux ; BAUDELAIRE, par Charles du Bos ; LA TECHNIQUE DU GESTE, par E. Jaques-Dalcroze ; MAURICE BARRÈS ET SA POLITIQUE RHÉNANE, par René Lauret ; etc., etc.

Dépositaires généraux de LA REVUE DE GENÈVE :

FRANCE : Pour la fourniture en gros, s'adresser aux Messageries HACHETTE, 111, rue Réaumur, à Paris (II[e]).

ANGLETERRE : Messageries HACHETTE, King William Street. 16, London W. C. 2.

BELGIQUE : Dépôt principal, Agence DECHENNE, 14, Galerie du Roi, Bruxelles.

HOLLANDE : Fransche Bœkhandel FEIKEMA, CAAERLSEN & Co, Singel 151-153, Amsterdam.

HONGRIE : Librairie Ferdinand PFEIFER, ZEIDLER Frères, Budapest, IV Kossuth Lajos Utca 7.

COSTA RICA : Trejos HERMANOS, Apartado 869, San José, Costa Rica.

HAÏTI : Madame J. J. MANIGAT, Entre la 16[me] et 17[me] rues, Avenue A. Cap Haïtien. H. AMBLARD, Port-au-Prince.

Pour l'ITALIE, on peut s'abonner sans frais chez M. Ulrich HŒPLI, Libraire, Galleria de Christoforis, Via Vitt. Emmanuele, Milan.

TONIO KRÖGER[1]

I

Le soleil d'hiver, caché derrière des couches de nuages, ne versait qu'une pauvre clarté laiteuse et blafarde sur la ville resserrée entre ses murailles. Les rues bordées de pignons étaient mouillées et pleines de courants d'air, et, par moment, tombait une espèce de grêle molle qui n'était ni de la glace ni de la neige.

L'école était finie. A travers la cour pavée et hors de la grille, le flot d'enfants rendus à la liberté s'écoulait, se divisait et s'enfuyait à droite et à gauche. De grands élèves serraient avec dignité leur paquet de livres haut contre leur épaule gauche, tandis que du bras droit, ils ramaient contre le vent, dans la direction de leur repas de midi ; les petits partaient gaiement au trot, faisant rejaillir de tous côtés la neige fondue et s'entrechoquer l'attirail de la science dans leurs cartables en peau de phoque. Mais de temps à autre tous, d'un air vertueux, enlevaient leurs casquettes devant quelque professeur à chapeau de Wotan ou à barbe de Jupiter qui s'éloignait d'un pas grave.

[1] Au sujet de Thomas Mann, voir notre numéro de février 1921. *(N. D. L. R.)*

— Viens-tu à la fin, Hans ? demanda Tonio Kröger qui avait attendu longtemps sur la chaussée. Et il s'avança en souriant vers son ami qui franchissait le portail, causant avec d'autres camarades, et déjà sur le point de s'éloigner avec eux.

— Quoi donc ? demanda le jeune garçon, et il regarda Tonio. Ah ! c'est vrai, nous allons encore faire un tour ensemble.

Tonio ne dit rien et ses yeux se voilèrent. Hans avait-il donc oublié, se souvenait-il seulement maintenant, qu'aujourd'hui, à midi, ils devaient aller se promener ensemble, alors que lui n'avait pas cessé de s'en réjouir depuis que la chose avait été convenue ?

— Oui, adieu vous autres ! dit Hans à ses camarades. Je vais encore faire un tour avec Kröger. Et tous deux se dirigèrent à gauche, pendant que les autres s'en allaient en flânant à droite.

Hans et Tonio avaient le temps d'aller se promener après la classe, parce qu'ils appartenaient tous deux à des familles dans lesquelles on ne dînait qu'à quatre heures. Leurs pères, de gros négociants qui exerçaient des charges publiques, étaient des personnages puissants dans la ville. Les Hansen possédaient depuis des générations déjà les vastes chantiers au bord du fleuve, où, parmi les crachements et les sifflements, de puissantes scies mécaniques découpaient des troncs. Quant à Tonio, il était le fils du consul Kröger, dont on voyait chaque jour véhiculer à travers la ville les sacs de grains marqués en larges lettres noires du nom de l'entreprise, et la grande vieille maison de ses ancêtres était la plus belle de toute la ville... Les deux amis devaient continuellement soulever leurs casquettes, car ils rencontraient à chaque instant des connaissances, et bien des gens saluaient même les premiers ces gamins de quatorze ans.

Tous deux portaient leurs gibecières suspendues à leurs épaules, et tous deux étaient bien et chaudement habillés ; Hans d'une courte vareuse sur laquelle était rabattu, couvrant le dos et les épaules, le large col bleu de son costume marin, et Tonio d'un paletot gris à ceinture. Hans portait un béret de matelot danois à rubans courts, hors

duquel jaillissait une mèche de ses cheveux d'un blond de lin. Il était remarquablement joli et bien fait, large d'épaules et mince de hanches, avec des yeux d'un bleu d'acier, au regard vif et dégagé. Mais sous le bonnet de fourrure rond de Tonio, dans un visage brun, aux traits d'une finesse toute méridionale, s'ouvraient deux yeux sombres, délicatement ombragés, aux paupières trop lourdes, à l'expression rêveuse et un peu hésitante... Les contours de la bouche et du menton étaient d'une rare finesse. Sa démarche était indolente et irrégulière, tandis que les jambes sveltes de Hansen, dans leurs bas noirs, se mouvaient d'une façon remarquablement élastique et rythmée.

Tonio ne disait rien. Il souffrait. Tout en fronçant ses sourcils un peu obliques et en arrondissant ses lèvres pour siffler, il regardait au loin de côté, en penchant la tête. Cette attitude et cette expression lui étaient particulières.

Soudain Hans glissa son bras sous celui de Tonio tout en lui jetant un regard à la dérobée, car il comprenait très bien de quoi il retournait. Et Tonio, bien qu'il fît encore quelques pas sans parler, se sentit subitement des dispositions très tendres.

— A vrai dire, je n'avais pas oublié, Tonio, dit Hansen en baissant les yeux vers le trottoir devant lui, mais je pensais seulement qu'aujourd'hui cela ne marcherait pas, parce qu'il fait si humide et si vilain. Mais tout cela m'est bien égal, et je trouve très chic que tu m'aies tout de même attendu. Je croyais déjà que tu étais rentré à la maison et j'étais fâché....

Tout en Tonio se mit à bondir et à jubiler de joie à l'ouïe de ces paroles.

— Eh bien, allons maintenant sur les remparts, dit-il d'une voix émue, sur le rempart du Moulin et sur celui du Holstein, et je te ramènerai à la maison, Hans. Non, bien sûr, cela ne me fait rien du tout de m'en retourner seul; la prochaine fois, c'est toi qui m'accompagneras.

Au fond il ne croyait pas très fermement aux explications de Hans, et il sentait très bien que celui-ci attachait moitié moins d'importance que lui à cette promenade

à deux. Mais il voyait pourtant que Hans regrettait son oubli, et avait à cœur de se faire pardonner, et l'intention de retarder leur réconciliation était bien éloignée de son esprit.

Le fait est que Tonio aimait Hans Hansen et avait déjà beaucoup souffert par lui. Celui qui aime le plus est le plus faible, et doit souffrir; son âme de quatorze ans avait déjà appris de la vie cette simple et dure leçon ; et il était ainsi fait qu'il remarquait très bien des expériences de ce genre, qu'il les notait en lui-même, et y trouvait dans une certaine mesure du plaisir, sans du reste régler sa conduite personnelle en conséquence, ni en tirer d'utilité pratique. Il trouvait aussi de telles leçons beaucoup plus importantes et plus intéressantes que les connaissances qu'on l'obligeait à acquérir à l'école, et il employait la plus grande partie des heures de cours passées dans les classes aux voûtes gothiques, à épuiser tout ce que ces découvertes pouvaient lui faire éprouver et à en approfondir complètement la signification.

Et cette occupation lui procurait une satisfaction tout à fait semblable à celle qu'il éprouvait lorsqu'il se promenait dans sa chambre avec son violon (car il jouait du violon), mêlant des sons aussi moelleux qu'il pouvait les produire, au clapotis du jet d'eau qui, en bas, dans le jardin, montait en dansant sous les branches du vieux noyer.

Le jet d'eau, le vieux noyer, son violon et au loin la mer, cette mer Baltique dont, pendant les vacances, il pouvait épier les rêves d'été, c'étaient là les choses qu'il aimait, dont pour ainsi dire, il s'entourait, et parmi lesquelles se déroulait sa vie intérieure, choses dont les noms font bien dans les vers, et retentissaient effectivement toujours à nouveau dans ceux que Tonio Kröger composait parfois.

Le fait qu'il possédait un cahier de vers écrits par lui était venu à la connaissance de son entourage par sa propre faute et lui faisait beaucoup de tort, aussi bien auprès de ses camarades qu'auprès des professeurs. D'un côté, le fils du consul Kröger trouvait stupide et vulgaire de s'en formaliser, et il méprisait l'opinion de ses condisciples et celle de ces maîtres, dont les mauvaises manières lui

répugnaient et dont il pénétrait les faiblesses personnelles avec une rare clairvoyance. Mais, d'un autre côté, il jugeait lui-même extravagant et à proprement parler inconvenant d'écrire des vers, et il était forcé de donner raison dans une certaine mesure à ceux qui tenaient cette occupation pour étrange. Toutefois, ce sentiment n'était pas assez fort pour l'empêcher de continuer.

Comme il perdait son temps à la maison, qu'il montrait en classe un esprit lent et distrait, et était mal vu de ses maîtres, il rapportait sans cesse à la maison les bulletins les plus déplorables, ce qui causait à son père, un grand monsieur vêtu avec soin, qui avait des yeux pensifs et portait toujours une fleur des champs à la boutonnière, beaucoup de colère et de souci. Quant à la mère de Tonio, sa belle maman aux cheveux noirs qui portait le prénom de Consuello et ressemblait si peu aux autres dames de la ville, parce que le père avait été la chercher jadis tout au bas du planisphère, les bulletins lui étaient totalement indifférents.

Tonio aimait cette mère ardente et sombre, qui jouait si merveilleusement du piano et de la mandoline, et il était content qu'elle ne se chagrinât pas de la position douteuse qu'il occupait parmi les hommes. Mais d'un autre côté, il sentait que la colère de son père était beaucoup plus digne et respectable, et, bien que celui-ci le grondât, il était tout à fait d'accord avec lui, tandis qu'il trouvait la sereine indifférence de sa mère un peu légère. Parfois, il se disait à peu près ceci : C'est bien assez que je sois comme je suis, et ne puisse ni ne veuille changer, inattentif, indocile, et préoccupé de choses auxquelles personne ne pense. Il convient au moins qu'on me reprenne et qu'on me punisse sérieusement pour cela, et non pas que l'on passe là-dessus avec des baisers et de la musique. Nous ne sommes pourtant pas des bohémiens dans une roulotte verte, mais des gens sérieux, le Consul Kröger, la famille Kröger... Souvent il pensait aussi : Pourquoi donc suis-je si bizarre, et en conflit avec tout le monde, brouillé avec mes maîtres, et comme étranger parmi les autres garçons ? Voyez les bons élèves et ceux qui se tiennent dans une solide médiocrité, ils ne trouvent pas les maîtres ridicules, ils

ne font pas des vers, et ils ne pensent que des choses que tout le monde pense et que l'on peut dire tout haut. Comme ils doivent se sentir à leur aise et d'accord avec chacun! Cela doit être agréable... Mais moi, qu'est-ce que j'ai donc et comment tout cela finira-t-il ?

Cette façon de se considérer lui-même et d'envisager ses rapports avec la vie jouait un rôle important dans l'amour de Tonio pour Hans Hansen. Il l'aimait d'abord parce qu'il était beau, ensuite parce qu'il apparaissait exactement comme son opposé en tout point. Hans Hansen était un excellent élève et de plus un joyeux compagnon, qui montait à cheval, faisait de la gymnastique, nageait comme un héros et jouissait de la faveur générale. Les maîtres avaient pour lui presque de la tendresse ; ils l'appelaient par son petit nom et l'encourageaient de toutes les manières, les camarades recherchaient ses bonnes grâces, et dans la rue les messieurs et les dames l'arrêtaient, saisissaient la mèche de cheveux couleur de lin qui jaillissait de son béret danois, et disaient : «Bonjour, Hans Hansen, avec ta jolie mèche ! Es-tu toujours premier ? Salue papa et maman pour nous, mon beau petit gars... »

Tel était Hans Hansen et, depuis que Tonio Kröger le connaissait, il éprouvait une douloureuse aspiration dès qu'il l'apercevait, une aspiration mêlée d'envie qui lui causait une sensation de brûlure au haut de la poitrine. Ah ! pensait-il, avoir des yeux bleus comme toi, et vivre comme toi en règle et en bonne harmonie avec tout l'univers. Tu es toujours occupé d'une façon raisonnable et que tout le monde respecte. Quand tu as fini tes devoirs, tu prends des leçons d'équitation, ou bien tu travailles avec ta scie à découper ; même pendant les vacances au bord de la mer, tu passes ton temps à ramer, à manœuvrer la voile ou à nager ; tandis que moi je reste couché comme un fainéant sur le sable, perdu dans mes rêveries, à regarder fixement les jeux de physionomie changeants et mystérieux qui glissent à la surface de la mer. Mais c'est bien pour cela que tes yeux sont si clairs. Ah ! être comme toi...

Il n'essayait pas de devenir comme Hans Hansen, et peut-être ce souhait de lui ressembler n'était-il pas même très sérieux. Mais il désirait douloureusement, tel qu'il

était, être aimé de lui, et il sollicitait son affection à sa manière, qui était une manière lente, profonde, pleine d'abnégation, de souffrance et de mélancolie, mais d'une mélancolie plus brûlante et plus dévorante que toute l'impétueuse passion que l'on aurait pu attendre de son apparence étrangère.

Et sa sollicitation n'était pas tout à fait vaine, car Hans, qui estimait en lui une certaine supériorité, une facilité de parole permettant à Tonio d'exprimer des choses difficiles, comprenait très bien que l'affection en présence de laquelle il se trouvait était d'une force et d'une délicatesse rares, il s'en montrait reconnaissant, et causait à Tonio bien des joies par sa façon d'y répondre, mais aussi bien des tourments, dus à la jalousie, à la déception et à l'inutilité de tout effort pour établir entre eux une communauté spirituelle. Car, chose remarquable, Tonio qui enviait la manière d'être de Hans Hansen, s'efforçait cependant continuellement de le convertir à la sienne, ce qui ne pouvait réussir que par instant, et seulement d'une façon illusoire.

— Je viens de lire quelque chose d'admirable, quelque chose de magnifique, disait-il. Ils marchaient, puisant en commun dans le cornet de bonbons aux fruits qu'ils avaient acheté pour deux sous chez l'épicier Iwersen, rue du Moulin. Il faut que tu le lises, Hans, c'est *Don Carlos* de Schiller. Je te le prêterai, si tu veux...

— Non, non, laisse cela, Tonio, dit Hans Hansen, ce n'est pas une lecture pour moi. J'aime mieux mes livres sur les chevaux, tu sais ; il y a dedans des illustrations épatantes, je t'assure. Une fois que tu viendras chez moi, je te les montrerai. Ce sont des photographies instantanées, et l'on voit les bêtes en train de trotter, de galoper, de sauter, dans toutes les positions que l'on ne peut pas du tout voir dans la réalité, parce que cela va trop vite.

— Dans toutes les positions ? demanda poliment Tonio. Oui, ce doit être joli. Mais, pour en revenir à *Don Carlos*, cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer... Il y a dedans des passages, tu verras, qui sont tellement beaux que cela vous donne une secousse, que c'est comme si quelque chose éclatait.

— Comme si quelque chose éclatait ? demanda Hans Hansen. Comment cela ?

— Il y a par exemple l'endroit où le roi a pleuré parce que le marquis l'a trompé... mais le marquis ne l'a trompé que par amour pour le prince, auquel il se sacrifie, comprends-tu ? Et voilà que la nouvelle que le roi a pleuré parvient du cabinet dans l'antichambre. « Pleuré ? Le roi a pleuré ? » Tous les courtisans sont consternés et chacun est pénétré d'effroi, car c'est un roi terriblement dur et sévère. Mais on comprend si bien qu'il ait pleuré, et moi, j'ai plus de chagrin pour lui que pour le prince et pour le marquis ensemble. Il est toujours tellement seul et privé d'amour, et maintenant il croit avoir trouvé un être à qui se fier, et cet être le trahit...

Hans Hansen regarda de côté le visage de Tonio et quelque chose dans ce visage dut éveiller son intérêt pour le sujet, car il remit soudain son bras sous celui de Tonio et dit :

— De quelle façon le trahit-il donc, Tonio ?

Tonio commença à gesticuler.

— Le fait est, commença-t-il, que toutes les lettres pour le Brabant et pour la Flandre...

— Voilà Erwin Immerthal, dit Hans.

Tonio se tut. Qu'il aille à tous les diables, cet Immerthal! pensait-il. Pourquoi faut-il qu'il vienne nous déranger ? Pourvu qu'il ne nous accompagne pas pour parler tout le long du chemin de la leçon d'équitation... Car Erwin Immerthal prenait aussi des leçons d'équitation. Il était le fils du Directeur de la banque et il habitait là, en dehors de la ville. Déjà débarrassé de sa gibecière, il venait à leur rencontre, avec ses jambes arquées et ses yeux bridés.

— Bonjour, Immerthal, dit Hans. Je fais un tour avec Kröger.

— Je dois aller en ville pour une commission, dit Immerthal, mais je vais faire encore un bout de route avec vous... Ce sont des bonbons aux fruits que vous avez là ? Oui, merci, j'en veux bien quelques-uns. Demain nous avons notre leçon, Hans. — Il voulait parler de la leçon d'équitation.

— Chic ! dit Hans. On va me donner des guêtres de cuir, tu sais, parce que j'ai eu la meilleure note dernièrement en thème.

— Tu ne prends pas de leçons d'équitation, Kröger ? demanda Immerthal, et ses yeux n'étaient plus que deux fentes brillantes.

— Non, répondit Tonio d'une façon tout à fait indistincte.

— Tu devrais demander à ton père qu'il t'en fasse prendre aussi, Kröger, remarqua Hans Hansen.

— Oui, fit Tonio, à la fois avec précipitation et indifférence. Sa gorge se serra un instant, parce que Hans l'avait appelé par son nom de famille, et Hans parut le sentir, car il dit, en manière d'explication :

— Je t'appelle Kröger, parce que ton prénom est si baroque, tu sais; excuse-moi, mais je ne l'aime pas du tout. Tonio... ce n'est pas un nom en somme. Du reste, tu n'y peux rien, bien sûr.

— Non, sans doute que tu t'appelles ainsi justement parce que cela a une allure étrangère et que c'est un peu singulier, dit Immerthal en se donnant l'air de parler pour arranger les choses.

Les lèvres de Tonio tremblèrent. Il se contint et dit :

— Oui, c'est un nom stupide, Dieu sait que j'aimerais mieux m'appeler Henri ou Guillaume, vous pouvez m'en croire ! Mais j'ai été appelé ainsi d'après un frère de ma mère qui s'appelle Antonio ; car ma mère n'est pas d'ici, comme vous le savez...

Puis il se tut et laissa les deux autres parler chevaux et harnachement. Hans avait passé son bras sous celui d'Immerthal et causait avec un intérêt et une animation qu'il eût été impossible d'éveiller en lui pour Don Carlos... De temps en temps, Tonio sentait l'envie de pleurer lui monter en picotant dans le nez ; et il avait de la peine à maîtriser son menton qui se mettait continuellement à trembler ...

Hans n'aimait pas son nom, — qu'y faire ? Lui s'appelait Hans, et Immerthal s'appelait Erwin, bon, c'étaient là des noms universellement reconnus, qui n'étonnaient personne. Mais « Tonio » avait quelque chose d'étranger

et de singulier. Oui, il avait quelque chose de singulier en lui sous tous les rapports, qu'il le voulût ou non, et il était seul et exclu du milieu des gens comme il faut et habituels, bien qu'il ne fût pourtant pas un bohémien dans une roulotte verte, mais le fils du consul Kröger, de la famille des Kröger. Mais pourquoi Hans l'appelait-il Tonio tant qu'ils étaient seuls, et avait-il honte de lui dès qu'un troisième survenait ? Parfois il lui témoignait de la compréhension et de l'affection, oui. « De quelle façon le trahit-il donc, Tonio ? » avait-il demandé et il avait glissé son bras sous le sien. Mais lorsque Immerthal était arrivé, il avait tout de même poussé un soupir de soulagement, il l'avait délaissé, et il lui avait reproché sans nécessité son prénom étranger. Comme c'était douloureux de voir clair dans tout cela !... Hans Hansen l'aimait un peu au fond, quand ils étaient entre eux, Tonio le savait. Mais si un troisième survenait, Hans avait honte de lui et le sacrifiait, et Tonio était de nouveau seul. Il pensa au roi Philippe. Le roi a pleuré.

— Mon Dieu, dit Erwin Immerthal, il faut maintenant vraiment que j'aille en ville ! Adieu, vous autres, et merci pour les bonbons !

Là-dessus il sauta sur un banc qui se trouvait au bord du chemin, courut tout le long avec ses jambes arquées et partit au trot.

— J'aime Immerthal, dit Hans avec conviction.

Il avait une façon d'enfant gâté et sûr de soi, de proclamer ses sympathies et ses aversions, de daigner pour ainsi dire les distribuer... Puis il se remit à parler des leçons d'équitation parce qu'il était lancé sur ce sujet. Du reste on approchait de la maison des Hansen ; le chemin par les remparts n'était pas très long. Ils serraient fortement leurs coiffures et penchaient la tête contre le grand vent humide qui grinçait et gémissait dans les branches dénudées des arbres. Et Hans Hansen parlait, tandis que Tonio jetait seulement de temps à autre avec effort un « tiens » ou un « oui », et restait insensible au fait que Hans, dans le feu du discours, avait de nouveau pris son bras, car ce n'était là qu'un rapprochement apparent et sans signification.

Puis ils quittèrent la promenade des remparts non loin de la gare, virent un train passer en soufflant avec une hâte pesante, s'amusèrent à compter les wagons et firent des signes à l'homme qui, emmitouflé dans sa fourrure, était assis tout au haut du dernier. Place des Tilleuls, devant la villa des Hansen, ils s'arrêtèrent, et Hans fit voir en détail à son ami combien il était amusant de grimper sur le portail et de le faire aller et venir sur ses gonds de façon qu'ils grinçassent. Mais, ensuite, il prit congé.

— Maintenant, il faut que je rentre, dit-il. Adieu Tonio, la prochaine fois, c'est moi qui t'accompagnerai chez toi, je te le promets.

— Adieu, Hans, dit Tonio, nous avons fait une jolie promenade.

Leurs mains, qui se serraient, étaient toutes mouillées et pleines de rouille, d'avoir tenu le portail. Mais lorsque les yeux de Hans rencontrèrent ceux de Tonio, une vague expression de remords apparut sur son joli visage.

— Et puis, tu sais, je lirai bientôt *Don Carlos*, dit-il vite. Cette histoire du roi dans son cabinet doit être très chic.

Là-dessus, il prit son sac sous son bras et partit en courant à travers le jardin. Avant de disparaître dans la maison, il se retourna encore pour faire un signe. Et Tonio Kröger s'éloigna tout radieux et léger comme s'il avait des ailes. Le vent le poussait par derrière, mais ce n'était pas seulement pour cela qu'il avançait si aisément.

Hans lirait *Don Carlos*, et alors ils posséderaient ensemble quelque chose dont ni Immerthal ni aucun autre ne pourrait parler avec eux ! Comme ils se comprenaient bien l'un l'autre ! Qui sait, peut-être parviendrait-il encore à le convaincre d'écrire aussi des vers ?... Non, non, il ne voulait pas essayer ! Hans ne devait pas devenir comme Tonio, mais rester tel qu'il était, si clair, si fort, tel que tout le monde l'aimait, et Tonio plus que tous les autres ! Mais de lire *Don Carlos* ne lui ferait tout de même pas de mal... Et Tonio passa sous la vieille porte trapue, longea le port, remonta les rues à pignons, raides,

mouillées et pleines de courants d'air, jusqu'à la maison de ses parents. Dans ce temps-là son cœur vivait ; il contenait de douloureuses aspirations, une mélancolique envie, un petit peu de dédain et une très chaste félicité.

II

La blonde Inge, Ingeborg Holm, la fille du Dr Holm, qui habitait place du Marché, là où se dressait, pointue et fouillée, la haute fontaine gothique... ce fut elle que Tonio Kröger aima quand il eut seize ans.

Comment cela arriva-t-il ? Il l'avait vue mille fois, mais un soir il la vit éclairée d'une certaine façon, il la vit rejeter en riant d'une certaine façon mutine sa tête de côté, pendant qu'elle causait avec une amie; il la vit porter à la nuque d'une certaine façon sa main, une main de fillette, ni particulièrement belle ni particulièrement fine, tandis que sa manche de gaze blanche glissait au-dessus du coude ; il l'entendit accentuer d'une certaine façon sonore et chaude un mot, un mot indifférent, et un ravissement s'empara de son cœur, beaucoup plus fort que celui qu'il éprouvait parfois jadis, quand il contemplait Hans Hansen, au temps où il n'était encore qu'un petit nigaud.

Ce soir-là, il emporta dans son cœur l'image de l'épaisse natte blonde, des longs yeux bleus rieurs, du petit renflement légèrement marqué de taches de rousseur au-dessus du nez; il ne put s'endormir parce qu'il entendait toujours la sonorité particulière de la voix; il essaya d'imiter doucement la façon dont elle avait accentué le mot indifférent, et en même temps frissonna. L'expérience l'avertissait que c'était de l'amour. Mais, quoi qu'il sût parfaitement que l'amour lui apporterait beaucoup de souffrances, de tourments et d'humiliations, qu'il détruisait la paix de l'âme et remplissait le cœur de mélodies, sans qu'il fût possible de trouver le repos nécessaire pour leur donner une forme précise et créer dans

le calme une œuvre achevée, il l'accueillit tout de même avec joie, s'abandonna tout entier à lui, et le nourrit avec toutes les forces de son âme, car il savait que l'amour rend riche et vivant, et il aspirait à être riche et vivant plutôt qu'à créer dans le calme une œuvre achevée.

Ce fut dans le salon démeublé de Madame la consule Husteede, dont c'était le tour ce soir-là de recevoir le cours de danse, que Tonio Kröger tomba ainsi amoureux de la joyeuse Inge Holm. Ce cours était privé, seuls y assistaient les membres des meilleures familles, et l'on se réunissait à tour de rôle chez les parents pour recevoir les leçons de danse et de maintien. Mais le maître de ballet Knaak venait chaque semaine tout exprès de Hambourg pour les donner.

Il se nommait François Knaak, et il fallait voir le personnage !

— J'ai l'honneur de me vous présenter [1], disait-il, mon nom est Knaak... et l'on ne dit pas cela pendant que l'on s'incline, mais une fois que l'on s'est redressé, d'une voix contenue et cependant distincte. L'on n'est pas tous les jours dans une situation qui vous oblige à vous présenter en français, mais quand on est capable de le faire d'une façon correcte et impeccable dans cette langue, on peut être certain de s'en tirer aussi parfaitement en allemand...

Comme sa soyeuse redingote noire moulait bien sa taille grasse ! Ses pantalons tombaient en plis souples sur ses escarpins ornés de larges nœuds de satin, et ses yeux bruns se promenaient avec une expression de bonheur las sur sa propre beauté...

Chacun était écrasé par l'excès de son assurance et de sa distinction. Il marchait, — et personne ne marchait comme lui, de ce pas élastique, ondoyant, balancé, royal — vers la maîtresse de maison, s'inclinait et attendait qu'on lui tendît la main. La lui donnait-on, il murmurait un remerciement, reculait d'un mouvement souple, tournait sur le pied gauche, s'élevait de côté sur la pointe du pied droit et s'éloignait en faisant osciller ses hanches...

[1] En français dans le texte.

L'on se dirigeait à reculons vers la porte en s'inclinant à plusieurs reprises, lorsque l'on quittait une réunion ; l'on n'approchait pas une chaise en l'empoignant par un pied, ou en la traînant sur le parquet, mais on la portait légèrement par le dossier et on la déposait sans bruit par terre. L'on ne se tenait pas assis là, les mains sur le ventre et la langue dans le coin de la bouche, et s'il vous arrivait quand même de le faire, Monsieur Knaak avait une façon de vous imiter qui vous inspirait le dégoût de cette attitude pour le reste de votre vie.

Voilà pour ce qui concernait le maintien. Quant à la danse, Monsieur Knaak y déployait une maîtrise si possible encore plus complète. Dans le salon démeublé brûlaient les flammes du lustre et les bougies de la cheminée. Le sol était saupoudré de talc, et les élèves se tenaient debout, tout autour, en un silencieux demi-cercle. De l'autre côté de la portière, dans la chambre attenante, les mères et les tantes étaient assises sur des chaises de peluche, et contemplaient à travers leurs lorgnettes comment Monsieur Knaak penché en avant, tenant de chaque côté avec deux doigts, les bords de sa redingote, démontrait de ses jambes élastiques les diverses parties de la mazurka. Mais se proposait-il d'épater complètement son public, il s'enlevait soudain et sans nécessité du sol, en faisant tourbillonner ses jambes l'une sur l'autre avec une vertigineuse vitesse, décrivait une sorte de trille, et retombait sur cette terre avec un « plouf » assourdi qui n'en ébranlait pas moins tout sur sa base.

Quel singe impossible ! se disait Tonio Kröger. Mais il voyait bien qu'Inge Holm, la joyeuse Inge, suivait souvent les mouvements de Monsieur Knaak avec un sourire ravi, et ce n'était pas seulement pour cela que toute cette magnifique maîtrise physique lui inspirait au fond une sorte d'admiration. Quel regard calme et assuré avaient les yeux de Monsieur Knaak ! Ils ne pénétraient pas les choses jusqu'au point où elles deviennent compliquées et tristes ; ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient bruns et beaux ! Mais c'est grâce à cela que son attitude était si fière ! Oui, il fallait être bête pour pouvoir marcher comme lui, et alors on était aimé, car on était aima-

ble. Il comprenait si bien qu'Inge, la blonde, la délicieuse Inge regardât Monsieur Knaak comme elle le faisait. Mais lui, est-ce que jamais une jeune fille ne le regarderait ainsi ?

Oh si ! cela arriva. Il y avait là Magdalena Vermehren, la fille de l'avoué Vermehren, avec son air doux et ses grands yeux noirs et francs, sérieux et sentimentaux. Elle tombait souvent en dansant ; mais elle allait le trouver lorsque c'était aux dames de choisir leurs cavaliers, elle savait qu'il composait des vers, et l'avait deux fois prié de les lui montrer. Souvent elle le regardait de loin en penchant la tête. Mais qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Lui, il aimait Inge Holm, la blonde, la joyeuse Inge, qui sûrement le méprisait parce qu'il composait des poésies... Il la regardait, regardait ses yeux allongés, bleus, qui étaient pleins de bonheur et de moquerie, et une aspiration jalouse, une souffrance âpre, torturante, de ce qu'il dût être banni de sa présence, lui demeurer éternellement étranger, brûlait dans sa poitrine.

« Premier couple en avant ! » disait Monsieur Knaak, et aucun mot ne peut rendre l'étonnante façon qu'avait le personnage d'émettre la syllabe nasale.

On étudiait le quadrille, et au profond effroi de Tonio Kröger, il se trouvait placé dans le même carré qu'Ingeborg Holm. Il l'évitait de son mieux, et pourtant il se trouvait continuellement dans son voisinage ; il défendait à ses yeux de l'approcher et pourtant son regard tombait continuellement sur elle... Et maintenant elle s'avançait, conduite par le roux Ferdinand Matthiessen, glissant et courant ; elle rejeta sa natte en arrière, et se plaça en reprenant son souffle juste en face de lui. M. Hinzelmann, le tapeur, posa ses mains osseuses sur les touches ; le quadrille commença.

Elle se mouvait de ci, de là, devant lui, en avant et en arrière, marchant et tournant ; un parfum qui émanait de ses cheveux ou de la délicate étoffe blanche de sa robe, lui parvenait par instant, et sa vue se troublait de plus en plus. Je t'aime, chère, douce Inge, disait-il en lui-même, et il mettait dans ces paroles toute sa douleur de ce qu'elle

se livrait avec tant d'ardeur et de joie à ce qu'elle faisait, et ne prenait pas garde à lui. Une admirable poésie de Storm lui vint à l'esprit: «J'aimerais dormir, mais tu dois danser.» Et il souffrit de l'humiliante absurdité qu'il y avait à être obligé de danser alors qu'on aime.

« Premier couple en avant !» dit Monsieur Knaak, car on commençait une nouvelle figure. « Compliments ! Moulinet des dames ! Tour de main ! » et nul ne peut décrire la grâce avec laquelle il avalait le *e* muet du « de ».

« Deuxième couple en avant ! » C'était au tour de Tonio Kröger et de sa danseuse. « Compliments ! » Tonio Kröger s'inclina. « Moulinet des dames ! » et Tonio Kröger, la tête basse et les sourcils froncés, plaça sa main sur celles des quatres dames, sur celle de Inge Holm, et dansa le « moulinet ».

Des murmures et des rires s'élevèrent alentour. M. Knaak prit une pose de ballet qui exprimait une horreur stylisée. « Ah ! malheur, s'écria-t-il. Arrêtez, arrêtez ! Kröger s'est fourvoyé parmi les dames! En arrière, Mademoiselle Kröger, en arrière, fi donc! tout le monde a compris sauf vous. Oust, filez, reculez ! » Et il tira son mouchoir de soie jaune et se mit à l'agiter devant Tonio Kröger pour le chasser vers sa place.

Tout le monde rit, les jeunes gens, les jeunes filles et les dames derrière la portière, car M. Knaak avait fait de l'incident une chose par trop comique, et l'on s'amusait comme au théâtre. Seul M. Heinzelmann attendait, avec un visage sec d'homme d'affaires, qu'on lui fit signe de continuer, car il était endurci aux simagrées de M. Knaak.

Après cela on reprit le quadrille, et après cela il y eut un entr'acte. La femme de chambre entra, accompagnée du tintement d'un plateau chargé de boissons rafraîchissantes, et la cuisinière s'avança dans son sillage avec une cargaison de plum-cake. Mais Tonio Kröger se glissa hors du salon, gagna furtivement le corridor, et alla se placer les mains derrière le dos, devant une fenêtre dont les jalousies étaient baissées, sans songer que l'on ne pouvait rien voir à travers, et qu'il était par conséquent ridicule de rester devant, et de faire comme s'il regardait dehors.

Mais c'est en lui-même qu'il regardait, en lui-même où il y avait tant de chagrin et de douloureuse aspiration. Pourquoi, pourquoi était-il ici ? Pourquoi n'était il pas assis dans sa chambre, près de la fenêtre, à lire *Immensee* en regardant de temps à autre dans le jardin assombri par le soir, où grinçait lourdement le vieux noyer. Là, il aurait été à sa place. Bon pour les autres de danser de tout leur cœur et sans se tromper... Et pourtant, non, non, sa place était ici où il se sentait dans le voisinage d'Inge, alors même qu'il se tenait seul, loin d'elle, essayant de distinguer au milieu du brouhaha des conversations, des tintements de verres et des rires, sa voix où vibrait toute la chaleur de la vie. Oh! tes yeux bleus, longs et rieurs, blonde Inge ! On ne peut être beau et enjoué comme toi que quand on ne lit pas *Immensee* et que l'on n'essaye jamais d'écrire soi-même rien de pareil. Voilà le malheur !...

Elle devait venir ! Elle devait remarquer qu'il n'était plus là, et sentir ce qui se passait en lui, elle devait le suivre sans bruit, mettre sa main sur son épaule et dire : « Viens, rentre avec nous, sois content, je t'aime ». Et il tendit l'oreille derrière lui, et attendit avec une anxiété déraisonnable qu'elle vînt. Mais elle ne vint nullement. Ces choses-là n'arrivent pas sur la terre.

Avait-elle ri de lui, elle aussi, comme les autres ? Oui, elle avait ri, si volontiers qu'il l'eût nié pour l'amour d'elle et de lui-même. Et pourtant ce n'était que parce qu'il était si absorbé par sa présence qu'il avait dansé le « moulinet des dames ». Et qu'est-ce que cela pouvait faire ? L'on cesserait peut-être un jour de rire ! Est-ce qu'un journal n'avait pas dernièrement accepté une poésie de lui, encore que ce journal eût cessé de paraître avant que la poésie pût être imprimée ? Vienne le jour où il serait célèbre, où tout ce qu'il écrirait serait publié ; et alors on verrait si cela ne ferait pas d'impression sur Inge Holm... Non, cela ne ferait aucune impression sur elle, voilà la vérité. Sur Magdalena Vermehren, celle qui tombait toujours, oui, mais jamais sur Inge Holm, sur la joyeuse Inge aux yeux bleus, jamais. Et alors à quoi bon ?..

Le cœur de Tonio Kröger se serra douloureusement à cette pensée. Sentir s'agiter et se jouer en soi des forces

merveilleuses et mélancoliques, et savoir en même temps que ceux vers lesquels vous porte votre ardente aspiration demeurent à leur égard dans une sereine inaccessibilité, cela fait beaucoup souffrir. Mais quoiqu'il se tînt solitaire, exclu, et sans espoir devant une jalousie baissée, et qu'il feignît dans son affliction de regarder au travers, il était quand même heureux. Car dans ce temps-là son cœur vivait. Il battait ardemment et tristement pour toi, Ingeborg Holm, et son âme étreignait ta petite personnalité blonde, claire, mutine et quelconque, et se reniait elle-même avec bonheur.

Plus d'une fois il se tint, le visage brûlant, dans quelque endroit solitaire, où le son de la musique, le parfum des fleurs et le tintement des verres ne parvenaient qu'affaiblis, cherchant à distinguer dans le lointain bruissement de la fête, le timbre de ta voix, souffrant à cause de toi, et malgré tout heureux. Plus d'une fois il se sentit vexé de ce qu'il pouvait causer avec Magdalena Vermehren, celle qui tombait toujours, de ce qu'elle le comprît, et rît et fût sérieuse en même temps que lui, tandis que la blonde Inge, même lorsqu'il était assis près d'elle, lui paraissait lointaine, étrangère et étrange, car son langage n'était pas le sien ; et malgré tout il était heureux. Car le bonheur, se disait-il, n'est pas d'être aimé : il n'y a là qu'une satisfaction de vanité, mêlée de dégoût. Le bonheur est d'aimer et peut-être d'attraper çà et là de petits instants où l'on a l'illusion d'être proche de la personne aimée. Et il nota cette pensée dans son cœur, en approfondit complètement la signification et épuisa tout ce qu'elle pouvait lui faire éprouver.

Fidélité ! pensait Tonio Kröger. Je veux être fidèle et t'aimer, chère Ingeborg, tant que je vivrai ! Telles étaient ses bonnes intentions. Et, cependant, un sentiment de crainte et de tristesse lui chuchotait tout bas qu'il avait bien oublié complètement Hans Hansen, quoiqu'il le vît tous les jours. Et l'odieux et le pitoyable de l'affaire fut que cette voix chuchotante et un peu malicieuse eut raison, que le temps passa et qu'un jour vint où Tonio Kröger ne fut plus tout à fait aussi prêt à mourir sans conditions pour la joyeuse Inge, car il se sentait le désir et le

pouvoir d'accomplir à sa manière dans le monde une quantité de choses remarquables.

Et il fit avec précaution le tour de l'autel où brûlait la chaste et pure flamme de son amour ; il s'agenouilla devant, l'attisa et la nourrit de toutes les façons, parce qu'il voulait être fidèle. Et, au bout de quelque temps, sans qu'on y prît garde, sans tapage et sans éclat, elle s'éteignit tout de même.

Mais Tonio Kröger se tint encore un certain temps devant l'autel refroidi, étonné et déçu que la fidélité ne fût pas possible sur la terre. Puis il haussa les épaules et s'en alla.

III

Il suivit le chemin qu'il devait suivre, d'un pas indolent et irrégulier, en sifflotant et en regardant au loin, la tête inclinée de côté, et s'il fit fausse route, c'est que pour certains êtres il n'existe pas de véritable chemin.

Quand on lui demandait ce qu'il pensait devenir, il donnait des réponses variables, car il avait coutume de dire (et il l'avait déjà noté) qu'il portait en lui les possibilités d'une quantité d'existences, jointes à la conscience secrète qu'elles étaient au fond de pures impossibilités.

Déjà avant qu'il quittât la ville aux murailles resserrées où il était né, les chaînes et les liens par lesquels elle le retenait s'étaient doucement relâchés. La vieille famille des Kröger s'était peu à peu émiettée et désagrégée, et les gens avaient des raisons de considérer la manière d'être particulière de Tonio Kröger comme un indice de cet état de choses. La mère de son père, la doyenne de la famille, était morte, et peu après son père, le long monsieur pensif, vêtu avec soin, qui portait toujours une fleur des champs à la boutonnière, mourut aussi. La grande demeure des Kröger fut mise en vente avec tout son vénérable passé, et la maison de commerce cessa d'exister. Quant à la mère de Tonio, sa belle et ardente maman qui jouait si merveilleusement du piano et de la mandoline,

et à qui tout était complètement indifférent, elle se remaria au bout d'un an, cette fois avec un musicien, un virtuose qui portait un nom italien et qu'elle suivit dans les lointains bleus. Tonio Kröger trouva cela un peu léger ; mais était-il qualifié pour l'en empêcher ? Il écrivait des vers et ne pouvait pas même dire ce qu'il pensait devenir...

Et il quitta la tortueuse ville natale, et ses pignons autour desquels le vent humide sifflait, il quitta le jet d'eau et le vieux noyer, les confidents de sa jeunesse ; il quitta aussi la mer qu'il aimait tant, et il n'en éprouva aucune tristesse. Car il était devenu grand et raisonnable, il avait pris conscience de lui-même, et il était plein de raillerie pour l'existence lourde et mesquine qui l'avait si longtemps retenu captif.

Il se livra tout entier à la puissance qui lui apparaissait comme la plus élevée sur terre, au service de laquelle il se sentait appelé, qui lui promettait la grandeur et la réputation : la puissance de l'esprit et de la parole qui règne en souriant sur la vie inconsciente et muette. Il se donna à elle avec sa juvénile passion ; elle le récompensa par tout ce qu'il est en son pouvoir de donner, et lui prit impitoyablement tout ce qu'elle a coutume de prendre en échange.

Elle aiguisa son regard et lui fit percer à jour les grands mots qui gonflent les poitrines des hommes, elle lui ouvrit l'âme des autres et la sienne propre, le rendit clairvoyant, lui montra l'intérieur du monde, et ce qui se trouve tout au fond, sous les actions et les paroles. Et ce qu'il vit fut ceci : ridicule et misère — misère et ridicule.

Alors vint, avec le tourment et l'orgueil de la connaissance, la solitude, parce qu'il lui était impossible de demeurer dans la société des gens candides, à l'âme insouciante et obscure, et que le signe qu'il portait sur son front les troublait. Par contre, il trouvait une joie de plus en plus douce dans la poursuite du mot et de la forme, car il avait coutume de dire (et il l'avait aussi noté) que la connaissance de l'âme mènerait infailliblement à la mélancolie, si le plaisir que donne la recherche de l'expression ne nous maintenait alerte et gai.

Il vivait dans de grandes villes et dans le Midi, dont le soleil, espérait-il, ferait mûrir son art d'une façon plus

luxuriante. Peut-être était-ce le sang de sa mère qui l'attirait là-bas. Mais comme son cœur était mort et sans amour, il tomba dans des aventures charnelles, s'enfonça très avant dans la volupté et le péché brûlant, et en souffrit d'une manière indicible. Peut-être était-ce en lui l'héritage de son père, le grand monsieur pensif à la tenue soignée et à la boutonnière ornée d'une fleur des champs, qui le faisait tant souffrir dans les bas-fonds où il se trouvait, et réveillait parfois en lui la nostalgie vague de joies spirituelles, jadis siennes, qu'il ne retrouvait plus parmi tous ses plaisirs.

Un dégoût et une haine des sens le saisit, une soif de pureté, d'honnêteté paisible, tandis qu'il continuait à respirer l'atmosphère de l'art, la tiède et douce atmosphère saturée de parfums d'un printemps continuel, où tout pousse, bouillonne et germe dans la secrète ivresse de la procréation. Aussi il en résulta seulement que, tiraillé entre les tendances les plus extrêmes, ballotté entre une spiritualité de glace et une dévorante sensualité, il menait parmi les tourments de conscience une vie épuisante, une vie extraordinaire, déréglée, extravagante, que, lui, Tonio Kröger, détestait au fond. Quel égarement! pensait-il parfois. Comment ai-je pu tomber dans toutes ces aventures bizarres ? Je ne suis pourtant pas un bohémien, né dans une roulotte verte...

Mais dans la mesure où sa santé s'affaiblissait, son sens artistique s'affinait, devenait difficile, délicat, exquis, fin, irritable à l'égard de la banalité et extrêmement susceptible dans les questions de tact et de goût. Lorsqu'il sortit pour la première fois de son silence, les gens compétents exprimèrent beaucoup d'approbation et de satisfaction, car il livra au public une œuvre de valeur, pleine d'humour et d'expérience de la souffrance. Et très vite son nom, ce même nom par lequel jadis ses maîtres l'avaient interpellé pour le gronder, dont il avait signé ses premières rimes sur le noyer, le jet d'eau et la mer, cet assemblage de sonorités méridionales et septentrionales, ce nom bourgeois sur lequel on avait soufflé un peu d'exotisme, devint une formule qui évoquait des qualités de premier ordre ; car à la profondeur douloureuse de son

expérience, se joignait une application rare, opiniâtre, ambitieuse, qui, en lutte avec la délicate irritabilité de son goût, produisait, au prix de violentes angoisses, des œuvres originales.

Il ne travaillait pas comme quelqu'un qui travaille pour vivre, mais comme quelqu'un qui ne veut rien faire d'autre que travailler, parce qu'il ne se compte pour rien en tant qu'être vivant, ne veut être considéré que comme créateur, et le reste du temps va et vient, terne et insignifiant, semblable à l'acteur débarrassé de son fard qui n'existe que lorsqu'il est en scène. Il travaillait en silence, enfermé chez lui, invisible et plein de mépris pour les petits écrivains dont le talent n'était qu'une parure de société, et qui, riches ou pauvres, circulaient, sauvages et débraillés, ou bien exhibaient des cravates recherchées, croyaient être heureux, charmants et artistiques au plus haut point, et ignoraient que les œuvres bonnes ne naissent que sous la pression d'une vie mauvaise, que celui qui vit ne travaille pas, et qu'il faut être mort pour être tout à fait un créateur.

Thomas MANN.

(Traduction de Geneviève Maury.)

(A suivre.)

LA DANSE

Dans l'Œuvre de POUSSIN, de WATTEAU et de COROT

> Il aime la danse, et il fait bon d'entendre, Monsieur, les belles choses qu'il en dit.
>
> Henri de Régnier.
> *(La double maîtresse.)*

I

La publication, faite ici même [1], du ballet que Descartes, à l'instigation de la reine Christine, composa pour la paix de Munster, témoigne assez que — de tous temps — les plus grands esprits ne répugnèrent pas à ces jeux ornés et pompeux de la danse qu'aimèrent toujours les hommes. La reine de Suède « qui voulut qu'il y jouât son rôle, voyant qu'elle ne pouvait obtenir de lui qu'il dansât des ballets, écrivent les éditeurs mêmes de Descartes, sut l'engager au moins à composer des vers français pour le bal ». Ainsi Descartes, dans cet ordre de divertissements assez frivoles, de la même plume qui composa le *Discours de la méthode*, écrivit des couplets et scanda de petits airs qui devaient aider à baller à des personnages. Et, s'il est vrai, comme le *maître à danser* l'exposera plus tard au Bourgeois gentilhomme, que tous

[1] *La Revue de Genève*, août 1920.

les malheurs du monde ne sont venus « que faute de savoir danser », c'est-à-dire que faute d'avoir su établir l'accord entre les peuples, ce dut être une joie bien vive pour Descartes, naturellement bon, au moyen de ce « ballet dansé », d'aider à naître à cet accord.

Sans remonter aux Anciens, il est juste de dire que, dans tous les siècles — et l'exemple de Descartes le prouve — les philosophes, les penseurs, voire les religieux ne se montrèrent pas aussi éloignés qu'on pourrait le croire d'un art qui, par ses mouvements, maintient la souplesse du corps et communique à l'âme un peu de sa cadence. Ecrivant à sa chère Philothée, saint François de Sales lui-même n'avait pas cru devoir proscrire la danse ; mais, simplement, il avait dit : « *Dansez peu et peu souvent, Philothée.* » Le saint de Savoie ne voulait-il pas signifier par là que la danse, comme les autres agréments du monde, devient insipide par l'abus qu'on en fait ? Et il est bien vrai de dire que, faute d'écouter ce conseil de modération, le prétexte à danser l'emporta si bien sur la danse elle-même qu'il n'y eut bientôt pas d'extravagance dans laquelle on ne vînt dans cet ordre à tomber avec le temps. Un passage de Chamfort nous aide à mesurer cette folie. C'est quand l'auteur de l'*Eloge de Molière*, confondu de ces excès, rapporte le propos d'un plaisant qui, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût !* de Corneille, fut demander à Noverre de faire danser les *Maximes* de La Rochefoucauld !

Encore qu'il y ait çà et là, dans l'ouvrage de La Rochefoucauld, des *Maximes* parfois assez dansantes, c'est-à-dire plus alertes et plus vives que d'autres, la philosophie, la théologie, enfin la morale ne semblent que d'assez loin marcher en compagnie de la danse. Et c'est aux arts plastiques — peinture ou sculpture — que celle-ci, bien plus qu'aux autres formes du génie humain, doit avoir plus volontiers recours pour aider à fixer dans le souvenir la mobilité des saltations antiques et des valses modernes. Les ouvrages de la Grèce, ceux de la Renaissance, les œuvres en relief d'un Falconet ou d'un Clodion, voire plus près de nous d'un Carpeaux, expriment de la

sorte par leur mouvement, un frisson vif et nerveux, et mieux que ne le feraient de longs discours, le charme ému qui se dégage des figures ballantes et sautantes.

A toutes les époques, il appartint ainsi aux statuaires de communiquer à la terre ou au marbre cet élancement hardi, ce jaillissement de tout l'être qui se dégagent de la danse; mais cette sorte d'exaltation magnifique, de rythme bachique, rêveur ou langoureux, il arrive qu'on peut les rencontrer aussi bien dans la peinture. A ce point de vue, ce ne sont pas seulement le *Parnasse* de Mantegna, le *Printemps* de Botticelli qui nous offrent des modèles; mais l'eurythmie de la danse, la flexion des tailles, la cadence heurtée des talons ont rencontré par ailleurs, dans des siècles différents, auprès de trois grands maîtres de l'école française: Poussin, Watteau et Corot, cette interprétation exquise ou puissante, frivole ou hardie, qui convient à ce sujet heureux.

II

Bellori nous dit que c'était la joie de Poussin, durant son séjour à Rome, de monter — par les jours dorés de l'automne — jusqu'au mont Pincio; par « les brèves pentes délicieuses d'arbres et de fontaines », par les amènes collines, il aimait à errer. D'autres fois, c'était hors les murs, du côté de la Voie Appienne, ou sur les bords du Tibre, en amont d'Ostie, qu'il allait suivant sa chimère; et ce n'était pas sans bonheur pour Nicolas Poussin que, durant ses flâneries, dans ce beau paysage classique, apparaissait parfois sous les oliviers quelqu'un de ces joyeux cortèges de moissonneurs dont il prenait plaisir à admirer les danses.

De jeunes garçons pieds nus, coiffés de fins chapeaux de paille, offrant comme le petit Tityre de Longus « cheveux blonds et couleur vermeilles », allaient en avant de l'attelage des bœufs; de belles jeunes filles, vêtues de tuniques lâches, suivaient sur les côtés en agitant des

tambourins ; des bergers adolescents, mi-nus aussi et dont le torse luisait au soleil, les accompagnaient en jouant du pipeau ; derrière les fastueuses dépouilles de la terre, un vieillard plus magnifique que Booz marchait gravement drapé dans son manteau ; et l'on pouvait voir que, parmi les glaneuses, une Ruth craintive avançait en levant les yeux vers son maître. La chaude lumière du soir, la coloration fondue du paysage, la diversité du jour si translucide, en enveloppant la longue suite de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants, ajoutaient à l'imprévu du spectacle un rayonnement admirable, une grandeur antique ; et, pour peu qu'inspirés par la faveur du ciel, l'odeur grisante des grappes ou la splendeur de la moisson, les garçons ou les filles se prissent à danser autour du char, le peintre ému voyait tout à coup grandir, se préciser, s'animer devant lui ce *Triomphe de Flore* actuellement au Louvre et qui pourrait aussi bien être, avec un peu de changement, le *Triomphe de Cérès* ou celui de Bacchus.

Nourri de Virgile et de Théocrite, imprégné de la légende biblique, un peintre du genre du Poussin, de qui les paysages étaient composés et les sujets conçus avec ce sentiment de la mesure, cette science savante des lignes qui n'appartiennent qu'aux maîtres, avait vivement ressenti — sous le ciel italien — tout ce que les danses de paysans, librement déployées dans la campagne, pouvaient apporter de cadence à ses ouvrages. Un homme comme lui, en qui la conception de la beauté avait gardé sa saveur primitive, entendait parfaitement que certains sentiments de plaisir, certaines expressions de contentement, inhérents aux grands spectacles de la nature, ne peuvent bien se manifester que par cet élan de joie totale, spontanée qui s'empare des corps au moment de la danse.

> Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
> Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
> Parmi la cour de Faune on vous voyait danser ?

Jamais vers de La Fontaine, du La Fontaine de *Psyché*, de *Daphné* et des œuvres païennes, ne convinrent plus étroitement à tableau du Poussin. Les jeunes femmes qui

dansent en avant, autour et derrière le char de la déesse Flore, attestent à quel point le Français des Andelys a ressenti l'écho de ces mouvements, la noblesse de ces jeux, la délicatesse élancée de ces formes si charmantes, détachées du sol et soulevées dans la lumière. « Je ne peux, a écrit l'un de ceux qui comprirent le mieux le peintre impeccable, regarder le *Triomphe de Flore* sans penser à un opéra de Rameau [1]». Le fait est qu'il y a dans cette œuvre d'une plénitude si grande, d'une harmonie achevée, un peu de ce même rythme, de ce mouvement ordonné qui soulèvent, dans *Hippolyte et Aricie*, dans *Castor et Pollux*, ces ouvrages de Rameau, les flots de la musique. Et la bondissante fille, à la taille molle et flexible qui — dans le *Triomphe de Flore* — avance en ballant accompagnée d'amours et répandant des fleurs, n'est-elle point encore la jeune Poéménis que Fénelon fera voir vêtue, à l'intention des danses, d'une « robe légère avec une ceinture qui la relevait un peu pour être plus en état d'agir ».

Dans le temps où Poussin commençait à concevoir ses limpides chefs-d'œuvre, la danse, assez particulière et souvent perverse de la cour des Valois et des Médicis, commençait à redevenir moins compliquée et plus aimable. Ce n'était point encore la danse toute mythologique que l'on verra un jour, au moment de Quinault, de Molière et de Lully, paraître dans *Psyché*, les *Amants magnifiques* et la *Princesse d'Elide* ; mais une recherche plus rustique dans les figures, plus de modération dans les enlacements, le passe-pied et le jeu des mains, tendaient à redonner à ces divertissements une tenue plus sobre, à les présenter avec plus de convenance et d'art.

A l'âge même où Poussin jeune homme commençait à peindre, saint François de Sales, en revenant à cette réserve dans les plaisirs qu'il enseigne à Philothée, avait écrit déjà que « pour jouer et danser loisiblement, il faut que ce soit par récréation et non par affection, pour peu de temps et non jusques à se lasser ou étourdir ». Poussin, qui avait bien souvent dans le génie une réserve aussi

[1] Paul Desjardins : *Poussin* (Coll. des « Grands Artistes »).

grande que l'auteur dévôt, n'a donné en effet que peu d'exaltation à son motif des *Saisons dansant devant le Temps* qu'on peut voir à Londres (Collection Richard Wallace).

La danse, loin d'être lascive ainsi que dans les réjouissances païennes de Bacchus et d'Ariadne, apparaît ici comme en un jeu pudique, exprimée avec mesure ; ce n'est plus la saltation emportée apparue dans la *Bacchanale* (National Gallery), le désordre des chevelures, le gonflement oppressé des poitrines, l'envolement des étoffes arrachées par la main avide des faunes ; mais une pure sérénité, une radieuse quiétude enveloppent ces déesses, baignent en quelque sorte, jusqu'à la suavité la plus tempérée et la plus douce, le paysage où elles se meuvent. L'élan des corps dans la liberté des tuniques n'est, ici, ni forcé, ni contraint ; il a du calme et de l'ampleur ; il se développe avec une grâce simple et pensive ; à peine si, dans le tournoiement de la ronde, les visages se colorent, si les gorges se soulèvent. J'imagine la joie du Poussin, à l'instant qu'il peignit chacune des figures de cette œuvre, et comme chaque saison dut lui apparaître — à ce moment — radieuse et légère ! Comme il lui sembla que les talons charmants, noués seulement de bandelettes, de chacune des nymphes effleuraient — presque sans s'y poser — le gazon heureux !

L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas !

Ainsi s'exprime le poète des *Fables* et de *Psyché* en parlant d'une jeune dame française qu'il avait vue danser à la cour. Des dames de ce genre, la nature en France fut toujours prodigue ; et lorsque Poussin, peu d'années avant La Fontaine, s'écrie que les belles filles qu'il admira en passant dans les rues de Nîmes ne « délectent pas moins l'esprit par la vue que les belles colonnes de la Maison Carrée »[1], ne donne-t-il pas à entendre qu'à Nîmes, à Rome ou toutes les autres cités fameuses par

[1] Paul Desjardins : *Poussin*, ibid.

leurs monuments, ceux-ci, dans leur perfection, ne font qu'exprimer, et répéter les cadences divines des beaux corps ?

Des monuments célèbres par leur achèvement et leurs proportions, le peintre de *Pan et Syrinx,* des *Bergers arcadiens* ne laissait pas d'être préoccupé par ailleurs vivement ; et Bellori, dans des pages précieuses, nous assure volontiers que, lorsqu'il fut question, pour Nicolas Poussin, de procéder à la décoration, abandonnée plus tard, de la grande galerie du Louvre, on prit, à l'instigation du maître, « quelques empreintes de l'Arc de Constantin, l'*Hercule* du Palais Farnèse, le *Sacrifice du taureau* provenant de la vigne Médicis, les fêtes nuptiales du salon du Jardin Borghèse *où sont aucunes vierges qui dansent...* ». C'est donc, puisque lui-même faisait procéder à ces empreintes, que le grand artiste demeurait préoccupé de cet idéal déploiement dans les mouvements et dans les lignes que la danse provoque.

Jamais Poussin toutefois n'atteignit à une expression plus absolue de cette sérénité, de ce recueillement presque religieux du plaisir qu'au moment où il imagina de peindre cette belle *Offrande à l'Hymen* qu'au cours d'un voyage nous avons vue à Richmond, près de Londres, dans la rare galerie de Sir Frédéric Cook. Le geste plein de retenue et de modestie des vierges dansant devant le temple, le flottement des étoffes moulées par les jeunes seins et par les flancs pubères, le gracieux dessin des bras nus dédiant des fleurs au dieu agréable, voilà le plus heureux des « tableaux dansés » qu'il nous a été donné de contempler du Poussin. Là, ce grand maître, dépassant encore ce qu'il avait conçu d'admirable dans la *Danse des Saisons* et le *Triomphe de Flore,* a touché à la perfection ; là, il a exprimé la raison harmonieuse des danses et montré que la peinture possède, pour traduire cette musique des lignes, une flexibilité vive et légère, une langueur douce et molle à laquelle la statuaire ne peut pas atteindre.

III

Avec Antoine Watteau et les deux principaux de ses disciples, Pater et Lancret, la danse, représentée dans la peinture, perd le caractère dionysiaque, en quelque sorte païen, qu'elle avait montré avec Poussin, qu'elle ne fera plus voir que deux siècles plus tard, avec Camille Corot.

Dans cette danse, d'une mélancolie et d'une grâce suprêmes, qui fait de certains des ouvrages du maître de l'*Enseigne* et de l'*Embarquement*, des chefs-d'œuvre d'une expression si choisie, l'inspiration ne cesse pas, à travers l'art français, de se montrer quelque peu italienne ; mais c'est moins ici de l'Italie de Virgile et de Théocrite que de celle des tréteaux vénitiens, des sauteurs de Florence et de la *Commedia dell'Arte* qu'il s'agit d'abord.

Tandis qu'en compagnie des amis qui l'accueillirent les premiers, le peintre Gillot, les marchands Sirois et Gersaint, Watteau — encore tout désemparé de son arrivée de Valenciennes — fréquente au Pont-Neuf, aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain, les bateleurs déguisés en Arlequins, Mezzetins et Gilles jouant les petites comédies de Le Sage, un pressentiment naît en lui de tout ce qu'il pourra, dans la magie de son art, représenter un jour au moyen de la danse; mais d'abord, comme il est Flamand et de la manière du Nord, il aime assez à retrouver, sous un autre masque, dans ces réjouissances des acteurs, le souvenir des divertissements de son enfance.

Un tableau, parmi tous ceux des maîtres qu'il est est appelé à connaître à Paris, le frappe au début pardessus les autres : c'est la *Kermesse* de Rubens. Cette ronde effrénée de tout un peuple en liesse a de quoi flatter le goût du garçon qui vécut — jusqu'à l'adolescence — dans le voisinage des tabagies, cabarets et buveurs de bière de son pays natal. Watteau, aux jours anciens des jubilés corporatifs, des entrées pompeuses

des rois et des princes, des cortèges des métiers, milices et confréries, célébrant l'anniversaire des Saints, les fête des Dentellières et de Marie-au-bled, Watteau a vu, dès son âge le plus tendre, danser comme cela sur la grand'place de Valenciennes. Aussi, devant l'œuvre de Rubens, en présence de l'enlacement inouï des couples rués dans le plaisir, éprouve-t-il d'abord la joie de retrouver, parmi les éclats de la couleur, le mouvement désordonné, la grosse joie des lurons de sa campagne. A la vue de cette toile flambante de plaisir, embrasée de tous les feux de la palette, il éprouve une surprise si grande, il reçoit une impression si forte qu'il ne cesse dès lors, le crayon à la main, d'en étudier le détail, d'en refaire l'ensemble. Avec application, lentement, un carton posé sur ses grands genoux maigres, il en copie les figures vivantes et ne laisse point, du moment de cette rencontre avec l'œuvre du géant d'Anvers, de placer dans ses tableaux, de montrer dans ses dessins, de nombreux personnages occupés à glisser et baller. Les ouvrages représentant des *Contrats* et des *Accordailles*, qu'il a peints dès ce moment en grand nombre, sont là pour témoigner à quel point il resta impressionné longtemps par le souvenir, tenace en lui, des personnages dansants de Téniers, des sautantes et bruyantes maritornes de Rubens. D'Argenville n'a-t-il pas écrit par ailleurs un peu plus tard, dans un petit essai *(Abrégé de la vie des plus fameux peintres)* que Watteau avait fait, dans son pays, la connaissance d'un peintre décorateur avec lequel il vint à Paris travailler à l'Opéra ; c'est donc que le jeune peintre se trouva presque aussitôt en mesure de contempler de très près les figures aimables ou plaisantes que les émules de Beauchamps, maître à danser du roi, les annonciateurs de Pécourt et de Marcel commençaient d'assembler pour la joie des yeux.

Ces spectacles d'un art nouveau pour lui, autant que ceux que ses amis le menaient contempler çà et là dans Paris, devant les parades des mimes, enfin le goût dont il se prit pour la musique aux concerts si fameux de Crozat, chez M. de Julienne, intendant des Gobelins et son protecteur, dans l'intimité du maître de musique de

la chambre du roi, le savant Rebel, amenèrent peu à peu Watteau, de plus en plus épris de ces jeux délicats, à quintessencier, affiner si l'on peut dire, de toute la poésie vivante de son cœur, cette trépidante et brutale *Kermesse* que Rubens avait peinte, et dont la lourde cadence, le bruit de sabots heurtés l'avaient surpris d'abord. A mesure que la grâce française, la fantaisie italienne entreprenaient de le séduire et de l'émouvoir, la rude vigueur flamande s'atténuait, au regard adouci du peintre, dans une brume de songe ; la langueur berceuse, la tendresse flottante, presque vaporeuse, dont il commençait d'envelopper, comme dans une teinte d'azur, ses figures délicates lui aidaient alors à composer ce fin théâtre où Marivaux un jour viendra camper ses acteurs. Et sous l'empire d'un songe aussi charmant, plus l'artiste pénétrait dans un monde irréel et nouveau de pensées, plus des menuets exquis, de berceuses pavanes, de lentes et mourantes chaconnes, des gavottes pâmées et glissantes s'esquissaient à ses yeux dans des parcs de rêve, au bord des terrasses d'irréels domaines, sur les parterres finement fauchés des boulingrins.

Antoine Watteau, le garçon de pastorale, à l'« air tendre et un peu berger », avait pour commencer, appris auprès de Rubens ce qu'est la danse frénétique, emportée d'un peuple ardent et fort ; mais les Italiens et les Français, en lui donnant l'exemple de la mesure, en lui enseignant le charme et la mélodie de mouvements mieux rythmés et plus heureux, lui avaient aidé à dégager, de cette cadence première, une conception plus adoucie et plus aimable.

C'est un fait, connu des historiens du théâtre, que la gavotte, cette simple et gracieuse danse, fut d'abord pratiquée à la campagne. Il en est de même du menuet, dont l'origine est due aux paysans du Poitou, du bransle qu'inventèrent les vignerons champenois et bourguignons; pour le rigaudon il est, tout comme la gavotte et le menuet, de provenance populaire. Les grandes dames et seigneurs de la cour ne vinrent d'abord à ces danses que par risée, mais lorsque, à ces pas rustiques, on eut accordé de vieux airs italiens et français, la mode ne tarda point de s'en

imposer à l'Opéra. C'est là, dans des décors luxueux, et parmi les ballerines les plus belles du monde que Watteau, aussitôt le débarquer de Valenciennes, se trouva mis à même de les connaître ; mais, comme le génie d'un tel homme appelait la nature et que, de toutes ces danses, la plupart étaient faites pour être exécutées dans un paysage, au bruit des jets d'eau et sous des arbres, le peintre ne laissa pas comme Rubens, mais d'une autre sorte, de les exprimer en plein air. Le décor argentin, discret, aux lointains irréels, qui se prolonge au delà des bassins de marbre, des statues et des grands vases, dans ces mélodieux et tendres chefs-d'œuvre qui vont de la *Fête champêtre* (d'Edimbourg) au *Plaisir pastoral* (de Chantilly), en passant par *Iris* ou la *Danse* (Potsdam), le *Menuet* et l'*Amour au Théâtre français* (Berlin), ce décor était bien le seul qui convînt aux amoureux de théâtre que Watteau nous fait voir, extatiques et doux, glissant sur la pointe ou tournant sur le talon.

Caylus — l'un de ceux qui ont mieux connu le maître — n'a pas manqué de dire, à propos de ce dernier, qu'il « avait des habits galants et quelques-uns de comiques dont il revêtait les personnes » qui voulaient bien se prêter à sa fantaisie. Et comme Watteau était inspiré, par dessus tout, par l'esprit de la comédie, il s'est efforcé de communiquer le plus souvent à ses galants et à ses galantes assemblées pour danser sous les colonnades, un peu de l'apparat italien du théâtre.

Léandre le sot,
Pierrot qui, d'un saut
De puce,
Franchit le buisson,
Cassandre sous son
Capuce,

Arlequin, Gilles, Scaramouche, Colombine, Isabelle, Aurélia, Lucinde, tous les drôles affublés de capes amples, de bicornes galonnés, de bottes et de flamberges, toutes les belles coquettement vêtues de longues robes de satin ou de soie coupées par le pli du dos (ce pli qui est comme la signature même de l'artiste !), voilà, se pressant pour

l'intrigue ou se mêlant pour la confidence, les figures ballantes et singulières, d'un mouvement souple et cajoleur que Watteau, au moyen de touches fines, toutes trempées d'argent et de lumière, a fait vivre, devant nous, dans le pas des danses.

De l'œuvre de Watteau, imprégné de toutes les grâces, où c'est — en dépit du masque — la femme française idéalisée qui paraît, les personnages de caprice et de charme que le maître avait animés de son pinceau passèrent, au moment même où mourut l'artiste, dans les sujets moins parfaits mais toujours pimpants que signèrent après lui Pater et Lancret, ses disciples.

Lancret, plus que Pater peut-être, dans les tableaux du « genre » Watteau qu'il a peints, a retracé avec beaucoup de grâce des scènes paysannes enjouées. Dans divers ouvrages de cette manière, notamment dans ceux où Mlles Sallé et Camargo paraissent, il a témoigné avec élégance du sentiment vraiment choisi qui se dégageait à ses yeux des danses rustiques. Camargo, la belle, la flexible, la sylphide Camargo, la plus élancée faiseuse de pirouettes qu'on vit jamais exécuter un *saut de basque*, inspira, mieux encore que Mlle Sallé, le pinceau fluide, aérien, comme cendré et bleuté à la fois, de ce peintre habile. Lancret « a si bien su saisir ce qu'un aussi excellent modèle a d'inimitable, que jamais figure n'a paru plus dansante », écrit excellemment, dans ce temps même, un auteur.

Le fait est que, devant des orchestres de campagne, dans l'accord des musettes et des tambourins, nul n'avait fait plus joliment, au fond de ses tableaux, danser ses personnages. La danse qu'on avait vue apparaître dans Poussin, qui renaîtra un jour chez Corot, cette danse dont l'école française de peinture, pendant trois cents ans, se montra soulevée, était la danse ardente ou idéalisée, mais indéfinie de la poésie; celle, non moins glissante et recueillie, si parfaitement langoureuse et belle qui se joue à pas lents sous les bosquets fleuris et vaporeux de Watteau, de Lancret et de Pater, c'est la danse la plus finement voluptueuse, la plus coquettement tendre que la femme française ait dansée jamais.

IV

L'Italie est-elle la terre classique de la danse ? Il faut bien le penser puisque c'est à ses promenades dans la campagne romaine, à ses méditations autour de Naples que Camille Corot, trois siècles après Poussin, dut l'inspiration de ses sujets « dansants ».

Ce que l'artiste nouveau, le maître tout moderne, arrivé de Paris, tant de lustres après un devancier si fameux, recherche en Italie d'abord, ce sont, du côté de Tivoli, dans la région chérie d'Horace et que Virgile aima — de minuscules forêts de pins, des sous-bois mystérieux et, sur la crête des hauteurs, ces temples abandonnés, ces vestiges, envahis par l'herbe et brisés par le temps, des beaux monuments du paganisme.

Corot, pas plus que ceux qui l'ont précédé sur cette terre des dieux et des poètes, n'échappe à la domination que la nature et les ruines confondues exercent sur son cœur. A Olevano, Subiaco, Castel Gandolfo, petites bourgades peu éloignées de Rome, il grimpe — à peine arrivé — en compagnie d'Aligny, par des chemins de chèvres bordés de maigres arbres. L'aspect des bois, olivaies, pinèdes, jardins dominés de cyprès, épars çà et là en masses sombres, des plaines étendues, des vallées molles, de tout l'agréable et charmant plein-air, ne tarde point à l'émouvoir jusqu'à l'âme ; mais aux tièdes et fins paysages qu'il esquisse d'abord et revêt déjà, par la magie de son pinceau, d'une sorte d'impalpable et flottante buée, le jeune artiste éprouve presque aussitôt la nécessité d'ajouter des figures.

La vue des *saltarelles* que dansent les paysans dans les villages, le rythme berceur et lent d'abord, puis emporté ensuite des *tarentelles* exécutées par les pêcheurs et par les pâtres, ne sont pas demeurés étrangers à la conception animée que Corot se fait, dès lors, de la nature. Et les gracieuses Italiennes que Léopold Robert a peintes d'un trait grêle mais charmant, vêtues d'étoffes bariolées et frappant sur un tambourin, le nouveau venu va les

estomper, les fondre, les incorporer à son tour, mais bien plus vivantes qu'au début, dans ses paysages du second genre. C'est ainsi que, dans les harmonieux sous-bois, sur le gazon gris des clairières lumineuses, dans le frisson argenté des saules, il va, autour des troncs rugueux des peupliers et des chênes, nouer la ronde éperdue de ces filles qui ne seront bientôt plus, à ses yeux éblouis d'artiste, que des dryades et des ménades.

Le charme, la langueur, la recherche élégante la plus raffinée avaient, dès les années les plus tendres, entouré le berceau de Corot. Sa mère, la « belle femme » comme lui-même l'appelait, tenait dans la rue du Bac, au moment où il naquit, un magasin de modes que fréquentaient les coquettes du Directoire, les « merveilleuses » qui avaient dansé avec Madame Tallien ; c'est même cela qui a fait dire du grand peintre, à Théophile Gautier, qu'il avait dès ce temps-là été « bercé sur les genoux des Grâces ».

Il ne faut pas croire que Corot, élevé dans un milieu aussi élégamment féminin, fût — dès l'adolescence — tout comme La Fontaine par exemple, le garçon aux manières rustiques qu'on connut plus tard. M. Dumesnil, l'un des biographes les mieux informés du peintre, ne manque pas, à cette occasion, d'écrire que Corot, fervent de la musique, n'avait pas non plus, « aux heures de gaîté de sa jeunesse, méprisé la danse ». C'est donc que le peintre ineffable portait en lui déjà ce sentiment de joie noble, d'exubérance douce et légère auquel nous serons redevables par la suite, dans ses chefs-d'œuvres, de ces rondes fougueuses et vivantes de nymphes toutes bondissantes et dansantes au soleil.

Ce sentiment de la danse qu'il traduira, un jour, avec un bonheur tout élyséen dans ses peintures, ne s'affirme pas, chez Corot de même que chez Watteau, aussitôt visible. Et c'est en Italie seulement, dans cette Italie où il vient chercher la révélation de « la force et de la grâce de la nature », qu'il est appelé enfin auprès des villageois de la péninsule, à connaître, parmi des quadrilles agrestes ce déploiement des belles courbes, ce mouvement hardi et fier des tailles balancées que lui apprirent à peine les

bals d'étudiants où — jeune Parisien — il avait fréquenté d'abord.

Séduit par tout ce qu'un pays si cher aux artistes lui offre d'enchanteur, Corot ne peut s'empêcher sans cesse de revenir au décor romain ; à plusieurs reprises, et dans un même esprit d'impatience, nous le voyons quitter Paris, franchir les Alpes, descendre les larges et douces vallées, atteindre enfin, du côté du Tibre, à ces mêmes collines qu'avaient gravies — avant lui — Poussin et Claude. S'il poursuit plus avant encore, les filles de Sorrente ou du Transtévère, drapées avec une grâce si noble dans les oripeaux de leur pays, décrivent à ses yeux, dans le temps qu'elles vont à la fontaine ou se portent en riant sur les chemins poudreux et ensoleillés, les plus beaux des rythmes. Corot, longtemps, s'oublie à les contempler, et, tandis qu'elles dansent, il lui semble qu'un pied-de-chèvre, au fond d'un bosquet, du lierre emmêlé dans ses cornes et le pipeau aux lèvres, module un air qui vient jusqu'à lui, guide sa main et conduit son pinceau. Le *Silène* du Salon de 1828, enfin l'œuvre qu'il exposa en 1841, *Une danse de bergers italiens en vue d'une baie napolitaine*, s'annoncent déjà dans cet enchantement qui communique à ses paysages quelque chose des grands accords de la musique.

Les divins airs d'*Orphée* et d'*Iphigénie*, qu'il chérit par-dessus tous les autres de Gluck, transparaissent à plus d'un passage, dans les motifs radieux que Corot imagine alors de peindre ; mais, voici qu'un jour, vers 1845, l'artiste se trouvant à Ville d'Avray, son neveu, un jeune homme de dix-sept ans, lit devant lui les poésies de Chénier. Corot ressent à ce moment, jusqu'à l'extase, cette impression tout épurée du paganisme qu'il n'avait fait qu'éprouver à peine à travers la musique. Ce que Gluck avait commencé de lui suggérer, ce que l'Italie lui avait laissé deviner à demi, Chénier achève de le définir à ses yeux avec un tel pouvoir, une ferveur d'amour si convaincante que lui, le grand peintre, étonné, ne peut plus — quoi qu'il arrive — apercevoir les arbres sans les dryades, les collines sans les faunes, les rivages des eaux sans les nymphes.

Néère, Glycère, Lydé, Chloé, Euphrosine,

Blanches comme Diane et légères comme elle,

la taille à peine entourée d'écharpes, agitant les branchages des pins et des chênes, chantant l'*évohé*, le sein et le talon nus, il les évoque dès lors dans toutes les rencontres. Et, sous le ciel vaporisé de ses chefs-d'œuvres, ainsi que dans les *Danses* du Louvre ou la *Danse* de Lille, nous les voyons depuis, les divinités agréables, bondir éperdument au milieu des fleurs.

Chez Camille Corot, mieux que chez Poussin ou Watteau encore, la danse approche (parce que fondue, éthérée, envolée, impalpable) bien plus près des éléments de l'air ; la danse alors n'est chez personne, plus que chez ce maître, l'émanation du lyrisme de l'âme ; aucune ne trahit, avec une joie plus éparse et plus répandue à tout un paysage, cette sensibilité vive et agreste comparable à l'éveil délicieux du printemps.

« Ce que j'aime en elle, disait une fois Corot de l'un de ses modèles, la petite Emma Dobigny, une Parisienne amusante et futée qui, toute jeune encore ne pouvait demeurer en place, c'est sa mobilité. » Ces mots, mieux que tout un gros livre, peignent le frissonnant génie du peintre, il trahit sa fantaisie et sa tendresse.

Qu'il se trouve à Ville d'Auvray, à Avers, à Voisinlieu ou Arras, Corot. à dater de ce moment, ne cherchera plus à exprimer que cette fluide et impalpable mobilité des êtres dans la nature. Chénier ne cessera de l'occuper, et jusqu'à la fin de ces jours, les créations du poète accompagneront, dans sa pensée, ses visions d'artiste. Longtemps elles continueront à baller devant lui, ceintes de pampres et couronnées de fleurs ; et cela est si vrai qu'en 1874, un peu avant sa mort, Corot peindra encore une *Danse de nymphes* (ou les *Plaisirs du soir*, qui paraîtront au Salon de 75 [1]), *Danse* qui sera comme son adieu à la beauté mouvante, à la limpide jeunesse, à tout ce qui, jusque là, avait rayonné en lui.

[1] « C'était un des sujets favoris du maître. Un groupe de femmes à l'antique dansant à droite, tandis que le crépuscule envahit derrière elles des arbres aux branches légères, baignées d'ombres roses et grises. » *Corot*, par Paul Cornu.

V

Tandis que, par le chant, les hommes livrent passage au lyrisme intérieur qui les exalte et les soulève, il faut remarquer que — dans la danse — ce ne sont plus les lèvres seules qui vibrent, la voix qui se développe et grandit ; mais, sous l'action du mouvement, c'est le corps entier qui s'anime, ce sont toutes les formes de l'être qui participent à l'exaltation. La danse, dès lors, répond à l'ardeur du guerrier, à celle du poète et de l'amant : Socrate et Platon incitaient les Grecs à la danse ; Sophocle dansait à Salamine, et cet élancement, sur la proue de la galère, de la belle victoire de Samothrace, c'est déjà le pas hardi des danses triomphales.

De nos jours, la danse a retrouvé la faveur qu'elle avait perdue, semble-t-il, durant un certain temps ; mais la plénitude du développement qu'elle avait acquis chez les Grecs s'est adoucie encore ; les lignes se sont apaisées un peu plus, et la figuration des danses qu'on aperçoit actuellement chez les peintres ne laisse pas de rappeler l'écho de ces rondes toutes pastorales que Poussin, Watteau et Corot ont exprimées souvent. A ce point de vue, il semble que les galants maîtres du XVIIIe siècle ont, plus que les autres peut-être, exercé une influence visible sur bien des ouvrages des artistes modernes. De même, en effet, qu'on pourrait, chez Carpeaux par exemple, reconnaître un peu de l'élégance élancée de Clodion ou de Falconet, de même chez Degas, chez Renoir, chez Willette ou Louis Legrand — excellents maîtres contemporains qui ont peint ou dessiné des ballerines — on pourrait, dans cette note toute particulière de la danse, surprendre des rappels de Watteau, de Lancret, un peu de ce *chiffonné* que Fragonard a mis, au même siècle, dans sa *Guimard dansant*. Un subtil Anglais, en résidence à Paris, au siècle même de Frago — ce Frago que nous venons de nommer ! — avait observé déjà dans son temps, tandis qu'il flânait en curieux dans les allées de Meudon, et cela après « une légère

averse », « l'empreinte que faisaient les pieds des Françaises. J'ai vu — dit-il — tant de bon ton dans leurs pas que le maître de danse du Roi de France n'aurait rien trouvé à reprendre, même pour un seul pas. » Et ce que cet insulaire avait remarqué en se promenant après la pluie, dans un jardin de France auprès de Paris, il pourrait à nouveau — les ballerines d'un Willette, d'un Degas ou d'un Renoir en sont la démonstration ! — dans un même jardin, en retrouver le témoignage.

Au moment où la danse s'impose de nouveau un peu partout à nous dans la société, l'essentiel était de dire ici à quel point c'est là, maintenant comme jadis, un art expressif de la joie, de la jeunesse, de l'amour. S'il est exact, ainsi que l'a écrit M. Mæterlinck dans l'*Oiseau bleu*, qu'il existe un bonheur de « courir pieds nus dans la rosée », les nymphes graves de Poussin et mutines de Corot ont connu un bonheur semblable. Pour les dames de Watteau, elles n'ont offert leurs pieds délicats que chaussés des plus jolies mules du monde ; mais toutes, chaussées ou pieds nus, images animées de la joie, reflets poétisés de la vie, ont allègrement dansé dans les œuvres de ces maîtres.

Edmond PILON.

LA FAMILLE PAUVRE[1]

Il n'y a que ceux qui lui appartiennent qui devraient savoir que la famille est pauvre. Les enfants ne peuvent aller en apprentissage, là où l'on est payé le samedi, mais fréquentent les écoles qui coûtent très cher : c'est l'« écolage » deux fois par an, avril et juillet, et les livres de classe qu'à la fin de l'année scolaire on vend pour rien et qui au commencement valent les yeux de la tête. « Le professeur veut la dernière édition, tu sais, il veut la voir et il en contrôle la date. »

A la maison, tout le monde travaille à prolonger la vie des vieilles choses, à multiplier dans le temps l'utilité des bonnes choses, achetées naguère dans des magasins où maintenant on ne va plus.

Les vieilles choses ont des maladies qui réclament des soins.

Quand on allume la lampe à pétrole, on le fait avec précaution, et on écoute la griffe mordre sur la mèche : je ne voudrais pas être celui qui, un soir, s'apercevra que les dents ne mordent plus et restera là, pétrifié, avec l'allu-

[1] Voir aux *Remarques,* à la fin du numéro.

mette qui lui brûlera les doigts... Oh ! un des frères a été découvert devant le buffet dont personne ne doit s'approcher et, sur une cuillère, il y avait la trace de la confiture.

On a reçu des faux-cols, un tas de faux-cols de quelqu'un qui faisait son service militaire ; mais le frère qui va au collège ne voudrait pas les mettre ; ils sont larges, effilochés, et ce sont des cols simples, tandis que la mode, qui continue malgré les pauvres, veut qu'on les porte doubles.

C'est pourtant malheureux que les enfants grandissent et découvrent que les faux-cols doivent être proportionnés à leur cou.

Et le frère trouve aussi à redire aux vêtements. Vêtements échelonnés du plus grand au plus petit, faits d'étoffes fines, du temps qu'on allait les acheter dans de bonnes maisons, où l'on vous prenait vos mesures, où l'on vous faisait essayer.

Maintenant une petite femme à l'œil de verre, qui vient en journée à la maison, (il faut lui témoigner des égards car on n'en trouve pas d'autre) s'occupe des vêtements pour les deux saisons principales : hiver et été. Les jours où elle vient à la maison, on ouvre les coffres du vestibule et celui de la salle à manger qui a un petit matelas et deux coussins de crin végétal — si durs — et qui peut servir aussi de lit. L'air est drogué de naphtaline, les enfants qui arrivent de l'école marchent sur des rouleaux d'étoffe, des chiffons, des coupons qui datent de l'origine de la famille, épargnés, conservés jalousement jusqu'au dernier bout.

La petite femme inspecte, se penche toujours du côté du bon œil, palpe de ses mains lestes aux ongles effilés, et elle est habile et passionnée ; son menton qui remue comme s'il était articulé avec un vieil élastique, cherche aussi avec elle. Elle fait des découvertes.

— Pour l'aîné, voyez quelle bénédiction ! on peut raccourcir le pantalon de son papa et le faire boutonner comme c'est la mode maintenant.

— Oui, mais la doublure ne vaut plus rien avec ces taches de transpiration.

— Non, non, je le sais, mais je pensais à celle de votre jupe à olives.

— Ici nous mettrons un galon pour couvrir les boutonnières et, derrière, nous arrangerons un pli.

— Ah ! s'il n'était pas si difficile ! mais il a toujours quelque chose à redire.

Oui, il trouve toujours à redire et n'a pas accepté le dogme familial que les étoffes ont deux faces, et se retournent comme les feuilles de papier quand on a écrit sur un côté.

Il a dû s'y habituer à l'école où ses camarades ont vu que son pantalon serait long si la griffe de la misère ne l'avait coupé aux genoux.

Aussi, le soir venu, pendant que sa maman se flatte de s'être montrée à la hauteur et que la petite femme qui a travaillé tard, sort avec satisfaction son œil larmoyant de l'orbite pour le mettre dans un verre d'eau tiède sur la table de nuit, lui, mord ses draps et médite la révolte du lendemain.

Oh ! ces vêtements compliqués qu'il faut porter avec tant de précautions et qui ne tiennent qu'à condition de ne pas bouger.

Il lui faut « couper » aux leçons de gymnastique.

A treize ans, le monde est déjà plein de renoncements : le tir qui coûte trois lires, la photographie de fin d'année, la course scolaire où il faut payer son tram. Le jour où vint le trésorier de la société de foot-ball, il fallut bien appeler maman, et elle dit encore et une fois de plus qu'elle était une pauvre veuve avec six enfants et qu'elle ne pouvait répondre des dettes d'un mineur.

Mais il y a pire. La famille a conservé des relations avec celle d'un collègue de papa. C'est un Monsieur étranger, riche et pieux. On se voit à l'église, le dimanche. Maman ne manque jamais de le saluer, entourée de sa cohorte d'enfants. Et elle les range comme pour une parade, afin qu'aucun d'eux ne manque aux convenances et que le Monsieur ait une vue d'ensemble.

Ce Monsieur a une fille ; maman l'appelle la demoiselle. Mais pour le gamin qui va au collège, c'est une petite fille. Savez-vous ce que peut être une petite fille pour un gamin pauvre qui va au collège ? Elle est si gentille avec son teint de miel sauvage, ses yeux scintillant sous

l'arc pur des sourcils, les cheveux bouclés coulant en bas des épaules. Parfois, petite étourdie, elle les secoue comme un fardeau un peu lourd. Elle porte encore des robes courtes et, quand elle court, le bord blanc et brodé de son jupon écume sur le genou.

Et si gentille, si gracieuse dans ses mouvements, quand elle s'assied avec soin pour ne pas froisser ses robes plissées, bien tirées et repassées, quand elle sautille sur ses petites jambes sèches, encloses dans le fin tissu du bas : petites pattes de merle qui tapotent la terre comme deux baguettes, avec le talon des souliers bas moulant bien le pied. Elle parle peu, parce qu'elle ne sait pas l'italien, mais le gamin la trouve mystérieuse, il imagine quelque grand secret dans sa vie, et il juge sympathiques aussi ses petites pruderies de *cant* écossais qui ne l'ont pas empêchée de lui prendre la main quand ils apprenaient pour Noël les hymnes de la « Harpe Evangélique », et de l'abriter, cette main, dans la tiédeur de son manchon.

Oh ! qu'il voudrait donc faire bonne figure à ses yeux ! Se distinguer de tous les autres garçons !

Mais comment faire avec son plastron marin qui bouffe vers le col comme pour cacher qu'on a les oreillons ?

Tribulations des dimanches matins pleins de cloches et de préparatifs.

Les plus subtiles découvertes expérimentales d'un cireur se trouveraient impuissantes devant l'opposition d'une brosse vétuste, presque chauve, qu'on emploie pour la boue, la poussière et le cirage.

Ses bas longs, ses bas noirs, les plus distingués, ont un duvet rougeâtre à cause des grandes glissades qu'il a faites. Et chez la petite fille, fréquentent de florissants petits Anglais aux bas cyclistes pommelés de blanc et de gris.

S'il pouvait au moins soigner ses cheveux, ses beaux cheveux longs, ondulés, dociles, mais il y a une seule brosse à la maison, une brosse anglaise, en poil de sanglier, bonne mais unique : et, le dimanche matin, elle est mobilisée par la mère et les sœurs.

Tribulations des dimanches matins pleins de cloches et de préparatifs.

Il resterait à se faire valoir par son intelligence; mais ici intervient maman : « Oui, ses notes sont passables, mais il n'y a pas de mérite, il n'étudie jamais. » Les notes sont-elles mauvaises ? « Ce n'est pas étonnant, il ne fait jamais rien; il n'est jamais à son affaire, et il est si paresseux. »

Sa mère ne lui permet en aucune manière de faire figure.

D'ailleurs le Monsieur étranger est un philanthrope. Or un philanthrope est un homme qui fait du bien aux personnes conformes à ses idées.

La mère lui présente justement une famille selon ses idées.

Si le philanthrope ne voit pas que c'est une pauvre veuve avec des enfants égoïstes, oui, désobéissants, mais qui toutefois écoutent les sermons, mauvais, mais qui se repentent, comment pourra-t-il leur faire du bien ? La mère est vive dans ses récits; elle dépeint les faits avec désinvolture et hardiesse, s'enflamme en parlant, et le Monsieur s'amuse énormément; il se décroche les mâchoires à force de rire (le plus jeune des enfants compte combien il a de dents en or véritable) quand il entend l'histoire des vêtements, les petits vols dans le buffet, les préparatifs du dimanche matin. La petite fille y assiste comme à un divertissement donné aussi un peu en son honneur. Mais le garçon transpire et frémit, son regard devient dur, il fronce les sourcils et ne parle plus à sa mère de toute la journée.

Comment peut-on exposer ainsi toutes leurs pauvres choses, comme dans un déménagement ! C'est bien bête alors quand il arrive des visites, de fermer toutes les portes afin de cacher l'enfilade des chambres démeublées.

En attendant, la petite fille s'est faite plus réservée : elle grandit. Le jeune garçon traîne sa tristesse de dimanche en dimanche jusqu'au moment d'apprendre qu'elle s'en va.

Alors il s'exalte, prépare la lettre qui doit tout lui dire : ce qu'elle a été pour lui, comment il veut vivre pour atteindre à sa hauteur et à sa perfection.

Et si le concierge de l'hôtel refusait de prendre la lettre ? Non, le concierge l'a prise et il monte tout de suite la porter, traînant son pas lent le long des marches basses du premier étage.

Ah ! voici la note d'orgue de la sonnette intérieure, le froufrou de la femme de chambre si correcte, le bruit de la porte qui se referme, discrètement retenue.

Mais, hélas, c'est son père qui répond : la lettre a été oubliée au fond du panier à linge, et il est naturel qu'en la retrouvant la petite fille bien élevée l'ait donnée à son père. Et son père est un philanthrope ; or un philanthrope est un homme qui fait du bien aux personnes qui correspondent à ses idées, et ses idées sur l'orphelin bien élevé sont celles de Smiles : *Le Caractère.* Il est scandaleux qu'un orphelin avec cinq petits frères manifeste des penchants à la légèreté et à la sensualité.

Le gamin n'a pas l'idée d'avoir commis une mauvaise action, mais il reste comme un mendiant qui a suivi l'allée d'un parc plein de promesses, et se retrouve devant l'obstacle d'un portail très haut, au chiffre d'or.

Il faut retourner dans le domaine commun, dans le monde ouvert tous les jours et non seulement le dimanche comme une église protestante, dans le monde tumultueux que ne suffisent pas à expliquer les versets de la Bible, l'histoire des trois dans la fournaise, Elie sur le char de feu, et « la parole qui était au commencement ».

Les choses de l'enfance sont laissées de côté, passées au creuset du feu de la puberté qui s'avance.

La puberté s'avance, qui est une révision du corps et de l'esprit, une seconde naissance sans mère, une matrice d'où la créature sort avec une sensibilité nouvelle et étonnée, comme le crustacé mou qui s'est dépouillé de son tégument calcaire.

Il faut abandonner toutes les idées reçues, peser le monde avec ses propres poids, faire des expériences. C'est ainsi que pense Martin, le compagnon d'école qui est socialiste-révolutionnaire, partisan de l'amour libre et de toutes les libertés.

Martin est fils d'un forgeron de campagne. Il sent la la terre, la sueur, la limaille de fer ; c'est un gros rustre

sanguin, au visage si coloré qu'il semble peint, et il montre un râtelier de dents saines, aiguës, qui jaillissent hors de leurs alvéoles. La calotte brune de ses cheveux ras est variée çà et là de touffes de poils. Martin est instinctif, brutal, avide de jouissances, il a surtout dix-sept ans, et le dimanche, dans son pays, il a troussé des femmes, et les a immobilisées dans l'herbe haute. Cela lui donne de l'importance. Du reste, c'est un compagnon sincère et franc qui sue à fourrer dans sa tête d'homme du peuple la culture classique, et brûle de sympathie et de curiosité pour la figure du gamin, si distinguée et qui révèle une longue tradition d'intelligence.

Il ne faut pas se préoccuper des idées, mais s'adonner par tous les moyens au plaisir : voilà ce qui semble écrit sur le museau de fouine du premier de la classe, museau fendu d'une énorme bouche sensuelle, humide et verdâtre. Il demeure dans une maison sombre, puant la vieille bourre, une maison vulgaire où il est adoré comme un génie et où sont suspendus dans des cadres de velours défraîchi toutes les mentions et toutes les médailles qu'il a obtenues à l'école. Dans cette sombre maison, il y a une servante qui se laisse tâter les seins pour un sou. Ce n'est pas un mystère non plus que le père se lève la nuit du lit qu'il partage avec son fils pour y revenir en pleine obscurité, avec précaution, comme un voleur.

Le gamin va dans cette maison pour faire ses versions latines et il est tourmenté par les conversations lascives, par les images, par les désirs lubriques qui germent et fermentent en lui comme une levure malsaine.

Ses autres camarades sont stupides. Il fréquente ces deux-ci parce qu'il est trop jeune pour rester seul en face de tant de questions nouvelles ; mais il y a des jours de dégoût où il a besoin de s'isoler. Bien qu'il renie le passé, les idées du passé, les idées mortes sont en lui, vivent en lui, comme pour le protéger.

Derrière ses épaules rebelles il y a les aïeules calvinistes aux cheveux bien tirés des deux côtés du visage austère, il y a les pasteurs qui se dressaient en chaire, raides dans leur robe noire, et laissaient tomber sur l'assemblée agenouillée l'invocation sûre :

Notre aide est au nom de Dieu [1]

La fatigue de leurs âmes se fait sentir aussi dans son sang. Il y a des heures où il a besoin de solitude ; rouvrant son Testament sur sa table de nuit, il est atterré d'être si mauvais, et il revient aux histoires morales où il y en a toujours un qui se sacrifie ; il baigne de larmes son oreiller, seul dans le noir de la nuit, et ses frères qui dorment à ses côtés s'épouvantent de l'entendre étouffer ses sanglots.

Mais, de jour, il redevient un gamin, qui est une grande force intacte agissant d'elle seule, un garçon de bonne race que tous reconnaissent comme chef quand, au jeu de barres, il bondit, pour délivrer les prisonniers, sur le gravier des jardins publics.

PIERO JAHIER.

[1] En français dans le texte.

PORTRAIT
DU SOLDAT SOMACAL, LOUIS

Le soldat Somacal, Louis, de Castion — recrue de 1884, 3me catégorie — était crétin de naissance et manœuvre jusqu'à la mobilisation.

Crétin signifie négligé dès l'enfance, mal nourri, devenu sauvage.

Manœuvre signifie serf ouvrier, métier méprisé. Son travail consistait à n'être rien et à tout faire.

Il en porte les traces, le corps qu'il a présenté à la visite militaire.

Somacal a offert à la patrie un paquet d'os tourmentés, dans l'attitude du manœuvre.

Il sort, l'os de la hanche qui aide à cheminer, tordu, quand on doit garder en équilibre le seau de chaux ;

les engrenages de ses genoux massifs, noués de rhumatismes, remplissent son pantalon ;

son buste est une croupe qui attend éternellement de recevoir une charge ;

la tête se recroqueville entre les épaules comme une chose encombrante, parce que, à un homme qui porte, la tête est un embarras ;

ses mains de cuir clair serrent toujours la pelle ; son regard est fixé à terre pour ne pas trébucher.

C'est dans cette attitude du manœuvre que Somacal s'est présenté.

Au contraire, Somacal doit maintenant rester dans la position de garde à vous.

Et qu'est-ce que la position de garde à vous « à prendre immédiatement si vous êtes bon soldat » sinon : « les talons joints sur la même ligne, les pointes des pieds également ouvertes et à la distance d'un pied, les genoux tendus sans raideur, le buste d'aplomb, la poitrine ouverte, les épaules à la même hauteur, les bras pendants, les mains naturellement ouvertes avec la paume tournée vers la cuisse, les doigts serrés, le pouce le long de la couture latérale du pantalon, la tête haute et droite, le regard fixé en avant. »

La position de garde à vous est la négation de sa vie.

Somacal voudrait être un bon soldat, parce que c'est un métier qui consiste à se promener avec un fusil, et l'on vous donne la soupe, le pain et le vêtement comme aux autres, tels quels (lui qui n'avait que les restes quand il était à l'équipe), mais son corps ne peut accomplir tout cela.

Il essaie le garde à vous ; il essaie le salut ; mais quand il croit avoir réussi, la main n'arrive pas à se tenir tendue, les genoux commencent à trembler (viens vite vérifier, caporal !) et quand le caporal arrive, tout a cédé.

L'attitude du manœuvre est revenue. Somacal en uniforme est un guignol.

Le caporal le fait sortir des rangs, le fait marcher seul ; et ses camarades qui travaillaient avec lui, à forfait, en Allemagne, rient bien parce que « *Voilà Somacal* » qui, là-bas aussi, était un « *type* ». Il est nécessaire à l'équipe pour qu'elle supporte la fatigue.

Enfin Somacal est interrogé, et en parlant il trahit sa dernière caractéristique de guignol : il est bègue par-dessus le marché, Somacal, Louis ! Pour être complet.

On a empêché Somacal d'apprendre un métier parce qu'il était un manœuvre excellent.

Maintenant on l'empêchera d'apprendre à être soldat pour qu'il reste ridicule.

Il faut dans la chambrée une tête de Turc pour qu'on puisse supporter le cafard.

Il est bien vrai que Somacal est mal fagoté, qu'il ne sait pas faire sa cravate (car qui veut porter un fardeau ne doit pas se serrer le cou), qu'il a son feutre de travers (parce qu'il est impossible qu'il y ait un insigne sur son feutre) ; mais s'il y a une tunique tachée au magasin d'habillement, elle finira certainement sur le dos de Somacal, Louis. Il aura le fusil qui ne part pas à temps, qui rate ; et les souliers de géant dont personne n'a voulu, et la gourde qui coule ; tandis que, au contraire, tout le monde aura la boîte de graisse qu'il gardait précieusement dans un trou du plancher, ou ses chiffons pour nettoyer le fusil.

Tout le monde s'arrange sur le dos de Somacal ; c'est une fête quand on le réprimande : c'est maintenant qu'il nous fera rire, notre guignol.

* * *

Mais c'est justement parce qu'il se sent un guignol, que, pour lui, devenir un bon soldat, quelle gloire !

Il a l'espoir de réussir.

Son lieutenant n'a pas ri quand il l'a regardé ; au contraire, il a dit qu'on ne juge pas un soldat sur ce qu'ont fait ses parents, mais sur ce qu'il fait lui-même.

C'est un lieutenant qui « *s'y connaît* ». « Un manœuvre, a-t-il dit, c'est comme la femme de ménage qu'on n'apprécie guère, même si elle fait tout ; mais quand on est soldat, et qu'aujourd'hui un bouton manque, et que demain le fond du caleçon craque, on se dit : Ah ! c'est une femme qu'il aurait fallu. »

Il a de l'espoir. Aller par deux, par quatre, c'est trop difficile encore. Mais il y a des choses, en attendant, qu'on peut apprendre.

Somacal apprendra, en attendant, à bien faire ce que personne ne fait parce que tous savent le faire : il sera

parmi les premiers, dehors, au rassemblement ; il enroulera les petites courroies ; il balayera pour enlever la saleté et non pour la cacher.

Puis il apprendra les exercices puisque tous les savent et se trompent quand même. Somacal, qui est attentif, les fera bien, alors. Il ne sera plus appelé hors des rangs pour marcher de front « guide à droite » : « *Allons, Somacal, sortez; n'amenez pas de désordre* », disait le caporal. Maintenant : numéro un, numéro deux, Somacal sait « s'effacer ».

Peut-être le lieutenant qui « s'y connaît » s'apercevra-t-il qu'il s'est amélioré.

Puis il y a la marche ; mais pour la marche il n'a rien à apprendre ; il s'agit d'aller en portant un fardeau : il le faisait déjà auparavant.

Puis il apprendra à tenir propre son fusil ; aucun canon ne brillera comme le sien ; faites-lui son inspection d'armes : voici la spirale lumineuse des quatre rainures. Somacal est tranquille : il n'y aura rien à redire à son fusil. Il sait que les grains de poussière ne peuvent entrer (il l'a bouché, dans la chambrée, mais ne le dites pas, c'est défendu).

Maintenant Somacal est sur le point d'être un vrai soldat.

Mais alors, parvenu là, voici qu'il n'est plus à la hauteur. Voici quelque chose de nouveau. Le *Tir*. Le fusil n'était pas fait pour le port d'armes ou pour l'inspection, mais pour tirer. Et Somacal ne peut pas tirer.

Somacal a du toujours tenir ses deux yeux bien ouverts dans la vie : mais au tir il faut en fermer un. Impossible d'y arriver.

Si tu essaies de couvrir l'œil d'une main, comment feras-tu pour tirer ?

Et si tu retournes ton feutre et recouvres ton œil de son aile, cela ne suffit pas encore.

Ce bougre d'œil continue à y voir.

Il faut le bander d'un mouchoir. C'est le seul remède.

Donc Somacal s'avance vers le stand l'œil bandé comme à colin-maillard.

Ah ! si le lieutenant ne le voyait pas ! ah ! si on le laissait s'arranger tranquillement à sa manière !

Et justement on l'a laissé faire et il a fait 30, Somacal, Louis.

Et la merveille est arrivée.

Que son lieutenant l'a vu et s'approche.

Qu'il ne s'est pas approché pour le réprimander ; qu'il l'a appelé Somacal, Louis ; qu'il vient pour lui parler, lui qui voudrait s'enfoncer sous terre au contraire : « Allons Somacal, prenez la position, à présent ».

Qu'il l'a aussi appelé, le capitaine : « Allons, Somacal, le regard en avant » à l'infini.

— Voici mon ami Somacal qui a fait trente, dit le lieutenant.

Il dit bien son « ami ».

Il l'appelle son ami plus tard encore. Parce que lui aussi, comme Somacal, a cherché à apprendre la vie.

Il lui donnera une permission, il écrira à la femme de Somacal de bien le recevoir parce que c'est un bon soldat, son ami.

* * *

C'est alors que Somacal commence d'avoir son nouveau regard de racheté.

Nous ne pouvons pas le décrire, nous qui n'avons jamais été rachetés.

C'est un regard nouveau : il ne l'avait jamais fait voir parce que personne ne le lui avait jamais demandé.

Mais il l'avait tout prêt au fond de ces yeux de séraphin, plantés dans un visage de crétin à pellagre.

C'est alors que Somacal a cessé de rire. Somacal sourit à son lieutenant, au contraire. Toutes les fois qu'il le rencontre, il l'élève au ciel d'amour avec ce sourire de rédemption.

Alors Somacal — tant il se sent heureux — est parvenu à ne pas se faire réformer.

Les rhumatismes l'envoient deux fois à la révision, mais Somacal en revient alpin.

On découvre qu'il a un goître, là-bas, à l'hôpital.

Mais Somacal reste alpin.

Non pour la patrie, Somacal ne saura jamais ce que c'est que la patrie, mais parce qu'il se sent dans une atmosphère heureuse.

Il voudrait y rester, dans cette heureuse atmosphère, jusqu'à la fin.

Il voudrait l'entendre répéter qu'il est son ami.

Pourvu qu'il le dise encore : tu es mon ami.

* * *

Oui, Somacal, soldat manqué, pauvre guignol, tu es mon ami.

C'est auprès de toi que j'ai compris l'honneur de l'Italie.

Je dis que l'honneur de l'Italie est dans le peuple, Somacal, Louis !

Piero JAHIER.

(Trad. F. Ruchon et V. Jahier.)

LA SAGESSE DE GŒTHE

Pour essayer de faire sentir ce qu'est la sagesse de Gœthe, il ne saurait être question d'exposer un système philosophique ou religieux. Gœthe n'a jamais songé à résumer sa sagesse dans un code de préceptes moraux. Il n'a voulu qu'une seule chose : épanouir pleinement le germe qu'il tenait de la nature, élaborer en lui un exemplaire d'humanité aussi complet, aussi synthétique, aussi harmonieux que possible. Tous ses actes, toutes ses confessions poétiques, toutes ses recherches scientifiques, toutes ses réflexions philosophiques, toutes ses rêveries mystiques convergent vers ce but. Comprendre la sagesse de Gœthe n'est donc pas autre chose que de contempler le type humain qu'il a réalisé. C'est là le but de cet essai. Je me propose de montrer d'abord la personnalité de Gœthe dans sa *complexité*, dans sa « totalité » harmonieuse. Puis j'étudierai cette personnalité dans sa *dynamique* en quelque sorte, en tant que centre d'énergie, et chercherai à mettre en évidence les lois de son expansion et de son activité. Enfin je tâcherai de voir où elle tend, de définir ce centre mystérieux de l'Etre qui est le pôle vers lequel elle se dirige, de dire comment

elle fait effort pour s'en rapprocher. Du spectacle que présente cette « entité Gœthe » vue dans sa nature intime et dans les lois de son développement se dégage, je crois, l'une des plus hautes leçons de sagesse, l'une des plus bienfaisantes aussi qu'on puisse recevoir à l'heure présente.

I

Lorsqu'on essaie de définir la personnalité de Gœthe on constate d'abord qu'il est en première ligne *artiste*, et artiste *apollinien*. Son aptitude fondamentale, c'est de refléter avec une merveilleuse fidélité l'univers sous tous ses aspects, le monde des formes comme celui des couleurs. « L'œil, écrivait-il dans un passage célèbre de *Poésie et Vérité*, était avant tout autre l'organe avec lequel j'embrassais le monde. » Il s'affirme de bonne heure comme un artiste éminemment visuel, accoutumé dès l'enfance à fixer les objets avec une minutieuse attention, à voir partout des tableaux, à les retenir dans son imagination, cultivant ensuite systématiquement ce don naturel, s'efforçant de refléter l'univers avec une pureté absolue, de recueillir sans altération ni déformation aucune les images qui se formaient sur sa rétine, de laisser, selon sa belle expression, « son œil être lumière ». C'est un fait bien connu que cette aptitude exceptionnelle à percevoir et à retenir de belles visions le fit hésiter longtemps entre les arts du dessin et de la poésie. Il lui fallut de longues années pour se rendre compte de son incapacité à acquérir la technique du peintre ou du sculpteur, pour comprendre que sa main était hors d'état de réaliser ce que voyait son imagination créatrice. Mais l'infériorité certaine et irrémédiable de son *métier* ne doit pas nous faire douter de son génie visionnaire. Nous ne saurons jamais ce que Gœthe aurait pu faire comme peintre, si l'artisan avait été chez lui à la hauteur de l'artiste. Nous n'avons dans tous les cas pas le droit de le juger ni d'après ses essais informes, ni d'après ses théories sur l'art, ni d'après le froid académisme des peintres et sculpteurs qui imitèrent

l'antique au début du XIXe siècle. Si nous voulons essayer d'imaginer ce qu'ont pu être ses visions, efforçons-nous de réaliser en idée les compositions — à certains égards toutes romantiques et presque böckliniennes — qu'évoquent par exemple les descriptions de la Nuit classique de Walpurgis ou l'Ascension de Faust. C'est la seule façon qu'on ait d'imaginer ce que Gœthe eût été en état de produire, s'il eût su manier le pinceau comme il maniait la plume.

Le monde des sons fut-il révélé à Gœthe avec la même intensité que celui des formes et des couleurs ? Il est certain que l'inaptitude de Gœthe à s'assimiler la technique de l'art musical est plus évidente encore que pour la peinture. Mais si l'on songe à l'instinct rythmique merveilleux que révèle la poésie de Gœthe, au sens admirable de l'euphonie qui apparaît dans toute son œuvre, si l'on parcourt les pensées que Gœthe a formulées sur l'art musical, si l'on tient compte du fait que Gœthe a, toute sa vie, cherché un collaborateur musicien capable de réaliser ses intentions, si l'on observe qu'il a eu nettement conscience du parti que l'on pourrait tirer de l'alliance de la musique et de la parole, on est amené à croire invinciblement que l'on ne saurait lui refuser non plus l'aptitude dionysienne, qu'il a eu l'instinct profond et le besoin intime de la musique. Il est clair que les productions de ses amis et collaborateurs occasionnels Kayser ou Zelter n'étaient en aucune façon adéquates à ce qu'il rêvait : il eût fallu un bien autre génie que le leur pour réaliser les « symphonies » qu'appellent irrésistiblement telle scène du second Faust, comme la Fête de la Mer, ou l'apothéose finale de Faust.

Artiste apollinien et dionysien, Gœthe est en même temps et au même degré homme de science.

Nous avons l'habitude d'établir une différence nette entre la vision artistique et la vision scientifique. L'une a son principe dans la sensibilité, l'autre dans l'intelligence. L'une a pour fin la création de la beauté, l'autre la production de la vérité. L'une est surtout subjective, l'autre a une valeur objective. Or cette distinction nette que nous avons coutume d'établir, s'efface ou en

tout cas s'atténue singulièrement chez Gœthe. Entre la beauté et la vérité, il n'y a pas pour lui opposition, mais, sinon identité, du moins continuité. Le vrai ne résulte pas exclusivement de la contemplation passive de l'objet, il n'est pas une représentation strictement adéquate de la réalité, il n'a pas sa source uniquement dans l'expérience. Pour qu'il y ait véritablement connaissance scientifique, il faut que, de l'*expérience*, jaillisse l'*idée* qui est une œuvre de l'esprit et qui s'impose à la réalité ; la vérité est ainsi à la fois image de l'objet et création du sujet, reflet de la multiplicité illimitée du réel et produit de la libre activité de l'esprit qui, par une simplification hardie, *crée* l'unité dans la multiplicité et rend intelligible le chaos du réel. — Et l'art, de son côté, n'est pas une fiction arbitraire du sujet. Il a sa base nécessaire, tout comme la science, dans la pure vision du réel. Il existe une part de « poésie » dans la connaissance scientifique comme il existe une part de « vérité » dans la fiction poétique. Gœthe ne voit donc aucune discontinuité entre son activité de naturaliste et son activité de poète. Comme artiste et comme homme de science il s'efforce également de discerner le « typique ». La science et la poésie ne sont pour lui que deux manifestations tout à fait voisines de ce jeu d'actions et de réactions entre le sujet et l'objet qui fait le fond de toute activité humaine. Lorsque nous voyons Gœthe joindre la recherche scientifique à la production littéraire, il il ne faut donc pas du tout nous imaginer qu'il se produise une sorte de dédoublement de son être : il est lui-même tout entier, soit qu'il crée comme poète des représentations hautement typiques de sa vie humaine, soit que, comme naturaliste, il cherche à se hausser jusqu'à la contemplation des « types » ou des « phénomènes primordiaux ».

De même qu'il y a pour Gœthe continuité entre la vérité et la beauté, entre la science et la poésie, il y a continuité aussi entre la contemplation et l'action. Il n'admet pas qu'il puisse y avoir une opposition entre la théorie et la pratique, entre l'activité désintéressée et idéale du poète ou du savant et l'activité intéressée

et matérielle du citoyen utile. « Comment, demande-t-il, peut-on apprendre à se connaître soi-même ? Par la contemplation, jamais, mais bien par l'action. Cherche à faire ton devoir et aussitôt tu sauras qui tu es.» Il n'y a point de solution de continuité entre la pensée et la vie. L'action est le complément nécessaire de la contemplation. La connaissance n'est vraie qu'autant qu'elle est féconde et se prolonge par l'activité pratique. « Ce qui est fécond est seul vrai. » Faust, parvenu au terme de sa course, découvre que le dernier mot de la sagesse est l'activité limitée exercée en vue d'une fin utile à la collectivité. Wilhelm Meister dont l'idéalisme artistique confus s'opposait au début à l'utilitarisme terre à terre, apprend finalement que l'individu doit renoncer au développement complet de son moi pour s'efforcer de s'intégrer, comme citoyen utile, dans une société harmonieusement ordonnée. Et Gœthe lui-même a, dans la vie réelle, constamment agi suivant cette maxime. Il ne s'est pas contenté d'être un bel esprit, un savant, un penseur. Il s'est efforcé aussi, très consciemment, de faire œuvre utile. Comme avocat, homme de cour, ministre, directeur de théâtre, administrateur, il a déployé, à toutes les époques de sa vie une activité pratique et féconde. Et cette activité ne doit point être regardée comme un hors-d'œuvre dans son existence, ni comme un passe-temps de dilettante. Elle fut pour lui une nécessité vitale à laquelle il obéit, non sans soupirer parfois, lorsque les besognes matérielles se faisaient trop absorbantes, mais à laquelle il n'a jamais cherché à se soustraire, car il sentait très bien que l'action pratique était aussi indispensable à son développement harmonieux que l'effort artistique ou scientifique.

On voit que, au total, Gœthe est exactement l'opposé de ces talents spécialisés tels que nous les trouvons répandus à d'innombrables exemplaires, à l'époque moderne et contemporaine surtout. Nous ne connaissons pour ainsi dire plus autre chose aujourd'hui que l'homme partiel, le *Teilmensch* selon l'énergique expression allemande, chez qui tel ou tel élément de la personnalité a pris un développement anormal, parfois même patho-

logique, tandis que le reste de ses facultés subit une atrophie plus ou moins complète. Ces spécialistes peuvent en imposer par la virtuosité prodigieuse qu'ils acquièrent dans une certaine discipline, par l'extraordinaire puissance qu'ils déploient en vue d'un objet et à un moment donné ; et nul ne saurait contester leur utilité sociale à une époque où la division du travail est devenue, dans toutes les branches de l'activité humaine, une inexorable nécessité. Mais il est difficile de ne pas admettre que la personnalité dont toutes les énergies sont harmonieusement développées représente un type supérieur. « L'homme, dit Gœthe, peut obtenir maint résultat par l'usage approprié de telle ou telle faculté isolée ; l'extraordinaire, il y parvient par l'association de plusieurs facultés. Mais l'unique, l'entièrement inattendu, il ne peut s'y hausser que quand toutes les énergies s'unissent harmonieusement chez lui en un tout. » Gœthe nous apparaît comme un de ces êtres d'exception, chez qui tous les éléments de la nature humaine, la sensibilité, l'imagination créatrice, la raison, la volonté, l'énergie active, le sens religieux se combinent en d'harmonieuses proportions. Artiste, naturaliste, savant, sage, il est tout cela en même temps et à la fois. Malgré la prodigieuse diversité de ses dons et de ses occupations, sa vie ne se morcelle pas en une série de fragments isolés les uns des autres. Il n'y a point de disparates dans son existence ni dans son œuvre. Rien n'y peut être considéré comme superflu ni fortuit. Il est tout entier dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il produit.

Il nous faut avancer d'un pas de plus pour saisir dans toute sa portée cette notion de « totalité » qui forme le centre de la pensée gœthéenne. L'homme, disions-nous, doit s'efforcer d'agir en toute circonstance par sa « totalité ». Il n'atteindra, par exemple, la vérité que si, sans tenir compte de la division des facultés de l'âme en supérieures et inférieures, il regarde l'objet non pas seulement avec sa sensibilité mais aussi avec sa raison, avec *son être tout entier*. Mais ceci même ne suffit pas. Même lorsque l'individu « total » regarde l'objet, il n'obtient encore qu'une vérité partielle. La vérité intégrale

n'est perçue que par le genre humain pris en sa totalité dans le temps et dans l'espace. La vérité que nous percevons à l'aide de nos facultés isolées est d'ordre inférieur par rapport à celle que nous percevons par notre moi total qui est la synthèse harmonieuse de nos facultés. De même la vérité perçue par l'individu n'est, à son tour, qu'une fraction infinitésimale de la vérité perçue par l'humanité, synthèse de tous les individus. Nous devons donc prendre conscience que *notre* vérité n'est qu'une partie de la vérité *totale*, qu'elle a besoin d'être complétée, au besoin contredite, par d'autres vérités individuelles. La tolérance sans bornes de Gœthe a sa source dans cette conviction profonde que toute vérité individuelle ne saurait être qu'un élément d'une vérité supra-individuelle, universellement humaine, que l'homme isolé ne peut conquérir à lui seul, mais qui se dégage de la coopération du genre humain. Mais l'humanité à son tour n'est qu'un élément de la vie terrestre, la vie terrestre qu'un élément de la vie cosmique. En sorte que, de degré en degré, nous nous élevons finalement à la notion d'une vérité une, intemporelle, immuable, foyer central où se concilient, se complètent, s'harmonisent en un tout parfait les vérités partielles, individuelles, humaines, terrestres. C'est vers cette unité que s'efforce la pensée de Gœthe, et il conçoit tout savoir du multiple comme un élément et comme un symbole de cette conscience de l'Un où il tend.

II

Nous avons jusqu'à présent considéré la personnalité de Gœthe dans sa « totalité », dans la plénitude de son harmonieuse complexité. Nous allons maintenant la considérer sous son aspect en quelque sorte dynamique. Gœthe n'est pas seulement un homme synthétique, une nature polyphone et d'une rare universalité. Il est aussi un génie puissant, d'une merveilleuse activité et d'une rare énergie.

Gœthe s'est compris lui-même comme étant, dans son essence, une puissance active, une énergie créatrice, ce qu'il appelait un *Daimôn*, une nature « démonique », ce qu'on pourrait appeler, en se servant de la phraséologie de Nietzsche, une volonté de puissance, un centre de force, une puissance organisatrice et plastique comparable au germe d'où naît une plante ou un être vivant. Cette force expansive et plastique, toujours en action, toujours féconde, est la marque des personnalités supérieures. Gœthe la découvrait et l'admirait dans les grandes individualités — à un degré spécialement éminent chez Napoléon ; et il avait clairement conscience qu'il la possédait d'une manière exceptionnelle dans sa jeunesse et qu'il avait su la garder jusque dans sa vieillesse avancée. Cette énergie titanique est le don caractéristique du héros où il a mis le plus de lui-même, de Faust. On se souvient des beaux vers du second Faust :

Ich habe nur begehrt und nur vollbracht,
und abermals gewünscht, uns so mit Macht
mein Leben durchgestürmt ; *erst gross und mächtig,*
nun aber geht es weise, geht bedächtig.

Faust nous est donné comme une nature démonique au plus haut point, en continuelle évolution, en gestation perpétuelle, emportée dans un élan *(Streben)* que rien ne peut briser, ni les revers ni les malheurs, ni les pires erreurs, ni les fautes les plus lourdes, une des ces natures indestructibles sur qui ne mordent ni l'âge, ni la douleur, ni le remords, ni les pires épreuves, et qui, plus que centenaire, aveugle, dépendant, continue à *vouloir* avec une impétuosité merveilleuse et découvre à ce moment même dans la libre activité créatrice la loi suprême de l'humanité. Faust est *sauvé* en dépit de ses erreurs, parce qu'il a gardé jusqu'au bout cette tension de l'être, ce *Streben* infini vers un but suprême. Et à cet égard, Gœthe se sent identique à son héros. Le fond même de son être est activité, fécondité, inlassable effort. Il n'y a pour lui qu'une faute irrémissible, c'est l'abdication de cette énergie, c'est l'arrêt, le laisser-aller, la lâcheté qui n'ose

plus lutter, la paresse qui boude devant l'effort, le découragement qui accepte la servitude, la déchéance aveulie qui se satisfait de la basse jouissance et du vulgaire confort. Et cette faute, il peut se rendre le témoignage qu'il n'y est jamais tombé. Dans le *Divan* il a pu dire avec une légitime fierté : « *Denn ich bin ein Mensch gewesen, und das heisst ein Kämpfer sein.* » Et jusqu'à la fin il a su garder cette « bonne volonté » inlassable, lui qui, au soir de sa vie, en présence du deuil le plus cruel qui pût atteindre un père, écrivait à Zelter : « Le corps doit, l'esprit veut ; celui qui a, de toute nécessité, ordonné à la volonté sa route, n'a plus à s'inquiéter beaucoup » — et trouvait la force de braver le destin par le cri sublime : « En avant, par-dessus les tombeaux » !

Ainsi le trait fondamental du génie de Gœthe, c'est l'énergie, la force combative ; il est, pour employer la formule de Nietzsche, non pas exclusivement une nature apollinienne, mais encore et d'abord une nature dionysienne. Mais Gœthe ne s'est pas borné à obéir sans contrôle aux impulsions de son Daimôn. Tout jeune déjà il a eu la conscience claire des dangers qui menacent le génie puissant, surtout quand il est aussi complexe que l'était le sien : la *désharmonie* et la *démesure.* Et nous le voyons dès lors travailler avec une patience réfléchie d'une part à se dominer lui même, à atteindre la pleine maîtrise de soi, à harmoniser entre eux les éléments divergents de sa nature polyphone, d'autre part à s'adapter au monde extérieur, à l'ambiance, à la société humaine.

En thèse générale on comprend aisément que plus une nature est complexe et riche, plus ses dons sont variés et ses goûts divers, et plus aussi elle a de la peine à trouver son équilibre intérieur. L'homme qui a des aptitudes décidées, qui sent une vocation bien déterminée, va droit à son but sans hésitations et sans trouble intérieur. L'esprit qui est partagé entre des tendances diverses a plus de peine à trouver sa direction et son aplomb. On a souvent comparé la vie psychique de l'homme à une sorte de bataille où les divers instincts, les diverses passions qu'il porte en lui déploient à tout instant leur maximum d'énergie et luttent pour l'hégémonie. Or il

est des natures complexes, tiraillées en sens opposés par des impulsions contradictoires, chez qui cette lutte intérieure aboutit à une sorte d'anarchie des instincts, à une véritable dissociation de la personnalité. Chez un Heine, par exemple, elle se traduit par une perpétuelle instabilité : on le voit osciller à tout instant entre le cynisme et le mysticisme, l'amour et la haine, l'enthousiasme et le désenchantement. Visiblement le pouvoir central n'a plus, chez lui, surtout vers la fin de sa vie, la force de coordonner et d'organiser la multiplicité des impressions, d'établir l'harmonie entre les divers éléments de sa nature. Il résulte de là une désagrégation de la synthèse mentale : le moi se dissout, chez lui, en une poussière amorphe de pensées, d'émotions, de volitions divergentes. Or la nature de Gœthe est bien plus polyphone encore que celle de Heine. Comment a-t-il su résister à ce danger typique de la dissolution de la personnalité, auquel a succombé le poète du *Romancero* ?

Constatons d'abord qu'il n'est pas sans avoir connu ce danger. On vante communément la merveilleuse harmonie de la nature de Gœthe. On le représente comme une sorte de surhomme doué d'une santé à toute épreuve et chez qui le plus parfait équilibre physique et psychique se trouvait à tout instant réalisé. On compare son évolution à la croissance spontanée et irrésistible d'un bel organisme se développant suivant la loi immanente qu'il porte en lui et réalisant sans effort, par le jeu normal des énergies qu'il renferme, les splendides possibilités que contenait le germe dont il est né. — Or c'est là une façon tout à fait simpliste et à maints égards inexacte de se représenter la genèse de la personnalité de Gœthe. Son développement a été bien autrement laborieux et hasardeux que ne le veut la légende courante.

C'est une erreur, d'abord, que de parler de la santé exceptionnelle de Gœthe. Il est exact que, lorsqu'il mourut à 82 ans, son corps était encore d'une beauté qui frappait d'admiration son secrétaire Riemer et ne présentait pas les tares habituelles de la vieillesse. Mais cette longévité et cette intégrité physique trouvent leur explication tout aussi bien dans la haute sagesse avec laquelle Gœthe

sut organiser sa vie que dans l'extraordinaire vigueur de sa constitution. En fait sa santé n'eut rien que de très moyen. Un coup d'œil sur le livre où Mœbius a étudié « l'élément pathologique chez Gœthe » nous montre qu'elle a subi des fluctuations marquées. Gœthe a été chétif comme enfant. Comme jeune homme, il manqua de ruiner sa santé par les excès de la vie d'étudiant : il traversa une crise qui faillit l'emporter et dont les effets se firent sentir pendant une série d'années. La cinquantaine est marquée par une nouvelle crise grave. Toute sa vie il a été sinon délicat, du moins exposé à des malaises divers, soit du côté du cœur, soit du côté de la poitrine, soit surtout du côté des nerfs dont l'hyperexcitabilité le fait souffrir à toute époque. Il n'est pas vrai, au total, que Gœthe ait été, au physique, une sorte de demi-dieu. Il n'a rien d'exceptionnel, ni par sa taille (1 m. 74), ni par sa vigueur, ni par sa santé. Il n'a été qu'un mortel comme beaucoup d'autres, sujet aux infirmités humaines, et que l'observation méthodique d'une sage règle de vie a seule pu conduire à une belle et robuste vieillesse.

On se trompe de même lorsqu'on parle de Gœthe comme d'une nature spontanément harmonieuse. Ce lieu commun qui revient sans cesse sous la plume des biographes de Gœthe est une demi-vérité qui est bien près d'être une contre-vérité. Il a profondément senti la complexité de sa nature et la difficulté qu'il y avait pour lui d'accorder entre eux les éléments discordants qui constituaient son moi. Nul n'a été moins « olympien » que lui. L'équilibre intérieur parfait lui apparaissait comme un idéal presque irréalisable. Ce qui est normal chez lui, c'est le sentiment de la désharmonie interne. Lorsque Faust se plaint que « deux âmes » habitent dans sa poitrine, il n'est que le porte-parole du poète. D'une manière générale, presque tous les personnages de Gœthe sont des natures désharmoniques ou désaccordées, qui ne trouvent l'harmonie ou ne retrouvent la paix intérieure qu'au prix des plus douloureux efforts, et qui parfois succombent sans être parvenus à l'équilibre. L'état habituel du jeune Gœthe, c'est un sentiment profond d'instabilité. Il se sait à la merci de sa sensibilité

trop aiguë, de sa nature passionnée et mobile. Il se compare à la girouette qui tourne, tourne... Il constate qu'il flotte sans cesse entre les extrêmes de la joie exubérante et de la mélancolie maladive. Il n'a de fixité ni dans ses sentiments, ni dans ses projets, ni dans ses occupations. Il oscille entre l'exaltation et l'abattement, la passion et l'indifférence, l'obstination et le découragement résigné. Et de bonne heure aussi, sans doute, il travaille à se discipliner, il s'efforce vers la clarté et la paix, il note des victoires. Mais ses progrès sont lents, et à tout instant, même lorsqu'en apparence il s'est le plus assagi, il est obligé de renouveler ses efforts pour maintenir son équilibre toujours précaire. Il perçoit douloureusement la difficulté qu'il y a pour lui à accorder entre elles les tendances antinomiques de sa nature, son tempérament de sensitif et de passionné avec sa raison lucide, éprise de clarté, de conscience et d'ordre. Il voit de même les dangers qui le menacent du dehors ; il gémit sur « son excessive impressionnabilité qui le met sans cesse en péril ». Pendant sa jeunesse agitée, il se sent ballotté comme en un tourbillon, emporté par la tempête sur l'Océan en furie. Mais sa maturité, elle non plus, n'est pas exempte d'orages. Le voyage en Italie marque dans sa vie une crise grave qui met en question tout son équilibre intérieur et risque de désagréger sa personnalité. Et, pendant sa vieillesse même, des coups imprévus du destin, comme sa passion pour Ulrique de Levetzow ou la mort de son fils, menacent de ruiner brusquement l'édifice harmonieux de son existence. On le voit : l'olympisme de Gœthe est une fable convenue. Son équilibre n'a pas du tout la majestueuse sécurité qu'on lui prête : il est instable, précaire, sans cesse menacé : il est le résultat d'un « entraînement » prolongé, d'une lutte de tous les instants.

Et de même que Gœthe a réussi de façon admirable, grâce à ce don inné de la mesure qu'il portait en lui, et aussi grâce à un effort moral soutenu, à se discipliner lui-même et à unir en un tout harmonieux les éléments complexes de sa nature, il a réussi de façon merveilleuse à adapter son individualité au milieu qui l'entourait.

Il a eu comme peu d'hommes le sens de la mesure, l'intuition claire des bornes de son individualité et des bornes de la nature humaine, la conscience des limitations qu'impose à tout homme la vie de société, des obligations qui résultent pour lui de son intégration dans une collectivité. Ce n'est point du tout qu'il soit timide. A tout instant nous le voyons aller de l'avant, s'engager par exemple dans une aventure sentimentale, affronter un risque, poser une question au destin. Mais dans toutes les circonstances de la vie il a su, en vertu d'une sorte de divination infaillible, le point précis jusqu'où il pouvait pousser une expérience, le moment exact où il devenait dangereux d'aller plus loin. Voyez-le par exemple dans ses relations avec Charlotte Buff. Il laisse d'abord parler la voix de son cœur ; sans écouter les avis de la prudence et du bon sens qui lui conseillent de ne pas s'occuper de la fiancée d'un ami, il s'engage hardiment dans une équipée sentimentale qui pouvait n'être pas sans péril. Il la poursuit avec une passion dont ses amis s'effrayent. Mais au moment précis où l'aventure menace de devenir inquiétante, il s'arrête et renonce. Il n'a été ni indélicat ni téméraire. Il n'a pas compromis le bonheur de Lotte et de son fiancé. Il a évité pour lui, d'autre part, le sort de Werther. Il a accru ainsi le trésor de son expérience sans causer de dommage sérieux aux autres ni à lui-même. — Et sa vie entière est une suite d'expériences qu'il conduit toutes avec cette maîtrise infaillible, avec ce sens juste de la mesure qui lui permet de dire en toute occasion, sans jamais commettre une erreur grave : « Jusque là, mais pas plus loin ! » Dans les petites choses comme dans les grandes, dans ses rapports d'amitié ou dans son commerce avec les femmes, comme dans les crises capitales de son existence, lorsqu'il s'agit de décider de l'orientation qu'il donnera à sa vie, s'il se fixera ou non à Francfort, à Weimar, en Italie, dans quelle mesure il sera poète ou homme de science, artiste ou ministre, toujours ses déterminations sont dictées par ce sûr instinct de conservation personnelle qui lui fait trouver dans chaque cas particulier la solution la plus favorable, celle qui, tout

en respectant les intérêts des autres, hâte le mieux l'épanouissement complet de sa personnalité.

Et, ce sens parfait de la mesure, Gœthe l'apporte en particulier dans le problème d'adaptation le plus délicat de tous, celui des rapports entre l'individu et la société. Dans quelle mesure l'individu — en particulier l'individu supérieur — a-t-il le droit — ou le devoir — de poser son moi comme le centre de l'univers ; dans quelle mesure doit-il au contraire s'efforcer de *servir* la communauté, de se dévouer, de renoncer, de travailler non pas tant à la culture de son moi qu'à la réalisation de l'ordre général? Chaque homme de génie s'est trouvé en présence de ce problème difficile et chacun l'a résolu à sa manière. Peu de solutions ont été, à mon avis du moins, aussi parfaitement harmonieuses que celle de Gœthe. Il a eu au plus haut degré le sens des droits du génie, du devoir supérieur qu'il y a pour l'être « démonique » d'obéir à la fatalité interne de la nature, d'épanouir largement toutes les virtualités qu'il porte en lui, de « pousser aussi haut que possible la pyramide de son existence ». Et pourtant il est le contraire du surhomme orgueilleux et inexorable, le contraire de l'olympien dédaigneux et insensible que certains critiques ont cru voir en lui. Certes il est animé d'une énergie extraordinairement intense. Mais le but où elle tend n'est pas la puissance extérieure, la souveraineté dominatrice : c'est la perfection intérieure, c'est la *clarté*, la *pureté*, la *beauté*, c'est tout ce qu'incarne pour Faust le magnifique symbole d'Hélène. Or il sait fort bien que la voie qui conduit à ce haut idéal n'est pas une avenue triomphale, mais bien le sentier douloureux de l'erreur. Gœthe a été l'un des hommes les plus profondément, les plus sincèrement humbles qui aient existé. Il a eu le sentiment intense de l'imperfection de sa propre individualité et des choses humaines, la conscience claire que l'erreur accompagne nécessairement l'effort et que c'est par d'innombrables tâtonnements, à travers toutes sortes de méprises, de fautes, de défaites que nous nous acheminons peu à peu vers le mieux. — Et il a su aussi que, pour s'élever à la perfection, il fallait apprendre la résignation, le renon-

cement total. Ce sentiment il l'a tout jeune, en pleine crise géniale ; et il s'est développé et approfondi à mesure qu'il s'est élevé à la conscience plus claire. C'est lui qui inspire tant de sentences célèbres comme le fameux *Wenn ich dich liebe, was gehts dich an*, ou *Geniessen macht gemein*. C'est lui qui pousse Faust à abdiquer la magie, à vouer son existence au bien d'un peuple libre ; c'est lui toujours qui pousse Wilhelm Meister à entrer dans l'association des Renonçants, et le conduit, au dénouement, à renoncer au développement intégral de *toutes* les aptitudes qu'il porte en lui pour se consacrer à l'exercice exclusif d'une activité utile à la société. Gœthe a su accorder de la façon la plus harmonieuse le *Culte du moi* et la *Religion de l'ordre* ; il tend du même élan vers la perfection intérieure du moi et vers la réalisation de l'ordre universel.

Et nous comprenons maintenant aussi la signification de ce respect presque religieux que Gœthe ressent pour ce Daimôn, pour ce germe individuel si puissant dont il sent les énergies frémir au fond de lui-même, pour l'exemplaire d'humanité si hautement typique qu'il contemple en lui, pour cette admirable manifestation du Divin dans l'espace et le temps que représente sa personnalité. Ce n'est pas là de l'orgueil, encore moins de la vanité. Nul n'a été plus éloigné que Gœthe de se déifier, de se complaire en lui-même. Comment tirerait-t-il vanité de ce qu'il est ? Il n'y a nul mérite. Il ne pourrait pas être autrement. Il se sent, par contre, le dépositaire d'un trésor précieux, il se voit chargé d'une lourde responsabilité, en raison de la puissance considérable, unique, qui lui a été départie. Il se doit à lui-même d'accomplir pleinement sa mission, de devenir complètement qui il est, de réaliser intégralement les virtualités exceptionnelles qu'il porte en lui. Une monade comme la sienne est un *enjeu* formidable que la nature jette sur le tapis de la vie. Sera-ce une réussite ? ou bien un avortement ? — Gœthe suit avec passion le résultat de ce coup de dés grandiose ; il se sent tenu de faire tout ce qui dépend de lui pour aider la destinée, pour ménager à la vie un triomphe éclatant, pour hausser le plus possible son moi individuel

jusqu'à cette unité suprême, jusqu'à ce point central mystérieux qu'il pressent.

Et ceci nous amène à la dernière partie de notre étude : où tend le Daimôn de Gœthe ? Quel est le but de son aspiration ? En d'autres termes : comment conçoit-il le Divin et les rapports du Moi avec le Divin ?

III

Gœthe s'élève à Dieu d'abord par la contemplation de la Nature. Essayons de nous représenter aussi clairement que possible les étapes de cette ascension.

Le point de départ est chez lui la vision pure et simple du réel. Il considère n'importe quel être vivant, concret et particulier, mettons par exemple un cheval individuel avec son aspect distinctif, sa forme, sa couleur, son poil, sa grandeur particulière, ses imperfections et ses tares. — La comparaison de cet individu particulier avec d'autres individus de la même espèce l'amène à former dans son esprit la notion du cheval idéal qui n'existe nulle part dans la réalité, mais dont tous les chevaux réels sont des exemplaires ; il apprend ainsi à voir dans le cheval particulier qu'il regarde non plus un individu isolé et périssable, mais une variante d'un type durable qui se retrouve dans chacun des innombrables individus en qui il se manifeste et qui les explique. Elargissant ensuite la sphère de ses comparaisons, rapprochant le cheval d'une série d'êtres plus ou moins apparentés, ruminants, carnassiers, oiseaux, cétacés, etc., Gœthe arrive à former la notion plus compréhensive du mammifère et à voir ainsi dans son cheval particulier, non plus seulement une variante du type cheval, mais d'un type plus général, d'où dérivent, en vertu de la grande loi de la métamorphose, par une filiation sinon historique, du moins en tout cas logique, une foule d'autres types dérivés ; l'intuition lui apprend à voir et à comprendre le cheval individuel qui est son point de départ comme parent non seulement des autres chevaux, mais aussi du bœuf, du lion, de la poule,

de la baleine. Puis, par des élargissements successifs du champ de ses comparaisons, il apprendra à discerner par delà le type mammifère, un type plus général encore, le *vertébré*, puis, par delà le type vertébré, le type animal originel. Un effort encore, et, par la comparaison des formes les plus élémentaires de la vie animale et végétale, il arrivera à se représenter en imagination le germe organique originel, le type primitif plante-animal qui, évoluant en deux directions divergentes, donne naissance d'une part à l'infinie variété des plantes, d'autre part à l'infinie multiplicité des animaux, et aboutit d'un côté à l'édifice solide et rigide de l'arbre, de l'autre à l'homme mobile et libre. Arrivé à ce point, le naturaliste est contraint de s'arrêter; le *germe organique originel* est pour lui ce que Gœthe appelle un phénomène primitif qu'il lui est impossible de ramener à un phénomène plus général encore; c'est le dernier terme, c'est le point le plus profond où puisse le mener son intuition d'homme de science. Prenez maintenant non plus seulement les êtres organiques, animaux ou végétaux, mais l'ensemble de tous les phénomènes de la vie organique ou inorganique, phénomènes géologiques, optiques, acoustiques, météorologiques, magnétiques, etc. Par l'effort d'intuition qui consiste à voir dans tout phénomène particulier le phénomène général qui le conditionne, on arrivera toujours, quel que soit le point de départ dans le monde sensible, à un dernier terme, à un *phénomène primordial* au delà duquel l'intuition ne discerne plus rien. Lorsque le naturaliste sera ainsi remonté de tous les points de l'expérience sensible jusqu'aux phénomènes primordiaux, il aura atteint le dernier terme de la recherche scientifique : il aura gravi la hauteur vertigineuse d'où il pourra contempler le monde immense des phénomènes dérivés qui s'étend à ses pieds, à perte de vue; il aura appris à voir par intuition directe le phénomène primordial dans tous les phénomènes particuliers et à embrasser ainsi d'un coup d'œil l'*unité* de cette multiplicité prodigieuse qu'est la nature.

Le phénomène primordial est le point le plus élevé où puisse se hausser l'intuition du physicien. Il marque la limite extrême du domaine qu'embrasse son regard.

Au delà s'ouvre une région où il ne doit pas chercher à pénétrer. Il ne peut pas *expliquer* les phénomènes primordiaux, il ne peut que les *révérer* en silence, que contempler avec respect et amour l'inconnaissable. Mais le métaphysicien commence ses spéculations là où s'arrête le naturaliste. Et Gœthe ne refuse pas de s'aventurer à sa suite dans cette région mystérieuse et de s'élever à une hypothèse sur les éléments derniers de la réalité. Il entrevoit une parenté dernière de tous ces éléments qu'il conçoit comme des forces identiques ou au moins voisines les unes des autres dans leur essence fondamentale. A cet égard il est panthéiste et se rapproche de Spinoza. Mais dans la dernière partie de sa vie il tend à se représenter d'autre part ces forces comme *individualisées* et *éternelles*, comme des âmes, des « points initiaux », des monades leibniziennes, ou encore, selon l'expression d'Aristote, comme des entéléchies, indestructibles, susceptibles de se grouper de façon diverse, — les unes faibles et élémentaires, faites pour être entraînées dans l'orbite de monades plus puissantes, — les autres attractives et fortes, faites pour devenir le centre d'un système complexe, plante, animal, homme, système stellaire. — Et, poussant cette intuition jusqu'à ses dernières conséquences, il pose, enfin, sans prétendre la résoudre, le problème de savoir s'il n'existerait pas une entéléchie centrale de l'univers, une monade des monades, directrice du monde, et qui tiendrait sous sa dépendance toutes les autres monades. Il ne pense pas que la raison humaine soit en état de résoudre ce problème. Il tient Dieu pour inconcevable, inaccessible à la pensée ; et il proteste contre la conception d'un dieu anthropomorphique, d'un Dieu providence ou pédagogue. Mais il lui est impossible de se cantonner dans le scepticisme ou dans l'agnosticisme positiviste qui serait l'attitude logique, s'il était un pur intellectualiste. Par delà les limites du Connaissable il faut pressentir et révérer l'Inconnaissable, il faut adorer Dieu. C'est là, proprement, pour Gœthe, la foi. Pourquoi ? Parce que la foi seule est féconde, parce qu'elle conduit le genre humain vers la grandeur, parce qu'elle est donc un signe de force et de santé, tandis

que l'incrédulité est stérile, procède de la faiblesse, est un symptôme de décadence, annonce l'incapacité de saisir l'extraordinaire, l'effroi devant le sublime. Là où l'intelligence consciente ne voit plus clair, il faut qu'intervienne la foi pour conduire l'homme vers les derniers sommets.

Ainsi le foyer central de la religion de Gœthe est la faculté d'intuition, le don de voir l'*un* sous le *multiple* — cette même faculté qui l'inspirait dans sa recherche scientifique. L'Unité qu'il perçoit clairement comme naturaliste dans sa théorie des phénomènes primordiaux, qu'il pressent comme métaphysicien dans sa doctrine des monades, il la révère comme mystique dans sa vision de Dieu-Nature.

On sait que les mystiques de tous les temps ont conçu la Vie comme un processus éternel en vertu duquel Dieu se réalisait par l'Univers et, dans l'Univers, se retrouvait lui-même. Ce double mouvement d'expansion vers le multiple et de rétraction vers l'unité, nous le retrouvons chez Gœthe. A lui aussi la Vie, prise dans sa totalité, apparaît comme un mouvement alterné d'expansion et de contraction, ou, suivant une comparaison qu'il affectionne, de systole et de diastole. Au sein de l'Unité primordiale, de l'Absolu, où il n'y a point de distinction entre le sujet et l'objet, entre l'esprit et la matière, entre Dieu et le monde, se produit le mouvement d'expansion, de rupture douloureuse qui sépare le sujet de l'objet, l'esprit de la matière, la lumière des ténèbres, la créature du créateur, qui substitue à l'Unité la Multiplicité. — Mais aussitôt que s'est produit ce mouvement de dissociation, il se compense par un mouvement contraire de concentration qui tend à rétablir l'Unité dissociée, à résorber la créature dans le créateur. La Vie est cette prodigieuse systole et diastole par laquelle l'unité tend au dualisme et le dualisme de nouveau à l'unité. Et le phénomène primordial religieux, c'est la grande aspiration par laquelle tend à se reconstituer à tout instant l'unité divine à tout instant dissociée, c'est la grande loi d'amour qui règne sur le monde de l'âme et sur le monde organique comme aussi sur le monde inorganique où elle se manifeste sous

la forme de l'attraction, de la gravitation, du magnétisme, des affinités chimiques. Ainsi la religion est la nostalgie en vertu de laquelle le Multiple tend à s'absorber dans l'Un.

Cette idée est le thème d'une des plus belles poésies du *Divan: Wiederfinden.* Hatem a retrouvé Suleika après une absence cruelle, et, dans l'esprit du poète, ce revoir est devenu le symbole de la réunion définitive de deux âmes attirées l'une vers l'autre par la loi mystérieuse des affinités électives et, d'une façon plus générale encore, le symbole de l'histoire du monde elle-même. A l'origine des temps, alors que le monde était encore profondément enseveli dans le sein éternel de la Divinité, Dieu ordonna la première heure et prononça la parole créatrice « Que le Monde soit ! » Alors, d'un effort douloureux et puissant, l'univers s'élança dans les réalités : la lumière s'épanouit, les ténèbres s'en séparèrent avec effroi ; les éléments soudain se dispersèrent, s'enfuirent : chacun se précipita, matière inerte, dans l'immense étendue sans désir et sans bruit. Alors tout demeura muet, silencieux et désert : Dieu était seul pour la première fois. Mais il eut pitié de cette désolation. Dans cet univers dissocié et sans amour, où régnait la mort, il fit jaillir l'aurore : de la rencontre et du mariage de la lumière et des ténèbres naquit la gamme des couleurs. Et désormais, succédant à la dissociation, c'est le mouvement de synthèse qui commence : les éléments, violemment séparés par l'acte de la création, tendent de nouveau à se joindre suivant les affinités qui les unissent les uns aux autres. Un long tressaillement d'amour vibre dans l'univers. La molécule s'attache à la molécule, l'âme cherche une autre âme. De même Hatem sur les ailes dorées de l'amour vole vers Suleika, qui lui appartient désormais pour l'éternité ! Ainsi, dans la rencontre de deux amants, l'intuition a montré à Gœthe le jeu de la loi primitive du monde, et son chant d'amour s'est magnifiquement épanoui en un hymne cosmique.

Et la philosophie religieuse de Gœthe finit par aboutir à la notion du *sacrifice d'amour.*

Le phénomène primordial de la religion c'est, disions-nous, l'acte par lequel, après la douloureuse dissociation de l'unité divine, les éléments séparés tendent à se réunir à nouveau sous l'impulsion de la loi d'amour, à reformer l'unité divine brisée par l'acte de la création. Or, cet élan d'amour de la créature par lequel elle tend irrésistiblement à sortir de son état d'isolement pour s'unir à l'être aimé, est conçu par la poésie religieuse de tous les temps, et aussi par Gœthe, comme un *sacrifice*. Poussé par la grande nostalgie de l'Unité, le cœur plein d'un amour infini, l'individu s'immole volontairement pour s'unir à l'être aimé. C'est là le thème fondamental de la poésie soufique, où Gœthe, à l'époque du *Divan*, voyait une expression pure entre toutes du phénomène religieux primordial. L'âme, d'après le Soufi, est rivée au corps comme en un cachot ; or, cette captivité dans l'existence terrestre et matérielle engendre de façon continue des souffrances, des impulsions qui causent à l'âme de la douleur, en particulier un désir d'amour toujours plus intense. C'est seulement par l'union avec l'être divin, par la purification dans le feu de l'amour divin, par le sacrifice volontaire de l'élément corporel, par la flamme sacrée de l'ascétisme que le salut est possible. Dans l'âme qui aspire à la religion agit un amour supérieur qui élève l'homme vers les hauteurs, qui allume en son cœur la flamme divine ; cet amour sacré l'emporte finalement sur l'amour sensible et attire l'âme dans la flamme divine où elle se consume. Et le mysticisme soufique apparaît à Gœthe comme apparenté au mysticisme antique, à la philosophie platonicienne et héraclitique. Gœthe, qui s'est plongé dans la lecture de Platon et de Plotin, perçoit distinctement la parenté entre le symbolisme grec et le symbolisme oriental. Il reconnaît l'identité du thème soufique du papillon qui se brûle dans la flamme du flambeau, et du mythe grec, qui, du papillon, fait le symbole de l'âme, qui nous représente Psyché sous la forme d'une jeune fille ou d'un papillon, saisie et capturée par Eros, brûlée par la torche ou chargée de liens. Et ce mysticisme oriental et antique apparaît de nouveau à Gœthe comme identique au mysticisme romantique qui se montre sur les confins

du XVIIIe et du XIXe siècles, chez un Novalis ou chez un Zacharias Werner, et qui s'épanouira plus tard chez Schopenhauer ou Richard Wagner. La flamme d'amour divin où doit venir se consumer l'âme est, pour ces mystique s, le royaume de la Nuit, le royaume de l'Amour, le Nirvânâ où s'évanouit le Jour avec ses mirages, où s'évanouit l'illusion de l'individuation, et où s'élève l'âme purifiée par la souffrance, déprise du désir mauvais, affranchie du vouloir-vivre égoïste. Cette idée du grand sacrifice de soi par lequel l'âme religieuse met fin à la douloureuse illusion du dualisme et de l'individuation est tout à fait familière à Gœthe. *Stirb und werde*, proclame-t-il dans une des plus pénétrantes poésies du *Divan*, *Selige Sehnsucht*, où il a chanté à son tour le thème mystique du papillon qui se consume dans le flambeau, et célébré le « Vivant qui aspire à la mort dans la flamme », l'absorption volontaire de l'individu dans la vie universelle, l'acquiescement résigné et joyeux de la créature finie à la loi du monde, à la Métamorphose qui conduit les êtres, de mort en mort, vers des formes d'existence toujours supérieures. Il n'y a pas identité complète entre le mysticisme gœthéen et le mysticisme oriental. Pour le mystique, la mort du moi périssable et l'absorption au sein de la Divinité est un acte unique qui aboutit à un état permanent, définitif, d'immuable félicité. Pour Gœthe, il n'y a pas d'état définitif et permanent pour la créature ; il y a une ascension indéfinie vers des formes d'existence toujours plus hautes et l'acte par lequel l'homme doit se déprendre de son moi périssable pour s'élever par un libre consentement à la mort, et, par la mort, à un mode d'existence supérieur, n'est pas *unique*, mais doit se renouveler à chaque stade de son évolution. Les analogies sont toutefois assez profondes pour que Gœthe perçoive la continuité de la tradition mystique depuis le passé oriental ou grec jusqu'à lui-même et puisse communier dans la même foi et à l'aide des mêmes symboles avec Hâfiz, Platon ou Novalis.

* * *

Il se dégage, je crois, du spectacle de la personnalité de Gœthe telle que nous avons essayé de la définir, de cette personnalité si puissante, si complexe et si riche, si magnifiquement épanouie dans sa « totalité », si merveilleusement adaptée à son ambiance, si intégrée au Tout, si une avec elle-même et avec le Divin, — une haute leçon de sagesse spécialement bienfaisante, à ce qu'il semble, dans la crise que nous traversons.

Nous souffrons aujourd'hui d'un excès de spécialisation qui est d'ailleurs une conséquence fatale de l'évolution moderne. Or l'exemple de Gœthe nous apprend à comprendre que le génie peut ne pas être seulement le développement anormal d'*une* faculté spéciale, mais peut aussi avoir sa source profonde dans le centre mystérieux de la personnalité même, — que le dressage du citoyen utile n'est pas le but unique de l'effort social, mais qu'il importe de faire sa part à la culture du moi, à la formation de personnalités fortes et synthétiques.

Nous souffrons ensuite souvent d'un manque d'harmonie intérieure. L'âme moderne est trop souvent désaccordée, en lutte avec elle-même. Or Gœthe se dresse devant nous comme le type d'humanité, non seulement le plus complet, mais aussi le plus harmonieux peut-être qu'aient produit les temps modernes. Pour celui qui croit à la légitimité de cet effort vers la totalité et admet que chacun de nous est appelé à travailler dans la mesure de ses forces à la réalisation de l'idée d'humanité en lui et hors de lui, la sagesse de Gœthe est un objet impérissable de méditation et d'admiration.

Nous souffrons enfin et surtout d'une incapacité évidente à nous adapter les uns aux autres, à harmoniser nos activités, à intégrer nos énergies dans un tout bien ordonné. De là le désordre, parfois l'anarchie et le chaos qui se manifestent partout dans la vie contemporaine, — dans la vie de la Cité comme dans la vie de la Province, dans la vie de chaque Nation comme dans la vie inter-

nationale. La discorde entre les individus, les nations, les classes a pris une acuité qui apparaît comme le danger capital de l'époque actuelle et qui engendre la malveillance amère, la défiance profonde, le pessimisme foncier avec lequel tant de nos contemporains se jugent les uns les autres, condamnent le temps présent ou disent *non* à la vie tout entière. Or la vie de Gœthe est un miracle d'intégration comme elle est une merveille d'harmonie. Il a eu le besoin profond, le culte passionné de l'ordre ; il a détesté le désordre plus que la mort même. Vivant à une époque aussi tourmentée, aussi chaotique que la nôtre, il ne s'est jamais laissé dévier de sa voie, il n'a jamais perdu son équilibre, il n'a jamais cessé de travailler à la réalisation de l'ordre spirituel et matériel dans le monde. Et pour cette raison aussi, il n'a jamais désespéré de l'humanité, il est resté jusqu'au bout « fidèle à la terre ». Dans le fond de son être il dit *oui* à la vie. Il rejette de toutes ses forces la notion d'un péché originel, d'une naturelle perversion de l'homme. « Songe à vivre » est la maxime fondamentale de sa sagesse. Ce qu'il demande à tous, c'est de vivre résolument sur cette terre, dans le présent, sans s'absorber dans la méditation du passé mort ni dans l'attente d'un avenir meilleur, sans se lamenter sur la « ruine de l'Occident » ni se complaire, comme il disait « en des élans superlunaires ». Il a foi dans la vertu efficace de l'action pratique, limitée, définie. Il croit qu'il faut « oser être heureux ». Il sait bien, sans doute, que l'effort humain n'est pas toujours couronné de succès, qu'il est inextricablement lié à l'erreur. Mais il a la conviction profonde que l'effort incessamment renouvelé et soutenu avec vaillance doit nous conduire, à travers la défaite et le mal, vers le salut et le bonheur. Jusqu'au bout, il parie avec Faust contre Méphistophélès que le monde n'est pas dans son essence chaos et désordre, que l'univers n'est pas un éternel « en vain », un stérile recommencement, que l'être vaut mieux que le non-être.

La sagesse de Gœthe nous apparaît au total comme un principe actuellement encore vivant et efficace. La guerre, sans doute, avec les redoutables conséquences

qu'elle a entraînées nous place en face de problèmes concrets et pratiques formidables, qui exigent des solutions promptes et accaparent impérieusement notre attention. Mais nous n'avons pas seulement à remettre de l'ordre dans le chaos créé par la guerre et ses dévastations. Il n'est pas moins essentiel que nous sortions du désarroi moral où la crise que nous traversons a plongé l'humanité européenne. Or ceux qui estiment que, parmi les problèmes de l'heure présente, l'un des plus graves est la renaissance d'une idéologie qui donne une direction précise aux aspirations de l'âme contemporaine, se tourneront, sans distinction de nationalité ni de race, vers Gœthe comme vers un maître. La sagesse de Gœthe est parmi les trésors spirituels les plus précieux de notre civilisation occidentale et peut être un élément important dans la reconstruction de la table des valeurs européennes, où doivent s'efforcer aujourd'hui tous les hommes de bonne volonté.

Henri LICHTENBERGER.

L'AFFAIRE DU GRAND PLAGIAT

Che la mia feritta sia mortale !
(Que mon coup soit mortel !)
Inscription lue sur la lame d'un couteau corse.

I

Il est difficile d'exprimer l'étonnement qui saisit le monde littéraire lorsque le bruit se répandit, au commencement de janvier 1914, que le fameux roman *Amour vainqueur*, qui avait atteint sa cent cinquante-troisième édition en une demi-douzaine de mois, et auquel l'Académie française venait de décerner son Grand Prix de Littérature, n'était que le plagiat « éhonté » d'un ouvrage anglais paru depuis trente ou quarante ans !

Nombre de reporters s'en furent à Passy interviewer le jeune écrivain Ludovic Marcieu, dans le joli pavillon de la rue Raynouard, que la vogue incroyable qui avait accueilli ses trois premiers romans, mis à la scène et au cinéma, lui avait permis d'acquérir et de meubler élégamment. Marcieu parut sincèrement surpris de la nouvelle que lui « apprenaient » les journaux, haussa les épaules en souriant, et réconforta gentiment les survenants : « Allons,

allons, ne vous frappez pas ! c'est une bonne plaisanterie qui se renouvelle à chaque succès un peu marqué... Moi, plagier un roman anglais !.. Et puis, d'abord, qu'est-ce que c'est que ce roman anglais qui s'est permis de paraître quand je n'étais pas encore né ?.. Quel est son auteur ?.. Quel est son titre ?.. Sombres questions ! aurait dit Hugo... C'est trop bête, vraiment !.. Vous me voyez, moi, plagiant quelqu'un, surtout un Anglais dont j'ignore la langue!... Tenez, voulez-vous que je vous dise : Vous êtes tous de bons petits garçons qui voulez me faire de la réclame !... » Et il les avait reconduits, riant avec eux, jusqu'à la rue.

Enregistrant les protestations de Marcieu, les interviews parurent, suivies de chroniques où quelques-uns de ses admirateurs ou amis stigmatisaient durement les procédés employés par certains envieux de lettres.

Trois jours plus tard, le 10 janvier 1914, un écho bref parut dans *Gil Blas* ; il donnait le titre du roman anglais : *Love's Joy* (Joie d'Amour) « qu'on dit avoir été plagié par M. Ludovic Marcieu », et le nom de son auteur : LEWIS JONES.

Nouvelle irruption des reporters dans le pavillon de la rue Raynouard ; nouvelles dénégations — un peu agacées cette fois — du jeune romancier, qui pria poliment les reporters de lui donner la paix.

Huit jours plus tard, à la fin de sa chronique hebdomadaire des *Débats*, M. Emile Faguet annonçait que le roman *Love's Joy* existait bien, que Lewis Jones n'était pas un mythe, à telles enseignes même qu'il venait de recevoir d'Angleterre un volume portant ce titre et le nom de cet auteur, et que l'ouvrage en question avait paru en Australie, à Melbourne, en 1875. Autant que le lui permettait sa connaissance relative de l'anglais, une lecture superficielle du roman lui avait fait déterminer de grandes ressemblances entre les deux œuvres « qui comportaient, l'une et l'autre — coïncidence tout au moins curieuse ! — dix-sept chapitres !..» Assurant son jeune confrère de sa bienveillance et de son estime, ajoutant qu'il ne doutait point que l'affaire tournât entièrement à son honneur, M. Emile Faguet finissait en disant qu'il consacrerait l'un

de ses prochains feuilletons à l'examen du livre de Lewis Jones.

Deux jours plus tard, les journaux parisiens reproduisaient le passage sensationnel d'un article de la *Westminster Gazette* où le journal londonien attestait, avec preuves à l'appui, qu'*Amour vainqueur* n'était que la « copie littérale » de *Love's Joy*. C'était le plus scandaleux, le « plus monstrueux » plagiat jamais constaté !... (*The most monstruous plagiarism ever verified !...*)

Quand les reporters, une fois de plus, se présentèrent rue Raynouard, il leur fut répondu que M. Marcieu était sorti de bonne heure et que sa porte était, jusqu'à nouvel ordre, rigoureusement consignée...

La vérité était qu'en ouvrant les journaux le matin, Marcieu, qui semblait jusque-là n'avoir considéré cette affaire qu'avec une sorte d'indifférence, après s'être hâtivement habillé, s'était précipité hors de chez lui, avait hélé le premier taxi qui passait, et s'était fait conduire rue Monge, chez M. Emile Faguet. Le critique l'avait reçu d'une manière plutôt fraîche, lui avait dit qu'il connaissait déjà l'accusation de la *Westminster Gazette*, et que, ma foi, « l'affaire était des plus graves... »

— Des plus graves !... s'était exclamé Ludovic Marcieu... C'est vous qui me dites cela, mon cher Maître !... Vous !... Mais, voyons, faut-il que je vous répète, à vous, que je ne connais pas Lewis Jones, que je n'en ai jamais entendu parler — vous entendez, *jamais !* — pas plus que je n'ai jamais entendu parler de son roman *Love's Joy !...* Je vous le jure !... Et puis, au surplus, que diable ! je ne connais pas l'anglais !...

— Que voulez-vous que je vous réponde, mon pauvre ami ?... Les faits sont là...

— Comment, les faits sont là !... Mais, où sont-ils, ces faits ?...

— Mais, ces journaux... le livre lui-même...

— Le livre lui-même !... cria Marcieu... Vous dites : le livre lui-même !... En voilà un que je voudrais bien voir !... Vous l'avez, ce livre, où est-il ?...

Son binocle aux doigts, M. Faguet sourit tristement :

— A quoi cela vous avancerait-il, puisque vous assurez ne pas savoir l'anglais ?...

Il continua, après un silence :

— D'ailleurs, je ne l'ai pas ici... Mais autant que j'ai pu m'en rendre compte par moi-même, je vous répète ce que j'ai écrit : Il y a une étrange ressemblance d'affabulation entre le roman anglais et le vôtre... Certes, je n'irai pas, jusqu'à plus ample informé, aussi loin que la *Westminster Gazette*...

— Mais enfin, puisque je vous assure...

D'un clappement de langue énervé, M. Faguet interrompit le romancier :

— Oui, oui, je sais... Tout ce que je puis vous dire, c'est que dans une aussi grave affaire, je n'ai pas voulu m'en rapporter à mon seul jugement... J'ai confié le roman de Lewis Jones à un couple de traducteurs jurés l'un anglais, l'autre français... Ils doivent me le rapporter à la fin de la semaine avec l'analyse du livre... Et j'aime à croire que vous sortirez innocent de l'aventure... Sur ce, mon enfant, excusez-moi... mais il faut que je corrige les épreuves de mon feuilleton qu'on attend au journal...

Ludovic Marcieu était sorti tout blême, chancelant, de chez M. Faguet. Il était rentré dans son pavillon, renouvelant son ordre absolu de n'admettre personne chez lui.

II

Le dimanche qui suivit, un post-scriptum du feuilleton d'Emile Faguet répétait au public ce qu'il avait dit à Marcieu : Il serait prochainement rendu compte du livre de Lewis Jones, d'après le rapport des traducteurs-jurés, MM. Arthur Saunderson et Victor Richet, auxquels avait été confié le roman étranger qui faisait tant de bruit.

Toute la semaine, les journaux furent pleins du scandale littéraire soulevé par la révélation de la *Westminster*

Gazette ...On allait jusqu'à parler de traduction « juxtalinéaire » ...Les confrères moins heureux, qui ne pardonnaient pas à Ludovic Marcieu son rapide succès, s'en donnaient à cœur joie...

Un article furieux de « l'inculpé » parut dans le *Temps*. Marcieu y jurait solennellement sur son honneur d'écrivain qu'il n'était pas un plagiaire ; il racontait son entrevue avec M. Faguet, répétait les explications qu'il lui avait données, indiquait ses références, exposait son mode de documentation ; il allait jusqu'à admettre « tout au plus » une identité d'affabulation aboutissant à des déductions parallèles... « Il n'y a souvent qu'une seule manière de concevoir et de développer un sujet ou une idée ». Tout était possible ! — Mais quant à copier servilement quelqu'un, à plagier honteusement quoique ce fût, ça, non, jamais !... Il ne l'avait jamais fait, il s'en déclarait incapable totalement ; il en faisait serment à nouveau sur ce qu'il avait de plus cher au monde, voire sur les cendres de sa mère !...

Sa protestation enflammée, saisissante, d'un ton convaincant, n'avait pas laissé de toucher le monde littéraire et nombre des adversaires mêmes du jeune romancier — quand parut le feuilleton accablant des *Débats*. M. Emile Faguet commençait ainsi :

« Mon public m'est témoin que je n'ai jamais nourri aucune espèce d'animosité envers le jeune romancier Ludovic Marcieu. Bien au contraire, on sait avec quelle joie sincère, quel enthousiasme, chaque fois plus vibrant, j'ai parlé des trois volumes — des trois chefs-d'œuvre ! — dont la publication précéda celle d'*Amour vainqueur*. On sait comment je portai aux nues ce dernier volume, combien j'en vantai l'originalité de sujet, la perfection de style !... Aussi, est-ce avec une infinie tristesse que je suis obligé aujourd'hui de déclarer solennellement que cet *Amour vainqueur* n'est que la *traduction littérale*, à part le nom des personnages et des lieux près, du roman anglais *Love's Joy* que M. Lewis Jones publia à Melbourne (Australie) en 1875.

« J'ai écrit : *traduction littérale*, c'est le mot même employé par MM. Victor Richet et Arthur Saunderson,

traducteurs-jurés auxquels j'ai confié *Love's Joy*, et qui m'en ont fourni un compte-rendu détaillé, chapitre par chapitre, presque page par page, en même temps qu'ils m'en ont donné une traduction d'environ une cinquantaine de feuilles. Aussi bien, suivant ce compte-rendu que nous publions intégralement ci-après, on pourra lire une partie de cette traduction mise en face des passages du livre français. Les faits parlent d'eux-mêmes... »

En effet, compte-rendu et traduction attestaient le plagiat de la plus incontestable façon.

M. Emile Faguet faisait suivre le travail des traducteurs de ces quelques lignes :

« Il n'y a rien à ajouter. Toute digression est inutile. M. Ludovic Marcieu est accusé et convaincu du plus scandaleux, ou, comme l'ont justement écrit nos confrères anglais, du plus monstrueux plagiat jamais découvert. *Amour vainqueur* n'est, d'un bout à l'autre, chapitre par chapitre, phrase par phrase, presque mot pour mot, que la traduction servile du chef-d'œuvre *Love's Joy* de Lewis Jones.

« En ce qui me concerne, je me bornerai simplement à déclarer ici que je retire mon admiration et mon amitié à M. Ludovic Marcieu, et que je ne veux plus avoir aucune espèce de rapports, littéraires ou autres, avec un homme qui a déshonoré pareillement son talent et sa profession. »

...Le surlendemain, avec un luxe inusité de manchettes, de titres, de portraits, les journaux de la capitale rapportaient le « drame de la rue Raynouard » !... La veille, vers les sept heures du matin, le valet de chambre de M. Ludovic Marcieu avait entendu un bruit singulier provenant du cabinet de travail de l'écrivain ; il avait ouvert la porte et s'était trouvé en présence de son maître, se tordant à terre, écumant, ses doigts crispés sur le numéro du *Journal des Débats* contenant l'article de M. Emile Faguet. Des médecins appelés avaient ordonné le transfert immédiat du malheureux romancier dans une maison de santé.

III

Même avant la révélation du plagiat par la *Westminster Gazette* et la chronique décisive de M. Emile Faguet, l'affaire avait dépassé Paris et Londres ; le drame qui la suivit lui fit une célébrité universelle. Pendant deux mois, on ne parla que de cela dans les milieux mondains ou littéraires des deux hémisphères. Ce cas surprenant défrayait toutes les conversations. On se demandait comment il avait été possible qu'un jeune écrivain, aussi supérieurement doué que Ludovic Marcieu, l'ayant déjà prouvé par la publication de trois œuvres grandes et fortes, auxquelles — malgré les recherches qui ne manquèrent point ! — on n'avait pu découvrir, cette fois, d'« antécédents fâcheux », eût pu s'abaisser jusqu'à présenter comme sienne, et d'aussi misérable manière, l'œuvre d'un autre. Par son épilogue tragique, ce vol de gloire, accompli en d'aussi déconcertantes conditions, suscitait même une certaine pitié chez un grand nombre. Lui cherchant des explications, on allait même jusqu'à parler d'une intervention occulte qui aurait fait de ce garçon de talent un détestable malfaiteur. A ce propos, le noble et consolant rêveur de *L'Hôte inconnu*, Maurice Maeterlinck, publia dans le *Figaro* deux chroniques très remarquées dont les hypothèses miséricordieuses s'appuyaient sur les théories de la subconscience et du *subliminal* :

« Cette tragédie me bouleverse, et, tout ensemble, m'inquiète, écrivait-il. Je pressens quelque chose en cette triste affaire qui dépasse les limites d'un vol banal de littérature. Nos esprits faillibles et bornés ne peuvent concevoir qu'un vil plagiat, là où s'est peut-être exercée une des plus troublantes manifestations de l'hyperphysique. Avant de laisser tomber sur la mémoire de Marcieu la dalle de la honte et de l'oubli, cherchons à connaître exactement la personnalité de Lewis Jones... C'est là, sans doute, que gît la redoutable énigme — et nous appelons sur

ce point toute l'attention de la Société anglaise de Recherches Psychiques [1]. »

Il est indéniable que certains faits étranges semblaient donner raison aux précautionneuses conjectures du poète métaphysicien... Pour monstrueux qu'il fût, on était bien obligé de reconnaître, par exemple, que ce plagiat avait apporté une gloire mondiale à un individu qui, pour génial qu'il se découvrît tout-à-coup, n'en était pas moins complètement ignoré quelques semaines auparavant !... Car, qu'il fût vivant ou mort, c'est extraordinaire ce que la figure de Lewis Jones était inconnue jusqu'alors — et ce qu'elle le demeurait même après le scandale !...

Les reporters d'Angleterre, des Etats-Unis, tout comme ceux d'Australie, et en particulier de Melbourne, s'étaient lancés à sa recherche — vainement !... Impossible de retrouver la plus petite trace de ce Lewis Jones, écrivain d'un admirable chef-d'œuvre de langue anglaise !... Pour qu'il n'eût point été touché par les multiples échos de sa renommée soudaine, il fallait sans doute qu'il fût mort depuis 1875, mort dans la plus effroyable et injuste des obscurités, et de misère sans doute...

Ce qui était également incompréhensible, ce qui le restait encore, après deux et trois mois de soigneuses recherches, d'*advertisements* maintes fois répétés, c'était l'impossibilité de retrouver le moindre vestige de l'imprimeur du chef-d'œuvre, à défaut de la librairie qui l'avait édité, *Love's Joy* portant comme seule indication de provenance : *chez l'auteur, Selwyn Place, 19, Melbourne.*

Les journaux de Melbourne s'étaient mis en quête. Au 19 de Selwyn Place, une maison à deux étages, aux murs de briques rouges, personne ne se souvenait d'avoir jamais connu « *Mr. Lewis Jones* »... D'ailleurs, la maison avait été reconstruite en 1883 !...

C'était bien inutilement que la presse australienne, désireuse de se signaler, avait prié l'imprimeur non désigné du fameux livre, ou son successeur, ou ceux qui avaient pu le connaître, de fournir des éclaircissements... Aucune

[1] *Figaro* du 3 avril 1914.

imprimerie ne revendiquait l'honneur d'avoir composé *Love's Joy* ; aucune maison de brochage ne se souvenait de l'avoir eu à l'atelier.

La Bibliothèque municipale de Melbourne — non plus que celle d'aucune ville australienne — ne possédait aucun exemplaire de *Love's Joy*... Jamais aucun dépôt, obligatoire ou non, n'en avait été fait... Aussi bien n'existait-il aucun autre volume de cet écrivain ; le seul ouvrage, édité à Sydney, qu'on eût pu trouver en Australie, portant le nom de Lewis Jones, s'intitulait : *Against the Rabbits' Swarming*... C'était un traité contre la dangereuse pullulation des lapins en Australie et qui donnait des conseils pour la combattre. Il avait été édité en 1909, et son auteur, homonyme du fameux écrivain, était un propriétaire-viticulteur âgé d'une trentaine d'années.

Pour le coup, l'aventure devenait insolitement ténébreuse, d'autant plus qu'il fut irréfutablement établi, après les investigations les plus poussées, malgré la promesse de centaines, puis de milliers de livres sterling, qu'il était impossible de trouver un *second* exemplaire de l'illustre ouvrage !... Le seul exemplaire existant du chef-d'œuvre de Lewis Jones était possédé par M. Emile Faguet, celui que lui avait envoyé d'Angleterre un mystérieux expéditeur.

L'impossibilité bien prouvée de découvrir un autre exemplaire de *Love's Joy* avait décidé une douzaine des plus gros éditeurs de Londres et de New-York à envoyer à son détenteur autant de dactylographes chargés de « taper » l'introuvable chef-d'œuvre réclamé par des millions de clients. M. Emile Faguet avait réservé son autorisation jusqu'à nouvel ordre, bien que les droits à lui offerts représentassent une petite fortune.

IV

Relatant cette série de faits inexplicables, et remontant aux sources de la révélation du « monstrueux plagiat » de Ludovic Marcieu, le *Daily Mail* s'était à son tour étonné,

au cours d'un article qui attira l'attention et fut reproduit par la grande presse de tous les pays, que l'auteur de cette révélation sensationnelle ne se fût point fait connaître. Il mettait la direction de la *Westminster Gazette* en demeure de publier son nom le plus tôt possible et de fournir tous détails susceptibles d'éclairer cette étrange affaire (*able to enlighten this strange affair*).

En réponse à cette invitation, la *Westminster Gazette*, qui, depuis l'article révélateur, gardait sur le cas Marcieu-Jones un silence bizarre, publia un éditorial, il faut bien le dire, assez piteux. La révélation, y était-il expliqué, était l'œuvre d'un M. Albert David, qui avait apporté au journal, un beau soir, l'article dactylographié, en donnant comme preuve de sa véracité un exemplaire de *Love's Joy*, dont il avait soumis à la direction maints passages qui n'avaient laissé dans l'esprit de ceux qui furent appelés à la constater, aucune espèce de doute sur la réalité du plagiat de M. Ludovic Marcieu, réalité criante comme le démontraient les longues citations qui accompagnèrent la publication de l'article. Le « révélateur » était parti, emportant le précieux exemplaire — circonstance à laquelle on n'avait alors attaché aucune autre importance — et on ne l'avait plus revu au journal. Il avait même négligé de venir toucher le prix de son article, vingt *pounds*, qu'il avait lui-même fixé. M. Albert David n'avait point laissé d'adresse — et, depuis lors, il n'avait répondu à aucune des nombreuses invitations, pourtant publiées en bonne place dans le journal, par lesquelles la direction de la *Westminster Gazette* le priait instamment de passer à l'*office*.

L'*editor* de la W. G. ajoutait que, bien que parlant admirablement l'anglais, et même l'écrivant avec la plus grande correction — comme on pouvait s'en rendre compte par un autographe dont le cliché accompagnait l'éditorial : une « demande d'audience » formulant brièvement la proposition d'article — le « révélateur » ne leur en avait pas moins paru être un Français ou un Belge, ce dont on avait négligé de s'assurer. C'était un garçon d'environ trente-cinq à quarante ans, de taille moyenne, mais bien pris, blond, portant une petite moustache rognée à la mode,

la figure plutôt ouverte, caractérisée par un menton curieusement pointu (*a curiously sharp-pointed chin*).

C'était là tout ce dont l'*editor* de la *Westminster Gazette* se souvenait, tout ce qu'il pouvait faire connaitre.

Le lendemain, toute la presse française et anglaise reproduisait et commentait les déclarations du journal londonien... Quel était ce mystérieux Albert David ?... Pour quelles raisons ne l'avait-on pas revu au journal malgré les invitations répétées ?... Et comment, enfin, se faisait-il que, lui seul au monde, possédât alors l'exemplaire unique de *Love's Joy* ?... Exemplaire unique, on en était à peu près sûr, maintenant qu'on avait pu comparer la très caractéristique écriture de la « demande d'audience » avec la suscription du papier enveloppant l'exemplaire envoyé à M. Emile Faguet — comparaison prouvant que la « demande d'audience » et la suscription du paquet étaient de la même main, celle de « M. Albert David (?) » Au lieu de les disperser, il semblait que la déclaration de la *Westminster Gazette* épaississait les ténèbres entourant l'affaire.

Au lendemain d'une perquisition opérée devant commissaire et notaire dans la bibliothèque, les papiers et la correspondance de Ludovic Marcieu, aux fins de découvrir un original anglais d'*Amour vainqueur* — perquisition infructueuse qui n'avait abouti qu'à la découverte d'un brouillon de cette œuvre — un rédacteur de *Comœdia*, parlant de ce document, de ses ratures, de ses ajouts, « brouillon que tout, jusqu'ici, après tout ce que nous savons, autorise à croire exécuté spécialement *pour les besoins de la cause*, afin de pouvoir repousser plus aisément toute accusation de plagiat », rappelait que, précédant de quelque jours la « révélation » de la *Westminster Gazette*, des bruits de plagiat avaient couru dans certains milieux littéraires parisiens, au *Napolitain* notamment, et que même ces bruits avaient trouvé un écho dans les colonnes du *Gil Blas* et d'*Excelsior*, et il s'inquiétait de savoir qui avait bien pu faire courir ces bruits ; qui, le premier, leur avait donné un corps ...

Le rédacteur de *Comœdia* en avait voulu avoir le cœur net ; il avait fait enquête dans la collection de ces

deux journaux, et son article comportait ces deux interrogations :

« 1° — Qui a publié dans le *Gil Blas* du 10 janvier de cette année, col. 4, l'écho commençant par ces mots : « *Une rumeur étrange court dans le monde littéraire et les bureaux d'esprit, etc., etc....» ?*

« 2° — Qui a publié dans *Excelsior* du lendemain l'écho ayant pour titre : *Un plagiat sensationnel,* commençant ainsi : *Notre confrère* Comœdia *se faisait hier l'écho d'une rumeur étrange, etc., etc....» ?*

« Il nous semble, ajoutait-il, que si l'on connaissait l'auteur de ces deux échos, tout au moins celui du premier, on aurait fait un grand pas dans l'éclaircissement du mystère de *Love's Joy.* Nos confrères *Gil Blas* et *Comœdia* se doivent à eux-mêmes de nous aider en cette besogne. »

Le lendemain, *Excelsior* publiait cette réponse de son « chef échotier » :

« L'écho paru dans *Excelsior* du 11 janvier, auquel notre confrère *Comœdia* fait allusion, a été rédigé par moi. Comme il est aisé de s'en rendre compte, cet écho n'est qu'une paraphrase, sans information nouvelle, de celui du *Gil Blas.* Et j'ajouterai qu'en le rédigeant, je pensais qu'il serait promptement démenti par M. Ludovic Marcieu que nous connaissions personnellement depuis longtemps, et dont il nous était difficile, alors, de pouvoir suspecter l'honnêteté littéraire. — A. A. »

Le lendemain, le *Gil Blas* jetait dans le débat un nom de littérateur jouissant d'une certaine notoriété :

« A la question nettement posée avant-hier par notre confrère *Comœdia,* nous ne voyons aujourd'hui aucun inconvénient à faire la réponse suivante :

« L'écho auquel il fait allusion nous a été apporté le 9 janvier 1914 au journal, par notre confrère Philibert Destaing, qui prétendait simplement y faire état d'un bruit précis qui courait au Café Napolitain d'où il nous l'apportait. Il nous a été impossible ces jours derniers de rencontrer ou de joindre M. Destaing, mais nous n'avons aucune espèce de raison de croire qu'il ait l'intention de se dérober aux questions qu'on aurait à lui poser au sujet

de l'écho dont il est l'auteur. La parole est donc à M. Philibert Destaing. »

V

Le surlendemain de la publication de cette note, le *Gil Blas* imprimait cette information :

« Nous avons reçu hier la visite de notre confrère Philibert Destaing. Tout en reconnaissant que l'écho sur le plagiat Jones-Marcieu était bien de lui — ce qu'il n'a jamais songé à nier — il s'est montré fort surpris de l'importance donnée à ces quelques lignes qui n'avaient dans son esprit que la valeur d'une simple information littéraire, n'ayant de prix que par le milieu où il l'avait entendue. Toutefois, on doit reconnaître que cette information n'était pas dénuée de fondement, puisque, quelques jours plus tard, paraissait dans la *Westminster Gazette* la divulgation sensationnelle du plagiat de M. Ludovic Marcieu. M. Philibert Destaing nous assure ne savoir rien de plus sur cette affaire ».

Quelques jours plus tard, un avisé rédacteur de *Comœdia* faisait ces constatations :

« Etrange coïncidence, en tous cas, que celle qui accole présentement, en de telles circonstances, le nom de Ludovic Marcieu à celui qui fut son adversaire il y a cinq ans !... Car, enfin, on peut n'avoir pas oublié que M. Philibert Destaing se battit en duel (le 4 mars 1909, pour préciser) avec M. Ludovic Marcieu « pour des raisons d'ordre privé », nous dit le procès-verbal, que nous avons sous les yeux, de la rencontre à l'épée au cours de laquelle M. Destaing fut fort grièvement blessé.

« De toutes façons, il est une chose très certaine, que M. Destaing l'ait voulu ou non, c'est que l'écho qu'il publia dans le *Gil Blas* eut, dans cette affaire, une importance que nous oserons qualifier de capitale, et dans laquelle un croyant pourrait voir quelque chose de ... providentiel !... (Qui dira l'hermétisme de certaines coïncidences ?...) [1] »

[1] *Comœdia* du 2 juin 1914 (article signé : Max Viterbo).

En ce même numéro de *Comœdia*, dans la rubrique : « *Goûts et Dégoûts* » tenue quotidiennement par Ernest La Jeunesse, le regretté chroniqueur déclarait se souvenir très bien de l'incident du Napolitain. Il avait eu lieu à « sa » table.... « ... Il est pour le moins singulier — remarquait-il — que M. Philibert Destaing fasse allusion, dans l'explication qu'il a donnée au *Gil Blas*, au « milieu » où il l'a entendue, cette information !.... Car, cette information, *c'est lui* qui l'a, sinon apportée dans le dit « milieu » — puisque la rumeur du plagiat y courait depuis une huitaine de jours — mais précisée, quant au titre du volume et au nom de l'auteur anglais.... Sur ce point, ma mémoire est des plus fidèles, je l'atteste sur les mânes héroïques de mon pauvre ami Laberdesque [1] comme je prends à témoins de cette mnémonique fidélité mes amis, camarades et confrères, Henry de Bruchard, Gomez Carrillo, Arthur Bernède et notre Paul Franck national et deburesque... Qui trompe-t-on ici ?... »

Un *nota bene* suivait l'articulet de M. La Jeunesse :

« Un détail encore, pour renforcer ma parfaite remembrance de l'« information » de M. Philibert Destaing : Notre confrère nous annonça qu'il prenait le soir même le train de 10 heures 58 pour Boulogne, une affaire pressante l'appelant à Londres pour le lendemain. Est-ce vrai ou non ? — E. La J. »

Cette polémique, ces précisions, ces interrogations, ne provoquèrent aucune réponse de la part de l'intéressé, qui se déroba à toutes interviews.

Environ un mois plus tard, le correspondant du *Figaro* à Londres télégraphiait à ce journal un nouvel article de la *Westminster Gazette*, signé de son rédacteur en chef. Voici cet article intitulé *Une étrange histoire :*

« Oui, en effet, c'est bien « une étrange histoire » que nous allons raconter ici, et elle ne peut guère comporter d'autre qualificatif !...

« Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de douter qu'ils ne se souviennent point du « monstrueux plagiat »

[1] M. Etienne Laberdesque, spadassin et homme politique, était mort quelques jours auparavant, à la fin du mois de mai.

de *Love's Joy* dénoncé, il y a cinq mois, par ce journal, et qui a eu un retentissement mondial. Nous ne pensions pas, lorsque notre garçon de bureau nous fit passer, le 17 janvier 1914, la « demande d'audience » d'Albert David qui nous apportait les preuves patentes de l'acte misérable de M. Ludovic Marcieu, que nous ferions « *lever un tel lièvre* »[1], comme disent nos amis français. C'était pour nous une information littéraire à sensation, et rien de plus... Mais depuis cette publication, l'affaire a pris, et prend tous les jours, des proportions plus imposantes....

« Pour la clarté du récit, résumons les faits passés :

« Un jeune écrivain français, M. Ludovic Marcieu, déjà l'auteur de deux ou trois romans fort remarqués, en publie un autre : *Amour vainqueur*, qui le met du coup hors de pair et le fait distinguer par la première société littéraire de son pays, laquelle lui attribue son grand prix quinquennal.

« Deux mois après la remise de ce prix, un certain M. Albert David nous apporte les preuves que cet *Amour vainqueur* n'est que la copie juxtalinéaire d'un roman australien : *Love's Joy*, publié à Melbourne en 1875 par M. Lewis Jones. Nous avons tenu entre nos mains l'exemplaire que M. Albert David nous soumettait pour étayer ses preuves, et le long examen que nous fîmes des deux œuvres, le roman anglais et le roman français, nous convainquit jusqu'à l'évidence de la triste réalité du plagiat.

« Nous remerciâmes M. Albert David qui ne voulut point se dessaisir de son exemplaire — « une pièce très rare », nous disait-il en souriant, qui, d'ailleurs, ne lui appartenait pas — et nous publiâmes, *bona fide*, son article-réquisitoire qui fit le bruit que l'on sait, précéda la publication du feuilleton hebdomadaire de notre illustre confrère Emile Faguet dans les *Débats*, et fut suivi de la crise de folie et de l'internement de M. Ludovic Marcieu.

« Ce dernier événement est, évidemment, très regrettable — et nous fûmes ici des premiers à le déplorer — ; mais pour déplorable qu'il fût, il n'en constituait pas

[1] En français dans le texte.

moins le meilleur des exemples de justice littéraire qui pût faire réfléchir les plagiaires futurs.

« Or, il arrive aujourd'hui que nous nous posons avec angoisse cette terrible interrogation : *M. Ludovic Marcieu mérite-t-il bien l'épouvantable châtiment qui l'a frappé?... Est-il vraiment un coupable justement puni, ou bien une lamentable victime?...*

« Notre dignité d'homme, notre conscience de journaliste nous obligent à nous poser avec tremblement cette redoutable question dans le journal même qui fut le pilori initial de celui que des preuves accablantes nous forçaient alors à regarder comme un voleur de gloire !

« En effet, une série d'événements, pour le moins insolites, advenus depuis le mois de janvier, ont fait germer dans notre esprit des doutes torturants.

« D'abord, il y a le fait, simplement inouï, de ce roman anglais : *Love's Joy*, paru en 1875 en Australie, à la vérité un authentique chef-d'œuvre, incompréhensiblement demeuré inconnu depuis son apparition, tant dans le pays, la ville (Melbourne) où il fut publié que dans tous les pays de langue anglaise !...

« De plus, toutes sortes de recherches faites, toutes les enquêtes, tous les appels, n'ont pu aboutir qu'à la découverte d'*un seul* exemplaire de cette œuvre, celui qui est actuellement en la possession de M. Emile Faguet — le même, plus que certainement, que nous avons eu entre les mains, et qui lui fut envoyé après que nous en eûmes pris connaissance, la date de notre article, comme celle du feuilleton de M. Faguet sont là pour l'attester.

« Répétons-le — car c'est là une des singularités qui doivent nous frapper le plus dans cette affaire, où tout est singulier — : Comment est-il admissible qu'un pareil, qu'un aussi incontestable chef-d'œuvre ait pu, pendant quarante ans, demeurer inconnu ?... Il y a des journaux, des revues, des journalistes, des critiques à Melbourne. N'est-il point incroyable que, malgré toutes les investigations auxquelles nous nous sommes livrés, nous n'ayons pu découvrir dans toutes ces revues, dans tous ces journaux, une seule critique, ni même une annonce de cet ouvrage local, dont l'importance romanesque et psycho-

logique, l'originalité du sujet, la puissance de style s'imposaient au plus indifférent comme au plus malveillant des Aristarques ?...

« Chose grave, comment se fait-il qu'aucun dépôt de *Love's Joy* — alors qu'il était obligatoire — n'ait été fait à la Bibliothèque de Melbourne ?...

« Comment se fait-il qu'aucun habitant de cette ville n'ait gardé la plus vague souvenance de cette œuvre remarquable ?...

« Comment se fait-il que ce roman ne portât aucun nom d'éditeur — ce qui n'est rien au point de vue judiciaire en matière de littérature — mais ne fît point mention du nom de son imprimeur — ce qui est punissable par la loi australienne aussi bien que par la loi anglaise ?...

« Tout cela est pour le moins bizarre, mais voici qui est tout à fait étrange et nous met peut-être sur la voie d'une *accusation si surprenante, si pathétique, si formidable*, que nous n'osons encore la formuler !...

« Nous avons tenu nos lecteurs au courant des diverses enquêtes auxquelles s'étaient livrés un certain nombre de journaux parisiens. Il a été prouvé, admis, tant par lui-même que par maints témoins, que M. Philibert Destaing, homme de lettres parisien, avait été le premier à faire prendre corps, par un écho paru dans *Gil Blas*, aux rumeurs qui présentaient M. Ludovic Marcieu comme un plagiaire. Il a été déclaré par maintes personnalités que M. Destaing avait été, au moins dans un « milieu » littéraire, le colporteur de ces rumeurs, alors qu'il avait commencé par soutenir qu'il les y avait seulement entendues.

« De plus, il a été rappelé dans le journal *Comœdia* que M. Philibert Destaing s'était battu en duel, cinq ou six ans auparavant, avec M. Ludovic Marcieu « pour raisons d'ordre privé » et que, lors de cette rencontre, il avait été grièvement blessé par le jeune romancier.

« Cette rencontre, nous avons voulu connaître ce qui l'avait motivée. Par des moyens que nous nous réservons de divulguer plus tard, s'il y a lieu, nous avons appris, sans l'ombre d'un doute, qu'une rivalité d'amour avait été la véritable raison du duel ; qu'une femme du monde, que nous ne pouvons désigner autrement, car elle est encore

vivante et occupe une place éminente dans la plus haute société politique, avait été l'objet de ce duel.

« Ce que nous pouvons dire, c'est que cette dame, avant d'être la maîtresse de M. Ludovic Marcieu, avait été celle de M. Philibert Destaing. Trompé par une femme qu'il adorait et trompé par son meilleur ami — car il est de notoriété publique que MM. Marcieu et Destaing étaient de grands amis avant cette rencontre — recevant de plus, de la main de cet ami, après la blessure de cœur, la blessure physique dont il faillit mourir, nous savons que M. Philibert Destaing n'avait pas toujours dissimulé sa volonté de tirer, un jour ou l'autre, une vengeance éclatante de la félonie de M. Marcieu.

« De tout cela, le lecteur va sans doute déduire que M. Destaing a trouvé une occasion unique de se venger en propageant contre son ennemi cette accusation de plagiat qui a eu un si terrible effet ?... Et le lecteur est libre de penser, étant donné les circonstances, que M. Destaing était dans son droit, puisque, en somme, l'accusation était fondée ?... Après tout, quel est l'humain assez oublieux des offenses subies, assez magnanime de cœur pour ne pas profiter de pareille occasion de se venger d'un rival heureux, d'un ennemi exécré ?... Certes, et fort probablement, le lecteur raisonne comme M. Philibert Destaing aurait pu raisonner.

« Il a été effectivement prouvé que l'auteur de l'écho de *Gil Blas* était M. Philibert Destaing, et celui-ci en a convenu volontiers.

« Or, nous avons aujourd'hui les preuves certaines que l'article dénonçant le plagiat, paru dans la *Westminster Gazette*, est également de lui!... Pour arriver à ce résultat, nous n'avons eu qu'à comparer l'écriture de la « demande d'audience » avec la suscription du papier enveloppant l'exemplaire envoyé à M. Emile Faguet, et que celui-ci a bien voulu nous confier... Les deux écritures sont de la même main — et cette main est, à n'en point douter, celle de M. Philibert Destaing, comme nous avons voulu, au surplus, l'établir en soumettant les deux documents à la haute compétence de M. de Rougemont, l'éminent graphologue, et en les accompagnant de divers autographes de M. Destaing que nous avons pu facilement nous procurer.

« Aussi bien, nous avons pu nous assurer nous-même, *de visu*, que M. Philibert Destaing, bien qu'il ait coupé complètement la petite moustache qu'il portait encore, il y a trois mois, est bien le même individu que cet Albert David qui nous avait proposé l'article sur le plagiat de M. Marcieu en nous soumettant l'exemplaire de *Love's Joy*. Bien pris dans sa taille moyenne, blond, l'œil clair, le menton en pointe, comme nous l'avions noté, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper sur l'identité de l'individu.

« Alors — allez-vous nous dire — même en admettant cette identité quasiment certaine, l'article de la *Westminster Gazette* n'est que la réédition, revue et augmentée, de l'écho de *Gil Blas !*... C'est une vendetta littéraire, bien réussie — et rien de plus !...

« D'accord... Aussi, toute notre enquête n'aboutit-elle en fait, qu à ces deux interrogations, auxquelles, seul, M. Philibert Destaing peut sans doute répondre :

1° — Etant admis que la dénonciation du plagiat est son œuvre, ce que M. Philibert Destaing ne nie pas, comment se fait-il qu'il ait été le seul au monde à posséder l'unique exemplaire connu de *Love's Joy*, aujourd'hui en la possession de M. Emile Faguet ?...

2° — Comment se fait-il que cet exemplaire soit imprimé, *non sur un papier vieux de quarante ans*, — laps de temps qui nous sépare de la publication du volume de Lewis Jones à Melbourne — *mais sur un papier dont la fabrication ne peut pas remonter à plus de trois ans*, ceci irréfutablement établi par une expertise que nous avons fait faire sur l'exemplaire de M. Faguet ?...

« Nous attendons, anxieusement, sur ces deux interrogations, la réponse de M. Philibert Destaing. »

VI

L'article de la *Westminster Gazette*, ses déductions, l'argument technique qu'il présentait *in fine*, firent une grosse impression dans tous les pays, sur le nombreux

public s'intéressant à l affaire du « monstrueux plagiat ». En France, le captivant mystère qui l'entourait balança un moment l'intérêt présenté par les passionnantes péripétics du procès de Mme Caillaux, auquel s'ajoutaient les menaces de la guerre européenne qui commençaient à poindre.

Mis en demeure de s'expliquer, Philibert Destaing ne daigna faire aucune réponse précise... Souriant, haussant les épaules, il éludait toute enquête... Invraisemblances, suppositions, hypothèses !... Où voulait-on en venir ? Il aurait bien voulu le savoir, tout de même !... Qu'est-ce qu'elle signifiait, cette histoire inattendue de l'exemplaire unique ?... Il restait unique, cet exemplaire, plus que probablement parce que l'édition n'avait sans doute été tirée — quarante ans auparavant ! — qu'à très petit nombre ; qu'il était même très possible que l'auteur de *Love's Joy* eût détruit la plus grande partie de l'édition... Qu'y avait-il d'extraordinaire dans ce fait ?... Combien d'ouvrages, même célèbres, même classiques, n'ont échappé au « naufrage des ans » que parce qu'il n'en est demeuré caché quelque part, qu'une seule copie, qu'un unique exemplaire ?... Il serait facile de trouver des exemples fameux... Sans aller si loin, ne pouvait-on citer le cas notoire d'Arthur Rimbaud, détruisant — deux ans avant l'apparition de *Love's Joy !* — à part trois exemplaires — dont l'un, celui destiné à Paul Verlaine, aujourd'hui entre les mains de M. Louis Barthou — l'édition bruxelloise de sa *Saison en Enfer !...* Connaissait-on beaucoup d'exemplaires de l'édition originale du *Gaspard de la nuit*, d'Aloysius Bertrand, ou des *Chants de Maldoror* qu'Isidore Ducasse publia sous le nom de Comte de Lautréamont ?... Aussi bien n'existe-t-il pas qu'un seul exemplaire connu de l'édition originale du poème *Vénus et Adonis* de l'immense Shakespeare !...

L'argument de la *Westminster Gazette* tombait donc à plat... D'autres exemplaires de *Love's Joy* pouvaient très bien se cacher quelque part dans ce vaste monde ! Le tout était de les découvrir... Quant à l'expertise du papier, elle était tout à fait grotesque !... Et elle rimait à quoi, je vous demande un peu ?...

Enfin, la *Westminster Gazette* voulait absolument qu'Albert David et lui fussent le même homme... Libre à elle de le croire, il n'y voyait, à coup sûr, aucune espèce d'inconvénient... La chose même l'amusait... De la part d'Albert David, il allait ironiquement jusqu'à prier la *Westminster Gazette* de bien vouloir donner les vingt pounds, prix convenu de l'article, à l'Hôpital français de Londres [1].

La seule chose qui l'intéressait, en somme, dans cette affaire, c'était l'écho du *Gil Blas* ; il était bien de lui ; une fois de plus, il le reconnaissait. C'était une information comme une autre dont il était bien libre de ne point se rappeler les sources... L'important était qu'elle fût vraie, et *elle l'était*, comme la suite des événements l'avait prouvé...

Quant aux déductions de *Comœdia*, aux affirmations gratuites, voire aux insinuations perfides de la *Westminster Gazette* — tout cela lui importait fort peu et ne le touchait mie... Non, vraiment, la vie était trop courte pour qu'on s'attardât à porter quelque intérêt à ces balançoires — et d'autres événements plus sérieux sollicitaient l'attention publique...

En ceci, Philibert Destaing voyait juste... Les jours d'août 1914 arrivèrent, et ce fut tout de suite le grand drame auprès duquel pâlirent et s'effacèrent soudainement toutes autres préoccupations.

Lieutenant d'artillerie de réserve, Destaing prit sa place dans le rang. Il se conduisit de façon remarquable dans toutes les affaires auxquelles il prit part, recueillit trois citations et fut fait capitaine et chevalier de la Légion d'honneur sous Verdun (7 octobre 1916).

Quelques jours plus tard, les journaux de Paris annonçaient brièvement, presque sans commentaires, la mort de Ludovic Marcieu, advenue dans la maison de santé où il avait été conduit près de trois ans auparavant.

Dans l'abri où il apprit cette nouvelle, un des camarades de Philibert Destaing l'entendit pousser un soupir, et murmurer : « Il y a des jours où l'on peut mourir... »

[1] Ce qui fut fait. Le cliché du reçu fut publié dans la *W. G.* du 7 juillet 1914. Il fut reproduit dans *Comœdia* trois jours plus tard.

Destaing passa la nuit qui suivit à écrire une longue lettre. A l'aube, il la relut, puis la déchira... Il en écrivit rapidement une autre, beaucoup moins longue. Elle était adressée à « Monsieur Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, à Paris ». Ce ne fut pas sans quelque stupeur que M. Lecomte lut la lettre suivante, qui fut publiée dans la plupart des journaux parisiens en novembre 1916 :

« Près de Verdun, 18 octobre 1916.

« Monsieur le Président,

« J'ai le pressentiment que je vais être bientôt tué. Je ne veux pas disparaître avant de faire connaître la vérité sur l'affaire du plagiat imputé à M. Ludovic Marcieu.

« *Il n'y a jamais eu plagiat.* M. Ludovic Marcieu est bien le seul et unique auteur d'*Amour vainqueur*. J'avais une terrible vengeance à tirer de Marcieu. Je l'ai menée implacablement à bout — et Marcieu en est mort misérablement, comme je l'avais voulu... Lui, mon ami d'enfance, qui fut si longtemps mon frère d'élection, il m'avait lâchement frappé dans un amour ; je l'ai frappé à mon tour dans ce qu'il avait de plus cher : sa gloire.

« Comment lui arracher cette gloire, comment arriver sûrement à déshonorer l'écrivain, tout en désespérant l'homme, sinon en parvenant à faire croire au monde que le meilleur de ses romans : *Amour vainqueur* — véritablement une grande et belle œuvre — n'était pas de lui ?...

« Parlant et écrivant l'anglais avec autant d'aisance que le français — ma mère était une Américaine du nord — j'imaginai de traduire en anglais *Amour vainqueur*, et cette traduction ne fut qu'un jeu pour moi. Même, tout à ma haine, avec le soin que met un soldat à aiguiser sa baïonnette la veille d'un assaut, je polis, je choyai cette traduction ; j'y mis tout mon possible talent d'écrivain ; et je crois pouvoir dire que j'atteignis en perfection de style toute la beauté de l'original.

« La traduction terminée, je la fis obscurément composer dans une petite imprimerie de Soleure (Suisse) par des ouvriers qui ne savaient pas l'anglais. Pour plus de sécurité, le titre *Love's Joy* ne fut pas répété en haut des pages, et

la page de titre comme la couverture furent composées et tirées à part par le chef-imprimeur dont je m'assurai l'absolue discrétion par le versement d'une grosse somme. Il s'appelle Ackermann, et son imprimerie est située dans une petite rue avoisinant la cathédrale de Saint-Ours. Le brochage fut exécuté sous mes yeux par une ouvrière à peu près illettrée. *Love's Joy* ne fut tiré qu'à une dizaine d'exemplaires dont il reste neuf qu'on trouvera dans un des tiroirs inférieurs de ma table de travail.

« Et l'accusation de plagiat contre Marcieu fut lancée par moi, à mon heure, avec une complète certitude de réussite — et le retentissement que vous savez. Albert David, c'était moi, comme l'a fort bien établi la *Westminster Gazette*.

« Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Faites de cette confession ce que vous croirez devoir en faire.

« Sentiments respectueux.

« Capitaine Philibert Destaing. »

Cette lettre parut dans les journaux le jour même où un obus autrichien en écrasait l'auteur à son poste de commandement.

Georges MAUREVERT.

LES CHRONIQUES NATIONALES

ITALIE

La Crise scolaire en Italie et l'œuvre de Benedetto Croce

Rome.

La question de l'école, en Italie, est assurément des plus importantes. Massimo d'Azeglio, après 1860, déclarait : « L'Italie est faite. Maintenant il faut faire les Italiens. » Parole répétée à satiété par tous, mais qui est demeurée une parole pure et simple. L'œuvre de l'école, mise en train par la première génération de ceux qui ont fait le *risorgimento,* a été, par la suite, négligée et abandonnée.

En dépit de quelques modifications secondaires, le système qui règne chez nous est toujours celui de la loi Casati, qui date de cette période. L'école supérieure est du ressort exclusif de l'Etat, sans le consentement duquel aucune université privée ne peut se fonder. Nul ne peut exercer une profession libérale s'il n'a pas passé par un institut supérieur reconnu par l'Etat.

Les écoles du degré moyen (normales, classiques et techniques) peuvent, à la vérité, être fondées et dirigées par des particuliers. Cependant elles sont non seulement

contrôlées par des inspecteurs de l'Etat, mais encore leurs élèves, les *privatisti*, doivent aller passer les examens dans les établissements de l'Etat, à moins que les écoles en question n'aient obtenu l' « assimilation » avec les instituts officiels. Ce qu'elles n'obtiennent qu'en se mettant à l'unisson des programmes et des systèmes des établissements officiels.

L'école élémentaire, enfin, est du ressort des communes qui ont l'obligation de l'entretenir et de la faire fréquenter. Le gouvernement contribue à cet entretien, dans certains cas déterminés. Ici aussi l'initiative privée est admise. Mais les examens finaux en vue du « certificat de sortie » *(proscioglimento)* doivent être subis dans les établissements de l'Etat.

Celui-ci détient donc en fait le monopole universitaire. Il l'exerce également, en réalité, sur les écoles du degré moyen. Il a, de plus, prédominance dans l'école primaire.

L'école officielle est laïque. Dans les classes élémentaires, l'enseignement religieux est donné si les parents le désirent. La coéducation des sexes est un fait admis sans discussion, dans presque toutes les écoles et à tous les degrés. Il existe, pour former le personnel enseignant, de nombreuses « écoles normales ».

Cet édifice, parfait en théorie, présente une infinité d'inconvénients, d'imperfections et de périls.

Les universités, mal réparties, sont pour la plupart incapables — matériellement du moins — de se suffire à elles-mêmes. Atteintes de pléthore ou de phtisie, elles servent surtout à fabriquer des avocats. Les écoles du degré moyen, regorgeant d'élèves, sont obligées de créer des « classes adjointes » avec des professeurs « suppléants » qui changent tous les trois mois. Ces déplacements continuels font des mécontents et sont néfastes à l'esprit des éducateurs. Quant à l'école élémentaire, peu fréquentée, elle laisse derrière elle un nombre immense d'analphabètes. Sans bâtiments appropriés, elle manque de mobilier scolaire. Dans le corps enseignant de tout grade sévit une crise économique qui empoisonne les esprits ; cette crise oblige les maîtres à donner des leçons supplémentaires

ou à exercer un métier en dehors. Les meilleurs abandonnent la carrière. Ceux qui y restent travaillent sans courage aucun.

Ce malaise scolaire n'aurait jamais été considéré comme une question susceptible d'intéresser le grand public, s'il n'y avait eu un intérêt politique à la mettre en discussion, et si une personnalité du premier plan n'avait tenté de la résoudre, radicalement et sans souplesse. L'opinion publique, en effet, ne se préocupe pas si souvent de questions sérieuses et de problèmes concrets. Les politiciens ont soin de ne l'exciter que pour des querelles de mots et pour des problèmes confus. Quand ils n'y réussissent pas, ils s'efforcent tout au moins de rendre obscur ce qui est clair et de troubler l'eau dans laquelle ils sont habitués à pêcher.

La guerre, en outre, a porté cette crise scolaire à un haut point d'acuité. La hausse des prix a mis les membres du corps enseignant dans une situation économique vraiment pénible. Ce n'est que par la grève ou par la menace de grève qu'ils ont vu leurs salaires augmenter. L'amertume est vive dans la classe intellectuelle qui manifeste souvent son antipathie pour les travailleurs manuels. Certains de ceux-ci, en effet, touchent un salaire supérieur à celui des universitaires, et un employé de chemin de fer, par exemple, est mieux payé qu'un professeur de faculté. Le niveau des études a passablement baissé, lui aussi. Les « licences de guerre » créées pour faciliter les études des jeunes gens qui se trouvaient au front — et qu'il eût été intolérable de voir dépasser par les inaptes ou les embusqués restés à l'université — ont diminué sensiblement la valeur des examens. Etait-il possible, en effet, de faire subir une épreuve sévère à un étudiant qui arrivait tout droit des tranchées pour passer un concours, la poitrine souvent couverte de décorations ? Mais une indulgence en entraînait une autre et les examens étaient devenus une plaisanterie. D'autre part l'indiscipline des élèves, après l'armistice, s'était accrue et sous les formes les plus graves. Les « grèves d'étudiants » étaient fréquentes. Elles le sont encore, d'ailleurs. Elles éclataient sous quel prétexte que ce soit : pour obtenir une nouvelle

session d'examens, pour abaisser le quotient qui permet d'en être dispensé, pour des raisons politiques, en manière de protestation contre les professeurs, voire même, tout récemment, pour protester contre les projets de réforme scolaire.

Il ne faudrait cependant pas croire, pour cela, à une véritable diminution de la culture intellectuelle chez nous. Cette crise de l'école, cette crise économique par laquelle passe le corps enseignant, ont eu d'utiles répercussions. La guerre, avant tout, a suscité un mouvement général de curiosité. On s'est découvert de nouveaux intérêts, des initiatives nouvelles ont été prises. Depuis quelque temps on lit et on achète beaucoup plus de livres. Le fait a été constaté par tous les éditeurs et tous les libraires. On lit cinq ou six fois plus qu'avant la guerre. La cause de ce phénomène ? Les loisirs de la tranchée, peut-être, la pénétration des gazettes et l'habitude d'avoir des nouvelles. Ou peut-être encore le mouvement social. Une chose est certaine. Bien des milieux ruraux également — qui autrefois ne participaient pas à la vie intellectuelle, — y prennent part aujourd'hui. Ce que lisent ces gens n'est pas toujours utile, au contraire. Parfois même cette littérature est malpropre. Mais, s'il n'y a pas encore de semailles, à proprement parler, il existe pourtant une dissémination de la culture qui ne saurait être que profitable. Les jeunes gens étudient moins à l'école, peut-être, mais ils lisent davantage à la maison.

La crise économique a obligé les professeurs, de leur côté, à sortir de leur spécialité et à s'imposer une allure plus active et plus pratique, au point de vue national. Ils sont devenus journalistes, conseillers de libraires, directeurs d'instituts; ils rédigent des livres utiles au public, et beaucoup ont mis leur savoir au service d'entreprises commerciales. D'aucuns participent à la vie politique, non sans profit pour celle-ci qui y gagne certainement en sérieux.

De ces phénomènes moins évidents, toutefois, le pays ne pouvait s'apercevoir. L'indiscipline des écoliers, la décadence des études, la mauvaise humeur des professeurs étaient patentes aux yeux de tous. Mais si, de toutes parts,

on réclamait une réforme de l'école et notamment de l'école secondaire gravement atteinte, personne — sauf un groupe de professeurs et de philosophes idéalistes — n'avait un programme défini, un système d'idées bien coordonnées, à imposer.

Si la question a été posée sur le mode concret, si elle a provoqué une large discussion entre politiciens de toute nuance, journalistes, éducateurs, professeurs et étudiants, elle le doit principalement à la critique de l'école et à l'étude des remèdes à apporter auxquelles s'est livré, durant des années de travail et de propagande, en exposant ses idées dans des livres ou des opuscules, un groupe dont Benedetto Croce, naguère appelé par Giolitti au ministère de l'instruction publique, est le plus éminent représentant[1].

Les excellentes intentions de ce groupement, toutefois, seraient probablement restées simples velléités, si elles ne s'étaient pas rencontrées avec les aspirations du parti populaire (catholique) récemment fondé. Depuis longtemps le Vatican réclamait l'abolition du monopole que l'Etat exerce sur l'école. Le parti populaire — qui est essentiellement conservateur et en bonne partie agraire — a repris cette campagne, avec plus d'efficacité politique.

Les raisons qui font agir ces deux groupes— l'idéaliste et le catholique — sont assez différentes, encore qu'en substance ils s'accordent à demander la même réforme.

Les populaires ou catholiques se fondent avant tout sur le droit qu'a la famille de choisir pour ses propres fils le type d'instruction qui lui convient le mieux. Ils dénient à l'Etat le droit de faire une école à sa manière, laquelle exclut l'enseignement religieux des écoles supérieures et, dans les écoles élémentaires, le délivre seulement à qui le réclame. La majorité des Italiens pratiquent le catholicisme, disent-ils, par conséquent il est absurde que l'on impose à cette majorité une école athée.

Les catholiques plus accentués, les autorités ecclésiastiques et les polémistes jésuites, plus spécialement,

[1] Nos lecteurs se rappellent la belle étude sur Dante, de Benedetto Croce, que nous avons publiée dans notre numéro de décembre 1920. (N. D. L. R.)

ne cèlent nullement le fait que leurs préférences iraient à une instruction confiée entièrement et uniquement à l'Eglise. Ce serait leur idéal. Ne pouvant y atteindre pour le moment, ils demandent qu'il leur soit au moins permis d'ouvrir des écoles, concurremment avec celles de l'Etat. Ils requièrent, en plus, l'assimilation de leurs instituts avec ceux de l'Etat et voudraient que fût dréé, pour tous les écoliers d'où que ce soit qu'ils proviennent — un *examen d'Etat*. Leur personnel enseignant serait représenté, à part égale, dans les commissions chargées de faire passer ces examens. Ainsi disparaîtrait ce qu'ils appellent une injustice. A l'heure qu'il est, en effet, les élèves des établissements officiels peuvent quitter l'école « sans examen », alors que les pupilles de l'Eglise doivent toujours en passer un, et loin de leur école.

Les *popolari* sont sûrs d'obtenir de l'enseignement libre de très notables avantages politiques. Si leurs propositions sont admises, ils seront en fait les seuls, en Italie, à posséder un noyau de personnel enseignant, des locaux scolaires, du matériel d'enseignement, tout cela prêt à mettre en œuvre. Aujourd'hui déjà, en effet, ils ont de très nombreux instituts. Des statistiques à ce sujet n'existent pas, mais le nombre de ces écoles doit être de quelques milliers. Des prêtres, des frères, des moines appartenant à des ordres religieux spéciaux, se contentent de fort maigres rétributions. Etant sans famille, ils peuvent se consacrer entièrement à leur office d'éducateurs. D'autre part il leur est facile d'obtenir de particuliers des legs, employés à des buts éducatifs. Ils ont, en outre, de la discipline, et leur organisation, basée sur un type unique, poursuivant une fin commune, fonctionne sans accroc. Au point de vue économique, leurs instituts font aux pères de famille des conditions très favorables. Ce qui explique qu'ils obtiennent la clientèle de familles non cléricales, voire même non catholiques, si ce n'est antireligieuses !

L'école, aujourd'hui. a une influence politique très notable. Non seulement à longue échéance — par l'influence qu'elle exerce sur les jeunes générations — mais encore immédiate, grâce aux contacts qu'elle maintient avec les

familles, aux places qu'elle peut distribuer, etc. C'est là ce qui attire beaucoup les catholiques et ce qui est, naturellement, mal vu des autres partis.

Le groupe des intellectuels et des didactiques, par contre, n'a pas ces appétits politiques. Il ne partage pas l'idéal, assez lointain, des catholiques, de confier toute l'instruction à l'Eglise. Par tradition même ce groupe est plutôt anticlérical, dans le sens sérieux du mot. Les raisons pour lesquelles il combat le monopole de l'Etat sont d'ordre tout à fait différent.

Ces pédagogues et ces gens studieux soutiennent le point de vue que l'Etat est un facteur de nature éthique et que c'est à lui qu'incombent les fonctions d'éduquer la jeunesse. Cependant, pour des raisons pratiques, les écoles de degré moyen que l'Etat a créées, sont trop nombreuses par rapport à ses moyens et, par conséquent, incapables d'atteindre le but qu'elles se proposent. En conséquence ce groupe, sans demander que l'Etat abandonne l'enseignement aux mains des particuliers, voudrait qu'il *limitât le nombre de ses propres écoles et que, consacrant à une minorité de celles-ci tous ses moyens, il en fasse des écoles modèles*, excitant ainsi la concurrence privée. Que les écoles de l'Etat soient moins nombreuses, mais qu'elles soient meilleures! Qu'il y en ait autant qu'il est besoin, mais qu'elles soient particulières! Que toutes soient soumises au même *examen d'Etat*!...

Ce groupe, donc, est partisan de l'examen d'état, réforme générale à introduire dans chaque école. Mais cet examen, ce ne doit pas être le professeur ayant enseigné pendant l'année qui le fasse passer à l'élève ; celui-ci devra être examiné, au contraire, par le pédagogue qui est sur le point de le recevoir dans sa classe. Il y aura donc toujours des examens *d'admission* et non de *sortie*. Le groupe fonde de vifs espoirs sur cette réforme, qu'il compte devoir apporter une grande amélioration à l'enseignement secondaire, considéré par lui comme fondamental.

Les catholiques tendent également à obtenir un enseignement supérieur qui leur soit propre et ils ont ouvert une souscription pour créer une université catholique à Milan.

Le parti socialiste, quelques groupements démocratiques, la franc-maçonnerie, la fédération des membres du corps enseignant secondaire se sont révélés les principaux adversaires de ceux, quels qu'ils soient, qui réclament la liberté de l'école. Le mouvement qu'ont provoqué ces adversaires n'a pas, à sa base, de théories spéciales, et ceux qui prônent *l'école laïque* n'auraient pas beaucoup d'influence dans ce camp. Benedetto Croce, dans son discours inaugural — assez écouté — à la Chambre, a eu assez facilement raison de ceux qui soutenaient l'école neutre. Un enseignement, en effet, présuppose toujours une doctrine et une croyance qui en sont l'esprit vivifiant. Sans se baser sur une conception qui accorde plus de valeur à certains faits qu'à certains autres on ne saurait enseigner l'histoire. Pas plus que l'on ne peut enseigner la littérature, sans des principes permettant de discerner le bon du médiocre et du pire. Il en est de même pour toutes les disciplines.

Les arguments de ceux qui préconisent le monopole de l'Etat ont beaucoup plus de valeur et se révèlent infiniment plus efficaces sur l'opinion publique, lorsqu'ils agitent le spectre de l'enseignement tombé aux mains des catholiques et d'un pouvoir tel que celui du Vatican, qui s'est montré adversaire de l'unité italienne et de l'Etat italien. De longues années durant, le Vatican s'est opposé à l'Etat italien et à la monarchie, auxquels il a dressé une foule d'embûches, et qu'il s'est toujours refusé à reconnaître officiellement. Durant la guerre, les projets allemands qui avaient pour but de rendre Rome au pape n'ont pas manqué. Ils ont été appuyés par certaines autorités vaticanes.

On conçoit que ces raisons, habilement présentées par les journaux démocratiques, aient de l'influence sur le public.

La Fédération des professeurs des écoles secondaires, représentant la majorité du corps enseignant organisé s'est prononcée, au congrès de Pise (1919) contre la liberté de l'école. Dans celui de Naples (1920) elle s'est révélée contraire aux projets de Croce. Il semblerait toutefois qu'à côté des raisons idéales, ces messieurs aient également été mûs par la crainte de voir l'Etat, diminuant le nombre

de ses écoles, réduire aussi celui de ses professeurs. Ceux-ci, alors, seraient contraints de chercher dans l'enseignement privé une situation plus avantageuse peut-être au point de vue économique, mais certainement moins accommodante que celle octroyée aujourd'hui par l'Etat à ceux qu'il emploie.

L'examen d'Etat, de plus, constituerait sans doute pour le personnel enseignant un accroissement de charges. Le projet de Croce présuppose un remaniement complet des programmes. L'élève doit rendre compte de ce qu'il sait à une commission, laquelle, ne s'occupant que des connaissances effectives de l'élève, ne saurait tenir compte du programme suivi par le maître. Et c'est là le secret motif de ces agitations chez les étudiants qui, parfois sollicités par des maîtres inconscients, vont jusqu'à se mettre en grève. A beaucoup, en effet, il paraîtrait commode de voir se perpétuer le système bon enfant du temps de guerre.

Tous les membres du corps enseignant ne sont pas de cet avis, cependant; une partie d'entre eux, remarquable par sa valeur intellectuelle, sinon par son effectif, s'est séparée de la fédération pour constituer un « faisceau d'éducation nationale » favorable à la réforme de l'école, désireux de la rendre libre, d'appuyer, en un mot, les projets de Croce.

Peut-être, en ce qui concerne le côté politique de la question, Croce n'était-il pas l'homme le plus indiqué pour triompher de l'hostilité suscitée par son projet. Il faut, pour s'en rendre compte, connaître sa personnalité.

Quand, un soir de juin 1920, Benedetto Croce arriva à Rome, appelé par un télégramme de Giolitti, il avait perdu quelque peu son habituelle sérénité. Il déclara à quatre ou cinq amis, venus l'attendre à la gare, qu'il repartirait le même jour pour Naples. Mais le vieillard du Piémont sut le prendre par son faible en lui faisant comprendre que sa collaboration était nécessaire. Et Croce ne repartit pas.

Il est devenu ministre et n'a cessé de l'être que depuis quelques jours. Chose curieuse pour un philosophe, il a pris surtout une attitude d'administrateur. Il a appliqué sa mémoire aux lois et aux décrets, il a acquis

une parfaite connaissance de l'organisme du ministère et a entrepris de « repolir » et de discipliner. Il convient de se rappeler ici que, de longues années durant, la Minerva (comme s'appelle, d'après le palais où il siège, le ministère de l'instruction publique) a été confiée à des personnages incompétents. Ils l'avaient transformée en un organisme électoral, où la politique passait avant l'instruction. La discipline y était inconnue parce que la faveur y régnait.

Un philosophe qui consulte les budgets et qui cite les règlements pourrait faire sourire. Mais il convient d'ajouter que Croce, tout penseur qu'il soit, est un homme pratique. Il y a sans doute dans sa structure morale quelques caractéristiques singulières qui en font une nature saine et bien de ce monde. Voyez le sérieux et la sérénité qu'il apporte au travail, sérieux et sérénité qui se reflètent constamment dans sa conversation, d'un tour bien personnel, pleine d'anecdotes, de souvenirs historiques et de facéties ; voyez encore son aversion pour ceux qui n'ont pas les idées claires, qui ne savent pas où ils veulent aller, pour ceux qui couvrent leur indigence spirituelle d'un flot de paroles creuses, pour les sentimentaux, les dilettantes, les dannunziens, les surhommes, les infirmes d'esprit... Et voyez enfin le besoin instinctif qu'il ressent d'être toujours bien informé et de faire sérieusement tout ce qu'il entreprend, sans parler de sa capacité de défier l'impopularité.

Ce qui, de plus, distingua Croce de ses prédécesseurs, esclaves des revanches électorales, ce fut la pleine liberté d'action que lui garantit non seulement son caractère, mais encore sa situation personnelle. Voilà un homme qui, vingt années durant, a été à la tête du mouvement intellectuel en Italie, qui jouit d'une large renommée, qui est riche, qui, autrefois, a refusé le pouvoir, qui mène un train de vie modeste, à qui ses livres rapportent des revenus considérables. Il n'eut donc, très certainement, nulles préoccupations de nature à lui suggérer des mesures de prudence ou de faveur. Il put se permettre le luxe de ne faire que ce qui convient à son bon sens et à son honnêteté.

Mais cette indépendance et cette rigidité de principes, précisément, furent de nature à mettre Croce en conflit avec nombre de sénateurs et de députés. Le monde politique lui était nettement hostile. On le toléra, parce que Giolitti l'appuyait. Mais l'occasion se présenta de voir de grotesques personnages, dont le nom, demain, sera oublié, repousser, au sein de commissions, jusqu'à la proposition d'entendre Benedetto Croce, ministre ! Dans son cabinet, en effet, il ne se montrait point accueillant aux députés qui prétendent se servir du ministre pour des nécessités électorales ; les transferts, les sinécures, les charges ne dépendaient plus de raisons politiques, comme au temps de bien des prédécesseurs de Croce. A un député qui sollicitait une faveur pour un protégé, le ministre répondit que la chose était impossible, attendu qu'une loi l'interdisait. Le député, là-dessus, ayant fait observer que la faveur en question avait été accordée à un autre professeur, Croce, aussitôt, prit note de la chose... pour faire retenir à l'autre le bénéfice irrégulièrement obtenu.

A ces défauts politiques — qui sont des vertus personnelles — s'alliaient, chez Croce, une certaine froideur et peut-être un manque de chaleureuse humanité qui l'empêchent de sentir tout ce qui ne relève pas du strict devoir légal. Il a fait preuve d'une certaine indifférence pour les besoins économiques du corps enseignant, ce qui a provoqué de l'irritation. Parfois, pour se conformer à la lettre, il transgressa l'esprit, comme ce fut le cas dans l'affaire des écoles de la Vénétie julienne où l'on a aboli à tort et par manie de régularité, certaines dispositions en faveur du corps enseignant, prises par le gouvernement autrichien et qui étaient fort louables. Chez Croce, la méthode parfois tue le génie, et le désir, légitime en soi, d'agir avec une parfaite droiture va presque jusqu'à la tendance à défier l'opinion, de propos délibéré.

L'œuvre de Croce — outre son projet d'examen d'Etat et celui qui tend à la régularisation des «classes adjointes» — se pourrait exposer comme suit : il a fondé deux mille écoles élémentaires nouvelles, pour éviter que les enfants des ouvriers et des cultivateurs entrent dans la vie sans savoir lire ni écrire ; il a donné aux organes de l'administration

provinciale une large autonomie qui, en libérant jusqu'à un certain point les écoles de l'ingérence centrale, en facilite le fonctionnement ; abolissant un abus invétéré, il a rouvert les écoles au milieu d'octobre et non plus au commencement de novembre ; il a rappelé à l'enseignement un nombreux personnel occupé à de faciles et commodes besognes dans les bibliothèques, les bureaux ou les instituts ; il a supprimé certaines charges et ouvert des concours réguliers ; il a fait cesser la cocagne des nombreuses sessions extraordinaires d'examen pour les militaires et ex-militaires ; il a cherché à réaliser des économies dans tout le budget de l'instruction publique, veillant aussi aux petites dépenses et calculant jusqu'aux feuilles de papier ; il a ordonné de nombreuses inspections dans des établissements créés peu avant la guerre et qui n'avaient jamais reçu de visite officielle.

Tout cela ne fut pas accueilli avec beaucoup de sympathie, on le conçoit, par la nombreuse cohorte de ceux qui, dans ce désordre, recrutaient un personnel utile à leur fins. A ceux-ci se joignirent tous ceux qui, dans leur carrière scientifique, avaient été bousculés par les critiques salées et poivrées de Croce. Ils eurent ainsi l'occasion, offerte par la politique, de se venger des humiliations subies sur le terrain de la littérature ou de la philosophie.

Le projet de Croce touchant l'examen d'Etat sera examiné sans lui par la Chambre des députés. La ligne de conduite de Croce, cependant, reste nettement tracée : il entend restaurer l'ordre et la discipline à l'école. C'est un tournant dans sa vie. Car, même n'étant plus ministre, je crois qu'il demeurera attaché à son programme et qu'il le voudra défendre, comme homme politique et surtout comme personnalité dont l'influence intellectuelle et morale est considérable.

GIUSEPPE PREZZOLINI.

SERBIE[1]

La Constituante de l'Etat des Serbes, Croates et Slovènes.

Belgrade.

L'Etat des Serbes, Croates et Slovènes a vu le jour grâce à la bravoure des armées serbes et des légions de volontaires yougoslaves, grâce aussi au concours des alliés de l'ancien royaume de Serbie. Du reste, notre race entière a pris activement part à la réalisation de notre œuvre nationale en consentant, sans hésitation aucune, les plus gros sacrifices.

Bien que l'idée de notre libération et de notre unification soit ancienne, l'action plus ou moins nette qui a abouti à sa réalisation est relativement de date récente. L'événement capital de notre histoire contemporaine qui marque véritablement le début de la création de notre royaume, c'est la bataille de Koumanovo, en 1912. Cette mémorable bataille, où l'armée serbe battit l'armée turque, a non seulement rendu la liberté à nos populations de Vieille-Serbie et de Macédoine, mais a eu encore comme résultat de donner une force particulière aux espérances de libération et d'unification en un grand Etat national, à cette partie de notre nation qui était restée sous la domination austro-hongroise et qui se mit à tourner des regards confiants vers la Serbie victorieuse.

[1] M. Ivo Ribar, l'auteur de cette chronique, est un avocat croate et vient de présider la Constituante yougoslave. Il a lutté toute sa vie pour la cause de la Grande Serbie. Les Croates le tiennent pour l'un de leurs principaux chefs. Son avis est donc d'un poids particulier. Ajoutons que, depuis qu'il nous a envoyé cette chronique, la Constituante s'est transformée en Parlement régulier. (N. D, L. R.).

En effet, ces espérances ne tardèrent pas à se justifier complètement. L'effondrement du front ennemi de Salonique et les événements qui suivirent permirent au Conseil National de Zagreb — le 1er décembre 1918 — d'envoyer au prince-régent Alexandre une délégation spéciale et une adresse dans laquelle il déclarait que l'union nationale était un fait accompli. Aussitôt après, on forma le gouvernement et le Parlement provisoire qui assumèrent comme première charge d'élaborer une loi électorale, permettant de procéder le plus rapidement possible aux élections de la Constituante.

Cette loi fut l'objet de multiples débats, aussi bien dans le Parlement provisoire qu'au sein du gouvernement. Elle fut finalement adoptée, et c'est sur sa base que fut élue, le 28 novembre 1920, la Constituante actuelle qui se réunit dès le 12 décembre.

La tâche que s'est attribué la Constituante fut de donner une constitution à l'Etat qui existait aussi bien juridiquement qu'en fait, comme un tout indivisible et comme monarchie, avec la dynastie des Karageorgévitch. Aussi, notre Constituante sera-t-elle tenue, lors de l'élaboration de la Loi fondamentale, de respecter la situation acquise tant au point de vue de l'individualité du pays qu'à celui de la forme du gouvernement. C'est ce qui a d'ailleurs engagé la majorité — la majorité des trois quarts — à déclarer que notre Etat serait organisé sur la base de l'Etat actuel, juridique et de fait, et que la Constitution devait s'inspirer de ces principes.

Dès maintenant, on peut affirmer avec certitude que la Constitution qui est déjà votée en principe le sera définitivement. La décision du parti républicain des paysans croates de Raditch de ne pas prendre part aux travaux de la Constituante, ainsi que l'exode des députés du Narodni Klub, qui suivit la déclaration de son chef, M. Mata Drinkovitch, n'affecteront en rien la pleine validité juridique et la légitimité de la Constitution votée par une majorité écrasante.

Le parti de Raditch et le Narodni Klub sont allés aux élections, comme tous les autres partis, sans protestation ni réserve; ils savaient donc que la Constituante qui

sortirait de ces élections serait composée de députés élus indépendamment de leurs origines locales, selon les partis politiques et leurs programmes. Ils ont su tout aussi bien que la Constitution serait votée par accord des partis, conformément aux principes parlementaires, et non pas en vertu d'un pacte éventuel entre Serbes, Croates et Slovènes qui aurait négligé le principe fondamental de la démocratie, c'est-à-dire le respect de la majorité.

D'ailleurs le fait que les Serbes, Croates et Slovènes ne sont qu'un peuple unique qui doit vivre en un Etat unique et indivisible, suffit incontestablement à exclure, indépendamment de ce principe, tout marchandage ou compromis entre Serbes, Croates et Slovènes. Des marchandages ou des compromis ne pourraient être admis que dans le cas où les Serbes, les Croates et les Slovènes formeraient trois peuples à part, territorialement divisés de telle façon qu'on puisse dire où sont les frontières des Croates et où commencent celles des Serbes et des Slovènes ; ou bien dans le cas où chacune de nos trois souches nationales, ou plutôt la branche croate et la branche slovène, auraient élu leurs propres constituantes séparément. Ce n'est que dans ce cas que le principe de majorité, dans la question de la Constitution, aurait dû céder le pas à un compromis tendant à réunir les Serbes, les Croates et les Slovènes en un Etat commun.

Il est donc clair qu'il n'y a pas d'autre issue pour les partis de Raditch et du Narodni Klub, ainsi que pour le Yougoslovenski Klub (parti populiste) que de prendre une attitude franche et normale, en conformité avec les principes parlementaires et démocratiques, la même attitude que les autres partis collaborant au gouvernement ont prise depuis longtemps pour l'élaboration de la Constitution.

Bien que nous tenant solidement sur la base de l'unité nationale, de l'indivisibilité de l'Etat et de l'obligation pour notre Etat, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, d'être une monarchie constitutionnelle, parlementaire et héréditaire sous la dynastie des Karageorgévitch, nous admettons la possibilité en ce qui concerne les autres questions ou articles de la Constitution,

de concessions réciproques entre les partis ; c'est d'ailleurs ce qui a été déjà fait dans la commission constitutionnelle, ainsi que dans l'assemblée plénière, à l'occasion de la proposition de divers amendements. C'est ainsi que les questions économiques et sociales ont fait l'objet d'un compromis d'abord entre les radicaux et les démocrates, puis entre ceux-ci d'une part et les musulmans yougoslaves, les deux groupes agrariens, les social-démocrates, et même le parti républicain serbe et le Yougoslovenski Klub, d'autre part.

Il faut s'attendre, vu la bonne volonté qui existe, à ce qu'un compromis intervienne également entre les partis gouvernementaux et les partis qui réclament aujourd'hui l'organisation d'un Etat en provinces autonomes, en ce qui touche l'organisation administrative, c'est-à-dire le *self-government* des communes, des arrondissements et des départements. Si tous les partis tombent d'accord pour admettre que la compétence des *self-government* ne pourra concerner que les affaires qui ne touchent en aucune façon à l'unité et à l'indivisibilité de notre Etat — c'est-à-dire les affaires qui ne touchent pas aux principes d'un gouvernement et d'un parlement uniques — alors nous admettrons, tout au moins en principe, la solution de la décentralisation, ou plutôt de la « déconcentration », par voie de compromis. Dans ce cas, les régions qui bénéficieraient du *self-government* devront, en ce qui concerne leur superficie, leur nombre d'habitants et leur formation naturelle, sociale et économique, pouvoir s'acquitter des tâches que la loi leur attribuera sans que, toutefois, ces régions puissent être la simple continuation des anciennes provinces historiques.

* * *

Notre Etat est un pays essentiellement agricole, l'énorme majorité de notre population étant paysanne. Le paysan croate et slovène est un excellent élément, et sous ce rapport ne diffère pas du paysan serbe. Seulement le paysan serbe lui est supérieur par son éducation

politique, le paysan croate et slovène n'ayant pas le même sens de la nécessité d'un grand Etat national.

Ceci se conçoit d'ailleurs fort bien quand on sait que le paysan croate, par exemple, a été élevé dans l'hostilité à l'égard de l'Autriche-Hongrie, par conséquent à l'égard de l'Etat. Cette attitude, qui était inévitable en Autriche-Hongrie, pays oppresseur, a amené le paysan croate à considérer que tout le mal venait des lois et des fonctionnaires austro-hongrois, de l'Etat austro-hongrois lui-même, et que le seul remède à tous ces maux était dans la destruction de l'Etat. Un tel raisonnement est aujourd'hui employé abusivement par les agitateurs sans conscience, par des ennemis de notre Etat national et de notre unité. Le paysan croate, aussi bien que le paysan slovène, doivent arriver à la conscience d'un Etat qui est à eux et qui n'est plus cette ancienne Autriche-Hongrie qu'ils considéraient comme une ennemie. Ils prendront la conscience de ce changement bienfaisant quand, après la votation définitive de la Constitution, on aura fait de nouvelles lois uniformes pour tout le pays et qui correspondront mieux que les anciennes aux conditions de la société moderne et aux nécessités du monde agricole. Le choix des fonctionnaires qui appliqueront les lois ne sera pas de moindre importance pour satisfaire les paysans.

Alors seulement les idées autonomistes et fédéralistes perdront définitivement pied en Croatie et seront remplacées chez les paysans serbes, croates et slovènes par le désir de rivaliser d'amour pour la patrie et pour sa défense.

Tout ceci sera possible lorsque nous aurons voté définitivement la Constitution. Aussi est-il du devoir de notre Constituante de procéder le plus rapidement à son élaboration complète.

Dr Ivo RIBAR,
Président de la Constituante.

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

L'UNION INTERPARLEMENTAIRE ET SA PROCHAINE CONFÉRENCE

I

L'œuvre interparlementaire date de 1888. Son origine est pacifiste. Le mouvement organisé en faveur de la paix avait alors soixante-dix ans environ. Il avait débuté dans les pays anglo-saxons ; la première société de la paix fut fondée à New-York en 1815, deux autres la suivirent la même année aux Etats-Unis. En 1816, la *Peace Society* se constitua à Londres ; elle existe encore et c'est la seule société de la paix qui ait pu fêter son centenaire. En 1830, le comte J.J. de Sellon fonda la *Société de la Paix*, à Genève, première véritable société pacifiste sur le continent, car la *Société de la Morale chrétienne*, fondée à Paris par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, en 1821, avait d'autres buts en plus de sa propagande pacifique.

Ces premiers groupements constitués en vue de la paix étaient tous issus de préoccupations religieuses et morales. Leurs principaux promoteurs se recrutaient dans la secte des quakers ; ils combattirent la guerre,

parce qu'immorale et anti-chrétienne. Après 1840, le mouvement en faveur de la paix s'unit au mouvement libre-échangiste. Cobden et John Bright, Bastiat, plus tard Frédéric Passy, prirent une part active aux congrès de la paix, dont plusieurs se réunirent de 1843 à 1852 dans différentes villes européennes. C'est au congrès de la paix de Paris, en 1849, que Victor Hugo tint son fameux discours sur les Etats-Unis d'Europe. Toutefois, ces nouveaux éléments politiques et intellectuels ne changèrent pas sensiblement le caractère du mouvement. Il garda longtemps l'empreinte religieuse et morale que lui avaient donnée les quakers.

L'*Union interparlementaire*, fondée lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1889, après une réunion préparatoire qui avait eu lieu dans la même ville l'année précédente, ouvrit un nouveau chapitre. Les parlementaires se proposèrent surtout de développer la pratique de l'arbitrage. Leur groupement prit, au début, le nom d'*Union interparlementaire pour l'arbitrage international*, et ce n'est qu'après dix ans d'activité qu'ils abandonnèrent ce complément limitatif. En exprimant leur point de vue politique, ils préparèrent l'évolution du pacifisme vers des réalisations positives. L'Union organisa des conférences à Londres en 1890, à Rome en 1891, à Berne en 1892. Dans cette dernière ville elle se dota d'une organisation permanente, avec un bureau central à Berne, dont le conseiller national suisse, le Dr Albert Gobat, fut, pendant dix-sept ans, le secrétaire général honoraire, — sacrifice admirable de temps et de force dont l'Union ne lui saura jamais assez gré.

Sous la direction énergique de Gobat, l'Union fit de grands progrès ; des groupes furent fondés dans la plupart des parlements européens, et à la longue aussi en Amérique. Les conférences annuelles devinrent de plus en plus des manifestations imposantes en faveur de la politique d'arbitrage et de la coopération internationale. L'Union élabora un projet de cour d'arbitrage, elle discuta la question du désarmement, et celle de l'immunité, en temps de guerre, de la propriété privée sur mer ; elle effleura la question épineuse des nationalités.

Si l'Union n'a pas directement provoqué la réunion de la première Conférence de la paix, en 1899, dans la capitale des Pays-Bas, elle a au moins exercé une influence décisive sur la fixation de son ordre du jour.

La création de la Cour de La Haye est due à son initiative, et le statut de la Cour repose sur le projet qu'avait voté l'Union en 1895. La quantité de traités d'arbitrage qui s'ensuivit, après que la France et l'Angleterre eurent, en octobre 1903, donné le branle au mouvement, doit être considérée comme un résultat des efforts des « interparlementaires ».

Depuis la création du Tribunal de La Haye, l'Union s'est surtout occupée de préparer ses assises mondiales. La Conférence de St-Louis, en 1904, pria le président Roosevelt de convoquer une seconde Conférence de la paix ; les Conférences de Bruxelles, en 1905, de Londres, en 1906, en élaborèrent le programme, discutèrent de l'arbitrage obligatoire, de la réduction des armements, de l'organisation permanente des Conférences de la paix elles-mêmes. A la deuxième Conférence de la paix, en 1907, les « interparlementaires » enregistrèrent un échec, au moins partiel : aucun des trois problèmes que nous venons de mentionner ne fut résolu.

Les « interparlementaires » en conclurent qu'il fallait redoubler d'efforts, et que, surtout, il fallait concentrer les forces. A la Conférence de Berlin, en 1908, ils décidèrent de donner à l'Union une organisation plus efficace. Ils résolurent de mettre leur Bureau sous la direction d'un secrétaire général permanent et rémunéré, qui consacrerait tout son temps à son travail, et ils s'adressèrent aux différents gouvernements pour en obtenir des subventions. Les gouvernements y consentirent. Le Bureau fut transféré à Bruxelles, où il eut son siège jusqu'en 1914.

Pendant les années qui précédèrent la guerre mondiale, l'Union étendit le domaine de ses travaux. Des groupes nouveaux furent fondés en Europe et dans les autres continents ; l'Union en compta 24 en 1914 avec environ 3500 membres individuels, nominativement inscrits aux groupes. L'organisation des groupes s'améliora. L'Union fut dès lors une véritable fédération de Groupes nationaux,

dont chacun, dans son parlement, a le devoir d'agir selon les résolutions votées par les Conférences. En même temps des problèmes d'ordre économique furent mis à l'ordre du jour ; on prévit l'époque où les questions sociales, les questions intellectuelles, seraient discutées.

L'Union n'était plus une organisation simplement pacifiste, mais l'ébauche d'un parlement des parlements ; tout problème touchant aux intérêts communs de l'humanité pouvait être porté à sa tribune. Les questions qu'on lui soumettait étaient analysées par des commissions internationales d'étude ; les conférences étaient saisies de rapports approfondis, distribués en temps utile. Aux conférences de Genève et de La Haye, en 1912 et en 1913, de vrais débats parlementaires s'engagèrent. La principale préoccupation restait cependant toujours l'œuvre de La Haye. L'Union voua le meilleur de ses efforts à la préparation de la 3me Conférence de la paix, prévue pour 1915 ou 1916.

II

L'explosion de la guerre mondiale paralysa l'activité de l'Union comme celle des autres organisations internationales, sauf toutefois de celles de la haute finance et de la révolution. Mais le fait qu'elle avait créé à temps une organisation permanente, lui permit de conserver ses cadres, en attendant le retour de la paix. Le Bureau interparlementaire, transféré dès le mois d'août 1914 en Norvège, sur terrain neutre, a pu maintenir des relations avec tous les groupes nationaux, et ceux-ci ont été unanimement d'avis que le travail en commun devait être repris dès que les circonstances le permettraient. La plupart des Etats ont continué à verser, bien qu'avec une certaine irrégularité, dans quelques cas, leur subvention à l'Union.

Plusieurs groupes, notamment ceux des pays neutres et des pays anglo-saxons, ont montré une activité féconde même pendant la guerre. On sait que dès la première année de celle-ci, l'idée d'une organisation internationale en vue de prévenir le retour du fléau s'était imposée aux

esprits. Cette idée prit corps dans le projet d'une *Société des Nations*, qui représentait la synthèse des vœux les plus ambitieux des «interparlementaires» et des pacifistes en général. Il n'était que naturel que l'Union s'efforçât de réaliser cet idéal. Aussi les groupes interparlementaires scandinaves et suisses, ainsi que certain parlementaires anglais, français et américains s'occupèrent-ils de l'œuvre intitulée *Pour une paix durable*, dont le centre fut à La Haye, ainsi que des Associations pour la Société des nations qui se constituèrent à Londres, à Paris, en Amérique et ultérieurement dans d'autres pays. Cette idée n'aurait pas pris, pendant les années de guerre, un tel essor, elle ne se serait pas si rapidement réalisée sans le travail patient, souvent ridiculisé des pacifistes avant la guerre [1]. Les principes pacifistes forment la base du Pacte. Mais il est arrivé ici comme tant d'autres fois dans l'histoire, que les ouvriers de la onzième heure en ont reçu plus d'honneur que ceux de la première. Les pacifistes ont pu dire : *Sic vos, non vobis...*

Toujours est-il que les pacifistes, et en première ligne les «interparlementaires» appuyèrent chaleureusement l'initiative des Wilson, Léon Bourgeois et Cecil : elle répondait aux parties les plus positives de leur programme.

Lorsque, en octobre 1919, pour la première fois après la guerre, le Conseil interparlementaire se réunit à Genève, ville désignée par le Pacte comme siège de la nouvelle société, il tint à exprimer sa foi dans l'institution et il lui promit son appui par la résolution suivante :

«Le Conseil interparlementaire, réuni pour la première fois après la guerre mondiale, salue avec la plus profonde satisfaction l'avènement de la *Société des Nations*, fondée par le Pacte de Paris, du 28 avril 1919.

«Expression de l'idée élevée d'une coopération de tous les peuples au service du travail pacifique et productif, la Société des nations est appelée à garantir le

[1] Il faut pourtant reconnaître que certains orateurs de congrès avaient bien mérité qu'on se moque d'eux. Il faut reconnaître aussi qu'une partie des responsabilités de la guerre remonte à ceux des pacifistes qui aveuglaient leur gouvernement et leur peuple sur la possibilité d'un conflit, et en précipitaient ainsi la réalisation. Le pacifisme ne peut être que simultané. Si ce sont les plus justes ou les plus faibles qui désarment, les autres mobilisent. (N. D. L. R.)

monde contre le retour d'une guerre comme celle qui vient de dévaster l'Europe et à assurer aux populations le bienfait d'un désarmement progressif.

« Le Conseil, qui voit avec le Président Wilson dans la nouvelle organisation, le seul espoir de l'humanité, exprime la ferme confiance que l'Union interparlementaire vouera désormais tous ses efforts à l'affermissement et à l'évolution démocratique de la Société des nations. »

Pourtant, le retour de la paix ne permit pas à l'Union de reprendre tout de suite ses travaux dans leur plénitude. Une scission profonde se produisit dans son sein. Les groupes des pays qui avaient subi les plus cruelles épreuves par suite de l'agression allemande, se refusèrent à rencontrer leurs anciens ennemis, et les membres belges et français manquèrent à plusieurs réunions du Conseil ; à l'une d'elles les Allemands s'abstinrent également de venir. La première conférence après la guerre, qu'on avait espéré réunir en 1920, dut être ajournée à 1921. Elle aura lieu cette année-ci, à Stockholm, dans la même capitale où elle avait été convoquée pour le mois d'août 1914. Heureusement la détente qui s'est produite dans la situation internationale après l'acceptation de l'ultimatum de Londres par les Allemands, et après que le cabinet Wirth a fait preuve de sa ferme intention de satisfaire aux obligations contractées, aura pour conséquence que tous les groupes y seront représentés. On peut prévoir qu'une vingtaine d'entre eux enverront des délégués.

III

D'aucuns poseront la question — et effectivement elle a été posée souvent et avec insistance : L'Union interparlementaire aura-t-elle dorénavant une raison d'être ? Maintenant que la Société des nations existe, et puisqu'elle sera bientôt, il faut l'espérer, universelle, l'œuvre interparlementaire ne représente-t-elle pas une superfétation ? N'est-elle pas superflue, partant nuisible ? L'objection paraît fondée. Elle est cependant spécieuse.

La Société des nations représente les Etats, et même les gouvernements. Le Pacte distribue, avec une sagesse à laquelle il faut rendre hommage, les pouvoirs entre un Conseil, dominé par les Grandes Puissances, et une Assemblée où est consacré le principe de l'égalité juridique des Etats. Mais cette Assemblée, qui, sous certains rapports, revêt des formes parlementaires, notamment par la publicité et par la liberté de ses discussions, n'est pas un parlement véritable car elle est régie par le principe de l'unanimité, et les membres en sont désignés par leur gouvernement respectif, dont ils reçoivent les instructions. C'est dire qu'au sein de l'Assemblée règneront légitimement les soucis nationaux et les intérêts particuliers.

On a voulu obvier à cet inconvénient en proposant dès à présent certains amendements au Pacte : élection des délégués par les parlements ou même par les peuples ; libre vote de chacun des délégués ; suppression du *liberum veto.*

Ne serait-ce là des vœux pour le moins prématurés, peut-être même en principe contestables ? Certes, l'organisation prévue par le Pacte ne doit nullement être considérée comme intangible ; elle n'est qu'un commencement, et elle aura besoin de se développer sous plusieurs rapports, et par exemple dans le sens de la représentation des Etats et des peuples. Mais d'abord, le temps n'est pas venu d'une réforme aussi profonde ; puis, il nous semble qu'elle créerait une confusion des pouvoirs qui pourrait avoir des conséquences fâcheuses.

La Société des nations est en principe une fédération qui aspire à se garantir contre la guerre et à organiser une coopération des peuples pour des buts déterminés. Or, toutes les fédérations politiques connaissent deux représentations d'ordre distinct : d'une part s'expriment sur un pied d'égalité les éléments constitutifs de la fédération (Sénat américain, Conseil des Etats, au prorata de la population, en Suisse) ; d'autre part, dans une autre assemblée s'expriment les éléments populaires (Chambre des représentants aux Etats-Unis, Conseil national suisse).

Si la Société des nations admet un jour le principe de la représentation populaire, il semble que la seule solution

admissible serait de créer une autre Assemblée à côté de l'Assemblée actuelle. Il faudrait étudier avec grand soin la répartition des pouvoirs entre les deux Assemblées.

En attendant, il paraît qu'une institution libre, ou tout au plus de caractère officieux, pourrait utilement remplir le rôle de l'Assemblée populaire auprès de la nouvelle Société. L'Union interparlementaire semble toute indiquée pour ce rôle ; nous avons dit qu'avant la guerre elle était déjà pour ainsi dire l'ébauche d'un « parlement des parlements ». Il est vrai qu'elle ne revêt pas un caractère officiel, puisque les groupes parlementaires sont des associations libres (dans certains parlements ils comprennent du reste déjà la grande majorité et parfois même la presque totalité des parlementaires) ; mais elle possède, grâce à sa composition et au caractère sérieux de ses délibérations, une autorité incontestable. Impossible de qualifier d'insignifiantes les décisions qu'elle prend après de mûres délibérations.

Il est permis de prévoir qu'un jour, lointain encore, l'Union servira à créer la « Chambre basse » de la Société des nations.

Mais nous n'avons pas encore tout dit sur le rôle que pourra jouer l'Union auprès de la Société des nations.

Celle-ci est jeune et elle est imparfaite ; plusieurs Etats et des plus importants restent encore à l'écart. C'est dire qu'elle a besoin d'appui, qu'on lui rend grand service en tâchant de lui amener de nouveaux adhérents. On a entendu au récent congrès des Associations pour la Société des la nations, les chefs mêmes du Secrétariat permanent de Société insister sur la nécessité d'un semblable concours. Il doit venir des milieux populaires ou intellectuels que groupent ces associations ; mais il n'est pas moins désirable qu'il vienne des parlements, placés entre les peuples et les gouvernements.

En outre, les parlementaires sont appelés à rendre d'autres services d'un caractère distinct et très important.

On sait que le Pacte se base sur le principe fondamental de la souveraineté des Etats. La Société n'est pas, quoi qu'en disent les Américains, *a Super-State* ; ses organismes ne peuvent en rien obliger les Etats. Elle peut leur recom-

mander certaines mesures, mais rien de plus. Au Conseil et à l'Assemblée, chaque membre reste libre de donner son consentement ou de le refuser ; cela est vrai pour les sanctions, comme pour la réduction des armements. Il en est de même pour l'importante annexe à la Société des nations, le Bureau international du Travail. Les conférences qu'organise ce Bureau ne peuvent rien imposer aux Etats ; les gouvernements se sont seulement engagés à soumettre à leur parlement, dans un délai déterminé, les projets de conventions ou les vœux élaborés par ces conférences.

Qu'est-ce à dire ? Si la Société ou le Bureau du Travail doit atteindre des résultats pratiques et tangibles pour les armements, pour les réformes sociales, pour la question si brûlante à l'heure qu'il est de l'entrée en fonctions de la Cour de justice internationale, il est hautement désirable, il est même indispensable, qu'une institution existe, capable d'exercer une action sur les parlements.

C'est ce rôle que pourra jouer l'Union interparlementaire, par l'intermédiaire de ses groupes.

Inutile d'ajouter que de maintes façons l'Union pourra encore rendre service en suggérant des idées nouvelles, en prenant des initiatives, en exerçant une critique vis-à-vis de la Société. Qui ne voit, par exemple, l'utilité de tout premier ordre que pourra avoir une discussion au sein de l'Union, où les Américains sont représentés, sur l'attitude des Etats-Unis à l'égard de la Société. Un échange de vues, franc et face à face, pourra écarter bien des malentendus et vaincre bien des hésitations, peut-être même préparer les voies d'une conciliation.

IV

Le programme de la prochaine Conférence de Stockholm sera entièrement consacré aux problèmes que nous venons de soulever.

En tête de l'ordre du jour, figure comme de raison un rapport du Bureau sur l'activité de l'Union depuis la dernière conférence, celle de La Haye, en 1913. Une vive

discussion s'engagera sans doute sur l'attitude prise par l'Union au cours de la guerre et après les hostilités. Conformément à un principe qui l'a toujours guidée, l'Union n'a pas voulu prendre parti, même en face d'événements aussi graves que l'agression allemande et la violation de la neutralité belge. Des reproches lui ont été adressés à cet égard ; ils seront probablement réitérés à Stockholm. On évoquera peut-être la question des responsabilités de la guerre. Nous avons déjà dit qu'on a aussi reproché à l'Union de ne pas avoir exclu le groupe allemand. Cela lui était interdit de par sa constitution. Ses statuts ne prévoient pas un veto quant à l'adhésion d'un groupe constitué au sein d'un parlement régulier. Mais la question provoquera peut-être des débats émouvants.

Ce point du programme réglé, on abordera les deux questions fondamentales : « L'Union interparlementaire et la Société des nations », et « L'Union interparlementaire et le Bureau international du Travail ». On avait espéré obtenir le concours de Lord Robert Cecil pour le rapport sur la première question ; malheureusement Lord Robert, surmené, doit prendre une période de repos absolu après la clôture de la Chambre des Communes, et ne pourra se rendre à Stockholm ; il sera remplacé par un de ses compatriotes, probablement Lord Shaw of Dunfermline, un des juges d'appel de Grande-Bretagne, et l'un des soutiens les plus fidèles de la *League of Nations Union.* Ici se placera certainement une discussion sur la délicate question de l'entrée des Etats-Unis dans la Société des Nations, et en outre on tâchera de fixer l'attitude générale de l'Union vis-à-vis de la Société et du Bureau international du Travail.

Ce dernier point sera surtout repris en ce qui concerne le Bureau du Travail ; le rapport sur cette question a été confié à M. Justin Godart, ancien sous-secrétaire d'Etat et député de Lyon. On va probablement proposer la création de Comités du Travail au sein de chacun des groupes, qui seront chargés de veiller à la coopération active de leur pays à l'œuvre du Bureau.

Trois questions d'ordre général, relevant de la Société des nations seront ensuite discutées. M. Branting, ancien

président du conseil suédois, qui à présidé la 6me Commission de la Ire Assemblée de Genève, parlera de la *Réduction des Armements*, M. Treub, ancien ministre des finances des Pays-Bas, du *Problème économique et financier*, et M. le professeur Schucking, président du groupe allemand, soulèvera une question qui vient d'être écartée provisoirement par la Commission des amendements au Pacte : l'*Organisation des procédures d'enquête et de conciliation devant la Société des Nations.*

Il est à prévoir que pour la question des armements, si urgente et si fondamentale, M. Branting aura des propositions positives à soumettre. Les deux autres problèmes ne seront probablement traités pour ainsi dire qu'en première lecture ; il est à prévoir qu'on en confiera l'examen approfondi, entièrement ou en partie, à des commissions d'études qui rapporteront à des conférences ultérieures.

Au milieu du programme se place enfin une question qui paraît d'ordre intérieur, mais qui, à l'heure actuelle, et en vue des considérations développées tout à l'heure, présente un intérêt particulier. Nous voulons parler de la *Revision des statuts*, et notamment de la fixation d'un *Système de délégation des groupes aux Conférences interparlementaires.*

Ce ne sont pas là des questions nouvelles. Une « Commission d'Organisation » présidée par le président du Conseil interparlementaire et dont le rapporteur est M. Henri La Fontaine, sénateur de Belgique, étudie ce problème depuis de longues années. La création de la Société des nations et les nouveaux devoirs qui en découlent, vont probablement en hâter la solution.

Il s'agit en premier lieu de modifier le premier article des statuts qui définit le but de l'Union. Son objet d'avant-guerre, celui de favoriser le règlement pacifique des différends internationaux, peut être considéré comme acquis par l'adoption du Pacte. L'article sera amendé conformément à la résolution du Conseil interparlementaire d'octobre 1919, cité plus haut.

Plus complexe est l'autre problème, celui d'une délégation des groupes auprès des Conférences. Jusqu'ici, tous les membres des groupes avaient le droit d'y assister,

sans aucune limitation. Les Conférences servaient surtout pour la propagande. Il faut prévoir que dès à présent elles seront saisies de questions pratiques ; par conséquent des divergences de vues se produiront plus fréquemment, et la question du droit de vote revêtira un caractère plus important.

Faut-il maintenir dès lors, dans les réunions interparlementaires le principe de l'égalité juridique des Etats, déjà consacré pour l'Assemblée de la Société des nations ?

Il ne semble pas. Ces réunions feraient dans ce cas double emploi, au moins dans une large mesure. Mais plus important encore est un autre argument.

Le souci de l'intérêt national, sauvegardé par la représentation égale et par le principe de l'unanimité, est parfaitement légitime. Mais il ne doit pas être exclusif. A côté des intérêts nationaux, il y a les intérêts communs ; au-dessus de la patrie il y a l'humanité.

Edith Cavell l'a dit avant d'aller au martyre : « *I have realised that patriotism is not enough* .» Certes, le patriotisme est un sentiment noble et élevé, mais il ne doit pas dominer exclusivement. Il y a à côté du patriotisme des intérêts et des sentiments qui ne connaissent pas les frontières entre les Etats, de grands courants d'ordre économique et social, intellectuel ou moral, qui groupent des adhérents dans toutes les nations. Ces intérêts et ces sentiments ne sont pas moins légitimes ; ils demandent une représentation, et ils pourront la trouver au sein de l'Union interparlementaire. Sous ce rapport, les groupes nationaux se présenteront comme des circonscriptions électorales, qui enverront un nombre limité de délégués aux Conférences, élus d'après le principe proportionenl. Les bases de la représentation pourront être conçues d'après des principes variés ; la population en sera un, le commerce extérieur calculé par tête d'habitant un autre, le nombre de députés réunis dans le groupe un troisième. Mais il est important qu'un nombre minimum soit assuré à chaque groupe, afin que les intérêts divergents — ouvriers et agricoles, intellectuels et économiques, — ou les préoccupations morales, puissent trouver une expression adéquate.

Ainsi les assises interparlementaires deviendraient de vrais parlements humains en raccourci. On n'y voterait pas par nations ; on se tendrait les mains à travers les frontières. On aurait créé l'ébauche d'une vraie représentation de la société humaine.

Au fond, c'est là le principe même de la Société des nations. Il ne s'agit pas seulement d'écarter la guerre ; certes, c'est là un but grand et beau. Il s'agit de créer une vraie société humaine, en développant la coopération internationale. Des divergences de vues se produiront. La discussion est utile ; la contradiction est salutaire. Il faut lui créer un champ libre, afin que les divergences se fassent jour. Il faut éduquer ainsi les peuples au point de vue international. Le principe fondamental de la démocratie, c'est la liberté de la pensée et la liberté de la discussion.

Chr. L. LANGE.
Secrétaire Général de l'Union Interparlementaire.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

162 délégués de 19 pays différents sont venus du 7 au 11 juin à Genève tenir le Ve Congrès de l'Union des Associations pour la Société des Nations. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que la Société des Nations a vu ses généreux, mais un peu encombrants amis tenir leur réunion à son siège. Pour éviter toute équivoque dans l'esprit du public, le Secrétariat de la Société n'a pas offert ses locaux aux congressistes comme il l'avait fait deux mois auparavant aux membres du Comité interparlementaire et le Conseil a reculé d'une bonne quinzaine sa treizième session pour mieux marquer la distinction. En dépit de ces précautions des méprises se sont produites et la *Neue Freie Presse* de Vienne prenant le vœu de la réunion pour une délibération valable a annoncé à ses lecteurs l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations.

Ces erreurs ne tirent pas à conséquence. En fait il est très heureux que ces amis zélés soient venus prendre contact avec les fondations dont ils se sont fait les défenseurs. Des réceptions au Palais des Nations et au Bureau international du Travail leur ont permis de se rendre compte de l'activité de ces organismes et des compétences de leurs fonctionnaires [1].

Comme il était aisé de le prévoir, les deux tendances qui s'étaient manifestées au cours des assemblées précédentes se sont accusées dès la première séance, des orateurs s'efforçant de limiter le débat

[1] L'organe de l'Association britannique, *Headway*, organise pour les membres de la « League of Nations Union » une visite à Genève du 1er au 6 août. Pour dix livres sterling les souscripteurs auront le privilège, tous frais de voyage et d'hôtel payés, de prendre part à une conférence officieuse soit au Secrétariat de la S. d. N., soit au B. I. T., « sans parler de trois magnifiques excursions dans quelques-uns des plus beaux paysages du monde. »

à l'étude des moyens de propagande, les autres reprenant le mot de M. Bourgeois à la troisième assemblée de Bruxelles et cherchant à entraîner leurs collègues à ce qu'ils dénomment l'avant-garde de la Société des Nations. Cette dernière conception admise tacitement ne s'est pas affirmée d'une manière péremptoire. Toutes les fois qu'il s'est agi d'aborder une question délicate, Macédoine, Monténégro, Corée, les plus ardents marquèrent une extrême réserve. Il a suffi que les Japonais, à qui le mot Corée ne semblait pas présenter une consonance agréable, prononçassent le mot Irlande pour étouffer les velléités de discussion libre.

Cette prudence a pu paraître à d'aucuns excessive. Sans doute oublient-ils que la Société des Nations est en elle-même une initiative hardie et qu'il faut à tout prix en consolider les bases avant de lui donner à porter un trop lourd fardeau. Pourquoi accentuer encore l'avance quand les gouvernements qui ont fondé la Société marquent encore un tel retard vis-à-vis de leur propre création. Il faut avant tout forcer les retardataires à rejoindre le gros avant de lancer de nouvelles forces en éclaireurs. Les gouvernements n'en sont pas encore à abdiquer une part de leur souveraineté et en votant des résolutions qui seraient condamnées à rester platoniques, l'Union des associations risquerait de se discréditer et de nuire à l'institution qu'ils veulent soutenir.

Des quelques 25 résolutions votées par la Conférence, celle qui a produit le plus d'effet et qui aura sans doute la répercussion la plus grande est la motion présentée par la délégation française demandans l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations. Le fait que cette délégation comptait des personnalités éminentes telles que le recteur de l'Université de Paris, M. Appell, M. Aulard, M. de Lapradelle, souligne encore toute la signification de ce vœu : « Dans l'intérêt de la paix véritable et de la coopération des peuples, le Congrès émet le vœu que l'Allemagne soit admise le plus tôt possible dans la Société des Nations, conformément au pacte de cette Société. »

On a fait remarquer, il est vrai, et la presse américaine ne s'en est pas fait faute, que les conditions posées dans les derniers mots ne diffèrent pas des garanties réclamées par M. Viviani à la I^e Assemblée de la Société des Nations. Il n'en est pas moins vrai qu'un pas de plus a été fait vers la consolidation de la paix. L'Union des associations a tenu à encourager ceux qui en Allemagne se sont fait les apôtres de l'idée en admettant dans son sein la *Deustche Liga fur Volkerbund*. M. Appell, au cours d'une interview, a reconnu « qu'il y a actuellement en Allemagne de bons éléments et des gens qui ont promis sérieusement de collaborer à l'œuvre entreprise pour l'avenir de l'humanité ».

Au point de vue pratique la Conférence a nommé secrétaire général au siège de l'Union à Bruxelles, M. Théodore Ruyssen, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, directeur de la Revue *La Paix par le Droit* et a constitué un sous-secrétariat à Genève. Elle a nommé une Commission permanente de propagande qui, espérons-le, s'attellera courageusement à la lourde tâche qui lui est dévolue.

*
* *

Au point de vue commercial, le mouvement international s'est manifesté par deux réunions importantes à Lisbonne et à Liverpool-Manchester.

A Lisbonne, la Conférence parlementaire internationale du commerce tenait sa septième assemblée plénière. Créée en juin 1914 à l'inspiration du Commercial Committee de la Chambre des communes, elle comptait primitivement huit Etats adhérents dont l'Allemagne. Cette dernière a naturellement été écartée au cours de la guerre, mais des pays nouveaux sont venus s'adjoindre aux premiers. Le but de la conférence est « de réunir, dans une action concordante, les commissions du commerce ou de législation commerciale établies spécialement en vue de poursuivre en commun l'unification des lois, ordonnances et coutumes en matière commerciale, en se bornant aux questions susceptibles de recevoir une solution internationale, et d'assurer ainsi aux nations participantes, grâce à leur mutuel concours, une protection plus efficace de leurs intérêts à l'étranger. »

Les questions abordées à la conférence sont la participation aux bénéfices, le change, les arrangements commerciaux, la simplification des formalités douanières, les transports par chemin de fer et voies navigables, les routes internationales et le régime des fleuves internationaux au point de vue des canaux destinés à y donner accès, les transports commerciaux en Afrique et l'enseignement commercial supérieur. Une bonne partie de ces questions ont déjà fixé l'attention de la Société des Nations et de ses commissions spéciales. Il suffit de rappeler la conférence financière de Bruxelles et celle du transit à Barcelone pour montrer à quel point il y a chevauchement. La conférence de Lisbonne d'ailleurs n'a pas méconnu les travaux de ses devancières et y a fait allusion dans ses résolutions. Elle a demandé notamment que les Gouvernements et les Parlements s'inspirant dans la conduite des affaires publiques des résolutions de la Conférence de Bruxelles, s'abstiennent de toute émission nouvelle de billets non gagés par les besoins commerciaux. Elle a approuvé et appuyé les recommandations du comité provisoire des communications et du transit convoqué par la Société des Nations et réuni à Paris en octobre 1920, en tant que ces recommandations se rapportent aux passeports, aux visas de transit, aux bagages enregistrés, aux certificats de fonds et de valeurs en la possession des voyageurs et à la délivrance de billets directs. Enfin dans la question du régime des transports commerciaux en Afrique elle a reconnu les résolutions prises par la Conférence générale des communications et du transit tenue à Barcelone sous les auspices de la Société des Nations.

Cette déférence marquée de la Conférence parlementaire internationale du commerce vis-à-vis de la Société des Nations a-t-elle sa contrepartie ? Quelle est en particulier l'attitude de la Société des Nations à l'égard de l'Institut international du commerce créé à Bruxelles par cette conférence ? Pourquoi cet Institut fondé par des commissions parlementaires d'Etats membres de la Société des Nations n'est-il pas encore placé sous l'autorité de la Société ? Pourquoi les débats de Lisbonne n'ont-ils pas été suivis par un fonctionnaire du Secrétariat de la Société ? Autant de questions qui viennent naturellement à l'esprit et qui montrent combien il est urgent d'assurer d'une manière effective la liaison entre la Société des Nations et les organismes internationaux déjà existants, même si ceux-ci n'ont qu'un caractère semi-officiel.

Il faut en tous cas interpréter l'absence de la Société des nations à Lisbonne comme une réserve discrète du Secrétariat vis-à-vis d'une organisation officieuse qui peut-être même ne l'avait pas convié à ses débats.

A Liverpool, s'est ouverte le 13 juin une Conférence mondiale du coton à laquelle prenaient part 250 délégués — d'autres disent 500 — appartenant à 20 pays différents. En fait les débats eurent lieu principalement entre les délégués américains venus au nombre de 150 et les délégués britanniques. Cette conférence avait pour précédent un Congrès international du coton à Atlanta (Georgie U. S.) en 1907 et la première conférence mondiale du coton à la Nouvelle-Orléans en 1919.

Parmi les interventions qui se sont produites à la Conférence il faut citer celle de Sir Drummond Fraser nommé par la Société des Nations, organisateur des crédits internationaux sur la base du projet Ter Meulen. Sir Drummond Fraser expliqua le plan de l'économiste hollandais et déclara que la Société des Nations ne pouvait prendre aucune responsabilité financière mais assumait une certaine responsabilité morale.

A Manchester où la Conférence poursuivit ses travaux à partir du 16, le professeur Umberto Ricci, de l'Institut international d'Agriculture, à Rome, exposa le fonctionnement de cet office public soutenu par 59 gouvernements, ajoutant que si la Conférence lui faisait confiance, l'Institut serait heureux de vouer une attention particulière aux statistiques concernant le coton.

Enfin le Bureau international du Travail ayant distribué une brochure sur les heures de travail dans l'industrie textile, le directeur adjoint M. H. B. Butler, plaida la cause, en l'absence de M. Albert Thomas, de la semaine de 48 heures. Un des membres de la Conférence se déclara incapable de comprendre comment la diminution des heures de travail pourrait entraîner une augmentation de la productivité. Un autre orateur ajouta qu'il serait impossible de compenser avant nombre d'années la diminution du travail par un perfectionnement de l'outillage. Où 14 millions de balles de coton étaient nécessaires avant la guerre, 12 millions suffiraient maintenant, le rendement

ayant baissé d'un septième. Quant au bienfait que la classe ouvrière pourrait tirer pour sa santé et sa culture intellectuelle du loisir qui lui est concédé, l'orateur constate que ce temps libre est surtout consacré aux divertissements. L'ouvrier non seulement produit moins, mais dépense plus pour son amusement, ce qui risque de mener à une crise économique sinon à un désastre.

Pendant que le coton motivait dans la Lancashire cette importante conférence, le caoutchouc faisait l'objet d'une exposition internationale, la Ve, dans l'*Agricultural Hall* de Londres (5-17 juin). La France, la Belgique, la Hollande, le Portugal et le Brésil participaient à cette exposition qui mettait en évidence toutes les utilisations industrielles de la précieuse gomme. L'attention était attirée principalement par les revêtements destinés à être employés pour couvrir des planchers voire même des rues et des espaces publics.

A Edimbourg, le 13 juin s'est ouvert un congrès de « rotariens », ou membres des *Rotary Clubs*. Ces clubs sont aujourd'hui au nombre de 936 et comptent au total près de 60,000 membres. A Edimbourg le congrès en réunissait 2,500 dont 1,500 venus d'Amérique. Les rotariens forment une association internationale de gens d'affaires, de commerçants, d'industriels, de membres de professions libérales. A la fois pratiques et mystiques, ils ont pour objectif d'encourager les habitudes de stricte moralité commerciale ou professionnelle, de traiter les affaires dans une atmosphère de confiance et de sympathie, de stimuler l'intérêt de chaque individu dans la prospérité civique, morale, sociale et économique de sa communauté, de ne pas profiter des désordres et de malheurs publics pour édifier une fortune rapide et injustifiée. Tout membre d'un *Rotary Club* adopte un jeune homme dans les affaires ou l'industrie, le guide, le conseille et lui facilite sa carrière. L'insigne est une petite roue dentée portée à la boutonnière. Le mouvement s'est propagé principalement dans les pays de langue anglaise, mais tend à s'étendre. Dans un but de propagande un millier de rotariens en quittant Edimbourg se sont rendus à Paris pour provoquer la fondation en France d'un *Rotary Club*.

A Padoue, la IIIe foire internationale d'échantillons (1er-15 juin) a remporté son succès habituel. Les Etats de l'Europe centrale y étaient particulièrement bien représentés. La foire de Leipzig y avait son stand. A Turin une exposition internationale horticole semble n'avoir été internationale que de nom.

A Paris, à la fin du mois de mai, s'est tenue une conférence internationale contre les épizooties ; 43 pays étaient représentés. La conférence a tracé un vaste programme de recherches scientifiques et décidé d'instituer un bureau permanent qui serait pour les animaux domestiques ce qu'est pour l'homme l'Office international d'hygiène publique.

A Paris également, la Commission internationale d'agriculture s'est réunie le 20 juin. Elle a affirmé sa foi dans la Société des Nations dont elle aspire à devenir un organisme permanent.

Au point de vue des transports, la Commission internationale du Danube a siégé à Paris à plusieurs reprises dans le courant du mois de juin ; celle du Rhin s'est tenue à Strasbourg, puis à Bâle du 15 au 18 juin. A Vienne le 30 juin s'est ouvert un congrès des tramways et chemins de fer routiers. L'association compte 450 membres de presque tous les pays d'Europe, des ingénieurs pour la plupart, et les communications ont revêtu presque toutes un caractère technique.

* * *

A Neuchâtel s'est réuni du 24 au 26 mai la VIIe Conférence de l'Union internationale des amies de la jeune fille. Les pays représentés étaient l'Allemagne, le Danemark, la France, l'Italie, la Norvège, la Suède et la Suisse. L'Union après 44 ans d'existence va prendre le nom de Fédération des Unions des amies de la jeune fille. La conférence s'est occupée de la question de la traite des femmes et a émis des vœux qui devaient être soumis à la conférence intergouvernementale convoquée le 30 juin au siège de la Société des Nations.

A Utrecht, du 11 au 13 juin s'est tenue l'assemblée plénière du Comité universel des Unions chrétiennes de jeunes gens sous la présidence de M. Paul Des Gouttes. 53 délégués de 24 pays différents étaient présents. La conférence a étudié les questions d'ordre intérieur soulevées par l'admission de deux nouvelles alliances nationales ; celles de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie. Enfin des décisions très positives ont été prises au sujet des émigrants.

La question d'une internationale catholique a été abordée sous trois formes différentes. A Paris (20 mai) la Semaine des écrivains catholiques a discuté la question de la restauration de la chrétienté, mais s'est prononcée contre l'appellation même d'internationale catholique, le mot internationale semblant trop décrié. A Rome le Bureau de la Confédération internationale des syndicats chrétiens, connue sous le nom d'Internationale blanche a dressé le bilan de se progrès (27 mai). A Feldkirch (17 juin) les associations catholiques d'assistance développées surtout en Allemagne et en Autriche sous le nom de Caritas, ont tenu une conférence dans le but d'étudier l'opportunité de créer une internationale des Caritas. La première tâche sera de provoquer la formation de Caritas dans les pays où il n'en existe pas encore.

La lutte d'influence entre la Fédération syndicale internationale d'Amsterdam et celle de Moscou continue. Dans sa séance du 18 mai, le Comité exécutif de l'Internationale d'Amsterdam a déclaré qu'on ne saurait reconnaître aux organisations syndicales le droit d'appartenir à la fois à deux internationales différentes. En conséquence toute organisation qui fera acte d'adhésion à l'Internationale de Moscou se mettra d'elle-même en dehors de la Fédération syndicale internationale d'Amsterdam (18 mai). Cette résolution a déterminé un certain nombre

de syndicats à se prononcer en faveur d'Amsterdam contre Moscou, syndiqués marseillais, cheminots tchécoslovaques, mineurs allemands (2 juin), Fédération internationale des ouvriers chapeliers (Zurich, 6-9 juin), postiers français (18 juin), confédération générale du travail du Bas Rhin (21 juin), typographes suisses (23 juin). Par contre, le Comité exécutif de la Fédération américaine du travail a résolu de refuser de s'affilier à Amsterdam et décidé de garder encore son indépendance.

Le 13 juin s'est tenue à Moscou une conférence internationale des femmes communistes. La déléguée allemande déclara que les femmes devaient prendre une part active aux luttes révolutionnaires, connaître tous les aspects de ces luttes et apprendre à se servir d'un fusil.

* * *

Du 20 au 25 mai s'est tenue à Copenhague une conférence de la Croix-Rouge sur les maladies vénériennes pour les pays du Nord de l'Europe. Les Croix-Rouges représentées à cette conférence étaient celles du Danemark, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de la Finlande, des Pays-Bas, de la Norvège et de la Suède. C'est la première fois que la Croix-Rouge allemande est invitée par la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge à prendre part à une de ses conférences.

Du 26 au 28 mai, l'Union académique internationale a tenu à Bruxelles sa deuxième session. Sur les 16 pays qui ont adhéré à l'association, 11 étaient représentés. L'Union a réglé les détails d'exécution du *Corpus des vases antiques* qui va être publié par la collaboration des différents musées ; elle a résolu de poursuivre la publication du catalogue des manuscrits alchimiques et notamment d'éditer plusieurs volumes relatifs aux manuscrits grecs ; elle a décidé de commencer la publication des œuvres de Grotius par celle de sa correspondance ; elle a fixé la forme dans laquelle serait entreprise une réédition du *Glossarium* de Ducange ; elle a approuvé le projet relatif au droit coutumier d'Indonésie et prescrit de rassembler les documents indigènes se rapportant à la vie juridique des Indonésiens. Enfin, elle a étudié le projet de carte archéologique de l'Empire romain et de complément au *Corpus* des inscriptions grecques et latines : ces deux derniers projets vont être soumis à l'examen des différentes académies.

Etienne CLOUZOT.

REMARQUES

«Pro domo».— Avec ce numéro-ci, la *Revue de Genève* commence sa deuxième année. Nous trouvera-t-on excessifs si nous osons espérer qu'elle a tenu les promesses de juillet 1920 ? Sans entrer dans le détail, notons qu'en douze numéros, elle a donné un *Ballet* inédit de Descartes, un roman de Gorki et un autre de Geijerstamm, des nouvelles de Kouprine, Arnold Bennett, Edouard Estaunié, George Moore, Joseph Conrad, un acte d'Ivo de Voïnovitch, des essais d'André Suarès, Blasco Ibanez, Elie Faure, Hugo de Hofmannsthal, Bernard Shaw, l'important ouvrage philosophique d'Albert Thibaudet sur *La campagne avec Thucydide*, le récit de la bataille de la Marne par le général von Kluck, des poèmes en prose de Carl Spitteler, Edmond Jaloux, Logan Pearsall Smith, Francis de Miomandre, Pierre Girard, le si curieux exposé de psychanalyse de Freud, des études historiques, politiques ou littéraires de Jean G. Aubry, Benedetto Croce, Edouard Claparède, Raoul Allier, Marie-Thérèse Ollivier, Geneviève Maury, T. G. Masaryk, René Payot, Charles Rivet, Jacques Bainville, Nicolas Gay, Charles Macfarland, von Gerlach, Apponyi, G. Hérelle, Georges Guy-Grand, William Martin.

Les chroniques nationales ont été signées de noms aussi éminents que Förster, Curtius, Fernau, Prittwitz-Gaffron (*Allemagne*), Oliveira Lima, R. de Carvalho, Robalino Davila (*Amérique latine*), Bechhofer, Edward Shanks (*Angleterre*), Redlich (*Autriche*), Louis Piérard (*Belgique*), Staïnoff (*Bulgarie*), Soong Tsung Faung (*Chine*), John Erskine (*Etats-Unis*), Westermarck (*Finlande*), Daniel Halévy, Georges Guy-Grand, Edmond Jaloux, Henri Clouzot (*France*), Andreadès (*Grèce*), H. Robbers (*Hollande*), Jules Andrassy (*Hongrie*), G. Ferrero, G. Prezzolini (*Italie*), Albert Cohen (*Israel*), Kucharjewski (*Pologne*), Jorga (*Roumanie*), Paul Milioukov (*Russie*), Markovitch (*Serbie*), Blanck (*Suède*), Seippel, Borgeaud (*Suisse*), Hasbovek, Stavnik (*Tchécoslovaquie*).

La chronique internationale a groupé les noms de Sophy Sanger, Carrie Chapman-Catt, Camille Huysmans, Adolphe Keller, Etienne Clouzot, colonel Feyler, James Vallotton, Georges Goyau, Alexis François, A Krafft. Rappelons encore notre numéro consacré à la 1re Assemblée de la Société des nations et auquel ont collaboré lord Robert Cecil, le colonel House, Branting, Tittoni, Albert Thomas, Gustave Ador, Sir David Henderson, William Rappard. N'oublions pas enfin, nos revues des revues, notes, bibliographies, etc.

Pour une première année, un tel résultat représente, nous pouvons bien le dire, un rude effort. La récompense a été de voir que la *Revue de Genève* éveille de l'intérêt, un intérêt très particulier, dans des milieux et des pays fort divers. D'illustres écrivains, et aussi des

inconnus, nous ont exprimé des encouragements auxquels nous avons été très sensibles. Des revues, des journaux de toutes langues ont approuvé notre tentative, signalé nos articles. Des collaborateurs nouveaux nous ont apporté spontanément leur concours. Nos abonnés dont l'ensemble forme un groupement bien cosmopolite puisqu'ils se trouvent dans 30 Etats, animés des mêmes curiosités généreuses, du même souci de haute culture, se sont multipliés.

Mais ils ne sont pas encore assez nombreux. Alors nous nous adressons à eux, puisqu'ils veulent bien, dans leur grande majorité, nous demeurer fidèles à l'entrée de cette seconde année, et nous venons leur demander de nous procurer de nouveaux amis. Ils savent quelles sont les difficultés terribles que rencontre aujourd'hui toute publication, le prix de la composition typographique, le prix du papier, le prix des affranchissements. Ils ne savent pas assez avec quelle économie quasi sordide nous gérons notre affaire. Nous consacrons nos forces et notre temps à améliorer, développer la revue, mais son sort est entre les mains de ses lecteurs. Si chacun d'eux voulait utiliser la carte d'abonnement qui est encartée dans ce présent numéro, et nous trouver un abonné nouveau, son avenir serait assuré. L'effort n'est pas grand de dire à un parent, à un ami : « Tenez, voici une bonne revue, originale, qu'il faut lire : signez cette carte, mettez un timbre, et je la jetterai moi-même à la boîte. »

Allons, mystérieux abonné qui souris en parcourant ces lignes, abonné multiple et anonyme auquel nous pensons tous les jours sans le connaître, écoutez-nous, exaucez notre demande : Un abonné nouveau, rien qu'un abonné nouveau. Et si vous voulez nous faire plaisir, inscrivez votre nom dans le coin de la carte, pour que nous puissions vous remercier, ô Abonné silencieux et redoutable...

* * *

PIERO JAHIER. — Piero Jahier, dont nous publions la *Famille pauvre* et le *Portrait de Soldat Somacal, Louis*, est un des jeunes écrivains qui ont eu le plus de succès, récemment, en Italie. Il est né en 1884, d'une vieille famille vaudoise du Piémont. Il perdit de bonne heure son père, qui était pasteur, et devint à treize ans chef de famille. Dès le début de la guerre il s'engagea dans les alpins où il obtint le grade de capitaine. Après Caporetto, il fut chargé, pour remonter le moral des soldats, d'éditer un « journal de tranchées » qui obtint une très grande faveur et tira à trente mille exemplaires.

Jahier nous écrit qu'il a toujours été réfractaire à l'*atmosphère d'annunzienne.* « Je pris un premier contact avec les milieux intellectuels grâce à la *Voce*, de Prezzolini, qui exprimait un mouvement idéaliste très complexe, tendant à une interprétation religieuse de la vie en dehors de toute confession. » Il vise « à l'équilibre entre le contenu et la forme, à cette sereine domination de la matière qui constituera son classicisme ». Il s'agit de conquérir son âme, la forme viendra par surcroît.

Jahier, que la critique de son pays a traité de grand écrivain, au style biblique et populaire, a publié trois volumes : *Ragazzo*, *Gino Bianchi*, *Con me e con gli alpini.* On aimera dans les pages que nous donnons de lui, cette tendresse, cette humanité qui l'ont rendu célèbre.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu de France :

L. A. Montal : *Prière à Myotis* (Grasset, Paris).
Claude Anet : *Petite Ville* (Grasset, Paris).
Francis de Miomandre : *Le pavillon du mandarin* (Emile-Paul frères, Paris).
Scipio Slapater : *Mon frère le Carso* (F. Rieder, Paris).
François Mentré : *Espèces et variétés d'intelligences* (Bossard, Paris).
Gabriel Marcel : *Le Cœur des autres* (Cahiers verts, Paris).
Emile Masson : *Utopie des Iles Bienheureuses* (F. Rieder, Paris).
Armen Ohanian : *Dans les griffes de la civilisation* (Grasset, Paris).
Georges Guy-Grand : *Le Conflit des idées dans la France d'aujourd'hui* (Rivière, Paris).
Marc Elder : *Le sang des dieux* (Albin Michel, Paris).
Paul Meunier : *Clemenceau et Rosenberg* (Société mutuelle d'éditions, Paris).
André Spire : *Samaël* (Crès, Paris).
Léandre Vaillat : *Paysages de Paris* (Cie générale transatlantique, Paris).
Pierre Mac-Orlan : *A bord de l'Etoile matutine* (Crès, Paris).
René Arcos : *Caserne* (F. Rieder & Cie)
André Baillon : *Histoire d'une Marée* (F. Rieder & Cie).
André de Maday : *La Charte internationale du travail* (F. Rieder & Cie).
Robert d'Humières : *Le livre de la beauté* (Mercure de France, Paris).
Paul Drouot : *Eurydice deux fois perdue* (Société littéraire de France, Paris).
Pierre Chaine : *Les Scrupules de M. Bonneval* (Grasset, Paris).
Fénelon : *Ecrits et lettres politiques* (Bossard, Paris).
Proudhon : *Du principe fédératif* (Bossard, Paris).
La Mettrie : *L'Homme machine* (Bossard, Paris).
Roger Lambelin : *Le règne d'Israel chez les Anglo-saxons* (Grasset, Paris).
G. Sabini : *Le fond d'une querelle* (Grasset, Paris).
Séverine : *Line* (Crès, Paris).
Guégan : *L'invitation à la fête primitive* (Messein, Paris).

de Belgique :

G. Barnich : *Essai de politique positive* (Lebèque, Bruxelles).
M. Wilmotte : *Notice sur Charles Potvin* (Hayes, Bruxelles).
L. Piérard : *Films brésiliens* (Rossel, Bruxelles).

de Suisse :

C. F. Ramuz : *Salutation paysanne* (Georg, Genève).
R. Morax : *Le Roi David* (La Licorne, Lausanne).

de Haiti :

Louis Morpeau : *Anthologie haïtienne des poètes contemporains* (Héraux, Port-au-Prince).

LA REVUE DE GENÈVE

AOUT 1921. N° 14.

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ

ADMINISTRATEURS :
PAUL CHAPONNIÈRE ; ALFRED NICOLE

ABONNEMENTS : SUISSE : Un an, Fr. 36.— ; Six mois, Fr. 19.— ; Trois mois, Fr. 10.—. Prix du numéro, Fr. 4.— :: AUTRES PAYS : Un an, Fr. 44.— ; Six mois, Fr. 23.— ; Trois mois, Fr. 12.—. Prix du numéro, Fr. 4.50. :: La REVUE paraît le 15 de chaque mois. :: Reproduction et traduction des oeuvres publiées par la REVUE DE GENÈVE interdites pour tous pays. :: Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la REVUE DE GENÈVE en double exemplaire. —— Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an. —— Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées :: :: de 1 franc en timbres-poste ou mandat. :: ::

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de LA REVUE DE GENÈVE *rognés* voudront bien nous en faire la demande.

ADMINISTRATION : 46, RUE DU STAND, GENÈVE
TÉLÉPHONE 93-11. CHÈQUES POSTAUX : I. 1778

LA REVUE DE GENÈVE

CHRONIQUES NATIONALES

Allemagne. F. W. Förster. — von Prittwitz-Gaffron.
Amérique latine... Robalino Davila. — Alfonso Reyes. — Ronald de Carvalho — M. Oliveira Lima.
Angleterre. C. E. Bechhofer. — Edward Shanks.
Autriche.... Joseph Redlich.
Belgique.... Louis Piérard.
Bulgarie.... Petco Stainoff.
Chine...... Soong Tsung Faung.
Espagne.... Ad. Salazar.
Etats-Unis.. John Erskine.
Finlande.... Edward Westermarck.
France.... Daniel Halévy. — Edmond Jaloux.
Grèce...... André Andreadès.
Hollande.... Hermann Robbers.
Hongrie... Comte J. Andrassy. — Frédéric Riedl.
Israël...... Albert Cohen.
Italie..... Guglielmo Ferrero. — Giuseppe Prezzolini.
Norvège.... Johan Bojer.
Perse..... Habibullah Khan Chahab.
Pologne..... Jan Kucharzewski.
Portugal.... Cte de Penha-Garcia.
Roumanie... N. Jorga.
Russie.... Paul Milioukov. — Nicolas Roubakine. — Alexis Tolstoï.
Serbie...... Lazare Markovitch.
Suède...... Anton Blanck.
Suisse...... *Divers.*
Tchécoslovaquie...... Hasbovec.
Turquie.... D. Basri-bey.
Ukraine.... Alexandre Choulguine

LA REVUE DE GENÈVE publiera dans ses prochains numéros des lettres inédites de Tolstoï et de Benjamin Constant; L'Attitude de l'Allemagne vis-a-vis de la France, de Georges Bernhard; Les Mémoires d'un souverain déposé, de G. Ferrero; L'avenir de l'Europe, de H. de Keyserling; L'Elfe, de Lord Dunsany; L'Ame du Peuple, de Just Havelaar; Walter Pater, par George Moore; L'Ami des jeunes filles, par Edmond Jaloux; Baudelaire, par Charles du Bos; La Technique du Geste, par E. Jaques-Dalcroze; Maurice Barrès et sa politique rhénane, par René Lauret; etc., etc.

Dépositaires généraux de La Revue de Genève :

France : Pour la fourniture en gros, s'adresser aux Messageries HACHETTE, 111, rue Réaumur, à Paris (IIe).

Angleterre : Messageries HACHETTE, King William Street. 16, London W. C. 2.

Belgique : Dépôt principal, Agence DECHENNE, 14, Galerie du Roi, Bruxelles.

Hollande : Fransche Bœkhandel FEIKEMA, CAAERLSEN & Co, Singel 151-153, Amsterdam.

Hongrie : Librairie Ferdinand PFEIFER, ZEIDLER Frères, Budapest, IV Kossuth Lajos Utca 7.

Costa Rica : Trejos HERMANOS, Apartado 869, San José, Costa Rica.

Haïti : Madame J. J. MANIGAT, Entre la 16me et 17me rues, Avenue A. Cap Haïtien. H. AMBLARD, Port-au-Prince.

Pour l'Italie, on peut s'abonner sans frais chez M. Ulrich HŒPLI, Libraire, Galleria de Christoforis, Via Vitt. Emmanuele, Milan.

LES

CRITIQUES MILITAIRES DU XIXe SIÈCLE

ET LA

DÉFENSE DES TERRITOIRES MONTAGNEUX

En 1798, la paix régnant, — elle avait été signée l'année d'avant à Campo-Formio, — le Directoire français ordonna à ses troupes d'envahir l'Helvétie. On a su depuis que l'existence du trésor de Berne n'avait pas été étrangère à cette résolution ; il devait servir à couvrir les frais de l'expédition d'Egypte projetée par Bonaparte. Cette raison ne fut pas la seule ; elle ne fut même pas alléguée, naturellement ; le Directoire invoqua la nécessité d'une action préventive pour garantir le régime révolutionnaire contre la réaction monarchique :

« La coalition, proclama-t-il, s'est moins formée contre la France que contre les principes de la Révolution. A la vérité, la paix vient d'être signée ; mais la haine que leur vouent les Souverains n'est pas moins active ; et les chicanes diplomatiques qu'opposent l'Empereur et l'Angleterre à la conclusion de la paix générale, en prouvant qu'ils ne cherchent que l'occasion d'une rupture, démontrent la nécessité d'établir un juste équilibre entre les Etats démocratiques et les monarchiques. Or, la Suisse, cet antique

refuge de la liberté, foulée aux pieds par une insolente aristocratie, ne peut conserver plus longtemps la forme de son gouvernement sans priver la France d'une partie des ressources et de l'appui qu'elle serait en droit d'en attendre sous un autre régime, en cas que la guerre vienne à se rallumer. »

En raison de quoi, l'Helvétie fut occupée tout entière. Le printemps 1799 trouva l'armée de Masséna sur le Rhin saint-gallois, prête à pénétrer dans les Grisons et à tâter le Tyrol.

Car l'invasion de la Suisse avait incontinent rallumé les hostilités et pour y faire face le Directoire avait chargé le général Jourdan de prendre l'offensive dans l'Allemagne du sud, tandis qu'en Italie Scherer irait border l'Adige. Entre ces deux attaques, l'Armée d'Helvétie établirait la l'aison.

Les premières opérations avaient rempli le mois de mars. A fin mai, la situation était entièrement transformée. Battu par l'archiduc Charles entre le Danube et le lac de Constance, à Stockach, Jourdan s'était réfugié derrière le Rhin badois. Entamée à Magnano, l'armée de Scherer reculait à travers la Lombardie poursuivie par Souvaroff. Découvert sur ses flancs, Masséna accompagnait cette double retraite. Il alla s'établir en défensive derrière la Limmat et l'Aar inférieure.

Quand vint l'automne, la situation fut transformée de nouveau. Après avoir pénétré en Suisse et fait face à Masséna de juillet à septembre, l'archiduc Charles repassa le Rhin. Il laissait à Zurich Korsakoff et ses Russes, que Souvaroff devait rejoindre en traversant les Alpes. Souvaroff ne déboucha pas à temps et Korsakoff isolé fut battu par Masséna. L'archiduc revint alors sur ses pas. Trop tard. Korsakoff était en pleine déroute et Souvaroff, plus qu'à moitié détruit, filait dans les Grisons.

Ainsi finit cette campagne qui laissait tout à recommencer. En Italie, les Autrichiens tenaient la Lombardie et le Piémont, mais en Helvétie et dans l'Allemagne du sud, le Rhin séparait de nouveau les combattants comme ci-devant. Aucune victoire décisive n'avait couronné la manœuvre de l'un ni de l'autre belligérant.

En 1815, lors de la discussion des traités de Vienne et de Paris qui mirent le terme aux guerres de la Révolution et de l'Empire français, le négociateur suisse, Pictet de Rochemont, fondé sur la campagne de 1799, soutint la thèse, et la fit admettre, que la neutralité perpétuelle de la Suisse était « dans l'intérêt de la politique de l'Europe entière ». Il s'agissait, bien entendu, de la neutralité militaire. A cette époque, personne ne se fût avisé de voir dans la neutralité autre chose que la qualité d'un Etat qui refuse de prendre parti dans la guerre d'autrui. Pictet de Rochemont fit valoir qu'en 1798 les Français avaient commis une erreur en violant la neutralité du territoire helvétique, moins à cause de la résistance qu'ils y avaient rencontrée de la part des populations que parce qu'ils avaient incité leurs adversaires à venir les y affronter. Ils finirent, il est vrai, par l'emporter sur ce théâtre des opérations, mais sans que le résultat terminât la guerre et après avoir subi de lourdes pertes qui n'auraient pas été supérieures s'ils avaient mené toutes les opérations hors de Suisse, dans les vallées où ils auraient bénéficié de la concentration de leurs forces que le passage par les montagnes leur fit perdre.

D'autre part, les Austro-hongrois n'eurent pas à se féliciter davantage d'avoir suivi les Français en Suisse. Comme ces derniers, ils essuyèrent des pertes, — le maréchal Souvaroff notamment, — qu'ils auraient évitées dans des régions moins inhospitalières et d'un parcours plus aisé. Ainsi, tout le monde aurait trouvé son profit à ne pas mettre les pieds dans ce nid de guêpes de l'Helvétie. La France et l'Autriche pouvaient toutes deux éviter le retour de leur faute en s'accordant réciproquement la certitude que les passages alpins qui reliaient les vallées du Danube et du Pô, grandes lignes d'opérations de leurs armées, ne serviraient plus jamais à l'autre. Il suffisait de reconnaître la volonté exprimée par la Suisse de rester neutre en tout temps. En échange, et pour la mettre en mesure d'appliquer mieux cette volonté, les Etats directement intéressés, France et Autriche, avec la participation des autres grandes puissances européennes, s'engageraient à lui garantir contre quiconque l'inviolabilité et l'intégrité de son territoire. Ainsi fut fait.

Comment, dans le cours des ans, l'opinion publique en Suisse en est-elle venue à modifier, dans son essence, la thèse de Pictet de Rochemont, le phénomène est intéressant à observer, mais difficile à expliquer. Les éléments d'appréciation sûrs échappent aux recherches. Pictet de Rochemont avait dit : Les généraux ont intérêt *à ne pas conduire* leurs armées sur le territoire helvétique, terrain difficile, trop accidenté, impropre aux offensives. Que nos voisins le reconnaissent, ils reconnaîtront une vérité avantageuse à chacun d'eux. Veuille donc la Suisse interdire à tous la tentation d'utiliser son territoire malaisé, de sorte que personne ne puisse plus, — selon une expression militaire courante à cette époque, — « donner jalousie » à son adversaire de ce côté-là. Profitant de cette interdiction, chacun se sentira affranchi du risque d'être entraîné sur ce mauvais terrain. L'Europe entière en aura le profit.

L'opinion publique en Suisse a renversé les termes. De l'intérêt des généraux *à ne pas diriger* leurs armées en Suisse, elle a fait un intérêt *à les y diriger*, intérêt capital parce que l'occupation de son territoire serait d'un tel avantage pour l'occupant que ses adversaires en seraient d'emblée en état de grave infériorité. La Suisse est en Europe une citadelle centrale et dominante Que celui qui la détienne possède la puissance militaire, il commande les Etats d'alentour. Il est dès lors de l'intérêt de leur liberté à tous, ce qui veut dire de l'intérêt politique de l'Europe entière, que ce passage déterminant leur soit interdit à tous, et, à cet effet, commis à la garde d'une petite nation incapable d'abuser d'une situation géographique aussi privilégiée, et dont la neutralité traditionnelle devient par sa perpétuité la sauvegarde de chacun.

Que cette opinion soit courante en Suisse, même dans les milieux les plus accoutumés à l'examen critique des faits de l'histoire, rien n'est plus facile à prouver. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la presse et sur les documents officiels pour relever la curieuse évolution qui s'est produite dans le cours d'un siècle.

Le *Journal de Genève* ne passe pas, par exemple, pour un journal où l'on s'exprime à la légère. Il en est peu de plus

autorisé et qui inspire une confiance plus légitime. Voici ce qu'il écrivait dans un bulletin du 1er août 1917 :

« La puissance militaire qui possèderait le Gothard serait la maîtresse du monde ; elle n'aurait besoin pour le dominer que de se maintenir. Contre elle personne ne pourrait rien..... La neutralité suisse a été la sauvegarde de l'Europe. Si nous avions faibli, si notre armée avait cessé la garde de nos frontières ou si elle était al ée les défendre au loin, qui sait quel conquérant dicterait aujourd'hui, du haut de nos cimes, la loi aux peuples. »

Le 1er août est jour de fête nationale. En pareille occurence, la ferveur patriotique peut perdre de vue, pasagèrement, les limites de la réalité. Mais deux ans plus tard, un autre journal, également considéré, la *Tribune de Lausanne*, aborda le même objet et conclut de la même façon. Son bulletin est du 21 février 1920. L'auteur y expose les raisons de notre neutralité « telles qu'on nous les a montrées jusqu'à présent ». « Nous avons toujours cru, écrit-il, parce que des hommes politiques et des militaires nous l'ont dit et répété à tel point que c'est devenu article de foi, et aussi parce que le simple bon sens paraît confirmer l'opinion des spécialistes, que les puissances européennes avaient un intérêt majeur à ce que les passages des Alpes fussent bien gardés ... Nous continuerons à croire qu'en nous reconnaissant *les gardiens d'une position stratégique importante,* les puissances garantes de notre neutralité ont su ce qu'elles faisaient ».

La *Nouvelle Société helvétique* est assurément une des associations de Suisse dont les membres s'appliquent à l'étude des questions d'intérêt national avec le plus grand souci d'indépendance et de sincérité ; ils s'affranchissent dans la plus large mesure de tout esprit de prévention et de tous préjugés. Dans une de ses assemblées générales, en 1918, le rapporteur, examinant l'attitude de la Confédération suisse pendant la guerre, a formulé, entre autres, le passage suivant : « ... Cette neutralité ainsi gardée l'a été, il faut qu'on s'en rende compte chez nous et au loin, dans l'intérêt de l'Europe autant que dans le nôtre. *Nous avons veillé pour l'Europe, comme les fondateurs de la Confédération ont veillé pour l'ancien empire germanique, sur les routes des*

Alpes. » La *Nouvelle Société helvétique* a fait de ce rapport une brochure de propagande.

Opinions personnelles, dira-t-on. Non, d'abord parce qu'on pourrait multiplier les citations à tel point qu'il en ressortirait le témoignage d'une opinion générale. Nous avons cru parce que tout le monde et le bon sens nous l'ont dit, écrit le collaborateur de la *Tribune de Lausanne.* Secondement, parce que la documentation officielle apporte un autre témoignage dont on ne saurait méconnaître la valeur. Dès son premier message à la Conférence de Paris et à tous les Etats ; *Memorandum relatif à la neutralité de la Suisse,* du 8 février 1919, le gouvernement de la Confédération a mis la thèse de 1815 ainsi transformée au premier rang de celles sur lesquelles il a basé son action diplomatique. Insistant sur les services plus grands que l'Europe doit retirer d'une Suisse neutre que d'une Suisse participante à des sanctions militaires, il expose qu'elle continuera à offrir un asile sûr à la Croix-Rouge internationale, et «à assurer par ses propres forces la garde de la forteresse centrale de l'Europe ».

« Le maintien de cette institution séculaire (la neutralité perpétuelle), dit ailleurs le même document, est aussi précieux pour l'Europe que pour la Suisse elle-même. Ce n'est pas sans raison que les grandes puissances réunies en 1815 à Paris, ont déclaré que « la neutralité et l'inviolabilité de la Suisse sont dans les vrais intérêt de la politique de l'Europe entière ». Cette déclaration a gardé toute sa valeur.

« *La Confédération helvétique doit comme par le passé rester la gardienne des passages des Alpes.* »

Nous sommes ici à l'aboutissement de l'évolution subie par la thèse de Pictet de Rochemont. La transformation est complète et la contradiction absolue. Du blanc nous avons passé au noir. L'intérêt de chacun est de ne pas venir sur ce territoire, a dit le négociateur de 1815 ; l'intérêt de chacun est de se précipiter sur ce territoire, dit le négociateur de 1919. Comment ce phénomène s'est-il produit ?

Sans doute faut-il placer à son origine une confusion entre la tactique et la stratégie ; la tactique qui est l'art d'utiliser sur un *terrain* les diverses armes dont une armée

est composée, et la stratégie qui est l'art de conduire les armées sur un *territoire*, de façon à tirer du succès tactique qu'elles recherchent — la bataille victorieuse,— l'exploitation la plus avantageuse aux fins de la guerre. Il n'est pas douteux que l'occupation d'une position d'où l'on domine l'adversaire — c'est ici que le bon sens peut être invoqué, — constitue un avantage tactique. Le plus jeune des lieutenants le dira, et, ce qui est mieux, le démontrera. De l'avantage tactique, la croyance populaire, qui n'y regarde pas de si près et ne distingue pas entre la tactique et la stratégie, a fait un avantage stratégique.

On en retrouve du reste une preuve dans l'opinion régnante à la fin du XVIIIme siècle, opinion contre laquelle le général de Clausevitz multiplie ses sarcasmes, et l'archiduc Charles ses mises en garde, et qui veut que l'occupation d'un territoire montagneux garantisse le commandement sur les parties basses. Cette croyance, elle aussi, peut avoir encouragé le Directoire à prendre possession de la Suisse en 1798.

Un second argument a été offert par le succès de la campagne de Marengo, en 1800. La plume du merveilleux journaliste qu'était Bonaparte n'y aura pas nui. On n'a pas songé à opposer au Bonaparte de 1800 celui de 1797 qui, en levant à temps le siège de Mantoue, exemple que Mélas aurait pu suivre en levant à temps celui de Gênes, avait montré comment on reçoit et détruit un adversaire qui descend des passages alpestres.

Un mot de Bonaparte, mot de citation fréquente en Suisse, mais que jusqu'ici je n'ai pas su retrouver dans ses écrits, aura servi de troisième argument. « La puissance qui possèderait le Gothard, aurait-il dit, serait la maîtresse du monde ! » Si le mot a été prononcé, il serait utile d'en rechercher la genèse et de voir si l'interprétation du grand public correspond à son sens exact. On s'étonne dans tous les cas, à bon droit me semble-t-il, que le grand conquérant si désireux d'être le maître du monde ait précisément renoncé au Gothard qui devait lui permettre de réaliser son ambition et qu'en y renonçant il ait fourni à Pictet de Rochemont un argument que celui-ci n'a eu garde de négliger. Voici le passage :

« Il est des esprits qui se refusent à admettre les conclusions d'une logique rigoureuse et les inductions fondées sur d'incontestables faits, parce qu'ils se défient d'une dialectique qui peut être trompeuse ; ils ont besoin d'une autorité imposante pour fixer leurs incertitudes. Quelle autorité moins récusable pourra-t-on leur offrir que celle de l'homme, qui, réunissant à l'instinct de la conservation un pouvoir colossal et un génie extraordinaire, *retira ses armées de la Suisse pour être plus en sûreté* ? »[1]

Mais plus que tous ces arguments d'ordre militaire et historique, un argument d'ordre psychologique, j'entends de psychologie populaire, mérite sans doute d'être invoqué. Il ne semble pas qu'une théorie manifestement contraire à celle que les faits justifient puisse se généraliser avec la conviction qu'on vient de voir et s'imposer pareillement sans y avoir été sollicitée par des sentiments assez puissants pour fausser l'observation des réalités. Il en a été ainsi, en Suisse, très probablement.

Un de ces sentiments puissants est issu vraisemblablement du rôle que jouent les Alpes dans notre vie intérieure et nos conceptions helvétiques. Notre littérature en donne d'abondantes preuves. D'une part, la majesté des Alpes, leur poésie, leur splendeur, la fermeté de leurs assises, leur élancement vers le ciel, tout cet ensemble d'harmonie et de force sereine dont les Suisses sont en général profondément pénétrés; d'autre part le rapprochement qu'ils ont toujours fait entre l'Alpe et leur liberté, l'Alpe siège idéal de l'indépendance du montagnard, boulevard de sa sécurité. De poétique, ce sentiment s'est mué peu à peu en une conception pratique. Puisque les escarpements formidables et pour ainsi dire insurmontables de l'Alpe sont le siège de la traditionnelle indépendance helvétique, là aussi est son refuge naturel et les lieux de sa suprême défense. L'occupation des Alpes par l'armée fédérale n'est pas seulement la sauvegarde de l'Europe, elle est celle de la Suisse elle-même ; elle devient pour beaucoup de Suisses la caractéristique de ce que l'on serait tenté d'appeler une stratégie helvétique.

[1] *De la Suisse dans l'intérêt de l'Europe.*

Faut-il encore des preuves ? En 1919, deux brochures ont paru qui peuvent être sérieusement invoquées comme telles. L'une appartient à la Suisse allemande. L'auteur se demande quelles seraient les suites, pour l'armée fédérale, d'une invasion par le sud du lac de Constance. Il ne donne pas une opinion personnelle, dit-il, car il ne se sent pas de compétence militaire, mais des techniciens lui ont expliqué que l'armée se retirerait dans les Alpes, et il est manifeste qu'il n'en doute pas ; c'est la manœuvre naturelle [1].

L'autre brochure, publiée dans la Suisse romande, est consacrée à la Société des nations. L'auteur relève « les éventualités stratégiques que l'on s'est plu à accumuler pour combattre tour à tour, et dans des buts contraires, soit le maintien de la neutralité helvétique, soit l'entrée de la Suisse dans cette Société ». Débat superflu. « En cas d'une invasion par des forces supérieures..... et, s'il y avait nécessité, l'armée fédérale s'appuierait toute entière sur un réduit central qui peut être rendu inexpugnable : le massif des Alpes [2] ».

Les auteurs sont des hommes sérieux, des esprit réfléchis ; et non seulement ils sont convaincus de la justesse de leurs vues, mais persuadés que leur opinion est celle de leurs lecteurs. Ils ne songent pas à instruire le public ; c'est inutile ; le public est instruit déjà ; en sa compagnie ils affirment ce qui est, et qu'il admet comme eux, car c'est l'évidence.

A ce premier sentiment, proprement helvétique, poésie alpestre devenue conception stratégique, un second semble devoir être ajouté, d'un caractère plus altruiste. Il convient, pour en juger, de se rappeler l'hérédité militaire de la nation suisse, nation fondée sur trois siècles de guerre, mais non pas d'une guerre dynastique, guerre d'un seul pour lequel des sujets combattent ; la guerre qui la fonde est une véritable guerre de tous pour tous, dans laquelle chacun soutient sa propre querelle; populaire, démocratique, menée non par des sujets contraints, mais par autant de souverains qu'il y a de combattants, voulue

[1] Dr Vetsch, *Schweiz und Vorarlberg*.

[2] Ch. Borgeaud, *La Neutralité suisse au centre de la Société des Nations*.

de chacun, et qui a déposé ainsi son germe d'hérédité dans chaque individu.

Puis, ces trois siècles prenant fin, mais l'hérédité militaire étant créée, c'est au service d'autrui que ces souverains vont combattre. Ils servent la cause des rois, non pour la cause ni pour les rois, mais pour la guerre, et c'est au serment du soldat suisse qu'ils vont être fidèles sur tant de champs de bataille pendant trois nouveaux siècles entiers.

Voilà le départ ; le départ des vertus militaires d'abord, puis celui de ces vertus mises au service des Etats étrangers, sans distinction d'Etats pourvu qu'ils fassent la guerre ; deux traditions qui se lient, qui se fondent ensemble pour former l'âme militaire d'un peuple et par conséquent d'une armée puisque cette armée est ce peuple.

Ces gens-là ne se contenteront pas longtemps de l'idée qu'ils défendent leurs Alpes magnifiques pour eux seuls, égoïstement, l'arme à la bretelle, presque sans risque. Ils ont pendant trop longtemps versé trop de leur sang pour les autres. Si maintenant ils montent la garde au pied des hauts passages blanchis par les neiges éternelles, c'est qu'à cette garde ils ont été commis par l'Europe. Pour celle-ci encore, dans son intérêt à elle toute entière, ils tiennent une fois de plus leur serment.

* * *

Cela dit, redescendons sur la terre où les armées se meuvent, et consultons les grands écrivains militaires du XIXe siècle. Je m'adresse aux trois plus grands seulement qui ont eu l'avantage d'apprendre la guerre en la pratiquant : l'archiduc Charles, le général Jomini et le général de Clausevitz. Le premier retient spécialement l'attention parce qu'à ses talents de stratégiste, c'est-à-dire de théoricien de la guerre, il allie la qualité de stratège, c'est-à-dire de conducteur d'armées. Il commanda en chef dans plusieurs campagnes et fut le meilleur adversaire des meilleurs généraux de la Révolution.

Tous trois, à la même époque à peu près que Pictet de Rochemont, s'emparèrent de la question qu'il avait

traitée, et tous trois, comme lui, se fondèrent essentiellement sur la campagne de 1799. Mais affranchis des intentions diplomatiques et de politiques nationales qui devaient naturellement inspirer l'homme d'Etat, ils limitèrent leur désir à la recherche des vérités de la stratégie et à l'exposé de la science militaire.

Outre la campagne de 1799, l'archiduc Charles commenta la campagne de 1796 qu'il avait menée contre les Français dans l'Allemagne du sud. Sa thèse générale fut que, contrairement à l'opinion qui veut que la domination des montagnes procure la maîtrise sur la vallée, c'est la maîtrise dans la vallée qui procure la domination des montagnes. Les phases principales de la campagne de 1799 résumées ci-dessus semblent bien justifier ce point de vue. Du jour où les Autrichiens s'avancèrent sur le Rhin badois, et où Souvaroff traversa la Lombardie, Masséna qui tenait le territoire dominant de l'Helvétie recula et son aile droite lâcha le Gothard. L'archiduc Charles conclut « que la possession du plat pays prépare et assure, sous les rapports stratégiques, l'occupation des montagnes [1]». La campagne du St-Bernard en 1800 est pour lui une confirmation de cette vérité ; Bonaparte ne se mit en marche que lorsqu'il fut certain que Moreau tenait solidement l'Allemagne du sud jusqu'au delà du lac de Constance.

D'une façon générale, l'archiduc pose en principe que la montagne est désavantageuse au défenseur. En ce qui concerne particulièrement la supériorité à obtenir en Allemagne, dans le duel entre l'Est et l'Ouest, les Alpes ne retiennent pas son attention ; tout dépend de ce qui se passe dans la vallée du Danube. Il écrit :

L'histoires des guerres qui ont eu lieu au sud de l'Allemagne depuis la conquête de la Germanie jusqu'au commencement du XIXe siècle fournit mille preuves de cette maxime que la vallée du Danube est la clef de ce pays. En tous temps on s'est battu sur les bords de ce fleuve et l'issue de ces grandes luttes a toujours été à l'avantage du parti qui s'en était rendu maître.

En 1796, deux armées françaises ayant pour elles la supériorité du nombre s'avancèrent des bords du Rhin jusqu'à Amberg et Munich. Les Autrichiens se maintinrent dans une partie du défilé du Danube à Ingolstadt et Ratisbonne, et l'ennemi fut bientôt repoussé au delà du Rhin.

[1] *Campagne de 1799 en Suisse et en Allemagne.* Tome IIe, chap. 10.

En 1805, la campagne fut terminée dès que les Français furent maîtres du fleuve.

Napoléon en remportant une victoire à Ratisbonne et en forçant ce point en 1809 s'ouvrit un vaste champ à d'autres succès ; cependant ses progrès furent interrompus tant que l'ennemi se maintint sur la rive gauche du Danube. Ce ne fut qu'après l'en avoir écarté qu'il couronna ses opérations par de grands résultats [1].

Quant au massif alpin, qu'en pense-t-il ? Voici :

La mode gouverne les hommes, même dans les opinions qui doivent appartenir au domaine des sciences. Là comme ailleurs, des adeptes donnent le ton, prônent avec emphase des lieux communs, souvent même des erreurs comme des vérités incontestables, fruits de leurs profondes méditations. Le public les croit sur parole, et ils trouvent des partisans dans la foule qui ne sait que répéter, ne pense et n'examine jamais. D'autres, plus instruits renoncent trop souvent à leur propre conviction soit par faiblesse, soit par un respect servile pour le jugement de la pluralité...

C'était un article de foi, généralement reçu dans l'armée autrichienne comme dans la française, qu'en occupant les montagnes on dominait la plaine. Le dicton « maître des sources et maître des bouches » se trouvait à l'ordre du jour. La vérité de ce principe, mille fois reconnue dans les manœuvres, dans les positions, dans les combats, dans toutes les rencontres de la guerre, n'était pas douteuse dans le sens de la tactique ; mais on voulait l'appliquer aux grandes conceptions de la stratégie, et l'on tirait la conséquence qu'il fallait porter la guerre dans les montagnes pour obtenir des succès dans la plaine. Cette fausse induction fit naître l'opinion générale à cette époque, que la Suisse était le boulevard de la France, comme le Tyrol était celui de l'Autriche, et que l'occupation des plus hautes montagnes de l'Europe devait être le premier objet des opérations. On considérait ces masses comme des bastions qui flanquaient l'Allemagne et l'Italie, et comme des citadelles, d'où l'on pourrait faire échouer par des sorties les entreprises de l'ennemi en Souabe, en Bavière, sur le Pô et sur l'Adige...

...Voilà les principes sur lesquels on fondait alors le système de la guerre, et lorsque les événements eurent prouvé la vice de ces combinaisons, plutôt que d'en revenir, on avait encore l'injustice d'attribuer l'insuccès des opérations à l'inhabileté des généraux, et on se plaisait à sacrifier la gloire des armées à une prévention malheureuse. [2]

Jomini ne pouvait manquer d'aborder ce même objet. Il l'a fait à plusieurs reprises, dans divers écrits, élargissant la discussion et serrant la question de plus près. Il distingue le cas où un pays entièrement montagneux, comme le Tyrol et la Suisse, ne forme qu'une zone du théâtre d'opérations et celui où il forme l'échiquier principal. Dans le

[1] *Principes de la stratégie.* Tome I[er].

[2] *Campagne de 1799 en Suisse et en Allemagne.* Tome I[er], chap. III,

premier cas, l'importance des montagnes n'est que relative ; on pourra plus ou moins se borner à les masquer comme une forteresse, pour aller décider les grandes questions dans les vallées. Il s'exprime comme suit à ce propos :

Longtemps on a mis en doute si la possession des montagnes rendait maître des vallées, ou si la possession des vallées rendait maître des montagnes. L'archiduc Charles, ce juge si éclairé et si compétent, a penché pour la dernière assertion et démontré que la vallée du Danube était la clef de l'Allemagne méridionale.

Cependant, il faut en convenir, tout doit dépendre dans ces sortes de questions, des forces relatives et des dispositions du pays. Si 60,000 Français s'avançaient en Bavière, ayant en présence une armée autrichienne égale en force qui jetterait 30,000 hommes en Tyrol avec espoir de les remplacer par des renforts à son arrivée sur l'Inn, il serait assez difficile aux Français de pousser jusqu'à cette ligne, en laissant sur leur flanc une pareille force maîtresse des débouchés de Scharnitz, de Fussen, de Kufstein et de Lofers.

Mais si cette armée française avait jusqu'à 130,000 combattants, et quelle eut remporté assez de succès pour s'assurer la supériorité sur l'armée qui serait devant elle, alors elle pourrait toujours former un détachement suffisant pour masquer les débouchés du Tyrol et pousser sa marche jusque sur Linz, comme Moreau le fit en 1800.[1]

Si le territoire montagneux forme l'échiquier principal de la guerre les combinaisons stratégiques semblent se compliquer. Le général Jomini renvoie ici à son commentaire de la campagne de 1798. En ordonnant l'invasion de la Suisse pour un motif politique étranger à la stratégie, le Directoire français a commis une erreur fatale Si les Français étaient entrés en Suisse pour en faire la conquête et s'y fixer définitivement, on eût compris un pareil motif qui, sans légitimer l'usurpation, le rendait au moins plausible. Mais comment espérer que l'Europe sanctionnerait jamais un pareil accroissement ? L'erreur du Directoire a donc consisté à croire qu'il consoliderait la position militaire de la France par l'occupation passagère des montagnes helvétiques :

On peut dire hardiment qu'il s'affaiblit au contraire, en raison de l'extension démesurée que cela donnait à sa défense. Car ce n'est pas seulement l'augmentation d'une étendue circulaire de près de cent lieux qu'il faut considérer ici, c'est la continuité permanente d'une ligne qui, de Venise court par Trente et Constance, jusqu'aux marais de la Frise et de la mer du Nord. Cet espace étant coupé en deux par la masse des Alpes, si l'on neutralisait ce centre, il en résulterait que cha-

[1] *Précis de l'art de la guerre*; Ire partie, art. 28.

cune des fractions, isolée en elle-même, offrirait une ligne d'opérations entièrement indépendante. On pourrait dès lors choisir sur chacune des ailes le point stratégique le plus convenable à ses opérations sans s'inquiéter de ce qui se passerait aux accessoires. Par exemple, la gauche appelée à couvrir le Rhin s'attacherait particulièrement à l'espace entre Strasbourg et Mayence, sans craindre que l'ennemi se portât sur ses extrêmités, le long de la mer, ou de la ligne neutre. On peut en dire autant de la droite chargée de protéger la Lombardie ; car toute sa défense se concentrerait sur l'excellente ligne du Mincio ou de l'Adige.

Mais en comprenant le territoire suisse dans le front d'opérations, dès lors tout se trouve lié, depuis l'Adriatique jusqu'aux bouches de l'Yssel ; et de cette étendue de trois cents lieues on s'attachera à tout couvrir, parce que l'ennemi pourra tout attaquer. La ligne de l'Adige, comme celle de Strasbourg à Mayence, n'y seront plus que des fractions secondaires, dont la défense et l'attaque seraient subordonnées à ce qui se passerait à quelques lieues plus loin. La Suisse elle-même, flanquée par la Souabe et l'Italie, devra être gardée partout, si le sort des combats attire les deux partis sur ses frontières. Celui qui l'occuperait réduit à s'y défendre serait obligé de couvrir Bâle comme Schaffhouse, Reineck comme le Gothard, et le Simplon aussi bien que le Mont-Cenis, sans être dispensé pour cela d'avoir des forces imposantes sur le Rhin et le Pô. Ainsi la puissance qui se trouverait réduite à la défensive, ayant ses armées morcelées en vingt corps, donnerait prise partout à un ennemi actif et entreprenant, qui par la rapidité de ses mouvements, saurait multiplier ses forces assaillantes [1].

Jomini conclut que ce fut une faute inouïe pour la France de comprendre la Suisse comme champ d'opérations dans un plan de campagne, et que cette faute fut la même de la part de l'Autriche.

Cet auteur se rapproche ainsi de Pictet de Rochemont en ce qu'il considère le territoire helvétique comme défavorable aux opérations de la stratégie dans un conflit entre l'Est et l'Ouest européen. Il s'éloigne du diplomate en ce qu'il se montre moins absolu que lui sur le danger de son occupation en toutes circonstances. D'une part, il réserve le rapport des effectifs au terrain ; d'autre part, il envisage cette occupation dans le cas spécial de 1798-1799, cas de deux belligérants qui s'affrontent sur tout l'espace de l'Adriatique à la mer du Nord et qui tous deux sont réduits à la défensive par l'insuffisance de leurs effectifs pour un aussi vaste front, ce qui les expose à la dissémination de leurs forces et au risque des surprises.

[1] Jomini, *Histoire critique et militaire des guerres de la révolution.* X[e] tome, chap. 77.

Le général de Clausevitz intervient à son tour dans le débat. Il s'étonne que Jomini ait pu soutenir que l'occupation de la Suisse ait été également désavantageuse pour les deux partis. Théoriquement déjà une pareille opinion n'est pas soutenable. Si une opération est désavantageuse pour l'un des belligérants, elle est nécessairement avantageuse pour l'autre. Ou bien, de part et d'autre, avantages et inconvénients se compensent et dans ce cas la chose devient, dans son ensemble, indifférente.

En fait, la faute a été commise par les Français. Un territoire que sa neutralité interdit aux belligérants agit sur les opérations comme le ferait une mer infranchissable. S'il coupe les fronts des deux armées opposées, il interrompt leurs communications à toutes deux ; elles subissent un égal désavantage. Mais si ce territoire est en avant d'un des fronts, la situation est en général au bénéfice de la défense qui, sur un front réduit d'autant, peut grouper plus étroitement ses forces pendant que les combinaisons offertes à l'assaillant diminuent avec la limitation des zones d'attaque. En outre, si le territoire neutre est devant le centre de la position défensive, l'assaillant seul, qui doit contourner l'obstacle, subit le désavantage de l'interruption des communications parallèles au front.

En 1798-1799, malgré l'initiative qu'ils prirent d'envahir l'Helvétie et malgré la qualité supérieure de leurs troupes, les Français n'étaient pas dans une situation d'effectifs qui justifiât une autre attitude que celle de la défense. Ce fut donc une grande faute de la part de leur gouvernement de supprimer la neutralité de la Suisse, faute accrue par l'insuffisance du plan de campagne qui, entre autres, attribua une importance toute particulière aux points les plus élevés, parce qu'à cette époque la mode n'avait pas encore totalement disparu de croire qu'il était possible d'un seul point culminant de dominer dans un certain sens le terrain inférieur, et *de conclure à un prétendu commandement général des parties hautes sur les parties basses.* (Le texte est souligné par Clausevitz). Si le plan des Français ne leur a pas amené de grands malheurs, « cela vient d'abord de ce qu'on n'en a exécuté que la plus petite partie, et secondement de ce que les Autrichiens ne bougèrent presque pas

plus qu'un homme qui tombe en catalepsie, ou ne se murent qu'avec peine et sans nerfs et sans muscles »[1].

Clausevitz se demande, étant donné que les Français avaient des armées en Helvétie et en Italie, laquelle de ces deux provinces les Autrichiens devaient attaquer d'abord, car leurs forces ne leur permettaient pas les deux attaques simultanément. Il se prononce pour la Suisse. Non à cause du St-Gothard, il a soin de le dire : « Que le St-Gothard, par suite de son importance au point de vue géologique et point de partage des principaux cours d'eau de l'Europe, pût avoir une valeur quelconque, nous le nions absolument..... Cette opinion, jusqu'à présent ne s'est manifestée que sous forme de phraséologie. »

S'il opine pour l'offensive en Suisse, c'est d'abord que la plupart des forces combattantes françaises y étaient réunies ainsi que sur le Haut-Rhin ; on obtiendrait ainsi par la bataille des résultats plus grands. C'est aussi que la masse principale des Autrichiens se trouvait plutôt dans la direction de la Suisse que de l'Italie ; le choc pourrait donc être plus rapide, plus court, plus imprévu, ce qu'il fallait considérer comme un très grand facteur de succès. Et enfin :

« La position de l'armée française en Suisse était très nuisible, si un adversaire supérieur voulait utiliser la nature géographique du pays pour des coups décisifs. Car si celui-ci pénétrait avec une supériorité de forces considérable dans la partie basse de la Suisse, c'est-à-dire sur la route de Berne, il lui deviendrait peut-être facile de gagner le flanc gauche de l'armée française ; celle-ci se trouverait alors le dos aux hautes Alpes dans une situation épouvantable, très propice aux grandes catastrophes. Les Autrichiens n'avaient nulle part une semblable occasion de porter de grands coups. »

D'une façon générale, Clausevitz se rencontre avec Jomini et l'archiduc Charles pour estimer qu'en tant qu'obstacle stratégique un territoire montagneux est plus aisé à attaquer qu'à défendre. Ecrivant son *Précis de*

[1] Clausevitz. *La Campagne de 1799*, chap. 6.

l'art de la guerre et commençant le chapitre *de la stratégie dans les montagnes*, Jomini avait déclaré qu'il ne prétendait pas analyser ces chicanes de postes réputés inexpugnables « qui forment la partie romantique de la tactique des combats ». Il discute stratégie et montre comment la défense d'un massif montagneux par une armée conduit nécessairement celle-ci à la disposition en cordon qui, forcé sur un seul point, est par là-même forcé sur toute la ligne. « L'histoire du passage des Alpes où François Ier tourna l'armée qui l'attendait à Suze, en passant par les montagnes escarpées entre le Mont Cenis et la vallée de Queyras, est un exemple de *ces obstacles insurmontables qu'on surmonte toujours.* » (Texte souligné par Jomini).

Clausevitz partage cet avis qu'il développe d'une manière très circonstanciée. Non seulement il a soin, comme l'archiduc et comme Jomini, de distinguer entre la tactique et la stratégie, mais même en stratégie il établit une distinction. « L'archiduc Charles, écrit-il, est le premier théoricien qui a émis le principe que la montagne serait désavantageuse au défenseur ; ce à quoi nous ajoutons ; *chaque fois qu'on cherche ou qu'on appréhende un grand acte décisif.* » (Souligné par Clausevitz)

Je ne puis suivre l'écrivain dans ses développements, ils me conduiraient inutilement trop loin. Sa thèse, très fortement charpentée, est que la montagne est avantageuse à la défense lorsqu'il ne s'agit que d'obtenir un résultat relatif, gain de temps, résistance passive et passagère sans intention d'une victoire décisive destinée à mettre l'ennemi hors de cause définitivement. Mais que le bénéfice revient tout entier à l'assaillant, dès qu'il s'agit d'une bataille à résultat complet. Il aboutit finalement à paraphraser le précepte de Napoléon que le génie de la guerre de montagne « consiste à occuper des camps ou sur les flancs ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative ou d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre d'autres en arrière, ou d'en sortir pour vous attaquer »[1].

[1] Clausevitz. *Théorie de la grande guerre*. Tome IIe, chap. 15 à 17; tome IIIe, chap. 11, et *La Campagne de 1799*.

Un passage me parait devoir être cité cependant, parce qu'il intéresse spécialement cette stratégie que j'ai nommée helvétique :

Un général en chef, chargé de la défense d'une nation relativement faible vis-à-vis d'une attaque imminente, a rassemblé ses forces au prix des plus grands efforts et des plus grandes peines ; dans son amour de la patrie, dans son enthousiasme, dans son ardeur, il espère écraser l'envahisseur. Le pays entier, plein d'angoisse, a les yeux fixés sur lui ; nous ne pouvons donc nous empêcher de le plaindre lorsque, dans ces conjonctures, il se place avec toutes ces forces au milieu des montagnes, sur un terrain à moitié obscurci par l'ombre des profondeurs et par celle des forêts, paralysé dans ses mouvements par la forme même du sol, et s'exposant ainsi, inévitablement, aux attaques que renouvellera sans cesse un ennemi qui lui sera supérieur en nombre. Dès qu'il entre dans cette voie, il n'a plus à choisir ; une seule direction reste ouverte à ses aptitudes militaires. Il n'a plus de ressources que dans l'emploi le plus complet de tous les obstacles du terrain, et peut facilement en arriver au système pernicieux de la guerre de cordons, de tous les systèmes celui qu'il faut éviter avec le plus de soin. Quant à nous, bien loin de voir un bon procédé défensif dans une bataille générale au milieu des montagnes, nous conseillerons toujours au défenseur *de faire tout ce qui dépendra de lui pour n'y être pas contraint*[1]. (Souligné par l'auteur)

Ces conclusions des théoriciens militaires les plus réputés, qui furent aussi des praticiens, sont d'autant plus suggestives que Pictet de Rochemont avait insisté très particulièrement, comme on l'a vu, sur l'obstacle du terrain alpestre. Il est allé jusqu'à solliciter la destruction de la nouvelle route du Simplon, ce qui, malgré la nature de la proposition, témoigne d'un esprit plus conservateur encore que destructif. Terrain, et, sur ce terrain, levée en masse des populations, sont les deux motifs qui doivent engager l'Europe, dans son propre intérêt politique, à écarter soigneusement du chemin de la Suisse les armées de ses Etats, quels qu'ils soient, quelles qu'elles soient, dans n'importe quelles circonstances.

Plus circonspects et plus méthodiques, étendant à d'autres cas que celui de 1799 le champs de leur investigations afin de donner plus de rigueur à leurs raisonnements, et joignant à l'étude des faits celle des principes de la conduite des armées, les écrivains militaires aboutissent à d'autres leçons. Même Jomini ne fonde pas sur le caractère

[1] *Théorie de la grande guerre*, II, 16.

montagneux du sol sa déclaration sur la neutralité helvétique rattachée aux plus hautes combinaisons de la politique européenne. A cet égard et avec plus de simplicité que Clausevitz, il s'éloigne de la thèse du diplomate genevois. Il semble même prévoir les conséquences outrées auxquelles elle risque de prêter, et auxquelles, je l'ai démontré, elle a prêté. Voudrait-on inférer que chacun eût été intéressé à s'emparer d'un pays si important ? demande-t-il. « Ce raisonnement serait absurde. »

La levée en masse venant à l'appui des obstacles du sol n'entre plus en ligne de compte aujourd'hui. Il est intéressant néanmoins de signaler ce point en passant et de mettre en présence à son propos nos trois écrivains.

Pictet de Rochemont (*De la Suisse dans l'intérêt de l'Europe*) ;

On sait qu'en définitive, tous les résultats de la guerre peuvent se calculer sur le nombre des combattants... Cependant les calculs de la politique guerrière doivent tout embrasser. Si une lutte énergique, dans une résistance inégale, forçait à déployer des moyens extrêmes ; si des rigueurs jugées nécessaires, portaient, chez les Suisses au désespoir, le vœu des sacrifices jusqu'au fanatisme ; si, enfin, la guerre devenait nationale... qui pourrait annoncer avec confiance l'issue d'une telle lutte... ?

Jomini (*Précis de l'art de la guerre*) :

Je ne saurais terminer ces articles sans faire observer que les pays de montagne sont surtout favorables à la défensive quand la guerre est vraiment nationale, et quand les populations soulevées défendent leurs foyers avec l'opiniâtreté que donne l'enthousiasme pour une sainte cause ; alors chaque pas de l'assaillant est acheté au prix des plus grands sacrifices. Mais pour que la lutte soit couronnée de succès il faut toujours que ces populations soient soutenues par une armée disciplinée plus ou moins nombreuse, sans l'appui de laquelle de braves habitants succomberaient bientôt comme les héros de Stanz et du Tyrol.

Clausevitz (*Théorie de la grande guerre*) :

Enfin, les montagnes constituent par excellence, le terrain où se peut produire l'action d'une population soulevée contre l'envahisseur. Si le cas se présente, la défense doit soutenir les milices nationales et les habitants en leur adjoignant quelques subdivisions de l'armée ; mais elle doit, par contre, éviter de laisser le gros même de ses forces dans leur voisinage, car il paraît certain que cela paralyse l'action populaire qui s'en repose, alors, sur les troupes régulières, et devient moins ardente et moins audacieuse.

Depuis que les conventions de la Haye auxquelles la Confédération suisse a souscrit ont supprimé les luttes de ce genre, ces considérations ont perdu de leur signification. Peut-être l'ont-elles perdue plus encore par suite de la forme nouvelle et scientifique revêtue par la guerre d'aujourd'hui. Que représente l'action de groupes isolés de quelques individus, si courageux qu'on les suppose, en face de moyens comme ceux de l'artillerie lourde à grande puissance, sans parler des inventions que l'avenir réserve !

Restons-en à la stratégie et demandons-nous si les conditions contemporaines de la guerre, telles qu'elles se sont manifestées pendant le conflit européen, ont infirmé ou confirmé les opinions des critiques militaires de l'époque de Napoléon.

* * *

Commençons par la théorie et distinguons deux cas : celui d'une armée suisse livrée à ses seules et uniques ressources, n'ayant d'autre base que son propre territoire et se réfugiant dans les Alpes conformément à l'opinion populaire signalée ; et le cas d'une armée suisse secondée par un voisin, élément par conséquent des opérations stratégiques de celui-ci.

Dans le premier des deux cas, l'observation de Jomini sur le massif montagneux que l'ennemi se contente de masquer dans la vallée comme une forteresse, conserve toute sa valeur. Il en tire même une plus grande des exigences du ravitaillement centuplées depuis l'époque napoléonienne. Inutile, dans le cas d'un duel de l'est et de l'ouest, de troubler l'armée suisse dans son refuge ; il n'y a qu'à l'y laisser périr de faim et de misère. Ce ne sera pas très long. Qu'on divise le nombre des rations en magasin par celui des estomacs auxquels elles sont destinées, on obtient le nombre approximatif des journées à l'échéance desquelles la capitulation ne pourra plus être reculée. La durée serait un peu plus grande dans l'hypothèse de l'armée faisant face au sud et ayant le plateau derrière elle que dans celle de l'armée face au nord et privée de toute base de ravitaillement un tant soit peu profonde. Mais le résultat res-

tera le même ; l'armée suisse ne retrouvera quelque valeur qu'en sortant de son refuge pour affronter son ennemi dans le bas-fond. Elle n'aura pas d'autre alternative : ou périr sans utilité ni gloire sur les sommets, ou en descendre et retrouver l'espace en perçant la ligne adverse qui la bloque au débouché des défilés. Mais la guerre européenne a surabondamment démontré que cette opération ne pouvait être confiée à des effectifs limités démunis des engins puissants qui seuls autorisent son succès.

Inutile d'allonger sur ce cas. Plus intéressant est celui de la coopération avec un des grands belligérants. Il pose la question capitale : les nouveaux armements et les procédés tactiques qui en sont issus secondent-ils le défenseur plus que l'assaillant des massifs montagneux ?

Théoriquement non, pour plusieurs raisons.

D'abord, comme dans le cas précédent, il faut tenir compte des exigences du ravitaillement, le ravitaillement en munitions surtout. Le poids de projectiles dont les armées ont besoin est considérable, alors que les moyens de transport et de communication sont moins développés que dans la plaine.

Secondement, dès qu'on s'élève vers les crêtes au-dessus de la région des forêts, les positions ne peuvent souvent plus être dissimulées. Le défenseur est en moins favorable posture que l'assaillant qui dispose de plus nombreux angles morts et de plus nombreux couverts. Des deux, le plus facilement repéré sera généralement le défenseur. D'autre part, l'aviation limite l'avantage que les positions de montagne retiraient des vues étendues sur la plaine alors que l'assaillant ne pouvait fouiller dans les profondeurs de la montagne. L'avantage subsiste, mais moindre qu'avant l'aviation.

Les progrès du tir courbe des obusiers secondé par l'observation des aviateurs créent des obstacles inédits à la circulation des troupes et des convois derrière les crêtes. Les bombardements aériens apportent aussi leur gêne.

Si le défenseur est chassé d'une ligne d'abri située à mi-pente, l'ascension lente le long de rampes dénudées l'expose longuement aux rafales de l'artillerie à tir rapide. Ce danger était à peu près nul autrefois.

Les inconvénients de la défense en cordon ne paraissent pas moins sensibles que par le passé, malgré la force de résistance acquise par les fronts tactiques. Si la percée se produit, l'arrivée à temps des réserves latérales ou échelonnées peut être favorisée quelque peu par des réseaux de routes meilleures, mais un matériel plus encombrant forme des convois bien plus longs, moins maniables et plus vulnérables.

Enfin, la durée des opérations réclame du défenseur placé dans des conditions de subsistance pénibles, une endurance physique et morale infiniment supérieure à celle que la guerre de montagne lui imposait jadis. A cet égard, les troupes des régions basses sont privilégiées, disposant, à proximité, de cantonnements de repos qui permettent des relèves plus aisées et plus fréquentes.

En résumé, on est fondé à soutenir que, dans l'ensemble, les conditions de la guerre sont, en 1921, moins favorables qu'en 1799 à la défense des massifs montagneux.

Pour autant qu'en cette matière les enseignements de la guerre européenne peuvent, aujourd'hui déjà, être appréciés justement, ils confirment ces conclusions dans la plupart des cas. Tandis que, dans la plaine, le percement des fronts fortifiés conduit à la formation de poches plus ou moins tôt murées, la guerre de montagne a fourni quatre exemples de positions bousculées en quelques heures, et dans deux de ces exemples, la chute d'un étroit secteur a entraîné le recul immédiat, sur une très grande profondeur, de fronts très étendus. Tout le massif montagneux a été traversé, et la guerre portée dans les régions basses. Il en fut ainsi à Gorlice, à Caporetto et au Dobropolie, c'est-à-dire dans trois zones montagneuses différentes, les Carpathes, les Alpes et les hautes montagnes de la Macédoine. Le cas d'Asiago prête à discussion, encore que la percée sur les hauteurs ait été obtenue. Mais la décision dernière demeura en suspens, les événements de Galicie ayant engagé les Autrichiens à abandonner la partie avant que cette décision dernière eût été jouée. A cette heure, ils abordaient la plaine; en tant qu'attaque et défense de la barrière montagneuse, le résultat était acquis ; mais hors du secteur d'attaque le front italien n'était pas ébranlé.

Pour qu'il le fût il aurait fallu battre encore l'armée de réserve du général Cadorna.

Le cas de Gorlice n'aboutit pas non plus à des conclusions complètes. La rupture fut obtenue par la 11me armée allemande et des éléments austro-hongrois, en tout une dizaine de divisions, sur un terrain de collines peu escarpées et non de haute montagne. En outre l'espace de rupture fut relativement étendu, trente-cinq kilomètres. La démonstration n'est donc pas absolue. Mais la rupture fut pratiquée à une extrémité de la ligne des Carpathes dans lesquelles les Russes avaient engagé des forces en nombre considérable et elle eut pour résultat la chute de toute cette ligne. Menacés sur leurs derrières par la progression ennemie au fur et à mesure qu'elle gagnait les débouchés successifs des vallées, les occupants des hauteurs durent les abandonner en toute hâte, si bien que cette rupture de 35 kilomètres au pied des pentes entraîna rapidement la disparition d'un front montagneux de près de 400 kilomètres. Maîtres du bas-fond, les Austro-allemands se trouvèrent maîtres du haut terrain. Il y a là une confirmation du point de vue de l'archiduc Charles.

Les deux exemples les plus intéressants, parce que complets à tous égards, sont ceux de Caporetto et du Dobropol'e.

A Caporetto, la brèche fut pratiquée à la jonction des Alpes de la Carynthie et des Alpes du Frioul, soit dans la région la plus élevée du Haut-Isonzo. Elle creva le front d'une division seulement sous l'effort d'une attaque menée par six divisions allemandes et une division austro-hongroise. Le corps d'armée italien de 2me ligne n'étant pas arrivé à la rescousse, la brèche laissa libre passage aux assaillants. Du coup, un front de défense de 200 kilomètres dut être évacué, savoir tout le front de l'Isonzo menacé latéralement, et tout le front de Carynthie pris à revers. La résistance ne put être rétablie que sur le Piave, dans la plaine vénitienne, après un recul de 200 kilomètres.

Au Dobropolie, la brèche fut d'une douzaine de kilomètres de largeur et provoqua la chute d'un front de 280, de la mer Egée au lac Presba. La Moglena, où se trouve le

dos d'âne du Dobropolie, est la région la plus élevée du massif, à une altitude de plus de 1800 mètres entre des piliers d'appui de plus de 2000 et 2500 mètres. L'attaque fut conduite par une colonne de cinq divisions, trois en première ligne chargées d'ouvrir la brèche, deux en seconde ligne pour s'y précipiter en entraînant dans la poursuite d'autres divisions latérales, notamment trois divisions à leur gauche. L'artillerie avait été mise en batterie sur les contreforts d'approche de telle façon qu'après destruction de la première ligne, elle put, sans changement de position, allonger son tir jusqu'à la ligne de repli du défenseur.

Le succès fut complet. L'armée bulgare dut se replier partout, non sans confusion et lourdes pertes. Vainement l'Allemagne envoya-t-elle en hâte des divisions pour rétablir les affaires ; elles furent entraînées dans la débâcle. En six semaines, toute la Serbie fut traversée du sud au nord et les vainqueurs vinrent border le Danube et la Save.

On dira que la défense a commis des fautes ; qu'à Gorlice, les Russes n'avaient pas assez de munitions ; qu'à Caporetto l'accord n'existait pas entre les chefs et que l'armée italienne passait par une phase de démoralisation aigüe ; qu'en Macédoine, les Bulgares n'avaient pas de réserve centrale à la jonction des voies de communications. Sans doute ; mais cette dernière faute, entre autres, est précisément celle à laquelle prête le plus communément la défense des territoires montagneux, et aucune autre ne pouvait démontrer plus éloquement que rien n'est changé sous ce rapport depuis l'époque où les Clausevitz, les Jomini, les archiduc Charles appelaient l'attention sur elle.

Au surplus les fautes ont-elles été moindres dans les cas où les fronts rompus furent des fronts de plaine ? En ceci, précisément, réside la leçon de la comparaison : dans la plaine, les fautes peuvent être parées au cours d'une retraite, les lignes de rocades assurant l'arrivée des réserves en temps encore opportun, tandis que dans la montagne le risque est continuel qu'elles n'interviennent pas assez tôt pour conjurer le désastre.

Afin de rendre cet enseignement complet, il est utile d'opposer aux exemples qui viennent d'être cités des exemples analogues tirés d'opérations de plaine. Les plus ins-

tructifs sont les grandes offensives allemandes de la campagne de 1918 en France.

Celle du 21 mars a porté sur un front de 65 kilomètres ; elle a creusé une poche de 50 kilomètres ; le dixième jour, elle dut être abandonnée. Les régions du front non directement atteintes par la rupture ne furent pas affectées.

L'offensive de Flandre, le 9 avril, porta sur un front de 30 kilomètres ; elle creusa une poche de 20 kilomètres ; le huitième jour elle dut être abandonnée. L'espace entamé resta limité au secteur de rupture ; l'ensemble du front ne fut pas ébranlé ; il supporta cette seconde poche à côté de la première.

L'offensive du 27 mai, de l'Aisne à la Marne, fut particulièrement rapide. Les réserves alliées étaient éloignées, disposées derrière le front de la Somme en prévision d'une reprise d'attaque dans la région des Flandres. Le front de départ fut de 40 kilomètres et s'élargit promptement jusqu'à 80 ; en quatre jours, la progression fut de 45 kilomètres ; puis l'offensive trop resserrée dut changer de direction, cherchant à dégager ses flancs ; le neuvième jour le mouvement fut arrêté. Le reste du front ne subit aucun contre-coup.

L'offensive de Montdidier-Noyon commencée le 9 juin aurait dû conduire à l'ébranlement du front de résistance de Villers-Cotterets, opposé par les Français à l'attaque précédente. Elle devait le prendre à revers. Le secteur de rupture fut de 35 kilomètres et la poche de 15. Dès le quatrième jour, la brèche fut calfeutrée. Le front de Villers-Cotterets ne bougea pas.

Au total, du 21 mars au 17 juillet, veille de la contre-offensive alliée, la bataille dura 119 jours dont 41 d'offensive et 78 de reconstitution. Il y eut quatre ruptures qui, dans leur ensemble, impressionnèrent environ 240 kilomètres de front. Les défenseurs des 500 autres kilomètres demeurèrent dans leurs tranchées. Finalement les Allemands se trouvèrent avoir dessiné à leur propre préjudice une ligne générale de bataille essentiellement vulnérable.

Les Alliés n'avaient-ils commis aucune faute ? Les surprises du 21 mars et du 27 mai avaient-elles été escomptées ? Non, ou imparfaitement ; en tant que surprises, les ma-

nœuvres allemandes avaient abouti. Mais tandis qu'au Dobropolie et à Caporetto les mêmes surprises sur des fronts étroits entraînèrent sans recours la chute de lignes de bataille immenses, et qu'à Asiago la question fut de savoir si la manœuvre italienne de plaine réparerait l'échec de la manœuvre de montagne, en France, sur un terrain favorable au jeu des réserves, les larges ruptures furent réparées à temps et la défense stratégique du territoire ne fut pas définitivement compromise.

Tout ce développement conduit à trois conclusions :

La première est que les expériences de la guerre européenne confirment les théories laissées par les grands critiques militaires du XIXme siècle sur la faiblesse relative de la défense stratégique des massifs montagneux.

La seconde est que l'erreur qui consisterait à fonder la neutralité helvétique d'intérêt européen sur l'avantage qu'un envahisseur retirerait nécessairement de l'occupation du massif dominant des Alpes, serait aussi complète après la guerre européenne qu'après les guerres de Napoléon.

La troisième est qu'avant de s'engager dans les Alpes, une armée agira toujours très sagement en pesant avec soin si tout autre mouvement ne lui assurera pas de plus favorables résultats accompagnés de risques moins grands. Si cette armée est l'armée suisse, notamment une armée suisse désireuse d'agir dans l'intérêt d'une Europe représentée par les Etats auxquels les circonstances l'auraient conduite à unir sa cause, elle devra constamment se demander, au cas où elle choisirait le chemin des Alpes, si l'exemple à suivre ne serait pas celui de l'armée serbe s'engageant dans les montagnes de l'Albanie. Après y avoir pénétré par les défilés de l'est, elle se hâta d'en sortir par ceux de l'ouest. Puis, reconstituée, elle se retrouva en mesure de prêter son concours à la cause commune dans une autre région, mieux indiquée pour obtenir d'importants résultats.

Colonel FEYLER.

EN RENOUANT LA CORRESPONDANCE AVEC UNE AMIE EX-ENNEMIE

Les lecteurs de la Revue de Genève *n'ont certes pas oublié la belle chronique française de Daniel Halévy parue ici-même en juin dernier. Notre collaborateur, s'adressant à une amie allemande d'avant-guerre, évoquait le souvenir d'une hôtesse commune, Vernon Lee, la célèbre* authoress *anglaise, qui les avait reçus autrefois au Palmerino, près de Florence' en même temps que Paul Bourget, Mme Mary Duclaux, la comtesse Pasolini, Pasquale Villari, Prezzolini, le professeur Brentano, etc. Rappelant ce passé englouti, et sans rien oublier ni méconnaître de la tragédie dont l'Europe sort à peine, où elle se débat encore, il proposait de renouer la conversation d'autrefois, de reprendre le dialogue sur la littérature et sur l'art, en esprits libres, laissant aux gouvernements et aux diplomates le soin de résoudre les conflits qui subsistent.*

L'« amie allemande » n'a pas répondu encore. Mais Vernon Lee a écrit la lettre suivante, que Daniel Halévy nous demande de reproduire. La voici (bien que nous ne soyons pas d'accord avec plusieurs des affirmations qu'elle contient : nous trouvons difficile d'admettre, entre

autres, que l'Allemagne seule ait été « traquée et insultée » depuis l'armistice). Si nous avons créé cette revue pour faciliter les échanges intellectuels par-dessus les frontières, nous souhaitons cependant que chacun reste fidèle à sa race, devienne profondément ce qu'il est. Et nous prenons bien garde de ne pas pousser à une confusion, à des malentendus. Mais nous croyons aussi qu'il faut aider l'Europe d'aujourd'hui à mieux respirer. Notre rôle est d'ouvrir des fenêtres. La chronique de Daniel Halévy, la réponse de Vernon Lee répondent aux curiosités et aux désirs de nos lecteurs.

On sait bien qui est Vernon Lee. Il nous suffira de rappeler qu'à propos de son dernier livre, Satan the Waster, *Bernard Shaw écrivait :* « This book ... proves that it is possible to be born in England and yet have intellect, to train English minds as well as English muscles, and to impart knowledge to Britons. » *Et il le juge* « of first-rate workmanship from beginning to end. »

R. T.

* * *

VILLA DU PALMERINO
San Gervasio

Florence, 20 juin 1921.

Mon cher Daniel Halévy,

J'ai remis la *Revue de Genève* à « votre et mon amie allemande » à laquelle s'adresse votre « lettre ouverte ». Notre amie vous en remercicra bientôt sans doute elle-même. Mais non, j'en ai peur, de la façon que vous lui proposez.... Du moins, je dois avouer que, si nos positions étaient interverties, la lettre de Berlin la plus amicale, la plus délicieuse et pleine dc brio, m'annonçant qu'un nouveau Heine est apparu en Allemagne, ne me rendrait pas capable d'y répondre par une causerie analogue sur la littérature anglaise du jour. J'entends qu'il me serait impossible de faire ce que vous attendez de notre amie, si mon pays et non le sien avait été mutilé et pressuré presque à mort, traqué et insulté par les Allemands vic-

torieux, et surtout si l'Angleterre avait subi un blocus de famine pendant une année entière, après avoir déposé les armes sur la foi de conditions élaborées, spécifiées, garanties, et puis jetées au vent par quelque germanophile Président Wilson. — Il faut que je me rende clairement compte de ceci, et ce n'est pas sans quelque effort de l'imagination. J'ai découvert, à ma honte, combien il est naturel de pardonner et d'oublier le mal que nous commettons, alors que nous pardonnons et oublions peu celui qui nous est fait. Il nous est difficile à nous autres des pays victorieux de tenir présente à l'esprit la différence entre les crimes commis en temps de guerre et les crimes commis en temps de paix ; de même que la différence bien plus importante encore (car c'est une différence dans la façon de sentir et pas seulement de juger) entre *nos* pertes et nos angoisses qui sont maintenant une chose du passé, et *leurs* pertes et leurs angoisses qui sont une chose du présent et même d'un avenir indéfini et sans espoir. J'oublie sans cesse cette différence quand j'ai affaire à des Allemands. Mais votre lettre ouverte me la fait vivement sentir. Et au moment où je réalise si intensément ce qui pourrait être mon propre état d'esprit si j'étais à sa place, je ne puis trouver le courage de pousser « l'amie allemande » pour qui vous avez écrit votre charmant et amusant dithyrambe sur Paul Valéry, à y répondre par une causerie littéraire, fût-ce même (comme vous le suggérez) sur un sujet exigeant aussi peu d'entrain et de belle humeur que la philosophie du comte Hermann Keyserling.

Mais il y a, je crois, quelque chose d'autre à dire en réponse à « votre lettre ouverte », et ce n'est pas à l'« amie allemande » à laquelle vous l'adressez de le faire. Dans cette lettre vous vous êtes un instant détourné de votre sujet pour parler de moi, en me nommant, et d'une façon absurdement flatteuse. Ou plutôt, pour parler non pas tant de moi, mais de ma maison à la porte de laquelle, par parenthèse, j'espère que vous pourrez bientôt sonner encore. Me permettez-vous en conséquence, de vous répondre au nom de cette petite maison dont votre imagination exaltée par le vin puissant des vers de Paul

Valéry a fait, en évoquant ses éminents (supposés) habitués d'autrefois, comme un symbole de la pensée et de l'art cosmopolite et ami des années d'avant-guerre ?

Au nom de ce *home* symbolique que vous décrivez, non pas en celui des ombres distinguées par qui vous le voyez hanté. Car ces spectres, spectres d'intellectuels vivants aussi bien que de morts, ne surent pas faire de ce *home* cosmopolite, de la discussion cosmopolite qu'il symbolise, l'usage qu'ils en auraient pu faire. Ils ne surent ni écarter la guerre, ni même écarter de leurs propres âmes ces ravages de guerre et ces salissures de guerre, sans lesquels la guerre n'eût pas été suivie de cette guerre en paix pire encore.

Ces éminents, ou semi-éminents visiteurs cosmopolites du Palmerino ne cherchèrent pas à aborder dans leurs discussions les dangers qui menaçaient le monde — matière délicate même à cette époque. Ils préféraient parler de sujets plus élevés et moins épineux : philosophie, art et littérature ; ils se plaisaient à circuler dans ces champs-élyséens de la pensée sereine et du bon ton, où vous invitez aujourd'hui notre « amie allemande » à suivre vos pas et ceux de votre nouveau poète français.

Eh bien ! ce petit *home* ainsi transformé par vous en un honorable symbole, doit vous mettre en garde contre un retour, en nos jours graves et dangereux, au détachement aimable de tous ces fantômes intellectuels, bien intentionnés, mais inconscients et futiles, que vous avez éloquemment évoqués. Les occasions qu'ils laissèrent perdre — il arriva même, comme dans le cas de Bourget et de Barrès, que les occasions perdues pour travailler à la paix servirent à préparer la guerre — tout ce *gran rifiuto* de nous tous intellectuels, dans le passé, devraient en vérité nous faire sentir, dans notre affreux présent, que ce n'est pas d'art et de poésie seulement que nous aurons à nous entretenir quand nous rencontrerons de nouveau nos amis de jadis ennemis d'hier. Ne vous méprenez pas sur ma pensée quand je dis *qu'en ce moment* il y a des sujets plus nécessaires pour une discussion cosmopolite. Il n'y a là aucun irrespect envers la poésie ni l'art. L'art et la poésie ne sont pas seulement

nos plus hautes joies, ils sont nos consolateurs les plus puissants. Jamais peut-être, comme pendant cette guerre qui tuait corps et âme, Apollon, pour ainsi parler, ne se révéla divinité qui guérit aussi bien qu'elle inspire. Lettres du front, journaux tenus par des soldats de tous pays, sans parler de nos souvenirs personnels à nous tous, malheureux de l'arrière, sont autant de témoignages de l'acuité que prit alors la perception de toute beauté, pour notre consolation, notre rénovation, notre salut peut-être ; pages qui jusque-là avaient passé inaperçues, humbles détails familiers de ciels ou de paysages. Nous en avons tous dans la mémoire d'innombrables exemples. Je n'oublierai jamais les yeux, l'attitude, l'attention muette et ravie, apaisante, d'un auditoire de Londres à une exécution de *La Flûte enchantée* pendant les plus sombres jours du printemps de 1918. Et cette même *Revue de Genève* qui publie votre lettre ouverte à « notre amie allemande », contient un article singulièrement émouvant de Hofmannstahl sur tout ce que Beethoven en est venu à signifier pour l'Autriche en son agonie, pour l'Allemagne en son désespoir sans issue. La poésie et tout ce qu'elle représente étant bien en vérité l'essence éternelle de toutes les puissances d'amour et de religion de l'humanité, d'amour et de religion où il n'y a pas place pour la jalousie et la superstition, la poésie a été autant que l'amour et la religion, la consolatrice et le salut de l'humanité durant les années de guerre. Je ne veux pas dire que nous n'ayons pas plus longtemps besoin de consolateurs et de sauveurs. Mais l'heure est venue où nous devons nous tourner résolument vers ce qui peut guérir et sauver non seulement nous-mêmes, mais le monde. Tâche qui nécessitera l'appel de toutes les forces de notre intelligence, de toute notre bonne volonté, de toute notre faculté d'immolation de la vanité, de toute notre capacité d'héroïque renoncement à nos traditions attardées. Or, jamais plus que lorsqu'il nous est donné d'entrer en contact avec des personnes des nations que nous venons de combattre nous n'avons besoin de comprendre et même, oui, de *sympathiser* avec nos adversaires. Car un adversaire c'est, si l'on y réfléchit bien, non

pas le monstre que la guerre et la propagande de guerre en ont fait, mais un être vivant fait de sentiments, de volonté, de pensée ; de *besoins* humains surtout, besoins de nourriture, de place, besoin de confiance en soi-même. C'est de ces besoins inobservés qu'est faite l'action et la réaction *(the push and pull)*, le donne et prends *(the give and take)*, tout le vaste mouvement de la vie du monde, et la destinée des jours à venir. Plus encore que le contact avec tout ce qui est grand, avec ce qu'on aime chez les adversaires d'hier — leur art et leur littérature par exemple, ou quelques individus restés chers —, ce qui est nécessaire à la guérison du monde et à la sûreté de demain, c'est de comprendre ce pourquoi nous nous sommes combattus, afin de dissiper la part des chimères et de compter sagement, c'est-à-dire honnêtement et humainement, avec la part des réalités qui entre dans toute dispute. On n'arrive pas à cette connaissance par le seul effort d'une imagination isolée ou d'un raisonnement, car imagination et raison peuvent devenir les serviteurs d'une idée préconçue, et la charité chrétienne et l'indignation humanitaire furent prostituées pendant la guerre au service des passions de partis. Il y a des choses qu'il nous faut apprendre, et que nous ne pouvons apprendre que des gens de l'autre bord — chaque côté a des choses qu'il ne peut ou ne veut pas voir de soi-même. Chaque côté, inévitablement, blanchit ses péchés et noircit ceux de l'adversaire. Et c'est là la vraie raison pour laquelle c'est de nos adversaires seulement que nous pouvons apprendre ce que nous avons fait et ce que nous avons à faire. Il est bon que nous rappelions à nos amis allemands — ou leur disions ce qu'ils n'ont jamais su, car leurs journaux n'en parlaient pas et les nôtres leur étaient forcément suspects — les actes de leurs soldats ; il est meilleur encore, puisque le mal persiste, que nous apprenions de ces amis allemands ce que nos hommes d'Etat trament contre eux et contre leurs enfants à venir, car c'est ainsi seulement que nous réaliserons la double fatalité réciproque de mal présent et futur qui provient de l'état de guerre entre nations ou entre classes. Je vous accorde que les récriminations

et les efforts pour se justifier sont de fort laides et dangereuses ehoses ; mais elles valent encore mieux que l'aveuglement satisfait et le ressentiment refoulé en silence. Nous tous, belligérants d'hier, nous avons besoin d'échanger non seulement nos biens matériels, et nos produits spirituels, mais encore les griefs que nous avons les uns contre les autres [1].

Or c'est là ce que vous souhaiteriez écarter de vos entretiens avec notre « amie allemande ». Il y a des sujets (et je peux sympathiser avec votre répugnance d'homme bien élevé) auxquels vous ne voulez pas qu'on touche. Cette façon délicate de restreindre la discussion aux sujets transcendants et immortels de l'art et de la littérature rendrait sans doute notre entretien cosmopolite plus digne d'un charmant salon. Mais, hors de ce salon, les officiers et les journalistes par qui nous nous laissons gouverner profitent de notre ignorance et de notre détachement pour répéter en les multipliant les folies internationales dictées par la rapacité, la mégalomanie ou la panique, et qui mènent les nations inconscientes à la guerre, et qui les ont conduites après la guerre à *cette* paix.

Contre ces infidèles gérants des destinées du monde, nous n'avons qu'un moyen de défense : l'échange libre et constant de savoir et de bonne volonté entre individus des différents pays. Eux seuls forment la substance vivante d'une Ligue des nations, qui, sans cela, ne serait qu'un simple camouflage doctrinaire, abritant l'intrigue diplomatique et la violence militaire qu'elle était destinée à faire disparaître.

Quelques points de votre lettre ouverte à notre « amie allemande » me font craindre, mon cher Daniel, qu'il n'y ait guère de chance pour que vous et moi pensions de même en ces questions, quel que puisse être notre accord sur la poésie de Paul Valéry ou sur tout autre

[1] Je voudrais signaler à ce sujet que le gouvernement allemand a ouvert les archives diplomatiques d'avant-guerre à ceux qui veulent les étudier, — alors que nous, gens des pays alliés, nous ne soupçonnerions même pas l'existence des traités conclus derrière notre dos par nos gouvernements respectifs, si les bolcheviks ne les avaient pas publiés, On m'assure, aussi, que de nombreuses et importantes personnalités allemandes ont réclamé une enquête sur la conduite de la guerre (y compris naturellement les « atrocités » des divers belligérants) faite par un tribunal neutre.

sujet aussi séduisant. Mais peut-être, puisque vous évoquez les ombres de nos êtres d'autrefois et faites de mon petit *home* toscan le symbole de l'échange intellectuel cosmopolite, vous voudrez bien appuyer mon désir de voir, à défaut de la petite maison symbolique des temps passés, cette *Revue de Genève* devenir un centre de réunion où tous ceux qui, dans les diverses nations, ont été faits plus sages, plus tristes et plus humbles par la guerre, puissent exposer les uns devant les autres, les espoirs sérieux qu'ils ont encore en commun et même les malentendus et les griefs qui doivent être découverts et dissipés, s'il est encore quelque espérance ici-bas pour les hommes et les femmes de bonne volonté, à quelque nation qu'ils appartiennent.

Et, au nom des amicales discussions dont ma demeure fut un jour témoin, croyez-moi, à travers toutes les possibles divergences du passé, du présent et de l'avenir,

Votre vieille amie affectionnée

VERNON LEE.

L'INTELLIGENCE DE LA FEMME

On prétend généralement que l'intelligence de la femme est semblable à celle de l'homme, qu'elle ne s'en distingue que par de légères différences quantitatives dues plutôt à un manque d'habitude du travail qu'à de moindres aptitudes. Il faudrait alors en conclure que ces différences peuvent s'effacer rapidement par l'usage, de plus en plus répandu, de faire suivre aux jeunes filles les mêmes programmes scolaires qu'aux jeunes gens.

Pour ma part, après avoir vécu de nombreuses années avec des étudiantes (j'ai étudié les lettres et la médecine), après avoir observé chez elles les femmes des divers pays de l'Amérique du sud et du nord, je suis arrivée à la conviction contraire: je suis d'avis que les différences qui existent entre l'intelligence féminine et l'intelligence masculine sont des différences non de quantité, mais bien de qualité et de tendances ; sont des différences où les habitudes et même les traditions n'ont pas grand'chose à voir, car elles ont pour base la fonction même pour laquelle la femme est faite et qu'aucune réforme sociale ne peut changer, la maternité.

La maternité a déterminé chez la femme un altruisme fondamental qui oriente toute sa vie, et qui est une nécessité de l'espèce. Chez les animaux aussi, et même parmi les végétaux, nous pouvons constater le phénomène de l'altruisme de la femelle, de sa consécration à l'espèce.

Les fleurs sacrifient leurs pétales qui sont leurs bouches, leurs yeux, ouverts sur le monde, pour favoriser la croissance de la graine. La femelle du papillon concentre toutes ses facultés sur les soins à donner à des petits qu'elle ne connaîtra jamais, et s'en va mourir sur la terre humide,à la racine des plantes, là où elle ne trouve pas à manger, mais où elle peut disposer ses œufs dans les conditions nécessaires à la vie de ses créatures.

* * *

Cet altruisme qu'engendre la maternité a déterminé une sensibilité de nature spéciale qui différencie nettement la femme de l'homme dans le domaine moral et dans l'intellectuel.

La sensibilité féminine, et c'est là où elle diffère de la sensibilité masculine, a toujours pour objet un être vivant et concret qu'elle peut aimer et qui peut l'aimer, un être capable de douleur, de joie ou qu'elle croit tel, un être dont elle peut constater les émotions. Voilà la première différence entre l'intelligence de la femme et celle de l'homme.

L'intelligence de la femme est tout entière tendue à aider la vie concrète des êtres qui lui sont proches, à résoudre les problèmes qui l'intéressent plus que tout autre, « les problèmes de la joie et de la douleur ». Les sujets abstraits, (philosophie, politique, géographie, histoire naturelle,) les individus lointains (électeurs, public, postérité,) qui intéressent tellement les hommes lui sont presque indifférents.

La femme n'est pas avide de connaître les objets de la création pour en formuler les lois, mais pour en faire jouir ceux qu'elle aime. La femme n'est pas sensible aux jugements de la postérité ou du monde lointain, mais à l'amour

et à l'estime de ceux qui l'entourent. Elle veut connaître les maux de ce monde pour en tirer des formules, pour en tenter la guérison.

Plantes, animaux, individus, ne l'intéressent pas par leur aspect, par leur voix, par leur beauté, mais parce qu'ils peuvent l'aimer et qu'elle peut les aimer. C'est toujours maternellement que la femme contemple l'univers.

Pourquoi est-il si choquant de voir une femme mal diriger son ménage ou laisser les siens dans le désordre ? Parce qu'une femme vraiment femme se sent la gardienne de ceux qui l'entourent ; parce qu'elle ne peut voir un chien boîter, un meuble se détériorer, sans en souffrir, sans être poussée à chercher de quelle façon les rendre à leur vie normale.

Voilà pourquoi l'intelligence de la femme est si vive et si aiguë dès qu'elle a affaire au monde vivant, réel et concret, tandis qu'elle est souvent irréelle, sans énergie et sans originalité, pour tout ce qui est d'ordre abstrait.

* * *

Qu'on ne vienne pas dire que cette opposition entre l'intelligence des hommes et celle des femmes provient d'habitudes différentes, d'aptitudes différentes, de milieux différents ; ou bien encore du fait que la femme, pendant des siècles, n'a pu se cultiver. La sensibilité n'a rien à faire avec la culture ni avec les aptitudes, ni avec les habitudes, ni avec le milieu.

Les petits garçons, déjà attirés par les choses abstraites, préfèrent jouer aux cartes, aux dames, aux échecs, à des jeux de hasard ou de réflexion, plutôt que jouer au monsieur ou au maître d'école, tandis que les jeunes filles jouent à la dame, à la cuisine, à la maîtresse de pension avec délices. Cette indifférence à l'abstraction se rencontre chez les femmes qui se sont fait une place dans la littérature ou la science, qui vivaient dans un milieu favorable, aussi bien que chez les jeunes filles les plus simples.

En revanche, même là où toute tradition de culture fait défaut, parmi les paysans et les ouvriers, l'homme est

bien des fois d'instinct porté à se passionner pour la science, l'art, les idées générales.

Elisabeth Browning, dans un passage curieux déclare que « la science est utilité ». Or, la science est, en réalité, tout le contraire de l'utilité ; c'est une conception, née du besoin d'abstraire, qui a poussé les plus intelligents parmi les hommes à diriger leurs regards vers les phénomènes, afin d'en découvrir les règles. Mais comme les êtres vivants et concrets sont l'unique passion de la femme, elle ne conçoit l'étude de l'abstraction qu'en vue de résultats pratiques, utiles à l'amélioration des êtres vivants.

Quand je dis que les choses vivantes seules peuvent intéresser la femme, je n'en exclus pas les choses inanimées auxquelles elle prête une âme, tandis que j'appelle choses mortes même des choses vivantes dont l'individualité lui échappe encore. J'en ai fait l'expérience personnelle. Après mes études de médecine, j'ai dû suivre des cours d'anatomie. Habituée que j'étais depuis mon enfance à en entendre parler, je n'en éprouvais aucune impression désagréable. Jamais il ne me venait à l'esprit d'identifier les corps sur lesquels je travaillais avec des êtres réels ; c'étaient des objets d'étude, des muscles, des nerfs, et voilà tout. Mais un jour, un préparateur, avant la leçon, ouvrit devant moi la main rigide d'un mort ; il en tomba un petit portrait de femme. Ce fut pour moi une secousse telle que ce jour-là je dus renoncer à écouter. Ce simple témoignage d'amour m'avait rendu ce corps vivant, lui avait donné une âme, capable de joie et de douleur, l'avait fait tout différent de ceux que j'avais vus jusque là. Et alors seulement, j'éprouvai pour l'anatomie la répugnance qu'elle est généralement censée inspirer.

De même, la femme, indifférente aux êtres inconnus, aime passionnément comme s'ils étaient vivants, son mobilier, ses tableaux, ses bibelots personnels, au point que Lombroso a pu déterminer des cas de folie chez des femmes qui s'en étaient vues brusquement dépouillées. C'est que, pour une femme, la table à laquelle elle s'assied, les ciseaux avec lesquels elle travaille, sont en réalité des amis auxquels elle se confie et qui parlent à son cœur.

On voit quelquefois dans ce sentiment un goût de la propriété plus fort chez la femme que chez l'homme. C'est inexact. Nous n'aimons pas nos meubles, nos plantes, parce qu'ils sont à nous, mais parce que nous les avons personnifiés, comme la petite fille personnifie sa poupée.

* * *

Je viens de parler en termes généraux. D'autres éléments peuvent intervenir. Ainsi l'amour-propre, très développé chez la femme, parvient à transformer presque en plaisir les études dont elle espère tirer du prestige. Son activité, bien plus vive que chez l'homme, fait qu'elle s'acharne au travail qu'elle entreprend, même s'il est très ennuyeux. Enfin et surtout, je mentionnerai son désir de plaire aux personnes qu'elle aime, son ambition à les aider, sa joie et sa fierté d'être associées à leurs préoccupations intellectuelles ou morales.

S'il m'est permis de citer encore un exemple personnel, qui a du moins le mérite d'être absolument sincère, je dirai que j'ai éprouvé moi-même quelques-unes de ces illusions. Vivant dans un milieu de médecins et de naturalistes, où la médecine faisait l'objet de la plupart des conversations, aimant mon père de toutes mes forces, l'aidant depuis l'enfance dans ses travaux, j'ai véritablement cru avoir la vocation de l'anthropologie. J'ai travaillé avec passion la médecine ; chaque leçon m'était une révélation, les cas cliniques me stimulaient à penser, à enchaîner des idées nouvelles ; la psychiâtrie, l'anthropologie criminelle, l'homœopathie, qui intéressaient tout particulièrement mon père, me paraissaient les seules sciences dignes d'intérêt. Mais quand mon père, à qui je communiquais tout ce que me suggéraient ces études, n'a plus été là, la médecine a perdu pour moi son charme. Je ne reprends quelque goût pour la physiologie que lorsque je me retrouve auprès de mon frère qui est physiologue. L'anthropologie criminelle seule me plaît encore, mais je me rends bien compte que c'est un reflet de l'intense intérêt qu'elle avait pour mon père, une sorte de manière indirecte de le continuer, de le

croire vivant, de chérir encore ce qu'il aimait bien plus que la vie : son œuvre.

C'est ainsi que se passionnent pour la politique les femmes et les filles des hommes politiques. C'est ainsi que les jeunes filles entrées dans la Croix-Rouge comme infirmières, se passionnent pour la médecine. C'est ainsi que les étudiantes se passionnent pour l'histoire ou pour la philosophie : ces études intéressent les personnes qu'elles aiment.

Voilà pourquoi une femme désire bien plutôt être l'inspiratrice, la consolatrice, l'Egérie d'un penseur, qu'être elle-même un penseur ; voilà pourquoi une femme préfère mettre en valeur un homme qu'elle aime, contribuer à sa gloire, que de se pousser elle-même.

Une telle tendance a d'ailleurs profité à la société, bien plus que si les femmes avaient exploité leur intelligence pour leur propre compte. Combien de grands hommes, en effet, doivent leur succès à l'appui enthousiaste des femmes; que de chefs-d'œuvres doivent leur perfection à une collaboration féminine !

* * *

L'impossibilité où se trouve la femme d'aimer les choses abstraites, si elles ne sont pas liées à des êtres vivants, explique pourquoi les femmes, dites intellectuelles, ont besoin de trouver quelqu'un qui les encourage, de se donner l'illusion qu'elles font plaisir à quelqu'un. Si cette illusion l'abandonne, il est bien rare que son ardeur pour un travail abstrait se maintienne bien longtemps.

« Le travail, par lui-même, écrit A.-C. Leffler, confidente des plus intimes pensées de Sophie Kovalevsky, la recherche abstraite d'une vérité scientifique ne la satisfaisait pas, il fallait qu'elle fût comprise, devinée, admirée, encouragée à chaque pas, à chaque nouvelle idée qui naissait en elle ; son œuvre spirituelle ne devait pas appartenir à une humanité abstraite, elle voulait en enrichir *quelqu'un*, dont elle recevrait un don analogue. Quoique mathématicienne, le but idéal n'existait pas pour elle, ses

rêves, ses pensées, sa personnalité tout entière étaient passionnés. »

Remarquons encore que, si la passion abstraite chez la femme est presque toujours le résultat d'une influence masculine, le travail qui en dérive peut être original et indépendant ; car le genre de l'intelligence féminine est bien plus original que celui de l'homme. Il n'est pas rare que des femmes, entraînées par leurs maris à s'occuper de politique, finissent par avoir sur ce point leurs idées personnelles, et les imposent à leur tour. Dans les mariages de nationalité mixte, c'est presque toujours la nationalité de la femme qui prédomine.

* * *

J'ai dit que le sexe différenciait l'intelligence. Celle de la femme s'inspire de la faculté qui est la plus apte à prendre part aux joies et aux douleurs des êtres vivants, c'est l'intuition.

Qu'est-ce que l'intuition ? C'est toute cette partie de l'intelligence qui est en dehors du raisonnement, c'est la faculté de conclure sans la logique nécessaire à telle conclusion, c'est quelque chose d'assez semblable à l'oreille musicale qui, inconsciemment, perçoit et classe les sons, à l'œil qui mesure la distance ou les proportions, au toucher qui distingue les poids ou les différences entre diverses graines.

L'intuition n'est pas le privilège de la femme, mais elle n'est pas aussi indispensable à l'homme qu'à la femme. L'homme peut arriver aux buts qu'il se propose au moyen de la raison. Il ne se fie à elle que lorsqu'il l'a contrôlée. L'intuition est pour lui un canal fermé, dont la raison et l'intérêt tiennent les clefs, un guide qu'il consulte, mais dont il peut cependant se passer. Tandis qu'une femme qui n'est pas intuitive, ne pourra rien faire de bon ni dans la vie pratique, ni dans la vie intellectuelle,

La vie change sans s'arrêter. Ce qui aujourd'hui cause un immense plaisir, demain sera indifférent. Le malade peut mourir pendant qu'on attend les conseils de la raison,

la plante peut sécher, pendant que l'homme de science étudie, l'enfant dépérit si on ne le devine pas. Le rôle principal de l'intelligence féminine réclame d'agir vite et sans hésiter, souvent sans la vérification du raisonnement. Il faut l'intuition.

* * *

L'intuition est une faculté naturelle, un don de Dieu. Comme les autres facultés intellcctuelles, elle a des procédés qui augmentent sa portée : ce sont l'observation et l'introspection.

En effet, si l'intuition parfois ne repose sur rien ou seulement sur cette oreille mentale qui nous permet d'harmoniser les idées entre elles, le plus souvent elle repose sur l'introspection plus ou moins consciente, sur des faits observés en soi ou en autrui, et dont le souvenir aide à deviner les rapports et les conséquences d'autres faits analogues.

L'intuition est en somme bien souvent une solution par imitation, par approximation de cas semblables.

Mais pour imiter il faut avoir observé, et pour relier les observations il faut en avoir accumulé beaucoup. L'intuition, en effet, est limitée au champ de sa jurisprudence. Contrairement à l'opinion reçue, l'historien n'a d'intuition qu'en histoire, l'artiste qu'en art, l'intrigant que pour ses propres affaires. Mais pour accumuler les exemples, il faut avoir une excellente faculté d'observation. Or, si cette faculté est plus développée chez l'homme pour les choses abstraites, elle est en tout ce qui concerne la vie vécue, réelle, infiniment plus grande chez la femme.

Pour considérer le monde extérieur, un homme a cinq sens ; une femme en a cent. Elle voit, sent, remarque, par tous les pores de sa peau. Observer est pour elle un des plaisirs les plus délicats et les plus savoureux, elle en recherche toutes les occasions. Les fleurs, les bêtes, les oiseaux dont elle s'entoure lui servent à observer. Qui sait si sa manie de s'entourer d'êtres vivants ne vient pas de la recherche inconsciente de ce plaisir ? Il est certain que,

lorsqu'elle constate que son oiseau a mis des plumes nouvelles, que sa fleur s'est ouverte, quand elle constate comment s'est opérée la transformation d'une chrysalide, elle a une sensation de triomphe analogue à celle de l'homme qui a gagné au jeu.

Demandez à la plus simple, à la plus humble des femmes de vous raconter ce qu'elle a vu, ce qui se passe autour d'elle, vous découvrirez en elle une collection multiple et complexe, bien plus riche que chez des hommes dont la vie semble mille fois plus variée. Qu'un homme ait à écrire une lettre ou à raconter l'emploi de sa journée, il reste court, à l'en croire. Rien ne s'est passé, il n'y a eu rien de nouveau. C'est que, hors de ses occupations personnelles, il n'observe rien.

Cela est si vrai que si vous devez être présenté à une femme, vous apportez à votre toilette des soins méticuleux que vous n'apportez pas si vous devez être présenté à un homme. Vous savez bien que la femme vous détaillera en un instant de la tête aux pieds, alors que l'homme verra tout au plus l'ensemble. Une visite de femme, à l'avance, vous préoccupe. La femme a la vocation d'inspecter. Absente, son ménage est immédiatement bâclé par les domestiques, même si le maître est là. Ils sont bien tranquilles. Madame voit tout, Monsieur ne voit rien.

Si la femme est capable de voir tant de choses en elle-même et au dehors, c'est qu'elle les regarde avec passion, parce que tout ce qui tombe sous ses sens excite sa compassion, sa pitié, son amour, son envie, sa jalousie, son orgueil ; parce que son intelligence a comme organe le cœur et non le cerveau. Cet esprit d'observation est si bien lié aux émotions qu'il s'efface quand elles disparaissent. Un livre, une figure, un discours qui n'ont éveillé en une femme aucune émotion, elle ne les a pas vus, elle ne peut se les rappeler.

* * *

Répugnant à la logique masculine, les femmes préfèrent travailler à tâtons, selon leur empirisme personnel. On prétend qu'elles sont précoces, mais que leur développe-

ment s'arrête à la dix-huitième année. Mais c'est tout simplement qu'elles réussissent mieux dans les écoles secondaires que dans l'enseignement supérieur, parce que les programmes des premières sont plus pratiques, plus variés, et se prêtent mieux à être assimilés par intuition que le programmes des études supérieures qui exigent de la méthode et du raisonnement.

C'est aussi pourquoi les femmes réussissent mieux que les hommes à apprendre par l'usage une langue étrangère, à exécuter les travaux manuels les plus différents, à passer sans effort du salon à l'office, de la cuisine à l'étude, de l'étude à la broderie, et qu'elles réussissent moins bien à étudier une matière à fond. Pour la pratique, on se sert de son intuition, mais pour aller au fond d'un art ou d'une science, il faut classer et généraliser objectivement.

Est-ce là une infériorité de la femme ? Mais l'intuition mettant la femme à même de résoudre les problèmes qui lui sont posés, elle ne se fatigue pas l'esprit à chercher une solution logique, et perd ainsi l'habitude de raisonner.

Pourquoi l'homme s'astreint-il aux règles méthodiques et aux instruments de précision ? Parce que sans eux il est désemparé, parce que, pour répondre à un problème, l'homme a besoin de savoir comment y ont répondu ses prédécesseurs, parce que pour mesurer il a besoin de mètres.

L'intuition inspire à sainte Catherine de Sienne, ignorante et simple femme du peuple, les conseils les plus fins, les plus subtils qu'elle donne aux papes et aux empereurs. Une pauvre femme qui ne sait pas un mot de médecine ou de psychologie, s'aperçoit bien avant que le docteur l'ait déclarée, de la maladie de son fils, elle s'aperçoit bien avant qu'il ne lui en parle, des préoccupations de son mari, tout comme elle devine sans confidences que ses amies sont dans la peine, et qu'elle trouve, dans son expérience personnelle, le moyen de guérir. L'homme, au contraire, capable de lire des livres de médecine, d'histoire, de mathématique, et de disserter de toute chose, est susceptible de vivre dix ans près d'une femme malade, d'un fils accablé de soucis, sans s'en aperçevoir tout seul ; et quand on le lui dit, il fait appel au médecin ou à l'avocat, qui

ont acquis par l'étude de cas analogues l'expérience nécessaire à la solution des questions devant lesquelles il se reconnaît impuissant.

Les œuvres intellectuelles des femmes sont inégales et intermittentes, parce que l'intuition dont elles émanent n'est pas comme l'œil et l'oreille ordinaires, que l'on peut ouvrir ou dresser à volonté, et qui voient et entendent toujours également, selon des lois physiques invariables ; c'est un organe capricieux, qui s'ouvre s'il le veut, se ferme s'il lui plaît, capable de deviner les choses les plus profondément cachées ou de ne pas apercevoir les plus évidentes.

Le travail de la femme est imparfait parce qu'elle ne sait pas le corriger, parce que toutes ses idées étant des inspirations, elle ne sait pas en distinguer la valeur relative, l'importance ou l'originalité. Elle manque d'enchaînement dans l'exposition, parce que l'intuition est un jet intermittent; qui vient tantôt faible, tantôt fort, sans autre lien que la succession, mais n'est pas une technique de l'esprit. Son expression est souvent confuse parceque s'expliquer clairement, exige une mise en ordre rationnelle. L'énoncé des idées intermédiaires qui ont conduit à telle déduction, le procédé, même de la déduction, sont inconnus du plus grand nombre des femmes.

* * *

Mais si l'intuition rend les travaux des femmes intermittents et confus, elle permet à la femme de savoir sans apprendre, avec une grande facilité, les choses les plus disparates, et d'inventer sur le champ les solutions utiles.

Pendant la guerre, l'on a demandé aux femmes le concours de leur activité, et les hommes ont constaté avec une surprise non dépourvue de quelque envie, combien leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs, qu'ils croyaient seulement capables de flirter et de danser le tango, se sont vite transformées en infirmières de premier ordre, en organisatrices remarquables, en commerçantes avisées, tout cela par intuition, sans avoir rien étudié à l'avance.

Si elles n'étaient pas ainsi, comment donc feraient les femmes pour tenir leur maison, diriger leur famille ? La famille est un peu comme l'eau du fleuve qui passe, toujours la même et toujours différente. Les enfants grandissent, le mari vieillit, les ressources augmentent ou diminuent, les saisons varient, le prix des choses change. C'est grâce à son agilité mentale, à sa facilité de concevoir et de résoudre vite que la femme se tire d'affaire, bien mieux que ne le pourrait un homme.

Tout ce qui rend agréable la vie, tout ce qui rend possible de fonder un foyer, d'élever un enfant, a été trouvé spontanément par les femmes. Ce sont elles, qui les premières, ont eu l'idée de cultiver le blé autour de la maison, ce sont elles qui ont eu l'idée d'élever les vaches, les poules ou les brebis, ce sont elles qui ont pétri la terre pour en faire des marmites, elles qui ont utilisé l'écorce des arbres ou des flocons de coton pour faire des tapis ou des étoffes.

Malgré le nombre de leurs brevets, les hommes sont bien inférieurs aux femmes pour le nombre et la variété des inventions ! Si on ne le reconnaît pas, cela vient justement de la faculté avec laquelle la femme invente et de son peu d'ambition qui lui fait réaliser son invention uniquement pour elle ou pour sa famille, sans l'exploiter plus loin. De même, la nécessité de changer d'occupation désoriente complètement un homme. Avocats, banquiers, inventeurs ou industriels, les hommes font la même chose tous les jours de l'année, et pour réduire encore leur gymnastique mentale, ils ont subdivisé à l'infini leurs professions afin de réduire la variété de ce qu'ils ont à faire.

L'homme n'éprouve pas grand plaisir à ses inventions et il ne les ferait pas s'il n'en attendait gain ou prestige, tandis qu'il en éprouve beaucoup à raisonner ce qu'il fait spontanément. La femme, au contraire, quand elle réalise une invention, quand elle parvient à sauver une plante qui allait mourir, quand elle réussit à transformer une vieillerie en un chapeau utile, éprouve une joie véritable qui ne vient pas seulement de l'économie réalisée, mais d'avoir satisfait un goût instinctif.

* * *

L'indifférence qu'éprouve la femme pour les abstractions et le vif intérêt qu'elle prend à tout ce qui est vivant, l'écarte des études abstraites, ou pour lesquelles il lui faudrait oublier le cercle qui l'entoure, ainsi la philosophie, les mathématiques, la politique. Le plaisir qu'elle éprouve à faire plaisir, la pousse vers les arts et les professions qui peuvent utiliser son intuition, qui peuvent la mettre en contact direct avec le monde réel et ses émotions, la littérature, la bienfaisance, la médecine, l'agriculture, l'enseignement, le petit commerce, mais surtout la maternité, la direction d'un ménage. Toute femme, dans tous les peuples, dans tous les temps, a été l'économe, l'infirmière, le médecin et la consolatrice bienfaisante, toute femme est la couturière, la cuisinière, l'institutrice de ses enfants, toute femme est la gardienne même involontaire du foyer qui l'abrite, qu'elle s'efforce d'embellir.

Pendant la guerre, chaque femme est devenue infirmière, garde d'enfants, organisatrice d'institutions de bienfaisance ; aucune n'a écrit sur l'origine des conflits européens.

* * *

Laissons donc les choses comme les a faites la nature Il est vrai que les professions pratiques qui nous conviennent ne jouissent pas d'un très grand prestige ; il est vrai qu'elles nous mettent dans la dépendance de l'homme. Mais nous jouirions de moins de prestige encore si nous entreprenions des métiers qui ne correspondent pas à nos aptitudes, à nos supériorités, et nous serions davantage encore sous la dépendance de l'homme si nous le délivrions de la dépendance où il se trouve par rapport à nous, pour les services que nous lui rendons.

Entre homme et femme il n'y a ni supériorité ni infériorité, il y a différence. Entre femme et homme, il n'y

a ni commandement ni servitudc, mais dépendance réciproque.

Parce qu'ils diffèrent, la société tire parti des variétés de leurs intelligences. C'est cette différence qui forme le charme de la vie, qui attire les deux sexes l'un vers l'autre. Ils sont capables d'agir de concert avec des forces doublées. Si les hommes et les femmes cherchaient à changer, c'est-à-dire à s'égaliser, leur union perdrait toute sa valeur, ils deviendraient étrangers les uns aux autres, et la société perdrait la supériorité relative de chacun des deux dans ssn propre domaine.

Gina LOMBROSO.

TONIO KRÖGER

(Suite[1])

IV

— Je ne vous dérange pas ? demanda Tonio Kröger sur le seuil de l'atelier. Il tenait son chapeau à la main et s'inclinait même légèrement, quoique Lisaveta Iwanowna fût son amie à laquelle il disait tout.

— Je vous en supplie, Tonio Kröger, entrez sans cérémonie ! répondit-elle avec son accent chantant. L'on sait que vous avez joui d'une bonne éducation et que vous connaissez les usages. En parlant ainsi, elle plaçait son pinceau dans sa main gauche avec la palette, lui tendait la droite, et le regardait dans les yeux, en riant et en hochant la tête.

— Oui, mais vous êtes en train de travailler, dit-il. Laissez-moi voir... Oh! vous avez avancé. Et il regardait alternativement les esquisses coloriées qui étaient appuyées à des chaises de chaque côté du chevalet, et la grande toile couverte d'un réseau de lignes carrées, sur laquelle, parmi l'ébauche au fusain confuse et vague, les premières taches de couleur commençaient à surgir.

[1] Voir notre numéro de juillet.

C'était à Munich, dans une maison située derrière la rue Schelling, à un des étages supérieurs. Dehors, derrière les larges fenêtres orientées au nord, régnait le ciel bleu, les gazouillements d'oiseaux, le soleil ; et le souffle jeune et doux du printemps, qui entrait à flots par un vasistas ouvert, se mêlait à l'odeur du fixatif et des couleurs à l'huile qui remplissait le vaste lieu de travail. La lumière dorée de la claire après-midi inondait sans rencontrer d'obstacles la spacieuse nudité de l'atelier, éclairait honnêtement le plancher un peu endommagé, la table grossièrc couverte de flacons, de tubes et de pinceaux, sous la fenêtre, et les études sans cadres contre les murs sans papier ; éclairait le paravent de soie fendillée qui délimitait, dans le voisinage dc la porte, un petit coin habitable, meublé avec goût, pour les moments de loisir ; éclairait l'œuvre commencée sur le chevalet, et l'artiste et le poète auprès.

Elle pouvait avoir à peu près son âge, c'est-à-dire un peu plus de trente ans. Elle était assise, enveloppée de son tablier bleu foncé couvert de taches, sur un tabouret bas, et appuyait son menton dans sa main. Ses cheveux bruns frisotés et déjà grisonnants sur les côtés, couvraient ses tempes en ondes légères, et encadraient son visage brun, au type slave, très sympathique avec son nez épaté, ses pommettes saillantes et ses petits yeux noirs brillants. Tendue, défiante et comme irritée, elle examinait de biais, entre ses paupières à demi-fermées, son ouvrage.

Il se tenait à côté d'elle, la main droite appuyée sur sa hanche, et tournait rapidement de la main gauche sa moustache brune. Ses sourcils obliques remuaient et se contractaient sombrement, tandis qu'il sifflotait avec douceur comme à l'ordinaire. Il était vêtu d'une façon extrêmement soignée et cossue ; il portait un costume d'un gris tranquille et d'une coupe discrète. Mais sur son front tourmenté où les cheveux foncés se partageaient d'une façon remarquablement simple et correcte, passait un tressaillement nerveux ; les traits de son visage au type méridional étaient déjà très accusés, comme tracés et creusés par un dur burin, pendant que sa bouche gardait un dessin très doux, et son menton des contours infiniment délicats.

Au bout d'un moment il passa sa main sur son front et sur ses yeux en se détournant.

— Je n'aurais pas du venir, dit-il.

— Pourquoi pas, Tonio Kröger ?

— Je viens de quitter mon travail, Lisaveta, et ce qu'il y a dans ma tête est exactement comme ce qu'il y a sur cette toile. Un canevas, une pâle ébauche barbouillée de corrections, et quelques taches de couleur, voilà: et je viens ici et je retrouve la même chose. Et je retrouve aussi le même conflit, la même contradiction qui me tourmente chez moi, dit-il en humant l'air. C'est bizarre. Quand une pensée s'empare de vous, on la trouve exprimée partout. On la flaire même dans le vent : l'odeur du fixatif et les parfums printaniers n'est-ce pas ? L'art et... comment appeler l'autre chose ? Ne dites pas «la nature», Lisaveta, car «la nature» n'épuise pas. Non vraiment, j'aurais mieux fait d'aller me promener quoiqu'il ne soit pas certain que je m'en serais mieux trouvé. Il y a cinq minutes, tout près d'ici, j'ai rencontré un collègue, Adalbert, le romancier. « Maudit soit le printemps ! m'a-t-il dit de sa manière agressive. C'est la plus affreuse des saisons. Pouvez-vous concevoir une idée raisonnable, Kröger, pouvez-vous travailler avec calme à aiguiser le plus petit trait, à obtenir le moindre effet, quand tout votre sang fourmille d'une façon indécente, et qu'une masse de sensations déplacées vous agitent, qui, sitôt que vous les scrutez, se révèlent complétement vulgaires et inutilisables ? Pour ma part, je m'en vais au café. C'est un terrain neutre que n'affectent pas les changements de saisons, voyez-vous, il représente, pour ainsi dire, la sphère distante et supérieure de la littérature où il ne peut vous venir que des idées nobles. » Et il alla au café ; et peut-être que j'aurais bien fait d'aller avec lui.

Lisaveta s'amusait.

— Pas mal, Tonio Kröger. Le sang qui fourmille d'une façon indécente, n'est pas mal. Et il a raison dans une certaine mesure, car vraiment le printemps n'est pas particulièrement favorable au travail. Mais maintenant faites attention. Je termine encore tout de même cette petite chose-là, ce petit trait ou ce petit effet, comme dirait Adal-

bert. Ensuite nous irons dans le «salon» boire du thé, et vous vous déverserez; car je vois bien que vous en avez gros sur le cœur aujourd'hui. En attendant «groupez-vous» à votre aise quelque part, par exemple sur ce coffre, là, si vous ne craignez pas pour vos vêtements aristocratiques.

— Ah! laissez-moi tranquille avec mes vêtements, Lisaveta Iwanowna! Voudriez-vous que je me promène dans une jaquette de velours déchiré ou dans une veste de soie rouge. On est toujours suffisamment bohème intérieurement quand on est un artiste. Extérieurement on doit bien s'habiller, que diable, et se comporter comme un homme convenable... Non, je n'ai rien sur le cœur, dit-il, regardant comment elle préparait un mélange sur sa palette, il s'agit seulement d'un problème, comprenez-vous, d'une contradiction qui me préoccupe et qui m'empêche de travailler... Oui. De quoi parlions-nous donc. Ah! d'Adalbert le romancier qui est un homme si fier et si fort. « Le printemps est la plus affreuse des saisons », a-t-il dit, et il est allé au café. Car on doit savoir ce qu'on veut, n'est-il pas vrai ? Voyez-vous, moi aussi le printemps me rend nerveux, moi aussi je suis troublé par la charmante vulgarité des sensations et des souvenirs qu'il réveille; seulement je ne parviens pas à lui en faire un reproche et à le vouer au mépris à cause de cela; car au fond, j'ai honte devant lui, j'ai honte devant sa pure ingénuité et devant sa triomphante jeunesse. Et je ne sais si je dois envier Adalbert ou le mépriser de ce qu'il n'éprouve rien de ce sentiment...

« On travaille mal au printemps, bien sûr, et pourquoi, parce que l'on sent. Et parce qu'il faut être un imbécile pour croire que celui qui crée a le droit de sentir. Tout artiste véritable sourit de cette erreur de naïf et d'incapable; il sourit mélancoliquement peut-être, mais il sourit. Car ce que vous exprimez ne doit jamais être pour vous l'essentiel, mais seulement la matière indifférente en soi, dont il s'agit de composer, sans passion, en la dominant et comme en se jouant, une image esthétique. Si vous tenez trop à ce que vous avez à dire, si votre cœur bat trop vite pour votre sujet, vous

pouvez être sûr d'un fiasco complet. Vous serez pathétique, vous serez sentimental, vous produirez une œuvre lourde, gauche, austère, dénuée de maîtrise, d'ironie et de sel, ennuyeuse, banale, et le résultat final sera l'indifférence chez le public, et pour vous la déception et le chagrin... Car c'est ainsi, Lisaveta : le sentiment, le sentiment vivant et chaud est toujours banal, inutilisable, et seules les vibrations, les froides extases de notre système nerveux corrompu, de notre système nerveux d'artiste ont un caractère esthétique. Il est nécessaire d'être dans une certaine mesure en dehors de l'humanité, d'être un peu inhumain, de vivre à l'égard de ce qui est humain dans des rapports lointains et désintéressés, pour être en état, pour être seulement tenté de le représenter, de jouer avec, de le reproduire avec goût et succès. Le don pour le style, la forme et l'expression présuppose déjà cette attitude froide et distante à l'égard des choses humaines, oui, un certain appauvrissement, un certain dépouillement. Car le sentiment sain et vigoureux, il n'y a pas à en sortir, ne connaît pas le goût. C'en est fait de l'artiste dès qu'il devient homme, et commence à sentir. Adalbert le sait, et voilà pourquoi il est allé au café, dans la « sphère supérieure », oui certes !

— Grand bien lui fasse, Batuschka, dit Lisaveta en se lavant les mains dans un récipient de fer blanc, vous n'avez pas besoin de le suivre.

— Non, Lisaveta, je ne le suis pas et cela pour la seule raison qu'il m'arrive, par ci par là, d'avoir un peu honte, vis-à-vis du printemps, de ma qualité d'artiste. Voyez-vous, je reçois parfois des lettres de personnes inconnues, des pages de louanges et de remerciements que m'adresse mon public, des épîtres de gens émus, pleines d'admiration. Je lis ces lettres et je me sens touché par cette sympathie spontanée, gauchement humaine, que mon art a éveillée, une sorte de pitié me prend à l'égard de la naïveté enthousiaste qui s'exprime dans ces lignes, et je rougis en pensant combien l'être honnête qui les a tracées serait désenchanté, s'il pouvait jeter un regard derrière les coulisses, si sa candeur pouvait comprendre qu'au fond un homme droit, sain et normal n'écrit, ne joue, ni ne compose...

Ce qui n'empêche pas que je n'utilise son admiration pour mon talent, pour me rehausser et me stimuler, que je la prenne fort au sérieux, en faisant une mine de singe qui joue au grand homme... Ah ! ne protestez pas, Lisaveta ! Je vous dis que je suis quelquefois las à mourir de toujours représenter ce qui est humain sans y prendre part moi-même... Au fond est-ce qu'un artiste est un homme ? Qu'on le demande à « la femme » ! Je crois que nous autres artistes, nous partageons tous un peu le sort de ce chantre pontifical qu'on... Nous chantons de la façon la plus émouvante, mais...

— Vous devriez avoir un peu honte, Tonio Kröger. Maintenant, venez prendre le thé. L'eau va tout de suite bouillir et voici des cigarettes. Vous en étiez à la voix de soprano ; continuez. Mais vous devriez avoir honte. Si je ne savais pas avec quel fier enthousiasme vous vous adonnez à votre vocation...

— Ne parlez pas de vocation, Lisaveta Iwanowna ! La littérature n'est pas une vocation, mais une malédiction, sachez-le. Quand cette malédiction commence-t-elle à se faire sentir ? Tôt, terriblement tôt ; à une période de la vie où l'on devrait encore avoir le droit de vivre en paix et en harmonie avec Dieu et avec l'univers. Vous commencez à vous sentir à part, en incompréhensible opposition avec les autres êtres, les gens habituels et comme il faut ; l'abîme d'ironie, de doute, de contradictions, de connaissances, de sentiments, qui vous sépare des hommes, se creuse de plus en plus, vous êtes solitaire et désormais il n'y a plus d'entente possible. Quelle destinée ! A supposer que le cœur soit resté vivant, assez *aimant* pour en sentir l'horreur !... La conscience de votre valeur s'allume parce que vous vous sentez marqué au front entre mille et que vous savez que cela n'échappe à personne. J'ai connu un acteur de génie qui, dans la vie courante, devait lutter avec une timidité et une veulerie maladives. Le sentiment aigu qu'il avait de sa valeur, joint au fait de ne savoir que représenter, quel rôle jouer dans la vie, firent que cet artiste parfait et cet homme misérable.. Un artiste, un vrai, non pas un de ceux dont l'art est la fonction sociale, mais un artiste prédestiné et

maudit, se reconnaît sans qu'il soit besoin d'une très grande perspicacité au milieu d'une foule. Le sentiment qu'il a d'être à part, de ne pas appartenir au reste du monde, d'être reconnu et observé, quelque chose à la fois de royal et d'embarrassé se lit sur son visage. L'on peut observer le même air sur les traits d'un prince qui se promène en civil dans la rue. Mais là les vêtements civils ne servent de rien, Lisaveta ! Déguisez-vous, masquez-vous, habillez-vous comme un attaché d'ambassade ou un lieutenant de la garde en permission, vous aurez à peine besoin de lever les yeux et de dire un mot, et tout le monde saura que vous n'êtes pas un être humain, mais quelque chose d'étranger, d'étrange, de différent...

« Mais *qu'est-ce* qu'un artiste ? Il n'y a pas de question vis-à-vis de laquelle la nonchalance et la paresse humaine se soient montrées plus invulnérables. « C'est un don », disent humblement les braves gens qui subissent l'influence d'un artiste ; et comme ils croient que des effets sereins et nobles ne peuvent avoir que des causes également sereines et nobles, personne ne soupçonne qu'il s'agit peut-être ici d'un « don » des plus douteux, impliquant une contre-partie des plus déplorables... On sait que les artistes sont très susceptibles — on sait aussi que ce n'est pas le cas pour les gens qui ont une bonne conscience et le sentiment solidement fondé de leur valeur... Voyez-vous, Lisaveta, je cultive au fond de mon âme, — spirituellement parlant — à l'égard du type de l'artiste, tout le *mépris* que chacun de mes très honorables ancêtres, là-haut dans la ville aux murailles resserrées, aurait pu porter au saltimbanque, à l'artiste errant qui se serait présenté à sa porte. Ecoutez un peu ceci : je connais un banquier, un homme d'affaires grisonnant, qui possède le don d'écrire des romans. Il fait usage de ce don dans ses moments de loisir et ses œuvres sont parfois tout à fait remarquables. Malgré — je dis malgré — ce don sublime, cet homme n'est pas absolument irréprochable ; au contraire, il a été déjà condamné à un long emprisonnement, et cela pour des motifs bien fondés. Or, il s'est trouvé que c'est précisément en prison qu'il prit pour la première fois conscience de ses dons, et ses expériences

de prisonnier forment le motif principal de toutes ses productions. On pourrait en conclure avec quelque hardiesse qu'il est nécessaire pour devenir poète de connaître une sorte quelconque de prison. Mais ne peut-on s'empêcher de soupçonner que les expériences faites en prison par cet homme sont moins intimement liées aux origines de sa vocation d'artiste *que ce qui l'a conduit dans cette prison.* — Un banquier qui écrit des romans, c'est une chose rare ? Mais un banquier qui n'a pas commis de crime, un banquier irréprochable et solide qui écrit des romans, *cela ne s'est jamais vu.* Oui, riez si vous le voulez, et pourtant je ne plaisante qu'à moitié. Il n'y a pas au monde de problème plus angoissant que celui de la production artistique et de son action sur les hommes. Prenez la création la plus prodigieuse du plus typique, et pour cette raison du plus puissant des artistes, prenez une œuvre aussi morbide et aussi profondément double de sens que *Tristan et Isolde*, et observez l'effet que produit cette œuvre sur un être jeune, sain, à la sensibilité très normale. Vous le verrez élevé, fortifié, rempli d'un ardent et noble enthousiasme, stimulé peut-être à créer, lui aussi... Le brave dilettante ! Le fond de notre âme, à nous autres artistes, est bien différent de ce qu'avec son « cœur ardent » et son « sincère enthousiasme » il peut imaginer. J'ai vu des artistes entourés et fêtés par les femmes et les jeunes gens, tandis que, moi, je *savais*... On ne cesse de faire, en ce qui concerne l'origine, les manifestations et les conditions de la création artistique, les découvertes les plus surprenantes...

— Chez autrui, Tonio Kröger — excusez la question — ou pas seulement chez autrui ?

Il ne répondit pas. Il fronçait ses sourcils obliques et sifflotait.

— Donnez-moi votre tasse, Tonio. Il n'est pas fort, et prenez une nouvelle cigarette. Vous savez très bien du reste que vous envisagez les choses comme il n'est pas absolument nécessaire de les envisager...

— C'est la réponse d'Horatio, chère Lisaveta : « envisager les choses ainsi », signifie les envisager de trop près, n'est-ce pas ?

— Je prétends qu'on peut les envisager d'aussi près sous un autre jour, Tonio Kröger. Je ne suis qu'une stupide femme peintre, et si je puis, somme toute, vous répondre, si je puis un peu défendre contre vous-même votre propre vocation, ce n'est assurément rien de nouveau que je vous dirai, je ne ferai que vous rappeler ce que vous savez très bien vous-même... N'est-ce pas envisager les choses de près que d'avoir présents à l'esprit l'action purificatrice, sanctifiante de la littérature, la destruction des passions par la connaissance et l'expression, la puissance libératrice de la parole, la littérature en tant qu'elle conduit à la compréhension, au pardon, à l'amour, l'esprit littéraire comme la plus noble manifestation de l'esprit humain, et l'écrivain comme un être accompli, comme un saint ?

— Vous avez le droit de parler ainsi, Lisaveta, et cela en considération de l'œuvre de vos poètes, de l'admirable littérature russe, qui représente si bien la littérature sainte dont vous parlez. Mais je n'ai pas négligé vos objections, elles font partie de ce que j'ai aujourd'hui dans la tête... Regardez-moi. Je n'ai pas l'air excessivement gai, dites ? Je parais un peu vieilli, creusé, fatigué, n'est-ce pas ? Eh bien, pour en revenir à la « connaissance », c'est ainsi qu'il faut se représenter un homme qui, naturellement porté à croire au bien, doux, bien intentionné, un peu sentimental, serait complètement usé et démoli par la clairvoyance psychologique. Ne pas se laisser accabler par la tristesse du monde; observer, noter, faire usage de ses découvertes même les plus angoissantes, et avec cela être gai, tout en ayant pleinement conscience de sa supériorité morale sur l'affreuse invention qu'est l'existence, — oui vraiment ! Il y a tout de même des moments où, malgré les joies de l'expression, tout cela vous submerge un peu. Tout comprendre, c'est tout pardonner ? Je ne sais trop. Il existe un état d'esprit, Lisaveta, que j'appelle le dégoût de la connaissance : l'état dans lequel il suffit à un homme de voir clair à travers un fait quelconque pour se sentir dégoûté à mourir (et non point du tout disposé à pardonner) — le cas de Hamlet le Danois, cet homme de lettres type. Il savait ce que c'était, lui, que

d'être appelé à connaître, sans être né pour cela. Voir clair à travers la brume de larmes qui voile encore vos yeux, reconnaître, noter, observer, et être obligé de mettre en réserve, avec un sourire, ce que vous avez observé, au moment où les mains s'étreignent encore, où les lèvres se rejoignent, où le regard, aveuglé par la force du sentiment, s'éteint... c'est infâme, Lisaveta, c'est vil, c'est révoltant... mais à quoi sert de se révolter ?

« Un autre côté non moins charmant de la question est l'indifférence blasée, la lassitude ironique à l'égard de toute vérité ; c'est un fait qu'il n'y a rien de plus silencieux, rien de plus morne qu'un cercle de gens intelligents et ayant fait le tour de tout. Toute connaissance est usée et ennuyeuse. Exprimez une vérité dont la conquête et la possession vous a peut-être procuré une certaine joie juvénile ; on répondra à vos banales lumières par un bref « évidemment »... Ah oui, la littérature fatigue, Lisaveta ! Il peut arriver, je vous assure, que, par pur scepticisme, et parce que vous vous abstenez d'exprimer votre opinion, vous soyez considéré parmi les hommes comme stupide, alors que vous êtes seulement fier et sans courage... Voilà pour la « connaissance ». Quant à « l'expression », il s'agit peut-être moins là d'une libération que d'un moyen de refroidir, de glacer le sentiment. Sérieusement, c'est quelque chose de bien glacial, une bien révoltante prétention que cette stupide et superficielle délivrance du sentiment par l'expression littéraire. Avez-vous le cœur trop plein, vous sentez-vous trop ému par un événement attendrissant ou pathétique, rien de plus simple ! Vous allez chez l'écrivain, et en un rien de temps il y mettra bon ordre. Il analysera votre affaire, la formulera, lui donnera un nom, l'exprimera, la fera parler, vous débarrassera du tout, vous y rendra indifférent pour toujours, et ne vous demandera aucun remerciement pour ses services. Et vous vous en retournerez à la maison soulagé, refroidi, éclairé, vous demandant ce qui pouvait bien, il y a peu d'instants encore, vous remplir d'un si doux tumulte. Et c'est ce froid et vaniteux charlatan que vous voulez sérieusement défendre ? Ce qui est exprimé est résolu, dit sa profession de foi. Si le

monde entier est exprimé, le monde entier est résolu, libéré, aboli... Très bien ! Je ne suis pourtant pas un nihiliste...

— Non, vous n'en êtes pas un, dit Lisaveta. Elle tenait justement sa cuillère à thé près de sa bouche, et resta immobile dans cette attitude.

— Bon... bon... revenez à vous, Lisaveta ! Je ne le suis pas, vous dis-je, en ce qui touche le sentiment vivant. Voyez-vous, l'écrivain ne comprend pas que la Vie puisse encore continuer de vivre, qu'elle n'ait pas honte de le faire, une fois qu'elle a été expliquée et « résolue ». Mais, voyez un peu, malgré toute libération par la littérature, elle continue bravement à pécher sans se laisser ébranler ; car toute action est un péché aux yeux de l'esprit...

« J'ai fini, Lisaveta. Ecoutez-moi. J'aime la vie — ceci est un aveu. Recueillez-le et conservez-le, je ne l'ai encore fait à personne. L'on a dit, on a même écrit et fait imprimer que je haïssais la vie, ou que je la craignais, ou que je la méprisais, ou que je l'exécrais. J'ai entendu tout cela avec plaisir, cela m'a flatté ; mais ce n'en est pas moins faux. J'aime la vie... Vous souriez, Lisaveta, et je sais pourquoi. Mais je vous en conjure, ne prenez pas pour de la littérature ce que je vous dis là ! Ne pensez pas à César Borgia, ou à je ne sais quelle philosophie ivre qui l'élève sur le pavois ! Je le méprise, ce César Borgia, je ne fais pas le moindre cas de lui, et je ne comprendrai jamais comment on peut ériger en idéal l'extraordinaire et le démoniaque. C'est comme l'opposé éternel de l'esprit et de l'art, — et non comme une vision de grandeur sanglante, et de sauvage beauté, non comme l'extraordinaire, que la vie nous apparaît, à nous qui sommes en dehors de l'ordinaire. C'est le normal, le raisonnable, l'aimable, la vie dans son attrayante banalité, qui constituent le royaume où vont nos désirs. Il s'en faut qu'il soit un artiste, ma chère, celui dont les rêves suprêmes, les rêves les plus profonds vont vers ce qui est raffiné, excentrique, satanique, celui qui ignore ce que c'est qu'aspirer à la naïveté, à la simplicité, à la vie, à un peu d'amitié, d'abandon, de confiance et de bonheur humain, — qu'aspirer secrètement, âprement aux joies de la vie habituelle !...

« Un ami humain ! Croyez-vous que cela me rendrait heureux et fier de posséder un ami parmi les hommes ? Mais jusqu'à présent je n'ai eu d'amis que parmi les démons, les monstres, les gens les moins attrayants, les fantômes rendus muets par la connaissance, en un mot parmi les gens de lettres.

« Parfois je monte sur une estrade, je me trouve dans une salle, en face d'hommes qui sont venus pour m'entendre. Alors, voyez-vous, il arrive, tandis que je regarde le public autour de moi, que je m'observe, que je surprenne mon cœur cherchant secrètement dans l'auditoire celui qui est venu pour moi, celui dont l'approbation et la reconnaissance montent vers moi, celui auquel mon art m'unit par un lien idéal... Je ne trouve pas ce que je cherche, Lisaveta. Je trouve le troupeau, la communauté que je connais bien, une assemblée de premiers chrétiens, pour ainsi dire, des gens avec des corps disgracieux et de belles âmes, des gens qui tombent toujours, en quelque sorte, vous comprenez ce que je veux dire, pour qui la poésie est une douce vengeance de la vie, — toujours des gens qui souffrent, qui aspirent, des déshérités, et jamais quelqu'un des autres, de ceux qui ont les yeux bleus, Lisaveta, et qui n'ont pas besoin de l'esprit !...

« Et ne serait-ce pas au fond une inconséquence regrettable que de se réjouir s'il en était autrement ? C'est absurde d'aimer la vie et cependant de s'efforcer par tous les moyens de l'attirer à soi, de la gagner aux finesses, aux mélancolies, à toute la noblesse maladive de la littérature. Le règne de la littérature croît et celui de la santé et de l'innocence décroît sur la terre. On devrait conserver ce qui en reste avec le plus grand soin, et ne pas vouloir induire à aimer la poésie, des gens qui lisent plus volontiers des livres illustrés de vues instantanées sur les chevaux !

« Car, finalement, quel spectacle plus lamentable peut-il y avoir que celui de la vie s'essayant à l'art ? Nous autres artistes ne méprisons personne plus complétement que le dilettante, l'homme vivant qui s'imagine pouvoir être par-dessus le marché, à l'occasion, un artiste. Je vous l'assure, cette espèce de mépris-là appartient à mon expérience personnelle. Je me trouve dans une réunion

de gens bien élevés, on mange, on boit, on bavarde, on s'entend le mieux du monde, et je me sens content et reconnaissant de pouvoir un moment me perdre parmi des gens candides et normaux comme si j'étais leur semblable. Tout à coup (ceci m'est arrivé), se lève un officier, un lieutenant, un joli et vigoureux garçon que je n'aurais jamais cru capable d'une manière d'agir indigne de son habit de soirée, et il demande sans circonlocutions la permission de lire quelques vers qu'il a composés. On lui accorde cette permission avec des rires embarrassés, et il met son projet à exécution, en lisant son œuvre écrite sur un morceau de papier qu'il avait tenu jusque là caché dans un pan de son habit, quelque chose sur la musique et l'amour, d'aussi profondément senti que d'insignifiant. Voyons, je vous demande un peu ; un lieutenant ! un homme du monde ! il n'avait vraiment pas besoin !... Bon, il s'ensuit ce qui devait s'ensuivre : des figures longues, un silence, quelques marques de fausse approbation, et un profond malaise dans toute l'assistance. Le premier phénomène moral dont je prends conscience est que je me sens une part de culpabilité dans le trouble que ce jeune homme a apporté au milieu de cette réunion ; il n'y a pas de doutes, des regards moqueurs et refroidis se dirigent aussi vers moi, dans le métier duquel ce malheureux est venu bousiller. Mais le second phénomène consiste en ceci : c'est que cet homme pour la personne et la manière d'être duquel j'avais, un instant plus tôt, le plus sincère respect, commence soudain à baisser, baisser, baisser dans mon estime... Une pitié bienveillante s'empare de moi. Je m'avance vers lui avec quelques autres messieurs courageux et charitables, et je lui adresse la parole: «Mes félicitations, lieutenant, lui dis-je. Quel joli don! C'était tout à fait charmant ! » Et il s'en faut de peu que je ne lui tape sur l'épaule. Mais la bienveillance est-elle le sentiment que doit vous inspirer un lieutenant ?... C'est sa faute ! Il se tient là, expiant dans une grande confusion l'erreur qu'il a commise en croyant que l'on peut cueillir une petite feuille, une seule, du laurier de l'art, sans la payer de sa vie. Non, sur ce chapitre je suis avec mon collègue, le banquier criminel . . . Mais ne trouvez-

vous pas, Lisaveta, que je suis aujourd'hui d'une loquacité digne d'Hamlet ?

— Avez-vous fini, Tonio Kröger ?

— Non, mais je ne dis plus rien.

— Et cela suffit aussi. Attendez-vous une réponse ?

— En avez-vous une ?

— Je crois que oui. Je vous ai bien écouté, Tonio, du commencement à la fin, et je veux vous donner une réponse qui convient à tout ce que vous venez de me dire, et qui est la solution du problème qui vous a tant tourmenté. Eh bien donc ! La solution c'est que, tel que vous voilà, vous êtes tout bonnement un bourgeois.

— Croyez-vous ? demanda-t-il, et il s'affaissa un peu sur lui-même.

— Cela vous paraît cruel, n'est-ce pas ? et il est inévitable que cela vous paraisse cruels. Aussi je veux un peu adoucir mon jugement, car je le puis. Vous êtes un bourgeois engagé sur une fausse route, Tonio Kröger, un bourgeois fourvoyé.

Silence. Puis il se leva résolument et saisit son chapeau et sa canne.

— Je vous remercie, Lisaveta Iwanowna, maintenant je puis rentrer tranquillement chez moi. *Mon cas est résolu.*

V

Vers l'automne, Tonio Kröger dit à Lisaveta Iwanowna :

— Je pars en voyage, Lisaveta ; il faut que je m'aère, je m'en vais, je prends la clef des champs.

— Quoi donc, petit père, voulez-vous de nouveau aller en Italie ?

— Mon Dieu, laissez-moi donc tranquille avec l'Italie, Lisaveta ! L'Italie m'indiffère jusqu'au mépris. Il est loin le temps où je m'imaginais que c'était là ma patrie. L'art n'est-ce pas ? Le ciel de velours bleu, le vin généreux, la douce sensualité... Bref cela ne me dit rien. J'y renonce. Toute cette *bellezza* me rend nerveux. Je ne puis pas non plus souffrir tous ces êtres terriblement vifs là en

bas, avec leurs noirs regards de bêtes. Ces peuples romans n'ont pas de conscience dans les yeux... Non, je m'en vais un peu en Danemark.

— En Danemark ?

— Oui, et je m'en promets beaucoup d'agrément. Il se trouve par hasard que je n'y suis jamais allé, bien que j'aie passé toute ma jeunesse près de la frontière, et pourtant j'ai de tout temps aimé et connu ce pays. Cet attrait que je ressens pour le Nord doit me venir de mon père, car les sympathies de ma mère allaient plutôt vers la *bellezza,* pour autant que tout ne lui était pas indifférent. Prenez les livres qui ont été écrits là-haut, ces livres profonds, purs et humoristiques, Lisaveta, pour moi il n'y a rien au-dessus, je les aime. Prenez les repas scandinaves, ces repas incomparables que l'on ne peut supporter que dans un air fortement salin, (je ne sais du reste si je les supporterais encore) et que je connais un peu, en vertu de mon origine, car l'on mange déjà tout à fait comme cela chez moi. Prenez simplement les noms, les prénoms dont les gens sont agrémentés là-haut, et qui sont également déjà très répandus chez moi ; un ensemble de sonorités tel que « Ingeborg », un accord de harpe de la plus poétique pureté. Et puis la mer, — vous avez la mer Baltique là haut!... En un mot je m'en vais là-bas, Lisaveta. Je veux revoir la mer Baltique, je veux réentendre ces prénoms, je veux lire ces livres dans leur cadre ; je veux aussi fouler du pied la terrasse de Kronborg où le «fantôme» apparut à Hamlet et apporta la tristesse et la mort au noble et malheureux jeune homme.

— Comment y allez-vous, Tonio, s'il m'est permis de le demander ? Quelle route prenez-vous ?

— La route habituelle, répondit-il en haussant les épaules, et il rougit visiblement. Oui, je touche ma... mon point de départ, Lisaveta, après treize ans, et cela peut être assez comique.

Elle sourit.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire, Tonio. Partez donc et que Dieu soit avec vous. Ne manquez pas non plus de m'écrire, entendez-vous ? J'attends une lettre pleine d'expériences sur votre séjour en... Danemark.

VI

Et Tonio Kröger se mit en voyage pour le Nord. Il voyagea confortablement (car il avait coutume de dire que, lorsqu'on a une vie tellement plus pénible intérieurement que les autres gens, on a droit à un peu de bien-être extérieur) et il ne s'arrêta pas avant de voir les tours de la ville aux murailles resserrées dont il était parti jadis, se dresser devant lui dans l'air gris. Là il fit un court et étrange séjour.

Une après-midi terne s'inclinait déjà vers le soir, lorsque le train entra sous le hall étroit, enfumé et si étrangement familier de la gare; la vapeur s'arrondissait toujours en boules sous la toiture aux vitres sales, ses lambeaux s'étiraient et allaient et venaient comme autrefois, lorsque Tonio Kröger était parti de ce même lieu, sans autre chose dans le cœur que de la raillerie.

Il s'occupa de son bagage, ordonna qu'on le portât à l'hôtel, et quitta la gare.

C'étaient bien les voitures, à deux chevaux, noires, démesurément hautes et larges de la ville qui attendaient, alignées au dehors! Il ne prit aucune d'elles, il les regarda seulement comme il regardait tout, les pignons étroits et les tours pointues qui semblaient le saluer par-dessus les toits les plus proches, les gens blonds, indolents et lourds, avec leur façon de parler large et cependant rapide, et il fut pris d'un rire nerveux qui avait une ressemblance secrète avec un sanglot. Il se mit en marche lentement, la poussée continuelle du vent humide dans le visage, franchit le pont dont la balustrade était ornée de statues mythologiques et longea un moment le port.

Grand Dieu, que tout cela paraissait exigu et tortueux ! Est-ce que de tout temps, les étroites rues à pignons avaient grimpé vers la ville avec une raideur si cocasse ? Les cheminées et les mâts des bateaux, se balançaient doucement dans le vent et le crépuscule, sur le fleuve terne. Monterait-il cette rue, là au coin, dans laquelle se trouvait la maison à laquelle il songeait ? Non, demain. Il avait trop

sommeil maintenant. La fatigue du voyage alourdissait sa tête, et des pensées lentes et brumeuses lui traversaient l'esprit.

Quelquefois, pendant ces treize années, il avait rêvé qu'il était de nouveau chez lui, dans la vieille maison sonore, au bord de la rue en pente, et que son père aussi était de nouveau là et le tançait vertement au sujet de sa vie dépravée, — ce qu'il avait chaque fois trouvé tout à fait dans l'ordre. Et maintenant l'heure présente ne se distinguait en rien d'un de ces rêves trompeurs dont on ne parvient pas à déchirer les mailles, au cours desquels on se demande s'ils sont illusion ou réalité, où l'on est forcé de se décider en faveur de la dernière hypothèse, pour finir malgré tout par se réveiller.

Il suivait les rues peu animées et pleines de courants d'air en tenant sa tête courbée contre le vent, et il se dirigeait comme en dormant dans la direction de l'hôtel, le premier de la ville, où il voulait passer la nuit. Un homme aux jambes arquées, qui portait un bâton au bout duquel brûlait un lumignon, marchait devant lui d'un pas balancé de marin, et allumait les becs de gaz.

Qu'avait-il donc ? Qu'était-ce que ce feu qui, sous la cendre de sa fatigue, sans jaillir en flammes claires, couvait si sombre et si cuisant ? Silence, silence. Pas un mot ! Pas de paroles ! Il serait volontiers allé longtemps ainsi, dans le vent, à travers les rues crépusculaires et familières. Mais tout était si serré et si rapproché. On se trouvait tout de suite au but.

Dans le haut de la ville, il y avait des lampes à arc et elles s'allumaient justement. L'hôtel était là, et il reconnut les deux lions noirs couchés devant l'entrée, dont il avait peur quand il était enfant. Ils continuaient à se regarder l'un l'autre comme s'ils voulaient éternuer, mais ils semblaient avoir beaucoup rapetissé. Tonio Kröger passa entre eux.

Comme il était à pied, il fut reçu sans beaucoup de solennité. Le portier et un beau monsieur en noir qui faisait les honneurs et repoussait constamment du petit doigt ses manchettes dans ses manches, l'examinèrent de la tête aux pieds, d'un œil scrutateur, s'efforçant visible-

ment de déterminer un peu son rang, de le situer dans la hiérarchie sociale, et de lui assigner une place dans leur considération, sans toutefois parvenir à un résultat satisfaisant : en raison de quoi ils se décidèrent pour une politesse modérée. Un sommelier, un homme à l'air doux, avec des favoris blonds couleur de pain, un habit luisant de vieillesse et des chaussures silencieuses, ornées de rosettes, le conduisit au second étage, dans une chambre meublée proprement et à l'ancienne mode.

Derrière les fenêtres, dans le demi-jour, s'étendait une vue pittoresque et moyen-âgeuse sur des cours, des pignons et les masses bizarres des églises, dans le voisinage desquelles l'hôtel se trouvait. Tonio Kröger resta un moment debout devant cette fenêtre ; puis il s'assit les bras croisés sur le vaste sofa, fronça les sourcils et se mit à siffloter.

On apporta de la lumière et son bagage arriva. Le sommelier à l'air doux posa avec indifférence le bulletin d'arrivée sur la table, et Tonio Kröger y traça, la tête penchée de côté, quelque chose qui ressemblait à son nom, son état et son origine. Ensuite il commanda un repas et continua, du coin de son sofa, à regarder dans le vide. Lorsque la nourriture fut devant lui, il demeura longtemps sans y toucher, prit enfin quelques bouchées, et se promena pendant une heure en long et en large, s'arrêtant parfois et fermant les yeux. Puis il se déshabilla avec des gestes lents, et se coucha. Il dormit longtemps, en proie à des rêves embrouillés et pleins de regrets et d'aspirations étranges.

Lorsqu'il se réveilla, il vit sa chambre inondée de lumière. Dérouté, il se hâta de se remémorer où il était et se leva pour ouvrir les rideaux. Le bleu déjà un peu pâle d'un ciel de fin d'été, était traversé de minces lambeaux de nuages effilochés par le vent, mais le soleil brillait sur sa ville natale.

Il mit encore plus de soin que de coutume à sa toilette, se lava et se rasa de son mieux, et se fit aussi frais et aussi net que s'il avait eu l'intention de rendre visite à des gens corrects et distingués, sur lesquels il se fût agi de produire une impression d'élégance irréprochable ; et pendant qu'il était occupé à s'habiller, il entendait les battements anxieux de son cœur.

Comme il faisait clair dehors ! Il se serait senti plus à son aise si, de même qu'hier, le crépuscule avait assombri les rues ; maintenant il lui fallait passer sous les yeux des gens, dans la brillante lumière du soleil. Allait-il tomber sur des connaissances, être arrêté, interrogé, et obligé de raconter comment il avait passé ces treize années ? Non, Dieu soit loué, plus personne ne le reconnaissait, et ceux qui se souvenaient de lui, ne le reconnaîtraient pas, car il avait vraiment un peu changé pendant tout ce temps. Il se considéra attentivement dans le miroir, et soudain il se sentit plus en sûreté derrière son masque, derrière son visage prématurément usé, qui paraissait plus vieux que son âge... Il fit venir le déjeuner et sortit ensuite, sortit sous les regards estimateurs du portier et du beau monsieur en noir, à travers le vestibule et entre les deux lions, jusqu'à l'air libre.

Où allait-il ? Il ne savait pas. C'était comme hier. A peine se vit-il de nouveau environné de cet assemblage étrangement vénérable et immémorialement familier de pignons, de tourelles, d'arcades, de fontaines, à peine sentit-il de nouveau sur son visage la poussée du vent, du vent fort qui portait avec lui un délicat et âcre arome de rêves lointains, qu'une sorte de voile, de tissu nébuleux entoura ses sens... Les muscles de son visage se détendirent ; avec un regard apaisé, il considéra les hommes et les choses. Peut-être que là-bas, à ce coin de rue, il se réveillerait...

Où allait-il ? Il lui semblait qu'il y avait un rapport entre la direction qu'il prenait et ses étranges rêves nocturnes, si tristes et pleins de regrets... C'est au marché qu'il allait, en passant sous les voûtes de l'hôtel de ville, où les bouchers pesaient leurs marchandises avec des mains sanglantes, à la place du marché où se dressait, pointue et fouillée, la haute fontaine gothique. Là, il s'arrêta devant une maison étroite et simple, semblable à beaucoup d'autres, avec un pignon arqué et ajouré, et se perdit dans sa contemplation. Il lut le nom inscrit sur la porte et laissa son regard reposer un instant sur chaque fenêtre, puis il se détourna lentement pour s'en aller.

Où allait-il ? A la maison. Mais il prit un détour, il fit une promenade hors de la ville parce qu'il avait le temps. Il passa par le rempart du Moulin et par le rempart du Holstein, serrant fortement son chapeau contre le vent qui bruissait et grinçait dans les arbres. Puis il laissa la promenade des remparts non loin de la gare, vit un train passer en soufflant avec une hâte pesante, s'amusa à compter les wagons, et suivit des yeux l'homme assis tout au haut du dernier. Mais, place des Tilleuls, il s'arrêta devant une des jolies villas qui se trouvaient là, resta longtemps à observer le jardin et les fenêtres, et s'avisa pour finir de faire aller et venir sur ses gonds la grille du jardin de façon qu'elle grinçât. Ensuite il considéra un moment sa main refroidie et remplie de rouille, et il alla plus loin, passa sous la vieille porte trapue, longea le port, et remonta la rue raide et pleine de courants d'air, jusqu'à la maison de ses parents.

Elle se dressait, enfermée par les maisons voisines qui surplombaient son pignon, grise et sérieuse comme depuis trois cents ans ; et Tonio Kröger lut le verset pieux inscrit en lettres à demi effacées au-dessus de l'entrée. Puis il reprit son souffle et entra. Son cœur battait anxieusement, car il lui semblait que, d'une des portes du rez-de-chaussée devant lesquelles il passait, son père allait sortir, en vêtement de bureau et la plume derrière l'oreille ; qu'il allait l'arrêter et lui demander raison sévèrement de sa vie extravagante, ce que Tonio aurait trouvé tout à fait dans l'ordre. Mais il passa sans être inquiété. La double porte n'était pas fermée, mais seulement poussée, ce qui lui parut critiquable, en même temps qu'il lui semblait être le jouet d'un de ces rêves légers dans lesquels les obstacles cèdent d'eux-mêmes devant vous, et où l'on avance sans entraves, favorisé par un bonheur merveilleux. Le vaste vestibule pavé de grandes dalles de pierre carrées, résonna sous ses pas. En face de la cuisine, dont ne venait aucun bruit, on voyait toujours comme autrefois, faisant saillie hors de la muraille à une considérable hauteur, les constructions de bois, bizarres, lourdes, mais proprement vernies, qui servaient de chambres de bonnes, et que l'on ne pouvait atteindre que par une sorte d'escalier isolé montant du ves-

tibule. Mais les grandes armoires et le bahut sculpté qui se trouvaient là jadis n'y étaient plus. Le fils de la maison gravit le vaste escalier en s'appuyant sur la rampe de bois ajouré, vernie de blanc ; à chaque pas il soulevait sa main et au pas suivant, il la laissait retomber, comme s'il essayait timidement de rétablir, avec cette vieille rampe solide, l'ancienne intimité... Mais arrivé sur le palier, devant la porte de l'entresol, il s'arrêta. Un écriteau blanc était fixé à l'entrée où l'on pouvait lire, écrit en lettres noires : Bibliothèque Populaire.

Bibliothèque Populaire ? pensa Tonio. Il trouvait que ni le peuple, ni la littérature n'avaient rien à faire ici. Il frappa à la porte, entendit retentir un « entrez », et obéit à cette injonction. Sombre et tendu, il découvrit du regard une transformation des plus déplacées.

L'appartement se composait de trois chambres en profondeur, ouvertes les unes sur les autres. Les murailles étaient tapissées jusque tout en haut de livres uniformément reliés, rangés en longues files sur des rayons de bois sombre. Dans chaque chambre, derrière une sorte de comptoir, était assis un homme à l'aspect nécessiteux qui écrivait. Deux d'entre eux tournèrent seulement la tête vers Tonio Kröger, mais le premier se leva vivement, s'appuya des deux mains sur le dessus de la table, pencha la tête en avant, arrondit les lèvres, leva les sourcils, et regarda le visiteur avec un rapide clignement des yeux...

— Pardon, dit Tonio Kröger, sans détourner les yeux de tous les livres, je suis étranger ici, je visite la ville. Ceci est donc la bibliothèque ? Me permettez-vous de jeter un coup d'œil sur la collection ?

— Certainement ! dit le fonctionnaire, et il cligna encore plus fort... Bien sûr, l'entrée est libre. Regardez à votre aise. Voulez-vous un catalogue ?

— Merci, répondit Tonio Kröger, je m'oriente facilement. Là-dessus, il commença à longer lentement les parois, en faisant semblant d'étudier les titres inscrits sur le dos des livres. Finalement il prit un volume, l'ouvrit et se plaça près de la fenêtre.

Ici avait été la pièce où l'on déjeunait. L'on déjeunait ici le matin, et non en haut, dans la grande salle à

manger où des statues de divinités se détachaient en blanc contre la tapisserie bleue... Là se trouvait une chambre à coucher. La mère de son père y était morte après une dure agonie, malgré son grand âge, car c'était une femme mondaine, attachée aux jouissances terrestres, et elle tenait à la vie. Et plus tard son père lui-même avait rendu ici le dernier soupir, son père, le long monsieur correct, un peu pensif et mélancolique, à la boutonnière ornée d'une fleur des champs... Tonio s'était tenu assis au pied de son lit de mort, les yeux brûlants, sincèrement et entièrement livré à un sentiment muet et puissant, à l'amour et à la douleur. Et sa mère aussi s'était tenue agenouillée près de cette couche, sa belle et ardente maman, toute noyée dans ses larmes ; après quoi elle était partie avec l'artiste méridional pour les lointains bleus... Mais là derrière, la troisième pièce et la plus petite, maintenant aussi toute remplie de livres surveillés par un homme à l'aspect nécessiteux, avait été longtemps sa propre chambre. C'est là qu'il était rentré après l'école, après avoir fait une promenade comme celle de tout à l'heure ; près de cette paroi était placée sa table, dans le tiroir de laquelle il gardait ses premiers vers si profondément sentis et gauches... Le noyer... Une mélancolie aiguë le traversa soudain. Il regarda de côté par la fenêtre. Le jardin était abandonné, mais le vieux noyer se dressait à sa place et grinçait et bruissait lourdement au vent. Et Tonio laissa de nouveau glisser ses yeux sur le livre qu'il tenait à la main ; c'était une œuvre poétique de valeur qu'il connaissait bien. Il regarda ces lignes noires et ces groupes de phrases, suivit un moment le cours plein d'art du récit, qui s'élevait avec une passion ordonnatrice jusqu'à un trait, un effet, puis s'interrompait soudain d'une façon impressionnante...

— Oui, c'est bien fait, dit-il, en déposant le volume, et il se retourna. Alors il s'aperçut que le fonctionnaire était toujours debout et faisait cligner ses yeux avec un mélange d'empressement et de défiance méditative.

— Une excellente collection, je vois, dit Tonio Kröger. J'ai jeté un coup d'œil rapide. Je vous suis bien obligé, Adieu.

Là-dessus il gagna la porte, mais ce fut un départ douteux, et il sentait distinctement que le fonctionnaire, très troublé par sa visite, resterait encore plusieurs minutes debout, à cligner des yeux.

Il ne se sentait nulle envie de pousser plus loin ses investigations. Il avait été à la maison. En haut dans les grandes pièces situées derrière la galerie à colonnade, habitaient des étrangers, il le voyait, car le haut de l'escalier était fermé par une porte vitrée qui n'existait pas autrefois, et un nom quelconque était écrit dessus. Il s'en alla, traversa le vestibule sonore et quitta sa maison paternelle. Dans le coin d'un restaurant, il avala, plongé dans ses réflexions, un repas lourd et gras, puis il retourna à l'hôtel.

— J'ai fini, dit-il au beau monsieur en noir. Je pars ce soir.

Il commanda sa note, ainsi que la voiture qui devait le mener au port pour prendre le bateau de Copenhague. Puis il monta dans sa chambre, s'assit devant la table, et demeura là, immobile et droit, la joue appuyée dans la main, et fixant sur le tapis devant lui des yeux absents. Plus tard, il régla sa note et prépara ses affaires. A l'heure fixée, on annonça la voiture et Tonio Kröger descendit, prêt à partir.

En bas, au pied de l'escalier, le beau monsieur en noir l'attendait.

— Pardon ! dit-il en repoussant du petit doigt ses manchettes dans ses manches. Excusez, Monsieur, si nous sommes obligés de vous retenir encore une minute. M. Seehaase — le propriétaire de l'hôtel — voudrait vous dire deux mots. Une simple formalité... il est ici derrière... Voulez-vous avoir l'obligeance de vous donner la peine... Ce n'est que M. Seehaase, le propriétaire de l'hôtel.

Et il conduisit Tonio Kröger, en l'invitant à le suivre par de nombreux gestes, au fond du vestibule. Là se trouvait en effet M. Seehaase. Tonio Kröger le connaissait depuis son enfance. Il était petit, gras et avait les jambes arquées. Ses favoris tondus étaient devenus blancs, mais il portait toujours une jaquette largement taillée et une calotte de velours brodée de vert. Au reste, il

n'était pas seul. Près de lui, devant un petit pupitre fixé à la muraille, se tenait, casque en tête, un agent de police, dont la main gantée était posée sur un papier barbouillé d'inscriptions placé sur le pupitre. Il regardait Tonio Kröger avec une honnête figure de soldat, comme s'il s'attendait à ce que celui-ci rentrât sous terre à sa vue.

Tonio Kröger les considéra alternativement et prit le parti d'attendre.

— Vous venez de Munich ? demanda à la fin l'agent de police, avec une bonne voix lourde.

Tonio Kröger fit signe que oui.

— Vous allez à Copenhague ?

— Oui, je me rends dans une station de bains de mer, en Danemark.

— Une station de bains de mer ? Bon, veuillez produire vos papiers, dit l'agent, en prononçant le mot «produire» avec une satisfaction particulière.

Des papiers... il n'avait pas de papiers. Il sortit son portefeuille et regarda dedans ; mais à part quelques notes acquittées, il ne s'y trouvait rien que les épreuves d'une nouvelle, qu'il pensait corriger une fois arrivé au but de son voyage. Il n'aimait pas avoir affaire à des fonctionnaires, et ne s'était encore jamais fait délivrer de passeport.

— Je regrette, dit-il, mais je n'ai aucun papier sur moi.

— Ah ! dit l'agent de police, aucun ? Comment vous appelez-vous ?

Tonio Kröger se nomma.

— Est-ce bien vrai ? demanda l'agent de police ; et il se tendit en avant, et écarquilla soudain ses narines aussi largement qu'il put...

— Parfaitement vrai, répondit Tonio Kröger.

— Qu'êtes-vous donc ?

Tonio Kröger avala quelque chose qui l'étranglait et indiqua d'une voix ferme sa profession. M. Seehaase leva la tête et le dévisagea curieusement.

— Hm ! dit l'agent. Et vous déclarez n'avoir rien de commun avec un individu du nom de — il épela sur le papier barbouillé d'inscriptions un nom bizarre et romantique, qui semblait un composé aventureux de sons pro-

venant de races diverses, et que Tonio Kröger oublia l'instant d'après. Lequel, continua l'agent, de parents inconnus et d'origine incertaine, est poursuivi par la police de Munich pour diverses escroqueries et autres délits, et a peut-être pris la fuite pour le Danemark ?

— Je ne le déclare pas seulement, dit Tonio Kröger faisant un mouvement nerveux des épaules.

Ceci produisit une certaine impression.

— Comment ? Ah oui, bien sûr ? dit l'agent. Mais c'est qu'aussi, ne pouvoir absolument rien produire !...

M. Seehaase intervint à son tour d'une façon apaisante.

— Tout cela n'est qu'une formalité, dit-il, rien de plus ! Il faut vous rappeler que le fonctionnaire ne fait que son devoir. Si vous pouvez prouver votre identité d'une manière quelconque... un papier...

Tous se turent. Devait-il mettre un terme à l'incident en se faisant connaître, en révélant à M. Seehaase qu'il n'était pas un chevalier d'industrie, de condition incertaine, ni un bohémien né dans une roulotte verte, mais le fils du Consul Kröger, de la famille des Kröger ? Non, il n'en avait aucune envie. Et, au fond, ces gardiens de l'ordre social n'avaient-ils pas un peu raison ? Dans une certaine mesure, il était tout à fait d'accord avec eux... Il haussa les épaules et resta muet.

— Qu'avez-vous donc là ? demanda l'agent, là dans ce portefeuille ?

— Ici ? rien. Ce sont des épreuves à corriger, répondit Tonio Kröger.

— Des épreuves à corriger ? Comment ? Montrez un peu.

Et Tonio Kröger lui tendit son œuvre. L'agent de police la déploya sur le pupitre et commença à lire. M. Seehaase s'approcha aussi pour prendre part à la lecture. Tonio regarda par dessus leurs épaules pour voir à quel endroit ils en étaient. C'était un passage réussi, qui contenait un trait, un effet, de premier ordre. Il était content de lui.

— Voyez-vous, dit-il, mon nom est écrit là. C'est moi qui ai fait ceci, et maintenant cela va être publié, comprenez-vous ?

— Bon, cela suffit ! dit M. Seehaase avec résolution.

Il rassembla les feuillets, les plia et les lui rendit.

— Cela doit suffire, Petersen ! répéta-t-il d'un ton bref, clignant des yeux à la dérobée et secouant la tête en signe de dénégation. Nous ne devons pas retenir Monsieur plus longtemps. La voiture attend. Je vous prie, Monsieur, d'excuser le petit dérangement. L'agent n'a fait que son devoir, mais je lui ai dit tout de suite qu'il était sur une fausse piste.

— Ah ? pensa Tonio Kröger.

L'agent ne semblait pas tout à fait convaincu ; il objecta encore quelque chose où il était question d'« individu » et de « produire ». Mais M. Seehaase reconduisit son hôte à travers le vestibule, en réitérant l'expression de ses regrets, l'accompagna entre les deux lions jusqu'à la voiture, et ferma lui-même avec toutes sortes de témoignages de considération, la portière sur le voyageur. Après quoi la voiture ridiculement haute et large dégringola avec un bruit de vitres et de ferraille le long des rues en pente jusqu'au port...

Tel fut l'étrange séjour de Tonio Kröger dans sa ville natale.

Thomas MANN.

(Traduction de Geneviève Maury.)

(A suivre.)

FIGURES PASSAGÈRES

I. LA BRIARDE

Lorsqu'il l'interrogea : « D'où êtes-vous ? » et qu'elle répondit : « Je suis briarde », il se tut un moment et se demanda, comme un commis-voyageur : « Où est-ce, la Briardie ? » Mais il ne fit pas cette question tout haut ; il dit seulement : « Oui, briarde, c'est très bien ; mais cela ne me dit pas de quelle ville ?... »

« Je suis de Provins. » Il savait que Provins se trouve dans la Brie ; et, d'abord, il pensa simultanément aux roses et aux fromages. Mais sa nouvelle amie portait sur la peau un si frais incarnat, portait sur ses cheveux chatains des reflets si soyeux, si mobiles, si souriants, que, dans la seconde qui suivit, et pour toujours, il la vit sur un grand fond de roses.

* * *

Il n'était jamais allé à Provins. Depuis que la Briarde n'est plus pour lui qu'une ombre, il n'y a pas été davantage ; il n'ira peut-être jamais. Cependant une ville de Provins

habite sa mémoire. Réunissant, mêlant, confondant tout ce que lui a dit la Briarde, il a bâti une Provins aussi nette et aussi bizarre que les villes dessinées et peintes par les artistes d'autrefois dans les perspectives de leurs tableaux.

La Briarde fait le premier plan de ce tableau. L'expression un peu niaise et très gourmande de sa bouche est fidèlement reproduite, ainsi que la courbe confortable des épaules ; on distingue même les trois grains de beauté qui vivaient sur l'épaule gauche : deux de ces grains de beauté, côte à côte, sont installés dans une très légère dépression, à la place où commence la « salière » (une « salière » très moelleuse) ; le troisième est plus petit, un peu plus à gauche encore, et semble courir après les deux autres, comme un retardataire.

Parfois, cette image de la Briarde, au seuil du paysage imaginaire qui finit par la ville, s'anime. Le mouvement de la gorge qui respire l'émeut plus encore que les petites lueurs courtes, monotones mais chaudes qui jaillissent des yeux mordorés. La Briarde ne regardait jamais longtemps de suite la même chose. Elle n'aimait pas non plus beaucoup qu'on la regardât longtemps. Lorsqu'il s'entêtait, pour la taquiner, à la regarder ainsi contre son gré, elle ne s'impatientait pas, elle ne se fâchait pas, mais elle levait sans se dépêcher l'une de ses mains et la plaçait verticalement devant ses yeux, la paume tournée en dehors, les quatre doigts rapprochés et le pouce collé contre la naissance de l'index. Il continuait à la regarder, ainsi masquée. Forcé de renoncer à deviner un peu quelques-unes des devinettes que posent sans lassitude les yeux des femmes, il n'avait plus qu'à s'occuper de la bouche, laquelle ne montrait que la crédulité au plaisir ; qu'à s'occuper du front, lequel, malgré sa petitesse, lui semblait brusquement contenir une cervelle énorme. Entre le front et la bouche, la marge de la main faisait penser à une carte géographique tracée par un enfant maladroit (l'enfant a indiqué quelques cours d'eau, le vague relief d'une colline...). Lorsqu'il était las de regarder cette main, il posait dessus un baiser ; et, ce baiser que la Briarde ne repoussait pas, il l'achevait seulement lorsque ses lèvres avaient discerné

l'étroite et presqu'insensible ondulation de chair qui s'étend entre la ligne de tête et la ligne de cœur.

* * *

Ces lignes, pareilles à de petites rivières, il nommait l'une la Voulzie et l'autre le Durteint, ruisseaux qui jouent au pied de la Ville-Haute, à Provins. La Briarde lui avait dit que, des fenêtres de sa maison natale, on voyait couler le Durteint, entre un hôpital et un cimetière. Elle lui parlait souvent d'un endroit, près de cet hôpital, qui s'appelle la Fontaine-Riante. Elle lui parlait aussi des églises ; elles sont vouées, à Provins, à des saints tout neufs qui ne servent jamais : Saint-Quiriace, Saint-Syllas, Saint-Ayoul. Une seule sainte : mais c'est la sainte Colombe.

« Que de roses, disait-il, doivent fleurir autour de cette église-là ! » Mais elle répondait : « Il n'y a pas de roses du tout du côté de Sainte-Colombe ; c'est le quartier des briqueteries. »

* * *

Il ne put jamais savoir qui avait donné à la Briarde une douzaine de petits mouchoirs auxquels elle tenait beaucoup. Ces mouchoirs étaient très finement brodés de cigognes volantes. Sur six mouchoirs les cigognes étaient bleues ; sur les autres, elles étaient roses. La Briarde devait posséder ces mouchoirs depuis plusieurs années, car la soie de la broderie avait perdu beaucoup de son éclat ; surtout sur la soie rose, devenue toute pâle et presqu'indiscernable. Le jour où elle se servait d'un de ces mouchoirs à cigognes roses, il semblait qu'il n'y eut plus sur le tissu que le fantôme des oiseaux migrateurs. Mais, le jour suivant, les cigognes étaient revenues d'Egypte, portant sur elles la couleur des turquoises fatiguées.

Jamais la Briarde n'eut employé consécutivement deux mouchoirs roses ou deux mouchoirs bleus. Elle se soumettait à une alternance inflexible. Ce soin, elle ne l'em-

ployait à pas grand'chose d'autre ; et cela lui était égal, par exemple, de porter pendant toute une semaine la même paire de bas, qu'elle « lessivait», le soir, dans la cuvette, et qu'elle « mettait à sécher », la nuit, dans un courant d'air, sur un lacet de corset tendu dans le cadre de la porte qui réunissait la chambre au petit salon.

Il lui avait apporté pour la distraire de ses cigognes une douzaine de mouchoirs tout neufs et extrêmement fins, du même goût et de la même dimension que ceux qu'elle aimait tant. Mais sur ces mouchoirs, les broderies, très-roses et très-bleues malheureusement, ne représentaient pas des cigognes : certains mouchoirs portaient des ancres de marine, d'autres des fers à cheval, d'autres une jolie guirlande de liserons. La Briarde s'obstinait à ne s'en point servir ; mais elle les regardait souvent avec admiration.

Le seul qu'elle employa une seule fois fut un mouchoir dont la décoration était faite d'une petite frise de cyclistes pédalants. C'était un matin où, sans aucune raison apparente, elle se mit tout à coup à pleurer. Elle avait déjà pris dans la commode, pour le placer dans un sac, un mouchoir brodé de cigognes roses (le mouchoir à cigognes bleues avait été « mis au sale », la veille en rentrant). Mais lorsque la Briarde s'aperçut qu'elle pleurait, elle ne sortit pas du sac le mouchoir de la journée : elle se leva et alla chercher, dans le carton plat qu'il n'avait jamais encore quitté, celui des mouchoirs de la douzaine neuve qui se trouvait sur les onze autres. C'était le mouchoir aux cyclistes bleus. Elle en usa sans hésitation pour étancher ses larmes.

Voyant que la Briarde pleurait, il s'approcha d'elle et commença de la questionner, de lui parler tendrement. Mais la Briarde continuait de pleurer avec une grande tranquillité, sans qu'aucun sanglot la secouât, sans qu'elle poussât le moindre soupir. Au bout de quelques instants, comme il persévérait à s'apitoyer, à s'inquiéter tout haut, elle l'interrompit d'une voix que rien n'altérait, et dit seulement : « Si vous continuez à me consoler, je vais pleurer tout à fait ».

Il se tut docilement. Le mouchoir aux cyclistes, dans son neuf, absorbait mal les larmes. La Briarde ne pensa

point toutefois à cesser de l'employer. Bientôt après, elle ne pleurait plus.

Lorsque cette averse de printemps eut fini de tomber, la Briarde replia soigneusement le mouchoir où les cyclistes d'azur poursuivaient leur circuit éternel et l'alla ranger dans le tiroir : « Il suffira de le passer à l'eau, » dit-elle ; et, cinq minutes plus tard, elle se moucha au cœur des cigognes rosées.

* * *

La *rosa gallica*, la rose dont on tire l'essence, il sut bientôt qu'on ne la cultive plus du tout à Provins. Mais, dans la ville chimérique que le temps achève de ruiner dans sa mémoire, des roses qui fleurissent pour rien foisonnent. Autour de Saint-Quiriace elles sont ténébreuses et violentes comme les fleurs de sang qui s'échappent des blessures dont les flèches des archers constellent le corps de Saint-Sébastien ; les roses qui s'ouvrent aux bords de la Voulzie sont des roses blanches, de complexion faible ; le long du Durteint, au contraire, qu'elles sont hautaines et épineuses, qu'elles sont fières d'être des roses ! Un donjon domine Provins : sur ce donjon des milliers de roses s'élancent comme des armées d'assiégeants.

Il avait fait faire pour la Briarde trois toques de roses : une toque blanche, une toque pourpre, une toque carmin. Mais la Briarde ne les aimait pas et portait habituellement des toques de molleton marron ou rouille, auxquelles elle attachait une touffe triste de petites fleurs de laine. En cachette, parfois, il décousait ces « garnitures » ; puis il les exilait sur le toit de l'armoire à glace. La Briarde ne sembla jamais s'en apercevoir. Elle tricotait d'autres fleurs de laine, très vite, en riant, en bavardant, les fixait aux bérets, et, lorsque les pelotons étaient tous employés, elle en allait acheter d'autres aux Galeries.

* * *

On lui disait : « Ta Briarde est commune ; ta Briarde a dû servir chez la mercière d'un chef-lieu de canton. »

Mais il n'écoutait pas ; car, cette fausse demoiselle, il l'aimait bien. Lorsqu'elle fut partie, il songea souvent encore à ses longues jambes si musclées et si adroites, aux reflets bleus et brillants comme l'acier qui jouaient et filaient, pareils à des ablettes, selon ses mouvements, sur certaines parties de son corps.

Avec le temps, sa mémoire prit moins soin de ces trésors périssables. Les souvenirs de la Briarde s'effeuillèrent comme les pétales des roses de Provins. Mais ces pétales séchés couvrent le sol d'une tombe ; leurs vieux parfums se raniment chaque année un instant sous le vent qui passe, tout chargé de l'haleine des roses nouvelles, qui passeront comme lui.

II. PURISSIMA

Sur le cœur certains noms sont gravés très fort, très profondément, comme avec un gros couteau sur l'écorce d'un frêne ; d'autres, jolis et légers, sont agréables à regarder comme un dessin, et ils ont l'air de dégager un parfum, comme une fleur ; d'autres ne se laissent voir que le soir et l'ombre arrache à leur phosphore de vagues et blancs secrets. Puis voici des noms griffonnés rapidement, sournoisement, des noms qui égratignent à peine la chair du cœur et qui font songer aux mots Amanda, Julienne, Mathilde, plus vus que lus au-dessus d'une épaule grasse sur les miroirs d'un cabinet particulier. D'autres noms encore, plus rares, sont impossibles à reconnaître, car un bandeau les cache pour opprimer le sang qui jaillirait de chaque lettre, ouverte comme une blessure.

Mais, là-bas, tous les noms s'effaçaient lorsque, devant l'azur, ces cœurs s'élevaient comme des globes de cristal. Alors, pris dans la substance même, mêlé à elle, né d'elle, vivant d'elle, on déchiffrait ce filigrane : *Purissima.*

* * *

Elle demeurait dans la maison la plus riche du quartier ; mais ses parents, bien avant la fin du mois, étaient dans

l'obligation d'emprunter de l'argent au concierge. C'est elle qu'ils envoyaient pour cela à la loge, et la concierge, un peu pâlie, disait souvent lorsque, après le quinze, Purissima tardait : « Ah ! si la petite sainte ne venait pas ! »

L'enfant surnaturelle asservissait par sa présence tous ceux qui l'approchaient, tous ceux qui la sentaient là. Un wagon du métro, après qu'elle y était entrée, devenait un peu pareil aux alentours d'un reposoir en mai, aux alentours d'une source où les biches seules savent boire sans froisser, sans troubler l'eau. Les uns, en la voyant, songeaient à Diane, les autres à la Vierge Marie ; et le vieillard à sa petite fille qui, voici un demi-siècle, est morte avant d'avoir été posée dans un berceau.

A vrai dire, dans les foules elle agitait d'abord un sentiment d'alarme, mais à l'alarme succédait vite le remords, puis la pacification du pardon.

La cuisinière qui, revenant de Levallois, avait passé un poulet en fraude à la douane, lorsqu'elle croisait Purissima sur la place de l'octroi retournait aux barrières pour avouer sa supercherie au douanier. Le douanier, pour éviter de compliquer ses écritures, écoutait d'abord la cuisinière sans vouloir la comprendre ; mais une minute après Purissima passait par là : le douanier accomplissait alors aussitôt son devoir et faisait arrêter la cuisinière. Elle passa six semaines en été dans une maison de campagne où il y avait six enfants gourmands et voleurs ; l'hiver suivant les parents heureux ne trouvaient pas un seul trou dans les papiers qui recouvraient les pots de confitures. On vit au Louvre, pendant une promenade qu'elle y fit, toutes les vieilles copistes qui copiaient les Léonard de Vinci, les Raphaël et les Rembrandt briser leurs pinceaux, crever leurs toiles et se jeter à ses genoux. Enfin, au cours d'une représentation au Théâtre Français à laquelle Purissima assistait, une comédienne illustre mais centenaire, qui jouait impudemment dans une comédie de Musset un rôle de jeune fille, s'interrompit d'elle-même sous le regard angélique, et le semainier dut aller chercher dans un café du voisinage une petite pensionnaire qui lut le rôle en tremblant.

Elle eût pu faire la fortune d'une compagnie d'assurances, car, où elle était, il n'y avait jamais d'incendie, d'écroulement de maison, de vol, de fuite d'eau, de déraillement, de bouteille d'huile répandue.

* * *

Un homme l'aima : il n'osa jamais le lui dire. Non dans la crainte que Purissima ne l'aimerait point, mais, l'idée, si elle l'aimait, de devoir la prendre dans ses bras, lui donner des baisers, des caresses lui parut si impraticable qu'il préféra épouser une personne joviale et matérielle de laquelle il eut vite beaucoup d'enfants.

Mais lorsqu'il eut enterré sa femme, établi sa dernière fille et acheté pour son plus jeune fils une bonne charge d'avoué, il retourna près de l'ombre de Purissima et ne la quitta plus.

* * *

Lorsque les parents de Purissima eurent été saisis, jugés et emprisonnés (on a prétendu que Purissima était descendue du ciel et qu'aucune goutte de sang terrestre ne coulait dans son corps), elle put facilement gagner sa vie en faisant des ouvrages de broderies dans une petite chambre qui se trouvait au rez-de-chaussée d'une maison située au delà de la barrière Champerret. Cette rue était très fréquentée aux heures où le travail cesse ou commence dans les usines. On voyait Purissima de profil, derrière la vitre ; cette vitre comme le diamant attirait le regard du soleil et le regard des hommes.

Purissima n'était pas installée depuis vingt-quatre heures dans ce petit rez-de-chaussée que tous ceux qui passaient devant étaient obligés malgré eux d'étouffer une seconde leurs pas, de suspendre leur respiration, de chasser la mauvaise pensée avec laquelle ils faisaient jusque là bon ménage. Les plus audacieux commençaient le geste de retirer leur chapeau. Un étourdi, une fois, le retira tout à fait : Purissima lui jeta un regard si intimidé et si confus

que l'étourdi se repentit de ce salut comme d'une grossièreté. Mais elle riait quand une femme tournait vers elle le visage d'un nouveau-né ; et lorsque, chaque matin, le poney borgne de la petite voiture qui livre le lait du jardin d'Acclimatation, sans cesser de trotter, hennissait devant sa fenêtre en encensant, elle riait également.

* * *

Elle mourut un jour d'été, à l'heure où Jeanne d'Arc, plusieurs siècles auparavant, entendit pour la première fois, dans un verger, des voix célestes. On l'ensevelit à à l'heure où, dans la campagne, une nymphe aperçoit la première étoile et le dit avec une voix d'oiseau.

Vous voyez cette aubépine qui recouvre la maison où M. Dumont vend des pièces de rechange ? Cette aubépine a commencé de pousser là lorsque Purissima est morte. Regardez cette passante qui ne veut avoir l'air de rien : elle s'arrête sous les branches fleuries ; elle ne fait pas un geste ; ses paupières sont presque closes : mais elle a en elle un cœur qui, comme le cœur de la plupart des habitants de ce quartier, s'élève parfois vers l'azur. C'est la tristesse ou l'espoir, la joie ou le deuil, c'est la foi qui élève ce cœur ainsi. Nous ne pouvons malheureusement rien lire dans ce cœur en transparence ; mais soyez-en sûr, ce cœur est marqué du filigrane : *Purissima.*

III. HAMALPHIE, DITE « DES SAUCES »

Dans un excellent restaurant disparu, qui s'appellait le restaurant Durand et qui, à Paris, occupait l'angle de la rue Royale et de la Place de la Madeleine, pour la première fois, il aperçut Hamalphie.

Accompagnée par deux messieurs bien mis, elle entra dans la salle déjà pleine. En la voyant, le maître d'hôtel et ses trois « doublures » bondirent à la porte (qui n'était pas encore « revolver ») et, employant, en guise de plumeau,

des serviettes immaculées, ils écartèrent, pour qu'elle avançât plus commodément sur le tapis rouge, les miettes de pain, les petites parcelles de crotte et les plumes tombées des boas.

Le vieux chasseur, suivi de son petit-fils le jeune chasseur, guettait servilement le moment où Hamalphie consentirait à retirer son manteau. A l'entrée de son repaire particulier, la dame du vestiaire agitait d'une manière engageante un numéro qu'elle avait choisi, afin de porter chance à Hamalphie, dans les multiples du chiffre sept.

Elle se dirigea vers une table d'angle sur laquelle les œillets de la Malmaison, rendus fiers, devinrent en une seconde presqu'aussi rouges que les oeillets du général Boulanger. Pour que la cliente flatteuse accédât à la banquette élue, le personnel essaya d'anéantir une suédoise, deux Saint-Cyriens et un ancien bâtonnier. Les deux messieurs bien mis, enflés de vanité, exigèrent pour s'asseoir chacun deux chaises. Le maître d'hôtel, toutefois, osa leur refuser ces paires en leur jurant sans vergogne que cela ne se faisait plus.

Puis Hamalphie, ayant offert aux lumières avides la dégustation de ses blanches épaules, dit, sur un ton de fierté tendre :

« Arnold, vous nous servirez mon chaufroid. »

* * *

Quelques semaines plus tard, elle lui confiait : « Les bons chaufroid, on ne sait plus les faire nulle part ; l'art de réduire est perdu ; et qui donc compose encore une essence de volaille ? Quand à leur gelée de viande blanche, les colleurs d'affiches électorales n'en voudraient point !... »

Il la regardait, nue sur le lit, plus mate, plus onctueuse, plus comestible que tous les veloutés du monde, pareille à une bonne chose qui donne à tous les sens éveillés des plaisirs plus grands que les jeux d'une savante imagination.

« Je connais douze manières de faire la béarnaise... » Le plus beau jour de l'année 1908 pour elle fut le jour où, un matin d'avril, elle hacha ensemble des feuilles de

basilic et des feuilles de romarin, dont elle ajouta une pincée à l'estragon de son vinaigre : « C'est la sauce Hamalphie ».

Une nuit elle pleura plusieurs heures, ne cédant à la volupté rien de sa tristesse ; et son malheur se poursuivit dans ses rêves : sa grande espagnole avait un goût d'oignon.

Ils allèrent ensemble à Avallon pour y choisir un jambon que l'on ne vend que là, et un mois seulement, chaque année. Pendant le voyage elle décida qu'elle n'enlèverait, à ce jambon, ni l'os de quasi ni l'os de milieu : elle affirma que ces deux os donneraient une saveur spéciale à la marinade. Ils restèrent à Avallon dix jours, car il fallait que ce jambon marinât. Pendant ces dix jours, libérale et amoureuse, Hamalphie ne refusa rien à celui qui l'aimait. Des églantiers blancs étaient dessinés sur la tenture de la chambre ; les lames du parquet criaient autour de la table de toilette : cette plainte irritante troublait le silence des nuits.

Il avait connu Blandine qui, heureuse et rompue, exhalait comme un sachet vivant l'odeur de la framboise; Roberte qui ajoutait malgré elle, au chypre dont elle usait, une ténébreuse senteur de terre mouillée ; et la Mauresque qui, comme un jardin, laissait couler sous mille roses noires mille ruisselets d'eau de lilas ; mais d'Hamalphie ne montait point le fantôme d'une fleur, d'un fruit, d'une plate-bande. Dans ses bras il songeait : « Si j'étais bien élevé, je prendrais une cuiller ; mais elle est un plat qu'on mange avec les doigts. »

* * *

Si, par hasard, il lui parlait de la Tour Saint-Jacques, elle répondait : « A côté, rue Pernelle, j'ai connu un cabaret où l'on m'a appris à faire, pour les queues de moutons, une variété de sauce Valois ». Ils cherchèrent longtemps, un soir, autour de la Grande Roue, un « rendez-vous de cochers » : on y préparait avec génie une « financière maigre ». Ils allèrent à Méré, sur la ligne de Dreux, un jeudi de Novembre, pour étudier une bigarade propre à accompagner la perdrix rouge et le canard des marais.

Il songeait parfois à être dégoûté d'Hamalphie. Mais elle était si gaie, cette gourmande ! Il aimait aussi se promener avec elle dans les potagers, au moment du printemps, quand, dans leurs cosses de jade, les petits pois vont prendre leur forme ; au moment de l'été, quand la chaleur arrache au thym tant de touffeurs vigoureuses ; au moment de l'automne, quand on bute les artichauts dans les terres desséchées. A la fin de l'hiver, ils guettaient l'apparition de la première asperge et cueillaient dans le vent l'encens agile et malin de la fraise des bois.

* * *

L'étage-noble de son armoire était dédié aux pots de verre, aux terrines, à vingt variétés de bocaux. Au-dessous de la lingerie, au-dessus de la bonneterie brillaient dans l'ambre du vinaigre les vertes et fermes olives picholines, les anchois de Nice dans leur saumure rouge comme un émiettement de briques, les crêtes de coq livides et gonflées, les petits champignons tournés pour garnitures, les cèpes mélancoliques, frères des feuilles mortes, les câpres, les ravigotes, les piments brûlés de nostalgie.

A la rentrée, les fourrures d'Hamalphie sentaient la muscade ; et ses robes de linon servirent parfois de lits aux cantaloups qui, achetés au marché de Dieppe, « avaient besoin d'attendre pour être mangés ».

Elle était si gourmande que la forme de sa bouche annonçait le matin les mets du déjeuner. Ses papilles de virtuose discernaient, dans les roux, la farine du froment de la farine du blé.

Ses yeux dont les lourds regards avouaient la sérénité des passions profondes étaient de la couleur du jus de rôti, laquelle est celle aussi des ruines romaines. Lorsqu'ils allaient ensemble au Louvre, il fallait toujours qu'il la conduisit dans la salle Lacaze, où les Rembrandt se trouvaient encore. Là, elle restait longtemps en contemplation devant la Bethsabé, ses ors, ses rouges-brun, ses jaunes cuits et mijotés ; et, au bras de son ami se faisant pesante, elle soupirait : « Un pré-salé..., un bon gigot...»

* * *

Il la quitta pour une étudiante croate qui se nourrissait d'herbes et qu'il conduisait, pour être aimé d'elle, dans un restaurant du quartier des Ecoles où l'on cuisait, sans beurre, des pois chiches à l'eau.

IV. L'ENFANT AU POT ROUGE

Vers le soir elle allait chercher le lait dans une petite ferme prise entre le marchand de vins et la maison du fou, et qui datait du temps où ce bourg n'était qu'un village. Lorsqu'on passait par là, une odeur de fumier et d'étable, coupant l'odeur d'alcool que jetait le débit et l'odeur de moisi que répandait la maison du fou, surprenait et faisait plaisir, comme, sans doute, entre deux strates de pierre, un petit filon de terre végétale surprend et rend le géologue content.

Elle portait un pot de faïence rouge à gros pois blancs qui possédait encore son anse, mais dont le bec était à demi parti. La première fois qu'ils la virent, du seuil de la maison abondonnée où depuis la veille ils cantonnaient tout les trois, ils lui firent par la fenêtre sans carreaux des compliments indulgents et gais sur la belle couleur de son pot rouge. Elle rit, et, de loin, levant le bras en l'air, pour montrer qu'il était vide retourna ce pot éclatant. L'un deux en criant lui proposa de le remplir de ce vin qu'on appellait alors « pinard ». Elle ne refusa pas, mais avec le bras qui tenait le pot montra la ferme et continua sa route.

Le plus spirituel des trois maréchaux de logis affirma que « cette jeunesse devait en savoir long sur les signaux Morse » ; le plus raffiné des trois maréchaux de logis parla d'une statue de vierge gothique à laquelle l'enfant au pot rouge l'avait fait penser ; le plus silencieux des trois maréchaux de logis continua avec le cafard un opiniâtre entretien.

Ils avaient quitté la fenêtre pour disposer aussi loin que possible des courants d'air leurs très chers lits pliants, lesquels, depuis des semaines, à l'échelon de la batterie s'ennuyaient d'eux.

* * *

Dix minutes après, en secouant devant leur maison leur très chers « sacs à viande », ils virent de nouveau l'enfant au pot rouge. Elle venait vers eux.

D'une main elle tenait ce pot rouge, maintenant plein de lait, qu'elle prenait garde de ne point renverser ; dans l'autre main elle avait un beau litre vide qu'elle tentait d'agiter parfois un peu dans leur direction. Lorsqu'elle fut à portée de voix, elle ne leur cacha pas que, ce litre, elle l'apportait « pour le pinard promis ».

La grande fillette chétive et agile entra chez eux en disant : « Il y a longtemps que nous n'avons pas eu d'artilleurs ».

Elle avait posé son pot rouge sur la caisse à gargousses vide qui leur servait de table, et où leurs cinq bidons étaient alignés. Quant au litre elle le tenait devant elle à la hauteur de son visage, de telle sorte que le goulot court cachait son nez pointu et la faisait un peu loucher. L'un d'eux lui prit ce litre des mains : des mains maigres et vraiment laborieuses. A l'annulaire de la main gauche brillait, si l'on peut dire, une bague de tranchée.

Quant le litre fut plein de vin, celui des trois maréchaux de logis qui avait fait le sommelier, posa ce litre à côté du pot à lait, sur la caisse. Le soleil bas entrait horizontalement par la fenêtre ouverte et tapait sur la faïence opaque, sur le verre transparent. Le plus raffiné des trois maréchaux de logis assura gravement que cette nature-morte faisait hurler les yeux ; et il dit : « Tu vois, mon enfant, ne mets jamais un rouge vermillon à côté d'un rouge violacé : ton rouge vermillon devient d'un jaune sale et ton rouge violacé d'un bleu faux... La seule manière d'arranger cette harmonie, ce serait de placer près du pot et de la bouteille quelques beaux citrons d'un jaune acide et irritant. » L'enfant au pot rouge, saisie de respect et de crainte,

répondit poliment : « Je ne le ferai plus. » Elle remercia, puis elle partit avec son litre et son pot, qui, pleins l'un et l'autre, donnaient désormais à sa démarche un équilibre rassurant.

*
* *

Ils étaient rendus gais par cette visite. Le plus spirituel des trois M. de L. entreprit de chanter une chanson qui commençait ainsi :

Dans le logis des trois logis
L'un des logis est toujours gris.

et qui s'arrêtait là, puis recommençait :

Dans le logis des trois logis
L'un des logis est toujours gris.

mais n'allait pas plus loin, et recommençait encore.

Le plus raffiné des trois M. de L. avait déplié des petits ciseaux de poche et s'occupait de ses ongles. Quant au plus silencieux des trois M. de L., il ne disait rien.

*
* *

Pendant tout le temps qu'ils cantonnèrent là, l'enfant au pot rouge, en revenant de la petite ferme où elle allait chercher son lait, s'arrêtait chez eux et faisait remplir de vin le litre vide. Ils lui plaisaient parce qu'ils lui donnaient ce vin, et parce qu'ils la traitaient avec beaucoup d'honnêteté. Lorsque le plus spirituel des trois M. de L. disait ses meilleures farces, elle riait en montrant des dents sales ; et lorsque le plus raffiné des trois M. de L. lui donnait des conseils de propreté, elle répondait « Oui, Monsieur », d'un ton déférant et soumis. Quant au plus silencieux des M. de L., on pouvait croire que l'enfant au pot rouge n'avait pas remarqué sa présence, ni lui, la sienne.

A la popote, leurs camarades faisaient, au sujet des visites quotidiennes de l'enfant au pot rouge, des plaisan-

teries d'une invariable obscénité, mais dont, tant l'habitude en était prise, ils n'eussent point pensé une seconde à se se montrer choqués.

* * *

Au bout de dix jours, le temps de repos prit fin pour leur batterie. Ils allaient remonter en position. Ils devaient repartir dans la nuit. A l'heure accoutumée, l'enfant au pot rouge reparut devant leur porte. Elle n'avait pas son litre vide. « Tu l'as cassé ? », lui demandèrent-ils. Elle leur répondit avec une grande simplicité : « Vous n'aurez pas trop de vin quand vous serez au bois. » Le plus raffiné des M. de L. s'écria : « Comme elle est gentille », en même temps que s'écriait : « Comme elle est rigolotte » le plus spirituel des M. de L. Et il rêvait, le troisième, silencieux.

Ils obligèrent l'enfant au pot rouge d'aller chercher son litre. Elle finit par y consentir, et, pendant qu'elle n'était pas là, deux d'entre eux sortirent de leurs petites cantines un souvenir pour elle : le plus spirituel des M. de L., fort adroit de ses mains, une petite douille de 75 ornée en repoussé d'un vol de hérons parmi des roseaux, le plus raffiné des M. de L. un ravissant foulard de soie dont il se servait en principe pour essuyer les verres de son masque contre les gaz. Quant au troisième, l'on savait bien que son bagage ne contenait que les lettres de la femme qu'il adorait, que les souvenirs qu'il gardait d'elle, et dont il ne se fût séparé qu'au prix de la vie. Il donna, image de son mutisme, du thon conservé dans une boîte de fer blanc.

L'enfant au pot rouge reparut. Elle avait laissé le pot chez les trois artilleurs ; mais elle ne revenait pas seulement avec le litre vide : elle aussi, elle apportait ses présents.

Au plus spirituel elle offrit un drôle de petit singe fait de chiffons et de plumes de plumeau ; au plus raffiné elle tendit timidement une orange en s'excusant de ne pas avoir trouvé de citron, car elle n'avait pas oublié comment on embellit une nature-morte. Et puis, elle resta là, les mains vides :

— Tu n'as rien apporté pour celui-là, dit l'un d'eux en désignant son camarade abîmé de silence.

L'enfant au pot rouge se tut une seconde, moins gênée qu'émue ; et, résolument, elle affirma :

— Celui-là, je veux l'embrasser.

Le silencieux, à cette nouvelle, et qui était couché sur son lit, souleva son poids de cafard ; il prit, stupide, la position assise, ce qui permit à l'enfant au pot rouge d'exécuter son audacieux projet.

Elle donna ce baiser gentiment, de tout son cœur, avec une tendresse chaste et presque maternelle, comme une petite fille qui embrasse un bébé pour l'empêcher de pleurer. Après quoi elle voulut partir.

Mais le plus raffiné était curieux, jaloux peut-être un peu aussi, qui sait ? Il se mit devant la porte et dit à l'enfant :

— Pourquoi as-tu voulu embrasser notre camarade ?

Elle n'hésita pas :

— Il a l'air trop triste : l'embrasser, cela lui fera plutôt du bien.

Ils la laissèrent partir, avec aux mains son lait, son vin et, sous les bras, le foulard de soie, la douille ciselée et la boîte de thon.

* * *

Le plus silencieux des M. de L. connut pendant trois jours un mutisme presque joyeux ; puis il retomba dans son mal d'amour.

Les deux autres, dans leur cagna, à une place honorable exposèrent l'orange, et assirent dessus le singe de chiffons et de plumes, comme un beau fétiche, qui les protégea...

Jean-Louis VAUDOYER.

LES CHRONIQUES NATIONALES

ANGLETERRE

Les Biographies de Lytton Strachey. Max Beerbohm.

Dans la première lettre que j'ai eu le plaisir d'adresser à la *Revue de Genève*, je citais l'opinion d'un journal du continent qui déclarait que l'Angleterre est le pays des biographes de talent. Je relevais ce jugement avec satisfaction, mais non, je l'avoue, sans quelque surprise. Nous sommes un peuple indiscipliné et indocile ; quelles que puissent être nos vertus, le sens de la justesse, de la proportion, des mesures, n'y brille pas au premier rang. Or, il n'est pas de domaine littéraire où l'indiscipline, le caprice et l'impropriété puissent être aussi préjudiciables que dans la « biographie ».

La vie d'un homme présente un ensemble complexe de faits peu aisés à ordonner : il ne faut rien moins que le tact le plus fin et le plus subtil instinct de la mesure pour en tirer un livre qui soit cohérent, bien composé et bien écrit. On a toujours la tendance à relater les faits tels qu'ils se succèdent, et à laisser l'histoire parler pour elle ; car il est certain que les faits sont toujours intéressants en

eux-mêmes. C'est pour ce motif, peut-être, que nos biographies connues sont souvent l'œuvre d'écrivains qu'on ne saurait nommer proprement des « hommes de lettres ». Parmi les meilleurs ouvrages de ce genre, il y a la *Vie de Lord Randolph Churchill* écrite par son fils M. Winston Churchill, et la *Vie de Disraeli*, par MM. Monypenny et Buckle. M. Winston Churchill manie fort habilement la plume — comme tout ce qu'il manie — et MM. Monypenny et Buckle étaient des publicistes fort distingués. Mais aucun des trois ne peut être rangé parmi les artistes de la littérature, et ce qu'ils avaient à dire, ils l'ont dit en journalistes. Le journalisme bien compris requiert des dons d'une sorte rare et appréciable, mais ce genre de talents ne sont pas nécessairement ceux qui produisent les œuvres littéraires. Lord Morley, lui-même, critique et essayiste de grand mérite, a révélé plutôt le tempérament d'un journaliste dans sa manière de présenter la vie de Gladstone. La plupart de nos grandes biographies sont des œuvres de journalisme, plutôt que des œuvres littéraires ; leurs auteurs y montrent le sentiment de la valeur relative des faits, plutôt que l'art de « présenter » ces faits, de les rendre vivants, émouvants, convaincants. Il y a des exceptions à cette règle : il y a, pour ne pas chercher plus loin, la *Vie de Johnson*, par Boswell. Mais l'axiome est, de façon générale, exact. Nous avons l'habitude de voir avant tout dans une biographie un document, un compte-rendu, un monument auquel la nation a droit. Tel ou tel est désigné pour écrire une biographie, ou décide lui-même de l'écrire, non pas parce qu'il est capable de rédiger un bon livre, mais parce qu'il a eu des occasions spéciales de se familiariser avec le sujet dont il s'agit.

J'ai nommé une brillante exception à cette règle ; il en existe actuellement une autre. M. Lytton Strachey s'est acquis — il y a trois ans — la renommée en un jour, par un volume intitulé *Figures éminentes du Siècle de Victoria* [1]. Ce livre se compose de quatre biographies. La première est celle du cardinal Manning, le grand protagoniste de la renaissance du catholicisme anglais au XIXe

[1] *Eminent Victorians.*

siècle ; elle nous donne en même temps une description assez poussée du cardinal Newman, qui a été l'âme du mouvement dont Manning était l'actif instrument. La seconde biographie est celle de Florence Nightingale, qui, à l'époque de la guerre de Crimée, opéra une réforme de la profession d'infirmière et inaugura un système entièrement nouveau de soins aux malades. La troisième est celle du Dr Arnold, le grand pédagogue dont l'influence a marqué d'une profonde empreinte l'éducation des classes régnantes en Angleterre. La dernière biographie est celle de Gordon, l'extraordinaire soldat et illuminé religieux qui périt à Khartoum, par les mains des soldats du Mahdi.

M. Strachey a choisi ces quatre figures comme types caractéristiques d'une époque féconde en personnalités. Aucun lien personnel ou de parenté ne le rattachait, que je sache, à l'une d'entre elles ; il a puisé ses informations dans les documents historiques à la portée de chacun. Et, cependant, il nous donne de chacun de ces personnages un portrait vivant et animé. A un certain point de vue, il est partial et inexact : ces âmes de « possédés » qu'étaient Florence Nightingale et le général Gordon ou cet apôtre passionné de renoncement qu'était Newman, font bien plus appel à sa sympathie que la prudente sagesse de Manning ou la respectable vertu du Dr Arnold. Mais, dans l'ensemble, on peut dire qu'il a été exact et véridique. Ses essais sont de véritables contributions à l'histoire et, en même temps, des études de caractère qui — si leurs héros avaient été des figures fictives — constitueraient de beaux monuments littéraires. C'est là l'œuvre d'un artiste, et non pas d'un reporter, une œuvre suffisamment remarquable pour faire sensation. Le livre a été énormément lu, et loué avec enthousiasme. Ici et là, un descendant d'une des victimes a laissé entendre quelque plainte sur telle ou telle injustice faite à sa mémoire ; mais nulle part ne s'est élevé de jugement réellement hostile. Il est rare qu'un auteur anglais se crée aussi rapidement une réputation aussi bien assise.

Peu après la publication de ce livre, la nouvelle se répandait que M. Stachey était en train d'écrire une

Vie de la Reine Victoria. Il a consacré plus de trois années à ce nouvel ouvrage, actuellement sorti de presse [1]. Le nouveau livre a tous les mérites de son prédécesseur, sans la plupart des imperfections qu'on pourrait relever dans le premier ouvrage. La reine Victoria est une physionomie qu'il n'est que trop aisé de défigurer. L'époque qui porte son nom est une époque où se sont accomplies de grandes choses, mais où se manifestèrent un aveuglement et une suffisance extraordinaires. Notre siècle de scepticisme est en pleine réaction contre cette époque. *Victorian* (ce qui date du siècle de Victoria) est encore aujourd'hui pour les Anglais un terme de réprobation, et nulle figure célèbre de ce temps-là n'échappe à notre suspicion, la Reine moins que toute autre. Mais parce que M. Strachey est un artiste et non un journaliste, parce que son génie et sa faculté de s'absorber dans son sujet le mettent entièrement à l'abri des influences de son temps, il a réussi à tracer de la souveraine et de son règne un portrait aussi impartial qu'il est attachant et impressionnant au point de vue littéraire. C'est là encore une contribution à l'histoire, et la lecture de ce livre charme comme celle d'un beau poème.

L'œuvre en question est assez saillante pour que l'avenir de M. Strachey se dessine comme une chose de considérable importance. On annonce aujourd'hui son prochain livre, dont le sujet sera Disraeli. J'avais conclu et espéré en raison de légers indices relevés dans la *Reine Victoria*, que le prochain sujet traité serait Gladstone, et j'avoue ressentir quelque désappointement. Presque chacun, semble-t-il, pourrait écrire un livre sur le brillant, spirituel, impétueux Oriental que fut M. Disraeli ; mais Gladstone est un sujet qui prête à l'étude psychologique la plus subtile et la plus profonde. Peut-être Gladstone viendra-t-il en tête des ouvrages que projette encore M. Strachey, et la liste, espérons-le, en sera longue. M. Strachey est un auteur qui ne court pas le danger de se répéter, et le siècle de la reine Victoria offre un matériel d'étude assez riche pour occuper une vie entière. Peut-être même en viendra-

[1] Chez Chatts & Vindus.

t-il au duc de Wellington, le plus remarquable des grands hommes anglais dont nous ne possédions pas eneore la biographie. Le préjugé veut que Wellington soit une personnalité ennuyeuse et terne. Heine, du moins, l'a caractérisé ainsi, sans doute parce qu'il avait battu Napoléon. Nous avons de la peine à nous imaginer que le vainqueur d'un si brillant héros n'ait pas été l'opposé de ce héros : la tragédie de la défaite en est rehaussée à nos yeux. Cependant Wellington était loin d'être un homme ennuyeux ; il était original, enjoué, foncièrement humain. Et qui sait s'il n'est pas destiné à fournir à M. Strachey le sujet de son plus beau chef-d'œuvre ?

M. Strachey est au nombre de ceux qui ont récemment eu l'honneur d'être caricaturés par M. Beerbohm. M. Beerbohm est une des plus singulières figures du monde littéraire anglais. Il dessine de très amusantes caricatures et écrit les plus délicieux essais et nouvelles. Il a succédé à M. Bernard Shaw comme critique dramatique de la *Saturday Review*, alors au summum de sa prospérité. Bernard Shaw l'avait surnommé « l'inimitable Max », expression qui a fait fortune. Très jeune encore, dans les années 90, il fit parler de lui en contribuant au *Livre Jaune*, alors qu'il était encore étudiant à Oxford. L'un de ses premiers ouvrages, *L'heureux Hypocrite*, est un chef-d'œuvre d'originalité et de fantaisie poétique. A cette époque, il était une sorte de personnage légendaire, et toutes sortes d'histoires circulaient au sujet de ses talents de conversation et de l'artistique laisser-aller de sa toilette. Plus tard, et d'autre façon, il demeura un personnage mythique ; dégoûté de Londres, où sa carrière avait été si brillante, il se retira dans la paix de Rapallo, sur la Riviera italienne, d'où il envoyait à Londres de rares essais ou des caricatures d'une originalité sans égale. A un âge relativement peu avancé, — car il fut toujours précoce — il est devenu un de nos maîtres littéraires, et j'imagine que sous une forme discrète — c'est la forme qu'il doit préférer — il reçoit autant que d'autres écrivains l'hommage admiratif du monde littéraire. Henry James, qui refuse aux auteurs anglais modernes le titre d'« écrivains » au vrai et strict sens du mot, excepte M. Beerbohm seul de cette condam-

nation générale. Celui-ci est en effet un grand artiste du style. Il fut toujours et principalement un humoriste. Son premier — et minuscule — volume parut sous le titre impudent de *Oeuvres de Max Beerbohm*. Une seconde série d'essais était baptisée *Davantage* [1], une troisième *Cette fois encore* [2] et une quatrième, publiée l'an dernier, *Et maintenant encore* [3]. Il a écrit en outre *Zuleika Dobson*, nouvelle fantaisiste sur l'université d'Oxford, un *Recueil de poésies de Noël* [4], collection de parodies étonnamment bien réussies, et *Sept hommes* [5], série de cinq nouvelles en majeure partie littéraires. Avec quelques albums de caricatures, ces sept ouvrages composent à peu près toute l'œuvre de vingt-cinq années. L'esprit de M. Beerbohm est distillé goutte à goutte, et avec soin. Il ne cherche pas à raréfier sa production pour en rendre les résultats plus précieux à nos yeux ; il écrit autant qu'il le peut, mais avec une conscience bien rare dans le monde actuel des lettres. Le fond, aussi bien que la forme, sont chez lui « inimitables ». Il a des bons mots — je ne trouve pas d'autre désignation — à nuls autres pareils... Le charme de ses caricatures est grandement dû aux inscriptions de sa petite écriture minutieuse qui servent à les expliquer, et même, grâce à son artistique calligraphie, à les orner. Ces inscriptions sont malheureusement de signification trop locale, et les allusions qu'elles renferment trop obscures, pour pouvoir être citées ici. Mais les caricatures elles-mêmes ne sont pas toujours d'intérêt purement local. Quelques-unes d'entre elles sont tout simplement de délicieuses facéties. Mais M. Beerbohm sait également sentir et émouvoir. Dans sa dernière exposition, récemment ouverte, se trouve un tableau où Messieurs Lloyd George et Clemenceau, mesquines petites figures d'arrière-plan, regardent de loin la statue imposante, mais affaissée, du président Wilson, tandis que Lloyd George déclare en un vulgaire triomphe : « *He thought he could get the better of you and I !* ». C'est là la façon dont M. Beerbohm commente le

[1] *More.*
[2] *Yet again.*
[3] *And Even now.*
[4] *A Christmas Garland.*
[5] *Seven Men.*

Traité de Versailles ; et le solécisme grammatical — pour ainsi dire intraduisible — qu'il met dans la bouche de M. Lloyd George nous montre comment un maître de la langue anglaise formule son jugement sur la valeur morale du Premier. Les caricatures de M. Beerbohm trahissent ouvertement ses haines. Notre souple premier ministre est l'un des premiers objets de son aversion ; M. Ruydard Kipling en est un autre, et quelques autres encore (à vrai dire, un petit nombre) partagent avec eux ce sort. Sa haine ne s'en prend d'ailleurs qu'aux âmes petites, peu généreuses et peu sincères. Si sa manière est celle d'un humoriste, son esprit est, artistiquement parlant (ce qui revient à dire moralement parlant), un esprit très sérieux. C'est un jeu intéressant, encore que souvent risqué, de chercher à deviner lesquelles de nos gloires contemporaines recevront le sceau de l'immortalité. Ce ne sont pas toujours les plus éclatantes renommées qui paraissent devoir être les plus durables. Si M. H. G. Wells est un aussi remarquable écrivain que l'affirme sa réputation présente, il est évidemment un plus grand homme que M. Beerbohm. Mais si je devais risquer une gageure quant à celui de ces deux auteurs contemporains qui survivra encore au siècle prochain, je crois que je choisirais plutôt M. Beerbohm. M. Beerbohm a été modeste dans ses tentatives, mais n'a rien essayé qu'il n'ait achevé à la perfection ; M. Wells est une personnalité plus problématique, au sujet de laquelle je dois et veux écrire en une autre occasion.

EDWARD SHANKS.

POLOGNE

Le Mark polonais

Le mark polonais est depuis quelque temps déjà la plus dépréciée parmi les devises, excepté, évidemment, les morceaux de papier multicolores des soviets. Il ne semble donc pas sans intérêt d'examiner les motifs de cette baisse violente et les facteurs éventuels capables d'apporter une amélioration.

Souvent on entend encore des voix s'étonner de ce que la Pologne, dont la lutte millénaire contre la poussée allemande vers l'est s'impose de nouveau à l'attention du monde grâce aux événements de Haute-Silésie, ait adopté le *mark* comme unité monétaire.

D'abord, cette unité n'est que provisoire et destinée à être remplacée par le « zloty » (florin) polonais de la valeur du franc, dès que la consolidation définitive des frontières politiques et un plus grand équilibre de la situation économique et financière le permettront.

D'autre part, le mark polonais n'est pas d'origine polonaise. Il a été introduit comme monnaie auxiliaire en Pologne par les autorités allemandes d'occupation, pour remplacer le papier-monnaie allemand et alléger par là le bilan de la Reichsbank, il se trouvait gagé par des bons du trésor allemand. Or, lorsqu'en novembre 1918, la Pologne entière, bien que presque sans armes, se dressa menaçante devant l'envahisseur allemand momentanément désorienté par la débâcle de son front occidental

et l'obligea, sans aide étrangère, à une fuite éperdue et à l'abandon de son rêve de domination sur l'Orient, il fallut bien utiliser, pour les besoins de l'Etat redevenu indépendant du jour au lendemain, les stocks de billets qui se trouvaient à Varsovie. Il est compréhensible qu'ensuite l'on ne voulût pas augmenter la bigarrure des huits monnaies circulant sur le territoire de la Pologne par l'émission d'une monnaie nouvelle.

Au début, le mark polonais était équivalent au mark allemand, tandis qu'aujourd'hui il en vaut à peine le douzième. Quelles peuvent être les causes d'une telle baisse?

Les facteurs principaux déterminant le change d'un pays sont :

1. — Le montant des signes monétaires en circulation et son corrélatif, le pouvoir d'achat de l'unité monétaire à l'intérieur du pays ;

2. — L'état des finances publiques, qui est le premier facteur dynamique agissant sur les fluctuations de la circulation.

3. — La balance des paiements entre le pays et l'étranger, et dont les éléments les plus importants sont la balance commerciale et le mouvement des capitaux, soit surtout les crédits accordés.

Considérant la Pologne sous l'angle de cette théorie brièvement ébauchée, on s'aperçoit vite que ces trois facteurs ont concouru à déprécier son change. A celui qui voudrait s'en étonner et en conclure à l'incapacité de la Pologne au point de vue économique, il suffit d'opposer un tableau de l'histoire de ce pays en tant qu'Etat indépendant, bien courte, car elle ne s'étend que sur deux années et demie, mais combien riche en événements !

Née à la faveur d'un concours de circonstances si extraordinaires, d'une catastrophe de l'histoire si terrible, j'entends la chute simultanée des trois empires de proie co-partageants, la Pologne dut concentrer dès le premier jour toute son énergie et toutes ses ressources à constituer une force armée capable d'assurer la sécurité de ses frontières contre les retours offensifs de l'un ou de l'autre de ses anciens maîtres, après une défaite qu'ils espèrent passagère. Et de quelles ressources pouvait-elle disposer ?

Le pays était ravagé par la guerre, pillé tour à tour par les deux belligérants, ses campagnes dévastées, son industrie, ses transports presque anéantis par la rage de destruction des Russes et l'effort systématique et haineux des Allemands. La récolte de 1918 avait déjà été saisie par les Centraux affamés par le blocus. Il fallut donc tout importer sans avoir de quoi payer; non seulement des importations ordinaires de produits manufacturés, mais aussi de vivres, de matières premières et, d'un coup, la plus grande partie de l'outillage indispensable pour remettre en marche la vie économique.

Comme contre-partie, la Pologne ne disposa, au cours des deux années dernières, que des crédits de ravitaillement et de relèvement économique accordés par les Etats-Unis et l'Angleterre pour une somme de 2 ½ milliards de francs français environ, et du crédit militaire de ½ milliard de francs environ consenti par la France. Elle devait, par conséquent, solder beaucoup d'achats avec des marks polonais, en les offrant sur les marchés étrangers.

D'autre part, en Pologne même, le gouvernement, pris par les nécessités impérieuses de la défense nationale, obligé de mettre sur pied régiment sur régiment dans sa lutte acharnée contre la vague rouge, et poussé par les besoins pressants de la politique intérieure, ne put faire autrement que recourir à une émission de billets. Il était en effet difficile de demander à un pays qui se trouvait en pleine période de reconstitution, un effort fiscal trop violent que devaient du reste déconseiller également des considérations d'ordre social, étant donné que le voisinage immédiat du «paradis» bolchéviste, non encore dévoilé dans son horreur répugnante, incitait à ménager les classes ouvrières et paysannes, seules capables de fournir un rendement fiscal sérieux au moyen de lourds impôts indirects. Et l'exécution même d'un programme financier complet aurait été une entreprise bien difficile vu le manque de personnel qualifié pour assurer la perception des impôts modernes, si compliqués, et vu les quatre législations fiscales différentes qui existaient jusqu'alors.

Les deux mêmes motifs : épuisement du pays et nécessité d'une prompte exécution de réformes sociales pour

enlever toute base à la propagande bolchéviste, obligeaient à accorder de larges subsides pour l'alimentation des centres industriels et des chômeurs, et à restreindre la liberté du commerce pour répartir équitablement les maigres provisions disponibles. D'où nécessité évidente de nombreux fonctionnaires.

La circulation atteignit donc vite un chiffre considérable et augmenta dès lors de plus en plus rapidement, entraînée dans le cercle vicieux de cause à effet, inflation et renchérissement de la vie.

Cependant, la baisse du pouvoir d'achat du mark polonais sur le marché intérieur était considérablement plus lente que la chute violente de sa valeur sur les places étrangères. J'en trouve l'explication dans trois motifs : d'abord, les prix de la grande masse des biens acquis, meubles et immeubles, étaient lents à s'adapter à la dépréciation du mark polonais comme mesure de valeur, et ceux des stocks de marchandises étaient artificiellement maintenus par les décrets du gouvernement contre les accapareurs. Ensuite, l'étranger voyait avec inquiétude l'inflation monétaire s'accroître et n'accordait pas au mark polonais une valeur en rapport avec son pouvoir d'achat de l'époque, mais basée sur sa faculté d'acquisition à l'avenir. Cette faiblesse chronique fut habilement exploitée par les manœuvres allemandes que l'on sait, ayant pour but de faire du bas cours du mark polonais l'argument le plus populaire et, chez les Allemands matérialistes, réputé infaillible entre les mains de leur propagande en Haute-Silésie. A la faveur de telles circonstances, de grosses ventes à découvert de change polonais pouvaient se pratiquer presque sans risques de perte. Et cela d'autant plus que la Pologne, avec son commerce extérieur largement déficitaire, ne disposait pas de devises étrangères en quantités suffisantes pour contrecarrer ces spéculations à la baisse. Tandis que, par suite des besoins du pays même, l'exportation des produits polonais était interdite ou sévèrement réglementée, l'importation, et celle des produits de luxe surtout, trouvait bien des voies de pénétration. Dans cet état de choses, l'article qui, même sans faire intervenir les campagnes boursières sur le change, devait

réellement déterminer par la loi de l'offre et de la demande la valeur commerciale du mark polonais, un article donc de la nature du «produit-limite» de l'école des économistes autrichiens, ne pouvait pas être le baril de pétrole ou le mètre-cube de bois polonais, dont le prix relativement bas sur le marché intérieur était une preuve de la capacité d'achat de la monnaie polonaise. Il devait être le produit de luxe étranger payé n'importe quel prix par la femme du mercanti enrichi, et dont l'importation clandestine laissait un profit, même si les marks polonais obtenus en échange étaient réalisés à un cours dérisoire.

Voici quelques chiffres pour préciser ce qui vient d'être dit : la circulation de marks polonais à fin 1919 ne dépassait pas 5,3 milliards, tandis qu'à fin 1920, après une année de guerre acharnée contre les Soviets, elle s'élevait déjà à 49,4 milliards, pour atteindre à fin mars 1921, 74,9 milliards. La dette flottante de l'Etat polonais envers son institut central d'émission, a passé de 6.825 millions à fin 1919 à 59.625 millions à fin 1920 et 93.625 millions à fin mars 1921.

La disproportion énorme entre les exportations et les importations s'explique par l'état déficitaire de la production du pays. Alors qu'avant la guerre, l'agriculture polonaise produisait annuellement, en moyenne des années 1911 à 1913, 6.372.000 tonnes de grain, ce qui permettait notamment à la Pologne sous la domination prussienne une très forte exportation vers l'intérieur de l'Allemagne, la récolte de 1919 n'a produit que 3.500.000 tonnes et celle de 1920, bien que la superficie emblavée ait passé de 7.400.000 à 8.275.000 hectares, fut de 2,400.000 tonnes seulement, quantité très insuffisante pour l'approvisionnement du pays. Cette forte diminution était due, à part le manque de bétail et d'engrais chimiques, à la destruction de la récolte sur 4.500.000 hectares, soit plus de la moitié du pays, lors de l'invasion bolchéviste en été 1920.

De son côté, l'industrie polonaise était paralysée par la pénurie de charbon. Avant la guerre, la Pologne, sans la Haute-Silésie, consommait environ 20 millions de tonnes de charbon et de coke par an, dont 9 millions à peine étaient produits dans les provinces ci-devant russe et autri-

chienne, alors que le reste était importé, principalement de Haute-Silésie. En 1919, l'approvisionnement en charbon ne fut que de 7 millions et en 1920 de 9 ½ millions de tonnes. Pendant les mois d'août à novembre 1920, au moment de l'invasion bolchéviste et de la réduction par l'Allemagne des livraisons de charbon haut-silésien, les besoins de l'industrie ne purent être satisfaits qu'à concurrence de 26 % alors que ce même cœfficient atteignait 87 % en Allemagne et 66 % en France. Le réseau ferroviaire polonais ne disposait que de 15 locomotives et 46 wagons de marchandises par 10 kilomètres de ligne, soit d'un tiers seulement du matériel nécessaire à un trafic normal.

Faudrait-il donc abandonner tout espoir dans le relèvement économique de la Pologne ? Certes non. D'abord, les ressources naturelles du pays restent toujours intactes et elles sont considérables, preuve le témoignage involontaire de l'ennemi contenu dans le mémoire strictement confidentiel élaboré en novembre 1915 par la Chambre de commerce et l'Association des mines et des forges, représentants économiques des intérêts allemands en Haute-Silésie, Le mémoire déclare : « La Pologne (ci-devant russe) est un pays extraordinairement riche, disposant de toutes les conditions requises pour le développement de son agriculture, de son industrie et de sa « Kultur » en général. Son état arriéré actuel provient de son rattachement à la Russie. C'est un pays favorisé par la nature ; il possède un sous-sol riche en minerais, un sol en partie extrêmement fertile, des forêts étendues, une population saine et laborieuse avec un excédent important de naissances. Par contre, l'état des voies de communication est déplorable, le réseau de chemins de fer étant tout à fait insuffisant et construit au point de vue de l'intérêt stratégique russe et non de celui de la mise en valeur du pays, — et les nombreuses voies fluviales ne sont encore que peu exploitées. »

La valeur de ces arguments a encore doublé depuis lors, par la réunion des trois tronçons de la Pologne, la Posnanie apportant son agriculture aux méthodes de culture intensive, la Galicie son pétrole, son bois, ses

forces hydrauliques ; et l'ensemble formant un marché assez étendu pour servir de base au développement de presque toutes les branches d'industrie.

On dira peut-être que tout cela n'est que pure théorie. Cependant, les faits réels sont là pour dissiper des doutes d'ailleurs compréhensibles. En 1920 déjà, en pleine guerre, le progrès industriel du pays était remarquable, la production atteignant plus de 50 % du chiffre d'avant-guerre, contre 17-20 % seulement en 1917 pendant l'occupation. L'industrie extractive est en tête avec 57 %, et dans cette catégorie les charbonnages avec 75 % même, soit par rapport à 1919, une progression de 100 %, l'industrie du papier et chimique 43 % et323 % de progression, l'industrie textile 43 % et pas moins de 1116 % de progression, l'industrie métallurgique 28 % et 426 %. Notons en passant que l'exploitation du bassin houiller polonais de Dombrowa est la plus intensive comparée à celle de tous les autres grands bassins du monde. Avant la guerre, l'extraction annuelle y représentait 2,69 ‰ des réserves totales contre 0,26 ‰ seulement, soit moins du dizième, en Haute-Silésie ; cette constatation donne une saveur singulière à la proposition saugrenue des Allemands d'aider à la « mise en valeur » de ce bassin si on laissait la Haute-Silésie sous le joug germanique. De même, la balance commerciale de la Pologne s'améliore. Tandis qu'à la fin de 1919, les exportations ne représentaient encore que 5 % des importations, cette proportion passe vers le milieu de 1920 à 20 %. Vers la fin de 1920, malgré l'invasion bolchéviste, le pays est en mesure d'exporter 135,000 tonnes de ciment, 200,000 tonnes de pétrole et de ses dérivés, 50,000 tonnes de sucre, 300,000 litres d'alcool. Pour l'année 1920 entière, l'exportation s'élève à 620,315 tonnes et l'importation à 3,529,811 tonnes, mais sur ce chiffre, le charbon forme la part du lion, celui de Haute-Silésie comptant à lui seul pour 2,609,610 tonnes, soit 74 % du total des importations.

En 1921, quelques facteurs nouveaux sont venus s'ajouter. Le vote de la Constitution reconnue, une des plus démocratiques qui existent, a apaisé les esprits et jeté des bases juridiques solides à tout effort dans le domaine

économique. La signature à Riga de la paix avec les Soviets donne une stabilisation des frontières et permet aux hommes et au matériel de transport de retourner à leur activité pacifique; elle rouvre en même temps à l'industrie polonaise et à l'industrie textile en particulier les vastes débouchés de l'Est. La baisse excessive du change polonais porte en elle-même le remède contre le déséquilibre de la balance commerciale, en constituant l'obstacle le plus efficace aux importations et un stimulant puissant aux exportations favorisées par le bas prix de revient qui permet aux produits polonais, de soutenir la concurrence sur les marchés étrangers. Si paradoxal que cela puisse paraître, il n'en est pas moins vrai que la valeur du mark polonais a déjà subi l'influence des progrès économiques réalisés. En examinant la courbe du change, il ne faut en effet, pas négliger la courbe de l'inflation.

On constate alors qu'à fin 1919, les 5,3 milliards de marks polonais émis en ce moment avaient au change de 4,50 frs. suisses pour 100 mk.pol. une valeur de francs suisses 238 ½ millions. A fin 1920, les 49,4 milliards émis valaient au change de frs 1.—, francs suisses 494 millions et le 30 avril 1921, 86,75 milliards, au change de frs 0,70, valaient 607,25 millions francs suisses. La dépréciation du change n'a donc pas suivi l'inflation monétaire. Ce résultat a d'ailleurs été facilité par le fait que la grande masse des billets émis ne se trouve pas en circulation, mais reste thésaurisée dans les coffres des paysans.

La comparaison ci-après permet de faire des constatations très intéressantes : En divisant la valeur totale en francs suisses de la masse de billets en circulation dans un pays donné par le chiffre de sa population, nous obtenons la valeur effective de la circulation par tête d'habitant. Ce coefficient ressort pour la Pologne à 22 francs suisses, et même à moins après la baisse du mark polonais survenue au mois de mai. Voici les chiffres comparatifs pour une série de pays, calculés d'après la situation au mois de mai : Hongrie environ 40 fr., Bulgarie 50, Finlande 52, Tchéco-Slovaquie 63, Yougoslavie 67, Ayutriche 72, Roumanie 78, Grèce 95, Allemagne 120, Norvège 140, Espagne 150, Italie 160, Etats-Unis 160, Suède 170, Danemark 180,

Grande-Bretagne 223, Suisse 245, Hollande 320, Belgique 400, France 480.

On voit que le cœfficient de la Pologne n'est que la moitié ou un tiers de celui des pays du sud-est de l'Europe, qui se trouvent dans une situation économique semblable, et d'un septième à un vingtième seulement de celui des pays occidentaux, ce qui semblerait prouver que la dépréciation du mark polonais est excessive, car il est clair qu'une vingtaine de francs de signes monétaires par habitant ne peuvent suffire aux besoins de la vie économique que si le pouvoir d'achat de cette somme est en réalité considérablement plus élevé que dans les autres pays.

Un autre facteur de toute importance pour influencer le cours du change polonais est encore en suspens : c'est la question du retour, après plus de 500 ans de séparation, de la Haute-Silésie dans le sein de sa mère-patrie. Malgré la propagande allemande effrénée et qui ne recule pas devant l'emploi de faux documents, malgré les difficultés économiques dans lesquelles se débat la Pologne, malgré le vote de quelque 200.000 Allemands mobilisés pour influencer le sort d'un pays auquel ils tournaient le dos le lendemain, toute la partie sud-est, comprenant le centre minier et métallurgique, a donné à la Pologne une majorité nette quant au nombre des voix et une majorité écrasante quant au nombre des communes. Si donc le traité de Versailles doit être strictement appliqué, il ne peut être douteux pour aucun esprit impartial que cette partie de la Haute-Silésie revient en toute justice à la Pologne, d'autant plus que si quelques voix polonaises ont pu pendant le plébiscite s'égarer ou défaillir, les statistiques allemandes y ont toujours fait ressortir une majorité ethnographique polonaise incontestable. Du reste, l'élément allemand dans cette région n'a pas le caractère sédentaire, étant composé en bonne partie de fonctionnaires et employés divers. Une fois ce litige tranché, la Pologne aussi bien que la Haute-Silésie en retireront immédiatement un profit incalculable.

L'industrie polonaise aura du coup surmonté le principal obstacle, le manque de combustible, car les mineurs polonais, sûrs de ne plus désormais peiner pour le « Prussien »

en produiront assez pour tout le monde. L'agriculture polonaise de même ne souffrira plus de la pénurie d'engrais chimiques, car la Haute-Silésie abrite de vastes usines d'azote synthétique et de superphosphates. La Haute-Silésie de son côté retrouvera son débouché naturel, reconnu comme tel avant et pendant la guerre par les Allemands de Haute-Silésie eux-mêmes, important surtout pour son industrie métallurgique et chimique. Elle profitera de même pour son approvisionnement, et par conséquent pour le prix de revient de ses produits, des vastes gisements de minerai de fer, zinc et plomb, des richesses en bois, ainsi que du prix relativement bas des denrées alimentaires en Pologne.

L'unité économique de la Pologne avec la Haute-Silésie aura immédiatement, et surtout après la première récolte de la Pologne non troublée par une invasion bolchéviste, une balance commerciale active, comme c'était le cas avant la guerre. La valeur du mark polonais sur les marchés étrangers pourra donc rapidement s'élever au niveau de son pouvoir d'achat réel sur le marché polonais, pour peu que la Pologne arrive à arrêter l'inflation monétaire, en mettant ses finances en équilibre. Ce sera une tâche difficile, mais possible tout de même.

La situation financière de la Pologne est en effet pire en apparence qu'en réalité. Sa dette intérieure consolidée et flottante actuelle est de 100 milliards environ de marks polonais, soit, au change, moins de 700 millions de francs suisses, ou une petite fraction seulement de la valeur des propriétés de l'Etat : domaines, forêts, mines, chemins de fer. Une fois que le monde financier aura repris confiance dans les forces économiques de la Pologne, il ne serait pas trop difficile de convertir cette dette en dette extérieure, puisque jusqu'à présent cette dernière atteint à peine 3 ½ milliards de francs français, ou quelques 125 francs français par tête d'habitant. En tenant déjà compte du déficit du budget polonais prévu pour 1921, la dette totale par tête d'habitant calculée en dollars ressort à 25 $ à peine en Pologne, contre 625 $ environ en France, 660 $ env. en Grande-Bretagne, 200 $ env. en Italie, 170 $ env. en Suisse, 225 $ env. aux Etats-Unis, et

en Allemagne, 65 $ env. de dette intérieure et 520 $ env. pour réparations de dommages de guerre.

D'autre part, les revenus réguliers que la Prusse, la Russie et l'Autriche percevaient sur le territoire qui composait la Pologne actuelle, n'étaient pas inférieurs à 2 milliards de francs d'avant-guerre, bien qu'en Pologne russe les impôts aient été assez rudimentaires. Avec l'énergie fiscale nécessaire, l'assainissement des finances polonaises pourra donc très bien être réalisé. Comme en Pologne non seulement le ministère des finances, mais aussi de plus en plus l'opinion publique se déclarent contre la politique d'inflation monétaire, comme, après le vote de la Constitution, la conclusion de la paix avec les Soviets et le plébiscite en Haute-Silésie, l'énergie nationale pourra se concentrer à trouver une solution de la question des finances d'Etat, comme l'unification en matière d'impôts et le perfectionnement du service fiscal font tous les jours des progrès, comme enfin, à la suite de la reprise de la vie économique du pays, la matière imposable augmente continuellement, le jour n'est peut-être pas loin où le mark polonais abandonnera sa place dédaignée au bas de l'échelle des changes.

Zygmunt BATKOWSKI.

PORTUGAL

La Politique coloniale

La politique coloniale a toujours joué un grand rôle dans l'histoire portugaise. On peut affirmer sans crainte d'exagération qu'elle a dominé toute la politique extérieure du pays et que son influence a été parfois très sensible dans la politique intérieure.

Un bref aperçu de la politique coloniale portugaise permettra donc de mieux comprendre l'orientation actuelle de la politique extérieure du Portugal.

Le Portugal a été le pionnier de la colonisation aux temps modernes. Ce sont ses navigateurs qui ont trouvé la route maritime des Indes, sillonné toutes les mers, découvert d'immenses terres nouvelles et d'innombrables îles inconnues. C'est encore un de ses navigateurs, Fernando de Magalhaes qui, le premier, a accompli le tour du monde, le périple fameux qui hantait les imaginations.

Les premières entreprises maritimes marquent les débuts de la politique coloniale portugaise. Leur développement entraîna rapidement l'Etat vers l'impérialisme, A tel point que, pour partager les terres nouvelles entre le Portugal et l'Espagne, un arbitrage du pape fut nécessaire. C'était le seul pouvoir devant lequel l'orgueil espagnol et la fierté portugaise pouvaient alors s'incliner.

Le premier fief d'outre-mer fut l'empire asiatique constitué par les possessions de l'Hindoustan et les comptoirs de Java, Sumatra, des Moluques, etc. Gouverné par

des vice-rois comme le grand Affonso d'Albuquerque, D. Joao de Castro, D. Fernando d'Almeida, il atteignit rapidement une prospérité considérable. Deux buts principaux, le trafic commercial et le prosélytisme religieux, inspiraient ces premières entreprises coloniales.

Bientôt d'autres pays se ruèrent à l'assaut des terres nouvelles, réservées jusqu'alors aux Portugais et aux Espagnols. Les flottes et les corsaires des Hollandais, des Anglais et des Français firent disparaître peu à peu le monopole colonial des deux monarchies péninsulaires.

Deux siècles s'écoulèrent pendant lesquels la politique coloniale portugaise dispersa ses efforts, tantôt vers les établissements de l'Inde, tantôt vers ceux d'Afrique, tantôt et surtout vers ceux de l'Amérique du sud.

La suprématie espagnole, de 1580 à 1640, causa indirectement la ruine de plusieurs établissements portugais. Les ennemis de l'Espagne considéraient les colonies portugaises comme étant de bonne prise. Cependant le Portugal parvint à préserver ou à récupérer une partie de son domaine d'outre-mer. Sa population y émigra dans de grandes proportions, notamment dans l'Amérique du sud où se créa un nouvel état, le Brésil, qui, au commencement du XIX[e] siècle, proclama son indépendance.

A ce moment le Portugal ne gardait de son immense empire d'autrefois que les possessions qui se succèdent le long de la route des Indes et les établissements de l'Hindoustan, de Macau et de Timor. C'étaient en quelque sorte des pierres milliaires qui rappellaient l'aventure épique dont le Camoes a été le chantre épique.

Pendant cette période de plus de trois siècles, la politique coloniale a été, avec la lutte contre l'Espagne, la plus forte préoccupation des hommes d'Etat portugais. Elle a absorbé une grande partie des énergies du pays, parfois jusqu'à l'épuisement.

Ce fut pour se défendre contre l'Espagne et préserver les colonies des entreprises étrangères que le Portugal s'orienta vers l'Angleterre, avec laquelle il conclut une alliance. Celle-ci devint le pivot de la politique extérieure portugaise et se maintint avec peu d'interruptions jusqu'à l'heure actuelle.

Au commencement du XIXe siècle les transformations politiques, issues de la révolution française, apparurent aussi au Portugal. Une période de luttes civiles s'ensuivit laquelle ne se termina que par l'établissement définitif de la Constitution de 1836. L'école des révolutionnaires qui, en France, avait lancé le fameux aphorisme « périssent les colonies plutôt que les principes » dédaigna aussi à Lisbonne la question des colonies. Ce ne fut que vers le milieu du XIXe siècle que se manifesta un renouveau de l'esprit colonisateur.

Le souvenir de la grandeur d'antan inspira à nouveau un grand intérêt pour les choses coloniales. Des voyages d'explorations scientifiques furent accomplis, notamment ceux de Serpa Pinto, et de Capello et Ivens qui traversèrent l'Afrique de l'Occident à l'Orient. L'occupation militaire assura la protection des colons et du commerce, des routes furent construites, des ports aménagés, des cultures entreprises, etc.

Bientôt la mise en valeur du domaine colonial portugais devint une des préoccupations maîtresses de la Monarchie. Ce domaine est considérable. Il se compose des îles de Cap-Vert, de St-Thomas, du Prince et de Timor, et des possessions de la Guinée, de Cabinda, de l'Angola, du Mozambique, des Etats de l'Inde et de la ville de Macau avec ses dépendances. En tout, à l'heure actuelle, 2,096,076 kilomètres carrés de terres avec une population d'environ 10,000,000 d'habitants.

Ce magnifique empire qui place le Portugal au quatrième rang des pays coloniaux présente une grande valeur économique, un immense avenir commercial, et même une importance stratégique considérable qui explique l'alliance contractée entre le Portugal et l'Angleterre.

La lutte diplomatique contre les ambitions de voisins trop puissants, les efforts pour résister aux excès de la pénétration économique étrangère, les fréquentes expéditions militaires pour assurer l'ordre et soumettre les roitelets indigènes, les charges considérables de l'outillage administratif de colonies si éloignées, toutes ces charges ont pesé lourdement sur la vie politique et économique du Portugal. Néanmoins la politique d'expansion a tou-

jours été très populaire et quand une fois, il y a déjà assez longtemps, un député suggéra au Parlement l'idée de vendre une des colonies, l'indignation fut générale. C'est aussi à propos d'une question de ce genre soulevée par un acte violent du gouvernement anglais que se produisit, en 1890, un des plus énergiques mouvements nationaux que le pays ait connu dans ces derniers temps.

En 1910, au moment de l'instauration de la République, la valeur de capitalisation des entreprises coloniales portugaises était évaluée par un écrivain très compétent, M. Augusto Ribeiro, à quatre milliards sept cent millions de francs. L'outillage économique était considérable, 1600 kilomètres de chemins de fer étaient en exploitation, le réseau télégraphique comprenait 11,500 kilomètres, certains ports, comme Lourenço Marques et Mormugao possédaient un outillage tout à fait moderne. Par contre, le budget portugais supportait une part considérable des dépenses coloniales ; pour les années 1880 à 1910, elles atteignirent le chiffre de 332 millions de francs.

Grâce à la fierté jalouse que le Portugal éprouve à l'égard de ses antiques possessions, jamais le Parlement n'a refusé les crédits demandés en leur faveur. Jamais non plus, officiers ou soldats ne se sont refusés à partir pour ces pénibles expéditions lointaines où la maladie fait parfois plus de ravages que les armes ennemies. Toujours le Pays, avec un ensemble parfait, a considéré que les colonies faisaient partie intégrante de la nation.

Ceci explique pourquoi le changement de régime n'a pas modifié l'orientation traditionelle en matière de politique coloniale. Les gouvernements de la jeune République ont placé les questions coloniales au premier rang de leurs préoccupations et ont cherché à maintenir ces possessions d'outre-mer et à les rattacher plus étroitement à la métropole.

Sans doute, comme il arrive souvent aux politiciens inexpérimentés, ils ont légiféré à l'aveuglette et se sont engagés parfois sur de fausses routes. Sans doute, l'instabilité des gouvernements et l'irresponsabilité des démagogues ont parfois eu de fâcheuses conséquences. Néan-

moins la politique coloniale garda, malgré tout, son caractère national et resta très souvent au-dessus des querelles des partis. Aujourd'hui comme hier, elle domine la politique extérieure portugaise.

La grande guerre a mis cette vérité en pleine lumière. La lutte pour la maîtrise des mers qui en a été un des côtés les plus grandioses, a prouvé la perspicacité des hommes d'Etat qui autrefois avaient noué l'alliance du Portugal avec l'Angleterre. Tout le monde a pu se rendre compte que cette alliance n'était pas un protectorat, comme des écrivains malveillants se sont plu à le dire quelquefois. Les leçons de la guerre ont prouvé que, si l'Angleterre assurait au Portugal la liberté de ses communications avec ses colonies et le garantissait contre des ennemis communs, elle recevait en échange la libre disposition des fameuses bases d'opérations navales qui constituent la clef de l'Atlantique, ainsi que tous les avantages stratégiques des autres ports du Portugal et de ses colonies. Les bases de l'alliance se montraient parfaitement équilibrées, et chacun des deux pays donnait et recevait des avantages qui se valent.

En même temps, l'influence de la politique coloniale sur la politique extérieure devenait plus évidente. L'existence et l'avenir du domaine colonial portugais expliquaient et justifiaient la règle fondamentale suivante : « Le Portugal doit toujours être l'allié de la puissance qui détiendra la maîtrise des mers. »

Ce principe a déterminé l'attitude du Portugal pendant la guerre. Attaqué par les Allemands en Afrique Occidentale et en Afrique Orientale, il dut organiser deux fronts de défense aux colonies avant de venir participer à la défense du front français.

Les transports militaires pour les colonies furent en grande partie protégés par la flotte anglaise. Sans cette garantie ce transport serait devenu très difficile et les colonies portugaises auraient été à la merci de l'invasion allemande. La garantie des communications assurée par les croiseurs anglais a montré, mieux que les discours les plus éloquents, à quoi servait l'alliance avec l'Angleterre. D'autre part, au moment des difficultés universelles de

ravitaillement créées par la guerre des sous-marins, le Portugal a pu recevoir de ses colonies des quantités considérables de matières premières et de produits alimentaires. La coopération entre les colonies et la métropole, pendant cette période anormale, a consolidé les liens politiques et économiques qui les relient. Le pays a pu toucher du doigt les avantages et les inconvénients d'une politique d'expansion coloniale, et les formules de cette politique devinrent par cela même plus nettes et plus précises pour tout le monde.

A vrai dire, le déséquilibre économique et financier créé par la guerre et surtout par le gaspillage de l'Etat, a été très profond au Portugal. Le malaise est et sera encore pendant beaucoup d'années très grave et plein de dangers. Il est certain qu'on se rend généralement compte que son exagération est due plus encore à la mauvaise gestion et aux erreurs des gouvernants qu'aux charges imposées par notre politique coloniale. Personne ne reproche aux colonies d'être une des causes de l'entrée du Portugal dans la guerre. On estime que, par leur développement, elles aideraient la métropole à sortir d'embarras. De nouvelles entreprises coloniales ont été créées et on cherche à développer davantage la production des matières premières.

Pour mieux l'assurer, le gouvernement vient d'essayer la décentralisation, en envoyant en Afrique Orientale et Occidentale deux hauts commissaires avec des pouvoirs très étendus. La méthode n'est point nouvelle, la monarchie l'avait déjà tentée avec quelque succès, mais en réalité elle vaut ce que valent les hommes chargés de l'employer.

Le Portugal n'a pas voulu profiter de la guerre pour augmenter l'étendue de son empire d'outre-mer. Il n'a rien demandé ni voulu des colonies allemandes, et le petit triangle de Kionga, qui du reste n'a aucune valeur économique, était terre portugaise avant d'être prise autrefois par les Allemands.

Il risque de bien peu recevoir comme réparations pour les dégâts causés par les Allemands et pour ses pertes de guerre, car, à l'égard de ces indemnités, la vieille fable du

lion à la chasse garde toujours un fond d'actualité. Malgré cela, l'opinion publique reste toujours attachée à une politique d'expansion dont elle a pourtant appris à connaître les charges parfois assez lourdes. Elle a mieux saisi maintenant l'importance politique, économique et commerciale des colonies et la nécessité de leur mise en valeur progressive.

Ce ne fut pas seulement aux yeux du Portugal que la guerre a mis en lumière le problème colonial portugais. C'est aussi beaucoup aux yeux d'autres pays qui, à certains moments, ont incliné à partager injustement les colonies portugaises.

Ces pays-là se doivent de reconnaître maintenant que le maintien des colonies portugaises est un élément de paix et d'équilibre international.

Comte DE PENHA-GARCIA.

LA

CHRONIQUE INTERNATIONALE

UN PRÉCÉDENT A L'ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

La Diète des Cantons suisses

On a souvent remarqué que la Confédération Suisse présentait certaines ressemblances avec ce que pourrait être une Société des nations. Etant donné que le présent est fils du passé, il peut donc être intéressant de rappeler ce qu'étaient les anciennes Diètes des Cantons ou Etats suisses. Elles offrent beaucoup de points communs avec l'Assemblée de la Société des nations maintenant qu'elle s'est organisée et qu'elle a établi sa procédure lors de sa première réunion à Genève. La similitude apparaîtra sans doute avec encore plus d'évidence pendant sa seconde session d'ici à peu de temps. Comme les anciennes Diètes suisses, l'Assemblée de la Société des nations porte en elle l'avenir.

L'époque où la ressemblance se voit le mieux est le XVIIe siècle, car les institutions de l'ancienne Confédération suisse avaient alors acquis un degré de stabilité qu'elles conservèrent jusqu'au moment où la Suisse

fut envahie par les armées de la première République française et se reconstitua ensuite sur de nouvelles bases. La Confédération suisse dans son ensemble où, comme on l'appelait parfois, le Corps Helvétique se composait à cette époque de treize Etats souverains ou Cantons auxquels se rattachaient trois Etats associés à droits restreints, aussi nommés Co-alliés [1], six autres Etats alliés ou combourgeois, unis aux premiers par des liens plus ou moins étroits, et trois petites localités autonomes placées sous le protectorat de certains Cantons. Enfin, il y avait des territoires, appelés « pays sujets », administrés soit par plusieurs Cantons ensemble, soit par un seul. Cette fâcheuse dénomination de « pays sujets » a souvent été mal interprétée. Les travaux historiques les plus récents, appuyés sur des documents authentiques, ont réduit à leur juste valeur des exagérations dont le but était politique. Ces pays étaient, en réalité, administrés au même titre que les « territoires » des Etats-Unis sont ou furent administrés par le gouvernement fédéral américain, avant de passer au rang d'Etats. Le régime des Baillis placés à leur tête, avait à de rares exceptions près un caractère patriarcal.

Bien qu'à leur origine elles fussent toutes démocratiques, cependant, les institutions de nombreux Cantons suisses s'étaient modifiés avec le temps. Au XVII[e] siècle les Cantons se répartissaient en deux catégories principales quant à leurs formes de gouvernement. Dans l'une se rangeaient les petits Cantons alpestres, démocraties où le peuple, réuni en des assemblées nommées *Landsgemeinde*, exerçait directement le pouvoir, nommait ses magistrats et votait des lois. L'autre catégorie comprenait les Cantons dont le trait essentiel était d'être gouvernés par la bourgeoisie de leur principale ville ; ils se divisaient, à leur tour, en oligarchies émanant des Corps de métier, et en aristocraties patriciennes. En outre, les Cantons

[1] *Zugewander Ort*, en allemand, expression qui ne peut être traduite exactement. Elle désignait dans la hiérarchie des Etats composant le Corps Helvétique ceux qui ne jouissaient ni du titre, ni de tous les privilèges des Cantons. Elle pourrait se traduire par « apparenté » ou « affilié », mais nous avons cru devoir adopter l'expression de « Co-allié » parce qu'elle est usitée dans les traités internationaux de langue française.

se répartissaient en deux camps, le catholique et le protestant. La Suisse offrait donc au point de vue politique et religieux un aspect des plus bigarrés. Elle comprenait même des principautés comme celle du Prince Abbé de Saint-Gall, Co-allié, et celle de Neuchâtel, combourgeoisie de plusieurs Cantons, ainsi que le Prince-Evêque de Bâle allié des sept Cantons catholiques. Tout comme pour la Société des nations, aucune forme de gouvernement n'en était exclue. Toutefois la variété des liens qui unissaient les Confédérés était dominée par un principe général : la défense en commun contre les périls extérieurs, le maintien de l'ordre et de la paix à l'intérieur.

Il ressort de cette esquisse que l'idée d'une Suisse née de l'agrégation de trois races ou nationalités ne répond en aucune façon à la réalité. La Confédération suisse s'est formée par l'union de vingt-deux Cantons ou peuples très divers ayant des traditions pareilles, un développement historique commun et le même idéal. Elle répond bien mieux ainsi à la conception d'une Société des nations que celle, plus étroite, des trois nationalités. Cette dernière est récente et se trouve en contradiction flagrante avec la Constitution de la Confédération suisse. En ce qui concerne la question des langues, toute l'histoire montre que la science du langage est une des plus malléables, en état constant de fluctuation, et que l'emploi des langues n'implique nullement une parenté de race. Quant aux races, il y a aujourd'hui des peuples français, allemand, italien, etc., mais il n'y a pas encore des races française, allemande ou italienne ; car les éléments en présence sont d'origine trop diverses et sont trop mal fusionnés. L'anthropologie prouve que l'acquisition de caractères communs demande une période fort longue. Les Suisses forment donc, aussi bien que leurs voisins, un peuple distinct et une nation unique, un peuple étant une agglomération d'individus appartenant à des races souvent fort diverses mais possédant une unité politique, géographique et économique et ayant par conséquent des intérêts semblables. Il serait impossible de fixer des frontières aux races et aux langues en Suisses car elles se pénètrent mutuellement. L'idée d'une Suisse composée de trois nationalités

est d'origine étrangère. Elle est encouragée par une propagande qui tend à favoriser certaines convoitises. Elle est essentiellement anti-nationale et, par conséquent, en contradiction avec les principes d'une véritable Société des nations qui doit avoir pour but non pas de diminuer l'esprit patriotique, mais de l'encourager pour le faire servir au bien et au progrès de l'humanité.

* * *

Les Suisses discutaient leurs intérêts communs en des Diètes qui se réunissaient à Baden en Argovie, jolie petite ville, chef-lieu du Comté et Bailliage qui portait son nom. Elle avait été choisie en partie à cause de sa situation centrale et parce qu'en sa qualité de bailliage administré par les huit anciens Cantons, elle pouvait être considérée comme un territoire neutre. Baden devait aussi sa réputation à ses eaux minérales très fréquentées dont les sources se trouvent dans un quartier situé au bas et en dehors de l'enceinte de la ville, au bord de la rivière Limmat, qui sort du lac de Zurich. On y voyait, autour d'une place, un grand nombre d'hôtelleries qui passaient pour luxeuses. La jeunesse des villes avoisinantes se rendait à Baden pour s'y divertir. On y jouait la comédie et au dix-huitième siècle des loteries y furent organisées pour distraire les visiteurs.

La ville elle-même était défendue par des murailles et par un château fort pittoresquement placé sur un haut rocher. Un second château, situé à l'autre extrémité de la ville, servait de demeure au Bailli. La population était catholique. La ville de Baden se gouvernait d'une façon indépendante sans être soumise au Bailli du Comté. Elle avait son Grand Conseil, parlement en miniature, et son Petit Conseil ou corps exécutif qui jugeait aussi au civil et au criminel. L'Avoyer, nom donné au premier magistrat dans certains Cantons, devait être confirmé dans sa charge chaque année par les Conseils, mais quand il s'agissait d'en nommer un nouveau les bourgeois étaient convoqués pour l'élire. Les habitants du Comté de Baden

vivaient avec les autres Confédérés sur un pied d'égalité et jouissaient des mêmes libertés. Le poste de Bailli de Baden, un des plus importants de la Suisse, était pourvu à tour de rôle pour deux ans par chacun des Cantons suzerains. Il était assisté par un Lieutenant. La principale source de revenus de la ville de Baden consistait dans le produit de ses péages, le passage de marchandises y étant considérable.

Les Diètes s'assemblaient à l'hôtel de ville, composé de deux bâtiments distincts réunis par une galerie couverte, au-dessus de la rue qui les séparait. L'une de ces constructions servait aux réunions des Conseils de la ville et à ses bureaux ; dans l'autre se trouvait, à l'étage supérieur, la salle des séances de la Diète d'où l'on jouissait d'une vue étendue sur la rivière et les environs. Dans cette salle se voyaient plusieurs tableaux. Le plus remarquable, racontent Reboulet et Labrune voyageurs français [1], « est celui qui représente l'Union des Cantons. C'est « une chaîne qui enlace treize écussons où sont les armes « des Suisses. Le tableau n'est pas de la meilleure main, « mais il est fort bien imaginé. Il y a des Démons tout « à l'entour qui font des efforts pour rompre la chaîne « chacun d'une manière différente. Notre Allemand estoit « en humeur de faire des réflexions sur cela, mais le mîmes « sur un autre sujet. » Sans doute l'Allemand qui accompagnait les narrateurs ignorait-il qu'il est de occasions où il est plus difficile de savoir ce qu'il ne faut pas dire que de savoir ce qu'il faut dire. Quant aux Démons représentés par l'allégorie de Baden, ils ne parviennent pas à rompre le lien qui unit les Confédérés bien qu'ils soient toujours à l'œuvre.

Sauf la Diète annuelle, qui siégeait au mois de juillet et où se réglaient les compte des Confédérés entre eux, les sessions n'étaient pas régulières. Au reste les Diètes s'occupaient des questions les plus diverses intéressant les relations entre Confédérés et édictaient quelques ordonnances générales. Les affaires étrangères tenaient aussi une large place dans les délibérations. Aux Diètes,

[1] Reboulet et Labrune. *Voyage en Suisse.* Relation historique contenue en douze lettres. La Haye 1686. In 12. p. 52.

ainsi que dans toutes les cérémonies officielles, les Confédérés étaient placés dans un ordre déterminé établi, suivant l'importance de chaque Etat ou d'après l'ancienneté de son alliance. Les simples combourgeois n'avaient pas rang dans la hiérarchie. Zurich venait en tête et était désigné sous le nom de *Vorort* ou Canton ayant la préséance. Celle-ci s'était établie par l'usage sans que jamais les devoirs ou les prérogatives qu'elle impliquait eussent été précisés. Les agents diplomatiques remettaient au gouvernement de Zurich leurs lettres de créance et se servaient de son intermédiaire pour les communications à faire au Corps Helvétique. Le Canton de Zurich conservait les archives.

Les invitations à la Diète étaient adressées aux Cantons par le Vorort. Les Etats co-alliés pouvaient assister aux séances de la Diète, mais seulement avec voix consultative. Quant aux pays combourgeois, ils n'étaient appelés à prendre part aux séances que dans les cas exceptionnels qui les intéressaient. Si l'un des Cantons estimait qu'il se produisait des événements nécessitant la réunion d'une Diète extraordinaire, il s'adressait à Zurich. La veille de l'ouverture de la session, le premier envoyé de Zurich chargeait le Lieutenant de Baden et le Sautier [1] de la Confédération de se rendre au logis de chacun des députés pour s'assurer de leur arrivée et pour les convoquer pour le lendemain à l'hôtel de ville.

En séance, les envoyés des Cantons, en moyenne au nombre d'une trentaine, étaient assis dans l'ordre de leurs Cantons sur des bancs rangés le long des deux murs latéraux et sur un côté en équerre avec ceux-ci. Le premier député de Zurich présidait et prenait place sur un siège à dossier élevé, derrière une table installée au haut de la salle. Il ouvrait la session en adressant aux députés le salut confédéral, communiquait l'ordre du jour et donnait connaissance des instructions de son gouvernement ; les députés des autres Cantons donnaient ensuite lecture de leurs instructions. Les envoyés des puissances étrangères pouvaient faire des communications verbales à la Diète ;

[1] Les huissiers d'Etat, qui revêtent des manteaux aux couleurs de leurs Cantons, sont appelés en Suisse « *S*autiers ».

quand l'un deux était admis en audience il était cherché à son domicile par des députés désignés à cet effet, en nombre variable suivant le rang de l'ambassadeur. Accompagné d'huissiers, ils l'introduisaient dans la salle des séances et il prenait place sur une chaise à droite de la table du président, Les séances ordinaires de la Diète étaient publiques. Cependant le huis-clos pouvaiet être prononcé quand il s'agissait de discuter des questions d'Etat en présence d'un envoyé étranger.

Le Bailli de Baden et son Lieutenant assistaient aux séances debout et découverts. Le Bailli recueillait les votes ou les avis dans l'ordre des Cantons et les comptait. Le Secrétaire du pays de Baden, élu à vie par la Diète, remplissait les fonctions de Secrétaire général et de chef du protocole, dirigeait la chancellerie et rédigeait les actes que le Bailli scellait de son sceau. Le Secrétaire était logé gratuitement et le casuel lui assurait un revenu, substantiel. Aux séances il était assis avec ses commis à une table placée près de l'entrée de la salle. En 1667 une maison fut achetée pour y installer les bureaux du secrétariat.

Lors des sessions de la Diète, la vie était intense à Baden. Les conseillers et avocats des diverses parties s'y rendaient. On y accourait de toute part pour voir le faste déployé par les députés des Cantons et le luxe des envoyés étrangers, dont certains tenaient de véritables Cours. Des festins somptueux avaient lieu et une garde d'honneur était placée devant les demeures des envoyés étrangers [1].

Les Diètes, auxquelles chaque Canton déléguait deux ou trois députés nommés par leur gouvernement, et les Etats co-alliés un nombre variable, étaient en réalité des conférences de représentants d'Etats souverains. Chaque Canton n'avait qu'une voix quelle que fût son importance, ce qui consacrait l'égalité des Etats considérés chacun comme possédant une individualité imprescriptible. Sauf quelques cas spéciaux, le principe majoritaire n'était pas admis. Une résolution ne pouvait être adoptée qu'en

[1] Barth. Fricker. *Geschichte der Stadt und Bäder zu Baden.* Aarau 1880. In 8.

obtenant l'unanimité des Etats par voie d'entente préalable ou par compromis, comme c'est le cas pour l'Assemblée de la Société des nations. Les envoyés de chaque Canton apportaient les instructions de leur gouvernement pour les affaires à débattre, à de rares exceptions près pour lesquelles ils recevaient des pleins pouvoirs leur permettant de décider pour leur Etat. Les instructions étaient de véritables mandats impératifs. Quand les envoyés ne possédaient ni instructions, ni pleins pouvoirs pour le sujet mis en discussion, ils pouvaient émettre un vote provisoire sous réserve d'approbation par leurs supérieurs.

Les cas étaient assez fréquents où la Diète insérait dans le Recès ou Protocole une résolution *ad referendum*, c'est-à-dire sous réserve de la soumettre aux gouvernements cantonaux pour obtenir leur ratification. L'insertion dans le Recès signifiait la prise en considération et avait une certaine valeur, mais seule la ratification engageait définitivement chaque Canton. Il était exceptionnel que la première délibération sur un sujet d'intérêt général aboutît au point où seulement les ratifications étaient encore nécessaires. Si les instructions étaient incomplètes ou trop divergentes il fallait en obtenir de nouvelles et l'affaire était alors aussi prise *ad referendum*. La plupart du temps il fallait en référer à plusieurs reprises pour obtenir de nouvelles instructions, ce qui renvoyait souvent le tout à une autre session de la Diète. Ainsi les débats concernant certains projets ou réformes traînaient en longueur ou n'aboutissaient pas. En cas de différends graves entre Confédérés les trois derniers Cantons admis dans la Confédération, Bâle, Schaffhouse et Appenzell [1] étaient tenus de rester neutres et de s'entremettre comme médiateurs. Leurs avis et leurs avertissements se firent souvent entendre.

Pour les affaires extérieures, chaque Etat conservait jalousement son droit souverain. Aucun Canton ne pouvait être obligé à participer à une alliance étrangère, même si tous les autres étaient d'accord pour l'accepter. Chaque

[1] Une clause analogue avait déjà été insérée précédemment dans le pacte avec la Ville co-alliée de Saint-Gall.

Etat était libre de conclure un traité séparé avec une puissance étrangère, s'il n'avait pas renoncé à ce droit dans son acte d'union avec les autres Confédérés. Les huit anciens Cantons avaient le privilège absolu d'alliance avec l'étranger, tandis les cinq nouveaux [1] avaient été été obligés, quand ils étaient entrés dans la Confédération, de renoncer au droit de contracter des alliances étrangères sans y être autorisés par la majorité. Lucerne possédait un droit de veto pour les alliances des Cantons primitifs. Parfois la Diète nommait une Commission chargée d'étudier une question, de rédiger un rapport et de déposer des conclusions.

* * *

Malgré ses défectuosités, ses rouages lourds et compliqués, la Diète des Cantons suisses fit souvent œuvre utile. Elle contribua surtout dans une large mesure à assurer l'existence de la Confédération suisse, et elle eut une influence bienfaisante en maintenant l'esprit de solidarité entre Confédéré, et en préparant ainsi les les bases pour une fédération plus parfaite et pour un droit public unique.

On reconnaîtra facilement, d'après ce qui précède, les nombreuses analogies entre l'ancienne Diète des Cantons suisses et l'Assemblée de la Société des nations, telle qu'elle est constituée maintenant. Comme pour la Confédération suisse l'épreuve du temps sera nécessaire à la Société des nations pour se développer et se fortifier. Elle sera d'autant plus solide et efficace qu'elle sera parvenue à acquérir ainsi la confiance des peuples.

Tony BOREL

1 Bâle, Fribourg, Soleure, Schaffhouse et Appenzell.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Du 30 juin au 5 juillet s'est tenue à Genève, au siège de la Société des nations une conférence internationale sur la traite des femmes et des enfants. 29 Etats, dont l'Allemagne, y étaient représentés. Chargée par le Traité de Versailles du contrôle général des accords relatifs à la traite des femmes et des enfants, la Société des nations avait lancé, à la suite de sa 1re assemblée générale, un questionnaire à tous les gouvernements au sujet des mesures prises pour combattre la traite. Les réponses à ce questionnaire ont servi de base aux discussions. La Conférence a invité le Conseil de la Société des nations à constituer auprès du Secrétariat un organe consultatif permanent composé de 5 à 6 représentaets des Etats et 3 à 5 assesseurs pour fournir des avis au Conseil au sujet du contrôle général des accords. Une motion présentée par le délégué des Pays-Bas en faveur de la suppression de la réglementation de la prostitution n'a réuni que 17 voix contre 11 et une abstention et n'a pu être prise en considération n'ayant pas obtenu les trois quarts des voix ainsi que l'exigeait le règlement.

Une commission spéciale formée pour étudier l'organisation de la lutte contre la traite par une législation appropriée de l'émigration se borna à émettre un vœu invitant les gouvernements à prendre des mesures administratives et législatives dans ce sens et s'en référa pour le surplus à la Commission internationale de l'Emigration constituée par le Bureau international du Travail conformément aux décisions de la Conférence de Washington.

Il n'y a pas eu, en juillet, moins de 4 congrès internationaux s'occupant de l'enfance.

L'un à Londres (5-8 juillet) avait trait au bien-être et à la santé de l'enfance et embrassait tous les pays de langue anglaise. D'un carac-

tère exclusivement technique, il n'a pas abordé les problèmes des relations internationales. A Copenhague (5-8 juillet) un congrès international pour la protection de l'enfance réunissait des délégués de tous les Etats scandinaves : Danemark, Finlande, Norvège et Suède. A Vienne, le 18 juillet a eu lieu une conférence sur l'organisation internationale du secours à l'enfance convoquée par la Société des Amis, à l'issue du 3me Congrès de la Ligue internationale des Femmes pour la paix et la liberté. A Bruxelles en fin (18-21 juillet) se tenait le 2me Congrès international pour la protection de l'enfance.

Ces quatre Congrès, tenus presque simultanément, sans relations entre eux et s'ignorant même les uns les autres, montrent à quel point la protection et la santé de l'enfance sont l'objet des préoccupations de tous.

Le Congrès de Bruxelles revêtait un caractère particulièrement important du fait que les gouvernements avaient été invités par le gouvernement belge à envoyer des délégués officiels pour étudier la question de la création d'un Office international de la protection de l'enfance. Bruxelles a donc vu se tenir parallèlement deux réunions : une conférence officielle de délégués gouvernementaux à laquelle assistaient des représentants de 31 pays différents, et un congrès largement ouvert qui ne comptait pas moins de 1,200 participants régulièrement inscrits.

Les institutions internationales ayant leur siège à Genève s'occupant directement ou indirectement de l'enfance : Société des nations, Bureau international du Travail, Comité international de la Croix-Rouge, Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, Union internationale de secours aux enfants, avaient envoyé des représentants qui ont été admis à suivre la conférence officielle des délégués.

L'idée première d'un Office international de la protection de l'enfance a pris naissance en Suisse et dès le 17 juin 1913 le gouvernement fédéral soumettait au gouvernement belge un projet de statuts et avec une largeur de vues à laquelle ce dernier s'est plu à rendre hommage, il a bien voulu admettre que l'office qu'il se proposait de créer à Berne fut créé à Bruxelles. Le projet de la création d'un office international de la protection de l'enfance fut soumis aux délégués officiels des quarante-trois gouvernements représentés au premier congrès de Bruxelles en 1913 et approuvé par eux.

Le gouvernement belge, à la suite de ce premier congrès soumit aux différents gouvernements un projet de statuts qui en France et en Suisse fit l'objet d'un examen approfondi et entraîna des demandes de modifications et d'adjonctions. La guerre survenant interrompit les négociations qui viennent seulement d'être reprises.

Le nouveau projet belge remis aux gouvernements quelques jours avant le deuxième congrès tenait compte des observations présentées avant la guerre par les gouvernements français et suisse, mais semblait ignorer les institutions internationales déjà existantes qui s'occupent directement ou indirectement de l'enfance. Quelle allait être la situation du nouvel office vis-à-vis de la Société des nations

qui vient de réunir une conférence pour la lutte contre la traite des femmes et des enfants, et qui, de par l'article 24 du Pacte, doit étendre son autorité sur tous les bureaux internationaux créés postérieurement à sa fondation ? N'y aurait-il pas d'autre part conflit de compétences avec le Bureau international du Travail, chargé par le Traité de Versailles de s'occuper du travail de l'enfant et de son apprentissage ? Les Sociétés de la Croix-Rouge, expressément mentionnées dans le Pacte de la Société des nations, n'ont-elles pas manifesté l'intention de consacrer le plus clair de leur activité en temps de paix à la protection de l'enfance ? Enfin l'Union internationale de Secours aux Enfants avec ses quinze comités nationaux affiliés ne constitue-t-elle pas déjà une sorte de fédération des œuvres de la protection de l'enfance ?

M. Delaquis, délégué du gouvernement suisse, parfaitement éclairé sur la situation à la suite des réunions tenues tant à Genève qu'à Berne par les institutions intéressées, s'employa à soutenir le point de vue des institutions nationales et internationales s'occupant de la protection de l'enfance et ayant leur siège en Suisse. Il y réussit pleinement. Un débat s'engagea au sujet de la Société des Nations, les délégués de l'Empire britannique voulant purement et simplement remettre à cette dernière le soin de créer l'Office projeté, alors qu'une des déléguées américaines, Mrs. Vernon Kellog, s'élevait contre cette proposition.

En définitive, la création de l'office fut décidée par 24 voix contre 6 et une abstention « sous réserve expresse des droits de la Société des Nations tels qu'ils résultent du traité de Versailles ». Une résolution présentée par le chef de la délégation française, M. Rollet, pour faire droit aux observations de M. Delaquis, invita le Bureau du Congrès à se mettre en rapports avec tous les organismes internationaux existants pour éviter tout double emploi, et de fait, M. Henri Velge, le distingué secrétaire général du Congrès, se prêta avec beaucoup de bonne grâce à apporter aux statuts toutes les modifications qui lui furent demandées par M. Delaquis et par les délégations à Genève.

Du 13 au 16 juillet s'est tenu à Vienne le 3me Congrès de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté. Les 2 premiers congrès de cette ligue s'étaient tenus à La Haye en 1915 et à Zurich en 1919. Une vingtaine de comités nationaux sont actuellement affiliés à la Ligue et le Congrès qui groupait environ 200 participants était présidé par Miss Jane Addams, très populaire en Autriche, ayant accompagné Mrs. Herbert Hoover à travers l'Europe immédiatement après l'armistice pour faire une enquête sur les conditions de la population éprouvée par la guerre. Le Congrès aborda avec sérénité les problèmes les plus délicats de la politique mondiale : l'Irlande, la Silésie, les sanctions contre l'Allemagne, vota des félicitations au président Harding pour sa convocation d'une conférence du désarmement et demanda la révision des traités de paix. Le Comité central élu pour l'année nouvelle comprend 2 Américaines, 1 Anglaise,

2 Allemandes, 1 Française, 1 Belge, 1 Hollandaise, 1 Danoise et une Autrichienne.

De son côté, le Comité exécutif de l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes s'est réuni à Genève au début de juillet sous la présidence de Madame de Witt-Schlumberger. Le comité a procédé à l'admission dans l'Alliance des sociétés suffragistes nationales de la Palestine et des Indes, ce qui porte à 29 le nombre des pays représentés et à enregistré les demandes d'affiliation de l'Egypte, du Japon, de la Lithuanie et de la Birmanie.

Deux congrès internationaux des étudiants catholiques se sont tenus à Prague le 11 juillet et à Fribourg le 19 juillet.

A Prague a eu lieu le 2 juillet, un congrès international des employés postaux qui a adhéré sans réserve au mouvement social international dirigé par l'Union syndicale internationale d'Amsterdam et a décidé de charger le Bureau international du Travail du soin de la représentation du personnel au sein de l'administration des P. T. T.

Au milieu de juillet s'est tenue à Paris l'assemblée générale de la Confédération internationale des syndicats agricoles. La confédération a fixé son siège à Paris et a procédé à la constitution de son bureau définitif. Elle a décidé d'ouvrir deux enquêtes, l'une sur les relations à établir entre les fédérations syndicales, l'autre sur l'enseignement professionnel agricole. Elle a enfin protesté contre l'examen, par la Conférence internationale du travail, des questions de réglementation du travail agricole.

L'assemblée internationale du parti socialiste appelée communément l'Internationale 2 ½ ou « sans numéro », fondée à Vienne l'année passée, s'est tenue à Francfort du 8 au 11 juillet.

Pendant ce temps à Moscou siégait depuis le 20 juin le congrès international des Syndicats communistes, sous la présidence de Zinowieff. Des représentants d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie et du Japon prenaient part à ce congrès.

Enfin, l'assemblée générale des Trade Unions tenue en Angleterre le 15 juillet a décidé de réunir un Congrès international des Trade Unions de langue anglaise. Les Etats-Unis, le Canada et l'Afrique du Sud ont adhéré à ce projet.

Quelques congrès scientifiques se sont tenus également en juillet, c'est à Bruxelles du 15 au 20 juillet le congrès international de médecine et de pharmacie militaires qui groupait des représentants de l'Angleterre, de France, d'Italie, du Japon, des Etats-Unis, de Chine, du Brésil, d'Espagne, de Suisse, de Suède, du Danemark, de Hollande, du Chili, de la Tchéco-Slovaquie, du Mexique, du Guatémala, ainsi que des délégués du Comité international de la Croix-Rouge.

A Bruxelles également s'est réunie, à la fin du mois de juin, la seconde Conférence internationale de chimie pure et appliquée sous la présidence de M. Charles Moureu, membre de l'Institut de France. Les délégués des 21 nations alliées ou neutres faisant partie de l'Union internationale de chimie étaient au nombre de 68. La conférence a

décidé notamment la constitution d'une commission des éléments chimiques, d'une commission des nomenclatures et la création d'un bureau d'étalons chimiques.

A Paris enfin, le 5 juillet et jours suivants s'est réuni le 1er congrès international d'urologie, limité à un nombre très restreint de savants occupant tous un haute situation dans le monde médical et chirurgical.

* * *

Du 27 juin au 2 juillet la Chambre de Commerce internationale a tenu à Londres son deuxième congrès sous la présidence de M. Hobson, président de l'association des Chambres de Commerce de Grande-Bretagne. Les congressistes, venus de 20 pays différents, étaient au nombre de 500 environ, dont 250 Américains. Le Congrès a remporté un plein succès et un Américain a qualifié la nouvelle institution de « Business League of Nations ». Le Congrès s'est divisé en 5 sections chargées respectivement d'étudier les questions touchant la situation financière, la production, la distribution des communications et transports et les régions dévastées.

La Chambre de Commerce internationale réunie en assemblée plénière a approuvé à l'unanimité les résolutions suivantes :

1° Elle demande qu'un remède soit apporté au système des impôts superposés qui pèsent si lourdement sur le commerce international ;

2° Elle fait ressortir la nécessité d'ouvertures de crédits sous les auspices de l'Etat pour la reconstitution de l'Europe dévastée et appauvrie ;

3° Elle demande l'unification internationale des formules de connaissement avec des clauses appropriées et uniformes s'appliquant aux différents commerces et aux différents ports ;

4° Elle demande la création d'une commission permanente chargée de collaborer avec l'association du droit international et avec le comité maritime international pour obtenir l'uniformité de législation en ce qui concerne les connaissements.

Cette commission devrait s'enquérir des moyens d'obtenir le consentement de toutes les maisons de transports transocéaniques pour l'acceptation générale et volontaire d'obligations uniformes ;

5° Elle demande l'abrogation des droits d'exportation qui frappent la circulation de certaines matières premières tout en maintenant provisoirement les droits de statistiques et les droits fiscaux indispensables pour équilibrer les budgets de certains pays, imposés dans des cas exceptionnels, à certaines matières premières avec cette réserve que ces derniers droits soient appliqués sans qu'il soit fait de distinction entre les divers pays importateurs.

Le 20 juillet s'est tenu à Bruxelles un congrès international des négociants en charbon qui a décidé la création d'un Office permanent

international pour le commerce du charbon. Le siège de cet office n'a pas encore été fixé. Au début de juillet enfin, s'est tenu à Paris un congrès international de l'éclairage.

* * *

Dans le monde des sports, Genève et Lausanne ont été le siège de deux réunions internationales successives, dont, faute de place, la précédente chronique n'avait pu faire état.

A Genève, les 27 et 28 mai s'est tenu le IIIe Congrès de la Fédération internationale athlétique d'amateurs. Les pays représentés étaient la France, la Belgique, l'Italie, la Hongrie, la Finlande, le Danemark, la Norvège, l'Espagne, la Suède, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Autriche, la Hollande, le Canada et la Suisse. L'admission des athlètes allemands n'a pas été examinée, aucune demande dans ce sens n'ayant été faite par les fédérations de ce pays. Le congrès a arrêté la liste officielle des records. Le marathon, 42 kilomètres sur route a été supprimé. Le programme général des prochains olympiades a été examiné, le 3000 mètres marche, la lutte à la corde et le jet du poids de 56 livres en ont été écartés.

Avant de se séparer, le congrès a délégué le président et le secrétaire de la Fédération à Lausanne où allaient se tenir de grandes assises sportives sur l'initiative de l'Union cycliste internationale (28 mai-6 juin).

L'idéeé mise par l'Union cycliste internationale, la plus ancienne fédération internationale de sport, était la création d'une Union des fédérations sportives internationales. Répondant à son invitation, 18 fédérations sportives internationales se sont fait représenter. C'étaient celles qui régissent les sports suivants : aéronautique, athlétisme, aviron, boxe, escrime, football-association, gymnastique, hockey, lutte libre, natation, patinage, poids et haltères, lawn-tennis, tir, yachting, cyclisme, hippisme. Après longue discussion, les délégués ont décidé qu'il n'était pas encore opportun de créer une fédération des fédérations et se sont bornés à la constitution d'un bureau permanent de documentation et d'information.

Plusieurs fédérations ont profité de cette circonstance pour tenir leur congrès particulier. C'est ainsi que s'est tenu le jeudi 26 une conférence des sports d'hiver et de l'alpinisme qui a examiné la possibilité d'associer ces sports aux Olympiades. Il a été notamment question d'organiser une semaine de sports d'hiver qui aurait lieu alternativement en Suède, en Norvège, en Suisse, en France et au Canada. La fédération internationale de boxe a tenu le 31 mai son congrès annuel auquel assistaient des représentants de la Suède, de la Norvège, de la Belgique, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Hollande, de la Suisse, du Canada et des Etats-Unis. La création d'une fédération internationale équestre a été également décidée au cours de ces journées.

Le congrès des comités olympiques a siégé le 2 juin, décidé le maintien au programme du concours du fleuret par équipes et du tir et attribué la huitième olympiade (1924) à Paris et la neuvième (1928) à Amsterdam. Les milieux sportifs italiens ont marqué leur dépit que l'Italie ait été écartée des compétitions et prétendent qu'on veut les punir d'avoir proposé l'admission des équipes des pays ex-ennemis. La ville de Los Angeles qui s'était mise sur les rangs a réitéré son invitation et le Comité olympique américain a déclaré qu'au cas où des troubles imprévus survenant en Europe empêcheraient la célébration de cette solennité sportive à Paris — prévision bien américaine et qui a dû jeter un froid — Los Angeles resterait avec toutes ses ressources et sa bonne volonté prête à recevoir les champions. Il faut espérer que pareille éventualité ne se produira pas. Paris en tous cas s'est abstenu de faire des réflexions sur le péril jaune ou sur l'instabilité des côtes californiennes et n'en voudra pas à la Reine du Pacifique que le tremblement de terre du 18 avril 1905 a dû laisser dans un état nerveux bien excusable.

Une conférence consultative des arts et des lettres a clos ces débats. Le Comité international olympique en effet se préoccupe de la mesure dans laquelle les arts et les lettres pourraient être associés à la célébration des jeux olympiques modernes, architecture des stades, théâtre et danses en plein air, poèmes et chœurs de circonstance, etc.

Le baron de Coubertin, président du Comité international olympique a dans son discours de clôture insisté sur le rôle moralisateur du sport. Il y voit un important facteur de paix sociale par le fait du rapprochement des classes sur les terrains de jeux et de l'égalité absolue de tous devant le record. Au point de vue de la paix mondiale, le sport n'est pas moins important. Le *New York Herald*, dans un article récent (14 juin) fait ressortir tout ce que lui doivent les colonies britanniques et les Dominions pour le maintien de leur unité politique et de leurs relations amicales avec l'Amérique. Il glorifie l'esprit sportif basé sur le respect loyal de l'adversaire et estime que cet esprit est tout à fait nécessaire pour le règlement pacifique des controverses internationales. En toute logique, constate-t-il, les auteurs du pacte de la Société des Nations auraient dû prévoir dans son organisation une section de sport international, en raison de son influence primordiale sur la compréhension mutuelle des peuples.

Etienne CLOUZOT.

Calendrier des Réunions et Expositions Internationales pour 1921

Août, Genève : Congrès international d'éducation; août, Zermatt : Conférence postale internationale ; 1-15 août, Salzbourg : Cours internationaux de la Ligue des femmes pour la paix ; 5-10 août, Vienne : 1er congrès universel de l'ido ; 6-8 août, Strasbourg : Concours international des gymnastes catholiques ; 7-15 août, Weltevreden : IVe Congrès de la Far Eastern Association of Tropical Medicine ; 8 août, Cologne : Congrès de la Fédération internationale des mineurs ; 8-12 août, Lucerne : Congrès international des métallurgistes ; 9 août, Copenhague : Congrès international de la Fédération des coiffeurs ; 9 août, Vienne : Congrès international de la Fédération des Gantiers et parties similaires ; 10 août, Vienne : Congrès international de la Fédération des cordonniers ; 10 août, Vienne : Congrès international de la Fédération des selliers et métiers similaires ; 10 août, Vienne : Congrès international de la Fédération des Employés; 10 août, Vienne : 1er Congrès de la Fédération internationale des cuirs et peaux ; 10-13 août, Luxembourg : Congrès universel de la paix ; 13-21 août, Reichenberg : Foire internationale ; 14 août, Stuttgart : Congrès international de la Fédération chrétienne des travailleurs du livre ; 15-16 août, Lyon : Concours international de tir ; 17 août, Stockholm : Conférence internationale parlementaire ; 20-22 août, Bruxelles : Congrès mondial pour l'organisation du travail intellectuel ; 20-22 août, Copenhague : Congrès pour la fondation d'une Ligue internationale de la Jeunesse ; 20 août-15 septembre, Bruxelles : IIe session de l'Université internationale ; 21-26 août, Bâle : Congrès international coopératif ; 22-27 août, Lausanne : XVIe congrès international anti-alcoolique ; 24-26 août, Potsdam : Congrès international d'astronomie ; 28 août, Leipzig : Foire internationale ; 30 août, La Haye : Congrès de l'International Law Association ; 30 août, Bruxelles : Congrès pan-africain ; Septembre, Bruxelles : Conférence internationale des travailleurs chrétiens ; Septembre, Paris : Conférence internationale des poids et mesures ; Septembre, Long-Island : Championnat international du golf ; Septembre, Paris : Congrès international d'histoire de l'art ; Septembre, Innsbruck : XIIe conférence de l'Association internationale contre la tuberculose ; 1er septembre, Genève : Congrès international pour la défense du droit des peuples ; 1-2 septembre, Genève : Conférence internationale d'éducation morale ; 3-4 septembre, Genève : Exposition canine internationale ; 5 septembre, Vienne : Congrès de la Fédération internationale des typographes ; 5 septembre, Autriche;:

Congrès de la Fédération internationnale du textile ; 5 septembre, Genève : IIe assemblée générale de la Société des Nations ; 6-10 septembre, Utrecht : Foire internationale ; 6-13 septembre, La Haye : Premier congrès universel d'aviculture ; 11-17 septembre, Vienne : Foire internationale d'échantillons ; 13-16 septembre, Amsterdam : 3me Congrès international du libre échange ; 19-24 septembre, Paris : Congrès de la Fédération internationale des ouvriers du textile ; 19 septembre-4 octobre, Bandoeng : Foire internationale ; 21 septembre, Stockholm : IIIe Congrès international des Oeuvres de secours aux enfants ; 24 septembre-2 octobre, Graz : Foire internationale ; 29 septembre-1er octobre, Paris: Ve Conférence interalliée pour l'étude des questions intéressant les invalides de la guerre ; octobre, Bruxelles : Congrès international de presse ; octobre, Hawaï : Congrès mondial de la Presse ; octobre, Genève, Congrès international des femmes ouvrières ; 1-15 octobre, Lyon : Foire internationale ; 1-15 octobre, Francfort : Foire internationale ; 3-8 octobre, Londres : Foire internationale de la chaussure et du cuir ; 6-8 octobre, Paris : Conférence internationale des associations intéressées à la circulation routière (Automobiles Clubs) ; 14-22 octobre, Londres : Exposition internationale de moteurs ; 24-31 octobre, Barcelone : Foire internationale ; 25 octobre, Genève : Conférence internationale du travail ; novembre, Luxembourg : Exposition interalliée d'agriculture ; novembre, Reykjavik : Exposition internationale de machines agricoles ; 4 novembre, Washington : Conférence internationale sur la limitation des armements ; 16-17 novembre, Londres : Conférence internationale de la pomme de terre.

1922, Buenos-Ayres : Exposition universelle ; 1922, Washington : Congrès international de l'industrie laitière ; 1922, Prague : VIe Conférence de l'Union des Associations pour la Société des Nations ; 1922, Rome ou Venise : VIIIe Conférence parlementaire internationale du commerce ; 1922, février, Bâle : Exposition internationale de l'automobile ; 1922, avril, Rome : Conférence internationale des chemins de fer ; 1922, août, — Conférence universelle des associations scouts ; 1922, septembre-novembre, Rio de Janeiro : Exposition internationale d'électrotechnique.

REVUE DES REVUES

Revues françaises — Il est frappant de voir combien se multiplient, dans les revues françaises, les articles dirigés contre l'Angleterre. Serait-ce que les deux peuples ne se sont unis que par une entente de guerre, provisoire, et bornée au moment où leurs intérêts coïncidaient ? Ces attaques parfois violentes, dont on trouverait la contre-partie dans certains organes libéraux britanniques, par exemple *The Nation*, révèlent non seulement un désaccord politique, mais encore une antipathie de race et de caractère.

La *Revue universelle*, par exemple, dont chaque numéro est nourrissant et varié, publie un exposé de M. Paul Le Faivre intitulé *La Suprématie britannique : l'illusion, les faits*. Autrement dit l'empire anglais est chimérique ; les *dominions* vont se séparer de la mère-patrie, la suprématie navale est supprimée, il n'y a plus de monopole du charbon, les chômeurs augmentent, la révolte gronde en Egypte et aux Indes, la Perse est ennemie, etc. « En 1914, écrit M. Le Faivre, la foi en *Old England* était entière... aujourd'hui, la foi diminue ou s'en va, et nous assistons avec tristesse à l'élargissement des brèches, au cheminement des lézardes dans le vieil édifice, à la décroissance du dynamisme britannique... En un mot, ce n'est plus le majestueux empire... c'est une Angleterre qui penche. » Et la conclusion de l'auteur, ministre plénipotentiaire, est que si la France s'allie à l'Angleterre, ce doit être avec la persuasion que celle-ci est en état de faiblesse grave : « La fausse idée de suprématie (de l'Angleterre) emprunte une bonne partie de sa force à de simples expressions cartographiques, c'est-à-dire à une mince couche de lavis. » M. Le Faivre

ne tombe-t-il pas à son tour dans une autre illusion qui consiste à voir dans l'Angleterre seule une crise qui, en réalité, est une crise générale. *L'Angleterre penche* ? Eh bien, et les autres pays du continent ne penchent-ils pas aussi de façon inquiétante ? La situation, même compromise, de la Grande-Bretagne nous paraît meilleure que celle de la plupart des grandes puissances, et sa suprématie quoique diminuée demeure, relativement, une suprématie. De plus, M. Le Faivre ne cède-t-il pas aux préjugés d'une éducation unitaire et centraliste en voyant un grave danger dans le ton que prennent à Londres les représentants des *dominions*. L'Empire anglais n'est pas sur le modèle romain ou napoléonien ; c'est une fédération. Et qui dit fédération dit relâchement du pouvoir central pour permettre la vitalité des partis composantes. La politique d'un tel assemblage est, par la force des choses, une politique de compromis. Nous le voyons bien en Suisse. Si le général Smuts ou M. Hughes parlent haut, c'est que l'Afrique du Sud et l'Australie se portent bien. La constitution organique de l'empire, ses intérêts bien entendus exigent que les *dominions* se trouvent à leur aise et prospèrent ; une politique césarienne qui les traiteraient en colonies, subordonnées au mot d'ordre d'un ministre, porterait un coup fatal à cette « suprématie » que conteste M. Le Faivre. Maintenant, peut-être faudrait-il que l'empire s'appelât désormais Confédération britannique.

Dans le même numéro, M. René Johannet dénonce le général Smuts, et, une fois de plus, « le demi fou Wilson », tandis que Mme Georges Gaulis dénonce la politique britannique à Constantinople, et Mesmes dénonce la pression anglaise sur la Société des nations à propos de l'affaire des îles Aaland. Il est possible que M. Johannet ait raison quant au problème africain, Mme Georges Gaulis quant au problème turc ; nous nous bornons à signaler cette instance agressive d'une revue intelligente, informée et représentative, dont le témoignage, répétons-le, mérite d'être pris en considération.

Même chose au *Mercure de France*. Là, M. de la Ravelière dit leur fait non seulement aux Anglais, mais aux Américains. Il commence par examiner les raisons déterminantes du concours des Alliés pendant la guerre. La Grande-Bretagne s'est battue pour défendre avant tout sa suprématie, et la violation de la Belgique « avait tout juste la valeur diplomatique d'un prétexte élevé, d'un thème de presse et d'une respectabilité britannique apparente ». Les Etats-Unis sont entrés en lice « pour financer une gigantesque opération en misant par dizaine de milliards sur la France ». A la paix ils continuèrent « l'opération commerciale et nous vendirent de la gloire, de l'argent, la protection, des marchandises aux plus hauts prix ». L'Italie et la Russie ont poursuivi, d'ailleurs, des buts analogues. En vertu d' « axiomes étranges » on créa en Europe « une poussière d'Etats incapables de cohésion». ...Alors, quoi ? Tous les beaux mots qu'on a clamés pendant la guerre et l'armistice n'étaient que des blagues ? Ce n'est pas le « respect des traités » qui a précipité l'Entente au secours de la Belgique ? Le droit, la justice, la liberté, ces termes magnifiques

inscrits sur les étendards, et qui ralliaient à l'Entente l'opinion du monde, c'était un artifice de propagande ? La « libération des peuples asservis », autre phraséologie, n'était qu'un « axiome étrange » qu'il convient de renier après la victoire ?... Nous sommes à l'aise pour relever ces dangereuses assertions, car nous avons toujours dit que le salut de la France et de l'Angleterre valait largement, comme « but de guerre » principal, tout autre idéal abstrait, et que ces deux grandes nations représentent un tel trésor de civilisation, leur vie, leur prospérité, leur puissance sont si essentielles à l'avenir du globe que leurs fils, en mourant pour elles, ne sont pas morts en vain. Mais néanmoins il est bien périlleux de la part de M. de la Revelière, de dénigrer complètement le rôle de l'idéalisme durant la guerre. On y a mis trop de grandes lettres, c'est entendu. Le droit, la justice et la liberté n'en demeurent pas moins des réalités morales et concrètes. A persuader l'opinion universelle que ces notions sont de simples trucs de publicité, on risque de la rendre sceptique, et de se priver, pour le prochain conflit, d'un adjuvant très fort. En prétendant que la grande guerre n'a été qu'une rivalité d'intérêts impérialistes, le collaborateur du *Mercure* soutient, sans s'en douter, une thèse de la propagande allemande.

A son propos encore, nous déplorons les dissentiments qui séparent aujourd'hui la France de l'Angleterre et en général des pays anglo-saxons. Leur divorce serait une lamentable calamité.

La *Revue de France* témoigne d'une abondance et d'une santé bien remarquables. Nous apportons beaucoup d'intérêt à suivre les chroniques d'André Salmon, Fernand Divoire et René Bizet. Le numéro du 11 juillet, outre de belles scènes de la *Chanson de Roland*, adaptées par Joseph Bédier, donne un très beau poème de Paul Valéry et le début tout à faitremar quable d'un roman, l'*Epithalame*, signé d'un nom inconnu. Jacques Chardonne, cela sent le pseudonyme, et divers détails du récit nous font croire que l'auteur est une femme. Si la suite se maintient dans ce ton alerte et vrai, si surtout les caractères, encore trop fragmentaires, s'affirment et se développent, l'*Epithalame* méritera d'être appelé un beau roman.

Dans la *Nouvelle revue française*, excellente étude de Roger Allard sur Ingres. « Ce charme sensuel ou pour mieux dire érotique de la peinture d'Ingres est contenu en germe dans la froideur académique. La minutie, la précision du trait sont indispensables à ce genre d'effet. La tache est parfois sensuelle, elle n'est jamais érotique. Il en va tout autrement du contour et du dessin au trait, et l'œuvre des grands érotiques, Jules Romains, les Japonais, Aubrey Beardsley, est là pour en témoigner. Les accidents, les bavures de la sensibilité ne pourraient que rompre le charme ; il faut laisser aux objets toute leur puissance de réalisme et de suggestion, le dessin le plus impersonnel y pourvoira donc au mieux ; mais il y faut une exactitude scrupuleuse avec un sens du détail poussé jusqu'au sadisme. Voila pourquoi les figures d'Ingres sont si touchantes. Elles sont lisses, non comme la nature, mais comme la volupté. »

M. Jean Bernier écrit dans le *Crapouillot* un article sur le dernier livre de M. Binet-Valmer qui serait à citer tout entier. « Je connais, écrit-il, nombre de gens qui passent un bon moment tous les dimanches à déguster dans *Comœdia* la *Semaine littéraire* de Binet-Valmer. C'est dans cet esprit de franche rigolade devant tant de niaiserie, que j'eusse voulu lire l'*Enfant qui meurt*. Je ne l'ai pu. » Et ensuite vient le décortiquage le plus ironique et le plus juste qu'on puisse rêver. Voilà ce qui est la vie et la force du Paris littéraire. Quels que soient les succès du bluff, de la mode et de l'arrivisme, il s'élève toujours, ici ou là, sincère et libre, une voix qui dit la vérité. Remercions le *Crapouillot* d'être souvent l'interprète spirituel du bon sens et de la franchise. Jean Galtier- Boissière, Jean Bernier, Alexandre Arnoux, Dominique Braga, Jean-Gabriel Lemoine en sont les meilleurs collaborateurs.

Dans les *Ecrits nouveaux*, toujours raffinés et soignés, nous trouvons de belles pages d'André Suarès, d'autres, délicates, de Louis Demont, d'autres, ingénieuses dans leur raillerie, d'André Germain, et aussi un effroyable charabia, signé de M. Edmond Gilliard, sur Baudelaire. N'importe qui ne devrait pas être autorisé à parler de Baudelaire.

Le numéro suivant s'enrichit d'une étrange et belle invention de Mac Orlan. Mac Orlan est un homme qui a des dons remarquables, et tourne en ce moment autour de divers sujets, en attendant, ce qui ne tardera guère, de trouver celui qui fera éclater son grand mérite. Il est en suspens, en quelque sorte. Le jour où son talent se cristallisera tout à coup, sera un beau jour. Vous rappelez-vous l'admirable nouvelle, dans *A bord de l'Etoile matutine*, qui raconte la visite d'une personne de qualité parmi les galériens ? Elle donnait l'évidence que, là, l'intelligence et l'instinct de Mac-Orlan avaient rencontré leur forme. Est-ce que *Sur le Rhin*, des *Ecrits nouveaux*, annoncerait une pareille réussite ?

Les considérations d'« art poétique » de Max Jacob nous ont profondément ennuyé. En revanche, les poèmes de François Mauriac sont charmants. Mauriac a un mélange de candeur et d'adresse, même roublarde, de dévotion et de sensualité, de fadeur trop sucrée et tout à coup de force directe, dramatique, qui font de ses livres un mélange très plaisant et de plus en plus personnel. On peut le figurer sous la forme d'un mince Arlequin, tantôt plein d'assurance, tantôt troublé.

Dans les *Marges*, nous continuons à goûter les chroniques de Claude Berton à cause de leur accent libre et dur. A propos de théâtre, il se plaint de l'immense oubli qui recouvre la guerre et du besoin ardent qu'a tout le monde de s'amuser. Il s'en inquiète, il s'en irrite. Et cette âcre lamentation détonne : M. Berton paraît singulier dans son amertume. C'est une réflexion que nous faisons souvent : comment se fait-il que, parmi tous les combattants qui écrivent, aucun n'ait exprimé de désespoir ? Personne, trois ans après l'armistice, ne semble repris par l'horreur de la destruction et du sang, personne

ne retourne, pour les lamenter, aux affreux champs de bataille, personne n'évoque le souvenir des innombrables qui ne sont plus. Notre époque n'a pas de Jérémie, un prophète du passé qui rappellerait, à travers les rues bruyantes et amusées de Jérusalem, que Dieu a permis ceci : en quatre ans, neuf millions de victimes. Ce qu'il y a de plus étrange dans la grande guerre, c'est que ses contemporains puisse l'oublier.

R. T.

BIBLIOGRAPHIE

Camille MAUCLAIR. — *Princes de l'esprit.*

Pourquoi M. Mauclair n'a-t-il pas la «situation littéraire» qu'il mérite ? Pourquoi, dans les journaux et les revues, ne dispose-t-il pas de tribunes d'où il ferait entendre de si bons avis ? Peu de critiques ont plus de culture et d'amour de l'art, de passion désintéressée, de fierté dans l'esprit. Jamais M. Mauclair n'a renié un de ses maîtres, jamais il n'a abordé une œuvre de valeur sans essayer de la comprendre et de l'aimer. Son dernier volume, de densités inégales — car Isabey n'équilibre pas Rembrandt, et Tintoret ne s'associe pas très bien avec Mallarmé — témoigne de sa ferveur. Les pages qu'il a écrites sur Poë sont belles de lucidité, de «fraternité», si j'ose dire. Sur Villiers de l'Isle-Adam, sera-t-il permis de ne pas suivre son enthousiasme ? Le Flaubert est intéressant : je ne suis pas tout à fait convaincu qu'il fût si chrétien. Mais il est précieux qu'un critique vous offre tour à tour l'occasion d'accepter ses thèses ou de les contredire. Quant au livre précédent de M. Mauclair, consacré à Watteau, il était très beau. Quelques pages admirables montraient comment la maladie avait inspiré le grand artiste, et renouvelaient ainsi une étude qu'on croyait rebattue. Lorsque nous parlons d'écrivains, de musiciens, de peintres, nous admettons toujours qu'ils furent bien portants. Il est bien rare qu'un romancier tienne compte de la maladie dans l'évolution de ses personnages. Ce phénomène de toute évidence, M. Mauclair ne l'a pas escamoté. R. T.

Louis Hémon. — *Maria Chapdelaine.*

Louis Hémon étant mort, et sa concurrence n'étant pas à craindre, on a fait un succès légitime à ce récit très pur et très beau. On nous dit — par exemple M. Marcel Prévost dans la *Revue de France* — que le roman de demain sera accidenté. En voici un pourtant qui est bien simple, et qui touche au plus profond, précisément par sa simplicité. M. Prévost ajoute qu'un roman doit se garder avant tout d'être ennuyeux. Il faudrait s'entendre. Car lorsqu'il cite, comme romanciers qui furent toujours amusants, Hugo *(Les Travailleurs de la mer, Han d'Islande ?)* George Sand *(Indiana ? Mauprat ?* etc. ? etc. ?*)* Flaubert *(l'Education sentimentale ? Bouvard et Pécuchet ?)*, Zola *(le Ventre de Paris ? Fécondité ?)*, on pourrait lui répondre : Qu'appelez-vous amusant ? *Maria Chapdelaine*, où il ne se passe pas grand chose, m'amuse beaucoup plus que l'*Atlantide.* Un récit genre cinéma peut être bien plus ennuyeux que la monographie d'une existence en profondeur, d'apparence immobile, banale. R. T.

Charly Clerc. — *Lettres sur l'Esprit romand.*

Excellente brochure qui dépeint avec finesse et bonne grâce l'état actuel de la littérature en Suisse romande. L'auteur est un critique subtil et qui ne devrait pas se borner à ces esquisses légères.

Jules Bertaut. — *Une amitié romantique.*

Voici un charmant ouvrage qui nous raconte l'amitié de deux êtres passionnés, Georges Sand et François Rollinat. Mais si imaginatifs qu'ils étaient, jamais ils ne s'éprirent l'un de l'autre. Dans l'orage du romantisme, c'est ici un repos verdoyant, une halte paisible. Comment Mme Sand a-t-elle fait pour ne pas se jeter au cou de cet aimable contemporain ? M. Bertaut nous l'explique avec beaucoup de finesse : il suit les détours d'une correspondance généreuse et enflammée où le sublime passionnel se transpose en sublime de la vertu. Son livre est à lire. R. T.

A. D. Sertillanges. — *La vie intellectuelle.*

L'abbé Sertillanges donne ici au chrétien des recettes intellectuelles pratiques. Tel ou tel de ses préceptes étonnera peut-être certains lecteurs. Ainsi il nous recommande sérieusement de ne pas avoir honte de songer à se bien porter. Et il nous affirme que saint Thomas nous le permet. Ailleurs, il écrit des lignes très justes sur l'utilité de toujours observer autour de soi, de ne jamais s'arrêter d'enregistrer, de composer incessamment son miel, au lieu d'attendre de brusques inspirations ; il analyse fort bien la collaboration du sommeil. En revanche quand il prescrit de lire peu, quand il appelle la « passion de lecture » une tare, quand il déclare « qu'il n'est pas question » de « s'empoisonner de romans », et qu'il est inutile de lire les journaux — nous ne le suivons plus. R. T.

André de Maday. — *La Charte internationale du Travail.*

Le pacte de la Société des nations institue, par la convention du 11 avril 1919 dite Charte du Travail, une organisation permanente pour la protection internationale du travail. C'est le seul domaine dans lequel on ait, dès le début, non seulement posé des principes, mais créé une organisation ; celle-ci peut être considérée comme une véritable révolution sociale pacifiquement entreprise. La Charte du Travail crée trois organes : la Conférence générale des représentants des Membres de la S. D. N., dite Conférence générale du Travail, convoquée au moins une fois par an (en 1919 à Washington, en 1920 à Gênes) ; le Bureau du Travail (B. I. T.) dont la présentation n'est plus à faire ; et le Conseil d'administration qui dirige le B. I. T. dont il nomme le directeur, et qui établit l'ordre du jour des Conférences générales du Travail.

Exposer l'historique de la protection internationale du travail puis examiner l'origine, l'importance et les résultats pratiques de la Charte du Travail : tel est le programme que remplit M. André de Maday, professeur à l'université de Neuchâtel, — avec une clarté et une concision remarquables, qui font de son ouvrage une précieuse source de documentation. M. B.

André Chevrillon. — *Trois études de littérature anglaise.*

Voici encore un de ces ouvrages à la fois sérieux et sensibles où M. Chevrillon observe avec tant de perspicacité l'âme anglaise. Car c'est d'elle toujours qu'il s'agit sous le couvert d'études littéraires et politiques. M. Chevrillon est profondément attaché à son sujet; il aime cette manière britannique de contrebalancer l'intellectualisme par des disciplines physiques et par des disciplines morales. Ce n'est pas sans raison qu'il est revenu à plusieurs reprises à Kipling : il trouvait chez cet admirable imaginateur de caractères le goût de l'action pratique, le sens des choses vivantes, et aussi la compréhension des impératifs de conscience ; ses héros sont à la fois bien portants et bien dressés, ils réagissent aux influences physiques de la nature, mais avec l'idée précise de les dominer et de les utiliser. La mer immense et l'univers infiniment varié, thèmes possibles de lyrisme et de désespoir, ne les troublent guère : ils sont de sang-froid en plein fabuleux.

Mais ce n'est pas tout l'Anglais, ce n'est pas même tout l'Anglais de Kipling. M. Chevrillon, dans ce même volume, nous donne une étude sur Shakespeare, qui montre combien cette race — à mon sens, il y aurait quelque exagération à scinder systématiquement et brutalement le peuple britannique en Saxons et en Celtes — est capable de sentir et d'exprimer l'angoisse, le mystère, la folie, l'extase. Et, à propos de Galsworthy, il nous montre certains cas de ruptures de discipline, très émouvants. Mais le réflexe de contrainte subsiste jusque dans la destruction des motifs qui l'inspiraient. L'art de Galsworthy, si riche de sous-entendus, est conforme aux person-

nages qu'il décrit, maîtres d'eux-mêmes ou tout au moins de leur attitude jusque dans la passion. Un Mérimée sabre de son texte les effusions inutiles, les romantismes voyants, mais il n'obéit qu'à une préoccupation littéraire, d'ailleurs fort légitime. Chez Galsworthy, une telle retenue n'est pas un simple procédé de métier, elle vient de sa conscience : la discipline continue d'agir.

Nous espérons bien que M. Chevrillon va continuer sans relâche ses études anglaises. R. T.

René Boylesve. — *Elise.*

Beau roman pitoyable et douloureux, et dont nous aimons, plus que nous ne saurions le dire ici, les effets en dedans, les demi-silences, et l'ironie qui ne se formule jamais. Rien n'est esquivé, d'une destinée pathétique et médiocre, ni le pathétique, ni le médiocre, mais rien n'est exploité. M. René Boylesve a vu que la classe bourgeoise offre des sujets admirables au romancier psychologue, parce qu'elle est la seule qui ait des préjugés et des mœurs. C'est-à-dire que l'individu n'y est jamais isolé, mais rattaché par mille liens à ses semblables, offert à leurs jugements et soumis aux principes qui les gouvernent. Ce qui arrive à un personnage soulève ainsi en lui et autour de lui mille conséquences qui composent une atmosphère. Le héros libre, si je puis dire, offre un aspect brillant et brutal, comme unc découpure en fer-blanc : il étincelle, mais il est plat. Le héros entravé, auquel le bonheur dramatique est interdit, ou bien qui, pour atteindre ce bonheur, doit détacher l'une après l'autre ses entraves, paraît combien plus nuancé, plus riche en retours, en complexités profondes. Ce qui m'étonne, c'est que M. Boylesve parvienne à de telles réussites en trois cents pages. Quand on définit son art, il semblerait qu'il eût besoin, pour s'éployer, de beaucoup de place. Mais non : tout est rassemblé. Nous persistons à dire que M. Boylesve est un des premiers romanciers de ce temps. R. T.

289

LA REVUE
DE
GENÈVE

SEPTEMBRE 1921. N° 15.

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ
ADMINISTRATEURS:
PAUL CHAPONNIÈRE; ALFRED NICOLE

ABONNEMENTS: SUISSE: Un an, Fr. 36.—; Six mois, Fr. 19.—; Trois mois, Fr. 10.—. Prix du numéro, Fr. 4.— :: AUTRES PAYS: Un an, Fr. 44.—; Six mois, Fr. 23.—; Trois mois, Fr. 12.—. Prix du numéro, Fr. 4.50. :: La REVUE paraît le 15 de chaque mois. :: Reproduction et traduction des oeuvres publiées par la REVUE DE GENÈVE interdites pour tous pays. :: Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la REVUE DE GENÈVE en double exemplaire. —— Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an. —— Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées :: :: de 1 franc en timbres-poste ou mandat. :: ::

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de LA REVUE DE GENÈVE *rognés* voudront bien nous en faire la demande.

ADMINISTRATION: 46, RUE DU STAND, GENÈVE
TÉLÉPHONE 93-11. CHÈQUES POSTAUX: I. 1778

LA REVUE DE GENÈVE

CHRONIQUES NATIONALES

Allemagne	F. W. FÖRSTER. von PRITTWITZ-GAFFRON.
Amérique latine	Robalino DAVILA. Alfonso REYES. Ronald de CARVALHO M. Oliveira LIMA.
Angleterre	C. E. BECHHOFER. Edward SHANKS.
Autriche	Joseph REDLICH.
Belgique	Louis PIÉRARD.
Bulgarie	Petco STAINOFF.
Chine	Soong TSUNG FAUNG.
Espagne	Ad. SALAZAR.
Etats-Unis	John ERSKINE.
Finlande	Edward WESTERMARCK.
France	Daniel HALÉVY. Edmond JALOUX.
Grèce	André ANDREADÈS.
Hollande	Hermann ROBBERS.
Hongrie	Comte J. ANDRASSY. Frédéric RIEDL.
Israël	Albert COHEN.
Italie	Guglielmo FERRERO. Giuseppe PREZZOLINI.
Norvège	Johan BOJER.
Perse	HABIBULLAH KHAN CHAHAB.
Pologne	Jan KUCHARZEWSKI.
Portugal	Cte de PENHA-GARCIA.
Roumanie	N. JORGA.
Russie	Paul MILIOUKOV. Nicolas ROUBAKINE. Alexis TOLSTOÏ.
Serbie	Lazare MARKOVITCH.
Suède	Anton BLANCK.
Suisse	*Divers.*
Tchécoslovaquie	HASBOVEC.
Turquie	D. BASRI-bey.
Ukraine	Alexandre CHOULGUINE

LA REVUE DE GENÈVE publiera dans ses prochains numéros des lettres inédites de Tolstoï et de Benjamin Constant ; L'ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE VIS-A-VIS DE LA FRANCE, de Georges Bernhard ; LES MÉMOIRES D'UN SOUVERAIN DÉPOSÉ, de G. Ferrero ; L'AVENIR DE L'EUROPE, de H. de Keyserling ; L'ELFE, de Lord Dunsany ; L'AME DU PEUPLE, de Just Havelaar ; WALTER PATER, par George Moore ; L'AMI DES JEUNES FILLES, par Edmond Jaloux ; BAUDELAIRE, par Charles du Bos ; LA TECHNIQUE DU GESTE, par E. Jaques-Dalcroze ; MAURICE BARRÈS ET SA POLITIQUE RHÉNANE, par René Lauret ; etc., etc.

FRAGMENTS INÉDITS DU « JOURNAL INTIME[1] »

3 mars 1849. — ...Ne perds-tu pas ta vie ? L'indolence, la timidité et la dispersion ne tuent-elles pas ton avenir ? Tu méconnais le don de Dieu qui est en toi ; tu n'oses pas voir ce que tu dois être, et l'être. Tu confonds l'intention avec la force, c'est-à-dire ta volonté propre avec la volonté de Dieu. Il te faut à tout prix acquérir une supériorité ; cela veut dire une spécialité. A quoi as-tu plus de talent qu'aucun autre ? Ou plutôt, où trouves-tu la paix intellectuelle, la satisfaction ? Dans la majesté sereine des grandes pensées et des grands horizons ; dans la philosophie de l'histoire et des religions. Je m'oublie longtemps dans des sphères intérieures, mais ce n'est que sur la haute

[1] Le mois de septembre voit l'anniversaire de la naissance d'Henri-Frédéric Amiel. Nous voulons être les premiers à rendre hommage à ce grand esprit, lucide et mystique tout ensemble, tourmenté de problèmes intellectuels très semblables à ceux qui préoccupent notre temps, et dont le *Journal intime* est une des œuvres les plus fortes et les plus durables qu'ait produites la Suisse romande. Lors de sa publication, le *Journal* fut jugé avec une certaine précipitation par des hommes comme Renan, Brunetière ou Caro. Seul, peut-être, Bourget sut distinguer quelques-uns de ses traits essentiels. Puis, les années passèrent, les éditions se multiplièrent, ainsi que les traductions en toutes langues. Amiel conquit d'innombrables lecteurs. Il serait temps aujourd'hui, à propos de son centenaire, de le juger à nouveau, ou plutôt de lui rendre justice, et de préciser sa place définitive dans la littérature française. Les quelques fragments que nous publions ici, grâce à M. Bernard Bouvier, dépositaire de ses papiers, intéresseront tous les curieux d'Amiel. (N. D. L. R.)

montagne de la contemplation que je me sens ce que je suis. Pontife de la vie infinie, brahmane adorant les destinées, l'onde calme reflétant et condensant les rayons de l'univers ; contemplation, en un mot, voilà ce qui m'attire. « Etre maître de moi comme de l'univers », être la conscience de tout et de moi-même, et la symboliser pour autrui par la parole dans quelque œuvre imposante et solitaire. En voulant trop faire son droit au particulier, au fini, au contingent, tu te perds, et retombes des cimes éternelles.

12 mars 1851 (3 h. après midi). — Pourquoi ai-je envie de pleurer ? ou de dormir ? Langueur de printemps, besoin d'affection. Je rentre d'une promenade par ce chaud soleil d'une douce après-dînée, qui pénètre les moelles. Tout paraît vide, vain, pauvre en vous, quand la nature parle d'amour. Les livres vous répugnent, l'action vous fait sourire de dédain. La musique, la poésie, la prière ont seules assez de tendresse pour correspondre à votre secret désir. Elles sont le seul nid de duvet où l'âme endolorie et sensitive puisse se reposer sans se meurtrir. La science est trop dure, la distraction trop insensible, la pensée trop prompte. Heureux ceux qui savent chanter, ils endorment leur souffrance, ils recueillent leurs larmes dans un prisme de cristal. Mon compagnon de promenade est allé à son piano, j'ai ouvert mon journal. Il sera plus vite consolé que moi.

Est-ce notre vie ordinaire qui est fausse, ou ses impressions qui trompent ? Ni l'un ni l'autre.

Le printemps est bon comme l'hiver. L'âme doit se tremper et se durcir, elle doit aussi s'ouvrir et se détendre. Respecte chaque besoin nouveau qui apparaît dans ton cœur, c'est une révélation, c'est la voix de la nature, qui t'éveille à une nouvelle sphère d'existence ; c'est la larve qui tressaille et pressent le papillon. N'étouffe pas tes soupirs, ne dévore pas tes larmes, ils annoncent ou une grandeur inconnue, ou un trésor oublié, ou une vertu qui se noie et appelle au secours. La douleur est bonne, car elle fait connaître le bien ; le rêve est salutaire, car il présage une réalité plus belle ; l'aspiration est divine, car

elle prophétise l'infini, et l'infini c'est la Maïa, la forme riante ou sombre de Dieu.

La grandeur d'un être est proportionnelle à ses besoins. Dis-moi ce que tu désires et je te dirai qui tu es. Pourtant, diras-tu, il y a une chose plus grande que l'aspiration, c'est la résignation. Il est vrai, mais c'est non pas la résignation passive et triste, qui est un énervement, mais la résignation décidée et sereine qui est une force. L'une est une privation car elle n'est qu'un regret ; l'autre une possession car elle est une espérance. Or regarde et tu verras que cette résignation n'est qu'une aspiration plus haute. Ainsi la loi subsiste.

1er août 1852. — ...J'ai acquis une première maturité relative, celle de la jeunesse aboutissant à la virilité : c'est je crois la maturité poétique, celle qui connaît l'homme plus que les hommes, et qui enferme la réalité dans l'idéal. Toute maturité donne du calme. Le calme est favorable à la production. L'œuvre qui peut sortir de cette première maturité, c'est l'*Histoire du monde intérieur, la Divine Comédie de l'âme*, un autre *Faust* plus complet et plus humain — sous forme de poème, de monologue, de drame, sous forme poétique plutôt que scientifique. Au-dessous de cette œuvre qui les domine en peuvent venir d'autres, comme des planètes ou des satellites dans un système, comme des microcosmes dans un macrocosme, comme des épisodes dans une épopée, comme des organes dans un organisme, comme des ébauches particulières dans une fresque immense : ce sont tous les travaux de critique, de philosophie, d'histoire, de littérature, etc.

Au fond, chaque homme porte en lui un poème et un système latents, c'est son idée intérieure et céleste. L'homme supérieur la conçoit et la discerne. L'homme de talent la laisse percer par échappées, par crevasses, par soupiraux volcaniques pour ainsi dire, mais il reste, en somme, planète opaque et reflétant en général la lumière sans la produire de son sein. L'homme de génie la manifeste et la réalise : il arrive à la transparence pour lui-même ou plus souvent à l'éclat lumineux pour autrui : il n'est plus une planète, mais une étoile. — J'en suis à peine au premier

degré, et c'est seulement par là que je me détache un peu de la foule ; j'ai quelquefois mis le pied sur le second degré, mais je n'y suis point établi. Arriverai-je jamais au troisième ? il faut pour cela une audace, une constance et une force d'expansion que je n'ai point encore et que je n'aurai sans doute jamais. Timidité, inconstance, avidité réceptive, voilà mes trois obstacles. Si je puis acquérir la confiance en moi, la persévérance et l'ardeur productrice, sans me réfugier dans l'ambition et seulement pour obéir à ma loi, être ce que je dois être, il est possible que je gravisse quelques marches sur l'échelle des intelligences.

Pour cela, il faut se taire, avoir un but fixe, ne jamais éparpiller ses efforts, ses volontés et ses curiosités, se prêter à la foule sans se donner à elle, ne pas dépenser sa vigueur en paroles, ni sa verve en projets, ni son travail en menues bagatelles. Porter en toute chose le sentiment de l'infini des choses, dans toute œuvre le sentiment de la grande œuvre dont elle est l'ébauche et le fragment, tracer comme les corps célestes sa grande orbite tout en accomplissant ses révolutions diurnes : c'est la condition de toute belle vie.

...Le signe de la vocation, c'est de faire quelque chose mieux que personne. Or ce par quoi je l'emporte sur tous mes amis, c'est par la sagacité interne de l'analyse psychologique, la finesse d'intuition sympathique et objective, et l'extrême élasticité de perception, bref l'étendue, la délicatesse et la mobilité de la conscience spirituelle. Conséquence : je puis mieux comprendre l'homme et toutes ses variétés réelles ou possibles. Je puis mieux sentir toutes les formes de l'humanité et même de l'être, par cette faculté de métamorphose infiniment souple qui me distingue. Elle me nuit en me faisant échapper souvent à moi-même. Il serait ingénieux de l'utiliser. Le don de métamorphose psychologique, voilà peut-être mon don essentiel et distinctif.

Je puis vivre de toutes les vies, participer à toutes les existences et m'y engloutir. Ma tâche doit être de me conserver, tout en m'abandonnant. Tout ceci je l'avais déjà reconnu, et oublié. Voilà l'inconvénient de ma nature mobile et sans mémoire.

27 mars 1854. — Si bien écrire, est, selon Buffon, à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre, mal écrire c'est à la fois penser mal, sentir mal et mal rendre. C'est donc l'effet et la punition d'un désordre de l'esprit, du sentiment, ou de la volonté. Sa cause, c'est un certain manque de scrupule et un défaut de délicatesse. L'écrivain est l'homme qui accompagne sa pensée, son sentiment et sa volonté jusqu'au bout et se critique lui-même jusqu'au dernier détail ; c'est le penseur sévère et complet. En effet l'expression est une partie essentielle de la vérité, et l'art d'exprimer est la partie pratique de l'art de penser. Le respect de la vérité impose la parfaite exactitude du langage ; la propriété des termes comme la justesse des raisonnements est la probité de l'intelligence, et le manque de conscience dans la parole est encore un manque de conscience. Que diriez-vous d'un négociant dont les comptes seraient confus jusqu'à l'erreur et les balances incertaines ? Un écrivailleur n'est pas autre chose.

29 août 1858. — La paix de la conscience affranchit de l'opinion : pourquoi ? Parce que, si nous avons besoin d'estime et de considération, il n'est pas nécessaire de la trouver plutôt ici que là. L'amour nous cuirasse aussi contre la vie, et la foi nous délivre des anxiétés du destin. Qui vit sans Dieu est esclave de tout. La sainteté est la vraie liberté. La liberté négative, c'est le scepticisme, et le scepticisme ou défiance absolue, c'est l'immobilité. La foi c'est l'être, le doute c'est le vide.

Qu'est-ce que tu aimes ? Qu'est-ce qui t'empêche de te laisser mourir ? Pourquoi vis-tu ? A qui es-tu nécessaire ? Hélas, dernièrement tu as fait l'épreuve que tu n'étais pas sans lien dans le monde, que tu ne pouvais disparaître sans être totalement inaperçu. Cela t'a touché. Mais ces marques d'intérêt qui sont bien douces et qui sont plus grandes que tu ne pensais, après tout ne suffisent pas pour motiver les distances. Tu serais mort, qu'en huit jours, même dans ton petit cercle, tout aurait repris sa place ; et cela tout naturellement et très justement. Tu ne sers à rien, et on ne peut tenir à toi qu'en conséquence. Tu as tout ce qui te revient. Aussi, n'est-ce point une plainte,

mais un fait simplement : la convenance de vivre n'est pas proportionnée pour toi maintenant à la fatigue de vivre. Si la vie ne doit être acceptée que sous bénéfice d'inventaire, il n'y aurait qu'à la refuser, car la servitude en dépasse le profit et l'ennui en prime l'avantage. Au point de vue de l'agrément, son compte est fait. Tu es trop bête pour son exploitation. Résilie le bail.

Mais si elle est un train de guerre, une épreuve, une lutte, une expiation, une préparation ; bref, si ce n'est pas le bonheur qui est sa mesure et son but, alors on ne peut conclure ainsi. Si tu as un devoir à chercher et à remplir, s'il y a un Dieu qui t'as donné une charge, si tu as une obligation, alors l'abdication n'est plus admissible, l'apathie est un délit, la retraite une désertion, l'inertie un péché. Et si ce devoir était précisément de combattre ta lâche indolence, de souffrir et d'agir, de combattre et de vouloir, justement par abnégation, par mortification, par sacrifice, si ton obligation était de porter ta croix, d'accepter le martyre de ta nature, de vaincre tes méchants instincts, d'offrir à Dieu l'encens de ta prière et l'holocauste de ton zèle, si la charité, le dévouement, la patience faisaient partie de cette tâche, si tu étais tenu de donner un bon exemple, s'il était interdit de scandaliser de plus jeunes et de plus faibles par une vie sans courage, et faire de la peine à tes parents, à tes amis par ta misanthropique mélancolie, si tu ne pouvais te retirer qu'après avoir fait tout le bien dont tu étais capable, qu'après avoir servi la jeunesse, ton pays, ta famille, de ton travail, de ta parole, de tes actes, si tu devais à la Nature, à la Patrie, à Dieu, de devenir un chef de famille, un citoyen utile, un homme de bien ; bref, si tu n'existais pas pour ton compte, et que la vie t'eût été confiée pour un dessein et non donnée comme un jouet... alors tout devrait prendre un autre aspect.

16 juin 1870. — ...Lecture : Relu *le Cid*, avec toutes les pièces, notices, dédicaces à l'appui ; et la biographie de Corneille par Louandre.

Corneille est un excellent exemple du défaut d'harmonie et d'équilibre si fréquent chez les modernes et qui eût révolté le sens esthétique des anciens : sentiment du

sublime, ignorance puérile du monde ; grandeur et gaucherie ; héroïsme et manque d'esprit ; fierté et servilité ; hauteur de l'invention, conversation bête, lourde, ennuyeuse ; talent à écrire des vers, impuissance à les lire tolérablement ; grand homme et grand nigaud ; n'est-il pas bizarre que cela se trouve ensemble, et qu'une belle âme revête l'apparence d'un balourd et d'un malotru ? A quoi cela tient-il ? A notre éducation ridicule, surtout celle du XVII[me] siècle, à notre division sociale, qui détruit l'homme au profit des classes, et range les individus, surtout en monarchie, comme les genres, espèces et familles des insectes ou des crustacés dans les vitrines de nos musées. La civilisation, dite chrétienne, a pendant dix-huit siècles été incapable de façonner des hommes complets, libres, nobles, comme le siècle de Périclès en faisait. Le dehors et le dedans ne se correspondent pas chez les modernes. C'est qu'il est plus facile de faire des prodiges ou des monstres que des hommes véritables ; tous les excès sont plus réalisables que la beauté. Nous sommes si éloignés de pouvoir organiser la vie individuelle et sociale d'après l'idéal esthétique, que nous n'avons pas même cette espérance à l'état d'utopie. Il va pour nous sans dire que l'harmonie, le beau, sont des éclairs exceptionnels, dans la nue de notre monde. Aussi le caractère le plus saillant de notre monde historique, c'est la contradiction, autrement dit le désaccord, la dissonance, la laideur, et la grimace. Et, pour comble, nous essayons de tirer vanité de ce défaut grotesque, comme le crapaud qui établirait par raisons démonstratives que les verrues font partie de la distinction extérieure, parce que son dos à lui est couvert de ces sales rugosités.

L'infatuation où nous sommes de nous-mêmes, tandis que les vrais hommes sont si rares, est d'une bouffonnerie attristante.

24 juillet 1876 (8 h. du matin). — Inconvénient du journal intime : il est trop complaisant pour nos lamentations ; il remplace l'action médicatrice par la description des maux ; il dérive d'ordinaire vers l'apologie ; il est un épicuréisme plutôt qu'une discipline, du moins quand on

est passé de la morale à la psychologie et qu'on a substitué la contemplation à la sanctification, Montaigne à Pascal.

Le journal intime est une manière de rêver, et par conséquent de flâner. C'est de l'oisiveté occupée, une récréation qui simule le travail. Il n'y a pas de travail sans but utile, sans effort et sans esprit de suite. Or j'écris ici sans but quelconque, sans continuité d'idées et sans direction voulue. A quoi me sert cet interminable soliloque ? A penser et à écrire, ou plutôt à défendre d'engourdissement complet la faculté de réflexion et celle d'expression. C'est quelque chose. Mais en même temps, ce procédé trop commode m'empêche de faire un livre et de construire une théorie. Or l'indolence n'entretient pas la force. Le laisser-aller n'aiguise, n'augmente aucune aptitude. Le pelotage éternel ne fait gagner aucune partie.

A préluder sans fin l'œuvre ne vient jamais.

Le monologue sans frein, sans borne et sans intention, s'il défend de l'anéantissement, affaiblit néanmoins. Il conduit à l'inertie par le rabâchage et à l'épuisement par déperdition vaine. C'est une coulée de sève, une fistule qui ruine, une fuite de douve ; la réitération des perfidies d'Astarté sur le rêveur endormi. Cette sottise fuse, mine, dévore, consume la vie sans profit pour personne. C'est l'holocauste à la déesse stérile, à l'Inutilité.

Ainsi tu auras couvé des œufs de pierre toute ta vie, d'abord en te dévouant par devoir à des œuvres infécondes et à des êtres ingrats, ensuite en éternisant pour ton compte les préludes de l'attente et les soupirs du découragement ; enfin en te refusant par orgueil à faire valoir tes restes, (comme s'ils pouvaient donner ta mesure, la mesure de tes premières capacités ou de tes ambitions) et en te réfugiant dans les bagatelles. Inadaptation à ton milieu, rupture avec les circonstances, dégoût de ton sort, cœur froissé, te raidir et t'abstenir, te distraire en te disséminant... Cette histoire est mélancolique. Elle ressemble à une vie manquée.

Oui, mais à qui la faute : es-tu à condamner ou à plaindre ? Pourquoi es-tu né à l'endroit et à l'heure qui convenaient le moins à ta nature ? Pourquoi la famille, la

patrie, et l'esprit ambiant, ont-ils été pour toi l'étouffoir, le danger, la douleur, au lieu d'être l'aiguillon, l'aliment, le bienfait ? Si le libre déploiement de son être est le bonheur, pourquoi cette mise en dehors de tes facultés t'a-t-elle été aux trois quarts interdite ? Ta force a été reployée en dedans; tu n'as rencontré ni l'air, ni la lumière, ni la bienveillance, ni la justice, ni la sympathie, qui t'eussent permis l'essor. Le rabougrissement maladif et rachitique de la plante est l'effet des inclémences et des rudesses de son climat. Ton climat moral a recroquevillé ton âme, ton talent, ton caractère. Tu eusses voulu être accepté, il fallait t'imposer de force. Cette nécessité t'a rempli de dégoût. L'animosité, la haine, le soupçon, la perfidie, ou simplement la mésintelligence, et l'inintelligence incurables du prochain t'ont fait tomber les bras. Et la désespérance tranquille t'a ôté jusqu'à la tentation de la lutte. Ce monde est darwinien, et tu n'es pas de ce monde. Le désaccord est fondamental.

27 mars 1878 (Minuit). — Continué Rousseau. (*Correspondance*, *Origine de l'égalité* et polémique y relative). Qu'il est difficile de s'arrêter à un jugement définiti sur un homme qui a provoqué et autorisé toutes les antipathies, dont la vie dément les principes, dont la devise et le talent se contredisent, etc. etc. Chaque jour je passe par les impressions opposées, et le prends alternativement en mésestime ou en admiration. La disparate entre le talent et le caractère, entre les mœurs et la pensée, entre l'homme et l'auteur donnent des sensations douloureuses. Un être énigmatique et discord fait peine à regarder. Conscience peu délicate et immense orguei ; talent de feu et goût pour la pose ; désharmonie en tout, sur tout. Gouverné par l'impression et l'imaginat on ; la pensée au service de la passion. Peut-être victime d'une ambiguïté, celle qui est au fond de sa vie et de ses livres : la Nature. La Nature humaine est-elle le penchant, l'appétit, l'instinct ? Paradoxal revêche à tous les préjugés ; réfractaire explosible ; ennemi de toute contrainte ; tenant une gageure toute sa vie. Spécimen à l'appui du système de Schopenhauer ; comme quoi l'intelligence est l'esclave sans le savoir

de la volonté inconsciente, de l'élan aveugle et irréfléchi. Epicurien qui fait le stoïque ; voluptueux jugeant l'austère ; c'est l'imagination qui est le centre de son être. Ce sont toujours les autres (et la société au besoin) qui ont tort. Lui, il est le seul ayant raison, le seul bon, le seul juste, et la trompette du jugement dernier peut sonner... on sait le reste. Antipode de la psychologie chrétienne. Ni humilité, ni pénitence, ni conversion, ni sanctification. L'homme naturel fait apothéose de l'homme naturel ; le pécheur tire de son péché la preuve qu'il est le meilleur des hommes. Tout à l'inverse du publicain, c'est sur le dos des autres qu'il fait pénitence. Quand il confesse une faute, c'est le prochain ou ce sont les circonstances qui en sont la cause première ; il est donc la victime et non le coupable. Une fausse notion du mal et du péché, notion due à la résistance du moi à toute humiliation, est donc l'axe de sa vie, l'origine de toutes ses erreurs. Son moi n'a jamais su se renoncer, se mortifier, se crucifier. Le phénomène de la nouvelle naissance lui est resté inconnu. Il s'est aimé, approuvé, indulgé jusqu'à la fin. Il a repoussé avec indignation d'abord les inculpations injustes de ses contemporains, puis les reproches justes de sa conscience. Il a voulu entortiller sa conscience el e-même et jusqu'à la sévérité divine par la magie de son plaidoyer. Ce n'est pas un sage qui cherche le vrai, c'est un puissant avocat qui veut gagner sa cause. Il n'a que l'air d'un philosophe, au fond c'est un orateur, qui sait s'enthousiasmer pour sa thèse et qui, mettant le sophisme au service de sa passion, n'est momentanément plus sophiste, car il s'abuse lui-même. Telle est la merveille dangereuse de l'imagination. Elle arrive à se faire illusion de bonne foi.

17 mai 1880. — ...L'homme a-t-il plus besoin de vérité que de consolation ? Quand il faut opter, sera-t il pour la vérité désolante ou pour la consolation illusoire ? La science ne se charge pas de réjouir ; c'est la rel gion qui veut secourir, apaiser, relever. Les religions promettent une autre vie, la science se tait sur cet avenir. Est-ce que la religion la plus conforme à la nature humaine a plus de chance d'être vraie ? Nos désirs ont-ils jamais créé leur

objet ? Sont-ils du moins une prophétie de ce qui sera ? Ma s il y a de faux besoins, des désirs dépravés, des tendances nui ibles. C'est égal, la vraisemblance est que les aspirations les plus nobles et les intuitions les plus pures des êtres les plus parfaits doivent être le moins éloignées de la vérité. Au delà de ce que l'homme sait à chaque époque, il y a le domaine inconnu où se meut la croyance. La croyance ne se prouve pas, elle se propose. Elle naît spontanément dans certaines âmes initiatrices ; elle se répand par imitation et contagion chez les autres. Une grande foi n'est qu'une grande espérance qui devient certitude à mesure qu'on s'éloigne de l'initiateur. Le lointain et la durée augmentent usqu'à ce que le besoin de savoir l'interroge et l'examine. Alors tout ce qui a fait sa force devient sa faiblesse : l'impossibilité de vérification, l'exaltation, les miracles, la distance.

Du reste une religion cosmopolite ressemble à une outre très élastique ; chaque race souffle un autre esprit dans ses flancs ; et toutes ces métamorphoses sont attribuées à l'outre elle-même. Le Bouddhisme, l'Islam, le Christianisme ont revêtu mille formes diverses. La religion a fourni le thème premier, mais toutes les variations, amplifications, renversements, fugues qui ont suivi sont l'œuvre des peuples, des époques, des écoles qui ont travaillé la phrase donnée. On finit même par attribuer les civilisations entières à un certain principe religieux, qui n'en fournit guère que le cadre. Est-ce qu'un texte ne peut pas signifier tout ce qu'on veut et servir à cinquante sermons différents, même contraires ? N'est-ce pas au nom du Dieu de l'Evangile que se sont commises toutes les abominations ecclésiastiques, ordonné tous les massacres, allumés tous les bûchers ?

En somme, la croyance religieuse n'est qu'une tradition psychologique de l'individu, elle traduit son imagination plus souvent que sa conscience, et n'exprime nullement son être réel. Cet être, avec ses appétits et ses aspirations, n'est correctement traduit que par sa vie. Peu importe ce que l'individu dit être, croit être, désire être ; l'essentiel c'est ce qu'il est. L'Eglise des Saints peut contenir des scélérats, et il y a eu des papes qui n'ont été que des monstres.

Se sentir pécheur et se croire pardonné par grâce ; voilà probablement le sens du christianisme. L'humilité profonde et la gratitude enthousiaste, traduite en dévouement jusqu'à la mort, voilà le signalement du régénéré qui est tout obéissance et tout amour. La piété réelle est une manière d'être, non pas une manière de parler ni même une manière d'agir. Je ne suis ni pour l'évangile du rite, ni pour celui de la foi, ni même pour celui des œuvres, je suis pour l'évangile de saint Jean, pour celui de l'amour. Le chrétien n'est pas à mes yeux celui qui se recommande du Christ, c'est seulement celui qui ressemble à Jésus, qui a quelque chose de divin dans sa vie. Et comme la loi d'ironie fonctionne ici puissamment, les chrétiens de profession me sont plutôt suspects ; ils ont à faire leurs preuves, justement parce qu'ils portent la cocarde de l'héroïsme surnaturel, la présomption contre eux et non pour eux. « L'honnête homme ne se pique de rien. » — Comme les Juifs, ils croient avoir un privilège ; ils ne se doutent pas que c'est leur pierre de touche qu'ils portent avec eux, et qu'ils fournissent de quoi les juger.

La pitié, la charité, la douceur semblent cependant faciles entre des malheureux tous condamnés à mort, tous pécheurs et faibles.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL.

LA RELIGION DE LA FORÊT[1]

Dans la structure physique d'une race, on voit se perpétuer certaines tendances caractéristiques. Ce sont elles qui déterminent la forme du nez et des yeux, la stature, la couleur de la peau... Il n'en va pas autrement quand à l'idéal de la race. Là aussi, on constate des tendances qui persistent ou qui reviennent toujours, même après de longs intervalles. Ce sont les forces agissantes qui façonnent en secret et inévitablement les destinées d'une nation, et qui donnent à sa civilisation une forme particulière. Aussi est-il de toute importance pour nous de savoir s'il y a, dans l'âme subconsciente de notre peuple, une aspiration fondamentale capable de sauvegarder son avenir. Car c'est le subconscient qui finit toujours par l'emporter. C'est l'invisible courant souterrain de l'esprit qui se fraie un chemin et atteint son but, non les vagues qui s'agitent bruyamment à la surface du moi conscient.

J'ai dit ailleurs que le décor qui nous paraît figurer le passé de l'Inde est la forêt; c'est elle qui inspire

[1] Voir les *Remarques*, à la fin du numéro.

notre littérature classique, elle qui hante encore nos esprits. Les légendes de nos grands poètes épiques ont crû à l'ombre des anciennes forêts et nos deux plus grands drames classiques dont l'amour est le thème, — l'amour qui sépare et qui réunit — ont pour théâtre des ermitages sylvestres.

En Europe, l'histoire des hommes du nord est étroitement mêlée à la mer. La mer ne représente pas seulement pour eux un milieu géographique. Elle symbolise certains idéals de vie qui dirigent encore leur conduite et inspirent leurs créations. La nature se montrait aux hommes sous la forme du danger, comme un ennemi qui semblait être en guerre constante avec la terre et avec ses enfants. La mer était le défi de la nature sauvage à l'âme humaine indomptable. Et l'homme ne s'est pas dérobé: il a combattu et il a vaincu. L'esprit du combat l'habite toujours ; il continue à lutter. C'est la lutte contre la maladie et la pauvreté, contre la tyrannie de la matière et celle de l'homme. Il a le sentiment d'avoir extorqué sa place en ce monde à des puissances hostiles, et qu'il lui faut lutter sans cesse pour la conserver. Son cri est le cri de triomphe poussé par l'homme en guerre avec l'univers. Telle est l'histoire des peuples qui vivent au bord de la mer, qui la chevauchent comme une cavale fougueuse, la tenant en bride et la forçant à les servir, de rivage en rivage. Leur joie est de triompher de l'antagonisme des choses en les obligeant à leur obéir. La vérité leur apparaît sous un aspect dualiste : le conflit éternel entre le bien et le mal qui ne peut se terminer par une réconciliation, mais seulement par la victoire ou la défaite d'un des deux adversaires.

Mais par les sentiers unis de l'Inde septentrionale, les hommes n'ont pas trouvé de barrière entre leurs vies et la grande Vie qui remplit l'univers. La forêt leur servit d'asile ; elle leur donna du fruit, du fourrage et du combustible ; elle fut en relations étroites et vivantes avec leur travail et leurs loisirs, avec leurs besoins quotidiens. Ils ne pouvaient considérer un tel entourage comme quelque chose d'étranger ou d'hostile. C'est pourquoi l'idée de la Vérité que se formèrent ces hommes n'était pas fondée sur

l'opposition mais sur l'identité des choses entre elles. Leur foi se formulait ainsi :

Yad idam kiñchana sarvam prânanih srshtam ejati. (Tout ce qui *est* palpite de vie, étant né de la Vie.)

Quand nous considérons ce monde comme étranger à nous, c'est son aspect mécanique qui nous frappe surtout ; alors nous mettons en œuvre nos machines et nos méthodes pour tirer de lui autant de profit que nous le permettra la connaissance que nous avons de son mécanisme. Ce point de vue ne nous trompe pas, car la mécanique a sa place en ce monde. C'est pourquoi, non seulement l'univers matériel mais même les êtres humains peuvent être envisagés comme des machines et donner un bon rendement. On ne peut sans dommage négliger cet aspect de la vérité ; il faut le connaître et s'en rendre maître. C'est ce qu'a fait l'Europe et elle a moissonné une riche moisson.

La conception du monde que l'Inde a adoptée peut se résumer en un mot composé de la langue sanscrite : *sachchidânanda.* Son sens est le suivant : la Réalité qui est *une* essentiellement a trois phases. La première est : *sat* ; c'est le simple fait que les choses *sont.* Ce fait crée entre les choses et nous la relation de notre commune existence. La seconde est *chit* ; c'est le fait que nous savons ; d'où la relation de connaissance. La troisième est *ânanda ;* c'est le fait que nous jouissons ; d'où la relation de l'amour.

D'après la vraie doctrine de l'Inde, notre conscience du monde qui est l'ensemble des choses existantes et qui sont gouvernées par des lois, est imparfaite, mais elle devient parfaite quand nous réalisons que nous sommes «un» spirituellement avec les choses, et que par conséquent celles-ci peuvent nous inspirer de la joie. Pour nous, ce qui donne à l'univers sa signification la plus haute, ce n'est pas simplement de vivre en lui, de le connaître et de nous en servir, mais de réaliser en lui notre moi véritable par l'expansion de notre sympathie ; non de nous l'aliéner et de le dominer, mais de le comprendre et de nous unir à lui en une union bienheureuse. L'homme dont vous vous servez est un outil ; celui que vous vous contentez d'étudier est un objet de

connaissance. Mais votre ami n'est pas pour vous un instrument ni une curiosité psychologique, quand bien même il vous rend, exprès ou non, les mêmes services qu'un outil ou qu'un objet d'étude. Ce qui fait pour vous le prix de votre ami, c'est qu'il vous donne de la joie. C'est cela qui est essentiel ; dans cette joie vous vous affirmez vous-même. Discerner dans le monde, comme chez un ami, la vérité suprême, voilà qui est proprement hindou. Nous avons négligé de nous rendre maîtres du mécanisme des choses qui aurait augmenté notre puissance. Nous n'avons pas cultivé suffisamment l'esprit combatif qui cherche à vaincre le mal, et nous en pâtissons. Mais, dans l'Inde, nous avons tenu compte de la vérité qui est ultime, qui est *ânanda*, joie suprême, accomplissement de notre âme. Ceux qui l'ignorent et qui ne recherchent que l'utilité et le pouvoir courront sûrement à leur perte, du fait de leurs prodigieuses acquisitions matérielles auxquelles rien ne fait contrepoids.

Quand Vikramâditya devint roi, Ujjainî, une grande capitale, et Kâlidâsa, son poète, l'âge de la forêt avait déjà passé pour l'Inde. Alors nous avions pris notre place au milieu du grand courant de l'humanité, et les Chinois et les Huns, les Scythes et les Perses, les Grecs et les Romains s'étaient élevés autour de nous. Mais même durant cette ère de prospérité, l'aspiration ardente et la crainte respectueuse avec lesquelles le poète chante l'ermitage montre l'idéal essentiel qui inspirait l'Inde, la sève nourricière qui continuait de couler dans ses veines.

Dans le drame de Kâlidâsa, *Çakuntala*, l'ermitage qui est au centre de la pièce, couvrant de son ombre le palais du roi, symbolise la même idée : la parenté de l'homme avec le conscient aussi bien qu'avec l'inconscient.

Un poète de date plus récente, décrivant un ermitage dans son *Kadamvari*, nous parle de l'attitude respectueuse des lianes en fleur lorsqu'elles s'inclinent au souffle du vent comme pour saluer ; du sacrifice qu'offrent les arbres tandis qu'ils laissent tomber leurs fleurs ; de la clairière qui résonne des chants des néophytes et des strophes que les perroquets, à force de les avoir entendues, ont appris à répéter ; des oiseaux sauvages qui mangent

vaiçvadevabalipinda — la nourriture consacrée à l'esprit divin qui est dans toutes les créatures ; des canards qui sortent du lac voisin pour avoir leur part de la semence qu'on avait mise à sécher dans la cour ; des cerfs qui caressent avec leur langue les jeunes garçons de l'ermitage. C'est toujours la même histoire. L'ermitage symbolise dans toute notre littérature le lieu où l'abîme entre l'homme et l'univers a été comblé.

Dans les drames occidentaux, nous sommes précipités au fond du gouffre des passions humaines. La nature fait de temps en temps une rapide apparition, mais elle est presque toujours une intruse qui doit s'excuser humblement ou se retirer après un salut rapide. Tandis que dans tous ceux de nos drames qui sont restés célèbres comme *Mrcchakatikâ, Çakuntalâ, Uttararâmacharita*, la Nature est là de plein droit, et témoigne combien grande est sa fonction : baigner aux émotions humaines dans la paix de l'éternité.

Dans deux des poèmes de jeunesse de Shakespeare, la furie de la passion apparaît toute seule, dépouillée de tout lien avec le grand Tout ; on n'aperçoit ni la terre verdoyante ni le ciel bleu au fond du tableau. Nous voyons ainsi les désirs qui consument l'homme comme une fièvre brûlante, non le baume calmant et vivifiant qu'il pourrait trouver dans l'univers. C'est comme si l'on exposait des bêtes enchaînées dans l'arène au lieu de les montrer dans leur cadre au milieu de la nature.

Rtu-samhâra est évidemment une œuvre de jeunesse du poète Kâlidasâ. Le chant d'amour juvénile qui y retentit n'atteint pas à la sobriété sublime que l'on trouve dans *Çakuntalâ* et *Kumâra-sambhava*. Mais l'accent de ces voluptueuses élégies est au diapason de la multiple symphonie naturelle. Le clair de lune de la soirée d'été est imprégné des murmures de la fontaine, leur mélodie se confond avec la sienne ; à son rythme se balancent les arbres de la forêt de Radambas, encore tout étincelants de la première pluie estivale. Et les brises du midi, portant le parfum des fleurs de mango, le remplissent de leur rumeur.

Dans le troisième chant du *Kumârasambhava*, Madana, le dieu Eros, pénètre dans le sanctuaire de la forêt pour

déchaîner à travers la sereine méditation de l'ascète un flot de désirs tumultueux. Mais la soudaine irruption de passion ainsi provoquée a pour cadre la vie universelle. Aux divines palpitations amoureuses de Satî et de Çiva répond un frémissement de jeunesse auquel participent les animaux et les arbres dans l'immense univers.

Ce n'est pas seulement le troisième chant mais tout le poème du *Kumârasambhava* qui se joue dans un décor sans limite. Il chante l'éternel hyménée de l'amour, son aspiration au don de soi, et sa consommation que les dieux attendent, anxieux. Le sens caché de ce poème est profond et de tous les temps. Il répond à la question unique que l'humanité se pose à travers ses efforts : « Comment faire naître le héros, le vaillant, capable de défier et de terrasser le démon malfaisant qui ravage le royaume céleste ? » Ce problème avait évidemment pris une grande acuité au temps de Kâlidâsa, alors que l'antique simplicité de la vie hindoue avait disparu. Les rois de l'Inde, oublieux de leurs devoirs, étaient devenus d'égoïstes épicuriens et l'Inde était, toujours de nouveau, dévastée par les Scythes.

Mais quelle réponse le poème donne-t-il à la question ainsi soulevée ? Non pas qu'il faut multiplier les armements ou fonder une ligue des puissances, ou réaliser mécaniquement un nouvel équilibre politique. Ce qu'il proclame, c'est que la faiblesse a sa cause dans la vie intérieure de l'âme. Elle gît dans quelque manque d'harmonie avec le bien, dans une certaine dissociation d'avec le vrai. Quand le gain trouvera son contrepoids dans le renoncement, quand la passion sera purifiée par la discipline de la pénitence, alors seulement naîtra l'héroïsme, l'héroïsme qui peut sauver l'humanité de toutes les défaites et de tous les désastres. Au commencement du poème, nous voyons que le dieu Çiva, le Bien, était demeuré longtemps perdu dans la solitude de son ascétisme ; replié passivement sur lui-même, détaché du monde de la réalité. C'est ainsi que le paradis fut perdu. Mais, le *Kumarâsambhava* est le poème du Paradis reconquis. Comment s'opéra cette conquête ? Quand Satî, la Réalité, par ses humiliations, ses souffrances et ses peines, gagna le cœur de *Çiva*,

la Bonté. Ainsi, de l'union de la réalité libre avec la bonté disciplinée, naquit l'héroïsme qui arracha le paradis au démon de l'anarchie.

Vue du dehors, l'Inde, à l'époque de Kâlidâsa, semblait avoir atteint l'apogée de la civilisation, si brillants étaient son luxe, sa littérature et ses arts. Mais, à en juger par les poèmes de Kâlidâsa, il est manifeste que cet éclat de richesses et de plaisirs était en contradiction avec l'idéal qui avait pris naissance et s'était développé dans les solitudes sacrées de la forêt.

Ces poèmes dénoncent les splendeurs artificielles de cette époque qui glissait lentement aux abîmes, comme une masse de neige détachée des sommets. Environné de toutes les gloires de la cour de Vikramâditya, le poète regrette la pureté et les conquêtes spirituelles de l'Inde d'autrefois. Et ce furent ces regrets qui l'obligèrent à puiser dans les annales des anciens rois de la lignée de Raghu l'inspiration de son grand poème descriptif.

Le roi *Dilîpa*, avec la Reine *Sudakshinâ*, prend part à la vie de la forêt. Le grand monarque est occupé à soigner le bétail de l'ermitage. Ainsi débute le poème, par des tableaux de vie simple et modeste. Mais il s'achève dans un palais magnifique, au milieu d'un débordement de jouissances effrénées. Avec des touches sobres et discrètes le poète nous décrit la gloire du roi couronné de pureté, et son poème commence comme s'ouvre le jour, dans la sérénité de l'aurore naissante. En revanche il se sert de couleurs violentes pour peindre la fin de ce règne qui est enveloppé de la splendeur du soleil couchant, mais dont les feux vont s'éteindre bientôt et disparaître dans les ténèbres de la nuit.

Ce début et cette fin de poème renferment le message de la forêt, exprimé par la voix du poète. Une idée centrale parcourt toute l'œuvre : aussi longtemps que régnait une atmosphère de sérénité, de pureté, de renoncement, l'avenir s'ouvrait plein de promesses, mais, quand la chute fut imminente, les flammes destructrices de la convoitise, qui s'allumaient de toutes parts, éblouirent les yeux de tous les spectateurs.

Dans presque tous ses ouvrages, Kâlidâsa représente d'une part l'impétuosité de la splendeur royale, de

l'autre la force tranquille des désirs disciplinés. J'en ai déjà donné plus haut une illustration prise dans le *Raghuvamça*. Dans le drame moins important de *Mâlavikâgnimitra*, nous trouvons la même idée exprimée autrement. Il ne faut pas penser un instant que, dans cette pièce, l'intention délibérée du poète ait été de flatter son royal patron en lui offrant des récits de scènes lascives. Le premier vers du poème indique déjà le but auquel il tend. Le drame commence par cette prière : « *Sanmârgam âlokayan vyapanayatu sa nas tamasi vṛttim îçah.* » Que Dieu veuille illuminer pour nous le chemin de la vérité, en balayant nos passions, issues des ténèbres ». Il s'agit du dieu Çiva auquel Pârvatî, la Femme éternelle, est unie par les chastes liens d'un amour ascétique. L'union de Shiva et Pârvatî symbolise parfaitement ce qu'il y a d'éternel dans l'amour conjugal. Cette invocation à l'Esprit de divine union par lequel s'ouvre le poème est évidemment la leçon que l'auteur adresse à sa royale audience. Tout le drame est destiné à montrer la laideur de la cruauté et de la trahison qui découlent fatalement d'un égoïsme sans frein. Les idéals en conflit sont personnifiés dans ce drame par le Roi et la Reine, — *Agnimitra* et *Dhârinî* — l'insolent défi jeté au bien et au vrai d'une part, et, d'autre part, l'amour qui s'immole enfantant le pardon et la paix. Ce contraste est indiqué dans les noms mêmes des deux héros du drame.

Bien que le nom d'*Agnimitra* soit historique, il symbolise dans l'esprit du poète les forces destructrices d'un désir sans limites — tout comme le nom d'Agnivar*n*a dans Raghuva*m*ça. Agnimitra (l'ami du feu) le téméraire qui joue avec l'amour comme avec le feu, sans s'apercevoir qu'il est sur le point d'être la proie des flammes. Et quel grand nom que celui de *Dhârinî*, exprimant la noblesse et la magnanimité qui procèdent de la grandeur de l'âme. Combien cela évoque l'infinie dignité de l'amour purifié par l'abnégation et qui s'élève bien au-dessus de l'insulte et de la basse trahison. Peut-on douter de l'impression que devait produire ce drame sur le royal spectateur, quel respect il devait lui inspirer pour l'amour qui réclame notre adoration en s'immolant dans un service humble et patient.

Dans *Çakuntala*, ce conflit d'idéals apparaît d'un bout à l'autre du drame, par le contraste entre les splendeurs cruelles de la cour royale et la pureté sylvestre de l'ermitage.

Le drame s'ouvre par une scène de chasse, où le Roi poursuit une antilope. Ce tableau semble symboliser l'esprit de la Cour menaçant l'esprit de la Forêt, lieu de retraite où toutes les créatures trouvent leur refuge. Et la supplication que les habitants de la forêt adressent au Roi, d'épargner la vie de la biche, sans défense dans son innocence et sa beauté, est la supplication qui jaillit du cœur même du drame.

« Jamais, non, jamais, la flèche ne devrait percer le frêle corps d'une biche, pas plus que le feu n'est fait pour brûler les fleurs. »

Une fois encore retentit l'avertissement de la forêt ; à la fin du premier acte, quand le Roi est engagé dans une conversation périlleuse avec une vierge de la forêt : « *O, tapasvin*, hâte-toi de venir au secours de l'esprit de la forêt, car le Roi Dushyanta, le seigneur de la terre, dont le plaisir est la chasse, est venu. »

C'est la voix du passé de l'Inde, et cette voix continue à dénoncer le carnaval insensé de l'époque actuelle, où les seigneurs de la terre se plaisent à détruire avec leurs machines impitoyables toute la fragile beauté de la vie.

Une chose qu'il importe de ne pas oublier, c'est que la vie forestière n'était pas toute la vie de l'Inde antique — pas plus que le cœur n'est l'unique organe de notre être physique. Mais le cœur est au centre de l'organisme, il purifie notre sang et il envoie la sève nourricière par les innombrables ramifications de nos veines jusqu'aux extrémités de nos membres. Notre *tapovana* était, de même, le centre vital de notre organisme. Il donnait à nos pensées leur vérité, à nos sentiments leur saine orientation, à nos actions leur force directrice. Nous voyons clairement, par les œuvres de nos poètes, que l'enseignement de la forêt ne conduisait pas à l'inertie passive, mais à l'héroïsme vrai et à la victoire. Il ne supprimait pas l'action, mais il la purifiait, il l'aidait à surmonter les obstacles pour conquérir

la liberté. Le patrimoine idéal de l'Inde antique n'était pas un champ de bataille où l'esprit serait en guerre perpétuelle avec la chair, un monastère cherchant à pactiser avec l'ordre social : ce qu'elle voulait, c'était d'établir l'harmonie entre toutes nos énergies et la réalité éternelle. C'est pourquoi les Hindous entretiennent avec les animaux, les oiseaux, les arbres, des relations si intimes qu'elles doivent paraître étranges aux hommes des autres pays. Nos poètes nous ont dit que le *tapovana* est *çântarasâspadam* — que le sentiment caractéristique qui émane de la retraite dans la Forêt est la Paix, cette paix qui est, sur le plan affectif, le reflet et le rayonnement de la perfection. Tout comme le mélange des couleurs du spectre produit la lumière blanche, ainsi, quand les facultés de notre esprit, au lieu de se disperser, se concentrent pour former un courant unique, en harmonie avec l'ordre universel, alors, il en résulte la paix, la paix qui régnait dans la retraite des forêts de l'Inde, où l'homme n'était pas séparé de son entourage, ni en guerre avec lui.

Dans le *Râmâyana*, Ràma et ses compagnons d'exil eurent à traverser forêt après forêt ; ils vécurent dans des huttes de feuillage, dormirent sur la terre. Mais leurs cœurs étaient apparentés aux taillis, aux collines, aux rivières, aussi ne se sentaient-ils pas exilés. Des poètes qui auraient été élevés dans des pays où l'idéal est différent, auraient saisi cette occasion de peindre sous de sombres couleurs la dure vie de la forêt afin de faire mieux ressortir le martyre de *Râmachandra*. Mais, dans le *Râmâyana*, on nous montre la grandeur du héros, non dans sa lutte contre une nature hostile, mais dans son harmonie avec elle.

Sîtâ, la femme de l'héritier d'une grande maison royale, marche le long d'un sentier perdu dans la forêt.

« Elle demande à *Râma* ce que sont ces arbres en fleur, ces buissons et ces lianes qu'elle n'a jamais vus. A sa requête, *Lakshmana* lui apporte des plantes de toutes sortes, couvertes d'une exubérante floraison, et son cœur est en liesse tandis qu'elle admire les aspects multiples des rivières de la forêt et leurs rives de sable où résonnent les appels du héron et du canard sauvage. »

* * *

Quand Râma eut établi sa demeure à *Chitrakuta*, cette délicieuse montagne sise près du fleuve *Mâlyavatî* aux rives hospitalières, il oublia tout le chagrin qu'il avait eu à abandonner son foyer dans la capitale en voyant ces grands bois que les oiseaux et les bêtes animaient.

Quand il eut demeuré longtemps sur cette montagne, Râma, qui était « *girivanapriyah* », amant de la montagne et de la forêt, dit un jour à Sîtà:

« A contempler les beautés de cette montagne, la perte de mon royaume ne me cause plus de peine, *et la séparation d'avec mes amis ne me fait plus souffrir.* »

Ainsi s'écoule le temps d'exil de Râmachandra, tantôt sur les montagnes, tantôt à l'ermitage. L'amour de Râma et de Sîtâ les unissait non seulement l'un à l'autre mais à la vie universelle ; c'est pourquoi lorsque Sîtâ disparut, il sembla que ce départ ait appauvri la forêt elle-même.

Chose curieuse, dans les drames de Shakespeare, comme dans ceux de Kâlidâsa, nous trouvons une protestation secrète contre la vie artificielle de la cour royale, cette vie de mensonge et de basse trahison. Et presque partout, dans son œuvre, interviennent des scènes où la forêt est associée à cette vie d'ambitions sans scrupules. Cela est manifeste dans *Timon d'Athènes* — mais là la Nature n'a point de révélation, ni de baume pour l'âme humaine meurtrie. Dans *Cymbeline*, la forêt montagneuse et la grotte apparaissent comme des obstacles aux possibilités de la vie — qui ne semblent supportables que par comparaison avec les vicissitudes de la fortune dans la vie factice de la cour.

Dans *Comme il vous plaira*, le message de la Forêt d'Ardenne est un enseignement ; il n'apporte pas la paix mais une prédication :

« Est-ce que les anciennes coutumes n'ont pas rendu cette vie plus douce que la pompeuse existence de la cour ? Est-ce que ces bois ne sont pas une retraite plus sûre que les palais où règne l'envie ? »

Dans la *Tempête*, la façon dont Prospero traite Ariel et Caliban nous montre l'homme en lutte avec la nature, cherchant à se dégager d'elle. Dans *Macbeth*, comme prélude à une tragédie sanglante de bassesse et de trahison, nous voyons une scène dans la bruyère sauvage, où trois sorcières semblent incarner les forces malfaisantes de la Nature. Et dans le *Roi Lear*, une tempête sur la lande symbolise l'amour passionné d'un père qui se mue en malédiction parce que l'existence artificielle de la cour a engendré l'ingratitude chez celle qui en était l'objet. L'intensité tragique d'*Hamlet* et d'*Othello* n'est tempérée à aucun moment par le contact avec la Nature éternelle. Sauf la vision passagère d'une nuit de lune dans la scène d'amour du *Marchand de Venise*, la Nature n'a pas été conviée, dans les drames de cette série, y compris *Roméo et Juliette* et *Antoine et Cléopâtre*, à joindre sa voix à la voix de l'amour humain. Dans *Conte d'hiver*, l'amour soupçonneux et cruel du roi apparaît seul dans son obstination implacable, et la Nature apeurée se tait, n'offre aucune consolation. Inutile de dire que le but de ces remarques n'est pas de rabaisser la puissance dramatique de Shakespeare, mais de faire voir le gouffre que la tradition de sa race et de son temps a creusé entre la nature et l'homme. On ne peut pas dire qu'il ait ignoré la beauté de la nature, seulement il a laissé dans l'ombre une grande vérité : l'interpénétration de la vie humaine et de la vie cosmique du monde. Quand la littérature a pour objet de mettre en scène l'explosion d'une passion, alors cette passion est forcément détachée de son contexte dans l'univers ; et sa violence provient de ce manque d'équilibre. C'est ce que nous voyons dans les drames du règne d'Elisabeth : les passions se jetant les unes contre les autres en une mêlée furieuse.

Chez les poètes anglais de date plus récente comme Wordsworth et Shelley, nous constatons un soudain et complet changement d'attitude : on ne peut l'attribuer qu'à la grande transformation qui s'est accomplie à cette époque dans la pensée européenne, sous l'influence de la philosophie de l'Inde, nouvellement découverte, qui a remué l'âme de l'Allemagne et s'est imposée fortement à l'attention des autres peuples de l'Occident.

Dans le *Paradis perdu* de Milton, le sujet même, l'homme dans le jardin du Paradis, semblait offrir une occasion toute naturelle de faire ressortir la grandeur de la relation entre l'homme et la nature. Mais, quoique le poète nous ait décrit les beautés du jardin, quoiqu'il nous ait montré les animaux vivant en paix et en amitié les uns avec les autres, il n'y a pas de parenté réelle entre eux et l'homme. Ils ont été créés pour le plaisir de l'homme ; l'homme est leur seigneur et maître. Nous ne voyons nulle part l'amour du premier homme et de la première femme se dépassant lui-même et débordant sur l'ensemble de la création, comme dans les scènes d'amour de *Kumâra-sambhava* et *Çakuntala*. Mais, dans la retraite où nos premiers parents se reposaient, au jardin d'Eden, « Oiseau, animal, insecte ou ver, nul n'osait entrer, si grande était leur crainte de l'Homme ». Non que l'Inde nie la supériorité de l'homme, mais, d'après elle, ce qui constitue cette supériorité, ce n'est pas de se distinguer du reste de la création en la tenant à distance, c'est de la comprendre et de sympathiser avec elle.

L'amour de Râma et de Sîtâ, dans *Uttara râma-charitâ*, a fait rayonner son allégresse sur la terre, l'eau et le ciel tout autour. Quand Râma se trouve pour la seconde fois sur les rives du Godawari, il s'écrie : « Voici le lieu où les biches et les arbres eux-mêmes sont mes amis ». Lorsque après l'exil de Sîtâ, il revoit une de leurs retraites favorites, il dit que son cœur, qui s'était changé en pierre, a fondu tout à coup à la vue des arbres, des biches et des oiseaux auxquels Sîtâ distribuait, de ses propres mains, l'eau, l'herbe et le grain.

L'Inde tient pour sacrés et change en lieux de pélerinage tous les paysages d'une particulière beauté et dans lesquels la nature révèle toute sa splendeur. Là, l'homme ne considère pas qu'elle subvient à ses besoins, mais qu'elle l'aide à retrouver sa propre âme, en dehors de lui. Les Himalayas sont sacrés ; sacrés les monts Vindhya, les fleuves majestueux, le lac Mânasa, le confluent du Gange et du Jumna. L'Inde a rempli de son amour et de son adoration la grande nature qui enveloppe ses enfants, dont la lumière fait briller leurs yeux de joie, dont les sources les purifient, dont les fruits les font vivre, et dont

le mystère majestueux est comme la proclamation de l'infini dans la musique, les parfums et les couleurs, apportant à leurs âmes un perpétuel renouveau. Par l'adoration, par la communion de son âme avec lui, l'Inde prend possession du monde. C'est là ce qu'elle doit à sa retraite dans le sanctuaire de la forêt.

L'acquisition de la science ne dépend pas de l'école seulement. Elle dépend surtout de l'élève qui se l'approprie. Il y a des étudiants qui conquièrent des diplômes mais qui n'apprennent pas pour de bon. De même, beaucoup d'entre nous fréquentent des lieux de pélerinage, mais demeurent éloignés de l'invisible sanctuaire où réside l'Esprit éternel de ces lieux. Il est absurde de s'imaginer que le seul fait de se rendre à un endroit tenu pour sacré ait une vertu sanctifiante, que certaines terres, certaines eaux, recèlent en elles-mêmes un pouvoir magique. Pourtant mon respect va à l'homme qui, lorsqu'il se plonge dans l'eau, accepte pour son corps — et pour son être intérieur aussi — ce contact vivifiant, dans un esprit de ferveur religieuse. Pour lui, la souillure de l'habitude n'a pas réussi à ternir le mystère immortel qui réside dans le feu et la terre, l'eau et le pain. Il s'est élevé au-dessus du matérialisme grossier, de l'esprit positif et borné de l'homme ordinaire qui ne voit pas autre chose dans l'eau qu'une matière liquide.

L'idéal de liberté auquel l'Inde aspirait était fondé sur la réalisation de l'unité spirituelle. Cette unité nous conduit à une vérité qui est une fin et qui, pourtant, est infinie. C'est le devoir de l'Inde de rester fidèle à ce grand idéal, de ne jamais le laisser éteindre par l'ouragan de passion qui balaie le monde. La voix de cette vérité a été entendue dans les forêts de l'Inde antique par-dessus le bruit des conflits de races ; elle a été annoncée dans les *Upanishads* et exposée dans le *Gîta*. Le Bouddha a renoncé au monde pour faire de cette vérité le mot d'ordre du genre humain ; Kabir, Nanak et les autres grands esprits de l'Inde ont contribué à proclamer son message. La grande œuvre de l'Inde, qui demeure encore cachée au plus profond de son cœur, dans l'attente, sera d'unir dans son sein l'hindouisme, le mahométisme, le bouddhisme et le chris-

tianisme, non par la force, non grâce à une résignation apathique, mais dans l'harmonie d'une active coopération.

Quand, au cours de mon récent voyage en Europe, notre navire a quitté Aden et s'est engagé dans la mer qui sépare les deux continents, nous avions à notre droite les rochers rouges et arides de l'Arabie, à notre gauche les sables étincelants de l'Egypte. Ces deux pays m'apparurent comme deux frères géants, qui échangeaient des regards brûlants de haine, séparés l'un de l'autre par la supplication et les larmes de leur mère commune.

A l'Orient comme à l'Occident s'étendaient d'immenses espaces de silence ; mais ils me parlaient des deux drames historiques qui se sont joués sur la scène de ces deux continents. La civilisation qui a pris naissance en Egypte s'est continuée au travers de longs siècles, riche de sentiments et d'expression, de peintures, de statues, de temples et de rites. L'esprit gardien de cette contrée était un noble fleuve qui, sur ses rives, d'un bout à l'autre du pays, étendait ses nappes, comme pour de somptueux festins. Là, l'homme n'a jamais dressé une barrière entre lui et le reste du monde.

De l'autre côté de la mer Rouge, la civilisation qui s'est élevée sur le sol inhospitalier de l'Arabie avait un caractère bien différent. Là, l'homme se sentait isolé dans un milieu ingrat et hostile. L'idée qu'il se forma de la divinité fut celle d'un dieu jaloux. Sa pensée s'arrêta de préférence à concevoir les séparationa. En lui s'éveilla un esprit de combat, et ce fut une force qui le conduisit loin. Ces deux civilisations représentent deux aspects fondamentaux de l'humaine nature. L'une porte en elle l'esprit de conquête, l'autre l'esprit d'harmonie et de paix L'une a pour elle la force centripète, l'autre la force centrifuge. Et toutes deux ont leur part de vérité et leur raison d'être.

Deux hautes figures de sages se dressent dans notre mythologie : *Vasishtha* et *Viçvamitra*. Tous deux furent grands ; mais ils représentaient deux types différents de sagesse, et il y eut conflit. Viçvamitra cherchait à acquérir le pouvoir et il en était fier. Vasishtha eut à subir de sa part de rudes assauts. Mais les blessures et les dépouillements n'enlevaient rien au rayonnement de son

esprit, car il pouvait s'élever au-dessus d'eux ct pardonner. Râmachandra, le grand héros de notre épopée, reçut de Vasishtha son initiation à la vie spirituelle, une vie de paix intérieure et de perfection. Mais son initiation au combat lui vint de Viçvamitra, qui l'appela à tuer les démons et lui donna pour cela des armes irrésistibles.

Ces deux sages symbolisent les deux esprits directeurs de la civilisation. Se peut-il qu'ils ne doivent jamais se réconcilier dans un échange fécond d'amour et de service ? S'il en est ainsi, l'aube de la paix et de la fraternité pourra-t-elle jamais se lever sur le monde ? La création est l'harmonie des forces contraires, forces d'attraction et de répulsion. Quand elles se réunissent, le feu et le combat sont remplacés par le sourire des fleurs et le chant des oiseaux. Quand l'une des deux triomphe et que l'autre est défaite, alors c'est la mort, mort par le froid qui glace et paralyse, ou par le feu qui consume et détruit.

L'humanité, pendant des siècles, a travaillé au grand œuvre de la vie spirituelle. Sa plus haute sagesse, sa discipline, sa littérature et ses arts, tous les enseignements de ses plus nobles penseurs et leur abnégation ont tendu vers ce but. Mais l'harmonie des forces contraires qui donne à toute la création son rythme, n'a pas encore été réalisée par l'homme dans sa civilisation ; en lui le Créateur subit des échecs, toujours à nouveau. Pourtant l'homme se remet à l'œuvre, sans relâche; il recommence à construire l'édifice au milieu de la désolation et des ruines. Son histoire est l'histoire de son aspiration, souvent interrompue, mais incessamment renouvelée.

Et c'est pourquoi il faut toujours lui remettre devant les yeux cette vérité : la puissance qui accomplit le miracle de la création en établissant l'harmonie des forces contraires n'est pas la passion, mais l'amour ; l'amour qui consent à se discipliner et qui, dans le sentiment joyeux de sa plénitude, trouve la force du sacrifice.

RABINDRANATH TAGORE.

(Traduit par Mme A.-P. Bovet-Babut.)

POUR L'AVENIR DE L'EUROPE[1]

La mode semble être aujourd'hui de formuler des craintes au sujet de l'avenir immédiat de l'Europe, de se plaindre de la misère politique, économique et morale, de récriminer sur les fautes, sur les crimes du passé récent et du présent, de se montrer pessimiste quant à l'état politique, économique et social de notre époque. Tel paraît être le genre non seulement de ceux qui s'occupent des affaires publiques, mais de tous ceux qui essayent de réfléchir et d'exprimer leur sentiment sur les conditions présentes de la vie.

Certes, il est possible de comprendre cette tendance, que justifie dans une très grande mesure l'examen quelque soit peu approfondi de la situation.

En effet, nous assistons, surtout en Europe, à un spectacle navrant : la guerre mondiale a eu pour conséquence de démoraliser tous les milieux de la population, de déconsidérer les anciennes conceptions de la vie, de déchaîner toutes les passions en développant l'égoïsme effréné des nations, des classes et des individus. Au point de vue

[1] Voir aux *Remarques*, à la fin du numéro.

économique, une catastrophe générale, au point de vue social, la révolution paraissent à beaucoup de gens le terme fatal de la situation actuelle. Ils soutiennent même que cette catastrophe atteint de nos jours son maximum : crise formidable de la production en Amérique et en Europe, chômage de cinq millions d'ouvriers aux Etats-Unis, de quatre millions en Grande-Bretagne, de trois millions en Allemagne, cherté de la vie que nous sommes incapables de diminuer, crise du change telle qu'il ne s'en produisit encore jamais, et qui ruine fatalement les uns en raison du cours trop bas, les autres en raison du cours trop élevé, sans que les économistes les plus compétents y aient encore pu trouver le moindre remède. Le pessimisme économique est devenu un axiome général qui est à la base de toute entreprise politique ou économique, de toute considération sur l'état actuel des choses.

En politique, les faits sont aussi poussés au noir. La situation en Russie paraît sans issue et laisse prévoir pour une très longue période une anarchie dont l'Europe supportera naturellement les conséquences. L'Allemagne, moralement assez abattue, économiquement obligée à de formidables efforts pour satisfaire aux conditions du traité de paix; politiquement, sans stabilité aucune, attirée tantôt par les avantages d'ordre et de force — surtout en apparence — de l'ancien régime, et tantôt par les avantages du nouveau système démocratique que le grand public comprend mal ; toujours menacée d'une formidable réaction militariste et nationaliste au cas où un revirement général se produirait en Europe. L'Europe centrale « balkanisée », suivant l'expression favorite en France et en Angleterre, dans laquelle les nouvelles nations n'ont pas encore trouvé l'équilibre de leurs forces nécessaire pour assurer un avenir où l'esprit de haine et de lutte ferait place à l'esprit de collaboration et de solidarité mutuelle. La Pologne qui, pour la plus part des hommes politiques en Europe et en Amérique, continue à être une énigme et un problème de premier ordre. La Turquie où la guerre se poursuit entre presque tous ceux qui, pourtant, signèrent le traité de Sèvres, — comment ne pas être pessimiste en face d'une énumération pareille ?

* * *

Tel est le côté négatif de la situation. Voyons quel en est le côté positif.

La guerre a fait disparaître presque entièrement du monde actuel, mais surtout en Europe, le principe d'autorité et tout ce qui, en général, constituait cette autorité. En dehors de l'égoïsme, que j'ai mentionné plus haut, des nations, des classes et des individus, elle nous a laissé comme héritage un vague esprit révolutionnaire, associé à un mysticisme superstitieux à la russe d'où découle — corollaire inéluctable — un terrorisme brutal et fanatique qu'on justifie sans la moindre gêne par l'antique devise dont la paternité est si discutée : *la fin justifie les moyens*.

Détruisant toutes les autorités du passé, la guerre a essayé de nous en donner d'autres : divers grands hommes d'abord — inutile de les désigner, leurs noms se présentant d'eux-mêmes à l'esprit — ; divers organes et instruments politiques ensuite : Conseil des Quatre, Conseil des Dix, Conseil Suprême, Conférence des Ambassadeurs, Réunions périodiques des premiers ministres des Grandes Puissances ; diverses bases juridiques du monde nouveau, enfin : les traités de paix, sortis de la Conférence de Paris.

De ces trois sortes d'autorités, deux sont déjà presque entièrement ruinées. Reste la troisième, certainement la plus forte, puisque la moins susceptible de changement, la moins souple, parce qu'elle est écrite et qu'elle offre un caractère juridique : *les traités de paix*. Voilà l'actif le plus considérable de la guerre ; c'est, dans la désorganisation générale dont nous avons parlé plus haut, l'élément stable, le point de départ de toute action politique, économique et morale ; c'est la base juridique du monde nouveau ; c'est l'expression de l'ordre nouveau, et de l'Ordre tout court.

J'entends tout de suite qu'on va m'objecter l'imperfection, les faiblesses, les fautes, les injustices même des traités de Versailles, de Saint-Germain, de Trianon, de

Neuilly, etc. Il y en a, j'en conviens ; il y en a même beaucoup. Chacun les voit à sa façon, et je crois les connaître mieux que beaucoup d'autres puisque j'ai participé à l'élaboration de ces traités, que j'ai observé les méthodes employées pour les élaborer, que j'ai entendu émettre les idées justes et les idées fausses qui leur servent de base. Mais voulons-nous avoir l'ordre ou non ? Voulons-nous recommencer des conférences interminables et lancer de nouveau le monde dans le gâchis ? Voulons-nous envisager la révision des traités alors que ce simple mot de révision provoque le déchaînement de toutes les passions, de toutes les récriminations, de tous les préjugés, de toutes les haines et égoïsmes nationaux, de classes et individuels. Cherchons d'autres manières à rendre le monde viable, à perfectionner peu à peu l'œuvre imparfaite, et servons-nous raisonnablement et équitablement, honnêtement et loyalement, du grand instrument qui est le principal, l'essentiel facteur de reconstruction que la guerre nous a laissé.

* * *

Le second grand facteur de reconstruction, hérité aussi de la guerre, — c'est la Société des nations. La Société des nations est, historiquement, issue des traités de paix et de la Conférence ; au fond, son premier rôle devrait être de veiller à l'application honnête, loyale et équitable des traités. J'en parle donc comme du second élément positif pour la réorganisation du monde actuel.

Il faut rendre son action le plus efficace possible, accroître son rôle et son programme, montrer plus de foi dans son avenir et dans le principe même qui est à la base de son existence ; il faut, en un mot, utiliser dans la plus large mesure de cette seconde force constructive de la société actuelle.

La Société des nations a déjà essayé de justifier la confiance que ses amis ont en elle. Elle a fait jusqu'à maintenant œuvre plus grande que l'on ne pense : je rappelle son activité dans la question d'Autriche, ses travaux

dans les questions de Pologne. Son prestige considérable, incontestable partout où elle exerce le contrôle — question des minorités, problème du désarmement, conflits nouveaux — ne peut que grandir. Son influence morale est nettement positive : elle apaise les haines déchaînées, modère les passions excessives, accoutume l'opinion à donner plus de confiance aux arguments qu'aux procédés de violence. Elle crée ainsi une nouvelle atmosphère où le principe de l'autorité morale et juridique commence à avoir sa place.

* * *

Le troisième facteur positif est représenté par certains hommes de gouvernement qui ont un programme net et clair de reconstruction politique, économique et sociale; il est représenté aussi par certaines opérations politiques conçues pour rétablir l'ordre dans le monde, par certaines réformes que divers gouvernements ont accomplies au cours des deux dernières années. On pourrait, somme toute, s'exprimer ainsi en une formule large : le troisième facteur constructif est la tendance générale des gouvernements à sortir, par de quotidiennes et multiples réformes, du malaise que ressentent les diverses classes de la société. Nous pourrions donner des exemples concrets de cette tendance et non seulement démontrer ainsi, par les faits, une amélioration considérable dans la situation générale, mais surtout prouver qu'un optimisme raisonnable est plus que légitime et justifié.

Un exemple très caractéristique de ce travail est la proposition du Président Harding concernant le désarmement universel. Il est difficile de dire ce qui sortira de la Conférence de Washington, mais tous ceux qui veulent bien considérer l'œuvre de consolidation et de pacification opérée autour d'eux doivent avoir confiance, la manifester et, par leur foi même, créer l'atmosphère sans laquelle les hommes responsables qui iront à Washington ne pourront pas ne pas réaliser un progrès positif dans ce grave et angoissant problème de la paix et de la guerre.

* * *

Un autre cas significatif est celui de la Russie. Les hommes qui connaissaient la Russie et les Russes essayaient de démontrer, il y a trois ans déjà, que le problème russe est quelque chose de plus que le remplacement d'un régime révolutionnaire par un gouvernement soi-disant bourgeois, et que, surtout, il ne peut pas être résolu par les armes. Créer un système économique nouveau, organiser tout un système de transports, de ravitaillement, d'administration politique, financière, militaire, sociale même, restaurer toutes les forces de production et procurer des ressources nouvelles à un organisme politique et social aussi vaste que la Russie — tout cela ne peut pas se faire par une expédition militaire ; une expédition militaire ne permettrait pas même de poser les bases nécessaires. Il faut un programme net et précis, conforme aux conditions spéciales de la Russie et conforme aux qualités et aux défauts de la population russe ; c'est une entreprise longue, patiente et systématique, calculée pour toute une génération ; il y faut enfin et surtout une atmosphère de paix, un esprit de sacrifice et d'initiative.

Après avoir balancé pendant trois ans, l'Europe a compris que la politique d'intervention militaire en Russie était la plus grande méprise de l'histoire. Les derniers événements et la famine qui sévit en Russie ont soulevé d'abord une vague de pitié dans le monde tout entier, mais ils ont en même temps fait toucher du doigt la vérité à tous, la vérité qui était prêchée depuis trois ans par quelques hommes politiques isolés : il faut intervenir en Russie, mais intervenir par le moyen d'une reconstruction économique, à laquelle personne en Russie, et surtout les bolchéviks, ne pourront jamais résister. Il aurait fallu s'y décider il y a trois ans déjà. Ces trois années ont été gaspillées. Inutile de dire que chaque jour de retard est du temps perdu ; l'Europe qui se rebâtit ne peut pas, en effet, se passer de la Russie et la Russie ne peut se rebâtir, ne peut recommencer à exister sans une aide formidable apportée

par le reste du globe. De quelle façon commencer, quelle tactique employer, qui doit être favorisé ? Tels sont les problèmes pratiques que soulève cette politique de reconstruction. L'essentiel est de la commencer et de la poursuivre sans hésitation et sans préjugés. Celui qui est décidé à l'action, saura comment agir.

Il me paraît clair que les récents événements de Russie indiquent un tournant de la révolution russe. Entreprendre la remise en état de ce pays est le devoir de tous ceux qui ne sont pas des pessimistes, qui ne veulent plus perdre de temps, dont l'esprit est constructif, et qui ont foi dans leurs propres forces et leurs propres capacités.

L'œuvre actuelle de secours en vue de combattre la famine est-elle le début de cette action, qui, évidemment, devrait être rendue possible par l'évolution à droite des Soviets ? Je le crois et je le souhaite. Mais les Etats-Unis voient-ils que, sans eux, la reconstitution de la Russie — et, par suite, l'assainissement économique définitif de l'Europe — est pratiquement irréalisable pour très, très longtemps ?

Malgré tant de tâtonnements et d'indécisions à propos des affaires russes, l'Europe est aujourd'hui beaucoup plus rapprochée de la solution ; nous voici à la seconde étape de la politique russe, et je forme le vœu que ce soit une étape d'activité positive.

* * *

Je voudrais encore donner un troisième exemple de la politique de reconstruction en Europe. Au lendemain de l'armistice, l'Europe centrale a été, comme on le dit à tort, « balkanisée ». Les nouveaux Etats, hostiles l'un à l'autre, avec leurs égoïsmes nationaux, naturels et compréhensibles, exaspérés soit par leur défaite militaire, soit par le souvenir de leur servitude, commencèrent par s'isoler, et malgré la paix, poursuivirent la lutte contre leurs voisins, conservèrent une mentalité de guerre, sans se rendre compte de façon précise jusqu'où cela peut mener, jusqu'à quand cela peut se supporter, sans avoir un plan quelconque pour l'avenir, incapables de s'imaginer ce que deviendra l'Europe centrale.

Sur ces donnécs, la République tchécoslovaque a essayé de concevoir une politique à longue échéance, inspirée de trois devises : *pacifier*, *reconstruire*, *consolider*. Tout d'abord elle senonça elle-même à haïre ses voisins ; elle tenta de leur démontrer qu'elle était prête à des rapports normaux et de bon voisinage avec tous. Elle réussit à en donner des preuves manifestes à l'Autriche, à la Pologne, à l'Allemagne, à la Hongrie même. Elle fit disparaître à la longue tous les éléments de discorde, de sorte qu'aujourd'hui un conflit quelque peu dangereux avec les pays limitrophes est impossible.

Préoccupée de l'avenir économique de l'Europe centrale, elle a entrepris de conclure des traités économiques et commerciaux. En un an et demi elle en a déjà réussi un assez grand nombre : avec la Yougoslavie, la Roumanie, la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie ; elle en signera prochainement avec la Pologne, l'Angleterre, la Hongrie.

Ayant constaté la nécessité d'un nouveau système politique et économique dans l'Europe centrale, elle a commencé, d'accord avec ses amis roumains et yougoslaves, à prêcher un regroupement des forces politiques, économiques, militaires, financières, etc. L'Europe centrale est la partie du monde qui a été la plus bouleversée. La restauration d'une vie normale ne pouvait se faire — si on ne voulait retomber dans la guerre la plus furieuse d'abord, dans le gâchis et dans l'anarchie complète ensuite — que sur la base de l'ordre nouveau établi par les traités de paix et sur la base des conditions sociales et économiques nouvelles que la guerre a déterminées dans l'Europe centrale.

La guerre a, en effet, révolutionné tous les pays de ces régions (sauf un : la Hongrie). Autrefois, il y avait là une monarchie militariste, absolutiste, gouvernée par une dynastie ultra-absolutiste, par une aristocratie incapable, par une bureaucratie — qu'elle fût civile et militaire — brutale et réactionnaire à outrance. La guerre a balayé tout cela : la dynastie est aujourd'hui chassée, l'aristocratie dépossédée, les anciens militaires se trouvent sans emploi, la hiérarchie est privée de tout pouvoir politique, les

bureaucrates rentrés dans leurs pays d'origine, l'Autriche et la Hongrie actuelles.

La Petite Entente fut créée, non seulement pour surveiller et assurer l'application des traités de paix, mais surtout *pour garder l'héritage de la révolution, de ce bouleversement formidable, pour poser définitivement la base de l'ordre nouveau et pour reconstituer politiquement, économiquement et socialement, l'Europe centrale future.*

* * *

Telle est la profonde signification de la Petite Entente. Elle n'est pas une entreprise militaire, ni une combinaison de politique conjecturale. Elle est infiniment davantage : elle est l'expression des forces constructives qui sont à l'œuvre dans l'Europe centrale, elle est la colonne vertébrale du nouveau système politique et économique dans ces régions ; elle est l'instrument d'une collaboration offerte au monde qui se reconstitue. On voit dès lors pourquoi la présence d'un Habsbourg est absolument incompatible avec l'ordre nouveau et pourquoi, *dans tous les cas*, sa réapparition signifierait la décomposition, le désastre, la guerre inévitable.

Il est compréhensible que toute une classe de gens s'oppose avec violence à ce système : ce sont ceux qui par les traités de paix, ont été dépossédés de leurs provinces, de leurs terres, de leurs privilèges et pouvoirs ; ceux qui, par la faute du bouleversement politique et social, sont déclassés, appauvris, anéantis.

Ils ne croient pas à l'ordre nouveau, ils le combattent et sont pessimistes : ils essayent de démontrer que, dans l'Europe centrale, cela ne va pas, cela ne peut pas aller — et au besoin *cela ne doit pas aller*. Ils sabotent les traités, s'agitent, conspirent, partout sèment la panique et le découragement. Ils s'opposent par tous les moyens aux forces constructives, ils sont l'élément destructif par excellence.

Nous avons à lutter contre ces éléments. Sans nous lasser, nous contrecarrons leur propagande ruineuse qui

apparaît ici sous la couleur monarchiste-habsbourgeoise, là sous la couleur bolchéviste, ailleurs sous les formes dissimulées de la réaction aristocratique, hiérarchique ou militariste.

Chaque jour nous apportons une pierre au nouveau bâtiment. Pas à pas nous élaborons un nouveau système qui repose sur les traités politiques, économiques et commerciaux spéciaux, qui respecte la souveraineté politique et économique entière des nouveaux Etats, et essaye d'être l'expression des conditions particulières de chacun. D'un côté ce sentiment que personne ne se suffit à soi-même ; de l'autre la conviction que, depuis toujours, les relations entre les Etats civilisés sont assurées par le principe de l'interdépendance mutuelle, animent ce système qui, un jour, pourra avoir pour couronnement logique des *Etats-Unis de l'Europe centrale.*

Je ne doute pas un seul instant que nous ne réussissions dans notre tâche. Ceux qui essayent de saboter les traités, de faire renaître les conditions sociales et politiques de l'ancien régime, ne sont que des fossoyeurs de leurs propres peuples ; ils ne font que retarder l'heure de la véritable renaissance et ils vaudront à leurs compatriotes de grandes souffrances, avant d'être entièrement convaincus de la vanité de leurs entreprises.

Car nous sommes en présence d'une loi de l'évolution historique inévitable ; et les forces constructives de l'Europe centrale ne se laisseront pas berner, mais, s'il le faut, engageront une lutte décisive pour éviter la catastrophe.

* * *

Pour conclure, je voudrais résumer ma pensée en quelque formules simples :

Les divers traités de paix sont peut-être imparfaits, peut-être même, dans telle ou telle clause, injustes, mais l'Europe actuelle montre plus de logique, plus de solidité de fond, plus de justice surtout que l'Europe d'avant-guerre. Les hommes raisonnables ne voulaient pas la guerre; mais, quand elle leur a été imposée, ils ont essayé de

réaliser un ordre nouveau qui soit meilleur et plus juste que l'ancien. Je suis convaincu que c'est bien le cas. Gardons les traités de paix comme la base juridique du monde nouveau.

La Société des nations a pour plus grande tâche de veiller à l'application loyale et équitable des traités de paix et à chercher sans secousses, sans conflits, sans haine et sans préjugés, les moyens grâce auxquels les imperfections des traités pourraient être, au moment opportun, examinées, discutées et, éventuellement, peu à peu corrigées. La période des conflits armés est terminée, l'ère des discussions et de l'argumentation commence.

Au cours de ce travail de construction l'ensemble de l'Europe et du monde ne doit pas disparaître de nos réflexions : il faut toujours avoir la conception de la totalité, il faut savoir s'opposer aux égoïsmes des nations, des classes et des individus, il faut prêcher la politique de la bonne volonté et de l'honnêteté intégrale dans les rapports internationaux, il faut avoir le courage — sans rien oublier — de ne pas incriminer un seul parti, mais de reconnaître au moment utile ses propres fautes et erreurs. Il faut surtout conserver une foi inébranlable dans cet avenir meilleur que nous désirons et dans cette politique nouvelle que nous proclamons, car celui qui a foi dans son idéal, réalise déjà véritablement une grande partie de cet idéal.

Il n'est pas de politique plus réaliste que la politique d'optimisme raisonnable, modéré et idéaliste.

La politique de la Tchécoslovaquie est tout inspirée de ces idées. Elle suit son chemin, sans regarder ni à droite ni à gauche. Elle est sûre du succès, quant à elle et quant à son propre avenir. De ses modestes forces et avec ses modestes moyens elle entend ainsi collaborer — après la grande catastrophe de 1914 — à l'œuvre commune de la pacification et de la reconstruction morale, politique et économique de l'humanité.

EDOUARD BÉNÈS.

Ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie.

POÈMES

Alexandre Blok, le grand poète russe, vient de mourir, âgé de quarante et un ans. Son premier ouvrage, *Poèmes consacrés à la Belle Dame*, avait passé presque inaperçu. Il chantait, sous une forme mystérieuse et fuyante, l'arrivée imminente de Celle que tout le monde attend en prières, sans trop savoir qui elle est. On y voyait des diables épris, « un petit pope du marécage », amical « à tout reptile, sans distinction de religion », une vieille mère dans une maison submergée au fond d'un étang, — on y voyait bien d'autres choses bizarres et touchantes, et jusqu'à la Russie elle-même, qui était, sans doute, la Belle Dame. Voici un court poème de ce premier livre :

Je Te pressens. Les années s'en vont.
Unique image, je Te pressens toujours.
L'horizon est en feu, scintille, éblouissant,
Et je T'attends en silence — et je suis plein d'amour et d'angoisse.
L'horizon est en feu, l'apparition est prochaine.
Et j'ai peur : Tu pourrais être différent
Et susciter en moi un affreux soupçon
Parce que Tes traits habituels seraient changés!
Quelle déchéance, pour moi, douloureuse et basse...
Quelle impuissance à réaliser mes rêves mortels...
L'horizon est serein, la clarté s'approche,
Mais j'ai peur : si tu allais changer Ton image.

Après la révolution de 1905, le poète donna trois drames lyriques, *Les Tréteaux* (qui ont été représentés à Genève par Pitoeff, en russe et en français), *L'Inconnue* et *Le Roi sur la place*. Le poème que nous donnons ci-dessous date de cette période douloureuse, durant laquelle Block mène, dans l'inquiétude, une vie de débauche, et traîne au cabaret l'enseignement de son maître, Wladimir Solovieff :

UNE INCONNUE

Le soir, au-dessus des cafés,
L'air chaud est désert et obscur ;
Là, règne de ses cris ivres
L'humeur délétère du printemps.

Au loin, au-dessus de la poussière de la rue,
Sur l'ennui des villas de banlieue,
Brille un craquelin d'or — enseigne d'une boulangerie,
Et des enfants gémissent.

Et tous les soirs, en dehors de la ville,
Le melon sur l'oreille,
Se promènent avec leurs dames, le long des fossés,
Des blagueurs qui ont fait leurs preuves.

Sur le lac grincent des tolets
Et des cris de femme,
Tandis que dans le ciel — prête à tout —
La lune fait une grimace stupide.

Et tous les soirs, je suis l'ami solitaire,
Qui se reflète dans mon verre de vin ;
Et le vin, fort et mystérieux,
M'apaise et m'abrutit.

A côté, entre les petites tables,
Les garçons somnolents se tiennent debout.
Et les pochards, aux yeux de lapins,
Crient : *In vino veritas* !

Et tous les soirs, à la même heure,
— Ou bien est-ce seulement en rêve ? —
La forme d'une jeune fille moulée dans de la soie
Apparaît à ma fenêtre.

Et, passant entre les ivrognes,
Toujours seule, sans compagnons,
Fascinante,
Elle vient s'asseoir près de la fenêtre.

Sa robe de soie souple,
Son chapeau aux plumes de deuil,
Sa main étroite chargée de bagues,
Evoquent des légendes anciennes.

Et, stupéfait d'une telle similitude,
Je regarde à travers son voile,
Et je vois un pays enchanté,
Un horizon lointain.

Ma vocation s'éclaire.
Quelqu'un m'a confié son soleil.
Et le vin âpre
Pénètre jusqu'au fond de mon âme.

Et les plumes d'autruche, penchées,
Vacillent dans mon cerveau ;
Et les yeux bleus, très profonds,
Fleurissent dans le pays lointain.

Dans mon âme il y a un trésor
Dont seul j'ai reçu la clef.
— Vraiment, tu es un monstre d'ivresse !
— Je sais : la vérité est dans le vin.

Et voici un autre poème de la même époque :

Ceux qui sont nés dans les années obscures
Ne gardent pas le souvenir de la route parcourue.
Nous, enfants des années terribles de la Russic,

Nous n'avons pas la force d'oublier.
Années de la foudre,
Etes-vous l'appel de la folie ou de l'espoir ?
De ces jours de guerre, de ces jours de liberté
Nos visages gardent le sanglant reflet.
Ce silence — c'est le fracas du tocsin
Qui nous a étranglé le gosier.
Dans les cœurs jadis enthousiastes
Il y a un vide fatal.
Nous périrons. Déjà sur notre lit de mort
Tournoient les corbeaux.
Ceux qui viendront après nous et qui seront meilleurs,
Qu'ils voient Ton Royaume... [mon Dieu,

Et alors, ce cœur révolutionnaire évoque le Christ :

Quand, dans le feuillage humide et mouillé
Poindra la grappe du sorbier ;
Quand le bourreau, de sa main osseuse,
Plantera dans ma paume le dernier clou ;
Quand, sur les rides des rivières couleur de plomb,
Sur la hauteur grise et mouillée,
En face de ma patrie sévère,
Je vacillerai en croix...
Alors, largement, au loin,
Je regarde, à travers le sang de mes dernières larmes,
Et je vois : sur le très large fleuve,
En barque, vient à moi le Christ.
Dans ses yeux — les mêmes espérances,
Et sur Lui les mêmes haillons,
Et, pitoyablement, son vêtement laisse entrevoir
La paume percée par le clou.

C'est alors que Block écrivit les *Heures nocturnes*, et que l'amour le voua à la Russie, désormais pour toujours. Mais la guerre éclate, et il part pour le front. Puis c'est la Révolution qui éclate. Et elle aussi, Block l'aimera. Son grand poème *Les Douze*, est significatif, et l'on y voit avec quel art il a su trouver une forme inédite pour un sujet nouveau. Ce sont douze gardes rouges qui, au cours d'une

ronde, tuent une prostituée parce qu'elle leur a préféré un soldat. Cela se passe entre la neige blanche et le ciel noir. Tout, chez ces assassins, leur aspect, leurs propos, leurs chansons, est ignoble, mais le principal d'entre eux est saisi de repentir, et, pour lui, le Christ, invisible, surgit dans la tourmente. Y a-t-il là, de la part de Block, l'apologie du bolchévisme ou sa condamnation ? Les Russes en discutent sans pouvoir s'entendre. L'explication est peut-être que le poète pardonne aux meurtriers, sans être bolchéviste lui-même. Voici, qui le prouverait, un fragment de lettre en vers qu'il écrivit le 19 juillet 1920, à son ami Léo Ly :

Je vois un visage de jeune fille
Et je vois l'immondice et la lèpre.
Ne m'accuse pas, — parce que du coup
Je ne suis pas arrivé à tout comprendre.
Pardonne, — j'ai un tel besoin d'amour.
Comprends, — j'ai un tel besoin de croire...
Je suis prêt à boire la coupe entière
Si je pouvais alors supprimer le passé...
J'ai un poids sur moi, je n'en puis plus...
J'ai froid dans l'âme, —
Mon cher Léo, je ne mens pas,
Il vient, — il vient déjà, le Christ !
— Et dans le temple ancien, nous deux,
Nous pourrons prier à genoux
La Vierge-mère pour qu'elle nous reprenne
Des lourdes ténèbres, dans son jardin parfumé...
Nous vivons dans des siècles très grands :
Tout est renversé, enchevêtré et comprimé...
Mais, autrefois, est-ce que notre vie, à nous autres,
Etait si facile que cela ?
Quant à ces grimaces, ces gueules, cette pourriture,
Elles s'évanouiront, comme songes des nuits de cauchemar,
Et notre histoire véritable sera un conte...
Souffre, prie — ingrat !

En un trou obscur, dans une pauvre petite église,
Dans le chant, l'encens, le scintillement des cierges,
Nous tenant humblement sur le seuil des portes,
Nous serons si gênés de voir
Les hommes sortir des bêtes...

Enfin, voici le second poème qu'il a consacré à la Révolution. Il ne faut pas le comprendre comme une explosion de haine, mais là encore comme un appel de l'amour, de l'amour à la russe, tout mêlé de menaces qui retomberont sur lui. Si vous ne voulez pas être nos frères, crie-t-il, nous chercherons un refuge dans nos forêts, nous préférerons la solitude sauvage à la civilisation meurtrière. Pour Block, la guerre, si on la prolonge, aboutira à une catastrophe mondiale ; et puis, ce « calcul intégral » qui « anime les canons » peut servir des deux côtés — l'exemple du Japon le prouve. A la raison scientifique s'oppose l'instinct, la prière, le mysticisme, et la « lyre barbare » qui convie à la paix fraternelle.

Ainsi donc, le fond de tous ces poèmes, c'est un vaste désir de fraternité, et voilà pourquoi Alexandre Block, pour l'avoir exprimé avec tant de puissance étrange, est un grand poète national. Il est mort à son poste, au milieu de son peuple souffrant. Peut-être, à parcourir les poèmes que nous publions ici, les lecteurs d'Occident s'expliqueront-ils l'âme déchirée de la Russie d'aujourd'hui.

LES SCYTHES

Vous êtes des millions. Et nous sommes innombrables
[comme les nues ténébreuses.
Essayez seulement de lutter avec nous !
Oui, nous sommes des Scythes, des Asiatiques
Aux yeux de biais et insatiables !

A vous, les siècles. A nous, l'heure unique.
Valets dociles,
Nous avons tenu le bouclier entre les deux races ennemies
Des Mongols et de l'Europe.

Durant des siècles, votre antique haut-fourneau forgeait,
Etouffant les tonnerres de l'avalanche.
C'était un conte bizarre pour vous que l'effondrement
De Lisbonne et de Messine !

Durant des siècles vous avez regardé à l'Orient,
Thésaurisant et refondant nos perles.
Et, nous raillant, vous n'attendiez que l'heure
De diriger sur nous les gueules de vos canons.

L'heure est venue. Le malheur bat de l'aile,
Et chaque jour augmente l'offense.
Et le temps viendra où il ne restera pas même de trace
De vos Pœstums, peut-être !

O vieux monde ! Avant que tu ne meures,
Pendant que tu languis encore, attaché à ta souffrance,
Arrête-toi, sage comme Œdipe,
Devant le Sphinx et son énigme ancienne !

La Russie est un Sphinx. Heureuse et attristée à la fois,
Et couverte de son sang noir,
Elle regarde, regarde à toi
Avec haine et avec amour !

Oui, aimer comme peut aimer notre sang,
Personne de vous, depuis longtemps, n'en est capable.
Vous avez oublié que dans l'univers il y a l'amour
Qui peut brûler et détruire !

Nous aimons tout — et l'ardeur des froides mathématiques,
Et l'inspiration des visions divines.
Nous comprenons tout — et la subtile raison gauloise,
Et le sombre génie germain.

Nous gardons le souvenir de tout — de l'enfer des rues parisiennes
Et des fraîcheurs de Venise,
De l'arome lointain des bois de citronniers
Et des masses fumeuses dans Cologne...

Nous aimons la chair, et son goût, et sa couleur,
Et de la chair, l'odeur suffocante et mortelle...
C'est malgré nous s'il craque, votre squelette,
Dans nos pattes si lourdes et si tendres !

Nous sommes habitués à tenir sur le mors
Les étalons trop vifs,
Pour d'un coup briser leur puissante croupe,
Et nous mâtons les femmes qui désobéissent...

Venez à nous ! Sortez des horreurs de la guerre
Pour tomber dans nos bras !
Tant qu'il est temps encore — remettez la vieille épée
Camarades ! Nous serons frères ! [au fourreau,

Mais si vous refusez, — nous n'avons rien à perdre.
Et nous aussi nous pouvons être perfides.
Durant des siècles vous serez maudits
Par vos enfants et les enfants de vos enfants, tous malades !

Partout, nous nous retirerons
Dans l'épaisseur de nos forêts.
A la séduisante Europe
Nous montrerons notre gueule asiatique.

Arrivez, tant que vous êtes, sur l'Oural !
Nous viderons la place pour la bataille
Entre les machines d'acier qu'anime le calcul intégral,
Et la horde sauvage des Mongols !

Mais nous, dès maintenant, nous ne sommes plus votre
Dès aujourd'hui, nous abandonnons la lutte ; [bouclier,
Nous regarderons de nos yeux étroits
Grouiller le combat à mort.

Nous ne bougerons pas, quand le Hun bestial
Fouillera dans les poches des cadavres,
Incendiera vos villes, logera ses chevaux dans vos églises,
Et fera rôtir la chair des frères blancs ....

Une dernière fois ! — prends garde, vieux monde !
Au festin fraternel du travail et de la paix,
Au clair festin fraternel, — une dernière fois,
Te convie ma lyre barbare !

Alexandre BLOCK.

L'APOGÉE DU CAPITALISME[1]

Le 20 septembre 1792, des officiers prussiens, en Champagne, étaient assis autour d'un feu de bivouac. Grande journée. Ç'avait été la canonnade de Valmy ! Et, à voix basse, l'esprit préoccupé, on s'entrenait des conséquences qu'elle pourrait avoir. Pour la première fois, les puissances centrales avaient dû céder à la pression de la France républicaine.

Chacun donnait son opinion. Et comme on demandait au ministre d'un petit Etat ce qu'il pensait, il répondit :

— A partir d'aujourd'hui et en cet endroit commence une nouvelle époque de l'histoire du monde. Vous pourrez dire que vous avez assisté à sa naissance.

Le ministre qui prononçait ces paroles, c'était Gœthe, vous le savez. Et vous savez aussi que sa prophétie s'est réalisée. Dès ce moment commença, sous la poussée des idées françaises, l'ère qu'en politique nous nommons l'ère libérale, alors qu'au point de vue économique nous la qualifions de capitaliste. Cette ère a duré jusqu'à nos

[1] Conférence prononcée le 27 avril 1921 à l'Ecole supérieure des Etudes politiques de Berlin. M. Rathenau, après nous avoir remis son manuscrit, a tenu à revoir lui-même la traduction. *(N. D. L. R.)*

jours. Mais depuis que nous commençons à considérer la récente guerre comme un événement mondial de nature révolutionnaire, nous avons souvent répété ces mots et nous nous sommes demandés si nous n'étions pas, derechef, arrivés au déclin d'une époque historique et à l'aube d'une nouvelle. Les époques de l'histoire du monde, en effet, ne se succèdent point régulièrement, par plans, elles procèdent par courbes et en zigzags. Elles se chevauchent. Le début de l'une n'est point identique à la fin de l'autre. Nous le sentons toutefois : voici qu'a commencé une époque qui relaie l'autre, celle qui décline et que, au point de vue économique, nous considérons comme foncièrement capitaliste.

Si nous voulons nous faire une image de l'importance que revêt cette transformation, ce passage d'une époque à l'autre, il convient de ne point redouter de promener nos regards sur de vastes horizons, dans le temps et dans l'espace. Deux milliers d'années à peine se sont écoulés depuis le début de l'ère Européenne. Un laps de temps fort bref quand on le met en regard avec l'histoire des peuples de l'Orient. Au début de cette époque le sol sur lequel nous vivons n'était pas ce qu'il est actuellement. Pays embué, forêts et landes, fleuves impétueux, marais profonds, voies de communication fort rares, tel était son caractère. Dans les forêts où elle avait pratiqué des éclaircies, habitait une population éparse. Agriculture primitive, peu ou point d'arts et de métiers. Besognes simplistes, se répétant tous les jours. Lentes migrations des peuples qui, des générations et des siècles durant, vaguèrent de lieu en lieu, de possession en possession.

Comparons cette époque à la nôtre. Aujourd'hui, pas un pouce de terrain qui ne soit connu et que l'on n'ait foulé. Qu'aperçoit, à ses pieds, l'aviateur ? Une terre dont le sol est labouré presque jusqu'au dernier hectare, sillonnée de voies ferrées, de canaux, de cours d'eaux régularisés. Partout, sur toute cette étendue, prodigieuse agitation. Vers les centres roulent et s'acheminent quantités de marchandises. Véritables fourmilières que ces centres, dans les canaux ou plutôt dans les rues

desquels on voit s'agiter des points noirs. Des hommes. Des hommes, représentant chacun une besogne journalière et dans chacun desquels s'agitent les désirs, les passions, les pensées, qui le poussent, qui le mènent sur sa voie. De ce mouvement incessant des corps humains et vivants, de cette circulation des artères, dans villes et villages, émane ce que nous appelons la vie de notre temps.

Transformation qu'il est presque impossible d'exprimer par des mots ou même de concevoir. Puisqu'aussi bien elle s'étend à toute l'activité de l'homme, à l'entité de notre pensée, à notre attitude, à l'ambiance qui nous entoure, à notre vie sentimentale enfin. Transformé, l'ustensile. Transformés, la demeure, l'habillement, le paysage. Transformés, les arts et métiers, les opérations de toute sorte. L'air, l'éther est saturé de messages, de lueurs, de tensions ... et tout se meut avec une bruyante vitesse.

Qu'est-il arrivé durant ces deux mille ans ?

La science a appelé à son secours nombre d'explications. L'on a dit que la technique avait dominé cette époque que l'on a nommée l'ère du trafic ; on a parlé de la période des découvertes, des inventions, de l'avènement des associations et des capitaux. Tout cela, cependant, ne réussit pas à embrasser, à circonscrire l'événement dans son ensemble gigantesque. On a proposé — et adopté dans presque toutes les langues — la dénomination de *mécanisation*, pour décrire ou plutôt pour qualifier ce processus. Mécanisation, donc, désignerait ce mouvement mondial qui, en passant par les masses, les forces vives et les organisations, s'empare de la vie et l'adapte à l'accroissement de la population, dont la densité a centuplé. Sans cet accroissement, d'ailleurs, la mécanisation ne serait point née, comme aussi, d'autre part, jamais cet accroissement n'eût été possible sans elle.

Notre esprit, toutefois, ne saurait trouver l'apaisement dans une pareille explication, qui met en avant les chiffres et les mesures, le côté mécanique du phénomène. Nous n'avons de cesse que nous ne soyons remontés aux sources spirituelles d'où découle un mouvement. Nous

savons en effet — et nous croyons — que c'est l'esprit qui fait mouvoir la matière. *Mens agitat molem.*

Si, cependant, nous entendons remonter aux origines spirituelles, nous ne saurions négliger la comparaison entre l'Occident et l'Orient. Il convient de nous rendre compte de ce contraste pour bien poser les termes de notre problème. L'Orient, en effet, est resté en contact plus direct avec la nature, à laquelle il se sent livré. A l'Orient il suffit, pour s'apaiser, d'avoir satisfait aux besoins humains, de s'être nourri, de se laisser vivre en un mot. Les forces naturelles, le supraterrestre trouvent en lui une âme réceptive et contemplative. Ceci ne suffit point à l'esprit occidental, qui est tout de volonté et d'action. Il n'entend point se lier à la nature, lui. Il veut, au contraire, la dominer, lui arracher ses secrets, la comprendre, la saisir et la régler. Il entend régner sur les hommes et sur les choses. Aussi son affaire, c'est l'action, et son effort c'est le combat. Action et combat qui ont séparé violemment l'Orient de l'Occident. Durant les milliers d'années que nous avons contemplées, l'évolution s'est accentuée toujours davantage ; s'éloignant toujours plus de la contemplation, de la réceptivité de l'Orient, l'esprit européen a glissé vers l'action, vers la volonté de régner et sur les hommes et sur les choses.

Ainsi devaient disparaître les entraves antiques : celles de la foi, de la mystique et de la mythique. A leur place l'esprit occidental a installé le doute. Il ne saurait se contenter de paraboles. Il veut arriver à ce qu'il appelle la vérité. Partant du doute, il pose la question. Et à cette question il demande une réponse. Une réponse précise, avec mesures, chiffres et preuves à l'appui.

Ainsi naquirent, dans l'Occident, les recherches, la mise en œuvre de l'esprit qui, tablant sur les capacités de raisonnement de l'homme, se tourna vers ce qu'il sentait être la vérité, parce qu'il la tenait pour susceptible de preuve. Ainsi, au cours des siècles, l'esprit occidental pencha vers l'individualisme : les traditions, les articles de foi, les liens de toute sorte, il ne les supporta plus. Il se libéra de toute communauté et il réclama pour soi la

liberté de penser, de douter et de nier. La pensée de l'Occident devint une pensée intellectuelle.

Le machinisme, en somme, c'est l'émancipation, la domination ou l'effort pour dominer. Domination pour laquelle on use de tous les moyens que met à la disposition de l'homme l'esprit réfléchissant, mesurant, scrutant, l'esprit découvreur et inventeur. Moyens qui culminent dans la domination de la matière, des forces, des masses, des mouvements et des organisations. La technique et la science sont les procédés qui donnent à l'époque sa désignation dernière. La division du travail, l'association du travail, celle des capitaux, celle des hommes sont les forces agissantes qui disposent du globe terrestre « mécanisé ».

La transformation du travail manuel de chaque individu en travail intellectuel accompagne cette évolution. Durant les siècles antérieurs, l'homme demeurait confiné dans le rayon de ses expériences ; ce qui s'accomplissait durant le cours d'une année se répétait à peu de chose près l'année suivante. L'expérience était le privilège de l'âge et confinait à la sagesse ; les vieux en savaient plus que les jeunes, ils avaient vu plus de choses qu'eux et avaient par conséquent sur eux l'avantage. C'est l'âge qui a régné sur le monde jusqu'à ces dernières décades.

La pensée d'aujourd'hui est devenue, en quelque sorte « dispositive ». Un mode de penser, autrefois réservé à un petit nombre d'hommes, appartenant à la classe des hommes d'Etat, des souverains ou des généraux. Quand, bien loin dans la Turquie, les peuples se battaient, le bon bourgeois ne voulait connaître de tout cela que ce que la feuille volante — le journal — lui apportait. Il lui suffisait d'éprouver quelque chatouillement. Quant aux événements, il ne les appréciait point. Il laissait la politique, la pensée abstraite, à ceux qui le conduisaient et il se jugeait incapable de penser à leur manière. Lorsque la carte du monde changeait, alors que les peuples, succédant à d'autres, se relayaient, alors que de nouveaux continents étaient découverts, le bourgeois, tranquillement, demeurait dans la sphère de son expérience et attendait d'être gratifié, d'un côté ou d'un autre,

d'un bois, d'un métal, d'une plante inédits. Quant à ce mode de penser que nous connaissons et qui consiste à apprécier la valeur de chaque événement du jour, ce mode de penser qui aime à se demander : que va-t-il arriver ? que pourra-t-on tirer de cet événement ? quelles conséquences aura-t-il ? quelle attitude, quelles dispositions prendrai-je à son égard ? — tout cela était parfaitement étranger à ceux qui vinrent avant nous. Aujourd'hui par contre, la pensée « dispositive » (comme je la voudrais nommer) est le bien commun de tous. J'irai jusqu'à prétendre que si la comète d'Encke devait reparaître aujourd'hui, il n'y aurait pas de fabricant de corsets qui ne se demandât : quelle influence ce phénomène aura-t-il sur ma spécialité ?

La pensée « dispositive » s'est emparée de nous tous. Tous, bon gré ou mal gré, nous avons aujourd'hui quelque chose de l'homme d'Etat, du politicien. Et nous avons peine à croire qu'au dix-huitième siècle le nombre des hommes qui, en Allemagne, pensaient comme nous, était de quelques centaines à peine : princes, fonctionnaires de cabinet, juristes et banquiers. Aujourd'hui, pas de réunion ouvrière où l'on n'entende émettre des opinions sur ce que hier a apporté et qui est examiné jusque dans ses conséquences les plus lointaines. Opinions souvent remarquables par leur esprit abstrait, leur compréhension politique et leur sens aiguisé.

La pensée « mécanisée », donc, s'est transformée en une pensée « dispositive ». Mais elle a perdu en qualité. C'est avec frayeur que nous constatons ce manque de jugement dans la façon de penser et d'apprécier les hommes, au point de vue qualitatif. Nous sommes bien jeunes, en considérant les responsabilités que nous assumons et il nous reste beaucoup à apprendre, certes. Et ce qui nous coûtera le plus à nous assimiler, ce qui exigera le plus de temps, c'est d'apprendre à juger et à estimer la qualité des hommes, des pensées et des choses.

Si, maintenant, l'époque « mécanisée » a fait sentir ses effets dans tous les domaines de l'existence, dans toutes les formes de la pensée, elle devrait avoir fourni son suprême effort, en être arrivée à accomplir non seulement la tâche

qui lui était dévolue, à savoir l'adaptation de la vie et du monde à une population dont la densité a centuplé, mais encore elle devrait, poussant au delà, avoir su réaliser ce qui constitue le principe même de son être : la vraie liberté et la vraie domination.

Elle n'y a pas réussi. La liberté qu'elle nous a apportée, en effet, n'est qu'apparente. Nous ne dépendons plus, il est vrai, des animaux et des plantes, du vent et de la pluie, du froid et du chaud, du temps et du lieu. Pas plus que nous ne dépendons du modeste rendement d'un champ ou d'un métier, puisque nous pouvons produire et consommer à l'infini. Mais c'est de notre œuvre même que nous sommes devenus les vassaux ; c'est de la machine, de la mécanique, de la profession que nous sommes dépendants. Comme nous le sommes restés ou devenus de classe sociale à classe sociale. Si nous ne connaissons plus l'esclavage, la sujétion héréditaire, nous avons une dépendance anonyme que la naissance impose à l'homme. Et nous connaissons un servage dont l'homme ne saurait s'affranchir par sa seule volonté. Il faut, pour cela, que des forces extérieures viennent à son secours et l'aident à renverser ce monopole de l'éducation, instrument et condition de la dépendance des classes sociales.

Nous sommes les serviteurs de notre labeur. On dispose de nos journées. Le travail que nous fournissons est anonyme. Nous savons sous quelle catégorie le ranger, nous connaissons la roue que nous tournons. Mais nous ne sommes point les maîtres qui commandons à ce travail. C'est lui, au contraire, qui nous commande.

Comment cette époque « mécanisée » a-t-elle agi dans les différents domaines de l'existence ? Examinons ensemble l'état de l'Occident. On nous vante le concept de la démocratie occidentale. Et je n'ai point l'intention de la rapetisser. Mais n'oublions pas, s'il vous plaît, qu'ici, presque toujours, il faut substituer au mot démocratie, pour lui donner tout son sens, celui de ploutocratie. Considérons un peu ces Messieurs de l'Ouest qui, à cette heure, disposent de notre sort. Ces hommes appartiennent à une classe déterminée, jouissent d'un bien-être héréditaire, ont une façon de penser et de vivre bien définie.

Ils ont les allures de la haute bourgeoisie. De cette bourgeoisie ils ont aussi l'éducation et les conceptions. Les peuples de l'Ouest ne sont pas leurs propres maîtres, c'est la haute bourgeoisie — celle que les Anglais appellent *Society* — qui préside à leurs destinées, au nom de la démocratie. Les peuples en question sont d'ailleurs parfaitement d'accord avec cette domination, dont ils se sont fort bien trouvés, des siècles durant. La ploutocratie, en effet, leur assure une liberté de mouvement suffisante et octroie à l'opinion publique un crédit que les systèmes autocratiques n'ont jamais accordé à leurs populations. L'Etat normal de l'époque « mécanisée », c'est la ploutocratie.

Economiquement parlant, notre époque repose sur la concurrence, celle des individus comme celle des groupements. L'homme isolé, avec ses outils, son capital et ses forces, ne peut pas grand'chose. C'est l'association qui élargit son rayon d'action. Elle réunit les individus en groupements qui prennent part au combat que se livre dans le monde la concurrence générale. Pour faire rendre aux moyens dont dispose le monde tout ce dont ils sont capables, pour employer avec fruit des forces considérables et de grandes masses d'hommes, il est nécessaire, avant toute chose, que les capitaux du monde se réunissent en groupements. Ainsi surgissent les agglomérats financiers et industriels et nous comprenons, en considérant cet aspect de notre vie économique, pourquoi l'on a donné à l'époque « mécanisée » — considérée du seul point de vue financier — l'appellation de capitaliste.

Lorsque nous jugeons l'action exercée par cette époque sur la politique nous constatons que les phénomènes qui se produisent et se sont produits dans l'économie privée, se produisent et se sont produits également dans l'économie publique, dans celle des Etats. Notre politique, en effet, transporte dans le domaine de l'économie publique les principes de l'économie privée. De même que luttent les individus, de même que sociétés et banques se font concurrence, de même luttent et se font concurrence les Etats. Ceux-là se disputent pour acquérir possession, production,

clientèle et relations, ceux-ci rivalisent pour conclure des alliances en vue de conventions douanières, pour acquérir des territoires à matières premières, des débouchés et des colonies.

Entre la politique des Etats et celle de l'individu — qui n'est plus un *zoon politikon*, dans le sens aristotélicien, mais un *homo politicus*, un lutteur, dans le sens propre du mot — il n'y a qu'une différence de grandeur. Au point de vue de la politique extérieure, les Etats sont des communautés armées en vue de la concurrence, et tant qu'ils demeurent tels toutes tentatives de restreindre pacifiquement et rationnellement les méthodes de concurrence n'ont aucun sens. Les efforts que l'on fait pour supprimer la « guerre armée » se révéleront vains aussi longtemps que la « guerre pacifique » demeurera la tâche et le but des Etats. Ceux-ci, agglomérats politiques d'intérêts économiques, se livrent combat, en libre concurrence. Les restrictions, d'ailleurs minimes, imposées à la concurrence privée, n'existent pas pour les Etats. En théorie, ils sont tenus, il est vrai, de se conformer au droit des peuples. Mais en réalité, ils marchent sous leurs drapeaux et c'est sur leurs canons et sur leurs alliances qu'ils s'appuient.

La double tension qui résulte de cet état de choses est combattue par le même moyen. Double tension : d'une part celle qui existe entre deux couches sociales, deux classes différentes de la population — car il n'est point, à l'heure qu'il est, de pays en Occident où le machinisme n'ait rétabli ce rapport de classe inférieure à classe supérieure —. Ceci, c'est la tension verticale, celle qui se fait sentir au dedans. Il y a, d'autre part, la tension horizontale. Elle exerce sa pression aux frontières, elle agit d'Etat à Etat, elle est la résultante de la concurrence entre les corps collectifs. Que cette double tension qui existe dans tout le monde occidental et partout, compensée par les mêmes moyens, le militarisme et l'impérialisme, dût aboutir à une conflagration, personne n'en doutait. Interrogez-vous. Allez au plus profond de vous-même et rappelez-vous ce sentiment éprouvé aux temps d'avant-guerre et qui rappelait celui que provoque une atmosphère surchargée d'électricité. Beaucoup d'entre vous, sans doute,

se sont alors rendu clairement compte, non seulement instinctivement, mais après réflexion et en pleine connaissance de cause, que la tension que tous les pays civilisés supportaient en frémissant devait amener une formidable explosion. Elle s'est produite ! Les puissances du centre, celles de l'Est se sont effondrées. Trois couronnes impériales ont roulé dans la poussière.

Le mot de Machiavel : « Les Etats se maintiennent par les mêmes moyens que ceux qui les ont créés » est juste quand il ne s'applique qu'à de courts laps de temps; il ne l'est plus quand c'est d'un changement d'époque qu'il s'agit. Les Hohenzollern avaient fondé notre Etat — la Prusse, puis l'Allemagne — en usant de moyens qui devançaient leur époque. Consciemment ou inconsciemment, en effet, ils avaient tiré, assez tôt et dans toute leur rigueur, les conséquences du machinisme, dont le règne approchait. Ils assirent l'Etat sur l'organisation, sur la discipline, sur l'argent, sur les armes, c'est-à-dire sur les piliers sur lesquels se fondera et devra toujours se fonder tout organisme machiné ... pour autant qu'on considère les armes comme un moyen de défense qui, le cas échéant, peut représenter, en matière de concurrence, une force reposant sur le droit ou sur le poing. Les rois de Prusse, donc, avaient tiré cette conséquence assez tôt pour que l'avance qu'ils avaient prise durât plus d'un siècle, durant lequel leur Etat demeura pour ainsi dire sans rival. Les autres peuples, en effet, furent plus longs à accomplir l'opération, à reporter sur l'Etat-entité les conséquences du machinisme. Aussi bien pouvaient-ils se montrer plus indolents. Nulle part la base de l'existence n'était plus parcimonieusement mesurée que chez nous, nulle part le poids de la population, sa densité, ne se faisaient sentir avec autant d'intensité sur le mètre-carré de terrain, de ce terrain qui contient si peu de choses dans ses flancs et a besoin de tant de renforts extérieurs. C'était donc en quelque sorte un monopole, le monopole de l'avance qu'elle avait prise, dont bénéficiait la Prusso-Allemagne. Monopole dû à l'application des principes du machinisme à l'administration de l'Etat, à sa défense et à sa politique.

Les temps, cependant, changèrent et durant la période qui marche actuellement vers son déclin, la pression, la tension dont nous parlions plus haut, ne se manifestaient plus seulement chez nous. Elles règnaient partout et plus spécialement de peuple à peuple. Dans ces conditions il ne pouvait plus être question de monopole, il s'agissait d'un bien commun entre tous les peuples. Dès lors nous ne fûmes plus le seul pays où les trains arrivaient à l'heure exacte, où les impôts rentraient régulièrement, où chaque manœuvre s'achevait en victoire et où l'industrie de l'armement était devenue un modèle.

La vertu du monopole s'était évanouie. La concurrence, force antagoniste, s'était éveillée. Et ce fut à notre tour de faire preuve de l'insouciance qui abandonnaient les autres. Notre seule pensée était de polir, d'arrondir notre édifice mécanique. Comme les peuples enfants ou tout au moins très jeunes, nous prenions plaisir aux superlatifs. Et nous prisions moins les choses de l'esprit que celles qui s'estiment en mètres, en kilogrammes ou en chevaux-vapeur. L'Etat et la politique, nous les laissions aux fonctionnaires. Le succès de la discipline avait étouffé en nous tout désir de responsabilité.

Aussi était-ce nous que la conflagration devait saisir avec le plus de violence et le plus mal arranger.

Si nous examinons la constellation européenne d'après-guerre, de l'Est à l'Ouest, nous rencontrons, à l'Orient, l'aube d'une pensée nouvelle. En 1917, quand les premières nouvelles de la révolution russe parvinrent jusqu'à nous, beaucoup eurent le sentiment qu'une nouvelle époque s'ouvrait.

« *Ex Oriente lux* », disait-on, non sans quelque vérité. L'Orient antique, en effet, s'était levé. Consciemment à demi ou à demi inconsciemment, il opposait à l'Occident sur-machiné et sur-actif le concept de la patience et de la résignation. A la violence il opposait la douceur, l'humanité au travail gagé et à la discipline, le droit de l'homme à la subordination des classes sociales.

Les événements, toutefois, n'ont pas pris la tournure que le début faisait espérer. Le Royaume de mille ans ne

célébrera pas, d'un seul coup, son avènement sur la terre. L'homme devra, auparavant, passer par bien des écoles et bien des épreuves. Aux pures inspirations qui s'agitaient obscurément au fond de ces âmes primitives, se mêlèrent bientôt des sentiments moins nobles. Le ressentiment apparut. On chercha l'adversaire et on le trouva en la personne du *burjni*, du bourgeois. Or l'appel que fait à la vengeance le ressentiment n'est jamais demeuré sans écho, dans aucun peuple. C'est dans l'accomplissement de cette vengeance que s'épuisa la révolution, c'est à elle qu'elle consacra ses forces sociales, le reste n'étant que comédie politique. Puis la nécessité de nouvelles maximes absolues ne tarda pas à se faire sentir. Tout Etat, en effet, veut se maintenir. Il doit se défendre. Or il n'y a d'autre défense que celle de l'épée. Et l'on vit ce peuple ennemi de la violence recourir à toutes les armes que l'époque du machinisme fournissait à un militarisme couvert du manteau socialiste.

A ce moment débute une troisième phase : on s'aiguille, de nouveau, vers un régime bourgeois. Aujourd'hui déjà, la vie commerciale a recommencé. En Russie (qui fut et qui demeure un pays agraire) on s'est rendu compte que pour 150 millions de paysans il y avait à peine un million d'ouvriers. On comprend aujourd'hui qu'une organisation dont ne peut bénéficier qu'un pour-cent de population est une simple façade décorative. Tout ce que savent de la révolution 150 millions de paysans russes, c'est qu'elle leur a garanti la propriété terrienne privée et qu'elle l'a agrandie. Ils récoltent leur blé tant bien que mal, comme le permet la situation et ils ont réussi à obtenir de le vendre librement, au marché, à condition de fournir à l'Etat une contribution en nature.

C'est, somme toute, une république dans le genre de celle des Boërs, avec une façade ou un vernis social tape à l'œil, mais négligé et qui s'effrite rapidement. Vernis mis là pour faire plaisir à une ci-devant classe ouvrière, qui est à peine aussi nombreuse que celle du royaume de Saxe et qui, aujourd'hui transformée, se décompose en salariés de l'Etat, en ouvriers de l'Etat et, pour une minime partie, en caste dirigeante.

Il convient toutefois de ne point méconnaître le mouvement de l'esprit qui vient de l'Orient et que l'Orient propage. Un fait s'est produit qui est de la plus haute importance. Un pays a voulu tenter sérieusement et a tenté l'essai de s'émanciper de toutes les traditions de l'Etat européen et « mécanisé ». Que cette tentative ait abouti ou qu'elle ait échoué, ce n'est pas là le point décisif. Il gît dans le fait que ce pays a voulu faire cette tentative et que, mettant en œuvre toute sa volonté, il a recherché le Nouveau sans considération des sacrifices à accomplir. Des hommes capables de telles pensées et de pareils sacrifices, représentent, pour le reste de l'Europe, quelque chose comme une conscience. Leur mouvement fait voir que l'esprit de contraste, dont l'influence s'étend sur des siècles, n'est pas mort. Sa flamme est en eux. Néfaste eût été pareille expérience pour un pays surpeuplé comme le nôtre, resserré en un étroit terrain ; mais elle est importante et grosse de conséquences puisqu'elle surgit et — selon les apparences, tout au moins — se maintient dans un pays où le chiffre de la population industrielle est minime. Où, par conséquent, il est somme toute assez indifférent en soi qu'une industrie subsiste ou qu'elle cesse d'être exploitée. Pareille expérience, dans un autre pays, eût été impossible, tout simplement. En Russie, elle a eu une valeur démonstrative et il est important qu'elle ait été faite.

Si nous passons de l'Orient à l'Occident, nous constatons une floraison de capitalisme, d'impérialisme et de militarisme telle que nous ne nous en faisions aucune idée. Des Etats qui nous semblaient parfaitement immunisés, ont fait surgir de terre leur militarisme. Les tendances impérialistes, de tout temps, ont fleuri à l'Ouest, alors que les tendances industrielles, dans certains pays, plus spécialement l'Angleterre, prenaient moins de développement. Voici que l'on a rattrappé — et largement ! — le temps perdu. Et nous voyons l'Occident trembler à frémir sous une triple cuirasse d'impérialisme, de militarisme et de machinisme, telle que l'on n'en avait jamais connue.

Et l'Allemagne est coincée entre les deux.

Nous avons fait un songe. Nous avons rêvé qu'il y avait eu une révolution. Nous nous réveillons pour nous trouver en démocratie, sans trop savoir comment cela est arrivé. La plupart vont déclarant : nous sommes bien plus mal qu'auparavant. Ce qui est vrai. Mais ils oublient, ces gens-là, qu'ils ont perdu la plus grande de toutes les guerres. Nous entrons dans la démocratie au moment où le monde occidental a presque dépassé cet état de choses ; il s'agit pour nous de rattrapper ce qu'ont appris ces peuples, au temps de Dickens et de Balzac. Cela nous sera difficile, car nous semblons manquer d'hommes. De même que nous sommes incapables de penser par échelle de valeurs, de porter un jugement appréciatif, de même nous sommes — doublement ! — inaptes à estimer les hommes au point de vue de leurs qualités. Ce pays de soixante millions d'habitants devrait, en vérité, voir s'élever ou plutôt susciter sur son sol de tout autres forces spirituelles, des volontés autrement arrêtées, si elle entend vivre sous le régime de la démocratie, d'une démocratie capable de jugement. Mais nous sommes, je le répète, des écoliers. Nous ne savons pas distinguer. Nous confondons l'homme capable avec celui qui est apprécié. Pour peu qu'un homme ait su se faire apprécier dans les milieux qu'il fréquente et pour autant qu'il n'y ait rien à objecter contre lui — comme nous disons — nous le jugeons capable. Et grand est notre étonnement quand nous nous apercevons qu'il ne l'est pas. Des hommes appréciés et auxquels on ne saurait rien reprocher, en effet, sont presque toujours des incapables, surtout chez nous. Car bien-aimé celui qui parle conformément à l'opinion de tous, l'homme médiocre par conséquent. Quant à l'irréprochable, c'est très généralement l'inintelligent. Car, chez nous, l'intelligence est un grief. Nous apprendrons tout cela, évidemment. Mais il y faudra quelques générations.

Cependant nous nous demandons : sommes-nous entrés dans une nouvelle époque, au milieu de la révolution mondiale qui a éclaté ? La société, l'économie actuelles revêtent-elles encore une forme vraiment capitaliste ? Où avons-nous, dans notre for intérieur tout au moins, dépassé cette époque ?

Je ne crois pas que nous puissions le dire. Ici apparaît le fait que les époques ne se déroulent point par tranches bien déterminées. Transition dans tous les domaines : en politique, sur le terrain de la *self*-administration, sur celui du travail théorique, de même qu'en ce qui concerne la mise au point psychologique. Dans l'économie, enfin. Mais, en ouvrant toutes les écluses aux controverses de l'esprit, en faisant retentir les salles de réunions et les assemblées du choc des opinions, nous arrivons à avoir des vues d'ensemble, et des concepts se dégagent qui, longtemps encore, seraient demeurés dans les limbes, si nous avions continué à couler nos jours dans la paix, dans le confort et dans le silence, sous l'égide d'héréditaires autorités.

L'esprit, les tendances révolutionnaires, aujourd'hui, se sont évanouis. Il n'y a plus en Allemagne, actuellement, de force révolutionnaire sérieuse, telle qu'on puisse attendre d'elle une transformation de principes dans l'ordre économique et social. La critique qui, aux jours de la révolution, s'emparait de tout ce qui était ou avait été, s'épure. Elle s'épure même un peu trop, peut-être. En ce qui concerne le capitalisme, contre lequel se dirigeaient toutes les attaques, je crois que le moment est venu, aujourd'hui, où l'on peut donner en toute impartialité, une image de ce qu'il a fait, exposer sa tâche et montrer à quelles formes on peut l'amener.

Depuis l'époque des grandes découvertes, au XVe et au XVIe siècle, l'ère des conquistadors, en Europe, n'a point cessé. D'année en année, de décade en décade, les conquêtes et les acquisitions, dans tous les domaines, ont été la tâche que se sont imposée à elles-mêmes les races européennes, obligées de trouver une compensation à la surpopulation. Le « conquistadorisme » a été l'essence de l'évolution capitaliste. Les hommes, les intérêts, les instruments du travail et les capitaux se sont associés. Des agglomérats d'une puissance formidable, des sociétés, des associations, des consortiums ont surgi, qui se sont donné pour tâche de découvrir, de rechercher, de conquérir et d'acquérir. Ils jetèrent des ponts entre les continents, ils pénétrèrent dans tous les pays inconnus, ils créèrent

des voies de communication et des ports, des colonies et des factoreries, des fabriques et des établissements, ils transformèrent des villages en villes et des villes en cités mondiales. Toute idée qui, du point de vue de l'économie publique (ainsi disait-on) se révélait plausible — son rendement servait en cela, à bon droit, de critère — trouvait moyen de se réaliser. Les capitalistes, conquistadors de grand style, n'avaient que faire de l'épargne. Pour eux il était plus important de s'ouvrir un débouché, d'exploiter une invention ou de créer une industrie apte à nourrir des milliers d'hommes que de mettre quelques écus de côté. Leur tâche n'était-elle pas définie par le programme machiniste ? N'était-elle pas, d'ailleurs, un chapitre du programme d'ensemble dont nous avons parlé et qui comportait la résolution de ce problème : trouver des ressources pour les races de l'Ouest, pour ces populations dont la densité s'était accrue au centuple, qui s'étaient multipliées à l'infini.

En fait le capitalisme a réussi à fournir la nourriture, le vêtement, le logement, les moyens de communication aux millions de nouveaux-nés d'une population dont le nombre allait toujours croissant. Pour cela il s'est emparé de la vie et de la pensée, il nous a dressés à agir et à penser « dispositivement », il nous a enseigné les conceptions abstraites et nous a appris à évaluer tous les événements et tous les faits. Il a éveillé en nous le sentiment que nous étions, tous tant que nous sommes, les administrateurs des fonds, des moyens à nous confiés, il nous a attelés au travail mondial. Chacun de nous, celui-là même qui accomplit le travail d'esprit le plus abstrait, le plus pur, participe activement ou passivement au formidable mouvement de production qui s'effectue dans le monde. Il n'était pas possible d'accomplir ces tâches par d'autres moyens, sous d'autres formes que ne l'a fait le capitalisme. Le tissage à main, le rouet installé dans la chaumière n'auraient jamais suffi à satisfaire les besoins de millions d'hommes, obligés de se vêtir. Les forêts de l'Europe, à elles seules, n'auraient jamais pu nous fournir de quoi construire des maisons. Jeter des ponts sur des fleuves, entourer le monde d'un réseau de voies ferrées eut été impossible, si des

hauts-fourneaux n'avaient pas fondu le minerai, si des usines n'avaient pas laminé l'acier.

Comment aurait-on pu assurer la subsistance du monde occidental si le rail n'avait relié les pays, le navire à vapeur les continents ? Capitaux, chevaux-vapeur, matières premières et multitudes d'hommes, ce sont-là les puissances et les masses qui ont dû être mises en branle.

Ces tâches, le capitalisme les a remplies. Et à relativement bon compte, pouvons-nous ajouter. Ce qui semble un paradoxe. Combien souvent, en effet, entendons-nous parler du luxe inouï, de la prodigalité démesurée du capitalisme et de ceux qui s'asseyent à sa table. Le capitalisme, pourtant, a gardé pour lui une part extraordinairement minime de ce qu'il produisait. Non point par générosité, par désintéressement. Mais parce que cela était de son essence même. Un nombre d'hommes relativement restreint, quelques dizaines de milliers, étaient responsables de l'économie de leurs pays. Ils ont employé beaucoup de choses pour eux-mêmes, assurément. Mais ce n'était là qu'une faible partie de ce qu'ils contribuaient à produire. Le reste, on l'a accumulé. On l'a replacé dans les machines, les cheminées, les fabriques, les bateaux, les chemins de fer, les maisons. Dans le processus du capitalisme, le capital, en se multipliant, aboutit à une prodigieuse accumulation de richesses. Mais cette accumulation elle-même était indispensable. Si les usines, ces magasins de travail cristallisé[1], n'avaient pas été disponibles, comment la production aurait-elle pu se maintenir à la cadence, fournir ce qu'elle devait ? Sans ces accumulations de capitaux — pour employer le langage de la finance — sans ces accumulations d'outils et de constructions — pour employer celui de l'économie — il n'était pas possible d'accomplir les tâches dont j'ai parlé. L'esprit conquistador, qui domine cette époque, ne peut donc être traité de prodigue, puisqu'il ne gaspilla pas ce qu'il acquérait et ce qu'il agrippait, mais l'accumula et le restitua à la circulation économique. On ne saurait dire, toutefois, qu'il ait agi dans le sens de l'épargne, puisqu'aussi bien il pouvait puiser à pleines mains et

[1] Il faut mettre cette expression, à laquelle tient M. Rathenau, en rapport avec celle de K. Marx : *geronnene Arbeit.* (N. D. L. R.)

qu'il n'avait point à se préoccuper de l'effet utile. L'on visait bien plus à ouvrir des débouchés, à acquérir, à conquérir qu'à se concentrer dans une sorte d'économie intérieure. Un nouveau débouché économique, en effet, faisait progresser davantage la production du monde, que l'épargne pratiquée de façon méthodique et intensive. Les nouveaux marchés économiques réclament du travail extensif et ce n'est que lorsqu'il n'y a plus rien à conquérir, que commence l'intensif. Or, pour la conquête, aucun moyen ne se révélait aussi efficace que le *struggle* individuel de la concurrence, que la liberté personnelle illimitée. Libéralisme, impérialisme, « conquistadorisme », régime de la concurrence et capitalisme ; tout cela, au fond, est de même essence. Ce sont les caractéristiques des époques de conquête et d'acquisition.

Si l'on n'avait pas donné libre essor à ces forces, on n'aurait pu songer à nourrir et à faire subsister les masses qui peuplent nos continents.

A ceux qui demandent : ce régime-là doit-il continuer, se perpétuer ? la première chose qu'il faut répondre est celle-ci : la mécanisation elle-même ne saurait être abolie, car le machinisme, c'est la réponse de l'homme au nombre. Ce nombre, ce chiffre de population est donné. Et, pour le compenser, il n'y a qu'un moyen, à savoir l'organisation mécanique du processus vital. Mais cette organisation, s'édifiera-t-elle selon l'ancienne méthode du capitalisme ?

La tâche, en un certain sens, s'est transformée. Les temps de l'acquisition en grand sont passés. Et non seulement pour nous et pas seulement à cause de notre faiblesse politique. Le nombre des territoires encore vierges a diminué, le monde est réparti, à peu de chose près. Ensuite de la guerre, nombre de pays autrefois en état de dépendance économique sont devenus autonomes ; eux qui représentaient jusqu'ici des marchés absorbants, jouent leur rôle sur le marché mondial. Ce sont des concurrents. Le progrès de la technique ne demeure point immobile. Mais son allure s'est ralentie. Preuve en soient les frais énormes qu'exigent les constructions modernes, le temps qu'elles mettent à se développer. Considérée au point de vue économique, donc, l'époque qui vient n'est

plus dominée par la préoccupation des méthodes extensives et acquisitives, mais par celle des méthodes intensives et concentrées. Sa tâche commence précisément là où gît le point faible de l'individualisme capitaliste, dans l'organisation. C'est en se préoccupant de cette tâche d'organisation, non seulement dans la production, mais aussi dans la consommation et le trafic, en se préoccupant de mettre le travail de la communauté à la place de celui de l'individu — associé, le cas échéant — que cette époque nous oriente.

Dans l'âme de la collectivité, cependant, de vagues aspirations qui tâchent à s'exprimer, ont marché de pair avec cette reconnaissance, cette perception des faits intellectuels. Nous sentons fort bien que dans ce délire de la concurrence et de l'acquisition, les droits de l'homme n'ont point été tous mis en valeur. Nous ressentons plus clairement qu'autrefois que l'homme — et l'homme seul — est la fin de toute économie publique. L'économie publique ne saurait être, elle-même, une fin en soi. Nous parlons de nos professions comme de quelque chose qui est en dehors de nous, qui nous domine, comme de quelque chose d'objectif, d'inévitable. Certes, nous sommes créés pour le travail. Mais le travail a été créé pour nous. Pour qui sommes-nous là, en dernier ressort, si ce n'est pour l'humanité ? Non, ce n'est point pour garder des machines qui se rouillent, pour surveiller des marchandises qui pourrissent que nous vivons. Nous vivons pour l'esprit, voilà notre but final. Voilà notre responsabilité.

L'économie générale, par conséquent, ne saurait demeurer uniquement une joute, un concours. Il serait inadmissible de concevoir la vie économique comme devant être, dans tous les temps, une sorte de diminutif de celle des Etats en concurrence, comme une lutte de tous contre tous, sans effusion de sang. L'économie doit se borner à ce qui est nécessaire, soit à produire les denrées ou les marchandises dont l'homme a besoin pour vivre. Sa tâche, c'est de produire et non pas de combattre.

L'économie générale, par conséquent, ne saurait plus demeurer affaire de l'individu isolé. Elle doit être celle de

la communauté. Non pas qu'il doive s'agir, pour le moment, d'étatiser les moyens de production. Cela ne sera le cas ni dans des années, ni dans des décades. Non, ce qu'il faut, c'est ne plus laisser à l'arbitraire du particulier le droit de disposer comme il l'entend des ressources économiques. Qu'on ne le laisse plus construire, sans rime ni raison, des fabriques ou fonder des entreprises, user de ses biens avec prodigalité ou contrairement aux règles de la saine économie. Tout cela ne dépendra plus de l'arbitraire. Ce sera affaire de conscience, générale et bien ordonnée.

De même nous nous rendons compte, peu à peu, que la suprématie ne saurait demeurer, à la longue, le monopole d'une classe. L'entrave des privilèges, séparant les différentes couches sociales, doit disparaître, supprimée par une société nouvelle qui octroiera à chacun la possibilité et la responsabilité de choisir la profession qui lui convient. Nous sentons que notre vie collective n'est pas seulement une association contractée dans le but d'arriver à acquérir certains biens, la plupart de nature matérielle ; nous sentons également que dans cette vie collective, le cœur et l'esprit n'ont pas la place qui devrait leur être dévolue, parce que nous ne nous réunissons qu'en associations purement occasionnelles, extérieures en quelque sorte, et qui n'ont pour objet que le travail, le lucre, les études ou la politique. L'existence collective, cependant, ne trouve sa véritable expression, la seule digne d'elle, que dans une communauté bien amalgamée et qui repose sur le principe de la solidarité, de la commune responsabilité et de la confiance réciproque. C'est ici le plus violent contraste avec notre époque de lutte individuelle, de concurrence capitaliste, de « droit des coudes ». Nous sentons également que le nationalisme, lui aussi, n'a pas pris sa forme définitive. Ce composé de concurrence armée que nous appelons aujourd'hui l'Etat est un anachronisme. Il en est resté au droit brutal du moyen-âge. Dans les jours à venir, après de longs combats, s'établira, entre les nations, un nouvel équilibre, basé sur la répartition du travail. Les biens matériels, les intérêts seront communs à tous, comme le sont, aujourd'hui déjà, les sciences

et les arts. Emettre pareille opinion en un jour comme celui d'aujourd'hui, alors que partout se lève une moisson de haine, est à coup sûr téméraire. Il est permis de l'émettre, cependant. Non point que nous fondions notre espérance sur l'utopie, mais parce qu'il faut créer cette utopie, qui donne à la vie humaine un but et une valeur.

Si, partant de ces considérations, nous examinons les dogmes du marxisme orthodoxe, nous sentons fort bien qu'ils ne concordent point avec nos sentiments. La guerre nous a appris à connaître l'organisation poussée jusqu'à ses extrêmes limites. Nous ne voulons point transformer l'humanité en une armée de fonctionnaires. Certes, nous n'entendons pas prendre ainsi la défense de l'individualisme capitaliste, pas plus que nous ne songeons à remettre aux fonctionnaires le peu d'initiative qui nous reste. Le fonctionnaire, celui de l'ancien Etat prusso-allemand plus spécialement, était certes un homme très consciencieux, digne de respect. Mais on ne lui demandait point d'initiative. Il n'eût pu la fournir, d'ailleurs. Et nous nous préparerons toujours des désillusions en demandant à des fonctionnaires, non point ce qu'ils sont capables d'accomplir, souvent de façon parfaite, c'est-à-dire des besognes administratives, mais ce qu'ils ne peuvent fournir, à savoir de l'initiative, le goût du risque, de la décision rapide et une compréhension intuitive de l'avenir. Nous ne sommes pas près de nous acheminer vers une société qui mettra la mécanisation organisée à la place de la personnalité.

La dogmatique du socialisme, toutefois, a éprouvé un autre mécompte, qu'elle surmontera, mais qui, pour le moment, l'entrave. La base scientifique du dogme socialiste, en effet, c'est la notion de la plus-value. Or, cette notion s'est évanouie au moment même où la recherche scientifique exacte s'en est occupée. La plus-value, à la vérité, existe. Mais elle est insignifiante, elle a, jusqu'ici, servi à l'accumulation dans une mesure telle que la science marxiste ne s'en doutait point.

La théorie qui admettrait que l'expropriation de la plus-value modifierait quoi que ce soit à la structure économique, à la répartition des richesses ou au bien-être général,

commettrait donc une grave erreur. Si l'on voulait soustraire la plus-value à sa tâche qui est de favoriser l'accumulation, il en résulterait une rapide et continuelle décadence de notre stock économique. La démolition des fortunes par trop exagérées peut être considérée comme une exigence de la justice. Mais cette abolition découle des nécessités de la politique fiscale, non point dans de celles de l'ordre économique. Et qu'on n'aille pas croire que cette démolition apporterait une sensible amélioration au sort de la communauté. En aucune façon. Les calculs ont démontré qu'il ne s'agirait là que d'appoints infinitésimaux.

La plus lourde erreur de la dogmatique socialiste, cependant, a consisté à croire qu'une organisation meilleure de la société, quelle qu'elle soit, était par elle-même en mesure d'accélérer la production, d'améliorer ainsi le sort matériel de la communauté et la mettant en état de consommer davantage. C'est le contraire qui est vrai. A conditions techniques et physiques égales, c'est uniquement l'état des stocks et l'intensité du travail, c'est-à-dire le degré de son rendement, qui déterminent le bien-être d'un pays. Tout passage à une nouvelle forme de société — pour autant que celle-ci doit avoir un caractère de liberté plus accentué que la précédente — entraîne nécessairement un excès de la consommation aux dépens des stocks et une réduction de l'intensité du travail. Or l'accroissement du rendement du travail — qui est illimité et qui constitue notre seul salut et notre tâche suprême, au point de vue économique — n'est point le privilège de telle ou telle forme de société — aussi bien se peut-il réaliser dans toutes ! — mais c'est affaire d'ordre économique. Aucun de ceux qui préconisent une société nouvelle, aucun de ceux qui s'en font les champions, quel qu'il soit, n'a donc le droit de promettre à ses partisans des progrès économiques qui résulteraient purement et simplement de cette réforme elle-même.

La dogmatique socialiste, donc, a échoué. Il lui faudra ajouter de nouveaux piliers, de nouveaux chevrons à son édifice. Le système gagnera en solidité quand il

aura réussi à remplacer ses prétentions scientifiques par une doctrine robuste qui ne reposera point sur la question du mien et du tien.

Pour l'instant, nous ne mettrons point de théories en pratique. Il y a eu un moment où il aurait été possible à l'Etat d'imprimer au développement économique une allure plus rapide. C'était aux jours où le socialisme politique, dans le Reich et ses Etats, était au pouvoir. Il a dédaigné de le faire, j'ignore pourquoi. Il a préféré pratiquer la politique du tout ou rien et il a refusé d'instaurer un régime de communauté qui, à la vérité, n'eût point été celui du marxisme intégral, mais en quelque sorte une transition entre le régime capitaliste et celui de l'avenir. Le moment a passé. Il ne reviendra pas de sitôt. Ce qui n'est peut être pas un malheur. Il est nécessaire, en effet, que la transformation de la pensée précède celle des institutions. La science n'avait pas préparé le terrain. Pour des raisons que je ne veux point approfondir, on s'était contenté de s'occuper des questions du jour. Ceci est également vrai pour la science officielle (et officiellement favorisée), laquelle s'était d'ailleurs proclamée le défenseur du régime actuel, et pour cette pléïade de publicistes, insupportable et frondeuse qui avait pris son parti de l'économie « hautement mécanisée » et hautement capitalisée et qui avait renvoyé à des temps meilleurs — quand elle ne l'avait pas abandonné ! — l'espoir d'y apporter un changement.

Survint l'inattendu. Et lorsqu'on tenta de porter devant le grand public des idées mûries dans le silence, ce forum, comme le gouvernement, n'était pas préparé à les recevoir.

Autre considération. Ce n'est que peu à peu que nous nous sommes rendus compte des chiffres effroyables qui détermineront notre sort pendant les prochaines décades. Nous commençons à comprendre quels ravages a faits la guerre, non seulement chez les autres ou chez nous, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. Il s'agit de faire un effort d'adaptation prodigieux pour remettre ce pays sur pied et ce serait une lâcheté sans égale de ne pas se représenter clairement que la question

du *to be or not to be*, pour nous dépend de notre seule volonté de déployer une surhumaine énergie. Comme il ne s'agit plus seulement ici de reconstruire le monde, mais que c'est notre existence même qui est en jeu, une question doit primer toutes les autres: celle de la productivité. En admettant que nous reconstruisions aujourd'hui notre économie, que nous modifions complètement notre organisation sociale, deux choses sont certaines. Cela n'irait pas sans apporter de graves perturbations dans notre production économique. On l'a bien vu à l'Est. Mais il y a plus. Le processus de l'accumulation, le progrès du bien-être sans lequel une société — tout au moins une société qui va s'accroissant — ne saurait vivre, sera arrêté au moment le plus critique. Si nous consommons tout ce que nous produisons, les stocks disparaîtront et ce sera le fin de notre développement économique. Un pays comme le nôtre devrait consacrer au moins le sixième de ce qu'il produit à améliorer, à compléter et à étendre son outillage productif, lequel consiste en constructions, en établissements, en machines, en stocks et en valeurs agricoles. Cela, nous l'avons fait au temps de la prospérité. Aujourd'hui, alors que notre production a baissé dans des proportions énormes, il est plus nécessaire que jamais de soustraire à la consommation une part considérable de la production, pour la remettre à l'accumulation. Or c'est précisément sur cette part que nos adversaires émettent des prétentions. Nous risquons bien de n'en garder que fort peu...

Il est hors de doute, par conséquent, que la première des tâches de notre reconstitution économique consistera à intensifier la production et, comme notre capacité de travail est limitée, il s'agira d'augmenter son rendement. A cet égard nous sommes beaucoup plus en retard que nous ne voulons nous l'avouer. Le grand capital n'avait qu'à tendre la main, qu'à se servir. Il était Midas. Tout ce qu'il touchait se transformait en or. Créant des valeurs partout où il mettait la main, peu importait qu'il n'allât point jusqu'à l'extrême limite, dans la recherche de l'effet utile. C'est aussi pourquoi notre système de production ne se conforme pas suffisamment aux principes de l'économie. Contraire-

ment à ce que l'on nous apprend dans nos écoles où l'on proclame que notre système de production est arrivé au plus haut stade de développement, nous sommes, il convient de nous l'avouer, des débutants. « Fier si je me compare, humble si je me considère », a dit Pascal. Parole qui peut s'appliquer à notre système de production, lequel nous flatte, quand nous comparons, mais dont nous trouvons le rendement insuffisant quand nous nous considérons. Ce n'est point mon intention d'exposer ici dans quels domaines et par quels moyens on peut apporter remède à la situation. Une chose, cependant, est claire. Le gaspillage de travail, de forces et de matières ne résulte pas seulement de machines défectueuses, mais bien — et en premier lieu — d'un système de production irrationnel. Il faudra que naisse une science nouvelle, une science de la production, dont les premiers éléments sont à peine fondés. Il faudra partir de cette unité sur laquelle nous pouvons tabler, la seule qui demeure irréfragable : l'heure-travail. Un fait est évident : nous avons soixante millions d'hommes. Les adultes — soit 15 à 16 millions de travailleurs — sont en mesure de fournir chacun 2000 heures de travail par an, avec la journée de huit heures. Cela, nous le savons. La seule chose qui soit assurée, donc, c'est que nous disposons de 32 milliards d'heures de travail. C'est ici que doit intervenir la science de la production, pour montrer de quelle façon tout notre appareil d'apprêt et de consommation, toute notre activité productrice doivent se modifier pour tirer de ces 32 milliards d'heures de travail les quantités et les sortes de produits dont nous avons besoin. Cela, en ménageant le travailleur, ses muscles, ses nerfs et son âme. Ce problème, jusqu'ici, n'a été posé ni en Allemagne ni autre part. Et l'on peut s'étonner à bon droit qu'à la conférence de Bruxelles où il s'agissait d'établir la capacité de rendement du peuple allemand, ce mot d'heure de travail n'ait pas même été prononcé. On a réparé jusqu'à un certain point cet oubli au cours de délibérations ultérieures, il est vrai, et l'on a établi des statistiques fort précieuses touchant la valeur productive de l'heure-travail, jusqu'ici. C'est là-dessus que devra se concentrer notre économie future : politique de

production, adaptation au chiffre effectif de nos heures-travail, intensification du rendement humain.

Ceci, toutefois, s'annoncera tout d'abord par le moyen de l'économie privée, je le dis sans allégresse. J'étais de ceux qui espéraient qu'on procéderait à la reconstitution de notre économie en abordant le problème dans son ensemble. Toutes forces réunies, usant de l'initiative particulière et de la volonté nationale. Ce n'a pas été le cas. C'est donc à l'économie privée qu'il a fallu recourir et c'est sur elle que nous comptons. On emploiera des moyens connus, organisation, concentration, déjà en usage mais qui devraient s'accroître dans de puissantes propositions. Ceux qui réclament, pour l'avenir, une transformation radicale, principale, de notre économie, tireront de ce qui se passe l'espérance que toutes les expériences qui vont être faites seront glaise à modeler dans les mains du législateur futur. Ce législateur, hélas! nous ne l'avons pas encore aujourd'hui et nous ne pouvons point nous attendre à le voir paraître ces prochaines années.

Aujourd'hui déjà, cependant, l'Etat, qu'il le veuille ou non, ne saurait rester à l'écart. Une politique de production rationelle ne saurait se constituer qu'en rapport avec une politique de consommation et de répartition rationelle. A l'Etat de régler celle-ci au moyen des ordonnances d'importation et d'exportation, au moyen de la législation douanière et fiscale.

Si les premières transformations, dans le domaine de la production, doivent partir de l'initiative privée, nous pouvons tenir pour certain, toutefois, que ne disparaîtront plus de la conscience publique toute une série de principes modifiant le concept de l'économie privée d'autrefois.

L'idée de démocratie a pénétré plus profondément dans la vie économique que dans la vie politique, l'idée de la coopération paritaire entre les deux couches de notre société s'est réalisé. Non sans lacunes, non sans heurts et non sans frottements. Mais il s'est réalisé. Le concept d'un minimum nécessaire à l'existence ne disparaîtra plus. Aucune conjoncture économique, quelle qu'elle soit, ne pourra plus permettre, dorénavant, de refuser à l'homme ce qu'il lui faut pour vivre.

La notion selon laquelle la vie ne peut plus être simplement une lutte pour les objets de consommation fait également son chemin. Une existence qui se borne à consommer au jour le jour et qui est dépourvue de loisirs n'est pas digne de ce nom. Si même, en fin de compte, il ne devait pas rester grand chose de nos tentatives économiques, notre époque pourra revendiquer le mérite de s'être, pour la première fois depuis des milliers d'années, attaquée à un grave problème : ménager les forces du travailleur, lui accorder le repos et le loisir nécessaires, en introduisant la journée de huit heures internationale. Le moment choisi, en vérité, a été paradoxal. N'est-ce pas, en effet, une sorte de contradiction que d'abréger la durée du travail juste au moment où le monde entreprend de se reconstruire, alors que le maximum de rendement est exigé ? L'histoire ne choisit pas toujours l'instant qui semblerait logique. En exigeant cette fois-ci une augmentation de rendement au moment où s'abrège la durée du travail, elle nous montre, avec autorité, qu'il s'agit pour elle d'augmenter l'intensité même de ce rendement.

L'idée du droit à la jouissance a subi, elle aussi, une transformation. Nous avons modifié notre manière de voir touchant la prétention de jouir d'un revenu démesuré et ne provenant point du travail. Nous ne reconnaissons plus le privilège de famille, ce privilège qui permettait de posséder et de consommer sans fournir de travail et sans se donner de peine, un siècle durant, et cela parce qu'autrefois un ancêtre a acquis de grosses richesses. Nous ne reconnaissons plus fondée la prétention de celui qui déclare : je dépense, je gaspille mon bien comme je l'entends ; ma façon de gérer mes biens est affaire à moi et à moi seul... Conception, je ne dirai point acceptable, mais explicable à une époque où l'on ne pratiquait l'économie nationale qu'en théorie et où l'on n'avait qu'à puiser à pleines mains. Conception criminelle à une époque où la détresse obliger à donner toute leur valeur aux solidarités économiques. Tout ce qui se consomme est pris à une masse commune et fort exiguë : ce qui est employé mal à propos ou anti-économiquement quelque part, fait défaut autre part. Tout bien usagé est prélevé sur la réserve commune et

c'est le devoir de chacun de considérer, à chaque instant, si le bien qu'il prélève, il peut le prélever en pleine responsabilité. Responsabilité dont il se rendra compte de la façon la plus adéquate en se demandant si ce bien qu'il prélève est nécessaire à son existence et à ce qu'on demande de lui.... et s'il ne fait pas gravement défaut à d'autres. Les mêmes considérations se posent quand il s'agit d'employer des ressources à des entreprises générales.

Des conceptions, des tendances différentes s'introduiront ainsi dans notre vie économique et en modifieront la structure intérieure, même si nous devions demeurer hostiles à des transformations de principe. Le genre de vie lui-même subira le contre-coup des charges qui nous sont imposées. Maintenant déjà, on voit paraître une tendance au puritanisme. Elle ne réussira point à supprimer le luxe insolent qui s'étale dans les grandes villes. La « balkanisation » de l'Europe, en effet, n'est pas politique seulement ; elle s'étend aussi au domaine moral. Mais ces dégénérescences joueront le rôle de vices tolérés et leur pratique sera rendue plus difficile par la loi. Ce ne sera plus comme aujourd'hui, alors que ceux qui s'y adonnent le font en invoquant leur bon droit et en tapant sur leur bourse bien garnie.

Les pays anglo-saxons n'ont pas eu à regretter la période de puritanisme par laquelle ils ont passé. La meilleure des quelques bonnes choses dont nous avons goûté depuis la fin de la guerre, nous la devons à une répercussion de cette époque-là : au travail des quakers.

Si notre existence doit se modeler sur des formes plus sévères, si, grâce au sentiment toujours croissant de la responsabilité qui nous incombe en ce qui concerne la production et la consommation, grâce à l'apparition de nouvelles tendances dans le processus économique, grâce à la pression de l'extérieur et aux soucis de l'intérieur, notre existence, au lieu d'être extensive comme autrefois, peut devenir intensive, dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire qu'elle se reploie sur elle-même, qu'elle regarde en soi, nous aurons là une garantie morale, et partant absolue, de notre avenir. A Londres un homme d'Etat en vue, ironi-

quement, a posé à l'un de nos négociateurs cette question : « De quand date l'histoire du monde ? Quand a-t-elle commencé ? » Question à la Ponce-Pilate. Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que l'histoire du monde ? Questions auxquelles il est impossible de répondre. Mais on peut rétorquer : Que l'histoire du monde ait commencé ou non, elle n'est point encore achevée, en tout cas. Un pays comme l'Allemagne n'est pas perdu, s'il ne s'abandonne pas. Nous sommes soixante millions et nous savons qui nous sommes. Il est un mot auquel nous avons cru durant longtemps : Le bon Dieu, disons-nous, est avec les gros bataillons. Mot frivole. Celui qui est vrai, c'est celui-ci : Le sort est avec celui qui a le sentiment le plus profond de sa responsabilité. Notre mission, donc, n'est point achevée. Pas plus que ne l'est l'histoire du monde. Je dis cela en pensant, cela va sans dire, à des œuvres de paix, à l'évolution de l'histoire et à la justice immanente.

Nous avons considéré le rôle du grand capitalisme dans notre vie « mécanisée ». Et nous ne saurions guère arriver à la conclusion que cette époque, aujourd'hui, a pris fin. Il semble que des époques semblent monter vers leur zénith, alors qu'en réalité elles ont déjà fait place à d'autres. Quant à moi, je crois que le grand capitalisme se manifestera encore sous ses formes les plus puissantes. Ses formes, dis-je, car bien des choses, déjà, s'attaquent à son essence même. Par la suite, lentement, il se transformera en un capitalisme collectif, en un capitalisme où les responsabilités seront en commun.

Nous marchons vers des temps difficiles. Il est possible que notre culture tombe plus bas que nous ne l'attendons. Nous ne savons point ce que sera la génération future. Mais nous savons que l'accroissement de notre population va se ralentissant et nous savons aussi qu'une génération a été gravement lésée dans son développement. Et nous savons, surtout, que notre pays est appauvri, et qu'il devra lutter âprement pour conserver le progrès des traditions et des instruments de travail, qui marche parallèlement à celui des générations humaines. Pour les outils que nous employons, en effet, s'opère un travail de génération pareil à celui de l'homme.

Un bon outil en engendre de bons, un outil grossier ne saurait en produire que de grossiers. Une interruption dans la tradition, en ce qui concerne l'habileté manuelle, l'instruction, le savoir, le jugement, le bon goût, une paralysie de l'outil représentent un danger presque aussi grand que celui qui résulte d'un affaiblissement, d'un ralentissement des générations humaines. Il y a danger de voir baisser le niveau de la culture et cela non pas seulement chez nous.

Quoiqu'il en soit, nous ne pourrons nous dérober à la mécanisation. Avant comme après, nos territoires demeurent surpeuplés, et c'est pourquoi nous ne saurions supprimer la machine, revenir au rouet et à la chandelle. Nous ne pouvons pas davantage réaliser ce romantisme, dont beaucoup d'entre nous rêvent aux heures paisibles : ce retour à la nature, cette retraite dans un coin de terre, loin du bruit des machines et des exploitations industrielles. C'est là un songe qui n'est pas seulement inoffensif, mais encore dépourvu de vérité. L'homme qui se retire dans un paradis artificiel, se nourrit de la sueur des autres, qu'il le veuille ou non. Ne prend-il avec lui que le strict nécessaire : une pioche, une pelle, un livre, une allumette, il n'en demeure pas moins et malgré tout l'usufruitier de la mécanisation. Ces objets, en effet, n'auraient pu être créés si l'époque de la mécanisation ne leur avait donné sa sueur. Celui, donc, qui court se réfugier dans un paradis artificiel n'est point un homme sauvé. C'est un déserteur, un parasite. Nous ne pouvons renoncer à la mécanisation. La machine continuera à exister. Seulement elle ne doit pas être, comme la baguette magique, notre démon, mais bien notre outil seulement.

Le processus de la mécanisation a quelque chose de redoutable et il comporte certains dangers. Mais en tant qu'inéluctable conséquence, en tant que compensation à ce phénomène naturel qu'est l'accroissement de la population, il doit être considéré lui-même comme un phénomène naturel, dont il a le caractère, d'ailleurs. Vouloir en déduire des raisons de prendre le monde en horreur, de désespérer de l'avenir, de croire à la décadence

de l'humanité, c'est — comme tout pessimisme — s'abandonner, se condamner soi-même.

L'homme peut diriger à son gré maint phénomène naturel. Il en est d'autres auxquels il lui est possible de s'adapter. Mais la création elle-même ne saurait être soumise à aucune critique. Critiquer la nature, c'est se critiquer soi-même. Enfantillage que de trouver la lune fort jolie, mais de la souhaiter un peu plus petite ou de déplorer que la terre ne tourne pas plus rapidement autour du soleil. La nature exige le respect, même là où elle nous impose des désagréments.

C'est la nature, les ressorts humains et l'esprit qui ont voulu que s'accrût la population, selon les lois de la fécondité. Si cet accroissement est devenu considérable proportionnellement au terrain dont on dispose, il augmentera d'ailleurs encore sur toute la terre habitable et, s'il nous oblige à compléter l'œuvre de nos corps par celle des outils et à mettre à notre service les forces et les masses, nous n'avons pas à nous plaindre, mais bien plutôt à considérer le fait comme un anneau dans l'évolution humaine, en éprouvant du plaisir, voire quelque fierté, d'avoir part à un acte créateur sans précédent et sans exemple sur la terre.

Nous devons toutefois faire usage du droit dont jouit chaque être pensant, même dans la détresse. Celui de réfléchir. Toute époque naturelle commence par la détresse, c'est elle, au fond, qui amène chaque être à un degré supérieur. Au début de toute époque de l'humanité, cependant, il n'y a pas seulement une détresse, mais aussi une révélation.

Laquelle éclaire à la lumière de la critique l'époque parcourue. Cette critique peut et doit être partiale, comme l'est le jugement des fils à l'égard des pères. Elle fait, en effet, œuvre de détachement. Dans le passé, elle aperçoit plus d'ombre que de lumière. Regardant devant elle, scrutant, elle est impatiente de lumière. Elle fournit des preuves de sa force vitale à laquelle elle emprunte le droit de nier l'autre, dans les temps à venir.

Ainsi nous jugeons d'après ses faiblesses l'époque qui se déroule et nous réclamons de celle qui vient la réalisation de nos ardents désirs. Nous ne voulons plus qu'elle soit une

époque de combat, de concurrence, de rivalité pour la puissance personnelle, les biens et le bonheur, caractérisée par l'interdépendance de l'homme et de la machine. Ce que nous demandons, c'est que vienne l'ère du travail et de la responsabilité en commun. De la responsabilité de tous pour un et d'un pour tous, de la solidarité dans l'heur et le malheur... afin que place puisse être faite à la voie spirituelle, à celle de l'âme.

Walter RATHENAU.

(Traduction de René Gouzy).

LES CHRONIQUES NATIONALES

ALBANIE

Dix années d'histoire albanaise

Il y a moins de dix ans, si l'on avait demandé à n'importe qui quelles sont les frontières de l'Albanie, il vous aurait répondu sans hésitation que ce pays est compris entre le Monténégro et la Serbie au nord, la Grèce au sud, l'Adriatique à l'est, et qu'il est délimité à l'ouest par une ligne presque directe allant du point le plus méridional de la Serbie (la Serbie d'avant la guerre balkanique) jusqu'au Pinde en Grèce, tout près dc la ville de Metzovo.

Ainsi délimitée, l'Albanie couvrait une étendue de 70,000 kilomètres carrés, avec une population de plus de 2,500,000 âmes. Les villes de Janina, Monastir, Uskub, Prishtina, Mitrovitza, Ipek forMaient autant de métropoles albanaises aux confins du pays, et celui-ci constituait un tout compact, un tout ethnographique et géographique.

Du côté méridional, en effet, l'Albanie possédait une frontière naturelle grâce au golfe ambracique (d'Arta) et à la chaîne du Pinde ; frontière historique, puisque la Grèce antique ne dépassait pas ce golfe et que l'oracle de Dodone — au sud-est de Janina — était situé en plein pays barbare,

c'est-à-dire non grec [1]. Pendant tout le dix-neuvième siècle, ce caractère albanais de l'Epire a été affirmé par l'histoire du célèbre Ali de Janina, de sorte que les historiens et géographes du siècle passé ont considéré que l'Albanie comprenait toute l'Epire antique.

Pendant les trois premiers quarts du dix-neuvième siècle, le sentiment national et les revendications des Albanais sont à l'état latent et ne se manifestent que par des soubresauts brusques, telles que les révoltes d'Ali de Janina au sud, celle de Kara Mahmud à Scutari, et l'effervescence perpétuelle contre l'autorité de la Porte dans le vilayet de Kossovo.

La guerre russo-turque en 1877 vint cristalliser ces sentiments. Voici pourquoi : Au congrès de Berlin, les puissances diminuèrent bien les frontières de la Bulgarie telle que le souhaitait la politique moscovite (traité de San-Stefano) et qui se serait étendue à l'ouest jusqu'au cœur même de l'Albanie ; mais par contre elles imposaient à la Turquie vaincue la cession à la Serbie et au Monténégro de territoires albanais tels que Gussina, Plava, Niche, Leskovatz, et prévoyaient même une rectification des frontières en faveur de la Grèce, jusqu'à la rivière de Calama dans l'Albanie méridionale.

Devant ce danger imminent, le sentiment national albanais prend une forme active ; une vaste ligue est constituée, dite Ligue de Prizrend ; une milice est créée ; les chefs de la Ligue élaborent tout un programme d'autonomie qui aurait fait des quatre vilayets (Scutari, Uskub, Janina et Monastir) un vilayet unique avec un budget et une organisation militaire et civile spéciale.

La Ligue ne réussit pas à réaliser l'autonomie de l'Albanie, mais elle parvint du moins à garder pour elle Janina, Gussina et Plava ; malheureusement, en échange de ces deux derniers petits districts, les puissances donnèrent au Monténégro la ville purement albanaise de Dulcigno (Ulkum).

[1] Au XV[e] et XVI[e] siècles, les villes de Janina et d'Arta étaient considérées comme villes albanaises (voir Francesco Sansovino : *Dell'istoria universale dell'origine e imperio dei Turchi*, Venise, 1564 et 1654). Pour les confins oriental et septentrional de l'Albanie ethnographique, nous renvoyons le lecteur au livre *Albanais et Slave*, par Lumo Skendo, Lausanne, 1919, Librairie des Nationalités, avec 9 cartes ethnographiques.

A partir de 1877 et après l'échec de la Ligue de Prizrend pour obtenir l'autonomie albanaise, la nation concentre ses efforts sur le terrain intellectuel et moral ; les sociétés littéraires et patriotiques se multiplient, la conscience nationale est façonnée d'après un idéal nouveau, et ce nationalisme fait disparaître toutes les différences de classes ou de religion ; le sentiment confessionnel d'ailleurs a de tout temps cédé le pas au sentiment de la race, et les Albanais musulmans ont été les premiers à se montrer impatients du joug ottoman. Le régime hamidien — si indulgent lorsqu'il s'agissait de délits personnels — fut implacable à l'égard du nationalisme de l'Albanie ; écoles, livres, journaux, tout ce qui est albanais fut rigoureusement proscrit, et les contrevenants encoururent exil et prison, — ce qui donnait plus d'attrait à la lutte et exaltait le courage de ceux qui s'y vouaient.

Le régime inauguré en 1908 par les Jeunes Turcs accorda une liberté relative aux Albanais ; on vit alors une explosion soudaine de ce nationalisme trop longtemps comprimé et une floraison merveilleuse de cercles, d'écoles, de journaux, de sociétés de toute sorte. De Janina à Uskub, de Monastir à Scutari, plus de cent clubs albanais, centres de propagande et de ralliement, furent créés ; des revues et des journaux parurent dans toutes les villes, et les colonies d'Albanais des cités voisines rivalisèrent de zèle avec ceux de la mère-patrie : Salonique, Drama, Caraferia, Caterina, Smyrne, Constantinople devinrent des centres non moins actifs et dévoués, suivant d'ailleurs en cela l'exemple qui avait toujours été donné par les colonies albanaises de Roumanie, de Bulgarie, d'Egypte, des Etats-Unis.

Cette ère d'activité était pleine de promesses et d'avenir; pourtant la tolérance des Jeunes Turcs ne dura pas beaucoup, et avant que deux ans eussent passés sur leur constitution, ses auteurs se révélèrent des despotes pires que ne l'avait été Abdul Hamid ; sous prétexte d'unification administrative, ils rêvèrent de panturquisme, de panislamisme, et n'eurent rien de plus pressé que de s'attaquer aux Albanais. La persécution fut sans pitié ; mais il était difficile dorénavant d'étouffer un sentiment qui avait poussé de profondes racines.

En 1910, les Jeunes Turcs firent une expédition militaire en Albanie, suivie d'une seconde en 1911 ; des centaines d'Albanais furent condamnés, des dizaines exécutés, et des milliers de maisons détruites à coups de canon.

Les dirigeants de Constantinople eurent même l'idée d'imposer par la force l'alphabet arabe, pour remplacer l'alphabet latin dont les Albanais se sont de tous temps servi. Une telle politique ne fit qu'exaspérer les Albanais et les rendre encore moins traitables.

Au printemps de l'année 1912, les Albanais organisèrent une vaste révolte ; des bandes armées se formèrent dans tout le pays, mais surtout dans les districts de la périphérie : Janina, Monastir, Uskub. Les Jeunes Turcs, qui avaient cru écraser le petit peuple et briser sa résistance, préparèrent à la hâte une expédition. C'était trop tard. Les Albanais nationalistes avaient gagné à leur cause ceux des Albanais qui appartenaient à l'armée ottomane ; les Turcs, affaiblis intérieurement, se trouvèrent impuissants devant la rébellion et 20,000 Albanais firent une entrée triomphale à Uskub, leur métropole.

C'était la revanche ; les Jeunes Turcs cédèrent et octroyèrent l'autonomie. Les droits des Albanais furent confirmés sur les quatre vilayets.

Mais c'était aussi le commencement d'autres périls : les Etats balkaniques à leur tour s'éveillèrent au bruit de ces victoires. Pendant la guerre turco-balkanique, qui suivit de près le succès des Shkipetars — c'est le nom que se donnent les Albanais — ceux-ci restèrent neutres, préoccupés qu'ils étaient de leur propre existence. Le 28 novembre, un grand congrès réuni à Valona proclama l'indépendance de l'Albanie. Cependant les Etats balkaniques — Bulgarie, Serbie, Grèce, Monténégro — furent convoqués à Londres, la guerre finie. Ils avaient commencé la lutte avec la devise « les Balkans aux Balkaniques », et néanmoins leur première préoccupation fut de nier les droits de cette Albanie qui avait, la première, attaqué les Turcs, et, en affaiblissant ses armées, rendu plus facile la victoire des Alliés.

La Conférence de Londres reconnut l'indépendance de l'Albanie, mais les frontières du nouvel Etat furent cruelle-

ment diminuées. L'Albanie était traitée comme une annexe de la Turquie, bonne, par conséquent, pour le partage. Les visées politiques de la Russie, protectrice des Balkaniques, et l'intérêt que témoignait à toute l'affaire l'Autriche-Hongrie, furent funestes à l'Albanie. Son territoire fut réduit à presque 28,000 km. carrés et à moins d'un million d'habitants. Les frontières comprenaient les pays montagneux et laissaient en dehors les centres urbains, où était concentrée la vie économique et civile de la région ; c'est ainsi qu'Ochrida, Dibra, Prizrend, Jakova, Ipek, pour ne compter que les cités les plus rapprochées, furent incorporées à la Serbie ou au Monténégro.

Ces frontières de l'Albanie mutilée ne furent point fixées sans difficultés et sans de pénibles marchandages. En attendant, l'Albanie se donna un gouvernement provisoire et guetta les décisions que les grandes puissance allaient prendre à Londres. Enfin, elles proclamèrent leur arrêt et comme, pour l'Albanie méridionale, on voulait être mieux fixé, une commission internationale fut envoyée sur les lieux, et étudia une ligne de séparation entre l'Albanie et la Grèce ; les travaux de cette commission furent consignés dans l'acte qu'on appelle le Protocole de Florence (19 décembre 1913).

Les représentants des grandes puissances rédigèrent en même temps le statut organique de l'Albanie et désignèrent le prince de Wied pour régner sur le nouvel Etat. La suite révéla que les décisions prises à Londres n'étaient point ce qui convenait pour l'Albanie, et le prince, qui était arrivé à Durazzo le 7 mars 1914, dût quitter le pays peu après l'explosion de la guerre mondiale (3 septembre).

La mauvaise humeur des voisins de l'Albanie se fit sentir. Grecs et Serbes déployèrent très peu d'empressement à reconnaître son indépendance ; on reproche aux premiers la destruction de 300 villages albanais dans les deux provinces méridionales d'Argyrokastro et de Koritza, provinces que les armées helléniques avaient occupées pendant la guerre turco-balkanique et qui ne furent évacuées qu'après la formation d'un soi-disant gouvernement local ; c'était cette institution grecque qui devait réduire en désert la partie méridionale de l'Albanie. D'autre part les Albanais

reprochent aux Serbes la destruction de 50 villages dans le district de Goloberda (nord-est d'Elbasan).

La guerre mondiale jeta l'Albanie dans un chaos. Après le départ du prince de Wied, ce fut le fameux Essad Toptani que les puissances alliées considérèrent comme le chef de l'Etat, et la France continua à entretenir le comte de Fontenay auprès de lui à titre de ministre. Essad s'était réfugié à Salonique et le pays devint un champ de bataille pour les armées des alliés et celles des puissances centrales.

L'Albanie officiellement était restée neutre ; mais on sait l'aide qu'elle prodigua aux Serbes lors de leur retraite ; on sait que les légions albanaises se distinguèrent aux côtés des troupes françaises et italiennes. L'armistice la trouva presque entièrement occupée par les troupes italiennes ; de leur côté les Serbes s'étaient arrêtés sur une ligne dite de l'armistice, bien audelà de la frontière de 1913.

Les Albanais espéraient que la Conférence de la paix confirmerait leurs droits acquis en 1913 et redresserait l'injustice qui leur avait été faite par la diminution de leur territoire. Mais une déception les attendait : avant même la fin de la guerre, les Bolchéviks divulguèrent le traité secret de Londres, conclu en 1915 entre la Russie, l'Italie, l'Angleterre et la France, et qui prévoyait le partage pur et simple de l'Albanie par ses deux voisins immédiats et l'Italie. Il fallut donc pour les Albanais multiplier les efforts afin de résister à ces dangers qui surgissaient de partout.

A la fin de 1918, un congrès réuni à Durazzo procéda à la constitution d'un gouvernement provisoire, qui envoya à Paris une délégation pour défendre les droits de l'Albanie. Néanmoins le pays continua à être occupé par les Italiens qui tenaient garnison dans toutes les villes. Cette circonstance, et la révélation du traité secret de 1915 dont la principale bénéficiaire était l'Italie, provoquèrent une grande irritation contre le gouvernement de Rome. D'autre part, la Conférence de la paix, au lieu de faire droit aux revendications de l'Albanie, ne s'occupait d'elle qu'afin de la démembrer et d'en remettre les morceaux à ses voisins, simplement parce qu'ils étaient des

alliés des puissances libérales. On était bien loin des belles promesses faites pendant la guerre...

Alarmés, les Albanais tinrent une grande réunion nationale à Lushnia (20 janvier 1920) et, malgré l'opposition des Italiens, créèrent un gouvernement définitif de six ministres, et élirent un conseil suprême de quatre membres qui devaient remplir les fonctions de chef d'Etat; en même temps trente-sept députés formaient le premier parlement.

Le congrès de Lushnia est le point de départ de la renaissance de l'Albanie. Le premier article de son programme portait sur l'intégrité absolue et la souveraineté sans nulle restriction de l'Albanie de 1913. Mais il s'agissait de réaliser ce programme. Scutari était toujours sous une administration internationale ; à Kortcha, les Français avaient créé une administration franco-albanaise, et les Italiens se considéraient comme chez eux dans tout le sud.

Le 25 mars 1920, c'est Scutari qui est remis aux Albanais, le 27 avril, Argyrokastro, et le 15 mai, Kortcha. En même temps les garnisons italiennes sont concentrées à Tépélena et Valona. On se rappelle sans doute les combats que les Albanais eurent à livrer durant les mois de juin et de juillet pour la possesison de ces deux villes ; le 2 août 1920, par l'accord signé à Tirana, l'Italie s'engagea à évacuer Valona, et peu de jours après toutes ses troupes étaient rapatriées.

Il y avait pourtant une grosse lacune dans l'unité albanaise : elle était causée par la présence des Serbes dans les régions de l'est et du nord, régions qui représentaient presque la sixième partie de la superficie de l'Albanie.

Les Serbes avaient déclaré devant la Conférence de la paix (8 et 20 janvier 1920) être pour l'Albanie indépendante et délimitée en 1913 ; ils avaient aussi refusé de consentir au partage de l'Albanie en échange de Fiume (accord Lloyd George-Clemenceau-Nitti, janvier 1920).

Ils ne voulaient pas pourtant évacuer les régions albanaises, et le gouvernement de Tirana essaya en vain de convaincre Belgrade d'en venir à de meilleurs sentiments. Au contraire, les Serbes redoublèrent de rigueur à l'égard des habitants des districts occupés : de septembre à octobre cent quarante villages furent livrés aux flammes dans les

montagnes de la Dibra et de Luma et vingt autres au nord de Scutari ; 738 hommes, femmes et enfants furent égorgés ou brûlés vifs ; des milliers de têtes de bétail et une énorme quantité de céréales furent enlevées.

En même temps que ces malheurs causés par les hommes, une calamité de la nature s'abattit sur l'Albanie : un tremblement de terre (novembre 1920) détruisit quinze villages, et des milliers de sinistrés vinrent augmenter le nombre des 40,000 réfugiés qui avaient abandonné leurs foyers dévastés.

Cette rude épreuve eut comme soulagement l'admission de l'Albanie au sein de la Société des nations (17 décembre 1920). C'était un grand progrès vers le but visé : être admise au sein de la Société des nations signifiait que les grandes et petites puissances réunies reconnaissaient l'indépendance de l'Albanie. Pourtant, aucune d'elles n'a jusqu'à ce jour repris les relations diplomatiques. On prétendit que c'était à l'Italie de faire le premier pas et l'Italie hésita toujours, voulant user de cette réserve comme d'une arme. Les Albanais tinrent bon, refusant toute concession de nature à mettre en danger leur indépendance politique. Toutefois, ils faisaient leurs efforts pour entretenir de bonnes relations avec leurs voisins ; une seconde mission fut encore envoyée à Belgrade, puis, comme rien n'en résultait, l'Albanie fit appel à la Société des nations pour obtenir que les Serbes et les Grecs quittassent enfin les territoires qu'ils occupaient contre tout droit.

C'est le 25 juin 1921 que le Conseil de la Société des nations, à Genève, entendit la demande de l'Albanie. Malheureusement les délégués des grandes puissances avaient déjà reçu l'ordre de leurs gouvernement de renvoyer le cas devant la Conférence des ambassadeurs. Celle-ci chargea une Commission d'étudier l'affaire et, le 8 juillet, la délégation albanaise à Paris exposa les desiderata de son gouvernement qui demandait d'être reconnu officiellement par les puissances, sans souffler un mot des frontières que l'Albanie considère comme définitivement fixées depuis 1913, inattaquables et intangibles.

Dès le début des discussions la Conférence des ambassadeurs se trouva en face de deux camps. L'Italie et la France réclamaient pour l'Albanie les frontières de 1913

cependant la première de ces deux puissances formulait certaines réserves quant à l'indépendance de l'Albanie et prétendait à des droits acquis. D'autre part, la Grande-Bretagne — aidée par le Japon — soutenait l'indépendance et la souveraineté complète de l'Albanie, sans admettre de situation privilégiée pour aucune puissance ; mais en même temps l'Angleterre prévoyait des rectifications de frontière en faveur de la Grèce et peut être aussi de la Yougoslavie.

Les pourparlers avançaient lentement et menaçaient d'être interrompus quand, le 18 août dernier, la Grande-Bretagne fit connaître officiellement qu'elle renonçait à demander des rectifications de frontière en faveur de la Grèce et que les frontières albanaises de 1913 seraient maintenues, du moins pour le sud.

La décision prise par la Grande-Bretagne apportait à la question de l'Albanie la solution naturelle et écartait du coup presque toutes les difficultés.

Si les affaires avaient aussi bien marché pour les autres cas, le Conseil de la Société des nations n'aurait sans doute pas eu besoin de s'occuper de l'Albanie. Malheureusement le différend entre les Albanais et les Serbes a continué son cours : les premiers se plaignent d'être attaqués périodiquement par des bandes armées, formées et organisées en territoire yougoslave par les soins des autorités civiles et militaires. Les relations entre les deux Etats ont été plus d'une fois sur le point d'être irrémédiablement envenimées ; les Albanais ont porté plainte devant le secrétariat de la Société des nations qui a invité les deux partis à comparaître devant le Conseil, le 2 septembre.

Il est à souhaiter que la Société des nations parvienne à restaurer la paix et à rétablir l'harmonie et la concorde entre deux voisins, qui, au fond, ont tous les deux un grand besoin de tranquillité.

Quelques détails encore pour éclaircir la question :

Les régions occupées par les Serbes depuis 1918 sont situées à l'est et au nord de l'Albanie, et représentent à peu près la sixième partie de la superficie totale du pays. Une vaste partie de la contrée ayant été dévastée, la population a dû quitter ses foyers pour venir se refugier autour de

Tirana, dans un état de dénuement complet, augmentant la gêne du gouvernement.

La Serbie a déclaré néanmoins, à deux reprises, par devant la Conférence de la paix, qu'elle désire une Albanie indépendante dans les limites tracées en 1913. Cette déclaration a été répétée devant le Conseil de la Société des nations, le 25 juin dernier, par M. Jovanovitch (le délégué de la Yougoslavie) qui a ajouté que la présence des troupes serbes en territoire albanais n'avait qu'un caractère provisoire.

La Grèce, de son côté, occupe une trentaine de villages au nord-est de la ville de Kortcha. A la suite du départ des troupes françaises de Kortcha — où elles se trouvaient depuis 1916 à titre d'amies et d'alliées, et nullement en dominatrices — au mois de mai 1920, quand les troupes hellènes occupèrent cette région, un accord fut signé (15 mai), dit accord de Kapishtica, entre Albanais et Grecs, d'après lequel ces derniers déclarent se soumettre à toute décision qui sera prise par les grandes puissances au sujet des frontières.

Il ne serait pas sans doute superflu de rappeler ici que la Grèce a, de temps en temps, formulé des revendications sur les deux provinces méridionales de l'Albanie, Kortcha et Argyrokastro, régions dont les habitants sont purement albanais, mais avec une partie orthodoxe que la Grèce confond très volontiers avec de véritables Grecs, l'Eglise étant fort souvent à Athènes synonyme de nationalité. Les Albanais ont toujours opposé les arguments les plus forts aux prétentions grecques ; l'annexion de ces deux provinces ne constituerait, d'ailleurs, qu'un luxe pour la Grèce tandis que leur perte mettrait en sérieux danger la vie de l'Albanie.

Un autre ordre de difficultés pour l'Albanie, c'est celle de l'îlot de Saseno et des prétendus points stratégiques réclamés par la Yougoslavie.

L'île de Saseno, à l'entrée de la baie de Valona, et que les Italiens occupent depuis la fin de l'année 1914, est un rocher désert sans valeur stratégique. Et pourtant une certaine presse italienne se plaît à découvrir l'importance de cet îlot et à l'exagérer à plaisir, en l'appelant la clé du canal d'Otrante. L'Albanie pourtant n'a reconnu

aucun droit à l'Italie sur Saseno, qui est considéré à juste titre comme partie intégrante des frontières de 1913.

La Yougoslavie, elle aussi, prétend avoir besoin de points stratégiques en Albanie, quoique ce dernier pays ne compte que 900.000 habitants contre les 14 millions du royaume des Serbes-Croates et Slovènes.

Les Albanais attendent l'aide de la Société des nations pour voir s'établir la paix entre eux et la Serbie. Ils attendent aussi des représentants des grandes puissances la reconnaissance formelle et définitive de leurs frontières de 1913 et la reprise des relations diplomatiques, relations qui ont existé au commencement de la vie politique de l'Albanie, et que la grande guerre est venue suspendre.

Les puissances rendront-elles la justice qui est dûe à ce petit pays, déjà si cruellement éprouvé en 1913 et depuis lors ? Laissera-t-on la paix à cette Albanie qui s'est faite par ses propres forces, sans appui extérieur d'aucune sorte, à cette Albanie fermement décidée à vivre, qui ne doit rien aux Puissances, et qui ne réclame rien d'elles, sinon ce que Diogène demandait à Alexandre, de ne pas lui faire de l'ombre ?

Lumo SKENDO.

ANGLETERRE

L'Angleterre, l'Amérique et l'Irlande

L'idée, fort courante, qu'il doit être tout particulièrement aisé pour les Américains et les Anglais, de s'entendre entre eux n'est, en mettant les choses au mieux, qu'une demi-vérité. Souvent, en effet, la proximité et la ressemblance constituent des dangers, et l'âpreté des querelles

de famille est proverbiale. Nous usons facilement d'indulgence envers un homme qui appartient à une sphère totalement différente de la nôtre ou qui ne parle pas notre langue. Mais lorsque nous avons à faire à d'autres hommes exactement semblables à nous, nous sommes induits à les juger avec rudesse s'ils interprètent les règles du jeu autrement que nous.

Cette difficulté, cependant, surgit sans doute plus facilement en Angleterre qu'aux Etats-Unis, et la réciprocité n'est pas parfaite. Les Américains, en effet, mettent la notion d'étranger surtout en rapport avec la distance, physiquement parlant, alors que nous l'associons avec la différence de langage. C'est pourquoi ils sont disposés à nous classer plus ou moins avec les autres Européens, les accords conclus avec nous étant rangés, fort distinctement, dans la catégorie des implications étrangères, des *foreign entanglements*. Pour nous, ils sont simplement des parents que le sort a jeté sur des rivages situés au delà des mers, comme ces autres parents que sont les Australiens. Nous, par contre, sommes pour eux, et dans l'hypothèse la plus favorable, des parents étrangers. Ils sont pour nous comme des enfants qui, ayant émigré, ont conservé intacte la pureté de leur sang. Nous, par contre, sommes à leurs yeux des parents, plus ou moins impliqués dans des intérêts étrangers et des alliances matrimoniales. Un Anglais, tout naturellement, constituera dans le monde les groupes suivants : Grande-Bretagne, Dominions, Etats-Unis et pays étrangers. Un Américain, par contre, dira : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et les autres pays étrangers. Nous avons été, je crois, plus affectés de devoir, durant la guerre, traiter les Américains en étrangers que ceux-ci ne l'ont été d'être traités ainsi par nous. Il nous semblait agir contre nature.

A la lumière des circonstances actuelles le point de vue américain est probablement plus logique que le nôtre, de nature plus simple et plus instructive. Tout bien considéré, les Américains nous ont étudiés davantage que nous ne les avons étudiés, et nous comprennent mieux, par conséquent. L'arbre originaire se préoccupe peu des greffes qui ont été prélevées sur lui, et ces greffes ressentent toujours les

pulsations de la sève qui les relie au tronc original. De plus, le paysage dans lequel se trouve l'arbre demeure le même alors que les greffes, elles, se trouvent en terrain neuf, dans une forêt étrangère ; elles doivent s'adapter à ses conditions nouvelles et parfois étranges.

A un certain point de vue, il est fort naturel que l'Angleterre considère l'amitié avec l'Amérique comme chose allant de soi, beaucoup plus que ce n'est le cas pour l'Amérique vis-à-vis de l'Angleterre. C'est même là une raison qui fait négliger à l'Angleterre ces petites attentions gracieuses, naturelles au cours de bonnes relations avec des étrangers. On ne se met pas en frais, n'est-ce pas, pour adresser des compliments à un frère ou à une sœur ? On n'a pas, en Angleterre, d'aversion permanente et positive contre l'Amérique, il n'y aurait pas de motif à cela, d'ailleurs. Le ressentiment qu'avaient soulevé les événements de 1776 s'est dissipé depuis longtemps. D'autre part nous oublions volontiers qu'il y a de notables fractions de la population américaine qui sont ou bien ouvertement hostiles à l'Angleterre (les éléments irlandais et allemands, par exemple) ou indifférentes (tels les immigrants de souche non anglaise). Les sentiments éprouvés aujourd'hui en Angleterre à l'égard de l'Amérique sont dus en grande partie au désappointement mêlé de surprise qu'on a ressenti à voir l'Amérique — ce n'est pourtant ni l'Ecosse ni le Yorkshire ! — ne pas répondre entièrement à ce que l'on attendait d'elle, touchant une cordiale coopération à l'œuvre de restauration du monde. Si l'Espagne ou la Suède, disons, avaient manqué à l'appel, avaient refusé leur concours, nous l'aurions regretté, certes. Mais l'abstention de ces pays n'aurait pas été aussi incxplicable, aux yeux des Anglais, que l'hésitation de l'Amérique.

Tout sentiment qui représente l'Amérique comme un peu lente à assumer ses obligations d'après-guerre est pour le moins prématuré, cependant. Je le mentionne simplement parce qu'il semble être le fait d'un certain nombre d'Anglais. Les motifs de l'attitude adoptée par l'Amérique, néanmoins, percent peu à peu chez nous. C'est là un spectre qui serait facilement conjuré par un beau geste de l'Amérique.

L'opinion dont je parlais plus haut est due en bonne partie à l'incapacité qu'éprouvent les Anglais à comprendre que le temps est passé depuis longtemps où il était possible de considérer les Etats-Unis comme une seconde et plus grande Angleterre, au delà de l'Atlantique. Nous ne nous sommes pas encore rendus compte qu'un peu plus de la moitié de la population des Etats-Unis seulement peut être considérée comme de sang anglais. Le fait que la classe dominante, celle d'où sortent présidents et autres dirigeants, paraît toujours être anglo-saxonne a tout à la fois la nature d'une contre-assurance et d'une participation, car nous ne réalisons pas suffisamment le fait que si le faîte est anglais, il y a beaucoup de briques étrangères dans la muraille. A côté de mœurs et d'institutions nombreuses dont l'origine anglo-saxonne est indubitable, nous en trouvons d'autres, comme le système universitaire par exemple, qui se rapprochent beaucoup plus des coutumes du continent.

Du côté américain, par analogie à ce qui se passe chez nous, on oublie volontiers que l'Angleterre n'est somme toute que le moyeu d'une vaste roue, que sa politique est de plus en plus largement influencée par les membres extérieurs de l'Empire. Le perdre de vue est d'autant plus regrettable qu'en réalité l'Amérique a souvent plus de points de contact et de sympathie avec les Dominions qu'avec la mère-patrie, en ce qui concerne, par exemple, les restrictions à l'immigration étrangère. L'autre jour encore, le général Smuts nous disait que les Dominions regardaient l'Amérique comme le plus ancien d'entre eux. Si ce sentiment est réciproque, il devrait impliquer de la part des Etats-Unis, beaucoup de considération pour les difficultés dans lesquelles se débat le *home government* britannique. Sir Joynton Smith, un Anglais qui a vécu durant un demi-siècle en Australie, propose aujourd'hui la politique de ce qu'il appelle le « déplacement de la Grande-Bretagne ». Il voudrait faire de l'Australie le siège d'une race britannique rajeunie et qui deviendrait une nation plus grande et plus forte que l'Angleterre à son apogée. Un Américain ne prendrait pas cette idée trop au sérieux, s'il réfléchissait un peu avant de déclarer que toute la responsabilité de la politique

de l'Empire britannique repose sur les épaules de quelques hommes, à Londres.

Les deux pays, évidemment, sont soumis à toutes les causes générales de nature à créer des frictions entre nations différentes. Ce n'est pas celles-ci qui nous préoccupent pour le moment, cependant, mais bien plutôt ce danger très spécial provenant de notre proche parenté, laquelle l'aggrave. Sur ce point, il suffit de dire que la meilleure ligne de conduite à suivre, pour faire une sage politique, est de n'imputer à autrui que des motifs loyaux et de ne pas vouloir se montrer trop soupçonneux à l'égard de desseins ultérieurs. Rappelons-nous à ce propos, la vieille sentence de la paille et de la poutre. Est-il opportun, par exemple, de répondre Mexique ou Philippines aux Américains qui nous parlent Irlande ? — encore que l'Amérique ferait bien de ne pas oublier les côtés plus que douteux de la politique qu'elle a pratiquée à l'égard de ces communautés. De son côté l'Angleterre, quand elle dénonce avec une vertueuse indignation le lynchage, ferait bien de se souvenir des représailles qu'elle a organiées. Il convient avant tout de noter que le lynchage n'est pas plus significatif des mœurs du vrai Américain que les représailles ne le sont de celles de la véritable Angleterre. Il y a un *Manchester Guardian* comme il y a une *Morning Post*, et la presse Hearst n'est pas le seul porte-voix du public américain.

Si c'était la raison qui règlait le jeu des relations internationales, on pourrait difficilement supposer que deux personnages au caractère aussi pétri de bon sens que John Bull et l'oncle Sam deviennent des lourdauds. Mais il faut tenir compte de l'émotivité, et, sous le rapport du tempérament, on ne saurait nier que les Américains — même s'ils ne sont plus britanniques que depuis unc ou deux générations — ne ressemblent plus beaucoup à leurs cousins d'Angleterre en ce qui concerne le caractère. L'Angleterre a obtenu sa liberté après de longs efforts, elle l'a payée cher. L'Américain, lui, est d'esprit surtout « allant ». Il va de l'avant sans redouter les déchirements. « Votre tort, déclarait un *Doughboy* blessé à un visiteur britannique, c'est que vous vous préoccupez trop du passé. C'est pour-

quoi je vous dis : brûlez vos livres d'histoire ! » Mot qui fut salué par un chœur de «Bien sûr, il a raison!», venant de tous les lits voisins. L'Américain veut pousser en avant, se remuer. L'Anglais veut « s'enterrer » et s'assurer de ce qu'il a conquis. On dit que ce trait s'est manifesté tout particulièrement sur le front. Il n'apparaît pas avec moins d'évidence dans la terminologie empruntée aux sports nationaux. Alors qu'un Anglais, pour exprimer qu'une chose n'est pas *fair*, dira qu'elle est *cricket*, un Américain vous exhortera à «jouer la balle», signifiant par là qu'il faut y aller carrément et ne pas perdre de temps. Dans l'esprit des Américains, l'efficacité prime tout; pour l'Anglais cette primauté est réservée à la bienséance. Anglais et Américains, d'ailleurs, estiment et possèdent ces deux qualités. Mais le contraste entre les commodes lenteurs du cricket et le *rush* fiévreux du base-ball est peut-être plus significatif qu'on ne le suppose généralement.

L'Irlande demeure et demeurera inévitablement (jusqu'à ce que se soit établi un accord) le grand obstacle à la parfaite harmonie entre l'Amérique et l'Angleterre. Les faits dans leur simplicité et les chiffres suffisent à le prouver, sans qu'il soit besoin d'en appeler aux sentiments ou à la sympathie. Nous avons en Erin, quatre millions d'Irlandais, la plupart adversaires du régime anglais. Il y a peut-être dix-huit millions de citoyens américains, Irlandais ou de descendance irlandaise, dont on peut admettre que la plupart ont, pour le régime anglais, les mêmes sentiments que leurs frères demeurés au pays. La question de l'Irlande, donc, intéresse l'Amérique autant que l'Angleterre, et l'intérêt que lui portent les Américains ne procède pas d'un vain désir de se mêler d'une chose qui ne les regarde pas. Si nous avions, disons cinq millions d'électeurs mexicains — et mécontents ! — disséminés en Angleterre, dans le pays de Galles et en Ecosse, nous ne pourrions nous abstenir de nous intéresser à la question mexicaine. Un gouvernement démocratique ne peut ignorer l'opinion de plusieurs millions de citoyens, même s'il éprouve pour eux peu de sympathie. Le cabinet tory le plus réactionnaire ne saurait agir comme si les électeurs radicaux ou socialistes

n'existaient pas. Tous les Anglais devraient comprendre, par conséquent, combien était naturel le rappel de l'amiral Sims, soit qu'on ait réellement désapprouvé celui-ci, soit qu'on ait simplement voulu s'en donner l'air, et ils ne devraient pas considérer ce rappel comme une preuve flagrante de la sympathie des Américains pour le sinn-fein. Nous ferions bien, en outre, de nous rappeler que, considérée à 5000 kilomètres de distance et sortie du cadre de l'histoire telle qu'on l'enseigne dans nos écoles d'Angleterre, la différence qu'il y a entre les relations de l'Angleterre et de l'Irlande et celles de, disons l'Allemagne et l'Alsace, ne saute pas aussi vivement aux yeux d'autrui qu'aux nôtres. Il n'est que trop naturel de voir l'*undergraduate* américain, esprit généreux, prendre parti, dans la dispute, pour la nation plus petite, en dépit des liens très cordiaux qui le rattachent à ses amis et à ses relations anglais, et perde de vue complètement des difficultés comme celles de l'Ulster, des arrangements fiscaux ou des bases pour sous-marins.

Lorsque nous constatons avec quelle ténacité l'Américain porte ses regards vers l'avenir et combien opiniâtrement l'Irlandais maintient les siens sur le passé — à telles enseignes que le « vieux et sanglant Cromwell », pour lui, est presque une figure contemporaine — on peut s'étonner, au premier abord, de la sympathie qui existe entre ces deux personnages. La solution de cette contradiction pourrait résider dans le fait que l'Américain, consciemment, a le sentiment que l'Irlande est un pays auquel on a dénié le droit de se créer un juste avenir. Le type du sentimental révolté par l'injustice est peut-être plus répandu en Amérique qu'en Angleterre. Considérer la vie avec constance, la voir dans son entier, telle qu'elle est, ne constitue pas une caractéristique spéciale de l'Américain. Tout en ayant pour les abolitionnistes de vives sympathies, on est obligé d'admettre que leur attitude, souvent, a été celle de fanatiques, se refusant à tout compromis, comme les anti-vivisectionnistes ou les *Pussy-foot*, d'ailleurs. Des héros comme John Brown lui-même ont dû subir une juste punition, infligée par un gouvernement qui n'était pas mal disposé contre eux. L'Amérique, de plus, devrait

se remémorer certains aspects de notre association avec l'Irlande et ne pas oublier qu'après tout le cabinet britannique est, *de facto*, celui de l'Irlande et qu'il est par conséquent le premier responsable du maintien de la propriété et de l'ordre dans l'île. Les méthodes employées pour atteindre ce but peuvent avoir ou ne pas avoir été erronées, le but n'en demeure pas moins, et c'est un devoir auquel le gouvernement anglais ne pouvait se dérober. Une seconde considération sur laquelle on devrait attirer l'attention de l'Amérique, dans cet ordre d'idées, c'est le fait que (certes fort innocemment et très involontairement) elle est une des causes qui ont contribué au présent imbroglio. Les leaders intellectuels de la révolte irlandaise, cela fait peu de doute, ont mal interprété la théorie wilsonniene de la *self-determination* nationale et ont cru pouvoir se reposer avec confiance sur le sentiment américain et sur la Société des nations, pour y trouver un appui. Espoirs qui tardent à se réaliser et qui doivent convaincre ces intellectuels que la question n'est pas aussi simple que cela.

Parmi les événements qui permettent un peu d'optimisme dans l'affaire de l'Irlande, on peut signaler l'atmosphère créée à Belfast par le discours du roi George, les conférences avec de Valera et le fait que l'on se rend compte toujours davantage qu'une politique fiscale qui s'inspirerait d'idées généreuses pourrait conduire à un accord. La division de l'Hibernie en Ulster et reste du pays est évidente. Mais toute l'histoire montre que l'Ulster est aussi foncièrement irlandais que le Sud. Si paradoxal que cela puisse paraître, on peut même dire : plus l'Ulster, dans la conjoncture, est irlandais et mieux cela vaut. Le centre de gravité de la politique intérieure irlandaise s'est déplacé de Westminster à Belfast et il est probable que l'Ulster ne désire pas le moins du monde qu'on joue de lui contre le reste de l'Irlande. Il partage, en effet, les vues de toute l'île en ce qui concerne la contribution financière au gouvernement central : voilà un germe d'accord, gros de possibilités. Si les Ulstériens enthousiastes du régime britannique, ces Ulstériens aujourd'hui autonomes presque en dépit d'eux-mêmes. peuvent s'unir avec les Sinn-feiners méfiants de

tout ce qui vient d'Angleterre pour réclamer du gouvernement de Londres ce que tous deux considèrent comme juste, il se créera ainsi, *ipso facto* et jusqu'à un certain point cette unité et cette responsabilité irlandaises, qui sont les seules bases possibles de négociations. L'Angleterre, alors, pourra reconnaître que la générosité, même poussée trop loin, serait encore le meilleur, et accorder à l'Irlande tout ce qu'elle demande, réserve faite de la sauvegarde de sa puissance navale. Nous avons été si longtemps empêtrés dans des embarras irlandais qu'il semble incompatible avec la tradition britannique que l'on pût en arriver à saluer avec satisfaction une issue quelle qu'elle soit. Si les politiciens américains voulaient bien se rappeler que nous avons eu à faire à une « Virginie » divisée et que l'on nous invite à concilier les exigences de nos « virginiens de l'Ouest » avec celles des partisans du général Lee, ils montreraient sans doute plus de sympathique compréhension pour nos difficultés et salueraient avec plaisir tout effort pour consolider la partie qui, jusqu'ici, a éludé le contrat.

Il faudrait tenir compte également de la croyance (on pourrait presque dire du *fait*) qu'une bonne partie du « nerf de la guerre des Sinn-feiners vient d'Amérique. L'attitude parfaitement correcte de l'Amérique officielle n'entre pas en question ici, pas plus que celle de la majorité des citoyens américains, lesquels ne voudraient pas donner leur appui aux agitateurs de l'Irlande. Mais un fait, malheureusement, demeure. La généralité des Anglais [1] s'imagine qu'un barrage gigantesque, tendu à travers l'Atlantique, amènerait la fin des troubles actuels en Irlande. Cette considération devrait engager l'Américain, même neutre, à tolérer la légère irritation qui se manifeste en Angleterre.

Les relations entre l'Angleterre et l'Irlande sont telles que les services d'un arbitre absolument impartial — et omniscient ! — seraient, évidemment, de la plus haute importance. Il n'est pas moins évident, par malheur, que pareil être n'existe pas. Ce qui s'en rapprocherait le plus, peut-être, serait la médiation des Dominions, per-

[1] Ou l'Anglais « courant », si vous préférez : *Average Englishman !*

sonnifiés par un homme comme le général Smuts. Ce n'est qu'en dernier ressort que nous pourrions faire appel à un pays étranger (et à ce point de vue, même l'Amérique est étrangère). Mais l'on trouverait au moins quelque réconfort moral dans l'idée que les Etats-Unis seraient qualifiés pour les fonctions de cet impossible arbitrage et qu'ils verraient assez clairement les multiples complexités de la situation pour rendre impossible toute querelle sérieuse à ce sujet [1]. C'est à peine trop exiger de prétendre que, même si l'Angleterre avait entièrement tort dans la façon dont elle a traité l'Irlande, les Etats-Unis, dans l'intérêt de l'humanité, auraient le devoir de ne pas intervenir. L'oncle Sam doit faire suffisamment crédit à la bonne foi de John Bull pour être persuadé qu'il liquidera cette question de l'Irlande de façon équitable, tout comme nous croyons les citoyens américains parfaitement conscients de la nécessité qu'il y a de traiter équitablement les nègres, les Mexicains et les Philippins. Les enfants de ceux qui, en 1215, ont extorqué la Grande-Charte ont encore le même idéal que les rédacteurs de la Charte de 1776. Et leur coopération, conjuguée avec celle des hommes de même opinion, da monde entier, est une nécessité inéluctable pour le maintien de la civilisation. Une méfiance réciproque serait fatale.

Adressons, en terminant, un mot à ces Américains que leurs sympathies pour l'Irlande rendent indifférents aux intérêts britanniques. Ce mot, c'est celui-ci : l'Irlande pâtirait certes beaucoup plus que tout autre pays d'une querelle entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis !

James F. MUIRHEAD.

(Traduction de René Gouzy.)

[1] On sait que M. Lloyd George a récemment repoussé l'idée d'un arbitrage des Etats-Unis. Mais pourquoi ne s'adresserait-il pas à une instance dont il a invoqué le secours pour une autre affaire : au Conseil de la Société des nations ? Ce qui est bon pour résoudre le problème de la Haute-Silésie ne vaudrait-il rien pour résoudre celui de l'Irlande *(N.D.L.R.)*.

BRÉSIL

République militaire et République civile

Les officiers de terre et de mer qui, aidés de quelques civils, enthousiastes de la démocratie, changèrent en 1889 les institutions politiques du Brésil, croyaient faire acte de patriotisme et de civilisation. Ils étaient persuadés que la république est non seulement une forme avancée, mais la forme par excellence d'organisation constitutionnelle, puisqu'elle est le gouvernement populaire, et qu'il n'y a vraiment de liberté, d'égalité et de fraternité que sous le bonnet phrygien, mis à la mode par la Révolution française. Tout le reste n'est que despotisme plus ou moins voilé. Cependant, il n'y avait qu'à regarder autour de soi pour vérifier qu'on trouvait au Brésil plus de liberté sous le régime impérial que dans la France révolutionnaire, sans qu'on eût besoin de recourir à la guillotine comme instrument de propagande pour le nivellement social. Mais le monde, qui se compose beaucoup plus de naïfs que de rusés, n'était-il pas convaincu et ne parle-t-il pas toujours de l'autocratie allemande, alors qu'il existait à Berlin un Parlement en majorité socialiste qui votait tous les crédits, et que les droits civils, plus importants que les politiques, accordaient aux citoyens allemands toutes les franchises et toutes les garanties ?

Le régime militaire au Brésil fut de courte durée et s'il démontra de l'inexpérience, il fit preuve de fermeté et d'honnêteté. Les deux maréchaux qui furent les premiers présidents étaient des hommes loyaux. Le second eut à lutter contre une révolte de l'escadre qui mit en danger les

jours de la république ou tout au moins la nature de son régime.

Des présidents civils suivirent, qui eurent plus de loisir, une fois l'agitation apaisée, pour s'occuper du développement matériel du pays, lequel dépendait surtout de la pacification des esprits et de l'ordre dans les finances. La mise en valeur des ressources naturelles et l'expansion économique provoquèrent des bénéfices considérables, mais aussi l'abus du crédit et un excès de prodigalité. On vit alors grandir au Brésil un sentiment de mégalomanie nationale qui développa des ambitions immodérées. L'idéal fut de se procurer le plus d'argent possible. Les caractères trop affaiblis ne surent pas résister aux tentations. On louait encore ce qui avait été, mais on préférait ce qui était. La république une et indivisible fut le mot d'ordre de la Convention : la république bonne mère et bonne nourrice fut celle de ces nouveaux révolutionnaires qui étaient, d'ailleurs, pour la plupart, de paisibles gens. Le régime devint chaque jour moins jacobin : on coqueta avec les cours, et peu à peu, les formules de transaction remplacèrent les principes rigides.

Une réaction militaire eut lieu en 1910 contre un tel avilissement et ce mouvement, qui eut contre lui les grands Etats du centre — Saint-Paul, Minas, Bahia — soulevés par le verbe prodigieux de Ruy Barbosa, le candidat civil à la présidence, s'étendit aux Etats du nord ; ceux-ci renversèrent les oligarchies de politiciens qui s'y gorgeaient des richesses locales, et instituèrent des gouvernements militaires, fort honnêtes, mais que les circonstances obligèrent à certaines violences.

Le gouvernement fédéral, de nouveau dans les mains d'un maréchal, ne mérita pas autant d'estime que ses prédécesseurs. Le président, un brave homme auquel ne manquaient pas les bonnes intentions, se livra entièrement aux mains d'un maire du palais, le *caudillo* Pinheiro Machado. L'ordre fut rétabli, mais le gaspillage financier s'accrut dans des proportions insensées.

Le Parlement ne se montra pas insensible à toutes les critiques que soulevait un pareil désordre. Il y a quelque temps, le Cercle militaire s'étant ému de l'insouciance

avec laquelle le Congrès avait décidé d'augmenter le traitement de ses membres, alors que les difficultés étaient si grandes pour le trésor public, vota une motion qui exprimait sa surprise, et qui équivalait à un blâme. Cette motion ayant fait le tour de la presse en recueillant une approbation générale, le Congrès eut la sagesse de renoncer à cette dépense intéressée.

On a voulu déduire de cet épisode que l'armée est fatiguée d'un système qui semble manquer à son but suprême, lequel est d'assurer le bonheur du peuple, et qu'elle est prête à faire ce que conseillait saint Rémi au « fier Sicambre », brûler ce qu'elle a adoré, et adorer ce qu'elle a brûlé. J'en doute, pour ma part. L'opinion ne l'y pousse que d'une façon négative, ou tout au moins sentimentale. Les changements subversifs ont plutôt lieu dans le sens radical que dans le sens réactionnaire; et les armées qui, autrefois, ont rétabli des monarchies, étaient animées d'un esprit de caste aristocratique qui manque à la très démocratique armée brésilienne ; celle-ci s'est, de tout temps, plus intéressée à la conquête des libertés politiques qu'à celle des territoires étrangers. Il ne faut pas oublier que l'empire brésilien, dont on accusa alors le prétendu militarisme, donna l'exemple d'une guerre victorieuse qui se termina sans annexion et dont l'indemnité de guerrre ne fut jamais exigée. Et cependant cette guerre avec le Paraguay se prolongea pendant cinq ans.

D'autre part, l'histoire ne connaît guère de révolutions morales, j'entends de retour vers la moralité : un mouvement révolutionnaire est généralement une régression vers la barbarie et l'inhumanité des temps primitifs. Le monde n'obéit pas à un progrès bucolique : il en est aux dénouements tragiques, préparés par les nations dites civilisées, par la faute de leurs haines et de leurs jalousies.

Oliveira LIMA.

FRANCE

Le Groupe des « Six »

On se rappelle la curieuse brochure intitulée *le Coq et l'Arlequin* dans laquelle M. Jean Cocteau s'appliquait, en d'agressifs apophtegmes, à définir les principes d'une esthétique musicale singulièrement hardie et neuve. Ce fut le retentissant manifeste de la toute jeune Ecole française, de l'Ecole d'après-guerre.

Debussy est mort. L'impressionnisme a vécu. Fini le règne de la subtile nuance, du nuageux, du flou, de l'enveloppé.

M. Cocteau réclame un style plus net, plus arrêté, plus clair, au besoin plus brutal et par sa franchise même plus français. Il veut que notre musique se délivre de toutes les servitudes, qu'elle cesse de s'inspirer des musiques étrangères, qu'elle renonce à l'imitation des Russes comme à celle des Germains. Wagner est l'ennemi, tout autant que les impressionnistes. Le romantisme allemand, depuis un demi-siècle, a noyé dans ses brumes l'originalité française. La réaction de Debussy nous égara de nouveau. Il faut retrouver le pur langage de France, le langage « classique » simple et direct. La vérité, la vérité toute seule, la vérité toute nue. Pour reprendre contact avec la tradition perdue, interrogeons au besoin l'âme populaire, l'âme des foules, écoutons la musique des foires, la musique des bals publics, la musique des cafés-concerts. Entrons en communication étroite avec cette vie intense qui grouille autour de nous. Voilà qui nous guérira de tous les germanismes et de tous les slavismes. Assez rêvé !

« Nous ne sommes pas des rêveurs. Nous sommes des explorateurs réalistes ! »

A cet appel répondaient quelques jeunes musiciens qui s'étaient rapprochés en une amitié artistique et qu'on désigna bientôt sous la dénomination de « Groupe des Six ».

Ils se ressemblent. Ils ont un air de famille. Ils parlent la même langue [1]. On peut le croire du moins à première audition. On peut être tenté de reconnaître dans leur musique la stricte application des principes énoncés par M. Jean Cocteau.

Mais, sous les traits communs qui sont les plus gros, les plus apparents, il faut découvrir des différences plus délicates, plus difficiles à discerner, et l'on s'apercevra alors que ces jeunes gens ne sont point si fidèles qu'on l'imaginait tout d'abord au programme établi par le théoricien de l'Ecole.

Il faut les en louer. Les « Six » sont trop impatients de toute contrainte pour se laisser mener par la main comme de petits garçons bien sages. Ils conservent leur liberté, ils ne veulent pas être gênés par les doctrines préconçues et ils prétendent aller surtout là où leur instinct les pousse.

S'ils consentent à admettre en commun certains principes, chacun a sa façon de les entendre et surtout de les appliquer. Les tempéraments individuels parlent plus haut que les conceptions a priori.

Ce qui les unit surtout, c'est le besoin qu'ils éprouvent tous de faire du nouveau, de renoncer aux traditions actuellement établies, de tourner le dos au passé immédiat c'est-à-dire au romantisme de Wagner et à l'impressionnisme de Debussy.

En dehors des deux voies tracées par ces illustres prédécesseurs, combien d'autres on peut découvrir !

Chacun prendra la sienne.

[1] Nous n'insistons point ici sur les particularités techniques de cette langue. Indiquons seulement qu'elle rompt bien souvent avec les anciennes lois de la tonalité et qu'elle donne aux principes de l'harmonie une extension nouvelle presque illimitée

* * *

Le plus âgé de ces chercheurs est Louis Durey. Il est né a Paris le 27 mai 1888, Il travailla de 1910 à 1914 l'harmonie, le contrepoint et la fugue en dehors de toute école sous la direction de M. Léon Saint-Requier, chef des *Chanteurs de St-Gervais* et professeur à la *Schola Cantorum.*

Sa production, déjà importante, comprend deux chœurs *a cappella* sur des poèmes de Henri de Régnier et de Charles d'Orléans, quelques pièces pour le piano, un grand nombre de mélodies parmi lesquelles des *Epigrammes de Théocrite, Trois Poèmes de Pétrone* et le *Bestiaire d'Apollinaire,* quelques pages d'orchestre, un *Trio* pour piano, violon et violoncelle, un *Quatuor* à cordes (ces trois ouvrages malheureusement non encore publiés.)

Un 2me quatuor à cordes est en préparation ainsi q'uune *Sonatine* pour flûte et piano et un opéra en 5 actes *Judith* sur un poème de Hebbel traduit par Gallimard et P. de Lanux.

Les *Epigrammes de Théocrite* et les *Poèmes de Pétrone* comptent parmi les œuvres les plus réussies de Louis Durey. Les poèmes qu'il mettait là en musique l'ont vraiment inspiré, et c'est une indication.

Louis Durey semble être un délicat, épris de lignes simples, élégantes et pures, capable de noter avec une extrême finesse des nuances subtiles de la poésie la plus raffinée, sans enveloppement nuageux, d'un trait net, dans une teinte toujours claire et lumineuse. Il y a de l'atticisme en lui.

Il aime peut-être, avec M. Jean Cocteau, le cinéma, la fête de Montmartre, le cirque et le music-hall, mais au moins cherche-t-il rarement à traduire dans ses ouvrages les impressions qu'il a ressenties en ces temples du bruit au milieu de la foule grouillante. La seule page où il ait essayé de rendre le mouvement, la couleur, les contrastes et la cocasserie des amusements populaires, ses *Scènes de*

Cirque, n'est sans doute pas ce par quoi il nous satisfait le mieux.

Les joies du peuple lui restent, qu'il le veuille ou non, un peu étrangères. Il a le goût naturel d'une vie plus relevée, d'une tenue plus noble, de façons plus sévères à la fois et plus spirituelles.

Attendons de M. Louis Durey des ouvrages qui rappelleront par le charme, l'élégance et la discrète émotion quelques-uns de ceux d'un Massenet, avec plus de profondeur, et d'un Fauré, avec plus de mordant, sans peut-être toute la grâce abandonnée de l'un et de l'autre.

A vrai dire, la musique de ce jeune compositeur est d'une étoffe un peu mince. Elle ressemble en cela à celle d'Erik Satie. Du reste, à bien des égards, c'est Louis Durey qui, de tous les « Six », se rattache le plus étroitement à l'auteur des *Gymnopédies* et de *Socrate.* Mais il est d'ordinaire moins monotone : il a plus de variété, et de légéreté aussi. Son contrepoint, souvent réduit à deux parties, ne se répète pas indéfiniment en des retours trop prévus, trop pareils. Il est moins scolastique, plus vivant.

De tous les « Six », Louis Durey est peut-être aussi le moins audacieux. Est-ce parce qu'il est moins jeune ? C'est sans doute surtout parce que son goût très sensible le met en garde contre les acidités harmoniques trop crues dont certains de ses camarades ont tant usé.

Par son sens de la mesure, de l'heureuse proportion, de la sobriété, par sa répugnance pour tous les excès, par son souci de perfection aisée et naturelle, Louis Durey est au suprême degré un musicien de France, le plus français peut-être des « Six », bien que ce ne soit pas, j'en ai peur, celui que M. Jean Cocteau considère comme ayant réalisé au mieux l'idéal proposé dans *le Coq et l'Arlequin*. Sa musique n'est point assez agressive pour répondre exactement au programme de M. Jean Cocteau. Elle ne brise rien. Elle ne nous éclabousse pas d'insolences. Elle conserve quelque pudeur et craint les nudités d'un réalisme sans vergogne.

Louis Durey semble occuper dans l'Ecole nouvelle une des positions extrêmes. Il tient un des bouts de la

chaîne. C'est le sage qui modère les autres. Les plus fous seront à l'autre bout.

C'est un classique dans l'âme, un classique comme on peut l'être aujourd'hui en n'oubliant aucune leçon des maîtres qui ont cessé d'être classiques depuis Rameau, Mozart et Gluck.

Et, certes, il parle un langage nouveau. Ne croyons pas que nous l'entendrons du premier coup, malgré sa relative simplicité. Mais, à qui les approchera sans préjugé, les ouvrages de Louis Durey apparaîtront tout pénétrés d'une harmonieuse et tendre poésie.

* * *

L'art d'Arthur Honegger est d'un caractère bien différent, autrement compliqué, autrement touffu que celui de Durey, moins français, au sens étroit du mot et pour autant que la simplicité et la clarté soient des conditions indispensables de la qualité vraiment française d'une œuvre.

Arthur Honegger est né au Havre de parents suisses le 10 mars 1892. Il travailla l'harmonie avec R. Ch. Martin, puis passa deux ans au conservatoire de Zurich. Subit-il là des influences germaniques qui expliqueraient son goût si marqué pour les polyphonies un peu chargées, on peut se le demander.

En 1912, il entra dans la classe de Gédalge, au Conservatoire de Paris où il suivit également les cours de Widor et de Vincent d'Indy.

Arthur Honegger a déjà beaucoup écrit ; plusieurs recueils de mélodies sur des poèmes de Guillaume Apollinaire, de Jean Cocteau et Paul Fort, le *Chant de Nigamon* et le prélude d'*Aglavaine et Selysette* pour orchestre, 10 *Danses*, 2 *interludes* et une *Coda* pour le *Dit des Jeux du Monde*, un *Quatuor* à cordes, 2 *Sonates* piano et violon, une *Sonate* piano et alto, une *Sonatine* pour 2 violons, une *Rapsodie* pour 2 flûtes, clarinette et piano et diverses pièces pour le piano et l'orgue [1].

[1] On sait que Honegger vient d'écrire la musique du *Roi David*, de René Morax, représenté à Mézières le 12 juin 1921 *(N. D. L. R.)*.

Honegger paraît être, dans le groupe des « Six », le symphoniste par excellence. « J'attache, m'écrit-il, une grande importance à l'architecture musicale que je ne voudrais jamais voir sacrifiée à des raisons d'ordre littéraire ou pictural. J'ai une tendance peut-être exagérée à rechercher la complexité polyphonique. Mon grand modèle est J. S. Bach... Je ne cherche pas, comme certains musiciens anti-impressionnistes, un retour à la simplicité harmonique. Je trouve au contraire que nous devons nous servir des matériaux harmoniques créés par cette école qui nous a précédés, mais dans un sens différent, comme base à des lignes et des rythmes. Bach se sert des éléments de l'harmonie tonale comme je voudrais me servir des superpositions harmoniques modernes et polytonales. »

Les ouvrages de Honegger sont en effet établis sur de larges assises, fortement charpentées, d'un tissu contrapontique très fourni et très serré : on y étouffe parfois et l'air y manque un peu. Ce n'est pas du tout le retour à la simplicité préconisé par M. Jean Cocteau.

La musique de Honegger ne répond en rien, du reste, aux vœux formulés par l'auteur du *Coq et l'Arlequin*. Ce n'est pas lui qu'inspirera le café-concert ou le cinéma. Il le déclare franchement : « Je n'ai pas le culte de la Foire et du Music-hall, mais au contraire celui de la musique de chambre et de la musique symphonique dans ce qu'elle a de plus grave et de plus austère. »

Ce musicien ne cherche pas à nous séduire par les caprices de son esprit, par la grâce et le mordant de saillies plus ou moins bouffonnes. Il est sérieux, tourmenté, préoccupé, semble-t-il, de poignants soucis, disposé à l'occasion à la méditation mystique (comme dans ces étranges *Pâques à New-York* pour chant et quatuor à cordes) et il s'exprime dans un langage dur, âpre, cahotant, mais parfois très ému et très troublant.

Cet artiste discret et modeste, dont la plupart des œuvres ne sont point encore éditées, travaille dans le recueillement. Le public, qui le connaît à peine, sera étonné un jour de découvrir sa forte personnalité.

* * *

Darius Milhaud est, à six mois près, du même âge que Honegger. Il a 29 ans. Il est né à Aix-en-Provence le 4 septembre 1892.

C'est un ancien élève du Conservatoire de Paris, où il a successivement obtenu un 1er accessit de violon, un 1er accessit de contrepoint et un 2me accessit de fugue.

La guerre le fit renoncer au Concours de Rome qu'il aurait certainement tenté à 22 ans, qu'il n'eut plus le courage d'aborder aux environs de la trentaine.

De 1917 à 1919, il avait passé deux années à la Légation de France au Brésil.

La production de Darius Milhaud est extraordinairement abondante et variée. Elle témoigne d'une riche spontanéité et d'un talent d'improvisation dont il a d'ailleurs parfois abusé.

Voici les principaux de ses ouvrages : quatre *Quatuors* à cordes, deux *Sonates* piano et violon, plusieurs *Suites* et une *Sonate* pour piano, plusieurs recueils de *mélodies*, quelques *Suites symphoniques* dont la dernière a été tout récemment donnée aux Concerts-Colonne, un *Poème* pour piano et orchestre joué à ces mêmes Concerts en 1915, de la musique de scène pour la traduction de l'*Agamemnon* et des *Choéphores* d'Eschyle par Paul Claudel, pour la farce de Cocteau *Le Bœuf sur le toit*, etc.

Si l'on veut se rendre compte d'où est parti Darius Milhaud, on n'a qu'à lire sa 1re *Sonate* pour piano et violon qui date de 1911. Elle est très caractéristique des influences qu'il subissait alors, à son insu peut-être, et aussi de ses tendances naturelles. Cette Sonate, encore bien peu audacieuse, rappelle souvent Lekeu et Vreuls. Le développement en est assez pauvre, mais elle a de la vie, un certain emportement passionné. Elle vaut beaucoup plus par l'émotion qui s'y exprime, encore imparfaitement du reste, que par la forme assez maladroite. Mais déjà Darius Milhaud révèle sa nature : c'est un romantique.

Ce n'est pas du tout le fin musicien, l'artiste subtil et délicat que nous est apparu son ami Louis Durey. Ce n'est pas lui qui mettra en musique Théocrite ou Pétrone. La pureté de la ligne n'est pas son fait. Il se soucie peu d'élégantes ciselures. Il n'a rien d'attique.

Son langage est plein de rudesse et de violences. Il traduit des états d'âme généralement sombres, ou alors ce sont les éclats d'une joie furieusement déchaînée. Ce sera le musicien de la colère, de la haine, du désespoir, de l'épouvante, de toutes les passions au paroxysme.

Ce qui ne l'empêchera point à l'occasion d'écrire aussi dans une note plus douce, plus tempérée. Mais il est des douceurs sous lesquelles on sent la tempête qui se prépare, des caresses qui laissent passer la griffe.

Il sourira parfois, mais d'un sourire cruel. Son esprit mordra, déchirera ce qu'il touche. Quelle effroyable plaisanterie, d'une acidité empoisonnée, que ses *Soirées de Pétrograde !* C'est net et coupant comme le tranchant d'un sabre. Point de demi-teinte, d'enveloppement, de mystère. Tout est clair, accablé d'un jour cru. Le comique en est grimaçant, guignolesque, à raides détentes, à gestes brusques de marionnettes. Et du tragique s'y mêle, épouvantablement secouant, qui vous écrase. On est éclaboussé de sang, comme d'une tête coupée qui vous roulerait sur les pieds.

Ce n'est peut-être pas là, du reste, que l'on pourra préférer Darius Milhaud. Son rire, son rire féroce, a des étrangetés qui sonnent parfois un peu faux.

Il semble mieux à l'aise dans les grandes espaces et quand il est sérieux. Ses *Choéphores* furent sans doute une des œuvres par lesquelles il manifesta le plus complètement ses dons. Là il se meut en parfaite liberté et en grande puissance au milieu des situations les plus effroyablement poignantes qui soient dans tout le théâtre ancien et moderne. Une des pages les plus saisissantes est la scène des *Présages*. Le texte en est simplement parlé. Le rôle de la musique se réduit aux rythmes marqués par quelques instruments de percussion, castagnettes, tambourin, timbales, grelots, triangle, etc., et à l'emploi de sifflements, de susurrements, de sanglots et de gémissements étouffés :

une sorte d'orchestration de « bruits de coulisse ». L'effet en est véritablement terrifiant et d'une grandeur incontestable.

Ce n'est plus de la musique, dira-t-on. Ce n'est que du bruit. Mais du bruit rythmé, ordonné, organisé, n'est-ce point déjà de la musique, n'est-ce point *une* musique ?

Attendons-nous à bien d'autres surprises ! Darius Milhaud ne parlait-il pas récemment de faire accompagner un duo d'amour uniquement par la batterie ?

Quelques moyens qu'il emploie, le fait est là. Darius Milhaud possède la puissance dramatique. Il nous émeut il nous trouble profondément.

Si nous voulons nous en convaincre par d'autres exemples, lisons le final de la 2me *Sonate* piano et violon ou certaines mélodies.

Il y a trois recueils qui me paraissent renfermer le meilleur de l'œuvre actuellement édité de Darius Milhaud. Ce sont les *Poèmes juifs*, les *Quatre poèmes de Léo Latil* et les *Quatre poèmes de Paul Claudel.*

Des *Poèmes juifs* presque toutes les pages seraient à citer. Elles sont d'une rare intensité d'expression. Notons le charme délicieux du *Chant de Nourrice* avec son lointain ressouvenir de la *Berceuse* de Chopin. Notons le *Chant du Laboureur* avec sa large conclusion si mordante dans son allure héroïque. Le *Chant d'Amour* est exquis, le *Chant du Forgeron* d'une remarquable énergie : il y a là quelque chose de la grandeur du *Chant de la Forge* de Siegfried, avec plus de concentration et de tristesse.

De la tristesse encore, de la tristesse qui ne s'abandonne point, qui ne se perd point en pleurs, qui ne s'éternise point en rêveries et se convertirait plutôt en révolte dans les *Quatre poèmes de Léo Latil.* Le rêve y tient pourtant sa place, mais le rêve d'un homme ardent et volontaire. Dans le milieu de la deuxième mélodie, *Ma Douleur et sa Compagne*, on remarquera l'ampleur de l'expression musicale sur les paroles : « Maintenant la vaste mer nocturne déroule ses vagues lentes et lourdes ». Parfois, comme dans les dernières mesures de cette même pièce, quelque ressouvenir de Debussy, du Debussy encore romantique des *Cinq Poèmes de Baudelaire.* Le *Rossignol*

est un pur chef-d'œuvre et, après tant d'autres, Darius Milhaud a su dire dans un langage neuf et profondément troublant l'extase d'une jeune âme ouverte à toutes les voix enivrantes du printemps qui s'annonce. Quant à la *Tourterelle*, elle deviendra un jour la pièce favorite que, comme les *Berceaux* de Fauré ou la *Chanson triste* de Duparc, toutes nos cantatrices inscriront à leurs programmes.

Les *Quatre Poèmes de Paul Claudel* sont d'une tout autre inspiration, infiniment plus sévère, plus sombre, plus dure. Il y souffle du vent par rafales. C'est la grande tempête des éléments de la matière et du cœur. Nous sommes secoués, heurtés, rudement malmenés dans l'obscurité d'un mystique désespoir. Avec son poète, Darius Milhaud se laisse aller à des effusions du plus extrême romantisme. Là éclate à plein son vrai tempérament. Voilà, j'ose l'assurer, la véritable voie de Darius Milhaud.

Je voudrais pour lui qu'il cessât ses tours d'amuseur, de pince-sans-rire. A quoi bon, quand on a de grandes et belles choses à dire, s'attarder à des calembredaines comme les *Chansons de Mallarmé* ou les *Trois Poèmes de Cocteau* ? Se laissera-t-il juger sur des cocasseries auxquelles le grand public n'attache que trop d'importance ?

Ce fut peut-être une malchance pour les « Six » d'avoir pour ami un littérateur, M. Jean Cocteau, en qui tous ont mis leur confiance et dont ils reçoivent des directions.

Qu'ils restent donc entre musiciens s'ils veulent en commun chercher des voies nouvelles, et surtout que chacun suive les indications de sa propre nature.

Du reste, soyons-en sûrs, c'est bien ce qu'ils finiront par faire, tous. Et comme, déjà, Darius Milhaud répond mal à la formule que M. Jean Cocteau nous donnait du musicien selon son vœu ! Est-ce que par hasard Darius Milhaud serait un classique, un artiste épris de netteté, de concision, de clarté, de pureté, de style par-dessus tout ? Allons donc ! Darius Milhaud revient au romantisme avec toutes ses outrances, ses irrégularités, ses véhémences, ses fantaisies éperdues. Il est éloquent sans retenue, sans pudeur. Il aime l'ombre, l'obscurité. Il rêve la nuit aux étoiles, le misérable ! Peut-être pour se réveiller plus actif et plus lucide au matin.... N'importe ! Il a rêvé, il a écouté

la voix du rossignol, il a laissé son âme s'évanouir aux impressions indécises d'une nature pleine de mystères.

Ce n'est point l'art que réclame M. Cocteau. Fort heureusement le disciple a oublié la parole du maître pour n'écouter que sa libre volonté. Nous souhaitons qu'il conserve jalousement cette bienfaisante indépendance et qu'il ne craigne pas d'être simplement ce qu'il est. Il peut ainsi devenir, nous le croyons fermement, une des valeurs les plus solides de notre jeune Ecole française.

* * *

La Foire, le Music-hall, toutes les joies populaires de Paris et aussi ses divertissements mondains semblent attirer Georges Auric autant qu'ils laissent Honegger indifférent et le retiennent infiniment plus que Darius Milhaud.

La musique de Georges Auric pétille d'esprit parisien, de blague montmartroise. La forme en est d'ailleurs d'une tenue très ferme et très relevée. Dans sa concision ironique, Georges Auric doit être le musicien préféré de M. Jean Cocteau.

Georges Auric est né le 15 férvier 1899. Il a 22 ans. En 1913, il était admis comme auditeur à la classe de contrepoint de M. Georges Caussade. En mai 1914, la *Société Nationale* faisait entendre pour la première fois de ses œuvres.

Elève particulier de M. Caussade pour le contrepoint et la fugue, Auric a suivi également les cours de composition de Vincent d'Indy à la *Schola Cantorum*. Mais il n'est en rien le fidèle disciple de ces maîtres. Il se rit des disciplines, rejette toutes les chaînes, et, en défiance vis-à-vis de lui-même, craint de s'en forger de nouvelles. La liberté est un bien dont il s'enivre et rien ne lui plaît que sa fantaisie.

Auric a écrit pour l'orchestre *Chandelles romaines*, pour le piano *Trois Pastorales*, pour la voix *Huit Poèmes de Jean Coeteau* et *Trois interludes* sur des poèmes de René Chalupt, pour le théâtre les *Noces de Gamache*, ballet en un acte d'après Cervantès, et une musique de scène pour

les *Fâcheux* qui vient d'accompagner à l'Odéon la reprise de la comédie de Molière.

Les Huit Poèmes de Jean Cocteau et les *Trois Interludes* de René Chalupt sont tout à fait caractéristiques de la première manière de Georges Auric. On peut aimer cela. C'est amusant, c'est ingénieux, c'est curieux, c'est étonnant. Le badinage me paraît tout de même un peu forcé.

Dans le *Tilbury*, le *Pouf*, le *Gloxinia*, la *Place des Invalides* ou le *Biplan au matin*, il y a de l'esprit, infiniment d'esprit, mais trop spécialement, trop étroitement parisien. C'est encore de l'esprit français, si l'on veut, mais privé de sa sève, sans rien de ce qui fait chez les grands, chez les forts, son parfum pénétrant, sa vigueur généreuse, sa lumineuse plénitude.

Georges Auric est très jeune. C'est une excuse à bien des petits travers, à des lacunes, à des folies. Que de musiciens n'ont encore rien dit qui compte à son âge ! Faisons-lui crédit pour ses qualités indéniables : le sens de la proportion, la sobriété, la délicatesse, le mordant, la couleur.

Voici, du reste, qu'une œuvre nouvelle du même auteur semble nous annoncer qu'il conçoit déjà de plus nobles et de plus hauts desseins. La partition des *Fâcheux* n'est pas encore un grand ouvrage, mais c'est beaucoup plus qu'une simple amusette. La composition en est fort soignée et il y a beaucoup de sûreté de main dans le maniement des thèmes, des harmonies, des contrepoints et des timbres. Cette musique hardie, pleine de trouvailles savoureuses, est d'une venue très naturelle, dans son rythme joyeux et sa fraîche couleur. Le *Nocturne* de la fin du 2me acte est d'une poésie pénétrante et d'un sentiment exquis. (Du sentiment ! De la tendresse ! Voilà ce dont, jusque là, on pouvait croire Georges Auric incapable.) Il y avait un écueil particulièrement redoutable à éviter. La difficulté était de composer pour les *Fâcheux* de la musique qui tout en étant moderne s'harmonisât cependant avec le caractère d'une littérature vieille de plus de deux siècles. Georges Auric n'est pas tombé dans la banalité du pastiche. Il ne nous a point donné la contrefaçon de Lulli. Il n'a pas davantage commis la faute de faire danser les personnages de Molière sur des airs de *fox-trott* ou de *one-step*.

Il a tiré très heureusement parti de thèmes d'allure populaire qu'il a rehaussés d'ingénieuses harmonisations et de subtils contrepoints. L'effet en est charmant et, sous ce charme, il y a de la vigueur.

Dès lors, Georges Auric nous apparaît comme une nature d'artiste autrement riche qu'elle ne nous avait semblé tout d'abord d'après ses premières manifestations et nous nous plaisons à espérer de prochaines œuvres où l'auteur de la musique des *Fâcheux* nous fera de plus en plus oublier ses premiers jeux innocents de gamin de Paris.

* * *

Francis Poulenc est à peu près du même âge que Georges Auric. Il est né, lui aussi, en 1899.

Voilà des jeunes, de vrais jeunes, qui n'attendent pas la quarantaine pour prononcer solennellement leur premier mot. Il faut l'avouer : cela réjouit de les voir s'ébattre avec un entrain endiablé et risquer les plus effarantes cabrioles devant un public et une critique éberlués.

Francis Poulenc affirme modestement que de tous les compagnons du groupe des « Six », il est le moins bon technicien. Il a dû, pour ne point déplaire à sa famille, parcourir le cycle entier des études secondaires classiques jusqu'au baccalauréat. Chemin faisant, il travaillait le piano avec Ricardo Vines et la composition au hasard de la bonne rencontre, cueillant de-ci, de-là, des leçons de très inégale valeur. Puis ce fut le service militaire à partir de janvier 1918 et Francis Poulenc vient seulement d'être libéré.

Malgré des circonstances si peu favorables à la culture et au développement de ses dons musicaux, le jeune auteur a déjà publié : une *Rapsodie nègre* pour piano, quatuor à cordes, flûte, clarinette et voix (1917), une *Sonate* pour piano à 4 mains (1918), une *Sonate* pour 2 clarinettes (1918), *Mouvements perpétuels* pour le piano (1918), le *Bestiaire* ou *Cortège d'Orphée* pour une voix, quatuor à cordes, flûte, clarinette et basson (1919), *Cocardes*, chanson sur des poèmes de Jean Cocteau pour deux voix d'hommes,

un violon, un piston, un trombone, une grosse caisse, un triangle, une *Sonate* pour piano (1919-1920).

Si la *Sonate* pour 2 clarinettes peut paraître d'un effet de clownerie un peu cherché, il y a infiniment plus de spontanéïté, de naturel, dans cette étrange *Rapsodie nègre* d'une sonorité si nouvelle, si attachante, d'un sentiment mélancolique si pénétrant.

La *Sonate* pour piano à 4 mains, les *Mouvements perpétuels*, le *Bestiaire* sont loin d'être des œuvres indifférentes. C'est d'un art un peu rudimentaire dans ses moyens, fait d'insistances, de répétitions un peu monotones. Les motifs y sont souvent juxtaposés sans liaison suffisante ; on y sent de la force et point encore assez de souplesse.

Mais il ne s'agit pas de juger définitivement un jeune homme qui s'essaye et se cherche encore. Il suffit qu'il nous donne de très belles promesses.

Dans sa *Sonate pour piano* jouée au printemps de 1920 à la *Société nationale* par Ricardo Vinès, l'auteur de la *Rapsodie nègre* semble avoir eu le souci d'une composition beaucoup plus étudiée. La première partie surtout en est fort bien venue et témoigne d'une délicatesse de touche et d'une finesse de sensibilité tout à fait remarquables.

Pour achever de se faire une idée du jeune artiste que nous étudions, il n'est peut-être pas inutile de savoir comment il se définit lui-même par l'indication de ses sympathies et de ses aversions musicales. Il m'écrivait récemment : « Las du Debussysme, — j'adore Debussy, — las de l'impressionnisme (Ravel, Schmitt), je souhaite une musique saine, claire et robuste, une musique aussi franchement française que celle de Stravinsky est slave. Celle de Satie me semble la perfection à ce point de vue. *Parade*, c'est Paris, tout comme *Petrouchka* était St-Pétersbourg. Une autre musique, plus cérébrale, me semble aussi ouvrir une porte sur l'avenir, à savoir celle de Roussel que j'admire profondément pour ce qu'elle contient de discipline, de tenue et de sensibilité. J'aime aussi, — tendrement, — Chabrier (*Espana* est une chose merveilleuse et *Joyeuse marche* un grand chef-d'œuvre), *Manon* et *Werther* que je considère comme notre folk-lore, les chansons de Mayol, les quadrilles d'Offenbach, enfin Bach, Mozart,

Haydn et Chopin, Moussorgsky, Stravinsky. Quelle salade, direz-vous ! C'est cependant ainsi que j'aime la musique, prenant modèle chez chacun sur ce qui me plaît tout spécialement en lui. »

Comme la plupart de ses amis, Francis Poulenc n'a point de respect humain. Il ose avouer son admiration pour des sortes de musique que l'on a toujours considérées jusqu'ici comme des formes très inférieures de l'art. Il n'est point épris par-dessus tout de noblesse, de gravité. Il aime la vie, le mouvement, la joie, le naturel de quelque façon qu'ils se manifestent, fût-ce au détriment de la distinction. Nos jeunes musiciens ne sont rien moins que distingués et ils s'en vantent, ou tout au moins il y a une fausse distinction qui les horripile. Ils ont une haine violente pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à l'académisme. C'est pour eux, et ils n'ont point tort, la pire des banalités. Il y a une certaine vulgarité qui, à leur sens, vaut encore mieux que la banalité, quand ce ne serait que pour ce qu'elle renferme de force et de santé. Etre banal, c'est ne point penser et ne point sentir et répéter à vide des formules vides, privées par leur long usage de toute signification vivante. Etre vulgaire, c'est penser gros, c'est sentir sans finesse, mais c'est encore penser et sentir, c'est tout de même vivre par l'imagination ou le cœur.

Après la musique savante et raffinée des franckistes, des fauréens et des debussystes, cette réaction devait se produire, elle était inévitable. Elle sera sans doute caractéristique de l'époque qui s'ouvre.

* * *

De Louis Durey à Francis Poulenc, que d'éléments variés, que d'individualités distinctes dans la nouvelle Ecole, que de tempéraments divers !

Cette diversité se complète par l'appoint de l'élément féminin, et le groupe des « Six » comprend encore Mlle Germaine Tailleferre.

Germaine Tailleferre a déjà remporté au Conservatoire de Paris trois premiers prix, celui d'harmonie (classe

Dallier), celui de contrepoint (classe Caussade) et celui d'accompagnement (classe Estyle). Voilà une musicienne qui sait évidemment de son art tout ce qu'on en peut apprendre.

Elle a composé : Un *Trio* pour piano, violon et violoncelle (1917), *Jeux de plein air* pour 2 pianos (1918), *Pastorale* pour piano (1920), quelques *Mélodies* et une *Fantaisie* pour piano et orchestre (1920).

Germaine Tailleferre paraît douée d'un talent aimable et délicat. Elle n'a point l'humeur agressive de ses amis. Chez elle, point trop de violences ni d'audaces hasardées. Ce n'est pas elle qui mène la bande : elle la suivrait plutôt d'un pas parfois timide.

Mais ne nous risquons pas à marquer avec trop de précision les traits d'une physionomie qui ne s'est point encore nettement fixée. Germaine Tailleferre ne nous a sans doute presque rien confié jusqu'à ce jour de son plus intime secret.

* * *

Les « Six » de France auront-ils la fortune merveilleuse des « Cinq » de Russie ? C'est ce que l'avenir nous dira. Peut-être quelqu'un des hardis compagnons restera-t-il en route, impuissant à rejoindre les autres, à fournir un effort comparable au leur, à faire œuvre qui dure, comme, là-bas, le pauvre César Cui.

Déchet presque fatal, déchet à prévoir. L'essentiel, c'est que, des six partants, deux ou trois au moins touchent le but. Pour ma part, j'ai foi dans le destinées de la vaillante troupe, et j'entrevois les résultats d'une victoire qui assurerait de nouvelles conquêtes à notre Ecole Française déjà si glorieuse depuis un demi-siècle. Notre musique n'y gagnera pas en profondeur ni en finesse, mais en vigueur peut-être et en éclat sûrement.

Ne disons pas que cet art de demain sera plus grand que celui d'hier ou qu'il ne le vaudra point. Ces comparaisons n'ont guère de sens. C'est un autre aspect de l'âme française qui se manifeste. Et il est une seule chose qui

importe, c'est que cette âme, cette âme musicale de la France survive.

Ce qui apparaît de plus en plus, c'est que l'effroyable convulsion sociale par laquelle nous venons de passer et dont nous sommes loin d'être sortis encore n'a en rien diminué notre activité musicale, ni d'ailleurs celle d'aucun pays. Au milieu des pires cataclysmes, c'est un formidable bouillonnement d'art aux quatre coins de l'Europe. Un monde nouveau est en gestation et la musique de ce monde naît avec lui, dans les angoisses et la misère. A cet ardent travail s'emploient bien des forces diversement agissantes. Nos tsut jeunes Prançais n'en seront pas les moins bons ouvriers.

Paul LANDORMY.

GRÈCE

La Grèce et l'Asie-Mineure

Le poète Alfred Poizat, l'auteur de *Circé*, que représentait hier la Comédie Française, dans une conférence, faite récemment à Paris, sur la Grèce et les intérêts français en Orient, a insisté sur ce fait que malgré la violence de leurs discussions intestines, tous les Grecs étaient d'accord quant à la nécessité de maintenir le traité de Sèvres. Sur ce point, dit l'auteur d'*Electre*, l'union sacrée s'est faite dans la Grèce de 1920 aussi automatiquement qu'elle s'était produite dans la France de 1914.

Et M. Poizat a rappelé la séance de la Chambre grecque où M. Gounaris a reçu l'appui sans conditions, non seule-

ment de l'opposition royaliste conduite par M. Stratos, mais encore des vénizélistes représentés par le général Danglis. Les discours prononcés dans cette séance, très éloquents, très documentés et très objectifs, datent de quelques mois, mais ils n'ont rien perdu de leur valeur.

A qui, cependant, pourrait observer que les événements ont marché depuis le printemps dernier, on peut conseiller de lire les déclarations de M. Vénizelos publiées dans le *Times* du 8 juillet. A M. Harold Spender qui lui demandait si la position des philhellènes européens n'était pas modifiée par le retour du roi Constantin au pouvoir, M. Vénizelos a dit en résumé ceci :

« La cause de la Grèce est au-dessus des causes personnelles. Les philhellènes peuvent servir la cause grecque rien qu'en disant à leurs compatriotes la vérité. On a dit que les Alliés ont constamment aidé la Grèce ; or, ils ne lui ont accordé qu'un emprunt unique, celui de 1918 [1].

« Pour ce qui est de l'Asie mineure, c'est le Conseil suprême qui invita, en mai 1919, la Grèce à aller à Smyrne. Mais une fois là, l'armée grecque se vit soumise à la défense, même au cas où elle serait attaquée, de dépasser une ligne rigoureusement tracée. Ceci lui faisait une position très difficile, car l'ennemi pouvait s'organiser pour ainsi dire sous ses yeux et choisir le point et l'heure de l'attaque.

« Cette situation se prolongea jusqu'en juin 1920, quand les kémalistes défièrent les Alliés et les attaquèrent aussi bien en Cilicie qu'à Constantinople, dont ils s'approchèrent au point de pouvoir bombarder les navires de guerre alliés qui gardaient les détroits. C'est à ce moment critique que le Conseil suprême fit une fois de plus appel à l'armée grecque ; celle-ci, partie de Smyrne, fit la campagne victorieuse que l'on sait et, simultanément, envoya à Ismid une division destinée à coopérer avec les armées alliées concentrées à Constantinople. »

Voilà pour l'année 1920. Arrivant à des temps plus récents et après avoir expliqué que l'échec d'Eski-Scheir n'avait pas le caractère de défaite qu'on lui avait attribué et que l'évacuation d'Ismid avait été dictée par la nécessité

[1] Le montant intégral de cet emprunt n'a pas été touché.

de ne pas laisser toute une division « en l'air », c'est-à-dire isolée du reste de l'armée, M. Vénizelos a remarqué qu'en suspendant le versement du reliquat de l'emprunt et l'envoi des munitions, les Alliés « désertent un pays qui exécute une tâche que les Alliés eux-mêmes lui ont confiée et qui lutte contre un gouvernement qui prétend déchirer un traité qu'il vient de signer.

« Mais que peuvent espérer les Alliés d'une pareille politique ? Supposons que Kémal à qui les bolchévistes donnent des munitions, arrive à Constantinople. C'est les détroits mis, et cette fois pour longtemps, entre les mains d'une coalition Kémalo-bolchévique, c'est la Méditérannée menacée. Est-ce là ce qu'on désire ? Les Kémalistes ont au surplus montré le cas qu'ils font des Alliés, que ceux-ci soient français ou anglais. Si Kémal et les bolchévistes tiennent Constantinople, ils défieront tous les Alliés et non pas seulement les Grecs. »

* * *

J'ai reproduit dans les parties essentielles les déclarations de M. Vénizelos, non seulement pour montrer que l'attitude du parti vénizeliste à la chambre grecque ne différait pas de celle de son chef (cela était connu), mais parce qu'elles contiennent certaines vérités que M. Vénizelos pouvait mieux que tout autre Grec rappeler aux Alliés.

L'interlocuteur de M. Vénizelos (c'était l'éminent publiciste Harold Spender) s'est très naturellement préoccupé surtout d'événements récents. Si on remonte un peu plus haut, l'attitude des journaux alliés qui réclament la revision du traité de Sèvres aux dépens de la Grèce paraît encore plus étonnante.

On parle constamment de l'extension démesurée des frontières grecques. J'ai déjà, dans ces pages mêmes[1], fait justice de cette malveillante accusation. La Grèce n'a reçu que la Thrace, et pas même toute la Thrace. Elle

[1] Voir *Revue de Genève* d'octobre 1920.

n'a pas encore réoccupé l'Epire du nord *dont l'ont dépossédée en septembre* 1917 *les armées alliées.* Elle n'a pas pris possession du Dodécanèse. De Chypre, offerte formellement en septembre 1915, il n'est plus question, malgré le caractère incontestablement grec de cette île. En Asie mineure on avait offert officiellement (avril 1915) toute la province (*vilayet*) de Smyrne. Le traité de Sèvres n'accorde qu'un droit d'occupation sur le seul département (*sandjak*) de Smyrne, qui ne représente pas même le tiers du vilayet.

Les avantages accordés à la Grèce paraissent dérisoires si on les compare aux avantages qu'ont tiré des traités non seulement la Roumanie et la Serbie, dont le territoire a triplé, mais encore la Tchéco-Slovaquie et la Pologne qui, quoique n'ayant que pour fort peu contribué à la victoire, ont vu réalisée l'intégralité de leurs aspirations ethniques.

En vain dira-t-on que la Grèce est entrée tardivement en guerre. Il n'a pas tenu à elle que son entrée n'eût pas lieu au lendemain de Charleroi (en août 1914, le roi Constantin et M. Vénizelos étaient d'accord pour offrir un concours que l'Entente repoussa de peur de s'aliéner le Turc !). De plus, c'est peut-être bien parce qu'elle a été tardive que cette entrée fut si efficace. Elle s'est produite quand, en face d'un ennemi fatigué, il suffisait d'un violent effort pour le réduire à merci. Tous les écrivains, allemands, anglais ou français, s'accordent sur ce point que la débâcle allemande fut le contre-coup immédiat de la débâcle sur le front oriental. Or, sur les 450,000 hommes qui attaquèrent les Bulgares en septembre 1918, la moitié étaient des Grecs. Et si les Turcs cédèrent sitôt après les Bulgares, c'est qu'ils savaient que, outre ces 450,000 hommes, le général (depuis maréchal) Franchet d'Esperey disposait de 150,000 hommes de troupes fraîches appelées sous les drapeaux en Grèce au mois d'août 1918.

C'est donc bien la Grèce, comme l'a dit M. E. Boutroux, qui a « déclenché la victoire ». Et cela suffirait, semble-t-il, pour qu'on tînt une *partie* des promesses à elle données et pour qu'on respectât en ce qui la touche cette théorie des nationalités au nom de laquelle on a, fort justement d'ailleurs, bouleversé le statut séculaire du reste de l'Europe.

Renier à la fois sa signature et la théorie des nationalités à cause des élections grecques, c'est obéir plus aux nerfs et au dépit qu'à la justice et à la raison. Comme l'ont marqué M. Vénizelos et ses éminents lieutenants, MM. Politis et Romanos[1], les élections grecques ont été une question de pure politique intérieure. De plus, à ceux qui, pleins de sourires pour M. Giolitti, lui montraient un visage de glace, M. Gounaris pouvait répondre avec raison qu'il était plaisant de l'accuser de germanophilie, alors qu'en avril 1915 il n'avait, pour déclarer la guerre, mis qu'une condition, à savoir, qu'on attaquât Constantinople par terre et qu'on ne s'acharnât pas à l'idée de la prise des Dardanelles. Mais alors on voulait ménager les Bulgares exactement comme, sept mois auparavant, on refusait les premières offres de M. Vénizelos pour ne pas inquiéter les Turcs.

En mettant les choses au pis, est-il concevable qu'on veuille punir les Grecs, accusés de n'avoir pas voulu se battre avec les Allemands, au profit des Turcs qui se sont bel et bien, et sans aucune provocation ni nécessité, battus à côté des Allemands ?

* * *

Mais abordons un autre ordre d'idées. On entend des gens raisonnables et censément bien disposés pour les Grecs leur tenir le langage que voici : « A tort ou à raison, l'Entente vous abandonne. Sans le concours de son argent et de ses munitions, les victoires que pourront remporter vos soldats seront stériles. Vous pouvez battre les Turcs en batailles rangées, vous n'avez pas les moyens de faire face à une longue guerre de guérillas. Faites la part du feu. Gardez la Thrace ; mais évacuez l'Asie mineure ; contentez-vous pour Smyrne et pour sa région d'une autonomie locale. Les Turcs auront la satisfaction de ne plus voir votre drapeau sur la rive orientale de l'Egée, de votre côté, vous aurez celle de savoir que vos compatriotes d'Ionie auront

[1] Voyez les interviews de M. Athos Romanos au *Journal des Débats* et au *Matin*, et la conférence de M. N. Politis dans *Foi et Vie*.

échappé en fait au joug du Croissant. Tout le monde sera content et une paix durable pourra être rétablie en Orient. »

En théorie la combinaison, si cruelle qu'elle soit pour la Grèce réduite à sortir de la guerre avec sa paix intérieure détruite, ses finances bouleversées, son prestige atteint, et ses rêves d'avenir annihilés, pourrait, malgré tout, se soutenir. En pratique, elle se bute à des objections insurmontables.

Et d'abord les gens qui parlent ainsi aux Grecs oublient que les Turcs, eux, n'admettent ni Smyrne autonome, ni Thrace grecque [1]. Leurs principaux amis font de même ; ainsi le *Temps* réclame pour la Porte, sinon Andrinople, du moins la ligne Ainos-Midia. La base même des négociations proposées (les concessions mutuelles) fait défaut.

Admettons pourtant que les Puissances obtiennent des Turcs qu'ils signent un nouveau traité sur les bases ci-dessus, une question s'impose : Qui est-ce qui garantira aux Hellènes que les Turcs, une fois l'armée grecque partie d'Asie, respecteront le nouveau traité plus que Kémal n'a respecté le traité de Sèvres ?

Les succès que, si le traité de Sèvres est revisé, aurait remporté Angora, la richesse extrême de Smyrne et de sa région constituent une double raison pour prévoir que l'autonomie de l'Ionie ne sera pas respectée.

Kémal, le voudrait-il, et il ne le voudra pas, il ne pourrait pas empêcher ses cent ou cent-cinquante mille bachibouzouks d'envahir et de piller au nom du Croissant, une région qui a tout (prépondérance de la Croix, richesse, beauté des femmes) pour exciter la haine et la concupiscence des hordes turques. L'Europe assisterait à une répétition sur une immense échelle des massacres de Chio, et elle y assisterait impuissante car, je le répète, qui est-ce qui pourrait arrêter les Turcs, les Grecs une fois partis ? Seraient-ce les troupes anglaises surabondantes sur le Bosphore, ou les troupes françaises surabondantes en Cilicie ? Ou peut-être seraient-ce les troupes italiennes dis-

[1] Voyez les déclarations officielles ou semi-officielles turques. Entre autres celles de Bekir-Sami aux journalistes français, et de Kemal pacha au général Harrington, commandant en chef des troupes alliées à Constantinople, lequel, entre parenthèses, fut traité par le dictateur d'Angora comme un chef nègre par un proconsul colonial.

ponibles depuis l'évacuation d'Adalia ? Ou encore confierait-on la garantie de l 'autonomie de Smyrne à la Société des nations qui, elle, n'a pas d'armée du tout ?

Il y aurait de quoi rire, si la vie, l'honneur et les biens d'un million de chrétiens n'étaient en jeu.

Ces chrétiens sont ce qui reste des populations si nombreuses et si prospères à qui, depuis des siècles, l'Asie mineure devait de n'avoir pas vu les Turcs faire disparaître sa vie économique et intellectuelle.

Ce que ces populations ont souffert de 1914 à 1918, la guerre terrible d'extermination menée contre elles, de nombreux rapports officiels anglais, américains, français, grecs, voire allemands, publiés à la fin des hostilités l'ont fait savoir.

Un archéologue français, qui a été sur les lieux et dont on connaît la haute objectivité, M. Félix Sartiaux, termine son exposé très documenté des persécutions auxquelles sous différentes formes furent soumis les Grecs par les lignes suivantes : « En résumé, on a la certitude que 450,000 Grecs ont été déportés et sont morts, que 150,000 des Grecs enrôlés dans les bataillons de travailleurs [1] sont morts, que 250,000 Grecs n'ont trouvé leur salut que dans la fuite. »

Les Grecs ont donc souffert autant, sinon plus que les Arméniens. Qu'ils aient souffert par suite d'un plan prémédité à l'application duquel la guerre a fourni simplement un prétexte, cela résulte d'un document officiel et confidentiel émanant du ministre turc de l'intérieur et qui est d'autant plus à retenir qu'il *commence par proclamer le caractère hellénique de l'Ionie* [2].

Ce document est une dépêche du gouvernement turc au Préfet de Smyrne en date du 14 mai 1914. Il a paru en traduction dans presque tous les journaux des pays alliés

[1] M. Sartiaux explique plus haut comment les Turcs appelèrent sous les drapeaux tous les hommes jusqu'à l'âge de 48 ans, et comment, au lieu de les enrôler dans l'armée régulière, ils les incorporèrent dans les bataillons dits de travailleurs. Ceux qui les composaient étaient employés aux plus durs travaux et recevaient pour toute ration « une demie-miche d'un pain répugnant ». Le typhus et le choléra aidant, ces malheureux mouraient par dizaines de milliers.

[2] Sur ce point, voyez aussi : *Le caractère grec de l'Asie-Mineure attesté par les auteurs étrangers* (Paris, Berger-Levrault, 1919), ouvrage contenant les extraits d'ouvrages de plus de 50 auteurs français, anglais, espagnols, allemands, autrichiens et turcs.

entre autres dans le *Temps* de Paris, du 29 juillet 1916. Il est conçu comme suit :

« *Monsieur le Préfet,*

« *Les Grecs sujets ottomans qui* constituent la majorité des habitants de votre circonscription *profitent des circonstances pour provoquer un courant révolutionnaire favorable à l'intervention des Grandes Puissances.*

« *En conséquence, il est urgent que les Grecs habitant les côtes de l'Asie-Mineure soient obligés d'évacuer leurs villages pour s'installer dans les vilayets d'Erzéroum et de Chaldée.*

« *S'ils refusaient de se transporter aux endroits désignés, il vous plaira de donner des instructions verbales à nos frères musulmans, afin d'obliger les Grecs*, par des excès de toute sorte, *à s'expatrier eux-mêmes de leur propre gré.*

« *N'oubliez pas d'obtenir, dans ce cas, des émigrés, des certificats constatant qu'ils quittent leurs foyers de leur propre initiative afin que, plus tard, il n'en résulte pas des questions politiques.* »

Le Ministre de l'Intérieur : TALAAT BEY — Le Chef de la Correspondance : ALI RIZA.

M. Sartiaux et bien d'autres ont montré comment de 1914 à 1918 ces instructions furent exécutées.

Croit-on que les Turcs se montreront plus humains après qu'avant la guerre ? Croit-on que le gouvernement d'Angora justement qualifié en plein Parlement britannique de « gouvernement de brigands », se montrera plus humain que le gouvernement plus ou moins régulier de Constantinople ? Pour le soutenir il faudrait fermer les yeux sur ce qui se passe actuellement.

Aujourd'hui, les Turcs cherchent à aire évacuer l'Asie mineure ; ils cherchent à renverser pour la première fois depuis cent ans la règle de droit international selon laquelle une province chrétienne une fois délivrée du joug du Croissant ne saurait lui être soumise à nouveau. Il semblerait, par conséquent, que ce fût pour eux le moment ou jamais de montrer vis-à-vis des chrétiens un peu d'humanité ; tout au moins de patienter un peu avant de les massacrer une fois de plus.

Mais les Turcs sont comme les fauves ; seuls les barreaux solides d'une cage ou le fouet du dompteur peuvent les ramener à la raison. Depuis huit siècles qu'ils sont tombés sur des pays civilisés, ils sont, par périodes fréquemment renouvelées, pris de véritables fringales de sang chrétien. Aussi, fût-ce dans les moments où leur intérêt leur crie de rester tranquilles, ils ne peuvent résister à la férocité d'instincts héréditaires.

Voici comment un journal, pourtant avocat systématique des aspirations kémalistes, le *Temps* (nº du 12 juillet 1912) décrit le sort fait à l'heure qu'il est aux Grecs dans les pays micrasiatiques encore occupés par les Turcs.

« On mande de Constantinople :

Des voyageurs américains *arrivés de Samsoun rapportent des détails sur les persécutions subies par la population chrétienne de cette région. Osman Aga, qui est arrivé de Samsoun le deuxième jour de la fête turque du Bairam, a inauguré son entrée par le meurtre de dix Grecs. Puis, ayant cerné les établissements de la Société américaine des tabacs, il arrêta tous les ouvriers grecs, qui étaient au nombre de plus de 800 et les fit transporter dans une direction inconnue. Ensuite il fit cerner le quartier grec, et arrêta* 1,500 *autres Grecs qu'il fit transporter vers l'intérieur. Les populations de trente autres villages de la région de Samsoun furent massacrées au cours de leur transport au lieu de l'exil. D'autres villages, ayant refusé d'obtempérer à l'ordre de déportation, furent incendiés par les Turcs et les habitants furent tués sans distinction d'âge ni de sexe. La Commission américaine qui se rendit sur les lieux, constata ces forfaits et rapporta des ossements humains carbonisés qu'elle montra au gouverneur turc. A Kérassunde, tous les Grecs âgés de* 16 *à* 30 *ans furent arrêtés et conduits vers l'intérieur dans une direction inconnue.* »

Après cela peut-on, en toute justice, demander au gouvernement d'Athènes, quel que soit son chef, d'évacuer l'Asie-Mineure et d'exposer ce qui reste des Grecs micrasiates à la mort et au déshonneur.

* * *

Ainsi donc, l'humanité autant que le droit imposent aux puissances de l'Entente « de ne pas déserter la Grèce ». J'ose dire que leur intérêt bien entendu devrait les aiguiller dans la même voie.

Croit-on, en effet, qu'une fois, par impossible, vainqueurs des Grecs, les Turcs s'arrêteront en si beau chemin, qu'ils laisseront les Français en Syrie et les Anglais en Mésopotamie ? Et ne voit-on pas que l'agitation panislamique dont parlent tellement certains financiers levantins sera surtout redoutable quand le foyer de cette agitation sera constitué, quand les musulmans du monde entier apprendront qu'il est une puissance musulmane qui peut impunément défier la France et l'Angleterre.

Ne voit-on pas aussi une autre chose plus grave encore : comme le disait si bien à la Chambre roumaine M. Take Jonesco, « les quatre traités signés à Paris sont en réalité les quatre pages d'un même traité et ont droit au même respect ».

Dès qu'on admet la possibilité de reviser le traité de Sèvres, établi après des études ayant duré deux ans, on pose devant l'opinion mondiale la question de la revision des trois autres traités. Déjà certaine presse parle de l'opportunité de la revision du traité de Neuilly. Qu'on prenne garde aux traités de Trianon et de Versailles !

André ANDRÉADÈS,

Professeur à l'Université d'Athènes.

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

L'ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL INTELLECTUEL

Le titre et l'objet du Congrès international des Travailleurs intellectuels, qui vient de se tenir à Bruxelles, ont paru surprendre l'opinion publique.

Cependant, cette réunion n'est pas une nouveauté inouïe : elle est une étape dans un développement qui a jusqu'ici passé inaperçu.

L'évolution sociale du monde depuis plusieurs siècles est faite d'une dissociation croissante entre des intérêts qui, tout d'abord confondus, vont en se spécialisant de plus en plus. C'est ainsi que les intérêts des patrons et des ouvriers groupés dans les corporations de métiers de l'ancien régime, sont aujourd'hui dressés les uns contre les autres. Jusqu'ici, les intellectuels n'avaient pas éprouvé le besoin de séparer leurs intérêts de ceux des patrons, et ils avaient trouvé dans cette union la sécurité relative du lendemain.

Aujourd'hui, au contraire, le processus de dissociation dont nous avons parlé gagne les intellectuels. Le capitalisme avait paru être la sauvegarde de l'intelligence ;

il servait à constituer par l'économie des réserves financières qui mettaient beaucoup d'intellectuels en situation de travailler sans gagner leur vie. Le régime capitaliste avait ainsi trouvé une forme nouvelle du mécénat. C'est là l'éloge le plus haut qu'on puisse faire de lui, que cette aptitude à faire servir ses réserves d'argent au progrès de l'intelligence humaine et de la civilisation.

Mais ces dernières années, le nombre des intellectuels s'est tellement accru que les réserves capitalistes n'ont plus suffi à leur entretien. Leurs salaires, soumis au libre jeu de l'offre et de la demande, ont été déprimés et broyés par les lois économiques. Un prolétariat de l'esprit s'est formé, qui s'est senti de plus en plus à la merci des circonstances.

La guerre a rendu tragique cette situation. Elle a anéanti les réserves de capital qui permettaient à une partie au moins des intellectuels de vivre. La désorganisation financière de tous les Etats s'est appesantie surtout sur la bourgeoisie pensante ; les traitements des universitaires, et d'une façon générale, de toutes les professions libérales, sont devenus dérisoires en face du prix croissant de la vie. Parmi ceux qui étaient allés combattre, beaucoup d'intellectuels trouvèrent au retour leur emploi occupé ou supprimé. Les intérêts matériels immédiats primant dans les soucis d'existence les intérêts plus généraux et plus lointains de la pensée, la production intellectuelle tomba dans le discrédit moral au moment même où elle cessait de faire vivre ceux qui s'y adonnaient. Le capitalisme, desséché dans ses ressources, tendit dès lors à être de moins en moins dans l'évolution de l'humanité un élément de véritable progrès moral.

Si, vis-à-vis des intellectuels, le régime capitaliste a fait défaut, ce fut pire encore des tentatives révolutuonnaires. Le bolchévisme, là où il a triomphé, en Russie et en Hongrie, a cru pouvoir faire table rase de tous les besoins théoriques de l'humanité. Il a cru pouvoir impunément brimer et supprimer les intellectuels, et faire marcher le monde comme une machine qui n'aurait pas de cerveau.

Devant cette double expérience, celle de l'Occident de l'Europe, qui les privait peu à peu de moyens d'exis-

tence, et celle de l'Orient, qui les privait de toute raison d'être, les intellectuels ont éprouvé le besoin de se rapprocher et de se grouper, Les mêmes causes qui, quelques lustres auparavant, avaient poussé les travailleurs du muscle dans la voie du syndicalisme produisirent les mêmes effets en ce qui concerne les travailleurs de la tête, et l'on a pu assister depuis deux ou trois ans à une éclosion spontanée et presque générale en tous pays de groupements syndicaux dans les professions libérales.

Les associations d'intellectuels ne sont point une véritable nouveauté. Elles sont même presque aussi vieilles que le monde. Un intellectuel ne travaille dans la plupart des cas que dans la communion avec un autre intellectuel ; l'échange des idées est à la base même du raisonnement mental. Aussi, les intellectuels ont-ils été dans l'histoire les premiers à se grouper et c'est parmi eux que l'on peut constater de nos jours les survivances les plus apparentes des institutions corporatives de l'ancien régime, l'Ordre des avocats, en France, les Collèges des Universités anglaises, etc., etc...

Mais, par une singulière anomalie, le siècle dernier a enlevé à ces groupements leur caractère économique et les a placés sur une base de plus en plus nationale. Pendant que l'évolution du monde tendait à donner la prépondérance aux éléments économiques, pendant qu'elle accroissait les inter-dépendances entre nations et faisait naitre dans toutes les collectivités des besoins internationaux, les intellectuels, sans s'en douter, ont tourné délibérément le dos à cette évolution. La conséquence est qu'ils ont abordé les catastrophes par lesquelles nous venons de passer en ordre dispersé et dans un état de morcellement extrêmement préjudiciable à leur influence et à leurs intérêts.

Cette tendance au groupement syndical, née des événements, s'est manifestée tout d'abord et de façon toute naturelle parmi ceux des intellectuels qui se trouvaient par leur profession en contact immédiat avec les ouvriers ; les techniciens de l'industrie sont des salariés ; leur sort est intimement lié, dans un grand noubre de cas, à celui de leurs subordonnés. L'expérience quotidienne des succès

que le groupement syndical a permis aux ouvriers de remporter, l'identité de certains besoins, a conduit les techniciens, les premiers, à se grouper. Ils ont été imités dans la plupart des pays par les journalistes, que leur travail rapproche aussi d'une catégorie d'ouvriers particulièrement bien organisés, les typographes.

Mais l'organisation en quelque sorte isolée de certaines professions ne pouvait pas suffire à donner à la classe des intellectuels dans son ensemble l'influence à laquelle elle aspirait, et ces sociétés n'ont pas tardé à éprouver le besoin de se grouper à leur tour en fédérations. C'est en France que cette forme d'organisation a atteint son stade le plus avancé, par la création de la *Confédération des Travailleurs intellectuels*, qui groupe dès maintenant, en onze sections, 120.000 membres. L'exemple des intellectuels français a engagé ceux d'autres pays à les imiter. Des Confédérations de travailleurs intellectuels sont en formation ou formées sur divers points de l'Europe, et notamment en Suisse, où la *Fédération des Travailleurs intellectuels (Bund der Geistesarbeiter)* a été officiellement fondée au mois de janvier dernier.

Qui dit *syndicalisme* d'ailleurs, ne dit pas nécessairement *socialisme*. Bien au contraire. Si les intellectuels avaient voulu joindre leurs forces fraîches aux forces de la révolution, ils n'auraient pas eu besoin de s'organiser séparément. S'ils l'ont fait, c'est pour jouer en toute indépendance, entre le patronat et le prolétariat, le rôle d'arbitre qui leur revient légitimement.

Il est impossible dans une évolution de ce genre, de s'arrêter à mi-chemin ; lorsqu'une organisation est en voie d'agrandissement, elle ne peut s'arrêter avant de s'être agrandie à son maximum ; aussi les Fédérations d'intellectuels, à peine nées en plusieurs pays, ont-elles éprouvé tout aussitôt le besoin de se grouper à leur tour. Elles se trouvent en face de nécessités analogues dont beaucoup exigent soit la connaissance des usages des autres pays, soit encore des solutions communes et concordantes, et elles ont immédiatement désiré prendre contact entre elles.

La question de l'organisation internationale des travailleurs intellectuels en vue de la défense de leurs intérêts

économiques, a dont été la première des préoccupations du Congrès de Bruxelles.

* * *

Mais à cette première question se joint aussitôt une seconde. Les intellectuels sont avant tout des travailleurs, car sans travail il n'y a pas d'intelligence. Comme tels, la plupart sont des salariés et ont besoin d'être protégés contre toute oppression économique. Mais ces travailleurs, leur nom le dit, sont des intellectuels qui ont besoin d'être assistés non seulement dans leurs conditions de travail, mais aussi, et peut-être plus encore, dans leurs instruments de travail, dans les moyens de recherche dont ils usent.

Sur ce point aussi, les efforts des intellectuels ne sont pas récents; les Bureaux de Berne, qui se sont donné pour tâche de protéger la propriété intellectuelle, littéraire, artistique et industrielle, ne répondent pas à une autre préoccupation, et l'Union des Associations internationales qui a pris l'initiative de convoquer le Congrès de Bruxelles, a, elle aussi, dès avant la guerre, tenu plusieurs réunions en vue de coordonner, dans le monde, les travaux de l'esprit.

Mais tous ces efforts se sont heurtés à la fois à l'incompréhension et au manque d'argent ; malgré le labeur acharné de ses directeurs, le Bureau de la Propriété intellectuelle n'est parvenu à faire appliquer ses conventions que dans un nombre restreint de pays, et sous toute sorte de réserves ; quant à l'Union des Associations internationales, son travail a été entravé par des difficulté matérielles de tous genres.

Pourtant, personne ne saurait contester l'utilité d'une semblable coordination. La Suisse, plus qu'aucun autre pays, a souffert des exagérations du nationalisme intellectuel. Le manque d'entente internationale en matière de grades universitaires a eu sur le déséquilibre politique de la Suisse au cours de la guerre une influence directe qui n'est pas assez connue ; les équivalences de grades dans les

différents pays qui nous avoisinent sont, pour nous, un question vitale, et c'est l'une des premières qu'aura à traiter une organisation internationale du travail intellectuel.

C'est ainsi que le Congrès des Travailleurs intellectuels qui vient de se tenir à Bruxelles a été amené à envisager les questions du travail intellectuel sous ce double aspect de la coordination des moyens de travail et de la protection internationale des intérêts économiques des travailleurs. Il est arrivé à la conclusion que, dans l'un et l'autre domaine, il ne serait pas possible d'obtenir des résultats décisifs sans avoir, sous une forme quelconque, l'appui de la Société des nations.

Sans doute, les intellectuels doivent s'organiser eux-mêmes, et entrer en relations par-dessus les frontières ; mais, à peine nées, les organisations d'intellectuels se sont tournées vers le Bureau international du Travail, pour lui demander son aide et sa collaboration. Sans doute, l'Union des Associations internationales est constituée pour obtenir par elle-même des résultats, mais elle ne peut rien sans argent, et elle ne veut pas accepter n'importe quel argent venant de n'importe où. La Société des nations seule lui offre une autorité assez haute et assez impartiale pour lui permettre de réaliser son idéal. C'est pourquoi M. le Sénateur Lafontaine, représentant de la Belgique à l'Assemblée de la Société des Nations, a demandé l'an dernier la collaboration de celle-ci. Le Conseil, se rangeant à son avis, propose à la seconde Assemblée de réunir une Commission consultative de travailleurs intellectuels qui aurait à préparer en cette matière l'œuvre de la Société des nations.

Nous vivons un moment psychologique. Les intellectuels qui, jusqu'ici, s'étaient identifiés avec le capitalisme, sont aujourd'hui sollicités de toutes parts. Les forces révolutionnaires, désabusées par l'expérience désastreuse qu'elles ont faite en Russie, se tournent vers eux pour leur demander leur collaboration ; les forces de paix sociale qui, en présence de la désagrégation du régime actuel, s'efforcent de reconstituer la société sans bouleversement, comptent de leur côté sur la collaboration de l'intelligence, sans laquelle elles ne sauraient réussir.

Au moment même où leurs intérêts matériels paraissent méconnus et compromis, les intellectuels sont les maîtres de l'avenir. Ils sont tout, ils sont partout, ils peuvent tout, à condition d'user des moyens qui leur appartiennent, et de ne pas en user les uns contre les autres. Il n'y a pas de progrès dans le monde en dehors de l'intelligence : là où un ouvrier donne un coup de pioche, il n'y a rien ; là où deux ouvriers donnent chacun un coup de pioche, il n'y a rien encore ; mais là où un troisième ouvrier coordonne et dirige ces coups de pioche, il y a en germe tout le progrès du monde, parce qu'il y a une intelligence.

Les intellectuels, maîtres de moyens aussi formidables, dirigeant en fait tous les mouvements qui secouent l'humanité, aussi bien ceux du prolétariat manuel que les leurs propres, disposant des forces incomparables de la presse et de tous les moyens d'action sur l'opinion publique, feront leur avenir à leur image.

William MARTIN.

ÉDITORIAL

La seconde session

...Et, penché à la tribune des journalistes, nous avons revu, comme l'année dernière, cette étonnante assemblée d'hommes de toute la terre. Mais le phénomène n'a plus son apparence inédite, sensationnelle ; on n'éprouve plus la même stupeur à l'égard d'un événement que l'histoire, cette rabâcheuse éternelle, produisait alors sous nos yeux pour la première fois. En 1921, les assises de la Société des nations cessent d'être paradoxales. A mesure qu'elle creuse son ornière, qu'elle devient une habitude, et prend le type d'une chose naturelle, l'institution si raillée des réalistes va devenir un fait. Mais certains réalistes ont le tort de ne pas tenir compte que le réel peut être quelquefois invraisemblable. Voici que les délégués de partout qui, naguère, s'ignoraient, circulent d'un banc à l'autre, se reconnaissent, la main tendue, et reprennent la conversation. Comment ce contact personnel entre les meneurs de la politique dans tous les Etats, ne créerait-il pas, chez eux, un état d'esprit commun, une compréhension réciproque à laquelle, puisque cette revue travaille dans une intention analogue, nous nous empressons d'applaudir.

Nous ne sommes pas chimériques. Nous ne croyons pas que la Société des nations va régénérer les hommes

d'ici à demain. Elle représente à nos yeux la noble et intelligente recherche d'un ordre nouveau, un effort parfois gauche ou faible, mais vers un progrès. C'est ainsi qu'elle nous intéresse. Ni dogmatique, ni absolue, elle participe à l'inégalité de tout être vivant. Elle cherche à s'adapter, comme vous et moi. Sans doute verrons-nous, au cours de la session, des rivalités de pays et de personnes, des marchandages, des compromis, peut-être même des injustices ; et la déformation parlementaire se fera sentir. Mais ce serait bien ennuyeux, et trop facile, si les affaires humaines étaient traitées par les anges. Il nous plaît qu'on puisse écrire sur les portes de la Salle de la Réformation : « Ici, il y a des hommes de bonne volonté. »

Ajoutons que la bonne volonté ne suffit pas. Et c'est pourquoi l'intérêt majeur de la session présente n'est pas, pour nous, dans l'élection des juges suprêmes, le partage de la Haute-Silésie ou la limitation des frontières albanaises ; il est dans l'attitude de la délégation française. L'an dernier, elle semblait un peu gênée par le scepticisme et la méfiance d'une grande partie de l'opinion et de la presse dans son propre pays. Elle avait tenu néanmoins une place prépondérante. Il nous paraît que son influence va grandir encore. Nous le souhaitons très fort. Car, par son magnifique prestige, son inépuisable rayonnement, sa clarté d'ironie, son souffle, et, tout ensemble, sa politesse et sa bonne humeur, la France est indispensable à cette assemblée cosmopolite parfois incertaine. En 1920, dans la joie d'une réunion qui consacrait leurs droits à l'égal de ceux des grandes puissances, les petits Etats ont rempli un rôle actif et utile. L'Amérique latine aussi, vibrante et hardie, est apparue au premier plan. Et certes, il faut que les délégués anglais continuent, comme il y a neuf mois, leur rôle patient et bienfaisant. Mais la session de 1921 sera féconde dans la mesure où elle revêtira un caractère d'allègre décision, de positivisme lucide et cordial, de vigueur intellectuelle et d'optimisme jamais nuageux — à la française.

ROBERT DE TRAZ.

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

L'appel de Maxime Gorki en faveur de la Russie éprouvée par la famine a été le point de départ de réunions internationales qui se sont tenues simultanément pour examiner les moyens de venir en aide à cet immense pays.

C'est d'abord à Paris, le Conseil suprême qui prend l'initiative de constituer une Commission inter-gouvernementale en vue d'organiser la centralisation des fonds et la distribution des secours.

Mais les gouvernements s'ils veulent bien venir en aide au peuple russe ne se soucient pas, pour la plupart, reconnaître le gouvernement des soviets et leur préoccupation de ne pas entamer de pourparlers directs avec la république fédérative bolchéviste perce à chaque instant dans ces délibérations. Le président du Conseil suprême a même déclaré que la seule intervention possible à ses yeux devait être dirigée par la Croix-Rouge internationale pour éviter aux gouvernements toute prise de contact avec le gouvernement soviétiste.

Pendant ce temps, à Genève, la Commission mixte du Comité international de la Croix-Rouge et de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge réunissait les 15 et 16 août, des délégués de gouvernements, de Croix-Rouges et d'institutions internationales. Cette Conférence présidée avec sa maîtrise coutumière par M. Gustave Ador, président de la Commission mixte, assisté de Sir Claude Hill, directeur par intérim de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, réunit 86 délégués se répartissant comme suit : 15 Etats dont le Saint-Siège, 28 Croix-Rouges et 43 institutions diverses.

Pour la première fois, la Croix-Rouge de la Russie des soviets qui venait d'être reconnue officiellement par le Comité International de la Croix-Rouge prenait part officiellement à une conférence de Croix-Rouges. Le délégué de cette institution se tint d'ailleurs sur la réserve et c'est M. Paul Birukoff, au nom du Comité panrusse de secours, qui fit l'exposé de la situation en Russie, et énonça les chiffres des approvisionnements nécessaires.

La Conférence fut une consécration de la Commission mixte à qui elle conféra tous pouvoirs pour former un Comité international de secours à la Russie, nommant comme Hauts Commissaires, chargés de l'action pratique et sous réserves de leur acceptation, MM. Herbert Hoover et Fridjof Nansen, ou leurs remplaçants par eux désignés. M. Herbert Hoover déclina cette offre en raison de ses hautes fonctions aux Etats-Unis où il est ministre du commerce, mais assura à la Commission mixte que toutes les organisations américaines travailleraient de concert et en liaison avec l'action européenne déclanchée par la Commission mixte. M. Nansen accepta pour sa part, le poste qui lui était offert et avec sa rapidité de décision habituelle partit pour Riga, où il vit les représentants du gouvernement des soviets, et de là pour Moscou, le 20 août.

La Commission mixte se préoccupe grandement de recevoir du gouvernement des soviets toutes garanties sur la liberté de distribuer les secours. C'est, on peut le dire, la pierre d'achoppement de toute l'entreprise. De son côté, le gouvernement des soviets est visiblement désireux que toutes les denrées qui viendront d'Europe passent par son administration pour avoir le bénéfice moral du sauvetage du peuple russe. M. Nansen a signé avec le gouvernement des soviets un accord qui assure, paraît-il, le contrôle général de l'action de secours.

Une des interventions à signaler à la conférence convoquée par la Commission mixte est celle des délégués de la Fédération syndicale internationale d'Amsterdam, MM. Jouhaux et Oudegeest. Les 13 et 14 août, la Fédération syndicale avait tenu à Berlin une conférence en vue de porter secours à la Russie et comme première mise de fonds avait décidé de consacrer un million de marks à l'envoi de matériel sanitaire. La Fédération syndicale internationale ne serait pas éloignée de mettre sous le couvert de la Croix-Rouge, comme elle l'a fait maintes fois pour le secours de Vienne, les convois organisés par elle. Comment le gouvernement soviétique accueillera-t-il les offres des travailleurs syndiqués ne relevant pas des organisations communistes ? C'est ce qu'il est difficile de prévoir. Les soviétistes ne peuvent se faire d'illusions. Les communistes du reste de l'univers ne représentent pas une force suffisante pour assurer à eux seuls une aide efficace à la Russie. La plupart tiennent le plus clair de leurs moyens d'existence des subventions accordées par Moscou. Ce ne sont donc pas sur ces syndicats dissidents d'Amsterdam que Moscou peut compter. Quels que soient les désirs des autorités soviétistes de ne pas transiger avec leurs principes il leur faudra faire des concessions à ceux de tous

partis et de toutes nationalités qui offrent de venir en aide au peuple russe.

Pendant que l'intérêt principal se porte sur les souffrances de la population restée en Russie, on oublie quelque peu la situation tragique des réfugiés russes dispersés au nombre de deux millions dans la plupart des pays de l'Europe.

Le Conseil de la Société des nations, au cours de ses deux dernières sessions a pris en considération les mémoires adressés par le Comité International de la Croix-Rouge sur ces malheureux dépourvus de toute protection légale et qui se débattent à la recherche de moyens d'existence dans les pays où la crise économique et le chômage sévissent avec le plus d'intensité. La Pologne dont le change atteint les cotes les plus basses voit chaque nuit ses frontières franchies par 4 à 6,000 réfugiés russes, chassés par la faim. Constantinople, les pays balkaniques sont pleins de ces malheureux réfugiés.

Une conférence convoquée par le Conseil de la Société des nations s'est tenue à Genève les 21, 22 et 23 août. 11 pays y étaient représentés, tous directement intéressés à la solution de ce grave problème.

La France qui a déjà dépensé 150 millions pour subvenir aux besoins les plus pressants des réfugiés évacués de Crimée, la Yougoslavie, la Finlande, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie, la Pologne qui ont donné asile à des milliers de ces épaves, la Chine, la Tchécoslovaquie, la Suisse, dont les budgets sont obérés par des charges de même nature, ont, par l'organe de leurs représentants, déclaré que la tâche était au-dessus de leurs forces et qu'il fallait que la question des réfugiés russes soit reconnue inséparable de celle du secours à la Russie. Les lourdes charges qu'entraîne l'absorption de ces deux millions de réfugiés, devront être réparties non seulement entre les Etats membres de la Société des nations, mais entre tous les Etats du monde civilisé. Ce grand principe devra sans doute être proclamé dans la prochaine assemblée de la Société des nations, seules assises internationales de cette importance pouvant aborder un problème aussi complexe.

* * *

Dans ces conférences gouvernementales on retrouve toujours les organes techniques créés par le traité de Versailles : Secrétariat de la Société des nations et Bureau international du Travail, et les grandes associations internationales de la Croix-Rouge et de l'Union internationale de Secours aux enfants qui leur apportent leur concours.

Le Bureau international du Travail, chargé par la Conférence de Washington de constituer une commission internationale de l'émigration a réuni cette commission à Genève dans le courant du mois

d'août. Cette conférence réunissait 6 délégués de gouvernements (Brésil, Canada, Chine, France, Indes, et Japon), 5 délégués des employeurs (Amérique du Sud, Espagne, Grèce, Tchécoslovaquie, Suisse), 3 délégués des ouvriers (Allemagne, Italie, Suède). Le but principal de cette réunion est de présenter à la Conférence internationale du travail qui doit se tenir à Genève en octobre, un rapport sur le problème de l'émigration et l'immigration. Elle a donc revêtu un caractère très technique et entendu des représentants des compagnies de navigation qui lui en ont fait la demande : White Star Line, Cunard, etc., et s'est occupée successivement du placement des émigrants, de l'égalité de traitement des ouvriers immigrés, de la surveillance des agences d'émigration, du recrutement collectif des ouvriers étrangers, des retenues sur les salaires des émigrants, de la protection des femmes et des enfants qui émigrent, de l'examen des émigrants avant l'embarquement, de l'instruction générale et professionnelle, de l'application des lois restrictives de l'émigration et de l'immigration.

Elle a également décidé de proposer au conseil d'administration du Bureau international du Travail l'institution d'une commission permanente d'experts qui sera chargée d'assister le Bureau dans l'étude des questions d'émigration et d'immigration. Un certain nombre de problèmes particuliers, celui de la taxation des ouvriers étrangers, celui de la responsabilité en cas de maladie contractée à l'étranger et de l'admission des émigrants au bénéfice des institutions d'assistance du pays où ils ont émigré, ont été renvoyés à cette commission d'experts.

Enfin, la Commission a confié au Bureau international du Travail le soin de dresser une statistique internationale de l'émigration, et d'intervenir pour cela auprès des diverses administrations nationales en vue d'unifier les statistiques existantes, et celui de préparer la coordination internationale des lois qui concernent les migrations.

Pendant ce temps, des congrès travaillistes se tenaient à Lucerne (Congrès international des ouvriers sur métaux) ; à Vienne (cordonniers selliers et ouvriers sur cuir et employés d'entreprises privées) ; à La Haye (Comité international des mineurs) ; à Munich (travailleurs de la fourrure). A Bâle, du 22 au 28 août, l'Alliance coopérative internationale qui ne s'était pas réunie depuis 1913 (Glasgow), a tenu un important congrès. On sait toute la puissance de l'Alliance coopérative internationale qui comprend 43.000 sociétés avec 24 millions de familles, soit au total, 100 millions d'individus dont le mouvement d'affaires s'est élevé, en 1920, à plus de 8 milliards de francs. Le discours d'ouverture a été prononcé par M. Schulthess, président de la Confédération suisse.

L'admission des représentants des coopératives russes a donné lieu le premier jour à un débat mouvementé, mais en définitive les mandats russes ont conservé leur validité par 733 voix contre 474. Les questions portées à l'ordre du jour étaient les suivantes :

Rapport sur l'activité de l'Alliance depuis le congrès de Glasgow (1913) ; revision des statuts ; élection du comité central international ; revision de la résolution de Glasgow en faveur de la paix et principes du droit international en accord avec ceux de la coopération ; politique internationale de la coopérative, telle qu'elle a été esquissée par les conférences des alliés et des neutres à Paris ; rapports entre l'Alliance coopérative internationale et une société internationale d'achats en gros ; rapports entre les coopératives et les syndicats ; enfin deux résolutions, l'une touchant le Bureau international du travail, l'autre la Société des nations.

Simultanément se tenait à Zurich, les 20 et 21 août le congrès international des coopératives chrétiennes sociales réunissant 50 délégués de 10 pays différents.

* * *

A Luxembourg s'est réuni un congrès international de la paix présidé par le sénateur Lafontaine. Les pays représentés étaient : l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Amérique, l'Australie, la Belgique, la Suisse, le Danemark et la Suède. Ce congrès s'est occupé surtout de la Société des nations, préconisant une propagande intense pour lui donner un caractère démocratique et demandant l'admission de tous les Etats et la rédaction d'un Code international.

A Anvers, les 28, 29 et 30 juillet s'est réunie la XIIe conférence maritime de droit international sous la présidence du ministre belge d'économie, M. Franck. La question de l'émigration et la responsabilité des propriétaires de navires à l'égard des émigrants a été portée aux débats, à l'instigation du Bureau international du travail. La conférence s'est occupée en outre du problème du change en ce qu'il touche à la navigation, du code du frêt et des clauses législatives relatives aux chargements avec exemption ou limitation de la responsabilité. La conférence a exprimé le désir que le gouvernement belge convoque à Bruxelles une conférence diplomatique de droit maritime devant laquelle seraient portées les deux premières questions citées plus haut. En ce qui concerne le frêt et la responsabilité, il a été décidé de nommer une commission spéciale pour étudier la question et faire des propositions pour un Code international.

A Copenhague, le 20 août s'est ouvert un congrès en vue de la fondation d'une Ligue internationale de la jeunesse. Genève avait envoyé trois délégués à cette conférence qui réunissait des représentants français, allemands, anglais et des différents pays scandinaves.

A Prague, le XIIIe congrès espérantiste tenu du 31 juillet au 6 août ne comptait pas moins de 2,500 participants, de 40 pays différents. La Société des nations, le Bureau international du Travail et le Comité

international de la Croix-Rouge y étaient représentés. Le congrès décida de recommander à tous les gouvernements d'introduire progressivement la langue auxiliaire dans les écoles primaires, comme cela a déjà été fait à Prague, Leipzig, Genève, Milan et dans maintes autres villes. Les espérantistes aveugles tinrent à cette occasion leur premier congrès international.

A Vienne, pendant ce temps, se tenait le congrès international des révolutionnaires idistes groupant 42 délégués de 10 pays différents. Henri Barbusse avait envoyé un message à l'un comme à l'autre de ces congrès.

A Calais s'est tenu, du 30 juillet au 12 août, le premier congrès international d'éducation nouvelle. Les pays représentés étaient au nombre de 12, mais les délégués suisses étaient les plus nombreux. L'Allemagne n'était pas représentée. Le congrès a décidé la constitution d'une « Ligue internationale pour l'éducation nouvelle », rattachée au Bureau international des écoles nouvelles, fondé à Genève en 1899. La Ligue aura pour organe de langue française une revue trimestrielle : « l'Education pour l'ère nouvelle », dont la rédaction a été confiée à M. Ad. Ferrière, professeur à l'Institut J.-J. Rousseau. Les principes de ralliement de la Ligue affirment la suprématie de l'esprit, recommandent l'appel aux intérêts spontanés de l'enfant et réclament les réformes connues sous le nom d'« Ecole active » : self-government, travaux manuels, programme conforme aux besoins psychologiques innés de l'enfance, coéducation des sexes, etc.

A Liège, du 25 juillet au 1er août l'Institut international d'anthropologie réunissait ses adhérents sous la présidence du prince Roland Bonaparte. M. Eugène Pittard a été nommé l'un des deux vice-présidents. Le congrès s'était divisé en sections : anthropologie préhistorique, anthropologie morphologique et fonctionnelle, eugénique, sociologie, etc. De nombreuses visites de musées, des excursions, des fouilles même ont suivi le congrès.

A Bruxelles s'est réuni du 20 au 22 août le congrès international du travail intellectuel. Cette question n'est pas sans préoccuper la Société des nations et le Bureau international du Travail qui ont été saisis l'un et l'autre de divers projets. A ce congrès assistait M. William Martin, du Bureau international du travail. Aux termes des résolutions votées le congrès 1°) prend en considération le projet de statuts d'une Confédération internationale des travailleurs intellectuels qui lui a été présenté. 2°) donne mandat au comité du congrès des travailleurs intellectuels d'organiser une propagande dans les divers pays en vue d'arriver dans chacun d'eux à la constitution d'un organe central des travailleurs intellectuels adhérant à la Confédération internationale 3°) donne mandat à l'une des associations nationales d'entrer en rapports immédiats avec les organismes de la Société des nations et du Bureau International du Travail, au sujet des questions ci-dessus.

A Bergen siégeait à la fin de juillet une conférence internationale de prévision du temps. Des météorologistes représentant presque tous

les plus grands services nationaux du globe s'étaient rendus dans cette ville principalement dans le but d'étudier les vues nouvelles et les méthodes rigoureuses de MM. V. et J. Bjerknes, de l'Institut géophysique de Bergen. M. de Quervain, directeur-adjoint de l'Institut météorologique de Zurich et M. Paul Mercanton, professeur à l'Université de Lausanne, assistaient à la conférence.

A Vienne, le 4 août et jours suivants se tenait un congrès international des oculistes. Tous les Etats de l'Europe, à l'exception de la France, de la Grande-Bretagne et de la Belgique étaient représentés.

A Londres, la lutte contre la tuberculose faisait l'objet, les derniers jours de juillet, d'une conférence internationale qui réunissait des notabilités médicales de 39 pays différents à l'exclusion de l'Allemagne. La Société des nations et la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge y étaient représentées. Les progrès de l'hygiène, les méthodes préventives et curatives, l'hygiène dans les écoles, le système Grancher ont fait l'objet de communications diverses. Sur la proposition du professeur Calmette, la conférence adjura tous les gouvernements de voter de larges subsides pour l'application des mesures préventives indispensables contre la tuberculose.

A Lausanne s'est ouvert le 22 août le congrès international contre l'alcoolisme. 500 congressistes de 28 pays différents ont pris part à ce congrès. Le discours d'ouverture a été prononcé par le président de la Confédération suisse, M. Schulthess. Le Saint-Siège s'était fait représenter. L'ouverture du congrès a donné lieu à une imposante manifestation. Un cortège de 3 à 5,000 personnes a parcouru le dimanche après midi, les rues de Lausanne, portant 200 drapeaux, en compagnie d'une dizaine de corps de musique.

Les questions portées à l'ordre du jour étaient : l'option locale ; les impôts sur les boissons alcooliques et les débits, la valeur thérapeutique de l'alcool, la méthode pour le traitement et le patronage des buveurs, la nationalisation du trafic de l'alcool, la prohibition en Islande, la prohibition de l'alcool aux Etats-Unis, le cinéma dans la lutte contre l'alcool, moralité et alcoolisme, l'utilisation non alcoolique des fruits, la préparation à l'enseignement antialcoolique, le sport et l'alcool, les foyers, maisons et salles communales sans alcool.

Devant l'ampleur de cette manifestation, on reste surpris d'une information, parue dans le *Times* du 9 août, annonçant la réunion à Lausanne même, les 23 et 24 septembre, d'une conférence internationale d'antiprohibitionnistes. Cette conférence convoquée par l'Alliance suisse des marchands de vin a pour objet d'examiner la situation créée par le mouvement mondial des organisations d'abstinence. Il est probable qu'une Ligue internationale avec quartier général en Suisse sera proposée pour combattre l'activité des abstinents. Toutefois, on suppose que la France, comme pays le plus producteur de vins, revendiquera le siège de cette Ligue pour Paris.

*
* *

Du point de vue sportif il faut signaler la conférence de l'Union cycliste internationale, à Copenhague, à la fin de juillet. On envisage qu'à partir de 1923, les championnats du monde qui se disputeront cette année-là à Zurich, pourraient être ouverts aux empires centraux.

La Suisse a vu se dérouler à travers tout son territoire un concours international de motocyclisme de 6 jours qui, pour la deuxième fois, lui a valu de remporter le trophée.

Ce succès de l'industrie suisse n'a pas atténué la cruelle déception des participants suisses au match international de tir de Lyon où l'équipe américaine scientifiquement entraînée et disposant d'armes de haute précision a enlevé à la Suisse le championnat du monde qu'elle détenait depuis 1893.

Etienne CLOUZOT.

REMARQUES

Rabindranath Tagore. — Tagore, c'est une voix féminine sortant d'une barbe annelée, l'accord d'une musique et d'une sagesse. Lorsque nous lui parlâmes de la *Revue de Genève*, il en aima tout de suite l'idée. Et il nous donna son manuscrit afin de collaborer, lui aussi, à la conversation générale que nous tentons de réaliser.

Est-il besoin de présenter ce poète illustre à nos lecteurs ? Ils savent comme nous qu'il est né en 1861, à Calcutta, et qu'il appartient à la caste des brahmanes. Jeune homme, il a étudié en Angleterre, puis, marié, il a vécu de longues années paisibles au bord du Gange, assemblant de beaux rêves en plein milieu d'une nature aussi belle qu'eux. Panthéiste, il aspire à l'union harmonieuse avec le grand Tout, son mysticisme est imprégné du désir de l'amour et du désir de la beauté. Et il s'exprime en des essais, en des romans et des pièces de théâtre, en des poèmes surtout, mélodieux et subtils, qui nous viennent de l'Orient pour nous enseigner, sous des formes nouvelles, le bonheur et l'inquiétude.

*
* *

Edouard Bénès. — L'Europe d'après-guerre est, par endroits, comme une ville écroulée qu'il s'agit de reconstruire. Malheureusement, on voit sur le chantier beaucoup d'entrepreneurs et très peu d'architectes. M. Edouard Bénès est l'un de ceux-ci : il a des idées, un plan, une technique ; il sait qu'il ne s'agit pas de rebâtir coûte que coûte, mais de créer aussi de l'ordre et de l'harmonie. Encore très jeune, il s'est imposé au cours de la guerre par son audace et

son patriotisme réalisateur. C'est grâce, en grande partie, à lui que la Tchécoslovaquie, après avoir affirmé son indépendance, poursuit dans l'Europe centrale une très heureuse politique de pacification, qu'elle groupe en des accords successifs la plupart de ses voisins. Quel grand rôle jouera-t-elle peut-être demain vis-à-vis de la Russie? Quel rôle bienfaisant va-t-elle jouer à Genève pour l'accomplissement de la Société des nations? C'est le secret de M. Bénès, qui est capable de procurer à son pays un prestige de plus en plus rayonnant. L'histoire contemporaine, comme celle qu'on apprend dans les livres, se compose d'événements et d'hommes. Les premiers sont très souvent plus forts que les seconds. Dans sa carrière, peu longue encore, il est arrivé à M. Bénès, à plusieurs reprises, de mener les événements. Il est une espérance de l'Europe.

* * *

WALTER RATHENAU. — M. Rathenau est un des Allemands les plus en évidence — *der unvermeidliche Rathenau*, disent ses ennemis, car il en a, heureusement pour lui — et un des Allemands les plus originaux, les plus ingénieux. Mais il est aussi le plus mystérieux de tous. Il mêle étroitement en lui le philosophe et l'industriel, il est l'homme qui spécule dans tous les sens du mot. Ministre aujourd'hui, il était jusqu'à hier le président de l'*Allgemeine Elektrizitats Gesellschaft*, qui a un capital d'un milliard et occupe 66,000 ouvriers. L'*A. E. G.* a été une puissante et dangereuse entreprise d'impérialisme économique, et elle est sans doute destinée à le redevenir demain. Apprenons donc à connaître M. Rathenau, grand chef allemand, docteur ès sciences, compositeur de musique, sociologue. La réforme industrielle qu'il préconise, il la base sur une réforme morale. Il faut discipliner la société et lui imposer, en même temps qu'une règle précise, un idéal. On sait que MM. Rathenau et Loucheur viennent de passer des accords qui, au bénéfice des deux parties, résoudront peut-être le problème des réparations. Les techniciens ont plus de chances de réussir, sans doute, que les politiciens. Mais à condition de ne pas tout subordonner à la technique. Les cinq gros volumes des œuvres complètes de M. Rathenau témoignent qu'il a une métaphysique.

* * *

TONIO KROGER. — L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre numéro d'octobre la fin de la belle nouvelle de Thomas Mann.

BIBLIOGRAPHIE

Georges Guy-Grand. — *Le conflit des idées.*

Cet ouvrage sérieux, sincère, de notre collaborateur, est un témoignage de bonne foi. Nous avons surtout goûté la première et la dernière partie du livre. Dans la première, l'auteur trace un tableau perspicace de la France intellectuelle et politique avant 1914. Un des chapitres est intitulé *Les Mystiques.* Et c'est vrai que l'avant-guerre est marquée par des essais de mysticisme dont la signification se dégage mieux aujourd'hui, et que représentent les noms de Péguy, Romain Rolland, Barrès, et même Maurras. Car Maurras a beau être un dur logicien, il a suscité autour de lui un mysticisme. Peut-être la race devinait-elle obscurément l'approche du cataclysme et se préparait-elle à y résister. Pour faire face au drame, il fallait, surtout dans la jeunesse, que se créât un certain état de sensibilité. De même, le mysticisme rousseauiste avait-il préludé à la catastrophe révolutionnaire. L'orage encore sous l'horizon trouble les âmes comme les baromètres.

Dans la dernière partie de son livre, M. Guy-Grand montre les lézardes de l'« union sacrée » et la démoralisation des mystiques. Il est impossible, en effet, que le spectacle des égoïsmes, des profitages, des scandales de toutes sortes et en tous pays, ne dégrise pas. Avant 1914, on allait vers l'événement, porté par le vent du destin. Depuis 1918, on redescend une côte, dans un tumulte sans grandeur. L'époque inspire un certain dégoût, et l'on n'a plus envie que d'observer avec sang-froid, et d'être aussi intelligent que possible, afin de tout comprendre, puisqu'il devient plus difficile de s'enthousiasmer. Ce phénomène est universel. Nous allons vers une littérature lucide et sèche. R. T.

G.-A. Borgese. — *Rubè.*

C'est toujours avec une certaine ironie que l'on ouvre le volume où un critique professionnel aborde la littérature d'imagination. Ainsi pour *Rubè*. M. Borgese s'est acquis une belle place dans la jeune critique italienne grâce à sa brillante culture, mais son roman révèle en lui un romancier plus remarquable encore. C'est le meilleur roman paru en Italie depuis longtemps. Panzini et Pirandello sont trop subjectifs pour évoquer la vie réelle, Grazia Deledda n'a qu'un domaine limité. Les « jeunes » ne manquent certes pas de talent, mais sont plutôt des lyriques — exception faite pour Federigo Tozzi, sobre et robuste, mais dont les moyens d'analyse n'égalent pas les hautes intentions.

Rubè est un roman complet, fort, original. C'est l'histoire d'un jeune intellectuel, chez lequel l'équilibre entre les facultés analytiques et le bon sens intuitif fait défaut. Ce type d'intelligence incomplète nous vient du nord, des Russes surtout : il est l'esclave du besoin de tout raisonner, et il se montre inapte à l'action, enclin au pessimisme. Mais le héros de Borgese est italien par son manque de mysticisme et d'emphase. Placé dans l'atmosphère exaltante de la guerre, puis aux prises avec les difficultés vulgaires de l'après-guerre, engagé dans une terrible aventure personnelle, il est destiné à l'effondrement. L'art de l'auteur est d'avoir su marquer cette courbe fatale en traits saisissants, dignes parfois de Dostoïewski. Les personnages secondaires du livre, surtout les femmes, sont admirablement rendus, les milieux y sont décrits de façon inoubliable.

A. J.

Ugo Ojetti. — *Raffaello e altre leggi.*

Ojetti a un peu délaissé la littérature pour la critique d'art, qu'il fait avec beaucoup de goût et d'esprit, dans le *Corriere della Sera*. Ce volume est un choix de ses derniers articles, qui ne concernent pas seulement l'art, mais encore l'enseignement artistique et la critique littéraire. Ojetti a beaucoup élargi ses idées : il ne voit plus, comme auparavant, l'art européen sous le seul angle des expositions internationales de Venise. Et il y a gagné un jugement plus solide. Ses études sur Raphael, Cézanne, Ruskin, sur la peinture allemande moderne, sont excellentes. A. J.

Joachim Gasquet, — *Le bûcher secret.*

Le pauvre Gasquet est mort, pas vieux, il y a quelques semaines. Il chantait l'amour en faux beaux vers, car il préférait le nombre à la clarté. Il me semble qu'il est permis de voir dans sa quasi-célébrité posthume, plutôt que le juste triomphe du talent, un effet de l'autorité de M. Charles Maurras, qui est très grande ; et, partout sauf ici, c'est un signe heureux des temps. M. Maurras a imposé le nom de son ami Gasquet comme celui d'un représentant excellent du néo-classicisme. S'il le faut ainsi prendre, voilà qui

prouve à toutes les personnes qui en doutaient encore qu'il faut être très éloigné des classiques pour mériter ce titre de néo-classique !

Ce poète ne les rappelle ni par le choix des sujets, ni par la manière dont il les traite. Il n'a pas le sentiment de l'ordre ni le désir de composer ; pour guider et soutenir son génie, il lui faut des poèmes à formes fixes et des rimes riches. Il emprunte son vocabulaire aux symbolistes et aux romantiques; comme eux, il est surtout remarquable par une profusion d'images confuses. Mais celui-là est jugé le disciple et le continuateur des classiques, sur ce qu'il a retenu de la leçon des maîtres le mauvais et le pire, le creux et le vain, les inévitables allusions à la mythologie, le poncif de l'épithète élégante prise de l'antique.

Ecoutez-le s'écrier mollement, dans un style tout ensemble pompeux et incertain :

> Es-tu, cruel ami, dur visage adorable,
> Celui qui vient tenter sous un front de vingt ans ? -
> Es-tu le rire errant de la mer favorable,
> Ou la colère du printemps ?

Voyez-le se lâcher à écrire des vers du goût de celui-ci :

> Pourquoi m'épuises-tu d'un tel pâle baiser ?

Et dites de quelle « tradition » relève ce poète conventionnel !

Où donc, Seigneur ! avait-il admiré des yeux *qui ont une odeur de fraise ?* Quel sens a-t-il caché dans ces mots singulièrement assemblés : *la cendre des serments, — les baisers morts, — les vagues aux mains de sable*, et cent autres expressions de la même sorte ?

Que veut dire enfin :

> Par des sanglots de fleurs, par des chemins de mousse,
> Descend dans tous mes sens l'Eve éparse des cieux ?

Cela veut dire, je le crains, que Joachim Gasquet a donné dans le galimatias poétique et dans tous les abus de ceux-là d'entre les symbolistes qui, n'étant pas entrés dans les subtilités du symbolisme, toujours prêts à prendre leurs émotions pour des idées, et les antithèses les plus grossières pour des nuances les plus exquises, restaient, bien malgré eux, les parents pauvres ou les cadets ingrats des romantiques, contre lesquels ils nourrissaient des haines impuissantes. Autre manie révélatrice du romanticisme de Gasquet : cette superstition de la rime fastueuse. Même ici, qu'il est loin, hélas ! de succéder ! Qu'est-ce que ce versificateur *classique* qui n'hésite pas à accoupler au bout de ses vers *consumé* avec *sommet*, *cherchais* avec *fauché ?* Ce ne sont ni des rimes ni des assonances.

Il est probable que l'œuvre de Joachim Gasquet lui survivra quelques années, tant que seront là, pour en présenter la défense et l'illustration, M. Maurras et les fanatiques de M. Maurras.

R.-L. P.

LA REVUE DE GENÈVE

OCTOBRE 1921. N° 16.

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ

ADMINISTRATEURS:
PAUL CHAPONNIÈRE; ALFRED NICOLE

ABONNEMENTS: SUISSE: Un an, Fr. 36.—; Six mois, Fr. 19.—; Trois mois, Fr. 10.—. Prix du numéro, Fr. 4.— :: AUTRES PAYS: Un an, Fr. 44.—; Six mois, Fr. 23.—; Trois mois, Fr. 12.—. Prix du numéro, Fr. 4.50. :: La REVUE paraît le 15 de chaque mois. :: Reproduction et traduction des oeuvres publiées par la REVUE DE GENÈVE interdites pour tous pays. :: Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la REVUE DE GENÈVE en double exemplaire. —— Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an. —— Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées :: :: de 1 franc en timbres-poste ou mandat. :: ::

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de LA REVUE DE GENÈVE *rognés* voudront bien nous en faire la demande.

ADMINISTRATION: 46, RUE DU STAND, GENÈVE
TÉLÉPHONE 93-11. CHÈQUES POSTAUX: I. 1778

La Revue de Genève

CHRONIQUES NATIONALES

Allemagne	F. W. Förster. von Prittwitz-Gaffron.
Amérique latine	Robalino Davila. Alfonso Reyes. Ronald de Carvalho M. Oliveira Lima.
Angleterre	C. E. Bechhofer. Edward Shanks.
Autriche	Joseph Redlich.
Belgique	Louis Piérard.
Bulgarie	Petco Stainoff.
Chine	Soong Tsung Faung.
Espagne	Ad. Salazar.
Etats-Unis	John Erskine.
Finlande	Edward Westermarck.
France	Daniel Halévy. Edmond Jaloux.
Grèce	André Andreadès.
Hollande	Hermann Robbers.
Hongrie	Comte J. Andrassy. Frédéric Riedl.
Israël	Albert Cohen.
Italie	Guglielmo Ferrero. Giuseppe Prezzolini.
Norvège	Johan Bojer.
Perse	Habibullah Khan Chahab.
Pologne	Jan Kucharzewski.
Portugal	Cte de Penha-Garcia.
Roumanie	N. Jorga.
Russie	Paul Milioukov. Nicolas Roubakine. Alexis Tolstoï.
Serbie	Lazare Markovitch.
Suède	Anton Blanck.
Suisse	*Divers.*
Tchécoslovaquie	Hasbovec.
Turquie	D. Basri-bey.
Ukraine	Alexandre Choulguine

LA REVUE DE GENÈVE a publié, dans son dernier numéro, des Fragments inédits, d'Amiel; La Religion de la Forêt, de Rabindranath Tagore; Pour l'avenir de l'Europe, d'Edouard Bénès; Poèmes, d'Alexandre Block; L'Apogée du Capitalisme, de Walter Rathenau, des chroniques nationales d'Albanie, Angleterre, Brésil, France, Grèce, une chronique internationale sur l'organisation du travail intellectuel, des notes, des bibliographies, etc.

Jules LAFORGUE et la MUSIQUE

> — C'est très joli, ce que vous jouiez-là.
> — Oh ! un galoubet de deux sous. Si j'avais une flûte plus compliquée ! J'en ferais des choses ! Je ne douterais plus de rien !...
>
> *(Moralités légendaires. — Pan et la Syrinx.)*

Il n'est personne aujourd'hui, parmi ceux qui lisent, qui ne sache à tout le moins le nom de Laforgue, et presque tous ceux qui ont abordé son œuvre s'y sont avancés avec étonnement et délice : ils en sont revenus le cerveau enchanté et le cœur à la fois plus tendre et assagi ; à la moindre sollicitation, on les voit reprendre le chemin d'une œuvre unique et singulièrement inoubliable dont l'impression ne leur demeure pas seulement dans la mémoire, mais jusque dans les manières de sentir et la façon de s'exprimer ; ces disciples discrets se reconnaissent entre eux à certains modes, à certains mots : il leur suffit de quelques instants pour se découvrir en commun cette dilection réservée.

Jules Laforgue a marqué de son empreinte tous les esprits les plus cultivés et les plus sensibles de la génération qui touche aujourd'hui « les derniers coteaux de la jeunesse ». Influence qui ne se peut comparer qu'à celle

de Baudelaire ou à celles, moins dignes, de Byron et de Musset, en d'autres temps. Depuis lors même, de plus jeunes gens ressentent encore, et parfois sans s'en douter ou sans sembler la reconnaître, l'irrésistible et féconde séduction de ce jeune génie, mort à vingt-sept ans, aussi noble qu'un Vigny, presque aussi pénétrant qu'un Baudelaire et, plus qu'eux, fraternel à nos inquiétudes.

On ne peut se déprendre du charme subtil, ironique et tendre des *Complaintes*, ou de *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, ni de la géniale fantaisie qui se montre dans les *Moralités légendaires* à travers les chatoiements et les virevoltes d'un style où la sûreté de Flaubert rencontre la précision aiguë de Villiers. Jusque dans les moindres fragments se révèle cette irremplaçable intelligence. Avec quelle pénétration, quel soin, quelle sûreté de goût, quelle largeur de vision Laforgue a su considérer les lettres et les arts plastiques, nous le savons par ses notes sur Baudelaire et Corbière, ses *Notes d'Esthétique*, son *Salon de* 1886, ses *Notes sur le Musée du Luxembourg*, son *Art moderne en Allemagne* [1]. Mais jusqu'à présent, il n'a pas été d'usage d'associer le nom ni l'œuvre de Laforgue à des préoccupations musicales. Il ne se range point au nombre de ces poètes du dernier siècle auxquels les compositeurs empruntent le plus volontiers les textes de leurs mélodies ; c'est à peine si l'on en pourrait compter plus de deux — encore sont-ils parmi les plus récents — qui s'y soient affectionnés de cette manière [2]. Il ne nous a pas laissé une étude qui trahisse ses goûts à la façon dont Baudelaire l'a fait dans *Richard Wagner et Tannhauser à Paris*. Il a vécu en Allemagne au moment où Wagner et Liszt mouraient en laissant en ce pays leur empire sans successeurs ; eût-il vécu en France à la même époque, vers 1885, Laforgue n'y eût guère trouvé que des tendances encore assez confuses ; le wagnérisme qui s'y répandait alors n'eût probablement pas satisfait son ironie non plus que les précoces subtilités de son esthétique. Eût-il vécu

[1] *Mélanges Posthumes* (Œuvres complètes de Laforgue, Mercure de France).

[2] Je me souviens d'avoir entendu Mme Jane Bathori chanter d'Henri Cliquet trois *Complaintes* dont la musique n'était aucunement sans mérites, mais qui sont, je crois, restées inédites, et l'on trouve, dans un recueil récemment paru d'Arthur Honegger, *Quatre Mélodies*, la mise en musique de *Petite Chapelle* (dans le *Sanglot de la Terre*).

plus longtemps, il est permis de tenir pour certain qu'il eût goûté la musique que l'on a nommée « impressionniste » comme il aima, avant tant d'autres, les peintres du même nom ; il eût chéri sans doute le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* ; peut-être même se fût-il produit, avec l'auteur de ce *Prélude*, une collaboration heureuse et qui fait rêver : — ceux d'entre nous qui ont souvent causé avec lui peuvent se rappeler combien, jusqu'à ses derniers jours, Debussy garda de goût pour Laforgue et comme il a montré souvent, dans ses propos ou ses écrits, des affinités singulières avec l'auteur de *Pan et la Syrinx* et de *Lohengrin fils de Parsifal* ; — mais ce ne pourra jamais être là qu'hypothèse, car Jules Laforgue mourait précisément comme Debussy ne faisait qu'achever sa première œuvre originale, la *Demoiselle Elue*, qui ne devait même voir le jour que cinq années plus tard. Tenons-nous en donc aux textes mêmes et aux faits.

Lorsqu'après avoir vécu quelque sept ans à Montevideo où il était né en 1860, Jules Laforgue vint passer sept ou huit autres années à Tarbes où sa famille s'était établie, il est certain — si vagues que soient les détails qui nous sont parvenus sur cette période de sa vie — que la modicité des ressources d'une famille où les enfants étaient nombreux ne permit pas d'encourager, pour la musique, des goûts dont Laforgue ne montrait d'ailleurs aucun indice. Il paraît avoir quitté Tarbes vers l'âge de quinze ans [1] et être venu à Paris poursuivre ses études au lycée Condorcet [2]. Il est encore malaisé de savoir avec exactitude ce qu'il fit durant les cinq ou six années qui précédèrent son départ pour l'Allemagne en qualité de lecteur de l'impératrice Augusta. Nous n'avons d'ouvertures que sur les deux dernières années de son séjour à Paris, d'après quelques phrases de deux lettres à Madame *** et d'après la première des *Lettres à sa sœur* qui aient été publiées [3] ; elles suffisent à nous faire entendre com-

[1] En 1882, il écrit de Tarbes à Sanda Mahali : « Je suis ici en pleine province dans la ville où j'ai vécu de huit à quinze ans. » (*Mélanges Posthumes*, lettres à Mme ***, p. 282).

[2] Indication qui m'a été fournie par Téodor de Wyzeva et que confirme d'ailleurs la notice nécrologique publiée par M. Edouard Dujardin en tête du numéro de septembre 1887 de la *Revue Indépendante*.

[3] *Mélanges Posthumes*, p. 274, 278, 289 et seq.

bien le superflu n'y tenait pas d'emploi et que le plus clair de sa vie d'alors s'écoula, comme il le dit à sa sœur, « à passer des après-midi d'oubli à la Bibliothèque », oubli de tout ce qui lui manquait, famille, argent, emploi : effort quotidien pour établir une balance entre « l'argent qui s'en va à manger » et la faim qui revient trop souvent ; années où il exalta souvent sa pensée pour s'empêcher d'entendre crier ses entrailles. Avec une avidité sans pareille il dévorait, à la Bibliothèque, poètes, philosophes, historiens des religions, ouvrages techniques ; il n'en sortait presque que pour dormir ou flâner un peu au bord des quais qu'il nommait son *rêvoir* [1] ou entrer dans les musées et chez Durand-Ruel, fréquentant quelques très rares amis : M. Paul Bourget, M. Charles Henry, le peintre Bellanger, Charles Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Gustave Kahn, une femme-poète, Madame Mullezer, qui signait du nom de Sanda Mahali et dont le salon était pour Laforgue un refuge de calme et de goût, souvent regretté à Berlin. Tout à la littérature dont il essayait déjà de rafraîchir les ressources et à la peinture, dont il étudiait non seulement les œuvres mais les conditions matérielles, suivant les premières intuitions et les premières recherches de M. Charles Henry sur les couleurs, il n'avait pas de loisir pour se beaucoup préoccuper de musique. D'après ses lettres, nous voyons bien que Sanda Mahali chante de la musique de *jeunes*, et que l'un de ses amis (probablement M. Charles Henry) « s'autopsie avec du Chopin [2] », mais ce n'était là sur lui que des atteintes musicales légères et qui ne laissèrent de traces ni sur son esprit, ni sur son œuvre, ni même sur ses habitudes.

Vers la fin de l'année 1881, grâce aux recommandations de M. Paul Bourget et de Charles Ephrussi, Jules Laforgue fut agréé par l'impératrice Augusta pour remplacer, en qualité de lecteur français, Amédée Pigeon qui venait d'abandonner cet emploi. Le 29 novembre 1881, Laforgue quittait Paris pour rejoindre la cour à Coblentz, et la suivit, depuis lors, dans toutes ses villégiatures, Berlin,

[1] *Les Complaintes*. Préludes autobiographiques.
[2] *Mélanges Posthumes*, p. 278. Lettres à Mme ***.

château de Babelsberg, Hombourg, Bade, Coblentz, jusqu'en septembre 1886, époque à laquelle, à son tour, il abandonna ce poste pour se marier et rentrer en France où, il ne devait, hélas, vivre que dix mois à peine ; il mourait à Paris le 20 août 1887.

Lorsque Laforgue arriva à Berlin en décembre 1881, il y avait dans cette ville fort peu de jeunes Français et ces rares exilés se recherchaient volontiers. Parmi eux se trouvait le jeune correspondant de plusieurs journaux français M. Lindenlaub (aujourd'hui rédacteur au *Temps*), qui, ayant entendu parler du nouveau lecteur de l'impératrice, presque au lendemain de son arrivée, se mit aussitôt à sa recherche ; la rencontre se fit sans difficulté, et M. Lindenlaub présenta, peu après, Laforgue à deux jeunes Belges de ses amis, un pianiste et un violoniste qui n'étaient autres que Théophile et Eugène Ysaye. La réunion de ces quatre jeunes gens dût être prompte, puisque dans une lettre du 23 janvier 1882, c'est à dire un mois et demi après qu'il était à Berlin, Laforgue fait ainsi allusion à ses nouvelles connaissances : « Ici je tâche à ne pas trop oublier, je vois des journalistes, des musiciens. [1] »

Les réunions devinrent fréquentes, car Laforgue, en dehors de ses heures de lecture au palais impérial, était très libre ; il saisissait avec empressement la moindre occasion de ne pas demeurer au Palais dont l'atmosphère lui pesait sur l'esprit ; il prit ainsi l'habitude de venir passer une bonne partie de ses journées dans le petit appartement que Théo Ysaye avait loué dans la Kanonierstrasse ; quelquefois même il y restait à coucher. C'était des réunions où l'on discutait de toutes les formes d'art parmi la fumée des cigarettes et des pipes. Avec deux musiciens sur quatre il est à penser qu'on y parla quelquefois de musique [2]. On y parlait de toutes choses ; on y faisait des lectures en commun et Théo Ysaye m'a raconté [3]

[1] Lettre à Sanda Mahali.

[2] Dans une lettre à Ch. Ephrussi du 29 janvier 1882, il dit : « Ah !vouss avez que je connais *Hérodiade* maintenant. J'ai ici deux amis (les deux frères Ysaye) l'un est violoniste et son frère est pianiste. Ils ont déchiffré et chanté toute la partition. N'est-ce pas agréable ? » (*Mélanges Pasthumes*, p. 247).

[3] J'extrais la plupart des renseignements inédits, sur cette période, de notes prises au cours d'une conversation que j'eus à Londres au sujet de Jules Laforgue avec Théo Isaye, le 25 juin 1917, peu avant sa mort.

que, parmi ces lectures, on y avait fait celle de la *Vie de Bohême* et que pendant quelque temps le nom de Colline était dans le petit groupe resté attaché à la personne de Laforgue. Puis M. Lindenlaub [1], pour les besoins de ses journaux, circula, alla en Russie ; Eugène Ysaye partit pour la France et la Belgique, et l'intimité se fit naturellement plus étroite encore entre ceux qui restaient ; Théo Ysaye et Jules Laforgue.

Laforgue, toujours correct et réticent et se réservant derrière une infaillible politesse, soigneusement habillé, avec un petit air ecclésiastique, arrivait très souvent chez Ysaye dès les neuf heures du matin, et tandis que celui-ci travaillait son piano, il rêvait, lisait ou écrivait. Pendant des mois entiers, il lisait ainsi et écrivait interminablement, ne sortant guère dans la journée, hormis pour aller au Palais faire ses lectures qui avaient lieu d'ordinaire à huit heures, le soir. Pendant des mois entiers il entendait sans sembler le plus souvent y prendre garde, le piano de son ami ; mais il écoutait aussi, demandait parfois le titre d'une œuvre, se faisait épeler un nom de compositeur, ou même répéter un morceau, puis se replongeait dans l'annotation de l'*Inconscient* de Hartmann, de l'*Esthétique* de Fechner, ou dans l'écriture des *Complaintes* [2].

Parfois ils allaient tous deux au concert, quand Ysaye recevait des places, ou à l'Opéra quand l'intendant faisait envoyer des entrées au lecteur de l'impératrice [3]. A entendre souvent parler de musique, à en écouter même sans en avoir l'air, et doué comme il était de la sensibilité et de l'intelligence que nous savons, il n'est pas douteux qu'il n'y resta pas insensible, la preuve en est dans une lettre que, plusieurs années après, il écrit à Charles Ephrussi (20 novembre 1884) :

[1] « C'est un charmant garçon, une intelligence curieuse de tout, et qui sait tout. » (Lettre de Jules Laforgue à M. Charles Henry, début de 1882).

[2] Sur un agenda de 1883, il a noté au mois de février « Toccata Bach-Tausig : concerto de Rubinstein ». — Fantaisie de Liszt (cf. *Nouvelle Revue Française*, oct. 1920). C'était précisément les morceaux que travaillait Théo Ysaye.

[3] Sur ce même Agenda il a noté : en février *Coppelia, Carmen, la Reine de Sabat, Hamlet;* en mars : *Tannhauser, Tristan et Ysolde, indigestion de Carmen* (l'impératrice avait une passion pour *Carmen*, et n'allait plus à l'Opéra que pour l'entendre, et l'intendant pour lui faire sa cour mettait très souvent cet opera sur l'affiche) les *Diamants de la Couronne.*

« J'espère pour vous (êtes-vous mélomane ?) qu'on va réformer ce pauvre Opéra. Ah ! si on faisait un pont d'or, sans cahier des charges, à Lamoureux. Vous souvenez-vous des articles de Weiss sur l'Opéra de Francfort-sur-le-Mein ?

Mais, non, vous serez encore longtemps abandonné au *Guillaume Tell*, au *Prophète*, à *Robert le Diable*. Et moi j'entendrai bientôt la *Walkure*[1]. »

En tout cas, dès son arrivée à Berlin, soit concert, soit opéra, soit piano de Théo Ysaye, il vécut dans une atmosphère musicale ; au cours d'une lettre qu'il écrit à ce moment à M. Charles Henry, il dit : « Je ne passe pas de jour sans entendre de la musique [2]. » Le fait ne fut pas seulement passager, puisque en décembre de la même année, il écrit au même ami : « Recommencement de ma vie de Berlin. De la neige, de la bière, de la musique », que l'année suivante, il écrit encore au même : « Ma vie est toujours la même. J'entends beaucoup de musique. Que faire à Berlin sinon entendre beaucoup de musique ? » et encore, cette même année 1883, « Ecrivez moi plus souvent hein, ? J'entends beaucoup de musique, ici » et au début de 1885 : « J'entends du piano (Kahn connaît-il les sonates du vieux, c'est-à-dire Beethoven ?) »

Et pourtant, il semble bien ressortir de ses lettres, de ses poèmes, de ses contes même, que ce n'est pas cette sorte de musique qu'il aime le plus, qui le touche le plus. Il a beau aimer très vivement Théo Ysaye et cela pendant des années [3], il a beau l'entendre, sans ennui, jouer du piano, tandis qu'il lit ou travaille successivement aux *Complaintes*, à l'*Imitation de Notre-Dame-la-lune*, et aux *Moralités*, de 1882 à 1886 (sinon viendrait-il chaque jour, ou presque, chez Théo Ysaye, il serait aussi bien à tra-

[1] Cette lettre ne figure pas dans le volume des *Mélanges Posthumes* (Mercure de France), j'en dois la copie à l'amicale complaisance de Félix Fénéon.

[2] Lettre publiée dans l'*Art Moderne* (Bruxelles), également communiquée par Felix Fénéon.

[3] Il écrivait, en mai 1882, peu après l'avoir rencontré : « A Berlin, j'ai été assez heureux pour avoir un camarade, un Belge, un pianiste de grandissime talent, mais qui n'a que dix-sept ans ». Et l'année d'après: « J'ai un ami, un des grands pianistes de demain », et plus tard, la même année 1883 : « J'espère vous présenter mon jeune Rubinstein de 18 ans à peine. Vous l'adorerez comme moi, un brun au visage insensé, peut-être un peu plus haut que vous, et une masse de cheveux crépus. Je l'appelle « le Nubien » (Lettres à Ch. Henry, communiquées par F. Fénéon), et trois ans plus tard, dans une lettre à sa sœur : « Pour parler encore mariage, je vais assister, en Belgique, à celui d'Eugène Ysaye, ce violoniste dont je t'ai souvent parlé (ne pas confondre avec mon ami très intime, son frère cadet, le pianiste Théophile Ysaye) (*Mélanges Posthumes*, p. 324).

vailler dans son appartement de trois pièces, au rez-de-chaussée du Princessinen Palais et dont les cinq fenêtres donnent sur les arbres de l'avenue des Tilleuls, sur la caserne avec ses canons braqués et sur l'université, le Palais du roi et le Musée) ; il a beau supporter ce piano, il n'empêche que l'instrument dénommé piano conservera toujours pour lui le caractère d'un déversoir à romantisme littéraire de jeune fille. Laforgue aime les jeunes filles d'une tendresse très attendrie, nous le savons par plus d'un passage de son œuvre, mais le romantisme littéraire est proprement sa bête noire, c'est le chardon, l'ivraie, toutes les folles herbes de la Saint-Jean l'Apocalyptique ; il sait assez par lui-même combien on a de mal à l'extirper de soi, combien il s'est efforcé dans ses *Complaintes*, à coups de raillerie, d'ironie, de cynisme, de brusquerie même, d'en arracher la trop niaise et douceâtre fleur. Et l'on voit le piano apparaître fréquemment dans les poèmes de Laforgue, mais toujours sous cet aspect de rêvoir-à-jeunes-demoiselles :

N'achevez pas la ritournelle
En prêtant au piano vos ailes
O Mademoiselle du premier !
(*Fleurs de Bonne volonté*, XXXIV).

Ma chair, ô Sœur ! a bien mal à son âme,
Oh ! ton piano
Me recommence ! et ton cœur s'y ânonne
En ritournelles, si infâmes,
Et ta chair, sur quoi j'ai des droits ! se pâme.
(*Id.*, XXVIII).

Et ces pianos qui ritournellent, jamais las !
Oh ! monter leur expliquer mon apostolat !...
(*Id.*, XXXVIII).

et encore toute la pièce XII, *Dimanches*, dans les *Fleurs de bonne volonté*, également, qui débute par :

Oh ! ce piano, ce cher piano
Qui jamais, jamais ne s'arrête,
Oh ! ce piano qui geint là-haut
Et se surpasse sur ma tête !

et qui deux strophes plus loin dit encore :

Ohé ! jeune fille au piano
Je sais que vous n'avez point d'âme.
Puis pas donner dans le panneau
De la nostalgie de vos gammes.

Cette attitude de Laforgue à l'égard de l'instrument familier est constante d'un bout à l'autre de son œuvre, depuis la (devenue pour nous si classique) *Complainte des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés* :

Ces enfants, à quoi rêvent-elles
Dans les ennuis des ritournelles ?

qu'on trouve au recueil des *Complaintes*, jusqu'à certains *Dimanches* du recueil formé posthumément sous le titre de *Derniers vers :*

Oh ! voilà que ton piano
Me recommence, si natal maintenant
Et ton cœur qui s'ignore s'y ânonne
En ritournelles de bastringues à tout venant
Et ta pauvre chair s'y fait mal....[1]

Mais il y a plus, et cette disposition narquoise de Laforgue à l'égard du piano s'étend encore à ce que l'on y joue, et particulièrement à l'admirable et infortuné Chopin que les jeunes filles de 1880 transformaient trop assidûment en un Musset pour clavier, témoin le passage du début du *Miracle des Roses* [2] :

« O ballades incurablement romanesques de Chopin, encore une génération que vous avez enterrée ! tandis que la jeune fille qui vous joue ce matin, *aime*, croit que l'amour n'a pas été connu avant elle, n'a pas été connu avant la venue de son cœur distingué et dépareillé, et s'apitoie, ô ballades, sur vos exils incompris. »

Et l'adjectif «éternelles» qu'il accolle à des œuvres musicales et qui revient volontiers sous sa plume vous prend, dans l'espèce, bien plutôt le sens de *rengaine* que celui d'*immortalité* : « Il se délia les doigts avec les éternelles

[1] Très évidemment texte repris de la pièce XXVIII des *Fleurs de bonne volonté*; on sait que les *Derniers vers* sont presque tous des remaniements de pièces antérieures.
[2] *Moralités Légendaires*.

études de Chopin »[1] « ces éternelles vingt-deux variations de Beethoven »[2] ou encore dans la *Complainte de l'Organiste de Notre-Dame de Nice*[3] :

> Berçant mon cœur trop hypertrophique
> Aux éternelles fugues de Bach.

Dans cette orchestration fantaisiste de la pensée de Laforgue, ce que l'on peut appeler le *thème du piano* ou de la jeune fille en mal de rêve, se double du *thème des cors ;* eux aussi, ils sont fortement pris à parti, et pour le même motif ; eux aussi, ils sont les protagonistes raillés du romanesque vague-à-l'âme. C'est le cor qu'on entend dans la *Complainte des Formalités nuptiales.*

Lui

> Allons vous prendrez froid.

Elle

> Non, je suis un peu lasse,
> Je voudrais écouter *toujours* ce cor de chasse.

On les retrouve encore, ces cors, dans la *Complainte du soir des comices agricoles*, dans *l'Hiver qui vient*, dans le *Mystère des Trois Cors*, et comme motif d'accompagnement à la *Simple Agonie*[4]. Il n'est pas jusqu'aux grandes orgues qui ne se voient traitées sans respect en quelques endroits, ces grandes orgues qui troublent le *Lohengrin, fils de Parsifal*, « cet orgue qui dévide l'écheveau d'une fugue sur le thème connu *Il se fait tard* ».

Les instruments expressifs y passent tour à tour, et n'ont pas grâce devant lui. C'est donc, diront les bonnes gens, que ce Laforgue tout simplement n'aimait pas la musique et qu'il n'avait pas de sentiment ! Quand on a lu et relu, comme nous l'avons tous fait, et les *Complaintes* et les *Moralités*, on sait à quoi s'en tenir sur la qualité exquise de la sensibilité de Laforgue. S'il raille ces instruments, c'est pour une raison plus profonde et plus subtile

[1] Manuscrit d'*Une Vengeance à Berlin* (cf. plus loin).
[2] Fragments.
[3] Premier poème du *Sanglot de la terre*.
[4] Ces trois derniers poèmes dans *Derniers vers*.

et la clef de ses inclinations instrumentales, si l'on peut ainsi dire, je crois bien qu'on la trouverait dans ces strophes de la *Complainte du soir des Comices agricoles :*

Ce violon incompris pleure au pays natal
Loin du bal
Et le piston risque un appel vers l'Idéal....
Mais le flageolet les rappelle
Et allez donc, mâl 's et femelles !

Et Laforgue aime que *le flageolet les rappelle*, loin de leurs rêves, au sens de la réalité. Il n'aime pas les instruments réputés *distingués* et *poétiques*, et le piston lui-même, «le roseau pensant d'un cornet à piston», comme il dit dans le *Miracle des Roses*, n'a pas tout à fait grâce devant ses oreilles,

Cet éternel orchestre et les accès de mélancolie bourgeoise et criarde du cornet à piston, — mêlant le lointain romantique du cor au timbre vulgaire et nasillard des bals de barrière (étrange instrument).

Ce délicat, ce raffiné penche vers les instruments les plus acides ou les plus « peuple » ; de même qu'il a emprunté à la littérature populaire le genre de la *complainte* pour dire ce qui se passe dans sa pensée et même dans son cœur, il aime la musique de la rue, naïve et sans « littérature », il aime la musique des fêtes foraines, celle des cirques. Il a une vraie tendresse pour l'orgue de Barbarie, pas seulement dans les *Complaintes :*

Orgue, orgue de Barbarie
Don Quichotte, Souffre-Douleur,
Vidasse, vidasse ton cœur,
Ma pauvre rosse endolorie.[1]

mais même dans ses lettres privées :

« Ici, je suis dans une rue tout en palais et monuments, c'est vous dire qu'on n'y entend jamais les sanglots d'automne des orgues de Barbarie : les orgues, mes bons amis de Paris. Ici, je n'en ai entendu qu'au bois, si déplacé que cela puisse paraître. Et il me tarde bien d'entendre celui qui est toujours vers cinq heures à la porte du Luxembourg. »

[1] *Les Complaintes*, cf. aussi *Autre Complainte de l'orgue de barbarie.*

Il adore le Cirque : à Berlin, m'a raconté Théo Ysaye, tant que l'argent du trimestre durait, ils allaient au cirque Reinz *tous les soirs*. Cela se trouve confirmé d'ailleurs par une de ses lettres à Sanda Mahali où il dit : « Adorez-vous le cirque ? je viens d'y passer cinq soirées consécutives [1] ». Les couleurs franches et crues du cirque, si singulièrement éclairées séduisaient tout naturellement cet « impressioniste » de la première heure, tandis que la légèreté des mouvements, le comique mélancolique des clowns retenaient à penser ce littérateur en mal d'un style original et direct. Et il n'est pas jusqu'à la musique qui, au cirque, pouvait satisfaire celui qu'exaspéraient jusqu'au fond de l'âme les ruissellements de tendresse de la musique post-romantique. N'oublions pas qu'à l'époque où Laforgue vivait, et surtout en Allemagne, c'était cette sorte de musique, et celle-là seule, qu'il lui était donné d'entendre [2] ; et comment s'étonner qu'avec sa nature il allât chercher dans des endroits moins « distingués » ses *sites auriculaires* de prédilection [3].

Né un peu plus tard (ou si seulement il avait vécu autant que d'autres), tout ce que nous savons de lui nous engage à croire qu'il ne fût probablement pas resté insensible aux raffinements sonores de ce que l'on a appelé à tort ou à raison, ou à tort et à travers, la musique impressionniste. On l'imagine se plaisant aux *Nocturnes* de Debussy et même aux *Histoires Naturelles*, aussi bien qu'on peut l'imaginer publiant un volume illustré par Lautrec et s'enthousiasmant pour Gauguin. Venu plus tard encore au monde, il n'eut pas davantage été déplacé. Il avait, avant MM. Jean Cocteau et Auric, découvert

[1] Cette autre confirmation dans « Notes d'un Agenda » (la *Nouvelle Revue Française*, oct. 1920), *vendredi 23 mars :* Plus un radis, fait avancer mon trimestre, *samedi 24 mars :* Au cirque.

[2] Il serait édifiant de regarder les programmes de concerts ou de récitals de piano donnés à Berlin et même à Paris vers 1885 : on verrait que Laforgue avait bien des excuses.

[3] Au titre *Fifre* d'une des *Fleurs de Bonne volonté*, ainsi qu'à celui d'une autre : *Air de biniou*, il faudrait encore ajouter, comme références musicales dans l'œuvre de Laforgue, la *Complainte des Cloches*, celle des *Mounis de Montmartre* avec la musique hypertrophique des remontoirs, divers passages du *Miracle des Roses* (outre celui que nous avons cité), de *Salomé*.« Puis des clowns musiciens portant au cœur la manivelle des réels orgues de Barbarie qu'ils tournaient avec des airs de Messies qui ne se laisseront pas influencer et iront jusqu'au bout de leur apostolat... » ou « Sur un mode allègre et fataliste, un orchestre avec instruments d'ivoire, improvisait une petite ouverture unanime... » enfin *Pan et la Syrinx ou l'invention de la flûte à sept tuyaux.*

l'esthétique du cirque et le « folklore parisien » ; nul doute qu'il se fût plu à la musique de *Petrouchka* et il se fût diverti aux *Cocardes* de Francis Poulenc ou au *Bœuf sur le toit* de Darius Milhaud. Jules Laforgue n'a pas fini d'être actuel.

* * *

Le conte, ou, comme l'on disait plus volontiers à l'époque où elle fut écrite, la nouvelle de Jules Laforgue, *Une Vengeance à Berlin*, que nous reproduisons ci-après, n'a paru dans aucun des recueils généraux ou particuliers, anciens ou récents, dans lesquels on a réuni des œuvres achevées ou des fragments de cet écrivain. J'en possédais depuis quelque temps un manuscrit auquel manquaient fâcheusement les deux dernières pages, ce qui en eût rendu la publication insensée. Ce manuscrit se compose de deux doubles pages de papier à lettres ; il est écrit de cette écriture délicate, rapide et harmonieuse qui fut toujours celle de Laforgue ; la légèreté de l'écriture donne à croire (après comparaison avec des manuscrits ultérieurs) que la nouvelle fut composée avant le retour de Laforgue en France et avant l'époque où la maladie commença à rendre sa main plus pesante. Cette nouvelle se rattache sans aucun doute par son sujet à l'époque des journées passées en commun à Berlin avec Théo Ysaye ; il n'est pas impossible qu'elle soit la transcription d'une circonstance qui se serait produite véritablement ; certains détails y ont une précision singulière. Une autre raison peut nous faire croire que la nouvelle se rapporte à un fait véritable ; si elle ne figure, en effet, dans aucun des recueils anciens ou nouveaux de fragments de Laforgue, si elle a échappé à la recherche — souvent bien hâtive, il est vrai, — des récents éditeurs d'inédits de Laforgue [1],

[1] C'est ainsi qu'on a vu paraître tout récemment avec l'indication *Inédits de Laforgue*, et sous le titre *Exil, Poésie, Spleen* (La Connaissance, éd. 1921) un volume de lettres de Laforgue qui *toutes* (à l'exception de 4 pages que nous n'avons pas encore retrouvées) avaient été publiées dans la *Revue Blanche* et dans *l'Art Moderne* par les soins de F. Fénéon. Il est vrai qu'on a pris grand soin de n'y indiquer aucune référence ; d'y démarquer les notes, et d'y ajouter des fautes d'ortographes, des noms propres erronés, et des attributions fantaisistes. Nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur ces singulières mœurs littéraires.

elle n'en a pas moins été publiée de son vivant et par lui-même, dans l'*Illustration* du 7 mai 1887. Elle y était, il est vrai, signée du pseudonyme de Jean Vien. Ce pseudonyme est celui que Laforgue avait adopté, par un simple jeu de mots « j'en viens », à son retour d'Allemagne pour signer l'ensemble ou les fragments d'un livre sur *Berlin, la cour et la ville*, dans lequel il condensait quelques-unes des observations qu'il avait pu faire au cours de ses cinq années de séjour à la cour de l'impératrice Augusta. Par une raison de délicatesse tout à fait dans sa nature, Laforgue se refusa, *malgré les instances de son éditeur*, à laisser publier ce livre, comme on le voulait, avec son nom, suivi de la qualité « ancien lecteur de l'impératrice Augusta ». C'est même à ce refus exprimé très peu de temps avant sa mort, et mal interprété depuis lors, que nous avons dû d'être privé jusqu'à présent du livre de Laforgue sur *Berlin.* [1] Il ne voulut pas paraître faire argent de son ancienne charge, et préférait exposer, sous le couvert d'un pseudonyme, ses sentiments à l'endroit de choses et de gens auxquelles il s'était trouvé assez étroitement mêlé, encore que le livre sur *Berlin* soit d'un ton des plus modéré. Cette même raison peut bien l'avoir engagé à publier sous ce pseudonyme la nouvelle que nous reproduisons ici, si elle évoquait une aventure authentique ; ou peut-être n'y faut-il voir que le désir de Laforgue de publier, sous le même nom, et cette nouvelle et les fragments de son ouvrage sur *Berlin* qu'il n'avait pas peut-être perdu l'espoir de publier également à l'*Illustration* [2].

En même temps que j'ai tenu à faire figurer en notes certaines variantes ou adjonctions qui figurent sur le manuscrit de cette nouvelle, j'ai cru devoir rétablir le titre que Laforgue lui avait donné sur ce même manuscrit. Le titre qui figurait dans l'*Illustration* était *Mésaventure Berlinoise.* Je n'ai pas le sentiment — peut-être est-ce là une impression très discutable, — que ce titre soit de Laforgue ; nous savons assez que le changement d'un titre ne dépasse pas la capacité professionnelle d'un

[1] Le livre de Laforgue sur *Berlin* sera publié très prochainement par mes soins avec un certain nombre de pièces justificatives qui établiront ce que je ne puis ici qu'indiquer en passant.

[2] cf. *Lettres à sœur. (Mélanges Posthumes*, p. 321.)

rédacteur en chef. Dans le doute, je fais figurer ici celui que je puis lire moi-même de la main de l'écrivain.

Si cette nouvelle est jusqu'à présent la seule complète que nous ayons, où se montre le rattachement de Laforgue à la vie musicale, elle n'est pas le seul témoignage que nous puissions lire, encore aujourd'hui, des intentions qu'avait Laforgue d'introduire, dans une nouvelle ou dans un roman des scènes musicales, je n'en veux pour preuve que ces deux fragments dont les manuscrits sont également entre mes mains et que je ne publie ici qu'à titre purement documentaire.

« Le violoncelliste partait le lendemain pour un concert à Leipzig et venait repasser un concerto de Saint-Saens dédié à Auguste Tolbecque, — bougies allumées, — des nuages de fumée planant par étages, — et la basse grinçait, — et le piano allait. —

— Ah ! bien, c'est rudement symphonique, clamait le pianiste à la première ligne.

— En mesure, criait le violoncelliste.

— Mais j'y suis, voulez-vous le métronome ?

On continuait.

— Beau, mais bizarre concerto ! faisait le pianiste, si j'y comprends une traître note.

— 1, 2, 3, faisait le violoncelliste.

Et les pieds marquaient la mesure.

— C'est à vous à me suivre, s'écriait le violoncelle.

— Ah ! voilà un joli fa dièze, quel joli thème, quelles harmonies en voilà une idée de compositeur de faire rentrer le violoncelle sur un chant.

— n'avalez pas

— drôle de mélodie

— sol naturel !

Et ça finissait.

— Eh bien ! voilà un concerto qui ne finit pas. Est-ce que ça fait de l'effet pour le public ?

— Il est épaté.

— Oui ! il attend ?...

Et le pianiste reprenait des pages par curiosité.

— Quel supplice de jouer ça avec piano, faisait le violoncelliste.

— Oui, c'est fait pour orchestre.

— Voilà bien une chose de pianiste, faisait remarquer le violoncelle à un passage.

— Et voici une chose que n'aurait jamais fait un violoncelliste.

— Voyons la partition ! ce doit être joliment orchestré.

Et il regardait au piano des pages de la partition.

— On a beau dire, c'est rudement fort, c'est épatant, vous savez, mon cher ; et ici le basson, épatant ! faisait le violoncelliste.
— Reprenons un peu le commencement [1].

Cette petite scène qui se passait devant lui l'avait en tout cas amusé assez pour qu'il eût pris soin de la noter.

A ce propos, puisqu'il s'agit ici d'un concerto de Saint-Saëns, rappelons que Laforgue avait eu l'occasion de rencontrer M. Camille Saint-Saëns à Berlin, et nous trouvons même dans sa correspondance, à l'année 1882, cette petite phrase sur laquelle seul M. Saint-Saëns lui-même pourrait nous éclairer :

« Vous mettrez cela en musique. A propos, nous avons ici Saint-Saëns, j'ai passé hier chez lui une bien étrange soirée [1]. »

L'autre fragment est le suivant :

« La chaconne se développait en mesure avec sa lenteur d'église, — et les trilles retombant gravement des fins de phrase — ces fugues disaient le sacerdoce de la musique. Et les caresses de sa main droite allaient de même, caresses graves et profondément fidèles.

Elle se laissait aller sur cette épaule fatale et adorée, sous cette main qui pouvait la modeler à son gré et se contenait, la caressant sans fin, sans dénouement, dans ces fugues éternelles se suffisant à elles-mêmes, sans Amours terrestres.

Et lui, lui disait par là qu'il était près, comme elle était petite auprès de Bach et combien perdue dans ces fugues si calmes cependant, *patientes quia eternae*.

Et elle sentait cela, — qu'elle ne serait qu'un succédané d'un jour, le rafraîchissement d'un entracte.

Au bas de cette même page Laforgue avait jeté cette autre note :

« A la hâte avant de dîner, il repassait sa partie de 32 pages du Quintette de Schuman, op. 44 et s'oubliait à s'extasier intérieurement sur la fugue de la fin et d'abord sur le *tempo di marcia*, entendant, les yeux au plafond, toutes les parties, se disant : « Oh ! c'est le chef-d'œuvre de Schuman ! »

Ce ne sont là que des notes jetées au fur et à mesure de ses impressions, Laforgue les aurait-il ou non utilisées, nul

[1] Je reproduis la disposition même de ces notes.
[1] *Mélanges Posthumes*. Lettres à Madame ***, p. 275.

ne le saura, mais elles confirment, en tout cas, ce que nous avons rapporté de certains aspects de sa vie en Allemagne.

Quant à la nouvelle *Une Vengeance à Berlin*, telle qu'elle est, si elle est assurément loin d'avoir les qualités de style et de pensée des *Moralités légendaires*, elle n'est pas sans grâce ni sans agrément, et Laforgue a trop de droits à notre affection pour que nous ne nous fassions pas un devoir de préserver les moindres vestiges d'une pensée qui fut toujours attentive et digne ; le goût de chacun et l'avenir feront, à leur gré, le partage.

G. JEAN-AUBRY.

UNE VENGEANCE A BERLIN[1]

Vers huit heures, Jean l'Estrelle, peu à peu réveillé déjà par les sonneries électriques de l'hôtel, sauta du lit au tapage d'un train qui passait comme frôlant sa fenêtre. Il écarta le rideau ; cette fenêtre du Central Hôtel donnait sur le viaduc du Métropolitain berlinois ; il eut le temps d'apercevoir aux portières des têtes émergeant de houppelandes. Tout était couvert de neige et continuait bien les plaines désolées à travers lesquelles un express l'avait amené la veille.

[1] Pour ceux que sa méthode de travail peut intéresser, je me fais un devoir de relever ici une page de notes au crayon jetées hâtivement par Laforgue sur le papier, à l'intention de ce conte. Au dos de cette simple feuille, une indication écrite par une main étrangère, lors d'un classement de manuscrits, porte : « Notes reportées dans le volume sur Berlin » ; la simple comparaison de ces Notes et du conte ci-dessus témoigne clairement qu'elles sont un premier jet du conte et n'ont rien à voir avec l'ouvrage sur Berlin.

« *dans Berlin. — par des rues bordées d'architectures prétentieuses, mais qui restent froides avec leurs façades sans balcons, leurs fenêtres sans persiennes, ni pots de fleurs, ni cages d'oiseaux, avec leurs murs que n'a jamais souillés la gaieté bariolée d'une affiche.*

Sous les Tilleuls, — entre deux files de casernes couleur poussière, sans toits, mais à terrasses plates.

officiers à monocles et moustaches blondes, — ouvriers en redingotes sales.

Et les fiacres de 2me classe à caisson rouge et roues vertes, cheval pas plus étrillé que la barbe de moujick du cocher

presque jamais d'enseignes en lettres dorées, mais noir sur blanc des couleurs de la Prusse.

des sergents de ville à cheval, casqués, la jugulaire au menton.

Cafés sans la gaieté des terrasses débordant sur le trottoir.

Connaissait Berlin, alla revoir de vieilles connaissances : la petite affiche en vers:

Jean sonna son café et fit sa toilette, tâchant de ne salir ou heurter le magnifique piano à queue qu'il avait trouvé installé là en arrivant, selon la gracieuse attention à laquelle sont habitués les Saint-Saëns et les Rubinstein, quand ils descendent à Berlin. Sur ce piano se trouvaient éparpillés des programmes et des billets de son concert de demain.

Un garçon entra, déposa le lourd bol de café, les œufs, le pain, le beurre — et une lettre — puis se mit à faire du feu dans le classique calorifère de faïence blanche. Une lettre sur papier rose vergé, timbrée de Berlin même ! Jean l'ouvrit avec un vague sourire de fatuité, qui s'acheva en une moue perplexe. Cette lettre disait en bon français :

Monsieur « le pianiste de Paris »,

Je me vois dans la triste nécessité d'avoir une entrevue avec vous avant votre concert.

Vous aurez bien l'amabilité de vous trouver, entre deux et trois heures, dans la pâtisserie *A la Couronne*, au coin de l'avenue des Tilleuls et de l'avenue Frédéric. Je serai en noir, j'aurai une tulipe au corsage, et *surtout j'aurai un éventail*. Ayez, je vous prie, un *Figaro* à la main, bien que je vous connaisse parfaitement.

Très sérieux, Monsieur !

Recevez, je vous prie, Monsieur « le pianiste de Paris » l'assurance de mon estime artistique.

Bertha DE TACKT,
pianiste de
son Altesse la grande-duchesse de Mecklenstein.
Chez Villeroy et Steiffel, marchands de musique,
15, avenue des Tilleuls.

Voilà qui sera peut-être amusant, se dit Jean, bien que mon inconnue soit pianiste de cour et n'envoie pas sa photographie. Voyons, pas de visites à faire ; la répétition n'a lieu que demain matin, j'irai manger à une heure, puisque les restaurants de ce pays-ci ne servent

du 110 d'or ... celle-ci commençait par une épigramme contre Thibaudin et finissait par recommander des paletots.

se munit de tabac.

le camion plein de cercueils

la Sing Akademie, petit temple grec dans des arbres entre le Corps de Garde, l'Université et l'Arsenal.

les dames en cheveux, — bancs, — chapelle protestante

habitués des Linden, le prince Radziwil aide de camp, qui revient du palais, le duc de Sagan à la mode de 1830

le remettre au courant de la vie berlinoise par un coup d'œil au magasin de photos.

bébés en hussard.

qu'à partir d'une heure. D'ici là, j'ai le temps de travailler et de revoir la ville. Et à deux heures sonnant, j'attendrai la pianiste à l'éventail. Pourquoi a-t-elle souligné « surtout j'aurai un éventail » ?

Après avoir déjeuné le dos contre un calorifère, Jean l'Estrelle s'installa au piano. Il se délia les doigts [1] et repassa sagement tout le programme de son concert du lendemain, bien qu'il en eût l'avant-veille même joué une bonne moitié en public à Dresde.

* * *

Midi sonnant, Jean l'Estrelle, bien en garde avec ses doigts, descendit la rue Frédéric et prit l'Avenue des Tilleuls. Le ciel était d'un bleu polaire ; la neige couvrait tout, comme depuis des temps préhistoriques. Des traîneaux revenaient du bois dans un tintement de grelots ; en traîneaux aussi s'étaient transformés les fiacres, remplaçant leurs roues par les longs patins d'acier.

C'était toujours l'avenue des Tilleuls que Jean avait connue deux ans auparavant, lors de son année supplémentaire au Conservatoire. C'était, sous ce ciel tendu de la toile d'araignée de mille fils téléphoniques, le même public de militaires poseurs, le monocle à l'œil, se saluant comme à la parade, de flâneurs grotesquement élégants, d'ouvriers en redingotes crasseuses, de familles promenant des petites filles à tresses blondes et des garçons en hussards rouges, d'étudiants à casquettes minuscules et bien pommadés. Midi est l'heure culminante sous les Tilleuls, et Jean n'eut rien de mieux à faire qu'à se mêler à la foule stationnant devant le Palais pour voir passer la garde ; et la garde passa, musique en tête, jouant un air de *Carmen* ; et la foule acclama, comme chaque jour à cette heure, l'empereur qui se mettait à la fenêtre pour saluer sa bonne garde....

[1] Ici le manuscrit en ma possession porte ces détails plus précis, souvenirs peut-être des moments passés avec Théo Isaye : « *Il se délia les doigts avec les éternelles Etudes de Chopin, ensuite soumit son quatrième doigt toujours un peu récalcitrant à une gymnastique effrénée et patiente, par une étude spéciale, éprouva les forces de son poignet en scandant deux fois de suite la fameuse 2me étude de Rubinstein.* »

Puis Jean l'Estrelle alla refaire connaissance avec deux ou trois rues avoisinantes, rues assez vivantes, mais après lesquelles finit le Berlin-capitale [1].

Après un excellent dîner français qui ne coûta que cinq francs et en eût coûté dix à Paris, il acheta l'indispensable *Figaro*, et alla s'asseoir au fond de la pâtisserie convenue. C'est un coin familier de Berlin ; on y consomme des choses fort propres, on y a les journaux allemands, plus l'*Indépendance Belge* et l'*Illustration* ; et, détail inestimable qui en fait un refuge, il est défendu d'y fumer.

La dame à la tulipe et à l'éventail ne se fit pas attendre ; elle se dirigea tout de suite et fort aisément vers Jean. Celui-ci se leva, s'inclina et avança une chaise. Bertha de Tackt était une belle jeune dame à longues tresses blondes, mal fagotée, trop de bagues aux doigts, trop de médailles aux bracelets de ses poignets, un chapeau Gainsborough trop aventureux pour sa figure naïve et bourgeoise. Elle commença :

— Excusez, Monsieur, le bien mauvais français de ma lettre.

— Mais, Madame, il est aussi irréprochable que votre accent.

— Vous me flattez, en vrai Français. Aussi en viendrai-je tout de suite au sujet qui m'amène [2].... J'ai lu depuis trois jours le programme de votre concert de demain. Eh ! bien, ce programme « m'endommage » ; il faut qu'il soit modifié, il faut.... Voici ; vous le terminez par un *Soir à Bayreuth*, inédit de Liszt ; est-ce ceci ?

Et la dame fredonna quelques mesures.

— Parfaitement.

— Eh ! bien, cette œuvre inédite de Liszt m'appartient, et à moi seule. Liszt l'a écrite pour moi seule et me

A cet endroit Laforgue avait d'abord écrit : *Il se mit au courant par une simple inspection des colonnes d'affiches, pleines de programmes de concerts, programme de l'Opéra où l'on donnait* Margarethe, *c'est-à-dire le* Faust *de Gounod ; les autres théâtres, encore presque tous comme toujours tributaires de Paris, le ballet* Excelsior, Tête de Linotte, Fédora, le Monde où l'on s'ennuie, la Fille de Madame Angot. *Encore une tournée chez les libraires aux vitrines ornées des volumes de H. Malot. Daudet, Ohnet, etc. — et chez les photographes de célébrités où les innombrables membres des familles royales sont avec les pro esseurs de l'Université et les étoiles de théâtre parmi des Wagner, des Liszt et des Sarasate aussi innombrables. Ajoutez-y celle de Jean l'Estrelle.*

Et Jean l'Estrelle crut être à Berlin depuis le commencement de l'hiver.

[2] Ici dans le manuscrit : « *Enchanté, en tout cas de faire la connaissance d'une collègue. Elève de Kullak, sans doute ? — Non. — Est-ce possible ?*

l'a dédiée. Seule, je croyais en avoir la copie, un manuscrit autographe. Je travaille cette œuvre depuis des mois, et cette œuvre inédite doit me lancer l'hiver prochain, à Berlin même (je ne vais pas vous gêner dans votre Paris, moi). Or, cette œuvre, d'où l'avez-vous, je vous prie ?

— C'est fort simple. Liszt me l'a donnée lui-même. Je croyais également être seul à l'avoir. Mais je commence à soupçonner que l'illustre et fallacieux maître, que vous devez connaître aussi bien que moi, mieux même puisque vous êtes femme, aura fait encore d'autres heureux que nous avec ce *Soir de Bayreuth* inédit. Qu'en pensez-vous ? Ce sera là, Madame, la consolation que je vous offre et l'excuse que je vous prie d'accepter, si je maintiens dûment *Soir de Bayreuth* dans mon programme de demain.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur.

— Epargnez-moi, Madame, d'insister dans cette attitude désobligeante, mais naturelle, et permettez-moi de ne voir en tout ceci qu'un badinage de confrère et qu'un prélude à des....

— Vous refusez ? et *si je vous menace de mon éventail* ?...

— Je croirai devoir vous faire la cour.

— Alors, monsieur, c'est votre dernier mot sur le sujet qui m'amène ?

— Oui, Madame, je jouerai demain *Soir de Bayreuth* ; je serai charmé que vous veniez entendre comment j'interprète cette œuvre inédite. J'essaierai de ne pas trop la déflorer pour votre tour. Et peut-être ma modeste interprétation vous suggérera-t-elle....

— Au revoir, monsieur « le pianiste de Paris ».

— Au revoir, madame. Vous oubliez votre éventail.

— Oh ! mon Dieu ! Grand merci, monsieur.

* * *

L'Académie de Chant où se donnent à Berlin la plupart des concerts de virtuoses, est un petit temple grec, entouré d'arbres, avenue des Tilleuls, entre le Corps de Garde, Université et l'Arsenal. A l'intérieur, une salle

nue, toute blanche et glacée ; des rangées de bancs nus comme dans un temple protestant ; au fond, une estrade ornée de trois bustes. Le concert commence à huit heures. Rien que des toilettes simples, les dames laissent toutes, et par ordonnance, leurs chapeaux au vestiaire. Aux tribunes, tous les pianistes des deux sexes de la capitale, la lorgnette braquée sur les doigts de l'exécutant, des piles de partitions sur les genoux. On se montre les critiques redoutés, entre autres, le sympathique pianiste M. marié à une Parisienne de Paris, qui, seule, se permet d'entrer ici sans déposer au vestiaire son chapeau à fleurs.

La salle est comble, quelques personnes, très intéressées sans doute, ont pris place sur l'estrade même, près du piano.

Parmi ces personnes, Jean l'Estrelle a naturellement cherché et reconnu, en s'asseyant, son étrange rivale. Elle le fixe et joue avec le gland de son éventail.

Jean l'Estrelle connaissait son public berlinois, il savait que Saint-Saëns avait été sifflé l'hiver précédent, et que, deux ans auparavant, à cette même place, Planté, sentant subitement des sueurs froides envahir ses poignets, avait dû se lever et demander à ce public, en français, la permission de se retirer un instant pour se remettre. Jean l'Estrelle n'avait ni la fougue géniale de Rubinstein, ni la glaciale fantaisie de Bulow. Mais il apportait à ce public cette correction brillamment nuancée qui est la marque de l'école française et qui avait déjà fait le succès de Planté et de Saint-Saëns en Allemagne. En outre, il avait conscience de lui-même, et n'en était pas à ses premières armes, même à Berlin. Son concert marcha donc parfaitement, de bravos en bravos, vers un très estimable succès, précédé d'ailleurs des articles élogieux de la presse de Dresde.

En entamant le *Soir à Bayreuth*, Jean commença à sentir fatalement l'obsession de la présence de sa rivale. Il levait la tête et rencontrait un regard fixe, un regard souriant et comme se promettant quelque dénouement inconnu. Il répéta ce manège inoffensif à chaque détente possible d'attention dans le cours du morceau.

— Ah ! par exemple, se dit-il bientôt, voici venir le passage fugué ! Il faut que je fasse abstraction de tout autour de moi, ou je perds le mouvement et c'en est fait de moi, de mon concert et de ma réputation à Berlin !

Mais arrivé au passage fugué, d'une mesure si compliquée dans sa délicatesse, le démon de l'obsession le poussa encore à lever les yeux sur l'attitude de sa rivale.

— Qu'importe, songea-t-il, allons-y ! Mes doigts sauront garder le mouvement machinalement.

Ses doigts eussent continué, impeccables, certes, s'il ne s'était agi que de rencontrer un regard fixe. Mais un bien autre piège, une bien autre vengeance l'attendait.

En levant les yeux, il retrouva l'imperturbable regard, mais en même temps voici que la dame (je vous le donne en cent) voici que la dame, dans le grand silence de la salle attentive, se mit à battre de l'éventail, à battre en mesure compliquée lentement, à battre de l'éventail juste à contre-temps du passage fugué qui se développait.

Jean l'Estrelle devint rouge, sa main gauche s'embrouilla, l'autre voulut la rattraper et aggrava le sauve-qui-peut ! Il lui sembla que tout tournait autour de lui. Et le passage franchi il continua à bredouiller encore. Une rumeur ironique couvait dans l'auditoire, on chuchotait.

Et le malheureux n'eut pas même la présence d'esprit de se lever et de s'excuser sur un malaise subit et quelconque, comme d'usage. Il alla jusqu'au bout, stupidement, follement, sentant le fatidique éventail qui battait toujours. La déroute fut complète et sans excuse.

Le morceau fini, il se leva plus gauchement qu'un Allemand. Un silence glacial pire qu'un bordée de sifflets, un silence très public berlinois, encore aggravé de quelques bravos compatissants, fut le seul verdict et le seul adieu de ce public qui se hâtait vers le vestiaire avec de petits rires.

Dans les coulisses, Jean s'excusa auprès des organisateurs qui l'attendaient et se précipita vers la sortie. Il attendit vainement son monstre ; plus de dame, plus d'éventail. Il courut à son adresse. Elle n'était pas là et ne rentrerait pas de la soirée. Jean dut aller retrouver les organisateurs de son concert dans la salle à manger de

l'hôtel. Des membres de la presse étaient là. On festoya à ses frais, mais on n'eut que des sourires sceptiques pour son histoire de l'éventail.

S'il avait pu rester encore un jour à Berlin ! Impossible. Demain soir concert à Hambourg !

A minuit, l'express l'avait repris.

— C'est égal, il faut que je revienne, il faut que je la retrouve, il faut que je me venge. J'aurais un bon moyen, ce serait de faire publier à mes frais sa fameuse œuvre inédite de Liszt. Mais, non, je ne me vengerai pas en pianiste. C'est en homme, vis-à-vis d'une femme, que je me vengerai — elle est jeune et jolie après tout !...

Jules LAFORGUE.

TONIO KRÖGER

(Suite et fin [1])

La nuit tombait et la lune montait déjà avec un flottant éclat d'argent, lorsque le bateau de Tonio Kröger gagna la pleine mer. Il se tenait près du beaupré, enveloppé dans son manteau à cause du vent qui devenait de plus en plus fort, et il plongeait ses regards au-dessous de lui, dans le sombre va-et-vient des vagues aux corps puissants et lisses, qui s'enroulaient les unes aux autres, se rencontraient en claquant, se séparaient dans des directions inattendues, et tout à coup s'illuminaient d'écume.

Un ravissement doux et berceur emplissait son âme. Il avait été un peu démoralisé de ce que, dans sa patrie, on eût voulu l'arrêter comme chevalier d'industrie, oui, — quoique, dans une certaine mesure, il eût trouvé ce qui s'était passé dans l'ordre. Mais ensuite, après s'être embarqué, il avait, comme parfois avec son père quand il était enfant, regardé charger les marchandises dont les débardeurs emplissaient le ventre profond du navire, en s'interpellant dans un mélange de danois et de bas-alle-

[1] Voir nos numéros de juillet et d'août.

mand ; il avait vu comment ils y faisaient descendre, en plus des ballots et des caisses, un ours blanc et un tigre royal enfermés dans des cages à grillages épais, venant sans doute de Hambourg et destinés à une ménagerie danoise. Tout cela l'avait distrait. Ensuite, pendant que le bateau glissait le long du fleuve entre les rives plates, il avait tout à fait oublié l'agent de police Petersen ; tout ce qui s'était passé avant, ses rêves nocturnes doux, tristes et pleins de regrets, la promenade qu'il avait faite, la vision du noyer avaient repris de la force dans son âme. Et maintenant, comme la mer s'ouvrait devant lui, il voyait de loin la plage d'où, étant petit garçon, il avait pu épier les rêves d'été de la mer, il voyait la lueur du phare et les lumières de l'hôtel où il avait habité avec ses parents... La mer Baltique ! Il appuya sa tête contre le fort vent salé qui venait à vous libre et sans rencontrer d'obstacles, vous enveloppait les oreilles, provoquait un doux vertige, un étourdissement léger où le souvenir de tout ce qui était mauvais, de toute souffrance, de toute erreur, de tout vouloir et de tout effort s'anéantissait dans un sentiment de paresseux bonheur. Et dans les mugissements, les claquements, les bouillonnements et les gémissements qui montaient autour de lui, il croyait entendre les bruissements et les craquements du vieux noyer et le grincement d'un portail... Il faisait de plus en plus sombre.

— Dieu, les étoiles, regardez donc un peu les étoiles, dit soudain une voix à l'accent lourd et chantant qui semblait sortir d'un tonneau. Il la connaissait. Elle appartenait à un homme blond-roux, simplement vêtu, aux paupières rougies et à l'aspect frais et humide de quelqu'un qui sort du bain. Au dîner, dans la cabine, cet inconnu avait été le voisin de Tonio Kröger, et avait avalé avec des mouvements hésitants et discrets des quantités étonnantes d'omelette au homard. A présent il se tenait appuyé contre le bastingage et il regardait en l'air vers le ciel, en serrant son menton entre le pouce et l'index. Sans aucun doute il se trouvait dans un de ces états d'esprit extraordinaires et solennellement contemplatifs où les barrières entre les êtres s'effondrent, où le

cœur s'ouvre même à des étrangers, où la bouche laisse passer des choses qu'en tout autre temps elle aurait honte de dire...

— Regardez donc un peu les étoiles, Monsieur. Elles sont là et elles brillent, le ciel entier en est plein, Dieu m'est témoin ! Et maintenant, je vous demande un peu, quand on regarde là-haut et que l'on pense que beaucoup d'entre elles sont encore cent fois plus grandes que la terre, est-ce que cela ne fait pas de l'impression ? Nous autres hommes avons inventé le télégraphe et le téléphone, et tant de conquêtes des temps modernes, oui c'est vrai. Mais quand nous regardons là-haut, nous ne pouvons faire autrement que de reconnaître et d'avouer que nous ne sommes au fond que de la vermine, de la misérable vermine et rien d'autre, — est-ce que je me trompe oui ou non, Monsieur ? Oui nous sommes de la vermine ! se répondit-il à lui-même et il adressa au firmament un signe de tête plein d'humilité et de contrition.

Non... celui-là ne fait pas de littérature, pensa Tonio Kröger. Et au même moment une lecture faite récemment lui revint en mémoire, un fragment d'un célèbre écrivain français qui exposait une conception cosmologique et psychologique du monde ; un fameux bavardage à son avis.

Il fit à l'observation profondément sentie du jeune homme une manière de réponse, puis ils continuèrent à causer ensemble, appuyés contre le bastingage, en plongeant les yeux dans la soirée tumultueuse éclairée de lueurs mouvantes. Il se trouvait que le voyageur était un jeune commerçant de Hambourg qui employait son temps de congé à ce voyage d'agrément.

— Prends un peu le steamer jusqu'à Copenhague, me suis-je dit, et me voici ici, et jusqu'à présent c'est très beau. Mais on a eu tort de nous donner de l'omelette au homard, Monsieur, vous verrez, car nous aurons une tempête cette nuit, le capitaine l'a dit, et avec une nourriture aussi indigeste dans l'estomac, ce n'est pas une plaisanterie.

Tonio Kröger écoutait cet absurde bavardage avec un sentiment d'aise et d'amitié.

— Oui, dit-il, on mange en général trop lourdement dans le Nord. Cela rend paresseux et mélancolique.

— Mélancolique ? répéta le jeune homme, et il le regarda interdit... Vous n'êtes sans doute pas d'ici, monsieur ? demanda-t-il tout à coup.

— Non, je viens de loin, répondit Tonio Kröger avec un geste vague et défensif du bras.

— Mais vous avez raison, dit le jeune homme ; Dieu sait que vous avez raison quand vous parlez d'être mélancolique ! Je suis presque toujours mélancolique, mais surtout les soirs comme celui-ci, quand les étoiles brillent dans le ciel. Et il soutint de nouveau son menton avec son pouce et son index.

Sûrement il doit écrire des vers, pensa Tonio Kröger, des vers de commerçant, profondément et honnêtement sentis...

La soirée s'avançait et le vent était devenu si fort qu'il empêchait la conversation. Aussi décidèrent-ils de dormir un peu et ils se souhaitèrent bonne nuit.

Tonio Kröger s'étendit dans sa cabine, sur l'étroite couchette, mais le repos ne vint pas. Le vent violent et son âcre arome l'avaient étrangement excité et son cœur était agité comme par l'attente anxieuse d'un doux événement. De plus, l'ébranlement qui avait lieu quand le bateau glissait au bas d'une montagne de vagues et que l'hélice, comme prise de spasmes, tournait hors de l'eau, lui causait de pénibles nausées. Il s'habilla de nouveau complètement, et monta à l'air libre.

Des nuages couraient devant la lune. La mer dansait. Les vagues ne venaient pas à vous rondes et égales. Jusqu'à l'horizon, sous une lumière pâle et vacillante, la mer était déchirée, fouettée, bouleversée ; elle bondissait et léchait la nue de ses langues de géant, effilées comme des flammes, lançait en l'air, à côté d'abîmes bouillonnants, des figures déchiquetées et bizarres, et semblait éparpiller en un jeu fou, de toute la force de bras monstrueux, l'écume dans les airs. Le bateau avançait péniblement ; il se frayait un chemin en tanguant, en roulant et en gémissant à travers le tumulte, et par moment on entendait l'ours blanc et le tigre qui souffraient de la traversée, mugir à

l'intérieur. Un homme en manteau de toile cirée, le capuchon sur la tête et une lanterne attachée à la ceinture, allait et venait sur le pont en écartant les jambes et en se balançant péniblement ; et là derrière, penché très bas sur le bastingage, se trouvait le jeune homme de Hambourg, dans un lamentable état.

— Seigneur, dit-il d'une voix creuse et mal assurée lorsqu'il s'aperçut de la présence de Tonio Kröger, voyez un peu la révolte des éléments, Monsieur ! Mais il fut interrompu et se détourna rapidement.

Tonio Kröger se tenait à un cordage fortement tendu et contemplait cette exubérance effrenée. Un cri de joie montait de sa poitrine, qui lui semblait assez puisant pour couvrir le bruit de la tempête et des flots. Un chant à la mer, plein d'denthousiaste amour, retentissait en lui. Sauvage amie de mon enfance, nous voilà donc réunis encore une fois... Mais ici s'arrêtait le poème. Il n'avait pas de fin, pas de forme précise et n'était point, écrite dans le calme, une œuvre achevée. Son cœur vivait...

Il resta longtemps ainsi ; puis il s'étendit sur un banc, contre le rouf, et regarda le ciel où les étoiles vacillaient. Il s'assoupit même un peu et lorsque la froide écume jaillissait jusqu'à son visage, il lui semblait, dans son demi-sommeil, sentir comme une caresse.

D'abruptes falaises de craie qui avaient, dans le clair de lune, un aspect fantomatique, apparurent et se rapprochèrent. C'était l'île de Mœn. Et de nouveau le sommeil le reprit, interrompu par des ondées salées qui mordaient âcrement le visage et engourdissaient les traits. Lorsqu'il se réveilla complétement, il faisait déjà jour, un frais jour gris pâle, et la mer s'apaisait. A déjeuner il revit le jeune commerçant, qui rougit fortement, honteux sans doute d'avoir exprimé dans l'obscurité des choses aussi poétiques et aussi blâmables, releva de ses cinq doigts à la fois sa petite moustache rousse, lui lança un bonjour d'une brièveté militaire, pour l'éviter ensuite avec le plus grand soin.

Et Tonio Kröger aborda en Danemark. Il séjourna à Kopenhague, donna des pourboires à tous ceux qui faisaient mine d'y avoir droit, parcourut la ville au sortir

de sa chambre d'hôtel pendant trois jours entiers, en tenant son guide de voyage ouvert devant lui, et se comporta tout à fait comme un parfait étranger qui désire enrichir ses connaissances. Il contempla le Nouveau Marché du roi, et le « cheval » qui se dresse au milieu, leva les yeux avec respect sur les colonnes de la Frauenkirche, resta longtemps debout devant les nobles et gracieuses statues de Thorwalsen, monta sur la Tour Ronde, visita des châteaux, et passa deux soirées variées à Tivoli. Mais ce n'était pas à proprement parler tout cela qu'il voyait.

Sur les maisons qui avaient parfois tout à fait l'aspect des vieilles maisons de sa ville natale, avec leurs pignons arqués et ajourés, il voyait des noms qui lui étaient connus depuis son enfance, qui lui paraissaient désigner quelque chose de délicat et de précieux, et en même temps enfermer en eux comme un reproche, une plainte et la nostalgie d'un bonheur perdu. Et partout, tandis qu'il aspirait à longs traits, pensivement, l'humide air marin, il voyait des yeux aussi bleus, des cheveux aussi blonds, des visages exactement du même genre, de la même forme que ceux entrevus dans les rêves étranges, douloureux et pleins de regrets qu'il avait faits lors de la nuit passée dans sa ville natale. Il arrivait que, en pleine rue, un regard, la sonorité d'un mot, un rire le remuât jusqu'au fond de l'âme.

Il ne lui fut pas possible de rester longtemps dans la ville gaie et animée. Une douce et folle inquiétude, moitié faite de souvenirs, moitié faite d'attente l'agitait ; et il ressentait aussi le désir de pouvoir s'étendre tranquillement quelque part, sur une plage, et de n'avoir plus à jouer le touriste avide de s'instruire. Il s'embarqua donc de nouveau et navigua par une sombre journée (le mer noircissait) dans la direction du nord, le long des côtes du Seeland jusqu'à Helsingör. De là il poursuivit immédiatement son voyage en voiture, par la chaussée, pendant environ trois quarts d'heure, toujours surplombant un peu la mer, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât devant son but final et véritable, le petit hôtel blanc à volets verts, bâti au milieu d'une colonie de maisons basses et dont la tour couverte en bois regardait la plage et la côte scandinave. Il descendit, prit possession de la chambre claire qu'on

lui avait préparée, remplit les placards et l'armoire de ce qu'il avait apporté avec lui, et s'apprêta à demeurer là quelque temps.

VIII

On était déjà au milieu de septembre ; il n'y avait plus beaucoup d'hôtes à Aalsgaard. Les repas que l'on prenait en bas, dans la grande salle à manger au plafond à solives et aux hautes fenêtres donnant sur la véranda vitrée et sur la mer, étaient présidés par la propriétaire de l'hôtel, une vieille fille aux cheveux blancs, aux prunelles incolores, aux joues d'un rose tendre et à la voix inconsistante et gazouillante, qui essayait sans cesse de disposer d'une façon un peu avantageuse ses mains rouges sur la nappe. Il y avait en outre un vieux monsieur sans cou, à la barbe de marin gris de fer, au visage tirant sur le bleu foncé, un marchand de poisson de la capitale qui savait l'allemand. Il paraissait complètement congestionné, et sous la menace d'une attaque, car il respirait d'une façon courte et saccadée, et portait de temps en temps son index orné de bagues à l'une de ses narines pour la boucher et procurer un peu d'air à l'autre, en soufflant fortement. Il n'en faisait pas moins honneur à la bouteille de rhum placée devant lui, aussi bien au petit déjeûner qu'aux repas de midi et du soir. Les seuls hôtes qu'il y avait en plus étaient trois grands jeunes américains et leur précepteur, lequel remuait silencieusement ses lunettes et jouait tout le jour au football avec eux. Ils portaient leurs cheveux d'un jaune roux partagés par une raie et avaient de longues figures impassibles. « Please, give me the wurst-things there ! » disait l'un. « That's not wurst, that's schinken ! » disait un autre, et c'était toute la contribution qu'eux, aussi bien que leur précepteur, apportaient à la conversation ; le reste du temps, ils demeuraient assis en silence et buvaient de l'eau chaude.

Tonio Kröger n'aurait pas souhaité des compagnons de table différents. Il jouissait d'être en paix, écoutait

les gutturaux sons danois, les voyelles claires et sourdes qu'émettaient le marchand de poisson et la maîtresse de l'hôtel en causant parfois ensemble, échangeait ici et là avec le premier une remarque simple sur la position du baromètre, puis se levait pour redescendre, à travers la véranda, vers la plage où il avait déjà passé de longues heures le matin.

Parfois il y régnait une calme atmosphère d'été. La mer reposait, paresseuse et lisse, en bandes bleues, vert-glauque, ou rougeâtres, sur lesquelles jouaient en scintillant des reflets argentés. Le varech séchait au soleil, des méduses demeurées là se volatilisaient. Cela sentait un peu la décomposition et aussi un peu le goudron de la barque de pêcheur à laquelle Tonio Kröger était adossé, assis dans le sable de façon à voir l'horizon libre et non les côtes danoises ; mais la respiration légère de la mer passait fraîche et pure sur tout cela.

Puis vinrent de gris jours de tempête. Les vagues courbaient leurs têtes comme des taureaux qui s'apprêtent à donner des cornes et couraient rageusement contre la côte, qu'elles arrosaient très haut et couvraient d'algues, de coquillages luisants d'eau, et d'épaves. Entre les longues collines formées par les vagues, s'étendaient, sous le ciel couvert, des vallées d'un pâle vert écumeux, pendant que là-bas, à l'endroit où le soleil se cachait derrière les nuages, un éclat blanchâtre et velouté reposait sur les eaux.

Tonio Kröger se tenait debout, enveloppé par le bruissement du vent, absorbé dans ce fracas fatigant, étourdissant, continuel qu'il aimait tant. S'il se détournait et s'en allait, tout semblait soudain devenir tranquille et chaud autour de lui. Mais il savait qu'il avait la mer derrière lui ; il entendait son appel, son salut, sa promesse. Et il souriait.

Il se dirigeait vers l'intérieur du pays, à travers la solitude des prairies, et bientôt la forêt de hêtres qui s'étendait, montueuse, jusque loin dans la contrée, l'accueillait. Il s'asseyait dans la mousse, adossé à un arbre, de façon à apercevoir entre les troncs une bande de mer. Parfois le vent lui apportait le bruit des vagues se

brisant contre les écueils ; cela ressemblait au son de planches tombant au loin les unes sur les autres. Au sommet des arbres, des cris de corneilles enroués, monotones et perdus... Il tenait un livre sur ses genoux, mais n'en lisait pas une ligne. Il jouissait d'un profond oubli, croyait planer affranchi de l'espace et du temps, et c'était seulement par moment qu'une brusque douleur traversait son cœur, un court et cuisant sentiment d'aspiration et de regret, dont il était trop paresseux et trop absorbé pour chercher le nom et l'origine.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi ; il n'aurait pu dire combien et ne se souciait point de le savoir. Et puis il en vint un où il se passa quelque chose ; cela se passa pendant que le soleil brillait au ciel, en présence d'êtres quelconques, et Tonio Kröger n'en éprouva pas même un extraordinaire étonnement.

Dès l'aube, ce jour eut un caractère de fête et d'enchantement. Tonio Kröger se réveilla très tôt et tout à fait brusquement, surgit du sommeil en proie à un vague et subtil effroi, et crut avoir devant ses yeux un prodige, une illumination magique et féérique. Sa chambre, dont la porte vitrée et le balcon étaient tournés vers le Sund, et qu'un mince rideau de gaze blanche partageait en salon et chambre à coucher, avait un papier de couleur tendre et des meubles légers et clairs, de sorte qu'elle offrait toujours un aspect lumineux et agréable. Mais en ce moment ses yeux brouillés de sommeil la voyaient transfigurée et illuminée d'une façon irréelle, complètement baignée dans une lumière rose, inexprimablement vaporeuse et charmante, qui dorait les meubles et les murailles, et transformait le rideau de gaz en un rouge et doux embrasement... Tonio Kröger fut longtemps avant de comprendre ce qui se passait. Mais lorsqu'il regarda dehors, à travers la porte vitrée, il vit que le soleil se levait.

Pendant plusieurs jours le temps avait été sombre et pluvieux ; mais maintenant le ciel se tendait comme une roide étoffe bleu pâle, étincelant et clair au-dessus de la mer et du pays, tandis que, traversé et entouré de nuages rouge et or, le disque du soleil s'élevait majestueusement sur la mer scintillante et ondulée qui paraissait

frissonner et s'enflammer sous lui... Ainsi commença la journée. Troublé et heureux, Tonio Kröger se précipita dans ses habits, déjeuna avant tout le monde dans la véranda, nagea dans le Sund jusqu'à une certaine distance du petit établissement de bains, et marcha ensuite pendant une heure le long de la plage. Quand il revint, plusieurs voitures, sortes d'omnibus, étaient arrêtées devant l'hôtel, et, de la salle à manger, il vit qu'un grand nombre de personnes, paraissant d'après leur costumes appartenir à la petite bourgeoisie, remplissaient le salon où se trouvait le piano, ainsi que la véranda et la terrasse. Tout ce monde, assis autour de tables rondes, buvait de la bière et mangeait des tartines en causant avec animation. C'étaient des familles entières, vieux et jeunes ; il y avait même quelques enfants.

Au second déjeûner (la table était surchargée de viandes froides fumées, salées et rôties), Tonio Kröger demanda ce qui se passait.

— Des visiteurs, dit le marchand de poisson, des excursionnistes et des danseurs d'Helsingör ! Oui, Dieu nous protège, nous ne dormirons pas beaucoup cette nuit ! On doit danser, danser et faire de la musique, et il est à craindre que cela ne dure longtemps. C'est une association de familles, une partie de campagne en même temps qu'une réunion, bref une course par souscription ou quelque chose de ce genre, et ils profitent de cette belle journée. Ils sont venus en bateau et en voiture et maintenant ils déjeunent. Plus tard, ils iront excursionner encore plus loin, mais ce soir ils reviendront et alors il y aura bal ici dans la salle. Oui, le diable les emporte, nous ne pourrons pas fermer l'œil !

— Cela fait une jolie diversion, dit Tonio Kröger.

Là-dessus, plus personne ne dit rien pendant un certain temps. La propriétaire disposa ses doigts rouges sur la table, le marchand de poisson souffla à travers sa narine droite pour se procurer un peu d'air, et les Américains burent de l'eau chaude en faisant de longues figures.

Alors, tout à coup, il se passa ceci : *Hans Hansen et Ingeborg Holm traversèrent la salle.*

Tonio Kröger était appuyé à sa chaise, agréablement fatigué par son bain et sa marche rapide, et il mangeait du saumon fumé sur du pain rôti ; — il était assis en face de la véranda et de la mer. Et soudain la porte s'ouvrit, et le couple s'avança la main dans la main, — sans se hâter, d'une allure de flânerie. Ingeborg, la blonde Inge, était habillée de clair, comme jadis aux leçons de danse de M. Knaak. Sa robe légère, semée de fleurs, ne lui venait que jusqu'aux chevilles, et elle portait autour des épaules une large collerette de tulle blanc décolletée en pointe qui découvrait son cou délicat et flexible. Son chapeau pendait par les rubans noués, à l'un de ses bras. Elle était peut-être un peu plus développée qu'autrefois et elle avait maintenant sa magnifique natte enroulée autour de la tête ; mais Hans Hansen était toujours exactement le même. Il portait sa vareuse de marin à boutons d'or, sur laquelle était rabattu, couvrant le dos et les épaules, le large col bleu, et il tenait dans sa main pendante le béret de matelot à rubans courts, le balançant de ci de là avec insouciance. Ingeborg détournait ses yeux longs, peut-être un peu gênée d'être dévisagée par les gens qui dînaient. Mais Hans Hansen regardait droit vers la table d'un air de défi, et en examinait l'un après l'autre les hôtes, d'une façon provocante et légèrement dédaigneuse ; il lâcha même la main d'Ingeborg et balança encore plus fortement son béret de ci de là, pour bien montrer quelle sorte d'homme il était. Ainsi, contre le fond calme et bleu de la mer, sous les yeux de Tonio Kröger, le couple passa, traversa la salle dans toute sa longueur et disparut par la porte opposée, dans la pièce où se trouvait le piano.

Cela arriva vers midi et demie, et les pensionnaires étaient encore à table lorsque la bande des promeneurs à côté et dans la véranda, se leva, et, sans que plus per-personne fût entré dans la salle à manger, quitta l'hôtel par le chemin latéral. On les entendit plaisanter et rire en s'installant dans les voitures ; puis les véhicules s'ébranlèrent l'un après l'autre en grinçant sur la route, et leur roulement s'éloigna...

— Alors, ils reviendront ? demande Tonio Kröger...

— Oui, fit le marchand de poisson, et que le ciel ait pitié de moi ! Ils ont commandé de la musique, vous saurez, et ma chambre est juste au-dessus de la salle.

— C'est une jolie diversion, répéta Tonio Kröger. Puis il se leva et sortit.

Il passa la journée comme il avait passé les autres, sur la plage et dans la forêt, tenant un livre sur ses genoux et clignant des yeux au soleil. Il n'agitait dans son esprit qu'une seule pensée : ils allaient revenir et danser dans la salle, ainsi que le marchand de poisson l'avait promis, et il ne faisait rien d'autre que de se réjouir de cette perspective avec une joie telle qu'il n'en avait pas éprouvée de si anxieuse et de si douce pendant les longues années mortes qu'il venait de passer. Une fois, par une association d'idées quelconque, il se souvint fugitivement d'une connaissance lointaine, Adalbert le romancier qui savait ce qu'il voulait, et était allé au café pour échapper au printemps. Et il haussa les épaules...

Le repas du milieu du jour eut lieu de meilleure heure, et l'on soupa aussi plus tôt que de coutume dans la pièce où se trouvait le piano, car dans la salle à manger on faisait déjà des préparatifs pour le bal : tout était bouleversé de la sorte en vue de la fête. Ensuite, comme il faisait déjà sombre et que Tonio Kröger était assis dans sa chambre, la route et la maison s'animèrent de nouveau. Les excursionnistes revenaient ; même, de la direction d'Helsingör, arrivaient à bicyclette et en voiture de nouveaux hôtes, et déjà l'on entendait accorder un violon, et une clarinette accomplir des roulades nasillardes. Tout promettait un bal des plus brillants.

Maintenant le petit orchestre attaquait une marche : elle parvenait assourdie et rythmée : on ouvrait le bal par une polonaise. Tonio Kröger resta encore un moment tranquille sur sa chaise à écouter. Mais lorsqu'il entendit un temps de valse succéder au rythme de la marche, il se leva et se glissa doucement hors de la chambre.

Du corridor où elle donnait, on pouvait par un escalier de côté atteindre la porte latérale de l'hôtel, et de là, sans passer par une seule pièce, gagner la véranda. Ce fut ce chemin qu'il prit, sans bruit, furtivement, comme s'il se

trouvait sur un terrain défendu, tâtonnant avec précaution dans l'obscurité, irrésistiblement attiré par cette musique bête et délicieusement berçante, dont les sons lui parve naient déjà clairs et distincts.

La véranda était vide et obscure, mais la porte vitrée qui s'ouvrait sur la salle abondamment éclairée par les deux lampes à pétrole, munies de réflecteurs brillants, était ouverte. Il s'y glissa sur la pointe des pieds, et le plaisir de voleur qu'il éprouvait à être là dans l'obscurité et à pouvoir regarder sans être vu ceux qui dansaient à la lumière lui causait une sorte de chatouillement sur la peau. Son regard se mit tout de suite avidement en quête de ceux qu'il cherchait...

La fête semblait extrêmement animée, bien qu'elle ne durât que depuis une demi-heure ; mais on y était venu déjà plein d'entrain et d'animation, après toute une journée passée dans une insouciante et heureuse familiarité. Dans la pièce du piano que Tonio Kröger pouvait apercevoir lorsqu'il avançait un peu plus, plusieurs messieurs d'âge mûr s'étaient réunis pour jouer aux cartes en fumant et en buvant ; d'autres, assis devant, sur des chaises de velours, près de leurs épouses, ou le long des murs de la salle, regardaient danser. Ils appuyaient leurs mains sur leurs genoux écartés, et gonflaient leurs joues d'un air satisfait, pendant que les mères, leurs petites capotes sur la tête, les mains jointes sur la poitrine et la tête penchée de côté, regardaient s'agiter l'essaim des jeunes gens. On avait édifié une estrade contre une des parois de la salle, et c'est là que les musiciens s'évertuaient. Il y avait même parmi eux une trompette, qui jouait avec une certaine circonspection hésitante, comme si elle avait peur de sa propre voix, mais émettait néanmoins à chaque instant des couaes.

Les couples se balançaient et tournaient, pendant que d'autres se promenaient bras-dessus, bras-dessous, autour de la salle. On n'était pas en tenue de bal, mais simplement vêtu comme pour un dimanche d'été qu'on passe à la campagne. Les danseurs portaient des costumes de coupe provinciale, soigneusement épargnés (on le devinait) pendant toute la semaine, et les jeunes filles de légères robes claires avec

de petits bouquets de fleurs des champs au corsage. Il y avait aussi dans la salle quelques enfants qui dansaient entre eux à leur manière, même quand la musique s'interrompait. Un personnage à longues jambes, vêtu d'un habit à queue d'hirondelle, quelque lion de province avec un monocle et des cheveux frisés au fer, commis principal des postes ou quelque chose de ce genre, paraissait être l'ordonnateur et le chef du bal. On aurait dit l'incarnation d'un personnage comique de roman danois. Empressé, transpirant, tout à son affaire, il était partout à la fois, se pavanait d'un air affairé à travers la salle en se soulevant avec art sur la pointe des orteils et en croisant d'une façon bizarre ses pieds chaussés de bottines pointues et vernies, levait les bras en l'air, donnait des ordres, réclamait la musique, battait des mains, pendant que les rubans de la grosse cocarde multicolore, insigne de sa dignité, qu'il portait fixée à l'épaule, et vers laquelle il tournait parfois la tête avec amour, voltigeaient derrière lui.

Oui, ils étaient là, les deux êtres qui avaient passé aujourd'hui devant Tonio Kröger, dans la lumière du soleil, il les vit de nouveau et ressentit une joie pleine d'effroi en les découvrant presque en même temps. Hans Hansen était tout près, contre la porte ; fermement campé sur ses jambes, et un peu penché en avant, il absorbait avec précaution un grand morceau de gâteau, tenant sa main en creux sous son menton pour recueillir les miettes. Et là-bas, contre la muraille, était assise Ingeborg Holm, la blonde Inge ; et justement le commis principal s'avançait vers elle en se pavanant et s'inclinait avec recherche, une main posée sur le dos, l'autre gracieusement ramenée contre la poitrine, pour l'inviter à danser ; mais elle secouait la tête, et faisait signe qu'elle était trop essoufflée et désirait se reposer un peu, sur quoi le commis principal s'assit à côté d'elle.

Tonio Kröger regardait les deux êtres pour lesquels il avait jadis enduré le tourment d'aimer, — Hans et Ingeborg. C'étaient eux, non pas tant à cause de certaines particularités et de leurs costumes semblables, qu'en vertu de l'identité de leur race et de leur type, de leur manière

d'être lumineuse, aux yeux bleu d'acier et aux cheveux blonds qui évoquait une idée de pureté, de limpidité, de sérénité, en même temps que de fière, simple et inaccessible réserve. Il les regardait, et il vit que Hans Hansen avait l'air plus hardi et mieux fait que jamais, avec ses épaules larges et ses hanches minces, sous ses habits de marin ; il vit Ingeborg rejeter sa tête de côté d'une certaine façon mutine, porter à la nuque d'une certaine façon sa main, une main de fillette, ni particulièrement belle, ni particulièrement fine, tandis que la manche légère glissait au-dessus du coude, et soudain une nostalgie si douloureuse bouleversa son cœur, qu'il se recula involontairement dans l'ombre, afin que personne ne pût voir la contraction de ses traits.

Vous avais-je oubliés? pensa-t-il. Non, jamais! Je n'avais oublié ni toi, Hans, ni toi, blonde Inge! C'était pour vous que je travaillais, et lorsque j'entendais des applaudissements, je regardais à la dérobée autour de moi pour voir si vous y preniez part... As-tu maintenant lu Don Carlos, Hans Hansen, comme tu me l'avais promis devant le portail de votre jardin ? Ne le lis pas! Je ne te le demande plus. Que peut te faire le roi qui pleure parce qu'il est solitaire ? Il ne faut pas que tu troubles et que tu ternisses tes yeux clairs à fixer des vers et des pensées mélancoliques... Etre comme toi ! Recommencer encore une fois, grandir comme toi, droit, joyeux, simple, normal, régulier, d'accord avec Dieu et les hommes, être aimé des insouciants et des heureux, te prendre pour femme, Ingeborg Holm, et avoir un fils comme toi, Hans Hansen, — vivre, aimer, se réjouir, exempt de la malédiction de connaître et du tourment créateur, parmi les félicités de la vie habituelle !... Recommencer depuis le commencement ? Mais cela ne servirait de rien. Ce serait de nouveau pareil — tout ce qui est arrivé arriverait encore. Car certains êtres s'égarent nécessairement, parce qu'il n'y a pas pour eux de vrai chemin.

La musique se tut. Il y eut une pause et l'on passa des rafraîchissements. Le commis principal s'empressait en personne, avec un plateau chargé de salade aux harengs et servait les dames. Devant Ingeborg il mit même un

genoux en terre, en lui présentant la petite coupe, ce qui la fit rougir de plaisir.

Cependant, on commençait, dans la salle, à remarquer le spectateur debout sous la porte vitrée, et de jolis visages échauffés tournaient vers lui des regards étonnés et investigateurs ; mais il restait quand même à sa place. Ingeborg et Hans eux aussi l'effleurèrent des yeux presque en même temps, avec cette parfaite indifférence qui semble presque du dédain. Mais soudain il eut conscience que, d'un point quelconque de la salle, un regard le cherchait et se posait sur lui... Il tourna la tête et immédiatement ses yeux rencontrèrent ceux dont il avait senti le contact. Une jeune fille se trouvait là, non loin de lui, avec un visage pâle, fin et allongé. Elle n'avait pas beaucoup dansé, les cavaliers ne s'étaient guère empressés autour d'elle, et il l'avait vue s'asseoir solitaire, les lèvres serrées, contre la muraille. Maintenant encore elle était seule. Elle était vêtue d'une robe claire et vaporeuse comme les autres, mais sous l'étoffe transparente on entrevoyait ses épaules pointues et chétives, et son cou maigre descendait si profondément entre ces pauvres épaules, que la silencieuse jeune fille paraissait presque un peu contrefaite. Elle tenait ses mains couvertes de mitaines minces devant sa poitrine plate, de façon que ses doigts se touchassent légèrement par le bout. La tête penchée, elle regardait Tonio Kröger de bas en haut, avec des yeux noirs, noyés. Il se détourna...

Là, tout près de lui, étaient assis Hans et Ingeborg. Hans s'était assis près d'elle, qu'on pouvait prendre pour sa sœur, et, entourés d'autres jeunes êtres aux joues colorées, ils mangeaient et buvaient, bavardaient et s'amusaient, se lançaient des taquineries de leurs voix au timbre clair, et riaient à gorge déployée. Ne pouvait-il pas un peu s'approcher d'eux ? Leur adresser à l'un ou à l'autre quelque plaisanterie qui lui viendrait à l'esprit, et à laquelle ils répondraient au moins par un sourire ? Cela le rendrait heureux, il désirait ardemment le faire ; il retournerait ensuite plus content dans sa chambre, avec le sentiment d'avoir établi un petit lien entre eux et lui. Il réfléchit à ce qu'il pourrait dire, mais il ne trouva

pas le courage de le dire. C'était aussi comme toujours : ils ne le comprendraient pas, ils l'écouteraient avec étonnement, car leur langage n'était pas son langage.

A présent la danse semblait devoir reprendre. Le commis principal déployait une vaste activité. Il faisait en hâte le tour de la salle, invitant tous les messieurs à engager les dames, enlevait avec l'aide du sommelier les chaises et les verres qui encombraient, donnait des ordres aux musiciens, et poussait devant lui par les épaules quelques maladroits dépareillés qui ne savaient que faire d'eux-mêmes. A quoi se préparait-on ? Les couples, quatre par quatre, formaient des carrés... Un affreux souvenir fit rougir Tonio Kröger. On allait danser le quadrille.

La musique attaqua et les couples se croisèrent en s'inclinant. Le commis principal commanda ; il commandait, Dieu m'est témoin, en français, et prononçait les syllabes nasales avec une distinction incomparable. Ingeborg Holm dansait près de Tonio Kröger, dans le carré qui se trouvait immédiatement près de la porte vitrée. Elle se mouvait de ci de là, en avant et en arrière, marchant et tournant ; un parfum qui émanait de ses cheveux ou de la délicate étoffe de sa robe lui parvenait par instant et il fermait les yeux, en proie à un sentiment de tout temps bien connu, dont il avait vaguement senti l'arome et le charme amer tous les jours précédents et qui, maintenant, le remplissait de nouveau complètement de son doux tourment.

Qu'était-ce donc ? Aspiration ? Tendresse ? Envie et mépris de soi-même ? *Moulinet des dames !* As-tu ri, blonde Inge, as-tu ri de moi, lorsque je dansais le moulinet et me rendis si lamentablement ridicule ? Et rirais-tu encore de moi, aujourd'hui que j'ai fini par devenir une sorte d'homme célèbre ? Oui, tu rirais, et tu aurais trois fois raison ! Et quand bien même j'aurais, à moi tout seul, produit les neuf *Symphonies*, *le Monde comme volonté et comme représentation*, et *le Jugement dernier*, tu aurais éternellement raison de rire... Il la regardait et un vers lui vint à l'esprit, auquel il n'avait pas pensé depuis longtemps, et qui, pourtant, lui était si connu et familier !

« J'aimerais dormir, mais tu dois danser. » Il le connaissait si bien le lourd sentiment d'une septentrionale mélancolie et d'une malhabile profondeur qui s'exprimait dans ces mots. Dormir... Aspirer à vivre simplement et uniquement pour le sentiment qui, sans être obligé de se convertir en action et en danse, repose doux et paresseux en vous, et cependant danser, être forcé d'exécuter, prompt et attentif, cette difficile, difficile et dangereuse danse qu'est le combat de l'art, sans jamais oublier complètement combien il est humiliant et absurde de danser alors qu'on aime...

Soudain un mouvement fou, effréné s'empara de toute la bande. Les carrés s'étaient rompus et les danseurs se dispersaient en glissant et en sautant ; on terminait le quadrille par un galop. Les couples passaient en volant, devant Tonio Kröger, au rythme endiablé de la musique, se poursuivant, se précipitant, se rattrapant les uns les autres, avec de courts éclats de rire essoufflés. L'un d'eux approchait, entraîné par le tourbillon général qui tournait et s'avançait avec bruit. La jeune fille avait un pâle visage fin, et de maigres épaules trop hautes. Et soudain, juste devant Tonio, un faux pas, une glissade, une chute... La jeune fille pâle tomba par terre. Elle tomba si rudement et si violemment qu'il semblait que sa chute dût être dangereuse, et son cavalier tomba aussi. Celui-ci devait s'être fait cruellement mal, car il en oubliait tout à fait sa danseuse ; à demi releév, il frottait son genou en faisant des grimaces, tandis que la jeune fille, sans doute complétement étourdie par sa chute, demeurait toujours par terre. Alors Tonio Kröger s'avança, la prit avec précaution par le bras et l'aida à se relever. A bout de forces, confuse et malheureuse, elle leva les yeux sur lui, et soudain son délicat visage se colora d'une faible rougeur.

— *Tak ! O, mange Tak !* [1] dit-elle en le regardant de bas en haut avec ses sombres yeux noyés.

— Vous ne devriez plus danser, mademoiselle, dit-il doucement.

[1] En danois : merci, merci beaucoup.

Puis il les chercha encore une fois des yeux, eux, Hans et Ingeborg, et s'en alla ; il quitta la véranda et le bal et monta dans sa chambre.

Il était grisé par cette fête à laquelle il n'avait pas pris part, et malade de jalousie. Cela s'était passé comme autrefois, tout à fait comme autrefois ! Il était resté debout dans un coin obscur, le visage brûlant, souffrant à cause de vous, beaux êtres blonds, de vous, les vivants, les heureux, puis il s'en était allé solitaire ! Mais maintenant quelqu'un devait venir ! Ingeborg devait venir, elle devait remarquer qu'il n'était plus là, elle devait le suivre sans bruit, lui mettre la main sur l'épaule et lui dire : « Viens, rentre avec nous ! Sois content ! Je t'aime !... » Mais elle ne vint nullement. Rien de ce genre ne se produisit. Oui, c'était comme jadis, et comme jadis il était heureux. Car son cœur vivait. Mais, pendant tout le temps où il était devenu ce qu'il était aujourd'hui, qu'est-ce qui avait existé ? L'engourdissement, le vide, un froid de glace ; et l'esprit! Et l'art !...

Il se déshabilla, se coucha, éteignit la lumière. Il murmura deux noms dans son oreiller, ces quelques syllabes du Nord, aux consonnances chastes qui symbolisaient pour lui sa manière propre et fondamentale d'aimer, de souffrir, d'être heureux, qui évoquaient la vie, le sentiment simple et profond, la patrie. Il repassa en imagination les années écoulées depuis son départ jusqu'à ce jour. Il pensa aux tristes aventures des sens, des nerfs et de la pensée qu'il avait vécues ; il se vit dévoré par l'ironie et la réflexion, vidé et paralysé par la connaissance, à demi consumé par la fièvre et les frissons de l'activité créatrice, sans consistance et tiraillé, au milieu des tourments de conscience, entre les tendances les plus extrêmes, entre la sainteté et la sensualité, raffiné, appauvri, épuisé d'exaltations froides et facticement provoquées, égaré, ravagé, torturé, malade — et il sanglota de repentir et de nostalgie.

Autour de lui tout était silencieux et sombre. Mais d'en bas lui parvenait assourdi et berceur, le rythme à trois temps, doux et vulgaire, de la vie.

IX

Du Nord où il séjournait, Tonio Kröger écrivait à son amie Lisaveta Iwanowna, comme il le lui avait promis :

« Chère Lisaveta, là-bas en Arcadie où je retournerai bientôt, écrivait-il. Voici donc une espèce de lettre, mais elle vous décevra sans doute, car j'ai l'intention de me tenir un peu dans les généralités. Non que je n'aie absolument rien à raconter, que je n'aie pas vécu à ma façon quelques événements; chez moi, dans ma ville natale, on a même voulu m'arrêter.. mais je vous raconterai cela de vive voix. Il m'arrive maintenant à certains jours, de préférer exprimer convenablement des idées générales plutôt que de raconter des histoires.

« Vous souvenez-vous encore, Lisaveta, que vous m'avez appelé une fois un bourgeois, un bourgeois fourvoyé ! Vous m'avez appelé ainsi un jour où, entraîné par d'autres aveux qui m'avaient échappé auparavant, je vous avais confessé mon amour pour ce que je nomme la vie ; et je me demande si vous vous rendez compte à quel point vous disiez vrai en parlant ainsi, à quel point mon essence bourgeoise et mon amour pour la « Vie » sont une seule et même chose. Ce voyage m'a fourni des occasions de réfléchir à cela...

« Mon père, vous le savez, était un tempérament du Nord, réfléchi, profond, correct par puritanisme et enclin à la mélancolie; tandis que ma mère, d'une origine exotique indéterminée, était belle, sensuelle, naïve, à la fois nonchalante et passionnée, et d'une impulsive légèreté. Sans aucun doute tout cela formait un mélange qui contenait des possibilités exceptionnelles, mais aussi des dangers exceptionnels. Ce qui en sortit fut ceci : un bourgeois qui se fourvoya dans l'art, un bohème qui a la nostalgie des bonnes manières, un artiste tourmenté par une mauvaise conscience. Car c'est ma conscience bourgeoise qui me fait

apercevoir dans toute activité artistique, dans tout ce qui sort de l'ordinaire, dans tout génie, quelque chose de profondément trouble, de profondément suspect, de profondément douteux, qui me remplit de cette amoureuse faiblesse pour ce qui est simple, naïf, agréablement normal, pour ce qui est dépourvu de génie et raisonnable.

« Je suis placé entre deux mondes, je ne me trouve chez moi dans aucun, aussi la vie est-elle pour moi un peu pénible. Vous, artistes, vous m'appelez un bourgeois, et les bourgeois sont tentés de m'arrêter... Je ne sais ce qui des deux me blesse le plus cruellement. Les bourgeois sont bêtes ; mais vous, les adorateurs de la Beauté, qui me jugez flegmatique et dépourvu d'aspirations, vous devriez penser qu'il existe une vocation artistique si profonde, tellement imposée, voulue par le destin qu'aucune aspiration ne lui paraît plus douce et plus digne d'être éprouvée que celle qui a pour objet les délices de la vie habituelle.

« J'admire ceux qui, pleins de fierté et de froideur, s'aventurent sur le chemin qui conduit à la beauté grandiose et démoniaque, et qui méprisent « les hommes », mais je ne les envie pas. Car si quelque chose est capable de faire d'un homme de lettres un poète, c'est bien cet amour bourgeois que je ressens pour ce qui est humain, vivant et habituel. Toute chaleur, toute bonté, tout humour, viennent de lui, et il me semble presque que c'est de cet amour dont il est écrit que sans lui, celui-là même qui parlerait toutes les langues des hommes et des anges, n'est qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit.

« Ce que j'ai fait jusqu'ici n'est rien, pas grand'chose, autant que rien. Je produirai des œuvres meilleures, Lisaveta — ceci est une promesse. Tandis que j'écris, le bruissement de la mer monte vers moi et je ferme les yeux. Je plonge mes regards dans un monde à naître, un monde à l'état d'ébauche, qui demande à être organisé et à prendre forme ; je vois une foule mouvante d'ombres humaines qui me font signe de venir les chercher et les délivrer ; des ombres tragiques et des ombres ridicules et d'autres qui sont l'un et l'autre à la fois — celles-là je les aime particulièrement. Mais mon amour le plus profond et le plus

secret appartient à ceux qui ont des cheveux blonds et des yeux bleux, aux êtres clairs et vivants, aux heureux, aux aimables, aux habituels.

« Ne blâmez pas cet amour, Lisaveta, il est bon et fécond. Il est fait d'aspirations douloureuses, de mélancolique envie, d'un petit peu de dédain, et d'une très chaste félicité. »

Thomas MANN.

(Traduction de Geneviève Maury.)

SIX POÈMES

Après M. Thomas Hardy et M. Robert Bridges, représentants d'une génération plus ancienne, M. de la Mare est, dans l'estime populaire peut-être et assurément au jugement de ses confrères, le premier des poètes anglais vivants. On l'a nommé « le poète des poètes » de cette époque ; les membres de tous les groupes et de toutes les écoles, quelque divers qu'ils puissent être, s'unissent presque sans exception pour l'admirer. Il est possible que ce soit en partie parce qu'il n'appartient lui-même à aucune école et ne défend aucune doctrine particulière, bien qu'il soit un de ceux qu'on appelle d'un terme fort vague « les poètes georgiens ». Mais la chose est due bien davantage à l'évidente et simple excellence de sa poésie, et à son extrême richesse en la qualité que presque tous les poètes anglais aspirent à posséder. C'est celle que nos critiques nomment habituellement « la magie ». M. de la Mare est un poète de l'enchantement. A sa façon individuelle, il présente un grand nombre des caractéristiques pour lesquelles Poe et Coleridge sont célèbres. Comme eux, il crée des pays lointains et fabuleux, il évoque des atmosphères étranges avec un art aussi inexplicable qu'il est impressionnant. La première des pièces que nous

donnons ici, *Arabie,* est un exemple remarquable de ce don. Beaucoup de ses poèmes ont pour scène des maisons en ruines, désertes, des châteaux sombres, des salles aux volets clos. Mais néanmoins, son style n'a rien d'exotique, rien qui oppresse. Il écrit simplement, comme il sent. Les caractères particuliers de ses poèmes leur viennent du sens du mystère et de la mélancolie, plutôt que de la terreur, comme chez Poe, ou des fantasmagories du délire, comme chez Coleridge, dans *Kubla Khan*. C'es le poète des paradis perdus, de l'aspiration humaine vers quelque lieu meilleur que celui où nous nous trouvons ici-bas : et son sentiment le plus habituel est un sentiment de pitié et de tendresse pour tous ceux qui souffrent ainsi en exil. Ce sont peut-être cette simplicité, cette sensibilité de sa nature qui lui ont permis d'écrire pour les enfants quelques-uns des meilleurs poèmes qui existent en anglais. Son recueil, *Peacock Pie,* dont nous donnons ici un morceau, contient une part de ce qu'il y a de plus beau dans son œuvre, et les enfants ou leurs aînés peuvent l'apprécier également.

M. de la Mare descend d'une famille de huguenots français ; il est né en 1872 et, depuis l'âge de trente ans, il s'est consacré entièrement à la littérature. Il est un des trois poètes à qui, par un vœu exprimé de vive voix avant sa mort, Rupert Brooke légua ses droits d'auteur sur son œuvre.

Il a publié : en vers, *Songs of Childhood* (Longmans. 1901), *Poems* (Murray, 1906), *The Listeners and Other Poems* (Constable, 1912), *Peacock Pie* (Constable, 1913), *Mottey and Other Poems* (Constable, 1918), *Flora* (vers écrits pour servir de légende aux dessins de Paméla Bianco, Heinemann, 1920), *Poems, 1901-1918* (édition complète en deux volumes, Constable, 1920). En prose : *Henry Brocken* (Murray, 1904), *The Three Mulla-Mulgars* (Duckworth, 1910), *The Return* (Arnold, 1910), *The Memoirs of a Midget* (Collins, 1921).

EDWARD SHANKS.

I. ARABIE

Lointains sont les ombrages d'Arabie,
Où les Princes s'en vont chevauchant à midi,
Parmi les vallées verdoyantes et les taillis,
Sous le fantôme de la lune ;
Et si sombre cette pourpre en voûte arrondie
Que des fleurs dans la forêt s'élèvent
Et vont jaillir épanouies contre les étoiles spectrales,
Pâles dans les cieux de midi.

Douce est la musique d'Arabie [nombre de l'aube,
En mon cœur quand, dans la vaporeuse et claire pé-
Je discerne encore, émergeant des rêves,
Ses ondes fugitives ;
J'entends ses luths étranges sur les berges de verdure,
Résonner, vibrant de la douleur et de l'ivresse
Des musiciens aux cheveux sombres, vêtus de soies
Dans le songe et le silence de la nuit. [obscures,

Ils me hantent, ses luths et ses forêts ;
Sur terre je ne vois nulle splendeur
Qui, sous l'ombre de ce rêve, ne me rappelle
Sa beauté.
Pourtant, des yeux me regardent d'un froid regard,
De froides voix chuchotent et disent :
« Il est ensorcelé par l'Arabie lointaine,
Ils ont volé, emporté son esprit. »

II. LES CLOCHES

Ombre et clarté s'efforçaient d'être
Compagnes des quatre sonneurs,
Tandis que, sa corde glissante à la main,
Comptant ses variations, se tenait chacun d'eux.

I. ARABIA.

Far are the shades of Arabia,
Where the Princes ride at noon,
'Mid the verdurous vales and thickets,
Under the ghost of the moon;
And so dark is that vaulted purple
Flowers in thé forest rise
And toss into blossom 'gainst the phantom stars
Pale in the noonday skies.

Sweet is the music of Arabia
In my heart, when out of dreams
I still in the thin clear mirk of dawn
Descry her gliding streams;
Hear her strange lutes on the green banks
Ring loud with the grief and delight
Of the dim-silked, dark-haired Musicians
In the brooding silence of night.

The haunt me—her lutes and her forests;
No beauty on earth I see
But shadowed with that dream recalls
Her loveliness to me :
Still eyes look coldly upon me,
Cold voices whisper and say —
« He is crased with the spell of far Arabia,
They have stolen his wits away. »

II. THE BELLS.

Shadow and light both strove to be
The eight bell-singers' company
As with his gliding rope in hand,
Courting his changes, each did stand;

Chaque pierre résonnait et tremblait en cadence
Avec la musique exaltée par les bouches de bronze,
Jusqu'à ce qu'il semblât que les lumineux nuages qui
[planaient là-haut
Répondaient en écho à un cri par un cri.
De ci, de là, les battants oscillaient encore,
Quand, dans les vastes champs déployés au-dessous,
Je vis un laboureur avec son attelage
Lever vers les cloches et fixer sur elles
Ses yeux lointains, comme s'il eût voulu
Boire tout ce qu'il pouvait de mélodie.
Et, près de lui, étaient assis ses trois enfants
Qui, dans l'herbe verte, avec placidité
Jouaient toujours sans se laisser distraire, répandre,
Comme si la musique que des cloches terrestres pouvaient
Ne parvenait qu'à émouvoir leur rêve à peine
Et qu'à rendre plus beau le silence. [choses,
Bientôt la nuit cacha les enfants, les chevaux, toutes
En un profond sommeil de Paradis. [étoile,
Et cependant, cependant, il semblait que d'étoile en
Son qui vient sourdre tantôt proche, tantôt vague et loin-
[tain,
Ces cloches et leurs échos continuaient à sonner en rêve
Et rendaient le silence plus beau encore.

III. LE NAVIRE DE RIO

Il était un navire de Rio
Qui s'en allait voguant dans le bleu,
Et des singes, quatre-vingt dix-neuf,
Etaient tout son jovial équipage.
Du premier maître au dernier mousse,
Du quartier-maître au cuisinier,
Ils n'avaient pas un fil de calicot,
Pour s'en faire culotte ou caleçon.
De la vergue au pont, du pont à la quille,
Du bernicle au hauban,

While rang and trembled every stone,
To music by the bell-mouths blown:
Till the bright clouds that towered on high
Seemed to re-echo cry with cry.
Still swang the clappers to and fro,
When, in the far-spread fields below,
I saw a ploughman with his team
Lift to the bells and fix on them
His distant eyes, as if the would
Drink in the utmost sound he could;
While near him sat his children three,
And in the green grass placidly
Played undistracted on, as if
What music earthly bells might give
Could only faintly stir their dream
And stillness make more lovely seem.
Soon night hid children, horses, all
In sleep deap and ambrosial.
Yet, yet, it seemed, from star to star,
Welling now near, now faint und far,
Those echoing bells rang on in dream
And stillness made even lovelier seem.

III. THE SHIP OF RIO.

There was a ship of Rio
Sailed out into the blue,
And nine and ninety monkeys
Were all her jovial crew.
From bos'un to the cabin boy,
From quarter to caboose,
There weren't a stitch of calico
To breech 'em—tight or loose;
From spar to deck, from deck to keel,
From barnacle[1] to shroud,

[1] *Barnacle* : bernicle, petit coquillage qui s'attache à la coque des navircs.

On n'aurait pas déniché une paire de décrochez-moi-ça
Pour toute cette troupe jacassière.
Mais c'était un joyeux spectacle
Quand grondait la bourrasque du large,
De les voir prendre les ris de la proue à la poupe,
Accrochés par la queue !
Oh ! c'était un joyeux spectacle,
Quand survenait le calme plat,
De les voir accroupis à la turque
Autour d'un baril de rhum !
Oh ! c'était un joyeux spectacle,
Quand le navire entrait au port,
De les voir décamper tous, en cabriolant
A travers les sables pour chercher des noix.

IV. MUSIQUE

Quand résonne la musique, la Terre n'est plus celle que
[je connais
Et toutes ses beautés deviennent plus belles encore ;
Ses fleurs en des visions flamboient, les arbres de ses
Elèvent de lourdes branches muettes d'extase. [forêts

Quand résonne la musique, des eaux surgissent
Des naïades dont la beauté voile mes yeux qui s'éveillent;
Chaque visage d'enchantement brûle du transport d'un
[rêve étrange ;
Leur demeure s'anime d'échos solennels.

Quand résonne la musique, je suis tout ce que je fus
[jadis,
Avant d'entrer dans ce pays de poussière et de songe ;
Et des forêts du Temps me parvient le chant lointain
Des heures aux ailes rapides, se mettent à chanter, tandis
[que je m'en vais passant.

There weren't one pair of reach-me-downs
To all that jabbering crowd.
But wasn't it a gladsome sight
When roared the deep-sea gales,
To see them reef her fore and aft,
A-swinging by their tails!
Oh, wasn't it a gladsome sight,
When glassy calm did come,
To see them squatting tailor-wise
Around a keg of rum!
Oh, wasn't it a gladsome sight,
When in she sailed to land,
To see them all ascampering skip
For nuts across the sand!

IV. MUSIC.

When music sounds, gone 'is the earth I know
And all her lovely things even lovelier grow;
Her flowers in vision flame, her forest trees
Lift burdened branches, stilled with ecstasies.

When music sounds, out of the water rise
Naiads whose beauty dims my waking eyes,
Rapt in strange dream burns each enchanted face,
With solemn echoing stirs their dwelling place.

When music sounds, all that I was I am
Ere to this haunt of brooding dust I came;
While from Time's woods break into distant song
The swift-winged hours, as I hasten along.

V. LE SCRIBE

Quelles admirables choses
A créées ta main :
L'oiseau au lisse plumage
Sous son ombrage d'émeraude,
La graine de l'herbe,
L'atome de la pierre
Que la fourmi voyageuse en poursuivant sa course [hâtive,
Remue — et délaisse.

Quand même j'irais m'asseoir
Près de quelque lac de tes collines,
Usant de son encre
Pour dire, au gré de l'Esprit,
Les merveilles de la Terre,
Ses créatures de vie et de volonté,
Les siècles s'envoleraient
Sur des ailes silencieuses
Avant que ma plume,
Ayant décrit le léviathan et l'abeille,
Approchât du Z.
Et il resterait encore
Pour mettre à l'épreuve ma pensée,
Alors que mes roseaux usés seraient brisés,
Et desséchés le sombre étang,
Et oubliés tous les mots —
Il resterait Toi, Seigneur, et moi-même.

VI. ADIEU

Quand je serai couché au lit où les fantômes de ténèbres
Ne viendront plus assaillir mes yeux,
Où la pluie ne fera plus entendre sa plainte
Lorsque le vent soupire,

V. THE SCRIBE.

What lovely things
Thy hand hath made:
The smooth-plumed bird
In its emerald shade,
The seed of the grass.
The speck of stone
Which the wayfaring ant
Stirs—and hastes on!

Though I should sit
By some tarn in thy hills,
Using its ink
As the spirit wills
To write of Earth's wonders,
Its live, willed things,
Flit would the ages
On soundless wings.

Ere unto Z
My pen drew night;
Leviathan told,
And the honey-fly:
And still would remain
My wit to try—
My worn reeds broken,
The dark tarn dry,
All words forgotten—
Thou, Lord, and I.

VI. FAREWELL.

When I lie where shades of darkness
Shall no more assail mine eyes,
Nor the rain make lamentation
When the wind sighs;

Qu'adviendra-t-il de ce monde dont la splendeur mys-
Fut ce qui me révélait moi-même ? [térieuse
La mémoire s'éteint, faut-il donc
Que le souvenir périsse ?

Oh ! quand la poussière que je suis rendra
A la poussière la main, le pied, la lèvre,
Puissent tous ces visages aimés, aimants,
Plaire à d'autres hommes !
Puisse la haie que rouille le temps de la moisson
Entrelacer toujours la clématite,
Et, comme des enfants heureux, assembler
Les bouquets qui furent à moi.

A toutes les choses de beauté, jette ton dernier regard
A chaque heure. Ne laisse aucune nuit
Sceller tes sens d'une torpeur mortelle
Sans avoir, à la joie délicieuse,
Adressé ta bénédiction suprême ;
Puisque toutes les choses que tu voudrais louer
Ont pris leur beauté à ceux qui les aimèrent
Autrefois.

WALTER DE LA MARE.

(Traduction de Marthe Duproix.)

How will fare the world whose wonder
Was the very proof of me?
Memory fades, must the remembered
Perishing be?

Oh, when this my dust surrenders
Hand, foot, lip, to dust again,
May these loved and loving faces
Please other men!
May the rusting harvest hedgerow
Still the Traveller's Joy entwine,
And as happy children gather
Poesies' once mine.

Look thy last on all things lovely,
Every hour. Let no night
Seal thy sense in deathly slumber
Ere to delight
Thou have paid thy utmost blessing;
Since that all things thou wouldst praise
Beauty took from those who loved them
In other days.

WALTER DE LA MARE.

MÉMOIRES ET CONFESSIONS

D'UN

SOUVERAIN DÉPOSÉ

Le dernier livre de M. Ferrero, dont nous allons publier une partie, est-il un roman ? On l'a prétendu. Mais un telle définition nous semble répondre au besoin de faire rentrer dans les cadres traditionnels de la littérature une œuvre qui, par son contenu et par sa forme, ne s'y abaisse pas, car elle représente une tentative à part. Le problème littéraire que M. Ferrero a essayé de résoudre peut être ainsi formulé : trouver une fiction, simple et vraisemblable, permettant de donner dans un raccourci puissant une double vision de l'histoire de l'Europe depuis la révolution française jusqu'à la guerre mondiale.

La vision de cette histoire telle qu'on pouvait l'avoir avant les catastrophes immenses de la fin de 1918 ; la vision de cette même histoire, telle qu'on peut l'avoir à présent.

La fiction à laquelle M. Ferrero a eu recours est assez simple. Il a supposé un petit prince allemand, chef d'un des plus petits Etats de la Confédération germanique, qui en 1913, âgé de 70 ans, écrit ses mémoires pour ses enfants. Il y expose les idées qu'une longue existence et une longue expérience des affaires lui ont suggérées, sur l'état de l'Europe et sur les événements qui l'ont déterminé, à commencer

par la Révolution française. Ces idées sont celles qu'un vieux souverain allemand pouvait avoir en 1913, quand la force et la grandeur de l'empire semblaient défier toutes les puissances du monde. Le prince s'efforce de prouver à ses enfants qu'il n'y a d'autre forme de gouvernement légitime et possible que la monarchie, établie par Dieu ; que la Révolution française, la « seconde révolte de l'homme contre Dieu », n'a été qu'une immense mystification historique dont furent victimes les peuples ou les partis qui, en l'admirant ou en la craignant, ont été dupes de ses théories fallacieuses et de ses mensonges impudents ; qu'elle n'a eu d'autre fonction que d'augmenter la puissance du principe et des institutions monarchiques et celle des peuples qui ont gardé toute leur confiance dans la royauté de droit divin. La seule condition pour que la monarchie pût profiter ainsi des attaques insensées de la Révolution était de ne pas en avoir peur, de ne pas la combattre en bloc, mais de se servir audacieusement des idées et des institutions révolutionnaires qui pouvaient lui être utiles.

Le prince développe cette manière de voir dans une série de cinq chapitres consacrés à la Révolution française, à la Sainte Alliance, à Louis Philippe et à son règne, à la Révolution de 48, à l'œuvre de Bismarck jusqu'à la guerre de 1866. Dans le premier chapitre (La seconde révolte contre Dieu) il montre que la Révolution française n'a fait qu'augmenter la puissance de la monarchie en Europe, car elle l'a débarrassée de toutes les institutions et les traditions qui la limitaient et gênaient au XVIIIe siècle ; et elle lui a donné le droit de conscription, c'est-à-dire la faculté de recruter des armées illimitées, que les anciennes monarchies ne possédaient pas. Jamais la monarchie absolue n'a été plus puissante qu'en 1815, justement parce qu'elle avait enfin osé, dans les dernières années de la lutte contre Napoléon, s'emparer des armes que la Révolution lui offrait pour la combattre. Dans les trois chapitres suivants (La Sainte Alliance ; Le sacrilège du banquier Laffitte ; L'an 48), il prouve que les trente-trois années de troubles qui se sont écoulées entre 1815 et la conspiration de 49, sont l'effet de l'erreur contraire, commise par la Sainte Alliance. Après le grand triomphe de 1815, la monarchie absolue prend peur

une seconde fois de la Révolution ; et au lieu d'exploiter ses idées et ses doctrines, veut la combattre sur toute la ligne : d'où inquiétude, impuissance et finalement explosion. Mais la Révolution de 48, en jetant l'Europe dans un profond désordre, reconduit la monarchie dans la voie de l'audace et de la sagesse. Un homme apparaît, qui ose de nouveau utiliser la révolution au service de la monarchie et d'un peuple qui croit en cette dernière. C'est Bismarck. Le Ve chapitre, « Ludus Fortunae », est une histoire de la politique de Bismarck jusqu'à 1866, et un hymne à la grandeur de son « génie démoniaque ». Il contient une philosophie optimiste et confiante de la grandeur de la puissance allemandes.

Les mémoires sont interrompus à la fin de la guerre de 1866. La guerre mondiale commence ; et le prince, au lieu de continuer à écrire, doit suivre les armées allemandes. Ils ne sont pas repris. La seconde partie du livre forme les « Confessions » du souverain. A la fin de 1918, le prince allemand, qui a perdu sa couronne et qui s'est réfugié en Suisse, tourne ses regards en arrière, vers l'histoire du XIXe siècle, qu'il avait écrite et jugée avant la guerre avec l'orgueilleuse assurance du bonheur. Comme le spectacle lui paraît changé ! Quelle pitié lui inspirent la philosophie et les idées dans lesquelles il avait avant tant de confiance ! Et il expose, dans les fragments d'un journal qui, même par sa forme saccadée, fait contraste avec l'exposition suivie de la première partie, les idées et les sentiments que sa ruine, l'incroyable aventure dont il a été témoin, l'écroulement de toutes ses croyances et certitudes lui inspirent. C'est un cri aigu de détresse, qui monte du fond de l'abîme, et qui sert à M. Ferrero pour peindre un tableau saisissant de l'horrible situation où l'Europe se trouve aujourd'hui.

Nous aurions bien voulu publier toute l'œuvre. Nous en sommes empêchés par le manque de place. Nous donnons le dernier chapitre de la première partie, « Ludus Fortunae », et toute la seconde partie. Les lecteurs auront ainsi sous les yeux la thèse et l'antithèse ; et pourront se faire une idée exacte de cette œuvre, dont aucune autre ne pourrait être rapprochée, dans la littérature contemporaine, soit quant au fond, soit quant à la forme. Y.

« LUDUS FORTUNÆ »

La révolution de 1848 avait divisé la Sainte Alliance et partagé la famille des souverains en deux groupes : d'un côté l'Autriche, la Russie, le Royaume des Deux-Siciles et quelques Cours peu importantes, qui n'avaient pas cédé d'un pouce ; de l'autre la Prusse et le Piémont, qui avaient accepté de se gouverner au moyen d'institutions représentatives, et l'Angleterre et la France, qui, déjà depuis longtemps, en possédaient de pareilles.

La puissante ligue continentale de l'absolutisme était ainsi dissoute, car trop de dynasties avaient pactisé avec la Révolution. Ce n'était d'ailleurs pas les seuls germes de méfiance et de haine que les événements de 1848 avaient jeté parmi les membres jusqu'alors amis de la Sainte Alliance.

L'Autriche se méfiait du Piémont et de la Prusse qui avaient montré, la première ouvertement, la seconde d'une façon plus détournée, le même désir de s'agrandir à ses dépens. La Russie, fière d'avoir sauvé l'Autriche et l'Europe entière de l'anarchie, se sentait de nouveau tentée par son ancienne ambition. Enfin, profitant du désordre, un petit usurpateur, neveu du grand, s'était faufilé dans la famille.

Le tumulte apaisé, la Sainte Alliance aurait dû le chasser, car le traité du 20 novembre 1815 excluait à jamais les descendants de Napoléon du trône de France. Mais, après tant d'années, les souverains avaient autre chose à penser, et Frédéric-Guillaume IV se contenta, en quelques lettres confidentielles, de l'appeler « le vautour couronné ». Nicolas Ier ne le qualifia pas de frère, mais d'ami et, lorsque Napoléon III s'en plaignit, il s'excusa en disant que les frères nous sont donnés par Dieu, tandis que nos amis, nous les choisissons nous-mêmes.

Mais, gouvernée par un descendant de Napoléon, la France, évidemment, ne pouvait plus faire partie de la Sainte Alliance. Il était entraîné, soit par son nom, soit par le

principe avec lequel il avait cherché à justifier son autorité, soit par les rancunes des souverains légitimes, à attiser, pour en tirer profit, les inimitiés renaissantes des Cours.

Bouleversement, du reste, nécessaire. La Sainte Alliance et la paix avaient duré trop longtemps. L'époque avait besoin d'une guerre ; car les peuples ne vivent pas seulement de paix, mais aussi de combats. Le Démon s'empara alors de l'Europe entière par le moyen d'une prospérité soudaine, imprévue, miraculeuse, éclatant au lendemain de 1848, lorsque la grande industrie déversa sur le monde, pour la première fois, la nouvelle corne d'Abondance qu'elle avait fabriquée et remplie avec tant d'efforts ; lorsque l'or, récemment découvert en Australie et en Californie, commença d'arriver en Europe ; au moment où le monde, qui craignait d'expier dans une longue misère les folies de l'année délirante, se trouva d'un coup en plein pays de cocagne, ce pays dont il rêvait depuis bien des années et dont il se prenait à désespérer.

La Bourgeoisie, enivrée par cette prospérité inattendue, voulut désormais tout avoir : richesse, pouvoir, gloire, liberté de jouir et d'agir ; elle ne respecta plus ni les gouvernements, ni les dynasties, sinon dans la mesure où les uns et les autres pouvaient lui procurer plus de puissance encore et de richesse. Les élus de Dieu furent tenus de tirer à nouveau l'épée pour satisfaire les convoitises des gens qui n'aimaient pas combattre. L'époque, inspirée par le Démon, réclamait, pour croire aux élus de Dieu et à leur autorité légitime, le signe de la victoire.

Napoléon III fut le premier qui dut subir cette volonté tyrannique. Il avait crié, lors du célèbre discours de Bordeaux : « L'empire, c'est la paix ». Mais voilà qu'à peine constitué, l'empire, qui voulait être la paix, fut entraîné vers la mythologique Tauride, à l'extrémité de la Mer Noire, aux côtés de sa mortelle ennemie l'Angleterre ; et non pas dans son propre intérêt, mais au bénéfice de la Turquie, contre la Russie avec laquelle la France, dès 1815, avait toujours entretenu de bons rapports ; dont elle avait même failli, un peu avant 1830, devenir l'alliée.

Inutile d'expliquer la guerre de Crimée au moyen d'une raison d'Etat quelconque, même aventureuse ; l'époque était

pressée de détruire et d'enterrer la Sainte Alliance et elle saisit la première occasion, dès qu'elle se présenta...

Nicolas Ier n'avait jamais cessé de convoiter en secret Constantinople — dernière pierre précieuse qui manquait à sa lourde couronne. Mais, une fois la guerre avec la Turquie terminée, cette guerre qu'il avait trouvée dans l'héritage d'Alexandre Ier, Nicolas tint scrupuleusement jusqu'en 1848 les engagements de la Sainte Alliance. Après 1848 sa convoitise encore platonique se laissa tenter par l'occasion.

Des trois puissances qui auraient pu se plaindre avec raison de cette prétention, l'Autriche avait été sauvée par la Russie en 1849 ; la gratitude, unie à la faiblesse, lui liait donc les mains. L'Angleterre et la France, prise chacune isolément, ne pouvaient pas s'y opposer. Et qui aurait pu imaginer entre elles une alliance maintenant qu'un neveu de Napoléon était assis sur le trône français ? Aussi, un beau jour, Nicolas Ier souleva-t-il la question des Lieux Saints, et l'amplifia au point de se proposer comme protecteur de tous les Grecs sujets des Turcs. Mais sa trop grande sécurité le perdit. Il était exact qu'une guerre entre l'Angleterre et la Russie, nos alliées de 1814 et 1815, aurait été le tombeau de la Sainte Alliance. Mais creuser ce tombeau était pour l'héritier de la tradition napoléonienne presque un devoir de piété filiale. La France pouvait et devait s'unir à l'Angleterre, non pour sauver Constantinople, mais pour être avec elle le fossoyeur de la Sainte Alliance, conclue en 1815 contre la France elle-même.

Il arriva donc que la France et l'Angleterre, alliées de la Turquie, descendirent ensemble sur le terrain. Mais une guerre franco-anglaise contre la Russie ressemblait à un duel à l'épée, à trente pas de distance...

Qu'a-t-elle été, la guerre de Crimée sinon un effort désespéré pour atteindre en un point extrême, à une distance immense, un ennemi hors de portée, — guerre qui n'avait pour se justifier aucune raison politique, pas même une possibilité géographique quelconque ?... Et aussitôt l'Angleterre, selon son habitude lorsqu'elle s'engage sans réflexion dans une guerre difficile, prétendit que l'univers entier, y compris les habitants de la planète Mars, se précipitât à son secours, et sollicita, avec insistance, les deux puissances voisines de la

Russie, la Prusse et l'Autriche, qui précisément étaient les seules en mesure de la blesser au plus vif.

Pressentir la Prusse, qui, au fond, n'avait aucun intérêt en Orient, c'était par trop absurde ; l'ingénieux Manteuffel eut seulement à se donner la peine de varier quelque peu les raisons des refus répétés qu'il opposa à une insistance que rien ne désarmait. L'Autriche, au contraire, hésita longtemps entre l'intérêt qui lui conseillait de déclarer la guerre à la Russie, et la honte de payer de la sorte son sauvetage de 1849. Ses tergiversations donnèrent des illusions à l'Angleterre et firent passer la Russie par de bien mauvais moments.

Mais à la fin elle ne bougea pas, et provoqua ainsi la rancune de la Russie qui l'accusa de trahison, le ressentiment de la France et de l'Angleterre qui pouvaient croire qu'elle les avait dupées.

L'ingratitude flagrante est une faute en politique et un faux calcul, a dit un homme qui s'y connaissait ; tâchez de ne pas l'oublier.

Cependant, si l'Autriche et la Prusse ne bougèrent pas, il arriva qu'un autre allié, de beaucoup plus petit et tout à fait inattendu, offrit ses services qui furent agréés. Que cherchait-il en Tauride le petit royaume subalpin, qui ne possédait nul intérêt oriental, qui n'avait jamais eu de démêlés avec la Russie, et qui aurait dû moins s'occuper du sort de Constantinople que panser les nombreuses plaies d'une guerre malheureuse ? Dans ce conflit extraordinaire où la Russie était la selle que tout le monde frappait puisqu'on ne pouvait battre le cheval, l'intervention du Piémont est peut-être l'épisode le plus étrange.

L'année 1848 avait séparé le Piémont de tous les autres gouvernements de la péninsule italienne ; ceux-ci, la Toscane exceptée, s'étaient remis à persécuter le mouvement libéral national. Ainsi recommencèrent les associations clandestines, les sociétés secrètes, les conjurations, les soulèvements. Dans le petit royaume de Sardaigne, deux grands personnages, précurseurs de plus grands encore, et qui devaient enfin résoudre la question à laquelle la France avait travaillé en vain depuis 1789, avaient paru : Victor-Emmanuel II et son célèbre ministre, le comte de Cavour.

J'ai connu personnellement Victor-Emmanuel, et je dois dire que, dans toute ma longue vie, je n'ai jamais rencontré un souverain plus intelligent et moins cultivé.

Contrairement à la branche aînée, la branche cadette de la famille n'avait aucune tradition de culture. Charles-Albert avait fait dans sa jeunesse des études comme n'importe quel particulier, mais non comme un prince destiné au trône ; tout le long de sa vie il avait continué à étudier de la même façon, non par devoir et pour être digne de la couronne, en vertu d'une exigence de Cour, mais par caprice et pour satisfaire son bon plaisir.

A cause de cela peut-être, et peut-être aussi à cause des bouleversements de l'époque, il ne réussit pas à donner une véritable éducation de prince à ses fils, et ceux-ci, ne l'ayant pas reçue, ne purent la transmettre à leurs descendants ; de sorte qu'avec l'avènement au trône de la branche cadette, la Cour de Turin serait sans doute tombée au rang d'une Cour balkanique, si une douce main allemande n'avait pas apporté sur ce trône redevenu sauvage, une fraîche greffe de science et d'art.

Issue d'une Cour très cultivée, fille du roi Jean de Saxe, la princesse Elisabeth, qui en 1850 épousa à Turin le cadet de Charles-Albert, Ferdinand, duc de Gênes, et qui mourut très âgée, il y a à peu près une année, dans sa villa de Stresa, eut le bonheur d'avoir une fille très intelligente, Marguerite, l'actuelle reine douarière d'Italie, et montra assez de bon sens pour la faire beaucoup étudier et fort bien.

Marguerite, devenue reine d'Italie, fit donner à son tour une instruction complète à son fils, l'actuel roi d'Italie, qui est un des hommes les plus cultivés d'entre nous ; de sorte que l'Allemagne, pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle, grâce à la princesse allemande qui avait toujours vécu à l'écart, a fait, sans que personne ne s'en doutât, de la Cour italienne une Cour vraiment européenne. Mais qui pourra jamais énumérer tout ce que l'Allemagne a fait depuis un siècle ?

Toutefois, si Victor-Emmanuel II ne savait pas grand' chose, son intelligence était vaste. Médiocre soldat mais très fin diplomate et homme d'Etat, il connaissait les hommes et n'ignorait pas comment s'en servir ; il était prudent,

plein de ruse, et capable non seulement de calculer, mais d'oser au bon moment ; fier de sa propre autorité et de son propre mérite, il n'en avait pas moins la sagesse qui sait écouter les conseils et reconnaître ses propres fautes ; méfiant, pondéré, résolu, ferme sans obstination, ambitieux, sensuel, prodigue, sceptique, calculateur, désireux de réussir et de vaincre, il ne haïssait pas les anciens principes et les anciennes institutions, sans toutefois admirer les nouvelles.

Mais, premier parmi les souverains authentiques qui parurent sur le trône après Louis XVIII, il comprit que la Monarchie devait être en Occident la Révolution légitime, si elle voulait durer et s'agrandir. Peut-être redoutait-il un peu le Diable, dont, enfants, les prêtres, ses instituteurs, lui avaient parlé ; mais jamais il n'eût ni peur ni dégoût de l'autre Démon, plus puissant et plus terrible, qui agitait son époque. Même il avait pour lui, qu'il savait sorti de l'enfer, une certaine sympathie, mais pas assez pour oublier que le Démon est toujours le Démon, même lorsqu'il se met au service de Dieu...

Son ministre, au contraire, était un de ces nobles, qui, entre 1815 et 1848, s'étaient vivement épris de Satan au service de Dieu, je veux dire la Révolution. Génie agile, souple, fin, profond, passionné, violent et presque fanatique, il se montrait le contraire de son Roi : il haïssait avec fureur le Droit divin, l'Absolutisme, la Sainte Alliance, l'Autriche; il était sûr de servir Dieu en les combattant, de sorte qu'il lui arrivait souvent de le confondre avec Satan dans la même dévotion. Parce que dans cette guerre-là, si Dieu était l'arbitre, le bon ouvrage était fait presque entièrement par le Diable

Le Roi et son ministre ne s'aimaient guère. Ils étaient trop différents. Mais ils s'aidèrent l'un l'autre avec loyauté, parce qu'ils étaient tous les deux intelligents, ambitieux et d'accord sur le point principal : à savoir que l'absolutisme et le gouvernement aristocratique étaient morts en Piémont ; que la dynastie devait gouverner avec les institutions représentatives et d'accord avec la bourgeoisie, pour s'agrandir et agrandir le pays piémontais tout en donnant une assise meilleure et plus stable à l'Italie.

En quelques années, sous le nouveau Roi et son ministre, le Piémont se transforma au milieu des autres Etats d'Italie. Chez ceux-ci, des souverains absolus et des aristocraties privilégiées dominaient encore ; en Piémont, Bourgeoisie et Aristocratie se confondaient dans le Parlement et dans les hautes charges de l'Etat ; la presse parlait et délirait à son aise. Dans le reste de l'Italie, l'Etat tombait à genoux devant l'Eglise ; le Piémont au contraire, recherchait les occasions de se disputer avec Rome ; là, toute machine, toute invention, toute doctrine nouvelle étaient objet de soupçon ; ici, la science, l'industrie, l'agriculture, le commerce étaient en honneur ; les autres Etats d'Italie restaient les fidèles clients de l'Autriche ; le nouveau Gouvernement piémontais se méfiait d'elle et la combattait.

Les Habsbourg avaient reconquis Milan, Venise, et en même temps l'hégémonie dans la péninsule ; ils avaient perdu le petit et fidèle allié qui, de 1815 à 1848, avait monté la garde sur les Alpes occidentales pour le compte de la Sainte Alliance. La question italienne jusqu'alors confuse et éparpillée comme une nébuleuse, prenait la forme d'une dernière guerre civile entre le Droit divin et la Révolution ; entre le parti qui, dans toute la péninsule, voulait conserver le gouvernement absolu et les Etats particuliers, l'aristocratie privilégiée, combattre les nouveautés bonnes ou mauvaises du siècle ; et le parti qui voulait unifier l'Italie, lui donner des institutions représentatives, abolir les privilèges aristocratiques, humilier l'Eglise, accepter comme religion d'Etat le nouveau culte du Jeu et du Progrès. Les Noirs — appelons-les ainsi — s'appuyaient à l'Autriche et auraient dominé toute la péninsule pendant tout le temps que l'Autriche aurait gardé la vallée du Pô ; les Rouges gouvernaient le Piémont, espoir de tous ceux qui, dans les autres Etats, étaient opprimés par les Noirs.

Assurément cette guerre civile, latente au sein de l'Italie, ne pouvait être résolue que par une nouvelle guerre entre le Piémont et l'empire d'Autriche. Mais qu'arriverait-il du petit Etat, si, au moment de se mesurer de nouveau avec le géant, il se fût trouvé sans allié ?

La guerre d'Orient avait paru à Cavour et à Victor-Emmanuel une bonne occasion pour se faire valoir au milieu

des querelles renaissantes des grandes puissances. L'Italie, comme la France et la Prusse, devait fonder tout son espoir sur ces querelles. La Russie avait sauvé l'Autriche en 1849 et ruiné le Piémont ; Nicolas Ier était le champion du droit divin, et avait déclaré traître Charles-Albert, qui avait accordé le Statut. Le choix était vite fait. Toutefois, la noblesse et le parti absolutiste en Piémont combattirent avec acharnement l'expédition. D'ailleurs non sans quelque raison, à leur point de vue ; car la guerre de Crimée fut vraiment le tombeau de la Sainte Alliance, comme la France l'avait espéré.

C'est à partir de la guerre de Crimée que commença la discorde incurable entre la Russie et l'Autriche, car la Cour et la nation russe n'ont jamais pardonné dans la suite aux Habsbourg et à l'Autriche d'avoir payé avec une neutralité soupçonneuse et malveillante l'aide qu'ils avaient reçue en Hongrie. Que resterait-il de la Sainte Alliance sinon le souvenir, — une fois l'Autriche et la Prusse en méfiance, la Russie et l'Autriche ouvertement ennemies, l'absolutisme tombé ou périclitant dans tous les Etats ?

Affranchie désormais de la paternelle autorité des Souverains, l'Europe restait à la merci de Satan, d'elle-même, de ses querelles, de ses rivalités, de ses espérances, de ses ambitions, des doctrines et des idées qui fermentaient au milieu des peuples et des partis. Et l'Angleterre se retira sur son rocher, d'où elle continua à commercer avec l'univers.

Après la mort de Nicolas Ier, la Russie se recueille dans son immensité, soigne ses blessures encore récentes, rumine son ressentiment à l'égard de l'Autriche, et se prépare à abolir le servage. L'Autriche surveille à l'intérieur les ennemis vaincus mais non réduits, et s'efforce d'exploiter l'inquiétude et les désordres de l'Allemagne qui travaille, s'enrichit, ne veut plus de la vieille et impuissante Confédération, sans savoir au juste ce qu'elle réclame à sa place. La Prusse ronge son frein durant la capricieuse réaction qui sévit pendant les dernières années du règne de Frédéric-Guillaume IV. Au milieu des querelles toujours renouvelées des puissances, chacune d'elles se sent désorientée par sa solitude soudaine, alors qu'elles s'étaient si longtemps soutenues l'une l'autre. Seule la France, qui parmi les Etats

du continent a osé entreprendre une grande guerre et gagner la victoire, acquiert une autorité prépondérante.

Les préventions des monarchies légitimes contre l'intrus s'affaiblissent ; l'Autriche a l'air de désirer, après l'alliance, l'amitié de son ancienne ennemie. La Russie, à cause de la rancune qu'elle nourrit envers l'Autriche, se rapproche de la France. A la Cour de Berlin quelque audacieux élève de Talleyrand s'est risqué à dire que la Prusse pourrait s'allier avec la France et avec la Russie contre l'Autriche, confédérée toujours soupçonneuse et malveillante. Aussi le petit Piémont fait sa cour au nouvel empire : car, qui pourrait l'aider contre l'Autriche, sinon le successeur de Napoléon ?

Napoléon III n'était pas un sot, ainsi qu'affirmèrent dans la suite quelques Français dépités. Il avait compris que la France cesserait de se tourmenter et se laisserait gouverner, le jour où elle aurait reconquis l'hégémonie en Europe. Mais elle ne pouvait pas reconquérir la rive gauche du Rhin et la Belgique sans provoquer de nouveau l'Europe : tâche terrible, à laquelle seul un génie extraordinaire, soutenu par la fortune et par les circonstances, pouvait suffire, — comme son oncle, par exemple, — ou bien un gouvernement légitime, solide et assuré du consentement universel. La même cause qui rendait l'entreprise nécessaire la rendait impossible.

Napoléon III cherchait donc à ruser avec la Providence, poussant les petites puissances à entreprendre des guerres qui déséquilibreraient l'Europe au profit de la France ; — et, s'il ne réussit pas à chaque coup, néanmoins son dessein, au début tout au moins n'était pas utopique. Et s'il commença par l'Italie, ce fut pour des motifs qu'il n'est pas difficile de deviner.

En 1815 la Sainte Alliance avait fermé au nez de la France les portes de l'Italie, et en avait commis la garde au Piémont. Maintenant que celui-ci était disposé à le laisser entrer, le neveu de Napoléon se prépara à descendre avec une armée dans la vallée du Pô, pour évoquer la mémoire de son grand oncle, chasser l'Autriche et constituer un Etat italien qui eût la prépondérance dans la péninsule, tout en dépendant de la France ; pour ramener aussi à Paris, épouse du prince Napoléon, la princesse Clotilde, gage vivant, fort

gentil et quelque peu effrayé, d'un échange de territoires et de soldats. Le Royaume de Sardaigne était petit; mais aux yeux de « l'intrus » — comme Victor-Emmanuel l'appelait dans ses moments de dépit — un mariage avec la plus ancienne des dynasties légitimes de l'Europe était un des plus beaux butins de la guerre d'Italie. Le projet n'était pas mauvais, et s'il avait réussi.....

Mais ils étaient nombreux, en France, ceux qui s'effrayaient à l'idée qu'une nouvelle guerre allait éclater au milieu de la tremblante et fragile Europe, Napoléon III ne pouvait attaquer l'Autriche pour se venger de Waterloo ; il fallait une raison, un prétexte conforme aux traditions diplomatiques et aux principes du droit public.

Ce fut donc pour le Roi Victor-Emmanuel et pour le Comte de Cavour une lourde entreprise qui demanda de la constance, de la ténacité et de l'adresse, que d'entraîner l'empereur à la guerre, bien qu'il y fût enclin. Aussi ne faut-il pas s'émerveiller si au dernier moment, dans les premiers jours de 1859, les hésitations de Napoléon firent passer de mauvais quarts d'heure à Cavour, lorsque l'Angleterre se démenait à Paris, à Vienne, à Berlin et à Saint-Pétersbourg pour empêcher les hostilités, et lorsque les partis politique opposés à la guerre, en France, usaient de tout leur pouvoir pour influencer l'Empereur.

Cette guerre, comme tant d'autres, se justifiait par des raisons importantes, mais il manquait le petit prétexte pour la déclarer ; et l'on ne saurait pas imaginer où Napoléon III l'aurait trouvé, si les rancunes de la Russie et les colères de l'Autriche ne l'y eussent aidé. Pour se venger de l'Autriche et de la Crimée, la Russie, par son absolutisme, empêcha l'Angleterre de réaliser la coalition qui eût assuré la paix. Et ce fut l'Autriche qui, en intimant au Piémont de désarmer, offrit à Napoléon III l'occasion qu'il cherchait. Mais les perplexités qui tinrent en suspens jusqu'à la dernière minute une entreprise menée depuis si longtemps et si profondément, le contraste entre les motifs et les prétextes, entre la raison et l'occasion, entre l'esprit et la forme de la guerre, ne parlent-ils pas assez haut ? L'entreprise surpasserait la pensée qui l'avait conçue et le plan qui l'avait préparée.....

En effet, dans son développement, elle échappera à la maîtrise de son auteur, et l'entraînera au fond des précipices comme un cheval affolé. Napoléon avait l'intention de chasser l'Autriche de la péninsule et d'unifier sous le sceptre de la dynastie savoyarde l'Italie septentrionale, en joignant au royaume de l'Italie une partie des Légations ; de faire de l'Italie centrale une monarchie et d'y annexer la plus grande partie des Etats de l'Eglise ; de laisser subsister le Royaume des Deux-Siciles ; de confédérer enfin les trois Etats sous la présidence du Pape qui aurait conservé Rome avec un petit terrain environnant.

La France et toutes les puissances étaient tellement contraire à l'unité italienne que Cavour lui-même, dans ce temps-là, la reléguait dans le monde des beaux rêves.

Mais voilà qu'à mesure que les armées alliées, de victoire en victoire, repoussent les Autrichiens sur le quadrilatère, l'Italie entière s'émeut. A la simple nouvelle que le Piémont et la France acceptaient le défi de l'Autriche, Florence, dans une révolution pacifique, avait déjà licencié son grand-duc et offert la dictature à Victor-Emmanuel. Après la bataille de Magenta, ce sont les ducs de Parme et de Modène qui s'enfuient, et le 11 juin, lorsque l'Autriche retire ses soldats de Bologne et de Ferrare, ce sont la Romagne et les Marches qui se soulèvent, demandant elles aussi au Roi de Sardaigne d'assumer la dictature...

Faire de l'Italie une grande fédération eût été une idée superbe, à la condition toutefois qu'il y eût des Etats à fédérer. Dépourvus de titres indiscutables et de prestige, paresseux et détestés par une minorité puissante et cultivée, supportés du plus grand nombre avec résignation ou avec frayeur, appuyés seulement par quelques intéressés dépourvus d'autorité et de force, les Etats d'Italie tenaient debout, non pas par leurs forces, mais grâce à l'appui de l'Autriche. Dès que l'Autriche commença à reculer dans la vallée du Pô, abandonnant ses anciens protégés et alliés, ces Etats s'écroulèrent tout de suite, ainsi la Toscane, Modène, Parme, ou bien se lézardèrent, tels les Etats de l'Eglise et le Royaume des Deux-Siciles.

Dans toute la péninsule, le Démon, jusqu'alors craintif et honteux de soi-même, se déchaîna, et là même où personne

n'avait encore aperçu ses traces ; soudain, un parti national, libéral, constitutionnel surgit du néant ; partout, frappé d'une faiblesse soudaine, le parti austrophile absolutiste, particulariste, s'affaissa au premier assaut. A chaque coup de canon que les armées alliées tiraient dans la vallée du Pô, l'Italie de 1815 s'effritait de tous les côtés comme un stuc antique fendillé et décoloré. Napoléon III s'en aperçut bientôt et, comme la Sainte Alliance, il s'effraya de la Révolution légitime, car il était un roi postiche.

D'autres soucis encore le tourmentaient jusque dans ses victoires : le sang répandu, les appréhensions de l'opinion française, le mécontentement du parti catholique, les nouvelles d'Allemagne.

La Confédération allemande commençait à s'inquiéter des victoires françaises dans la vallée du Pô ; la Prusse se tenait sur ses gardes et s'armait. Non seulement Napoléon III craignait la Révolution légitime, mais, en dépit du nom qu'il portait, il craignait aussi la guerre absolue. Il s'effraya donc de ce qu'il avait osé et il arrêta net l'entreprise qu'il ne pouvait plus maîtriser. Soit chance, soit malheur, la guerre absolue inspirait aussi de la crainte et du dégoût au jeune empereur d'Autriche, Les deux souverains désiraient donc la paix ; le 11 juillet, ils se rencontrèrent à Villafranca, et il leur fut facile de s'entendre, car ils ne consultèrent presque pas le Piémont. On céderait la Lombardie à la France qui la donnerait au Royaume de Sardaigne ; de l'Italie, on ferait une fédération sous la présidence du Pape ; l'Autriche entrerait dans cette fédération avec la Vénétie ; on tâcherait de réformer les Etats de l'Eglise ; on rendrait leurs Etats au Grand-duc de Toscane et au Duc de Modène.

Napoléon III avait ainsi l'illusion de reprendre de nouveau la conduite des événements. Mais les affaires d'Italie avaient été si bien mises en mouvement que personne ne pouvait plus les arrêter. Une partie des Etats avaient renversé les anciens gouvernements pour s'unir au Royaume de Sardaigne ; l'autre partie — les Etats de l'Eglise et le Royaume de Naples, — conspiraient et se soulevaient pour en initier l'exemple ; les gouvernements encore debout tremblaient, sachant que leurs jours étaient comptés : du mo-

ment que l'Autriche n'était plus là pour les soutenir, ils ne savaient pas vers quel saint se tourner.

Entre temps, au mois d'août, les plénipotentiaires des trois Etats belligérants se réunissaient à Zurich pour établir un traité de paix ; c'est-à-dire pour confédérer des Etats qui n'existaient plus, ou qui périclitaient ; pour rendre au Duc de Modène et au Grand-duc de Toscane des territoires qu'un des trois Etats, le Royaume de Sardaigne, considérait déjà comme étant à lui ; pour réformer les Etats de l'Eglise, dont une grande partie déjà était en révolte.

Le beau travail que Napoléon III avait fait avec sa guerre coupée en plein milieu !

L'Italie pendait dans le vide, attachée à une mince ficelle, et poussant des cris de détresse ; la France craignait que la ficelle ne cassât, mais elle ne savait comment s'y prendre pour soustraire son alliée au péril où elle l'avait jetée ; l'Autriche, résignée à perdre la Lombardie, se tenait à l'écart et, jouissant de voir la France tourmentée par sa victoire beaucoup plus qu'elle ne l'était par sa défaite, réclamait, pour se venger, le respect des clauses impossibles de Villafranca. La Confédération italienne, imaginée par Napoléon III et François-Joseph, gisait, fantoche inanimé et inarticulé, que nul génie ou art humain ne pouvait mettre sur pied et faire marcher.

Et ce fut alors au génie agile et vif à remplacer la puissance obèse et paresseuse, et à interpréter à sa place la Providence. Unifier l'Italie ce n'était plus une ambition dynastique ou une simple vue politique, mais une nécessité née du vide que l'Autriche laissait derrière elle dans la péninsule, après quarante-quatre années d'hégémonie. Tandis que l'Europe, effrayée et intimidée, contemplait ce vide-là, Victor-Emmanuel et le Comte de Cavour, ne craignant pas la Révolution légitime, en faisaient sortir en quelques mois un Etat viable.

Quelquefois en se faisant inviter par les populations, d'autres fois sous prétexte de réprimer les désordres que lui-même ou ses amis avaient favorisés en cachette, le gouvernement piémontais intervint dans l'Italie centrale, dissipant sans difficulté les résistances, provoquant ensuite les plébiscites de l'annexion et constituant sans retard le nou-

veau Gouvernement. Dans l'Italie méridionale, pour ne pas trop se découvrir, il envoya Garibaldi avec ses Mille afin, paraît-il, de délivrer la Sicile, déjà à demi révoltée. Mais lorsque Garibaldi eut conquis la Sicile, il fut bien facile à Crispi, futur chef du gouvernement que l'Allemagne devait compter un jour parmi ses meilleurs amis, de le persuader de débarquer sur le continent et de se diriger sur Naples avec des troupes qui augmentaient le long du chemin. Une armée piémontaise vint du nord à sa rencontre, et en quelques mois le gouvernement des Bourbons fut mis hors de cause.

Pétrifiée de stupeur, l'Europe ne cligna de l'œil, ni ne bougea du doigt. La rapidité, la résolution, la « maestria » avec lesquelles cette conquête fut accomplie, resteront un exemple mémorable. Une fois encore la nécessité des choses, mise en mouvement et poussée par le génie, surpassa, renversa ou brisa tous les obstacles.

Napoléon III pouvait-il s'allier à l'Autriche et se battre contre le Piémont pour défaire dans une seconde guerre ce qu'il avait fait dans la première ?... Au service d'une cour et d'une autorité légitime, la Révolution triompha.

Le 18 février 1861 on inaugurait à Turin le premier Parlement et le 16 mars le roi Victor-Emmanuel sanctionnait la loi qui créait le Royaume d'Italie avec Rome pour capitale.

Le bruit de ces conquêtes réveilla dans toutes les Chancelleries et dans toutes les Cours de l'Europe le mesquin esprit légitimiste de la Sainte Alliance. Les ministres des grandes puissances se rendirent en procession chez le Comte de Cavour protester que toutes les monarchies européennes, infiniment choquées, se voilaient le visage pour ne pas voir le massacre que le Roi Victor-Emmanuel faisait du sacré principe de la légitimité : « Vous viendrez nous remercier un jour de vous avoir montré le chemin », répondit le Comte de Cavour au ministre prussien.

En effet, Victor-Emmanuel avait enlevé la couronne à un certain nombre de souverains ; mais n'était-il pas un souverain légitime par la grâce de Dieu ? N'est-il pas vrai que Dieu a donné seulement aux légitimités authentiques

et vivantes la tâche de brûler et d'ensevelir les cadavres des légitimités mortes ?

Victor-Emmanuel avait servi la Révolution avec les annexions de 1860 et 1861, ainsi qu'au commencement du siècle l'Empereur l'avait servie en médiatisant autant de minuscules souverains allemands, et en dissolvant l'Empire d'Allemagne ; ainsi que le Roi de Prusse l'avait servie en imposant à ses Etats le service militaire obligatoire. Il avait fait retour à l'ancien système, aux principes et aux procédés avec lesquels la légitimité avait vaincu la Révolution en 1814 et 1815 ; il avait voulu que la Monarchie fût la Révolution vraie, légitime, et que, au lieu de combattre en vain le Démon, là où il était invincible, elle fît du mal a un instrument de bien, et du chaos la source de l'ordre.

Les faits, du reste, parlaient avec clarté. En vain la Sainte Alliance avait couvert de cendre, pendant trente années, l'incendie révolutionnaire d'Italie. Cette dernière révolution, parce qu'elle était légitime, éteignit en quelques années même ce feu inextinguible.

Satisfaite d'être une nation et une grande puissance, de posséder une armée, de pouvoir travailler, s'enrichir, blasphémer à son gré et maltraiter de temps en temps le Pape et l'Eglise, de faire bonne figure dans le monde, de s'ébattre dans une presse libre et à la tribune du parlement, l'Italie renia la Révolution et se plia de nouveau au principe éternel de l'autorité aux mains d'une dynastie légitime.

L'Europe entière, et non seulement l'Italie, était ravagée par la Révolution. Qui saurait guérir l'Europe ainsi que le Roi Victor-Emmanuel et le Comte de Cavour avait guéri l'Italie ? Qui saurait résoudre, après la question italienne, la question européenne ?

Le 2 janvier 1861 Guillaume Ier, régent depuis quelques années, succédait à Guillaume Frédéric IV. Il était né au XVIIIe siècle et avait pu combattre, à l'âge de seize ans, en 1813, contre Napoléon. Lorsqu'il monta sur le trône, il avait soixante-quatre ans.

A l'opposé de Victor-Emanuel, bon soldat et médiocre homme d'Etat, simple, sincère, lent, dévot, scrupuleux, prudent, il était le dernier monarque de la Sainte Alliance.

Il voulait, en régnant, servir pour de bon Dieu avec humilité et ferveur ; il était prêt à mourir pour l'autorité souveraine, dépôt que Dieu lui avait confié ; il avait en horreur la Révolution et le Démon, et n'était pas du tout disposé à reconnaître dans la Monarchie le véritable génie révolutionnaire de l'Occident. Il montait sur le trône en retard d'une génération.

En cherchant à appliquer en Prusse le régime constitutionel que Louis XVIII avait créé et tenté en vain en France, il s'engagea tout de suite dans un conflit avec le Parlement, conflit semblable à celui qui fit perdre le trône à Charles X. L'armée prussienne n'avait pas obtenu de grands résultats lors des petites guerres et répressions de 1848 et 1849 ; elle en obtint de plus mauvais encore, lors des mobilisations de 1850 et 1859. L'Europe était désormais convaincue — et elle ne se trompait pas — qu'il s'agissait d'une garde nationale périmée. Mais Guillaume I[er] était un soldat...

Sitôt après son avènement au trône, il s'apprêta à réformer l'armée, rétablit le service de trois ans, augmenta le contingent annuel de 40 à 63,000 hommes pour la réserve, retira de la première ligne la landwehr, améliora l'instruction des officiers, appela le Comte de Moltke à la tête de l'Etat-major, et lui ordonna de renouveler l'esprit de la guerre « absolue » qui s'était endormi parmi les feuillets poussiéreux de l'histoire de Napoléon.

Mais la longue inaction de Frédéric-Guillaume IV, la prospérité grandissante, les événements d'Italie, l'orgueil de l'aristocratie, la crainte de l'absolutisme toujours au guet, avaient exaspéré en Prusse le Démon de l'époque, qui, tout en voulant douer d'un armement plus moderne la Prusse, prit en soupçon ces réformes, comme s'il s'agissait d'un attentats aux récentes libertés du royaume. Une fois expulsée de l'armée active, la vieille et glorieuse Landwher qui avait délivré la Prusse en 1813 et 1814 ; une fois imposé à tout le monde, et sérieusement, le service de trois ans, ne convertissait-on pas la nation armée de Scharnhorst en une armée de prétoriens encadrée par la noblesse au service de l'absolutisme ? Même de ces ombres, la passion de parti se nourrit !

Obstiné dans ce soupçon, le parti libéral, porte-voix de la Bourgeoisie et de ses nouvelles ambitions, sut s'agiter si bien qu'il engagea à la Chambre de Prusse un conflit constitutionnel pareil à celui qui avait éclaté entre Charles X et la Chambre française, pour faire décider si le Parlement ou bien la Couronne était la suprême autorité de l'Etat, et laquelle des deux devait être soumise à l'autre. Le constitutionalisme de Louis XVIII, transféré en Prusse, subissait la même épreuve.

Après les élections de 1861, lorsque quinze conservateurs seulement furent élus, la Chambre, dominée par le parti libéral, intima au Gouvernement de lui présenter un budget détaillé, avec lequel contrôler l'administration et l'armée. Le Roi répondit le 9 mars 1862 en dissolvant la Chambre.

Mais les électeurs ripostèrent au mois de mai en nommant une Chambre pire encore que la précédente, qui refusa le 23 septembre les crédits pour la réforme militaire. Guillaume Ier se trouvait dans les même embarras que Charles X : capituler, ou abdiquer, ou faire un coup d'Etat. En Prusse, tout comme en France trente-deux années auparavant, le Droit divin et la volonté du peuple, la Bourgeoisie et l'Aristocratie, Dieu et le Démon se trouvaient face à face.

Mais voilà que le jour même le Roi, après de longues hésitations, nomma président du Conseil des Ministres, Othon de Bismarck-Schoeshausen. La nouvelle ère de l'Europe allait commencer.

Sur le compte du nouveau ministre les opinions étaient partagées. Quelques esprits clairvoyants le croyaient un grand homme. Mais de nombreux aveugles le tenaient pour un charlatan, sinon même un fou, un écervelé. Les premiers actes du nouveau ministre semblèrent donner raison aux nombreux aveugles contre les clairvoyants. Tout d'abord il dut prendre parti dans le problème : capituler, abdiquer, ou faire un coup d'Etat. Comme M. de Polignac il choisit le coup d'Etat et s'y mit sans retard. Par son arrogance, il exaspéra le conflit avec le Parlement ; il déclara qu'il ferait aboutir les réformes militaires malgré l'opposition des députés et que la politique européenne ne serait résolue que

par le fer et le sang, non par des bavardages. Pour obtenir l'argent nécessaire, il brusqua la lettre et l'esprit de la Constitution, les scrupules légaux et la timidité de l'administration, les hésitations et les répulsions de l'opinion publique.

A vrai dire le parallèle entre Charles X et Guillaume Ier, que je méditais souvent dans ces temps-là, ne se poursuivit pas très loin. Berlin se contenta de murmurer, mais ne se souleva point. Toutefois, le nombre était grand de ceux qui, en Allemagne et au dehors, commençaient à se moquer sous cape.

Qui, si ce n'est un fou, pouvait s'amuser à embrouiller le conflit constitutionnel, en passant d'une illégalité à une autre, en opposant aux protestations soulevées par un acte arbitraire, un acte plus arbitraire encore, et en multipliant enfin les obstacles sous ses pas ? Mais le « fou », non content de mettre la Prusse aux prises avec elle-même, voulut aussi — du moins on le crut — l'isoler en l'Europe.

Après les événements d'Italie, l'Europe avait recommencé à bouillonner sourdement ; jusqu'à ce qu'en 1861, poussée par les circonstances et, par ce bouillonnement universel, la Pologne se soulevât de nouveau. Des insurrections éclatèrent par-ci, par-là, insignifiantes d'abord, plus graves et plus audacieuses ensuite, pour aboutir à une guerre civile inexorable. Mais les peuples qui se révoltaient contre leurs souverains légitimes étaient alors les petits favoris du libéralisme européen : et ils n'étaient pas mal vus à la Cour de Paris, où Napoléon III, qui comptait sur ces révolutions pour reconquérir l'hégémonie dans le monde, se posait en champion du principe des nationalités, cher aux libéraux et aux démocrates. L'émotion fut si vive que les puissances, les grandes et les petites, présentèrent le 17 avril 1863 — démarche vraiment inouïe — une protestation au Gouvernement russe, et la réitérèrent au mois de juin, énumérant même les réformes que l'on devait accorder à la Pologne.

Non découragées par deux refus successifs, elles entreprirent une autre démarche en août, jusqu'à ce qu'au mois de novembre Napoléon III proposât de convoquer un Congrès, pour délibérer non seulement sur la question de la

Pologne, mais aussi sur les traités de 1815. Ni plus, ni moins.

Une seule Puissance s'était abstenue de toutes ces démarches : la Prusse. Le parti libéral qui dominait à la Chambre, était, là comme ailleurs, favorable aux Polonais. Mais Bismarck ne s'en soucia pas, et proposa à la Russie une convention, par laquelle les deux puissances promettaient de s'entr'aider pour réprimer l'insurrection polonaise. Pendant que l'Europe entière, y compris l'Autriche qui ne voulait pas se brouiller avec les Galiciens, demandait à la Russie de reconnaître les droits nationaux de la Pologne ; pendant qu'en Russie, à la Cour et au Gouvernement, un parti nombreux flattait les Polonais dans l'espoir que leur victoire l'aiderait à arracher à la dynastie une Constitution libérale, la Prusse se déclarait solidaire en Pologne avec la Russie, et en Russie avec le parti de l'absolutisme intransigeant ; elle lançait ainsi un défi à toute l'Europe libérale.

GUGLIELMO FERRERO.

(A suivre.)

LES CHRONIQUES NATIONALES

BELGIQUE

Auguste Donnay, peintre wallon. — Le Panorama de l'Yser. — Les Grandes Ventes. — Expositions. — Au Musée de Bruxelles. — Littérature belge.

Bruxelles.

La Belgique vient de perdre un grand artiste. Auguste Donnay est mort dans une maison de santé où déjà finit tristement Charles van Lerberghe, le poète de la *Chanson d'Eve.* Il avait quitté, quelques jours auparavant, sa retraite de Méry, cette charmante maison paysanne aux murs chaulés, accrochée au flanc d'une colline qui s'élève au bord de l'Ourthe. Sa noble existence, toute de travail et de rêverie, s'est écoulée là complètement. C'est tout au plus si deux ou trois fois par semaine, il quittait cet ermitage pour aller donner un cours de peinture à Liège, la ville voisine.

Cette colline de la Haute-Ardenne où il habitait, Donnay l'appelait en souriant son Fusijama. Il ne croyait pas si bien dire. Lui-même, avec son visage hâlé, aux tons recuits, avec son haut front déformé et ridé, sa noire barbe fourchue, ses yeux bridés et malins, il avait l'air

d'un vieux maître japonais. Et comme un Hokusaï, il était en possession d'un dessin impeccable et bien vivant, il avait le sens de la poésie de la nature. Ce paysage de l'Ourthe qu'il avait sans cesse dans les yeux, il l'a peint à toutes les heures du jour et de l'année. Il l'a répété sans se lasser, nous donnant chaque fois une œuvre nouvelle, unique, bien à lui. Pareillement, un Claude Monet nous a laissé des « variations » magistrales sur les peupliers de Giverny ou le portail d'une cathédrale de Rouen.

On ne connaît guère Donnay à l'étranger (et encore dans un public restreint de bibliophiles) que par les charmantes illustrations qu'il a dessinées pour les *Serres chaudes* et les *Douze chansons* de Mæterlinck, pour un livre de Mockel : *Les Contes pour les Enfants d'hier* (éd. du « Mercure de France »). Il a illustré bien d'autres livres, publiés en Belgique, et notamment les œuvres du patoisant wallon Defrêcheux et une anthologie que j'ai composée naguère pour apprendre aux enfants, petits et grands, l'amour et le respect des arbres.

Il a gravé à l'eau-forte (l'école liégeoise compte deux autres graveurs remarquables : Rassenfosse et Maréchal). On se disputera plus tard des compositions charmantes, comme la satyresse buvant à la fontaine, au cœur de la forêt, au pied d'un chêne monstrueux ; ou bien le paysan égorgeant la « neure pôye », la poule noire, à minuit, à un carrefour désert. Nul mieux que lui n'a traduit plastiquement ce goût des légendes qui est dans l'âme wallonne, dans l'imagination de ces paysans taciturnes de l'Ardenne où Taine prétend avoir rencontré des gens pleins d'étranges rêves. Mais c'est le peintre qu'il faut faire connaître, en Belgique autant qu'en France. Quelques touches de pastel ou de couleur lui ont suffi pour évoquer toute une atmosphère, l'âme d'une saison, et par exemple le jeune printemps sur les hauts plateaux, au moment où la fonte des dernières neiges met dans les prés verts bordés de sapins comme des traînées d'argent. Parfois, il anime ce paysage de l'Ourthe d'une scène dont nous goûtons le charme d'anachronisme : une fuite en Egypte, la vierge avec l'enfant sur l'âne que suit à pied un saint Joseph portant la scie, vêtu comme un pauvre paysan ardennais. Ainsi, par

delà les siècles, cet artiste (d'ailleurs cultivé, au fait de tous les courants de l'art moderne et qui a écrit des proses nerveuses dans une note qui rappelle Jules Renard), a retrouvé tout naturellement l'âme ingénue de nos grands primitifs, d'un Breughel, d'un Gérard David, ou mieux de Wallons comme le maître de Flémalle, Henri Blès, ou le délicieux Patenir si bien représenté au Prado.

Auguste Donnay a décoré l'église romane de Hastière-sur-Meuse, restaurée à la veille de la guerre. Nul n'était mieux qualifié pour interpréter la légende de Saint-Walhière, patron de la région.

L'artiste n'est pas encore représenté au Musée moderne de Bruxelles. Il ne faut pas s'en étonner outre mesure. Nos fonctionnaires des beaux-arts ont vécu sur cette présomption que la Flandre seule était picturale et produisait des peintres, et qu'en dehors de la couleur flamboyante, rutilante, des larges empâtements, des « coulées grasses », comme disent dans leur déplorable jargon les épigones de Camille Lemonnier, rien de bon ne peut exister. Certes, il ne faut pas aller demander à un Donnay des coups de poings sonores. Ses paysages ne sont pas des symphonies rehaussées de coups de canon et d'un chant de carillon, mais de fines sonates de couleur, « de nuance encore et toujours ».

Ils sont construits, ils ont une charpente, une physionomie. L'art wallon existe : il est fait de grâce et de discrète harmonie, il est plus raisonné que l'art flamand.

Les pastels de Donnay ont des équivalents, des « correspondances » dans la sculpture d'un Victor Rousseau, la musique d'un Guillaume Lekeu. En en faisant entrer quelques-uns au Musée de Bruxelles, M. Destrée, ministre des Beaux-Arts, wallon, rendra justice à la mémoire d'un noble artiste et consolera les nymphes de l'Ourthe qui le pleurent.

* * *

Un premier et discret hommage a été rendu à la mémoire de Donnay, à l'occasion d'une intéressante exposition de l'architecture et de l'ameublement liégeois. Une salle du

Palais de la Boverie, à Liége, avait été garnie d'œuvres du peintre défunt, parmi toutes celles où l'on pouvait admirer tant de robustes ou adorables créations des ébénistes wallons des XVIIe et XVIIIe siècles. On ne sait pas assez que certains styles, comme le Louis XV, ont reçu, en Flandre et en Wallonie, un cachet spécial. Verhaeren, quand il a trouvé la mort, travaillait pour un éditeur parisien à une étude sur les grands sculpteurs flamands de Versailles, comme les Verbeckt. A Liége, à Maestricht, dans la vallée mosane, on voit des façades ou des intérieurs comme celui de l'hôtel d'Ansembourg qui permettent de parler d'un Louis XV wallon ou mosan avec ses caractéristiques bien à soi. Liége avait eu, avant cette exposition spéciale, le grand salon triennal de peinture avec une participation étrangère importante. On le voit : on fait en Belgique de la bonne décentralisation. Il y a à Anvers ou dans la capitale wallonne des expositions d'art qui égalent certainement en intérêt celles de Bruxelles. C'est ainsi que l'active société de l'*Art contemporain* nous a montré cette année, dans la ville de Rubens, un magnifique ensemble, très complet, de James Ensor, peintre et graveur d'art, dont les tableaux de masques et les diableries à la Bosch sont connus à l'étranger par un numéro spécial de la *Plume*, alors qu'on n'y connaît presque rien encore de ses natures mortes, de ses marines, de ses intérieurs, de tant de chefs-d'œuvre où sont notés les plus subtils jeux de la lumière et qui ont exercé sur toute la jeune école belge une influence considérable. J'ai déjà dit l'étonnante activité artistique qui règne à Bruxelles depuis l'armistice, contrastant avec l'indigence relative du mouvement littéraire. Les expositions s'y multiplient, s'y bousculent mais il semble que ce soient les exposants de la Juive qui y participent. Il y a dans la riche école belge de peinture et de sculpture actuelle beaucoup, infiniment de talent, mais malgré le parti-pris luministe de beaucoup d'artistes, ils nous donnent trop souvent l'impression du déjà vu, du piétinement sur place, d'un perpétuel recommencement. Trop d'habileté, trop de facilité chez beaucoup de ces artistes belges, jeunes ou vieux !

On ne peut faire un bilan de l'année artistique sans signaler l'inauguration du Panorama de la bataille de

l'Yser (1914), œuvre d'un de nos meilleurs peintres, M. Alfred Bastien qui fit la guerre avec les Belges et les Canadiens. Excellent paysagiste, à la manière probe et rude de Courbet, il a peint les sites austères de la Forêt de Soignes et du Rouge-Cloître qui déjà emplirent la vision de Ruysbrœek et de Hugues van der Gœs. Plus tard, il rapporta d'un beau voyage en Algérie et au Maroc, des toiles lumineuses où il essaya d'évoquer le tumulte bariolé des fantasias. Son panorama de l'Yser sort de la banalité coutumière et un peu «foraine» de ce genre de peinture. On y admire des morceaux de ciel et de paysage où joue la lumière la plus fine. Sous l'immense ciel mouvant de la Flandre maritime, l'artiste a retracé les faits saillants de la résistance des Belges et des Alliés sur l'Yser et l'Yperlée, depuis Nieuport jusqu'à Ypres, aux jours tragiques d'octobre 1914. A gauche, en entrant, on aperçoit la mer, les villages de la Panne, Coxyde, Oostduinkerke et Nieuport. Les blessés belges regardent d'un œil fiévreux les prisonniers passer dans les dunes par où se fait la relève de Nieuport. Puis voici l'estuaire de l'Yser, avec les fameuses écluses que manœuvrait le marinier Gheeraert, un simple, au visage hâlé, aux doux yeux bleus, qu'au printemps dernier me promenant parmi les ruines de Nieuport, je vis tout à coup sortir d'une cave, où il demeure.

Et puis voici la boucle de Tervaete. Elle fut le centre du grand drame. Dans la nuit du 11 au 22 octobre, à la faveur de l'obscurité, les Allemands ont réussi à y prendre pied, après avoir jeté un pont sur l'Yser. C'est en vain que pendant huit jours, grenadiers, carabiniers et lignards multiplient les contre-attaques, essayant de contenir le flot gris dont seuls auront raison les flots de la mer du Nord. Le repli des troupes belges, exténuées par huit jours d'incessants et violents combats, s'accentue.

Et le cauchemar se prolonge ainsi pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'interviennent les écluses de Nieuport ! Les travaux préparatoires ont été poussés fébrilement, dans une atmosphère d'angoisse : dès le 28 octobre, les eaux commencent à monter devant le front de la 2me division, et, de là, elles gagnent vers le Sud. Sauvés ! On se bat encore autour de Ramscapelle dont les maisons se

voient là-bas ; mais l'Allemand doit se hâter de partir et des contre-attaques appuyées par deux bataillons français, le bousculent sur l'autre rive.

Fou de rage, l'ennemi se rejette vers Dixmude. Mais le colonel Jacques y veille, le colonel Jacques, qui boit la goutte au cabaret avec ses soldats. Appuyés par les glorieux fusiliers marins de l'amiral Ronarch, le 11me et 12me régiments de ligne subissent stoïquement quinze assauts dans des tranchées improvisées où ces braves « piotes » demeurent pendant 72 heures sans être relevés !

La tragique minoterie, que tous les soldats connaissent, hélas ! domine les ruines fumantes de la ville de Dixmude.

Voici maintenant l'agonie d'Ypres. Le peintre nous en donne un émouvant tableau : les halles, les églises, les maisons, forment un immense brasier, cependant que passent, sur la grand'place, impassibles sous le bombardement comme si elles étaient à la parade à Hyde-Park, les colonnes anglaises qui défendent héroïquement le secteur.

Dans cette lutte gigantesque, Belges, Français, Anglais étaient tellement unis sous le feu terrible des Allemands et dans une même pensée de résistance, qu'ils ne formaient vraiment plus qu'une seule armée.

* * *

Nous eûmes quelques ventes d'œuvres d'art importantes. Les grands marchands de Paris et de Londres y trouvèrent de réelles occasions, car les prix de Bruxelles sont loin d'atteindre ceux qu'on fait à l'hôtel Drouot. Chez MM. Le Roy frères, on vendit la collection Lequime où l'école de Barbizon était presque aussi bien représentée (ce qui n'est pas peu dire) que dans la fameuse collection Willems. *Les bergers d'Arcadie* de Corot firent moins de 200.000 francs et un délicieux paysage de Fampoux de la main du même maître fut acquis pour moins de 100.000 par le Musée de Bruxelles. Celui-ci s'est enrichi depuis l'armistice de quelques acquisitions remarquables, prove-

nant d'achats ou de dons. Notre musée moderne était plutôt pauvre en œuvres des écoles étrangères du XIXe siècle, comparé à certains musées d'Allemagne ou même de Hollande. Cela va mieux. Quant à notre musée ancien, installé dans le beau palais de Balat, bien arrangé, il fait, avec ses Rubens, son incomparable série de Jordaens et sa prestigieuse salle des Primitifs, l'admiration des étrangers et des connaisseurs d'art, aujourd'hui comme au temps où Fromentin préparait ses *Maîtres d'autrefois*. M. Jules Destrée, le meilleur ministre des Beaux-Arts qu'ait jamais eu la Belgique (qui naguère réunissait l'agriculture, la peinture et la musique sous un même sceptre), a réussi, avec M. Fierens-Gevaert, à faire de nos musées des endroits vivants et non des nécropoles.

Des conférences-promenades y sont données tous les mardis en français ou en flamand, par des écrivains et des critiques d'art, sur des sujets spéciaux : Rubens paysagiste, La Tradition populaire dans l'art des provinces belges, les peintres de diableries, etc. En outre, on ne laisse passer aucune occasion d'organiser de véritables solennités : par exemple pour un prêt d'œuvre par les Hospices, ou des particuliers, pour la réception d'un tableau acheté dans une vente, restitué à la Belgique en vertu du traité de paix, ou provenant d'un échange avec une nation amie. C'est ainsi que, récemment, l'Italie répondit au geste charmant de la Belgique offrant au Palais des Doges le seul panneau de Véronèse qui manquât à son plafond (il avait été enlevé par Napoléon), en nous donnant le magnifique portrait de Laurent Froidmont par Roger de la Pasture (dit Van der Weyden). Ce fut l'occasion d'une belle cérémonie où fut célébrée sur tous les tons l'amitié belgo-italienne. Voilà de l'internationalisme — et du meilleur.

Nous aurions eu une fête d'art non moins brillante, non moins fervente, si, contrairement à notre attente, la collection de feu Charles-Léon Cardon n'avait pas été dispersée récemment aux enchères. Ceux qui ont connu et approché ce vieux bourgeois de Bruxelles, aimant la bonne chère et les belles peintures, l'ont entendu souvent dire qu'il léguerait à l'Etat ou à la ville de Bruxelles, la remarquable collection qu'il avait amoureusement formée

au fond de cette vieille maison voisine du marché au poisson, à l'enseigne de Fyt et Snyders...

Il meurt tout à coup, sans laisser de testament, et la horde des cousins de province, campagnards rapaces et bornés, disperse aussitôt la collection. Certes, il s'y trouvait des Rubens ou des Durer douteux, mais que d'admirables primitifs, œuvres d'Ouwater, de Gossart, du maître des figures à mi-corps ! Vraiment, dans des circonstances semblables, les amateurs d'art, les amis des musées les moins socialistes se prennent à pester contre la propriété privée et le sacro-saint héritage. C'est, semble-t-il au contraire, pour consolider la propriété, et consacrer une sorte de propriété morale, distincte de la propriété matérielle, que le Parlement belge vient, à l'exemple du Parlement français, de voter une loi frappant les ventes publiques d'œuvres d'art, d'une taxe au profit de l'artiste et de ses ayants-droit pendant cinquante ans. Nous avons essayé, tout en rendant hommage à la pensée qui a inspiré cette nouvelle initiative de M. Destrée (lequel s'est borné à démarquer le projet français) de faire adopter par la Chambre un tout autre système, basé sur le principe de la plus-value. Dans notre système il n'y aurait eu taxation que quand l'œuvre d'art aurait acquis une plus-value ; mais alors, au lieu de proposer ½ pour cent jusqu'à 1000 francs comme le proposait M. Destrée, nous aurions demandé 5 pour cent, et ainsi de suite. Incidemment, nous avons signalé l'intérêt qu'il y aurait à établir une sorte d'état-civil des œuvres d'art, selon le plan esquissé naguère en France par M. José Théry, et la nécessité de voter une loi protégeant l'œuvre d'art (tableau, sculpture ou même œuvre d'architecture) contre les destructions, mutilations et autres tripatouillages que l'artiste ne peut empêcher aujourd'hui, dès qu'il a vendu son œuvre.

Puisqu'il est question ici d'art et plus spécialement de l'art au Parlement, qu'il me soit permis de signaler encore que, rapporteur du traité de Trianon, j'ai attiré l'attention de la Chambre belge sur une disposition de ce traité qui permet à une des puissances alliées ou associée d'entamer des négociations avec la Hongrie en vue de l'échange d'œuvres d'art. Or, il se fait que le musée de

Buda-Pesth possède une série de très beaux portraits d'un grand maître wallon du début du XVIe siècle, Nicolas Neufchâtel, dit Lucidel, né à Mons et dont nous n'avons aucune œuvre dans nos collections publiques en Belgique. Je crois savoir que les négociations sont entamées. Puissent-elles aboutir! On aimerait voir reprendre, sous les auspices de l'art, entre la Belgique et la Hongrie, des relations qui ne furent jamais empreintes, avant la guerre, que de la plus grande cordialité.

* * *

Je ne veux retenir de la production littéraire belge de ces derniers mois que trois livres. L'un est encore un livre de guerre, mais dépouillé de cette phraséologie, de cette hystérie, de ce patriotisme de cantates qui sont devenus proprement insupportables. *Le Récit du Berger* est l'œuvre de M. Hubert Stiernet, l'un de nos meilleurs conteurs wallons avec Louis Delattre et Hubert Krains. Un berger de Hesbaye raconte très simplement les premières semaines de la guerre, dans un village campagnard peu éloigné du fort de Loncin. A chaque instant, on sent que l'auteur, au milieu de l'universelle persistance de la haine mauvaise, fait appel aux sentiments généreux des enfants pour lesquels surtout a été écrit ce récit sobre mais très prenant. Voici un poète, M. Raymond Limbosch. Je me souviens d'avoir lu, au cours de ces derniers mois, deux charmantes plaquettes de vers qu'il nous a données : des *Ballades brabançonnes*, dédiées, ne nous en déplaise, au Manneken-Pis, le délicieux *bambino* sculpté par Duquesnoy, et les *Heures*. L'inspiration en est délicate ; un souvenir de Heine, de Banville et de Verlaine, flotte discrètement parfois sur ces petits poèmes spirituels et attendris.

Et voici enfin un livre remarquable auquel il faudrait consacrer toute une chronique : *Histoire d'une Marie*, par M. André Baillon [1]. Ce jeune écrivain avait publié l'an dernier sous ce titre : *Moi quelque part*, un recueil de petites

[1] F. Rieder et Cie, Paris.

proses nerveuses et originales, où l'on goûtait une vision aiguë à la Jules Renard. *L'Histoire d'une Marie* est un roman passionnant, traversé d'un sentiment profondément humain, d'une pitié débordante, celle qui nous empoigne dans les grands livres d'un Dickens, d'un Tolstoï ou d'un Charles-Louis Philippe. Cette histoire d'une pauvre belle fille des champs successivement servante, lingère, fille du trottoir, fille de maison publique, riche entretenue, mariée, trompée, consentant à toutes les humiliations, d'une incurable bonté devant l'égoïsme et la lâcheté des hommes, gardant une véritable pureté dans la pire dépravation, est une histoire qu'on relira parce qu'on la sent profondément vraie.

A la place de M. André Baillon (à qui l'on peut prédire un très bel avenir littéraire s'il continue à creuser cette veine), je me défierais d'un parti-pris d'extrême simplicité dans le style. Chose curieuse, cela le mène tout droit, à certains moments, au tarabiscotage.

Louis PIÉRARD.

ÉTATS-UNIS

L'Individualisme aux Etats-Unis

New-York.

Si l'on juge avec exactitude les courants intellectuels qui traversent l'histoire des Etats-Unis, les livres les plus significatifs peut-être qui aient paru ici, pendant l'année passée, sont les *Lettres* de William James et le volume d'essais *Le Caractère et l'Opinion aux Etats-Unis* par

Georges Santyana. Inutile de présenter William James, notre psychologue et philosophe. George Santayana, professeur de philosophie comme lui, fut l'élève et plus tard le collègue de William James à l'université de Harvard. Après une brillante carrière de quelque dix ans, il a pris sa retraite en 1912, et dès lors il habite en Europe. Son chef-d'œuvre est *La Vie de la Raison*, étude très brillante et solide en cinq volumes. Il a écrit aussi des livres de philosophie et de critique littéraire ; il est aussi poète et nous a donné trois volumes de vers qui se distinguent par la pensée la plus exquise et le style le plus harmonieux. Aux yeux de beaucoup d'Américains, souvent des plus compétents, il est peut-être notre philosophe le plus considérable, et plus grand enfin que William James lui-même. Je rapporte cette opinion pour indiquer l'importance qu'a prise son œuvre, sans rechercher pour le moment si le jugement est fondé.

L'essentiel à dire, c'est que, pendant sa longue et intime collaboration avec William James, il a représenté un point de vue absolument opposé à celui de son maître et collègue ; en fait, il est impossible de dire que William James ait été son maître, quoiqu'il ait été son professeur. William James est pragmatiste, Santayana est disciple d'Aristote et de Platon. Dans son style, William James a adopté un ton dégagé et comme improvisé pour donner à sa philosophie l'accent véritable de la vie ; Santayana est un artiste qui souhaite que sa philosophie ait un accent immortel. William James éprouve une sympathie sans limite pour toutes les manières et conditions de la nature humaine et aussi une disposition à étudier avec beaucoup de respect ce qui semblait aux autres les manifestations les plus absurdes de cette même nature ; Santayana est fastidieux, même plus fastidieux que les autres grands artistes, et il est resté à part, même au milieu de la société la plus charmante et la plus raffinée. Ces deux hommes, par conséquent, si intimement liés qu'ils aient été dans la vie, lorsqu'ils étaient professeurs à la même université et se rencontraient tous les jours, représentent néanmoins des tempéraments et des activités tout à fait opposés. Ce contraste est très apparent dans les deux livres qui

viennent de paraître. Dans quelques-unes de ses lettres, William James critique l'œuvre de son collègue plus jeune. Il est clair qu'il n'avait pas de sympathie pour la philosophie de Santayana, quoi qu'il ait admiré très cordialement sa brillante personnalité. De l'autre côté, Santayana, au cours d'une étude sur le caractère américain, a consacré un chapitre à William James qui a soulevé la colère des admirateurs de ce dernier.

Ce qui fait la valeur d'un tel contraste entre ces deux hommes et leurs deux derniers livres, c'est qu'il naît du plus profond de la vie américaine, et qu'il est typique des problèmes américains d'aujourd'hui. Je veux dire que James et Santayana sont les deux exemples les plus récents, sur un plan supérieur, de la lutte soutenue dans la pensée américaine depuis le moment où notre nation a pris conscience d'elle-même. Aussi ces deux volumes ont-ils attiré l'attention de tous ceux qui cherchent à nous comprendre. Ils y trouvent un phénomène qui se reproduit depuis les premières manifestations de notre philosophie. Au début de notre existence spirituelle, nous avons conçu quelques doutes quant à notre caractère national. Il nous semblait manquer d'individualité, manquer du sel qui est l'assaisonnement de la culture. Je rappelle au lecteur que, sans exception, les voyageurs européens ont critiqué la monotonie et la médiocrité décevantes de la vie américaine ; peu importe si le voyageur était Tocqueville ou Dickens. Les Américains eux-mêmes ont toujours été très sensibles au fait que le monde entier espérait voir naître des caractères nouveaux et frappants dans un pays si original et complètement délivré des fardeaux de l'ancienne civilisation. Mais dans la réalité, les caractères intéressants résultent d'un entraînement très long. C'est l'animal de race plutôt que l'animal sauvage qui montre une personnalité complète. Dans les sociétés, par conséquent, qui sont affranchies des anciennes traditions, il est inutile de chercher des individus développés. De temps en temps, il y a un Lincoln ou un Andrew Jackson, mais même ceux-là sont en fin de compte plus profondément enracinés dans le passé qu'ils ne le semblaient d'abord. D'ailleurs, à tout prendre, de tels exemples sont rares dans les sociétés

du Nouveau Monde, riches en nombre et pauvres en qualité, dont les membres sont, selon la formule sévère du poète anglais, « des têtes sans nom, éternellement oubliées ».

L'objet principal, par conséquent, d'une philosophie américaine, la première note de notre philosophie que nous ayons reconnue comme nationale, c'était le conseil de nous tenir sur nos propres pieds, de voler de nos propres ailes et d'affirmer notre personnalité. Voilà la doctrine typique d'Emerson qui a dépensé son génie si riche, si attirant à ajouter aux destinées de ses compatriotes un peu de qualité et de saveur. Il a toujours insisté sur l'idée de l'individualité, s'adressant à la nation dans ses essais et ses conférences, et aussi à ses voisins de Concord, aux membres de sa famille et à lui-même. Comme les saints d'un autre âge ont cherché le sentier qui mène au paradis, Emerson, au milieu de la démocratie croissante, a péniblement essayé de découvrir la discipline qui pourrait nous mener à l'individualisme. Pour lui comme pour eux, la recherche était une méditation incessante sur soi, un voyage intérieur dont il nous a laissé le récit dans son journal comme dans ses essais. Son journal n'est pas plus intime que ses conférences publiques ; ici et là, il a écrit librement. Il ne faut pas oublier, en suivant ces charmantes rêveries, qu'il devait son éducation à l'ancienne culture ; ce prophète qui nous a enseigné l'indépendance intellectuelle était lui-même le fils spirituel de l'Europe et de l'Orient. La doctrine de l'individualisme chez nous s'affirme toujours comme une réaction contre un passé auquel on a insuffisamment échappé.

Emerson a utilisé beaucoup d'idées de la culture européenne pour renforcer sa doctrine de l'indépendance vis-à-vis de l'Ancien Monde. Il a prêché, suivant quelques philosophes illustres, que le temps, que l'espace sont des illusions, que la nature elle-même est une illusion, c'est-à-dire une méthode pour enseigner l'esprit de l'homme, plutôt qu'une chose matérielle. Il a toujours embrouillé sa chronologie avec intention ; puisque le temps et l'espace n'existent que dans la pensée, toute la vie temporelle est ici, maintenant, et tout l'espace aussi, ou, si l'on préfère, on peut voyager, mais à quelque distance qu'on arrive, on

ne trouvera que ce que l'on aura apporté. Nous devons nous unir à la nature qui vit toujours dans le présent. Une telle doctrine cherche à élever l'esprit et la raison, à accroître ainsi la saveur de notre personnalité. Evidemment, c'est un tour de force. Emerson avait trop de bon sens pour être un complet mystique, aussi son intention était de lâcher la bride à l'imagination de ses compatriotes. Il n'était pas absolument satisfait lui-même de sa conception de la vie, et peut-être serait-il aujourd'hui un peu ébloui de certains résultats de sa doctrine. Aux yeux de quelques-uns, il a paru abandonner toute base nécessaire à la critique et la critique elle-même ; c'est par ce côté que Walt Whitman l'a admiré. A d'autres, il a paru avoir une influence égoïste, centrifuge ; c'est pourquoi Nietzsche l'a lu respectueusement. Voici la contradiction d'Emerson : il a inspiré également Whitman, le poète qui possédait par-dessus tout le don d'amitié, et Nietzsche qui reste dans l'imagination un voyageur solitaire.

Walt Whitman, on le sait, a toujours professé beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour Emerson, mais son tempérament généreux a senti quand même le point essentiel sur lequel il n'était pas d'accord avec son maître. Il avait, comme je l'ai dit, le don d'amitié ; il a représenté le désir très américain d'accepter toutes les personnalités, quelque diverses qu'elles soient, de son voisinage, de sa ville et même de sa nation. Il a flairé dans la doctrine d'Emerson un exclusivisme qui lui vient des Puritains. Emerson, individualiste et aristocrate, avait reçu avec beaucoup de bonne grâce le poète de Brooklyn, scrupuleusement démocrate. Mais peut-être en se montrant si fraternel, Emerson avait-il atteint sa limite. C'est ce que Walt Whitman a soupçonné lui-même. Elève des anciens poètes et de la civilisation européenne, il a posé, par réaction, à l'homme primitif, en contradiction avec les bienséances de Boston. Cependant, au fond de sa pensée, il n'était pas poseur : il a tâché très sincèrement d'exprimer la faculté hospitalière de l'Amérique. « J'accepte tout », chante-t-il, « j'aime le bon et j'aime le mauvais aussi. J'aime également les jeunes et les vieux, les inaptes ainsi que les aptes. J'aime le corps ainsi que l'âme ». Très natu-

rellement, cette doctrine a eu des disciples parmi les intellectuels. C'est comme philosophe plutôt que comme poète que Whitman a une très grande réputation chez nous ; tandis qu'Emerson présente une contradiction entre l'égoïsme et l'amitié, Whitman formule le paradoxe de l'amour qui fait parade d'égoïsme. Il s'écrie toujours : « Moi », mais sa pensée va à la race ; Emerson, discret et plein de goût, évite toujours le pronom personnel, mais sa philosophie est l'étude de lui-même.

Cette disposition à tout accepter s'applique seulement à la race humaine et aux expériences très élémentaires, jamais aux idées. Si l'on transpose cette philosophie dans le monde des idées et d'une culture plus haute, on arrive à William James et au pragmatisme. Voilà encore un écrivain profondément renseigné par la civilisation du vieux monde et qui, regrettant le manque de personnalité aux Etats-Unis, a voulu conserver jusqu'à l'extrême le peu de personnalité que nous avons. C'est pourquoi ses critiques, tels que Santayana, aiment à remarquer qu'il était à l'aise parmi les absurdes, les idiots, et même parmi les fantômes. Tous ceux qui l'ont connu témoignent de sa riche personnalité, de son érudition, de sa culture dans tout le sens du mot, et les deux volumes de lettres qui viennent de paraître confirment l'impression que c'était son caractère qui avait produit sa philosophie généreuse et large : il serait impossible qu'une telle philosophie produisît un tel caractère. D'une certaine façon, il était beaucoup plus grand comme homme que comme philosophe. Il était l'incarnation de cet amour fraternel dont Walt Whitman nous avait donné le reflet. Il est hors de propos de discuter ici son importance comme psychologue. Peut-être Santayana et beaucoup d'autres philosophes ont-ils raison quand ils disent que la psychologie de James est beaucoup plus précieuse que ses essais de philosophie, mais c'est par ses essais qu'il a frappé l'attention de ses compatriotes. Ils ont reconnu en lui un second prophète de la sympathie qui accepte et qui ne juge pas. Tous les jours dans nos ports arrivent les bateaux qui nous amènent des milliers de nouveaux compatriotes ; ils ne parlent pas la même langue que nous ; ils s'ajoutent comme éléments

étrangers à notre problème national. La philosophie de James s'adresse très pratiquement à ces arrivants. Ils interrompent la tradition de notre vie ; William James a souvent dit que la vie elle-même est une série d'interruptions. Après tout, chaque personnalité qui s'ajoute à notre vie sera peut-être l'élément que nous avons attendu pour donner à notre vie sa valeur. Il faut toujours garder l'esprit ouvert ; il faut garder ouvertes littéralement toutes les portes. Il faut aussi garder ouvert l'univers, et la seule chose qui soit absolument mauvaise, c'est la volonté de fermer l'univers. Nous pensons souvent en Amérique que peut-être il est difficile aux Européens de comprendre l'encouragement que nous avons tiré de ces conseils si simples et si généreux. Pour accomplir la grande expérience de la démocratie nous avons besoin de confiance dans la nature humaine, peut-être avons-nous besoin de devenir un peu pragmatistes et d'avoir confiance dans la révélation pratique de la vérité.

James était plus grand artiste que Whitman, de même que Whitman était plus grand poète qu'Emerson. Mais la même décadence du goût se retrouve dans les deux cas. Si nous abandonnons toute critique de la vie nous n'arriverons pas à une vie plus large ; au contraire, l'absence de discrimination appauvrit la vie. L'intention de Walt Whitman et celle de William James étaient très généreuses, mais le résultat de leur grande influence dans nos arts, dans notre littérature, dans notre philosophie, c'est que les distinctions ont disparu, et il ne nous reste que la quantité. En musique par exemple, si l'on accepte également toutes les innovations, si toute les musiques sont également bonnes, la musique augmentera en quantité, mais ne fera pas de progrès en qualité ; c'est une monotonie qui demeure, ou, si on veut, une médiocrité.

C'est contre cette médiocrité que George Santayana lutte dans tous ses livres. Grand artiste lui-même, le plus grand prosateur, à mon avis, qu'aient produit les Etats-Unis de nos jours, il ne prétend lutter contre rien. Sa manière paisible rappelle un âge d'or où les philosophes et les poètes regardent la vie sans trop d'émotion et sans engager leur liberté. Tout de même il exprime une réaction contre

le pragmatisme. Il a voulu rétablir la raison à la place de l'optimisme ou du sentiment comme mobile de l'existence. En fait, il représente un retour à Emerson, à ce côté d'Emerson qui a été exclusivement individualiste. Il prêche la valeur de l'intelligence en soi. Il nie qu'il faille accepter ou qu'il faille rejeter la vie ; il faut distinguer entre le bien et le mal. Il est intéressant de lire dans une lettre de novembre 1905 ce que James dit d'un livre de son collègue : « Ce volume est le premier rival et successeur d'Emerson, mais le sentiment du lecteur, comme il est différent ! La même chose dans le livre d'Emerson rend un tout autre son. Emerson, réceptif, expansif comme s'il avait manié la vie à travers un grand entonnoir dans lequel s'engouffre un fort courant d'air ; Santayana, comme à travers un trou d'épingle qui lance son jet rafraîchissant par-dessus l'univers, comme un désinfectant pour le nez jaillit du vaporisateur. » Evidemment James n'admire pas Santayana, mais il ajoute, de la manière accueillante qui est celle de sa propre philosophie : « C'est une distinction pour nous d'héberger un interprète qui exprime si librement les convictions individuelles. »

Santayana est d'accord avec Emerson et cependant il en diffère. Il en diffère parce qu'il abandonne le mysticisme qui faisait partie de l'équipement du poète de la Nouvelle Angleterre, et qu'il développe la raison plutôt que les instincts. Mais, par l'insistance qu'il apporte à affirmer l'individu, à l'obliger à développer et à raffiner son caractère personnel, Santayana est d'accord avec Emerson et irrite William James. Ecrivant en 1900, au sujet des *Interprétations de Religion et de Poésie* de Santayana, James dit : « Je comprends maintenant Santayana, l'homme. Je ne l'ai jamais compris auparavant. Mais quelle perfection de fausseté dans une philosophie ! Je ne crois pas que j'aie jamais rencontré de point de vue anti-réaliste exposé d'un air si impudemment supérieur. Il est divertissant de voir un représentant de la Latinité moribonde se lever et nous adresser à nous autres barbares une telle réprimande à l'heure du triomphe. »

Si le ton de cette lettre est compris il indiquera la vigueur caractéristique et la bonne humeur de William

James, l'homme. Mais malgré toute cette bonne humeur, il y avait un abîme entre les deux hommes. James rend son arrêt sur Santayana à coups de massue ; Santayana grave le portrait de James avec une pointe très fine: « Il n'était pas crédule lui-même, loin de là ; il savait bien que la confiance qu'il plaçait dans les gens ou dans les idées pourrait le trahir. Pour cette raison même, il considérait avec respect et pitié la confiance des autres. Sans doute ils avaient tort, mais qui étions-nous pour le dire ? Dans sa propre personne il était tout disposé à affronter le mystère des choses et quoi que ce soit que le sein du temps pût engendrer ; mais jusqu'à ce que le rideau fût baissé sur le dernier acte du drame (et il pourrait bien ne pas avoir de dernier acte) il souhaitait que les estropiés intellectuels et les bossus moraux ne fussent pas raillés ; peut-être se trouveraient-ils être les héros de la pièce. »

La renommée de William James est bien établie dans le monde. Quelques-uns d'entre nous souhaitent que la réputation grandissante de Santayana puisse avec le temps éclipser celle de son ancien collègue. Nous souhaitons, autrement dit, que le caractère sacré de l'individu et l'importance de la raison soient une fois de plus affirmés dans la pensée américaine, en opposition à la psychologie de la masse ou à la complaisance pour les préjugés de la masse. Quoi qu'il arrive, cependant, ces deux hommes et leurs livres sont, pour le moment, les témoins importants de la querelle américaine sur l'individualisme.

John ERSKINE.

FRANCE

NOTES SUR L'ESPRIT PUBLIC. — POST-SCRIPTUM POUR VERNON LEE.

Paris.

Que vous ai-je écrit jusqu'ici ? Je vous ai signalé quelques livres, rapporté quelques propos. Nos problèmes, en ai-je parlé ? Notre réalité, l'ai-je montrée ? C'est difficile, il faut l'avouer, et l'oublier est tentant. Ainsi fait-on ; chacun s'enferme et vaque à ses affaires. Soit; du moins faudra-t-il qu'on ne s'étonne pas, si le vent tout à l'heure fait battre nos portes.

Ce dehors si caché, si séparé, en juin dernier, par une de ces soirées que nous eûmes si chaudes, j'ai cru l'atteindre. Mon logis m'étouffait. J'étais sorti, cherchant la détente et l'air ; je trouvai, comme il arrive, tout autre chose, et le spectacle imprévu ne fut pas une déception. Un peuple las, épars dans ses rues et tout entier visible, telle fut la trouvaille que je n'attendais pas. Le peuple de Paris occupait ses ponts, ses quais, ses avenues ; les terrasses de ses cafés, les bancs de ses promenades ; les boutiquiers avaient sorti des chaises pour respirer au seuil de leurs boutiques. Au Luxembourg, au pied des Reines et des Poètes, quelques intrépides persistent à causer, quelques esthètes et leurs maîtresses écoutent ou musent. Aux squares Saint-Jacques ou des Arts et Métiers, au bord du canal de Valmy, une humanité plus dense, plus épaisse, rêve encore en ressassant cette peine innombrable qui marque les fronts. Les maisons désertées disent tous leurs secrets. J'irais jusqu'aux hauteurs de Ménilmontant, jusqu'aux pentes de Montmartre, et ce même spec-

tacle m'entourerait encore, ces ouvriers, ces artisans, ces petits bourgeois attablés, et ces jeunes et ces vieux ; et ces hommes et ces femmes ; ces courages, ces désirs et ces âmes enfin, que la fatigue a comme dévêtues dans l'ombre. Où ai-je déjà reçu cette impression d'un peuple répandu dans ses rues ? Ce fut à Naples. Paris est avec Naples la plus franche des villes, mais une ville si différente ! Naples est une méditerranéenne à peine baptisée, charmée par un passé trente fois séculaire. Quelques fétiches salués dans l'ombre, quelques chants entonnés au soleil, les vieux plaisirs dans la vermine, c'est assez pour amuser un peuple du berceau à la tombe ; Naples et les Napolitains nous étalent sans trouble leur antique sagesse, mais Paris est une celtique, chrétienne dès l'enfance, autrement destinée.

Une impression se forme, que je trouve assez solennelle, quand un hasard vient éclairer soudain ces plans où les accès sont rares. Sans doute, il y a là pour moi quelque élément personnel. J'ai fréquenté jadis les milieux populaires, les cercles où s'affilient ces jeunes ouvriers qu'occupe le besoin de savoir, de penser. Besoin tragique et jamais satisfait ! Les souvenirs viennent accroître en moi la surprise. Ce peuple que je ne connais plus, dont je ne vous parle pas, quel est aujourd'hui son espoir, son ennui, que sent-il ? Il vient de traverser la guerre et ses épreuves, l'après-guerre et son désordre, d'entendre au loin la convulsion russe : comment en est-il affecté ? La gloire ne l'a pas trouvé insensible, il l'a montré par sa grave attitude aux solennités militaires du retour, et l'autre automne encore quand, au passage du soldat inconnu, il marqua tant d'émotion. La gloire le touche-t-elle encore ? L'a-t-il oubliée ? Non sans doute, mais le charme en est affaibli. Aux temps même du triomphe, l'événement russe l'a rendu attentif. Cette victoire des pauvres, cette destruction d'une aristocratie, d'un Empire, a réjoui tous ceux qui n'acceptent pas leurs humiliations, leurs deuils, ni l'injustice inévitable. Ils sont nombreux ; le peuple ne les contient pas tous, la bourgeoisie a eu, sinon ses bolchévistes, du moins ses bolchévisants tenaces. Mais aujourd'hui ? La révolution russe est devenue la catastrophe russe, et son charme est rompu comme celui de la victoire même. Le temps a défloré les deux événements. Qu'en reste-t-il ? Ces

masses, qu'en retiendront-elles ? Très peu de chose, peut-être ; l'expérience, une expérience séculaire, non le journal, est leur vrai maître. Trois cents, quatre cents siècles d'épreuves ont formé leur jugement, exercé leur patience, et cinq années, les nôtres même,les étonnent peu. L'histoire officielle a sa chronique, mais le peuple a ses mœurs, et si quelque événement le touche, l'histoire le connaît à peine. Le grave fait de l'année, pour lui, c'est le chômage. Notre peuple, depuis douze mois, ne mange pas à sa faim, et cette bombance dont on l'avait accusé après la guerre, est finie. De ce fait considérable les journaux ne parlent pas. Chose singulière : il produit peu d'effets. Le chômage est un phénomène profond, comme la famine des anciens jours : il rend vaine la révolte. La crise qui l'enfante sévit sur le patron comme sur l'ouvrier, elle ferme les usines, propage les faillites. Le chômeur le sait et ne réclame pas. L'exaltation révolutionnaire se nourrit de viande et de vin. Le chômeur ne s'exalte pas ; il se courbe et laisse passer le malheur avec cette puissance de soumission qui est l'une des ressources instinctives de l'homme, qui résigne le paysan aux sécheresses et aux gelées, le soldat à la fange et au feu. L'ouvrier chôme, pourtant il vit. Comment vit-il ? Il y a là quelque mystère pour l'imagination d'un bourgeois. La Ville, l'Etat fournissent leurs allocations ; peu de chose. Les commerçants font crédit, cela s'épuise. Quoi encore ? Il y a la famille, l'entr'aide à l'intérieur du groupe. Si l'homme est marié, s'il a deux, trois, quatre enfants, cela fait un ensemble de chances bonnes et mauvaises, Le groupe que la gêne resserre, se procure par l'union la pitance nécessaire et réussit à subsister ; le nécessaire d'ailleurs est peu de chose, car la nécessité immédiate est de ne pas mourir, de végéter, non de vivre, et l'inanition est un mal qui procède avec lenteur. Ainsi point de grèves, point de manifestations, des syndicats sans force, un Premier Mai sans cris ; l'apparence enfin de la paix sociale.

Je dis l'apparence, car les fonds sont troubles et rongés. J'avise sur un banc deux journaux qu'un lecteur a laissés, je les connais l'un et l'autre : Le *Merle Blanc* et le *Progrès Civique*. Je vous signale ces deux papiers, je vous les recommande, non pour ce qu'ils valent mais pour ce qu'ils signi-

fient. Le *Merle Blanc* est un satirique illustré de figurines barbares, un satirique sans esprit ; c'est la feuille volante du communisme ; elle tire, me dit-on, à deux cent cinquante mille. Il ne faut pas oublier cette marque de notre temps : à l'extérieur l'ordre règne, à l'intérieur l'ordre est ruiné, et les seules publications qui réussissent sont celles dont l'esprit est amer. Le *Progrès Civique* est un hebdomadaire qui prétend à quelque tenue. On y rencontre les signatures de ces universitaires septuagénaires auxquels l'affaire Dreyfus donna, voici un quart de siècle, le goût, voire le vice, du bavardage démocratique. Ces signatures couvrent la triste marchandise, une démagogie voilée. Humiliée par l'échec de la Révolution russe, la sensibilité révolutionnaire s'est masquée, la critique et le dénigrement la vengent d'avoir été déçue. De ce bolchévisme honteux et rendu prudent par la honte le *Progrès Civique* est l'organe. Il dénonce le banditisme des grandes affaires et raconte notre politique comme une partie de bonneteau. C'est absurde. Nous vivons des richesses que nos gens d'affaires créent, distribuent ; leur banditisme, qui est réel, est mitigé ; et tout de même notre Etat a sa vitalité, ses réactions, je dirai même son honneur. L'âme des députés est chose plus délicate que les pamphlétaires ne pensent[1]. Mais enfin. les absurdités sont lues, reçues ; le *Progrès Civique* tire à quatre-vingt mille, il va dans les écoles normales où se forment nos jeunes instituteurs. Il leur dose avec habileté l'idéalisme, l'amertume, l'idéalisme assez pour appâter, l'amertume assez pour abîmer les esprits.

Je continue ma promenade. Un placard collé à la devanture d'un café, annonce une conférence communiste. C'est là même, c'est ce soir même. Depuis une heure je ne vois que des visages silencieux. Le silence lasse à la longue : que la parole s'élève enfin ! C'est au sous-sol la conférence. Un escalier tirebouchonnant mène en quinze marches au fond d'une catacombe empuantie par la bière et l'homme. Peu d'auditeurs, mais attentifs, et un orateur en forme. Il ressemble, cet inconnu, par son visage large et barbu, à ces

[1] Lire là-dessus une perspicace étude de P.-F. Pécaut . « Qu'est-ce qu'un député ? » *Revue de métaphysique et de morale*, 1919.

républicains de 1860, lecteurs de Michelet, de Proudhon, de Littré, dont j'ai connu les derniers survivants. Il est ingénieur, il connaît l'industrie, et la technique le fournit d'arguments (la technique aujourd'hui subvient à tout, aux jeux des enfants, à l'imagination des littérateurs, aux utopies des révolutionnaires comme aux réfutations des réactionnaires). Mon communiste parle des eaux grasses de la Ville de Paris ; des Compagnies qui exploitent, vendent, épandent ces eaux grasses ; si certains brevets, que l'orateur connaît (je soupçonne qu'il en est inventeur), étaient utilisés, le rendement de ces eaux grasses serait triplé ; mais les Compagnies concessionnaires s'y opposent, et par concussion imposent leurs routines... On croirait à l'entendre que d'immenses richesses sont à portée de nos mains, et que nous en aurions la jouissance rapide si le mauvais capitalisme, entre elles et nous interposé, ne nous condamnait à vivre misérables. Son discours est écouté ; il plaît. Le tour technique flatte le goût du public, et pour ce qui est des diffamations, il suffit qu'elles soient dites pour être crues, comme un enfant un conte diabolique. Une invocation retentissante vient enfin, un appel à la dictature communiste qui purifiera toutes choses, dans le feu, dans le sang, et utilisera jusqu'au dernier atome les eaux grasses de la Ville de Paris. On se lève, on se presse vers l'étroit escalier ; quelques jeunes gens que le piétinement ennuie, se mettent à chanter. Leur chant m'étonne ; je l'écoute ; il est nouveau pour moi ; les mots se gravent dans ma mémoire, et jé peux les transcrire :

Femme, à l'ouvrage !
Défends ton sang, défends ta chair !
Commence la grève des mères,
Arrête ta fécondité,
Cesse de peupler la terre...

Quelle *Marseillaise* funèbre, quel lugubre appel ! Mes chanteurs ont d'heureux, de bons visages ; ils chantent avec une plaisante ardeur. Je les regarde, ils me regardent ; assurément ils m'ont jugé, je suis un intrus, mal venu, pernicieux, je mérite un avertissement sévère ; et, me serrant de près, me cornant à l'oreille, ils répètent leur chant.

J'aurais pu leur dire qu'ils n'inventaient rien, qu'en d'autres siècles on avait ainsi chanté, que les amants de Properce disaient déjà :

Unde mihi patriis natos præbere triumphis
Nullus de nostro sanguine miles erit...[1].

J'aurais pu ajouter que cet antimilitarisme voluptueux avait eu pour conséquence la catastrophe militaire la plus destructrice dont l'histoire fasse mention... Il y eût fallu toute une conférence. Je préfère subir en silence ma courte, mon innocente épreuve. L'escalier me délivre, je monte, je m'échappe. Une femme au visage obstiné, arrêtée sur le seuil, me met un papier dans la main. Je le lis. C'est l'appel d'un groupe formé pour l'étude des sciences occultes et la régénération de l'homme par la captation des puissances spirituelles... Un mouvement encore dont je ne vous ai rien dit !

La divagation théosophique sévit parmi nous, comme par toute l'Europe, je crois. On l'enseigne, on la cultive, dans les salles de la rive gauche et les salons de la rive droite. Criticisme amer, et mysticisme bas, tous les diables sont après nous. Je rentre enfin. Le même peuple est là dans les rues, qui bâille, sommeille sous les étoiles, attendant la fraîcheur tardive. Ces signes, que nous annoncent-ils ? Ce peuple fatigué, tenté, quel demain nous prépare-t-il ? C'est la vieille histoire, sans doute ; l'amertume toujours active ne cesse de menacer l'ordre toujours précaire ; plus ou moins mordante, selon les temps, cette amertume ; plus ou moins résistant, cet ordre. L'un et l'autre, que peuvent-ils, que valent-ils aujourd'hui ? L'amertume, que peut-elle sur la résistance ; la résistance contre l'amertume, que peut-elle ? C'est la question de notre avenir. La menace est-elle très mordante ? Non, nous l'avons connue en d'autre temps plus rude, en 1919, par exemple quand le bolchévisme s'implantait, conquérait, quand la Hongrie poussait le flot barbare jusque sur Vienne. La séduction révolutionnaire a décru, le mouvement s'est amorti. Mais la résistance, que vaut-elle aujourd'hui ? Est-elle ferme ? Non ; elle l'a été, elle

[1] Pourquoi fournirais-je d'enfants les triomphes de ma patrie ? — Aucun soldat ne naîtra de mon sang.

ne l'est plus. Le conservatisme vigoureux en 1919, s'est usé. Il a limité le chaos, et rendu à l'Europe entière un service que mesurera l'avenir. Il a fait borne, c'est tout ce qu'il a su faire, et le foisonnement des problèmes le déborde aujourd'hui. Si l'esprit révolutionnaire décline, il décline aussi ; les deux mouvements s'affaissent ensemble et, tout en s'affaissant, ils continuent une lutte énervée dont rien n'a changé que l'aspect. En 1919, une force fougueuse assaillait une force hautaine ; ces deux forces, la fatigue les a rendues molles. Prenons garde ; la mollesse est très pernicieuse, les forces molles distillent des venins perfides.

* * *

L'esprit public s'affaisse. Est-ce une caractéristique exclusivement française ? Je n'en crois rien. J'entends un correspondant anglais qui se plaint de l'*universal apathy* avec laquelle l'opinion accueille, accepte les événements dont le nombre l'écrase. C'est une langueur universelle, croissante. Qui étudierait l'histoire de cette langueur, de sa croissance, étudierait l'histoire même de notre esprit public. Depuis la guerre, depuis trois ans, la période est assez longue, on aperçoit sa forme et son achèvement.

En 1919, les jeunes hommes rentrent dans la vie civile. Beaucoup d'entre eux reviennent des armées avec un sincère désir de servir leur pays dans la paix comme dans la guerre, de réformer la République. Ces jeunes hommes, baptisons-les : ce sont nos *reconstructeurs*. L'heure est propice pour les connaître, car leur effort est terminé. Je ne dis pas qu'il doive demeurer sans traces, sans effets. Ce qui est sûr, c'est qu'un chapitre est clos.

Leur mouvement a eu ses groupes et ses chefs. La *Démocratie Nouvelle,* fondée par Lysis, l'*Association Nationale pour l'organisation de la Démocratie,* fondée par Probus, *Les Compagnons de l'Université* eurent leur jour d'influence. Leur marque et leur défaut furent l'ampleur des programmes. Nos « Reconstructeurs » voulaient refaire l'administration centrale, locale, les services publics et l'Université ; ils voulaient réviser la constitution, la réformer sur le mo-

dèle américain... Tout cela était rapide. Leurs déclarations accompagnaient avec assez d'éclat la résistance têtue que la France sut opposer aux agitations révolutionnaires pendant les mois difficiles qui commencèrent la paix. Mais ce n'était qu'un accompagnement. L'*Anod* fit entrer au Parlement, en novembre 1919, deux cents de ses candidats. Nul depuis ne s'en est aperçu. Les effets de la victoire électorale ont été nuls. La bataille avait été livrée dans les nues, le vrai travail était ailleurs.

* * *

Nos « Reconstructeurs » étaient habiles à résoudre des difficultés qui ne pressaient pas. Ils ignoraient les difficultés réelles, les difficultés innombrables, si souvent misérables, qui nous pressent. Ces difficultés, diplomatiques, financières, et les financières sont inextricablement mêlées aux diplomatiques par le traité de Versailles, nous débordent par leur immensité et leur détail. La presse ne les éclaircit pas. Elle a gardé des habitudes de guerre, elle procède par affirmations massives, sentimentales. La guerre, d'ailleurs, a-t-elle pris fin ? Cet état imprécis où nous nous fatiguons aujourd'hui, est-ce la guerre, est-ce la paix ? Nous ne saurions dire ; et notre presse elle-même hésite. Cette hésitation nuit gravement à ceux qu'elle informe chaque jour, aux humbles héros de l'opinion publique. Elle les ahurit et les lasse. Il n'en est pas de signe plus net que l'inaptitude où nous sommes à saisir notre problème financier. Le rapporteur de notre budget vient de nous prévenir que nous devrions payer, dans trois ou quatre ans, trente millions d'impôts par an. C'était l'évidence, et nous avons été surpris. Comment les paierons-nous ? On ne le sait pas et il ne semble pas que personne ait hâte de poser la question.

J'ai insisté sur la question financière ; c'est la plus urgente. Mais les autres sont analogues. Toutes les questions sont viciées par le simplisme des formules, par la crainte aussi des dures perspectives qu'on découvrirait en les tirant au clair. Où trouver aujourd'hui, je ne dis pas dans quel journal, mais dans quelle revue savante, dans quel livre, un

exposé de nos problèmes qu'on puisse lire sans méfiance ? L'Etat, en tous pays, a mobilisé les hommes de science pour l'informer, le fournir d'arguments, et les hommes de science en restent infectés. Les écrivains ne savent plus qu'exhorter ou plaider. Le public se lasse d'être ainsi régenté ; il cesse d'être attentif à des phrases calculées pour lui déguiser les faits, pour lui masquer le jeu des forces secrètes. Malfaisantes, bienfaisantes, ces forces ? Prévoyances de l'Etat, ingérences coupables ? Nul ne peut savoir puisqu'elles sont secrètes. Malfaisantes les unes, sans doute, bienfaisantes les autres. Mais le secret couvre tout et décourage de chercher.

* * *

Si l'esprit public ne faisait que manifester son scepticisme vis-à-vis de la presse, s'il ne faisait qu'opposer une prudente réserve aux excitations qu'on lui prodigue, ce serait bien. Ainsi firent nos soldats dans leurs tranchées, et ils furent, à cet égard, des maîtres et des sages. Pendant quatre ans et chaque jour, ils virent leur existence travestie, sous leurs yeux mêmes, par les journaux. Leur inévitable misère, ils ne demandaient pas qu'on la raconte ; eux-mêmes ne la racontaient pas. Ils demandaient seulement qu'on la respecte, ils détestaient la mascarade, les mensonges, et la presse, abondante en mensonges, leur inspirait une sévère estime. Quiconque eût répété dans la tranchée un pronostic, une appréciation lue dans un journal, eût été l'objet de justes sarcasmes. Ces hommes étaient dans la bonne voie. Ils étaient avertis, mais ils n'étaient pas affaissés. Ils méprisaient l'imprimé, mais ils écoutaient les ordres ; sans discuter le cataclysme, ils combattaient puisqu'il fallait combattre.

Aujourd'hui ce n'est pas tout à fait le même phénomène ; il y a quelque affaissement. Les problèmes lassent, et on souhaite qu'ils soient résolus pour n'en plus entendre parler.

Quand le Conseil Suprême, en août dernier, renonçant à résoudre la question silésienne, en remit l'arbitrage à la Société des nations, la décision parut grave aux premiers

renseignés, elle causa une vive émotion. Mais il fut sensible, dès le lendemain matin, que l'opinion publique ne s'émouvait pas. Elle comprenait seulement qu'un arbitre étant désigné, une solution allait être atteinte ; une solution, c'est-à-dire un soulagement, un repos.

Quand le délégué espagnol se fut récusé pour l'examen et le rapport de cette même question, il y eut un mouvement d'inquiétude. La Société des nations, comme le Conseil Suprême allait-elle faire carence ? Quand le Japonais prit sur lui de remplir la tâche que l'Espagnol avait laissée, l'opinion se trouva de nouveau soulagée. Bien peu, je crois, sentirent d'abord qu'un tel événement était le signe d'un abaissement inouï de l'Europe. Depuis lors, nous avons lu le discours de ce Japonais. Il a été discret, nous l'avons apprécié, mais la discrétion n'est enfin qu'une vertu de politesse ; elle dissimule la gravité du fait, elle ne la diminue pas. Combien l'Amérique doit se féliciter de n'être pas entrée dans cette société ! Sa jeune fierté l'a mise en défense. Mais la vieille Europe n'a rien qui la défende. Elle accepte le conseil des Jaunes. Telle est la qualité de l'esprit public, telle est plutôt la lassitude qui nous remplace ce que jadis on appelait ainsi [1].

Dès lors, les passions étant sans force et les principes oubliés, les praticiens ont libre jeu. L'Angleterre a le sien ; c'est Lloyd George. L'Italie a le sien : Giolitti. Nous avons le nôtre : Briand. Briand a une grande qualité : il ne craint jamais le pouvoir, il l'aime, et il ne manque pas, je crois, d'un certain amour, d'un certain instinct pour les choses de l'Etat. Briand a une autre qualité, si l'on peut dire, d'un tout autre ordre : il sait assez bien la bassesse, elle ne lui répugne pas. Il est ainsi paré pour le haut, pour le bas des besognes. C'est un grand parlementaire. Nos parlementaires le connaissent comme un des leurs, et le soutiennent. Loucheur est à ses côtés un homme de même race. Il s'éta-

[1] Nous ne partageons pas l'avis de notre collaborateur. Pourquoi le concours des Jaunes, qui fut le bienvenu pendant la guerre, deviendrait-il « indésirable » pour établir la paix qu'ils ont contribué à gagner ? Et pourquoi féliciter les Etats-Unis de se tenir à l'écart de l'organisation internationale puisque leur abstention et leur hostilité précipitent toujours davantage cet « abaissement » de l'Europe que déplore M. Halévy ? Entre le Japonais qui aide et l'Américain qui empêche, pourquoi l'Européen devrait-il préférer celui-ci ? (N. D. L. R.)

blit, il accroît sans bruit son influence. Grand financier, il contrôle, me dit-on, dix-neuf journaux. Faites la part du conte de fée, et retirez-en cinq ou six. Il veut, dit-on, lier les intérêts de l'industrie allemande et de la française, il a commencé l'alliance en négociant avec Rathenau... que veut-il au juste ? On ne sait trop, mais on souhaite qu'il aboutisse. Puissent les Briand, les Loucheur, nous pister avec les moindres dommages.

* * *

Je considère un chef éminent de la pensée, du sentiment français, Maurice Barrès, et je le vois qui se retire un peu, qui met entre la vie publique et lui quelque distance. Cet esprit hautain, dédaigneux et secret, s'était *mobilisé* avec courage. Or, voici qu'il se *démobilise.* Il rouvre ses livres favoris, confessions ou poèmes, et chaque mois il donne à la *Revue Hebdomadaire* un essai, un conte, une méditation. Tantôt c'est à Saint-Sulpice qu'il nous mène, devant une fresque de Delacroix, tantôt c'est au château des Mirabeau, son habitation et son bien en Provence. Il aime cette résidence. Romantique héritier d'une race terrienne, acharnée aux grandes entreprises, aujourd'hui, c'est là, semble-t-il, ce n'est plus en Lorraine, qu'il se plaît à attacher ses rêves. Maurice Barrès a toujours été un maître dans l'art de trouver, à chaque instant de sa vie, à chaque période de notre histoire, la plus juste attitude. Se trompe-t-il en rappelant ceux qui l'écoutent aux méditations solitaires, au conseil des Maîtres ? Là, sans doute, hors la bagarre, est aujourd'hui la vraie société, la vraie force, et pour servir, même, le vrai lien.

Sa retraite d'ailleurs ne signifie nullement qu'il se désintéresse ; il l'interrompt quand il le juge utile, et maintient sa ligne. Il affirme toujours la nécessité de fixer sur le Rhin, non la frontière administrative de la France, mais sa frontière militaire. Dans le désordre universel, c'est là qu'est notre garde.

Un Maurras ne se retire pas d'une ligne ; il aime trop la guerre, mais, tout en combattant, il se cherche un refuge ;

après trente ans de lettres et de prose, il redevient poète ; il trouve dans le jeu des syllabes réglées la satisfaction du nombre que l'Europe a trahi ; il compose des chants ; il en donne des fragments :

Mon vers neuvième, toi seul me cadence
Les jeux de l'Etre et de l'Elément,
Ta mélodie à ce trouble immense,
Mesure l'ordre et le mouvement.

Encore est-ce un beau trait de notre culture, et un trait, je crois, d'elle seule, que les mêmes hommes soient chez nous les meilleurs journalistes et les plus grands poètes.

N'est-il pas enfin d'autres maîtres que ces deux-là que je viens de nommer ? Un maître nouveau, peut-être, aura surgi ? Un Barrès, un Maurras, ont derrière eux vingt, trente ans de travail, et leurs œuvres, leurs pensées, leurs personnes, sont toutes publiques. Or, la jeunesse est jalouse, parce qu'elle est passionnée. Elle aime des conseillers qui soient son bien non partagé, sa découverte et son secret. Elle veut pour éclairer son entrée dans la vie des formules qui soient neuves, vierges comme elle-même. Quand j'avais quelque quatorze ans, Barrès était un jeune homme de quelque vingt ans, réputé par son insolence dans les entours de l'Odéon, et célèbre entre vingt personnes par ce *culte du moi* qu'il avait inventé. Je fis passer un billet de sa main dans une vente d'autographes que notre professeur avait organisée, au profit d'une œuvre charitable. Le digne homme chargé de nous instruire ne cacha pas son étonnement : Barrès était un nom qu'il ne connaissait pas. Une pétarade d'enchères porta le billet à vingt francs, prix magnifique, et l'étonnement de notre maître à son comble. Il m'interroge : « Qui donc est ce M. Barrès ? — Hé ! répondis-je, Barrès, c'est Barrès », sans prendre la peine de lui expliquer des choses qu'il n'eût jamais comprises et qui d'ailleurs ne le concernaient pas. Barrès était notre richesse, notre secret, comme peu après fut Maurras, puis Péguy. Aux vraies maîtrises, l'ombre convient d'abord. Or quelle maîtrise, quelle pensée fière, audacieuse, s'exerce aujourd'hui, grandit dans l'ombre ? Je cherche, je ne trouve pas.

Voici Barbusse, qui a fondé le groupe « Clarté ». Barbusse dès qu'il s'agit de penser, est un débile, et ceux même qui l'ont un instant suivi le reconnaissent. Je sais encore de beaux conteurs ou essayistes, des âmes ardentes et solides. Je pourrais les nommer ; mais ceux-là sont trop jeunes, et c'est mal respecter la jeunesse que dire en hâte ses richesses. Et d'ailleurs je ne connais personne qui semble en passe d'acquérir cette qualité mystérieuse qui désigne le chef. La faute en revient au temps. Qu'est-ce donc, un chef, sinon celui qui désigne les buts, qui commence les mouvements ? Or, la confusion présente s'oppose à la pensée, s'oppose au mouvement. En de telles circonstances, un homme né pour commander se réserve, observe et se tait. C'est le cas d'un George Duhamel, d'un Romains, tous deux écrivains de grande valeur, et attentifs, semble-t-il, quoiqu'en dise leur parti, à maintenir une certaine distance entre leur pensée et les faits de leur temps. Ceux qui se jettent en avant sont des gesticulateurs sans portée.

Je rencontre dans l'*Opinion* quelques lignes d'un écrivain philosophe fort distingué, M. Gonzague Truc. M. Gonzague Truc a lu un petit livre de l'universitaire Belot, sur la *Conscience française et la guerre*. La France, déclare M. Belot « a besoin d'une éducation morale, c'est-à-dire d'une restauration des fondements spirituels de la nation. » M. Gonzague Truc n'y contredit pas, mais il fait observer à M. Belot : c'est la précisément que vous échouez, vous et votre temps. — Ces valeurs auxquelles on va faire appel pour l'œuvre future sont-elles les mêmes qui ont déjà donné leur mesure et nous paraissent si vieillies ? Entendrons-nous parler encore de démocratie, de vérité, de technique, de libre-pensée, sans qu'on nous veuille dire au juste ce que c'est ? Cherchera-t-on à couler un métal plus résistant dans ces antiques moules ? L'esprit s'ingéniera-t-il à se frayer dans l'inconnu quelque autre chemin ? Problèmes qui dépassent l'heure et qui sont toute l'heure ! Nous savons de quelles forces notre patrie, en ses jours de gloire, a été la résultante, et nous savons aussi que ces forces se sont dissoutes. Nous ne disposons, pour bâtir la France nouvelle, que de matériaux qui se dérobent sous la main. Le passé — le passé politique et moral — n'est plus ; l'avenir, tout

en nuages, n'assemble que des formes aux contours éphémères. Tout veut devenir, mais il ne sait quoi, et rien ne se tient. Ce n'est point avec des pensées ou des mœurs trop faciles qu'on résoudra une énigme qui, une fois encore met la vie en question... « Faisons des hommes ! », conclut avec optimisme M. l'inspecteur général Belot. Soit, mais que mettre dedans ?

* * *

Il m'arrive souvent de penser aux services que rendrait Charles Péguy. Il aurait quarante-sept ans ; il serait assez près de la jeunesse pour être écouté des jeunes, assez près de l'âge pour être entendu du public. Son instinct de chef était prodigieux. A chaque instant, il savait dire ce qui était pratique et vrai de dire. Il savait attaquer et il savait attendre. Il savait se tenir immobile. Il avait au commandement dans son âme profonde le sarcasme pour les approches, le mordant pour l'assaut, la méditation et le lyrisme pour l'attente. Il savait s'attacher pour entreprendre, se détacher pour renoncer. Il connaissait la vie comme seuls la connaissent les braconniers et les ascètes. Il avait l'instinct de la patrie et de ses réactions vitales. Il avait non moins fort l'instinct du peuple, des masses qui accomplissent avec leur chair, qui payent avec leur sang les tâches et les dettes de la patrie. Il savait l'amour et il savait la haine. Lui seul aurait eu la puissance d'exprimer la guerre, la résistance des hommes à cinq années d'écrasement. Il s'était fait un style, un instrument de pensée, égal à l'événement qu'il pressentait venir. Nulle catastrophe n'était trop lourde pour sa prose ; nulle amertume trop corrosive ; nulle épreuve trop déprimante. Peut-être il aurait eu la puissance de saisir, d'exprimer tout entière, comme l'avant-guerre et la guerre même, l'après-guerre ; notre abîme ne l'eût ni étonné, ni gêné, pour entreprendre et combattre, pour méditer, espérer et prier. Lui seul... Mais à quoi bon rêver sur une tombe ? C'est par delà qu'il faut aller. Et Péguy lui-même nous en a prévenus. Une voix, nul n'y supplée.

* * *

L'encombrement des problèmes, la pénurie des chefs, l'anémie des pensées : trois symptômes liés, et la vie intellectuelle diminue.

« Aux livres d'avant-guerre ou n'ayant pas subi l'influence de la guerre, il manquera une marque, écrivait Emile Clermont dans ses cahiers de tranchées, il manquera le sens de ce qui est vraiment important, essentiel, de ce qui est le vrai tragique... » Aux livres d'après la guerre, pensait-il, cette marque ne manquerait pas. Comme il se trompait ! La guerre a passé comme un vent brutal qui ne vivifie pas, qui brise, et les esprits débordés se sauvent par le dilettantisme ou la fantaisie. La fantaisie est sans doute la distraction la plus aimable. Mais toute fantaisie n'est pas heureuse, et la nôtre est souvent marquée par la tristesse et par la frénésie.

Je ne vous ai jamais parlé de nos jeunes dadaïstes. Je pense qu'il convenait de se taire sur eux, à moins qu'on ne les examine comme un cas pitoyable. Imaginez dans quel état peut être le cerveau d'un jeune intellectuel qui a eu ses études tronquées par la guerre, qui a passé trois, quatre, cinq ans, dans le vide et dans la brutalité. La guerre cesse, l'armée le lâche. Ce jeune intellectuel n'est qu'un agité sans culture. Il faudrait qu'il travaille, mais sait-il travailler ? La vie militaire n'exerce qu'à flâner et risquer. Il va donc flâner et risquer, ce jeune intellectuel ; risquer des théories absurdes comme lui-même, comme l'existence que la destinée lui façonne. Interrogez-le : peut-être il vous fera l'aveu de son triste penchant. J'ai cru reconnaître chez quelques-uns, et bien doués même, un goût sincère pour l'absurde. Freud qu'on comprend à peine, Einstein qu'on ne comprend pas, voilà les maîtres de cette jeunesse, de cette fraction de jeunesse. Elle acclame en eux les protagonistes de l'anarchie définitive, les vainqueurs de l'humanité classique : Freud détruit la Ψυχή, Einstein ruine la φύσις. Je ne vous ai pas davantage parlé des extravagances de nos

jeunes peintres ou musiciens. A quoi bon ? Le public n'est que trop attentif à leurs jeux. Une opinion fâcheuse s'accrédite que tout ce qui est à une certaine heure incompris et moqué sera dans un temps donné compréhensible et beau. Je voudrais savoir ce qui reste des Fénéon et des Baju de 1885. L'entreprenant Baju est mort à l'hôpital, Fénéon vit fort bien, marchand de tableaux et de livres. Renan interrogé à leur sujet répondait en huit mots : « Ce sont des enfants qui se sucent le pouce. » Nos dadaïstes, cubistes et bruiteurs s'occupent au même exercice, inoffensif pourvu qu'il n'entreprenne pas sur le temps des grandes personnes.

Le roman d'aventures est sans doute un autre effet de notre lassitude des réalités. Le public veut qu'on l'aide à oublier, qu'on l'amuse ; il trouve des amuseurs. Oserais-je poursuivre ma généralisation, la pousser si loin que la fantaisie d'un Giraudoux, l'extravagance, la singularité morales d'un Proust y soient comprises ? (Le chef-d'œuvre du roman d'aventures, n'est-ce pas *Suzanne et le Pacifique ?)* Ce ne serait pas impossible, je m'en abstiendrai pourtant. Un Giraudoux, un Proust sont des écrivains de trop haute qualité pour tomber sous le coup des généralisations de l'historien. Leur influence les lie à la foule ; mais cette influence, ils ne la subissent pas. Ils sont à part, et pour les considérer avec justesse, il faudrait changer d'ordre et déplacer les points de vue.

* * *

Ne se trouvent-ils pas quelques jeunes hommes assez fermes de vouloir et d'esprit pour considérer notre réalité ? Je ne dis pas pour entreprendre de ranimer et diriger l'esprit du public. Sa défaillance, son énervement, sont de ces maux que le temps seul peut guérir. Une bonne volonté prématurée n'y pourrait rien, elle lui ajouterait le poids d'une déception : nos *reconstructeurs* en ont donné la preuve. Il y a des temps où la pensée est gênée pour conclure; il y en a même beaucoup; mais il n'y en a pas où elle soit

impuissante à s'exercer. Qu'elle s'exerce, tel est notre vœu; qu'elle parle le langage paisible de la conversation studieuse et du laboratoire. Qu'elle connaisse, qu'elle décrive ; que son travail investigateur pénètre la réalité. Réalité abondante, assurément, et neuve ! Aussi surprenante, davantage peut-être, que ne fut pour un Français, un Européen de 1788, la réalité de 1799. Ne pouvons-nous oublier sa menace, la prendre dans nos analyses ? Un homme que la cinquantaine atteint bientôt ne peut ici qu'émettre un vœu. Les souvenirs ont en lui trop d'importance, trop de droits. Il ne peut guère s'adapter, peut-être ne le doit-il pas. Mais quand la quarantaine n'est pas encore atteinte, un homme appartient à son temps. Ne se trouvera-t-il pas, parmi nos jeunes hommes, des écrivains assez robustes pour écrire des œuvres qui ne soient ni des évasions fantaisistes, ni des extravagances morales, ni des répétitions de ce qu'on écrivait en 1913, les répliques du même poème, du même roman qui plaisaient alors ?

Ces jeunes hommes existent, un peu dispersés, gênés peut-être. Tandis que sévissent alentour les paradoxes et les psittacismes, ces réalistes d'un monde nouveau commencent à produire leurs œuvres. M. René Johannet est l'un d'eux. Il a écrit ,pendant la guerre même, un beau livre d'histoire moderne. N'est-il pas le seul qui ait su produire un beau livre pendant la guerre ? Son *Principe des nationalités* est un savant et sagace traité ; c'est l'histoire, c'est l'analyse, c'est la destruction d'une idole moderne. M. René Johannet avait commencé de publier, dans une revue catholique, *Les Lettres,* une suite d'études intitulées : *Au seuil du monde moderne.* Il y avait là, sur la Machine, la Finance, les Idées, des pages magistrales. Pourquoi M. René Johannet a-t-il laissé ce grand travail ? pourquoi diffère-t-il d'achever un livre dont nous avons besoin ? La chronique, plaie de nos jours, l'a séduit. Il connait comme peu la connaissent, l'anarchie européenne. Il la raconte, quinzaine par quinzaine, dans la *Revue Universelle ;* en d'autres feuilles il la commente ; et l'étude, l'article même, prennent et dévorent un temps qu'il doit au livre. Que de pertes nous faisons ainsi ! Je souhaite et j'ai confiance que celle-ci sera, par les soins de M. René Johannet même, réparée.

J'ai là, sur ma table, d'Alexandre Arnoux, *L'indice 33, La Nuit de Saint-Barnabé ;* de François Mauriac, *Presciences ;* d'André Thérive, *L'Expatrié.* La sombre aventure où le génie de la machine entraîne, enchaîne l'énergie toujours vigilante de l'homme, nul ne l'a devinée mieux que ce beau conteur, Alexandre Arnoux ; l'étrange contraste que suscite dans notre réalité même la croyance jamais détruite, nul ne le perçoit mieux que François Mauriac ; André Thérive... lisez le livre de ce sagace esprit. La Suisse en est le lieu, la Suisse de 1916 à 1917, et il a pour héros ces cosmopolites incommodes, ces mécontents obstinés qui s'y réfugient, qui entreprennent de sauver quelque indépendance de pensée dans un monde d'oû elle est exclue. Pauvres êtres ! Leurs âmes qui se prétendent libres ne sont enfin que des âmes défaites. Ce récit tout d'analyse, écrit en une langue qui cherche l'exactitude, non la gràce, mérite la plus sérieuse attention.

Je crois bien qu'en commençant d'écrire mon dessein était de parler d'Alexandre Arnoux, de François Mauriac, d'André Thérive ; j'ai si mal réglé mon allure que j'ai couvert tout mon espace avant d'arriver au seuil.

Post-Scriptum pour Vernon Lee. — Votre lettre, chère mademoiselle, que la *Revue de Genève* a publiée sur ma demande expresse[1], me rappelle nos discussions anciennes. Comme elles étaient vives, vous souvenez-vous ? Et longues, et inutiles, ne le pensez-vous pas ? Vous me disiez, si j'ai bonne mémoire, entre autres choses, que l'Allemagne était trop pauvre pour faire la guerre, qu'après trois mois elle serait à bout de vivres ; un économiste allemand vous l'avait affirmé ; heureusement, j'ai douté ! Nos informations aujourd'hui sont-elles moins courtes, moins passionnées qu'elles n'étaient alors ? Aurions-nous profit à les échanger ? Vous me disiez encore que la France, ayant cédé l'Alsace par traité en 1871, était tenue d'honneur au renoncement; qu'un traité signé était chose sacrée, charte fondamentale hors laquelle tout avenir sombre. Je regimbais bien fort ! Mais je vais vous faire plaisir ; après dix années, je me

[1] Voir notre numéro d'août.

rends à vos raisons ; oui, je l'avoue, un traité est chose sacrée, charte fondamentale, et la signature engage d'honneur le vaincu ; elle l'engage non seulement à l'exécution matérielle de ses clauses, cela je l'ai toujours pensé, nul n'en discutait autrefois ; mais plus avant encore, elle engage au consentement, au renoncement intime. Je vous le concède aujourd'hui. Or il me vient un doute. Mon adhésion, qu'en ferez-vous, comment la prendrez-vous ? Le traité de Versailles, vous l'appelez, non pas une paix, mais *cette* paix ; ce pronom souligné ne me dit rien qui vaille. A votre jugement, le traité de Francfort, signé par nous, valable contre nous, était chose sacrée ; mais je crains que le traité de Versailles, signé par l'Allemagne, valable en notre faveur, ne soit chose négligeable, et la France bien insolente quand elle en rappelle les termes. Avouons ensemble, mademoiselle, voulez-vous ? que l'esprit de l'homme est un outil chétif, ployable en tous sens, et vraiment pitoyable.

J'applaudis ce passage de votre lettre où vous en appelez à ceux que la guerre a rendu *plus sages, plus tristes, plus humbles.* J'aime ces épithètes, je les trouve si bien choisies ! Sagesse, humilité, tristesse, oui, voilà les qualités qui seraient aujourd'hui précieuses entre toutes. Cherchons ensemble qui les possède. Ce rare, ce grand esprit (un seul me suffirait) que la guerre a amélioré, adouci, instruit, ce juste enfin, je l'appelle moi-même ; je lui rends, comme le voulait notre cher Montaigne, *je lui rends par avance mes armes vaincues ;* je le veux pour le maître, l'arbitre de mon âme ; je lui confie les destinées de l'Europe, mais le connaissez-vous ? Je ne le connais pas. J'essaie ; j'éprouve sur moi-même les termes de votre appel, et je ne me sens, je le confesse, ni plus sage que je n'étais avant la guerre, ni plus humble ; peut-être un peu plus triste — et encore ! Rien n'a changé : c'est grave. Pareilles sont les idées, pareils les sentiments ; et pareille, toute pareille, la respectueuse amitié que depuis si longtemps je sens pour vous, et dont je vous renouvelle ici l'assurance.

DANIEL HALÉVY.

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

LE SECOURS INTERNATIONAL A LA RUSSIE

Un désastre sans précédent frappe la Russie, dans un moment de son histoire qui est aussi sans précédent. Plusieurs milliers d'hommes, femmes, enfants et vieillards vont mourir de faim, si le secours — le seul secours possible est celui de l'étranger — tarde à venir. Et encore cette aide pourra-t-elle être utilisée, arrivera-t-elle à temps ? Enfin, il est incontestable que, même si la population des régions éprouvées était soulagée aujourd'hui, des souffrances analogues — ou pires — se répèteront l'année prochaine et, ensuite, pendant une série d'années, jusqu'à ce que la Russie échappe au régime politique et social, qui a provoqué sa ruine économique.

Voici d'abord quelques chiffres, qui feront comprendre l'étendue du désastre et la nécessité urgente d'une aide étrangère. Il manque à la population affamée pour sa consommation et pour l'ensemencement des terres, environ 318 millions de pouds de blé (un poud équivaut à 16 kilogr. 38). Si l'on ajoute les 245 millions nécessaires au pouvoir soviétique pour nourrir la population urbaine et une centaine de millions pour l'armée rouge, les groupements privilégiés, les ouvriers, etc., on arrive au chiffre

imposant de 675 millions de pouds. Pour couvrir cette exigence, le pouvoir soviétique ne dispose que de 475 millions tout au plus. En réalité il ne dispose même pas d'autant, puisque les deux sources où il espère puiser, l'impôt alimentaire et les échanges de blé contre des marchandises (soit, respectivement, 270 millions et 225 millions) sont loin d'être assurées. Donc, il lui faut importer du dehors tout au moins 200 millions de pouds. Ce chiffre est beaucoup plus près de la vérité que celui de 60 millions, donné aux Américains par M. Litvinov et aux Anglais par M. Tchitchérine.

Il est évident qu'un simple appel à la philanthropie ne peut suffire pour se procurer la quantité de blé nécessaire. Certes, les autorités bolchévistes s'adressent, en premier lieu, au « prolétariat » du monde entier. La doctrine officielle est que le prolétariat seul peut porter secours à la Russie communiste, et que tout ce que les gouvernements « capitalistes et impérialistes » pourraient faire leur sera arraché sous la pression des classes ouvrières. Mais ceci est une version pour la galerie. Elle est mise en circulation surtout pour faire servir la famine à la propagande mondiale. Les hommes sérieux ont une autre méthode. Même avant que la grande famine ait attiré l'attention compatissante du monde civilisé sur la Russie, on traitait, en sourdine, la question d'un emprunt international. A ce moment la politique de M. Krassine était au pinacle. Il s'agissait d'obtenir un nouveau répit pour M. Lénine. Les conséquences désastreuses du régime communiste sont devenues si évidentes que la voix de la raison s'est fait entendre, et qu'une ère nouvelle de concessions au « capitalisme » a été proclamée officiellement. La reconstruction économique de la Russie ne pouvait manquer d'intéresser tout le monde. L'emprunt, consenti au gouvernement bolchéviste mais employé à cette reconstruction, semblait nécessaire, non seulement aux bolchévistes, mais à la Russie elle-même : quel que soit le gouvernement futur de la Russie, il ne pourrait désavouer cet emprunt, qui du reste aurait frayé le chemin à son avènement. Enfin, pour ces motifs ou pour d'autres, la question d'un emprunt fut discutée à Londres et peut-être ailleurs. C'est alors

qu'un motif plus urgent encore que celui de la reconstruction économique russe s'imposa tout à coup : sur une étendue considérable du territoire, jusqu'à cinquante millions de personnes étaient vouées à la famine et à la mort, si un ravitaillement international n'était pas organisé sur une large échelle, et tout de suite.

Le premier mouvement du gouvernement bolchéviste fut de nier la grandeur du péril. La presse bolchéviste à l'étranger se taisait ou déclarait que les nouvelles de Russie étaient exagérées, inventées par les ennemis. Mais bientôt cette première attitude dut être abandonnée. Les journaux inspirés par les Soviets eux-mêmes apportèrent de Russie des tableaux émouvants, dus à des témoins oculaires. C'était l'exode de tout un peuple, le commencement d'une migration de barbares. J'en donne ici quelques exemples :

« Sur une étendue de 1500 lieues, le long de la voie ferrée de la Volga, vers le sud, s'effectue un déplacement formidable de centaines de milliers de vieillards, de femmes et d'enfants, voire d'hommes valides. Ils ne demandent même pas de pain, ils supplient qu'on leur donne à manger ne fût-ce qu'une toute petite croûte moisie. »

... « Saratov, ville jadis florissante, centre intellectuel important, n'est plus maintenant qu'un campement de gens affamés, exténués, mourants. »

...« La plupart des villages sont déserts, les habitants les ayant quittés. Les chaumières, les ustensiles de ménage, le bétail sont vendus à vil prix. Les gens ont fui, n'importe où, devant la famine. »

... « Dans certains villages presque tous les habitants restent couchés, gonflés par la faim, sans avoir seulement la force de se lever. »

... « Ceux qui ont gardé quelque énergie, pris de désespoir, fuient dans les prés, arrachent ce qu'il reste d'herbe et s'en nourrissent. »

... « Tous les chemins sont envahis par les foules de gens fuyant en désordre... »

A mesure que ces foules affamées, n'ayant rien à perdre, portées à la dernière limite du désespoir, s'approchèrent des villes du centre, de Moscou elle-même, les

bolchévistes prirent peur. Ils voyaient déjà leur pouvoir chanceler, les soldats rouges renoncer à tirer contre les paysans, leurs dépôts de vivres voués au pillage, la vengeance du peuple s'approcher, peut-être... En toute hâte ils prirent quelques mesures, préparèrent la défense des villes, et les principaux meneurs cherchèrent à fuir à l'étranger.

A ce moment, le 22 juin, eut lieu la séance plénière de la Société Agronomique de Moscou, jadis citadelle de l'opposition publique contre l'oppression de l'autocratie. Fidèle à ses traditions la Société Agronomique lança un appel au secours. D'accord avec la Conférence panrusse d'agronomes, elle élut une délégation chargée de porter à la connaissance du gouvernement bolchéviste la terrible situation des populations de la Volga et des autres régions frappées par la famine.

On peut mesurer la faiblesse du gouvernement bolchéviste et sa terreur devant la marée populaire qui menaçait de l'engloutir au grand empressement qu'il mit à accepter la main tendue par des hommes éminents non-communistes, qui jusqu'à présent n'avaient joué aucun rôle politique. M. Kishkine et M. Prokopovitch, deux membres du cabinet Kerensky, qui avaient été emmenés du Palais d'Hiver, après la prise par les bolchévistes, le 7 novembre 1927, à la forteresse Pierre et Paul, étaient à la tête du groupe. Le 23 juillet 1921, un décret parut, ordonnant la création d'un Comité panrusse de secours aux affamés. Le Comité reçut pleins pouvoirs pour se mettre en rapports directs d'un côté avec la population éprouvée, et l'autre, avec l'étranger. Par ces comités locaux, le Comité central pouvait se servir des institutions et autorités régionales qui devaient lui prêter leur concours et lui obéir. Pour se procurer le secours de l'étranger, le Comité de Moscou pensait y constituer des délégués et y envoyer des missions. Le gouvernement chargea ses représentants à l'étranger de tâter le terrain, pour préparer le succès de ces missions, et, chemin faisant, fortifier la position de ses propres agents.

A Moscou le Comité se préparait à l'action. Lors de sa première réunion, M. Kishkine soulignait que c'était « pour la première fois, en effet, depuis quatre ans, que les

représentants du pouvoir se rencontraient avec les représentants de milieux étrangers au gouvernement, afin d'entreprendre, d'un commun accord, une œuvre sociale et nationale ». Il précisait l'importance de cette œuvre et le but que le Comité allait poursuivre, en récapitulant les causes principales qui ont amené la catastrophe. « Cette famine, disait-il, est aggravée par la crise profonde de toute la vie économique du pays. La ruine presque totale de l'industrie, la baisse considérable du travail, la diminution sensible de la superficie ensemensée, l'épuisement des réserves autrefois accumulées, la désorganisation des transports, la dépréciation du rouble, — tous ces maux aggravés par le désastre de la mauvaise récolte — ont créé une situation vraiment catastrophique. Il faut les mesures les plus décisives, les plus complètes, pour engager une lutte où toutes les classes de la population devront être invitées à participer, car toutes se trouvent sous le coup du même danger et beaucoup sont menacées de mort. »

D'après ces paroles, le rôle du Comité, si on le laissait agir, devait devenir beaucoup plus important pour le pays — et pour les bolchévistes eux-mêmes — que de simplement apporter un secours matériel aux régions affamées. En protégeant les bolchévistes contre le courroux populaire, le Comité leur facilitait une entente avec le capital international. C'est surtout ce dernier point que les bolchévistes eurent en vue, en préparant le voyage de la mission du Comité à l'étranger. Mais c'est tout d'abord le premier rôle, celui d'intermédiaire entre le peuple et le gouvernement, que le Comité fut appelé à jouer et qui a fini par le perdre. Pour servir de rempart au pouvoir central, impuissant dans la province, le Comité devait lui-même acquérir l'autorité nécessaire, en attirant à lui les éléments non-communistes, très nombreux et très influents en province, mais laissés sans organisation. Mais, en ralliant tout le monde, il devenait dangereux pour le pouvoir. C'est pourquoi après l'avoir créé lors de la panique, les bolchévistes devinrent jaloux de son influence dès que celle-ci se fit sentir.

Restait l'autre motif : approcher, grâce au Comité, le capital étranger, étendre et fortifier la représentation diplo-

matique bolchéviste. Mais ce motif devint caduc dès que les Soviets constatèrent que les gouvernements étrangers étaient prêts à entrer en négociations directes avec eux.

Les pourparlers avec le représentant de M. Hoover, à Riga, amenèrent les bolchévistes à cette conclusion, qui n'était pas, certainement, prévue par notre grand ami américain. Comme c'était le premier pas sur le chemin d'une entente avec l'étranger, resté jusque-là récalcitrant, les bolchévistes ne marchandèrent pas les concessions. M. Hoover reçut toutes les assurances qu'il réclamait. L'attitude traditionnelle de l'Amérique envers la Russie facilita certainement l'accord. Ennemis implacables du bolchévisme, les Etats-Unis ont toujours su tirer la ligne de démarcation entre le pouvoir soviétique et le peuple russe lui-même. En s'adressant par-dessus la tête de tous les gouvernements temporaires à ce peuple, ils ont réussi à échapper — ou à peu près — à tous les reproches d'intervention étrangère que notre population a régulièrement adressés aux autres Etats. Leurs expériences, toujours heureuses et purement humanitaires, leur volonté de secourir encore cette fois les enfants affamés de Russie, expliquent pourquoi ils ont préféré agir seuls, et aussi pourquoi ils ne sont pas suspects à la démagogie russe.

Le jeu reprit avec M. Nansen. Ce n'était plus un neutre. C'était l'ami. D'autre part, c'était un adversaire déclaré du pouvoir soviétique, M. Noulens, qu'on mettait à la tête de l'organisation officielle de secours international. Un duel allait s'engager, aux conséquences dramatiques. A peine la Conférence de Genève, le 15 août, l'eût-elle nommé haut-commissaire de l'action internationale de secours en Russie, M. Nansen partit pour Moscou, et une dizaine de jours après (le 27 août) conclut un accord avec le gouvernement soviétique quant à l'expédition et la distribution des approvisionnements envoyés par les sociétés de bienfaisance, qu'il représentait. Comme les secours qu'on pouvait espérer par cette voie seraient évidemment insuffisants, M. Nansen s'engagea « à solliciter, dès maintenant, en son nom, des gouvernements d'Europe, un crédit de £ 10,000,000 pour la Russie. — somme insuffisante pour résoudre le problème, mais qui

permettrait de prendre des mesures immédiates pour soulager la détresse présente ». De retour à Genève, M. Nansen commença sa croisade par un discours très animé à l'assemblée de la Société des nations, suivi d'autres discours, de négociations et d'interviews.

Il se heurta, dès ses premiers pas, à la méfiance générale. On ne pouvait croire qu'en si peu de temps, sans avoir vu personne à Moscou, excepté quelques fonctionnaires bolchévistes, il eût pu juger des meilleurs moyens de mettre à exécution sa tâche extrêmement difficile et délicate. Il avait beau démontrer à tout le monde que l'accord, qu'il gardait dans sa poche était excellent, celui de M. Hoover était là pour servir de comparaison. Et quand le texte de l'accord de M. Nansen fut enfin publié, on n'y trouva qu'une seule mesure de précaution contre les abus des bolchévistes : la présence d'un représentant du Dr Nansen au siège central du « Comité Exécutif », dont l'autre membre sera « un représentant du gouvernement russe ». Le personnel choisi par M. Nansen, « sous réserve de l'approbation du gouvernement des Soviets » obéira à ce « Comité Exécutif ».

L'opinion générale était que cette forme de contrôle était insuffisante. Loin de donner à l'organisation de M. Nansen l'indépendance que possédait celle de M. Hoover, elle la liait au contraire au système de l'administration soviétique. Mais ce qui parut surtout prématuré, ce fut la demande de crédits dont le Dr Nansen s'est chargé.

La question des crédits aux Soviets implique, en effet, toute une série de questions de première importance : le degré de reconnaissance à donner aux Soviets, les garanties pour le paiement des dettes antérieures de l'ancien empire, la reconstruction de la vie économique, etc.

Ce sont les questions mêmes dont la commission, élue par le Conseil suprême, s'est déjà chargée de poser, et qu'elle veut aborder en chargeant une commission d'enquête spéciale de les étudier sur place. Voilà à quoi ni les bolchévistes, ni M. Nansen ne s'attendaient.

Après avoir conclu des accords avec M. Hoover et M. Nansen, les bolchévistes décidèrent de se défaire du Comité non-communiste de Moscou. Ils n'en avaient plus

besoin, et le risque qu'ils couraient en tolérant, à leurs côtés, un pouvoir moral indépendant, devenait, de jour en jour, plus clair. Dans l'état de choses actuel, ils ne peuvent subsister que par la persécution et la terreur. La Russie soviétique s'approche de Thermidor. Tous les Fouquier-Tinville russes, les Dzerginsky et les Menginsky lui conseillèrent de sévir. Le Comité fut dissous, les membres arrêtés et le Tribunal révolutionnaire d'inquisition, la fameuse Tché-Ka a tout fait pour les transformer en « suspects ». Ils expient leur faute d'avoir pensé qu'on pouvait, au moins en cas de désastre national, collaborer avec les bolchévistes. Pour effrayer les imaginations, un autre procès fut instruit à Petrograd, et 61 personnes fusillées, parmi lesquelles un professeur de droit éminent, un poète de renom, un sculpteur connu des expositions de Paris, et plusieurs autres qui n'avaient absolument rien à faire avec une conspiration quelconque. L'équilibre fut ainsi rétabli. Et le pouvoir soviétique passa à l'offensive contre l'Europe « impérialiste et capitaliste » qui, sous prétexte de soulager la population affamée, ourdit les conspirations et épie les côtés faibles du régime soviétique. C'est la thèse même qu'opposèrent les Soviets à la demande de la commission interalliée, présidée par M. Noulens, de lui garantir l'inviolabilité de sa mission d'enquête. M. Litvinof, qui signa la réponse, ajouta au défi diplomatique une insulte personnelle à l'égard de M. Noulens.

Je ne sais pas si, au cas où la commission d'enquête aurait reçu la permission de pénétrer en Russie, l'Europe se serait décidée à donner les crédits nécessaires pour sauver les millions d'affamés. Mais, après la réponse des Soviets, il est clair qu'on refusera ces crédits et surtout qu'on ne les donnera pas à M. Nansen. La séance du 27 septembre de la sous-commission de la Société des nations a pleinement confirmé ces prévisions. Malheureusement, le refus britannique, au lieu de mentionner la conduite des bolchévistes, se justifia par l'impossibilité d'accorder des crédits pour la lutte contre la famine « *étant donnée la difficile situation économique actuelle* ». M. Nansen avait donc raison de dire que le monde éprouve « l'impression que personne n'a l'intention réelle de porter secours à la

Russie ». C'est aussi l'impression produite sur beaucoup de Russes, — et elle est déplorable.

Il existe, certes, des raisons sérieuses qui expliquent cette attitude de froideur et presque d'indifférence en face de la calamité sans exemple qui a frappé presque la moitié de la population de la Russie. Tout le monde comprend que, même si on dépense des sommes énormes pour combattre le désastre, et si l'on arrive à les employer selon leur destination réelle, ce ne sera qu'un palliatif de courte durée, qui ne peut empêcher la répétition du même désastre — dans de plus grandes proportions, peut-être, — durant les années à venir. Les bolchévistes ont beau plaider l'inclémence du ciel et l'insuffisance de la pluie (pas plus de 2,75 pouces d'octobre à juillet 1920-21) pour expliquer la disette comme un phénomène imprévu. En réalité, l'imminence du sinistre a été depuis longtemps prédite par les économistes, comme une conséquence inévitable de l'épuisement des réserves. En effet, par la faute de l'administration bolchéviste, les conditions générales de la production agricole en Russie sont déplorables. La quantité du bétail a considérablement diminué. Les engrais, les machines, les outils sont devenus de plus en plus rares. Certes, cela est dû en partie à l'état général d'après-guerre. Mais c'est seulement sous le régime « communiste » que ces phénomènes ont pu prendre l'extension qui, d'une disette périodique, a fait une calamité sans précédent dans les annales du monde. Ce régime, qui réquisitionne avec violence tout ce que le paysan obtient de son champ, sans pouvoir rien lui donner en échange, détruit le désir du travail agricole. Les paysans restreignirent leurs cultures, se bornant à ne produire que pour leurs propres besoins. C'est ainsi que, déjà l'année passée (1920), au lieu d'une récolte normale de 4,200 millions de pouds, il n'y en avait que 2,100 millions (1,200 millions de pouds de moins par suite de la réduction des ensemencements, et 900 millions de moins par suite de la mauvaise récolte). Pour l'année 1921, les statisticiens des Soviets eux-mêmes évaluent la récolte à 1,938 millions de pouds. Si on déduit les 420 millions nécessaires pour les semences, il ne reste que 1,518 millions

de pouds, ou, en moyenne, 12 pouds par habitant dans toute la Russie, « ce qui est presque une norme de famine », 15 pouds étant considérés comme quantité suffisante pour nourrir un homme pendant un an. Mais, dans les régions affamées, ce chiffre de 12 pouds baisse jusqu'à zéro. Et les moyens de transporter les excédents, même s'il y en avait, jusqu'à ces régions, manquent presque entièrement, à cause de l'anarchie qui règne partout en Russie. Tant que ce désordre durera, il ne pourra y avoir le moindre espoir d'apporter à la Russie un secours utile, et de prévenir le retour du sinistre.

S'ensuit-il, comme M. Spalaïkovitch vient de l'affirmer devant l'assemblée de la Société des nations, que pas un sou ne doit être donné pour secourir des affamés, et que tous les efforts doivent tendre seulement à en finir avec le régime bolchéviste ? Toute la Russie lutte contre ce régime, et à l'intérieur de notre pays la lutte n'a jamais cessé. Mais l'intervention de nos anciens alliés dans cette lutte, loin d'avoir précipité le dénoument, l'a éloigné de beaucoup, a fini par diviser l'émigration en deux camps et a suscité l'opposition de la Russie soviétique tout entier. Il n'y a donc pas lieu d'en parler. La libération de la Russie sera, évidemment, le résultat de l'action de forces intérieures. La famine contribue à accélérer cette action. Mais faut-il en attendre le résultat pour sauver ce peuple arrivé au bout de ses forces ? Ou bien, faut-il encourager sa volonté de vivre qui seule peut faire renaître sa volonté de lutter ?

Je ne dirai pas que tous les Russes sont d'accord là-dessus. Il y en a qui partagent l'opinion de M. Spalaïkovitch et qui même l'ont inspirée. Mais ce sont surtout les partisans des vieilles formes de la lutte, maintenant périmées, et des partisans décidés de l'intervention. Les éléments démocratiques de l'émigration russe partagent une opinion différente, qui a été formulée dès l'arrivée des premières nouvelles sur les proportions immenses de la famine, et qui depuis n'a pas varié. Le secours doit être porté immédiatement, sans attendre la chute imminente du régime bolchéviste. Mais ce sont les affamés mêmes et non la bureaucratie et l'armée bolchéviste, qui doivent être secourus. L'organisation du secours doit être telle qu'elle puisse apporter

une aide sans fortifier le pouvoir bolchéviste. De ce point de vue le contrôle est nécessaire et les formes du contrôle accordées à M. Hoover, suffisamment sûres. Au contraire l'accord de M. Nansen, nous le trouvons insuffisant. L'indifférence des organisations de secours en face du traitement infligé au Comité non-communiste russe a profondément ému l'émigration ; elle s'est mise à douter de l'efficacité des mesures de contrôle, appliquées par des étrangers seuls, qui, ignorant la langue et les mœurs du pays, seraient livrés à la bonne volonté des fonctionnaires des Soviets. Cependant, ce qui a peut-être le plus désillusionné les partisans du secours immédiat, fut le refus des crédits. Eux-mêmes ils ont insisté pour que les crédits ne soient pas donnés directement aux bolchévistes. Mais que les crédits ne soient pas donnés du tout et que le refus soit motivé par le manque d'argent chez les gouvernements ou par la priorité de garanties à donner pour le payement des dettes antérieures — voilà ce qu'on n'attendait de l'Europe civilisée. Sur ce point, les protestations indignées de M. Nansen sont justes. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que la Société des nations, eu égard à ces protestations, a mitigé un peu la décision négative qui dégageait sa responsabilité vu le refus des crédits. Néanmoins, elle reste purement négative. Nous n'espérons pas beaucoup que le Comité international qui se réunit à Bruxelles, le 6 octobre, change essentiellement d'avis. Nous ne voyons pas non plus quel sera son moyen de « dégager sa responsabilité ». Mais nous savons en tout cas que cette responsabilité envers l'humanité, la responsabilité qui est au-dessus des circonstances politiques de l'heure actuelle, existe. Nous savons aussi que la calamité russe, loin de s'éteindre avec les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards affamés qui meurent sur les bords de la Volga avec une soumission au destin et une passivité tout orientale, va augmenter et porter la contagion physique et morale au dehors des frontières de ce pays empesté. Je ne dis même pas que la place de Russie dans la civilisation est trop évidente pour qu'on puisse passer à l'ordre du jour sur ses souffrances et sur son abaissement. Mais, rien qu'au point de vue matériel, la Russie est une

partie trop essentielle de l'organisme mondial, pour qu'on admette sans autre son amputation. C'est pourquoi nous persistons à répéter, après le Département d'Etat des Etats-Unis : « Dans l'absence temporaire des pouvoirs constitués de l'Etat russe, levez-vous, peuples civilisés du monde entier, en gardiens fidèles des biens moraux et matériels, accumulés pendant les siècles par des générations sans nombre de la grande nation russe ».

Paul MILIOUKOV.

* * *

Nous avons soumis le cas à M. Nansen, et voici ce qu'il nous a répondu :

Et tout d'abord, il y a la Russie. Certains hommes d'Etat peuvent affecter de l'ignorer, mais elle existe, elle est un fait considérable dont l'Europe et peut-être le monde dépendent. Qu'elle soit soviétique ou non, la Russie pèse sur nos destinées ; si elle s'abîme dans le désastre effroyable qui la menace, si elle se transforme en désert, elle nous empoisonnera, et à la contagion de ses souffrances s'ajouteront pour nous de grands remords. Si elle se relève de l'abîme, si elle reprend un jour sa place légitime parmi les autres nations, nous pardonnera-t-elle notre indifférence à l'heure de son supplice ? Nous déplorons les désastres de la guerre, nous ferions tout pour éviter un nouveau conflit, — et nous accepterions avec tranquillité les ravages pires encore de la famine ? L'Europe cherche à reconstituer sa vie économique, elle ne peut faire abstraction de la Russie ; elle se dit chrétienne, elle ne peut accepter que vingt ou trente millions de ses frères périssent cet hiver. Qu'on se place au point de vue politique, ou humanitaire, ou commercial, on en arrive toujours à la même question : allons-nous nous croiser les bras ?

Cette Russie mystérieuse, qui semble retranchée depuis quatre ans de la communauté humaine, dont tout le monde parle pour la condamner ou l'absoudre, j'en viens, j'y étais il y a six semaines. Je ne raisonne pas sur le papier, je

parle de ce que j'ai vu. Sitôt la frontière passée, j'ai rencontré des évadés de la famine, hommes, femmes, enfants, fuyant devant le fléau. J'ai causé avec eux, j'entends encore leurs affreux récits. Certains venaient de Saratov, c'est-à-dire du centre même du désastre : là, les récoltes ont été anéanties, brûlées par la sécheresse sur une superficie de milliers de kilomètres carrés ; et mes interlocuteurs me disaient avoir mangé des feuilles d'arbres. Là, des centaines de malheureux meurent chaque jour : et quand on les autopsie, on trouve dans leur estomac de la terre et de l'herbe. D'autres réfugiés, qui arrivaient des régions voisines de la mer Noire, me disaient que là-bas les paysans avaient dévoré les semences de la récolte future : ainsi donc la faim des hommes condamnne la terre à être désormais stérile.

Que l'on songe à l'horreur de ces migrations paysannes : sur des étendues immenses, dans l'Oural, le Volga, le Caucase, les villages, les villes se vident ; des foules misérables, abandonnant leurs foyers, poussant devant eux des troupeaux qui mourront le long de la route, s'en vont droit devant elles, cheminent durant des mois, au hasard, à la recherche d'un secours, d'un réconfort, d'une fraternité insaisissables. La Géorgie, l'Arménie, sont infectées. Du nord au sud de ces territoires, ce qui reste de provisions par tête, y compris ce que le paysan doit donner aux animaux, n'atteint pas cinq pouds, soit moins de 80 kilos par an, soit moins d'une demi-livre par jour. Et il s'agit de blé en grains, non de farine. Il est une autre région, plus étendue, où l'on arrive à une livre par jour et par tête. Enfin une troisième région a été délimitée où l'on atteint moins d'une livre et demie.

On me répond qu'ailleurs, de Moscou à la frontière occidentale, par exemple, les conditions sont meilleures, et que c'est au gouvernement russe à utiliser ses ressources, à mieux répartir la production. Que la Russie fasse quelque chose, avant d'implorer la charité.

Je réplique que le gouvernement russe a commencé le travail. Malgré les conditions lamentables des transports, il s'est efforcé de faire venir dans les districts affamés des approvisionnements fournis par la Russie occidentale. Mais cela ne suffit pas. Pour combattre le fléau, au cours de

l'année qui vient, il faudrait environ quatre millions de tonnes de céréales. La Russie peut fournir environ deux millions de tonnes de seigle et de froment. Il en reste autant, donc, à importer. Comme le seigle vaut quinze livres sterling la tonne, cela représente une somme totale de trente millions de livres à débourser.

On trouver ces quantités considérables de céréales ? Je me bornerai à noter deux ou trois faits que j'ai déjà exposés dans mon discours du 30 septembre à la S. d. N. Au Canada, cette année, la moisson a été si belle qu'on pourrait en exporter trois fois plus qu'il ne serait nécessaire pour sauver la Russie. Aux Etats-Unis, la récolte pourrit dans les greniers. En Argentine, le maïs est si abondant qu'on s'en sert pour chauffer les locomotives. En Norvège, il y a des amas de poissons que personne ne consomme. D'une part, les provisions existent, d'autre part, les affamés meurent. Le problème est de transporter celles-là jusqu'à ceux-ci. Ce problème est-il insoluble ?

Ici, je me permettrai de rappeler que ces questions ne me sont pas inconnues. L'an dernier, avec la collaboration du Comité international de la Croix-Rouge, j'ai rapatrié plus de trois cent mille prisonniers. Déjà à cette époque donc, j'ai traité avec les Soviets et travaillé avec eux. Puisque j'ai réussi alors, pourquoi ne réussirais-je pas aujourd'hui ? Mes expériences me permettent d'affirmer que le transport est possible. Du dehors jusqu'aux ports russes, il serait facile de trouver du tonnage. Tout le monde sait, et moi qui appartiens à une nation maritime, plus encore que n'importe qui, que les bateaux vides sont nombreux et bon marché. Pour faire circuler les denrées de la côte vers l'intérieur du pays, nous disposons de six ports. Le port de Novorossik, sur la mer Noire, peut expédier par voie ferrée vers l'intérieur 50.000 tonnes par mois. Dans la Baltique, Riga peut expédier 40.000 tonnes, Reval, 40.000 tonnes, Petrograd 67.000 tonnes par mois. Petrograd peut même importer davantage qu'il ne pourrait expédier : on pourrait donc constituer là des stocks importants, en prévision du blocus du port par les glaces, en hiver. Enfin Mourmansk peut transporter 25.000 tonnes par mois, et Arkhangel 58.000 tonnes. Au total, en utilisant tous les

ports et tout le matériel roulant, nous arriverions à 280.000 tonnes par mois, ce qui est plus que suffisant.

Mais la Russie, m'objecte-t-on, est sous le régime soviétiste. Quelle garantie avons-nous que les provisions ainsi expédiées iront à ceux qui en ont besoin ? Ne vont-elles pas servir à nourrir uniquement les commissaires du peuple et l'armée rouge ? Bref, quel sera le contrôle ?

Les accords que j'ai conclus avec les Soviets prévoient un contrôle qui me paraît absolu. Il sera exercé par deux personnes : un représentant russe et un représentant que je désignerai moi-même. Ces deux personnes seront seules autorisées à donner des ordres pour le transport et la distribution des vivres. Nous pourrons envoyer tout le personnel que nous voudrons pour surveiller partout l'ensemble du ravitaillement. Les vivres seront notre entière propriété jusqu'à ce qu'ils atteignent le consommateur : nous avons donc le droit de les retenir ou même de les réexpédier hors de Russie. Nous avons ainsi barre sur les Soviets.

Enfin une autre objection qui revient constamment est celle-ci : en ravitaillant la Russie, vous affermissez le pouvoir des Soviets. C'est le régime qui est coupable de la famine, et au moment où il va peut-être s'écrouler dans le fléau, vous combattez le fléau et vous sauvez ainsi le régime... Si l'Europe, si le monde, pour détruire le bolchévisme consentent à voir mourir vingt millions de Russes et l'année prochaine peut-être davantage, que l'Europe et le monde le disent franchement. Pas d'hypocrisie. On a envoyé contre les bolchévistes des armées qui, après quelques succès, ont été battues : l'idée de l'intervention militaire a été abandonnée. On a également renoncé au blocus. Est-ce que la famine va être considérée par les grands Etats comme un allié qu'il faut encourager ? Ne pas ravitailler la Russie, c'est, en fait, rétablir le blocus. Si c'est cela qu'on veut, encore une fois, qu'on le dise. Je ne veux ici émettre aucun jugement personnel ni sur les bolchévistes, ni sur la politique qui a été suivie à leur égard. Je demande simplement de la clarté.

Au reste, il est possible de distinguer entre bolchévistes et affamés. Les paysans aux figures hâves et tirées, les petits enfants qui agonisaient dans les bras de

leurs mères malades, ces hordes en haillons dont j'ai entendu les gémissements et les appels n'étaient pas des bolchévistes. Faut-il condamner ceux-là à mort à cause de ceux-ci ?

M. Hoover, ministre du commerce aux Etats-Unis, qui de son côté a passé des accords avec les Soviets et entreprend de combattre la famine, est-il bolchéviste ? L'Union de secours aux enfants a commencé de ravitailler Saratov et s'est engagée à nourrir deux cent cinquante mille enfants. Les Sociétés de Croix-Rouges recueillent des fonds. Les gouvernements suédois, esthonien, letton, lithuanien, allemand commencent à envoyer des médicaments et des vêtements. En Pologne, en Tchéco-slovaquie les secours s'organisent, avec l'appui des pouvoirs publics. Le Luxembourg est prêt à recevoir mille enfants russes. Le Pape vient de mettre un million de livres à la disposition de l'œuvre entreprise : le Pape est-il bolchéviste, souhaite-t-il le triomphe des Soviets ?

Seulement, il faut faire vite. Si nous ne nous mettons pas à l'œuvre avant Noël, il est à peu près certain que la plupart des victimes de la famine seront mortes avant que nous ayons pu les sauver. D'ici quelques semaines, nous ne pourrons plus disposer des voies fluviales. La Volga, par exemple, est gelée dès le 15 novembre. Dans le nord les fleuves sont déjà pris. De jour en jour l'hiver descend. Si le froid s'ajoute à l'inanition, le désastre sera un des plus grands de l'histoire. Je ne puis y consentir... Ce qui nous a parfois presque consolés des horreurs de la guerre, c'est le sublime de la charité qui y répondait. Devant l'horreur épouvantable qui menace des foules innocentes, la pitié humaine doit s'émouvoir encore. Hommes et femmes d'Europe, vous qui êtes assis devant un bon feu ou à une table servie, vous qui regardez vos enfants souriants et prospères, imaginez un instant vos frères et vos sœurs de Russie qui périssent, tâchez de vous représenter leurs enfants nourris de terre. Allez-vous demeurez insensibles ? Au secours !

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

Le mois de septembre a été fertile en congrès. C'est une époque volontiers choisie par les associations internationales de tout ordre dont les membres profitent de vacances universitaires ou autres pour effectuer les déplacements nécessaires. D'autre part, la session de la IIe Assemblée de la Société des nations n'a pas été sans influence sur la réunion de congrès préalables à tendances politiques ou humanitaires.

Du 30 août au 3 septembre s'est tenu à la Haye le 30me congrès de l'Association de Droit international (International Law Association). Le programme de ce congrès, placé sous la présidence d'honneur du Prince Henri des Pays-Bas, abordait nombre de questions relevant de la compétence de la Société des nations. Des sections spéciales avaient été constituées au sujet de l'organisation internationale du travail et de la cour internationale de justice. Le droit maritime tenant une large place dans les délibérations, cour internationale des prises, responsabilité des armateurs, règlement des connaissements. La conférence s'est également occupée de la protection des minorités, du traitement des prisonniers de guerre et des distinctions à établir entre combattants et non combattants, notamment dans la guerre sur mer. Le Comité international de la Croix Rouge s'était fait représenter à ce congrès.

A Genève, se sont tenus simultanément dans les premiers jours de septembre quatre congrès indépendants les uns les autres, mais d'ordre pourtant assez voisin. Le premier congrès du Droit des peuples réunissait des délégués d'Albanie, Bulgarie, Catalogne, Crimée, Egypte, Hongrie, Macédoine, Russie, Ruthénie, Slovaquie et Turquie. Ce congrès ne pouvait naturellement revêtir le caractère d'une conférence régulière de délégués munis de mandats formels, et certains délégués se sont vus contester dans des communiqués officiels émanant des gouvernements auxquels ils eussent dû

ressortir, le droit de parler au nom de leurs compatriotes. Mais Genève est terre de liberté où toutes les opinions peuvent s'exprimer et le Bureau international du droit des peuples pourra être appelé à jouer un rôle des plus utiles, s'il aborde sans parti pris les problèmes multiples soulevés par le remaniement de la carte de l'Europe.

Le congrès syro-palestinien et le Conseil de la Ligue internationale philarménienne se sont réunis respectivement à la même date pour agiter la question si délicate des mandats.

Enfin une conférence des Associations de progrès moral s'est occupée de l'entre aide sociale au service de l'éducation et du développement de l'esprit international.

Le Conseil international des femmes dont on connaît l'intérêt pour la Société des nations a également tenu sa session à Genève au début de septembre.

Des réunions internationales en faveur de la race noire se sont succédées, d'importance et de caractères divers, à New-York, à Londres et à Bruxelles. A New-York, à la fin de juillet et dans les premiers jours d'août se tenait un congrès qui amena une affluence considérable de nègres dans la grande ville américaine, 15.000 suivant les uns, 65.000 suivant d'autres. Ce congrès fut l'occasion de manifestations de tous ordres, de défilés en musique où se mêlaient aux drapeaux verts, rouge et noirs, des pancartes portant des inscriptions impératives : « L'Afrique aux Africains, Le nègre n'a pas peur, Le lynchage doit cesser, Le nègre construira dreadnoughts et sous-marins ». A Londres et à Bruxelles les réunions étaient beaucoup plus modestes comme nombre de participants. Les 28 et 29 août s'est tenu à Londres le Conseil préliminaire du 2me congrès pan-africain. La session s'est poursuivie à Bruxelles les 31 août, 1er et 2 septembre et à Paris le 4 et le 5. Le président de ce congrès était le député du Sénégal, M. Diagne. Après le congrès, une délégation est venue à Genève prendre contact avec le Bureau international pour la défense des indigènes.

A Stockholm, les 17, 18 et 19 août a eu lieu la 19me conférence de l'Union interparlementaire. 12 groupes étaient représentés par environ 120 membres. Les résolutions votées ont trait à l'entrée dans l'Union des parlementaires de l'Amérique latine, au caractère universel que l'Union souhaite voir prendre le plus tôt possible par la Société des nations, au Bureau international du travail dont elle apprécie les efforts et auquel elle promet son appui, à la réduction des armements, au problème économique et financier international, à l'organisation des procédés d'enquête et de conciliation devant la Société des nations et enfin aux passeports.

A Salzburg plusieurs centaines d'étudiants et d'étudiantes sont venus entendre les conférences d'été de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, pendant qu'à Bruxelles l'Université internationale donnait une douzaine de cours par jours dans cinq auditoires différents.

A Prague s'est tenu du 27 au 30 août, le 3e congrès international de la fraternité. Les deux premiers congrès avaient été tenus respectivement à Londres en 1919, et Washington en 1920. Les délégués au nombre d'une quatantaine appartenaient aux milieux politiques, universitaires et évangéliques de différents pays.

A Londres, la conférence oecuménique-méthodiste réunissait dans les premiers jours de septembre 550 délégués de Grande Bretagne, des Dominions et d'Amérique. Un évêque japonais, un professeur chinois et des délégués de Russie, de Scandinavie et de l'Amérique du Sud, participaient à la réunion. Cette réunion décennale fait suite aux conférences de Londres en 1881, Washington 1891, Londres 1901 et Toronto 1911. Les communications faites par les différents délégués montrent le développement des églises méthodistes dans le monde. C'est ainsi qu'au Japon, la plus jeune des églises méthodistes du monde compte déjà 32,000 membres et 14,000 écoliers aux Ecoles du dimanche.

Les tentatives de constitution d'une Internationale catholique se poursuivent. Une conférence s'est tenue le 11 août à Graz, réunissant 200 délégues de 18 pays différents. Les 9 et 10 septembre la Jeunesse catholique tenait à Rome un congrès international auquel prirent part 85 délégués de 27 pays, si tant est que Malte, Fiume et Tripoli puissent être comptés comme pays distincts. Un secrétariat international fut institué avec un siège à Rome. A Rome toujours, les 16, 17 et 18 septembre se tint le congrès passablement plus nombreux du Tiers-Ordre de saint François, à l'occasion du septième centenaire de l'institution. Des affiliés étaient venus de l'Argentine, du Canada, du Mexique, de l'Australie même.

Simultanément se tenait à Bologne le congrès du Tiers-Ordre dominicain.

A Carlsbad, le 30 août, s'est tenu une conférence sioniste, groupant 60 délégués de Pologne, Palestine, Russie, Ukraine, etc. C'est la seconde conférence mondiale du parti Judéo-socialiste « Hitachduth ».

* * *

Au point de vue économique, les foires d'échantillons se sont multipliées pendant tout le cours du mois de septembre. A Francfort, à Prague, à Vienne, à Leipzig, à Utrecht, ces foires ont attiré un grand nombre d'exposants et de visiteurs. Dès le second jour, à Leipzig, les exposants de l'industrie textile, débordés, fermaient leurs carnets de commande.

A Amsterdam, s'est ouvert, le 13 septembre, le troisième congrès international du libre-échange. Les Belges se sont abstenus de venir au congrès, pour ne pas rencontrer les Allemands, ceux-ci ne faisant pas partie de la Société des nations, et le délégué français, qui devait parler de la production et de l'agriculture, a renoncé à son discours

par solidarité avec la Belgique. Le règlement des changes a fait l'objet d'une partie des discussions. Le temps n'est pas favorable au libre-échange, le nationalisme et le protectionnisme s'étant développés d'une façon intense pendant la guerre. La Hollande seule reste fidèle au libre échange dans ses colonies comme dans la métropole. Le problème des changes qui prend une acuité de jour en jour plus grande a naturellement fait l'objet de nombreuses discussions.

A Riga, s'est tenue une exposition internationale industrielle et agricole. Un concours international de tracteurs agricoles groupant 40 concurrents de divers pays d'Europe, d'Amérique et du Japon s'est tenu à Sharwardine, près Scherwsburg, le 22 septembre.

Les différentes corporations ont continué à tenir leurs congrès. Les travailleurs du bâtiment à Innsbruck, le 28 août, les travailleurs chrétiens des arts graphiques à Stuttgart, les 14 et 15 août, les typographes à Vienne, au début de septembre, les ouvrières chrétiennes à Bruxelles, les 12 et 13 septembre, les travailleurs du textile à Paris, le 22 septembre et jours suivants. Ce dernier congrès avait réuni une centaine de délégués de dix pays différents. Une somme de 200,000 francs a été votée pour la caisse internationale de grève en faveur des grévistes français et belges. Une résolution fut passée, invitant la Fédération internationale d'Amsterdam à faire appliquer la journée de huit heures, laissant libre l'après-midi du samedi, soit la semaine de 44 heures.

A Hambourg, le 20 septembre, s'est tenue l'Assemblée générale de la Fédération internationale des hôteliers. Les congressistes étaient au nombre de 400. Ils ont insisté sur la reprise du trafic des voyageurs.

A La Haye, s'est tenu, du 5 au 13 septembre, le premier congrès mondial d'aviculture. Les congressistes, venus au nombre de près de 2000, des Etats-Unis et de la plupart des pays d'Europe, ont mis en évidence les progrès accomplis dans les méthodes d'élevage de la volaille. Les orateurs ont insisté sur l'importance de l'élevage pour accroître les ressources alimentaires mondiales. Une exposition qui groupait 1500 volatiles a attiré les visiteurs, mais les prix de vente ont été trouvés trop élevés.

Lausanne. qui avait vu se réunir au mois d'août les délégués des ligues anti-alcooliques, a été le siège, du 23 au 27 septembre, d'un congrès international anti-prohibitionniste. Les participants, au nombre de 105, venaient non seulement des pays producteurs de vins, mais également des pays du nord de l'Europe. Une commission a été nommée dans le but de combattre le mouvement prohibitionniste et de sauvegarder la liberté personnelle. Chaque pays sera représenté par deux délégués. Cette commission est chargée de prendre les dispositions nécessaires en vue de provoquer à Londres un grand congrès international.

Le deuxième congrès des marchands de timbres-postes s'est tenu à Zurich, du 9 au 12 septembre, et a réuni de 70 à 80 participants, de presuqe tous les Etats d'Europe. Là, comme en beaucoup d'autres congrès, le problème du change a été mis sur le tapis.

* * *

Au point de vue des transports et des communications, une conférence internationale télégraphique s'est tenue à Berlin, à laquelle participaient des délégués d'Angleterre, d'Allemagne, de Suède, du Danemark, de Norvège, de Dantzig, de Finlande, de Lettonie, et de la Russie des Soviets. La reprise des communications télégraphiques avec Moscou a été abordée.

Une convention ferroviaire a été signée à Riga au début de septembre, entre la Lettonie, la Lithuanie et l'Allemagne.

A Stockholm, s'est tenu, dans la première quizaine d'août, un congrès international pour le trafic aérien, fixant les grandes lignes de navigation aériennes.

Au point de vue scientifique, un congrès international d'astronomie s'est tenu à Postdam, le 24 août, réunissant des délégués de presque tous les pays d'Europe, à l'exception de la France et de la Belgique.

Le vingt-cinquième congrès des médecins aliénistes et neurologistes de langue française s'est tenu à Luxembourg, au début du mois d'août.

Un congrès international des recherches psychiques a siégé à Copenhague, le 26 août, avec le concours du médium Eva Garrier.

Le second congrès international d'eugénistes s'est ouvert à New-York le 22 septembre, pendant que se tenait à Berlin, le 17 septembre et jours suivants, le premier congrès international pour la réforme sexuelle.

Dans sa séance du 2 octobre, le Conseil de la Société des nations, reconnaissant le caractère public et l'utilité internationale du Bureau hydrographique international, récemment établi à Monaco, l'a placé sous l'autorité de la Société, conformément à l'article 24 du Pacte.

Le 27 septembre, à Paris, s'est ouvert la sixième conférence des poids et mesures. Cette conférence qui est chargée de la détermination des étalons est amenée à s'occuper de l'ohm, de l'ampère, du volt et des nouvelles unités basées sur les unités mécaniques M. T. S. (mètre, tonne, seconde), telles que le sthemes et la pieze.

Le 11 septembre, s'est réunie à Londres la Commission météorologique internationale, qui s'est occupée de l'échange des nouvelles météorologiques par la télégraphie sans fil, et du progrès général des sciences météorologiques, qui reste subordonné à une parfaite entente internationale.

Les fondements d'une Association internationale des amis des nombres ont été jetés à Bruxelles au cours de la seconde quinzaine internationale.

Un congrès international des dentistes s'est tenu à Vienne, du 9 au 10 septembre, pendant qu'une exposition internationale dentaire se tenait à Londres à la même date.

A la quinzaine de Bruxelles a été fondée une association internationale de musicologie.

Un congrès international de l'histoire de l'art groupait, à Paris, les 26 septembre et jours suivants, des critiques et des archéologues, venus d'une vingtaine de pays alliés et neutres. Les travaux du congrès étaient répartis en quatre sections : 1° Enseignement, muséographie ; 2° Art occidental ; 3° Art de l'Orient et de l'Extrême-Orient ; 4° Histoire de la musique.

A Stockholm, le journal *Dagens Nyheter*, adoptant l'idée de l'écrivain allemand Gerhart Hauptmann, avait conçu le projet d'organiser un congrès international d'auteurs, et ouvert une enquête auprès des hommes de lettres les plus en vue de tous les pays. Cette enquête a été, pour ce journal, l'occasion de publier les réponses reçues de toutes parts, mais des considérations matérielles, le change élevé de la couronne suédoise et l'indifférence des autorités municipales et gouvernementales ont empêché de donner suite à ce projet.

L'Union internationale de secours aux enfants, qui avait tenu ses deux premiers congrès à Genève, en février 1920 et en avril 1921, vient de tenir son troisième congrès à Stockholm, du 22 au 25 septembre. Ce congrès, organisé par le Comité suédois affilié à l'Union, Rädda Barnen, réunissait plus de 80 délégués de seize pays différents : Allemagne, Autriche, Finlande, France, Esthonie, Danemark, Grande-Bretagne, Hongrie, Lettonie, Lithuanie, Pologne, Russie, Suède: Suisse, Tchécoslovaquie et Ukraine ; le Comité international de la Croix-Rouge, le Secrétariat de la Société des nations, le Bureau international du Travail, le Conseil international des femmes, la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, le Comité universel des Unions chrétiennes des jeunes gens, s'étaient faits représenter. Le Prince et le Princesse Charles de Suède avaient accordé leur patronage au congrès et ont assisté à la plupart des séances, montrant l'intérêt le plus marqué aux travaux.

Le congrès, ouvert par la baronne Palmstierna, présidente du Radda Barnen, a été présidé par Miss Eglantyne Jebb, vice-présidente de l'Union internationale de secours aux enfants et secrétaire honoraire du Save the Children Fund. Parmi les délégués, on comptait des représentants des gouvernements hongrois, letton, polonais, suédois, tchécoslovaque, et des envoyés de dix sociétés nationales de la Croix-Rouge.

Pour la première fois à ce congrès, un délégué de la Société des nations vint apporter à une association volontaire des paroles d'encouragement et de sympathie. Jusqu'à ce jour, en effet — alors que le Bureau international du Travail et, en particulier, son infatigable directeur, participaient à la plupart des grands congrès internationaux tenus aux quatre coins de l'Europe sans s'attarder à considérer si ces congrès avaient un caractère officiel ou non — jusqu'à ce jour, la Société des nations s'était tenue sur une prudente réserve. Envoyait-elle des délégués à des congrès privés, ces délégués n'assistaient aux séances qu'à titre officieux, s'abstenaient même de prendre la

parole. Pour la première fois à Stockholm, la Société des nations a pris résolument contact avec une association internationale privée. Son représentant a proclamé l'intérêt de la Société des nations pour l'Union internationale de secours aux enfants, et a salué avec sympathie l'idéal qui la conduit. Cet idéal, a-t-il dit, est le sien, créer un sentiment de large solidarité internationale, base féconde de rapprochement entre les hommes, base réelle de toute Société des nations.

Etienne CLOUZOT.

BIBLIOGRAPHIE

Jérôme et Jean Tharaud. — *Quand Israël est roi.*

Sauf dans la *Maîtresse servante*, les Tharaud sont moins des romanciers que des historiens. Des historiens psychologues, bien entendu, préoccupés de peindre l'homme et non de raconter des batailles ou de déterminer le prix des denrées : tantôt annalistes du passé et de l'exotique (*La tragédie de Ravaillac*, *Marrakech*, l'*Ombre de la Croix*) tantôt annalistes du présent et de l'immédiat (*Dingley*, *Une relève*, *Quand Israël est roi*). Sur ce point ils touchent au journalisme, admirables reporters qu'un grand journal d'informations devrait envoyer dans tous les coins d'un monde en tumulte et si passionnant à observer. Les Tharaud en Haute-Silésie, à la Conférence de Washington, à Moscou, en Irlande ! On sent chez eux une telle honnêteté de pensée et de métier qu'ils ne veulent pas s'abandonner à la seule fiction : il leur faut le réel. Admirables copistes — mais, copier c'est voir, c'est inventer ce qui est: ici, un paysage, là, un être humain. Et qu'est-ce qui captive surtout ces peintres scrupuleux ? Ce sont les modèles caractérisés par une grandeur étrange — Marocains, Juifs, Tisza, Ravaillac. Car leur fidélité au vrai est loin d'exclure un choix. Ainsi que tous ceux qui s'installent à fond dans un sujet et le méditent, et le reprennent à plusieurs reprises, ils savent dégager le principal. Comme ils possèdent bien la matière qu'ils traitent ! Tant d'autres contemporains esquissent, effleurent, vont trop vite. Les livres des Tharaud sont assis, calés, robustes : ils s'ajoutent les uns aux autres, égaux à eux-mêmes, comme les pierres d'un beau mur. Une telle patience qui persévère explique la densité de leur style sobre, sans sécheresse, plein sans être gonflé. Et si parfois se glisse, chez le lecteur, sans doute gâté par de moins bons exemples, le souhait d'un abandon, d'une faiblesse même qui aurait sa douceur, il se reprend bientôt à l'appel raisonnable et fort de ces puissants écrivains. R. T.

Jean Giraudoux. — *Suzanne et le Pacifique.*

Le même plaisir, mêlé d'admiration, d'envie, d'angoisse et d'amour, que donnent un gymnaste, un jongleur, Jean Giraudoux vous le

prodigue dans tous ses livres. Bondissant et brillant comme l'acrobate, aveuglant d'habileté comme le jongleur, il semble échapper à toutes les nécessités médiocres, telles que la pesanteur ou la logique. On voit s'élancer chacune de ses phrases, et l'on frémit à tant de gracieuse audace : mais Giraudoux rattrape toujours la boule la plus vertigineuse, et réussit tous ses rétablissements. Lire *Suzanne et le Pacifique*, c'est connaître mille fois ce double battement de cœur, d'abord d'inquiétude et puis de soulagement. Un virtuose vous inspire toute sécurité, précisément parce qu'il n'est qu'une mécanique. Mais les prouesses de Giraudoux ne sont pas une répétition routinière, elles sont, l'une après l'autre, un commencement imprévu. Incessantes arabesques, dont on ignore chaque fois la retombée. Un tel art périrait s'il devenait machinal, si le lecteur pouvait tout seul en calculer à l'avance la courbe. Si j'en fais la remarque, c'est pour ceux qui prétendent l'imiter. Giraudoux fait tourner autour de sa tête des torches enflammées, ou, charmeur d'oiseaux, appelle sur ses doigts un vol bruissant de métaphores, et jamais il ne paraît ni morne, ni ennuyé : il est présent dans toutes ses phrases. S'il s'amuse à courir toutes sortes de risques, que d'aveux soudain, quel don de soi, que de définitif sous ces apparences de divertissements. En souriant, il engage tout à coup sa parole, son cœur, sa vie. Cette perpétuelle et ravissante ingéniosité ne doit pas nous tromper : son dernier livre — dont le sujet lui convenait si bien par le paradoxe, l'exotisme et la couleur — est par moments lourd d'émotion, de larmes qui ne couleront jamais. Comment réalise-t-il cet accord ? Je n'en sais rien, je le crois même indéfinissable. Il y a là un secret de fabrication plus complexe qu'un jeu d'images, qu'une ellipse, qu'une subtilité. Peut-être Giraudoux recrée-t-il tout un univers, et alors, dans cette planète nouvelle — ou cette île du Pacifique — les communes mesures ne servent plus à rien...

R. T.

Gérard d'Houville. — *Tant pis pour toi.*

L'histoire que nous raconte Gérard d'Houville est à la fois irritante et délicieuse, à la manière de l'héroïne elle-même. Les esprits positifs se demanderont avec impatience quel est le mystère de la forêt de Paimpont et si vraiment l'enchanteur Merlin... Ou bien si, au contraire... Et ils ne verront pas que le vrai mystère, il n'est pas dans cette ingénieuse fiction brodée par l'auteur, il est dans le cœur de Marinette et de toutes les femmes. Les sortilèges de la légende ne valent pas celui qui réunit deux êtres différents. « Nous sommes faits pour nous désirer et non pas pour nous comprendre », c'est Marinette qui le dit. Vérité si amère qu'il faut bien l'envelopper de fantaisie, afin de la supporter. Gérard d'Houville, dont le talent n'a jamais été plus subtil, plus spirituel, plus « racé », nous la rappelle à chaque page d'un livre tout en allusions. Ses héros sont des héros déguisés ; ils dissimulent ce qu'ils éprouvent de plus grave, de plus douloureux. Et même Adolphe, bête familière, oubliant qu'il a tourné comme un fou parmi les feuilles mortes, fait l'insensible, arrondi sur les épaules de sa belle maîtresse. On sourit, on se dispute, on met le doigt sur la bouche, mais, derrière ces charmants personnages, grandit l'ombre profonde de Brocéliande... Livre exquis.

R. T.

LA REVUE
DE
GENÈVE

NOVEMBRE 1921. N° 17.

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ

ADMINISTRATEURS:
PAUL CHAPONNIÈRE; ALFRED NICOLE

ABONNEMENTS: SUISSE: Un an, Fr. 36.—; Six mois, Fr. 19.—; Trois mois, Fr. 10.—. Prix du numéro, Fr. 4.— :: AUTRES PAYS: Un an, Fr. 44.—; Six mois, Fr. 23.—; Trois mois, Fr. 12.—. Prix du numéro, Fr. 4.50. :: La REVUE paraît le 15 de chaque mois. :: Reproduction et traduction des oeuvres publiées par la REVUE DE GENÈVE interdites pour tous pays. :: Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la REVUE DE GENÈVE en double exemplaire. —— Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an. —— Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées :: :: de 1 franc en timbres-poste ou mandat. :: ::

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de LA REVUE DE GENÈVE *rognés* voudront bien nous en faire la demande.

ADMINISTRATION: 46, RUE DU STAND, GENÈVE
TÉLÉPHONE 93-11. CHÈQUES POSTAUX: I. 1778

La Revue de Genève

CHRONIQUES NATIONALES

- *Allemagne*. . . F. W. Förster. — von Prittwitz-Gaffron.
- *Amérique latine* . . . Robalino Davila. — Alfonso Reyes. — Ronald de Carvalho — M. Oliveira Lima.
- *Angleterre* . . C. E. Bechhofer. — Edward Shanks.
- *Autriche*. . . . Joseph Redlich.
- *Belgique*. . . . Louis Piérard.
- *Bulgarie*. . . . Petco Stainoff.
- *Chine* . . . . . . Soong Tsung Faung.
- *Espagne*. . . . Ad. Salazar.
- *Etats-Unis* . . John Erskine.
- *Finlande*. . . . Edward Westermarck.
- *France*. . . . Daniel Halévy. — Edmond Jaloux.
- *Grèce* . . . . . . André Andreadès.
- *Hollande*. . . . Hermann Robbers.
- *Hongrie*. . . Comte J. Andrassy. — Frédéric Riedl.
- *Israël* . . . . . . Albert Cohen.
- *Italie* . . . . . Guglielmo Ferrero. — Giuseppe Prezzolini.
- *Norvège* . . . . Johan Bojer.
- *Perse* . . . . . Habibullah Khan Chahab.
- *Pologne*. . . . . Jan Kucharzewski.
- *Portugal*. . . . Cte de Penha-Garcia.
- *Roumanie*. . . N. Jorga.
- *Russie* . . . . Paul Milioukov. — Nicolas Roubakine. — Alexis Tolstoï.
- *Serbie*. . . . . . Lazare Markovitch.
- *Suède* . . . . . . Anton Blanck.
- *Suisse*. . . . . . *Divers*.
- *Tchécoslovaquie*. . . . . . Hasbovec.
- *Turquie* . . . . D. Basri-bey.
- *Ukraine*. . . . Alexandre Choulguine

LA REVUE DE GENÈVE a publié, dans son dernier numéro, des Fragments inédits, d'Amiel; La Religion de la Forêt, de Rabindranath Tagore; Pour l'avenir de l'Europe, d'Edouard Bénès; Poèmes, d'Alexandre Block; L'Apogée du Capitalisme, de Walter Rathenau, des chroniques nationales d'Albanie, Angleterre, Brésil, France, Grèce, une chronique internationale sur l'organisation du travail intellectuel, des notes, des bibliographies, etc.

Dépositaires généraux de « La Revue de Genève » :

France : Pour la fourniture en gros, s'adresser aux *Messageries Hachette*, 111, rue Réaumur, à Paris (IIe).

Angleterre : *Messageries Hachette*, King William Street, 16, London, W. C. 2.

Hollande : *Fransche Bœkhandel Feikema, Caarelsen & Co*, Singel, 151-153, Amsterdam.

Hongrie : *Librairie Ferdinand Pfeifer, Zeidler frères*, Budapest, IV Kossuth Lajos Utca 7.

Egypte : *Stavrinos & Cie, libraires-éditeurs*, 23, rue Kasr-El-Nil, Le Caire.

Belgique : Dépt principal, *Agence Dechenne*, 14, Galerie du Roi, Bruxelles.

Pour l'Italie, on peut s'abonner sans frais chez *M. Ulrich Hœpli, libraire*, Galleria de Christoforis, Via Vittorio Emanuele, Milan.

Haïti : *Mme J. J. Manigat*, entre la 16me et 17me rues, avenue A, Cap Haïtien; *H. Amblard*, Port-au-Prince; Librairie-Papeterie, *Mme D. Viard*, angle des rues du Centre et des Casernes, Port-au-Prince.

Costa Rica : *Trejos Hermanos*, Apartado 869, San José, Costa Rica.

LES PLUMES DU CABURÉ

I

Moralès allait continuer à tirer avec son mauser ; mais Jaramillo, qui avait un genou en terre, comme son camarade, cessa d'appuyer sa joue contre la culasse de son fusil, et dit en criant, pour dominer le fracas des décharges :

— Il est inutile que tu tires : tu ne le tueras pas. Sûrement il possède un *payé* d'une grande puissance.

Ils avaient débarqué, vers minuit, sur le quai de la ville. Deux petits vapeurs les avaient amenés de l'autre rive du rio Parana. Ils étaient un peu plus de cent hommes, recrutés au Paraguay ou dans le territoire du Chaco, presque tous natifs de l'Etat de Corrientes. C'étaient des gens qui, sortis de leur pays à la suite d'aventures politiques ou amoureuses, vivaient sans domicile fixe. Mêlés à ces rebelles autochtones, il y avait aussi quelques hommes d'action qui aimaient le péril pour le péril, et qui passaient d'une province à l'autre, dans les régions excentriques de l'Argentine, attirés par la possibilité de prochaines révolutions.

Le coup de main qu'ils avaient entrepris était d'une extraordinaire audace ; mais ils comptaient sur la surprise qu'en éprouveraient leurs adversaires.

Ils s'avancèrent à travers la ville comme sur un terrain bien connu, allant tout droit à la caserne de la police. Dans les rues, les habitants, assis devant la porte de leurs maisons pour y prendre le frais, quittaient précipitamment leurs sièges et disparaissaient au plus vite, comprenant bien ce que signifiait cette rapide invasion d'hommes armés.

Lorsque les envahisseurs arrivèrent devant la caserne, ils constatèrent que les portes se fermaient et ils virent apparaître aux fenêtres les premières lueurs d'une fusillade. Coup manqué ! Mais aucun d'entre eux n'eut l'idée de fuir. Si la surprise n'avait pas réussi, ce n'était pas une raison pour se priver du plaisir d'échanger des balles avec ces adversaires abhorrés.

— Vive le docteur Sepulveda ! A bas le gouvernement usurpateur !

Répartis en groupes, ils occupèrent toutes les entrées des rues qui donnaient sur la place, et ils continuèrent à tirer contre la caserne.

Un homme gros et à la peau basanée, officier de la police, se montrait à l'une des fenêtres avec une tranquillité surprenante. Le bras tendu, il déchargeait son revolver en hurlant :

— Canailles ! Fils de g... ! Chiens !

La plupart des assaillants semblaient avoir oublié le motif politique pour lequel ils étaient venus. Ils ne pensaient plus ni au gouvernement usurpateur ni à l'attaque de la caserne. Leur attention se concentrait tout entière sur cet homme qui les insultait sans prendre la moindre précaution. Les balles pleuvaient autour de lui, mais pas une seule ne réussissait à l'atteindre.

— Ne perds pas tes cartouches, frère, expliqua Jaramillo à Moralès, sur un ton qui exprimait le fatalisme. Il est évident que cet homme possède un *payé,* et ce talisman le rend invulnérable comme le diable en personne... Qui sait ? Il porte peut-être sur la poitrine une plume de caburé...

Moralès cessa de tirer. Il avait une aveugle confiance dans la science de son camarade. Au surplus, il connaissait depuis son enfance le pouvoir d'une plume de caburé.

— Vive le parti blanc ! A bas Sepulveda ! Mort aux hommes de couleur !

Ces cris étaient poussés par le renfort ennemi qui arrivait. Des coups de fusil retentirent à l'extrémité des rues. Les forces du gouvernement survenaient pour dégager la caserne.

— C'est fini, dit Jaramillo. Nous n'avons plus qu'à nous retirer.

Ils prirent leur course vers le quai, en se courbant pour se faire petits sous les balles qui les poursuivaient. Derrière eux, certains de leurs camarades faisaient encore une rude défense.

Ils parvinrent au port tout juste pour voir qu'un des deux vapeurs fuyait en amont et se perdait déjà dans la nuit, tandis que l'autre venait de lever ses amarres et commençait à s'écarter de l'appontement. Cela n'étonna point Jaramillo.

— Que peut-on attendre d'étrangers, de *gringos*[1] qui manquent de ferveur politique et qui ne sont pas du parti ? Cette conduite est naturelle, puisque les capitaines des vapeurs sont Génois.

Les deux hommes, avec leur agilité d'enfants de la forêt, bondirent dans le vide obscur et retombèrent précisément sur le bordage du bateau qui fuyait. Quelques centimètres de moins, et ils s'abîmaient dans l'eau sombre, peuplée de caïmans... Quant aux braves restés à terre, que Dieu les protège !

Lorsque les feux du port commencèrent à s'effacer dans les ténèbres, Jaramillo, qui maintenant se considérait comme en sûreté, eut le loisir de formuler ses critiques.

— A-t-on idée de faire des révolutions à minuit ? C'est la pire des heures, celle où tout le monde est bien éveillé, bien vivant. Cela peut réussir dans les pays où il fait froid et où les gens se couchent tôt ; mais ici !... Ici, le meilleur

[1] Littéralement, « grec ». Terme de mépris pour désigner un langage inintelligible, ou ceux qui le parlent.

moment pour une révolution, c'est l'après-midi, à une heure.

Tous les assistants l'approuvèrent par des gestes silencieux. Si l'on avait débarqué à l'heure de la sieste, on serait entré comme dans une ville morte, et personne ne s'en serait aperçu ; on aurait surpris la caserne et massacré les hommes de garde, qui certainement auraient ronflé, étendus à l'ombre.

— C'est une folie, reprit Jaramillo, d'essayer une attaque de nuit dans un pays comme le nôtre. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler ce qui se passe dans la forêt.

Tous enfants de la forêt, les assistants réitérèrent leurs marques d'approbation. C'était bien, en effet, aux heures de soleil et de chaleur que la forêt dormait, sans un frémissement, sans un cri de bête, dans un calme de tombe. Et c'était au crépuscule que la vie s'éveillait, que les insectes commençaient à bourdonner, que les oiseaux battaient des ailes, que les quadrupèdes étiraient leurs pattes, et que, dans l'ombre, tous les animaux s'agitaient pour attaquer ou pour se défendre, pour dévorer ou pour être dévorés. C'était avec la fraîcheur du soir que la vie renaissait et reprenait le cours de ses aventures et de ses tragédies.

Moralès admira une fois de plus la sagesse de son camarade. Une sagesse héréditaire : car Jaramillo était fils d'un sorcier, et son père lui avait légué un grand nombre d'étranges secrets, ceux-ci, par exemple :

Si parfois la vie nocturne de la forêt semblait se paralyser en une longue pause de silence anxieux, c'était parce que le jaguar — ce tigre américain à la peau marbrée de taches rondes, et que, dans leur langage, les Indiens Guaranies appellent « le Seigneur » — rôdait aux alentours.

D'autres fois, la raison du silence était plus claire et plus certaine. Un cri strident fendait l'obscurité, sorti de la gorge d'un oiseau qui n'était guère plus gros que le poing : une espèce de chat-huant, de la taille d'un jeune pigeon ; et ce cri était si formidable que tous les animaux, ceux qui volent, ceux qui courent et ceux qui rampent, se mettaient à frissonner dès qu'ils l'entendaient.

Moralès n'avait jamais réussi à voir ce petit oiseau, souverain de la forêt ; mais il le connaissait de réputation depuis

son enfance. Le volatile avait pour arme son bec — un terrible bec aussi fort que l'acier le mieux trempé — et il était doué d'une méchanceté infernale. Ce bec ouvrait un trou partout où il se plantait, et toujours le coup était dirigé à la tête. Quand la cervelle était mise à nu, l'oiseau la dévorait en un instant. Il n'y avait pas de crâne assez dur pour résister aux coups de ce bec, aussi puissants que ceux d'un pic de terrassier. L'oiseau ne craignait pas d'attaquer le taureau, le tigre, et même le caïman au corps cuirassé de plaques dures comme le blindage d'un navire de guerre.

Cet oiseau si exigu de taille et d'une malice si diabolique, c'était le caburé.

II

Moralès et Jaramillo devaient peut-être leurs noms de famille et le peu de sang européen qui coulait dans leurs veines, à deux conquistadors espagnols arrivés dans le pays plusieurs siècles auparavant ; mais, par le fait, c'étaient deux métis guaranies, petits, agiles, en apparence faibles des membres, mais en réalité pourvus d'une résistance extraordinaire à la fatigue et aux privations.

Unis par une amitié fraternelle, ils se présentaient toujours ensemble pour chercher du travail dans les coupes de bois, dans les exploitations de *hierba maté*[1] ou dans les défrichements d'un chemin de fer que les *gringos* étaient en train de construire.

Ils travaillaient avec une véritable furie, comme s'ils se fussent battus corps à corps avec un ennemi mortel. Les contremaîtres récemment arrivés d'Europe en restaient ébaubis. « Et on dit que les Indiens sont paresseux ! » Mais quand les deux métis avaient touché leur salaire de la semaine, ils disparaissaient ; et les contremaîtres, naguère pleins d'admiration pour ces bons travailleurs, les attendaient en vain. Pour que les absents songeassent à reprendre le tra-

[1] « L'herbe maté », appelée aussi thé du Paraguay, est un arbuste du genre houx, dont les feuilles donnent par infusion une boisson analogue au thé de la Chine.

vail, il fallait qu'ils eussent dépensé leur dernier sou dans les cabarets où l'on danse au son de l'accordéon.

Les beautés cuivrées, pieds nus, avec leur grosse tresse entre les omoplates, en longue jupe blanche ou rose, venaient sur le seuil des portes de leurs *ranchos*[1] pour les voir passer. Ils portaient la culotte claire, attachée à la cheville par des lanières de cuir ; ils avaient aux pieds des babouches dansantes, sur le buste un *poncho*[2] recroquevillé, autour du cou un foulard rouge. Ce foulard était, pour eux, la pièce la plus importante de leur garde-robe. Ils auraient bien pu se promener en guenilles et montrer à nu les parties les plus secrètes de leur chair ; mais sortir sans un foulard rouge, jamais ! C'était l'insigne de leur parti, le symbole des *colorados* «hommes de couleur », comme le foulard blanc était l'insigne du parti contraire.

Ils avaient sous le bras leurs épées et ce n'était pas de vieilles épées à la poignée de bois, comme celles qu'ont les gueux ; c'était des épées à la garde dorée et flamboyante, au fourreau de cuir, semblables à celles qui, au chef-lieu, arment les gardes municipaux. De leurs lointains ancêtres les conquistadors, il leur restait un amour irrésistible de l'épée. Les armes à feu sont bonnes pour les révolutions ; mais les querelles qui ont pour cause les femmes ou la boisson, doivent se vider flamberge au vent, derrière le cabaret.

Avec cette rapière sous le bras, avec ce *poncho* sur les épaules, avec l'aile de leur feutre relevée sur le front, ils avaient l'air d'être les caricatures des hidalgos de cape et d'épée, leurs légitimes ancêtres.

Lorsque la police visitait les bals indigènes, ils cachaient leur arme en la glissant dans la bande, le long de leur culotte, ce qui les obligeait à danser ensuite en tenant la jambe raide comme si elle eût été paralysée.

Un soir, dans un de ces bals, Moralès, le moins leste des deux, mais le plus querelleur, passa son épée à travers le ventre d'un individu qui voulait à toute force danser avec sa danseuse, et il lui fit sortir les boyaux.

— Ce n'est rien. La fête continue !

[1] On appelle ainsi, en Amérique, soit une chaumière, soit une ferme où l'on fait de l'élevage.

[2] Sorte de capote qui ressemble un peu à une chasuble et qui se passe par la tête.

On emporta le mort. Sa famille se chargerait de lui élever un petit monument funéraire, sur le bord du chemin, et d'y allumer des cierges tous les soirs. En somme, un simple accident, comme il en arrive chaque jour.

Mais la police, qui s'en mêla, fut moins accommodante. Elle arrêta Moralès et le mit en prison.

— Une vengeance politique ! dit le prisonnier. On voit bien que je ne suis qu'un *colorado !...*

Quand on le fouilla en présence du juge, on trouva sous ses vêtements des plumes d'autruches appliquées à même la peau. C'était un des secrets que Jaramillo tenait de son père de vaincre ses ennemis en agilité.

Le juge, à la suite de cette découverte, se mit à rire, ce qui exaspéra Moralès. Tous ces jeunes avocats qui avaient étudié à Buenos-Ayres et qui méprisaient les indigènes, n'étaient que des ignorants.

— Sans ces plumes-là, Monsieur le juge, s'écria Moralès, c'est peut-être le défunt qui m'aurait tué. Mais vous voyez : j'ai été le plus agile, et je lui ai plongé mon épée dans le ventre.

On lui ôta les plumes, on lui ôta l'épée, et on se disposait à lui ôter aussi la liberté pendant un bon nombre d'années, parce que le mort appartenait au parti du foulard blanc, lorsque Moralès réussit à s'échapper du pénitencier et à se réfugier au Paraguay, dont la frontière n'était qu'à deux heures de distance.

Jaramillo, tout désorienté par l'absence de Moralès, voulut rejoindre son ami. Mais, afin de justifier sa fuite et de montrer qu'il n'était pas inférieur à son camarade, il jugea bon de tuer un autre « foulard blanc », avant de passer dans le pays voisin.

Ils travaillèrent dans les *hierbales* où l'on récolte le maté, ce thé d'Amérique mis à la mode par les Jésuites au temps où ils gouvernaient la République théocratique des Missions, fondée par eux entre le Brésil, le Paraguay et l'Argentine. Mais désireux de revenir dans leur patrie, ils interrompirent plusieurs fois le travail pour prendre part aux vaines tentatives de révolution faites par les hommes de couleur. Le grand homme des *colorados,* le docteur Sepulveda, vivait tranquille à Buenos-Ayres, en attendant le moment de

régénérer sa province. Pendant ce temps-là ses partisans faisaient toutes sortes d'efforts pour obtenir son triomphe : des révolutions de jour, des révolutions de nuit, des soulèvements dans les villes, des soulèvements dans les campagnes.

Les gens de Buenos-Ayres prêtaient fort peu d'attention aux prouesses et aux révoltes de la très lointaine province. L'Argentine est si grande ! D'ailleurs tout cela se passait à l'une des extrémités du pays, sur les confins du Brésil et du Paraguay, dans une région qui est argentine politiquement, mais qui, pour ce qui concerne la race, est plutôt paraguayenne, et dont les habitants parlent presque tous le *guarani.*

Après le sanglant échec de l'entreprise nocturne contre la caserne de la police, les deux amis retournèrent au Paraguay pour y travailler à la récolte du *maté.* Ils étaient eux-mêmes grands consommateurs de l'infusion de ces feuilles, et, aux heures de repos, assis sur la rive du grand fleuve, ils suçaient continuellement le tube plongé dans la petite calebasse pleine d'herbe aromatique et d'eau chaude, qu'ils tenaient à la main.

Ils parlaient de la terre natale avec une voix lente et les yeux mi-clos, comme s'ils allaient s'endormir. Quelquefois la conversation tombait sur le père de Jaramillo et sur sa science merveilleuse.

— Je l'ai vu, disait Moralès avec respect, guérir des malades en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un *pater.* Il leur suçait la partie malade, ou il posait sa bouche sur leur bouche, en aspirant leur haleine ; et ensuite il crachait un ver, une pierre, une petite couleuvre ou une araignée. C'était la maladie qu'il venait de leur extraire du corps. Il y en avait qui mouraient ; mais c'était parce qu'ils n'avaient pas eu la patience d'attendre et qu'ils avaient appelé le médecin.

— Le meilleur de ses secrets, insinuait Jaramillo, c'est celui qui guérit les morsures de vipères. Il me l'a révélé quelques heures avant de mourir. Cela vaut plus qu'un héritage de vingt sacs d'onces d'or.

— Confie-le-moi, frère ! suppliait Moralès.

Mais Jaramillo se cabrait contre cette demande.

— Non, frère, ne l'espère pas. C'est un secret qui ne peut se révéler que le Vendredi-Saint. Si je te le disais un autre jour, je perdrais ma puissance curative jusqu'au Vendredi-Saint de l'année suivante.

Moralès, avec une ténacité enfantine, importuna son camarade pendant des semaines et des semaines. Un souvenir hantait son esprit : il se rappelait avoir vu le père de Jaramillo opérer une de ces cures merveilleuses, un jour qu'un voisin était revenu à son *rancho* avec le bras enflé et noir, parce qu'un serpent l'avait mordu. Le sorcier, après avoir pansé la plaie avec des médicaments énergiques, avait marmotté une mystérieuse invocation sur le corps du reptile tué d'un coup de bâton.

— Tu n'es pas un bon ami, répétait tristement Moralès. Mois, je te regarde comme ma seule famille ; et toi, tu as des secrets pour moi.

Jaramillo ne se laissait pas vaincre par cette opiniâtreté. Il objectait :

— Et si des bêtes venimeuses te mordaient, alors que tu marches nu-pieds dans les *hierbales* ?

— Cela n'est pas à craindre, répliquait Moralès. Souviens-toi que tu m'as donné des lanières d'élan, et que les vipères se sauvent dès qu'elles sentent l'odeur de ce cuir.

Finalement, un soir, Jaramillo fit, non sans peine, ce sacrifice à leur amitié.

— Puisque tu le veux absolument...

Et, les yeux fermés, il révéla le grand secret. Pour conjurer le mal, il suffisait de s'incliner vers le serpent mort et de lui dire à voix basse : « Tu n'es pas une vipère, tu es un grillon. » Aussitôt le venin perdait sa puissance délétère dans l'organisme de la victime.

— Et c'est tout ? interrogea Moralès, visiblement déçu. Il n'y a pas autre chose ?

Non, il n'y avait pas autre chose. Mais il fallait que cette phrase fût prononcée en *guarani*. Les serpents, qui sont indigènes, ne comprennent pas l'espagnol parlé à Buenos-Ayres.

— Et maintenant, conclut Jaramillo avec mélancolie, il faut que j'attende jusqu'au prochain Vendredi-Saint.

Tout à coup, l'ami de Moralès se mit à faire de fréquents voyages à Assomption, capitale du Paraguay. L'autre, inquiet de ces absences, insista pour en savoir la cause.

— Eh bien, je l'ai vu ! répondit mystérieusement Jaramillo.

Il ne dit pas le nom de ce qu'il avait vu ; mais le ton de sa voix suffit pour que Moralès n'eût aucun doute. Ce que Jaramillo avait vu, c'était le caburé. Il était impossible que ce fût autre chose. Ils parlaient si souvent du prodigieux oiseau! Ah ! posséder une plume de caburé, qui vous rendrait invulnérable, et qui, par conséquent, ferait de vous l'homme le plus valeureux de la terre ! Mais il était si difficile de s'emparer de cet oiseau que le père de Jaramillo, tout sorcier qu'il était, n'avait jamais pu en capturer un. Aussi fut-ce avec une expression d'orgueil que le fils du sorcier répéta :

— Je l'ai vu, vu comme je te vois !

Le détenteur du précieux volatile était un *gringo* qui résidait à Assomption, sans autre objet que d'y étudier la faune et la flore du pays : un docteur allemand, gros, rubicond, aux bésicles d'or, qui se plaisait à conter des blagues aux gens simples de la campagne pour leur soutirer des renseignements. Dans le *patio* de sa maison, grand comme un cloître de couvent, il y avait beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes ; et, au centre de cette ménagerie, était installée une cage spéciale où, roi de ce petit monde remuant, trônait le caburé.

Le docteur, qui avait vu, plusieurs fois Jaramillo immobile à la porte de son logis et contemplant, de l'autre côté de la grille, l'oiseau fameux, l'avait invité à entrer, pour le lui faire voir de plus près.

— Quel trésor, n'est-ce pas ? disait-il avec orgueil. Il me coûte plus d'or qu'il ne pèse. C'est une vraie chance d'en posséder un vivant.

Mais il ne regrettait pas de l'avoir payé si cher, quand il pensait au livre de huit cents pages qu'il allait écrire sur le caburé et sur ses mœurs, livre qu'il publierait à Berlin et qui lui vaudrait des prix dans diverses académies.

La même pensée vint à Moralès et à Jaramillo : il fallait voler le caburé, ou du moins lui prendre quelques plumes. Ils feraient le coup à l'heure de la sieste, puisque, selon Jara-

millo, c'était la plus sûre. Moralès resterait dans la rue pour ce qui arrivera ? Si l'Allemand criait, on serait obligé de le tuer. Une vie humaine est bien peu de chose.

Jaramillo pénétra dans la maison en escaladant le mur de l'arrière-cour ; puis, pieds nus, il se glissa dans les corridors, sans faire de bruit. En passant près d'une porte, il entendit quelqu'un ronfler. C'était l'Allemand qui, voulant se conformer en tout aux usages du pays, faisait la sieste.

Le métis entra dans le grand *patio* et s'arrêta devant la cage centrale, entourée d'arbustes aux fleurs énormes, rouges, à cinq pointes, que l'on appelle « étoiles fédérales ».

Elle était là, cette bête mirifique : un chat-huant en miniature, au bec court et crochu. Le métis et l'oiseau se regardèrent fixement, comme s'ils se préparaient à engager un combat. Les yeux ronds du rapace — des yeux d'or avec un grain noir au milieu, — considéraient l'homme avec une expression féroce ; puis ils clignotèrent, comme vaincus par le regard humain.

Jaramillo ne perdit pas de temps. D'un tour de poignet il arracha le cadenas de la cage ; il ouvrit la porte, avança hardiment la main. Mais aussitôt, malgré sa volonté de rester silencieux, il poussa un hurlement.

— Ah ! oiseau du diable !...

Il avait un doigt traversé de part en part. Ce n'était pas une piqûre, c'était un coup de dague. Un vilebrequin ardent venait de lui perforer la chair et l'os.

Surmontant la douleur, il ferma sa main sanglante pour retenir son ennemi prisonnier. Il voulait le serrer assez fort pour le suffoquer, mais non pour le faire mourir : car les plumes du caburé ne conservent leurs miraculeuses vertus que si elles ont été prises sur l'oiseau vivant.

De sa main libre, il arracha quelques plumes, du côté de la queue. Le caburé jeta un cri et donna un nouveau coup de bec.

Ce cri effroyable fut suivi d'un profond silence. Tous les animaux du *patio* devinrent muets de peur et se cachèrent au fond de leurs niches.

Quant au métis, contraint par la douleur que lui causa le deuxième coup de bec, il jeta le caburé contre le sol de la cage et prit la fuite vers la rue.

L'oiseau, voyant que la cage était restée ouverte, s'élança dehors, comme s'il voulait poursuivre son ennemi ; mais ensuite il changea de direction, gagna l'avant-toit, prit son essor et disparut.

Jaramillo tira le verrou de la grille et sortit dans la rue. Son fidèle Moralès l'y attendait ; mais, cette fois, il n'avait pas d'épée. L'expédition d'aujourd'hui était de celles qui exigent l'arme courte ; c'était le manche d'un couteau-poignard que son poing serrait sous le *poncho*.

— Qu'est-ce tu as là, frère ? demanda-t-il en voyant saigner la main de son camarade. Qui t'a fait cette blessure ?

Jaramillo haussa les épaules avec indifférence et se contenta de montrer trois petites plumes qu'il tenait entre ses doigts.

Depuis ce jour, la vie des deux métis changea entièrement.

Jaramillo dut se mettre en quête d'un guérisseur, qui avait été ami de son père. Son doigt blessé avait noirci, et il fallait le couper, pour que la pourriture empoisonnée ne remontât pas jusqu'au cœur. Le magicien indigène affila sur une pierre le couteau dont il se servait pour racler la boue sur les flancs de son cheval et pour couper son pain. L'amputation fut lente et douloureuse ; mais il suffisait que Jaramillo regardât, pendu sur sa poitrine, la petite bourse qui contenait les plumes du caburé, pour qu'il recouvrât aussitôt tout son courage. La possession d'un pareil talisman valait bien que l'on souffrît un peu.

Moralès, lui, était devenu triste, et il avait l'air de quelqu'un qui voudrait demander quelque chose, mais qui n'ose pas, en raison de l'importance de la demande. Enfin il se décida à parler.

— Si tu me donnais une des plumes, frère ? se risqua-t-il à dire timidement. Tu sais bien que toujours nous avons tout partagé, comme si nous étions nés de la même mère. Puisque tu as trois plumes, tu pourrais bien m'en donner une. Tu en auras encore deux, et ton pouvoir restera le même. Une seule suffit pour te rendre invulnérable.

Jaramillo n'avait jamais fréquenté l'école ; mais cela ne l'empêchait pas de savoir qu'il y a une différence entre trois

et deux, et il était bien convaincu que le pouvoir de deux plumes n'égalait pas celui de trois. En outre, il ne pouvait admettre que Moralès, qui avait conservé ses doigts au complet, prétendît jouir des mêmes avantages que lui qui en avait perdu un, et il se plaisait à maintenir son camarade dans un état d'infériorité.

Effectivement, Moralès ne tarda pas à sentir sa propre servitude. Jaramillo était devenu un autre homme ; il obligeait son ami à travailler, tandis que lui-même se reposait ; il exigeait de lui la remise de son argent ; il avait été jusqu'à lui souffler une Paraguayenne blanche, belle fille à la démarche hautaine, qui d'abord s'était éprise de Moralès.

Alors Moralès commença à se dire :

— Je serai obligé de tuer Jaramillo. Nous ne pouvons plus vivre ensemble.

Mais d'ailleurs il repoussa tout de suite cette mauvaise pensée. Comment aurait-il pu tuer Jaramillo, puisque le talisman, cette petite bourse contenant les plumes du caburé, préserverait celui-ci de toute blessure ?

Et le despote, encouragé par la résignation fataliste de son souffre-douleur, exagéra encore ses exigences. Un certain jour, il alla jusqu'à le souffleter, parce que l'autre n'obéissait pas assez vite ; et Moralès ne regimba point contre un tel outrage.

— Ayant ce qu'il a sur la poitrine, se disait-il avec un profond accablement, il n'est rien qu'il ne puisse se permettre.

Ni hommes ni bêtes n'inspiraient de crainte à Jaramillo. Dans un cabaret de village, il se battit contre cinq Paraguayens des plus braves, et il sortit vainqueur de la rixe, sans avoir reçu la plus légère blessure. Chaque jour il se baignait dans le fleuve, ce que n'osait faire aucun des ouvriers qui travaillaient dans l'*hierbal :* il n'avait pas peur, lui, du *Tatita,* c'est-à-dire de l'« Aïeul ».

Cet « Aïeul », c'était un *yacaré,* un caïman d'une énorme taille, célèbre depuis le lieu où se forme le Rio de la Plata jusqu'aux sources du Parana. Les vieillards du pays, qui savent reconnaître l'âge des caïmans, lui attribuaient environ quatre cents ans. Peut-être ce monstre avait-il vu, dans sa jeunesse, les premiers Espagnols remonter le fleuve sur leurs

navires aux voiles carrées, où étaient peints des lions et des châteaux.

— Le *Tatita* est là, disaient les ouvriers de l'*hierbal*.

Et ils montraient du doigt une espèce de tronc rugueux et verdâtre qui reposait dans la vase d'une petite île voisine, tel un arbre mort apporté par le courant.

Comme il y avait dans les *ranchos,* depuis la dernière révolution du Paraguay, un grand nombre de mausers, la fusillade commençait contre le caïman centenaire. Les tireurs les plus adroits lui marquaient le flanc d'une balle, sans que cela servît à rien. Les projectiles détachaient quelques esquilles de la cuirasse d'écailles ; mais le monstrueux lézard se sentait à peine chatouillé. A la fin, si les chasseurs s'approchaient de lui dans une barque, il se laissait couler paresseusement au fond de l'eau, ce qui faisait monter à la surface un grand cercle d'écumes jaunes.

Lorsque Moralès était jeune, il avait maintes fois nagé parmi des caïmans sans s'émouvoir outre mesure de leur présence. Mais c'étaient des caïmans inexpérimentés et jeunes comme lui. Les redoutables, ce sont les vieux, les «appâtés », comme on les appelle, parce qu'ils ont mangé de la chair humaine. Dès qu'ils ont goûté de cette chair, ils en restent friands pour toujours ; et cet « Aïeul » avait eu dans l'estomac tant de générations d'hommes !

Chaque fois que Jaramillo se baignait, Moralès, par une habitude qui survivait à leur ancienne amitié, ne manquait pas de lui faire la même recommandation :

— Prends garde au *Tatita !*

Mais l'autre, insouciant, s'éloignait à grandes brasses jusqu'au milieu du fleuve, pour y trouver les eaux profondes. Le *Tatita* ? Quelle crainte pouvait-il avoir d'un caïman plus vieux que les Amériques ?

Un dimanche, tandis que Moralès, assis sur la berge, achevait de fumer un cigare du Paraguay, dont le jus noir coulait en deux ruisseaux par les commissures de ses lèvres, Jaramillo s'élança dans la rivière. Quelques instants après, Moralès, de l'endroit élevé où il se trouvait, put voir quelque chose de sombre et d'énorme qui glissait entre deux eaux avec la rapidité d'une torpille, et qui venait à angle droit sur la route suivie par le nageur.

— C'est le *Tatita,* pensa-t-il.

Et soudain son camarade agita les bras désespérément, poussa un cri, et disparut, comme entraîné par une force irrésistible.

Ce qui étourdit et stupéfia Moralès, ce fut moins le fait en soi, que la possibilité même de ce fait. Toutes les croyances de sa vie chancelèrent, près de s'écrouler. Il était sur le point de perdre la foi.

— Non, non, ce n'est pas possible ! Puisque Jaramillo a un *payé,* il ne peut pas mourir...

Il alla machinalement vers l'endroit où le nageur s'était déshabillé, et son visage s'épanouit d'un sourire qui manifestait le retour de la confiance et de la certitude.

— C'est bien ce que je supposais...

La petite bourse était sur les vêtements. Jaramillo l'avait laissée là, soit par inadvertance, soit par l'action secrète de quelque puissance inconnue. Moralès pensa qu'il existe une Providence, comme l'assurent les Pères missionnaires. Et il pensa aussi que peut-être ce caïman, vieux comme le fleuve, était une mystérieuse divinité qui se chargeait de venger les humbles.

Sans la moindre hésitation, il suspendit à son cou la petite bourse, du même air qu'un empereur poserait sur sa tête la couronne du monde.

III

Dès lors, la fortune se mit à lui sourire.

Inopinément les hommes de couleur triomphèrent. Après avoir fait tant de révolutions, ils arrivèrent au gouvernement de la façon la plus pacifique et la plus prosaïque. Le docteur Sepulveda, qui habitait toujours à Buenos-Ayres, obtint que le gouvernement fédéral envoyât dans sa province une commission d'enquête chargée d'examiner les actes administratifs de ses ennemis. Comme toujours en pareil cas, les enquêteurs découvrirent des choses censurables, et le résultat fut que les « blancs » durent abandonner le pouvoir et que les « colorés » devinrent les maîtres.

Alors Moralès revint dans sa patrie, avec l'orgueil et avec l'auréole d'un martyr politique. Le grand homme du parti, qui occupait maintenant les fonctions de gouverneur de la province, lui serra la main, et le métis fut si touché de cet honneur qu'il en pleura de joie.

— Je te connais : tu es un héros, un survivant de la nuit inoubliable. Il n'en reste guère. Que désires-tu obtenir ?

Moralès était facile à contenter : il demanda simplement un poste dans la police. Depuis de longues années il recevait les coups de ses adversaires politiques ; à présent, il voulait avoir le plaisir de les leur rendre.

Ses anciens amis le rencontrèrent dans les rues de la ville avec des souliers aux pieds — ah ! quelle torture ! —, une tunique bleue à boutons d'or et un casque anglais tout blanc. Il n'avait plus l'épée sous le bras ni dans la bande de son pantalon ; il l'accrochait à un ceinturon, comme les militaires et comme tous ceux qui, représentant l'ordre social, ont le droit de cogner sur autrui.

Son avancement fut rapide, et la gloire s'ajouta bientôt à l'avancement. Aucun policier du pays ne l'égalait en vaillance : les plumes de caburé qu'il avait sur la poitrine le rendaient intrépide. Lorsqu'il y avait quelque besogne difficile et dangereuse à exécuter, ses chefs disaient toujours :

— Chargez-en Moralès.

Les mutins, dans les cabarets et dans les bals, avaient beau empoigner leurs revolvers. Avant qu'ils eussent tiré, le métis les avait pris au collet ; ou, s'ils réussissaient à faire feu, les balles trouaient seulement son casque ou les plis de son uniforme, sans jamais toucher sa chair. Et il sortait de ces épreuves tranquille et souriant, comme d'incidents sans importance et sur l'heureuse issue desquels il n'avait pas eu un instant de doute.

La certitude d'être invulnérable lui donnait pour l'action une souplesse et une hardiesse extraordinaires. Comme il n'avait jamais à se préoccuper de sa propre défense, il pouvait concentrer toute son énergie dans l'attaque, et nulle main n'était aussi prompte et aussi agile que la sienne. Quelqu'un refusait-il de lui obéir ? Aussitôt cet homme voyait Moralès se dédoubler, se multiplier, devenir une escouade entière de policiers qui, l'épée au poing, l'assaillaient de

toutes parts. Le malheureux recevait une botte à droite ; et, quand il se retournait, il en recevait une autre à gauche, d'un second Moralès ; puis un troisième Moralès lui assénait d'en haut un coup sur le crâne ; et un quatrième le faisait sauter de douleur par un autre coup porté d'en bas entre les cuisses ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que le pauvre diable demandât grâce.

Les plus braves de la province commencèrent à parler de lui avec crainte : ils devinaient son secret.

— A quoi bon s'en prendre à sa personne ? Il doit avoir un *payé.*

Ses chefs auraient volontiers fait de lui un officier ; mais il ne savait pas lire. Ils se bornèrent donc à lui octroyer les galons de caporal. Et lui, pour donner plus de lustre à sa dignité nouvelle, crut convenable de laisser pousser en forme de moustache les quelques poils de ses lippes cuivrées.

Les paysannes qui, les jours de marché, venaient à la ville montées à califourchon sur leurs bidets velus, admiraient le policier désormais célèbre. Elles l'appelaient *don* Moralès, en mettant le *don* devant le nom de famille, comme c'est l'usage dans le pays, et elles pâlissaient à la vue de ce héros qu'elles prétendaient toutes séduire par les plus doux regards de leurs yeux obliques.

Un matin, comme *don* Moralès était de service au marché, il se trouva nez à nez avec un certain *gringo* corpulent, musculeux, rubicond, qu'il avait connu jadis au Paraguay.

— *Don* Macpherson ! Quelle surprise ! Comment allez vous ?

Ils s'embrassèrent. Le policier méprisait ce *gringo,* comme il méprisait tous les étrangers ; mais cela ne l'empêchait pas d'avoir pour lui une grande admiration.

Raisons du mépris : l'Anglais ignorait le *guarani* et parlait mal l'espagnol, indices certains d'infériorité mentale. Au surplus, comme tous les *gringos,* il avait des pieds énormes et chaussait des souliers grands comme des bateaux, ce qui dénote une origine vulgaire dans un pays où les hommes montrent complaisamment des pieds petits et cambrés comme ceux d'une dame.

Raisons de l'admiration : l'Anglais était capable de rester vingt-quatre heures de suite à table, en vidant bouteille sur

bouteille. Au surplus, il avait l'éloquence d'un prédicateur lorsqu'il célébrait les vertus curatives du whisky, remède infaillible pour toutes les maladies et pour tous les chagrins.

Macperson habitait depuis d'innombrables années dans l'Amérique du Sud. Il avait été chercheur d'émeraudes en Colombie ; mineur au Pérou, dans les mines d'argent, et en Bolivie, dans les mines d'étain ; exportateur de salpêtre au Chili ; éleveur de bestiaux en Argentine ; marchand de *maté* au Paraguay ; et partout ivrogne incorrigible. Tantôt il était patron, tantôt modeste employé ; il prêtait de l'argent à de simples connaissances aussi aisément qu'il leur en demandait à emprunter pour continuer ses voyages. Actuellement, déclara-t-il à Moralès dès les permiers mots de leur conversation, il était représentant de commerce et s'occupait d'acheter des bouvillons, destinés à une certaine maison de l'Uruguay qui fabriquait de la viande liquide pour les enfants et pour les adultes faibles de constitution.

Cette viande liquide faisait sourire l'Anglais de pitié. Est-ce qu'on n'a pas le whisky sur cette terre ?

Moralès eut une minute d'hésitation, à cause de son uniforme. Il était une autorité, et il ne devait entrer dans les cabarets que pour y imposer le respect de l'ordre. Mais il se relâcha de la rigueur de ses principes en regardant le *gringo*. Un vieux camarade !

— Voulez-vous, *don* Macperson, que nous allions prendre un verre ?...

Ils entrèrent dans un cabaret, sur la place du marché, et le patron, par égard pour Moralès, leur mit une petite table au fond de la cour. Il n'y avait pas de whisky, mais il y avait un genièvre qui obtint les éloges du *gringo*.

— Buvez, *Don ;* buvez tant que vous voudrez, dit le policier. Vous savez que j'estime beaucoup les Anglais, et, maintenant que je suis quelque chose dans mon pays...

— Moi pas être Anglais ! protesta Macperson dans son jargon d'étranger. Moi être Ecossais !

Moralès se rappela la manie de cet alcoolique qui, dès qu'il avait bu un peu plus que de raison, s'irritait d'être considéré comme un fils de l'Angleterre et revendiquait passionnément l'honneur d'être né en Ecosse. Le policier s'empressa de répondre qu'il appréciait fort les Ecossais. Ce qui

le rendait si accommodant, c'est qu'il voulait se faire admirer du *gringo*. Il se mit donc à lui parler de ses prouesses et de la crainte qu'il inspirait aux gens.

— Je sais, je sais, répondit Macperson.

Le fait est qu'il avait beaucoup entendu parler du caporal Moralès, et les exploits de celui-ci l'étonnaient sincèrement ; mais cet étonnement était peu flatteur pour le héros. Macperson ne pouvait comprendre que ce garçon petit, sec et d'apparence malingre, pût inspirer de la crainte à personne.

Du haut de sa propre corpulence, il considéra Moralès avec une curiosité un tant soit peu ironique ; puis il lui palpa les biceps avec ses grosses mains, et il sourit en rencontrant immédiatement l'os sous les muscles nerveux, mais grêles. Puis un souvenir, surgi tout à coup dans sa mémoire, donna encore plus d'insolence à ce sourire. Il se revit dans un *hierbal* du Paraguay, en train de se disputer avec Moralès qu'il avait alors pour ouvrier. Le métis avait tiré son épée ; mais Macperson, d'un revers de main, avait fait sauter l'arme, et il avait ensuite administré à son adversaire quelques coups de poing de boxeur qui l'avaient laissé inanimé sur le sol.

Par un singulier phénomène de sympathie mentale, le même souvenir surgit au même instant dans la mémoire de Moralès, mais avec un épisode complémentaire. Il se revit, le soir, dans l'*hierbal,* à l'affût du *gringo* qui, après la scène de boxe, retournait à Assomption pour y passer la nuit ; et, quand le *gringo* avait été à bonne portée, il lui avait lâché un coup de pistolet. L'Ecossais, grièvement blessé, avait dû garder la chambre pendant plusieurs semaines ; après quoi, convaincu qu'il n'est pas prudent de se disputer avec les *colorados,* il avait quitté le pays.

Les deux hommes se regardèrent longuement.

— Ce fameux Moralès !... Dire que je le retrouve devenu un héros !...

— Ce brave *don* Macperson !... D'où vient que je lui porte tant d'amitié ?...

Et ils se serrèrent les mains par-dessus le pot de genièvre, qui était presque vide. Mais ils ne se regardaient plus comme au moment où ils s'étaient rencontrés. Le fâcheux

souvenir du passé mettait un trouble au fond de leurs prunelles.

Le policier s'obstinait à se faire admirer par l'autre. Tout le genièvre descendu dans son estomac s'insurgeait contre ce *gringo,* qui évidemment ne voulait pas croire à la valeur de Moralès, et qui tenait pour des mensonges les exploits de celui-ci.

Or l'Ecossais, de tout l'espagnol qu'il avait appris à Buenos-Ayres, préférait un mot qui avait toujours eu le don d'irriter profondément Moralès. Quand on lui contait des choses invraisemblables, il haussait les épaules et articulait avec mépris :

— Des *macanas* [1] *!...* Rien que des *macanas !...*

Le métis ne douta pas que le *gringo,* dans son for intérieur, se répétât à lui-même : « Les prouesses de caporal Moralès ? Des *macanas !* Rien que des *macanas !* » Mais il avait une si grande envie de se faire admirer que, pour vaincre l'incrédulité de Macperson, il se fit modeste et prit le parti de révéler son secret.

— Voyez-vous, *don* Ecossais ? Si je suis brave, j'avoue que je n'y ai pas grand mérite. Quand même je le voudrais, je ne pourrais pas être poltron. Je possède un *payé* d'une puissance admirable : je porte sur ma poitrine trois plumes de caburé. Comme vous êtes presque du pays, vous savez ce que vaut ce talisman : ni homme ni bête ne peut rien contre moi.

— Des *macanas !...* Rien que des *macanas !...*

Le terrible mot venait d'être prononcé. Le policier pâlit à ce démenti jeté d'un ton dédaigneux.

— Mais quand je vous dis que j'ai un *payé !...* Vous allez le voir. Je ne l'ai jamais montré à personne.

Et il déboutonna sa tunique, fit voir sous sa chemise la petite bourse de cuir imprégnée de sueur et noire de crasse, qui pendait sur sa poitrine.

— Des *macanas !...* Des *macanas !...* répéta l'étranger en se versant le reste du pot de genièvre et en débouchant un autre pot que venait d'apporter le patron.

[1] Littéralement, « casse-tête ».

Moralès, irrité, raconta l'histoire de son malheureux camarade Jaramillo, du docteur allemand, du caburé, de l'« Aïeul ». En dépit de ce récit, le *gringo* gardait la même attitude méprisante.

Le policier se leva. Il permettait bien au *gringo*, si cela lui plaisait, de douter de la vertu de sa mère : ils n'en seraient pas moins bons amis. En réalité, Moralès ne savait pas de façon certaine qui avait été son père. Les indigènes se passent souvent du mariage, parce qu'il exige trop de paperasses, donne trop de dérangement et coûte trop cher. Mais douter de la vertu d'un *payé* ?... Mais ne pas croire à la vérité de ce récit ?...

— Ecoutez-moi bien, *don* Inglès.

L'Ecossais allait protester, comme d'habitude, contre cette appellation ; mais il resta bouche bée, de surprise, quand il se rendit compte que l'erreur était intentionnelle et qu'elle constituait une insulte.

— Ecoutez-moi bien, *don* Inglès. Nous allons faire une épreuve.

Il avait tiré d'une poche de son pantalon un pistolet à deux canons, de gros calibre : car il avait ses armes apparentes et ses armes cachées.

— Vous voyez : moi, je puis vous tuer, si je veux ; mais vous, vous ne pouvez rien me faire. Je n'abuserai pas de cet avantage ; j'aime mieux que vous vous convainquiez par vos propres yeux. De cette façon, il faudra bien que votre dure caboche de brute s'amollisse.

Et il tendit le pistolet au *gringo* qui, lui aussi, s'était levé, non sans peine, et qui prit l'arme sans trop savoir ce qu'il faisait.

Puis Moralès ouvrit des deux mains sa tunique, montra sa poitrine nue et la bourse prodigieuse. « Le *gringo* pouvait faire feu sans scrupule. » Le métis le lui répéta deux ou trois fois :

— Tirez !... Tirez !...

Malgré son ébriété, Macperson comprit que la proposition était absurde. Ce métis était devenu fou. Mais Moralès, avec une superbe assurance, affecta de se moquer de son ancien patron.

— Je comprends ; vous avez peur de tirer, et vous faites bien. La balle rebondirait sur ma poitrine et pourrait vous blesser par ricochet. Placez-vous donc de telle sorte qu'elle ne puisse pas vous atteindre.

L'autre continuait à tenir machinalement le pistolet braqué sur la poitrine qu'il avait devant lui. A la fin, impatienté de ces provocations :

— Prends garde à toi, dit-il d'un ton de menace. Laisse-là tes *macanas,* ou je tire.

Ils n'observaient plus aucune réserve l'un vis-à-vis de l'autre ; ils se dévisageaient comme de mortels ennemis.

— Tire donc, *gringo* du diable ! Quand je te dis que j'ai un *payé !*...

— Je te répète de prendre garde à toi ! répéta l'étranger, d'une voix de plus en plus mauvaise.

— Mais tire donc, fils de chienne ! Tu n'es pas Ecossais. tu es...

— Puisque tu le veux...

Avant que Moralès pût achever, le *gringo* pressa à la fois sur les deux gachettes, et un nuage de fumée blanche s'étendit devant ses yeux.

Quand le nuage fut dissipé, Macperson vit le métis étendu par terre, les bras écartés, la poitrine défoncée ; mais le mort gardait sur ses lèvres un vague sourire d'orgueilleuse confiance et de foi inébranlable.

V. BLASCO IBANEZ.

(Traduction de G. Hérelle.)

LE SECRET DE REMBRANDT

L'exposition de peinture hollandaise qui s'est tenue ce printemps à Paris, aux Tuileries, a eu des conséquences assez diverses. Les plus importantes ont été de révéler au grand public un peintre qui lui était peu connu, Ver Meer, et de remettre en question un des artistes les plus énigmatiques et les plus grands ; je veux dire Rembrandt. On ne trouvera pas ici des révélations sur ce dernier, mais simplement quelques réflexions à son sujet.

* * *

Ver Meer, actuellement, est commenté, analysé, prôné. Un tableau de lui manque d'entrer au Louvre, dont le prix fait hésiter. Le peu que l'on sait sur l'artiste, la place écartée qu'il occupait jusqu'ici, la rareté de son œuvre, autant de causes qui contribuent à sa gloire. Ajoutons-en une qui n'est pas la moins importante. L'histoire de l'art est un domaine tellement exploré, que c'est une joie d'y découvrir un artiste jusqu'alors négligé, une œuvre qui, quoique ancienne, nous paraisse neuve. Aussi, Ver Meer

a-t-il des partisans enthousiastes. Il y a quinze ans, ce fut le cas pour Greco ; il y en a dix, cela faillit l'être pour Magnasco. Assurément, Ver Meer est un merveilleux et un singulier artiste. Mais il bénéficie d'un travers dans lequel nous tombons assez facilement aujourd'hui : celui d'exalter un artiste dont certaines tentatives semblent l'amorce de quelques-unes des tendances modernes. Nous en venons à le douer d'une sorte de don de prophétie, et pour un peu, nous imaginerions Ver Meer peignant dans sa chambre blanche, en pensant à Corot ou à Degas. Par contre-coup, des artistes bien enfermés dans leur époque, n'en débordant pas, Rubens par exemple, nous paraissent moins intéressants. Ou bien, nous cachant volontairement une part importante de l'œuvre d'Ingres, nous n'y voyons plus que ses naïvetés, ses déformations, la passion avec laquelle il violente le corps humain ; nous le réduisons à n'être plus que le fourrier de Picasso, qui va en avant de la troupe préparer les cantonnements. Certes, il y a quelque chose d'émouvant à trouver, à l'état de balbutiement, ce qui sera plus tard un hymne mélodieux et sonore. C'est émouvant, et cela flatte notre amour-propre. Il nous semble que l'artiste, plusieurs siècles auparavant, traça cette ligne, posa ce ton, en pensant non pas à ses contemporains aveugles, mais à nous, gens de 1921. L'excès de louanges dont nous le gratifions devient alors un gage de complicité, un tribut de reconnaissance. Mais il ne faudrait pas exagérer. Nous finissons, par une dangereuse injustice, par mésestimer des maîtres bien plus grands, parce que leur œuvre ne présage pas les tendances qui nous préoccupent. J'ai cité tout à l'heure en exemple Rubens, et l'on pourrait y ajouter Rembrandt et Delacroix. Leur mérite est aujourd'hui couvert d'un léger brouillard, parce que nous n'éprouvons pas, en examinant leurs œuvres, le petit choc de surprise et de reconnaissance, que nous donnent celles de Greco, ou de Piero della Francesca. Mais allons plus loin. Sommes-nous sûrs que ces tentatives que nous découvrons chez ces prétendus précurseurs aient été si conscientes, si voulues ? Peut-être, en tâchant de mettre au jour des vérités qui maintenant nous paraissent bien banales, ont-ils jeté négligem-

ment sur leurs toiles celles que nous estimons tant aujourd'hui, et auxquelles ils n'attachèrent qu'une importance minime. De même, un paysan rapporte des pierres pour élever son mur, sans se douter que la boue qui les recouvre est aurifère. Schubert serait peut-être aussi étonné que vexé, en nous voyant dédaigner les paraphes surannés de *la Truite*, pour la terminaison angoissante et obstinée du *Poteau Indicateur*.

Le travers que je viens de signaler a servi Ver Meer et desservi Rembrandt ; non pas tant aux yeux du grand public qu'à ceux des amateurs. Car, parmi les éléments qui composent l'art de Rembrandt, il y en a un qui, quoique très important, est assez peu en faveur aujourd'hui ; c'est l'emploi des moyens plastiques pour exprimer des sentiments, et pour tâcher de les faire partager au spectateur. Malheureusement, l'exposition des Tuileries — peut-être justement parce que ceux qui choisirent les toiles étaient imbus des tendances actuelles — n'offrait pas ou presque pas d'exemples de cela. On n'y trouvait guère que le petit *Calvaire*, appartenant à M. Bredius, et *la Concorde du Pays*, du Musée Boymans, œuvre médiocre et confuse, spécimen de baroque inférieur. Il eût été pourtant nécessaire de présenter, auprès des portraits et des études d'après nature, quelques-unes des toiles où se révèle Rembrandt poète tragique, de la même veine que le *David et Saül*, de la Haye, le *Souper de Claudius Civilis*, de Stockholm, ou le *Christ et la Madeleine*, de Brunswick. Il est vrai qu'il restait la ressource d'aller au Louvre, où Rembrandt est si complètement représenté, depuis le *Bœuf écorché* jusqu'aux *Pèlerins d'Emmaüs*, en passant par les portraits de la *Bethsabée*. Pourtant, aux Tuileries même, une toile, qui n'est pourtant qu'une étude d'après nature, confessait le don d'émotion de Rembrandt. Je veux parler du *Guerrier en armure*, de Glasgow. Au point de vue métier, c'est aussi fort que du Hals ou du Velasquez ; par des moyens bien différents toutefois, avec moins d'aisance et de verve, mais avec autrement de puissance. Et il y a quelque chose de plus ; pourquoi ce modèle en casque et en cuirasse, qui semble poser là pour un effet de ferblanterie, pourquoi s'en dégage-

t-il une poésie aussi intense, aussi magique ? Qu'on ne dise pas qu'il n'y a là qu'illusion. Il suffit de comparer cette toile au *Mars* de Velasquez. Là nous n'avons qu'un effet bien rendu, un gaillard nu, coiffé d'un morion, qui s'ennuie. Dans la toile de Rembrandt, il y a autre chose. Cet « autre chose », d'ailleurs, Rembrandt sait l'exprimer, à sa volonté, non pas seulement par la virtuosité, mais aussi par les moyens les plus simples, je dirai presque par l'absence de moyens. Allons au Louvre, maintenant, et regardons *le Bon Samaritain.* L'effet de coucher de soleil n'a pas la beauté harmonieuse du moindre Lorrain, même avec ses conventions. Dans d'autres toiles, dans la *Famille du menuisier,* par exemple, Rembrandt rendit bien mieux la lumière dorée du soleil couchant. Pour la composition, rien n'est plus gauche. Des personnages, des chevaux, plantés verticalement les uns auprès des autres, comme autant de piquets, leur mise en ligne étant à peine interrompue par l'oblique du blessé ; ce tonneau si manifestement casé tout à la gauche du tableau pour le boucler, pour arrêter le sol lumineux ; ce lointain qui tombe sur le premier plan, ne fuit pas ; cette poule sur son fumier, qui semble une volaille rôtie ressuscitée ; ce bon Samaritain enfin, avec son turban excessif... hé bien, avec un métier aussi gauche, aussi maladroit, aussi empêtré, Rembrandt vous prend aux entrailles. Restez quelques instants devant cette toile. Entrez peu à peu dans cette épaisse atmosphère d'aventurine et d'or. Bientôt les bévues et les lourdeurs s'évanouissent. Il n'y a plus qu'une harmonie mélancolique et tendre, un poème de miséricorde, de consolation et de paix. Ce bègue — quand il le sait ou quand il le veut ? — a le chant le plus émouvant qu'on puisse imaginer. Après lui, tout paraît déclamatoire, creux, ou terre à terre. Lorsqu'on est encore ivre de l'hypocras mystérieux de Rembrandt, on a peine à se mettre à la bière saine de Rubens, au pur élixir de Raphaël. Poursuivons notre visite du Louvre. Après la volupté calme d'Hendrickje Stoffels, voici la *Vénus* bourgeoise, grasse et confortable, la *Bethsabée* au ventre lourd et aux bras noueux, à la chair molle et fauve. Dans son île où le soleil dore la brume, le Prospero de Hollande joue avec ses sortilèges, prend

tour à tour les masques de la volupté, de la douleur, de la pitié. Même, il arrive que ses conjurations échouent, et que les esprits, rebelles, refusent de venir à son appel. Quand Rembrandt est médiocre, il l'est bien. Il suffit de regarder, aux Tuileries, cette toile lourde, sans atmosphère et sans couleur, *les deux Paons*. La tête de l'enfant est d'une rare maladresse. Une œuvre d'élève, comme l'adorable *Rêveuse*, de Maes, avec les délicieux abricots, si roses dans l'ombre rousse, est bien supérieure.

* * *

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de Prospero. Ce n'est pas la première fois qu'on rapproche Rembrandt de Shakespeare. On l'accentuera, cette relation, en remarquant le rapport qui existe entre Rembrandt et ses élèves, d'une part, entre Shakespeare et ses contemporains, d'autre part. Comme Shakespeare, Rembrandt dépasse son propre pittoresque ; ou plutôt son pittoresque est comme intérieurement illuminé par l'esprit ; ce qui n'est pas le cas chez Aert van Gelder par exemple. Alors que le maître n'évoque toute la poésie, confuse, parfumée et crasseuse de la synagogue, que pour en constituer le décor devant lequel passent les figures sublimes des patriarches et celles de Jésus-Christ, l'élève, lui, ne voit que la pouillerie dorée, et écrase ses acteurs sous leurs hardes étincelantes. De même, entre les mains de Heywood ou de Dekker, la féerie aérienne de Shakespeare n'est-elle souvent que clinquant et cannetille. La mise en scène d'Aert van Gelder est d'ailleurs souvent fort savoureuse ; la toile *Devant le Temple* ferait un fort beau décor pour la reprise d'un drame élizabéthain. Mais cela reste un décor, de la toile peinte derrière laquelle on devine les machinistes en cotte bleue ; tandis que Rembrandt nous impose sa Synagogue. Mais ne soyons pas trop sévères. Le *Portrait du bourgmestre van Beveren*, d'Aert van Gelder, est une fort belle œuvre, où l'on trouve, dans les mains rougeaudes, et dans le tapis à gros ramages, un sentiment presque cézannien de la couleur.

Il y a encore un autre point par où Rembrandt et Shakespeare peuvent être comparés : c'est par la complexité qu'ils ont apporté dans l'art. Shakespeare est imprégné d'italianisme, soit ; mais essayez de le faire entrer dans la grande famille gréco-latine qui va de Virgile à Chénier, comme cet italianisme pâlit ! Notons d'ailleurs que Shakespeare, comme Montaigne, Rabelais, Ronsard, appartient à une époque qui est bien moins soumise à l'antiquité que son nom de Renaissance pourrait le faire croire. En premier lieu, ces écrivains n'ont pas, entre eux et l'antiquité classique, le recul de l'histoire et de l'archéologie. Elle leur est comme contemporaine. Quand nous lisons un auteur antique, nous le replaçons à sa date. Les écrivains de la Renaissance le lisaient presque comme s'il avait écrit la veille. Aussi en usent-ils très familièrement avec l'antiquité. Ils la pillent, la saccagent, s'en gorgent, bien différents en cela de leurs successeurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, qui la vénèrent, et se mettent à son école. Mais revenons à Shakespeare. Auprès du théâtre classique français, chef-d'œuvre d'analyse et d'abstraction, son théâtre à lui est un monde entier, où tout le monde a un rôle, depuis le roi jusqu'au souteneur, depuis Falstaff jusqu'à Ariel. Auprès du caillou veiné d'or et de bitume qu'est un personnage de Shakespeare, un personnage de Racine, de Molière, de Marivaux, un portrait de la Bruyère sont des cristaux transparents aux arêtes nettes. Qu'on le regrette ou non, cette complexité a pénétré une bonne part de l'art moderne depuis le XIXe siècle. Balzac, Baudelaire, Dostoiewski sont en cela plus proches de Shakespeare que de Racine ou de la Bruyère.

La complexité de Rembrandt n'est pas moins grande que celle de Shakespeare. S'il n'avait pas existé, l'histoire de l'art serait bien simplifiée, et l'école italienne dominerait comme d'un Olympe toutes ses rivales, mais il fallait que ce gros paysan hollandais arrivât, et bousculât tout. Pour nous en tenir à la technique, remarquons que, jusqu'à Rembrandt, on n'avait demandé à la peinture à l'huile que juste ce qu'elle peut donner, en restant même en deçà. Les plus forts, — Raphaël, les Vénitiens, les Bolonais, Rubens, Velasquez — usent d'une langue très solide,

très juste et très simple. Quoi de plus lisible, de plus clair, au point de vue du métier, que le *Balthazar Castiglione* de Raphaël, que la *Danaé* du Corrège, que la *Flora* du Titien, que le *Pape Innocent* de Velasquez ? Rembrandt, lui, malmène cet outil, le torture, le pousse jusqu'aux extrêmes limites, en développe toutes les possibilités. Jusqu'à lui, un peintre demeurait toujours le proche parent du peintre en bâtiments. Entre l'artisan qui badigeonne un mur à l'ocre, et le peintre de la *Dispute du Saint-Sacrement*, il y a de nombreuses différences, mais ce sont surtout des différences de degré, et il y a un lien. Rembrandt tend ce lien jusqu'à le rompre. Si *peintre* qu'il soit, (et en ce sens Delacroix avait raison de dire : « Le grand Hollandais était plus nativement peintre que le studieux élève du Pérugin »), Rembrandt est le premier qui nous laisse l'impression que, par instants, les moyens proprement picturaux sont inférieurs à ce qu'il voudrait en tirer. De là, probablement les sentiments composites que détermine une œuvre telle que la *Ronde de Nuit*. N'en concluons pas que Rembrandt est un peintre littérateur, un Chenavard ; nullement. Le peintre littérateur n'a à sa disposition qu'une langue pauvre et banale. Rembrandt possède tous les moyens de l'art ; mais il paraît parfois las de toutes ses richesses. Pareil au despote asiatique qui, blasé, réclamait une volupté nouvelle, il semble souhaiter des moyens au delà de la peinture. Virtuose, il l'est ; et il s'en dégoûte. Voilà ce qu'un Italien eût été incapable de comprendre : un Italien, ou Rubens, ou Poussin. Le premier, Rembrandt, dans le métier de la peinture, introduit l'inquiétude. Celle de Michel-Ange, toute spirituelle, n'atteint pas le métier. Celle de Greco, spirituelle aussi, influe sur le métier, mais lui est extérieure. Avant Rembrandt, le métier était un outil net, simple, indépendant, un serviteur qui obéit passivement à ce que son maître lui ordonne. Rembrandt l'associe à lui ; ce n'est plus une relation de serviteur à maître, mais une collaboration, une union presque charnelle. Désormais, les plus grands tireront de beaux effets de cette union, mais au prix de quels tourments. Goya sut rester en deçà ; Delacroix lutta toute sa vie pour maîtriser le penchant qui l'y portait. Lui aussi, il

surmène son métier, l'essouffle ; son esprit lucide fait ce qu'il peut pour ramener l'ordre de la paix. Tout l'art moderne, depuis soixante ans, retentit de cette discordance qui n'a fait que s'accentuer, de ce mauvais ménage que font l'artiste et ses moyens d'expression.

* * *

Cette complexité de Rembrandt, cette lutte qu'il engage avec le métier, voilà ce qui désole Fromentin, et le gêne. Il le dissimule mal dans *les Maîtres d'autrefois* ; et l'avoue crûment dans ses carnets de voyage et ses lettres :

« Comment se fait-il que tous les personnages de ses portraits, sauf un ou deux, manquent vraiment de physionomie piquante ?....

« *Les Syndics :* Au moins facile à comprendre. Et matériellement plus beau... (que la *Ronde de Nuit*). On sait qu'on a affaire à un maître. *J'aime mieux un autre art.* Pourquoi tant de coups de brosse *avant de trouver le bon ?...* La peinture de ce pays, sauf Rembrandt, est si lucide !....

« Rembrandt ne grandit pas, quoiqu'on en dise, et à part quelques morceaux admirables dont on parle moins que des *fameux*, il étonne, me choque un peu, m'attache et ne me convainc pas.....

« Van Eeckhout, Fictoor, Govert Flinck, Karel Fabritius, Bol lui-même en ses moments de dépendance, tous ceux qui peignirent comme lui, c'est-à-dire comme il peignait à partir de 1642, peignirent mal [1]....»

Comme on voit, l'incompréhension est assez forte. Fromentin était un esprit clair, mais myope, plus fin que puissant et compréhensif, et très pénétré des préjugés, non seulement de son époque, mais surtout de son monde. Il appartenait à ce groupe d'artistes du Second Empire, réagissant contre les audaces romantiques, et que l'influ-

[1] Eugène Fromentin. *Correspondance et fragments inédits*, publiés par Pierre Blanchon, chez Plon, 1912.

ence de salons frivoles énerva, en les empêchant de chercher des voies nouvelles. Là, About et Feuillet passaient pour de grands écrivains, Gérôme et Meissonnier pour des peintres.

* * *

Un des attraits de l'exposition des Tuileries, et non un des moindres, était cette petite salle où l'on avait rassemblé une quarantaine de dessins de Rembrandt. Ces quelques feuilles de papier méritaient de longues réflexions. Entre les mains du Hollandais, le dessin n'est qu'une sorte de sténographie. Jamais il ne fait un « beau dessin », qui doit constituer un objet d'art en soi. D'autre part, il dessine de la même façon une porte de ville, un saule, une vieille femme, et de grands sujets bibliques. Il y emploie le même *style*, en prenant le mot au sens littéraire, comme un écrivain qui userait de la même langue pour écrire à son jardinier que pour composer un poème épique. Ceci va à l'encontre d'une théorie fâcheusement répandue de nos jours, et d'après laquelle il faudrait exécuter des « études directes », et ensuite le «tableau . Rien n'est moins conforme à la méthode des maîtres. Ils ne «stylisent» point; la stylisation, ou plutôt l'interprétation de la nature est chez eux directe, spontanée. C'est sans intention précise qu'ils la marquent de leur sceau, qu'ils n'y retrouvent que ce qui était déjà dans leur esprit. Si un homme d'esprit a pu dire avec tant de raison que l'amour est comme les auberges espagnoles, car l'on n'y trouve que ce que l'on y apporte, on peut en dire autant de la nature. Mais cet apport ne doit pas être froidement délibéré. Le véritable artiste copie, ou plutôt croit copier. C'est parce que c'est lui, que ce qu'il fait est un chef-d'œuvre, et ce que fait son voisin une croûte.

Peut-être est-ce dans ses dessins que Rembrandt révèle le mieux la variété de ses tentatives, à quel point il se boucle peu dans une formule. Tantôt il compose comme un Italien ; telle *Mise au tombeau* inscrite dans un demi-cercle semble un croquis de Pontormo. Au contraire, le dessin

de *Moïse trouvé par la fille de Pharaon*, seul Rembrandt pourrait l'avoir exécuté. C'est un prodigieux raccourci ; en quelques traits de plume, le groupe des trois femmes est indiqué.

Mais de tous ces dessins, il y en a un qui est particulièrement émouvant. C'est ce petit croquis de l'artiste par lui-même, où on le voit les mains sur les hanches, vêtu de cette grande blouse sur quoi il essuyait ses brosses. Il nous regarde, bien en face ; que ne peut-on lire au fond de ses yeux ! Voilà ce qui rend l'étude d'un peintre ou d'un sculpteur à la fois si captivante et si difficile. Par la toile peinte ou le marbre l'artiste se confesse bien moins que l'écrivain par l'écriture. Il se confesse bien tout de même, mais dans une langue particulière, au moyen d'hiéroglyphes dont l'interprétation est malaisée. Les artistes modernes nous ont laissé des lettres, des souvenirs, quelque fois un journal. Mais l'artiste ancien ? Lorsque les témoignages manquent, ou sont trop brefs, les points d'interrogation se multiplient. Nous connaissons à peu près Michel-Ange, Poussin, Rubens ; mais Raphaël nous est bien moins connu que Pétrarque, et Velasquez que Cervantès. Les quelques faits épars que nous possédons sur Tintoret ou Greco ne font que mettre l'eau à la bouche. Que n'eurent-ils un Boswell ! Pour Rembrandt, cet isolé, à la vie à la fois si banale et si troublée, de nombreuses lumières seraient nécessaires pour l'illuminer. Il est, comme son art, si complexe ! Ses contemporains, Velasquez, Rubens, Poussin, paraissent simples, et par là bien différents de nous. Mais lui est déjà un homme moderne, avec toutes ses contradictions et ses discordances. Pour biographe, il lui aurait fallu un Dostoïewski, plutôt qu'un Bellori.

* * *

Si l'on veut analyser Rembrandt, il faut surtout ne pas imiter ceux qui ont été jusqu'à parler de sa « théologie », ou qui ont dérivé les caractères religieux de son art, des idées des Memnonites, cette secte dont Rembrandt faisait,

paraît-il, partie. La théologie vit de précisions nuancées, ce qui est interdit à la peinture, qui, plus précise que la musique, l'est moins que la littérature.

Jusqu'à un certain âge Rembrandt est un Hollandais pareil à ses contemporains, réaliste, mais balourd, tapageur, sans la finesse d'un Metzu, avec un goût étrange pour un maniérisme assez fatigant. Puis il abandonne tout cela, comme celui qui entre en religion dépose les parures du siècle. Le gros garçon turbulent devient un solitaire qui médite, et évoque tour à tour le Christ souffrant ou les héroïnes voluptueuses de la mythologie. Un dessin du Musée de Berlin résume cette dualité ; sur une face, on voit la plus douloureuse Déposition de Croix ; sur l'autre, un cavalier qui se permet à l'égard d'une belle les plus audacieuses privautés. Certains se sont étonnés de ce mélange de sensualité et de dévotion ; d'autres en ont été choqués. Même, dans leur naïveté, ils ont été jusqu'à refuser que Rembrandt soit l'auteur de certaines eaux-fortes libres, sous prétexte qu'elles ne pouvaient pas être de celui qui grava la *Pièce aux cent florins* ou les *Trois Croix*. D'autres enfin, ont tâché de l'expliquer en le rapprochant de Rousseau et de Tolstoï[1]. Sans vouloir discuter ici ce parallèle, je veux pourtant noter une différence essentielle : Rousseau et Tolstoï furent des apologistes passionnés de leurs propres cœurs, en tirèrent des doctrines. Rembrandt a exprimé ses sentiments, mais sans prétendre les faire partager. Quant à lui reprocher ses contradictions, et refuser de les voir, s'indigner qu'il n'ait pas choisi une fois pour toutes entre le vice et la vertu, c'est ignorer singulièrement la nature humaine. On oublie trop aujourd'hui la vieille définition : que nous sommes tous pécheurs. Le cœur humain n'est nullement logique ; on n'y trouve point de sentiments chimiquement purs. Le saint lui-même ne fait que réduire la part des scories, sans pouvoir les éliminer complètement. Quoi d'étonnant que, chez l'homme qui n'est pas un Dieu, le vice et la vertu cohabitent, perpétuellement en lutte, pareils à deux princes rivaux, tour à tour maîtres du pou-

[1] « Il (Chenavard) compare Rousseau à Rembrandt, comparaison qui ne me paraît pas juste. » (Delacroix : *Journal.)* Il est regrettable que Delacroix n'ait pas expliqué pourquoi la comparaison lui paraissait fausse.

voir. « Des pécheurs, nous sommes tous des pécheurs, s'écriait Péguy. C'est comme ça. Il n'y a ni à s'en vanter, ni à s'en excuser. L'Eglise en est faite et Marie est la mère des pécheurs ». L'homme religieux n'est ni hypocrite ni fourbe de ne pas être impeccable. S'étonner qu'il mêle es élans vers Dieu et les complaisances pour le péché, c'est singulièrement ignorer les autres, et soi-même. Que savons nous de Rembrandt ? Quelques petits faits secs nous avertissent qu'il eut une histoire assez déplaisante avec une veuve, et fit ensuite de sa servante Hendrickje Stoffels sa maîtresse. En même temps, il peignait les *Pèlerins d'Emmaüs*, et gravait la *Descente de Croix* et la *Petite Tombe.* Evidemment, à première vue, cela paraît contradictoire ; non pas tant parce que la majorité des hommes possède un niveau moral supérieur, que parce qu'ils savent mieux dissimuler, à eux-mêmes et aux autres, ce qui se passe en eux. Pour expliquer cette contradiction, je propose une hypothèse ; j'insiste sur ce mot hypothèse, car, en cette matière, ou demeure dans une telle obscurité qu'il est prudent de ne point trop affirmer.

J'imagine que Rembrandt était un de ces hommes chez qui une sensibilité très complexe s'allie à un gros tempérament sensuel. Pour justifier cette hypothèse, remarquons que Rembrandt ne fut guère difficile dans le choix de ses modèles féminins. On a tenté de l'excuser en dénigrant le physique des Hollandaises, et en invoquant la sévérité des mœurs aux Pays-Bas. Ces deux raisons ne sont point convainquantes. Les Hollandaises d'aujourd'hui sont loin d'être répugnantes, et il n'y a pas lieu de supposer qu'elles diffèrent de leurs ancêtres ; d'autre part les Pays-Bas au XVII[e] siècle ne devaient pas manquer de courtisanes, à en juger par les petits maîtres hollandais. Non : la médiocrité corporelle des modèles de Rembrandt s'expliquerait plutôt par le tempérament furieux et peu raffiné de l'artiste. Il n'était pas homme à faire le délicat en ces sortes de choses; plutôt, comme le disait Madame de Rochefort à Duclos, son paradis se serait composé de pain, de fromage et de la première venue. Faut-il s'en étonner ? D'autres que lui, et de plus affinés, ont délibérément préféré les maritornes aux belles dames ; et Verlaine se moquait bien que

sa Muse fut une guenipe. Mais, après les rafales charnelles, la sensibilité de Rembraudt demeurait désemparée, inquiète. Voilà pourquoi il avait un tel goût pour les sujets évangéliques se rapportant au pardon, au péché remis. Chez ces tempéraments où le désir s'élève brusquement, violemment, la réaction laisse un remords presque autant physiologique que moral, un besoin intense de confession et de miséricorde. Ils ont le sens du péché, de la faute qu'il est nécesaire de laver. C'est par là que Rembrandt est éminemment chrétien. Comme Baudelaire, il comprend ce qu'est le péché. De là vient le regard rêveur de sa Bethsabée, cette angoisse qui fait hésiter les larmes au bord de ses beaux yeux ; on la découvre aux paupières et aux sourcils que hausse le besoin de pleurer. Rien n'est plus éloigné des Madeleines repentantes des Italiens, même lorsqu'elles ne sont pas qu'une étude de chairs tendres parmi des rocs affreux et durs. A ces tempéraments, il ne suffit pas d'un pardon juridique, d'une remise de dette, comme celle de l'économe de la parabole, mais quelque chose de plus tendre. Il ne faut pas seulement leur pardonner, mais aussi les consoler d'avoir péché. Qu'ils manquent de volonté, d'une forte discipline qui les contraigne à lire nettement en eux-mêmes, à dissiper ces vapeurs qui les enivrent, et ils s'abandonnent à leurs troubles détectations. Le remords devient pour eux une jouissance, les larmes de la pénitence une volupté nouvelle. Sterne en arrive là, et, de plus, ayant reconnu sa tare, il en fait un jouet ; tour à tour, il s'y abandonne ou en rit. Je ne prétends point que Rembrandt soit allé jusque à ce degré ; il est trop sain pour goûter cette perversité. Il l'est pourtant moins que Péguy, qui lui aussi eut un sens très fort du péché, mais sans aucun abandon voluptueux. Péguy possède un fonds solide et franc, qui l'écarte de ces complications. Aussi lorsqu'il a parlé de la pénitence, l'a-t-il fait avec une émotion pleine de noblesse :

Voilà, mon enfant, quel secret. Voilà quel mystère.

Voilà quelle grandeur, (cachée), quelle source incroyable de grandeur il y a dans cette pénitence.

Dans cette honteuse pénitence. Secrètement, publiquement honteuse et réellement.

Peut-être la plus glorieuse de toutes. C'est qu'une pénitence de l'homme
Est un couronnement d'une espérance de Dieu.

Les affinités entre Péguy et Rembrandt, d'ailleurs, ne manquent point. Tous deux sont paysans, tous deux révèlent le mélange de grandeur et de vulgarité, de génie et de mauvais goût de l'autodidacte ; tous deux utilisent les ressources d'un métier volontairement dénué, volontairement bégayant. Dénuement fort riche, en réalité, et bégaiement subtilement savant. Tous deux tournent le dos à l'éloquence ; et l'on peut, malgré ce qu'il a de puéril, établir le rapport : Péguy est à Barrès ou à Claudel ce que Rembrandt est à Rubens ou à Tintoret.

Je citerai encore, à l'appui de cette explication de Rembrandt, les quelques eaux-fortes libres qu'il exécuta. Elles ne sont nullement pornographiques. Je veux dire que ce n'est pas l'œuvre délibérée d'un homme qui rejette toute morale, tout sens des mœurs par-dessus son épaule. Cela n'est ni la dure impudeur antique, si différente de nous qu'elle épouvante, ni la frénésie japonaise, ni du Rops, si peu chrétien malgré ses diableries. Ce sont les confessions brusques d'un homme qui, le cœur battant, retrace les visions chaudes qui le congestionnent, et ne sait trop s'il se libère ou s'abandonne.

* * *

Une telle âme devait apporter dans ses œuvres religieuses des préoccupations bien différentes de celles de ses contemporains, des Italiens par exemple. Pourtant, il y a des points communs, si singulier que cela puisse paraître. « Les deux traits généraux du nouvel art religieux sont le naturalisme et le pathétique. Ils se tiennent ; ce sont les conditions d'un art qui se propose d'émouvoir à tout pris ». M. Louis Gillet caractérise ainsi l'art religieux baroque, celui du Guerchin et de Ribera. Cela pourraît s'appliquer à Rembrandt : mais si le but est le même, les

moyens diffèrent. Rembrandt veut nous donner le sentiment du réel, en reproduisant la synagogue, la juiverie, non par le réalisme des personnages. Il recherche le pittoresque plutôt que le terre-à-terre. D'autre part son pathétique ne sera pas obtenu par des supplices, par le sang qui coule, comme celui des Italiens et des Espagnols, mais par des moyens plus imprécis, par le contraste entre la grandeur divine et la misère qui l'environne. Si le Christ de Rembrandt souffre, nous ne le voyons ni aux plaies ni aux clous, mais à l'aspect général de ce corps flétri, émacié. L'artiste nous donne le résultat de la torture, non la torture elle-même. Il agit sur la sensibilité, non sur les nerfs. En effet, la vue du supplice répugnerait, épouvanterait, alors que la vue de la victime apitoie et attendrit.

Comparons une toile religieuse de Rembrandt à une toile religieuse d'un Italien du XVIIe. Chez ce dernier le souci de représenter la scène et le souci de la beauté plastique se balancent. Chez Rembrandt le souci d'exprimer le sujet est seul ; et exprimer, ce n'est pas seulement représenter la scène telle qu'elle a pu se passer, mais supprimer tout ce qui pourrait distraire. Là intervient son clair-obscur. Réduisant sa palette à une quasi-monochromie, il ne craint pas que le spectateur soit attiré, comme chez Rubens, par un manteau vermillon, par la chevelure blonde de la Madeleine. Pas de composition, de composition plastique, c'est-à-dire pas de balancements de lignes et de masses qui équilibrent le tableau, en font une architecture. Pas de beau dessin ; je veux dire qu'on n'y trouvera pas un bourreau dont la musculature excitera l'admiration du spectateur, une femme dont la souple draperie satisfera son sens esthétique. Pas de lyrisme à la Tintoret, de mouvements de foules, de contrastes. Pas de paysages nobles ou magnifiques, de ciels tumultueux. Le décor est réduit à l'essentiel. Notons qu'il fait peu appel au *surnaturel pictural* ; ses anges sont le plus souvent d'une extrême maladresse, à part le bel adolescent qui murmure à l'oreille de Saint-Matthieu, et n'a rien d'angélique. En somme Rembrandt se refuse à employer tous les moyens qui jusqu'ici avaient servi aux peintres.

Que lui reste-t-il donc ? La lumière, peut-on répondre. Mais cette réponse est une duperie. En réalité, il lui reste des moyens qui échappent à l'analyse ; voilà son secret. Prenons quelques peintres d'art religieux, Giotto, Fra Angelico, Tintoret. Nous voyons nettement les moyens qu'ils emploient, la lucidité, la raison de Giotto, sa sensibilité franche ; l'amour et la simplicité de Fra Angelico, le lyrisme passionné de Tintoret. Un peintre d'aujourd'hui qui se découvre des affinités avec l'un de ces artistes, peut, sans le pasticher, l'étudier pour savoir comment il dégagera sa propre personnalité, apprendre de lui à se connaître lui-même. Mais Rembrandt ? A mesure que l'on essaye de définir ce qui le différencie des autres, il se dérobe, échappe à l'analyse. Pourquoi les *Pèlerins d'Emmaüs* sont-ils presque aussi émouvants que le texte même de l'Evangile ? Il est impossible de l'expliquer. Voilà l'inexplicable, le résidu qui demeure au fond du creuset, le métal inconnu que tout l'art de l'essayeur ne peut déterminer. On a beau parler d'expression, d'émotion ; il reste que le peintre est un homme qui s'exprime par des signes. En voilà un qui les dédaigne presque tous, et qui pourtant nous émeut autant que ses plus grands rivaux. Ce secret est intransmissible, et s'il y a un artiste à l'école duquel il serait inutile et périlleux de se mettre, c'est bien Rembrandt. Mais son cas mérite d'être examiné, car cela jette un jour terrible et cru sur toute la peinture des cinquante dernières années. « Trop de belles couleurs sont sans âme, trop de belles formes manquent de vie ; ni émotion, ni amour de la nature.... *Courage! et mettons de tout ça dans la peinture!* écrivait Corot à propos d'une maladie, d'une souffrance qu'il supportait chrétiennement comme une épreuve. » Maurice Denis écrivait cela en 1906 ; cela n'a certes pas cessé d'être vrai. S'il revenait parmi nous, le vieux maître en serre-tête de chiffons, que penserait-il ? Il est bien audacieux de le faire parler, mais je me demande, si, élevant sa voix rude, il ne dirait pas ceci : « Par l'amour immodéré de ce qu'il y a de plus matériel dans la peinture, vous avez fini par la réduire à une combinaison de signes abstraits, dont toute émotion est absente. Méprisant la nature, dont j'admirais la moindre

parcelle, vous n'avez plus entre les mains qu'une algèbre au lieu d'un chant, qu'un mannequin au lieu d'une créature. Que pouvezvous donc m'offrir ? Ni la franchise ingénue des primitifs, ni la sensualité des Vénitiens, ni l'ordre de la Renaissance, ni l'opulence des Baroques, ni la joie débordante des Impressionnistes, quoi donc ? un jeu stérile, un divertissement de maniaques... »

François FOSCA.

EN COLONNE AU MAROC

Le jour n'est pas encore levé : les nuages bleuissent, le ciel pâlit, la perdrix s'éveille, un clairon dans le silence du camp entame tout à coup ce refrain d'un bataillon de chasseurs que le général a choisi comme refrain de la colonne.

Une demi-heure auparavant, le coup de langue des cuisiniers avait fait surgir quelques ombres hors des tentes. Dans la nuit, des feux s'étaient allumés devant les tranchées, mais nul bruit réel n'avait troublé la paix des dormeurs. Tandis qu'avec le « Lève-toi, soldat ! Lève-toi, lève-toi bien vite !... » appels, rires, éclats de voix marquent le réveil, la détente, l'activité soudain lancée de cinq mille hommes jeunes et habitués à se servir de leur corps.

Et l'on met le camp à bas, on « f... le camp », à proprement parler. C'est-à-dire qu'en une demi-heure, trois quarts d'heure, toutes les tentes, les petites guitounes de toile où six hommes sur le caillou ont rêvé que la guerre était près de finir et qu'on leur offrait des lits plus doux, les tentes d'officier avec les petits lits de camp et les tentes de caïd où le général reçoit les indigènes et les cheikhs

du pays, toute cette ville d'étoffe est pliée, emballée, les tentes de soldats sur leur sac, les autres sur des mulets ; le café est bu, les chevaux sellés, chameaux et mulets bâtés et chargés, et que de chameaux, que de mulets, que de charges : canons, munitions, mitrailleuses, vivres, bagages, T. S. F., caissons de l'ambulance.

Le premier matin, on croit que l'on n'arrivera jamais à emballer, à arrimer tous ces sacs, ces ballots, ces ustensiles dont aucun ne se ressemble... Mais non, à 5 heures 30, tout est prêt, les appels terminés, tout le monde est là, l'avant-garde s'ébranle. Et il sera ainsi pendant quatre-vingt dix ou cent jours.

* * *

La véritable épreuve pour le troupier et le chef de section non monté, au Maroc, ce sont les marches, les longs déplacements à travers le bled pour aller de poste à poste, surveiller le pays, chercher l'ennemi, l'amener à combattre et, après l'avoir battu, pour trouver le point d'eau où l'on se désaltérera.

Cinq ou six heures, plus rarement sept, et les grands jours douze à dix-huit heures de déplacement à travers un terrain difficile, voilà le tarif de quatre jours sur cinq, en colonne. Il n'existe que peu de routes au Maroc : les indigènes n'en sentaient pas le besoin, et dans les régions où l'on se bat, nous n'avons pas eu partout le temps d'en faire. D'ailleurs, lorsqu'il existe une route, le gros seul marche sur ce chemin : les éléments échelonnés en avant, arrière et flanc-gardes parcourent en gardant leurs distances des espaces non préparés pour la marche.

Le terrain est presque toujours pénible : caillouteux la plupart du temps, ondulé, coupé d'oueds desséchés où l'on trébuche sur les galets, très chaud et desséché dans les terres incultes, friable et sablonneux dans les champs de maïs et d'orge. Le fantassin, au Maroc, finit par avoir le pied sec et dur, comme tanné par la route ; il est fait

à son sac, entraîné, robuste, très résistant malgré la mauvaise eau, la fièvre, les moustiques, la colique et le froid de la nuit ; c'est le type du soldat tel qu'on le concevait autrefois, fait pour la guerre de mouvement, la marche, le combat rapide et lestement mené. On n'a peut-être jamais vu de soldat colonial aussi prêt à aller toujours de l'avant, avec entrain, à la française.

* * *

Cette perpétuelle guérilla, ces déplacements, ce combat rapide, avec accrochage et décrochage dans la même journée, et parfois charge et poursuite, nous font voir l'importance de la cavalerie.

Beaux cavalicrs, d'ailleurs, ces spahis algériens, sénégalais, marocains, que l'on voit sans cesse protéger, garder, éclairer la colonne. Ils ont des cadres solides, des sous-officiers anciens dans le service, des officiers qui ont pratiqué cette guerre d'Afrique pendant de longues années ; on y voit de vieux troupiers que rien ne peut plus étonner, qui obéissent à leurs chefs comme la machine obéit au geste de l'ouvrier qui a pressé un bouton, poussé un levier. C'cst de la troupe qui marche sans effort pour l'officier, d'après les traditions, la règle, la discipline, de la troupe qui ne discute jamais. En France, nos fantassins, mille fois admirables par ailleurs, demandaient à leurs chefs une dépense constanté, des habiletés, des prévenances, une faconde, une habileté oratoire bien fatigantes parfois.

Nous voilà en face de la vieille troupe ; demandez-lui ce pourquoi elle est faite : l'ordre, la discipline, la belle tenue sous les armes, et au combat le culot, la crânerie, la précision dans les mouvements, l'application entière du règlement (il n'est pas aussi facile qu'on le croit d'appliun règlement de manœuvres quel qu'il soit); demandez-lui d'être l'armée même, une armée de métier, et elle nous donne tout cela avec chic, sans phrases, sans discours : il n'y a qu'à regarder, admirer et se taire.

* * *

Paysages aperçus au pas du cheval, le long des pistes mogrebhines, à travers les monts chauves de l'Atlas, dans le Sous mal connu jusque là; les cols si tristes par un temps gris d'hiver, entre le Tadla et Marrakech; la forêt d'arganiers fraîche et gaie comme un verger de Normandie, entre Foum Ameskroud et Agadir ; et ces champs de cailloux, atroces, près d'Oued Zem et de Kasbah Tadla, tout un monde ignoré et pittoresque, il faudrait l'abondance descriptive d'un Gautier pour le peindre en détail. Le temps aussi nous manquait pour réfléchir et comprendre profondément ce que sans doute nous ne reverrons plus.

Il y a maintenant une géographie du Maroc à écrire, et non plus bornée à quelques itinéraires, à deux ou trois villes... Ce peut être le but d'une vie ; et nos écrivains, nos professeurs trouveront dans ce pays nouveau des sujets innombrables, la matière de nombreux volumes. On verra ici des peintres, également, et des sculpteurs ; le Maroc sera par certains préféré à l'école de Rome : moins de poncifs, une animation, une vie qui valent bien les musées, — la beauté du corps humain, surtout chez les mâles, s'égalant à la robustesse de l'art antique, — et des paysages aux grandes lignes nues, d'une lumière plus pure, d'une couleur plus nuancée que ceux de l'Espagne, dont ils ont la force et l'âpre intensité.

* * *

Au sud de Tiznit, nous marchions depuis des heures dans de grands champs d'orge, caillouteux, lorsqu'à la halte horaire, au bord d'un village, nous eûmes la chance d'être arrêtés près d'un vieux puits, au pied de figuiers auxquels se suspendaient des vignes, dont les longues pousses, jamais taillées, se mêlaient et se mariaient pour former une ombre épaisse, repos exquis dans la chaleur d'un matin d'avril.

Les petites feuilles vertes et neuves du figuier, les pousses de la vigne, les troncs d'argent, quelques touffes de jeunes palmiers, dans ce jardin de paysans évoquaient l'image d'une existence paisible et simple. Dans l'herbe, sous les arbres, des liserons mauves, des pavots d'un mauve plus tendre, des marguerites jaunes, des coquelicots, et ces plantes à feuilles rouges que l'on cultive dans nos parterres, étaient semés au hasard. Mais l'air était empli de l'odeur enivrante et aiguë de l'orge qui pousse.

A droite, la colonne en mouvement mettait dans la campagne un remue-ménage, une animation inattendue. Un avion ronronnait, moucheron d'argent, dans l'azur du ciel. Nous reprîmes notre marche.

* * *

Le camp est sous les arganiers.

Nous arrivâmes à l'heure où le soleil, échauffant depuis le matin les herbes du bled, fait sourdre du sol un arôme salubre des marguerites et de thym. Espacés parmi les cailloux gris, les arganiers dressent leur feuillage dru sur des troncs tortueux. A leur pied, de petits chèvre-feuilles.

Une brise légère s'est peu à peu levée. Ma tente, ouverte à l'ombre tournante d'un grand arganier, tressaille et flotte. Une tourterelle café au lait vient de traverser l'horizon.

Plus loin le village aux murs de forteresse, que je ne visiterai pas, tant il est doux de respirer cet air en rêvassant à des plaisirs que l'on attend, que l'on souhaite, à des heures qui furent l'amour et le passé, dans cette bonne paresse qui suit les longues étapes à cheval au soleil.

* * *

Après les bons jours, les mauvais : le terrain est caillouteux, les côtes nombreuses, le soleil tape, on sue, des ampoules aux pieds, les cuisses à vif, il y a six heures

que l'on est parti, et l'on ne sait quand on arrivera. Le troupier sous le sac, le chef de section non monté ont la figure plissée, séchée par la poussière ; plus personne ne parle ni ne chante ; on va, on va ; quand diable arrivera-t-on ?

La marche prolongée, conçue selon la formule militaire, est vraiment une épreuve pour l'homme ; il marche, l'ordre a été donné, c'est le service qui le veut, mais il est sans cesse partagé entre le désir de ne pas céder, de ne pas lâcher pied, de ne pas se faire engueuler et mal voir par ses chefs, et celui de s'asseoir par terre et de rester là comme une brute à attendre que le soleil ait fini de tourner.

En colonne, au Maroc, on ne peut pas laisser de traînards en arrière ; ils se feraient massacrer. Aussi le chef de section, le commandant de compagnie sont-ils impitoyables pour eux. C'est encore le service qui le veut. Mais qu'à un détour de la piste le gîte apparaisse, la halte promise où l'on va stationner, que la musique éclate, que les clairons sonnent quelque rythme entraînant, et surtout, qu'un commandant de compagnie crie : « Tendez donc le jarret, nom de D... ! » et toute la compagnie, tout le bataillon, la tête haute, frappant du talon, marquant le pas à la cadence, va défiler en ayant l'air de dire au grand chef qui regarde, très calme : « C'est encore nous qui défilons le mieux. »

Et suivez-les ensuite, ces éreintés, à l'arrivée au camp. Le sac à peine posé, les faisceaux formés, le travail commence ; il faut dresser les tentes, décaillouter les emplacements sur lesquels on couchera, creuser la tranchée, aller à la corvée d'eau, à la viande, au bois, aux distributions ; il faut que les muletiers mènent leurs bêtes à l'abreuvoir. J'ai parfois calculé qu'après l'étape certains hommes devraient encore faire cinq ou six kilomètres dans leur après-midi.

Ils ne rouspètent pas, ils marchent. Sachez-leur gré d'être à ce point résistants et tenaces. Car le lendemain on recommence, et l'on ne sait jamais si l'étape ne sera pas encore plus longue ce jour-là.

On peut être en effet d'arrière-garde et avoir devant soi, en montagne, des voitures ou un convoi de chameaux.

Je suis resté comme cela, un jour, pendant douze heures sur la route, dans l'Atlas. On finissait par s'ennuyer, à aller si lentement. Les hommes eurent quatorze noix pour se remplir le coffre, et leur unique repas de la journée ne fut prêt qu'à neuf heures ; ils se rattrapèrent en dévorant deux rations à la fois. Et tout fut dit. C'est la guerre.

* * *

Chaque colonne, au Maroc, est accompagnée de mercantis, marchands de beignets, de tabac, de thé, épiciers, merciers, vendeurs de conserves des marques les plus inattendues, trafiquants de la petite espèce qui risquent une balle ou plus souvent la perte de leurs marchandises dans un oued, et qui ne prélèvent après vingt ou trente jours de transport à dos de chameau qu'une honnête augmentation de 150 à 200 pour cent sur les prix de leurs sardines ou du papier à lettres.

Quelques-uns ont une tente ronde, un marabout, qui les garde assez bien de la pluie, sinon du soleil ; mais presque tous se contentent de quelques bandes d'étoffe cousues et portées par trois bâtons. Une natte leur tient lieu de lit. Et, lestes, débrouillards, très actifs sous des apparences de paresseux, une demi-heure après l'arrivée, ils ont monté la tente, ouvert leurs caisses, installé leur inventaire ; le thé est servi, les beignets cuisent dans l'huile, le militaire peut venir. Ces mercantis sont utiles. Gouvernés par la prévôté, ils sont dans la main de l'autorité, dont ils redoutent la puissance. Ils offrent au troupier les petits riens qui constituent pour lui un succédané de confortable et le moyen de dépenser sa solde par petits morceaux, ce qui vaut mieux qu'une grande bordée le jour du retour en ville, au cours de laquelle le soldat peut commettre quelque extravagante idiotie. Car il est rare qu'un mercanti vende à trois troupiers sept litres de rhum pour arroser trois camemberts, comme je l'ai vu faire à Beni-Mellal; ce qui amena d'ailleurs la fermeture immédiate de l'établissement du coupable.

Les mercantis sont presque tous des Marocains, anciens tirailleurs qui ont compris qu'il y avait pour eux un moyen unique de faire fortune, juifs toujours prêts aux plus étranges commissions, blessés de la guerre porteurs de décorations chèrement achetées, et parfois même des Grecs qui s'appellent Lykurgue, Castramongopoulos, Demetrious Crystos ou Démosthène. Ceux-ci, malgré leurs noms à la Plutarque, ne sont que de fantastiques Levantins, plus subtils que les juifs, plus internationalistes que le socialisme et l'internationale, car ils ne vivent que pour l'argent, ne pensent qu'à l'argent et l'iraient chercher dans un baquet avec leurs dents : ce sont les plus habiles commerçants de la terre entière. Lorsque l'on apprit au Maroc les assassinats commis à Athènes le 1er décembre 1916, on ferma la boîte du Grec, dans le poste où je me trouvais. Mais il prit son air le plus attristé et dit : « Je suis vénizéliste. » Tous les Grecs du Maroc se déclarèrent vénizélistes et envoyèrent un message véhément à Constantin Ier, pour pouvoir continuer à nous refiler d'horribles marchandises.

Le vénizélisme a ceci de charmant que nul ne le peut discuter.

A ces mercantis se joignent, en pays soumis, des indigènes qui viennent vendre les produits du pays, noix, carottes, navets, beurre, miel, huile, du bois, quelques raisins secs, et surtout des œufs, des poules et de la kessra, la galette sans levain fabriquée avec la farine d'orge ou de blé. Au printemps, les femmes indigènes apportent aussi des bottes d'herbe, aussitôt achetées ou échangées contre l'orge de l'administration par les caporaux muletiers et les ordonnances d'officiers soucieux de la santé de leurs bêtes. Ce petit trafic a des résultats excellents : il oblige nos gens à apprendre un peu d'arabe ou de chleuh, il apprivoise l'indigène, qui est très friand d'un tel afflux d'argent, et il montre aux Marocains qu'ils ont tout de suite quelque chose à gagner à notre fréquentation. On est même étonné, dans certains pays qui viennent à peine de se soumettre, de voir presque aussitôt arriver des groupes de paysans avec un sac de n'importe quoi, ou un petit bœuf, et ces braves gens tenter de faire for-

tune avec ces infidèles, ces roumis contre lesquels ils combattaient la veille. C'est d'ailleurs une des habiletés de notre politique indigène au Maroc, de ne jamais tenir rigueur aux indigènes de leur instinct de liberté ou d'anarchie et de leur sentiment de l'honneur guerrier, qui les poussent à lutter contre nous jusqu'au jour où ils sont vaincus, et de les accepter, dès la soumission, comme de parfaits administrés, dont on veut le bonheur et dont on n'a que du bien à attendre. (Si notre surveillance continue à s'exercer très attentivement, il ne faut pas qu'elle soit apparente : ce Marocain est très fin, ne lui laissez rien voir.)

* * *

Le camp fut établi dès dix heures. Mais le long de cette route de montagne à peine praticable aux voitures, les arabas du convoi ont mis longtemps à grimper et descendre les côtes abruptes ; il est cinq heures de l'après-midi, et l'arrière-garde débouche seulement.

Tirailleurs marocains qui étaient à Douaumont, le 22 mai 1916, ils ont mis dans leur marche favorite la charge, qu'ils ont entendue sonner tant de fois sur la terre de France ; et les voici, dans ce coin de l'Atlas, qui avancent pesamment, lentement, sur les cailloux, dans une buée rouge de poussière éclairée par le soleil. Ils ne savaient pas qui nous étions, certains ont combattu contre nous, et ce sont maintenant nos soldats, solides, sûrs au feu, très braves, dévoués à leurs officiers dès qu'ils les connaissent un peu, disciplinés, bien en mains et enflammés par l'odeur de la poudre lorsqu'on peut les lancer dans une charge, un assaut, une contre-attaque rapide.

C'est la véritable troupe de choc, celle qui aime le corps à corps, l'égorgement de l'adversaire et le pillage soigné de son porte-monnaie.

Méthodiquement recrutés, ils peuvent fournir un appoint considérable à nos armées ; ce sera toujours la meilleure gendarmerie en France, une excellente troupe d'occupation à l'étranger, la plus sûre protection de l'ordre

et du gouvernement, et dans les colonies d'une autre race la plus forte des garnisons.

Nous les regardons défiler. Ils sont fiers d'être soldats, de marcher en ordre, d'être vus par des supérieurs. Le Maroc sera une pépinière de soldats pour la France. Ce point seul justifie les dépenses, la conquête, nos efforts actuels. Et il y a tout le reste, les richesses économiques, dont je ne parle pas ici.

* * *

Le clairon sonne aux lettres.

Alors, du camp tout entier (six cent mètres de long sur autant de large) un hurlement forcené part, jaillit de cinq mille poitrines. Il se prolonge durant une demi-minute.

C'est la façon du soldat de France de manifester son attachement à la famille et au lointain pays où l'on reviendra, où l'on aime, où l'on souhaite de repartir bientôt en congé.

* * *

Le long des pistes qui semblent sans fin, dans la plaine vide où les files d'hommes disparaissent entre les tiges sèches des asphodèles et les hauts chardons, voici s'élever le chant grêle, monotone, suraigu et qui retourne toujours sur lui, d'un cavalier des *guich*, enroulé dans ses burnous blancs, la tête ceinte d'une reza blanche entremêlée d'un fil rouge. Il est immobile sur sa selle, son camarade reprend la chanson après lui, et dans l'air pâle leur musique incompréhensible se perd.

Cavaliers éternels, toujours prêts à partir, et si souvent hors de chez eux. Qu'on leur parle, ils sont gais, disciplinés. On en fera la plus belle troupe du monde, lorsqu'on les recrutera régulièrement et les encadrera, comme nos goumiers marocains.

Ceux-ci ne sont pas libres à la façon de ceux d'Algérie : c'est le *guicheur* marocain qui correspond au goumier algérien. Le goumier marocain, au contraire, est un soldat de métier, un engagé volontaire, qui est commandé par nos officiers du Service des Renseignements, tenus dans les régions frontières d'avoir des troupes légères sous la main. Les goums marocains sont mixtes, composés de cavaliers et de fantassins, trois cents hommes par goum au total, qui vivent sous la tente autour du Bureau du Service des Renseignements, avec leurs enfants, leur femme, et très disciplinés, très bien tenus, très propres, de beaux gaillards, l'une des meilleures troupes du Maroc, la plus récente comme formation et certes la moins connue.

* * *

Il y a comme une griserie lointaine à évoquer ces souvenirs de chevauchées le long des pistes, dans le bled, dans les plaines vides du Tadla et du Sous, dominées au loin par la haute montagne.

Les lauriers-roses en buissons amoncelés au fond des oueds et qui de loin faisaient comme une mer pâle de vieux rose fané et de vert très doux ; le vautour qui plane ; les cimetières formés à peine de quelques cailloux fichés dans le sol et qui ont l'air si délaissés, si seuls; auprès du blanc marabout la vieille tombe grise ; l'air pur, le silence, l'espace... nous nous sommes ennuyés parfois, au cours de trop longues étapes, à parcourir ces étendues un peu vides et sans fin ; et nous songions à nos cités, à nos villes, à la guerre de France dont nous avions goûté et dont nous voulions tâter encore. Et maintenant dans ces villes que nous désirions tant, nous revoyons en rêve ces spectacles évanouis ; tout en Europe nous semble étriqué, minuscule, si mince. De ce qui faisait notre vie de civilisés, nous ne voyons plus que l'étroitesse. Nous avons connu le mouvement, la liberté, la vie salubre et active du bled ; nous en conservons toujours le regret, le nostalgique souvenir.

* * *

C'est en cheminant le long des pistes du Sous qu'un capitaine extrêmement spirituel me dévoila quelles étaient les cinq choses qui avaient le plus étonné ses spahis marocains, lorsqu'il les avait emmenés combattre en France :

Primo, la vitesse des trains, ce qui se comprend facilement lorsque l'on songe que ces hommes n'avaient jamais vu que les actuels chemins de fer à voie étroite du Maroc.

Secundo, le charme et l'amabilité des femmes, ce qui est non moins compréhensible, si l'on se rappelle que dans ce pays, seules les vieilles femmes et les prostituées adressent la parole aux hommes.

Troisièmement, la fertilité des campagnes. « La France n'est qu'un jardin », disaient les Marocains et, chez eux, en effet, seuls les jardins irrigués, les oasis restent verts toute l'année. Les céréales, le bled ne verdissent que durant deux mois, au printemps.

Quatrièmement, la pureté de l'eau : au Maroc, nos troupiers ont fait souvent cette expérience par force, on boit n'importe quelle eau, trouble, salée, verte même parfois, des eaux que chez nous l'on repousserait avec mépris...

Cinquièmement, la majesté des cuirassiers. Ceci peut surprendre, mais rappelons-nous que le cavalier marocain est le plus souple, le plus leste des hommes, toujours prêt à bondir, à descendre de cheval pour s'embusquer et combattre à pied ; et nos cuirassiers de 1914, avec leur boîte d'acier brillant qui les empêchait de se mouvoir, pouvaient paraître à juste titre quelque chose de monstrueux et d'incompréhensible à ces fils de l'espace et du bled.

Mais un autre capitaine ajoutait à cette liste d'étonnements les gros chevaux du nord de la France dont les croupes rebondies et les membres trapus diffèrent si for-

tement de la silhouette grêle du cheval marocain, puis les étalage éclairés d'Amiens, les bicyclettes innombrables (au Maroc, on n'en voit guère que dans les villes) et pour l'ordonnance de cet officier que celui-ci avait amené à Paris, les ascenseurs dont il refusa pendant longtemps de se servir.

On m'a aussi conté l'anecdote de ce spahis sénégalais, fils d'un roi nègre très authentique, qui, venu à Paris avec son officier, lui dit au moment où celui-ci voulait le faire descendre dans le métropolitain : « Moi pas gagné prison aujourd'hui, mon lieutenant. Pourquoi toi vouloir moi aller trou noir ? »

* * *

Fin d'une lettre d'un chef indigène à nous allié qui annonce une victoire sur des dissidents : « Les ennemis ont fui dans la forêt tels des chacals. Nous avons pillié tout ce que Dieu a permis. C'est un grand jour pour la religion. »

Suit une énumération succinte des pertes, en commençant, suivant l'usage, par les chevaux et les mulets...

* * *

Lentement le soir vient. La lumière se fait plus pâle. Dans le fond de vallée où nous campons ce soir, déjà une partie de la montagne est sombre, sans couleurs. Mais l'autre, caressée par les derniers restes du jour, prend des tons légers de gris jaune et de vert pâli. Les tranches régulières qui la composent se fondent, s'unissent. Bientôt elle ne sera plus qu'une immense marche d'escalier de porphyre adouci : le schiste vert, la terre crème ne se distinguent plus.

Et j'écouterai le bruit léger de la cascade, là-bas, dans une faille de rocher.

* * *

Une fois parti en colonne, je n'ai jamais senti le besoin de m'arrêter, de revenir vers des camps, vers des villes.

J'ai surtout horreur du camp, du poste, avec ses marabouts réguliers, ses baraques en pisé ou en bois, et en général fort peu d'arbres au milieu de tout cet appareil monotone.

Certains camarades aiment la vie du poste, pour ce qu'elle comporte de repos, de vie régulière, ordonnée, placide, et de parties de bridge ou de poker. Je ne puis comprendre qu'un homme normal joue aux cartes ; depuis trois ans, je m'ingénie à saisir pourquoi l'on n'a pas interdit les jeux de cartes aux officiers, qui n'y trouvent qu'un moyen de ne pas assez s'occuper de leurs hommes et de la guerre. Quant à la vie régulière, aux corvées à l'heure fixe et à tout le train-train journalier de l'existence des camps, rien de plus exaspérant pour moi, qui aime l'aventure dans la guerre, le pittoresque dans la vie et, l'avouerai-je ? une certaine irrégularité même dans l'emploi de mon temps.

Je rêve parfois, pour jusqu'à la fin de mes jours, d'une existence où l'on se battrait une fois par semaine, où l'on irait loin, bien loin, vers des pays encore non conquis, revenant parfois vers les capitales européennes pour y aimer, y lire et remettre le masque figé, conventionnel, absurde en somme, que nous impose la vie de société.

O Maroc, tu seras trop vite conquis ! Le Sahara peut-être, qui n'est pas si désert qu'on le dit, et la Chine vénérable et immense, resteront aux vagabonds, aux pélerins de l'ignoré, de l'espace. Et les hommes honnêtes prendront part à des Congrès de la Paix.

Jusqu'à la prochaine guerre mondiale...

Louis THOMAS.

MÉMOIRES ET CONFESSIONS
D'UN
SOUVERAIN DÉPOSÉ

(Suite[1])

Cependant renaissait en Allemagne l'éternelle question des Duchés: question que 1848 avait embrouillée encore plus, tout en croyant la résoudre. L'Europe avait rendu au Danemark de Schleswig et le Holstein, et avec le traité, signé par les grandes puissances à Londres le 8 mai 1852, elle avait assuré l'intégrité de la monarchie danoise, en reconnaissant comme héritier du roi Frédéric VII, qui n'avait pas de fils, le duc de Glücksburg.

Quelques Etats allemands seulement n'avaient pas adhéré au traité, et la Diète s'était abstenue de le ratifier. L'Autriche et la Prusse, au contraire, l'avaient reconnu, après avoir fait insérer, parmi ses nombreuses dispositions, l'en-

[1] Voir notre numéro d'octobre. — Nous rappelons que l'ouvrage de M. Ferrero est un mélange de fiction et de réalité. Le grand historien imagine qu'un vieux prince allemand, chef d'un des plus anciens Etats de la Confédération germanique, écrit ses mémoires et y expose ses conceptions politiques. Dans ces pages destinées à ses enfants, il s'efforce de prouver que seule la monarchie de droit divin est le gouvernement légitime; la Révolution française n'est qu'une immense mystification historique. Dans la seconde partie de l'ouvrage, écrite après la catastrophe de 1918, le prince, reniant ses convictions orgueilleuses, trace un tableau saisissant de l'Europe contemporaine, telle qu'elle apparaît — ne l'oublions pas — à un souverain catholique et allemand, détrôné et désespéré. (N. D. L. R.)

gagement de respecter les privilèges des Duchés. On ne connaissait pas très bien ces privilèges : ce qui est évident, c'est qu'une sage prévoyance les mentionna dans le traité afin de maintenir le prétexte d'accuser le Danemark de fouler aux pieds les droits des Allemands.

L'agitation éclata lorsque, au mois de mars 1863, le gouvernement danois se plia à la volonté du parti radical, recruté, lui aussi, dans la Bourgeoisie, accorda une large autonomie au Holstein et incorpora le Schleswig à la monarchie..... Sans aucun doute cette réforme violait le traité de 1852, quoique, dans le Schleswig, les Danois fussent plus nombreux que dans le Holstein.

L'Allemagne protesta, et cette fois avec raison ; l'opinion publique s'émut surtout en Prusse, où les libéraux et les survivants de 1848 recommencèrent à soulever la question des Duchés, dont quinze années auparavant ils avaient tant abusé, et à demander dans le même esprit que la Prusse s'en occupât au nom de la Confédération, sans tenir compte de l'Autriche. Le 1er octobre la Diète décida d'intervenir dans le Holstein : mais cette fois encore, Bismarck voulut faire prévaloir sa volonté.

Il jugea que cette affaire des Duchés était un cri de guerre de la monarchie universelle ; et non content d'avoir provoqué à mort le parti libéral et la Bourgeoisie avec son coup d'Etat, et de les avoir révoltés par son attitude hostile à la Pologne, il voulut les désillusionner aussi dans l'affaire danoise. Si les libéraux, les journaux et l'opinion publique, vociférante et irresponsable, ne s'en souvenaient plus, il n'oublia pas que l'Europe avait garanti l'intégrité de la monarchie danoise : ainsi, traiter de cette façon la question des Duchés, c'était, pour la Prusse, lancer un défi à l'Europe.

Il ne prit donc au sérieux ni l'agitation de l'Allemagne, ni les cris des libéraux prussiens, ni la délibération de la Diète ; au contraire, à un certain moment du mois d'octobre 1863, il songea même, ou du moins il déclara avoir songé, à empêcher l'exécution de la volonté fédérale, si le Danemark acceptait la médiation de l'Angleterre. Il n'est pas sûr qu'il l'aurait pu, et quelque temps après, en

effet, il fut amené à se contredire, mais il n'y a pas de doute qu'il était résolu à ne rien faire sans être d'accord avec l'Autriche, et quel que fût le parti que la Russie prendrait dans l'affaire des Duchés. Juste le contraire de ce que les libéraux ne cessaient de demander ; et cela pour une raison très simple. Prusse et Autriche réunies pourraient imposer une certaine crainte et un certain respect à l'Europe, bien mieux que la Prusse toute seule. Et voilà que le 15 novembre, le roi de Danemark, Frédéric VII, meurt, et que le duc Glücksburg lui succède, d'après le traité de 1852.

D'un bout à l'autre de l'Allemagne, l'opinion publique crie que le traité n'a plus de valeur, le Danemark l'ayant violé. Frédéric, duc d'Augustenburg, fils du duc Christian, qui avait renoncé pour de l'argent comptant à ses droits sur les Duchés, profite de l'occasion et, appuyé par la faveur populaire, se présente pour revendiquer la couronne que son père avait vendue. L'agitation renaît et la Diète de Francfort, poussée par l'opinion, est sur le point d'appuyer les revendications de cet aventurier.

Cette fois, Bismarck ne pouvait résister davantage au sentiment public ; mais, même dans cette extrémité, il ne voulut pas lui donner une complète satisfaction.

La Diète de Francfort, qui n'avait pas ratifié le traité de 1852, pouvait reconnaître les droits de Frédéric d'Augustenburg ; mais non pas l'Autriche ou la Prusse qui avaient ratifié le traité. Si la Diète eût décidé d'appuyer le prétendant, l'Autriche et la Prusse eussent été obligées, en qualité de membres de la Confédération, de désavouer ce qu'elles avaient promis individuellement.

Bismarck profita de cet enchevêtrement d'engagements contradictoires pour faire aux libéraux prussiens un nouvel et sanglant affront, et s'adressa à l'Autriche. Il lui démontra que la Confédération allait les entraîner tous deux dans un conflit général, si les deux grandes puissances allemandes lui accordaient liberté d'action. Le seul moyen de contenter l'Allemagne sans provoquer une guerre universelle était, pour l'Autriche et la Prusse, de prendre en mains la question et de reconnaître le Duc de Glücksburg comme Roi du Danemark d'après le traité de 1852 ; en exigeant en

même temps, en vertu du même traité, que les privilèges des Duchés fussent respectés, et abolies les lois qui en avaient changé le régime.

La Prusse et l'Autriche se présentaient donc à l'Europe comme mandataires de sa volonté, réunies pour défendre un traité qui engageait toutes les grandes puissances, contre les fureurs libérales de la Confédération et contre les violations du Danemark.

L'Autriche, à la tête de la Confédération allemande, pouvait-elle défier la Prusse, et avec celle-ci l'Europe entière ? Et l'Europe, pouvait-elle se désavouer en désavouant ce défenseur désintéressé de ses droits, qu'elle rencontrait pour la première fois sur son chemin ? L'Autriche se laissa convaincre : et, lorsque le nouveau roi du Danemark eut refusé d'abolir les réformes faites dans le Duché par son prédécesseur, la guerre fut déclarée au Danemark. Aucune des puissances européennes ne secourut ce dernier. Et comment auraient-elles pu le faire du moment que l'Autriche et la Prusse combattaient pour défendre un traité que toute l'Europe avait signé ?

Mais si la démarche était habile, quel pouvait en être le résultat ?

Plusieurs soupçonnaient que Bismarck voulait, non pas délivrer les Duchés et les unir, en qualité d'Etat indépendant, à la Confédération allemande, mais les annexer à la Prusse. Or c'était là le plan d'un visionnaire.

Qui pouvait croire que l'Autriche et l'Europe y consentiraient ? En effet, dès que les armées alliées, après avoir envahi le Holstein, passèrent dans le Schleswig et de là dans le Jutland, l'Angleterre se mêla de l'affaire, et fit si bien qu'elle réussit à convoquer tout le monde à Londres, au mois d'avril 1864, pour délibérer sur la paix.

Au Congrès les plénipotentiaires prussiens déclarèrent que le commun désir des deux puissances allemandes était que les Duchés fussent constitués en Etat indépendant sous la souveraineté du prince d'Augustenburg. Mais le Congrès se termina sans avoir rien conclu, et quelque temps après le Roi Christian, désespérant de l'Europe, demandait la paix à ses ennemis, et l'obtenait en leur cédant Lauenburg, le Holstein et le Schleswig.

Que retirait le ministre de toute cette affaire difficile et embrouillée, sinon des difficultés de plus et de nouveaux dangers ? Déjà engagé dans un conflit constitutionnel avec son Parlement, conflit dont personne n'apercevait la fin, pouvait-il maintenant y ajouter la menace d'un conflit avec l'Autriche et avec l'Europe ?

Le Roi de Danemark avait cédé les Duchés à l'Autriche et à la Prusse, mais on ne savait pas exactement à qui ils appartenaient, car la Confédération les réclamait pour elle et pour le prince d'Augustenburg. D'autres prétendants tels que le duc d'Oldenburg et le prince de Hesse se mettaient sur les rangs, avec des parchemins qu'ils venaient tout juste de découvrir dans les archives ; entre temps les deux puissances qui les avaient conquis, ne montraient aucun empressement à chercher le maître auquel ils appartenaient de droit. En somme, ceux qui tenaient le ministre pour fou pouvaient aisément le prouver.

Les formes du génie humain sont multiples et se montrent au fur et à mesure que l'histoire du monde se déroule : le génie de l'héroïsme, le génie de la sainteté, le génie poétique... Bismarck est le premier génie démoniaque, fils légitime et chéri du premier siècle ouvertement satanique qui ait paru dans l'histoire ; le vrai héros du Romantisme allemand, qui avait réhabilité le Diable de la condamnation du Catholicisme.

Tous les vices du Diable les plus détestés, la ruse, le mensonge, la duplicité, le sarcasme, la dureté, l'arrogance, la violence, l'égoïsme, l'esprit de supercherie, le goût de l'imbroglio, la corruption, l'intrigue, toutes les forces actives du mal, dont tous les siècles s'étaient servi en cachette, honteux de s'en servir et d'utiliser à ce propos les individus les plus abjects, s'étaient mis sans honte, hésitation ou subterfuge, au service du Génie, c'est-à-dire d'une imagination, d'une acuité analytique, d'une puissance synthétique, d'une originalité, d'une audace, d'une rapidité et d'une envergure de plans, telles que le monde n'en avait peut-être pas encore vues.

Et tous ces vices, franchement, ouvertement, réalisaient leur tâche sous la conduite du Génie, dont ils étaient les serviteurs ignobles, mais nécessaires et fidèles. Apparition

nouvelle pour l'Europe, dont la grande tradition classique et catholique n'était pas encore complètement morte, et qui au premier abord devait la troubler... C'était en somme le Diable fait homme, et homme de génie, qui travaillait pour Dieu dans une double et très noble intention : défendre, au nom du principe divin de l'autorité, un grand peuple contre soi-même et contre les passions qui menaçaient de le perdre ; concilier la Tradition et la Révolution, c'est-à-dire pousser à son accomplissement l'entreprise que Louis XVIII avait tentée.

Au génie diabolique devait réussir ce qui avait manqué à un Français du XVIII[e] siècle, classique et catholique. Il n'avait pas perdu une minute depuis le jour mémorable où le souverain avait pris la résolution de lui confier le pouvoir. Mais, pour composer la toile merveilleuse dont il rêvait, les métiers sur lesquels ses prédécesseurs avaient tissé leurs échantillons à l'usage de chaque jour, ne suffisaient plus : et Bismarck avait commencé par le commencement, c'est-à-dire par construire le métier.

Le monde, qui d'abord ne comprenait pas ce qu'il faisait, se demanda avec surprise s'il était dans son bon sens. Mais l'on assista rarement à un enchaînement plus vaste et plus sûr de pensées et d'actions, appliqué à un plan plus profond et mieux organisé.

Suivons-le pas à pas depuis le commencement de son *periculosae plenum opus aleae.*

Justement parce qu'il était le Démon fait chair, le Démon que Dieu avait donné comme compagnon à l'homme afin qu'il le tint éveillé, il avait su lire dans l'âme de la Bourgeoisie prussienne, mieux qu'elle ne savait lire elle-même. Elle ne voulait pas la liberté, vaine chimère, parole vide de sens, mais elle voulait la puissance, la gloire, la richesse. Il avait donc — et avec raison — compris que toutes les difficultés intérieures qui tourmentaient la Monarchie et la nation, s'aplaniraient et que la Prusse cesserait de se tourmenter, le jour où elle se sentirait plus grande, plus respectée et plus forte.

La guerre et les conquêtes étaient donc le remède infaillible aux maux de l'époque. Mais la Prusse ne pouvait s'agrandir en rapetissant ou en morcelant l'Allemagne, la-

quelle aspirait à son unité. L'épée de l'Allemagne ne brillerait de nouveau, comme autrefois, que si elle n'était brandie que par un seul des deux grands Etats allemands, par l'Autriche ou par la Prusse...

Bismarck se proposa donc de dissoudre la Confédération allemande, de reconstruire, sous l'hégémonie de la Prusse agrandie, une Confédération nouvelle et plus vigoureuse dont l'Autriche serait exclue.

Plan très audacieux et qui devait sembler irréalisable à la sagesse moyenne ; car la Prusse, qui comptait dix-huit millions d'habitants, avait aussi à affronter l'Autriche, qui, même après la perte de la Lombardie, en comptait le double ; et elle avait encore à affronter l'Europe, qui allait interposer Dieu sait quels obstacles !

Mais ce qui semblait impossible à la sagesse commune tentait le premier Génie démoniaque paru dans l'histoire.

La première difficulté était le Roi. Dans cette étreinte suprême, le Droit divin craignait le Démon et, par conséquent, se méfiait du Génie qui s'offrait pour le sauver. Mais le Roi se sentait en retard sur son temps, et il voulait au moins que l'armée prussienne fût la meilleure de l'Europe. Et si le Génie savait imaginer de merveilleux plans de grandeur dynastique et nationale, le Démon connaissait l'art de les imposer à son maître.

Bismarck avait jugé, avec son œil infaillible, que la monarchie prussienne était une dynastie légitime au total et non à moitié, comme celle des Bourbons retour d'exil ; qu'un soulèvement du peuple et de l'armée ne pouvait pas la déraciner, comme la française ; que le Roi et son ministre ne devaient pas se laisser effrayer par la mauvaise chance de M. de Polignac.

Il n'hésita donc pas ; il exploita la passion du vieux Roi pour son armée et il poussa l'armée et la Couronne dans les épineuses broussailles du conflit constitutionnel, persuadé que le coup d'Etat serait le premier chaînon qui attacherait le Roi à son ministre, l'obligerait à demeurer avec lui jusqu'au bout.

A cette première démarche magistrale succéda le pacte avec la Russie relatif à la Pologne. Ce pacte n'isola pas,

comme les sots l'avaient pensé, la Prusse ; mais il brisa l'alliance que la France et la Russie étaient sur le point de conclure et qui aurait ruiné tous les plans de Bismarck.

Offensés par l'intervention des Puissances, l'Empereur et le Gouvernement russe boudèrent la France et les autres Etats, exception faite pour la Prusse, à laquelle, par reconnaissance, amitié ou représaille, ils permirent d'engager trois guerres décisives, le dos appuyé au mur sans crainte d'être frappée par derrière.

Bismarck profita tout de suite de cet avantage dans l'affaire des Duchés, chef-d'œuvre de l'art, que tout prince devrait étudier avec zèle.

L'adresse avec laquelle Bismarck profita d'une question agitée par les partis démocratiques pour démembrer le Danemark sous les yeux et avec le consentement de l'Europe, laquelle avait garanti l'intégrité du Danemark, et cela sans violer les traités existants et même en justifiant par eux sa violence ; l'art avec lequel il se prévalut de cette conquête pour entraîner la Prusse et son Roi, malgré eux, à une des guerres décisives de l'histoire, sont incomparables.

Il pouvait maintenant obliger la Prusse à faire la guerre à l'Autriche.

L'entreprise était téméraire non seulement parce que l'Autriche était un Etat plus peuplé, plus vaste, plus riche, plus ancien, aguerri et considéré que la Prusse ; mais parce que les Allemands respectaient dans l'Autriche mille années d'Empire et les colonnes de la légitimité.

Guillaume Ier, le vieux Roi légitimiste, le survivant des guerres napoléoniennes, s'était laissé entraîner à contre-cœur dans l'affaire des Duchés ; il ne voulut pas déclarer la guerre à la dynastie qui avait été le rempart du droit divin contre la révolution française, et dans laquelle, après la chute des Bourbons, se personnifiait le principe de la légitimité. Le Parlement, les diplomates, l'administration, le peuple, pensaient comme le Roi. La Prusse entière, en somme, répugnait à cette guerre fratricide. Une partie même de l'armée y était contraire. Enfin, il était nécessaire de trouver un allié et d'obtenir le consentement des puissances.

Si, au temps de la guerre danoise, Bismarck avait été d'une divine sagacité, dans la seconde entreprise, il mou-

tra une audace sublime. Nulle poésie, nulle musique ne peuvent élever l'esprit comme la contemplation de cette intrépidité clairvoyante, qui affronta la sottise et l'égoïsme universels, pour sauver le monde malgré lui.

Bismarck était déjà trop impopulaire pour d'autres raisons, et trop habitué à faire à sa tête pour qu'il eut une raison quelconque de s'inquiéter si le peuple prussien appelait fratricide la guerre qu'il préparait. Mais il ne pouvait négliger les scrupules du Roi qui renaissaient à tous moments, soit spontanément, soit suggérés par la famille, la Cour, les petits souverains allemands, les ambassadeurs et les diplomates prussiens : travail de Sisyphe. qui mit à une épreuve bien dure l'impatience du Génie et la ruse de Satan.

Mais ambitieux de posséder une armée, le vieux Roi légitimiste s'était engagé dans un tel conflit avec le Parlement, qu'il ne pouvait plus se séparer de son ministre. Ayant gouverné trois ans sans Parlement, Bismarck avait jeté l'Etat prussien dans une si grande confusion que personne n'aurait consenti à lui succéder s'il avait donné sa démission, et le Roi aurait dû abdiquer.

Or le vieux Roi, vaincu quelquefois par la fatigue, parlait d'envoyer à tous les diables sa couronne, mais au fond il préférait la conserver. Aux moments difficiles, lorsque les autres arguments échouaient, le ministre pouvait rappeler au Roi, avec la menace de l'abandonner — argument suprême — qu'il lui avait vendu son âme pour avoir des soldats.

Les négociations diplomatiques ne furent pas moins pénibles. Dès le début, Bismarck avait tâché d'apprivoiser la France et en même temps de la tenter, en promettant et en ne promettant pas. La Prusse n'aurait pas manqué en certains cas de faire quelques concessions sur la rive gauche du Rhin ! Mais si le renard parlait doucereusement au pied de l'arbre, le corbeau n'était pourtant pas sot.

Le grand *ludus fortunae* de 1866 a paru à plusieurs hommes politiques une énigme incompréhensible, parce qu'ils n'en ont pas cherché la clef là où elle se trouvait, à savoir en Italie. Le Royaume d'Italie avait été reconnu par toutes les puissances, à l'exception de l'Autriche. Mais,

sans Rome et Venise, c'était un Royaume incomplet et une épine fichée dans les flancs de la France.

Napoléon III, qui s'était déjà brouillé avec le parti catholique pour avoir laissé démembrer, en 1860 et 1861, les Etats de l'Eglise, ne pouvait pas permettre à l'Italie de s'emparer de la Ville sainte, sans risquer de nouvelles et de plus graves difficultés avec la France croyante. Toutefois la question romaine semblait avoir été arrangée ou presque, au mois de septembre 1864, lorsque l'Italie s'était engagée à respecter le territoire de l'Eglise et à transférer la capitale dans une autre ville ; et la France, à retirer de Rome ses soldats dans le délai de deux années. La question vénitienne, au contraire, était toujours menaçante.

Il n'était pas convenable que Venise se résignât au joug autrichien, lorsque sa sœur, la Lombardie, s'était soustraite à l'esclavage ; que le Royaume d'Italie, la Lombardie délivrée, pût laisser sa sœur languir dans le « harem » des Habsbourg et dans l'oubli. Tôt ou tard, l'empire d'Autriche et le Royaume d'Italie se disputeraient Venise avec les armes ; que ferait alors la France ? Laisserait-elle détruire tout ce qu'elle avait édifié en Italie, ou bien interviendrait-elle de nouveau dans la vallée du Pô ?

Le 13 août 1865, le ministre des affaires étrangères avait dit à l'ambassadeur Nigra : « La France ne peut permettre que l'Autriche reprenne en Italie ce qu'elle a perdu. » Aussi Napoléon III avait-il appuyé les démarches que le Royaume d'Italie avait tentées pour racheter Venise à poids d'or, mais Francois-Joseph n'avait pas voulu entendre parler d'argent.

Donc les affaires d'Italie à demi réglées pouvaient susciter une guerre nouvelle. Ce danger explique plusieurs imprudences, sinon toutes, de Napoléon III en 1866. Si, en 1859, Napoléon III avait délivré l'Italie, des Alpes à l'Adriatique ; si la Lombardie, une fois perdue, l'Autriche ne s'étaient pas obstinée à conserver la Vénétie : si François-Joseph avait compris que l'Autriche ne pouvait pas rester en Italie avec un seul pied, mais être l'arbitre de la péninsule ou bien s'en aller complètement, l'Autriche comme la France aurait échappé plus facilement aux filets qu'un Génie et un Démon tendaient à l'une et à l'autre.

Mais la destinée devait s'accomplir..... Vers la fin de 1864, et précisément le 24 décembre, Bismarck, pris de soudains scrupules, soulevait de nouveau la question des Duchés, déclarant que plusieurs doutes avaient surgi dans sa conscience à l'égard des nombreux prétendants qui s'offraient ; par conséquent, il avait jugé nécessaire de consulter les jurisconsultes de la Couronne. Le droit a été créé exprès pour rendre des services à la force.

Et les hommes de loi, une fois les papiers consultés et comparés, avaient répondu que ni le prince d'Augustenburg, ni le duc d'Odenbourg, ni le prince de Hesse n'avaient des droits sur les Duchés, mais seul le Roi du Danemark.

Ces merveilleux jurisconsultes contestèrent le bien-fondé des résolutions allemandes qui avaient donné naissance à la guerre contre le Danemark ; mais ils reconnurent comme justes et légaux les résultats de la guerre elle-même, en même temps qu'ils renvoyaient dos à dos, d'un trait de plume, tous les prétendants. Ils admettaient donc la légitimité des scrupules du ministre et les dissipaient de la façon la plus conforme à ses plans. Bientôt Bismarck, négligeant les prétendants, se tournait vers l'Autriche et lui demanda de lui abandonner les Duchés ; il justifiait sa requête avec des raisons géographiques et offrait de les payer. Mais cette fois encore, l'Autriche ne voulut pas entendre parler argent ; et alors commença une querelle pour partager le butin danois, qui devait aboutir à la guerre désirée par Bismarck. Restait la question de l'alliée indispensable : elle ne pouvait être que l'Italie.

Vers le milieu de 1865, Bismack commença à tâter le terrain à Florence..... Mais les deux gouvernements se méfiaient l'un de l'autre. La Prusse craignait que l'Italie feignît de conclure l'alliance rien que pour effrayer l'Autriche et la pousser ainsi à brocanter Venise ; l'Italie craignait que la Prusse visât à arracher à l'Autriche sa portion du butin danois. Les négociations avancèrent lentement.....

Mais voilà qu'à l'époque des premières discussions, arrive, au mois d'août 1865, la nouvelle que la convention de Gastein avait été signée entre l'Autriche et la Prusse ; convention qui semblait régler le conflit pour les Duchés avec une transaction raisonnable. C'était l'ouvrage du Roi de

Prusse, toujours hésitant, et non de Bismarck. Mais le chef du gouvernement italien — Lamarmora — homme simple et sincère, ne s'arrêta pas à faire des subtilités entre souverain et ministre ; dégouté, il revint à l'idée d'obtenir Venise par un traité.

Mais Bismarck ne se découragea pas ; et, tout en se préparant à chicaner sur le traité de Gastein, au mois d'octobre, il vola à Biarritz pour sonder les intentions de Napoléon III. « Si l'Italie n'existait pas, il faudrait l'inventer ! » cria-t-il à Paris à l'ambassadeur Nigra, lors de son retour de Biarritz. Ce cri est la clef de la merveilleuse intrigue, compliquée et très simple, par laquelle Bismarck se préparait à changer l'Europe.

Dans tout le brouillard des discours impériaux une seule idée avait brillé clairement aux yeux inquiets du ministre prussien, mais celle-ci suffisait à lui éclairer la voie : l'idée que la France favoriserait la Prusse dans une guerre contre l'Autriche, si la Prusse s'alliait à l'Italie : c'est-à-dire si la Prusse aidait la France à résoudre la question italienne, résolue seulement à moitié.

Cependant, Autriche et Prusse avaient recommencé à chicaner sur la convention de Gastein ; et en peu de temps la querelle s'était aigrie au point que le 28 février 1866 la décision de faire la guerre fut prise à Berlin dans un grand conseil de hauts dignitaires du royaume, à la condition toutefois d'obtenir l'alliance avec l'Italie.

L'Italie, qui désormais désespérait de Venise et des négociations entamées, recommença au début de 1866 à peser le pour et le contre d'une alliance avec la Prusse. Bismarck saisit l'occasion et incita officiellement le gouvernement de Florence à engager des négociations ; il fit de nouvelles démarches auprès de Napoléon III, et il se prépara à solliciter, avec l'Italie, une autre alliée aussi formidable que dangereuse : la Révolution.

Le Démon, fait Génie et fait homme, n'avait pas peur de cette créature de prédilection. « Le libéralisme est un enfantillage ; la Révolution est une force », disait Bismarck.

L'affaire du partage du butin danois une fois abandonnée, Bismarck chercha un prétexte de guerre dans la réforme de la Confédération allemande. La Prusse proposerait

que la Diète ne fût plus nommée par les Gouvernements, mais au suffrage universel ; et comme l'Autriche s'y opposerait, elle descendrait sur le terrain en arborant les couleurs de 1848.

« Mais ce que vous me proposez, c'est la Révolution ! avait dit à son ministre le vieux Roi légitimiste, en entendant ces propos. — Qu'est-ce que cela fait ? avait répondu le ministre, si, grâce à ce suffrage universel, Votre Majesté se voit assise sur un écueil que les lames n'atteindront pas et sur lequel tous ceux qui ne voudront pas périr devront chercher refuge ? » Bismarck n'avait pas peur, comme Napoléon III, de la Révolution légitime.

Les négociations entre Prusse et Italie furent donc reprises dans des intentions plus sérieuses. Mais l'Italie ne voulut pas s'engager sans avoir conclu auparavant des accords avec Napoléon III. Celui-ci fut donc, pour un instant, l'arbitre de l'alliance entre la Prusse et l'Italie.....

Et Napoléon encouragea l'Italie à traiter avec la Prusse ; il déclara à la Prusse que la France exigerait des compensations en échange de sa bienveillante neutralité : et puis en même temps il entama des négociations avec l'Autriche.

Qui fit le premier pas ? Est-ce la France ou bien l'Autriche ? Le point est obscur. Je crois savoir — mais je ne veux pas dire comment je l'ai su — que ce fut l'Autriche. Voyant la tempête s'approcher, elle songea à se concilier la bienveillance de la France, comme la Prusse, plus entreprenante, le faisait depuis plusieurs années, et d'obtenir par ce moyen-là que l'Italie ne prît pas les armes.

Napoléon, qui n'était ni un Génie, ni un Démon, crut que pour devenir Satan d'un moment à l'autre, il suffisait de le vouloir. Il pensa pouvoir maîtriser le génie démoniaque que les temps avaient enfanté pour en être l'esclave. Avec la Prusse il n'avait pas d'engagements formels : et il voulait que la question italienne fût résolue à jamais et que la France reçut une compensation équitable, au cas où l'une ou l'autre des grandes puissances allemandes s'agrandirait. Il pouvait donc, avant de s'engager avec l'une ou l'autre des deux parties, les entendre séparément ; et il entama — j'en suis persuadé — une conversation avec l'Autriche, pendant que, sur son conseil, l'Italie négociait avec la

Prusse ; il espérait pouvoir choisir entre l'un et l'autre Etat allemand, au moment et aux conditions qui lui paraîtraient les meilleures.

Mais gare à celui qui veut voler au Diable son métier, sans le connaître !

A partir de ce moment, l'Europe semble devenir folle. Le 8 avril, l'Italie signe enfin l'engagement de combattre à côté de la Prusse, si la guerre éclate avant trois mois ; le 9, la Prusse propose à la Diète de Francfort de nommer au suffrage universel une assemblée pour la réforme de la Constitution fédérale. La guerre est décidée. Mais voilà que vers la fin du mois d'avril, l'Autriche mobilise à la frontière italienne.

Le gouvernement de Florence s'inquiète, mobilise à son tour, s'adresse à Napoléon III qui l'avait poussé à conclure l'alliance avec la Prusse, à la Prusse avec laquelle il avait conclu cette alliance quelques jours auparavant.

Napoléon reproche au gouvernement italien sa hâte et sa crainte ; la Prusse répond que le traité du 8 avril oblige l'Italie à prendre les armes si dans le délai de trois mois surgissait une guerre entre l'Autriche et la Prusse, mais qu'il n'oblige pas la Prusse, si l'Italie venait à être attaquée par l'Autriche ! Le gouvernement italien crut pendant quelques jours être tombé dans un guet-apens infernal.

Mais voilà que tout à coup, le 5 mai, l'Autriche offre gracieusement Venise à l'Italie à condition qu'elle reste neutre ; et Napoléon, qui avait encouragé l'Italie à l'alliance avec la Prusse, lui conseille de chercher un prétexte pour se dégager.

Le 7 mai, le gouvernement prussien envoie au gouvernement autrichien une note doucereuse à propos de la controverse des Duchés, et entame avec lui des négociations secrètes pour se partager à l'amiable l'Allemagne. L'Autriche serait libre vis-à-vis de l'Italie, la Prusse songerait à la France. Mais cette fois c'est justement l'Autriche qui refuse.

Le 12 juin elle s'engage secrètement avec Napoléon, en échange de la neutralité, à céder Venise à la France, qui la rétrocéderait au Royaume d'Italie, même si elle était victorieuse dans la guerre contre la Prusse.

Le même jour Napoléon III disait à l'ambassadeur Nigra que, si la guerre éclatait, il conviendrait à l'Italie de ne pas combattre avec trop d'acharnement ; quant au gouvernement italien, il apprenait que la Reine Mère de Prusse avait écrit à François-Joseph que le Roi Guillaume lui avait donné sa parole d'honneur de n'avoir conclu aucun traité avec l'Italie ; que les ministres avaient seulement signé une convention, laquelle n'interdisait pas à la Prusse de s'accorder avec l'Autriche. Cependant Bismarck poussait l'Italie à mettre le feu aux poudres et à faire naître le *casus belli*.

Ils se trahissaient tous follement, car personne ne savait au juste ce qu'il voulait. Le désordre de 1848 avait pénétré dans les chairs et dans le sang de l'Europe entière. La confusion était universelle. Mais voilà que les brouillards de tant d'intrigues et de tant d'incertitudes se dissipent ; et, que voit-elle, tout à coup, l'Europe stupéfiée ?

Elle voit luire et s'avancer les armées prussiennes, oisives depuis un demi-siècle, sous le commandement de généraux dont aucun n'a encore essuyé le feu. Elle les voit, dans le délai de huit jours, camper en Saxe et en Silésie, forcer les passages de la Bohême, repousser l'un après l'autre, en de sanglants combats, tous les corps qui tâchent de lui barrer le chemin et battre, le 3 juillet, à Sadowa, la vieille armée autrichienne, glorieuse de tant de récentes campagnes !

La surprise, préparée en secret et d'accord par le Roi et le Ministre, par le fidèle et modeste serviteur de Dieu et le Diable fait génie et fait homme, avait réussi. La guerre «absolue» se réveillait à la fin en Bohême. En un jour, de l'aube au coucher du soleil, l'histoire de l'Europe était renversée.

Paris, l'Europe, le monde entier le comprennent tout de suite. Satan lui-même avait brillé dans cette formidable foudre, et le monde aveuglé, stupéfié, paralysé, ne retrouva, pendant quelques jours, ni les mots ni les mouvements. Dans la première agitation de la frayeur, le 4 juillet, un conseil impérial décida à Paris que l'Autriche devait tout de suite satisfaire l'Italie, la France mobiliser l'armée sur le Rhin et s'imposer comme médiatrice avec des forces suffisantes pour dompter la Prusse. Un autre conseil impérial à

Schœnbrunn décida que l'Autriche devait offrir la Vénétie à Napoléon III et lui demander sa médiation.

L'empereur, en effet, l'offrit, le soir du 4 août, au Roi d'Italie et au Roi de Prusse.

Mais, le 5 août, Napoléon présida un grand conseil qui devait décider le point qui tenait tout en suspens : savoir si la médiation serait armée ou non.

J'étais en 1866 un jeune officier attaché au Grand Quartier Général, et je me rappelle très bien le Bismarck des jours qui suivirent Sadowa, effrayé lui-même par sa victoire et par la terreur qu'il avait éveillée, pressé de les limiter tout de suite et de faire la paix, de se précipiter sur l'adversaire tombé, de l'embrasser, de le soigner, de le soulever dans ses bras ; désespéré par la joie des généraux et du Roi, qui voulaient marcher sur Vienne, terrifié jusqu'au délire à l'idée que la France interviendrait.

Si Napoléon III avait su échapper à cette première surprise et oser, en une heure la destinée de l'Allemagne pouvait être changée à jamais. Mais Napoléon III avait peur de la guerre « absolue » ainsi que François-Joseph ; et tous les deux avaient été effrayés par la surprise de Sadowa.

Mais Napoléon III avait peur de la guerre « absolue » ainsi que François-Joseph ; et tous les deux avaient été effrayés par la surprise de Sadowa.

A Paris, le parti de la prudence et celui de l'audace discutèrent longuement, moyen très sûr de ne rien conclure. D'abord Napoléon III sembla enclin aux projets audacieux, mais pour peu de temps; car ensuite, en hésitant, il se forgea des illusions comme d'habitude : bref, il laissa s'échapper la bonne occasion. Ces quelques jours suffirent à Bismarck...

En Italie la guerre avait eu jusqu'alors peu de succès, l'armée italienne ayant essuyé à Custozza le 24 juin, sinon une vraie et propre défaite, un revers, qui pouvait toutefois être réparé. Le gouvernement se préparait à le réparer, lorsque le 4 juillet la nouvelle arriva que l'Autriche avait cédé la Vénétie à la France et que Napoléon III s'offrait comme médiateur. Il est difficile de concevoir la consternation du gouvernement et du peuple qui voulaient continuer la guerre

afin de conquérir tout le territoire dont on ne leur donnerait qu'un morceau !

Mais Bismarck sut tout utiliser : les hésitations de Napoléon III, le trouble de l'Autriche, et même cette généreuse consternation de l'Italie ; l'allié, l'ennemi et les neutres aussi, qui regardaient faire en attendant, furent pliés à sa volonté.

Il immobilisa la France en feignant d'accepter la médiation, en promettant de conclure au plus tôt un armistice, en faisant luire à ses yeux la promesse de compensations. Il poussa l'Italie à continuer la guerre de toutes ses forces, l'effraya avec la menace que l'Italie continuerait la lutte jusqu'au dernier sang. Il se tourna ensuite vers l'Autriche, l'effraya avec la menace que l'Italie voulait continuer la guerre à outrance et la rassura en lui offrant des conditions modérées de paix si elle cessait tout de suite de combattre. L'Autriche ne devrait céder aucun territoire à la Prusse, mais seulement renoncer à toute prétention sur les Duchés, céder la Vénétie à l'Italie, consentir à la dissolution de la Confédération allemande, reconnaître la nouvelle Confédération du Nord, dont elle ne ferait pas partie, et laisser la Prusse s'annexer dans l'Allemagne septentrionale les territoires de quelques petits Etats qui s'étaient battus contre elle.

La Prusse s'agrandirait ainsi, mais non pas aux dépens de l'Autriche, qui perdait seulement Venise, déjà cédée avant la guerre.

Voyant l'Autriche pencher petit à petit vers la paix, la France hésita. Les deux puissances, qui, réunies, auraient battu l'adversaire, divisées, s'affaiblissaient l'une l'autre. La terreur de la guerre absolue les déprimait. Le génie démoniaque qui avait voulu la guerre, ne laissait de côté aucune intrigue, nul effort pour les aveugler, les inquiéter, les dérouter.

Flattant et effrayant tour à tour l'un ou l'autre, Bismarck réussit, entre le 20 et le 22 juillet, à arracher à Napoléon III et à François-Joseph le consentement à la paix qu'il désirait. Le 22 juillet, il concluait avec l'Autriche une trêve de cinq jours et, le 26, l'armistice de Nikolsburg.

Lorsque l'armistice de Nikolsburg fut conclu, Napoléon III se secoua. Il voulut regagner le temps et les avantages perdus, et demanda les compensations que Bismarck avait promises plusieurs fois : d'abord la rive gauche du Rhin, ensuite le consentement et l'aide de la Prusse dans la conquête de la Belgique, proposant même de conclure une alliance secrète qui aurait réglé les affaires de l'Europe et assuré le maintien de la paix. Mais il était trop tard.

La France ne pouvait plus compter sur l'Autriche, et la Prusse savait que Napoléon III, à lui seul, n'aurait pas fait la guerre, puisqu'il ne l'avait pas osé alors que l'Autriche en armes était disposée à l'aider. Les compensations furent donc refusées et la proposition de l'alliance ne fut pas acceptée.

Agrandie par ses nouveaux territoires, la Prusse comptait désormais presque 24 millions d'habitants et avait réuni autour d'elle, en une Confédération, 21 Etats peuplés par 6 millions d'habitants environ. Elle avait le commandement d'une armée permanente de 300,000 hommes et elle pouvait mobiliser en cas de guerre 900,000 soldats. Le monde germanique se trouva partagé en trois parties : La Confédération du Nord, les Etats allemands de l'Autriche et les Etats au sud du Main, savoir les royaumes du Würtemberg et de la Bavière, les grands-duchés de Baden et de Hesse livrés à eux-mêmes.

Partage dont en France le gouvernement et quelques partis se réjouirent un instant, comme d'une bonne chance. D'autres espéraient que les victoires brouilleraient la Prusse avec la Russie, à laquelle le fait que plusieurs petits souverains allemands, alliés avec la Cour russe, allaient être déposés par le traité de paix, ne devait certainement pas plaire.

Mais Bismarck avait entre les mains le brouillon du traité secret d'alliance proposé par la France et que les diplomates français imprévoyants lui avaient laissé. Avec ce brouillon il persuada la Russie de lui pardonner son trop grand succès, lui démontrant que la France cherchait à lui prendre sa place dans l'amitié de la Prusse pour rejeter la Russie loin de l'Europe.

Il effraya ensuite les Etats de l'Allemagne méridionale avec les convoitises de la France sur la rive gauche du

Rhin et il les engagea avec un traité secret a promettre au Roi de Prusse l'aide de leurs armées dans le cas d'une guerre.

Bismarck avait donc vaincu le terrible *ludus fortunae* dans lequel il avait jeté la Prusse, et il était désormais l'arbitre de la Prusse, c'est-à-dire de l'Allemagne.

L'écheveau embrouillé avait été dévidé d'un seul coup à Sadowa. Toutes les oppositions tombèrent en présence de la victoire et de l'espoir de l'avenir : les préjugés légitimistes du Roi comme l'opposition des partis démocratiques, l'esprit particulariste ainsi que la jalousie des plus petits Etats.

Le Parlement se réconcilia avec son arrogant ennemi et loua même sa désobéissance ; le Roi lui sut gré de lui avoir fait violence.

Quatre années suffirent donc à Bismarck pour se préparer à tomber sur la France et pour édifier l'empire allemand sur les ruines du français, en enchaînant à jamais la Révolution dans l'Europe entière, Révolution que la France avait déchainée en 1789, et en réconciliant à la fin l'Autorité avec la Liberté, la Révolution avec la Tradition.

LA « GUERRE ABSOLUE »

Nuit de Noël 1918.

L'épreuve surpasse mes forces ! J'ai tout perdu : la couronne, mes biens, mes fils. J'ai vu un jour, l'aîné s'élever en volant au-dessus d'un champ de bataille, et, une demi-heure après, retomber à terre, tison carbonisé dans une cage de ferraille tordue. J'ai vu le cadet, frappé dans les tranchées, non par l'ennemi mais par la maladie, languir dans la fleur de l'âge et s'éteindre peu à peu. J'ai vu le peuple, qui pendant bien des siècles a obéi à notre famille, envahir mon palais, le piller en proclamant la république. Je ne suis à présent qu'un vieux qui erre, en mendiant le tombeau commun à tous les mortels. Supplice trop cruel ! Moi qui suis né et qui ai vécu dans un palais royal, me cacher tout seul, à l'âge de soixante-cinq ans, avec un dernier secrétaire fidèle, la nuit de Noël, la nuit divine du recueillement,

de la tendresse et de l'espérance, dans un hôtel de Suisse, dans la promiscuité sordide d'une de ces maisons qui appartiennent à tout le monde et à personne et qui se dressent encore dans la dévastation universelle ! Hélas ! la sainte nuit des Chrétiens est dans tout l'univers un enfer de haine. Rivé par l'oisiveté dans la prison de la solitude, le bâillon du silence sur la bouche, me voici obligé d'entendre, même cette nuit, l'Univers maudire en nous les assassins du genre humain ! Non, je ne veux pas, je ne veux pas, je ne peut pas me taire.

Que le monde soit sourd, qu'il m'écoute ou qu'il ne m'écoute pas, je veux crier aux hommes, au milieu de cette sainte nuit troublée par la haine, que l'axe de la terre s'est déplacé, que le ciel est renversé, que les corps lourds ne tombent plus, que les astres s'éloignent de leur orbite le long de la tangente et que Dieu est devenu fou ! Le blasphème ne m'effraie pas...

Guglielmo FERRERO.

(A suivre.)

QUELQUES ASPECTS

DE LA

IIme ASSEMBLÉE DES NATIONS

Les gens pressés de se former une opinion définitive déclaraient que la deuxième Assemblée de Genève permettrait de connaître si la Société des nations était susceptible de se développer ; dans la première, disaient-ils, ses membres ont créé des instruments d'action ; ils doivent maintenant nous prouver qu'ils sont capables de les employer. Si l'on jugeait de ce point de vue la session de septembre-octobre, on serait quelque peu déçu ; les nombreuses commissions qui ont siégé durant l'été n'ont pas donné des résultats très appréciables et, parmi tant de résolutions votées par l'Assemblée, il en est fort peu qui aient une valeur immédiate. En effet, à part la convention relative à la traite des femmes, nous ne croyons pas que l'Assemblée ait pris des décisions d'une portée pratique : la nomination des juges au Tribunal international, qu'on a célébrée avec éclat, a un caractère symbolique. Nous célébrerons plutôt le jour où le tribunal aura rendu sa première sentence, et surtout la date à laquelle la première grande puissance se sera ralliée à l'arbitrage obligatoire. Enfin, il ne serait pas difficile de trouver des questions où l'on

pourrait constater que l'Assemblée a plutôt marqué un recul ; comparez, par exemple avec celles de la Commission d'experts et du Conseil, les recommandations qu'elle a formulées sur le trafic de l'opium.

Mais nous persistons à croire que ce n'est pas en tenant compte seulement des faits qu'on peut apprécier avec équité l'œuvre de la Société des nations. Aucun homme de bon sens n'en a d'ailleurs attendu des miracles ; et ceux qui la dénigrent au nom de l'esprit réaliste, sont très mal venus de décréter sa faillite parce que, en deux ans, elle n'a pas réalisé le règne de la fraternité universelle. Ils devraient, au contraire, la féliciter de rester sur le terrain du réel et de chercher laborieusement les formules de conciliation qui satisfont toutes les susceptibilités nationales, au lieu d'élaborer des sentences que leur hardiesse rend inexécutables. C'est ce travail difficile et secret, où s'affirme la collaboration des peuples, qui nous paraît intéressant de relever. Il y a là une mystérieuse alchimie, dissimulée au public parce qu'elle ne se pratique pas en séance plénière, et où l'on surprend tous les jeux de la politique mondiale ; quant on la connaît, on comprend le rôle immense, caché et bienfaisant de l'Assemblée. Elle permet à cinquante Etats de confronter leurs intérêts dans d'amicales conversations et d'obtenir, par des concessions mutuelles, la satisfaction de cet « honneur national », pour lequel on ne sait si l'on doit éprouver du respect ou de la haine, tant il a créé de souffrance, dans le monde. L'Assemblée n'aurait-elle d'autre but que de faciliter la rencontre des idées et des sentiments dans le cadre d'une discussion, qu'elle justifierait déjà son existence ; en permettant, en outre, que de temps à autre des conflits soient portés devant l'opinion publique, elle devient une institution nécessaire. Certes, la S. d. N. n'a pas résolu le différend de Vilna, mais il est permis de supposer que, sans son influence médiatrice, il aurait pris une tournure beaucoup plus grave. Elle a, nous semble-t-il, détruit la possibilité d'une guerre entre la Pologne et la Lithuanie ; aucun de ces deux Etats n'oserait actuellement trancher le litige par un coup de force, qui dresserait contre lui l'opinion mondiale. Alarmer

cette dernière, telle est l'une des tâches les plus fécondes de l'Assemblée : reconnaissons qu'elle s'en est acquittée dans la mesure de ses moyens ; tissant entre les Etats des liens politiques, économiques et humanitaires, elle achève la formation d'un esprit international, nécessaire à notre époque.

* * *

Cette année-ci, l'Assemblée a pris l'aspect d'un Parlement; la plupart des délégués étaient les mêmes que l'an passé et ils ont pu se mettre immédiatement au travail. Dès les premières séances, on a pu remarquer que la machine fonctionnerait bien. Les amateurs d'imprévu ont éprouvé quelques désillusions en constatant qu'aucun incident singulier et violent ne romprait la courtoisie des débats. A la session constitutive, on avait eu souvent « le trac ». Il n'y a pas d'autre mot pour caractériser cette sensation physique de crainte angoissée qui vous étreint quand on pressent un événement désagréable ; qui ne l'avait ressenti en entendant un Canadien demander soudainement la suppression de l'article 10, ou M. Costa lancer de vigoureux anathèmes contre la tendance anti-démocratique du Conseil ? Le départ de l'Argentine avait créé une certaine nervosité ; on craignait que d'autres pays ne suivissent son exemple orgueilleux et stérile; on voyait avec anxiété les délégués des Etats américains monter à la tribune ; dans cette asmosphère fiévreuse, la moindre parole un peu vive avait une répercussion sentimentale. Et l'on devinait, en outre, la présence invisible de l'Allemagne, créatrice de dissentiments, et celle des Etats-Unis, ce spectateur méprisant et de qui l'on espérait encore reconquérir l'amitié.

Eh ! bien, cet élément pathétique a manqué complètement à la seconde Assemblée ; une seule fois, M. Spalaïkovitch, dont la rude loyauté ne s'habille point de formules lénitives, a provoqué quelque émoi en vitupérant le bolchévisme ; mais M. Fisher le convainquit aisément que de tels propos n'étaient pas séants et qu'il ne convenait

point d'inviter la Société des nations à condamner les actes des dictateurs moscovites. Le délégué serbe s'inclina. Il ne voulut point tenir le rôle désagréable de trouble-fête, et aucun de ses collègues qui, tous, sans doute, partageaient ses sentiments, ne vint l'appuyer. On eut également la surprise de retrouver un Lord Robert Cecil fort assagi, et comme très désireux de ne rien faire qui pût mécontenter son illustre cousin ; il ne fut plus l'enfant terrible dont on aimait le langage noblement hardi. Personne ne reprit le rôle d'éclaireur qu'il avait assumé jadis. En un mot, l'Assemblée fut extrêmement paisible ; elle manqua de vie frémissante, mais elle montra plus d'assurance et de cohésion. L'obsession des U. S. A. ne troubla pas la S. d. N. ; elle ne manifesta pas, comme en 1920, une humilité excessive à leur endroit ; elle accomplit son œuvre sans se demander si M. Harding froncerait ses gros sourcils. Et cette attitude courtoise et digne est bien celle que devaient adopter cinquante pays. Notons, en outre, que plusieurs questions soulevées l'an passé avaient perdu de leur acuité ; le duel entre les nations productrices et les Etats consommateurs ne s'est pas renouvelé ; le fer et le charbon circulent de nouveau dans le monde ; grâce aux moyens de transports reconstitués, ils arrivent facilement aux pays qui en sont dépourvus. Ne convient-il pas, d'ailleurs, d'attribuer, pour une toute petite part, à la Société des nations les bienfaits de cette amélioration ? Enfin, l'Allemagne ne hantait plus les esprits divisés ; quant au conflit chilo-bolivien qui menaçait d'assombrir l'horizon, il fut, grâce à une procédure ingénieuse, renvoyé à l'an prochain ; ajourner un problème délicat est souvent une manière de le résoudre. De son côté, la Hongrie, qui prévoyait l'échec, prit les devants et retira aimablement sa requête.

Ainsi donc, débarrassée des sujets épineux, l'Assemblée put siéger en toute sérénité. Elle n'était plus exposée aux remous violents ; et son ton fut celui d'une réunion d'hommes du monde, causant à mi-voix. On n'eut plus le « trac » d'un incident imprévu.

J'avoue qu'à la longue, ce manque de spontanéité me causa quelque malaise ; en voyant toujours les mêmes

personnes à la tribune, je me suis demandé si certaines délégations ne se tenaient pas sur la réserve ; j'ai eu, à tort ou à raison, l'impression que toutes n'apportaient pas au travail commun le même zèle que l'an passé. Durant certains scrutins, il y eut des abstentions ou des « absences » qui ne se justifiaient pas toujours, et lors de l'élection des membres du Conseil on constata que, malgré l'avis unanime d'une Commission où chaque Etat était représenté, plusieurs délégués votèrent d'une manière un peu étrange. Est-ce que, peut-être, le calme prolongé de la session ne s'expliquerait pas uniquement par le bon fonctionnement de la machine ? J'ai cherché à le savoir et je vous rapporte ce que j'ai appris ; j'ai causé avec des mécontents et des sceptiques ; je fais la part de leur susceptibilité, qui a été heurtée par des échecs ; mais je crois qu'il y a dans les motifs qu'ils m'ont donnés des indications générales dont il serait bon de tenir compte.

Tout d'abord, la plupart des délégués américains avaient reçu l'ordre de se tenir sur la réserve. Nous sommes venus, nous disait l'un d'eux, en qualité d'observateurs ; nous nous mêlerons le moins possible aux débats, notre tâche est essentiellement celle de renseigner nos gouvernements ; notez, en outre, que cinq Etats n'étaient pas représentés. On a prétendu que des raisons financières les avaient empêchés d'envoyer des délégués à Genève ; c'est peut-être vrai pour certains d'entre eux, mais on nous a assuré que quelques pays avaient été froissés de l'indifférence qu'on avait témoignée, l'an passé, à leurs représentants ; on aurait ignoré ces derniers tant dans les réceptions que dans les conciliabules politiques, et ils seraient rentrés chez eux, l'âme ulcérée par le mépris des grands de ce monde. Il est certain que dans une réunion internationale, tous les amours-propres sont égaux, et ce serait une grave erreur que de tenir un Etat faible et minuscule pour une quantité négligeable ; il ne faudrait pas que la S. d. N., qui doit devenir universelle, abandonnât, dans sa marche en avant, les petites nations qui furent ses soutiens de la première heure ; cette année-ci, quatre républiques de l'Amérique Centrale et le Pérou n'ont pas participé à la session ; nous craignons que,

l'an prochain, ces abstentions se multiplient, surtout si les Etats-Unis se mettent énergiquement à l'œuvre pour former une nouvelle Ligue. Un diplomate, dont la subtile perspicacité est bien connue, disait que, dans l'avenir, il se formerait deux constellations, l'une européenne, l'autre américaine, et il espérait qu'elles fusionneraient peut-être. J'avoue que ce dualisme ne me paraît pas heureux. La présence de l'Amérique latine est nécessaire au développement de la Société ; elle y infuse un esprit ardemment démocratique ; moins gênés que les nations européennes par les considérations politiques, les pays américains peuvent soutenir avec plus de liberté les principes pour la défense desquels la S. d. N. a été créée. Qui donc a eu le courage de combattre la proposition de M. Balfour, relative à l'enregistrement des traités ? C'est un Colombien, M. Restrepo ; grâce à son intervention, les Etats ne pourront pas, jusqu'au jour où la question sera réglée, soustraire à la publication les accords d'ordre purement technique ou administratif, ce qui eût réintroduit sournoisement le système de la diplomatie secrète. Pour les motifs que nous avons indiqués plus haut, des interventions de ce genre ont été rares cette année-ci, mais celle de M. Restrepo a précisément montré le rôle réformateur et bienfaisant que pouvaient jouer les peuples américains ; en demeurant sur la réserve, ils n'ont pas permis à l'Assemblée d'affirmer les tendances hardies qui s'y étaient révélées l'an passé.

Une autre raison qui explique la monotonie des séances, c'est le fait que l'Assemblée n'a pas eu ce caractère d'improvisation qu'elle possédait lors de sa première réunion ; elle avait été soigneusement préparée, oserai-je dire « cuisinée » ? Forts de l'expérience acquise, les délégués étaient arrivés avec des instructions précises ; des échanges de vues avaient eu lieu entre les chancelleries et bien des décisions qui paraissaient résulter naturellement des débats avaient été prises d'avance. M. Lafontaine, dont l'âme est abondante et généreuse, se plaisait à répéter : « Nous sommes les citoyens du monde », à quoi le délicieux prince persan répondait dans le langage de Saadi : « Le globe terrestre ne doit former qu'une seule et même

patrie. » On croyait entendre les voix élyséennes de Parsifal ; mais sur la scène les hommes se livrèrent à une dispute courtoise et serrée ; chaque élection prenait un sens, chaque résolution, une portée. Les cœurs sensibles s'affligèrent de cette joute d'égoïsmes ; nous trouvons, au contraire, que, dans une certaine mesure, elle est utile ; elle montre l'importance que de très grands Etats accordent à la Société des nations puisqu'ils ne dédaignent pas d'y venir défendre leurs intérêts ; elle permet quelquefois à l'habileté de vaincre la force, et puis elle facilite la confrontation des vues divergentes.

On fit beaucoup de politique à l'Assemblée ; on en fit même trop. Les séances des Commissions étant pour la plupart accessibles au public, les délégués échappèrent à la curiosité en tenant des conciliabules secrets ; les petits déjeûners où l'on cause remplacèrent les grandes réceptions où l'on parle ; un automne divin favorisa les promenades sur les quais ; les salons des hôtels dissimulèrent des conspirateurs pacifiques. C'est également dans le mystère que les scrutins furent préparés ; les gens informés le devinaient en regardant M. de Aguero circuler de banc en banc, causant avec l'un, serrant la main de l'autre, et « faisant » les élections avec l'adresse qu'il déploya jadis pour guider, dans la mer des Caraïbes, le bateau cubain qui coula six navires espagnols.

La politique se manifesta le premier jour, lors de la désignation du président ; l'Angleterre avait son candidat, que M. Balfour présenta d'ailleurs avec une tranquille assurance : « Je propose, dit-il, Mister van Karnebeck. » Les Français étaient arrivés avec le dessein de faire nommer M. Gustave Ador ; apprenant que ce choix n'était pas possible, ils se rallièrent tout d'abord à la désignation de M. Blanco, délégué de l'Uruguay ; puis ils changèrent d'avis et, à la dernière minute, patronnèrent M. da Cunha ; ce changement dérouta le scrutin ; les voix américaines se divisèrent et, au second tour, « Mister » van Karnebeek fut élu ; reconnaissons que celui-ci dirigea fort bien les délibérations, mais nous croyons que, sans la faute tactique de la France, un Américain aurait été choisi ; et c'eût été, au point de vue général, une très bonne chose.

L'Angleterre avait triomphé ; étant d'ailleurs assurée, en toutes circonstances, de l'appui fidèle de ses cinq dominions, du Japon, de la Chine, de l'Autriche et de l'Italie, elle commençait ses campagnes électorales avec dix voix certaines. Elle n'essuya qu'un échec, qui lui fut d'ailleurs sensible ; elle ne réussit pas à faire élire M. Borden et le délégué de l'Inde comme juges à la Cour internationale ; elle assura, par contre, le succès de M. Max Huber contre M. Negulesco. Les spectateurs attentifs ont observé, au début de la seconde séance d'élection, une scène fort amusante. Un Hindou à turban rose vint auprès de M.Fisher et lui parla à l'oreille ; on vit ensuite M. Fisher écrire en grosses lettres sur une feuille de papier : *Huber*, la plier et la remettre à son interlocuteur qui la déposa dans l'urne, petite boîte brune dont l'aspect funéraire n'a pas dû échapper à certains candidats. La Grande-Bretagne aurait bien voulu que M. Klein, jurisconsulte autrichien, fît partie de la Cour, mais le Portugal, toujours sacrifié, se fâcha et fit remarquer avec raison que les Etats alliés devaient avoir la préférence sur les pays vaincus ; quelqu'un, frappé par cet argument, proposa M. Soarès, dans la commission conciliatrice qui devait départager entre MM. Alvarez et Descamps ; un outsider arriva : M. Beichmann ; les chances de M. Klein s'évanouirent avec celles de M. Soarès. L'Autrichien ne passa point, mais le Portugais resta sur le carreau. En guise de consolation, l'Angleterre promit à son petit et vaillant allié de voter pour son candidat si le Conseil était renouvelé. Mais elle oublia d'ajouter qu'elle était favorable à la réélection complète de ce dernier. Une si minime omission est bien excusable de la part d'un si grand Etat.

La délégation anglaise travaille, du reste, avec une habileté merveilleuse ; dédaignant les faibles, composant avec ceux qui lui résistent, elle dirige véritablement l'Assemblée ; elle apporte à régler les détails le même soin avec lequel elle prépare des actions à longue portée. Elle a accompli un coup de maître en prenant l'initiative de présenter un projet de réglement relatif à la traite des blanches qu'elle fit sanctionner sous forme de convention internationale. Avec quel art M. Balfour a-t-il laissé

entendre que son pays prenait désormais la tête du mouvement humanitaire ! « La France, a-t-il dit, n'est peut-être pas prête à signer, nous, nous le sommes. » Cette attitude, soulignée par les applaudissements d'un auditoire toujours enclin aux entraînements sentimentaux, a fait paraître beaucoup moins sympathique celle de M. Hanotaux. Celui-ci avait entièrement raison en montrant que la S. d. N. ne peut pas élaborer des lois, mais ses arguments n'ébranlèrent point l'assistance ; la France eut l'air de jouer le rôle du fâcheux; treize délégués lui avaient promis leur voix ; au moment du scrutin, six ou sept s'éclipsèrent prudemment, afin de ne pas se trouver dans la pénible nécessité de voter contre l'Angleterre, qui remporta, ce jour-là, le plus grand succès moral de la session. Elle fit d'ailleurs triompher son point de vue dans toutes les commissions et sous-commissions : l'une de celles-ci avait rejeté une proposition ; à la séance suivante, M. Balfour intervint, qui la fit accepter. Le duo Balfour-Fisher s'entend à souhait ; esprit lucide et entraîné, M. Fisher conçoit ; M. Balfour, qui possède une grande autorité et une connaissance parfaite des hommes, réalise. Et quand il s'agit de jeter des coups de sonde, Lord Robert Cecil est là, car l'Afrique du Sud, c'est encore la Grande-Bretagne Le prétendu antagonisme entre Lord Robert et son cousin n'existe que dans l'esprit des gens crédules. A Genève, les deux hommes, d'idées peut-être divergentes, sont parfaitement unis ; les Anglais n'ont pas coutume de transporter sur le terrain international les querelles qui les divisent chez eux. Il y eut un moment où la Grande-Bretagne éprouva quelques inquiétudes ; ce fut après l'élection des juges internationaux ; très bien préparé, ce scrutin avait donné pleine satisfaction à un groupement comprenant les Américains, les Scandinaves, et quelques petits Etats ; on vit se former une coalition redoutable, où l'Amérique latine, réunissant 16 voix, menaçait de battre l'Angleterre, qui n'en avait que 10. L'Angleterre estima que pareille constellation ne devait pas se reformer lors de la désignation des membres du Conseil ; elle jugea utile de causer. Une lettre, signée par Lord Robert Cecil et M. Nansen, son fidèle ami, fut adres-

sée à quelques personnalités ; on les priait de se rendre chez M. Nansen pour examiner si le système pratiqué dans les élections ne constituait pas un danger pour la Société des nations. Deux conférences eurent lieu à l'hôtel Métropole. Elles groupèrent, avec les auteurs de l'invitation, MM. de Aguero, Hymans, Hennessy et Wellington Koo. On y envisagea les divers modes d'élection du Conseil ; lord Robert se renseigna et, comme nous le verrons plus loin, le Conseil fut réélu, conformément au désir des grandes puissances et de l'Angleterre, en particulier.

Et a France, me direz-vous, ne peut-elle pas contre-balancer cette influence prédominante ? Elle le pourrait si elle savait se mettre hardiment à la tête des petits Etats ; elle jouit auprès d'eux, et singulièrement des pays américains, d'un prestige toujours rayonnant. Ceux-ci n'oublient pas que la Révolution a provoqué le réveil de leur indépendance. La profonde amitié qui unissait Bolivar à Lafayette s'est perpétuée symboliquement ; et d'autre part, les Latins d'outre-mer se souviennent d'une lettre où le Libertador, qui songeait à faire entrer l'Angleterre dans sa grande Ligue, déclarait : « Il y a danger à mêler une nation aussi forte à d'autres aussi faibles ». Une délégation française moins nombreuse peut-être, mais plus homogène et sachant ce qu'elle veut, devenant comme on l'a dit sprirituellement la première des petites puissances, au lieu d'être la seconde des grandes, jouerait à Genève un rôle quasi décisif. Nous espérons qu'elle le jouera encore ; c'est grâce à elle que, sortie de l'ornière des utopies, la question du désarmement fut replacée sur le terrain de la réalité. Mais, trop souvent la délégation soutint des propositions condamnées d'avance ; M. Reynald, notamment, insista pour que les dispositions réglant l'emploi du blocus fussent aussi sévères que possible. Les petits pays désiraient au contraire que l'Assemblée atténuât l'article impératif du Pacte ; la Grande-Bretagne s'empressa de les appuyer et la France fut mise en minorité ; ce sont des échecs insignifiants en soi, mais il ne faut pas oublier qu'ils acquièrent une portée sentimentale. On sait quelle importance les nations faibles

attachaient à un adoucissement des sanctions économiques. La Hollande qui avait assez maladroitement demandé l'ajournement de la question fut, dans une réunion privée qui se prolongea fort avant dans la nuit, sollicitée par des délégués américains de retirer sa proposition; la délégation française ne pouvait ignorer cet incident : pourquoi donc s'obstina-t-elle à soutenir son point de vue ?

* * *

A la vérité, les petits pays ne furent pas toujours majorisés ; il est dans la nature des choses que leur autorité soit moindre que celle des grands Etats; certains d'entre eux le comprirent fort bien. Voyez le Venezuela, par exemple. Il présentait un candidat pour la Cour de justice et il ne se faisait pas d'illusions sur son sort ; votez pour lui au premier tour, dirent ses délégués à leurs amis et ne vous occupez plus de lui ensuite; nous aurons ainsi bénéficié d'un succès d'estime et cela nous suffit. Voilà une sagesse louable. Notez, d'ailleurs, que dans la question du blocus, les solutions adoptées furent conformes au vœu des petites nations ; elles restreignent l'efficacité de l'arme économique, mais elles donnent aux Etats dépourvus de puissance militaire des garanties sérieuses contre les dangers qui les menaceraient si l'article 18 du Pacte était appliqué trop strictement. En faisant jouer la clause de l'unanimité, M. Restrepo fit également triompher une idée démocratique et empêcha l'adoption d'un amendement de M. Balfour relatif à la publicité des traités.

Il y a cependant un grief des petits Etats qui mérite d'être souligné ; en arrivant à Genève, leurs représentants ne trouvent pas le temps nécessaire pour étudier ce qu'en style parlementaire, on nommerait le rapport de gestion du Conseil ; ce volume est distribué trop tardivement pour que chaque délégué puisse l'examiner à loisir ; et il disparaît vite dans la pile croissant chaque jour des documents officiels. Vous m'objecterez que les grandes puissances sont logées à la même enseigne et qu'elles ne reçoivent pas

avant les autres les communications du Secrétariat. Mais, outre que leurs moyens financiers leur permettent d'envoyer de fortes délégations, elles ont le grand avantage de posséder de nombreux ressortissants dans les bureaux de la Société. Il sera sans doute facile de rétablir peu à peu au Secrétariat l'équilibre qui est actuellement rompu en faveur des grandes puissances ; il faut associer tous les Etats au travail de la Société des nations : c'est la manière la plus sûre de la consolider.

* * *

Quelques délégations américaines sont parties de Genève assez mécontentes ; nous le constatons non pas dans le vain dessein de semer le pessimisme, mais dans la pensée de rendre service à la Société des nations. Ce n'est pas en passant sous silence les défauts du système actuel qu'on améliorera l'organisme naissant, au développement duquel tous les peuples sont intéressés. Quelques pays loin tain sdisent ceci : « Nous sommes entrés dans la Société unique ment pour y défendre des principes ; nous ne revenons pas aux Assemblées pour soutenir des intérêts particuliers ; remarquez que, jusqu'à présent la S. d. N. ne s'est occupée que de questions européennes ; tous les crédits qu'elle a votés ont été destinés à combattre des fléaux qui sévissent en Europe. Nous ne faisons que fournir notre part des sommes nécessaires. Si dans ces conditions on continue de fouler aux pieds les principes qui nous sont chers et pour la défense desquels nous participons aux travaux, plus rien ne nous attirera à Genève. Les critiques des pays américains s'adressent en premier lieu au Conseil. Cette année-ci, les conflits publics entre le Conseil et l'Assemblée n'ont pas été nombreux. Il faut reconnaître que, depuis la première session, le « pouvoir exécutif » s'est acquitté de sa tâche à la satisfaction générale. Dans toutes les questions relatives à la Sarre et à Dantzig, il a montré autant de prudence que de fermeté. Et la façon impartiale dont il a résolu le problème de la Haute-Silésie accroîtra son

prestige. Mais ses méthodes ne trouvent pas toujours une approbation unanime. M. Branting, qui accepta si noblement le verdict concernant les îles Aaland, lui a reproché de donner l'impression d'être parfois l'organe d'un groupe de puissances, et M. Gustave Ador lui a recommandé d'établir un contact plus intime avec les Etats qui ne sont pas représentés dans son sein. Dans un cas, au moins, le Conseil n'a pas interprété fidèlement les vœux de l'Assemblée ; il a nommé un comité pour l'hygiène où les petits pays n'ont point de délégués. M. d'Andrade a vivement protesté: n'ayant pas trouvé un appui suffisant, il a accepté provisoirement la solution préconisée, mais il ne faudrait pas que l'Assemblée renonçât à ses droits au bénéfice d'un organe où les principes démocratiques ont beaucoup moins de chances de prévaloir.

C'est évidemment pour atténuer l'influence décisive des grands Etats que certaines nations réclament une augmentation des membres du Conseil ; le projet a été longuement discuté dans des entretiens particuliers. Les sièges du Conseil sont l'objet de vives convoitises. Afin de conserver le sien, le Gouvernement espagnol avait sollicité télégraphiquement l'appui de toutes les chancelleries de l'Amérique latine qui avisèrent de cette démarche leurs représentants à Genève ; plusieurs leur enjoignirent d'appuyer la « mère patrie ». Le bloc américain fut ainsi partagé, et c'est une des raisons pour lesquelles les partisans de l'extension du Conseil ne prirent pas l'offensive à l'Assemblée. Un fort courant s'y était cependant manifesté pour accroître le nombre des membres non permanents. Dans le réunion Cecil-Nansen dont nous parlons plus haut, on s'était accordé sur un projet assez judicieux : il tenait compte de la répartition par continent et il était dans l'esprit de ces ententes régionales chères à M. Benès ; il prévoyait six membres non permanents : trois pour l'Europe, deux pour l'Amérique et un pour l'Asie et les dominions australiens et africains ; les Etats européens eussent été réparties en trois groupes ; chacun eût présenté son candidat. Nous savons que les pays du nord avaient déjà choisi le leur : M. Branting ; quant à ceux du sud-est, ils avaient déjà désigné M. Jonesco. L'octroi de deux places à l'Amérique

se justifiait parfaitement ; elle répondait à la distinction qu'on omet trop souvent de faire entre les pays du Sud et ceux du Centre ; les premiers auraient élu le Brésil, les seconds la Colombie.

Enfin le projet indiquait que le nombre des membres permanents serait éventuellement porté à six afin de réserver une place à l'Allemagne qui, si le régime actuel persiste, sera certainement admise l'an prochain, et aux Etats-Unis dont on espère encore d'adhésion.

Le problème fut examiné par le Conseil au cours de plusieurs séances qui ne furent pas toutes empreintes de sérénité. Il écarta d'abord la proposition formulée par M. Edwards qui demandait également douze membres, dans le dessein un peu prématuré d'être élu. Le marquis Imperiali, qui aime les solutions conciliantes, crut bien faire en proposant 10 membres dont 5 permanents. C'était dresser face à face le Brésil et l'Espagne et mettre MM. Quinonès de Léon et da Cunha dans la position difficile de plaider pour soi. Le Conseil n'osa pas mécontenter l'un ou l'autre et il repoussa la suggestion italienne ; il étudia le projet que nous avons résumé ; seuls, MM. da Cunha et Wellington Koo l'approuvèrent ; M. Balfour l'avait bien trouvé très intéressant dans une conversation privée, mais M. Fisher, qui le remplaçait à cette séance-là, opta pour son rejet. Le lendemain, le Conseil fit savoir à la première commission qu'il estimait inopportun dans les circonstances actuelles d'augmenter le nombre de ses membres. L'affaire était liquidée. Tout ce que les partisans de l'augmentation purent faire, c'est de demander que des règles pour l'élection ne fussent pas établies avant qu'une décision définitive intervienne en ce qui concerne la composition du Conseil. On se décida donc à confirmer les mandats des titulaires actuels jusqu'à la prochaine Assemblée. Cette décision, qui fut acceptée silencieusement par les commissaires, causa un assez vif mécontentement ; mais il était trop tard pour provoquer des débats, la session était arrivée à sa fin. Quelques Etats protestèrent par leur vote. On vit le délégué de Cuba agiter un bulletin désapprobateur sous le nez d'un de ses collègues anglais ; 44 délégations participèrent au scrutin ; le Brésil, l'Espagne, la Chine

et la Belgique furent réélus par 38, 37 et 31 voix ; l'écart entre le nombre des votants et les suffrages exprimés révèle que la décision n'avait pas enchanté tout le monde. Souhaitons que ce délicat problème soit résolu l'an prochain de façon que chaque Etat puisse accéder à l'organe le plus important de la S. d. N. et que la composition de celui-ci procède d'un principe de juste équilibre.

Tout en demeurant sur le terrain de la réalité, l'Assemblée ne doit pas devenir un endroit de compétitions particulières. Il serait extrêmement regrettable que son autorité morale — la seule qu'elle possède — fût trop affaiblie par les jeux de la politique. Mais cette session a montré mieux encore que la précédente, que la S. d. N. ne deviendra jamais un super-Etat ; lord Robert Cecil, lui-même, ne désire pas qu'elle s'oriente dans ce sens. Les débats qui eurent lieu sur le blocus ont révélé d'autre part les difficultés qu'elle rencontrera dans la création d'une arme matérielle. Plusieurs délégués, et M. Motta en particulier, ont dû reconnaître que sa force essentielle résidera toujours dans la publicité. C'est pourquoi elle doit garder intact son prestige et donner à ses vœux la puissance de l'unanimité : mais pour cela, il faut que tous ses membres aient le sent men que les décisions prises sont étayées uniquement sur le droit et qu'elles ne sont pas le résultat d'arrangements ou de compromis ; or on a eu parfois l'impression que tel n'était pas le cas, et chaque fois que cela s'est produit, l'opinion publ que a été déçue. Pourquoi la réglementation du trafic de l'opium n'a-t-i pas marqué de progrès ? Parce que, pour donner satisfaction à un pays, on a dans la résolution suivante : « Le Conseil déterminera la quantité d'opium affectée à des soins médicaux», remplacé ces derniers mots par « affectée à des besoins légitimes ». Ces termes beaucoup plus vagues enlèvent toute portée à la mesure préconisée. Si la question de l'enregistrement des traités a dû être ajournée, cela provient également de ce que la résolution préparée s'écartait trop du principe établi par le Pacte. On a deviné que certains Etats cherchaient à éluder cette disposition précise.

Par contre, quand l'Assemblée a étudié les problèmes qui lui étaient soumis d'un point de vue général et élevé.

elle a abouti à de précieux résultats. L'unanimité qui s'est faite sur les propositions relatives au désarmement a revêtu un caractère grandiose; l'an passé, l'Assemblée avait piétiné sur place ; plusieurs pays s'étaient opposés aux vœux qu'elle voulait exprimer. En outre, les Commissions qu'elle avait mobilisées n'avaient pas accompli un travail satisfaisant ; les experts militaires étaient arrivés à cette conclusion décourageante « que la réduction des armements ne pouvait pas être pleinement envisagée et effectivement réalisée dans l'état actuel du monde ». Eh bien, malgré ces opinions pessimistes, l'Assemblée s'est remise à l'étude de la question ; elle a réussi à dissiper la méfiance de quelques Etats en tenant compte de leurs légitimes inquiétudes ; l'émouvante sincérité de M. Noblemaire et les paroles si nobles de M. Fisher et de Lord Robert Cecil ont créé un état d'esprit fécond où s'est affirmé, dans un sentiment de confiance mutuelle, la volonté de tous les pays de poursuivre l'œuvre si nécessaire du désarmement. On peut dire que l'Assemblée a franchi moralement une importante étape.

Elle a marqué aussi, sur l'an passé, un progrès dans la question des mandats et témoigné très heureusement son désir de voir des méthodes coloniales libérales et généreuses remplacer celles qui ont été appliquées trop souvent jusqu'à maintenant ; il semble difficile après les discours de Lord Robert, de M. Nansen et les déclarations de M. Bourgeois que certaines puissances puissent traiter selon leur bon plaisir les indigènes qui leur ont été confiés ; l'opinion publique ne le tolérerait plus. Les gouvernements qui avaient manifesté quelque résistance, l'an passé, l'ont compris ; ils ont spontanément déclaré qu'ils fourniraient à la Société tous les renseignements nécessaires sur la manière dont ils administrent leurs territoires coloniaux. L'Assemblée peut revendiquer le mérite d'avoir par là activement secondé les sociétés qui font pour les indigènes une propagande infatigable et souvent inefficace.

Elle a, en outre, mené à bien plusieurs actions charitables, telle que la lutte contre le typhus et la déportation des femmes en Turquie. Quelques journaux lui ont reproché de s'occuper ainsi de problèmes qui relèvent plutôt des

associations de la Croix-Rouge. Nous croyons, au contraire. qu'il est dans son intérêt de prendre des initiatives contre la misère ou la maladie ; elle peut, dans ce domaine, enregistrer des succès qui la rendent populaires ; le rapatriement réussi des prisonniers de guerre, internés en Russie, a certainement accru son prestige et consolidé son existence ; étant obligée à ses débuts d'être très prudente dans ses desseins politiques, il est bien qu'elle fasse du travail pratique. M. Albert Mensdorff l'a dit avec émotion à propos de l'aide financière à l'Autriche : « Si le peuple autrichien commence aujourd'hui à respirer plus librement et à envisager l'avenir avec plus de confiance, il le doit à l'action éclairée de la S. d. N. »

Les problèmes humanitaires lui permettent, en outre, de réaliser une solidarité mondiale qui ne se traduit pas seulement par des paroles ; ils constituent un noble exercice de collaboration universelle et, par l'esprit qu'il crée, ils préparent l'Assemblée au rôle qui l'attend dans l'ordre de la politique générale.

* * *

Peut-on, en se basant sur les résultats de cette seconde session, indiquer la voie dans laquelle s'engageront les Assemblées futures ? Tâche bien difficile et aléatoire ; aussi longtemps que la S. d. N. ne comprendra pas toutes les grandes puissances, il sera impossible de préciser rigoureusement son orientation ; elle est encore à l'époque primaire, et elle-même ne désire pas dessiner d'un trait trop accusé les contours de son avenir. Elle s'est plutôt jusqu'à maintenant définie négativement ; elle ne veut enlever à aucun pays la moindre parcelle de sa souveraineté; elle propose des solutions, elle ne les impose pas ; le péril du super-Etat, qui s'était manifesté lors de la première réunion, est définitivement écarté. Et cela rassurera les nations un peu ombrageuses qui craignaient pour leurs droits.

L'Assemblée a en outre montré un très vif souci de conservation. Elle n'a pas voulu s'engager dans l'aventure

risquée de ravitaillement de la Russie, et surtout elle a, avec la courtoisie nécessaire, repoussé l'amendement argentin dont l'adoption aurait profondément modifié sa structure; au lieu de devenir une place politique accessible à chacun, elle a préféré rester un salon dont l'accès exige certaines démarches ; en abolissant celles-ci, elle aurait diminué sa force de cohésion et distendu les liens qui unissent ses membres. Elle n'a du reste touché au Pacte qu'avec une extrême circonspection et, chose curieuse, les petits pays ont insisté pour qu'on n'y apporte pas de profonds changements. N'ayant pour la plupart pas participé à son élaboration, ils étaient, l'an passé, arrivés à Genève avec des projets hardiment réformateurs ; l'expérience les a assagis ; ils ont compris qu'il était peut-être dangereux de modifier trop vite une charte qui leur offre des garanties ; l'influence prééminente de certaines grandes puissances leur a fait redouter que ces modifications ne leur soient pas toujours favorables ; ils ont notamment protesté contre la proposition canadienne tendant à supprimer le fameux article 10 ; les débats ont été très vifs dans la sous-commission qui a finalement décidé d'ajourner ce brûlant sujet.

Tout en estimant que, dans les circonstances présentes, il fallait conserver plutôt qu'innover, l'Assemblée a néanmoins préparé la voie aux réformes indispensables ; elle a donné plus de souplesse à la méthode prescrite par le Pacte, en ramenant à une majorité des deux-tiers, l'unanimé requise pour l'adoption des amendements ; cette proposition que d'aucuns auraient aimé réduire, a rallié les petits Etats ; elle a été admise à l'unanimité ; l'accord s'est donc réalisé sur la manière d'amender ; c'est une première dérogation à cette règle de l'unanimité qui paralyse souvent le travail de l'Assemblée ; son adoption prouve que celle-ci a pris confiance en elle-même.

Au point de vue politique, les interprétations données ou proposées aux articles 16 et 18, indiquent que l'Assemblées veut amender le Pacte dans un sens restrictif et ne retenir de ses dispositions que celles qui peuvent être appliquées présentement. Timidité, diront les uns, sagesse répondent les autres. Quoi qu'il en soit, la Société des na-

tions prend, semble-t-il, une forme différente de celle que ses auteurs avaient imaginée ; en comparant ce qu'elle est avec l'idée primitive qu'on s'en faisait, elle apparaît un peu diminuée ; mais elle n'est au moins plus une utopie ; si imparfaite qu'elle soit, elle vit et son activité est féconde. Elle le sera toujours plus, si, moins paralysée par la politique dont nous avons relevé l'action souvent nuisible, elle réussit, grâce à l'impartialité de ses décisions, à accroître son prestige moral. L'Assemblée qui vient de se séparer, a, sans contredit, joué un rôle décisif dans les conflits polono-lithuanien et albano-gréco-serbe ; serait-il excessif de dire qu'elle a, dans le premier cas, empêché la guerre en sanctionnant l'œuvre médiatrice de M. Hymans, et, dans le second, arrêté l'effusion de sang ? Dépourvue de moyens matériels, elle a atteint néanmoins son but, en dressant simplement une tribune où les peuples en querelles ont pu exposer leurs griefs et en donnant à son appel pacificateur la portée d'une sentence mondiale. Cette influence deviendra souveraine si la Société des nations sait maintenir l'harmonie entre ses membres et les lier étroitement à son œuvre incessante. Ce sera la tâche de la prochaine Assemblée que d'effacer les quelques ombres qui sont apparues à la seconde.

René PAYOT.

LES CHRONIQUES NATIONALES

ANGLETERRE

L'Œuvre de H.-G. Wells

Londres.

Dans ma dernière lettre à la *Revue de Genève* je déclarais, un peu imprudemment peut-être, qu'à mon avis la réputation d'écrivain de M. Max Beerbohm serait plus grande et plus durable que celle de M. H.-G. Wells. Je suis prêt à soutenir cette opinion, mais non pas en prétendant que M. Wells ne soit lui-même une grande figure littéraire dont le nom restera, et c'est justement cela, je le crains, qu'on pourrait m'accuser d'avoir voulu suggérer. Je me promettais en même temps d'écrire, à l'occasion, quelques notes sur M. Wells : cette occasion se présente aujourd'hui.

C'est bien en effet une grande figure du monde littéraire, et peut-être aucune ne peut-elle lui être comparée si ce n'est celle de Bernard Shaw : tous deux sont des artistes et ont à leur actif un bon nombre d'œuvres purement artistiques ; tous deux ont résolu d'appliquer leur génie à des fins utiles et d'apporter leurs dons littéraires au

service de telle ou telle réforme. Et tous deux sont extrêmement connus et extrêmement influents. Le monde des intellectuels, si irrité qu'il puisse être par cette nécessité, se voit obligé de les prendre au sérieux et de reconnaître par le fait même qu'il la discute, une supériorité qu'il n'est pas aisé d'ignorer. Pour le grand public leur nom est chose si connue qu'il ne songe plus en l'entendant à se demander (comme on le ferait de Thomas Hardy ou de J. Conrad) quels sont les livres qu'ils ont écrits. On peut dire que leurs physionomies sont aussi populaires en Angleterre que celles des Ministres du Conseil. C'est là un degré de réputation rarement accordé à des écrivains anglais — très rarement surtout à des écrivains qui le méritent.

Il n'y a pas longtemps que M. Wells s'est acquis définitivement une si éminente position. Le pas décisif de cette ascension vers la gloire qu'est la carrière d'un grand écrivain est chose toujours intéressante, mais souvent difficile à discerner; dans la vie de M. Wells il s'est accompli je crois l'an passé avec la publication de son *Esquisse de l'Histoire*[1]. Cet ouvrage, qui représente à lui seul un énorme et imposant travail, est digne de la notoriété qu'il a obtenue ; et derrière lui s'étend une période de trente années d'activité littéraire extraordinairement féconde et variée.

Au début de sa carrière M. Wells a souvent été appelé le « Jules Verne de l'Angleterre ». Il n'écrivait guère alors que des romans de science imaginative. La comparaison n'était toutefois pas à l'avantage de Jules Verne — ce grand Jules Verne dont le nom excitera toujours, dans le cœur des Anglais de ma génération du moins, des souvenirs trop tendres pour pouvoir être affaiblis par aucune critique défavorable. Mais si l'écrivain français a été le grand charmeur des écoliers, c'est parce qu'il y avait en lui quelque chose du gamin : ses récits sont vivants et sans artifice, et ces deux qualités font leur grand attrait. M. Wells dans sa première manière s'est montré un romancier d'une sorte beaucoup plus factice et plus subtile. Tandis que Jules Verne inventait des dirigeables et des

[1] *Outline of History*.

sous-marins fabuleux, sans même s'arrêter à expliquer comment ces créations pouvaient défier toutes les limites du possible, l'habitude de M. Wells est de partir d'un fait scientifique isolé qu'il sait, avec une éblouissante et trompeuse dextérité, nous présenter comme absolument plausible, puis de bâtir sur ce fait un échafaudage de conséquences, imaginaires mais logiquement conçues. Les premiers chapitres de ces romans, où il s'applique à prouver le fait initial, sont, par leur habileté à jouer sur nos impressions, d'étourdissantes performances. Dans le premier en date, la *Machine à explorer le temps* nous voyons un inventeur construire une machine d'une structure métallique compliquée, avec un siège, des rouages et des leviers, engin qui lui permet de voyager dans le Temps comme l'aviateur parcourt les espaces. Vous vous demanderez comment il est possible qu'un auteur puisse donner à un fait aussi absurde l'apparence d'une réalité matérielle et concrète. Je ne saurais dire comment M. Wells s'y est pris, ce que je sais c'est qu'il y a suffisamment réussi pour rendre tout le reste de l'histoire acceptable. Dans un autre, et peut-être dans le meilleur de ses ouvrages, le personnage principal est un médecin qui a découvert le moyen de se rendre invisible. La manière dont il y arrive est décrite de façon convaincante, assez du moins pour que le reste de l'histoire produise sur nous l'effet voulu. De ce fait initial découle l'histoire proprement dite. Le sort de l'Homme invisible diffère considérablement du sort de ses pareils, — personnages imaginaires des romans et des contes de fées. Un homme qui se rend invisible s'isole complètement de ses semblables et ceux-ci se défieront toujours de celui d'entre eux qui se singularise. L'Homme invisible n'ose révéler son secret qu'à un confident de son choix : de la foule il ne peut attendre qu'inimitié et menaces. D'ailleurs son corps seul est invisible, ses vêtements ne le sont pas, pas plus que la petite éclaboussure de boue qui tache sa peau nue ou que les aliments qu'il absorbe, visibles jusqu'à leur complète assimilation. Aussi, pour préserver sa vie, est-il contraint à des fuites étranges et désordonnées... et sa fin est une grotesque mais émouvante tragédie.

Peut-être, par cet insuffisant résumé d'un très beau livre, suis-je arrivé à montrer que M. Wells visait à mieux qu'à l'invention de romans excitants, de trame purement scientifique. Il écrivait alors en poète, utilisant comme moyen d'expression un matériel très neuf et inusité. *L'Ile du Docteur Moreau* est l'étrange histoire d'un vivisectionniste habitant une île du Pacifique et qui, par le moyen de son bistouri, arrive à transformer les bêtes en êtres humains, à leur donner la parole et le pouvoir de se tenir debout. Bien qu'il ne manque à ce récit aucun détail grotesque ou réaliste, il n'en est pas moins essentiellement une œuvre poétique de grande puissance et de profonde signification. C'est peut-être dans ses romans du début que M. Wells s'est montré le plus véritablement un artiste. Je veux dire par là que ces ouvrages ont une valeur poétique et universelle, qu'ils ne traitent pas uniquement des problèmes du moment actuel et qu'ils offrent, toute autre considération mise à part, une remarquable beauté de forme et de composition. Ces mêmes qualités se retrouvent dans les nouvelles de courte haleine que M. Wells a écrites en grand nombre au début de sa carrière. Une trentaine de ses meilleures histoires ont été réunies, il y a une dizaine d'années, en un volume intitulé *Le Pays des Aveugles*, qui compte, me semble-t-il, parmi ses six ou huit meilleures œuvres. Dans la préface de ce recueil, M. Wells définit l'art du novelliste actuel comme « l'art charmant d'inventer quelque chose de vivant et d'émouvant, l'histoire pouvant être terrible, pathétique, ou comique, et n'étant tenue qu'à ce seul caractère essentiel : ne pas demander plus de quinze à cinquante minutes pour être lue à haute voix. Tout le reste est laissé à l'imagination de l'auteur et à la fantaisie du moment... » Nous reconnaissons là M. Wells l'artiste et le poète.

Les romans et la plupart des nouvelles auxquelles j'ai fait allusion datent des années 90, environ. A cette époque-là M. Wells commençait à se préoccuper de l'avenir. Plusieurs centaines d'années avant le début du dix-neuvième siècle tout le monde croyait encore que — sauf accident imprévu — le monde continuerait toujours à aller à peu près du même train. Mais la Révolution fran-

çaise, l'introduction dans la vie des forces mécaniques, le vaste accroissement des populations et les progrès de la civilisation matérielle semblèrent donner à des changements presque catastrophiques l'apparence d'une loi normale de l'histoire, et les hommes commencèrent à regarder avec intérêt vers l'avenir, ignorant ce qu'il serait, mais certains qu'il apporterait des choses étrangement nouvelles pour leur expérience. Le courant d'idées que ce changement d'attitude détermina en Angleterre trouva son apogée en la personne de M. Wells. Parmi ses premiers livres s'en trouvait un intitulé *Quand le dormeur s'éveillera* qui pronostiquait le sort de l'Angleterre et du monde à deux cents ans de là. C'était un assez sombre tableau d'un monde où règnaient le mécanisme et le capitalisme, où les peuples du monde se trouvaient rassemblés dans quelques cités de proportions géantes, une grande partie de la population étant opprimée et asservie à un labeur destiné uniquement au bénéfice d'un petit nombre. M. Wells a en réalité des vues plus encourageantes que celles-là, et ne considérerait plus aujourd'hui un tel état de choses comme probable. Les détails matériels de cette prophétie manquent d'ailleurs de justesse et de vraisemblance ; mais l'intérêt de l'ouvrage c'est justement que l'auteur y a échoué dans ce qui, plus tard, devait constituer son principal succès : la merveilleuse habileté avec laquelle il évoque en très peu de pages le tableau d'un Etat, d'une civilisation, d'un monde, et sait rendre cette peinture saisissante. Mais ici il n'y réussit pas, et la description est plate, sans vie, peu convaincante. C'était là son premier essai de grand roman à pronostics, et il n'est pas improbable que ses idées aient subi un changement au cours de ce travail, et peut-être du fait de ce travail.

Il revint par la suite sur le même sujet dans deux ouvrages qui ne sont point des romans : *Anticipations* et *L'Humanité en formation* [1]. Le second de ces ouvrages examine de façon large, éclairée et peu dogmatique les possibilités d'amélioration de la race par quelque méthode d'eugénique. Le titre du premier indique à lui seul son

[1] *Mankind in the Making.*

contenu : *Anticipations, ou de l'Influence du progrès mécanique sur la vie et la pensée humaines.* Dans ce livre extrêmement remarquable, M. Wells commence par traiter du problème de la locomotion, passe ensuite à des spéculations sur la Cité de l'avenir (qu'il entrevoyait sous une forme très différente d'aujourd'hui), sur la guerre, la politique, le langage, la religion et la morale. M. Wells avait écrit ce livre en 1899, et quinze années après il trouvait encore des raisons de s'en déclarer satisfait. Sept années plus tard encore, c'est-à-dire à l'époque actuelle, ce livre n'est toujours pas démodé ni dépourvu d'intérêt. Il révèle un esprit extraordinairement pénétrant, à la fois purement scientifique et purement imaginatif. La série des ouvrages de ce genre est complétée par une œuvre singulière qu'on ne peut appeler ni essai ni roman : *Une Utopie moderne* [1], où l'auteur décrit, en prenant comme théâtre une autre planète évoluant autour d'un autre soleil, ce que lui paraît être l'idéale ordonnance d'un monde. A ces ouvrages traitant de l'avenir, il faut ajouter deux autres romans d'un grand intérêt et d'une remarquable puissance : *La guerre dans les airs* [2] et *Le monde affranchi* [3]. Le premier, (qui fait d'un petit bourgeois ignorant et borné le seul témoin oculaire d'événements gigantesques) dépeint l'écroulement de la civilisation moderne sous les terribles coups de la guerre aérienne, une catastrophe que nous vivrons peut-être. Abstraction faite pour sa valeur comme thèse et comme vision prophétique, ce livre est un bel exemple du don qu'a M. Wells d'évoquer de façon convaincante et poignante les grands bouleversements universels. Le second de ces ouvrages, moins intéressant au point de vue artistique, montre les effets exercés sur le monde par l'utilisation de l'énergie atomatique.

Je ne crois pas être injuste en disant qu'au début de sa carrière, alors qu'il produisait ce qui, du point de vue littéraire, est la meilleure partie de son œuvre, M. Wells n'était pas pris très au sérieux par le public anglais. Celui-ci ressent en présence de la fantaisie, un certain sentiment d'incon-

[1] *A modern Utopia.*
[2] *The War in the Air.*
[3] *The World set free.*

fort, et l'étiquette mal appropriée de « Jules Verne anglais » n'était pas pour rehausser Wells dans son estime. Mais dès que celui-ci se révéla penseur profond, un public restreint mais influent ne tarda pas à lui accorder la plus sérieuse attention. C'était là une importante recrue pour les partisans des réformes et il fut presque immédiatement enrôlé dans le cercle de la Société Fabienne, ce curieux et puissant organisme fondé entre autres par M. et Mme Sidney Webb, M. Bernard Shaw et M. Graham Wallas en vue de faire pénétrer les théories collectivistes dans les classes dirigeantes[1]. La place me manque ici pour retracer l'amusante histoire de la carrière de M. Wells en qualité de «Fabien», et pour narrer comment il mit fin à cet épisode en se retirant de la dite Société, devenue d'ailleurs moins occulte et moins redoutable. Ce qui me semble plus important, c'est de montrer que (à mon sens, du moins) cet incident a consacré M. Wells comme homme public et l'a mis en contact direct avec les sources mêmes de la vie contemporaine. C'est de là que naquit cette série de romans qui, tout en dépeignant la vie contemporaine, cherchaient à l'influencer. *Tono Bungay* décrit à la fois la société et le monde commercial modernes, et l'auteur a donné à cette peinture (qu'il persiste à déclarer insatisfaisante) beaucoup de vigueur et de caractère. Ce livre fut suivi d'un roman politique, *Le nouveau Machiavel*[2], puis d'un autre roman intitulé *Mariage*[3] que son titre suffit à définir. *L'Ame d'un Evêque*[4] traite de problèmes religieux et *Jeanne et Pierre*[5] de questions éducatives. Ces livres, et toute la période où il les a écrits, nous montrent M. Wells de plus en plus sous le jour d'un publiciste, de moins en moins sous celui de l'homme de lettres et de l'artiste. Il écrit toujours davantage dans un but de propagande et ce qu'il cherche, sous un voile de fiction de plus en plus ténu, c'est à définir les problèmes de notre époque et à offrir, lorsqu'il le peut, une solution de ces problèmes. La narration est constamment interrompue par

[1] La *Revue de Genève* publiera prochainement un article sur la Société fabienne, de M. Sanders, son ancien secrétaire. (N. D. L. R.)

[2] *The new Machiavelli.*

[3] *Marriage.*

[4] *The Soul of a Bishop.*

[5] *Jean and Peter.*

de longs passages d'argumentation. Les personnages qu'il met en scène ne sont guère là que pour les besoins de la cause, et servent à personnifier ses thèses. Wells a prononcé sa propre apologie lorsqu'il écrivait à M. Henry James : « Pour vous la littérature, comme la peinture, a son but en soi ; pour moi, la littérature comme l'architecture, n'est qu'un moyen et a une fin utile. J'aimerais mieux être qualifié de « journaliste » que d'« artiste » : c'est là je crois le fond essentiel de ma pensée. » — La distinction est établie de façon maladroite et peu claire. Mais il est aisé de comprendre la pensée de M. Wells et, en ce qui concerne la seconde partie de sa carrière, son désir sera sans nul doute satisfait.

Avons-nous gagné ou perdu au changement qui s'est fait chez cet écrivain ? C'est ce qu'il est plus difficile de dire. M. Wells est un publiciste de talent et de grande influence ; mais, comme tel, il a révélé des défauts que ne connaissait pas l'artiste, Il est impatient et versatile, rapidement lassé des causes qu'il a défendues avec le plus de véhémence, éprouvant toujours de la difficulté à collaborer avec d'autres. On a dit de lui qu'il faisait sa propre éducation en public, et il y a beaucoup de vérité dans cette mordante remarque. On a dit encore qu'il était le Lloyd George de la littérature : comme lui grand improvisateur et comme lui insoucieux de la forme donnée à son éloquence, certain qu'une seconde et tout aussi brillante improvisation le sauvera toujours des conséquences inattendues de la première. Et puis, défaut très grave chez un homme en vue, il est fort méchant polémiste, hargneux, irascible, outrancier.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner toutes les questions qu'il a traitées comme journaliste, d'énumérer ses opinions changeantes et diverses touchant les réformes politiques, ni de décrire les incursions qu'il a faites dans le domaine de la théologie et de la métaphysique. Sa dernière déclaration, à savoir qu'il veut consacrer le reste de sa vie — vieille seulement de 55 ans — à la cause de la paix universelle, nous en dit assez sur ses préoccupations du moment. Mais l'ouvrage auquel j'ai fait allusion au début de cet article : *Une Esquisse de l'Histoire*, demande qu'on s'y

arrête un instant ; c'est en effet une œuvre significative, et probablement la plus considérable de la seconde partie de sa carrière. Il s'agit d'une histoire du monde — et non pas seulement de l'histoire d'Europe ou de la civilisation européenne — partant des origines du système solaire pour aboutir au traité de Versailles. Lorsque cet ouvrage fut annoncé, quelqu'un déclara qu'il serait d'une douteuse utilité pour le public, mais du moins utile à M. Wells lui-même, qui avait toujours eu besoin d'apprendre un peu d'histoire. M. Wells n'aurait probablement pas contredit à cette assertion car il n'a jamais prétendu être un historien et a même fait appel aux services de plusieurs experts pour vérifier son texte. Je doute néanmoins beaucoup qu'il en ait retiré les avantages espérés. Son histoire est précisément le genre d'histoire que nous aurions attendu de lui. C'est une œuvre singulière : elle le serait déjà par ce fait seul que plusieurs critiques hostiles l'ayant minutieusement épluchée, se sont vus forcés de reconnaître son exactitude presque absolue en ce qui concerne les faits. Ajoutons que cette histoire est constamment vivante et agréable à lire, qu'elle réunit une étonnante profusion de matériaux ordonnés en un tout harmonieux et bien proportionné, et que chaque page porte la marque d'un esprit alerte et subtil. Mais un livre peut posséder toutes ces qualités et être cependant discutable du point de vue historique. Dans un tel ouvrage chacun trouvera, cela va de soi, quelque point sur lequel il ne peut agréer avec l'auteur et il serait simplement absurde de condamner un aussi brillant et prodigieux travail sur la constatation de quelques divergences d'opinion. J'incline, pour ma part, à penser que M. Wells a totalement mécompris les origines du christianisme ; et son jugement sur Napoléon me paraît fantastique, tellement il est hors de toute vérité. Mais la principale critique que je ferais à son livre porte sur la disposition d'esprit qui l'anime. Il est écrit d'un bout à l'autre sur un ton immodéré. Et si M. Wells, étudiant sa propre époque, a tendance à verser dans le pessimisme, lorsqu'il décrit les siècles qui l'ont précédée, il assume ce ton de propre justice dogmatique très spécial aux philosophes du dix-neuvième siècle, qui tenaient la machine à vapeur pour

une invention surpassant cinquante siècles de progrès social. S'arrêtant devant l'Athènes de Périclès, M. Wells n'aperçoit, dans une civilisation aussi peu poussée, que des sujets d'étonnement et de pitié. Quand à la République romaine, si elle est le premier exemple d'Etat moderne autonome, elle n'en est encore à ses yeux que la forme la plus grossièrement primitive, la période du *Neanderthal* ! — Pour un peu, semble-t-il, M. Wells s'écrierait au spectacle de l'Antiquité : « Ces pauvres dieux, qui ne connaissaient pas la locomotive ! »

Je suis loin de vouloir suggérer que pareille disposition puisse annuler la valeur d'un ouvrage très remarquable. Elle est sans doute part intégrante de l'expression d'une individualité, et n'est-ce pas souvent le manqued'in dividualité qui rend d'autres histoires, mieux équilibrées, infiniment moins adaptées à leur but ? Mais le même trait de caractère se retrouve dans toute l'œuvre de publiciste de M. Wells; partout celui-ci est ce que nous appelons « le jeune homme pressé de juger » (*a young man in a hurry*).Tout ce qu'il pense lui apparaît sur le moment infaillible, et ne pas mettre immédiatement à exécution les réformes qu'il propose c'est à ses yeux faire preuve de malveillance et de mauvaise volonté. Dans les derniers temps de la guerre, le gouvernement anglais constitua une Commission chargée d'étudier les perspectives d'avenir ouvertes à l'aviation civile. M. Wells en fut nommé président, et on sut grand gré au gouvernement d'avoir choisi, pour guider les experts techniques dans leurs travaux, un laïque et un homme d'imagination. Les études de la Commission terminée elle présenta un rapport au cours duquel elle avançait quelques propositions. M. Wells se déclara opposé à ce rapport et en produisit un de son crû, dans lequel il censurait la commssion pour avoir, disait-il, perdu son temps et manqué des occasions favorables. Je ne suis pas au courant du fond même du débat. M. Wells peut avoir eu entièrement raison, mais son geste est amusant, parce que caractéristique de sa personnalité et de sa conduite dans les affaires publiques auxquelles il s'est consacré.

Nous avons donc perdu en M. Wells l'artiste, — un artiste que nous pouvions admirer sans réserve, et, d'autre

part, nous avons trouvé en lui un publiciste, pour lequel notre admiration est souvent mélangée d'amusement ou d'irritation. Son propre cas, si M. Wells se souciait de nous l'expliquer, serait malgré tout à ses yeux entièrement clair et satisfaisant. Il a choisi de se consacrer aux affaires publiques et nul ne peut douter que ce choix n'ait été guidé par les mobiles sociaux les plus désintéressés. On ne saurait nier non plus que nous n'ayons avantage à posséder un penseur aussi hardi et aussi profond. La promptitude même de ses volte-face et la précipitation avec laquelle il proclame des idées non encore éprouvées ne sont pas dépourvues de valeur. Et si totalement que nous puissions différer de lui, si exaspérants que puissent nous paraître certains de ses écrits, aucun de nous ne peut bannir M. Wells de son esprit : il demeure l'une des plus grandes figures de notre littérature contemporaine.

Edward SHANKS.

(Traduction de Gabrielle Godet.)

RUSSIE

La Littérature russe au XXe siècle

Le génie de Léon Tolstoï se coucha comme un vaste soleil pourpre. Vint alors le mélancolique intermède du crépuscule. La nuit descendit ensuite, la nuit, heure perfide et inquiétante, qu'éclaire la lumière spectrale et fascinatrice de la lune. Et voici qu'à la fin du quatrième lustre du vingtième siècle s'allume enfin l'aube trouble et rouge du jour nouveau.

* * *

Le crépuscule de Léon Tolstoï fut le temps où s'éteignirent les idées et les traditions de la littérature russe du XIXe siècle. Celle-ci était née dans l'atmosphère du servage ; fort peu complète au point de vue social, elle avait atteint les profondeurs extrêmes de l'analyse psychologique. Les écrivains étaient, pour la plupart, des nobles, des militaires ou de hauts fonctionnaires. Le peuple était illettré. Quant aux lecteurs ils conservaient encore la tradition née lors du grand bouleversement accompli par Pierre le Grand : un grand respect pour la pensée exprimée par écrit. C'est de ce sentiment que s'inspira la littérature russe au XIXe siècle. L'écrivain s'entretenait avec le lecteur comme un père avec son fils. Il pouvait redouter de n'être point compris, mais n'avait pas à craindre de n'être pas lu. Sa responsabilité vis-à-vis du lecteur, une noble émulation et la gigantesgue figure de Pouchkine qui se dressait aux sources de l'art, l'obligeaient à soigner à l'extrême *l'expression* de sa pensée.

Le fond de l'œuvre littéraire, c'était la discordance évidente qui existait alors entre la vie idéale et la réalité. D'une part l'immense étendue du pays, le faste de la cour impériale, la romantique oisiveté régnant dans les nobles demeures — de l'autre la misère, la servitude, le refus de tous les droits à cent millions de paysans, doués cependant des plus hautes facultés. Cette discordance se manifestait par une immense tension morale, le goût de la mortification, la prédication exaltée du mépris de tous les biens terrestres, le désir exacerbé de liberté, de justice, de bonté.

Avec l'abolition du servage un nouveau courant se déversa dans la littérature russe ; le «populisme», la foi en une destinée spéciale et haute, la croyance au bonheur futur du peuple libéré. Cette foi presque religieuse imprégna toute la littérature depuis les cercles rétrogrades des « Slavophiles » jusqu'au parti secret et nettement révolutionnaire

de la « Liberté du peuple ». La guerre pour la libération des Slaves marqua le point culminant de cette tendance.

En même temps que le populisme, existait dans la littérature un autre courant : l'occidentalisme. L'engouement pour la culture occidentale, l'âpre critique de l'originalité nationale, tout cela préparait le terrain à la doctrine de Karl Marx. Vers la fin du siècle la classe noble avait perdu ses terres et commençait à émigrer vers les villes. La littérature devenait de plus en plus citadine ; les liens qui l'unissaient au village se rompaient. Cependant l'habitude d'aller chercher des sujets dans la vie campagnarde était puissante encore, et c'est alors qu'apparurent des écrivains de second ordre — des imitateurs qui, dans le silence de leurs cabinets, décrivaient cette vie populaire dont ils n'avaient pas la moindre idée. Entre les villes et le village le fossé s'agrandissait. Par la suite, cette scission conduisit à une funeste et mutuelle incompréhension des intellectuels et du peuple, et la ruine du peuple et des intellectuels.

* * *

Tels sont les contours généraux de la littérature russe au XIXe siècle. Le soleil de Léon Tolstoï décline à l'horizon. Ses disciples — les cadets — glanent les épis sur le champ moissonné. Mais déjà l'on ne retrouve plus le pathétique de jadis, la flamme d'autrefois. La tragédie de l'Homme a fait place au drame du citoyen opprimé par le gouvernement ; la liberté, la justice, la charité cèdent le pas à la révolution, à l'inviolabilité de la personne et au parlementarisme. Ainsi le XIXe siècle lègue au XXe un groupe nombreux d'écrivains de mœurs, pénétrés d'un esprit révolutionnaire. Les uns écrivent des récits à double sens qui troublent les nuits des censeurs du tzar ; d'autres fouillent la poubelle des jours gris pour en extraire des détritus et, silencieusement — car tout commentaire est dangereux, — mettent sous le nez du lecteur ces produits du régime ; d'autres enfin se décident à prêcher ouvertement la révolution et sont exilés. Pas une revue importante n'eût osé en

ce moment cet acte précis : publier une pure œuvre d'art. Cette période de la littérature — fin du XIXe siècle et début du XXe — est odieuse. La lecture de ces innombrables récits sur les prisons, les nobles étudiants, les institutrices de village étouffées par leur entourage, est vraiment de nature à vous faire tomber dans la plus profonde neurasthénie. La révolution de 1905 vint heureusement mettre un terme à ces épanchements cérébraux. Néanmoins cette même époque a donné naissance à quelques écrivains remarquables : Tchekhov, Gorki, Bounine, Kouprine, Andreev. Tous ont été brûlés par le soleil de Léon Tolstoï, mais chacun d'eux pourtant a suivi son propre chemin.

* * *

Tchekhov, qui appartenait à une famille d'intellectuels moyens, était médecin. Les débuts de son activité littéraire furent humbles : ce sont de minuscules nouvelles d'un esprit généralement douteux, avec quelques éclairs d'humour. Il les publie dans une revue humoristique à laquelle sont abonnés les coiffeurs, les brasseries, les petits fonctionnaires. Tchekhov pénètre avec difficulté dans les revues sérieuses où on le considère avec une indifférence condescendante : il ne forge pas de clous pour le cercueil du gouvernement tzariste. Soworine, le directeur du *Novoïe Vremia* fut le premier à le deviner et à lui ouvrir les colonnes de son journal. Le talent de Tchekhov grandit rapidement, comme un arbre né d'une graine minuscule se couvre enfin de fleurs odorantes. Le couronnement de son œuvre fut son théâtre où il étudie les mouvements les plus subtils et les plus délicats de l'âme humaine et où, sous l'apparence de la vie presque immobile, se développe, comme un courant caché, une forte action psychologique. Tchekhov a situé ses récits, ses nouvelles et ses pièces dans le milieu d'où il sortait ; parmi la classe moyenne des intellectuels, chez ces Russes un peu fantasques, à l'âme délicate mais incohérente, point sots mais faibles, inhabiles à la vie comme à l'amour, qui enveloppaient le corps rustique de la

Russie d'un voile fragile et merveilleux. Tchekhov décrivait le crépuscule de la vie russe qui devançait le grand embrasement. Cela explique la profondeur particulière que prennent aujourd'hui ses œuvres. On ne trouve pas chez lui de prophéties directes mais son constant et mélancolique sourire, sa prédilection délicate pour les menus détails de la vie, la douceur et la limpidité de sa tristesse, tout cela rappelle les adieux que l'on adresse à ceux qui s'en vont pour toujours.

* * *

Maxime Gorki[1] est né d'une pauvre famille de la petite bourgeoisie. Il se disputa, alors qu'il avait une quinzaine d'années, avec le patron qui l'employait comme commis aux écritures et s'en alla errer le long de la Volga et dans le sud de la Russie. Pendant l'hiver il se louait comme manœuvre. Trois années s'écoulèrent ainsi. Il se mit ensuite à écrire des feuilletons et faire du reportage pour les feuilles de province, et, pas à pas, parvint jusqu'aux grandes revues. Les nouvelles qu'il publia dans l'almanach *La Connaissance* lui valurent une gloire bruyante. C'étaient de romanesques récits sur les hommes indépendants, vagabondant le long des fleuves et par les steppes, en haillons, sans un sou vaillant, fiers de leur liberté et crachant joyeusement sur Dieu, sur le tzar, sur les principes d'ordre et les traditions. Ce romantisme répondait, comme un vent frais, aux aspirations de tous ceux qui, à la veille de la guerre russo-japonaise et de la révolution de 1905, languissaient dans une vie fastidieuse et renfermée.

Le va-nu-pieds, le fainéant qui ne reconnaît ni l'ordre, ni la propriété devint le héros du jour, porteur de la nouvelle vérité. La Russie ne fut point seule à subir cet engouement ; ce levain anarchique fermenta en Allemagne, en Amérique et dans les pays du Nord. La prédication de

[1] La *Revue de Genève* a publié de Gorki *Le Patron*, numéros d'août, septembre et octobre 1920 (N. D. L. R.).

l'anarchie n'était aux yeux de Gorki qu'un moyen d'amener la Révolution. Il entra dans le parti social-démocrate et fonda à Capri l'école des agitateurs-bolchévistes. Il prit en 1905 une part active à la révolution et se réfugia ensuite en Italie. Sa gloire pâlit, on l'oublia, bien qu'il y eût dans les romans qu'il écrivit alors plus d'art, de tenue et de sérieux que dans ses œuvres antérieures. Au cours de la guerre mondiale il se montra ouvertement pacifiste et défaitiste. Pendant la Révolution il se joignit aux bolchévistes, non sans hésitation. Ils l'acceptèrent dans leurs rangs après le coup d'état d'octobre 1917.

Gorki n'est pas un grand artiste : il est hâtif, désordonné, prolixe ; ses héros se lancent perpétuellement dans les obscurités de la philosophie. Mais il est sauvé par son talent et par un tempérament exceptionnel.

* * *

Ivan Bounine, homme maigre au nez busqué, ressemble aux condors perchés, immobiles et douloureux, dans les cages des jardins zoologiques. Il appartient à une famille d'une très ancienne noblesse, mais appauvrie. Il a passé presque toute sa vie à la campagne, dans le gouvernement d'Orlov — arche sainte et berceau de la langue russe. Encore adolescent il publia des vers réalistes, rigides et froids comme de la glace. Par la suite, ses nouvelles de mœurs, d'une tenue sévère, se noyèrent dans les marais stagnant de la littérature révolutionnaire. L'énorme et bruyant Gorki et un peu plus tard l'infortuné Andreev, terrifiant et toumenté, ont jeté sur Bounine une ombre trop épaisse, dans laquelle il marchait, les dents serrées, conscient de sa force et de sa supériorité sur ses rivaux. Lorsqu'après la révolution de 1905 passa sur la Russie la vague brûlante des pogroms de propriétaires ruraux, anéantissant à jamais la poésie des nids de gentilshommes, des jardins de cerisiers et des antiques bibliothèques, Bounine publia une longue nouvelle : *La Campagne* et toute une série de récits vigoureux, au style âpre et impitoyable. Une partie de la critique

resta déroutée, désorientée ; l'autre clama que l'on foulait aux pieds les traditions les plus sacrées. La vérité était que Bounine, avec un réalisme superbe et condensé, avait représenté les mœurs bestiales de la campagne. Au lieu des paysans en sucre, agréablement peints, débitant de nobles sentences inventées dans le calme des cabinets de travail pétersbourgeois, il avait montré un moujik vivant et féroce, imprégné de crasse et de vodka. On ne pouvait pas ne pas le croire ; son grand talent était véridique et exact. Lorsqu'on le lit, on a mal aux yeux. La trame de son art est d'une exactitude sans défaut. Il est tout en descriptions, en odeurs ; par le miracle du verbe il crée la réalité. Il dépeint la campagne telle qu'elle est : grâce à lui, bien des choses s'éclairent aujourd'hui. Malgré cela il n'a pas peint le paysan russe — il n'a montré que le village misérable, pauvre en terres, corrompu par la proximité de la ville. Lorsque son esprit féroce se détourna des campagnes, il voyagea en Turquie, en Egypte, aux Indes, à Ceylan. Avec l'œil perçant de l'homme du nord il considéra la simplicité enfantine de l'Orient, l'implacable soleil, les cendres antiques de la terre, et son âme connut la mort. Depuis ce temps ses nouvelles sont devenues encore plus âpres et plus sombres. Ses livres sur la Palestine, ses descriptions triomphantes de l'Océan et de la nature tropicale sont d'un puissant intérêt. Ivan Bounine a quitté la Russie en 1919 et a émigré en Europe occidentale.

* * *

Kouprine[1], ancien officier de la ligne, fut voyageur de commerce, journaliste, connut la misère et la bohème. C'est un homme qui possède le flair d'un chien couchant, l'œil d'un oiseau de proie et toute la malice du Grand Russien. Son roman, *Le duel,* où il dépeint la vie des officiers de ligne le mit immédiatement en vedette et le rendit célèbre dans toute la Russie. Kouprine est un véritable écrivain

[1] La *Revue de Genève* a publié de Kouprine l'*Aventure du Commandant Rybnikoff* (juin 1921). Elle publiera prochainement *Au Cirque.* (N. D. L. R.)

de mœurs, un conteur merveilleux. Il aime les ports, les cabarets de matelots, les hommes grossiers et honnêtes, les animaux... mais, la plupart du temps, il décrit ce qu'il hait, ce qu'il regarde avec un dégoût insurmontable. Ces récits nous dévoilent toute une galerie d'hommes avisés, de voleurs, de femmes déchues, de bas acteurs de province, d'officiers à la cervelle de plomb, de journalistes qu'il serait charitable de brûler tout vifs avec leurs écrits. Dans ces derniers temps son talent s'est orienté vers le mystérieux et les sciences occultes. Il a, lui aussi, émigré en Europe, en 1920.

* * *

Leonide Andreey[1] est, dans la littérature russe, une figure effrayante et tragique. Son talent est considérable. Comme un oiseau nocturne au plumage ébouriffé, il s'élance sans cesse vers les hauteurs sacrées du génie et, sans les atteindre jamais, retombe sur la terre. Le talent d'Andreev est aveugle. Des visions de cauchemar hantent ses yeux clos ; il essaye de capturer des fantômes. Il raconte ses rêves avec un pathétique extraordinaire : cela fait peur, mais peur pour lui. Il eut une minute de lucidité lorsqu'il écrivit *La vie de l'homme,* pièce remarquable où il annonça son avenir et sa mort. Effectivement, en Finlande, il s'enfuit de sa maison près de laquelle éclataient les bombes lancées par les aéroplanes bolchévistes. Quelques jours plus tard il mourut d'une rupture d'anévrisme, ruiné, malade, abandonné — comme il l'avait prédit. Sa vieille mère, devenue folle, se rendit sur sa tombe et — comme il l'avait encore prédit — lut à son fils mort de vieux articles de critique sur ses œuvres.

Leonide Andreev était le fils d'un petit fonctionnaire d'Orlov. Son père mourut de bonne heure lui laissant sur les bras une nombreuse famille. Il travaillait pour la faire vivre tout en terminant ses études au lycée ; il entra à l'Université. Ce labeur qui excédait ses forces, les beuveries d'é-

[1] La *Revue de Genève* publiera prochainement *Plein Ciel,* d'Andreev. (N. D. L. R.

tudiants, une vie désordonnée compromirent sa santé morale. Ses premières nouvelles sont parfaitement belles, d'une forme sévère et d'une profondeur inattendue. Elles se maintiennent, au point de vue psychologique, à cette limite que seul le génie peut franchir.

Ces nouvelles furent bien accueillies par la critique et Gorki — qui à cette époque était considéré comme un demi dieu — prit Andreev sous sa protection. A chaque nouvelle œuvre sa renommée grandissait. On fit des conférences sur ses sujets, les étudiants accrochaient déjà au dessus de leur lit son portrait en cartes postales. Et les yeux d'Andreev ne purent soutenir l'éblouissement de la gloire. Pendant la guerre russo-japonaise il écrivit d'après des articles de journaux un roman sur la guerre — le *Rire Rouge*. On y démêlait déjà le délire de l'artiste aveugle. La critique proclama Andreev un génie. Malgré cela, son talent puissant produisait parfois des œuvres surprenantes : c'était sans doute lorsque après son essor d'oiseau nocturne il retombait sur le sol et reprenait contact.

A partir de 1907, Andreev se consacra presque exclusivement au théâtre. L'ouragan de la gloire le saisit plus fortement encore et l'emporta tout à fait hors de la réalité. Andreev vit alors en Finlande, dans sa villa noire au toit rouge-sang. Son énorme cabinet de travail est nu : aux murs quelques gravures de Goya. Il écrit la nuit, remontant ses nerfs au moyen de thé fort. Le jour il lit les innombrables articles que l'on publie à son sujet.

Vint un jour funeste où la critique toute entière, comme si elle s'était donné le mot, se prit à le débiner. Andreev rugit. Il écrivit des œuvres plus effrayantes encore. On persista à le dénigrer. Il avait au Théâtre des Arts quatre pièces reçues : on n'osait pas les lui retourner, on ne se décidait pas à les jouer. Il perdit la tête. Quand il regardait autour de lui, quêtant quelque secours, il ne rencontrait à la place d'amis que la face grimaçante des reporters. Alors il se rendit compte que la fin approchait. Puis ce fut la révolution. De toute la force de son tempérament il se jeta dans la politique. Mais il se trouva que le journal dont il était le rédacteur en chef était édité — chose inattendue — avec l'ar-

gent d'agents provocateurs. Quelques mois plus tard il s'enfuit de Pétersbourg, maudissant la révolution, la Russie. Il rédigea un tragique appel au secours — S. O. S. — et mourut en jouant aux cartes.

* * *

Parmi les écrivains de la génération suivante qui sont de l'école de Tolstoï, mais déjà manifestement influencés par Tchekhov, il convient de noter Boris Zaitzev, Ivan Chmlev, Ivan Nivikov et Trenev — mais tous appartiennent encore à l'avenir.

Serguiev Tsensky, une pierre brute, ignorant et plein de talent, et Artsybachev, le romancier pervers, à la renommée bruyante, se tiennent à l'écart.

* * *

Dimitri Merejkowsky est dans la littérature russe une figure solitaire ; il appartient au XIXe siècle autant qu'à notre temps. Il est issu de Dostoievsky, mais il est si abondamment imprégné d'occidentalisme qu'à en juger par son métier et par son appréciation des choses, c'est un écrivain occidental plutôt que russe. La pathétique de son œuvre tient à l'idée religieuse jaillissant, comme une onde électrique, entre deux pôles: thèse et antithèse. Merejkowsky ne donne jamais et ne se soucie point de donner des conclusions — la synthèse. Son esquif, chargé de reliques, va perpétuellement de l'avant entre ces deux abîmes ; la synthèse, c'est lui-même, c'est son pathétique, son œuvre. C'est par nature un prédicant, un juge, un vengeur. Il ne sonde point les profondeurs de l'esprit comme Dostoievsky qui, s'il avait ainsi vogué entre deux abîmes, n'aurait point manquer de sauter dans l'un ou l'autre. Merejkowsky considère les abîmes du bien et du mal comme de simples données. Il serait plutôt le descendant des antiques fanatiques qui, sous le re-

gard terrible du tzar, proclamaient que seul le signe de croix tracé par deux doigts était légitime, et marchaient allégrement au supplice. Le talent de Merejkowsky est fécond, ses connaissances illimitées; l'histoire est l'atmosphère où il respire à pleins poumons.

Il a depuis un an émigré en Occident.

*
* *

Aux dernières années du XIXe siècle, un courant tout à fait nouveau se déversa en un jet à peine perceptible dans la littérature russe tapageuse, désordonnée, révolutionnaire et naturaliste. Ce courant venait de Paris. Baudelaire, Verlaine, Mallarmé et les symbolistes, et — un peu plus tard — Maeterlinck et Verhaeren troublèrent quelques têtes chaudes qui éprouvèrent soudain le plus profond dégoût pour l'interminable pluie grise de la littérature russe. C'étaient Valery Brussov, fils d'un marchand moscovite, Constantin Balmont, étudiant de l'Université de Moscou, qui vivait alors à l'étranger, Fedor Sologoub, inspecteur des écoles municipales de Pétersbourg, et Innocent Annensky, directeur du lycée de Traskoïe-Selo, figure solitaire, poète étonnant, découvert seulement en 1909, encore peu apprécié et mort tragiquement en 1910.

Ces hommes qui à cette époque ne formaient pas encore un groupe, entreprirent de traduire les auteurs français et belges et à chercher, pour la poésie russe, des formes nouvelles. Ce fut d'abord de l'imitation. Fedor Sologoub et l'innocent Annensky, plus âgés, commencèrent plus tôt à travailler et, dès le début du XXe siècle, ayant passé par le stade de l'imitation et subi toutes les influences, avaient, l'un comme l'autre, trouvé leur matière et leur style. Mais, fonctionnaires tous deux, ils n'osaient se lancer ouvertement dans la mêlée et conservaient dans les tiroirs de leurs tables de travail leurs extraordinaires manuscrits. Tout autres étaient les moscovites Balmont et Brussov. Jeunes, libres, la lutte les attirait ; ils l'entamèrent en publiant leurs premiers livres de vers. La critique poussa des cris de fureur,

assez explicables. Le livre de Brussov, par exemple, avait pour titre : *Chefs-d'œuvre* — et l'on y trouvait des passages de ce genre :

Les mains violettes
Sur le mur d'émail
Dans la somnolence vont traçant des sons
Parmi le silence sonore — sonnant...

ce qui doit signifier l'ombre lunaire d'un palmier d'appartement sur un poële de faïence. Mais quel intérêt pouvaient présenter des ombres pour la critique russe, préoccupée d'organiser la révolution ? La manifestation des symbolistes fut regardée comme trahison et on les baptisa : « décadents ». Mais ils ne se découragèrent point. Viatchislav Ivanov arriva de l'étranger avec un livre remarquable : *Pilotes sidéraux* — poème imprégné du vin fastueux de l'antique Hellade. On fonda la revue *Les Balances* dont, aujourd'hui encore, certains écrivains ne se souviennent qu'en frémissant, tant étaient corrosifs les propos que l'on y tenait. Brussov en devint le rédacteur en chef et prit en mains la critique. Les *Balances* proclamèrent le symbolisme. Balmont, en fait, créa un nouveau langage poétique :

Je suis le raffinement du lent discours russe ;
Auprès de moi tous les autres poètes ne sont que
Je suis une brusque cassure [précurseurs ;
Le tonnerre qui joue...

Viatchislav Ivanow commença cependant à comprendre que le symbolisme français convenait à toutes ces tentatives comme une selle à un chien. De toute la puissance de sa flamboyante imagination, il chercha la substance de l'art nouveau. Tel fut le début du modernisme russe, modernisme transplanté, à l'imitation de la vigne américaine dans un sol contaminé par le phylloxera.

Je ne peux pas ne pas dire un mot d'une figure surprenante, Moscovite d'âge moyen, bâti en athlète, qui se

décernait le titre de « père de la décadence ». C'était le premier, en effet, qui avait publié un livre de vers dédié « à la Reine Cléopâtre et à moi ». Il se promenait à Moscou en pelisse de zibeline et pantalon de soie rose, il s'attachait aux doigts de longues griffes afin de mieux ressembler au diable. Malheureusement une grosse commerçante moscovite, poussée par la curiosité et la terreur, s'amouracha de lui et le prit pour époux. Il cessa de porter des griffes, d'écrire des vers, et se consacra au négoce.

Les jeunes énergies se groupèrent autour des *Balances* qui, malgré la naissance d'autres revues esthétiques, restaient un centre. On discernait peu à peu ce que renfermait le modernisme. Le symbolisme en était l'étendard. Mais il pencha rapidement vers la recherche de l'idée nationale. Baudelaire et Verlaine prenaient malaisément racine dans le sol russe. Le romantisme de Maeterlinck fleurit somptueusement durant quelque temps. On découvrit Grillparzer et Novalis. A la même époque Viatcheslav Ivanov prêcha la religion du Dieu souffrant. Cet engouement était tel qu'à Pétersbourg et à Moscou, on vit dans les cercles avoisinant le modernisme, renaître littéralement le culte de Dionysos. Enfin l'influence de Vladimir Soloviev se fit sentir. Sur le rayon des classiques on ouvrit de nouveau deux considérables poètes du XIXe siècle : Tutchev et Tet. Le courant national était trouvé. Plus tard Dostoievsky fut à son tour élu par les modernistes et pour la première fois au regard de tous, proclamé un génie national.

Dans ce milieu concentré et militant, apparut à la veille de la révolution de 1905 une seconde génération de modernistes — des poètes manifestement nationaux : Alexandre Blok, André Biely et, un peu plus tard, Michel Kouzmine et Alexis Remisov.

Après la guerre russo-japonaise et l'époque trouble de 1903 à 1905, la Russie qui lisait fut désenchantée de la révolution et prit en dégoût la littérature révolutionnaire. Le modernisme passe alors à une offensive résolue. Les revues tombaient, l'une après l'autre, entre ses mains. Les écrivains de mœurs reculaient, moroses, dans des citadelles éprouvées. En moins de cinq ans le champ de bataille ut-

téraire fut entièrement conquis. Une nuit pénétrée d'un charme lunaire et coupable descendit sur la littérature russe. Le modernisme semblait alors être l'art de la décadence, mais on se rend compte aujourd'hui que ce n'était qu'un art clairvoyant. Transmuant en lui l'occident, créant des formes nouvelles, inventant des rythmes jusqu'alors inconnus, le modernisme, émanation de Soloviev et de Dostoievsky, assuma, en vers comme en prose, le rôle cruel de Providence et de Prophète. Lorsqu'on feuillette les livres écrits il y a une vingtaine d'années on sent le souffle de la mort, la conscience d'une ruine imminente et du crépuscule du monde.

Alexandre Blok [1] est particulièrement prophétique. Sa poésie inspirée, qui agit à la manière d'une incantation ou d'une musique, évoque le mouvement tragique des yeux qui se ferment devant un spectacle d'épouvante. Son premier livre qui célèbre l'amour juvénile est une tendre invocation à à la Très Pure. Le second, c'est l'enchantement de la nuit étoilée, les cors sonnent parmi la tourmente de neige, l'apparition d'un fantôme féminin sous un masque, l'essor, en sa compagnie, vers l'abîme d'une nuit de tempête. Son troisième livre évoque l'ennui terrestre, la trivialité du jour poussiéreux, l'angoisse des nuits sans sommeil et, partout, — dans la foule, sur les ponts, près des reverbères, dans les tavernes entre les tables, derrière les volets d'une petite maison bourgeoise, — le fantôme de celle qui, dans la jeunesse du poète, semblait être la Très Pure, puis la belle libératrice au masque et qui maintenant est tout simplement une fille. Le quatrième livre, qui parut à la veille même de la guerre, est la bénédiction mortuaire de la Russie. Enfin le poème *Les Douze* est un chant terrible, prophétique et blasphématoire sur l'année 1918. Le lecteur ensorcelé ne peut imaginer Blok que sous les traits d'un ange déchu.

Blok est mort à Pétrograde, le 11 août 1921, épuisé par la faim.

[1] La *Revue de Genève* a publié dans son numéro de septembre 1921 des poèmes de Block, notamment la fameuse pièce intitulée *Les Scythes*. (N. D. L. R.)

* * *

Fedor Sologoub, enfin découvert et immédiatement notoire, débute par un roman : *Menu démon*. Il crachait dans ce livre à la face de la vie. Il y dépeignait toutes les ignominies qui peuvent exister dans l'homme. Ce roman devint un modèle. Une dizaine d'écrivains s'employèrent fiévreusement à rechercher l'horrible, le trivial, l'obscur ; chacun tâchait de surpasser l'autre dans ce domaine qui ressortit, au fond, de la maison de fous vu des bancs du tribunal. Mais cela plaisait aux lecteurs. Ainsi naquirent des écrivains d'une saison qui, d'octobre à mars, jetèrent le trouble dans les esprits.

La poésie sombre et d'une forme parfaite de Fedor Sologoub est parfois la conjuration de la mort par une âme solitaire suivant, exténuée, une route poussiéreuse sous le soleil mauvais, parfois la perfide tentation d'oublier l'angoisse dans la douloureuse ivresse de la volupté et du péché.

Michel Kouzmine est un oiseau divin, qui chante au crépuscule, d'une voix pure et tendre, des chansons simples sur l'amour. Peut-être, de ces vingt années qui firent tant de bruit ne subsistera-t-il, intacte, que cette douce voix triste qui, parmi la pourriture et la décomposition, pendant les tempêtes de la guerre et l'infernal incendie de la révolution, répétait : « Rien n'est doux que l'amour et un livre de vers ». Une personne qui s'est échappée de Pétrograde me racontait récemment qu'elle avait, avant de fuir, reçu la visite de Kouzmine : pieds nus, en guenilles, son pantalon troué laissant voir ses jambes maigres, il suppliait qu'on lui donnât un peu de pain, car il mourait de faim.

* * *

André Biely, romancier, poète, auteur d'une étude considérable sur la rythmique du vers russe, mystique, aimant par-dessus tout la musique, est un homme au visage étroit

et nerveux avec des yeux gris et déments dont on supporte malaisément le regard. C'est la figure la plus étonnante de la littérature russe contemporaine. Sa fantaisie est hors de la commune mesure de l'imagination humaine. Ce qu'il écrit brûle la pensée, fait tourner la tête. Il pense en musicien. Images et idées se disposent chez lui en phrases musicales. Il est dans ses romans inégal, difficile, chaotique — à côté de morceaux éblouissants on trouve des pages entières de balbutiements confus. On peut espérer qu'à l'avenir, lorsque surviendra pour la révolution le stade de la cristallisation, Biely créera des modèles d'un art encore inconnu, — à moins qu'il ne se perde dans le chaos de nos jours. Tout ce qu'il a créé jusqu'ici est imparfait, mais cet imparfait est phénoménal.

A dater de 1909 commence une troisième génération de modernistes qui, presque sans exception, sont des poètes. Les écrivains de cette génération ont suivi deux routes : les uns s'attachent à travailler la forme, tendent à créer un nouveau Parnasse ; les autres allèrent aux succès faciles et scandaleux du futurisme. Lorsque vint la révolution de 1917, ces derniers passèrent au camp des bolchévistes.

Je parlerai dans un autre article de cette littérature la plus récente.

Alexis TOLSTOÏ.

(Traduit par Michel de Gramont.)

SUISSE

L'Exposition Ferdinand Hodler[1]

Berne.

J'imagine un Etranger s'intéressant à l'Art dans toute l'étendue du terme. J'imagine ensuite qu'il n'a jamais vu des Hodler ni même entendu parler d'eux, supposition qui commence à être audacieuse... Quelque hasard le mène à Berne et lui fait traverser, venant de la gare, les quartiers de l'ancienne ville, qui se suivent si curieusement jusqu'au vieux pont sur l'Aar. Ils sont tous pittoresques et, depuis les palais du XVIIIe siècle jusqu'au noyau gothique de la Cité, empreints de grandeur, une grandeur faite de force et d'ordre. L'Etranger aura l'impression d'avoir découvert une ville d'art ignorée et qui ne fait point de propagande. Elle est pleine d'œuvres. « Et maintenant, puisque la ville a, dès ses débuts, été si bien bâtie, si noblement architecturale, comment ses sculpteurs, ses peintres ont-ils compris leur tâche ? Allons voir cela aux Musées. En ce qui concerne les sculpteurs, je les connais déjà un peu. Les figures des fontaines que j'ai vues partout dans les rues et sur les places, les ornements des façades ne témoignent-ils pas assez de la vigueur et de la fraîcheur de leur vision, de leur solide mérite ? Mais les peintres ? »

Il s'informe. On lui dit, à son vif regret, que le Musée historique est fermé et que celui des Beaux-Arts est réservé à l'*Exposition Hodler*, en même temps que la Kunsthalle. « Mauvaise chance ! Ainsi je ne verrai donc rien de tout

[1] Nous publierons prochainement, de M. Daniel Baud-Bovy, des notes sur Hodler, des souvenirs de sa conversation et des fragments de sa correspondance. (N. D. L. R.)

ce que je me suis promis de voir et de mettre en rapport avec cette belle architecture et cette sculpture qui viennent de me conquérir. Enfin, puisque nous y sommes, voyons tout de même ce que l'on nous montre. Ils ont enlevé et mis au dépôt les œuvres de leurs maîtres anciens parce qu'ils sont persuadés de la valeur du nouveau. En ce sens et dans cette mesure, le phénomène m'intéresse. Donc, ce Hodler remplit de sa production, à lui seul, deux vastes édifices ? Quoi qu'on en dise, une telle fécondité, pour peu que l'intelligence l'ait ordonnée, est un fait rare et captivant. Peut-être résumera-t-il, dans sa riche personnalité, tout l'art de son pays ? On est tenté de le croire. Car, à voir le fronton aux lettres d'or de l'exposition, ces drapeaux hissés, cette abondante littérature étalée chez tous les libraires, ils ont l'air de dire que leur Hodler est un type national dont ils s'enorgueillissent et dans lequel ils reconnaissent le meilleur d'eux-mêmes. De fait, la foule y vient, respectueuse. Allons donc rechercher ce qui en est de ce génie incarné de l'art pictural en Suisse. »

Souriant, dispos, condescendant, il commence sa visite.

* * *

L'Etranger pénètre dans la première salle, obscure et rendue plus sombre encore par plusieurs petits salons abondamment tapissés de toiles aux couleurs foncées, aux sujets bariolés, peu attrayants dans leur masse et leur crudité. L'Etranger a passé par Genève : devant quelques morceaux particulièrement sentimentaux ou déclamatoires, il se rappelle des Diday, des Calame, qu'il y a vus, avec du dédain pour leurs pathétiques noirceurs. Son jugement est d'ailleurs trop raide. Mais, dans un coin, à côté de romanesques tempêtes, le voyageur se trouve attiré par un calme paysage lumineux, déployant la beauté de la rade de Genève par un chaud après-midi d'arrière-automne mauve. « Si c'est cela, Hodler, vraiment il s'annonçait bien ! » Et, faisant la part de l'imitation

juvénile inévitable, et la part du talent propre, il se dit : « Voici un caractère éveillé de bonne heure. Je parierais qu'il développera ce thème toute sa vie : d'amples visions tranquilles, qu'il rendra toujours plus larges, mieux équilibrées ; il les dotera de cette luminosité forte mais enveloppée d'une brume spirituelle plutôt que réelle ; et pourquoi ? C'est que Hodler doit être, selon toute apparence et esthétiquement parlant, un égalitaire : il ne voudra pas que la lumière ait plus d'importance que l'agencement linéaire d'une œuvre. Ceci pour les paysages, en tous cas. Et les figures ? » Notre personnage se tourne et voit le portrait d'un jeune homme imberbe, pâle, pauvre et assez laid, debout dans une pièce sans jour, où l'on distingue difficilement quelques livres et un menu attirail de peintre. « Cela ne peut-être que Hodler, âgé d'environ vingt ans. Misérable, mais plein de volonté et d'endurance. Et cette vertu ne sera pas la vulgaire obstination d'un jeune arriviste, non. Hodler lève la main d'un beau geste, et, en accord profond avec l'expression de ses yeux, avec tout le caractère de sa personne et de cette atmosphère peu encourageante, il prête serment. Quelles sont ses paroles ? Je les devine : « Advienne que pourra, je serai peintre. Rien, ni personne ne m'en empêchera. Et ils m'écouteront ! » Avec cela, il reste digne et consciencieux. Evidemment, dans ce portrait comme dans bien d'autres peintures de ces mêmes années, il y a du tâtonnement. Rien de plus naturel. Déjà, Diday est abandonné. Quel guide choisira-t-il, ou plutôt, a-t-il choisi ? Hodler fréquentera les Musées, il étudiera, il copiera. N'y a-t-il pas un écho des Allemands de 1500 ici, de Rembrandt là, et ailleurs de Velasquez ? Il doit avoir eu un professeur excellent. Le voilà, le catalogue le mentionne, et en voici un petit paysage. Rien d'extraordinaire chez Menn, sorte de missionnaire de Barbizon, mais il est savant, mais il est méthodique. Un élève intelligent devait apprendre de lui un bon métier. » Pensif, notre Etranger continue de regarder. Soudain, il s'arrête : « Mais c'est une révélation. *Environs de Madrid !* Quelle manière étonnante ! Quel coloris broyé, sorte de sable d'or, répandant une lumière sourde malgré la clarté d'azur qui inonde

ce pays. C'est une heure du Midi goûtée religieusement et retenue, dans ses éléments essentiels, par un artiste du Nord émerveillé. Devant cette petite toile, je parlerais volontiers d'un impressionnisme classique (oui, c'est le mot), dont les ancêtres seraient Velasquez, puis Corot, dont les impressionnistes français se rapprochent par leurs œuvres les plus construites, mais qui pourrait bien être la note caractéristique de ce Bernois. Décidément, cet homme me préoccupe ! »

L'Etranger quitte la première salle et franchit le seuil d'une seconde. Là, il a quitté le travail de l'apprenti. Mais s'il a assez bien formulé le sens de ces débuts, il voit qu'il s'est, au moins en partie, trompé sur l'avenir immédiat. C'est autre chose. En même temps, il éprouve un grand changement de niveau.

* * *

La diversité de sujets et de styles, ici, diminue fortement. La force individuelle qui les ralliait déjà, s'accentue. Il devient impossible de méconnaître cette personnalité souveraine. Certes, bon nombre d'ouvrages paraissent être d'un réaliste pur. D'autres les balancent qui sont imbus d'idéalisme. Il y a ici des toiles qui rappellent Knaus ou Vautier, scènes de mœurs simples et un peu factices : un pas de plus, et l'on voit poindre le « Génie du Passé », les éternelles passions humaines. Enfin, dans quelques œuvres, s'annonce un peintre de grandes surfaces, momentanément obligé de se contenter de cadres de chevalet. Mais on ne saurait plus établir des cloisons étanches entre toutes ces peintures. Holbein, Velasquez, Corot ont disparu dans une essence nouvelle, l'art hodlérien. Apprenti de 1870 à 1880 environ, il passe les années qui suivent, de 1880 à 1890 à peu près, dans un travail de concentration inouï. D'abord, il renverse les préjugés. Ne reconnaissant plus de « nation favorisée », il sourit, un peu amèrement, de ceux, artistes ou amis des arts, qui ont le regard fasciné par l'éclat légendaire de

quelque ville-lumière, une Athènes, une Rome antique ou moderne. Ensuite il se moque des gens à étiquette, que ce soit des praticiens, des esthètes, des historiens, qui réclament un rang privilégié pour la peinture d'histoire, ou celle de genre, ou bien le paysage, le portrait. Il se méfie des maniaques de la technique. Quant à lui, il posera en principe de s'exprimer, en art, simplement, visiblement, solidement. Il se servira des images précises que lui fournissent, que lui suggèrent la Nature et la Vie, les mêmes dont l'infinie répétition nous saisit tous les jours. Avec celles-là, la Tradition ne saurait se mesurer un seul instant. Elle est stérile, mais *l'Heure* est fertile et, par là-même, *sacrée*. La Tradition servira d'appui ; elle nous permettra d'économiser de précieuses énergies, pour des devoirs nouveaux. La chose qui seule importe, c'est d'exprimer, avec plénitude, la vision de l'Existence qu'on porte en soi, notre vision personnelle du monde. Ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous sépare, voilà ce que semble dire cet artiste d'apparence morne ou hostile, et dont le cœur palpite de pitié et de tendresse. Aussi, est-ce sur un fond vert-de-gris qu'il dessine, tel un voyant, les silhouettes humaines aux blancs d'ivoire. »

Voilà à peu près les méditations de l'Etranger, qui a entre temps parcouru, à plusieurs reprises, cette assemblée de chefs-d'œuvre naissants. (Quelques titres : *Le Meunier, son Fils et l'Ane*, en plusieurs versions ; le *Cortège des Lutteurs* ; le *Nouveau Grutli* ; le *Dialogue intime avec la Nature* ; le *Guerrier furieux* ; la *Communion avec l'Infini* ; la *Femme courageuse* ; le *Regard dans l'Eternité* ; la *Prière dans le canton de Berne*, deux versions.) A lire ces formules, on est frappé de constater, d'une part, la grandeur de style des ouvrages qu'on supposerait être « de genre », et la saveur très naturelle de ceux où l'on chercherait un style sublime. C'est par ce trait que Hodler se caractérise le mieux, à côté d'autres, également importants, eux aussi, mais pas aussi primordiaux.

« Somme toute, je m'en voudrais de critiquer ces ouvrages. Ils sont, je le sens bien, préparatoires, quelle que soit leur maîtrise. Leur charme puissant et grave tient à leur valeur d'avenir. L'artiste qui a supprimé,

dans cette toile superbe mais démesurée, dite *Regard dans l'Eternité*, toute indication d'atelier et qui ne laisse, au vieux *Menuisier* méditant, qu'un outil, un meuble pour s'appuyer et un espace uni, cet artiste ne s'arrêtera pas là. Il nettoiera la scène de plus en plus, et nettoyée, la scène l'amènera à simplifier encore le personnage et à le revêtir d'éternité. L'infini finira par être une fonction de sa pensée et de son attitude. Cependant, si simplification signifie, trop souvent, vide, arrêt de tout mouvement et par là de vraie beauté, chez Hodler cela n'arrivera jamais. On dirait que ce qu'il laisse contient toute la sève de ce qu'il a sacrifié. Les figures qu'il conserve d'un ensemble rejeté, portent dans leurs veines le sang chaud de celles qui ne sont plus. Exemple : On voit à l'Exposition, dans une toile peu connue, un jeune pâtre inquiété par la femme ; des créatures dévêtues dansent dans les nues : il les sent là, et cependant il s'en détourne et il couvre ses yeux de ses mains. C'est l'allégorie pure et simple. Le pâtre, étant le personnage important, est fortement senti, nettement peint ; les femmes, éloignées au point d'être intangibles et symboliques, sont froidement dessinées et de coloris exsangue. Mais Hodler ira plus loin. Il renforcera encore le caractère pictural du Berger, de manière que les fantômes en deviennent superflus. Et il y arrivera en donnant de l'éloquence au corps entier, à toute l'allure, si l'on ose parler d'allure là où la crispation de l'âme et du corps s'impose.

« Ainsi, pour le constater de manière générale, ce peintre visant à la totalité irrésistible d'une image vue et saisie, est bien fait pour développer des suggestions universelles. D'autres reproduisent à travers leur tempérament un coin de la nature, ou bien font revivre un instant de la vie, limités tous deux. Et nous savons, disons même, nous sentons où et à quelle heure ils ont été émus. Voilà tout. Dans les mêmes conditions, Hodler conçoit l'univers. Et c'est pour cela qu'il n'aura pas de repos avant de posséder l'art absolument. Plus précisément, il ne connaîtra jamais la quiétude, mais aussi jamais ne se répétera-t-il. Il sera éternellement préoccupé d'atteindre l'essentiel, et tout son effort magnifique aura pour but de bannir

l'allégorie du symbole vrai. Nous ne réalisons jamais assez combien la rhétorique nous est chère, en tant qu'elle nous dispense de subir l'effroi de la réalité ; nous sommes reconnaissants toutes les fois qu'une image nous arrive attiédie. C'est exactement cela que Hodler combat, avec rudesse s'il le faut, et au moyen d'une certaine nudité, qui fait peur. (*La Nuit*, les *Las de Vivre* et, plus tard, *L'Amour)*. J'appelerai le Nu hodlérien un Nu nouveau, Nu à la fois réel et symbolique, Nu enfin qui n'a rien de lascif comme celui d'autres peintres plus charmants, mais qui est de la substance de ceux de Michel-Ange, de Grunewald, et aussi, en quelque sorte, des statues égyptiennes.

« Ce qui est grand et beau, surtout, dans l'œuvre de Hodler, c'est qu'il exalte la robuste persévérance et qu'il nous fait comprendre la tendresse. Il y a un lien étroit entre l'adolescent de l'*Elu* et les guerriers de Marignan. Ils sont à leur tâche, de toute leur conscience, et vaillants, ils la contemplent et vont l'achever. Ils ont l'étincelle et la flamme du feu sacré, et c'est ce feu que Hodler veut évoquer, et évoque noblement et pieusement. Il est un des artistes, très rares, capables d'embrasser et d'éprouver toute la richesse des sentiments humains. »

Frappé de la multiplicité de cette œuvre et de son unité à vrai dire surhumaine, l'Etranger s'arrête un instant, ému et respectueux. « Dire que l'artiste qui a accompli tout cela avait à peine quarante ans ! Il se savait donc dans la force de l'âge. Ce qu'il avait créé dans une sorte de fièvre continue, lui servira de point de départ pour des entreprises nouvelles. Quel miracle de sensibilité et d'énergie, d'imagination et d'ordre, quelle force mêlée à tant de délicatesse, quel labeur constant d'un esprit plein de visions neuves. » A lui seul, le travail des années 1890 à 1900 est écrasant, à la fois formidable et raffiné. Il y a renouvelé la peinture d'histoire *(Marignan)*, la peinture religieuse *(L'Elu, l'Automne, l'Eurythmie)*, la peinture des destinées humaines *(Las de Vivre)*, le paysage *(Soir)*. Et tous ses efforts se tiennent, de même que leurs résultats se ressemblent. Enfin, son art recrée le Monde en images essentielles et sans le morceler, sans dévier non plus dans de vaines fantaisies. « Comment n'ai-je jamais entendu

son nom jusqu'à ce jour ? La lutte des naturalistes et des symbolistes, aux environs de 1890, a rempli le monde, pourtant. Et celui qui les unit en son art nous est resté inconnu ? Pourquoi ?

« Pour mille raisons. J'ai signalé celle que je crois la plus importante. Hodler est un cas merveilleux d'« embarras de richesses », il est d'envergure si exceptionnelle que nous avons de la peine à comprendre une seule période de son œuvre. Arriverons-nous jamais à la comprendre dans sa totalité ? »

* * *

Notre Etranger a gravi le grand escalier, il s'est arrêté au vestibule du premier pour contempler *Marignan*, et il est entré enfin dans les salles où sont *La Nuit*, *l'Elu*, *l'Eurythmie*.

Il maintient bien son essentielle découverte. Elle le guidera. Il la grave dans sa mémoire : Hodler est celui qui a peint, proche et sublime, *le visage du Monde*. Pour exprimer son sentiment d'une Présence ineffable, cet artiste de génie a rompu tous les liens avec la peinture contemporaine pour ne plus écouter que son propre métier et sa propre inspiration. C'est dans un état pareil de maîtrise et de communion avec l'Etre, que Spitteler a pu chanter, dans son *Printemps Olympien*, l'Aventure sereine d'Apollon et d'Artémis.

L'Etranger compare ces deux périodes, 1980-1890, 1890-1900. Dans la première, tout est, sauf quelques atavismes indifférents, acheminement vers la seconde.

Continuité des sujets : Au *Cortège des Lutteurs*, au *Guerrier furieux* répondent, en 1896, les *Guerriers*, peints pour décorer le Pavillon des Beaux-Arts à l'Exposition nationale suisse, et puis, en 1897, *Marignan*. Aux *Régents dans la cour du Collège* répondent *l'Eurythmie* et les *Las de Vivre*, au *Regard dans l'Eternité*, *l'Automne*. A la *Communion avec l'Infini*, les anges entourant *l'Elu* et *Ce que disent les fleurs*. Et les paysages eux-mêmes suivent de tout près cette évolution. Le *Soir* naît, en les accentuant et en les remplissant de sens, de pensée et d'une poésie

mélancolique, des *Avenues* et des *Ruisseaux* de la seconde période de l'artiste. Plus tard, l'élément humain est exclu de ces paysages ; la puissance génératrice et régulatrice des forces universelles est seule figurée ; finalement, il en naît le grand *Paysage planétaire.* Mais Hodler n'entendait nullement peindre des toiles fantastiques. Il voulait simplement dire que les accidents subalternes de la formation du globe, les particularités d'ordre local ou artificiel ne sauraient plus l'intéresser. Que seuls valaient pour lui les grands aspects des eaux, les longues chaînes des montagnes, leur succession vue de haut et de loin, et l'insondable firmament qui les enveloppe. « Le visage du Monde » par la « face de la planète ». Et l'habitude prise de la réalité conservait à ses créations nouvelles le caractère des paysages qui les avaient précédés.

« Arrêtons-nous un instant à ces paysages. Les routes et ruisseaux bordés symétriquement d'arbres découvrent une vue plus large encore que les paysages planétaires. Ils contiennent, en même temps, le secret des compositions de figures. Dans Hodler, tout se tient, une chose développe une autre. Sans l'affirmer de manière positive, je me demande — c'est l'Etranger qui parle — si ces répétitions d'harmonies naturelles n'ont pas mûri et fortifié le sens inné chez Hodler, de l'ordre central, du mouvement rythmique et ne l'ont pas aidé à retrouver les antiques symétries ?

« La notion du Rythme, une fois entrée dans la pensée du créateur, fait rejaillir partout son éclat et sa lumière. Le paysage se purifie, devient vers, strophes, chants. Le portrait y gagne une régularité irrésistible. Le grand décor, épique ou dramatique d'abord, de plus en plus hymnique ensuite, en tire tout un jeu de mouvements enlacés et animés, sous la juxtaposition ornementale de têtes, de corps, de bras, de jambes, de genoux, de pieds. *(Heure Sacrée*, et d'une manière légèrement différente, franc écho du style des vases grecs, le *Départ des Etudiants).* Ces menus objets vus et posés en séries, observés avec vérité et interprétés avec aisance, remplissent l'ensemble et l'animent à l'instar des anciens chants d'Eglise où les Réponses et les Répliques, d'un lyrisme exalté et saisissant, alternent mystérieusement. Des mou

vements réguliers et sans affectation aucune, que nous accomplissons mille fois, du matin au soir, Hodler tire ainsi un poème inépuisable de sens mystique.

Ce n'est donc pas la Répétition, la Symétrie mouvante, le Parallélisme seuls qui alimentent l'art de Hodler. Il les a mis en œuvre, c'est incontestable ; il leur a rendu leur antique dignité et leur a donné par dessus le marché, une âme, un langage modernes. Mais le système n'aurait pas suffi. Il fallait que ce novateur, qui devait reprendre la continuité de l'art là où la Renaissance l'avait brisée, il fallait qu'il eût l'âme grande, fraîche, indomptable. Il fallait qu'il naquît, ainsi que tous les prophètes, près de la Nature, d'une nation au beau passé, dont la vie, attirée vers l'universel, est cependant toute vibrante encore d'airs populaires ; il fallait qu'il écoulât son enfance dans cette ville d'antique prospérité, de liberté, résonnante de son patois. Il fallait qu'il eût à lutter durement pour sa Volonté, un contre tous. Dominant le hasard, il pouvait ensuite aimer l'épreuve, aimer le genre humain, adorer, en le créant rythmiquement, le grand Tout. »

* * *

L'Etranger que nous venons d'écouter est exceptionnel. Tout autre aurait succombé, confus, à cette avalanche d'œuvres vigoureuses, chargées de formes, lourdes de sens, ailées seulement de leurs rythmes. Il nous faudra songer à pénétrer autrement dans ce labyrinthe. Il serait utile de faciliter cette initiation au lieu de l'imposer par la masse de l'œuvre. C'est cette pensée qui a présidé, tout dernièrement, à la fondation d'une *Société des Amis de Ferdinand Hodler*, ouverte à tous ceux qui admirent ce grand maître et voudraient le faire connaître mieux. Cette tâche est essentielle, car l'œuvre de Hodler, à nos yeux, c'est la contribution principale de la Suisse aux temps modernes.

D[r] JOHANNES WIDMER.

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DU TRAVAIL

La troisième Conférence internationale du Travail convoquée par la Société des Nations siège à Genève en ce moment ; la presse a répandu, par avance, un bon nombre d'inexactitudes sur ses objets et son activité. Cet organisme est, néanmoins, appelé à exercer sur la vie sociale du monde une influence décisive, qui n'apparaît peut-être pas encore dans les résultats obtenus, mais qui ne manquera pas d'aller en se développant.

L'Organisation internationale du Travail est née, au lendemain de la guerre, des revendications ouvrières unanimes, aussi bien dans les pays alliés que dans les empires centraux. Mais ses origines historiques sont plus lointaines. Depuis un demi-siècle environ, et surtout depuis la Conférence de Berlin de 1890, un triple mouvement d'internationalisme pratique en matière sociale s'est développé dans le monde : internationalisme des Gouvernements, sous la forme des conférences de Berlin et de Berne, 1890-1906-1913 ; internationalisme bourgeois ou patronal, sous la for-

me de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs, de l'Association internationale pour les assurances sociales, et de l'Association internationale pour la lutte contre le chômage ; internationalisme ouvrier, enfin, manifesté par d'innombrables congrès et des vœux constamment renouvelés.

Le triple échec, ou du moins le succès partiel et limité de ces grands efforts, a démontré qu'il fallait dans le mouvement international de protection sociale plus de cohésion et de coordination ; il a démontré surtout la nécessité de la collaboration permanente de tous les pays et de tous les éléments intéressés, c'est-à-dire la nécessité d'un organisme à la fois international et paritaire. C'est là ce qu'a institué, dans sa Partie XIII, le Traité de Versailles.

Et de même que les hommes ne peuvent concevoir le monde que sous l'aspect des trois dimensions, de même ils ne peuvent concevoir une société que sous la forme de trois organes, législatif, exécutif et administratif. L'Organisation internationale du Travail possède donc une Conférence qui exerce — sous les réserves nécessaires lorsqu'on fait une analogie — des pouvoirs législatifs, un Conseil d'administration de caractère exécutif, et un Bureau international du Travail qui est l'élément administratif nécessaire à l'application des décisions des deux autres autorités.

La Conférence se compose, pour faire droit au besoin universellement ressenti de la collaboration des divers intérêts en présence, de quatre délégués par pays. L'un représente les ouvriers, le second les patrons, et deux sont désignés par le Gouvernement pour parler au nom de la collectivité et représenter les intérêts généraux des consommateurs.

La Conférence se réunit chaque année ; l'on a été amené par les circonstances à reconnaître que cette fréquence a des inconvénients. Dans la période difficile que nous traversons, s'il est vrai que les tâches ne manquent pas à la Conférence, du moins est-il malaisé, en douze mois, et parfois moins encore, de faire absorber par tous les gouvernements les décisions déjà prises, tout en préparant dans le détail les décisions à prendre.

C'est sous deux formes, de degré et de caractère bien différent, que la Conférence prend ses décisions. Elle peut émettre des projets de convention, qui sont soumis obligatoirement par les gouvernements, dans le délai d'une année, à la ratification de leur Parlement. Les conventions ne lient pas les Etats automatiquement, ce qui ferait de la Conférence internationale du Travail un super-parlement dont on n'a pas voulu, et les Etats peuvent refuser la ratification, mais les gouvernements n'ont pas le droit de laisser dormir dans les cartons les décisions de la Conférence internationale du Travail, et de traiter ainsi par l'inertie des décisions que l'on a voulu mettre à la portée de l'opinion publique et sous son contrôle.

La première Conférence internationale du Travail, à Washington, n'a pas adopté moins de six projets de conventions. La seconde, à Gênes, en a adopté trois.

Ces conventions n'ont pas encore été ratifiées par tous les Etats qui les ont signées, mais dès maintenant, c'est-à-dire en moins de deux ans, les conventions de Washington ont obtenu une trentaine de ratifications, alors qu'en quinze ans les conventions de Berne de 1906 n'ont été ratifiées qu'une dizaine de fois. On voit à ces chiffres quel est le progrès de la législation internationale du travail, et s'il est permis de trouver qu'elle ne marche pas assez vite, c'est parce que nos ambitions ont grandi avec les possibilités que nous entrevoyons.

D'ailleurs, le chiffre de trente ratifications est inférieur à la réalité, beaucoup d'Etats ayant adapté leur législation aux exigences des conventions internationales, sans cependant employer la forme de la ratification. C'est ainsi que l'on fait grand bruit dans le monde autour du refus de l'Angleterre de ratifier la convention sur la journée de huit heures, sans dire que ce qui répugne à la politique anglaise. c'est la forme législative en pareille matière, mais que la journée de huit heures existe pratiquement en Grande-Bretagne, réalisée dans presque toutes les industries par voie de contrats collectifs.

Lorsque la forme d'une convention internationale semble trop impérative et trop rigide, la Conférence peut égale-

ment procéder par voie de recommandation. La recommandation a, dans la législation internationale du travail, un sens précis et particulier ; elle ne signifie pas un simple vœu; de même que les gouvernements doivent soumettre les conventions à leur Parlement pour ratification, ils doivent dans le même délai faire porter effet aux recommandations par la loi nationale. La différence est donc moins un degré dans l'obligation qu'un degré dans la précision. Les conventions sont entièrement rédigées, et aucune réserve n'est admise. Les recommandations, au contraire, ne posent que des principes généraux, la loi nationale devant en assurer l'application.

Il est vrai que le sens primitif du mot a un peu évolué dans la pratique, et que les Etats se considèrent comme moins liés par les recommandations que par les conventions. Mais ce n'est pas conforme à l'esprit du Traité.

Nous pouvons entreprendre maintenant l'étude de l'ordre du jour de la présente Conférence et de son activité.

C'est le Conseil d'administration, — et non pas, comme on le croit souvent, le Bureau international ou son Directeur, — qui décida au printemps de 1920, de porter les questions agricoles à l'ordre du jour de la troisième Conférence internationale du Travail. Cette décision fut prise sur les instances du Gouvernement italien et du Gouvernement espagnol. L'Italie, on le sait, est en proie à un malaise agraire très grave et tient, pour des raisons de politique intérieure, à satisfaire ses ouvriers agricoles, fortement organisés et aigris contre l'ordre actuel des choses. La demande de l'Italie fut appuyée par le Gouvernement espagnol, qui aurait même voulu faire inscrire à l'ordre du jour de la Conférence le problème du partage des terres en relation avec la lutte contre le chômage agraire.

Lorsque ces décisions furent connues, elles ne rencontrèrent tout d'abord que de l'indifférence. C'est beaucoup plus tard, après que la situation économique se fût modifiée, que les intéressés commencèrent à s'émouvoir de l'ordre du jour de la Conférence. L'Union Suisse des Paysans se mit à faire dans le monde une active propagande contre le Bureau international du Travail ; elle écrivit à toutes les orga-

nisations agricoles, et le Dr. Laur, représentant de la Suisse à l'Institut d'agriculture de Rome, s'efforça d'ameuter les agriculteurs contre la Conférence. La thèse de M. Laur et des agriculteurs suisses est à la fois simple et catégorique : ils contestent au Bureau international du Travail toute compétence en matière agricole, pour cette seule raison que le Traité parle des ouvriers industriels et reste muet sur les salariés agricoles.

Il faut dissiper tout de suite ce malentendu. La Conférence, après une discussion approfondie, a reconnu à une grande majorité la compétence de l'Organisation internationale du Travail en matière agricole. A proprement parler, on peut même dire que la thèse de l'incompétence n'a pas été défendue devant la Conférence. La raison en est claire, c'est qu'elle n'est pas défendable. S'il est vrai que le Traité ne parle que des ouvriers industriels, c'est dans le sens grammatical qu'a le mot « industrie » lorsqu'il signifie l'ensemble de la production humaine. De plus, les procès-verbaux de la Conférence de Paris ne sont plus secrets au point qu'on ne doive pas les invoquer ; ces procès-verbaux sont catégoriques et prouvent que les créateurs de l'Organisation internationale du Travail ont toujours eu l'intention de placer l'agriculture dans son champ d'action.

Enfin, il existe un document public et officiel qui peut être considéré comme suffisant pour mettre un point final à la controverse ; c'est la lettre de M. Clemenceau écrite au nom du Conseil Suprême à la délégation allemande, qui avait demandé pourquoi les gouvernements avaient deux représentants alors que les patrons et les ouvriers n'en avaient qu'un ; M. Clemenceau répondit à la délégation allemande que c'était pour permettre aux Etats de faire représenter dans les Conférences les intérêts des ouvriers agricoles, insuffisamment organisés dans certains pays.

Il ne reste donc de cette querelle que l'étonnement légitime que l'on ressent à voir une organisation de l'importance et de la puissance de l'Union Suisse des Paysans s'être engagée à la légère dans une campagne dépourvue de tout fondement juridique.

Mais si la thèse de l'incompétence défendue par les paysans suisses s'est évaporée à la clarté d'une discussion générale, elle n'en a pas moins porté des fruits, car les organisations agricoles françaises se sont engagées sur les pas de l'Union Suisse des Paysans, et le Gouvernement français, sous leur pression, a donné pour instructions à ses délégués de contester devant la Conférence l'opportunité d'une discussion des matières agricoles. Les organisations patronales françaises ont même été jusqu'à donner à leur représentant à la Conférence des pouvoirs limités qui lui interdisent de prendre aucune part aux discussions sur ces questions.

Bien que les objections de la France concernassent l'ensemble des questions agricoles, la Conférence a prononcé la disjonction de la discussion, et envisagé tout d'abord le problème spécial de la durée du travail dans l'agriculture.

L'on avait prétendu, et l'on n'avait pas eu de peine à faire croire aux agriculteurs que le Bureau international du Travail avait l'intention d'appliquer à l'agriculture la journée de huit heures. Malgré des dénégations formelles, malgré l'absurdité intrinsèque d'une pareille proposition, il n'a pas été possible jusqu'à aujourd'hui de faire comprendre au monde agricole que c'était là une erreur, pour ne pas dire un mensonge, et que ni le Bureau international du Travail, ni personne d'autre dans le monde n'avait jamais eu l'idée d'appliquer à l'agriculture une réglementation que contredisent les conditions climatériques et les nécessités mêmes du travail.

Depuis le jour où le Conseil d'administration a décidé d'inscrire à l'ordre du jour la question de la durée du travail dans l'agriculture, jamais personne dans le Bureau international du Travail, nous pouvons le dire, n'a songé à l'extension de la journée de huit heures aux agriculteurs, jamais personne n'en a parlé. Ce que l'on a voulu faire était tout autre chose et les gens qui ont eu assez d'intérêt pour prendre connaissance des propositions du Bureau international du Travail ont pu se rendre compte que ce qu'il voulait n'avait rien de révolutionnaire et ne menaçait en rien la production agricole. Le Bureau international du Travail proposait de réglementer la journée de travail des salariés agricoles non pas par une convention internationale de

caractère rigide, non pas même par des lois nationales, mais uniquement par des contrats collectifs entre salariés et propriétaires de l'agriculture. Ce que le Bureau international du Travail proposait, c'était une simple recommandation, et c'est à tort qu'on a essayé de lui opposer les diversités climatériques, puisqu'il en avait déjà tenu compte dans ses propositions.

Chose singulière, c'est la modération même du Bureau international du Travail qui, dans une certaine mesure, est venue à l'appui de la thèse française. On a pu dire que s'il n'était pas possible de pousser à une réglementation plus stricte que celle-ci, le principe de la réciprocité sur lequel repose toute l'œuvre internationale de protection des travailleurs n'était pas suffisamment respecté, et qu'il valait mieux, à tout prendre, ne rien faire du tout. C'est la solution qui a prévalu devant la Conférence, où 39 voix sur 102, c'est-à-dire plus du tiers, se sont prononcées en faveur de la suppression de ce point de l'ordre du jour.

Les raisons de cette décision sont multiples et faciles à déterminer. Les raisons économiques sont sans doute les plus profondes. Il a paru à beaucoup de délégués que la crise actuelle, par le trouble qu'elle jette dans les esprits sur l'opportunité d'une réglementation de la durée du travail, et aussi par les répercussions directes qu'elle pourrait avoir sur l'agriculture, n'était sans doute pas le moment le mieux choisi pour étendre cette réglementation à un domaine nouveau.

D'ailleurs, les pays de petite propriété, comme le sont la France et la Suisse, ou les pays de démocratie paysanne, comme le sont la Bulgarie et la Yougoslavie, ne sont pas, au premier abord, particulièrement favorables aux ouvriers de l'agriculture.

Pour certains pays, des raisons politiques pouvaient militer dans le même sens. La France, qui avait engagé son prestige dans cette question, a fait un gros effort diplomatique auprès de tous les gouvernements qui lui veulent du bien ou qui lui doivent de la reconnaissance ; elle en a amené quelques-uns à voter avec elle, et si l'on songe à l'effort fourni et aux moyens d'action, on peut seulement être étonné que ce nombre ait été si faible.

Enfin, pour d'autres pays, des raisons particulières et même momentanées ont agi dans le même sens. C'est ainsi que le Gouvernement des Pays-Bas, ayant en instance devant le Parlement une loi de protection des ouvriers agricoles, a préféré que la question ne fût pas posée internationalement avant qu'il ait pu assurer le vote de cette loi. Mais il a témoigné, en s'associant immédiatement à la proposition de l'Angleterre et de l'Italie de reprendre cette question à l'une des Conférences prochaines, l'intérêt qu'il portait au problème et sa volonté de le résoudre.

La question n'est donc pas enterrée. Elle ne l'est pas dans le domaine international, puisque la Conférence a voté à une grande majorité une invitation au Conseil d'administration de placer la réglementation du travail agricole à l'ordre du jour d'une prochaine Conférence. Elle ne l'est pas non plus, et moins encore sur le terrain national : la Hollande, nous venons de le dire, va régler par la loi ce problème, et les grandes associations agricoles françaises, en prenant acte des décisions de la Conférence, viennent d'inviter elles-mêmes le Gouvernement français à travailler progressivement à l'amélioration du sort des ouvriers agricoles.

On pourrait dire que c'est là déjà un résultat suffisant obtenu par le Bureau international du Travail. Il importe peu, en réalité, que le progrès social s'effectue par une voie ou par l'autre, qu'il soit international ou national, s'il existe ; et si le Bureau international du Travail n'avait d'autre objet que de pousser les Etats à développer leur législation sociale, son utilité serait déjà solidement établie.

Il est essentiel, d'ailleurs, de bien dire aux paysans que les décisions de la Conférence du Travail ne sont en aucune manière dirigées ni contre eux, ni contre leur prospérité. Ce n'est pas, comme peuvent le penser certains esprits chagrins, pour affaiblir la force de résistance économique de l'agriculture vis-à-vis de l'industrie que l'on veut s'occuper du sort des ouvriers agricoles, c'est au contraire dans la crainte qu'une protection unilatérale des ouvriers des villes n'ait pour effet d'accroître encore la raréfaction si redoutable de la main d'œuvre agricole.

Les paysans paraissent aujourd'hui s'égarer sur leurs propres intérêts. Se refuser aux améliorations légères qui

sont demandées en faveur des ouvriers de la campagne, c'est pousser ceux-ci à déserter la terre aussitôt que la crise économique de l'industrie sera terminée, et l'on verra peut-être un jour ce spectacle singulier que ce seront les agriculteurs eux-mêmes qui viendront demander au Bureau international du Travail de les protéger.

C'est là ce que certains orateurs ont fortement montré à la Conférence, et c'est pourquoi au vote sur les autres questions agricoles, la France et la Suisse sont finalement restées isolées. Les solutions envisagées sont d'ailleurs prudentes et tiennent compte dans la plus large mesure des circonstances et des nécessités spéciales de l'agriculture. Elles sont de deux ordres. On propose, par voie de convention, d'interdire le travail des enfants dans les entreprises agricoles pendant les heures où ils doivent être à l'école ; d'étendre aux travailleurs agricoles le bénéfice des assurances sociales dont jouissent les travailleurs de l'industrie, et enfin d'assurer les mêmes droits d'association et de coalition aux ouvriers agricoles qu'aux ouvriers des fabriques.

Il serait difficile de prétendre qu'aucune de ces conventions, quelles que doivent en être d'ailleurs les conséquences, sociales ou budgétaires, comportent une véritable menace pour la production agricole.

Quant à la protection des femmes avant et après l'accouchement, quant au repos consécutif de neuf heures que l'on veut assurer aux femmes et aux enfants, aux moyens de lutter contre le chômage dans l'agriculture, au développement de l'enseignement technique agricole et à l'hygiène du logement, ces revendications font l'objet de simples recommandations, qui devront être appliquées par les lois nationales, en tenant compte de toutes les nécessités particulières et climatériques. Il est vraiment singulier, dans ces conditions, qu'on ait pu déchaîner sur de pareils sujets et de pareilles propositions une campagne aussi violente.

La plupart de ces réformes ne nous intéressent pas, nous autres Suisses, en ce sens qu'elles sont déjà réalisées chez nous. L'obligation scolaire, on le sait, n'est pas un mot dans nos campagnes. L'enseignement technique agricole y est largement développé. Personne n'a jamais contesté aux paysans suisses le droit d'association, et l'on peut considé-

rer comme rares des abus criants en ce qui cencerne le logement et le couchage des ouvriers de campagne. Des projets de lois sont actuellement pendants devant les Chambres relativement aux assurances sociales ; enfin, les mesures envisagées pour combattre le chômage sont toutes dans l'intérêt de la collectivité et particulièrement de l'agriculture, et il en est peu dont nous ne pourrions fort bien nous accommoder.

Ce n'est donc pas, on peut bien le dire, dans un intérêt égoïte que les paysans suisses se sont dressés comme un seul homme contre cette réglementation. Elle est pour nous sans objet. Mais est-ce là, on a le droit de se le demander, une rason pour y faire opposition ?

Cette question nous amène à envisager préalablement quelle est l'essence de la législation internationale du travail, et quelle conception nous en avons.

La législation internationale en matière sociale repose tout entière sur l'idée de la réciprocité. C'est parce que le souci légitime de la concurrence a été le principal obstacle au développement de la protection ouvrière que l'on a envisagé l'établissement de législations simultanées qui, tout en améliorant la condition des travailleurs, laissent intacte la situation réciproque des Etats sur le marché mondial. Ratifier une Convention, c'est essentiellement accorder une réciprocité économique aux Etats qui la ratifient également.

Or, quelle a été jusqu'ici notre attitude vis-à-vis des conventions du travail ? Elle a été, il faut le reconnaître, négative. Il a suffi que nous trouvions dans la convention des huit heures, ou dans celle qui protège les femmes au moment de leurs couches, quelques difficultés techniques pour que nous les repoussions sans aucun effort. Or, repousser une convention que nos délégués ont votée à la Conférence, c'est tout simplement refuser la réciprocité aux Etats qui nous l'accordent ; ce n'est pas faire, comme nous le croyons, acte de souveraineté intérieure, c'est manquer de solidarité internationale. Si une convention est inapplicable dans un pays, on comprend que ce pays ne l'accepte pas ; mais si elle ne présente que des inconvénients mineurs, ou si elle paraît inutile, le seul fait d'être membre de la Société des Nations

contient un engagement moral de la ratifier, pour travailler à l'accroissement de la solidarité et de la réciprocité entre Etats.

Malheureusement, nous ne comprenons pas encore l'essence de la législation internationale. Ses principes, déjà inscrits dans la loi, ne sont pas encore entrés dans l'esprit de nos gouvernants, et moins encore dans celui des gouvernés. En refusant de souscrire à un engagement international, nous croyons faire un acte louable vis-à-vis de nous-mêmes, alors qu'en réalité nous ne faisons que méconnaître les conditions mêmes de notre existence présente.

Nous sommes d'ailleurs victimes, dans ce domaine, d'une illusion d'optique. La distinction que nous établissons dans nos esprits entre la législation nationale et la législation internationale n'existe plus. Nos lois nationales, autonomes dans la forme, n'en sont pas moins l'émanation de toute une situation générale que nous ne sommes pas seuls à déterminer. Les barrières douanières que nous élevons, les mesures de protection économique que nous imaginons sont dominées par la situation mondiale ; elles sont, au même titre que des mesures internationales, les éléments d'une même action et d'une même réaction.

Inversement, les conventions internationales laissent à notre liberté d'action particulière une marge bien plus grande que nous le pensons généralement. Quelle est la sanction véritable d'une convention internationale ? Sont-ce les représentations de la Société des Nations, la crainte du blocus économique, ou la menace de la Cour de justice internationale ? Certainement non. La véritable sanction réside dans la situation intérieure du pays.

Les convention du travail s'appliquent là où les ouvriers ont la force et la volonté d'en imposer l'application. Elles ne s'appliquent pas, ou mal, lorsque les ouvriers s'en désintéressent. En est-il autrement de nos lois ? La loi de huit heures, bien qu'intérieure, résisterait-elle à la désaffection des masses ouvrières ? Au contraire, les protestations incessantes de la bourgeoisie suffiront-elles à la renverser, si le prolétariat s'y oppose et lui donne l'irrésistible sanction d'une grève générale ?

Voir la source de tous les maux et de toutes les obligations dans la législation internationale, concevoir la législation interne comme un élément de liberté absolue, c'est rester à la surface des choses. Qu'elle soit nationale ou internationale, la loi n'est que l'expression d'un rapport entre gouvernants et gouvernés, et notre indépendance ne gagne rien à ce que nous soyons toujours parmi ceux qui parlent bien et n'agissent pas.

Si les questions agricoles portées à l'ordre du jour de la Conférence ont accaparé presque toute l'attention publique, elles ne sont cependant pas les seules, ni même peut-être les plus importantes dans leurs conséquences. C'est ainsi que la Conférence doit s'occuper encore de l'interdiction de la céruse.

C'est là l'aboutissement d'une campagne qui date de plus d'un siècle, du moment où, en France, Guyton de Morvaux proposait de substituer le blanc de zinc au blanc de plomb dans la peinture. Dans l'interdiction de la céruse, d'immenses intérêts humains et nationaux sont engagés. Le saturnisme est une maladie insidieuse, qui fait dans le monde ouvrier des ravages bien plus considérables qu'on ne le croit généralement ; la corporation des peintres en bâtiment est, le penserait-on, celle dont les statistiques de mortalité et de morbidité sont les plus élevées. Le saturnisme caractérisé est relativement rare, mais l'intoxication du plomb est à la base de presque toutes les affections dont les peintres sont atteints. L'interdiction de la céruse a donc un but humanitaire de première grandeur. Il ne semble pas, bien que les avis soient encore partagés sur ce point, qu'elle se heurte à des impossibilités techniques. Tout au plus peut-on dire que le blanc de zinc a une résistance inférieure au blanc de plomb et que, par conséquent, la substitution de l'un à l'autre peut représenter une certaine perte financière.

Mais si l'interdiction de la céruse ne se heurte pas à des impossibilités techniques, elle rencontre sur son chemin des intérêts nationaux extrêmement importants et coalisés. Les pays extracteurs de plomb, comme l'Australie, et les pays producteurs de céruse comme la Grande-Bretagne, font une guerre acharnée à l'idée de l'interdiction, que favorisent au

contraire la France, qui l'a déjà prononcée nationalement, et l'Allemagne, jusqu'à hier productrice de zinc en Haute-Silésie.

On peut regretter que des intérêts nationaux et égoïstes viennent ainsi à la traverse d'une œuvre de progrès social, mais cela est inévitable et, dans un certain sens, légitime. Il est naturel que les Etats représentés à une Conférence internationale voient les questions sous l'angle de leurs préoccupations propres, et cherchent à faire prévaloir les solutions qui les favorisent. D'ailleurs, si la politique nationale n'est pas exclue des Conférences internationales du travail, elle s'y présente cependant sous une forme atténuée ; à l'Assemblée de la Société des Nations, l'Angleterre, la France ou la Chine n'ont qu'une délégation et qu'une parole : à la Conférence du Travail, leurs délégations sont composées d'ouvriers, de patrons et de délégués gouvernementaux, les votes se font sur une base individuelle, et il arrive constamment que les délégués d'un même pays s'opposent.

Les exemples en sont multiples. A Gênes, les ouvriers anglais ont combattu contre leur propre pays une rude bataille pour l'obtention de la journée de huit heures dans la marine. A la Conférence de Genève, le représentant des patrons hollandais a voté pour la discussion des questions agricoles, contre son Gouvernement. *Jouhaux,* secrétaire de la Confédération générale du travail, a prononcé un discours animé contre la position du Gouvernement français dans les questions agricoles. Les ouvriers anglais, malgré la forte pression qu'exerce sur eux le Gouvernement britannique, se prononcent pour l'interdiction de la céruse.

Le groupe ouvrier est unanime sur ce sujet, à une seule exception près, celle du représentant des ouvriers australiens, occupés dans les mines de plomb, et qui redoutent que l'interdiction de la céruse ne compromette leur existence.

Des intérêts nationaux se manifestent également à l'occasion de la lutte contre le charbon. — On sait que l'on appelle ainsi une affection que propagent certaines laines contaminées. — C'est le Gouvernement britannique qui a demandé l'inscription à l'ordre du jour de cette question, en vue d'assurer par une convention internationale la désinfection des laines. Son intérêt national, en cette matière, provient dif-

on, du fait que la désinfection et le contrôle des laines exigeraient leur concentration sur un ou deux ports, par exemple Bassora ou Scutari d'Asie, placés sous le contrôle de la marine britannique.

Mais comme le danger des laines contaminées est propre à l'Angleterre et à l'Inde, il est peu probable qu'on se résolve à le prévenir par une convention internationale, qui serait sans objet dans la plupart des pays.

Une question plus importante et plus controversée est celle du repos hebdomadaire. Le repos hebdomadaire est déjà assuré par la loi dans un grand nombre de pays. Sa généralisation viendrait en aide aux ouvriers de certains pays moins favorisés, sans compromettre les intérêts des autres. De plus, une bonne convention sur le repos hebdomadaire, conçue avec la souplesse nécessaire, pourrait permettre de corriger ce qu'a de trop rigide, au moins dans certaines de ses clauses, la convention de Washington sur la journée de huit heures. Enfin elle s'appliquerait non seulement aux ouvriers de l'industrie, mais aux employés de commerce et aussi aux techniciens. Elle constiuerait, à ce titre de la part du Bureau international du Travail, une première mesure de protection des salariés intellectuels.

On avait espéré que ce projet ne se heurterait pas à une résistance sérieuse. Il en a cependant été autrement. La susceptibilité de tous les pays, à l'heure actuelle, pour les mesures qui risqueraient d'affecter, même très légèrement, leurs capacités productives, est telle qu'il parait préférable de se borner à poser des principes généraux, en laissant une fois de plus aux lois nationales le soin de les appliquer et de les préciser.

Enfin, la Conférence doit s'occuper encore de deux questions qui avaient surgi inopinément, au cours des discussions de la Conférence de Gênes, sans qu'il fût possible de les résoudre alors, puisqu'elles n'avaient pas été portées régulièrement à l'ordre du jour.

La première concerne l'interdiction du travail des jeunes gens au dessous de dix-huit ans dans les chaufferies et les soutes des navires marchands ; la seconde, l'obligation d'un examen médical pour les jeunes gens qui s'embarquent dans la marine marchande. Ces revendications, d'un carac-

tère humanitaire évident et général, ne se heurtent pas à une opposition de principe et ne posent que des questions de détail et d'espèces.

Cet exposé rapide permet de conclure que la Conférence internationale du Travail, malgré les difficultés de l'heure présente, aboutira à des résultats sérieux, et fera avancer d'un pas l'œuvre de pacification sociale entreprise par le Bureau international du Travail. Ces progrès peuvent paraître lents aux gens pressés, ils peuvent paraître médiocres aux exigeants. Ils n'en sont pas moins remarquables, si l'on songe aux circonstances actuelles.

L'Organisation internationale du Travail a été constituée à un moment où le monde, saisi d'une grande fièvre de production, tremblait devant les revendications d'une masse ouvrière trop peu nombreuse pour satisfaire aux besoins de l'humanité et tentée d'exploiter à son profit une conjoncture momentanée. — Aujourd'hui, la situation est inverse. Les ouvriers sont trop, ils chôment par grandes masses et ils sont profondément divisés : tout ouvrier qui fait grève ou qui disparait est automatiquement remplacé, toute défection est largement compensée. Loin d'exiger, les ouvriers demandent. D'autre part, les patrons, préoccupés de leurs échéances, craignent d'accroître, si peu que ce soit, leurs frais généraux. La base même de l'œuvre de collaboration internationale en matière sociale est renversée, et si l'on a le droit de s'étonner de quelque chose en ce domaine, ce n'est pas que le Bureau international du Travail ait encore obtenu si peu de résultats en moins de deux ans d'existence, c'est au contraire qu'il vive.

Il est merveilleux de penser qu'au travers d'une crise pareille, le Bureau international du Travail ait pu, par la seule force d'un homme, par l'enthousiasme débordant et toujours renouvelé d'une personnalité puissante, non-seulement se maintenir, mais se développer et manifester la sève vigoureuse de la Société des Nations.

Une œuvre qui, à peine née, a en elle de pareils trésors de vitalité ne saurait périr. L'avenir lui appartient, et il suffira d'un léger déplacement, que l'on peut espérer prochain, dans les conditions économiques du monde, pour

faire du Bureau international du Travail le centre véritable des aspirations des ouvriers et des espoirs pacifiques des masses.

WILLIAM MARTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pierre CHAINE. — *Les scrupules de M. Bonneval.* — Paris, Grasset.

M. Bonneval qui a deux fils, Toto et Riri, et qui a lu Jean-Jacques, s'est décidé de prendre au sérieux son rôle de père de famille. Mais tandis qu'Emile se prêtait docilement à toutes les expériences destinées à former sa raison, Toto et Riri, qui n'ont rien à prouver, opposent crûment à leur père un bon sens puéril et insupportable. Aussi M. Bonneval éprouve-t-il à ses dépens, et pour notre grand amusement, que l'art d'être père se pratique moins aisément chez soi qu'il ne se codifie dans les livres. P. C.

Noël DU FAIL. — *Propos rustiques.* — Paris, Bossard, Collections des chefs-d'œuvre méconnus.

La Collection des chefs-d'œuvre méconnus réédite, précédés d'une introduction de Jacques Boulanger, les *Propos rustiques* de Noël du Fail, cet écolier breton, « muguet toujours en fièvre comme un singe », pipeur de naïfs et coureur de mauvais lieux, qui, sur le tard, devint procureur puis conseiller au parlement de Rennes, et fut partisan du futur Henri IV. Voici la première églogue purement française qui, écartant toute affabulation idyllique, s'avère copieusement réaliste ; et voici enfin des campagnards peu soucieux de graver leur chiffre en l'écorce des hêtres et de souffler dans leurs pipeaux, qui s'exercent au jeu de l'arc, s'arrachent les oreilles, se chantent pouilles, se gaudissent et mettent de grands pots de vin frais sur la table. Point n'y manque cependant cette idéalisation de la vie rustique dont le calme des champs rafraîchit les pensers du citadin. Au début du livre, les vieux villageois qui, groupés sous un chêne, regardent folâtrer l'inconstante jeunesse en devisant de « l'aage doré », expriment bien, par leur gaieté d'esprit, l'immanente poésie de la campagne. Goûtons-la, «comme tu ferois d'une simple bergiere une pottée de laict caillé ».

P. C.

L'abondance de matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la chronique toujours si goûtée de M. Etienne Clouzot.

ADRESSES
UTILES DONNÉES
PAR LA
« REVUE DE GENÈVE »

GENÈVE :

MÉDECINS.

Dr G. Biolley, boulevard des Tranchées, 32.
Dr L. Boissonnas, rue de la Confédération, 5.
Bon-Secours, Ecole privée d'infirmières de la classe cultivée rue du Petit-Salève, 6.
Dr Prof. E. Claparède, avenue de Champel, 11.
Dresse E. Dainow, rue du Mont-Blanc, 15.
Dr P. Gautier, rue de Candolle 16.
Dr E.-F. Kummer, avenue de Champel, 15.
Dr E. Martin, route de Malagnou, 3.
Dr Alfred Monod, rue des Peupliers, 34.
Dr J.-J. Olivier, boulevard des Tranchées, 34.
Dr Ed. Pascalis, quai des Eaux-Vives, 4.
Dr A. Patry La Gradelle, route de Frontenex.
Dr G. Tchicaloff, Tour de l'Ile, 4.
Dr A. Wissmer, Tour-Maîtresse, 9.

DENTISTES.

A.-F. Emery, rue Cornavin, 2.
Dr P. Guillermin, rue du Stand, 60.
A. Imbert, place Longemalle, 1.
Ch. Rouget, rue de Carouge, 8.

AVOCATS.

Th. Aubert, place de la Fusterie, 14.
Eugène Borel, avocat, professeur de droit international à l'Université (Etude Borel & Lachenal), place de la Fusterie, 9-11.
Paul Carry, rue du Rhône, 30.
William Droin, rue de la Monnaie, 1.
MMes Paul Des Gouttes et Albert Richard, Dr en droit, avocats, Corraterie 24.
Paul Lachenal, avocat (Etude Borel & Lachenal) place de la Fusterie, 9-11.

F. Magnenat, rue du Commerce, 1.
F. Martin, rue de la Corraterie, 10.
MMes A. Maunoir & S. Ch. Horneffer, rue de la Monnaie, 3.
F. de Rabours, rue du Rhône, 31.
F. Raisin, rue du Rhône, 30.
E. Ritzschel, rue du Marché, 18.
Maurice Trottet, rue de la Corraterie, 18.
Albert Wuarin, rue du Stand, 53.

NOTAIRES.

M. Rehfous, boulevard Helvétique, 15.

HOTELS.

Hotel des Bergues, quai des Bergues.
Hotel Bellevue, quai du Léman.
Hotel International et Terminus, rue des Alpes, 20.

PENSIONNATS.

« Les Hirondelles », Mme & M. le Prof. A. Douruze, Champel.

PENSIONS

Hauteville, Mmes Schusselé-Vuadens, 39, av. de Champel. Téléphone : Stane 57,56.

VAUD :

MÉDECINS.

Dr Ch. Pahud, (traitement des plaies variqueuses, maladies de la nutrition), Romainmôtier (Vaud).

DENTISTES.

René Delacrétaz, prothèse dentaire, Petit-Chêne, 36, entrée Mornex, 1, Lausanne.

NOTAIRES.

F. Spielmann, rue Saint-François, 12, Lausanne.

PENSIONNATS.

« Beau Soleil », Pension d'Enfants, Mlle Bluette Ferrier, Villars, sur Ollon.

« Mon Repos », à 10 minutes du centre de la ville, jardin, chauffage central, ascenseur, bains. Mlle A. Mathier, avenue du Léman, Lausanne.

Ecole Nouvelle, Chailly, sur Lausanne.

BERNE :

MÉDECINS.

Dr-Méd. P. Träfel, Grindelwald.
Dr-Méd. H. Reber, Gstaad.

HOTELS.

Hotel Belvédère, J. Hauser & sœurs, prop., Grindelwald.
Royal-Hotel & Winter-Palace, Gstaad.

BALE :

MÉDECINS.

Dr Alfred Jaquet, Sanatorium « La Charmille », Riehen.

GRISONS :

MÉDECINS.

Dr Samuel Montigel, Coire.
Sanatorium Schatzalp, Dr Lucius Spengler, Dr Neumann, Davos.

SAINT-GALL :

MÉDECINS.

Dr-Méd. Graf, Altstätten.

VALAIS :

HOTELS.

Grand Hotel du Parc, Magnifique panorama, Sports d'hiver et d'été. Chauffage central. Electricité. Eglise anglaise. Ls Antille, propriétaire. Montana sur Sierre.



LES ÉCRITS NOUVEAUX

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Publient des poèmes, nouvelles, essais, chroniques,
— — — œuvres inédites de — — —

Gabriele d'Annunzio, Louis Aragon, Alexandre Arnoux, André Billy, J.-E. Blanche, Jean-Richard Bloch, Jacques Boulenger, André Breton, Blaise Cendrars, Louis Chadourne, René Chalupt, Marcel Chaminade, Paul Claudel, Jean Cocteau, Colette, Guy-Charles Cross, Tristan Derème, Charles Derennes, Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue, Georges Gabory, André Germain, Henri Ghéon, André Gide, René Gillouin, Jean Giraudoux, Max Jacob, Edmond Jaloux, James Joyce, Tristan Klingsor, Pierre de Lanux, Valéry Larbaud, Léo Larguier, Eugène Marsan, François Mauriac, O.-W. de L.-Milosz, Francis de Miomandre, Henry de Montherlant, Paul Morand, Comtesse de Noailles, Jean Pellerin, Ezra Pound, Pierre Reverdy, Jules Romains, André Rouveyre, André Salmon, André Suarès, André Spire, Philippe Soupault, Jérôme et Jean Tharaud, Paul Valéry, Félix Vallotton, Jean-Louis Vaudoyer, Gilbert de Voisins, etc.

DIRECTEUR : Maurice Martin du Gard.

RÉDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ :
CHEZ ÉMILE-PAUL, FRÈRES
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, PARIS (VIIIe)

Abonnement : 30 francs pour la France et 36 francs pour les autres pays.

LE NUMÉRO 3 FRANCS

731

LA REVUE DE GENÈVE

DÉCEMBRE 1921. Nº 18.

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ

ADMINISTRATEURS :
PAUL CHAPONNIÈRE ; ALFRED NICOLE

POUR LA PUBLICITÉ, S'ADRESSER A
PUBLICITAS, Société Anonyme Suisse de Publicité
CORRATERIE, 15, GENÈVE
Nombreuses succursales en Suisse et à l'Étranger

ABONNEMENTS : SUISSE : Un an, Fr. 36.— ; Six mois, Fr. 19.— ; Trois mois, Fr. 10.—. Prix du numéro, Fr. 4.— :: AUTRES PAYS : Un an, Fr. 44.— ; Six mois, Fr. 23.— ; Trois mois, Fr. 12.—. Prix du numéro, Fr. 4.50. :: La REVUE paraît le 15 de chaque mois. :: Reproduction et traduction des oeuvres publiées par la REVUE DE GENÈVE interdites pour tous pays. :: Les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à la REVUE DE GENÈVE en double exemplaire. —— Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an. —— Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées :: :: de 1 franc en timbres-poste ou mandat. :: ::

Les abonnés qui désireraient recevoir les numéros de LA REVUE DE GENÈVE *rognés* voudront bien nous en faire la demande.

ADMINISTRATION : 46, RUE DU STAND, GENÈVE
TÉLÉPHONE 93-11. CHÈQUES POSTAUX : I. 1778

La Revue de Genève

CHRONIQUES NATIONALES

Allemagne	F. W. Förster. von Prittwitz-Gaffron.
Amérique latine	Robalino Davila. Alfonso Reyes. Ronald de Carvalho M. Oliveira Lima.
Angleterre	C. E. Bechhofer. Edward Shanks.
Autriche	Joseph Redlich.
Belgique	Louis Piérard.
Bulgarie	Petco Stainoff.
Chine	Soong Tsung Faung.
Espagne	Ad. Salazar.
Etats-Unis	John Erskine.
Finlande	Edward Westermarck.
France	Daniel Halévy. Edmond Jaloux.
Grèce	André Andreadès.
Hollande	Hermann Robbers.
Hongrie	Comte J. Andrassy. Frédéric Riedl.
Israël	Albert Cohen.
Italie	Guglielmo Ferrero. Giuseppe Prezzolini.
Norvège	Johan Bojer.
Perse	Habibullah Khan Chahab.
Pologne	Jan Kucharzewski.
Portugal	Cte de Penha-Garcia.
Roumanie	N. Jorga.
Russie	Paul Milioukov. Nicolas Roubakine. Alexis Tolstoï.
Serbie	Lazare Markovitch.
Suède	Anton Blanck.
Suisse	*Divers.*
Tchécoslovaquie	Hasbovec.
Turquie	D. Basri-bey.
Ukraine	Alexandre Choulguine

La REVUE DE GENÈVE publiera dans ses prochains numéros la suite du délicieux roman d'Edmond Jaloux qu'elle commence aujourd'hui, ainsi que du curieux ouvrage de Guglielmo Ferrero qui obtient tant de succès auprès de nos lecteurs; elle donnera des lettres inédites de Madame de Staël et de Rousseau, des nouvelles de Tchekov, Kouprine, Henry James, Joseph Conrad, Pierre Mac-Orlan; une étude, d'après des documents inconnus, sur la *Triple alliance*, d'autres de Jaques-Dalcroze sur la *Plastique vivante*, d'Elie Faure sur l'*Arbre d'Eden*, de Gina Lombroso sur l'*Indépendance de la femme dans le mariage;* des critiques littéraires de Madariaga, Prezzolini, Ernest Seillière, Thérive, etc.

Dépositaires généraux de « La Revue de Genève » :

France : Pour la fourniture en gros, s'adresser aux *Messageries Hachette*, 111, rue Réaumur, à Paris (IIe).

Angleterre : *Messageries Hachette*, King William Street, 16, London, W. C. 2.

Hollande : *Fransche Bœkhandel Feikema, Caarelsen & Co*, Singel, 151-153, Amsterdam.

Hongrie : *Librairie Ferdinand Pfeifer, Zeidler frères*, Budapest, IV Kossuth Lajos Utca 7.

Egypte : *Stavrinos & Cie, libraires-éditeurs*, 23, rue Kasr-El-Nil, Le Caire.

Japon : *F. Maruzen et Co Ltd*, à Tokio.

Belgique : Dépt principal, *Agence Dechenne*, 14, Galerie du Roi, Bruxelles.

Pour l'Italie, on peut s'abonner sans frais chez *M. Ulrich Hœpli, libraire*, Galleria de Christoforis, Via Vittorio Emanuele, Milan.

Haïti : *Mme J. J. Manigat*, entre la 16me et 17me rues, avenue A, Cap Haïtien ; *H. Amblard*, Port-au-Prince ; Librairie-Papeterie, *Mme D. Viard*, angle des rues du Centre et des Casernes, Port-au-Prince.

Costa Rica : *Trejos Hermanos*, Apartado 869, San José, Costa Rica.

LE MOMENT DIFFICILE

PER[1] LAGERKVIST

C'est à la fin de novembre dernier, à Christiania, que j'entendis pour la première fois le nom de Per Lagerkvist. Il était prononcé par M. le Professeur Francis Bull qui, à moins de trente ans, occupe la chaire de littérature scandinave à l'Université de cette ville avec une rare distinction, et qui sait unir à la plus précise érudition la plus vivante ardeur.

Venu en Scandinavie pour y parler en public des récents mouvements de l'art français, j'éprouvais en revanche le désir d'être renseigné sur les derniers courants, les jeunes figures les plus marquantes des lettres scandinaves. M. Francis Bull me signala particulièrement ce jeune auteur suédois. dont le style et l'originalité de la pensée, tels qu'ils apparaissent dans plusieurs petits volumes, avaient commencé d'attirer vivement l'attention des jeunes lettrés de Norvège et de Danemark aussi bien que de Stockholm. C'est dans le

[1] L'orthographe suédoise est Pär Lagerkvist, mais je crois préférable pour la commodité des lecteurs d'adopter l'orthographe phonétique : *Per*.

hall du Grand-Hôtel, à la fin d'une soirée, tandis que de jeunes couples tournaient avec grâce autour de nous au son des plus récents fox-trotts, que j'entendis parler des ouvrages de M. Lagerkvist et particulièrement du petit drame qu'on trouvera ici et dont l'atmosphère était, on s'en rendra compte, fort éloignée de celle qui nous entourait : de tels contrastes ne servent peut-être qu'à rendre plus vives nos impressions, plus durables nos souvenirs.

Quinze jours plus tard, étant à Stockholm, j'entendis encore le nom de Lagerkvist prononcé par diverses personnes qui m'avaient donné des témoignages du goût le plus avisé, au cours de ces entretiens profitables et charmants que tout voyageur un peu curieux peut avoir dans ces pays où l'on sait rêver et penser.

Il n'est pas jusqu'à son éditeur qui ne tînt à me renseigner sur ce jeune écrivain avec une bonne grâce qui n'est pas toujours de mise chez les nôtres.

Une collaboration précieuse et sans laquelle j'eusse été incapable de mener à bien ce travail m'a mis à même de prendre bientôt contact avec les œuvres de Per Lagerkvist, et de présenter aujourd'hui au public la première des traductions par lesquelles nous nous proposons de permettre aux lecteurs de langue française d'approcher ce jeune et singulier artiste.

Le petit drame que nous publions aujourd'hui fait partie d'un mince volume intitulé Théâtre *et qui renferme, outre trois pièces en un acte réunies sous le titre général « Le Moment difficile », une étude sur les tendances et les réalisations les plus modernes de l'art dramatique et de la mise en scène.*

Les trois petits actes possèdent en commun ce fait de présenter des situations qui toutes se déroulent dans un même lieu hypothétique, au moment précis de l'entre la vie et la mort *et qui participent de l'un et de l'autre de ces deux états.*

Ce seul extrait de son œuvre ne peut assurément donner une idée complète de la personnalité de M. Per Lagerkvist, mais il est susceptible de faire déjà toucher ce que son talent a de singulier, d'évocateur, de direct dans ses buts, de sobre dans ses moyens.

Comme beaucoup de jeunes gens de la dernière génération scandinave, ce jeune artiste n'a pas été sans subir l'influence inévitable du dernier génie dramatique qu'ait connu la Suède et près duquel on ne peut passer sans saisissement: Auguste Strindberg; mais dans ses moments même les plus inquiets, l'esprit de Lagerkvist n'atteint pas à ce paroxysme de violence, à cette expression grandiose et torturée de l'auteur de Mademoiselle Julie.

Essentiellement poète et doué d'un incontestable sens dramatique, c'est pourtant par un ouvrage théorique qu'assez singulièrement M. Per Lagerkvist fit, en 1913, *ses débuts dans la carrière littéraire :* Ordkunst och Bildkunst *(Paroles et images d'art), livre où se révélait déjà son goût pour les formes les plus modernes de l'art, les plus raffinées et en même temps les plus immédiates, celles que devait nécessairement priser une génération venue après les époques du naturalisme et du symbolisme et qui tente d'en concilier les antinomies ou, à tout le moins, de tirer parti de l'un et de l'autre pour exprimer sa propre sensibilité.*

Le don poétique déborda heureusement chez lui l'esprit de théorie et nous valut deux recueils de poèmes : Motiv, *en* 1914 *et* Angest *(Angoisse) en* 1916, *dans lesquels on assiste aux malaises d'un esprit obsédé du mystère universel et qui, pénétré d'un sentiment de la solitude humaine assez analogue en son fond à celui des Romantiques (mais où l'inquiétude intellectuelle l'emporte sur le déconfort sentimental) cherche à s'exprimer non pas par les développements d'une rhétorique inspirée, mais tout au contraire avec une sobriété et parfois même un raccourci archaïque qui rappelle la forme elliptique des vieilles théogonies.*

Per Lagerkvist s'efforça dans les années qui suivirent d'extérioriser sa propre angoisse et de l'élargir en lui donnant le cadre de la scène, si restreinte fût-elle, et il publia en 1917 *un petit drame* Sista Manskan *(le Dernier homme) et les trois scènes de* Den Svara Studen *(Le Moment difficile) tout baignés d'une obsession de la condition mortelle.*

L'ouvrage qui, jusqu'à présent, révèle peut-être le mieux, dans son ensemble, la personnalité de son auteur est celui qui, sous le titre de Kaos *(Chaos) fut publié en* 1919 *et qui, après un drame,* Le Secret du ciel, *en manière de préface, com-*

*prend l'*Hôte importun, *où Lagerkvist expose l'attitude à la fois puérile et tragique de l'esprit humain qui, devant le mystère, s'efforce de comprendre et se dépense en questions sans réponses ; ce volume s'achève par une courte série de poèmes dont la forme plus claire et plus sûre marque un progrès des plus sensibles sur les deux premiers recueils.*

Obsédée tout d'abord, et parfois avec une sorte d'impatience enfantine, par la présence de l'Inconnaissable, passant de l'angoisse de comprendre à la colère de ne comprendre pas, la personnalité de Per Lagerkvist s'est peu à peu laissé gagner par ce que Suarès a appelé si heureusement « la sainte lâcheté de la vie ». Dans son plus récent volume Det eviga leendet *(Le sourire éternel) publié en* 1920, *on sent que la richesse de la vie en elle-même a commencé d'exercer sur lui ses séductions: et, sans rien abandonner des idées qui émanent du fond même de sa nature, on le voit prendre une vue des choses qui, pour être plus calme, n'en est ni moins profonde ni moins émouvante.*

En même temps que s'apaise sa pensée, se clarifie et se simplifie son style : et dès maintenant on tient en Suède ce jeune écrivain pour un des stylistes les plus personnels et les plus sûrs de sa génération.

Il ne conviendrait en aucune façon d'oublier, quel que puisse être l'intérêt de ce que Per Lagerkvist a publié jusqu'alors, que ce jeune homme touche à peine la trentaine et que la qualité de ses dons et l'affermissement constant de son expression autorisent de vastes espérances. Il ne nous a pas paru toutefois nécessaire d'attendre davantage pour le présenter aux lecteurs de cette Revue, et je suis heureux pour ma part que les circonstances m'aient permis d'être le premier à saluer dans les pays de langue française la venue d'un nouveau talent issu de ce monde scandinave, auquel la pensée européenne n'a cessé d'avoir, particulièrement depuis cinquante années, de si nombreuses obligations.

G. JEAN-AUBRY.

LE MOMENT DIFFICILE

(Sur la scène, plongée dans l'obscurité, on distingue confusément : tout à fait à droite, la façade bleue d'une maison qui penche vers les spectateurs ; au fond, à gauche, une barrière qui traverse en biais toute l'étendue de la scène. Au fond, le fragment d'une voûte qu'éclaire par en-dessous une fumée claire et abondante qui tourbillonne vivement et s'engouffre sous la voûte ; au-dessus, dans l'obscurité, un chien rouge qui s'élance furieusement ; à droite du chien, deux énormes mains terrifiées ; à gauche une grande tête pâle et chauve, et plus haut encore, en gros caractères, K. S. 8007.

Ces différentes images sont placées sur différents plans qui s'entrecoupent ; le tout donne la sensation du pêle-mêle ; couleurs fantastiques, mais mates. Toute la scène dans un demi-jour d'un bleu-violet.)

Un Homme *(en habit de soirée sous une cape jetée sur ses épaules, entre par la droite. Il marche en chancelant, comme un somnambule et semble parler avec quelqu'un).* — Oui, tu comprends, c'est arrivé juste comme nous nous engagions sous le tunnel. A toute vapeur, tu comprends.... Un fracas ! tu peux t'imaginer, comme si le ciel et la terre dégringolaient l'un par-dessus l'autre.... Grands Dieux !.... Blêmes de terreur ! Blêmes ! Cela va sans dire !

Un Bossu *(émacié et comme rabougri par la maladie, entre par le fond en s'appuyant sur une canne. Il se dirige vers l'autre qu'il suit comme une ombre, en l'écoutant la tête penchée en avant et en frappant le sol de sa canne à chaque pas).* — Je comprends... je comprends...

L'Homme au manteau, *(sans le regarder, continue:)* J'étais assis près de la portière et regardais vers la barrière et la rue... Ce chien, tu comprends, ce sale chien s'est élancé en courant.... Oui, ça n'a pas d'importance.... Beau temps, ensoleillé, superbe... Mais les gens là-haut ont sursauté à ce fracas..... comme ça, tu comprends !.... Et alors, de luxe, en tout cas, vraiment luxueuse... 8007... K. S. 8007... Ah ! je fais une salade du tout.... et cette automobile, tu comprends.... luxueuse.... On aurait dit que la voiture où nous étions assis s'était brisée par le milieu, tu comprends, et puis en mille morceaux.... J'ai été projeté très loin en

avant comme si un coup de canon m'avait lancé, loin sous le tunnel. Obscurité, tu comprends. Obscurité, noir comme du cirage... et puis comme de la vapeur chaude sur la figure.... et quelqu'un qui criait horriblement.... Ah ! ah !.... *(Il gémit, titube, puis se ressaisit)* Ma foi ! pour moi cela n'a pas été si mal après tout, je l'ai échappé belle.... Seulement cogné un petit peu derrière la tête, un peu.... Oh ! pas grand' chose ! C'est étonnant comment j'ai pu m'en tirer.... c'est presque à vous faire croire à une Providence douce et bienveillante... « Les anges de Dieu veillaient ! ».... *(Il se met à rire)*. Rien qu'une petite douleur derrière la tête... Les autres ! vois-tu, Dieu seul sait ce qu'il leur est arrivé.... Quant à moi, je me suis relevé au bout d'un moment, n'est-ce pas, un peu étourdi, d'abord.... Et puis, je me suis avancé sous le tunnel... Car à l'autre bout, comprends-tu, à l'autre bout, je n'ai pas pu sortir... non, vois-tu, il n'y avait pas moyen, c'était tout à fait bloqué !

LE BOSSU. — Heu ! je comprends.

L'HOMME AU MANTEAU. — Pas le moindre soupirail, vois-tu ! Complètement muré. — Aussi il m'a fallu marcher dans l'autre direction.

LE BOSSU. — Ah ! ah !

L'HOMME AU MANTEAU. — Mais écoute, Georges, je n'aurais pas cru que ce tunnel était si terriblement long, quelle longueur a-t-il, en somme ?

LE BOSSU. — Bah ! je ne pourrais pas dire exactement.

L'HOMME AU MANTEAU. — Quelle chance de t'avoir rencontré en tout cas. Je me sens si drôle... je ne sais pas trop.... C'est comme si tout tournait devant les yeux, et je vois un tas de choses confuses dans l'obscurité.....

LE BOSSU. — Vraiment !

L'HOMME AU MANTEAU. — Pas toi ?

LE BOSSU. — Non, je ne vois rien.

L'HOMME AU MANTEAU. — Quoi ! tu ne vois rien ?

LE BOSSU. — Non !

L'HOMME AU MANTEAU. — Ça, c'est curieux. Oui, comprends-tu, je me suis cogné un peu derrière la tête et c'est pour ça que je suis un peu étourdi.

Le Bossu. — Oui, bien sûr !

L'Homme au manteau. — C'est comme si une grande partie de cet horrible accident me restait encore dans le cerveau... C'est une chance de t'avoir rencontré, Georges..... Mais comment se fait-il que tu sois ici ?

Le Bossu. — Ah ! Dieu seul le sait !

L'Homme au manteau. — Bien aimable à toi, en tout cas. Voudrais-tu me serrer la main, je me sens si..... Brr... c'est effrayant ce que tu as froid !

Le Bossu. — Heu ! heu ! heu !

L'Homme au manteau. — Bien aimable à toi en tout cas .... J'avais tant envie de te voir. Tout d'un coup, j'ai pensé à toi. Je ne sais pas pourquoi, et, de nouveau j'avais très envie de te voir.... Mais écoute ! tu n'es pas, par hasard, fâché contre moi ?

Le Bossu. — Allons donc !

L'Homme au manteau. — Oui, tu comprends, pas de ma faute, vraiment pas de ma faute ! Elle s'est amourachée de moi, comme tu sais. Qu'est-ce que j'y pouvais ?... Je n'ai rien fait pour ça, mais j'étais jeune, et ainsi de suite, ça a dû être cela. Et toi... toi... Oui, c'était à cause de ta bosse, comprends-tu ?...

Le Bossu. — Oui, je comprends très bien, naturellement.

L'Homme au manteau. — Oui... vois-tu, elle avait beaucoup de goût pour toi..., dans un sens.... Mais alors je suis apparu, et elle a été naturellement forcée de s'emballer pour moi. Parbleu, tu sais bien comment elles sont, toutes les mêmes !

Le Bossu. — Vraiment ! Elle a fait cela ?

L'Homme au manteau. — Bien sûr ! elle était tout bonnement folle !

Le Bossu *(qui le suit tout le temps, tandis qu'il marche en chancelant de ci, de là)*. — Vraiment, je croyais que c'était toi qui...

L'Homme au manteau. — Oui, oui, naturellement, moi aussi...

Le Bossu. — C'est ce que je pensais : car j'ai entendu quelqu'un dire qu'elle... oui, que ça lui était plutôt égal.

L'Homme au manteau. — Qui a osé dire cela ?

Le Bossu. — Mais, mais ne t'emballe pas. C'est quelque chose qu'elle a dit, comme ça en passant....

L'Homme au manteau. — Elle ?

Le Bossu. — Oui.

L'Homme au manteau. — C'est un mensonge !

Le Bossu. — Peut-être bien, mais elle l'a dit tout de même.

L'Homme au manteau. — Ce n'est pas vrai qu'elle a dit ça !

Le Bossu. — Mais, mon cher, je l'ai entendu moi-même. C'était même à moi qu'elle l'a dit. Mais, ma foi, il y a maintenant si longtemps...

L'Homme au manteau. — Oui... oui, c'était alors.... mais, depuis, c'est devenu tout autre.

Le Bossu. — Vraiment, est-ce possible ?

L'Homme au manteau. — Bon, bon ! Mais en voilà assez, ne continue pas ainsi. Je ne peux pas débrouiller tout cela.... J'ai toute cette chose, aussi, dans la tête.... *(il le prend soudain par le bras)*. Prends garde ! Voilà que tout dégringole à la fois maintenant. Au secours ! Au secours ! Ma poitrine se serre affreusement. Je ne peux pas respirer. Dégagez-moi ! dégagez-moi ! Mon Dieu ! mon Dieu ! j'étouffe.... *(Il se calme et se met à sourire de sa peur)*. Ah !... ah !... ce n'est pas si dangereux.... Je m'en suis bien tiré, en somme... Rien qu'un petit coup derrière la tête... Non, ce n'est pas grand' chose.... Ecoute, tu entends, comme on crie là-bas !... Oui, vois-tu, c'est tout à fait bloqué.... C'est comme si on avait muré un soupirail.... Il n'y a pas moyen de sortir par là.... Obligé, par l'autre côté, comprends-tu ?.... Est-ce loin, hein ? Non, pas très loin.... Mais, maintenant, il faut que je me repose un peu, je suis mort de fatigue.... ça va passer.... Oui je l'ai échappé belle, vois-tu ?... Ç'a été très heureux, car je dois sortir ce soir ; tu vois, je me suis mis en grande tenue.... Je ne me suis pas déchiré, au moins ?... Non ! oh non... Un petit

dïner, assez tard, comprends-tu... au Phénix, tu sais... cabinet particulier, comprends-tu... avec *Elle !*

Le Bossu. — Avec elle, vraiment ?...

L'Homme au manteau. — Oui ! vraiment ! Hein ! qu'est-ce que tu dis de ça, hein ? *(Il fait en dansant quelques pas chancelants, et siffle).* Est-ce que tu es capable de garder un secret ? Alors je vais te confier....

Le Bossu. — Non ?

L'Homme au manteau *(se penche et murmure).* — Ce soir.... ce soir, tu sais, je suis sûr de mon affaire.

Le Bossu. — Quelle affaire ?

L'Homme au manteau. — Mais tu sais bien ce que je veux dire... Sûr de ses faveurs.

Le Bossu. — Mais tu l'as toujours été, n'est-ce pas ?

L'Homme au manteau. — Oui... oui, bien sûr... bien sûr, je l'ai été ! Mais, comprends-tu... il y a faveurs et faveurs...

Le Bossu. — Ah ! Ah !

L'Homme au manteau. — Pourquoi ris-tu ? Tu sais, une dame ne s'invite pas de cette façon... comprends-tu... et puis ce sourire presque imperceptible, au moment de nous quitter, quand elle m'a tendu la main.... un peu effronté, presque provocant... Un homme ne s'y trompe pas, bien sûr.

Le Bossu. — Ah ! ah ! ah !

L'Homme au manteau. — Quel rire creux tu as ! ça sonne creux comme si tu avais un trou dans la poitrine. Tu en as un aussi, c'est vrai, mon pauvre vieux. Et naturellement tu ne peux pas supporter de voir quelqu'un d'aussi heureux. C'est pas possible pour vous autres !

Le Bossu. — Allons, allons ! nous n'allons pas nous disputer. Tu veux peut-être que je m'en aille ?

L'Homme au manteau *s'accroche à son bras.* — Non non, ne t'en va pas, ne me quitte pas, Georges !... Je me sens si drôle, si drôlement épuisé... Cogné la tête, tu comprends... ici... ici, derrière... Non, ne t'en va pas, Georges? J'ai si peur.

Le Bossu. — Peur ?

L'Homme au manteau. — Oui, j'ai si peur... je ne peux pas te dire combien j'ai peur... Ah ! mon Dieu !...

Le Bossu. — Mais qu'est-ce qui te prend, maintenant ?

L'Homme au manteau. — Je ne sais pas... je me sens si exténué... j'ai à peine la force... à peine la force de soulever mon bras.... Regarde, regarde comme il tremble, mon Dieu ! Dis-moi, je n'ai pas un trou, là, derrière ?... Dans la tête, dis ?

Le Bossu. — Qu'est-ce que tu chantes ? Il n'y a pas même une petite bosse.

L'Homme au manteau. — Non... non... c'est seulement une idée... Tout ça m'a tellement secoué, tu comprends... Non, ma foi, je m'en suis bien tiré... mais les autres, vois-tu les autres !... Le diable sait ce qu'il en est advenu ! *(Il éclate de rire)*. Ah ! ah ! ah !... Ce gros... c'était trop comique. Il en a reçu dans l'estomac que les yeux lui en sortaient de la tête. Il avait aussi un tel air d'importance, les mains dans les poches de son pantalon... Mais, là, je crois qu'il a reçu quelque chose !... Moi, je m'en suis tiré, tu comprends !... seulement un peu épuisé, mais ce n'est rien!... Pourtant c'est dommage que ce soit arrivé justement ce soir, quand je devais la rencontrer, Elle !... Je n'aurais vraiment pas dû prendre le métro, tu sais, mais plutôt un taxi, comme j'avais d'abord pensé... Mais c'était meilleur marché....

Le Bossu. — Ah ! ah ! Bien sûr ! bien sûr !

L'Homme au manteau.— Pourquoi diable ris-tu comme ça ! Jaloux que ce ne soit pas toi, n'est-ce pas ! Petite bosse qui n'a pas eu un morceau du rôti ! Alors tu ne veux pas qu'un autre en ait ! Manant ! As-tu jamais vu quelque chose d'aussi pitoyable ? Fi ! Satan !

Le Bossu. — Mais, mais calme-toi.

L'Homme au manteau. — Ça te ressemble vraiment ! Je me rappelle avec quelle anxiété tu te faufilais le jour où je suis apparu sur la scène ! Ramassé comme une souris qui a peur du chat, mais écarquillant des yeux furibonds comme si tu voulais me dévorer, si tu avais osé ! Vert de jalousie ! Ma foi, quelque chose de plus pitoyable que l'aspect que tu avais, je n'ai jamais vu ça !

Le Bossu. — Mais, mais calme-toi donc un peu, ou je m'en vais....

L'Homme au manteau *(il change de ton)*. — Non !.... Non ! ne t'en va pas ! ne t'en va pas ! Il ne faut pas me quitter, Georges ! Je n'ose pas rester seul.

Le Bossu. — As-tu peur ?

L'Homme au manteau. — Oui... oui... J'ai si peur... j'ai si peur... *(Il le saisit par le bras)*. N'entends-tu pas comme on crie là-bas ! Oh ! c'est terrible ! Tu n'entends pas ? Tu n'entends pas ?

Le Bossu. — Non, je n'entends rien.

L'Homme au manteau. — Qu'est-ce que tu dis ? tu n'entends rien ?

Le Bossu. — Non, absolument rien ! Ici il fait aussi calme que dans le tombeau.

L'Homme au manteau. — Brrr !

Le Bossu. — Ah ! ah !

L'Homme au manteau. — Ne ris donc pas comme ça, Georges, ça semble si horrible, j'en frissonne... Et puis ne me harcèle pas ainsi ! je suis éreinté, éreinté, je n'en puis presque plus...

Le Bossu. — Mais, mon cher, j'ouvre à peine la bouche. C'est toi qui parles tout le temps.

L'Homme au manteau.— Est-ce possible ? C'est comme si c'était toi qui me harcelais... Et puis, je suis si las !... Ah ! je peux à peine me traîner... Ecoute, Georges, ne sois pas fâché contre moi.... Je n'y pouvais rien... je n'y pouvais vraiment rien... Elle était tout ce dont on rêve. Ah!... ce à quoi on ne cesse de rêver... Et moi je suis arrivé là, jeune et fort... Et voulant vivre... Mon Dieu, nous le voulons tous ... Et toi... oui, tu étais si faible...

Le Bossu. — Oui, mon cher, je comprends fort bien.

L'Homme au manteau. — Mais c'est tellement terrible, tout de même, tellement terrible, si tu savais ce que j'en ai souffert, quel remords de conscience !... Oh ! c'est terrible ! Comme une pointe dans le cœur chaque fois que je pense à toi... Et, malgré tout, je ne peux pas m'empêcher

de penser à toi... c'est singulier... tu m'obsèdes, c'est comme si c'étais toi qui... oui, toi ! Maintenant, j'y suis, c'est toi qui m'oppresse, malgré ma volonté ! Tu ne me donnes aucun repos, tu vas, tu vas, jusqu'à ce que je m'effondre; c'est ça ce que tu veux, bien sûr !

Le Bossu. — Allons, allons !...

L'Homme au manteau. — Oui, oui, je vais me calmer, Georges... tu es si bon... Je ne pense pas ce que je dis, tu comprends, tu comprends bien... Oh ! c'est si terrible de te retrouver et de revivre tout cela de nouveau... si terrible !... Tu l'aimais beaucoup, n'est-ce pas ?

Le Bossu. — Oui, oui, bien sûr, je l'aimais. Quoique différemment de toi, peut-être. J'avais si peu d'espoir. A peine un espoir !

L'Homme au manteau. — Non...

Le Bossu. — Aussi, je l'aimais plus humblement, tu comprends, avec plus de soumission... Mais à quoi bon parler de tout cela !

L'Homme au manteau. — Si... si, parle, parle, Georges ! C'est comme si...

Le Bossu. — Hum.!...

L'Homme au manteau. — Raconte, Georges ! Oh ! c'est si terrible !... Depuis combien de temps l'aimais-tu ?

Le Bossu. — Oh !... dix ans : à peu près !

L'Homme au manteau. — Dix ans !

Le Bossu. — Oui, environ ! J'attendais et j'attendais, vois-tu, qu'elle comprît... Je la suivais... non, pas au point de la gêner, non, je ne lui en ai jamais rien dit ; non, en somme,... seulement, je l'aimais,... en secret, humblement... A cause de la bosse, tu comprends....

L'Homme au manteau. — Oui, oui, naturellement...

Le Bossu. — Mais elle avait l'air de ne rien remarquer... c'était comme si elle n'avait rien remarqué du tout... Elle ne faisait que chanter et sourire, — tu sais cette façon extraordinaire de sourire, que ça vous fait frissonner, et qu'on sent, si fort, combien elle est loin de vous... Ça, tu le sais sûrement !

L'Homme au manteau. — Oui...

Le Bossu. — Je le pense bien. — Et puis elle plaisantait avec moi, car elle trouvait que j'avais l'air comique... Alors, moi, je souriais aussi et me faisais encore plus humble... et j'attendais qu'elle comprît combien je l'aimais; je la suivais... comme un chien, tu comprends,... soumis...

L'Homme au manteau. — Oui, mais, vois-tu ! vois-tu ! tu n'aurais jamais pu la convaincre comme cela ! Mon Dieu! Non ! c'était tout à fait absurde, mon cher ! Tu aurais dû la traiter avec hauteur, tu entends, hauteur ! Comme un homme, parbleu !

Le Bossu. — Oui, oui, bien sûr ! Mais c'était toujours cette bosse, tu comprends ! ...

L'Homme au manteau. — Oui... oui... c'est vrai !... Mais comme ça, ça ne réussit jamais !... Non, moi, tout de suite, la première fois que je l'ai rencontrée... hauteur, tu comprends, comme ça, l'air un peu indifférent. Et elle, amoureuse du premier coup ! Du premier coup ! Toute occupée de moi, comprends-tu, en mon pouvoir, d'un seul mot.

Le Bossu. — Quoi ! vraiment ?

L'Homme au manteau. — Oui, vois-tu ! ça, c'est la seule façon, la seule façon !

Le Bossu. — Peut-être. Mais cela ne m'aurait pas été. Non, je ne pouvais rien demander. Seulement m'imaginer qu'elle m'accorderait peut-être quelque chose en tout cas, par pure bonté... Ainsi, j'attendais, humblement, soumis.... Et à la fin, j'avais cru remarquer que, malgré tout, elle m'aimait un petit peu. Non, non, pas m'aimer... Mais elle ne se moquait plus de moi à cause de ma difformité. Elle était devenue si douce envers moi, il me semblait... Et puis, une fois, une fois quand nous nous sommes séparés, elle m'a embrassé sur le front... Oh ! c'était merveilleux !... Mais, alors, tu es arrivé. Et j'ai bien compris...

L'Homme au manteau. — Oh ! c'est terrible ! c'est terrible ! quel mal j'ai dû te faire ! Quel mal j'ai dû te faire !

Le Bossu. — Mais, mon cher, c'est comme tu le dis toi-même, tu n'y pouvais rien....

L'Homme au manteau. — Non, tu ne veux pas dire ça ! Et ce n'est pas vrai ! Je t'ai pris la seule chose pour laquelle tu vivais, la seule, la seule ! Celle dont tu rêvais toute la vie !... Oh ! c'est terrible !... Comment ai-je pu, comment ai-je pu ? Tu es réduit à rien, complètement brisé... pas de quoi vivre... rien... Et puis tu as eu aussi ce mal dans la poitrine... Ah ! je me rappelle quel air tu avais, errant comme une ombre... petit et tout rabougri... avec des yeux fiévreux...

Le Bossu. — Hum !

L'Homme au manteau. — Je me rappelle comment tu me regardais de tes yeux souffrants et effrayés, d'un regard qui n'était qu'angoisse, angoisse sans fond... Ah ! ces yeux ! ces yeux ! je les ne oublierai jamais...

Le Bossu. — Vraiment, pas ?

L'Homme au manteau.— Je n'ai jamais pu les oublier, je n'ai jamais pu les oublier.

Le Bossu. — Hum, hum !

L'Homme au manteau.— C'est terrible, c'est terrible !... C'était moi, c'était *moi* qui étais la cause ! C'est moi qui t'ai poussé au désespoir !... Oh ! Georges, Georges !... C'est moi qui t'ai poussé à chercher la mort ! *(Il recule soudain, plein d'effroi, et le regarde fixement)*. Ah ! Dieux ! Dieux ! Mais tu es mort ! Tu es mort, Georges ! Au secours, au secours !

Le Bossu *(le suit)*.— Allons, allons, calme-toi, calme-toi...

L'Homme au manteau. — Au secours ! au secours ! Tu es vraiment mort !

Le Bossu *(le suit, et le touche de sa canne)*. — Ah ! ah ! ah ! Mais toi aussi, tu es mort.

L'Homme au manteau.— Qu'est-ce que tu dis ? qu'est-ce que tu dis ? Moi ! Je suis mort ?

Le Bossu *fait de la tête un signe d'assentiment.*

L'Homme au manteau *vacille, puis s'effondre avec un cri.*

Le Bossu *penché sur lui.* — Allons.. allons... calme-toi, maintenant... On est si excité... au commencement, tu

comprends... On a tant de choses dans la tête... et puis on remue tout ça... *(peu à peu tout s'éteint sur la scène)* Allons, allons, maintenant, ça va mieux, n'est-ce pas ? plus calme, n'est-ce pas ?... On est si excité... maintenant tu ne vois plus des choses si extraordinaires, n'est-ce pas ? *(La scène devient complètement sombre)*. Maintenant tu ne me vois pas du tout, hein ? Non ! je te le disais bien ! Allons allons... ça va mieux, n'est-ce pas ? plus calme, n'est-ce pas ? Maintenant je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

(On l'entend s'en aller lentement en frappant le sol de sa canne, le bruit des pas s'éteint peu à peu dans le lointain).

Per LAGERKVIST.

*(Traduit du suédois
par G. Jean-Aubry et L. Alvar.)*

Maurice BARRES

ET LA

POLITIQUE RHÉNANE DE LA FRANCE

Avant de publier sous ce titre : *le Génie du Rhin*, ses conférences à l'Université de Strasbourg, Maurice Barrès avait été l'un des premiers Français qui osât parler ouvertement d'une « politique rhénane ». Il l'avait fait dans plusieurs discours prononcés à la Chambre des Députés, discours remarquables, qui furent écoutés avec une extrême attention, sans jamais provoquer de réponse officielle.

La politique rhénane qu'il y préconisait devait être à la fois une « politique d'autonomie », dirigée « non contre l'Allemagne, mais contre la Prusse », une politique « spirituelle » et une politique « temporelle », c'est-à-dire « des intérêts matériels ». On conçoit que le gouvernement français pouvait difficilement endosser l'ensemble de ce programme ; une politique nettement anti-prussienne cadrerait mal avec le traité de Versailles, qui connaît l'Allemagne, et non la Prusse ; elle serait mal vue des alliés de la France, qui ne veulent à aucun prix se mêler des affaires intérieures de l'Allemagne. Une politique temporelle, autrement dit économique, visant à multiplier les

liens entre les intérêts rhénans et français, est plus aisément praticable ; cependant la France, dominée par le problème des réparations, doit subordonner les mesures économiques qu'elle prend en Rhénanie à cette immédiate nécessité, plutôt qu'au désir de fonder des établissements durables ou de se concilier les Rhénans. Sa politique économique en Rhénanie n'est pas essentiellement « rhénane » : elle ne peut l'être que d'une façon accessoire. C'est donc la seconde partie du programme de Barrès, ce qu'il appelle une « politique spirituelle », qui devait momentanément passer au premier plan ; c'est celle, aussi, qu'il était le plus apte à développer, en vertu de son passé, de ses habitudes d'analyste, de sa connaissance approfondie des données spirituelles de la vie nationale.

Il ne faut point, du reste, s'y tromper : bien qu'il ait modestement réduit l'importance de cette question, reconnaissant une sorte de primauté aux intérêts matériels[1], c'est sur les affinités qu'il a tenté de définir que reposent, en dernier ressort, les rapports des peuples. En plaçant le problème rhénan sur le terrain psychologique, Barrès nous offre le moyen de l'envisager du point de vue le plus élevé et le plus juste.

Son livre contient à la fois une thèse et un programme : la thèse, c'est que le pays rhénan a un génie propre, nettement distinct du génie allemand ; que l'annexion de ce pays à la Prusse, l'effort des administrateurs prussiens, des savants et des intellectuels d'outre-Rhin ont déformé ce génie, et que le contact de la France a toujours contribué, au contraire, à le rapprocher de sa nature véritable. Le programme, suggéré plutôt que défini, est que la France doit profiter de sa présence en Rhénanie pour reprendre l'œuvre amorcée à diverses époques, s'efforcer de « fondre cette gangue prussienne » et de faire briller dans toute sa pureté l'or du Rhin.

« Voilà des ruines et des paysages pleins de légendes : quel est leur esprit ? Voilà des cathédrales, des établissements religieux, d'innombrables associations catholiques :

[1] Discours du 29 août 1919, à la Chambre des députés : « Il y a quelque chose de plus fort que les parentés, que les affinités, que ces atavismes lointains... Tous les peuples sont menés vigoureusement par leurs intérêts... »

quelle ferveur religieuse les anime ? Voilà des fabriques, des usines, une puissante batellerie : quelle est la règle et la direction de ce puissant effort économique ? Ainsi se présentent à nous très naturellement les étapes de notre cours. Une sensibilité rhénane est impliquée dans les légendes qui se rattachent à des ruines fameuses, une religiosité rhénane est cristallisée dans ces cathédrales, une volonté rhénane suscite ces centres industriels organisés. C'est autour de ces trois groupes de monuments que nous entendons explorer l'âme rhénane et de notre mieux saisir le Génie qui sommeille au bord du fleuve. »

On ne saurait mieux présenter que Barrès l'a fait lui-même en ces quelques lignes, le plan de son ouvrage. « Esprit, cœur, volonté, dit-il encore, voilà les trois chapitres de notre cours ».

Dans le premier, il s'efforce de démontrer que le Rhin, « pays des légendes et des beaux paysages profonds comme des musiques », a été envahi par les Allemands du Nord, qui ont non seulement restauré à leur manière ses ruines pittoresques, mais dénaturé ses mythes : ceux-ci ont un caractère original et témoignent d'un cœur plus humain, d'une imagination moins sombre que les légendes proprement germaniques, nées dans les froides plaines septentrionales et sur les bords de la Baltique. Cependant ces légendes sont venues, dans une époque relativement récente, se mêler et se superposer aux mythes rhénans, d'abord par l'effort de Grimm, auteur de la *Mythologie allemande*, et de ses nombreux disciples, ensuite grâce à Wagner, qui substitue Odin et Freya, Albérich et Fafner au véritable Panthéon rhénan, et installe définitivement les farouches divinités du Walhalla sur les coteaux ensoleillés de Rüdisheim.

Dans le deuxième volet de ce qu'il appelle son triptyque, Barrès expose comment « la charité a été organisée sur le Rhin par le gouvernement impérial français ». Les préfets de Napoléon ont ouvert des hôpitaux, des bureaux de bienfaisance ; ils ont fait venir des sœurs de charité françaises. Même après 1815, leur œuvre se poursuit, car « ils ont laissé de la France derrière eux. Ils ont laissé des bâtiments, et dans ces bâtiments un personnel et des

modèles : mieux que des institutions, un esprit exemplaire ». A Mayence subsiste un séminaire français, à Aix-la-Chapelle une institution de jeunes filles, à Cologne, à Trèves, s'organisent des congrégations de dames charitables. La bureaucratie prussienne faisait obstacle à ce mouvement, mais en 1848, la nouvelle constitution accordant aux catholiques la liberté d'enseignement et d'association, les œuvres charitables françaises se multiplient. On voit arriver, à côté des sœurs de Saint-Charles, premières initiatrices de cette activité, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et même des congrégations enseignantes comme les Frères de la Doctrine chrétienne.

Après 1870, le lien est rompu entre les œuvres françaises et rhénanes. Ces dernières sont dominées par une vaste « Association générale de la Charité allemande », dont le centre est à Fribourg-en-Brisgau, et qui opère avec la méthode rigoureuse, mais sans âme, de l'administration prussienne. Elle fonde des écoles de charité, elle a ses congrès annuels, ses revues, ses brochures de propagande, ses savants, ses écrivains. Avec un tel système, écrit Barrès, « les foyers de charité sont éteints ; l'organisation charitable est devenue un mécanisme savant de chauffage central réglé par des professeurs et des statisticiens... Cet appareil bureaucratique et scientifique de pitié dessèche ce qu'il dessert. »

Enfin, dans un troisième chapitre qu'il intitule « les directions françaises dans la vie sociale du Rhin », Barrès oppose une fois de plus les méthodes françaises et prussiennes. Il rappelle qu'en 1792 les Français arrivèrent sur le Rhin en libérateurs ; qu'en supprimant les corporations et toutes les entraves qui gênaient alors le commerce et l'industrie, ils permirent « aux ancêtres des grands financiers, industriels et commerçants rhénans de devenir indépendants et de fonder leur propre maison » ; que Napoléon et ses fonctionnaires organisèrent des expositions industrielles, encouragèrent les inventions à l'aide de concours et de primes, créèrent des conseils de prud'hommes et des Chambres de commerce ; qu'ils favorisèrent la formation d'une classe dirigeante, en s'appuyant sur ce qu'on appelait les « notables ».

Ces « personnalités distinguées », d'où sortiront les « bonnes familles », devaient être la lumière autour de laquelle « se groupent le travail et la vie du pays ». Or la Prusse, lorsqu'elle eut annexé la Rhénanie, ne les favorisa point ; Barrès affirme même que sa bureaucratie brisa la nouvelle classe en formation, en suscitant des difficultés aux entreprises neuves, en interdisant la création de sociétés minières et de sociétés de contre-assurance, en n'accordant aucune représentation au commerce et à l'industrie dans les assemblées provinciales, bref, en contre-carrant de toutes les manières les efforts de la classe moyenne.

En résumé, Barrès accuse la Prusse, ou l'Allemagne (il désigne tantôt l'une, tantôt l'autre) : 1° d'avoir adultéré le folk-lore rhénan ; 2° d'avoir, en quelque sorte, commercialisé la charité ; 3° d'avoir détruit « le bel ensemble social cohérent qui régnait en 1815 en Rhénanie ».

Il importe de distinguer, dans sa thèse, entre ces accusations d'une part, et de l'autre l'historique des interventions françaises, et la description de ce qu'il y a d'autochtone dans le génie du Rhin. La seconde partie paraît de beaucoup la plus solide. L'auteur de la *Colline inspirée* fut toujours grand amateur de folk-lore et interprétateur de mythes. Il ne se défend pas, à l'égard du fleuve légendaire, d'un faible de poète, voire de romantique : « Un tel amour, dit-il, que je ne peux voir, où que ce soit, dans la page la plus morne du livre le plus insipide, le nom du fleuve brillant et mystérieux, sans en recevoir une espèce de commotion, un prodigieux éveil d'intérêt, une curiosité de tout l'être. »

Il a suivi sur le Rhin les traces de Hugo, et il consacre de belles pages au grand Français rhénan, qui « entra de plain-pied dans l'intelligence des personnages historiques chers à ces régions », et qui, lui-même, « lorsqu'il cède au plaisir de se peindre, se peint en chevalier du Rhin », sous les traits d'Eviradnus. De même, lorsqu'il retrace les activités françaises au début du dix-neuvième siècle, soit les progrès des œuvres charitables, soit les bienfaits des libertés révolutionnaires et les initiatives des préfets de Napoléon, il ravive des souvenirs précis, dont la con-

naissance sera utile à tout le monde : aux Français qui occupent la Rhénanie, et qui aimeront à savoir ce qu'ont fait leurs prédécesseurs ; aux Rhénans, qui ne doivent pas ignorer cette partie de leur histoire, et que l'on a peut-être accoutumés à la négliger.

Par contre, lorsque Barrès oppose à ces influences françaises les méfaits de l'« hégémonie prussienne », « l'envahissement du germanisme de Berlin », et les prétentions des « pangermanistes », le Français le moins germanophile, s'il est doué de quelque réflexion, hésitera parfois à le suivre. Ces critiques à l'égard des choses et des gens d'outre-Rhin peuvent être souvent justifiées ; mais elles semblent gâtées par la confusion initiale entre ces trois termes parfaitement distincts : germanisme, pangermanisme et prussianisme.

Ce n'est point que Barrès ne sache les différencier, quand il lui plaît [1] : mais ici, se souvenant peut-être qu'il parle à des Alsaciens (qui eurent jadis de bonnes raisons pour les confondre), il paraît oublier que les gens dont il parle sont des Allemands, et que si ces Rhénans ne sont pas tous pangermanistes, ni même prussophiles, il n'en est guère qui ne se sentent attachés à l'Allemagne. N'est-ce pas un jeu dangereux que de condamner tout ce qui a pu leur venir de ce pays, dont ils sont, malgré tout, partie intégrante ? Lorsqu'il compare les mythes rhénans aux mythes saxons, Barrès oppose le Rhin à l'Allemagne. Ne serait-il pas plus juste de présenter ces deux cycles de légendes comme deux aspects différents de l'imagination germanique ? Ils ont ce trait commun d'être exprimés dans la même langue ; et ce détail est d'une suprême importance ; il explique que le Rhin, dans une période récente, ait réussi à s'annexer sans peine la légende wagnérienne. S'il est vrai que Grimm ait truqué la mythologie rhénane, que Wagner ait violenté les dieux du Rhin, ces dieux n'en sont pas moins apparentés aux dieux du Walhalla, du fait qu'ils parlent le même langage ; et c'est pour cette raison que les légendes rhénanes sont infiniment plus populaires à Hanovre ou à Kœnigsberg qu'elles ne le

[1] Cf. Discours du 29 août 1919 : « Les Rhénans sont Allemands, ils veulent le demeurer. »

sont à Marseille, voire à Paris, où Victor Hugo lui-même n'est jamais parvenu à les acclimater.

La communauté de langue fait que le Rhin, au point de vue littéraire aussi bien que légendaire, appartient à l'Allemagne ; et l'on n'aboutira qu'à renforcer ce lien, chaque fois qu'on prétendra le relâcher. Barrès dit de Gœthe avec raison que « ce Rhénan représente le meilleur effet que la civilisation française peut exercer dans ces régions ». Mais ce Rhénan, quelles que fussent sa sympathie pour la France, et ses affinités pour la culture gréco-latine, ne songea qu'un instant, à Strasbourg, à se servir de la langue française ; il ne put résister, en définitive, à l'attrait du langage maternel ; et que d'éléments germaniques n'a-t-il pas absorbés en optant de cette façon ! De même tous les Rhénans que le plus vif attrait a portés vers la France ont fini par se retourner vers l'Allemagne. Heine lui-même, après des années de séjour à Paris et de copieuses railleries à l'adresse de son pays, ne put s'empêcher de lui faire des déclarations d'amour.

C'est donc s'engager sur le plus délicat des terrains, que de vouloir arracher le « Génie du Rhin » au germanisme. Quant au « prussianisme », Barrès veut le combattre d'une façon plus catégorique encore. Il s'efforce de prouver que l'esprit prussien, les méthodes prussiennes sont en opposition avec le caractère rhénan. Il met en lumière ce contraste à propos des œuvres charitables et des transformations sociales qui ont suivi la Révolution française en Rhénanie. En admettant le bien-fondé de ses remarques, on devra toujours se demander si elles n'ont pas un caractère par trop rétrospectif, et s'il est permis de porter un jugement sur une influence aussi complexe que celle de la Prusse, lorsqu'on n'en considère qu'un ou deux éléments.

Est-il certain que l'influence prussienne ait étouffé, comme il l'affirme, cette classe moyenne, cette catégorie de « notables » sur laquelle Napoléon voulait s'appuyer ? Quoiqu'il en soit, l'évolution économique agit actuellement dans le même sens que cette influence prussienne ; dans tous les pays du monde la bourgeoisie moyenne se voit assaillie et comprimée : prise entre les syndicats ouvriers et les trusts des magnats de l'industrie, elle n'est point

de taille à lutter contre les deux grandes forces de l'heure présente, qui tendent à la déchirer et à l'attirer dans leur orbite. Si certains pays, comme la France, sont un peu moins avancés que d'autres dans cette évolution, ils n'échapperont point pour cela à la loi commune ; et ce retard ne comporte pas que des avantages ; dans la concurrence commerciale, les nations, comme les Etats-Unis et l'Allemagne, qui ont atteint au maximum de concentration des entreprises, ont en main un atout de premier ordre.

D'ailleurs, puisque Barrès reconnaît la primauté des intérêts matériels, peut-il oublier que c'est sous l'administration prussienne que la Rhénanie a vu s'accomplir le prodigieux développement de son industrie ? Puisqu'il sait évoquer avec tant d'à-propos les souvenirs historiques, il se souvient certainement qu'avant d'être annexée à la Prusse la Rhénanie ne formait pas un tout politique, qu'elle était divisée entre divers électorats, villes libres et Etats d'outre-Rhin ; qu'enfin c'est en tant que province prussienne qu'elle participa à l'unité allemande reconstituée.

Pour l'adversaire, voire le spectateur désintéressé, ces faits ne constituent pas des arguments en faveur de la Prusse ; mais ils en constituent peut-être aux yeux des Rhénans, et cela n'est point négligeable. Toute la thèse de Barrès est bâtie en vue d'une politique rhénane, c'est-à-dire d'une action de la France sur les populations du Rhin; la première précaution de cette politique ne doit-elle pas être de tenir compte des sentiments de ces populations ? ce qui signifie : 1° connaître ces sentiments, tels qu'ils sont aujourd'hui ; 2° prévoir les réactions que telle ou telle attitude française pourra produire sur eux ?

Aux Français qui s'écrient : « Nous savons parfaitement quelles racines profondes la Prusse a jetées en terre rhénane, mais nous voulons leur opposer une force contraire ; la France est dans son rôle, en arborant son idéal en face de celui de ses adversaires ; en déployant son esprit, ses qualités, ses méthodes dans une région mitoyenne qu'elle a occupée jadis, et qu'elle occupe à nouveau pour quinze ans » ; à ceux-là, il faut répondre :

La question qui se pose, du point de vue même de l'intérêt français, n'est pas tant de savoir ce que la France doit faire, que ce qu'elle peut faire réellement. Il est beau de jouer ce que l'on croit être son rôle, à condition que le résultat obtenu ne soit pas exactement contraire à celui qu'on vise.

Nous voici parvenus au point dominateur, d'où nous pouvons embrasser toute cette question de la politique rhénane de la France, non seulement telle qu'elle est comprise par Barrès, mais telle que la conçoivent de très nombreux Français qui le suivent plus ou moins consciemment ; non seulement cette politique « spirituelle » dont il a exposé les bases dans le *Génie du Rhin*, mais aussi bien la politique qu'il appelle d'autonomie anti-prussienne, et même la politique économique à laquelle il invite les Chambres de commerce, les syndicats ouvriers et patronaux français à collaborer.

Cette politique sera-t-elle anti-allemande, anti-prussienne ou simplement pratique et conciliatrice ? Nous avons vu que Barrès semblait hésiter entre les deux premiers points de vue : sur le terrain de la politique pure, de l'action sociale ou religieuse, il tourne décidément sa pointe contre la Prusse, tandis qu'en matière de folk-lore et de littérature il fait front au germanisme tout entier. Nous avons signalé le péril de cette tactique, qui consiste à montrer aux Rhénans en quoi ils diffèrent des autres Allemands : car c'est leur rappeler qu'ils sont Allemands tout de même. Sommes-nous sur un terrain plus solide, si nous cherchons à stimuler leur haine de la Prusse ?

Beaucoup de Français s'imaginent — et Barrès paraît être de ceux-là — que ce sentiment est universel et profondément ancré chez les Rhénans. Il est permis d'avoir une autre opinion. Dans tous les cas, l'intérêt français, à l'heure présente, n'est pas de combattre la Prusse plus que tel autre Etat allemand. Dans le grand différend qui subsiste entre la France et son ennemi d'hier — la question des réparations — ce n'est pas à la Prusse que la France a affaire, mais à toute l'Allemagne. La Prusse d'aujourd'hui est plus démocratique que la Bavière ; c'est elle qui a fait échouer le coup d'Etat de Kapp, et qui maintient,

tant bien que mal, le régime républicain en face des monarchistes bavarois.

On n'aperçoit pas quels avantages la France pourrait tirer d'une séparation de la Prusse et de la Rhénanie. C'est là une question d'ordre intérieur qui n'affecte en rien la politique allemande, laquelle est dirigée de Berlin ; de même il serait sans intérêt pour la France que le Bade, le Wurtemberg ou la Saxe s'annexent à la Prusse, au lieu de demeurer dans leur situation présente. Attacher une importance à ces questions, c'est se laisser diriger par des faits historiques qui ne sont plus. Les temps sont révolus, où les Etats allemands conservaient une quasi-indépendance à l'intérieur de l'Empire. Leur autonomie n'est plus que celle de simples régions dans un Etat décentralisé — et qui tend, d'ailleurs, à la centralisation.

Toute politique rhénane qui négligerait ces faits élémentaires serait une politique d'aventures ; de même que toute action qui, sur le terrain intellectuel, laisserait voir une pointe contre les idées d'outre-Rhin, serait ressentie par les Rhénans comme une tentative de « dénationalisation », comme un effort pour les éloigner de la patrie allemande à laquelle ils ont conscience d'appartenir.

Pouvez-vous, dira-t-on, éviter de combattre ouvertement cette idée qui est à la base du pangermanisme, ce culte de la force brutale qui a gonflé et corrompu l'Allemagne impériale, et qui conserve tant de prestige aux yeux des Allemands républicains ?

Il existe un moyen bien simple de leur « faire renier leur pangermanisme » ; Barrès lui-même nous l'indique : « Pour refouler, dit-il, du sol rhénan la pensée prussienne, nous ne voulons que mieux penser que les Prussiens [1] ». Et il suggère, dans certains passages de son livre et de ses discours, une méthode d'action intellectuelle qui serait, selon ses propres paroles, « pleine de réconciliation ». Aujourd'hui encore, écrit-il dans sa préface du *Génie du*

[1] Ici, au lieu de « prussienne et de Prussien », nous dirions plutôt « pangermanistes ». On trouvera peut-être puériles ces querelles de mots : mais c'est en employant les mots improprement que l'on arrive à confondre les idées. La Prusse a pu être le grand artisan du pangermanisme : aujourd'hui, c'est en Bavière que celui-ci a sa citadelle, et pour quiconque a parcouru l'Allemagne, avant comme après la guerre, il n'est pas possible de prétendre que l'esprit pangermaniste soit plus accentué en Prusse que dans n'importe quelle autre région.

Rhin, de jeunes esprits ardents, généreux et réceptifs, gagneraient à venir respirer par-dessus les frontières de race. Aujourd'hui nous recherchons la solution d'un certain nombre de problèmes de culture qui se posent dans le monde. Il y aura un travail réciproque. Nous donnons une pensée disciplinée, des manières de sentir et de penser harmonieuses, et en même temps nous souffrons de l'excessif équilibre de l'âme française. Nous cherchons de la désharmonie, des problèmes, un sol raboteux, des contrastes. Je vois cela chez les jeunes gens et je les comprends. Nos pères nous ont légué de la méthode, des directions, du sang-froid, de la mesure, de l'esprit géométrique; vous trouvez qu'il manque à cet héritage français moyen le sens des difficultés, la variété, l'adaptation aux mille incidents de la vie journalière. Eh bien ! venez en Rhénanie, comme sur la pointe extrême des pays latins; observez cette Allemagne dans la lumière du Rhin et de la gloire française, vous y étudierez une formidable fermentation de gens inquiets, tourmentés. Vous connaîtrez le profond plaisir dont rêvait Novalis quand il disait : « Il faut que le chaos luise à travers le voile régulier de l'ordre. »

Cette belle page contient tout un programme de pénétration réciproque des cultures française et allemande, pénétration dont la Rhénanie pourrait devenir le lieu, et que les doubles affinités des Rhénans pourraient favoriser. Ce contact établi jadis par de grands écrivains rhénans, tels Gœthe, Heine, et, du côté français, par un Victor Hugo, pourquoi ne serait-il pas repris par Français et Allemands se rencontrant sur les bords du Rhin ? Pourquoi le génie français ne se présenterait-il pas dans ces régions sans la prétention de dominer, ou d'exclure quoi que ce soit, avec la seule ambition de se faire connaître, et le désir de connaître les autres ? C'est dans ce sens que de belles manifestations ont été déjà organisées en Rhénanie, telles que, l'an passé, le cycle wagnérien de Wiesbaden, et, l'été dernier, l'exposition de peinture française. Il est à souhaiter qu'elles se renouvellent, et qu'elles se complètent par un rapprochement des jeunes Français et Allemands dans les mêmes écoles, ainsi que par un contact des intellectuels des deux pays.

Certes, lorsque Barrès affirme qu'il existe en France, dans la région de l'Est, une conception qui n'est que dans les esprits, qui flotte entre ciel et terre et qui nous a toujours disposés à sentir une très grande parenté entre des villes qui, politiquement, sont séparées les unes des autres — Nancy, Metz, Luxembourg, Strasbourg, Trêves ; — lorsqu'il déclare trouver « dans cette vieille Lotharingie son parfait climat moral », on ne peut s'empêcher d'observer que ce point de vue a quelque chose de personnel : l'antique royaume d'Austrasie, débaptisé par Lothaire, ne correspond plus depuis des siècles à aucune réalité, et l'on pourrait tout au plus parler d'une même atmosphère poétique, enveloppant les régions qu'il couvrait. Mais l'idée de rapprocher certaines provinces frontières de la France et de l'Allemagne dans un but de compréhension réciproque pourrait devenir des plus fécondes : les deux nations pourraient avoir deux lieux d'échanges intellectuels, l'un en terre française, l'Alsace, l'autre en terre allemande, la Rhénanie, où des hommes participant des deux cultures leur serviraient d'intermédiaires et de messagers. La Rhénanie, initiée à ce rôle par quinze ans d'occupation française, serait apte à le soutenir après ce laps de temps ; et tant que l'occupation se prolongera, l'esprit de justice, la bonne volonté des administrateurs, la bonne humeur et l'humanité des soldats français ne risqueraient pas d'être incompris et suspectés.

En vérité, les deux méthodes avec lesquelles la France peut aborder le Génie du Rhin comportent presque les mêmes procédés, les mêmes moyens d'action ; elles ne diffèrent que par une nuance. Mais c'est probablement de cette nuance que dépend tout l'avenir des rapports franco-allemands.

RENÉ LAURET.

LES LÉGIONS

En présentant, aux lecteurs de la Revue de Genève, *le poète tchèque Otakar Brezina, de son vrai nom Vaclav Jebavy, il nous paraît nécessaire de faire précéder la traduction d'une de ses œuvres d'une courte note qui permette de se faire une idée du poète et du peuple qu'il représente. Otakar Brezina est si différent de tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici dans les littératures, que l'entreprise de le faire connaître au grand public peut sembler téméraire. Même dans son pays Brezina occupe une place tout à fait à part et ne se rattache à aucune école littéraire, à aucun groupe de poètes.*

Cette solitude spirituelle s'explique, si l'on considère que Brezina est actuellement le représentant le plus autorisé de la poésie mystique. Il a su créer une mystique conforme à notre mentalité moderne. Si son système se rattache indirectement à la théorie néo-platonicienne et aux doctrines secrètes du christianisme, il s'inspire d'autre part de toutes les données de la science exacte et ne renie nullement nos théories les plus récentes sur l'évolution des espèces et sur la cosmogonie. Avec toutes ces données diverses Otakar Brezina

s'est construit une philosophie d'une réelle grandeur. Son idée peut se résumer dans la foi en une évolution sans fin, à laquelle participent non seulement les êtres humains, les animaux et les plantes, mais aussi la nature inanimée, les fleuves et les montagnes. Toutes ces forces gravitent autour de la volonté divine, principe fondamental et créateur.

Les attaches du poète avec la terre et le milieu rustique dans lequel il vit ont empêché que cette philosophie ne versât dans le pessimisme ascétique qui est de mode chez certains écrivains mystiques. Il en a été préservé par sa foi saine et inébranlable en un avenir meilleur, par sa ferme conviction que toute évolution conduit à une forme supérieure de l'humanité. C'est cette foi qui lui permet de regarder les misères de cette vie, auxquelles s'ajoutent toutes les misères des générations passées, sans désespoir, avec, au contraire, le respect dû aux douleurs fécondes de la gestation.

Cette philosophie mystique et robuste à la fois s'explique par les origines du poète. Il naquit en 1868 à Potchatky, petit village au sud-est de la Bohême. Cette contrée a toujours donné à la nation tchécoslovaque ses grands prophètes. C'est dans le sud-est de la Bohême que le mouvement hussite prit jadis sa forme la plus pure dans les communautés taboristes. C'est dans la même région que naquit, au XVe siècle, Chelcitzky, le grand prophète tchèque qui formula avec une netteté et un sentiment moderne surprenants les idées exposées plus tard par Tolstoï. Brezina, fils fidèle de sa terre natale qu'il n'a jamais quittée, a trouvé dans les traditions paysannes les éléments essentiels de sa philosophie poétique.

Nous savons peu de choses de son enfance. Il fit ses études au lycée de Teltchc, passa son baccalauréat ès sciences en 1887 et devint, après avoir été instituteur stagiaire dans plusieurs villages de la région, instituteur à Nova Riche, où il enseigne encore aujourd'hui. Bien que la proclamation de l'indépendance nationale ait permis à tous les talents de recevoir une situation digne de leurs mérites, Brezina s'est toujours refusé à quitter son village, perdu au milieu des grandes forêts moraves.

L'œuvre de Brezina est considérable. Après avoir débuté dans plusieurs revues littéraires, il publia en 1896 son premier recueil de vers Les lointains secrets. *L'année suivante*

parut L'aurore à l'occident. *Ensuite, il donna* Les vents du Pôle, Les constructeurs du temple, Les mains.

Si dans ses premiers livres sa poésie conserve encore quelques caractères concrets, elle devient, au fur et à mesure de son évolution, de plus en plus immatérielle et métaphysique.

Pour traduire sa pensée, Brezina s'est choisi une forme poétique très personnelle. Ses poèmes, écrits en vers libres d'un rythme extrêmement puissant et d'une sonorité particulière, parfois enivrante, exercent un charme indicible. Leur traduction n'en est que plus difficile, quasi impossible. C'est pourquoi nous présentons ici une des œuvres en prose de l'écrivain. Elle premettra de se former une idée de la philosophie et de la manière poétique d'Otakar Brezina. Peut-être contribuera-t-elle à mieux faire comprendre le monde slave, qui constitue malgré tout le plus important réservoir d'énergies de l'Europe de demain.

Jan STAVNIK.

* * *

Il n'existe pas de solitude dans le monde des âmes. Nous sommes entourés constamment. Des légions de frères invisibles murmurent nos pensées ; nous sentons leur souffle comme un vertige aux lieux mêmes où personne n'a encore posé le pied ; ils répondent à nos doutes et enflamment notre visage. Chaque parole, chaque frisson de joie et de douleur est l'incantation magique d'une musique qui commence. Chaque seconde de notre lumière est un reflet de jours sans nombre. Afin que nos yeux puissent s'ouvrir à la beauté des choses, au rayonnement du soleil, des nuits et des lèvres, des milliers d'yeux ont dû se fermer pour toujours.

Les fleuves, les rochers, les mers, les abîmes, les animaux, les fleurs et les étoiles nous racontent des frères sans nombre qui ont passé avant nous, et nous ont préparé le chemin. Les métaux, les eaux, les feux et les forces reposaient dans leurs mains fiévreuses et frissonnant sans cesse au vent d'une vie mystérieuse ; dans leurs mains, de siècle en siècle plus sensibles et qui s'attachaient de façon de plus en

plus délicate aux choses, comme si elles voulaient en éprouver le rythme éternel ; dans leurs mains qui semaient la douleur telle une semence magique, enchantée, qui ne diminue pas dans la pume dans leurs mains qui, plongée dans le sang des frères tressaillaient de voluptés incandescentes et de lassitude ; dans leurs mains condamnées à rejeter tout ce qu'elles avaient tenu et à se tendre avidement vers l'insaisissable ; et harassées, toutes, sans trève, pendant des siècles entiers, par un travail collectif dans les mêmes carrières, jusqu'à la dernière raideur de l'agonie : et même alors elles semblaient chercher et défaire les réseaux fins et tranchants du filet mortel qui les entaille jusqu'au sang et les retient dans ses mailles.

Nos mains ont reçu leur héritage, le rythme de sa flamme, les vibrations de son espoir. Dans les lignes de nos mains on peut lire maintenant l'histoire future de la terre. Car l'histoire n'est que l'union intime de millions d'êtres pour une œuvre mystérieuse ; les mille relations dont la réalité ne donne qu'un reflet atténué ; les innombrables abattements et redressements des êtres ; les connaissances de l'âme et du corps, le clair rayonnement de millions de regards qui se fixent dans chaque siècle sur les secrets de la terre et dont chacun — le regard du savant, celui du mendiant au seuil du temple, — voit un aspect différent des horreurs et de la beauté du monde. Dans les rencontres de la haine et de l'amour, du désir sublime et du mal, la vie appelle son heure, comme un veilleur de nuit, dans l'éternité sur laquelle donne la porte ouverte des naissances et des morts, et dont le courant d'air sans cesse la recrée.

Là, dans les profondeurs de la vie intérieure, on perd et on gagne. Là, se trouvent des champs de bataille qui ne sont inscrits sur aucune carte et dont pourtant dépend le destin. Chaque seconde est un signal de victoire ou de défaite quelque part sur la terre, de même que chaque souffle est accompagné quelque part du premier ou du dernier cri de la vie. Toutes les âmes sont en rapports secrets. Il n'y a pas de paroles murmurées : chacune d'elles retentit par toutes les fenêtres dans toutes les maisons, comme un coup de cloche qui annonce l'incendie. Les pensées laissent derrière

elles les traces brûlées de leur vol, visibles sur tout l'hémisphère. L'état de l'humanité actuelle est totalement différent de ce qu'avouent les bouches, notent les livres ; les heures des âmes marchent bien plus vite que les heures de la réalité ; les ondes éthérées des miroirs spirituels reflètent déjà d'autres siècles plus purs que le nôtre...

Les chroniques des rois, les nouvelles de territoires conquis, d'oppression linguistique, d'invasions, de villes incendiées, de joies cruelles dont le silence de la mort et le désespoir des foules ont été l'écho, et tout le reste de notre histoire, ne sont que des ombres de mouvements secrets et cachés, projetées sur un mur. Le passé est infiniment plus riche que nous ne pouvons nous en douter, et ses nuages sont plus lourds et plus fatals, son soleil est plus ardent et plus fécond. La nation est la communauté des vivants, des morts et de ceux qui ne sont pas encore nés ; dans ses profondeurs gît l'héritage des sourires séculaires, des baisers, des ferveurs, des héroïsmes ignorés, des mains jointes, legs de damnation et de sang. Sur la terre empourprée de luttes séculaires s'approchent les figures lumineuses des saints déraisonnables qui viennent de cycles écoulés, des saints déraisonnables qui, même à travers la fumée des villes brûlées, ont su entrevoir une autre terre plus glorieuse, et prêcher, pour la conquérir, une croisade de l'amour. Leurs volontés touchent magiquement la nôtre, car les volontés sont en contact ininterrompu de cycle en cycle, elles agissent dans le présent en largeur et dans le temps en profondeur. Comme le langage se transmet de générations en génération, ainsi se transmet également la moisson de la douceur et de la vérité. de l'ardeur, de l'extase, de l'amertume et de l'obscurité qui accompagnent les paroles. A l'arrière-plan ténébreux de toutes nos pensées, se reflètent pendant les siècles l'image changeante de la terre, l'avènement de l'homme et sa lutte avec elle, l'histoire de notre race, les pas de légions de frères qui marchent au cours des âges en chantant leurs espoirs dans l'éternité, les tours des cités futures inondées de lumière, les mondes immaculés qui émergent des nébuleuses.

Et comme des milliers d'êtres nous entourent au premier réveil de notre vie spirituelle, ainsi parmi l'éclat sublime, dans les déserts de nos rêves dont emerge le souhait des

siècles futurs et des régions enchantées, nous nous exaltons par la gloire de la vie qui, juste comme le soleil, se déverserait en une seule onde lumineuse sur les foules innombrables. Libérez-les tous ! Afin que des milliers de frères puissent voir ce qu'un seul, plus favorisé, a entrevu de l'éternité ; afin que des milliers puissent pardonner ce qu'un seul a su pardonner dans l'ivresse de la grâce ; afin qu'ils puissent aimer comme les plus forts et ne haïr que ce que haïssaient les plus saints parmi nous ; afin que des milliers puissent s'emparer des choses et les maîtriser comme les plus victorieux, et les partager entre leurs frères avec la libéralité royale de ceux qui ont connu la prodigalité douce et généreuse de l'amour ; afin que le Jour vienne, et que là où maintenant nous savons vaincre par la pensée, nous le puissions par le corps : belle idée transformée en beau mouvement, étreinte de songe en étreinte des bras, villes de brouillard et de lumière en villes de marbre et d'or, sourire fugitif du soleil en éclat de lumière unique. Ainsi, la vie sera composée de joies qui, pour les faibles que nous sommes, sont encore des douleurs, et de douleurs qui, pour nous qui sommes imparfaits, sont encore des joies. Car une vie supérieure entraîne également une appréciation plus élevée des choses. Et la vie la plus haute est celle où la joie est répandue comme la lumière parmi des milliers de frères, et où la douleur de milliers d'âmes fraternelles est reprise par une seule âme forte qui saura la transformer en bénédiction. Qui trouvera les paroles pour écrire l'histoire d'une telle vie ? Mais n'est-ce pas le but de l'histoire d'arriver à une époque où il ne sera ni possible ni utile d'écrire l'histoire ?

Pour le croyant, toutes les destinées innombrables ont entre elles des rapports secrets. Nous ne les comprenons pas, ainsi que nous ne comprenons pas la Justice sublime. Nous ne les comprenons pas parce que la partie de l'histoire qui se déroule dans le temps et dans l'espace est infiniment petite, rieux et imprévus pour que des yeux puissent les voir et l'espace. Et il y a même quelquefois des événements trop glorieux et imprévus pour que des yeux puissent les voir et de les conserver pour l'avenir. Enfin, l'histoire des quelques milliers d'années déjà écoulées ne nous permet aucunement d'en déduire la loi qui règle la vie de notre planète qui est faite

pour durer des cycles immenses. Mais déjà, dans ce que nous voyons et devinons, ces sanglantes tempêtes et ces incendies, ces souffrances silencieuses des foules et la fièvre des yeux prophétiques, nous reconnaissons les attouchements ardents de l'Eternel, les fers chauffés à blanc qui s'approchent des blessures empoisonnées, le remède des sèves mystérieuses qui mûrissent sous les astres des nuits sacrées. De grandes paroles pleines d'amour ont plané déjà bien des fois au-dessus de nos têtes et ont laissé le silence de la tristesse et celui de la confiance dans les âmes de ceux qui ont su les entendre; le silence de la tristesse parce qu'ils voyaient combien nous sommes encore loin de la vie pure et forte, et quels incendies, quelles douleurs, quelles tempêtes nous attendent encore ; le silence de l'espoir parce qu'ils savaient que la victoire a toujours été à ceux qui ont compris la Volonté Sublime d'après laquelle même les rameaux desséchés refleurissent dans les mains sacrées comme des lys. Les regards de ceux qui aiment parlent un langage magique qui domine les événements et les âmes.

Otakar BREZINA.

(Traduction de Jan Stavnik.)

L'AMI DES JEUNES FILLES

A MARCEL PROVENCE.

I

Il y a des gens qui naissent collectionneurs ; la vie n'a de sens à leurs yeux que si elle leur permet d'acquérir le plus souvent possible les variantes d'un même objet. Le collectionneur est un être très spécial ; c'est en quelque sorte le démocrate de la curiosité ; ce qu'il lui faut, c'est le nombre. Jamais on n'a vu un amateur pourchasser pendant toute son existence un objet rare et magnifique et consacrer à l'acquérir une partie de sa fortune ; l'essentiel, pour lui, consiste à encombrer sa demeure de toutes les répliques possibles de cette pièce incomparable,

Dick Le Houelleur, lui aussi, était né collectionneur. Mais il ne recherchait ni les fauteuils Louis XV, ni les *inrôs*, ni les tableaux de Picasso, ni les timbres-poste, ni les tuiles du temps des Ming, ni les bahuts Renaissance, ni les murex, ni les papillons, ni les photographies d'actrices, ni les autographes d'empoisonneurs célèbres, rien, en un mot, de ce qui affole, inquiète et désorbite l'âme troublée de ces pauvres guetteurs d'absolu. Sa collection était plus subtile, plus délicate et plus secrète que

celle de ces Messieurs : il collectionnait les amitiés de jeunes filles.

C'était son but, sa vocation en ce monde. Il s'y livrait depuis son baccalauréat et ne se sentait aucune autre disposition. Nulle carrière ne l'avait requis, nul amour, immobilisé. Il s'était toujours conservé libre pour accueillir sans fin toutes les amitiés que Dieu lui enverrait. Il ne cherchait pas à s'expliquer son étrange passion, il la ressentait, et voilà tout !

Il n'était heureux qu'auprès des jeunes filles ; d'elles, tout l'intéressait, leur grâce physique, leurs confidences, leurs caprices, leurs moqueries, leurs espoirs sans limites, leurs perfidies, leurs amours indécises, leurs premiers troubles, leurs premiers jugements, et même ce qu'elles ont encore de diffus et d'indéterminé.

De temps en temps, cependant, un drame, d'ailleurs prévu, bouleversait l'existence de Dick Le Houelleur : le mariage d'une de ses amies. Il n'approuvait pas toujours son choix conjugal ; certains fiancés lui semblaient d'irrémédiables mufles, destinés à faire le malheur de leur épouse ; d'autres fois, il se demandait si l'élu serait capable d'apprécier, d'aimer, de comprendre autant que lui l'âme incomparable qu'il lui abandonnait. Et puis, il ne retrouvait plus auprès de la jeune femme l'atmosphère précieuse qui entourait l'adolescente ; le mari était toujours à rôder dans l'ombre, jaloux ou soupçonneux, ou dédaigneux et bienveillant, ou déplorablement narquois ; il y avait aussi les enfants, les relations nouvelles. Bref, Dick Le Houelleur perdait une des pièces de sa collection. Deux ou trois seulement lui demeuraient fidèles qui, d'ailleurs, conservaient en elles ce demi-mystère charmant qui entoure la jeune fille ; celles-là n'avaient pas cru nécessaire, pour avoir fait une gracieuse visite au maire et au curé de leur arrondissement, de se déguiser en respectables matrones, bardées de maximes de Franklin, ou en fac-similés de gommeuses de café-concert, tournant à tous vents des yeux à l'acétylène et des chapeaux de femmes Sioux !

Mais jamais il n'était venu à Dick Le Houelleur l'idée d'épouser une de ses amies. Le célibat était une des conditions essentielles de son sacerdoce ; hors du célibat,

point de salut pour lui ! Ce n'était pas que sa mission ne l'eût exposé souvent à des tragédies sentimentales, d'un ordre excessivement pathétique, mais jusqu'ici, rien de fâcheux ne lui était arrivé.

* * *

Dick Le Houelleur habitait Auteuil, qui est devenu aujourd'hui. comme l'on sait, le véritable faubourg Saint-Germain. Toutes ses rues y abritent les plus grands noms de France ; aussi est-il bien difficile, quand on n'est pas millionnaire, d'y trouver un gîte. Je ne sais si Dick Le Houelleur l'était, mais il logeait dans la rue Théophile-Gautier, qui est une des plus recherchées de ce paradis somptuaire ; en tout cas, il ne semblait avoir aucun souci d'argent.

Dick Le Houelleur aimait ses aises ; sa maison était fort bien conditionnée ; chaque chose y était à sa place, l'ascenseur dans sa loge, la concierge dans sa cage. A travers le verre grumeleux de la porte d'entrée, un chardon stylisé hérissait l'exubérance de ses épines de ferronnerie, dont le motif vert-sombre courait sur les murs vert-pâle de l'escalier et semblait disposé à jaillir quelque part du sixième étage en paratonnerre *modern-style*, plus propre à susciter la colère du ciel qu'à l'apaiser.

Mais chez Dick, le génie tourmenté de notre époque décorative n'avait point franchi le seuil ; tout y était ancien, calme, discret. On ne s'asseyait pas dans des fauteuils en forme d'artichauts, on ne prenait point ses repas sur des tables dont les pieds par une délicate allusion, eussent déjà un air de vermicelle.

* * *

Certain matin du mois d'avril — un matin particulièrement parisien, gris, maussade et balayé de neige fondue, — au moment où Dick Le Houelleur se réveillait, son

valet de chambre entra dans sa chambre et lui remit, avec son chocolat fumant, deux enveloppes pneumatiques.

Ce valet de chambre était un ancien séminariste qui avait reçu les ordres mineurs et aurait suivi jusqu'au bout la filière ecclésiastique, si les hasards de la vie et peut-être le démon ne lui avaient révélé un jour les émotions du Pari Mutuel. Sa vocation en avait été brisée; il avait fait depuis bien des métiers, dont tous les bénéfices, comme la Reine Brunehaut, s'étaient pulvérisés derrière quelque cheval. Il était pour Dick un serviteur modèle, car son maître, ayant au nombre de ses amies la fille d'un grand éleveur lui donnait de temps en temps quelque tuyau charitable et précieux.

Dick bâilla, regarda le printemps d'un mauvais œil, — celui-ci le lui rendait bien, — constata qu'il n'avait rien à faire de toute la journée et déchira ses deux enveloppes. Le premier billet contenait ces mots :

Old dear Dick,

Je ne serai pas fâchée de savoir avec qui vous me trompez. Vous êtes l'ami le plus déloyal et le plus lâcheur de toute la chrétienté. Qu'est-ce que c'est que ces manières que vous prenez avec moi ? Il serait peut-être temps de songer à votre éducation, sympathique vieillard. Après quarante ans, les mauvais plis sont pris, et vous n'êtes pas si loin de cette échéance, vous savez ! Vous n'avez pas assez de doigts à vos deux mains pour faire le dénombrement des jours où vous n'êtes pas venu me voir. S'il faut tout vous dire, je trouve cela vil, — vil et facile. D'autant plus que j'ai des tas de choses à vous dire. Ma famille semble fourmiller d'une nuée de secrets ; je ne sais pas ce qu'elle mijote, mais elle ressemble quelque peu à cette mer dont parle Racine, avant la naissance du monstre :

Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.

J'ignore quel iguanodon respectable elle va jeter sur le rivage, mais je meurs de méfiance ! Mon père ne vous a-t-il rien dit ? Venez me prendre à trois heures, tout le monde s'en va, et je veux voir l'Exposition d'art Esquimau. Nous bavarderons en route. A tantôt.

FRANCINE.

L'autre petit bleu était plus bref :

Cher ami,

Nous prendrons le thé tout à l'heure, place Vendôme, Paule Gladieux et moi. Nous comptons sur vous. Et surtout, pas d'excuses !

Votre amie,

MARIE-VALÉRIE.

Méditatif et sourcilleux, Joséphin attendait que son maître eût fini de dépouiller sa correspondance.

— Monsieur, dit-il enfin, n'oubliera pas ce qu'il m'a promis pour dimanche....

— Oui, je sais. Donnez-moi les journaux, Joséphin. Vous êtes si pressé de les lire que vous oubliez de me les remettre.

Joséphin, confus, s'esquiva, Dick Le Houelleur jeta au ciel brouillé un regard triomphant. Ah ! il pouvait bien pleuvoir, grêler, neiger ! Il n'en portait pas moins tout le printemps en lui : un printemps acide et gai, un printemps plus opulent ; Francine Escaille et Marie-Valérie de Cossac.

II

Dick Le Houelleur trouva Francine Escaille déjà prête, et qui faisait, d'un air important, les cent pas dans un vaste salon.

— Ah ! vous voilà, dit-elle. Ce n'est pas trop tôt ! J'ai failli m'ennuyer !

— Et vos parents, Francine ?

— Mon père est en Normandie où il surveille ses bestioles. Maman court les couturiers, comme toujours. Personne ne s'occupe de moi, personne ne se souvient de mon existence. J'aurais la lèpre que je ne serais pas autrement traitée !

Mademoiselle Francine Escaille était une svelte personne, très mince et encore un peu dégingandée, qui avait le nez légèrement retroussé, des cheveux mousseux et des yeux d'une couleur olivâtre, semés de points d'or. Elle

avait je ne sais quoi d'espiègle, de tendre et de spirituel, un mélange de finesse et de candeur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait signe plus tôt, dit enfin Le Houelleur, après avoir enveloppé la jeune fille d'un long regard affectueux et caressant.

— Mon cher, répondit-elle, avec un air de gravité comique, il est au-dessous de ma dignité de courir après vous. Vous devriez le comprendre ! D'ailleurs, tout le monde a remarqué votre absence, le maître d'hôtel, la cuisinière et Papa, lui-même, qui a demandé l'autre soir si par hasard on n'avait point vu dans le *Gaulois* l'avis de votre mort...

— Georges est vraiment bien bon ! grommela Le Houelleur.

Georges Escaille était pour Dick un camarade de jeunesse, bien qu'il fût de quelques années son aîné. Mais s'étant marié tout jeune, il avait déjà cette grande fille de dix-sept ans qui honorait le célibataire de sa moqueuse confiance.

— Alors, dit Le Houelleur, nous allons voir les Esquimaux ?

L'exposition d'art Esquimau était la grande invention de ce printemps-là. On s'y rendait pieusement, les journaux en rendaient compte avec un mélange de respect et de terreur. Quelques grands collectionneurs venaient d'acheter à des prix considérables les plus belles pièces de la collection.

Dick et Francine descendirent la rue de Courcelles, mais, comme la neige fondue recommençait à leur fouetter le visage, ils firent signe à un chauffeur de bien vouloir s'occuper d'eux.

* * *

A la galerie Pope, ils trouvèrent une foule nombreuse et recueillie ; chacun portait sur son visage, dans ses manières, un air d'initié, participant à une cérémonie magique, à un rite supérieur. Un homme à longue barbe et à longs bras aperçut Dick et Mademoiselle Escaille et

courut à eux. C'était un critique célèbre, Sylvain Châteauroux.

— Ah ! cria-t-il, que j'ai d'aise de vous voir ! Vous n'êtes pas encore venus ici ? Quelle chance vous avez de me trouver ; je vais vous montrer les merveilles du lieu !

Il les entraîna devant une vitrine où ils virent une statue creusée dans un cartilage de baleine ; c'était une petite masse blanchâtre, où l'on démêlait malaisément une tête ronde comme une noix de coco, la saillie de deux bras croisés, la forme de deux larges pieds.

— Hein, qu'en dites-vous ? clama Sylvain Châteauroux.

— Bigre ! dit Francine.

— Diable ! fit Dick.

— N'est-ce pas ? Vous êtes du même avis que moi ! Et il y a des gens devant cela qui viendront parler de la Vénus de Milo ! C'est à faire rire un barbiroussa, un helminthe ! Quelle puissante synthèse ! Quelle liberté dans l'interprétation ! Quelle science des volumes ! Mais vous savez, c'est tout à fait une pièce de haute époque. Le baron Matois et Salomon Strasgenfurheimer se la disputent. Comme si le Louvre ne devrait pas l'acheter !

Silvain Châteauroux montra aux visiteurs bien d'autres splendeurs, défenses de morse taillées, arêtes de poisson en formes de peignes, figurines en bois de renne. Mais il en revenait toujours à sa Vénus arctique,

— Quand le Louvre voudra l'avoir, disait-il, vous verrez le prix qu'il sera obligé d'en donner. Ou bien, comme toujours, nos ennemis en profiteront.

— Eh bien, Francine ? demanda Dick quand ils se retrouvèrent sur le trottoir de la rue Laffitte, que pensez-vous de l'art Esquimau ?

— Rien, répondit courageusement Mademoiselle Francine. Depuis que je cours les expositions, je ne sais plus ce qui est beau ou laid, intelligent ou stupide ; je confonds les consciencieux avec les mystificateurs, les savants et les ignorants. Je fais comme tout le monde, j'embrouille tout.

— Ma foi, dit Le Houelleur, c'est une éducation comme une autre.

— Et vous ?

— Moi, je m'intéresserais bien volontiers à l'art Esquimau et j'aimerais même les Esquimaux de montrer dans leur pauvre vie un si touchant désir d'imiter la Nature, si Châteauroux et vingt autres Châteauroux ne voulaient pas me persuader que l'art Esquimau est le premier du monde et que nous n'avons qu'à aller à leur école pour produire des chefs-d'œuvre. Francine, écoutez-moi, mon enfant ; je vais vous dire un secret : les Français ont perdu toute espèce de bon sens. Du moins, ceux que je connais, car les autres, je ne peux pas en parler. Autrefois, cependant, ils formaient le peuple le plus raisonnable du monde. Savez-vous, Francine, ce qui a pu se passer depuis ?

— Je ne m'en doute même pas. Je pense qu'ils ont peur de ne pas paraître assez intelligents s'ils montraient un peu de raison.

* * *

La pluie avait cessé. Ils s'en allèrent à pied dans la direction des Champs Elysées.

— Alors ? demanda Francine, Papa ne vous a parlé de rien ?

— A quel propos ?

— Belle malice, *old boy !* Au sujet de je ne sais quel infant qu'on me destinerait ! Papa me regarde avec attendrissement, Maman me dit vingt fois par jour de me tenir droite, on m'a commandé je ne sais combien de robes et de chapeaux. On chuchote, on se tait quand j'approche, on fait des allusions larmoyantes à l'heure où je quitterai le toit paternel. Ils appellent, je crois, le toit paternel, cette grande baraque anonyme où nous vivons ! Tout ça, c'est louche. Un de ces jours, on va lâcher le poulain qui doit m'éblouir !

— Avez-vous envie de vous marier, Francine ?

Elle regarda de côté Dick Le Houelleur et parut hésiter.

— Ma foi, j'épouserais bien quelqu'un qui me plairait... Mais me marier pour me marier... Ah ! non !

— Et quelqu'un vous plaît-il ?

— Des tas de gens, répondit-elle précipitamment. Tenez, l'ambassadeur de Chine, mon oncle de Charmeries, qui ne sait jamais à qui il s'adresse et qui dit des choses si farces, mon petit cousin Léopold, qui a de si belles cravates...

— Assez! Assez! Francine, vous n'êtes pas sérieuse!

— Si, je suis sérieuse, j'aime les gens qui ont de beaux costumes.

— On n'épouse pas un uniforme!

— Vous connaissez bien mal les jeunes filles! Elles ont bien moins d'amour que d'amour-propre, et comme elles ne savent pas grand'chose des gens, il faut bien qu'elles se contentent de les juger sur l'extérieur. C'est pour elles que l'habit fait le moine.

— Francine, dit Dick, déplorable Francine, vous finiriez par me rendre sceptique!

— Je ne suis pas sceptique, moi, mais j'ai appris à regarder. Et vous, vous êtes un hypocrite, affreux Dick. C'est vous qui m'avez enseigné à y voir clair, à n'être pas dupe des apparences, à être sincère vis-à-vis de soi et des autres. Pourquoi jouez-vous au naïf aujourd'hui?

— Pour changer un peu!

— Ne changez pas! Vous êtes très bien comme cela. Moralement, bien entendu! Car, physiquement, vous n'avez pas assez de cheveux et vous avez tort d'accrocher vos moustaches à vos favoris, comme un archiduc d'Autriche. Mais ce sont des détails, vous allez dire encore que je ne songe qu'à l'extérieur!

— Alors, vous m'aimez un peu, petite Francine?

Le collectionneur reparaissait; il ne pouvait se retenir de montrer sa tendresse, d'en demander à son tour, et de laisser voir sa coquetterie, et de jouer avec ses sentiments, d'ailleurs, sincères. En ce moment, il aimait d'autant plus Francine qu'il avait peur de la perdre. A aucune de ses amies, peut-être, il ne s'était attaché autant qu'à celle-là qu'il connaissait depuis le berceau et à la formation morale de laquelle il avait apporté tant de soins! Et voici que déjà la vie menaçait de la lui prendre! Jamais il ne retrouverait une intimité aussi rare, aussi précieuse,

jamais une autre jeune fille ne serait aussi près de son cœur, jamais...

Francine interrompit sa rêverie.

— Eh bien, Dick, à quoi pensez-vous ?

— A votre mariage !

— C'est ça qui vous rend si lugubre ! Il n'y a pas de quoi. Et puis, ce n'est pas encore fait !

Le Houelleur raccompagna la jeune fille rue de Courcelles, et, comme il avait peur d'être en retard, il héla un nouveau taxi pour courir à la place Vendôme où Mlle de Cossac devait l'attendre.

III

Marie-Valérie de Cossac et Paule Gladieux prenaient déjà leur thé, assises au fond de la petite boutique, dans un coin, sous l'escalier. A peine arrivé et s'excusant, Dick Le Houelleur oubliait déjà Francine, et son mariage peut-être prochain, et le chagrin qu'il en aurait. Les deux personnes qui l'attendaient lui plaisaient tant, à leur tour, qu'il ne songeait qu'à faire la roue devant elles et à leur témoigner, par ses regards, par ses gestes, par ses paroles voilées, combien il les trouvait belles et combien il était prêt, sur un signe d'elles, aux dévouements les plus chevaleresques. Elles ne lui en demandaient d'ailleurs pas tant.

Dick se mettait d'autant plus en frais que si Mademoiselle de Cossac était pour lui une amie presque aussi intime que Francine Escaille, il connaissait à peine par contre Mademoiselle Gladieux et qu'il souhaitait se l'annexer. Il désirait avec passion l'intimité spirituelle, les confidences, l'affection de cette belle personne au visage froid, mais aux grands yeux clairs, perçants et lumineux. Sa manie de collectionneur lui faisait convoiter cette amitié avec autant de passion qu'un Don Juan en porte à une conquête nouvelle. Il avait envie de lui dire : « Vous êtes belle, vous me plaisez. Je voudrais vous le dire et vous le dire souvent. Je ne vous aimerai pas d'amour, car ce n'est pas ma partie. L'amour est un sentiment trop exclusif,

trop exigeant pour l'âme de papillon que Dieu m'a donnée, peut-être par erreur (qui me dit que quelque part une vanesse ou une piéride des choux ne promène pas dans les champs à ma place les tourments d'un cœur sincèrement épris ?) Mais j'aurai pour vous toute la tendresse, toute la compréhension indulgente et fraternelle, toutes les effusions compatibles avec un amour sans amour. Suis-je votre homme ? Si oui, topez-là ! » Mais de si belles paroles ne se prononcent guère dans la vie ; Dick attendait donc paisiblement les circonstances qui lui permettraient d'expliquer tout cela, *grosso modo*, à Mademoiselle Gladieux. Ces circonstances se produiraient, il le savait ; elles s'étaient toujours produites, quand il avait eu besoin d'elles. Elles lui permettraient fatalement d'obtenir l'amitié de cette jeune personne, comme il avait obtenu celles de Francine, de Marie-Valérie, de vingt autres enfin, depuis que sa vocation s'était révélée à son esprit.

Mais, quelle que fût l'importance que prenait Paule Gladieux aux yeux de Dick Le Houelleur, il n'en admirait pas moins Marie-Valérie. Il ne se lassait pas de contempler son visage lisse, rond et velouté, ses joues à reflets d'argent, ses yeux de créole, noirs et pleins de choses, sa bouche parfaite et renflée, les lourdes coques de ses cheveux qui semblaient toujours mouillés ; il admirait son cou dégagé et ferme, ses petites mains grasses à doigts pointus, ses pieds étroits et brillants ; et il se disait : « Quel dommage ! » en songeant que ce ne serait pas lui qui passerait sa vie entière en compagnie d'un si bel oiseau des Iles ! Mais, hélas ! ses principes le lui défendaient. Que deviendraient Francine Escaille, Paule Gladieux, et tant d'autres, et toutes celles à venir, s'il se transformait tout à coup en bon époux et en bon père de famille ?

* * *

Tandis que Dick Le Houelleur faisait des réflexions intérieures et se débattait avec les diverses tentations qui harcelaient sans arrêt sa pauvre vie, Mademoiselle de

Cossac et Mademoiselle Gladieux échangeaient des réflexions générales qui se résumaient pour l'instant en renseignements précis sur des gens de leur connaissance. Elles avaient une tendance commune à amputer successivement leurs amis et relations de ces qualités, qui nous font bien voir de nos compagnons de galère, et à les remplacer par les défauts qui nous les rendent le plus odieux. Elles agissaient ainsi sans méchanceté personnelle et plutôt pour se conformer aux usages. Dick les écoutait avec agrément, car il avait coutume de trouver pareils au miel les propos de ses amies, même lorsqu'ils étaient au curare. Cependant il finit par regimber : ce fut quand Marie-Valérie et Paule commencèrent le portrait d'une certaine Mme de Sirventes, laquelle sous le nom de Régine Houdengue avait été de ses clientes, une dizaine d'années auparavant. Bien qu'il ne la rencontrât plus que de loin en loin, il ne l'oubliait pas et lui vouait un culte vague et discret. La vie de Le Houelleur était toute pleine de ces sentiments à moitié morts et sur lesquels ils s'attendrissait quelquefois, les soirs où il ne dînait pas en ville et où il s'offrait le luxe de fouiller dans ses tiroirs, de relire des lettres jaunies et de regarder des photographies anciennes. C'était là, d'ailleurs, un plaisir de raffiné que cet intéressant célibataire n'eût pas échangé contre une soirée où il eût rencontré Lady Hamilton ou une heure de conversation avec Rivarol.

— Non, non, dit-il soudain avec effort, désolé de contredire ses amies, je vous jure que Régine de Sirventes n'est pas telle que vous la dépeignez !

— Allons donc ! s'écria Marie-Valérie, elle a à peu près autant d'intelligence que mon chien pékinois et elle s'habille comme une femme de ménage qui aurait hérité, par hasard, d'un crédit chez Poiret !

— Marie-Valérie, Marie-Valérie ! reprit Dick, ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugée !

— Je permets à Régine de me juger. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Elle peut bien me trouver laide, bête et déguisée en chien savant. Je m'en soucie autant qu'un cheval de fiacre du dernier spectacle des Variétés !

Dick Le Houelleur souffrait. Il eût voulu maintenir une harmonie parfaite entre ses amies passées, présentes et futures, il eût souhaité les voir former autour de lui une sorte de cercle idéal, où il n'y eût eu que tendresse, courtoisie, admiration mutuelle. Il n'y parvenait guère, ses amies se haïssaient, se jalousaient et se déchiraient à belles dents, selon un vieil usage répandu déjà depuis quelques siècles parmi ces êtres dont la douceur est légendaire.

— Moi, dit posément Mlle Gladieux, je n'ai vu Madame de Sirventes qu'une fois; je l'ai trouvée odieuse!

— Elle a été charmante! s'écria Dick, en se trémoussant sur sa chaise, je ne dis pas que le mariage ne lui ait pas été préjudiciable en quelque chose. Elle a perdu cette gaieté et cette vie qui la rendaient si séduisante... Mais si vous l'aviez connue à dix-huit ans!

— Grand merci, fit Marie-Valérie, en jetant un regard désolé sur l'assiette à *toasts*, déjà vide. Vous ne voudriez pas, aussi, que j'aie rencontré Madame de Maintenon dans sa jeunesse?

Le Houelleur se tut et soupira. Le Paradis et l'harmonie parfaite ne régneraient pas, de longtemps encore, entre ses amies. Il jeta un regard lointain et désolé sur cet Eden chimérique, dont le chassait un ange vêtu à la dernière mode et qui brandissait, en manière d'épée, un gigantesque bâton de rouge, dont elle ne se servait que dehors, par suite d'un édit prohibitif de ses parents.

La conversation était tombée; Paule Gladieux la ranima en demandant à Le Houelleur de la conseiller dans ses lectures. C'était là un de ses triomphes. Il s'empressa aussitôt et offrit à la jeune fille de lui prêter tous les livres dont elle avait envie.

— Je n'en demande pas tant, dit-elle en riant. Donnez-moi seulement des titres!

Alors il dit qu'il n'en avait pas de présents à l'esprit, mais qu'il établirait pour Mlle Gladieux une liste complète et qu'il la lui ferait remettre par Marie-Valérie. Enfin, il montra tant de zèle que Paule l'invita à la lui porter en personne et le pria même à cet effet de prendre le thé chez elle, un de ces jours; il aurait d'ailleurs l'avantage,

à cette occasion, de contempler Mme Gladieux mère, dont Dick savait déjà que son intimité avec un ministre avait donné à M. Gladieux un grand nombre d'honneurs sociaux.

Quand Dick Le Houelleur eût quitté les deux jeunes filles, il se réjouit à la pensée de compter bientôt Paule au nombre de ses «pénitentes», comme il disait parfois, mais le sentiment de plaisir où il était plongé diminua soudain. Il se souvenait des phrases ambiguës de Francine; faudrait-il acheter cette nouvelle amitié par la perte d'une des plus précieuses ?

Et une fois de plus, il s'étonna que le mariage eût pris une telle importance dans le mécanisme de la société.

IV

— Eh bien, l'iguanodon est-il là ? demanda Dick à Francine, qui le recevait au seuil du salon.

— Quel iguanodon ?

— J'ai cru que ce dîner était destiné à nous mettre en présence de l'élu que vos parents vous destinaient!

— Ma foi, je n'en sais rien. Il y a bien là un jeune homme nouveau, mais il est très gentil et j'ignore s'il a des arrières-pensées !

Dick chercha le nouveau venu. Il distingua un long garçon maigre et roux, qui avait l'air d'un jeune Anglais et qui parlait à M. Escaille, lequel, d'ailleurs ne semblait pas l'écouter, car il n'écoutait jamais ce qu'on lui disait et répondait toujours au hasard.

Mme Escaille était ce qu'on appelle une fausse maigre; elle était aussi une fausse blonde et une fausse jeune, tout en elle sentait le clinquant, l'artificiel et la camelote. Dans ses jours d'expansion, Francine disait d'elle :

— J'ai toujours pensé que papa l'avait choisie un jour de lassitude dans un des rayons du *Bon Marché.*

Elle adorait son père qui était doux, tendre et indulgent, et nourrissait contre sa mère une rancune tenace et

vague, que celle-ci lui rendait en y ajoutant, d'ailleurs, certains abus de pouvoir.

En ce moment, Mme Escaille s'entretenait avec M. de Cossac, financier à demi-barbu, et avec Sylvain Châteauroux. On apercevait encore, de-ci, de-là, Mme de Cossac, très belle et très triste, Marie-Valérie, une aimable veuve dont on ne connaissait que le surnom (on l'appelait Légion, nul ne savait pourquoi) et un magistrat à la retraite, à peu près gâteux, que les Escaille invitaient sans motif depuis un quart de siècle.

Dick échangea quelques propos avec ces diverses personnes; le jeune homme roux lui fut présenté; il s'appelait Roger de Perceval. Dick démêla qu'il était ingénieur et qu'il avait longtemps habité aux États-Unis. Il en parlait, non sans malice :

— Un drôle de petit pays, disait-il, bourré de préjugés, où tout le monde croit à sa mission. Quand on arrive de New-York, on voit la statue de la Liberté : c'est pour lui dire adieu. Car là-bas, tout est défendu : l'amour, le vin, le suicide.... A part ça, on ne s'y ennuie pas trop, et il y a de très beaux paysages, entretenus à grands frais....

M. de Perceval avait cette originalité de porter des chaussettes de soie blanche que l'on voyait briller doucement entre ses escarpins et le bas de son pantalon.

A table, Dick se trouva entre Mme de Cossac et l'agréable Légion, qui riait tout le temps et lui disait mille choses engageantes. Mais on sait que les femmes n'étaient pas du tout le fait de Le Houelleur, sauf dans les rares circonstances où il s'était lié avec elles avant leur mariage. Il eût préféré cent fois la société de Marie-Valérie, qu'il voyait au bout de la table, le visage nacré par la lueur des bougies, dont les légers battements faisaient remuer sur la matière douce et polie qui formait ses joues des ombres brusques ou de soudaines palpitations phosphorescentes.

— Que peut-elle bien dire ? se demandait Le Houelleur, en regardant remuer les lèvres de la jeune fille, sans pouvoir entendre un seul mot des phrases qu'elle débitait à Sylvain Châteauroux.

Mais il regardait aussi Francine Escaille, et il s'attendrissait plus encore. L'indifférence de ses parents à son égard le stupéfiait. Il ne comprenait pas comment M. et Mme Escaille pouvaient vivre autrement que dans l'admiration patiente et passionnée de cette fine, souple et spirituelle personne.

— Si elle était ma fille, songeait-il, ma vie se passerait dans une adoration véritable !

Il ne réfléchissait guère que si Francine était sa fille, ses sentiments pour elle ne seraient pas exactement ceux qu'il avait en ce moment et qui lui donnaient une émotion peu compatible avec l'amour paternel.

Roger de Perceval lui racontait des histoires dont elle riait beaucoup, et Dick se sentit un léger malaise, oh! presque rien, un pincement quelque part, au cœur, je suppose....

Cependant, l'aimable Légion lui parlait :

— Monsieur Le Houelleur, vous ne venez jamais me voir! C'est très mal à vous ! Oh ! je sais, je ne suis pas assez jeune pour vous! Je connais vos goûts.... Mais vous verriez, cependant, chez moi des gens bien agréables, tenez, Jean Rabat, vous savez, ce peintre qui a eu le prix de Rome, il y a une dizaine d'années, et puis un poète très distingué, vous le connaissez sûrement, Jérôme Heurtault, il a eu un prix à l'Académie, l'année dernière, et aussi Michel Pons, celui qui a découvert le Pôle Nord.....

— Mais c'est Shackleton....

— Ah ! vous croyez ? Enfin, il est allé dans un endroit où il faisait joliment froid! C'est lui qui nous l'a dit....

Dick Le Houelleur n'avait jamais ouï parler de ces illustres inconnus, mais il promit à Légion tout ce qu'elle voulut, bien décidé à ne jamais tenir ses promesses. Quand le repas fut fini, Dick, bien qu'il adorât les cigares et que son ami Georges Escaille en possédât de remarquables, laissa les hommes aller au fumoir et se précipita sur Marie-Valérie de Cossac afin de l'entreprendre sur Paule Gladieux.

— Ah! vous avez envie de flirter avec elle ? fit la jeune fille. Oui, j'ai vu ça l'autre jour. D'ailleurs, avec

vous, j'étais bien sûre de ce qui allait arriver. Ah! c'est une belle pièce de collection, Paule!

Elle fit claquer gaminement la langue.

— Hum!... dans quel sens l'entendez-vous?

— Mon cher, cette petite fille-là, avec son air de Sainte-Nitouche, eh bien, elle a un passé!

— Un passé! s'écria Dick, complètement affolé. Et lequel?

— C'est comme je vous le dis, mon cher, elle a été religieuse, trois an. Aux Dames de Sion. Et puis, elle est sortie du couvent. Et comme elle avait passé son bachot, maintenant elle prépare son P. C. N.

— C'est... c'est un être extraordinaire! déclara Dick, absolument surexcité par la vision d'une telle existence. Et après son... comment dites-vous? son P. P. C., que fera-t-elle?

— Sa médecine, peut-être. Ou bien elle changera de toquade. Dame, elle n'a pas beaucoup de suite dans les idées.

— Elle est belle...

— Oui, mais elle a le regard fixe et hagard d'une locomotive qui verrait passer une vache! Avec ça, le plus beau décolleté de ma génération! C'était un vrai crime de s'enfouir dans un couvent, en étant faite comme elle.

— Je suis très frappé, Marie-Valérie, de ce que vous me dites de son intelligence,

— Oui. Vous en avez l'air!

Sylvain Châteauroux étant venu se mêler à la conversation, Dick quitta Marie-Valérie et se rapprocha de Francine, qui causait avec l'ingénieur.

— Francine, murmura-t-il.

— Oui, oui, dit la jeune fille, écoutez donc ce que dit M. de Perceval, c'est si drôle!

Dick préféra s'en aller. Son vieil ami, Georges Escaille lui prodigua divers conseils amicaux.

— Tu manges trop, tu bois trop... Tu te congestionnes après le repas. Prends garde. L'artério-sclérose est bien vite attrapée. Et puis, jamais d'exercice, mon cher, renonce aux alcools. Quel âge as-tu au fait? Quarante-huit? Non? Moins? Ma foi, on te les donnerait...

Désespéré, Le Houelleur revint à Francine. Elle ne le vit même pas approcher, tant les récits de M. de Perceval l'amusaient. Alors il erra dans le salon d'un air ennuyé.

Il fut en proie successivement à M. de Cossac, qui lui parla de ses ennuis politiques (il était conseiller municipal dans un vague trou de l'Orne) au magistrat gâteux et à Légion, qui lui donna son adresse pour la trentième fois.

Avant de fuir, il voulut parler à Mademoiselle Escaille.

— *Dear old Dick*, s'écria-t-elle. demandez à Monsieur de Perceval de vous raconter l'histoire du nègre, de la poule blanche et du policeman...

— Attendez, fit Dick désespéré, j'ai un mot à dire à votre mère !

Mais il ne dit rien à Mme Escaille, ni à personne, et le mot qu'il avait sur les lèvres, le valet de pied seul l'entendit après l'avoir l'aidé à mettre son paletot. Il se pencha même sur la rampe pour mieux écouter ce monsieur, d'air si correct, qui descendait le solennel escalier en grommelant : « Zut, zut, zut... et zut ! »

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

MÉMOIRES ET CONFESSIONS
D'UN
SOUVERAIN DÉPOSÉ

(Suite[1]*)*

Nous avions fait tout ce que nous pouvions et devions faire. Nous avions préparé les armes, les hommes, les plans, les machines de guerre ; nous avions exalté la fureur du peuple ; nous avions surpris les adversaires endormis et divisés ; nous nous étions bien entraînés, justement parce que nous voulions « circonscrire » la guerre : la circonscrire dans le temps, dans l'espace, dans le nombre et dans les forces. Tout, tout avait été disposé et prévu. Nos stratèges avaient fait le plan, — et ils l'avaient très bien fait — de détruire en quatre semaines l'armée française ; ensuite il n'aurait été ni difficile, ni bien long d'en venir à bout avec la Russie. Nous devions vaincre ! Et au contraire..... Qu'est-il donc arrivé ? Est-ce que je délire ? Pour quelle cause la guerre que nous avons lancée impétueusement vers l'Occident au mois d'août 1914, s'est-elle affaissée quatre mois après pour rester pendant quatre années

[1] Voir nos numéros d'octobre et de novembre. — Nous rappelons que M. Ferrero expose en ces pages pathétiques le point de vue d'un vieux souverain fictif, prince catholique et allemand, détrôné en 1918. (N. D. L. R.)

clouées sur des positions fortifiées et imprenables, depuis la Suisse jusqu'à la Mer du Nord, masse énorme et inerte ?

Pourquoi, dès le jour où l'Occident nous fut barré par le *vallum* que les Français avaient improvisé et qu'ils renforçaient sans cesse avec acharnement, plus on s'efforçait de notre côté de circonscrire la guerre, et plus la guerre s'étendait, mêlée universelle du genre humain ?

Qui est-ce qui a inventé — chose plus atroce pour l'Allemagne que pour Tantale et Sisyphe — ce nouveau supplice de perdre tout, quoique vainqueurs ? Comment nous est-il arrivé, en additionnant tant de victoires remportées depuis 1914 jusqu'à 1918, de trouver au total la plus colossale défaite que l'histoire universelle ait jamais enregistrée ?

Vengez-vous donc, ô hommes, et maudissez-nous, vous qui ne savez même pas que l'œuvre, au lieu de sortir de nos mains, nous a au contraire échappé !

Qu'importe ? Le genre humain est un immense troupeau de sots. Ce qu'il a pensé, pense et pensera, a été, est et sera poussière stérile, que le vent des siècles disperse dans le néant. Mais, soit que vous vouliez l'écouter, soit que vous bouchiez vos oreilles, ô hommes, la vérité ne change pas. Et la voici : Nous devions vaincre, si Dieu soudainement égaré, n'avait pas cassé les tables de la loi qu'il avait données au monde. Je ne veux pas discuter si l'on peut, et en quelle mesure, reprocher à notre Etat-major d'avoir perdu la bataille de la Marne ; j'admets comme vrai ce que le monde, qui d'ailleurs ne sait rien, croit savoir et affirme : que cette bataille fut perdue par notre faute, que nos ennemis eurent grâce à nous, non seulement le temps et le loisir de construire des tranchées, mais qu'ils reçurent même de nous le modèle du *vallum* derrière lequel se défendre. L'erreur fut grave et ce ne fut pas la seule.

Une autre fut de n'avoir pas envoyé, la première année de la guerre, notre flotte provoquer la flotte anglaise. Nous aurions perdu nos navires, mais en détruisant la plus grande partie des escadres britanniques, en délivrant à jamais les Océans de la prépotence anglaise. Depuis quand a-t-on vu sortir la ruine de l'univers entier d'une faute unique commise par peu de personnes ? Si, au commencement de la guerre, on s'est trompé, nous n'avons guère hésité à réparer notre

faute. Quand, vers la fin de 1914, l'Allemagne fut clouée en Occident, nous avons affronté sans hésitation la mêlée universelle, qui désormais commençait ; fidèles au principe de servir Dieu, tout en nous servant, s'il le fallait, de Satan lui-même.

Le monde, je le sais, ne veut pas nous pardonner aujourd'hui certains moyens que nous avons employés. Est-ce bien notre faute si Satan est devenu le premier ministre de Dieu dans les affaires du monde ? Et nos ennemis, qui nous imputent comme un crime l'alliance avec le Diable nous montrent un si grand mépris, non parce que le diable leur répugne véritablement, mais parce qu'ils en avaient peur et n'auraient pas su se servir d'un associé si utile et si dangereux.

Nous avons préparé de nouvelles armées, apprêté de nouvelles armes et machines pour la guerre de position, nous avons fabriqué jour et nuit de grosses et de très grosses artilleries, distillé des gaz asphyxiants, multiplié les machines volantes. Dès les mois de 1915 nous avons rationné la population, prenant ainsi en temps utile les mesures que nos ennemis, après s'être moqués de nous, ont copiées trop tard ; nous avons lancé aux chasses impitoyables sur les mers, premier défi à l'Angleterre, les sous-marins ; sauvé les Dardanelles que l'Angleterre et la France voulaient forcer; noué de vastes intrigues en Italie, pour l'empêcher de se jeter contre nous, et, dans les Balkans, pour gagner à notre cause la Bulgarie et enchaîner la Grèce ; nous avons monté enfin une grande expédition pour voler au printemps au secours de l'Autriche.

Qui oserait nous accuser d'omission ? Existe-t-il un peuple qui se soit jamais battu avec plus de courage, de constance et de grandeur d'ambition ? Et combien nos retentissantes victoires n'effrayèrent-elles pas, vers le milieu de 1915, nos ennemis et le monde entier, qui, avec nos adversaires, espéraient que nous avions été blessés à mort sur la Marne !

Au printemps, pendant qu'à l'Occident nous défendions avec acharnement le *vallum* érigé contre les Français et les Anglais, en Orient, nous avons attaqué les Russes, enfoncé leur front sur le Dunajetz, les obligeant à évacuer les Car-

pathes, la Galicie, la Bukovine, la Pologne et ses forteresses, les pourchassant dans la Volhynie, dans la Podolie, dans la Livonie, les repoussant au nord juqu'à la ligne de la Dvina, au centre juqu'aux marais du Pripet, au sud jusqu'à la Strypa et au Styr. Nous avons échoué, il est vrai, en Italie ; mais la Russie était vaincue à jamais et le seul élément que nous redoutions chez nos ennemis — le nombre — était détruit.

Tandis que l'Autriche endiguait l'invasion italienne, nous avons conquis en automne les Balkans, qui, une fois la Russie vaincue, étaient désormais à nous. En quelques semaines nous chassions Vénizélos, nous achetions la Grèce, nous persuadions la Bulgarie de tirer son épée, nous transpercions de part en part la Serbie, et cela peu de temps après avoir repoussé en Champagne et dans les Flandres le premier aussaut des Français et des Anglais.

Pouvait-on faire davantage ? Y a-t-il une nation, qui, en quelques mois, ait remporté de plus grandes victoires ?

La France paralysée et mutilée, l'Angleterre paralysée sur le continent et menacée sur mer, l'immense empire russe abattu, les Balkans conquis, l'Europe entière ruinée, la guerre, d'après les règles de l'art, nous l'avions gagnée à la fin de 1915.

La Russie entière voulait la paix, à l'exception du malheureux Nicolas II, d'une petite coterie de fous ou de scélérats. Si la Russie avait conclu dans la seconde moitié de 1915 un armistice, l'Angleterre, la France et l'Italie n'auraient-elles pas été obligées de céder ?

Mais la guerre, au contraire, s'étendit toujours, devint gigantesque, et avec elle, avec le nombre et la puissance des machines de défense et d'offensive, avec le nombre, le calibre, la portée des artilleries, avec les dépenses, s'accrurent les tâches du gouvernement, ainsi que les tortures du peuple allemand : carnage, deuils, sang, privations, faim.

La famine vide les greniers et les marchés ; la nouvelle armée anglaise, équipée et instruite pendant des années, va se présenter sur le terrain ; en Russie le parti des enragés fait un effort suprême pour pousser de nouveau l'empire dans la mêlée ; l'Europe entière, des Alpes jusqu'à l'Oural,

fourmille d'hommes armés, prêts à se jeter sur les empires centraux.

Avons-nous récriminé contre la destinée ? Notre cœur a-t-il tremblé ? L'Allemagne tout entière est désormais une armée et une forteresse. Usant d'un formidable parc d'artillerie, elle tente au début de 1916 un effort suprême pour enfoncer Verdun, et n'y réussit pas, parce que l'entreprise surpassait vraiment les forces humaines : un million de tombeaux — six cent mille allemands, quatre cent mille français — le proclame.

Mais elle ne perd pas son temps ; elle tâche de se refaire sur mer, où elle ne cesse de serrer toujours de plus près l'Angleterre, comme un boa, dans les lacets invisibles de la guerre sous-marine, pour l'étouffer avec sa flotte gigantesque de *dreadnoughts* et de croiseurs. Qu'importe si les neutres protestent, si les notes diplomatiques se multiplient, si les Etats-Unis commencent à se plaindre ?

Désormais nous y sommes habitués ; les lois de la guerre sont en suspens, même renversées par nous ; plus nous nous battons, plus nous vainquons, et plus le nombre de nos ennemis augmente. Vers la fin du printemps 1916, la Russie, qu'on savait vaincue, épuisée, désireuse seulement d'une paix rapide, semble se ranimer dans la puissante offensive de Broussiloff. Quelque temps après, le léopard commence à mordre pour de bon ; et la Roumanie se prépare à tirer son glaive contre nous. Mais au mois d'août, les Anglais sont repoussés sur la Somme ; une nouvelle armée est prête à refouler Broussiloff, et, quand la Roumanie se jette dans la mêlée, l'Allemagne est là pour la recevoir.

Le jugement universel ne devait-il pas admettre que, cette fois, la guerre était définitivement gagnée par nous ? L'année 1916 n'était-elle pas la contre-épreuve de l'année 1915 qui, à son tour, après l'issue incertaine de 1914, avait vu les preuves décisives ? L'Europe était épuisée et affaiblie ; non seulement la Russie, mais tous les peuples réclamaient la paix. Les gouvernements, au contraire, étaient tous décidés à pousser l'univers à la ruine, plutôt que de reconnaître l'évidence, c'est-à-dire que nous étions les plus forts.

Il a été nécessaire alors, pour en finir, de recourir à deux moyens extrêmes, affreux et désespérés : révolter en Russie le peuple contre le gouvernement, les soldats contre les officiers, les masses contre l'élite, en offrant publiquement, vers la fin de 1916, la paix et en obligeant le Tsar à la refuser publiquement, puis de proclamer la guerre sous-marine à outrance, attaquant même les Etats-Unis d'Amérique.

Je le sais : avec ces audaces et ces violences suprêmes, l'Allemagne, nouveau Samson, a renversé sur sa tête et sur celle de ses ennemis les colonnes de la civilisation occidentale. Le malheureux Nicolas a pu encore crier au visage du monde son dernier et insensé : *non !* Mais quelle débâcle aussitôt après ! La terre entière en trembla !

Découragés par les pertes, les sacrifices, les défaites, ayant perdu toute confiance dans ses chefs, et dans ses alliés, désireux d'en finir d'une façon quelconque, le peuple et l'armée russes abattent la dynastie et le gouvernement qui ne savent pas faire la guerre et ne veulent pas faire la paix. En vain, quelques enragés tâchent-ils de rallumer le feu qui va s'éteindre. L'armée russe se dissout ; le cercle de fer qui serrait l'Allemagne est brisé en Orient, la défaite que les empires centraux avaient infligées à la Russie en 1915 est à présent manifeste à tout le monde. Quant aux démocraties occidentales, l'Angleterre chancelle, la France chancelle, l'Italie chancelle.

Mais l'Amérique s'apprête à passer l'Océan avec des millions d'hommes. Voilà la dernière épreuve, la plus terrible : l'Allemagne doit exterminer ses ennemis d'Europe avant que l'Amérique puisse les sauver. Avons-nous hésité devant cette difficulté suprême ? Quelqu'un peut-il nous reprocher de n'avoir pas fait tout ce qui était au pouvoir des forces humaines pour vaincre la dernière épreuve après avoir triomphé de toutes les précédentes ?

En automne 1917, l'Allemagne et l'Autriche tombent sur l'Italie ; en quelques heures elles enfoncent le front à Tolmino, remontent sans hésiter la vallée de l'Isonzo jusqu'à Caporetto, menacent par derrière la seconde armée, en capturent une partie et refoulent en tumulte une autre partie

avec la troisième armée vers le Piave, pour envahir la vallée du Pô.

Cela fait, au moyen des traités de Brest en Lithuanie et de Bucarest, elles murent la Russie au fond de l'Europe et de l'Asie, la fixent contre les glaces du pôle ; s'emparent de la Baltique et de la Mer Noire, de la route des Indes, et s'insinuent dans le Caucase.

Mais puisqu'on n'aura rien fait jusqu'à ce qu'on ait tout fait, l'Allemagne se prépare à dompter l'Occident après avoir dompté l'Orient. Le 21 mars 1918 elle se jette sur le *vallum* anglais et l'enfonce : 100,000 prisonniers. Elle parvient presque à s'ouvrir le chemin de Paris, puis elle s'élance sur les Français, les refoule de nouveau au delà de la Marne, et, dernière surprise, bombarde Paris avec des canons invraisemblables.

Entre temps voilà les premiers contingents américains qui débarquent en Europe... Ce qui est arrivé ensuite, comment a pris fin cette horrible tragédie...

A quoi bon exaspérer, en la répétant, la douleur toujours présente à l'esprit ? Même si l'univers est sourd et muet, même si mon cri devait être seul, je veux demander aux étoiles, qui de là-haut regardent, effrayées, la terre sans la reconnaître, à Dieu, qui désormais se cache, honteux de son œuvre, si la loi naturelle et divine, si l'ordre universel n'exigent pas qu'à la guerre le plus faible succombe sous le plus fort ? Pourquoi, et par qui, cette loi fut-elle suspendue pendant la guerre mondiale ? Quel miracle, ou quel scandale, que de voir le plus fort vaincu par le plus faible ? Qu'ont-ils fait, nos ennemis, qui puisse être comparé à notre effort surhumain d'invention, d'obstination, d'audace, de sacrifices ?

Toutefois, rien n'a servi à quoi que ce soit. Ni la violation de la Belgique, ni les offensives victorieuses, ni la guerre impitoyable sur mer, ni la valeur, l'abnégation, la docilité presque surhumaines des armées, ni l'intelligence, la promptitude et la cruauté des chefs, ni la force du gouvernement, ni la patience et l'obéissance du peuple, ni l'immolation de millions d'hommes, ni les savantes intrigues diplomatiques, ni les enseignements de Bismarck, ni les creusets infernaux de la chimie, ni la fatigue cyclopéenne de

la métallurgie, ni les outres sataniques des vapeurs mortelles, ni les vols meurtriers des zeppelins, ni les canons à long tir, ni l'or, ni le mensonge, ni la fidélité des Alliés inébranlable pendant quatre années, ni la complicité cachée de plusieurs Cours, ni les complaisants services rendus par la révolution russe, ni les impitoyables pillages dans les pays envahis, ni l'esclavage imposé aux vaincus, ni l'invasion de la France et de l'Italie, ni la destruction de la Belgique, de la Serbie, du Monténégro, de la Roumanie et de la Russie entière, ni d'avoir fait de la Baltique et de la Mer Noire deux lacs allemands, ni Dieu, ni Diable. L'un et l'autre nous ont trahis !

Nos ennemis — reculant presque sans interruption pendant quatre années, se battant ou ne se battant pas, chacun de son côté, éparpillés, aptes le plus souvent seulement à la défense ; épargnant tous leur sang, les Russes exceptés ; n'inventant et ne changeant presque rien, quitte à copier trois mois après ce que nous avions fait, opposant à la fureur océanique de l'Allemagne une médiocre passivité, se laissant toujours surprendre par les événements ou par l'ennemi, ne prévoyant rien ou peu de chose, et se réveillant pour lutter tout juste à la dernière heure — nos ennemis, dis-je, ont décidé du sort de la guerre en trois mois et demi de luttes sur le front occidental, en deux batailles d'une semaine en Italie.

Lorsque, selon la stricte raison militaire, nous avions encore le droit de nous proclamer vainqueurs, parce que nous possédions d'immenses régions ennemies et des armées intactes, puissantes, bien équipées et en pleine victoire, d'un coup nous nous sommes déclarés vaincus et nous sommes tombés dans l'abîme de la révolution. Nous, dans l'abîme de la révolution ! L'empire des Romanoff, l'empire des Habsbourgs, l'empire des Hohenzollern !

Je vous le répète, ô hommes aveugles, si vous ne le voyez pas : l'axe de la terre s'est déplacé, le ciel s'est retourné, les corps lourds ne tombent plus, les planètes sortent de leurs orbites. Dieu a cassé, dans un accès de folie, la table des lois qu'il avait données à l'univers ; l'histoire est devenue folle avec Dieu, le monde n'est plus qu'un gigan-

tesque contre-sens où la raison et le génie humain ont perdu leur autorité. Non seulement la force a été vaincue par la faiblesse, mais le Droit divin est tombé, la Révolution bivouaque d'un bout à l'autre de l'Europe ; le Suffrage universel régit le monde ; l'écume, la vague, le vent, les éléments fluides ont effrité l'écueil de granit.

Le ridicule souverain de 1848, couronné et déposé par la Révolution le même jour, chassé en exil et rappelé quelques années après par les monarchies et par les démocraties, engagé comme un serviteur étourdi, utile pour certains services, mais qu'il faut surveiller : ce souverain, dis-je, non seulement a surgi vivant d'entre les ruines des deux empires septentrionaux, sous lesquelles gît le Droit divin ; mais il a été applaudi et réintégré dans sa souveraineté sans que personne parmi ses fidèles ne levât un doigt, quand personne ne l'attendait plus, quand les souvenirs de 1848 et allaient s'effacer de la mémoire des hommes...

Qui est-ce qui rappelait encore, pendant les années qui précédèrent la furieuse mêlée du genre humain, les doctrines et les rêves de l'année délirante ? Décriées par le triomphe de l'Allemagne, les folies de 1848 avaient été étouffées aussi dans les démocraties par la congestion des richesses. Et voilà que, tout à coup, comme dit l'Evangile, « la pierre refusée comme défectueuse est devenue la pierre angulaire de l'édifice ». L'Angleterre a déjà admis les femmes dans la *polis*... L'Amérique, la France, l'Italie s'apprêtent à en imiter l'exemple. La république allemande a voulu recevoir l'oint du sufrage universel des hommes et des femmes, appelés ensemble à nommer la Constituante.

Le Roi des Belges, dès son entrée à Bruxelles, a promis à son peuple le suffrage universel. Dans tous les nouveaux Etats qui surgissent des ruines de l'Empire austro-hongrois, le peuple est appelé à dicter la nouvelle loi. La civilisation occidentale, tout juste quand elle est dégoûtée des institutions représentatives qu'elle a éprouvées, se prépare à diviniser l'humanité comme masse brute, comme poids mort, comme nombre aveugle... Voilà les mots dont je me servais volontiers dans l'autre vie, avant la guerre. Alors il ne me semblait pas possible qu'une civilisation pût devenir folle

au point de vouloir appuyer le Tout sur le Néant, l'Ordre et l'Etat sur la volonté inexistante du peuple. Et cependant...

L'Allemagne est tombée ; la faiblesse, l'inaptitude, la médiocrité, l'impuissance, la sottise, le désordre triomphent, de même que toutes les doctrines humanitaires sous lesquelles tous ces vices se déguisent ; le monde se dissout de nouveau dans la vase informe du chaos ; la civilisation est détruite par les nouvelles hordes des barbares qui se tenaient cachées dans les usines et dans les champs ; l'épée, qui seule aurait pu les repousser, est brisée. Non, ceci n'est pas une nuit de Noël qui finira dans quelques heures... Le soleil s'est éteint pour des siècles ; je ne le verrai plus se lever ; et quand, d'ici à mille années, il se lèvera de nouveau, pendant combien de siècles ne devra-t-il pas réchauffer la terre gelée avant de parvenir à la ranimer.

Parmi tant de malheurs, j'ai du moins le bonheur d'être vieux et de pouvoir compter d'un jour à l'autre sur la mort, remède à tous les maux. Mais Dieu et Satan peuvent contempler la belle œuvre qu'ils ont faite ensemble et s'y complaire...

Le 3 janvier 1919.

Et dire que je m'étais flatté de lire avec clarté dans les chiffres énigmatiques de la Providence ! Et que j'avais admiré aussi comme un progrès des temps la « guerre absolue» du maréchal Foch... Le nom de l'officier français qui, dans ses cours à l'Ecole Supérieure de guerre, à Paris, opposait la « guerre absolue » de la Révolution et de l'Empire à la « guerre conventionnelle » d'autrefois, me revient à l'esprit. Il était alors le colonel Foch, aujourd'hui maréchal de France, généralissime de l'armée alliée.

La tempête s'est apaisée. Ce matin j'ai été à l'église où j'ai prié longuement. Aujourd'hui j'ai lu pendant des heures les *Pensées* de Marc-Aurèle, les *Pensées* de Pascal et *L'Epître aux Romains*.

Après une semaine de désespoir et d'exaltation, depuis deux jours je me sens fatigué, mais résigné et calme. Aujourd'hui je pardonne même à mes sujets la révolte qui m'a tellement offensé... Que le cœur humain est bizarre ! Pendant la dernière année de guerre j'avais délibéré d'abdiquer,

la paix à peine signée, — tellement mon pouvoir, après tant de ruines, de sang et de massacre, me remplissait d'horreur. L'orgueil et le désir du commandement étaient brisés. Toutefois, lorsque mes sujets m'ont chassé du palais de mes ancêtres comme un serviteur infidèle, j'ai vu rouge : j'avais reçu un affront mortel, j'aurais voulu rester ; je suis parti avec la volonté de revenir. L'orgueil du sang s'est réveillé, comme si un départ spontané eût été le dernier et le plus précieux de mes droits souverains.

Aujourd'hui, pour la première fois, je pense à cette offense avec un esprit calme et sans souffrir. Quel repos, non seulement pour l'âme, mais pour le corps aussi, que cette sérénité fatiguée, celle d'un cratère éteint depuis des siècles, et presque lunaire.

Mais, dans cette sérénité lunaire, l'énigme qui me faisait perdre, il y a une semaine, la raison, me semble évidente, simple, presque puérile : l'énigme de perdre tout en gagnant, le contre-sens de la force vaincue et de l'humanité divinisée comme masse brute, comme poids mort, comme nombre aveugle !

Aujourd'hui j'ai besoin d'avouer mes fautes, de m'humilier, de me rouler dans la poussière aux pieds de Dieu que j'ai blasphémé. Quel aveuglement ne fut pas le mien ! *Magna pugna victi fuimus,* nous avons été vaincus dans la plus grande guerre de l'histoire. Mais par qui ? Est-ce par la force de l'esprit ? Non ; mais par les forces de la matière ; par l'espace, le temps, l'or, le fer, le blé et, surtout, par le nombre. Je n'entends pas le nombre de nos ennemis, j'entends le nôtre. Ne voilà-t-il pas la cause que je cherchais avec tant d'anxiété, qui fit qu'après quatre mois la guerre s'affaissa, épuisée, sur les positions d'où elle ne bougea plus pendant des années ?

La grande surprise de la guerre n'a-t-elle pas été l'encombrement du nombre ? Combien de fois me suis-je plaint, après la bataille de l'Yser, que nous et nos ennemis eussions disposé d'une telle quantité d'hommes pour barrer tout l'espace disponible avec une ligne ininterrompue de soldats et de tas de terre ! Fille agile de l'esprit, la stratégie a besoin de vastes espaces libres où lancer, au moment favorable, ses combinaisons. Ayant trouvé devant elle un mur

insurmontable d'hommes et de terre, elle a dû se déclarer impuissante, déchirer ses papiers et ses plans, se cacher dans nos bibliothèques. A quoi nous a-t-il servi de connaître mieux que nos ennemis l'art de la guerre, quand nous-même nous l'avions enchaînée ?

Condamné à l'impuissance par le nombre, l'esprit a eu recours alors à la matière, aux machnies, au fer, au feu. Mais les machines, créatures inanimées, pouvaient-elles faire ce que leur créateur, l'esprit humain, ne pouvait pas accomplir ? Et une époque qui se glorifie d'une si vaste culture a été victime de cette niaise illusion : elle a cru sérieusement que la créature serait plus savante que son créateur.

L'Europe s'est usée à annihiler le nombre par les engins ; en vain les deux forces de la matière — le nombre et le métal — se sont agglutinées d'un côté et de l'autre en deux masses énormes, où les hommes étaient les serviteurs des machines, lesquelles auraient dû être les instruments de leur intelligence. Ces machines ont pu exterminer dix millions d'hommes, les démembrer, les morceler, les volatiliser ; mais, pendant quatre années, elles n'ont abouti qu'à effleurer les masses presque immobiles des armées opposées. Jusqu'à ce qu'un jour, de toutes les matières nécessaires à ces masses, une a fait défaut à une des parties : le blé.

Non pas les canons, les aéroplanes, la stratégie ou l'art des chefs, mais — ô humiliation de l'Allemagne de Frédéric et de Bismarck — les greniers de l'Amérique ont vaincu la guerre.

Epuisés par la famine, la misère, le carnage, l'inutilité des victoires, dont chacune était un gage de nouvelles et plus terribles batailles, nos alliés à la fin ont perdu courage, et, sous le dernier coup, ils ont jeté des armes jusqu'alors victorieuses. Seule, exsangue, affamée, épuisée par quatre années et demie de guerre, que pouvait faire l'Allemagne, sinon capituler ? Non, le ciel ne s'est pas retourné, Dieu n'a pas cassé la table des lois qu'il avait données à l'univers. Je radotais, je blasphémais. Ce qui est arrivé est si clair, si simple, si évident !

Comment se fait-il qu'un seul des hommes de l'art, le lieutenant-colonel Mayer, si la mémoire ne me fait pas dé-

faut, ait imaginé que dans la guerre future le nombre gênerait le nombre, et les machines le nombre ?

La voilà *in nuce* la raison de la grande catastrophe. Nous voulions faire une vraie guerre, une guerre limitée, et nous n'avons pas pu, car nous avions apprêté des armées trop nombreuses et trop bien outillées.

L'énormité de l'instrument a tué l'art. Nous croyions pouvoir peindre une miniature avec un gros pinceau de charron. Nous voulions sculpter non pas une écaille de marbre détachée des flancs de la montagne, mais la montagne entière ; nous nous sommes épuisés et nous n'avons rien sculpté. Nous avons été trahis, non par Dieu, mais par notre orgueil, par la « guerre absolue », par la guerre de la Révolution, de Napoléon, de Moltke, « drame épouvantable de la passion », comme dit Jomini. Nous avons voulu être trop forts, surpasser, en nous aidant de la matière, du fer, du feu, du nombre, la mesure que Dieu avait fixée à l'orgueil humain ; et la force, augmentée au delà de cette mesure, s'est confondue, a été une entrave à soi-même, puis elle est devenue sa propre ennemie et, enfin, elle s'est anéantie.

La vérité terrible est celle-ci : l'Allemagne devait succomber, parce qu'elle était la plus forte. trop forte même, parce qu'étant la plus forte et trop forte, elle devait plus vite et mieux se détruire... Quel office assigner encore à l'intelligence dans ce gigantesque suicide de la force ? Un faux génie seulement pouvait encore resplendir, et à contre-jour, dans cette fausse guerre.

A présent, je comprends ce que Schiller lui-même ne m'avait pas expliqué : Wallenstein et la guerre de trente ans. Que de sagesse profonde là où ma présomptueuse ignorance ne voyait que l'ingratitude et l'aveuglement de générations non encore mûres !

La haine avec laquelle l'armée de 150,000 hommes, la première grande armée des temps modernes qui ait été levée en Europe, a été persécutée ainsi que son génial condottière, jusqu'à ce que l'une ait été dissoute et l'autre tué par ceux-là même pour qui il se battait ; l'acharnement avec lequel la Ligue Catholique et la Diète demandèrent à l'Empereur de disperser tous ces soldats-là comme constituant un péril plus redoutable que les ennemis eux-

mêmes, me paraissaient presqu'un crime contre la Raison d'Etat et contre le Génie de la Guerre. Mais cette armée était la première armée à la Xerxès, la première armée trop nombreuse, la première armée immense pour l'époque, et Wallenstein, qui la leva et l'entretint avec le pillage de l'Allemagne et de la moitié de l'Europe, était le premier précurseur de la « Guerre absolue ».

Que ses protégés avaient raison de le craindre ! Si au moins l'armée immense, plus nombreuse que les grains de sable de la mer, levée par nous pour effrayer le monde, nous eût effrayé de la même façon ! Que le mythe de la tour de Babel, symbole admirable et éternel des folles entreprises de l'orgueil humain, paraît clair et profond ! La «guerre absolue» est la dernière tour de Babel que l'orgueil humain ait tenté d'édifier. Qu'est-ce, sinon la nouvelle confusion des langues, que ce bouleversement de toutes les lois du monde, grâce auquel la faiblesse est plus forte que la force, la somme des victoires a pour total la débâcle, celui qui sème ne récolte pas, et le Nombre, hier encore notre esclave et celui de la «guerre absolue», est devenu le maître de l'univers, comme si dans l'action de s'entraver et de se détruire, il avait acquis la clairvoyance et le génie nécessaire au commandement ?

L'idolâtrie de l'humanité, divinisée dans le suffrage universel comme masse brute, comme poids mort, comme nombre aveugle, n'est autre chose que le dernier égarement de la «guerre absolue». Nous divinisons aujourd'hui dans l'Etat l'humanité comme masse brute, comme poids mort, comme nombre aveugle, parce que nous l'avions armée dans les tranchées, dans le fol espoir et le vain orgueil d'effrayer l'univers.

Fabula acta est, j'ai envie de le répéter avec le philosophe stoïque. Le drame, le grand drame commencé avec la Révolution française, est achevé. La Monarchie de droit divin s'est suicidée en acceptant de la Révolution l'arme de la conscription. Celle-ci a fourni aux rois le nombre débordant qui s'est tué lui-même. Hier encore la Russie, l'Autriche, l'Allemagne faisaient trembler la terre parce qu'elles pouvaient enrôler et armer tous les hommes de 18 à 50 ans.

Aujourd'hui, toutes les trois ne sont autre chose qu'une poignée de poussière : toutes les trois ont été anéanties par

leur puissance. La Sainte Alliance avait été plus sage que je ne le croyais quand elle avait laissé rouiller cette arme dangereuse : et Victor-Emanuel Ier avait eu peut-être une bonne inspiration quand il l'avait rejetée.

J'ai relu ces jours-ci les *Mémoires* — pauvres *Mémoires !* — que j'avais commencé d'écrire pour mes fils, et que la guerre m'a obligé d'interrompre !... Quelles archives de fausses doctrines et d'abstruses balivernes ! Les unes, manteau éblouissant de la présomption et de l'ignorance ; les autres, alibi tortueux d'une conscience légère, qui ne voulait reconnaître ni l'inconsistance de ses doctrines, ni les contradictions de sa conduite, parce que l'une et l'autre servaient ses passions !... N'ai-je pas été jusqu'à supposer la Révolution une chose légitime, de même que certaines tromperies avec lesquelles Dieu aurait conduit et dirigé les hommes, Lui attribuant notre gaucheries et notre fausseté, qui semble à notre vanité de la *maestria* ?

N'ai-je pas osé écrire que la Révolution met Satan au service de Dieu, — faisant ainsi un gigantesque contresens que les faits et les doctrines, les causes et les effets, les semences et les fruits, les organes et les fonctions contredisent, pour confondre la raison, elle qui s'imaginait régir le monde à partir de ce grand mouvement des peuples ?

Aujourd'hui que le drapeau rouge, le drapeau qu'en 1848 Alphonse de Lamartine n'osa pas étaler à Paris, flotte sur Potsdam et sur Schönbrunn ; aujourd'hui, après que nous avons dû fuir tous devant la colère des peuples, — Habsbourg, Hohenzollern, Wittelsbach, Romanoff, dynasties grandes et petites — aujourd'hui mes yeux sont enfin dessillés... Soyons donc sincères une fois avec nous-mêmes, nous qui avons ruiné le monde pour nous croire et nous vanter d'être plus grands et puissants que toute mesure humaine ! Le peuple a-t-il vraiment besoin de la richesse et de la gloire que nous avons voulu lui donner, en lui disant qu'elles lui étaient nécessaires pour être heureux ? A-t-il jamais désiré et aura-t-il jamais le désir, sérieusement, de piller les biens des riches, de renverser les autorités de la terre et de commander à leur place ? Regardez le suffrage universel, dans cette heure de triomphe et de gloire. Est-ce qu'il ne remonte pas sur le trône comme en 1848, à contrecœur, poussé en avant par les clameurs des foules avinées,

poussé par les événements, sans comprendre pourquoi il doit assumer le gouvernement du monde ?

Si, aujourd'hui, la foule est reine du monde et sur le point de devenir maîtresse de ses richesses, le mérite ou la faute sont-ils bien à elles ? Les huttes, les chaumières et l'étable de Bethléem ont-elles été le berceau des doctrines qui à présent jettent le monde à la Révolution ? ou bien les Cours, les palais de l'Aristocratie et les Bibliothèques ?

La démocratie moderne a-t-elle poussé ses premiers gémissements sous le chaume ou bien dans les dentelles et dans la soie ? La réponse ne semble pas douteuse. *Fabula acta est :* le drame est achevé, le drame commencé avec la Révolution française. Il est terminé et, à présent, je le comprends en remontant de la catastrophe aux origines. Combien il est plus simple que la lourde parodie que j'avais fabriquée, et dans laquelle Dieu et Satan se réconciliaient et, trois siècles, obéissaient humblement à mon geste, afin que l'Europe pût triompher dans l'univers, l'Allemagne dans l'Europe, et le Droit divin — ou ce qui me semblait tel — en Allemagne.

Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle les classes supérieures de l'Europe étaient divisées en deux parties, chacune desquelles voulait gouverner le monde à sa façon, l'une selon les principes, éternels comme le temps, de tout gouvernement, l'autre selon les idées qu'elle venait d'inventer ; l'une et l'autre eurent besoin du peuple, de son sang, de sa faveur, d'abord pour vaincre l'adversaire, ensuite pour conquérir avec le fer et le feu, la terre et ses trésors. Je ne nie pas que la Providence se soit servie de nous pour armer l'Europe, mais ces desseins de la Providence nous étaient cachés et on n'y pensait pas ; nous voulions au contraire enrichir et commander. Mais ce qui nous servait, répugnait aux foules ; c'est-à-dire le nouvel esclavage du travail, le nouveau culte du veau d'or, la conscription et la « guerre absolue. » Elles ont commencé, l'une et l'autre par les flatter, les aduler, pour leur promettre ensuite le pouvoir et l'abondance, les tenter en leur montrant les trésors de la terre, qu'elles avaient convoité en ne les connaissant pas — *ignoti nulla cupido ;* par aiguilloner avec différents moyens, l'orgueil et la convoitise, la soif des plaisirs, la haine des autres

peuples, l'envie envers les riches. Plus les armées et les contributions augmentent, plus la « guerre absolue » exige de sang et d'or : les adulations, les flatteries, les offres du pouvoir, le brillant des miroirs, avec lesquels le siècle a ébloui les foules, redoublent.

Le XIXe siècle a fait de grandes choses : mais quel est le siècle qui a le plus caressé et encouragé tous les mauvais penchants de la nature humaine dans les foules ? En vain la Monarchie et l'Aristocratie ont accusé la Bourgeoisie d'avoir corrompu le monde ; toutes les trois ont été de la partie. Nous tous, nous nous sommes persuadés, et moi avec les autres, que nous poursuivions l'œuvre de Dieu en aidant la Providence à rendre les hommes heureux malgré eux ; lorsque au contraire tous voulaient, et moi de même, agrandir leur fortune, pourvoir à leur propre bonheur, but suprême qui justifiait toutes les flatteries et qui était une tromperie, non de Dieu à l'égard de l'homme, mais de l'homme envers soi-même. La Monarchie et la Révolution, aveuglées par l'ambition, ont témérairement trompé les peuples pendant plus d'un siècle, en leur faisant entrevoir comme récompense du sang prodigué dans de nombreuses guerres, une richesse et une liberté imaginaires.

Et voilà qu'à la fin les peuples ont pris à la lettre les anciennes promesses et demandent à présent qu'on les remplisse. Qui pourra dire que nous n'avons pas mérité notre sort ? La destinée s'accomplit.....

II

LE GRAND CHANCELIER ET LE PETIT EMPEREUR

Le 18 janvier 1919.

Maudite soit la guerre de Crimée !

Qui se rappelait encore en Europe la guerre de Crimée, guerre étrange, dont nombre de Chancelleries et de Cabinets européens avaient cherché avec une lanterne le motif

ou le prétexte dans la Mer Noire ? Ainsi que bien d'autres folies, entreprises par les grands de la terre pour satisfaire leurs caprices, cette guerre semblait morte et enterrée dans les archives de l'histoire, murée par l'oubli. Mais au contraire, comme bien d'autres, cette folie survivait à son enterrement : et, comme la guerre de 1870, elle se tenait au guet, attendant au passage des victimes bien plus considérables que Nicolas I[er] : elle attendait le monde allemand et la Monarchie de droit divin. Précisément. Le monde allemand, qui assista à cette guerre-là les bras croisés, et la Monarchie de droit divin qui n'en était pas responsable, ont été plus de soixante ans après, victimes d'une guerre déchaînée par la France et l'Angleterre et que tout le monde avait oubliée. N'est-ce pas de la guerre de Crimée que date la haine implacable entre la Russie et l'Autriche, haine qui devait aboutir au fatal ultimatum à la Serbie ? La guerre mondiale, commencée comme une guerre des deux empires allemands contre l'empire russe et terminée avec la ruine de ces trois Etats, n'a-t-elle pas été aussi le suicide de la Monarchie de droit divin ? Qui pourrait douter du fait que, tout en déclarant la guerre à l'empire russe et en le détruisant, les Hohenzollern et les Habsbourg ont creusé la fosse pour eux-mêmes et pour nous tous ? Qui pourrait douter que la dynastie russe a entraîné dans sa propre ruine la dynastie des Habsbourg et toutes les dynasties allemandes ?

Si la monarchie russe avait eu la force d'attendre la victoire de ses alliés d'Occident, il semble bien difficile que la révolution eût éclaté en Allemagne et en Autriche ; car jamais il ne serait venu à l'esprit des rudes peuples germaniques de se révolter contre leurs souverains, sans en avoir un exemple sous les yeux. Et aussi parce qu'un Tsar victorieux n'aurait pas toléré tant de républiques et de socialisme au cœur même de l'Europe et aux frontières de son empire. Le drapeau rouge n'aurait flotté ni à Vienne ni à Berlin. tant que les cloches du Kremlin auraient tinté en l'honneur du Tsar.

En conclusion, amies ou ennemies, les trois cours du nord se soutenaient l'une l'autre ; elles auraient dû rester amies à jamais et opposer de concert une digue à la marée révolutionnaire de l'Occident. Au contraire, après la guerre

de Crimée, les trois grandes monarchies du nord, dans l'acharnement des rivalités diplomatiques, ont oublié ce devoir.

Quelle éclatante justification de la Sainte-Alliance, un siècle plus tard ! Quelle revanche pour Louis XVIII et son idée de vouloir humilier la guerre considérée comme une force révolutionnaire. Quelle glorification du vieux Bismarck, qui, après 1870, tenta de refaire la Sainte-Alliance avec la ligue des trois empires du nord ! Il n'y réussit que pour peu de temps, car en 1877 la guerre russo-turque, exaspérant la haine ancienne qui existait entre l'Autriche et la Russie, l'obligea à choisir entre les deux alliances. Mais aussi il n'abandonna pas la Russie à elle-même. Non seulement il conclut le fameux traité secret de 1884, mais il écrivit alors cette page mémorable, dont je me suis souvenu l'autre soir, parce que je l'ai retrouvée en feuilletant le second volume de ses *Pensées et Souvenirs* dont la petite bibliothèque de l'hôtel possède un exemplaire : « Nous devons faire en sorte que les deux empereurs voisins vivent en paix. Nous pourrons assurer l'avenir de la quatrième grande dynastie d'Europe, celle d'Italie, si nous réussissons à maintenir fermement l'union des trois empires, à contenir les ambitions de nos deux voisins d'Orient, où à les satisfaire avec des concessions réciproques. Notre amitié réciproque nous est nécessaire pour conserver l'équilibre européen. Nous ne pourrions y renoncer sans courir un grand danger. »

Avertissement et prophétie qui n'ont pas été écoutés par ceux qui le devaient... Hélas !...

Mais cette Sainte-Alliance bafouée par tout le monde et par moi-même, qu'a-t-elle été, sinon une grande tentative pour effacer de l'histoire de l'Europe la « guerre absolue » ? Et en même temps n'a-t-elle pas été un premier échantillon de la Ligue ou Société des nations, que tout le monde veut à présent, et que les démocraties occidentales ne parviennent pas à constituer à Paris ? Pendant cinquante ans je n'avais vu dans la Sainte-Alliance que la ligue continentale de l'Absolutisme. O puissance du malheur ! Depuis le jour où j'ai perdu la couronne, je vais, nouveau Colomb, explorant

l'histoire des temps présents comme un continent inconnu, et je fais tous les jours une nouvelle découverte.

Les protocoles du congrès d'Aix-la-Chapelle n'étaient pas, comme je l'avais trop légèrement jugé, une généreuse erreur de souverains pleins d'illusions ; et l'engagement réciproque de toutes les dynasties à vivre en paix, comme une grande famille, engagement que Charles-Albert rompit le premier en 1848, n'était pas seulement une ruse de l'Absolutisme. Ces protocoles étaient l'œuvre d'une sagesse qui, à présent seulement, apparaît au monde aveugle : et cet engagement était à son tour, autant que possible, un moyen d'unir les Etats de l'Europe, moyen qu'on cherche aujourd'hui avec anxiété et que personne ne trouve. Les dynasties légitimes, victorieuses de la Révolution et de l'Usurpation, l'avaient découvert. Effrayées par la guerre absolue de la Révolution et de l'Empire, elles avaient voulu chasser à jamais du monde ce nouveau fléau ; et, par conséquent, elles avaient promis de ne pas recommencer cette course aux agrandissements territoriaux qui pendant les deux siècles précédents avaient été leur grand souci ; elles avaient reconnu que les ambitions et les intérêts de chaque dynastie devaient s'incliner et céder le pas à un bien suprême : la paix et l'ordre de l'Europe. Que va-t-elle demander, la Société des nations aux Etats qui en feront partie ?

Les dynasties légitimes n'avaient pas seulement écrit sur le papier leur promesse ; elles l'avaient tenue. Pendant trente-trois ans les armes se rouillèrent, et l'Europe put, dans une longue paix, refaire le sang perdu dans tant de guerres. Quelle révolution de l'histoire, et combien légitime parce que sage, profonde, humaine et presque prophétique !

Mais qui a brisé ce principe d'unité ? La Révolution de 1848, c'est-à-dire le mouvement libéral et démocratique, dont la France, l'Angleterre et l'Italie se sont dites les champions dans la guerre mondiale. 1848 fut la deuxième secousse du tremblement de terre, qui déjà avait secoué le monde en 1789 ; cette deuxième secousse n'ébranla ni la Monarchie, ni le Droit divin, ni la Propriété, mais elle brisa la ligue continentale de l'Absolutisme, et en même temps la nouvelle unité, encore trop faible, de l'Europe.

La Monarchie de droit divin fut donc assaillie en 1848 et faillit être renversée par la Révolution, non seulement parce qu'elle avait tenté de fermer à la Bourgeoisie les portes du pouvoir, mais aussi et surtout parce qu'elle avait voulu faire de l'Europe une unité presque sacrée, qu'il aurait été sacrilège de briser, et parce qu'elle avait laissé rouiller les armes meurtrières que la Révolution avait forgées. Sous le prétexte de refaire le monde, la Révolution de 1848 fit revivre en guerres nationales, la « guerre absolue » de Napoléon et les guerres dynastiques et coloniales des XVIIe et XVIIIe siècles. En l'obligeant à reculer d'un siècle, elle a vaincu précisément ce qu'elle appelait la « force du passé ». Ennemie mortelle de la « guerre absolue », la Sainte-Alliance anticipait les temps, même si elle pensait revivre le passé.

La Révolution, au contraire, revint au passé, rouvrant le temple de Janus, même lorsqu'elle se faisait l'illusion d'enseigner aux peuples le progrès futur.

Telle est la véritable histoire de 1848, celle qu'aucun historien n'a écrite encore. Et à présent au contraire... O démon des temps, dans quelle confusion as-tu précipité du monde ? La Monarchie de droit divin, la seule institution qui ait tenté de faire de l'Europe une unité, a été chargée de la faute de toutes les guerres, et sacrifiées au ressentiment des peuples. La Révolution, qui a ressuscité les guerres coloniales et dynastiques, doit pacifier le monde, et reconstituer l'unité de l'Europe qu'elle-même a brisée. Mon esprit se confond, se perd, dérouté...

Le 20 janvier 1919.

Quel drame ! A présent seulement je le vois tout entier, dans son simple et tragique enchaînement. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, il existait en Europe un droit public qui, quoique ancien et incohérent en plusieurs de ses parties, pouvait contenir les excès de la violence. Un tel droit public était le fils des siècles... Les Monarchies l'ont détruit en provoquant, vers la fin du XVIIIe siècle, l'épouvantable guerre avec la Révolution et avec la France, premier exemple de guerre universelle, qui dura vingt-deux années. Car, en dépit de l'apparence, ce furent les Monarchies, qui, soit par crainte de la Révolution, soit dans le criminel espoir de se partager

après une victoire facile les plus beaux territoires de cet ancien royaume, ont obligé la France à prendre les armes. Mais que nous avons été punis et l'Europe avec nous ! Du vieux sol de France, foulé par nos chevaux, surgit — représaille terrible — le militarisme brutal d'une troupe d'aventuriers de toute espèce et de toute naissance, ignorants faméliques, ennemis de toute loi et de toute tradition, avides seulement de victoire et de butin, qui, pendant bien des années, pillèrent et bafouèrent l'Europe, massacrant l'ancien droit public, substituant même à la notion de droit public les variables caprices de l'ambition, de la cupidité et de la domination. La «guerre absolue» — universelle, dirais-je aujourd'hui — naquit et Napoléon en fut le génie, le héros, le chef et l'idole.

A-t-il été un très grand guerrier ? Oui, mais quel médiocre homme d'Etat ! N'a-t-il pas passé plus de dix années à faire, à défaire, à refaire des Etats éphémères d'après les combinaisons fantaisistes que l'ambition, l'intérêt, le caprice lui suggéraient ! Comme si les peuples et les institutions eussent été des jouets démontables !

Je ne saurais définir autrement sa façon de gouverner qu'une « puérile brutalité ». Toutefois sa folie avait été tellement contagieuse qu'en la combattant les grandes dynasties de l'Europe elles-mêmes la contractèrent. Après l'avoir renversé comme un usurpateur, Autriche, Prusse, Russie et Angleterre s'accordèrent en 1814 pour se partager l'Europe d'après la méthode napoléonienne. Que serait-il advenu de la civilisation si, une fois Napoléon tombé, son esprit, l'esprit qui avait pour tant d'années alimenté la première guerre universelle, eût continué à gouverner l'Europe dans ses ennemis ? Heureusement, l'Europe et la civilisation ont été alors sauvées par la Monarchie et l'Aristocratie françaises.

Ce n'est pas une vérité qu'il me plaise d'avouer, mais je ne puis pas la renier à présent que mes yeux l'ont vue. Il est bien vrai que Napoléon avait déclaré à Martens que désormais le droit public en Europe s'identifiait avec la force: mais lorsque Talleyrand prononça à Vienne pour la première fois le mot « droit public » une échauffourée se produisit. Les plénipotentiaires des Etats vainqueurs devinrent

furieux. Humboldt cria : « Que vient-il faire ici, le droit public ? » Mais ils se ravisèrent dans la suite. Louis XVIII et Talleyrand réussirent à faire désavouer par le Congrès de Vienne le droit de l'épée auquel, à l'instar de Napoléon, les vainqueurs rendaient hommage, et à reconstituer, pour l'espace d'une génération, un droit public sur le principe de la légitimité. Alors commença, dans la conscience de l'Europe, une lutte entre le droit de la force divinisé en Napoléon, et le désir, le respect, l'exigence plus ou moins reconnue d'un droit public. Lutte qui s'est rallumée à présent dans Paris... Les plénipotentiaires des Etats vainqueurs siègent autour du tapis vert de la Conférence ; et les peuples leur soufflent les questions et les réponses, combattus les uns et les autres, souffleurs et acteurs, par le désir de piétiner les vaincus, chacun arrachant le plus qu'il peut, sans aucun respect humain et sans aucune volonté de trouver un principe de justice qui puisse véritablement pacifier l'Europe. Lequel de ces deux sentiments aura le dessus ? Wilson devrait être le Louis XVIII et le Talleyrand du Congrès de Paris...

L'Europe s'est sauvée il y a un siècle parce que, à la fin de la première guerre universelle, elle trouva intact et prêt un principe d'ordre, qui la reconduisit d'une façon sûre et ferme au travail et à l'obéissance. Un siècle plus tard, une fois oublié le grave péril auquel elle avait miraculeusement échappé, elle voulut tenter l'aventure d'une seconde guerre universelle. Trouvera-t-elle cette fois aussi la main ferme et le principe qui pourront la sauver d'une longue et ruineuse anarchie ?

Je comprends à présent pourquoi Louis XVIII défendait avec tant d'acharnement les droits du Roi de Saxe. Par eux, il voulait sauver le principe de l'ordre universel. Et moi aussi j'ai gouverné pendant longtemps mes semblables, sans comprendre cette profonde sagesse ; et à présent que je l'ai compris, j'ai cessé de gouverner !

GUGLIELMO FERRERO.

(A suivre.)

LES CHRONIQUES NATIONALES

BULGARIE

INTERNATIONALE VERTE OU PANSLAVISME DÉMOCRATIQUE.

Sofia.

La renaissance paysanne qui se manifesta depuis la guerre en Europe centrale et orientale, principalement en Bulgarie, en Tchéco-Slovaquie et en Yougoslavie, les bruits qui couraient sur une « internationale verte », ont fait l'objet de beaucoup de commentaires, projets et espoirs. Les uns opposaient cette internationale au bolchévisme, les autres l'assimilaient indirectement à la troisième internationale avec ses soviets d'ouvriers et de paysans. Pour s'en former une idée juste, il faudrait observer ce mouvement en deux pays : ou bien en Bulgarie, dont le gouvernement lui-même avec M. Stamboulisky en tête, apparaît comme l'agent le plus actif des idées rurales, ou bien en Tchéco-Slovaquie dont la capitale est devenue le centre du nouveau mouvement où tous les adeptes de l'internationale paysanne viennent tour à tour prêter serment de fidélité au drapeau vert.

En choisissant Sofia comme poste d'observation, rien ne nous empêchera de jeter aussi un coup d'œil sur le rôle de Prague, Prague où le gouvernement paysan bulgare a déjà envoyé à cinq reprises ses ministres.

* * *

Le mouvement paysan, comme nous l'avons déjà exposé dans une de nos chroniques précédentes [1], fut pour ainsi dire une réaction d'anciens combattants née du mécontentement des masses rurales qui avaient fait la guerre. Voilà le seul trait commun à tous ces partis paysans de Bulgarie, de Croatie, de Serbie, de Tchéco-Slovaquie et de Pologne. On a cherché à rapprocher de ces partis *paysans,* sans succès d'ailleurs, les anciens partis *agraires* qui, après la guerre, ont pris un certain essor en Bavière et en Hongrie, de même que les associations agricoles suisses. Au moins en Bulgarie, les organes officiels du mouvement paysan ont recueilli avec soin les déclarations des chefs et des congrès agraires dans ces derniers Etats et ont tenté de démontrer que ces partis allaient collaborer à l'internationale verte.

Le Président du conseil, M. Stamboulisky, lors de son voyage à travers toute l'Europe, l'année dernière, a essayé d'y découvrir partout des mouvements analogues au mouvement paysan bulgare dont il est le chef : soit en Angleterre, soit en Italie, soit en France, soit en Belgique, afin de s'appuyer sur eux et d'obtenir leur amitié. Mais il n'a rien trouvé du tout. Quant à l'Allemagne, elle était trop absorbée par ses embarras personnels pour s'intéresser à autre chose ; d'autre part elle ne peut plus offrir aucun appui solide aux pays balkaniques. Le chef des paysans bulgares, dans ses recherches en vue de former une internationale verte, dut se rabattre sur les pays plus à l'Est qui, presque tous, vainqueurs et vaincus, étaient dans des situations économiques peu brillantes et qui se ressemblaient par plusieurs côtés. Dans tous ces Etats la guerre avait donné naissance à des partis paysans.

[1] La *Revue de Genève,* février 1921.

* * *

En Pologne, les paysans, aujourd'hui encore, ont la majorité dans les conseils du gouvernement ; après avoir refoulé les régiments bolchévistes qui tentèrent, en août 1920, de submerger la Pologne, ces paysans virent augmenter leur autorité dans le pays. Ils demeurent un parti national, foncièrement attaché au sol natal et qui défendit avec vigueur les intérêts polonais non seulement contre les Russes envahisseurs, mais aussi contre les Allemands à propos de la Haute-Silésie, contre les Ukrainiens à propos de la région de Holms, contre les Tchèques à propos de Teschen. Dans ses rencontres avec le Président du conseil polonais et chef du parti paysan Witos, le Président bulgare a dû se rendre compte de l'état d'esprit des paysans polonais et de leurs tièdes velléités internationalistes, car il se hâta de revenir à Prague où le parti paysan tchèque, quoique plus faible par rapport aux autres partis, lui avait semblé plus disposé à collaborer à l'internationale verte.

Et en effet, c'est en Tchéco-Slovaquie que l'on se préoccupe le plus de cette alliance générale des paysans. Il est vrai que le gouvernement tchèque n'a pas pris part aux travaux en vue de constituer une internationale verte ; l'organe officieux du gouvernement tchéco-slovaque le *Cas* souligna même que M. Stamboulisky était l'hôte d'un seul parti et que l'on ne lui a pas rendu à Prague les honneurs que lui avaient prodigués les ministres paysans à Varsovie. Dans la suite, cependant, les milieux dirigeants tchéco-slovaques s'engagèrent plus ostensiblement et provoquèrent un changement fort important dans l'orientation de l'œuvre commune ; elle devint de cette manière, pour la Tchéco-Slovaquie, une arme de politique extérieure et surtout de politique économique vis-à-vis des pays slaves.

Les Roumains qui, depuis bien des années, évitent soigneusement toute politique slavisante, l'ont bien compris, et le voyage de M. Stamboulisky à Bucarest ne fut pas accompagné de bruyantes manifestations paysannes : on chercha même à tourner en ridicule l'essai de faire collaborer les

paysans roumains et bulgares. Entourés de Slaves de presque tous les côtés, en querelle avec les Hongrois, les Roumains cherchent aujourd'hui à s'appuyer surtout sur leurs grands alliés latins pour maintenir l'indépendance de leur Etat. Le mouvement paysan qui se produisit chez eux sous l'influence de la guerre des Slaves et surtout du bolchévisme russe, n'a pas pu encore s'affirmer et n'a pas réalisé de progrès comme au-delà du Danube, chez les Bulgares et les Serbes. On sait d'ailleurs que le régime de la propriété foncière y est différent — la petite propriété, seule en usage au delà du Danube n'est pas encore répandue dans ce pays des « tchekoï » et des grands féodaux terriens valaques et moldaves. Bref, M. Stamboulisky se rendit vite compte de la faiblesse du parti rural et en général du mouvement paysan en Roumanie, et ne s'obstina pas à fonder sur lui le rapprochement avec nos voisins. Ce rapprochement encore timide commence à s'opérer petit à petit, mais uniquement par les voies ordinaires de l'action diplomatique et l'intérêt bien compris des deux Etats, en dehors de toute considération « paysanne ».

Restait la Yougoslavie. La guerre avait créé un abîme entre les deux nations slaves des Balkans. En Bulgarie, le désir de se rapprocher de la Serbie est unanime et sincère, car il s'appuie sur des intérêts réels. En Serbie, après une victoire aussi complète et aussi glorieuse, on ne voulait pas entendre parler, du moins dans les milieux dirigeants, d'une réconciliation avec la Bulgarie vaincue. C'était assez naturel d'ailleurs.

Vu l'intransigeance des milieux nationalistes et militaristes, M. Stamboulisky et les chefs paysans bulgares désireux de travailler à un raprochement, comptaient sur le parti paysan serbe qui, sous la direction de MM. Abramovitch et Yovanovitch, venait de se fonder, et aussi sur l'agitateur croate Raditch qui s'était mis en tête d'un mouvement très puissant en Croatie où il se déclarait partisan d'une république paysanne. On croyait ici que ces mouvements paysans prendraient également le dessus dans la vieille Serbie et qu'ils influenceraient sa politique extérieure. Mais le parti paysan serbe, pas plus que les autres partis de Serbie, ne voulut rien entendre d'une « alliance paysanne »

bulgaro-serbe. Pour la politique extérieure, aussi bien que pour le fédéralisme, les paysans serbes n'ont pas cru possible de se séparer de la politique panserbe des radicaux et des démocrates. Quant à Raditch, il remporta, lors des élections, un succès réel, mais les luttes de son parti pour l'autonomie de la Croatie, son abstention des travaux de la grande Constituante de Belgrade [1], ne lui ont pas permis de jouer un rôle décisif dans les rapports serbo-bulgares, quoiqu'il ait manifesté à plusieurs reprises des sympathies pour notre pays. Au fond, Raditch est, avant tout, un Croate nationaliste ; ce n'est qu'ensuite qu'il est républicain.

L'internationale verte fut conçue au début comme une œuvre vraiment universelle, capable de traverser les frontières de tous les Etats où les paysans forment la majorité. Ses apôtres espéraient sincèrement réaliser la fraternité paysanne de toutes ces masses qui ont fait la guerre et en ont supporté le poids le plus lourd ; ils croyaient que, grâce aux paysans, on arriverait à supprimer les rivalités entre les Etats et à fonder l'accord universel. M. Stamboulisky annonça même, quelque peu solennellement, que l'internationale verte serait rattachée à la Société des nations et travaillerait de concert avec le Bureau international du Travail à Genève. M. Albert Thomas en prit note, comme il l'affirme dans une lettre qu'il vient d'adresser à l'officieux bulgare l'*Echo de Bulgarie*.

* * *

Déjà plusieurs mois se sont écoulés depuis ces projets, ces déclarations et ces voyages. On a beaucoup entendu parler, prophétiser, discuter, mais l'on n'a pas vu se former d'internationale verte. D'ailleurs, ni M. Stamboulisky, ni M. Svehla et les autres chefs paysans de Tchéco-Slovaquie, ni MM. Raditch ou Witos n'ont jusqu'à présent donné à cette nouvelle Internationale de programme d'ensemble, dressé conformément aux données historiques, économiques et sociologiques, un programme qui puisse du moins nous fournir

[1] Voir la *Revue de Genève* de juillet 1921. (N. D. L. R.)

un semblant de système analogue à celui des théoriciens socialistes ou communistes. Dans les déclarations des chefs paysans on n'a jamais saisi une idée nette et précise ; l'internationale verte demeure simplement une expression séduisante au premier abord, mais obscure en réalité, que chacun interprète à sa façon. Quelques-uns, effrayés à tort ou à raison par le danger bolchéviste, y ont vu le seul moyen de défense possible qui consisterait à opposer tous les paysans aux bolchévistes et aux communistes. Certes, il est exact que le paysan, qui est propriétaire, est opposé aux doctrines communistes ou collectivistes, et que c'est le paysan, et tout d'abord le paysan russe lui-même, qui pourrait porter le coup de grâce à ces doctrines. Mais, précisément parce qu'il est terrien et propriétaire, le paysan est attaché au sol natal et ne s'affilie pas volontiers, ni d'une façon durable aux organisations internationales. Les paysans se sont toujours montrés les défenseurs les plus résolus et les plus farouches de l'indépendance nationale de leur pays, à un degré bien plus élevé que les ouvriers industriels, quoique ceux-ci, malgré les affirmations des écrivains socialistes de la fin du XIXe siècle, n'aient pas trahi l'appel de la patrie.

Malgré certaines apparences dues à la mentalité spéciale de certaines classes après la guerre et à la démagogie qui l'exploite, le mouvement paysan ne pourrait jamais réunir dans une même internationale durable et solide les paysans propriétaires d'Etats différents. Ce mouvement reste en somme essentiellement national, mais sur une base purement démocratique.

* * *

Ce caractère du mouvement a été très bien compris par certains esprits dirigeants en Tchéco-Slovaquie qui tentent de profiter des essais de l'internationale verte et de les transformer en un mouvement démocratique *slave* sur lequel la Tchéco-Slovaquie pourrait appuyer sa politique dans le centre et dans l'Est de l'Europe. Ainsi le mouvement en faveur d'une internationale verte devient un mouvement de panslavisme démocratique, inspiré par les Tchéco-Slovaques.

Et c'est bien conforme au rôle que la Tchéco-Slovaquie se propose de jouer, tant dans le domaine de la politique étrangère que dans le domaine économique. Avec la disparition de la monarchie austro-hongroise, c'est la Tchéco-Slovaquie qui tend de plus en plus à se charger du rôle des Habsbourg slavisants, du moins parmi les Slaves du sud. L'éclipse momentanée de la Russie lui facilite la tâche. Car, autrefois, c'était la Russie qui dirigeait le mouvement panslaviste sur lequel elle cherchait à baser son influence politique aussi bien dans l'Europe centrale que dans les Balkans. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que l'ancien panslavisme commença aussi comme un mouvement démocratique. Ce n'est que plus tard qu'il devint un instrument politique entre les mains des monarchistes russes. Même le néoslavisme, qui fut érigé avec tant d'enthousiasme en doctrine politique après le congrès de Sofia de 1911, notamment par les Tchèques, ne put changer le caractère monarchique du panslavisme d'avant-guerre.

Aujourd'hui, c'est par l'évolution de l'idée de l'internationale verte que l'on tend à restaurer le panslavisme. Pour se rendre plus acceptable et surtout pour utiliser certains courants populaires qui ont surgis récemment dans les pays slaves, le panslavisme devait devenir démocratique. Chez les paysans conservateurs par essence, la slavophilie est non seulement le sentiment le plus naturel, mais aussi le plus compréhensible à cause de leur langue, de leurs mœurs et de leurs traditions. Les Tchéco-Slovaques, qui ont toujours tenté — et non sans un succès mérité — de jouer un grand rôle dans le mouvement slave, ne pouvaient pas ne pas saisir l'occasion qui s'offrait ainsi pour leur politique. La Tchéco-Slovaquie avec raison veut utiliser un moyen d'action et de prestige. Pour l'employer, elle n'a qu'à profiter de la faveur dont elle jouit parmi les Slaves et se mettre à leur tête.

* * *

Rien d'étonnant donc à ce que l'envoyé du gouvernement paysan bulgare, le ministre de l'intérieur, M. Dimitrof, qui mena de longs pourparlers dans les capitales slaves

pendant trois mois en vue de constituer une internationale verte, n'ait rapporté de Prague, où elle devait se fonder, que le plan d'une *centrale coopérative slave* à créer à Prague avec la participation d'établissements bulgares comme la Banque coopérative, l'Association agricole et la Banque coopérative rurale. Dans une déclaration publiée par l'*Echo de Bulgarie,* le ministre Dimitrof a affirmé qu'il avait bien mené des pourparlers en vue d'une internationale verte, mais qu'il n'avait abouti pour le moment qu'à la constitution d'un *Bureau permanent des organisations rurales des pays slaves.* « Ce bureau, a-t-il dit, étudiera les organisations et les programmes afin d'élaborer les éléments d'une *unité slave* dans le domaine économique et culturel. » L'officieux tchèque, la *Gazette de Prague,* annonça à son tour qu'on venait de constituer à Prague, en présence de nombreuses notabilités slaves ainsi que de représentants des différents ministères, une *Chambre agricole slave.* Lors de la séance d'ouverture, des délégués de presque tous les pays slaves prirent la parole : Yougoslavie (M. Abramovitch) Bulgarie (M. Drenovsky), Ukraine (M. Ganicky), Russie (MM. Anciperof et Malacof). Au nom du gouvernement, M. Kolar déclara que le ministre tchéco-slovaque de l'agriculture appuiera de toutes ses forces la Chambre agricole slave et que la politique commerciale tchéco-slovaque devra être orientée vers l'Est.

Evidemment, la Pologne s'abstient; mais, du moins jusqu'à présent, elle s'est toujours tenue à l'écart des mouvements panslavistes: avant la guerre, c'était à cause de la Russie, maintenant, et peut-être provisoirement seulement, à cause de la Tchéco-Slovaquie.

Les Serbes ne voient pas encore d'un très bon œil ce rapprochement slave par le moyen des paysans. Cela s'explique par la crainte qu'ils ont que Raditch n'y trouve un encouragement, et aussi d'être entraînés à une alliance avec la Bulgarie. Dernièrement encore, l'*Agramer Tagblatt* s'opposait à l'internationale verte, « cette absurdité politique, prêchée par les Bulgares », et protestait contre l'admission de Raditch. Cependant la nouvelle forme que la Tchéco-Slovaquie tend à donner à cette idée de l'internationale verte qui

devient uniquement un mouvement de panslavisme démocratique, se conciliera avec le temps des sympathies plus nombreuses en Serbie, surtout après le vote de la constitution et l'amélioration des rapports serbo-bulgares dans lesquels la Tchéco-Slovaquie tend toujours à jouer un rôle de première importance et à y remplacer, à la grande satisfaction des Serbes, les grandes puissances elles-mêmes.

Petco STAÏNOW.

HONGRIE

Les cent heures du roi Charles

Budapest.

Ce fut par une souriante matinée d'automne, le 1er novembre 1921, que Charles de Habsbourg-Lorraine, Roi apostolique de Hongrie, IVe de ce nom, quitta une dernière fois le sol de son royaume. Les rayons fatigués d'un glorieux soleil étendaient un voile tissé d'argent sur les prés encerclés d'osiers, au bord du Danube frissonnant sous le frimas de l'aube. Le ciel conservait encore la teinte en grisaille d'une nuit de gel... Le public manquait presque complètement. Personne ne se doutait de l'événement dramatique et historique qui allait s'accomplir dans les formes les plus dures, les moins solennelles possible. Un secret absolu avait été gardé ; sauf ceux qui décidaient du sort du roi, ceux qui accompagnaient le train et quelques journalistes, cette fois encore mieux informés que tout le monde *(Times, Corriere della Sera, Matin)*, personne ne

savait rien. Même le préfet de la ville de Baja, où l'embarquement du couple royal allait avoir lieu, n'en fut averti qu'au moment où le train qui amenait les souverains franchit le pont du Danube, entre Baja et Battaszék. A part ce soleil qui nous dégelait et nous faisait oublier l'atroce voyage nocturne en automobile, une vraie « Barziniade », tout était incolore, apathique, d'une froideur voulue et révoltante.

Une compagnie d'infanterie hongroise en kaki descendit lestement du train, prit position près des deux moniteurs britanniques, *Glowworm* et *Lady Bird,* ancrés côté à côté non loin du pont. Formés en large cordon, les soldats présentèrent les armes et le roi — selon toute apparence le dernier de la maison Habsbourg-Lorraine — descendit à son tour, accompagné de son épouse, la reine Zita, les escaliers du viaduc du chemin de fer, parcourut à pas rapides la courte distance qui le séparait de la passerelle du *Glowworm* et, arrivé sur le sol britannique, disparut aussitôt dans sa cabine. Les soldats saluèrent silencieusement, et puis s'en allèrent. Eux partis, le paysage parut plus lugubre encore, pas poignant du tout, mais infiniment mesquin, banal et gris, surtout si on le comparait aux deux tragédies, celles-là vraiment poignantes et grandioses, qui s'accomplissaient en ce moment historique.

L'une, celle de la maison des Habsbourg, dont le règne de presque sept siècles se terminait. L'autre, celle de la nation hongroise qui, par un acte irréfléchi de son propre roi, se voyait forcée de recourir aux armes contre le porteur mille fois sacré de la sainte couronne hongroise, de le faire prisonnier et, finalement, par suite d'une révoltante ingérence dans ses affaires intérieures, de le remettre à des puissances étrangères. Et cependant il y a dans cet « ultime drame » de la maison des Habsbourgs la preuve de la justice immanente à travers les siècles. Que d'humiliations, de cruautés, d'injustices a dû supporter ce peuple hongrois chevaleresque et malheureux pendant les quatre siècles de sa vie conjugale avec la Maison d'Autriche ! Toutes ces iniquités ne furent motivées que par l'orgueil d'une politique dynastique qui, dans le choix de ses moyens, ne se laissa jamais embarrasser par des scrupules moraux. *Finis sanctificat media,* cette devise jésuite la dirigea toujours. Une longue file de martyrs,

d'exilés et de victimes, les meilleurs et les plus nobles de la nation, précède le drame du 1er novembre 1921. A commencer par le roi Ladislas IV qui, en 1279, grâce à son renfort militaire sauva Rodolphe de Habsbourg d'une défaite menaçante, la série des ingratitudes de la dynastie vis-à-vis de la Hongrie est presque ininterrompue. La scène lugubre au bord du majestueux Danube signifiait la fin d'une époque et le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de notre malheureux peuple. Il se débat depuis mille ans contre le sort qui l'a placé au centre d'un pays beau et riche et qui l'a entouré d'ennemis irréconciliables. Le rideau tombé, les Habsbourg quittent la scène. *Exit Habsbourg.* Leur rôle lamentable est terminé, ils n'ont plus rien à voir dans les destinées d'une nation qu'ils étaient, une fois encore, prêts à ruiner. L'effort gigantesque de cette race, peu nombreuse, mais pleine de vitalité, constitue, et — croyons-le — il ne finira qu'avec la race humaine tout entière. Entouré de Slaves et de Germains, le peuple magyar ne compte guère plus que dix millions d'âmes — dont plus de trois millions se trouvent sous un joug étranger, en vertu des principes de la justice internationale et du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, glorieusement établis par le Traité de paix et tout particulièrement par celui de Trianon... Quelle force, quelle ténacité, que d'intelligence a-t-il fallu pour que cette nation minuscule ait pu subsister, encadrée qu'elle était d'ennemis mortels, et pour qu'elle ait pu garder son caractère, sa langue originale, sa civilisation et son prestige, pour reconquérir enfin, chaque fois et toujours, son indépendance si souvent perdue.

* * *

Examinons quelles circonstances ont pu amener l'ex-roi Charles à tenter de regagner sa couronne de Saint-Etienne.

Il faut noter d'abord le caractère du souverain, les ambitions et les haines de ses conseillers qui ont esquissé le plan de l'escapade, ensuite les intérêts de ceux qui, vraisemblablement, ont tiré les ficelles derrière les coulisses, et enfin le développement récent de la politique intérieure hongroise.

Il n'est pas de tâche plus ingrate pour un écrivain politique que de faire le portrait sincère d'un souverain tombé. La personne de celui-ci réclame notre respect, puisqu'il fut touché par la Sainte Couronne Hongroise, symbole mystérieux de la souveraineté nationale. Comment critiquer, sans manquer à ce respect plutôt qu'à la vérité historique ? Mais la thèse anglaise *The King can do no wrong* n'a malheureusement point d'application ici, car le roi, en n'agissant pas sous la responsabilité constitutionnelle de conseillers, s'est délibérément mis hors de la constitution. Le roi de Hongrie n'est point roi par «la grâce de Dieu» dans le sens théocratique des monarchies absolues, mais par la volonté souveraine de la nation, sous la figure de la Sainte Couronne, qui lui a été remise héréditairement et sanctionnée par l'acte solennel du couronnement.

Charles IV n'a point été élevé dès son enfance pour être roi. Il n'était que le fils du second fils de feu l'archiduc Karl Ludwig, frère cadet de François-Joseph et son héritier présomptif après la mort de Rodolphe. Or, son ambitieux oncle l'archiduc héritier François-Ferdinand cherchait à préparer la succession de son propre fils issu de son mariage morganatique bien connu. La jeunesse du ci-devant archiduc Charles-François-Joseph se passa donc comme celle des nombreux princes de la maison impériale et royale, dans de petites garnisons entouré de courtisans mesquins et flatteurs.

La vie de son père, l'archiduc Otto, homme étourdi et léger, ne pouvait pas lui fournir un bien beau modèle. Sa mère, l'archiduchesse Marie-Josèphe, descendante de la famille royale de Saxe, ne lui apportait que les traditions de basse fourberie qu'on trouve dans les cours allemandes de seconde classe, réduites en grandeur et en importance. Ce ne fut que lorsque l'archiduc Charles-François-Joseph, héritier présomptif, eut dépassé ses vingt ans que l'on commença, sur l'ordre de l'empereur-roi François-Joseph, monarque et gentleman accompli, à lui donner une éducation qui le préparât à porter dignement le lourd fardeau de la double couronne.

Des hommes politiques, de hauts fonctionnaires, des jurisconsultes autrichiens et hongrois bourrèrent de leur savoir la pauvre tête du jeune prince. C'est alors que son

oncle, — énigme sombre, aussi hautain que grossier, cruel, plein de ruse, ambitieux de régner selon son idée, — se chargea de préparer ce mol esprit, prêt à recevoir toute empreinte, toute inscription. François-Ferdinand haïssait sincèrement la nation hongroise. Il voyait en elle l'obstacle séculaire aux essais d'unification et de germanisation habsbourgeoises. L'opposition des Magyars, leur opposition obstinée à toute atteinte à leur indépendance séculaire, empêchait la germanisation totale de l'armée hongroise. L'hôte du Belvédère était un autocrate accompli, sans aucun sens constitutionnel. Mais il coquetait — à l'exemple de tant d'autres héritiers de trône — avec les masses populaires. Très attaché au clergé et au monde catholique des deux pays, il entretenait en même temps des relations suivies avec la social-démocratie autrichienne et les socialistes hongrois. Fervent partisan de l'alliance allemande, il aspirait à faire jouer à l'Autriche-Hongrie un rôle plus indépendant. Il prépara donc la prépondérance des Slaves auxquels il livra presque ouvertement la nation et la civilisation millénaire magyares. Son rêve était ou bien une monarchie unifiée, ou bien — et l'influence de sa femme, la comtesse Sophie Chotek, plus tard duchesse de Hohenberg, tchèque d'origine, l'y aidait — le trialisme germano-slavo-magyare. Car, monarchie absolue ou monarchie fédérative c'était chose identique au point de vue dynastique : gouverner selon leur guise en divisant les nationalités, voilà l'idéal dynastique. En tous cas l'indépendance hongroise aurait sombré sans retour dans l'immense mer slave.

Voilà de qui le jeune prince, l'ex-roi Charles, reçut son éducation politique. Son propre caractère s'y prêtait : il était faible et versatile, oublieux et brusque, étroitement soumis aux influences cléricales. Inattendu dans ses décisions, il manquait de l'éducation politique nécessaire pour savoir comment les prendre. Le peuple viennois, toujours prêt à la raillerie — qui cependant n'a jamais osé s'attaquer au vieil empereur François-Joseph pendant tout son règne de soixante-huit ans — lui décerna dès les premières semaines de son pouvoir les prénoms mordants de : *Karl der Plötzliche, Karl der Letzte,* et, le plus cruel peut-être, *Kaiser Wilhelm-Ersatz.*

L'idée que sa puissance venait de Dieu lui tenait à cœur comme à tous les Habsbourgs, même s'il leur arrive de descendre de la maison ducale de Lorraine... et elle lui fit dire encore récemment : « *Ein Volk muss für seinem König leiden* » (un peuple doit souffrir pour son souverain). L'influence de la maison de Parme, intrigante et ambitieuse, totalement assujettie à ses confesseurs, acheva l'éducation de son âme dès le premier jour de son mariage avec la princesse Zita de Bourbon-Parme, en 1911. Après avoir écarté sans scrupules les conseillers de feu son grand-oncle, l'empereur-roi, et rapidement usé le personnel d'hommes politiques autrichiens légués par son oncle l'archiduc-héritier assassiné — les Czernin, les Clam-Martinitz, les Polzer et autres types de la camarilla habsbourgeoise — il resta seul, définitivement prisonnier de l'influence pernicieuse de cette famille.

Sa femme, l'impératrice Zita, — en bon Hongrois on peut se passer de l'appeler « reine », car elle ne portait que le titre, et la dernière reine de la Hongrie, c'est la reine Elisabeth, la malheureuse femme de François-Joseph, dont notre peuple conserve dans son cœur le souvenir légendaire et attendri — l'impératrice Zita — « l'Italienne », comme on disait à Vienne — se refusa obstinément à passer une seule nuit sur le sol de Hongrie. Arrivée à Budapest, le 30 décembre 1916, au matin, pour le couronnement, elle en repartit le soir même pour Vienne, emmenant son mari. Elle était la plus forte des deux et rien ne se fit jamais sans son consentement ou contre sa volonté.

Il est juste de dire que le roi Charles, à peine monté sur le trône, s'efforça d'obtenir la paix pour « ses peuples exténués », mais il le fit maladroitement.

Il subissait l'influence du comte Czernin, aventurier politique qui, en jouant sur deux tableaux, « victoire » et « paix à tout prix », perdit ses deux mises et jusqu'à son honneur d'homme d'Etat ; il subissait aussi l'influence des Bourbon-Parme, de l'impératrice, de sa belle-mère la duchesse douairière Marie-Antonia de Parme, des princes Sixte et René, enfin d'innombrables « directeurs de conscience ».

* * *

Nous passons sur les épisodes qui ont marqué son règne, la maladresse de ses offres de paix séparée, la méfiance absurde qu'il témoigna au seul homme, Etienne Tisza, qui fût de taille à le sauver encore, son indécision criminelle lors de l'avènement de Karolyi, son abdication sans abdiquer ; le détail de ces fautes nous entraînerait trop loin. Soulignons toutefois que lorsqu'il fut parti pour l'exil, le roi Charles devint plus sympathique. Loin de décliner, le légitimisme augmenta en importance : à sa tête on voyait la grande aristocratie féodale qui était liée à la maison d'Autriche par des liens historiques. A l'exception de deux familles toute la noblesse doit ses biens, son rang et ses titres à la munificence d'un Habsbourg. Il est donc évident que « noblesse obligeait ». Or, il ne leur était pas difficile de se soumettre à cette obligation : ils pensaient lutter à côté du roi contre la réforme agraire.

Ni le gouvernement, ni le gouverneur lui-même — ancien aide de camp de François-Joseph, légitimiste, assure-t-on, dans son for intérieur — ne s'opposaient, ne pouvaient ni ne devaient s'opposer aux progrès de l'idée royaliste. On ne cédait qu'aux graves difficultés extérieures : le refus implacable des voisins et même des grandes puissances de laisser revenir le Habsbourg. On admit que le roi, couronné et n'ayant jamais tout à fait abdiqué, était empêché momentanément d'exercer ses fonctions. C'est sur cette base que le Conseil fédéral suisse reconnut l'exterritorialité du souverain séjournant sur son territoire.

Situation sans précédent. Dans la large foule des « rois en exil », il n'y en a pas eu un seul jusqu'à nos jours qui fût non seulement reconnu et réclamé par son peuple, mais roi légitime de son pays. Mettons-nous à la place de Charles convaincu d'être le souverain héréditaire de son pays, et auquel on faisait croire qu'il était impatiemment attendu par son peuple. N'était-il pas agréable d'écouter ces paroles et d'y prêter foi ? Songeons combien l'exil, surtout après l'aventure de Pâques, était dur. aggravé par des soucis

matériels. Il eût fallu un caractère bien autrement ferme, conscient de la dignité qu'il représentait pour se refuser au rêve d'une souveraineté glorieuse rétablie sur le trône de Hongrie. Ajoutons la bande de courtisans et d'ambitieux qui formaient sa garde du corps ou son conseil privé. A la tête de cette « société anonyme par actions » il y avait, de droit et comme toujours, les membres de la maison Bourbon-Parme. Mêmes personnages qu'à la Hochburg, à Laxenburg et Baden : des femmes intelligentes, pleines de ruses et d'entêtement, mais hélas ! dépourvues de tout jugement politique, et deux jeunes hommes, princes-commis-voyageurs en royauté déchue.

Là-dessus arrivent sans cesse des émigrés de Croatie, officiers déserteurs, et hommes de toute confiance, qui assurent à leur bien-aimé souverain, les larmes aux yeux, qu'au moment où il apparaîtra en Hongrie, la révolution militaire et paysanne éclatera et paralysera la Yougoslavie. D'autres en racontent autant sur le compte de la Bohême allemande et de la Slovaquie. Et à Hertenstein on n'était que trop heureux d'ajouter foi à toutes ces fantaisies sans imaginer leurs dessous, sans rechercher qui avait intérêt à provoquer une nouvelle guerre et une nouvelle défaite, cette fois définitive !

Mais, en Hongrie même, qui était dans le complot, et comment a-t-on sauvé ce malheureux pays au moment même où il allait sombrer dans l'abîme ?

L'enquête n'est pas encore close mais on peut dire ceci :

Le plan de l'aventure a été imaginé par M. de Rakovszky, ancien président de la présente Assemblée Nationale. Le major Ostenburg, commandant de la gendarmerie hongroise chargée de veiller à l'ordre dans la Hongrie occidentale non évacuée(la ville de Sopron et ses alentours) et subordonné à la commission des généraux interalliés, et le colonel baron Lehar récemment congédié de l'armée nationale, ont prêté la main aux préparatifs militaires.

M. de Rakovszky est un malfaiteur politique d'ancienne date. Dans sa jeunesse il fut officier autrichien, de corps et d'âme. Issu d'une ancienne famille de la noblesse de la Hongrie septentrionale (appelée aujourd'hui Slovaquie), il fut élevé dans un esprit allemand-impérial-viennois. Jusqu'à son entrée dans la vie politique hongroise avec le programme

clérical, il y a de cela à peu près trente ans, il ne savait pas un seul mot de hongrois. Il l'apprit alors tout en gardant, dans ses discours, un fort accent étranger : leur succès venait de ses saillies et de ses mots bien placés.

Sa façon de présider l'Assemblée nationale devint de plus en plus partiale et l'amena parmi les ennemis du régime actuel, surtout du gouverneur Horthy. Elle lui valut la méfiance du gouvernement du comte Bethlen et de la majorité de la Chambre, petits propriétaires et anti-carlistes. Il dut brusquement démissionner. On était convaincu qu'il ne pardonnerait jamais la soudaineté de sa chute. Intrigant de premier ordre, sans le moindre sens des réalités, esprit vindicatif, il était l'instrument d'un pareil complot. Le pouvoir, qu'il aurait gardé huit jours au plus, lui aurait permis de satisfaire ses rancunes. Totalement dépourvu de patriotisme, le but principal de M. de Rakovszky a toujours été de détruire et de renverser quiconque, n'importe de quelle manière et pour quelles désastreuses conséquences. C'est ce qu'il voulait faire cette fois encore.

Quant aux militaires, leur psychologie est extrêmement simple. Ce sont tout bonnement des *K. u. K. Offiziere (Kaiserlische und Königlische)* de souche étrangère. L'un est d'origine morave, l'autre, le baron Lehar, d'origine tchèque ; son père était un chef d'orchestre nommé Lehàrz. Ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucun sentiment national hongrois : ils avaient l'âme autrichienne, sans autre foi qu'en le chef militaire suprême, l'empereur. Dès qu'il le leur commanda, ils renièrent sans scrupules tout autre serment que celui qu'ils lui avaient juré. Le cas du major Ostenburg est le plus grave. Il a abandonné son poste avec sa troupe entière. Au point de vue militaire il n'y a pas de circonstances atténuantes à sa trahison. On peut également, au point de vue du bon goût, regretter qu'ils aient négligé de se suicider ou de se faire tuer sur le seuil de leur seigneur et maître. Ce cinquième acte n'est pas digne d'un drame romanesque.

La situation intérieure du pays — désarmement très avancé, question de la Hongrie occidentale, mécontentement général — paraissait favorable aux conspirateurs. Le comte Andràssy, chef du parti de l'Union chrétienne nationale, avait entamé des pourparlers officiels avec le pré-

sident du Conseil au sujet de la royauté, pourparlers qui furent terminés le 18 octobre, à la satisfaction des deux hommes d'Etat sincèrement engagés dans cette affaire. Le résultat fut annoncé par le président du Conseil, le 22 octobre, dans un grand discours qu'il tint à Pécs, le jour même où le roi Charles faisait son entrée à Sopron. Les conspirateurs l'ignoraient ou, ce qui est plus probable, s'en moquaient : ils étaient impatients d'agir ; « cette fois ou jamais », dirent-ils au roi. Celui-ci, bien aise de l'entendre, croyait que la situation internationale lui était favorable. Avait-il ou non des assurances formelles, et de qui ? Il a carrément refusé de l'avouer. Il serait incorrect d'ajouter foi aux racontars qui prétendent qu'une lettre de provenance royale promettait à Charles un appui effectif. Ce qui est probable, c'est que les milieux catholiques et royalistes de tel ou tel pays auraient sans doute vu avec sympathie sa restauration, mais il est certain qu'aucun des gouvernements de l'Entente n'a pu lui donner ni ne lui a donné d'assurances quelconques. Peut-être pourrait-on admettre l'hypothèse suivante : Si l'aventure avait réussi, si le fait avait été accepté par les Etats voisins, les Grandes Puissances occidentales ne se seraient point opposées au fait accompli. Mais voilà un jeu de patience bien vain que de compter les possibilités des « si » et des « peut-être ».

Le calcul des conseillers irresponsables du roi était que dans la question de la Hongrie occidentale, la Petite-Entente avait montré des fissures sérieuses. La Yougoslavie était seule à vouloir marcher, profiter de l'occasion pour réoccuper le Baranya et établir un corridor slave entre elle et la Tchéco-Slovaquie. L'opinion publique tchécoslovaque n'était pas favorable à une opération militaire coûteuse, pour un but d'importance secondaire. M. Benès alla, au cours des négociations du mois de septembre, jusqu'à offrir sa médiation en reconnaissant le bien-fondé des réclamations de la Hongrie. La Roumanie n'agissait au sein de l'Entente qu'avec une mollesse apparente. L'Italie, de son côté, s'opposait à toute action militaire des puissances slaves : la Consulta finit par appuyer la Hongrie au cours de son arbitrage de Venise. Mais il n'était pas très intelligent de ne pas voir que les Yougoslaves se considéraient comme les bonnes poires de l'ac-

cord des comitats occidentaux. Belgrade devait être d'autant plus acharnée dans la question du roi qu'elle avait dû être faible dans la question de Sopron : cette fois la Serbie ne laisserait plus passer l'occasion. M. Benès, dont l'offre de médiation avait été reprise à son détriment par l'Italie, saisirait, lui aussi, la première occasion de revanche. Surtout que cet essai de restauration habsbourgeoise lui amènerait l'appui plus ou moins sincère, mais acquis, des Grandes Puissances. Quant à la Roumanie, assurément elle pouvait bien rester neutre, mais elle arriverait quand même à temps, ne perdant rien et gagnant tout, comme d'habitude. Et l'Italie, de toute évidence, considère le retour des Habsbourg comme un danger plus grave que l'hégémonie slave de l'Adriatique.

L'ignorance, la fausse interprétation des circonstances politiques décidèrent les gens d'Hertenstein à tenter l'aventure.

Heureusement, les hommes d'Etat responsables de la Hongrie surent être plus clairvoyants, et de toute leur énergie empêchèrent la restauration et par cela même une conflagration européenne dont nul n'aurait pu prévoir l'issue ! Ils avaient à choisir entre l'intérêt suprême de la nation dont l'existence se jouait et le respect dû au roi apostolique. Honneur à leur nom: leur choix a été fait sans hésiter.

Le roi et l'impératrice — qui cette fois ne le laissait pas partir seul afin qu'il ne faiblît point — arrivèrent après un vol d'un peu plus de quatre heures (à une vitesse moyenne de 170 kilomètres à l'heure), jeudi le 20 octobre, dans l'après-midi, aux alentours de Dénesfa. Il est loyal de reconnaître l'acte courageux de l'impératrice Zita risquant ce vol dangereux avec toutes les conséquences que, vaguement, elle dut entrevoir.

A Dénesfa se trouve le château du comte Joseph Cziràky. Celui-ci, beau-fils du comte Jules Andràssy, baptisait ce jour-là son dernier né. Par ses intrigues Rakovszky avait amené le comte Andràssy à être présent. Il connaissait bien la psychologie de cet éminent homme d'Etat. Sans doute un des plus brillants esprits politiques de la Hongrie, le comte Jules Andrassy[1] est un homme plein de finesse.

[1] Le comte Andràssy est un de nos chroniqueurs hongrois. (N. D. L. R.(

Si Rakovszky lui avait fait part de son projet criminel, Andràssy l'en aurait détourné avec toute la puissance de sa personnalité et de sa parole. Non seulement comme profond connaisseur des affaires européennes mais comme autorité en matière de droit constitutionnel hongrois, il est évident qu'il n'eût jamais admis qu'un roi de Hongrie regagnât son trône au moyen d'un *putsch*. De même qu'il n'aurait jamais admis que le roi apostolique manquât à une obligation internationale comme celle que Charles a contracté vis-à-vis du Gouvernement suisse.

Rakovszky préféra donc apparemment ne rien dire d'avance au comte Andràssy, mais le placer devant un fait accompli. Le roi, arrivé dans le pays sans retour possible, était décidé à tenter le coup suprême. Chevalier de la Toison d'or et chef du parti légitimiste, le comte Andràssy se vit placé devant un cas de conscience presque insoluble, en tout cas insoluble pour lui. Malgré les dangers énormes, il courba la tête devant l'inévitable et obéit au roi qui venait lui dire : « *Ich befehle !* ». Avec la profonde loyauté de son caractère, Andràssy se soumit à la tâche ingrate qu'on lui imposait, pareille à celle qu'il assumait en octobre 1918, lorsqu'il fut appelé à sauver la monarchie à un moment où il était déjà précisément trop tard, à la suite des fautes commises par d'autres. Endosser la responsabilité d'une situation dont il n'était pas responsable, l'endosser avec dévouement et un calme courage, voilà sa grande tragédie personnelle qui ne sera peut-être jamais reconnue dans sa patrie. Ses ennemis personnels sont beaucoup trop nombreux et beaucoup trop acharnés contre lui.

Le cas de M. Gustave Gratz ressemble un peu à celui du comte Andràssy. Gratz est un éminent patriote, un homme calme, intelligent et correct, rien moins qu'un aventurier. Il a été également pris à l'improviste et informé seulement vingt-quatre heures avant l'arrivée du roi. Il dut obéir et le suivre. Sa disparition de la scène politique sera une perte sensible. La Hongrie ne possède actuellement que peu de personnages de sa valeur, surtout dans le domaine de l'économie nationale où par la richesse de ses expériences et de son vaste savoir M. Gratz occupait une position tout à fait éminente.

Le résumé des événements qui suivirent l'atterrissage peut être présenté comme suit : Après la scène dramatique de l'arrivée, le couple royal passa à Sopron et y reçut le serment de fidélité de la garnison de la ville, du bataillon de gendarmerie d'Ostenburg. C'était perdre du temps. Car, en dépit du fait que les communications téléphoniques et télégraphiques de Sopron avec la capitale avaient été interrompues dès le vendredi, — premier signe alarmant, — il est indéniable que si le roi avait essayé d'entrer à Budapest ce jour-là, pendant l'absence du président du Conseil qui était à Pécs, le succès de la tentative était assuré. Que de fois un repas trop long changea-t-il le cours de l'histoire !

Dès que le comte Bethlen fut rentré, le samedi 22, au matin, et qu'il eut pris connaissance des événements, son énergie inflexible se manifesta sans retard. La ligne de conduite du gouvernement hongrois ne put être qu'exactement identique à celle qu'il avait suivie à Pâques. Puisque le roi était rentré sans entente préalable avec l'Assemblée nationale et les autorités responsables, il était fermement décidé à lui faire immédiatement quitter le territoire du pays sans attendre une intervention étrangère, et sans égard à celle-ci si elle se produisait. Je puis même ajouter — d'après le témoignage du *Times* — que le gouvernement hongrois était décidé dès le premier moment à faire usage même de moyens coercitifs.

Mais la force armée dont disposait le gouvernement était faible. La première mesure à prendre était donc d'empêcher les trains royaux, — il en avait six — d'avancer et d'entrer dans la capitale avant que les renforts fussent arrivés. Si le roi arrivait à Budapest, le pays était livré à la guerre civile et ensuite, vu les dispositions peu amicales de ses voisins, et en dépit du pacte de la Société des nations livré à une guerre sans espoir. Sur l'ordre du président du Conseil les rails de la ligne où avançait le roi, furent arrachés par des sapeurs Ensuite le ministre de l'instruction publique fut dépêché auprès du souverain. Il ne put cependant pas le voir par la faute de M. de Rakovsky, et les pourparlers n'aboutirent pas. Le gouvernement demandait qu'on lui fournît des preuves que l'Entente ou au moins une seule grande puissance appuyait le roi ou qu'elle lui était décidément favorable. En

cas affirmatif, le gouvernement déclarait qu'il se retirerait et proposerait à l'Assemblée nationale d'accepter le fait. Pour le cas contraire, cependant, le Gouvernement notifiait sa résolution déterminée de ne pas laisser entrer le roi et sa suite à Budapest. Or M. de Rakovszky, furieux de ce retard et aveuglé par sa haine, refusa de traiter ces questions « dans un wagon à bestiaux » et, le lendemain, menaça le comte Bethlen par téléphone de le faire pendre. Cette parole frivole et cette menace inique coupèrent court à toute conversation.

Dans la matinée du dimanche la situation, faute de troupes, paraissait vraiment dangereuse : les représentants des grandes puissances et de la Petite-Entente réitérèrent leurs démarches d'avril et se déclarèrent hostiles à toute restauration. On ne comptait plus que sur l'élan juvénile et patriotique des étudiants, sans quoi tout était perdu. Mais, tandis que la capitale restait calme, presque apathique et selon toute apparence désintéressée, la jeunesse universitaire de Budapest se présenta en masse pour la défense de la nation contre son propre roi. On arma ces jeunes gens en toute hâte et on les envoya au front, à vingt kilomètres de Budapest. Et le premier coup de canon décida l'issue de la bataille, au moins moralement : le malheureux souverain entrevit alors la portée de la faute commise. La nation se refusait à retomber dans l'abîme au moment même où, lentement, elle allait reprendre des forces et enregistrait un premier succès. Le reste de l'aventure fut pitoyable. A la nuit tombante l'encerclement des troupes royales était presque complet. Le lendemain, le roi demanda un armistice. Le docteur Gratz et le colonel Lehàr (promu général par Charles IV, à Sopron) eurent une entrevue avec les délégués du gouvernement, — M. de Kànya, secrétaire général aux Affaires étrangères, et le général Sàrkàny, commandant la ville de Budapest, — sur les collines de Bude. La rencontre fut courte : M. Kànya déclara n'être pas venu pour négocier, mais pour notifier les conditions du gouvernement, à prendre ou à laisser ; les opérations militaires se poursuivant au cas où elles ne seraient pas acceptées sans restrictions. La condition principale était l'abdication immédiate du roi, preuve indéniable de la loyauté du

gouvernement et de sa décision inexorable d'en finir cette fois sans attendre l'intervention étrangère.

Les conditions ne furent pas acceptées et le soir même le roi, l'impératrice et leurs conseillers furent emprisonnés à Tata, dans le château des comtes Esterhàzy. Les cent heures du nouveau règne de ce pauvre jeune roi, faible, mais ambitieux, égoïste et trompé, étaient terminées.

Le gouvernement se mit à préparer l'abdication du roi, car la légalité constitutionnelle, à laquelle on tient en Hongrie comme nulle part ailleurs, sauf en Angleterre, exigeait une renonciation du souverain en dues formes. Le ministère Bethlen prit toutes les mesures qui semblaient nécessaires pour décider le roi à abdiquer ; celui-ci put garder près de lui ses conseillers lorsqu'il fut transféré dans le monastère de Tihany. MM. Andràssy, Gratz et Rakovsky soutinrent eux aussi la nécessité de l'abdication du roi. Le roi, appuyé par l'extraordinaire obstination de sa femme, refusa carrément de préférer l'intérêt de la nation au sien et à celui de la dynastie. Le chef de la maison Habsbourg-Lorraine — selon la loi de famille et la tradition séculaire — ne peut ni ne doit renoncer à une couronne héréditaire, d'autant moins pourrait-il renoncer à toutes ses couronnes.

Le gouvernement était fermement résolu à obtenir la détronisation par l'Assemblée nationale si le roi n'abdiquait pas. Aussi le comte Bethlen put-il répondre à la première note des ambassadeurs remise le 27 octobre, mais annoncée dès le 25, que les exigences formulées étaient déjà en cours d'exécution, le roi interné, l'abdication ou la détronisation à l'étude et le gouvernement de son côté prêt à livrer le souverain aux Grandes Puissances. La note de la Conférence des ambassadeurs, remise à Budapest le 29 octobre, prenait donc acte «avec satisfaction de l'action énergique et loyale du Gouvernement hongrois » qui a puissamment contribué à sauvegarder la paix européenne : elle n'exigeait que la détronisation de Charles IV.

Or, la Yougoslavie et la Tchéco-Slovaquie avaient mobilisé dès le 23. L'occasion de détruire la Hongrie, cette écharde dans leur chair, était donc à portée de leurs mains. Mais l'action énergique de notre gouvernement leur déroba le prétexte tant désiré. Alors nos voisins cherchèrent de nou-

veaux prétextes pour nous attaquer. MM. Benès et Pachitch sont beaucoup plus adroits que les hommes d'Etat de la grande Entente. Et lorsque les Grandes Puissances déclarèrent n'admettre aucune action armée contre la Hongrie, ce véritable rempart de la paix européenne, ils formulèrent de nouvelles demandes pour justifier les énormes dépenses de leurs mobilisations. Celles-ci se sont évidemment trouvées superflues ; d'abord l'action du gouvernement hongrois, fidèle à ses engagements, a précédé les mesures de contrainte, elle était donc spontanée ; ensuite les tristes combats de Budaörs, la pénurie de troupes ainsi que d'armes et de munitions, surtout de canons et de matériel technique, ont démontré à qui voulait le voir, mais surtout aux représentants de la Commission de contrôle à Budapest, que l'armée hongroise est en effet complètement désarmée, qu'elle n'est même pas en mesure de se défendre contre la moindre révolte intérieure et moins encore contre une agression étrangère.

Deux jours après la note précitée, une nouvelle décision des Ambassadeurs fut communiquée à Budapest. Elle exigeait cette fois la détrônisation définitive de toute la maison de Habsbourg. On convoqua donc le Parlement pour lui faire prononcer non seulement la cessation des droits de souveraineté de Charles IV, mais encore celle de l'hérédité des Habsbourg.

Cette fois on crut avoir répondu à toutes les exigences de l'Entente. La note du 31 octobre ne soufflait mot d'une exclusion de tous les Habsbourg. Il était impossible de deviner cette demande puisque pour le moment on ne pensait même pas à leur candidature. En même temps il est évident que si cette demande avait été formulée à temps on y aurait immédiatement consenti et rédigé la loi en ce sens. La façon adoptée à Prague et à Belgrade, de la présenter comme une nouvelle demande justifie pleinement nos soupçons que tout fut calculé d'avance en vue, à force d'exigences répétées, de ruiner l'autorité du comte Bethlen et de provoquer en fin de compte une révolte des Magyars poussés à bout et dont c'eût été alors le suicide.

La nouvelle demande arriva au moment où il n'était plus possible de modifier le projet de loi passé en première et

seconde lecture. Si l'on avait tenté de présenter une seconde loi amendant la première, le gouvernement eût été exposé à une défaite morale. Celui-ci, conscient de sa grave responsabilité, décida alors de satisfaire à la nouvelle note par une déclaration dans laquelle il s'engageait à ne pas faire usage en faveur d'un Habsbourg de son droit de proposer en temps utile un candidat à la royauté, droit qui lui a été conféré par le troisième alinéa de la loi sur la détrônisation. Le ministère est allé même plus loin. Il déclara que la Hongrie ne choisirait aucun candidat au trône vacant sans s'entendre d'abord avec la Conférence des ambassadeurs. Il était évident que cet engagement formel devait satisfaire au moins les Grandes Puissances. Aussi une sommation formelle fut-elle envoyée à Prague et à Belgrade de démobiliser sans retard. Cette mesure écarta pour le moment tout danger de conflit armé.

Les dépenses des mobilisations tchèque et yougoslave ne rapportèrent donc à ces deux Etats que ce que la Hongrie eût fait de son bon gré. Elle était décidée à détrôner Charles IV et à détruire aussi la pragmatique sanction et l'hérédité du petit archiduc-héritier Othon. « La dynastie des Habsbourg a cessé de régner. »

Ce que tout légitimiste intelligent reproche amèrement aux conspirateurs de Hertenstein, c'est d'avoir creusé de leurs propre mains le tombeau du légitimisme et de tout ce qu'il signifiait de grand et de noble, comme d'espérances pour la nation. Ceux qui ne sont pas légitimistes pourront pardonner un jour l'acte criminel des Rakovsky et Ostenburg, car la patrie est hors d'affaire; il ne reste que le compte des énormes humiliations qu'elle dut subir. Mais le carlisme a reçu un choc mortel. Peut-être aura-t-il une recrudescence sentimentale passagère ; les mécontents, les féodaux, le haut clergé catholique, les ordres religieux et, si étrange que cela semble, les juifs et les ouvriers presque au complet ainsi que la majorité des femmes regretteront l'échec de Charles. Mais ce feu de paille s'éteindra et personne ne parlera plus de l'exilé de Madère. C'est précisément la destruction bête et criminelle de leur chance qui est impardonnable aux yeux des carlistes.

La faute du roi ou de ses conseillers est cependant plus grave encore : c'est un crime contre l'histoire, c'est une

erreur du sens historique. Voilà pourquoi leur tentative enfantine devait échouer. Ce fut une lutte inégale entre une dynastie affaiblie par l'âge et une nation au lendemain de sa résurrection. Aurait-il été possible que la dynastie surannée précipitât la nation rajeunie avec elle dans l'abîme? Quel crime impardonnable que de vouloir mettre des bâtons dans les roues du char de Clio !

La révolution d'octobre 1918 était foncièrement malsaine et mensongère. Elle devait échouer, car les hommes qui la firent étaient faibles d'esprit et de caractère et ils succombèrent aux événements. Ils ne surent maîtriser les forces turbulentes qu'ils avaient déchaînées et sur lesquelles ils perdaient toute prise. Des ambitieux et des aventuriers sans nombre voulurent profiter de la débâcle et de ses conséquences. Toute révolution a ses parasites. Mais le mouvement même de celle-là était dans la ligne de notre développement historique, dans la logique des choses. Une transformation était inévitable après cinq années d'une guerre achevée en désastre. A la veille de la défaite, la nation hongroise fut pareille à l'admirable statue de Rodin, l'*Age d'airain*. L'homme, à peine sorti de l'âge de pierre, titubant, plein d'instincts naissants, ne sait encore que faire : la lumière l'aveugle et il va peut-être tomber. De même la Hongrie, réveillée à une vérité plus atroce que ses cauchemars les plus affreux, tombait d'un état de faiblesse dans l'autre. Passer du bolchévisme à la contre-révolution est excusable au point de vue historique. Mais l'aventure d'octobre 1921 a délibérément failli arrêter la régénérescence de la nation, ce lent et rassurant travail de la vie qui renaît. Aux yeux de l'histoire, l'équipée carliste est impardonnable, et justice en a été faite.

* * *

L'aventure sinistre est close. Les destructeurs de trônes sont restés victorieux. Je ne sais si le travail accompli par la Petite-Entente a servi la cause de la paix européenne. Qui sait si le succès d'un jour ne se tournera pas demain contre son auteur. *Vae victoribus !* telle sera peut-être la devise de l'époque née des traités de paix.

Un retour est-il possible ? Non, s'il ne s'agit que de la volonté de la Hongrie. La Hongrie actuelle, la majorité de la nation, mais surtout tous ceux qui se sont opposés à l'aventure carliste par conviction et à main armée, s'opposeront toujours à toute nouvelle tentative de restauration. A deux reprises déjà la Hongrie a déposé et détrôné les Habsbourg : le 13 juin 1707 l'Assemblée d'Onov, et le 14 avril 1849, celle de Debrecsen. Les deux fois les Habsbourg revinrent aidés par l'Europe entière et les baïonnettes étrangères. Les forces de l'Allemagne d'abord, celles de la Russie ensuite les ramenèrent. La Hongrie à elle seule ne les aurait *jamais* repris.

La seule possibilité de retour en Hongrie serait, pour l'ex-Charles IV, de revenir comme il est parti, ramené par les Grandes Puissances et sur un navire de guerre de Sa Majesté britannique. Certes, j'en doute. Mais si l'on étudie la presse européenne de ces derniers mois, on constate qu'elle est loin de négliger la situation économique des Etats successeurs. Et voilà qu'il s'est trouvé un auteur, M. Nail Brailsford, pour reconnaître dans le *Daily Herald* le mérite des Habsbourg d'avoir donné une unité politique à des pays disparates, mais dépendant économiquement l'un de l'autre. Peut-être les Grandes Puissances préfèreront-elles un Habsbourg au chaos actuel. Je ne dispose, ni ne propose, j'expose.

A part un Habsbourg, qui pourrait occuper le trône ? Ecartons ce problème, il n'est pas de saison. Seul le *statu quo* peut rendre ses forces au pays. Il faut arriver à la paix intérieure, ramener le calme par une amnistie générale. Intellectuels et commerçants, employés et industriels, ouvriers et cultivateurs, tous les Hongrois doivent s'unir, fonder une démocratie sincère et franche. Moralement guéris, nous travaillerons de tout cœur à la paix et au rétablissement économique de l'Europe. Notre intérêt est lié au sien. Mais que des Ephialtes n'incendient pas le toit de notre pauvre maison. Il nous faut le calme « ... où la vie coule, ample et mesurée. »

Georges OTTLIK.

Rédacteur de la politique étrangère au Pester Lloyd.

UKRAINE

Pourquoi la République ukrainienne est en guerre avec la Russie des Soviets

Paris.

L'Ukraine a été à toutes les époques le lieu d'une lutte sanglante. Elle a été le chemin par lequel sont entrées en Europe toutes les peuplades d'Asie. Sa mission naturelle est de protéger l'Europe civilisée contre les invasions successives de ces peuplades, et nommément des Tartares.

D'autre part, les peuples du nord et de l'est convoitaient les terres ukrainiennes dont la fertilité constituait le malheur des Ukrainiens en même temps que leur bonheur.

Ainsi l'histoire de l'Ukraine fut toujours agitée ; et ce pays rencontra des difficultés presque insurmontables pour se former en Etat. Toutefois le peuple ukrainien y réussit trois fois, avant la reconstitution actuelle. Mais la tranquillité dont elle n'a pu jouir durant les ères précédentes, elle n'en jouit pas non plus aujourd'hui. Depuis plus de trois ans la guerre est déchaînée entre elle et la Russie des Soviets. Guerre défensive, car l'Ukraine n'a jamais été animée des idées réactionnaires pour lesquelles bataillèrent vainement les généraux blancs de Russie.

Afin de comprendre d'une façon précise l'origine et les caractères de la lutte qu'est obligée de soutenir l'Ukraine, il est nécessaire d'exposer les événements dont mon pays a été le théâtre durant ces dernières années ; mais, afin d'éviter de donner à cet article trop d'extension, je les exposerai avec une sécheresse absolue.

I

La République démocratique ukrainienne a été proclamée en 1917. Depuis lors, son histoire comprend trois périodes :

La première est celle de la Rada Centrale (Parlement révolutionnaire, 8 avril 1917-28 avril 1918). C'est au cours de l'été de 1917 que fut formé le premier conseil des ministres, lequel prit le pouvoir avec le consentement du gouvernement provisoire de Pétrograd, présidé par Kerensky (la séparation complète de l'Ukraine et de la Russie ne devait avoir lieu que le 9 janvier 1918). Parmi les secrétaire d'Etat de ce premier cabinet, se trouvaient M. Simon Petlioura, actuellement président du Directoire, qui assuma le portefeuille de la guerre, et le signataire de cet article, à qui fut confié le ministère des affaires étrangères. En décembre 1917, deux représentants des pays de l'Entente, le général Tabouis, pour la République française, et le Consul général Bagge, pour la Grande-Bretagne, furent accrédités par leurs gouvernements respectifs auprès du gouvernement ukrainien.

Durant la seconde période de l'histoire de la République ukrainienne, les Empires centraux reconnurent l'Ukraine et, aussitôt leurs troupes occupèrent notre pays. Les grands propriétaires fonciers, s'appuyant sur les troupes d'invasion, proclamèrent comme chef d'Etat l'hetman Skoropadsky. La Rada Centrale fut dispersée par les baïonnettes allemandes ; plusieurs ministres furent arrêtés. Skoropadsky resta au pouvoir du 29 avril au 14 décembre 1918.

La troisième période de l'histoire de la République ukrainienne s'ouvre par la révolution contre l'hetmanat de Skoropadsky et contre l'occupation allemande. Durant cette occupation, Simon Petlioura avait été nommé président des zemstvos du gouvernement de Kiew (zemstwos élus par le suffrage universel) et, plus tard, président de l'Union de tous les zemstows de l'Ukraine. Cette situation unique désignait Petlioura comme le chef de l'opposition contre Skoropadsky.

Le 15 novembre 1918, la Ligue Nationale de tous les partis politiques proclama que le Directoire devait prendre le pouvoir suprême à la place de l'hetman. Un mois plus tard (le 14 décembre 1918), l'hetman Skoropadsky abdiquait, et son gouvernement, par un acte portant la date du 14 décembre, résignait ses pleins pouvoirs entre les mains du Directoire. C'est ainsi que celui-ci et son président l'ataman en chef Petlioura, devinrent les successeurs légitimes de l'hetman.

En janvier 1919, un Congrès national, dit Congrès travailliste, où se retrouvaient presque tous les membres de l'ancienne Rada, confirmait les pouvoirs du Directoire.

Toute la population, toutes les institutions d'Etat ont immédiatement reconnu l'autorité du Directoire, de même que toutes les législations et missions envoyées par l'hetman Skoropadsky à l'étranger. Celles-ci ont continué à fonctionner régulièrement jusqu'à ce jour. Le gouvernement de la République ukrainienne a entretenu des légations ou des missions à Paris, à Londres, à Washington, à Rome, à Berne, à Bruxelles, à La Haye, à Stockholm, à Copenhague, à Bucarest, à Prague, à Athènes, à Constantinople, de même qu'à Sofia, Berlin, Vienne et Budapest.

L'Ukraine a été représentée auprès de la Conférence de la Paix par une délégation qui a été reçue en 1919 par le Conseil des Quatre. Cette même délégation a fait connaître ses revendications à Paris, à San-Remo et à Spa. L'Ukraine a posé sa candidature auprès de la Société des Nations, à Genève. La régularité de la demande de l'Ukraine a été reconnue par la Commission de la première Assemblée ; mais l'admission de mon pays, a été ajournée. Toutes les relations diplomatiques et les principaux actes politiques de l'Ukraine sont exposés dans le mémoire rédigé par le Secrétaire général de la Société des nations et publié parmi les documents de l'Assemblée.

Le Directoire a exercé jusqu'ici son pouvoir sans aucune interruption, bien que le Gouvernement ukrainien ait été, par deux fois, obligé de quitter le sol natal à la suite d'offensives particulièrement brutales des armées soviétiques.

II

C'est le 4 décembre 1917 que le gouvernement des Soviets, à peine installé à Pétrograd, a lancé un ultimatum qui déclarait la guerre à la République ukrainienne. Sans doute le « Conseil des commissaires du peuple russe » reconnaissait en même temps à la République démocratique ukrainienne « son droit de se séparer de la Russie ou d'entamer avec la République russe des pourparlers, afin d'entrer avec cette dernière en relations fédérales ou autres», et le même document[1] se terminait ainsi : « Tout ce qui concerne les droits nationaux et l'indépendance nationale du peuple ukrainien, nous, le Conseil des Commissionnaires du peuple, les reconnaissons sans limites et conditions. » Mais lesdits Commissaires avaient la prétention d'infliger à l'Ukraine un gouvernement de leur choix, après l'avoir, disaient-ils, délivrée du régime « réactionnaire et bourgeois » constitué par la Rada Centrale et le gouvernement issu de celle-ci.

Peut-être aurons-nous un jour l'occasion de présenter ici-même un récit circonstancié des événements tragiques qui se succédèrent à la suite de cet ultimatum. Le gouvernement ukrainien avait à combattre, d'une part, les bandes bolchéviques qui quittaient le front sud-ouest de la grande guerre et envahissaient toute l'Ukraine, pillant, incendiant, massacrant et répandant un désordre inouï. D'autre part, il devait combattre les troupes bolchévistes qui envahissaient l'Ukraine au nord.

Sous cette double menace mortelle, le gouvernement ukrainien accepta de signer la paix séparée de Brest-Litovsk, bien que la Rada Centrale adhérât toujours ardemment au principe de la paix générale.

L'apparition des troupes allemandes en Ukraine provoqua des conflits sanglants entre les Allemands et les Ukrainiens. Elle obligea en même temps la Russie des Soviets à conclure un armistice avec l'Ukraine qui avait en ce

[1] Publié dans l'organe officiel du Gouvernement provisoire des ouvriers et des soldats, n° 26, du 6 décembre 1917.

moment à sa tête l'hetman Skoropadsky. L'armistice fut d'ailleurs d'une durée presque aussi brève que le gouvernement de l'hetman et l'occupation allemande.

Les troupes rouges recommencèrent leur avance en Ukraine et c'est depuis lors que l'ataman en chef Petlioura, à qui le Directoire venait de donner le commandement des armées ukrainiennes mena contre les Soviets une guerre incessante.

Cette guerre fut menée courageusement, malgré des difficultés de toutes sortes : manque de munitions et d'équipements techniques, d'un part, et, d'autre part, complications diplomatiques et événements militaires inattendus.

Les pourparlers entamés par le gouvernement ukrainien à Odessa, avec la Mission militaire française, furent interrompus par l'évacuation de cette ville que l'armée rouge menaçait.

L'offensive polonaise, commandée par le général Haller, contre la République ukrainienne occidentale (Galicie), a beaucoup nui à la lutte contre la Russie des Soviets en en détournant les forces polonaises et celles de l'Ukraine occidentale. Néanmoins les troupes ukrainiennes réussirent à reprendre Kiew (août 1919).

Une nouvelle complication surgit : le général Denikine occupa la rive gauche du Dnieper et marcha vers notre capitale au moment même où notre armée y effectuait son entrée. Denikine refusa absolument de s'entendre avec l'Ukraine et de reconnaître son indépendance ; il fit ouvrir le feu sur nos troupes nationales et la guerre entre l'Ukraine et l'armée de Denikine s'ensuivit. Profitant de ce désaccord tragique les bolchévistes réoccupèrent Kiew.

Après une lutte extrêmement dure contre les soldats rouges en même temps que contre les volontaires de Denikine, Petlioura prit la résolution de traiter personnellement avec ses voisins occidentaux. Il confia ses troupe au commandement du général Paxlenko et partit pour Varsovie, où une convention fut signée, le 21 avril 1920, entre la Pologne et l'Ukraine. Le gouvernement du Directoire était reconnu par la Pologne comme gouvernement légal et régulier de l'Ukraine. Puis les bolchévistes ayant déclaré la guerre à la Pologne, les armées polonaises commencèrent la campagne de 1920 avec, à leur droite, l'armée de la République démocratique

ukrainienne, dirigée par l'ataman en chef Petlioura. Ces armées prenant l'offensive, s'emparèrent de Kiew ; mais une contre-offensive de l'ennemi réussit à repousser les alliés, et les troupes russes se ruèrent sur Varsovie. On sait que l'héroïsme patriotique des Polonais et l'intervention décisive du général Weygand défirent les troupes rouges et assurèrent la victoire. Dans le même temps, l'armée ukrainienne avait repris l'offensive contre l'invasion bolchévique et avait délivré les vastes territoires de la Volhynie, de la Padolie et du gouvernement de Kiew.

La Pologne ayant brusquement signé les préliminaires de Riga et Wrangel s'étant embarqué subitement pour Constantinople, les troupes des Soviets, qui étaient retenues sur ces deux fronts, purent concentrer leurs efforts en Ukraine, et cela au moment même où Petlioura était obligé de renvoyer dans leurs foyers plus de 75.000 des ses soldats, à cause du manque presque total de fusils et de munitions. Réduite à 45.000 combattants et ne possédant plus que 100.000 cartouches, l'armée de la République ukrainienne, malgré son courage obstiné, se trouvait dans l'impossibilité de tenir la campagne. L'ataman en chef Petlioura se résolut à interrompre la lutte de l'armée régulière ; il fit passer en Pologne, où ils furent désarmés, une trentaine de mille de ses soldats, et il laissa au reste le soin de soutenir sur le sol natal, une guerre de partisans qui n'a jamais cessé et n'a jamais été aussi vive et aussi puissante qu'en ces dernières semaines.

III

Plusieurs causes ont poussé la Russie à porter la guerre en Ukraine et à l'y maintenir. La première est une cause psychologique. Le Grand-Russien était esclave de son tsar, mais il avait en même temps une certitude profonde, presque instinctive, d'être lui-même un dominateur. Il ne pouvait pas et ne peut pas encore aujourd'hui comprendre que les peuples asservis par l'ancien empire aient proclamé leur liberté. Chose caractéristique, les soldats moscovites, qui en

1917 étaient las de se battre contre les Allemands et quittaient en masse le front, furent dans le même moment prêts à s'élancer contre l'Ukraine.

La seconde cause de cette guerre est une conséquence de la politique générale des bolchévistes. Dès le début de leur règne, ceux-ci ont voulu incendier l'univers entier. Ils étaient convaincus que leur autorité ne pouvait pas s'imposer et durer sans une révolution communiste mondiale. L'Ukraine devait constituer pour eux la base principale pour leur avance vers le sud et vers l'occident.

Une autre cause est l'organisation même du régime moscovite actuel. Celui-ci repose sur la force militaire. Mais les troupes rouges sont naturellement des outils dangereux pour les dictateurs qui les dirigent. Elles portent en elles un levain permanent d'intrigues, de conspirations, de complots. Afin d'éviter ce danger, il est nécessaire de les employer dans des aventures belliqueuses et de leur livrer des territoires riches où leurs convoitises pourront se satisfaire. L'Ukraine était la proie idéale.

Une quatrième cause est une cause économique. Les bolchévistes ont prouvé qu'ils sont incapables de produire et par conséquent d'assurer par eux-même leur existence. Dans ces conditions, ils sont obligé d'obtenir de l'étranger tout ce qui leur manque. Mais ils devraient le payer. Or, ils ont de l'argent pour entretenir leur propagande mondiale, ils n'en ont pas pour payer le blé, les denrées nécessaires à sauver la Russie mourante. De là l'obligation de faire la guerre, d'envahir les pays voisins, de lever des impôts et surtout de piller. Encore à ce point de vue, l'Ukraine est un pays incomparable. Nos paysans laborieux, notre terre féconde ne cessent de produire, même sous les pas des hordes rouges.

Cela dit, il devient évident que ces paysans considèrent les bolchévistes russes comme des bandits et des voleurs. Ils éprouvent en même temps une répugnance innée pour les doctrines du communisme. Le Grand-Russien est accoutumé à vivre sous le régime de la coutume primitive, du Mir, et c'est presque sans résistance qu'il a subi la Commune des Soviets. Tout au contraire, l'Ukrainien est habitué à vivre et à travailler sur sa petite propriété ; et il n'autorise personne à s'immiscer dans ses affaires. Au fond, incapable de

produire, redisons-le, le communisme bolchévique est réduit à n'être qu'un régime de consommation et de distribution des richesses entre de nouveaux privilégiés. En se battant contre les soldats rouges, nos paysans ne défendent donc pas seulement leur indépendance nationale ; ils défendent aussi leur indépendance économique leur indépendance individuelle

Une pareille lutte, si ruineuse qu'elle soit pour les Ukrainiens, n'a pas donné et ne donne pas aux Moscovites tout le profit qu'ils en espéraient. Ils n'ont pas réussi à faire de notre sol natal une base de leurs opérations en Europe : ils ne peuvent pas attaquer la Roumanie, leurs derrières n'étant pas assurés, ils ne tiennent en Ukraine que les grandes villes et quelques voies ferrées et ils n'osent guère se risquer dans les campagnes. Du moins ont-ils formé, rappelons-le, un soi-disant gouvernement dont le siège est à Kharkow et dont le chef est l'agent international de Lénine, l'aventurier bulgaro-roumain Rakovsky. Ce « gouvernement », on ne saurait l'affirmer trop haut, ne peut pas être tenu pour autre chose que le *quartier général des troupes rouges d'occupation en Ukraine,* et on ne peut considérer le régime imposé dans les localités de l'Ukraine occupées par les troupes que comme un *régime d'occupation militaire.*

Tous les rapports, tous les témoignages qui, en abondance, arrivent de l'Ukraine, confirment cette vérité.

Le gouvernement soviétique, qui n'a imposé et n'impose son autorité en Ukraine qu'avec les baïonnettes des soldats rouges, exerce cette autorité par les décrets des comités populaires moscovites et des commissaires du parti communiste russe, désignés par eux ou par le pouvoir central, par les présidents des comités révolutionnaires, les commissions extraordinaires, etc. Rakovsky prétend gouverner au nom des conseils de paysans et d'ouvriers ukrainiens. Or, ces conseils, le gouvernement d'occupation interdit leur élection. Ce sont partout des Comités à la tête desquels sont placés des membres du parti communiste russe envoyés de Moscou.

La majorité des sièges est occupée par des délégués de l'armee rouge et des ouvriers venus de Moscou. Toutes les affaires militaires et économiques, les services des tranports en commun, des postes, de l'approvisionnement et de la jus-

tice sont dirigés en Ukraine par les représentants moscovites, tandis que les affaires de l'instruction publique et quelques autres secondaires sont menées par le gouvernement de Rakovsky.

Le congrès panukrainien des Soviets aussi bien que le gouvernement de Rakovsky ne sont qu'une fiction. Ni juridiquement, ni de fait, ils ne constituent le gouvernement de l'Ukraine.

Toutes les idées d'indépendance ukrainienne, toutes les divergences de vues avec le comité central du parti communiste russe sont considérées comme contre-révolutionaires et punies sans merci. Chaque agent du gouvernement soviétique de Moscou regarde les Ukrainiens patriotes comme « des ennemis de la révolution ». La plus importante des fonctions de ces agents en Ukraine, est d'extirper ou du moins d'isoler le patriotisme ukrainien. Bien qu'ils aient reconnu l'indépendance de la « République socialiste des Soviets en Ukraine », ils fusillent sans aucune forme de procès toutes les personnes qui avouent leurs désirs d'indépendance. Ils désignent tous les patriotes par l'appellation de « partisan de Petlioura », et il suffit d'être dénoncé comme partisan de Petlioura pour être mis à mort.

La justice est rendue dans toute l'Ukraine et les jugements y sont publiés au nom de la République Soviétiste Russe Fédérative et Socialiste. L'usage de la monnaie ukrainienne a été interdit, ce qui ne l'empêche pas de circuler en cachette et d'être préférée à la monnaie moscovite officielle. Il n'y a pas un Ukrainien dans la prétendue armée rouge ukrainienne. Celle-ci n'est qu'une armée rouge russe sous les ordres de Moscou. Les Ukrainiens mobilisés de force sont dirigés vers le fond de la Moscovie, d'où ils désertent d'ailleurs en masse pour rentrer secrètement dans leur pays et grossir les rangs des insurgés.

A l'encontre des nombreuses proclamations qui promettent la liberté intellectuelle en Ukraine, le gouvernement des Soviets poursuit l'anéantissement des écoles ukrainiennes, des bibliothèques nationales, qu'ils remplacent par des institutions moscovites. Si les écoles ukrainiennes n'ont pas complètement disparu, si même, chose extraordinaire, elles ont augmenté en nombre, c'est grâce au courage et à la ténacité

de l'instituteur ukrainien qui, aidé par le peuple, résiste héroïquement à la russification persécutrice et sanglante. Jamais et en aucune partie de l'empire bolchévique le despotisme ne s'est exercé avec autant de férocité qu'en Ukraine. Tout prouve que c'est un régime d'occupation.

Du reste M. Rakovsky lui-même le confirme par la férocité des décrets et des ordres qu'il a fait afficher dans l'Ukraine opprimée et par lesquels il menace les populations suspectées de sympathie pour les patriotes insurgés qu'il traite de « bandits ». Voici un extrait[1] d'un de ces décrets :

1. Tout chef de bande, aussi bien que ceux qui en font partie sont déclarés hors de loi. Tout bandit fait prisonnier sera fusillé sur place comme un ennemi du gouvernement des ouvriers et des paysans.
2. Les proches parents du bandit seront saisis comme des otages et dirigés sur les camps de concentration. Les biens des bandits et de leurs proches parents seront confisqués au profit des paysans pauvres de l'endroit.
3. Les villages qui aideraient les bandits en leur fournissant des véhicules, des chevaux ou des volontaires, seront bloquées militairement et punis. Les punitions seront les suivantes :
   a) contribution en nature ;
   b) contribution en argent ;
   c) confiscation des biens des paysans riches ;
   d) bombardement des villages et
   e) leur anéantissement complet.

IV

Il semble que la situation de l'Ukraine, telle que nous venons de l'exposer, fût si grave qu'elle ne pouvait pas devenir pire. Hélas, la famine russe l'aggrave encore.

[1]Documents de l'Assemblée n° 214, Société des nations, 16/XII/20, p. 3.

L'Ukraine, sauf quelques départements, y avait jusqu'ici échappé. Dans quelques régions même, et notamment dans les provinces de Kiew et de Podolie, la récolte prochaine s'annonce comme normale.

Mais la famine qui sévit chez ses voisins russes est pour l'Ukraine un péril formidable. Les envahisseurs rouges de notre pays manifestent des exigences de plus en plus brutales afin d'arracher à nos paysans le blé que jusqu'à cette heure ceux-ci sont parvenus à sauvegarder du pillage. En outre, nous apprenons que des masses énormes de populaces affamés se dirigent vers nos frontières, les franchissent même. Il est fatal que la lutte sanglante qui se déroule depuis des années sur notre sol, entre les Russes bolchévistes et les Ukrainiens, devienne plus farouche et plus dévastatrice qu'elle ne l'a jamais été.

Cette dévastation, en consommant la ruine de l'Ukraine, ne diminuera en rien la misère immense des Russes, qui détruiront plus facilement tout le pays qu'ils n'arracheront aux paysans le blé et les autres produits cachés.

Le gouvernement russe reconnaît lui-même officiellement qu'il ne peut rien obtenir de l'Ukraine.

Une seule solution heureuse serait possible. Elle consisterait dans l'intervention du Conseil Suprême qui a toute qualité pour imposer au gouvernement russe des Soviets le retrait des troupes rouges de l'Ukraine et la conclusion de la paix avec le gouvernement légal de mon pays. Il m'est permis d'affirmer que, dès que cette paix serait signée, mon gouvernement serait prêt à faire de l'Ukraine une base internationale de ravitaillement.

La libération de notre sol, le départ des soldats rouges et des agents bolchévistes, la présence à Kiew de notre gouvernement et de l'ataman en chef Petlioura, qui a la confiance absolue de tout notre peuple, permettraient de disposer immédiatement du blé superflu qui se trouve en ce moment caché dans nos campagnes. D'autre part, le rétablissement du commerce en Ukraine faciliterait plus encore l'obtention du blé caché ; et il va sans dire que rien ne s'opposerait à ce qu'une partie de ce blé fût envoyée en Russie.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'à la faveur de ses ports de la mer Noire, particulièrement d'Odessa, et par ses frontières

occidentales, l'Ukraine pourrait recevoir tous les envois de l'étranger en denrées, en médicaments, destinés à ravitailler l'Ukraine et la Russie.

Par malheur, nous craignons que le Conseil Suprême se montre hésitant en cette occurrence et qu'il ne regarde la question du ravitaillement de la Russie comme une tâche purement philantropique et ne comportant aucune suite politique.

Quelles conséquences aura cette politique de demi-mesures ? On assure que Trotzky n'attend qu'un moment favorable pour dire à ses soldats :

— On a vu l'Europe bourgeoise envoyer contre nous des Denikine, des Koltchak, des Joudenitch, des Wrangel, avec des canons et des mitrailleuses. Cette même Europe a dépensé ainsi des sommes énormes pour détruire l'œuvre sainte du prolétariat russe ; et maintenant, quand ce prolétariat meurt de faim, elle lui envoie des commissions avec des approvisionnements dérisoires. Seule, la victoire du prolétariat nous sauvera de la famine. On verra que les affamés n'ont pas de frontières !

Ce qui confirme ce désir belliqueux de Trotzky, ce sont les nouvelles qui nous parviennent d'une concentration de troupes rouges sur les frontières polonaises et roumaines.

Il est certain que, dans cette guerre, très probable, les insurgés ukrainiens, avec l'armée de l'ataman Petlioura, joueraient le rôle décisif. Nous espérons que l'Europe occidentale menacée comprendrait tout le danger que lui ferait courir notre défaite et la nécessité vitale de nous soutenir.

Que la solution soit apportée par l'intervention diplomatique des Grandes Puissances ou par l'aide en armes et munitions que nous donneraient ces Puissances, il n'importe; mais l'état tragique dans lequel se trouve l'Ukraine ne doit plus se prolonger longtemps encore. L'Ukraine doit échapper à un martyre qui dépasse la patience et l'énergie humaines.

Un jour j'ai eu l'honneur d'exposer devant un secrétaire d'Etat de la noble Belgique la situation de l'Ukraine. Le ministre, après m'avoir écouté avec la plus grande attention, étudia les documents que j'avais mis sous ses yeux. Et je me rappelle ses paroles exactes :

— Nous autres Belges, nous comprenons fort bien ce qui se passe en Ukraine : vous avez en permanence le régime que les Allemands nous ont fait subir au début de leur invasion.

Ce régime, le monde entier sait ce qu'il a été ; et le monde entier s'est indigné contre ce vainqueur momentané. Or, le même régime opprime et ensanglante depuis plus de trois ans la vaste Ukraine ; et le monde entier semble l'ignorer, et aucune grande protestation, généreuse et efficace ne s'élève.

La Société des nations voudra-t-elle arrêter un instant ses pensées sur l'Ukraine dont la bravoure, la ténacité et l'amour de la liberté et de la justice méritent non pas seulement les sympathies, mais l'aide réelle du monde ?

Alexandre CHOULGUINE.

Ancien ministre des Affaires étrangères.

LA

CHRONIQUE INTERNATIONALE

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DES PLÉBISCITES

O plébiscite, ton nom est Déception ! pourraient s'écrier, s'ils n'avaient d'autres soucis, les auteurs du traité de Versailles. Car ils avaient chargé le plébiscite, corollaire solide du droit de libre disposition des peuples, de restreindre au plus juste les frontières de l'Allemagne : or voici que sur cinq plébiscites, un seul a donné une majorité antigermanique, un autre n'a pas été sérieusement disputé et l'éloquence officielle allemande a pu célébrer ces succès comme un témoignage du prestige survivant du germanisme.

Il est bien vrai que ces résultats doivent réjouir les Allemands, comme ils devraient attrister les peuples de l'Entente si seulement ils les connaissaient. Mais grâce à Dieu l'information politique internationale est parvenue à ce point de perfection qu'elle dissimule à chaque peuple les nouvelles qui lui sont désagréables ou qui ne flattent point assez sa manie nationale. C'est un art où la presse quotidienne commençait d'exceller, mais que la guerre, et ses usages subsistants, ont porté à son comble. Les peuples cherchent aujourd'hui dans l'arsenal national des armes pour se défen-

dre contre tous leurs maux, y compris ceux que le nationalisme engendre. Pour se protéger, ils entassent douanes sur prohibitions, sans réfléchir que s'il s'agit d'interdire les communications internationales, le change y suffit bien.

Mais ce n'est pas tout et il faut se protéger encore contre les mauvaises nouvelles : la guerre avait fait de cette besogne un service d'Etat destiné à « soutenir le moral ». A la paix ce service comme tant d'autres a été rendu à l'industrie privée : il est assuré par la presse elle-même. Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire pour soustraire au public une information désagréable de supprimer la dépêche : il suffit de l'inscrire en petits caractères à une place dépourvue de manchette : elle demeurera de tous ignorée.

Ainsi furent traités les plébiscites, à l'exception du silésien, entourés dans la presse allemande de la pompe de l'information et des dithyrambes, bannis ou relégués dans la presse ententiste. Maintenant que les résultats sont connus, et le germanisme presque partout confirmé, il est temps peut-être de faire la critique du plébiscite et de rechercher s'il était en ces divers cas bien appliqué. Car il ne saurait être question de lui contester son solide fondement philosophique et logique. Si le sort des peuples doit être fixé par les peuples eux-mêmes, rien n'est plus nécessaire que de les interroger en cas de doute. Il suffit qu'ils soient informés de ce qu'on leur demande. Quand vous consultez sur un point d'intérêt précis les cantons suisses par le référendum, les électeurs sont déjà assourdis par les discussions antérieures de la question qui leur est posée. Je n'entends pas dire que les électeurs des plébiscites fussent ignorants. Je crois seulement que les ignorants, qui votaient d'instinct, étaient presque tous du côté vaincu. Si l'on avait égard à la qualité des suffrages, il est probable que l'on reconnaîtrait que les suffrages directeurs, ceux de l'élite dans tous les ordres, étaient germaniques. Ne vous hâtez pas, je vous prie, de conclure, comme il semble naturel, que la victoire germanique en est plus assurée encore : j'y vois bien au contraire un vice congénital de ces plébiscites.

Les langues slaves ont un terme collectif de racine latine pour désigner l'ensemble des forces morales qui conduisent

un pays : *l'intelligentzia*. C'est cet élément qu'après trois années d'expériences grandioses, Lénine vient de découvrir dans la société. Dans les plébiscites *l'intelligentzia* a voté allemand et déterminé beaucoup de votes allemands. Mais c'est qu'en ces pays *l'intelligentzia* était article d'importation venu d'Allemagne. Et non pas seulement importé, mais imposé par la dure et séculaire méthode germanique.

* * *

Le traité de Versailles a été fait par quatre hommes entre quatre murs. On a beaucoup reproché à ses auteurs de s'être ainsi soustraits aux traditions autant qu'à la pompe diplomatiques. Mais cette simplicité de propos — souvent acrimonieux — des maîtres du monde ne les faisait pas infidèles aux usages. Ce traité repose sur une masse de papiers digne, par son poids autant que par sa qualité, des archives des grands Etats qui la recueillent. Une multitude de savants diplômés de toutes les Académies, de diplomates chamarrés de toutes les Chancelleries a secrété à l'envi, une année durant, notes, mémoires, rapports et documents. Pour ce qui en demeurait dans l'esprit des quatre ou cinq « gros », c'est une autre affaire, et pour la France au moins, on est bien sûr que jamais M. Clemenceau n'en lut une ligne. Un secrétaire ou un homme d'Etat du second rang résumait ces travaux pour le chef, et l'esprit clair de M. André Tardieu, parfaitement propre à cette besogne, y fit merveille.

C'est ainsi que l'esprit scientifique filtra dans le traité. On ne peut pas dire que les Chefs d'Etats n'aient pas trouvé dans cette coopération savante toutes les connaissances utiles que les diplomates auraient sans doute puisées dans leur propre fonds. Des plaisanteries nationales ont couru la planète sur leur ignorance de la géographie. Ils ignoraient la géographie dans la même mesure que la plupart des hommes cultivés de leur temps. Vous m'accordez bien qu'on peut être raisonnablement instruit sans avoir jamais entendu parler du Banat de Temesvar ?

Sans doute, mais alors ne vous mêlez pas de donner des frontières à l'univers. — On eût écrit, en des temps plus dogmatiques, un bien beau traité des connaissances nécessaires à un homme d'Etat. Je ne soutiens pas qu'il soit recommandable d'ignorer la géographie pour faire un traité de paix. Il y a dans un conte de Voltaire un ménage de nouveaux riches qui renoncent à charger l'esprit de leur fils Jeannot de connaissances géographiques par la raison en effet décisive «qu'il aura toujours des voitures et des cochers pour le conduire où il voudra ». Tout est mesure, ici comme partout. Je note seulement que la science géographique est de celles qu'un homme cultivé apprend à tout âge, précisément avec de bons atlas et de bons rapports. Ayez sous la main des géographes et des ingénieurs, — et l'on sait quelle admirable école géographique Vidal de la Blache a donnée à la France — et par l'enchaînement qu'il vous feront paraître de la géologie, de l'orographie, de l'hydrographie et de l'économique, ils vous donneront l'idée la plus exacte de la région que vous considérez.

Fort bien, mais ce sont là des éléments de la politique : ce n'est pas toute la politique. Ce ne serait la politique que si nous avions atteint, — ou si vous préférez : ce sera la politique quand nous aurons atteint — ce paradis économique où le monde sera divisé et disposé seulement pour la production, la circulation ou la consommation des richesses: on l'appellera à bon droit l'âge d'or. Mais les auteurs du traité de Versailles n'ont pas osé fonder l'ordre du monde sur un système si simple, et c'est justement, si vous y songez, ce que Lénine ne saurait leur pardonner. Ils ont considéré encore des idées morales et notamment le droit de libre disposition des peuples. Le traité de Versailles est fondé sur ce droit, comme les traités de Vienne sur le droit précisément contraire de la légitimité. Mais ces idées morales ne sont pas inscrites sur la carte ; les suivre, c'est passer de la géographie à l'histoire, et d'une science exacte à une science inexacte, laquelle ne s'apprend pas à la lecture d'un rapport, mais par longue et fervente étude. Car les peuples eux-mêmes fondent leur liberté sur leur histoire, entendez sur l'idée nationale qu'ils se sont formé de leur histoire. Le premier bien d'un peuple, ce n'est ni sa richesse ni ses

frontières, c'est son histoire. Chaque peuple forme son histoire, dans les faits d'abord, dans sa pensée ensuite. Chacune est naturellement contradictoire à celle du voisin.

En admettant ce droit des peuples à vivre selon leurs propres idées, les fondateurs du traité de Versailles reconnaissaient cette grande force politique du monde moderne : les passions des peuples, et pour les reconnaître, pour en retrouver les origines, ils s'obligeaient par là même à connaître les histoires nationales. Et c'est parce que les meilleurs rapports, ni mêmes les plus longs, ne pouvaient d'un seul coup les en instruire, et parce que peut-être ils n'étaient pas suffisamment pénétrés de ce sens historique, qu'on ne peut leur accorder d'avoir eu les intentions des grandes choses qu'ils ont faites. Mais les hommes d'Etat, qui font les grandes choses, en perçoivent rarement les grandes causes, et lorsque d'aventure ils ont ce sentiment, on le remarque ; pour leurs intentions, c'est affaire aux historiens de les découvrir, plus tard. Cette division habituelle du travail a été, cette fois encore, respectée.

A la vérité, les auteurs du traité de Versailles ont fait leur office d'hommes politiques : ils ont pris les idées historiques communes adoptées par la plupart des esprits : une idée politique n'est puissante que si elle est vulgaire, ou comme l'on dit aujourd'hui d'un mot indispensable au monde moderne « vulgarisée ». On peut dire que l'idée essentielle du traité de Versailles est celle-ci : le militarisme prussien est un fléau et une menace : il a vicié l'esprit germanique, il a fait d'une nation de métaphysiciens et de mélomanes un peuple conquérant et brutal.

Cette idée n'est pas seulement commune et répandue dans tout l'univers, elle est encore exacte. Il est bien vrai que l'altération de l'esprit germanique par l'esprit prussien fut un malheur historique, fécond en désastres pour notre planète. Elle nous a amenés où nous voilà, les uns et les autres, qui nous regardons pour savoir lequel est le plus mal en point. Elle a ranimé dans le monde une idée pure de la force, une pensée de conquête universelle par la seule violence, que nous avions oubliée depuis les Assyriens. Non pas qu'il n'y ait eu, depuis Assurbanipal ou Nabuchodonosor, divers projets de soumission du monde entier à

une conception nationale : le dernier est celui de la Révolution française, poursuivi par Napoléon. Mais bouleverser le monde pour une idée, elle-même universelle, religieuse ou morale, paraîtra toujours à l'esprit humain juste en quelque mesure, et noble en tous cas. Ce qu'il y avait de mauvais dans l'aventure des Germains partis en 1914 à la conquête du monde, que Karl Lamprecht appelait la « germanisation tellurique », c'est qu'ils n'avaient point d'idée ; ils étaient donc sans justification et sans titres autres que leur avidité : c'est pourquoi, pour le dire en passant, les balourdises du manifeste des Intellectuels, de Lasson et d'Ostwald, — l'organisation privilège de la race germanique et nouvelle étape de l'humanité —. si elles étaient sans raison, n'étaient pas sans motifs : ils cherchaient un prétexte idéal pour la conquête.

La guerre au militarisme prussien entraînait donc la conséquence immédiate de la réparation des dommages politiques qu'il avait déjà commis : question d'Alsace-Lorraine et question du Slesvig. L'Alsace-Lorraine, encore chaude et secrètement frémissante du crime, fut rendue à la France. L'affaire du Slesvig était plus complexe parce que le gouvernement danois lui-même avait toujours un peu traité la province comme une part allemande de son royaume, et qu'à l'heure même du règlement, il suivit la même politique. On dissimula la difficulté de distinguer les diverses parties de cette usurpation derrière un plébiscite à deux ou trois tiroirs.

Mais il y avait encore d'autres provinces volées. Les bords du manteau impérial étaient faits de pièces recousues à diverses époques. Parmi ces pièces, la Silésie était un vol authentique de la Prusse. Le rapt du grand Frédéric avait soulevé l'indignation du XVIIIe siècle lui-même, qui pourtant était alors à l'âge sceptique, où les âmes sensibles n'étaient pas encore à la mode.

Mais ici le droit historique ne pouvait qu'augmenter la confusion. M. Lloyd George, grand contempteur du droit historique, s'est demandé un jour, par un de ses plus célèbres sarcasmes, ce qui resterait de l'Europe si l'on se plaçait à l'époque où les Polonais prétendaient remonter pour fixer le sort de la Haute-Silésie : il ne resterait nulle part pro-

vince sur province. En fait, la Silésie fut durant de longues années le champ de bataille des Polonais et des Tchèques ; en droit féodal, la Silésie eut dû être attribuée à l'Etat tchécoslovaque, le seul qui d'aventure ne réclamait rien. Cette usurpation, la monarchie prussienne l'avait commise à peine au sortir de l'enfance au préjudice de son alliés d'aujourd'hui : cette bonne Autriche qu'elle a si souvent fait pleurer depuis deux siècles. La Silésie était donc bien la première en date des rapines du militarisme prussien ; mais son cas était bien plus difficile que les deux autres : l'Alsace-Lorraine demandait elle-même à retourner à sa patrie, qui l'attendait. Le Slesvig devait être restitué à un gouvernement qui ne brûlait pas du désir de le recevoir. Pour la Haute-Silésie, il s'agissait de la rendre à un peuple qui n'était pas celui qui l'avait perdu.

C'était toutefois la dernière étape : à pousser au delà on perdait le fil. Plus moyen d'accuser le « militarisme prussien » de l'esclavage des Tchèques, Slovaques, Serbes ou Roumains enchaînés au joug austro-hongrois. Pour la Pologne et les Etats baltes nous voyons reparaître les Chevaliers Teutoniques et les Porte-Glaives, authentiques militaristes et indispensables Prussiens. Mais enfin de ceux-là, comme des précédents, la Prusse contemporaine peut se décharger comme l'agneau parlant au loup :

> Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Peuples dociles ou rétifs, endormis ou révoltés, il fallait toujours bien remonter, au delà des personnes modernes, jusqu'à une usurpation germanique initiale. Il y avait donc des abus de la force allemande, bien antérieurs au « militarisme prussien », et qu'il fallait réparer. Le système germanique du monde avait pris ses racines dans l'Europe centrale et menaçait de s'étendre en Occident. L'objet du traité de Versailles était d'arrêter sa poussée vers l'Ouest et de couper ses racines. Détruire l'armure dans laquelle la Prusse avait serré le corps germanique, c'était la condition, mais ce n'était que le commencement de l'œuvre.

Pour avoir une vue complète du problème posé à Versailles, il fallait donc remonter bien au delà du règne de

la Prusse et de la formation de l'esprit prussien. Mais nous sommes là, Occidentaux et Orientaux, préoccupés comme il est naturel de ce qui nous touche, voyant les choses chacun par notre bout et ne songeant guère à retourner notre lorgnette. L'un ne voit que la querelle des Welches et des Germains, et l'autre que la lutte du germanisme et du slavisme. Remontons donc aux origines, comme il convient aux historiens, qui sont gens de loisir.

L'Allemand est un colonisateur : il est le premier en date des peuples coloniaux de l'Europe, il a conservé le plus puissant esprit de colonisation à travers toute son histoire, qui en porte la marque énergique et dure. Car il n'est pas nécessaire pour qu'il y ait colonisation, de traverser la mer ! on ne colonise pas que les nègres. La grande méprise historique des Allemands a peut-être été de traiter toujours tous les Slaves comme il est seulement permis de traiter les nègres, en méthode coloniale. Pour avoir colonisé à ses portes et non pas aux antipodes, l'Allemand ne fut pas moins animé dix siècles durant, de l'esprit, de l'instinct colonisateurs et n'appliqua pas moins autour de lui les procédés essentiels de la colonisation.

Pour coloniser, il faut deux peuples, le supérieur et l'inférieur. Ou du moins il faut que l'un se croie supérieur à l'autre. Condition indispensable. S'il y a des peuples inférieurs et supérieurs, c'est une question philosophique, donc éloignée de la politique. Ce n'est pas au moment où le monde est instruit, sur la foi de Gobineau, que toute beauté vient des nègres, à l'époque où je vois les masques de la haute antiquité sénégalaise recherchés à l'égal de la statuaire grecque que je me lancerai à la poursuite de cet absolu. La morale politique, qui est relative, admet qu'il est des peuples inférieurs, chez qui la colonisation est licite. La preuve, c'est que la conscience universelle, servante de cette morale politique, se révolte quand elle croit distinguer une tentative coloniale sur un peuple civilisé. Les hommes de ma génération ont justement connu une telle crise. Vers la fin du siècle dernier, les Anglais ont voulu soumettre à leur loi le peuple africain des Boers. Tous les autres peuples, que l'affaire n'intéressait guère, en furent pourtant gênés. Pourquoi ? Parce que la supériorité de la civilisation industrielle

britannique sur la civilisation agricole des Afrikanders ne semblait pas éclatante et n'était pas indiscutée. En quelques années, les Anglais, dont la souplesse dans les moyens égale l'entêtement dans la résolution, ont repris l'avantage et dissipé cette inquiétude qui courait le monde.

Le Germain colonisa toujours, et toujours de façon plus dure que ne le permettait, à chaque moment, la sensibilité contemporaine. Il y acquit, en des temps rudes, renom de rudesse. Extermination si possible, expropriation, établissement de colons, ce furent toujours les procédés de ses gouvernements et l'instinct de ses peuples. A l'Est et au Sud toutefois, car à l'Ouest son effort se heurte à des nations déjà formées et de qui il reçoit la civilisation, loin qu'il la leur apporte. Dans l'histoire germanique c'est la « poussée vers l'Est » qui est ancienne ; la poussée vers l'Ouest est récente, presque contemporaine.

L'histoire d'Allemagne ou, si l'on peut dire, la préhistoire commence par une grande extermination des Slaves, à l'Est de l'Elbe. La Vistule, l'Oder et l'Elbe coulaient tout entiers entre des rives slaves. La race germanique chasse les occupants et s'y installe en des temps obscurs. Comment ? nous n'en savons rien. Pas un gémissement n'a traversé les temps historiques. Un soupir seulement expira aux bords mêmes de la Conférence de 1919, sur les lèvres de ce tout petit peuple des Wendes de Lusace qui demandait d'être uni aux Tchéco-Slovaques.

Vient ensuite le christianisme, qui dans l'Europe centrale et orientale pénétra suivant deux directions : l'une part de Byzance, du Sud au Nord ; l'autre, la voie septentrionale part du Rhin et marche d'Ouest en Est. Dans cette deuxième voie, ce sont les Allemands qui christianisent et colonisent vers l'Est. St-Adalbert et ses compagnons, les Teutoniques, les Porte-Glaives s'établissent en Prusse, nom et terre slaves de Pologne, le long de la Baltique. En sorte que cette Vieille Prusse, terre sacrée par ses souvenirs et sacrée par ses mœurs plus pures qu'ailleurs, paraît-il, est elle-même une colonie allemande en terre slave. Terre conquise, et bien conquise. Cette conquête séculaire a reçu en effet la consécration souveraine du plébiscite : on a demandé l'an dernier à ces peuples, Mazures et Cachoubes, s'ils étaient

Polonais ou Allemands : eux-mêmes se sont donnés à l'Allemagne.

Le XIVe et le XVe siècles furent le temps du plus grand danger du germanisme, comme le XVIIe et le XVIIIe siècle le temps de son complet établissement. A la fin du moyen-âge comme aujourd'hui il est pressé par deux ennemis : le Polonais au Nord, brillant cavalier, admirable soldat, avec des vertus politiques médiocres, qui croit, au jour de Grünewald (1410) où l'aigle blanc de Pologne terrassa l'aigle noir de Prusse, avoir à jamais abattu la civilisation germanique. Au Sud, le Tchèque, peuple bien moins scintillant, méthodique, très appliqué à la culture intellectuelle ou, comme on disait alors, religieuse, et redoutable autant qu'aucun autre en ses crises de colère hussite. Un empereur de la maison de Luxembourg, Charles IV, entreprend cette politique d'adoucir le germanisme, de l'éclairer par la culture tchèque et d'introduire ainsi les idées et les mœurs de l'Occident dans l'Europe centrale. C'est la politique même que reprendra cinq cents ans plus tard son successeur Edouard Benès, fils d'un paysan de Tabor.

Or. à la fin du XVIIIe siècle, ces deux peuples rivaux sont devenus des peuples sujets, et sujets dociles. C'est peu qu'il soient gouvernés, possédés, colonisés par les Germains: ils sont germanisés jusque dans leur propre conscience, et convaincus qu'ils obéissent par l'ordre même de la nature à un peuple supérieur. Ajoutez que l'Allemagne, repoussée de l'Occident par les traités de Westphalie est réduite à se replier sur elle-même et sur l'Orient et qu'à mesure que le reflux ottoman découvre de nouvelles terres d'Europe, elle traite de même en sujets, et plus aisément encore, les Serbes, les Magyars, les Roumains.

Etienne FOURNOL.

(A suivre.)

LE MOUVEMENT INTERNATIONAL

La répugnance que les Belges et les Français ont montrée en général depuis la guerre à se rencontrer avec les Allemands dans les congrès internationaux, tend à s'atténuer. Leur attitude, on a pu s'en rendre compte à maintes reprises, n'a pas été sans nuire à la reprise du mouvement international intégral. Bien des pays neutres ou alliés désireux de renouer les rapports scientifiques ou autres avec l'Allemagne, attendaient pour convoquer leurs réunions que cette opposition fut tombée. Parfois les organisateurs ont passé outre aux absences, mais le plus souvent pour éviter des froissements de part et d'autre, ils retardaient de saison en saison les convocations. Certaines corporations se montrent irréductibles. C'est ainsi que l'Association de la Presse belge d'accord avec l'Association des journalistes tchécoslovaques, vient à la fin de septembre, de faire rayer les Allemands de l'Association internationale des Associations de presse. Chose curieuse, l'*Annuaire de la presse française*, dans son édition de 1921, donnait encore comme composition du Comité de direction de l'Union internationale, un Autrichien comme président et deux Allemands comme vice-président et comme trésorier. Sur les réclamations venues de Belgique, le secrétariat général a rayé ces noms du bureau.

Dans le monde médical, l'intransigeance n'est pas moindre. Au 5me congrès international de chirurgie à Paris, une résolution fut votée tendant à rayer de la liste des membres ceux qui appartiennent aux Puissances centrales. Huit éminents docteurs finlandais, professeurs d'universités pratiquant dans les hôpitaux de Viborg, Helsingfors, etc., se sont inscrits contre cette résolution et ont adressé une protestation écrite au président de l'Association internationale de

chirurgie à Glascow. Par contre, dans le domaine du droit international, se manifeste une tendance à la conciliation.

Du 3 au 8 octobre s'est tenu à Rome la 29me session de l'Institut de droit international. *Le Temps* écrivait à ce propos : « Français et Belges s'étaient rendus à Rome non sans appréhension. Quelle serait l'attitude des juristes de langue allemande ? Quelques amis trop zélés, ne se livreraient-ils pas, sous le ciel séducteur de l'Italie, à des tentatives de rapprochement prématurées, qui pourraient provoquer de fâcheuses réactions ?

« Toutes ces inquiétudes étaient vaines. Sous la sage présidence du professeur marquis Corsi, l'institut s'est livré à un travail positif, évitant soigneusement de quitter le terrain juridique, seul moyen d'éviter les accidents d'ordre politique. Les membres de l'institut se sont tous trouvés d'accord pour proclamer la nécessité de rétablir les relations internationales sur le base du droit et de l'équité, en travaillant en commun à l'organisation de la paix mondiale. »

A Turin, le Congrès international de sociologie tenu vers le milieu d'octobre réunissait des délégués allemands et français. Ce congrès n'avait d'ailleurs pas l'importance du précédent et ne saurait être considéré comme symptômatique.

Au point de vue artistique, il faut signaler encore un article publié par M. Léandre Vaillat dans le *Temps* du 19 octobre qui pose la question de l'admission de l'Allemagne à l'exposition des arts décoratifs de 1924. L'échéance est lointaine, dira-t-on. Le fait qu'un critique ait cru devoir si longtemps à l'avance discuter la possibilité d'une invitation des artistes allemands est d'autant plus significatif et méritait d'être relevé. « La question se pose, dit-il, de l'admission de l'Allemagne et de sa participation, encore que sa présence puisse éveiller en raison de nos deuils si récents, de légitimes susceptibilités, il parait bien difficile de l'écarter. Au reste ce serait une maladresse, car dans l'esprit mondial subsisterait cette arrière pensée que nous craignons sa concurrence et que nous avons peur de l'affronter ».

Le congrès sociologiste de Turin n'a pas manqué d'aborder maintes questions de la compétence directe de la Société des nations pour lui faire ses recommandations. Pendant ce temps, 13 octobre et jours suivants, l'Union des Associations pour la Société des Nations tenait son Conseil général à Vienne, sous la présidence de M. Gustave Ador. Le président de la république autrichienne, à cette occasion, a fait appel au concours des ligues pour accélérer l'action de crédits de la Société des nations, en faveur de l'Autriche. Des amendements au programme ont été demandés, l'un entre autre tendant à assurer complètement la protection des minorités et à créer une section permanente chargée de recueillir des informations et d'envoyer des commissions d'enquêtes sur les lieux.

A Londres, le 18 octobre au cours d'un meeting organisé en faveur de l'Union pour la Société des nations, Lord Grey fit un discours très remarqué déclarant notamment que « sans la politique de la Société des nations nous ne pourrions jamais nous relever, ni les uns ni les autres,

des conséquences de la guerre. Il ne saurait y avoir de progrès industriel ou social. Je ne crois même pas que nous puissions maintenir notre position si nous retombons dans le système d'avant-guerre d'alliances et d'armements séparés et opposés les uns aux autres, inspiré par un sens général d'insécurité qui serait plus grand encore qu'en 1914. »

A Essen, lieu choisi s'il en fut, les pacifistes allemands se sont réunis le 7 octobre et le Dr Hans Simons a décliné l'offre qui lui était faite de prendre la place à la présidence comme représentant de la Ligue allemande pour la Société des nations jugeant incompatible le programme des pacifistes allemands tel qu'il a été affirmé à Bochum et celui de la S. d. N.

A Londres s'est tenue, sous la présidence de Lord Parmoor, une conférence pour le relèvement économique. 200 délégués de toutes les parties du monde y assistaient. Henderson y déclara que la Société des nations n'est qu'un pitoyable débris des espérances des peuples sauvé à la conférence de la Paix à Paris. Il demanda la démission du Conseil Suprême pour que la Société des nations puisse prendre l'entière responsabilité de la restauration de l'Europe. La question des changes fut longuement agitée et un délégué allemand, le Prof. Bonn, préconisa l'émission d'un papier monnaie international.

A Vienne, au début d'octobre, s'est tenu le premier congrès international des victimes de la guerre dans tous les pays. Cette conférence qui semble faire suite au congrès des anciens combattants à Genève en 1920, était présidée par Henri Barbusse.

A Genève, du 19 au 22 octobre, des francs-maçons ont tenu un convent. Ils ont créé une Association maçonnique internationale dont le siège sera à Genève, en remplacement du Bureau international de relations maçonniques de Neuchâtel. Le Comité consultatif de cette assaciation sera composé de représentants du Grand Orient de France, du Grand Orient de Belgique, du Grand Orient des Pays-Bas, de la Grande Loge de New-York et de la grande Loge suisse Alpina. L'Allemagne ne semblait pas représentée à cette réunion. Les congressistes ont exprimé le désir que de pressantes démarches soient faites auprès des Sociétés de la Croix-Rouge et des associations charitables d'accord avec le gouvernement de Moscou, en vue d'obtenir la libération et le rapatriement de tous les prisonniers de guerre, semblant ignorer que ce rapatriement n'est qu'une question d'argent et de temps et que tous les accords nécessaires sont conclus depuis longtemps.

La tenue de la Conférence internationale du travail le 25 octobre a provoqué la convocation à Genève de plusieurs réunions travaillistes. C'est d'abord les 30 septembre et 1er octobre le Bureau de la Fédération internationale des syndicats chrétiens d'Utrecht. Ce bureau s'est déclaré disposé à collaborer avec le Bureau international du Travail et à entrer en relations avec l'Internationale coopérative chrétienne qui vient d'être fondée à Zurich.

Le congrès international des syndicats chrétiens d'employés qui réunit 583,000 membres s'était tenu les 28 et 29 septembre à Luxembourg.

Du 17 au 25 octobre s'est réuni à Genève le 2me congrès international féminin ouvrier où furent débattues plusieurs des questions du programme de la Conférence internationale du Travail.

Enfin l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs a tenu sa 9me assemblée à Genève du 18 au 21 octobre. On sait que la bibliothèque de cette association a formé le noyau de la bibliothèque du Bureau international du Travail. L'Association a décidé la publication d'un bulletin d'information périodique. M. Albert Thomas a souligné ce que doit le Bureau international du Travail aux ouvriers de la première heure qui furent les fondateurs de l'association et a insisté sur l'influence que par ses trente cinq sections nationales l'association peut exercer sur les divers gouvernements pour lutter contre la vague de réaction qui risque de mettre en péril bien des progrès sociaux.

Les socialistes sont toujours à la recherche d'une Internationale. Les journaux italiens annoncent que don Sturzo, secrétaire politique du parti populaire catholique italien, est en train de constituer une internationale catholique populaire séparée de l'Internationale coopérative de Zurich et de l'Internationale syndicale créée à La Haye. Y auraient participé « l'Union catholique pour la paix mondiale », la « Ligue catholique internationale », « la Ligue apostolique pour la création d'une Société des Nations sur des bases catholiques et chrétiennes » et « la Société catholique de la paix mondiale ». Cette dernière ainsi que l'Internationale catholique, ont leur siège central à Graz, la « Société apostolique » à Bruxelles avec succursales à Paris et à Lyon.

On cite enfin en corrélation avec ces tendances « l'Union catholique internationale » fondée en novembre 1920 par M. de Montenach, député au Conseil des Etats, en collaboration avec des catholiques italiens, belges et français, et tendant à assurer une entente fraternelle des peuples sur la base des leçons de l'Evangile.

Les journaux allemands suivent ce mouvement avec attention, le catholicisme allemand prenant une place importante dans la vie politique de la nation .

A Londres, le 20 octobre, le parti travailliste anglais a fait des propositions à l'Internationale de Vienne pour la reconstitution d'une internationale socialiste. Quand à la IVe Internationale de Berlin, elle considère Moscou comme trop réactionnaire et lui reproche de travailler directement avec Amsterdam et avec Vienne.

* * *

Au point de vue commercial, les foires et les expositions se succèdent de tous les côtés : Exposition internationale d'hygiène à Amsterdam du 8 octobre au 8 novembre, exposition industrielle interalliée à Manchester du 4 au 22 octobre, foire internationale à Vienne attirant 170,000 visiteurs étrangers tant acheteurs que dilettantes, faute de place, deux mille inscriptions d'exposants ont été refusées ; 22me

foire internationale de la chaussure à Londres au début d'octobre. A Paris, le Comité désigné par le congrès de la Chambre de commerce internationale pour étudier la question du change et des dettes, s'est réuni dans la première semaine d'octobre et quelques jours plus tard à Bruxelles, le Conseil général de la conférence interparlementaire du commerce agitait de son côté l'éternelle question des changes. Cette session a été suivie de l'inauguration par le roi de l'Institut international du commerce qui d'ailleurs fonctionne déjà depuis le début de l'année.

Rappelant les conclusions de la majorité de la commission internationale de statistique instituée par le Conseil exécutif de la Société des nations et se les appropriant, le Conseil général a repoussé énergiquement « toute idée de centralisation des bureaux internationaux sous le contrôle d'une bureaucratie internationale ». Le caractère tant soit peu agressif de cette résolution pourrait surprendre ceux qui se souviennent que le Gouvernement belge avait demandé au Conseil de la Société des nations de reconnaître l'Institut international de commerce comme l'organe de statistique et de documentation commerciales et économiques de la Société. Mais la demande renvoyée par le Conseil à la Commission économique et financière pour examen et avis n'a pas reçue l'accueil que les parlementaires escomptaient et en bons parlementaires ils ont manifesté leur dépit en exhumant les con lusions d une commission aujourd'hui dissoute.

La conférence interparlementaire du commerce a convoqué son congrès à Rome en mai 1922 et la Chambre de commerce internationale également à Rome du 18 au 23 septembre 1922.

Du 21 au 26 novembre s'est tenu à Paris une conférence internationale d'ingénieurs électriciens ayant pour but d'étudier les problèmes techniques qui se posent actuellement au sujet de la construction et de l'exploitation des grandes lignes de transport d'énergie électrique à haute tension (45 mille volts et au delà). Une quarantaine de délégués de 12 pays différents prenaient part à cette conférence. Les communications portèrent principalement sur les isolateurs. Les tensions de 100 mille volts sont déjà d'application courante et celles de 220 mille volts d'application très prochaine. Si l'on considère que des ingénieurs n'hésitent pas à concevoir par exemple le transport de Belgique en Italie, d'énergie électrique au lieu de charbon, on comprend tout l'intérêt de réunions internationales de ce genre.

Les 6, 7 et 8 octobre, à l'Automobile-Club de France, s'est tenue la Conférence internationale de circulation routière. 19 nations étaient représentées. On s'y est occupé du piéton qui ne se cantone pas assez sur le trottoir, des poids lourds dont la largeur ne devrait pas dépasser 2,50 mètres et dont la pression sur le sol ne devrait pas excéder 150 kilos par centimètre de largeur de bandage. La Belgique et la Hollande se sont inscrites contre cette dernière décision déclarant que chez elles 100 kilos était le maximum de ce qu'elle pouvaient supporter.

L'unification si désirable des permis de circulation et des certificats de conduite n'a pas encore été réalisée complètement, mais un notable progrès a été fait dans cette voie. La question de la droite et de la gauche a été agitée, mais chaque pays, semble-t-il, reste sur ses positions. Toutefois la circulation à gauche est jugée la plus pratique. La dernière séance a été remplie par l'étude de la création de grands itinéraires internationaux qui devront joindre entre elles les capitales et les principales villes des pays intéressés. Il s'agit d'abord d'établir entre ces villes un réseau d'itinéraires théoriques, sur des cartes à grande échelle, puis de « réaliser » les itinéraires ainsi établis en choisissant de préférence les routes les plus agréables pour les touristes. Ces routes devront être ensuite jalonnées d'indications très visibles et facilement compréhensibles.

Evidemment les poteaux indicateurs s'imposeront à cet effet, mais une grosse difficulté résulte du fait que les indications indispensables aux automobilistes seront rédigés en langues différentes, suivant les pays traversés. Afin de parer à cet inconvénient, la conférence a décidé que, pour être plus lisibles, les inscriptions seraient écrites uniformément en caractères latins.

En outre, une proposition, qui va être mise à l'étude, a été déposée, tendant à ce que les nations intéressées se mettent d'accord pour suppléer aux indications par la couleur du poteau qui les porte. Par exemple la route de Bruxelles à Rome serait jalonnée de poteaux de couleur rouge et des signaux de même couleur indiqueraient l'itinéraire dans la traversée des villes.

La conférence adopta également un vœu demandant l'établissement d'une carte générale des grands itinéraires internationaux, qui serait complétée par une carte de circulation.

L'Alliance internationale du tourisme a tenu son assemblée générale à Paris vers la même date. Les pays représentés étaient au nombre de six. On s'y est occupé des bicyclettes plus que des autos et l'on a demandé notamment que le bénéfice de l'entrée en franchise des bicyclettes en Italie et en Suisse sur simple présentation de la carte des associations étrangères, soit accordée de nouveau dans ces deux pays. L'Assemblée s'est à l'unanimité prononcée pour la suppression des passeports.

A Milan, le 20 octobre s'est réuni à la Chambre de commerce le 2me congrès international de la Fédération universelle des agences de voyage. Ce congrès n'a pas manqué de demander également la suppression des passeports. Il a affirmé sa volonté de collaborer avec les compagnies de chemins de fer, de navigation et autres, et demandé que les agences puissent obtenir des facilités dans l'intérêt même du tourisme.

La Fédération aéronautique internationale a tenu son congrès annuel à Madrid du 26 au 30 octobre. 17 pays étaient représentés. L'Espagne, la Suède et la Hollande ont proposé la réadmission de l'Autriche dans la Fédération. Il est à remarquer que l'Espagne n'a point signé jusqu'ici la convention aérienne internationale et que

c'est en vertu d'une simple tolérance que les aviateurs étrangers survolent le territoire espagnol, non sans avoir rempli préalablement des formalités nombreuses et gênantes.

Trois semaines plus tard à Paris s'ouvrait à l'occasion du septième Salon de l'aéronautique, un congrès international de la navigation aérienne. Un grand nombre de nations avaient répondu à l'appel des organisateurs et l'on citait notamment parmi les personnalités étrangères des officiers supérieurs des pays suivants : Angleterre, Belgique, Chine, Danemark, Espagne, Italie, Norvège, Roumanie, Suède. A en croire certaine communication, Paris-Alger se fera en un seul vol, en 7 ou 8 heures, au moyen d'appareils amphibies, qui transporteront trente à quarante voyageurs, à la vitesse de 200 kilomètres à l'heure. Les avions-transports auront un tonnage de 30 50 à 100 tonnes. Ce seront des monoplans à ailes si épaisses qu'à l'intérieur des ailes seront disposées des cabines de voyageurs de deux mètres de hauteur. D'ici à quatre également, le vol par transport aérien de Paris à New-York s'effectuera à une vitesse de 300 kilomètres à l'heure, c'est à dire en 20 heures environs.

Du 4 au 6 octobre à Berne s'est tenue une conférence internationale ferroviaire, tant pour régler les horaires que pour édicter des mesures d'ordre pratique pour les échanges de wagons.. 50 représentants des plus grandes compagnies de chemins de fer d'Europe prenaient part à cette conférence.

A Paris, une convention a été signée le 16 octobre par les représentants des principales compagnies de télégraphie sans fil du monde à la suite d'une conférence qui a duré plusieurs semaines. Ces compagnies se sont mises d'accord sur les longueurs d'ondes et sur la mise en commun des découvertes faites dans leurs laboratoires, pour le meilleur rendement des services commerciaux.

A Berne, un conflit assez curieux a surgi entre les autorités municipales et le Conseil fédéral au sujet d'un monument international du télégraphe. Berne qui possède déjà le monument de l'Union postale universelle, avait offert pour celui de l'Union télégraphique un emplacement situé devant le musée historique. Le monument, dont la maquette due au sculpteur bolonais Romagnoli fut primée au concours et acceptée il y a 10 ans, a quelque peine à s'ériger sur l'emplacement prévu. Il masquerait deux ours de pierre juchés sur les piliers du portail d'entrée du musée historique. Déjà en 1913, l'artiste avait consenti à réduire de 50 centimètres la hauteur de son monument. Espérons que ce conflit n'aura pas d'autre suite.

Du 3 au 7 novembre, s'est tenu à Rome le congrès de la Fédération abolitionniste internationale où étaient représentées l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la France, la Hollande, l'Italie, la Norvège et la Suisse. On s'y est occupé de la réglementation de la prostitution et des méthodes préventives contre les maladies contagieuses.

Une exposition internationale d'aviculture a été ouverte à Londres au Cristal Palace le 15 novembre, la première depuis 1913. 10,000 spécimens de poules et de pigeons étaient exposés.

Le 21 novembre s'est ouvert à Paris, la conférence internationale de l'Union monétaire latine à laquelle prenaient part des délégués officiels de Belgique, de France, de Grèce, d'Italie et de Suisse.

A Bruxelles s'est ouvert le 20 octobre une conférence internationale du bâtiment et des travaux publics. La journée de huit heures était le premier objet de l'ordre du jour et l'assemblée considère comme préjudiciable de limiter les heures de travail en ne tenant pas compte des intérêts de l'industrie.

Le congrès de l'Histoire de l'art tenu à Paris, dont il a déjà été fait mention, a émis le vœu que les différents musées remettent une épreuve photographique des objets d'art qu'ils conservent, à la bibliothèque d'art et d'archéologie de l'université de Paris, afin de constituer un répertoire mondial photographique, et, sur l'initiative de M. Théodore Reinach, qu'à l'avenir tous les musées importants soient divisés en deux départements ; l'un spécialement aménagé pour l'éducation artistique du public, l'autre réservé à l'étude des spécialistes. Le congrès, enfin, a émis à l'unanimité le vœu qui résume le souhait maintes fois formulé au cours des débats, qu'il soit donné à l'art moderne, dans les universités, un rang équivalent à celui qui est donné à l'enseignement des arts antique et médiéval. Une question a été soulevée, mais sans être traitée à fond et sans aboutir à des conclusions décisives au sujet de l'échange international des œuvres des musées. Est-il opportun de développer ces échanges et songerait-on à faire rentrer dans leur pays d'origine les œuvres d'art disséminées dans tous les musées du monde. Il est bien certain que pris dans un sens aussi absolu, un pareil bouleversement des musées ne se justifierait pas. Que l'on fasse les démarches nécessaires pour rapprocher les différents panneaux d'un même triptyque, cela va de soi et c'est dans ce sens que M. Baud-Bovy interviewé par le critique du *Temps* s'est prononcé. On sait par exemple que la Belgique a pu reconstituer après la guerre le fameux retable de Gand dont une partie se trouvait en Allemagne. Par contre Bruxelles a rendu à l'Italie un fragment détaché d'un plafond du palais des doges et courtoisement l'Italie à renvoyé en échange un Quentin Metsys. Mais ces échanges ou restitutions doivent se borner à reconstituer des ensembles et non tendre à concentrer sur un seul point du globe l'œuvre d'un même peintre ou d'une même école. Que Genève songe à réunir des Liotard, Bâle des Holbein, rien de mieux ,mais que ce ne soit pas au dépens d'autres musées. Mieux vaut au contraitre prévoir des échanges dans le sens d'une diffusion à l'étranger des œuvres les plus représentatives de chaque pays. Le Musée national suédois qui possédait une des plus belles collections étrangères d'art français du XVIIIe siècle, a tenu pendant la guerre à compléter cette collection, dirigeant dans ce sens les libéralités qui lui venaient des fortunes nouvellement acquises. Stockholm se trouve ainsi avoir un bel ensemble de l'art français de la fin du XIXe et du début du XXe siècle complétant ses collections anciennes. Comme le déclarait au critique du *Temps*, le président de la commission fédérale des Beaux-Arts, l'art est le meilleur et le plus sûr agent d'influence intellectuelle et de connais-

sance. Déposer à l'étranger un chef-d'œuvre, c'est y accréditer un ambassadeur.

Parmi les autres personnalités du congrès interviewé, Sir Charles Hercules Read, président de la Société des antiquaires de Grande-Bretagne, s'est montré également en faveur des échanges internationaux, mais s'inscrivait contre les suggestions de son interlocuteur qui lui insinuait que la Société des nations pourrait être propre à élaborer les nouvelles jurisprudences à la fois artistiques et domaniales. Sir Charles Hercules Read, pesant ses mots, déclara qu'à son avis il serait bon de respecter le caractère essentiellement scientifique des négociations de cet ordre. Une assemblée d'hommes d'Etat pourrait être engagée à en altérer le sens en affectant d'attribuer, selon le moment et selon les conditions, un prix particulier à la cession d'une œuvre. L'éclat plus vif, la solennité plus marquée de cette opération pourraient être inexactement interprêtés. Il sied de dissiper toutes ambiguités. Les aménagements intérieurs des collections publiques d'art relèvent d'ententes scientifiques et non d'accords politiques. Il faut laisser son domaine à la science, et n'en pas confondre les limites. Les appréciations du savant anglais se comprennent jusqu'à un certain point, mais pourquoi n'admettrait-on pas une section des Beaux-Arts au secrétariat de la Société des nations, comprenant des collaborateurs de pays différents et de savoir reconnu, qui pourrait en ce domaine comme en tous les autres préparer avec toute la rigueur technique désirable, les rapports à présenter au Conseil et à l'Assemblée suivant la procédure habituelle.

Etienne CLOUZOT.

REVUE DES REVUES

Revues allemandes. — Celles qui ont paru ces derniers mois sont assez pauvres au point de vu littéraire, artistique et philosophique. Ce qui intéresse surtout les Allemands pour le moment c'est leur situation actuelle et les moyens d'en sortir. Aussi la plupart des articles ont-ils trait aux problèmes politiques, économiques et moraux de l'heure présente.

La *Deutches Rundschau*, la plus répandue des revues allemandes, nettement nationaliste de tendance, publie dans son numéro d'octobre un article où M. Karl von Loesch s'efforce de montrer les conséquences économiques funestes pour l'Europe de la création des nouveaux petits Etats de l'est et du centre. Il reconnaît que le manque de corresdance entre les frontières politiques et les frontières éthnographiques était le point faible de l'Europe centrale et orientale d'avant 1914 et qu'il n'était pas suffisamment fait justice aux vœux nationaux de certains peuples, mais le traité de Versailles n'a apporté aucune amélioration à cet état de chose, au contraire. Il a maintenu l'ancien système d'Etats à nationalités mêlées dans lequel un peuple domine sur d'autres peuples et s'est contenté d'intervertir les rôles. Des peuples sans histoire, sans expérience économique, ont été mis à même de soumettre des peuples ayant depuis longtemps fait leurs preuves dans tous les domaines. Les régions les plus productives de l'Europe ont été morcelées, des territoires constituant des unités économiques vieilles de plusieurs siècles ont été coupés en deux. Les haines suscitées chez les nouveaux opprimés, les mesures de violence qui y répondent, les émigrations en masse d'éléments actifs

et capables abaissent le niveau de la production, empêchent la stabilisation et l'essor économique des nouveaux états. Par suite le pouvoir d'achat de la nouvelle Europe ne peut se reconstituer. L'œuvre de la Conférence de Paris est donc non seulement injuste, mais «indiciblement inintelligente». Naturellement M. von Lœsch en attribue toute la faute à « la France impérialiste qui poursuit la politique de Louis XIV et de Napoléon Ier». Selon lui la France, hantée par le cauchemar de son infériorité numérique, et ne pouvant « imaginer que des peuples voisins puissent vivre en paix côte à côte », vise à l'hégémonie du vieux continent. M. von Lœsch se serait pas étonné de voir sortir d'elle un nouveau Napoléon qui, grâce à l'armée puissante qu'elle est seule à conserver et au monopole du charbon et du fer qu'elle s'efforce de conquérir, établira sa domination sur le reste de l'Europe. (De telles énormités trouveront-elles toujours du crédit auprès du public allemand ?) En attendant cet événement que M. von Lœsch ne redoute sans doute au fond pas très sérieusement, le monde ne peut attendre que la situation s'assainisse naturellement. Il faudrait des dizaines d'années pendant lesquelles des milliers d'êtres périraient, jusqu'à ce que, au cas le plus favorable et tout à fait improbable, les nouvelles nations, par un travail sans répit et une éducation intensive d'elle-même, atteignent le degré de supériorité des peuples qui dirigeraient auparavant l'Europe. Le seul remède est d'amener peu à peu le monde à reconnaître que les solutions de Versailles et de St.-Germain sont mauvaises. L'Allemagne devra s'appliquer à cette propagande et tous les amis de la paix s'efforcer de rechercher les formes nouvelles qui permettront de résoudre le conflit entre les aspirations nationales et les nécessités économiques de l'Europe.

Dans la même revue M. Kronenberg-Neisse étudie les moyens d'augmenter la production industrielle allemande. Il préconise une spécialisation à outrance, chaque établissement ne fabriquant plus qu'un type ou une partie d'objet. L'on pourra ainsi procéder à la fabrication en masse, avec tous les avantages qui en découlent : économie de machines, de place, de main d'œuvre, de réclame, de frais de tous genres, abaissement du prix de revient. Des associations entre industries qui se complètent (se distinguant nettement des syndicats et des trusts) diminueront encore les frais et faciliteront l'écoulement des produits. La fabrication en masse sera ainsi obtenue grâce à la « normalisation ». La normalisation est l'unification rationnelle des dimensions et des formes, jusqu'ici inutilement diversifiées des produits fabriqués. Elle supprime l'aléa dans l'industrie, permet la fabrication à l'avance, le prompte exécution des commandes. Une normalisation en entraîne une autre : celle des châssis de fenêtres, par exemple, nécessitera celle des rideaux, par suite celle des métiers qui servent à les fabriquer, etc.. La « normalisation » se répand rapidement en Allemagne. Un bureau central pour l'étude des types nouveaux normaux a été fondé en 1917. Les sociétés qui travaillent avec lui ont passé de 1000 en juin 1919 à 2000 aujourd'hui. La liste des articles dont la normalisation est actuellement étudiée est déjà fort longue.

Les questions d'éducation et d'enseignement semblent préoccuper beaucoup les Allemands. Dans la détresse de l'heure présente n'est-ce pas sur la jeunesse que se concentrent tous les espoirs ? C'est elle qui rendra à la patrie (sans que l'on sache ou que l'on veuille dire comment) sa grandeur perdue. Mais quels principes directeurs, quel les bases morales lui donner ? Beaucoup pensent que l'ancien système ne convient plus. Une réaction se dessine ça et là contre la culture d'avant guerre trop purement technique, trop exclusivement orientée vers des buts utilitaires. Les anciennes sociétés d'étudiants sont critiquées comme ayant versé dans le formalisme et négligé la vie spirituelle et morale. La jeunesse elle-même réclame autre chose, cherche des guides ; de curieux mouvements naissent parmi elle. Dans la revue catholique *Hochland* M. Johannes Reiske consacre un long article au plus important d'entre eux, celui de la « Jeunesse libre ». Ses nombreux adhérents des deux sexes proclament une sorte de « lutte de classe » des jeunes contre les adultes qui « sont responsables de la haïssable orientation de la vie de l'époque, de l'état, de l'école, de l'église, de la politique actuelle ». Ils se proposent un complet renversement des valeurs », une « révolution qui bouleversera les fondements de la culture actuelle » créera une nouvelle humanité. Tous les problèmes moraux sont abordés avec une juvénile audace. L'éducation ne doit plus être confiée à la famille, héritière de traditions qui la rendent incapable d'accomplir cette tâche, mais à une nouvelle école, école de « libre détermination et d'éducation de soi » fondée non plus sur le savoir et les connaissances acquises par l'intelligence, mais sur l'art, la musique, tout ce qui est saisi par le sentiment. Remarquons que la « Jeunesse libre » néglige les problèmes politiques. Elle a bien tenté avec la jeunesse ouvrière un rapprochement qui d'ailleurs échoua, mais son activité ne semble guère orientée vers les questions sociales et économiques, encore moins vers les problèmes internationaux ; ni réaction, ni besoin de rénover dans ce domaine ; abstention regrettable et caractéristique.

Sous le titre « l'Esprit nouveau et la réforme des études supérieures » M. Otto Braun, dans la *Neue Rudschau* apporte un avis plus mûr sur la formation intellectuelle désirable pour la nouvelle génération. L'Université ne doit plus être un « marché des denrées de l'esprit », une « école de savoir », mais une « école de vie ». Elle doit créer des hommes, développer le jugement personnel et pour cela renoncer à la spécialisation à outrance dans laquelle elle était tombée, à l'enseignement purement formaliste, au point de vue exclusivement historique *(nur-geschichtlichen)*. Les maîtres devront enseigner dans le « véritable esprit de la synthèse, qui aperçoit toujours le général dans le particulier, et tous les étudiants devront faire, soit à la fin, soit au commencement de leurs études, de la philosophie, de la sociologie, de la politique, de l'histoire de la civilisation, disciplines nécessaires pour faire d'eux des hommes complets. (Ainsi, tandis que la France avant la guerre inclinait à adopter les méthodes germaniques, l'Allemagne commencerait maintenant à reconnaître l'excellence des vieilles « humanités »). Ces réformes auront-elles lieu, se demande M. Braun et

les universités allemandes deviendront-elles des centres de l'esprit nouveau ? Il avoue qu'extérieurement les signes ne sont guère encourageants. Toutefois de petits groupes de professeurs et d'étudiants *(die entschiendenen Schulreformer, der Bund neue Hochsehule)* luttent sans se décourager pour atteindre ce but.

La *Neue Rundschau* est la plus avancée des revues allemandes : elle est rédigée dans un esprit beaucoup plus libre et plus ouvert que les autres. Lue jusqu'ici surtout par une élite, elle gagne actuellement du terrain. Elle suit avec compréhension les mouvements littéraires étrangers, et renseigne en particulier assez bien ses lecteurs sur ce qui paraît en France. Parmi les articles qui seraient à citer, en voici un curieux intitulé *Lcs Nouveaux Dieux*. Après avoir exposé en quoi consiste l'Unanimisme de Jules Romains et montré dans cette théorie l'aboutissement de celles de Taine, Fustel de Coulanges, Zola, Durckheim, M. Ferdinand Lion la reprend à son compte pour en faire une originale application à l'histoire de la France et de l'Allemagne ces dernières années. Quelles sont les « âmes collectives », les « grands dieux » qui sont nés, se sont opposés, sont morts au sein de ces nations de 70 à aujourd'hui ? quels sont ceux qui y vivront demain ? En France en 1900 suivant M. Lion, le dieu était encore incertain, les esprit les meilleurs s'élançaient vers l'avenir ; mais, insensiblement tout changea : « au moment où l'éternel renouvellement, l'évolution créatrice était proclamée, l'éternel passé, le vieux dieu raffermissait en-dessous son existence... Le monde environnant croyait encore à une France du progrès alors qu'elle était depuis longtemps la nation la plus réactionnaire du monde, mais réactionnaire dans le sens le plus élevé, c'est-à-dire retournant à la source de son existence, obéissant à son dieu le plus ancien. » C'est ce dieu qui lui a permis de vaincre. En Allemagne, depuis 70, deux dieux sont en lutte. Tandis que le dieu prussien dur, borné, voulant atteindre un but dépassant ses forces « s'hypertrophie, devient bruyant, agité, arrogant et inquiet à la fois », le dieu romantique héritier de l'ancienne Allemagne se tient à l'écart, « conscient de sa supériorité, néanmoins rempli d'une craintive admiration devant l'activité gigantesque et envahissante du dieu prussien. Ne devait-on pas le laisser faire, l'aider même, non toutefois sans un léger sourire de mépris ? Quand une fois il aurait conquis le monde et qu'il serait fatigué, on le débarrasserait de son fardeau et l'on reprendrait sa place ». Cependant cette capitulation du dieu romantique devant le dieu prussien, dont le monde s'aperçoit beaucoup plus tôt que l'Allemagne elle-même, provoque la création d'un nouveau dieu : celui des Alliés, de la « civilisation ». Durant la guerre, le prussianisme et le romantisme sont apparus dans leur inanité et l'Allemagne s'est trouvée finalement « complètement dépourvue de dieu, suspendue dans le vide, engagée dans une action injuste, consciente de sa propre indignité, épuisée, à bout de souffle. Plus d'Etats, à peine encore une nation, plus d'armée, plus de corps administratifs, plus de bourgeoisie, plus de noblesse, plus de cour,

plus d'empereur..... Dans son désespoir il ne lui restait plus qu'une possibilité pour retrouver un dieu : se précipiter dans l'Humanité proclamée par les Alliés..... Mais — cette Humanité n'existait pas ». Et pendant ce temps se produisait un fait étrange, c'est que la France ne parvenait pas à se persuader que le dieu ennemi était mort, et elle cherchait et fouillait dans le corps allemand lui infligeant des souffrances et des humiliations sans fin ». Après 70, l'Allemagne a donné un dieu à la France, maintenant à son tour elle reçoit d'elle le sien. Quel sera ce nouveau dieu ? on ne le sait pas encore, mais il sera puissant et il ne faudrait pas s'étonner qu'il devienne encore plus impitoyable, plus étroit que le dieu français né de la défaite de 70.

G. M.

REMARQUES

CORRESPONDANCE. — Nous recevons de M. R.-L. Doyon, directeur de la *Connaissance*, une lettre dont nous extrayons ceci :

« Je suis tout à fait surpris de trouver dans une revue qui pèse ses opinions une note d'un inconnu G. Jean-Aubry dont l'audace égale l'ignorance des conventions, en même temps que le mystère de ses recherches. On a, de toute mémoire, appelé inédits en librairie des textes qui paraissent pour la première fois en volume. Ce n'est pas la *Connaissance* qui a innové cette méthode, et ces termes, et votre collaborateur (si c'est lui, comme il se peut, qui possède un manuscrit sur l' « Allemagne » attendu des admirateurs de Laforgue depuis... 1889) pourra créer un mot spécial, lorsque son manuscrit passera en édition. »

Notre collaborateur G. Jean-Aubry, auquel nous avons communiqué cette lettre, nous répond ceci :

« Cher ami,

« J'accorde à M. Doyon que ces « inédits » sont des inédits *en volume :* est-il d'usage toutefois d'attacher à des ouvrages la qualité d'inédits, même réunis en volume, lorsque ces ouvrages ont paru vingt, ou trente ans auparavant ; il se peut que cela soit un usage de librairie : si oui, déplorons-le.

« Dans la note à laquelle M. Doyon fait allusion, j'avais dit *(Revue de Genève*, N° 16, p. 455) que dans le volume d'Inédits de Laforgue *Exil, Poésie, Spleen*, publié par la *Connaissance*, « on a pris

grand soin de n'indiquer aucune référence : de démarquer des notes, d'ajouter des fautes d'orthographes, des noms propres erronés et des attributions fantaisistes ». Je donnerai satisfaction à M. Doyon très prochainement dans un article où je lui montrerai que si je suis un inconnu pour lui, je partage cet avantage avec l'œuvre de Bouilhet qu'il ignore (cf. p. 86) avec la ville de Hombourg qu'il confond avec celle de Hambourg (p. 97, 98, 100, etc...), avec le peintre Aman Jean devenu Arnaud Jean (p. 117), avec le Babelsberg devenu Babelsperg (p. 95, 98, 139. etc...), avec le Thiergarten (p. 91), avec les romancières Th. Bentzon et Ouida, devenues Rentzen et Ainda (p. 22), etc....

« J'en passe et des meilleurs ! M. Doyon n'avait d'ailleurs qu'à regarder au verso de ma note pour savoir que le manuscrit *inédit* de Laforgue s'appelle *Berlin* et non *Allemagne*, et que j'en suis le détenteur. J'ajouterai que ce n'est pas depuis 1889 qu'on l'attend, mais depuis 1887. Que M. Doyon se rassure, il n'aura plus longtemps à attendre pour apprendre sur Laforgue et ses œuvres un certain nombre de faits qu'il ignore.

« Croyez, cher ami, à mes sentiments les meilleurs.

« G. Jean-Aubry. »

BIBLIOGRAPHIE

René Morax ; *Le Roi David.*

Louanges et critiques ont été prodiguées sur ce drame, lors des représentations qui en furent données naguère au théâtre du Jorat. Qu'on nous permette cependant de dire en peu de mots l'impression que nous a fait à la lecture cette œuvre, dépouillée de ses deux ailes : la musique et la figuration.

Les récits bibliques, tels que ceux dont M. Morax s'est inspiré, ont leur valeur artistique propre ; le trait distinctif en est la concision qui fait tableau, où rien ne manque parce que l'imagination complète sans effort les traits à peine esquissés. Transcrire ces récits en prose rythmée, y ajouter des développements et des dialogues, et les faire entendre, ainsi transformés, à un public habitué à l'original : voilà la périlleuse entreprise dans laquelle M. Morax s'est engagé ; les vives couleurs du texte primitif en ont un peu pâli.

En outre, ces récits bibliques, lus et commentés dès l'enfance, sont tout imprégnés d'une leçon morale, conclusion et jugement laissés à la conscience du lecteur. La transcription de M. Morax n'offre plus de nourriture à notre conscience ; le caractère de David est fixé, diminué aussi.

Pour l'auteur biblique enfin, le principal personnage, le véritable héros, ce n'est pas David, c'est l'Eternel. Tel n'est pas le cas chez M. Morax, ce qui explique cette accusation de manquer de sève religieuse, que certains critiques ont faite.

Le choix d'un sujet si connu et si nettement classé dans le jugement humain, et la manière de traiter ce sujet exposaient l'auteur du Roi David à une série d'embûches insoupçonnées auxquelles il était fort difficile d'échapper.

Si nous nous sommes abstenu de louer ce drame, c'est que les foules qui se sont pressées au théâtre du Jorat ont suffisamment démontré à M. Morax que la faveur d'un vaste public lui était conservée, et que sa tentative originale, si critiquée qu'elle ait été, n'en restait pas moins digne de retenir l'attention. M. B.

L. Descour : *Pasteur et son œuvre.*

M. Descour a réalisé un tour de force ; en moins de trois cents pages, il a rendu compte de toutes les précieuses découvertes de Pasteur, de ses travaux sur la cristallographie, sur les fermentations, sur des maladies contagieuses telles que le charbon, le rouget, la rage ; il a parlé des victoires remportées, par la vaccination, sur ces microbes enfin démasqués ; et il n'a rien négligé pour nous faire admirer le noble caractère de ce savant bienfaiteur de l'humanité.

Ce livre, écrit en une langue claire et simple, vient à son heure. En un temps où l'Intelligence éprouve le besoin de se défendre parce que les professions libérales sont délaissées pour des occupations plus rapidement lucratives, l'œuvre de Pasteur est l'exemple typique et jamais trop répété de ce que peut la science mise au service de l'humanité. M. B.

TABLE DES MATIÈRES

DE

LA REVUE DE GENÈVE

TOME III : JUILLET-DÉCEMBRE 1921

LES CHRONIQUES NATIONALES

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

Et de nombreuses Remarques, Revue des revues, Bibliographies.

(4)


Cailler
Chocolat
au lait

SIGNAUX
DE FRANCE ET DE BELGIQUE

Revue de Littérature paraissant le 1er de chaque mois
— en fascicules de quarante-huit pages au moins —

COMITÉ DE RÉDACTION : ANDRÉ DE RIDDER, FRANZ HELLENS, ANDRÉ SALMON, PAUL-GUSTAVE VAN HECKE

Direction pour la France :
ANDRÉ SALMON
6, Rue Joseph Bara, 6
PARIS, VIe

Direction pour la Belgique:
FRANZ HELLENS
1385, Chauss. de Waterlo
Uccle (Bruxelles)

L'administration et les Bureaux de la revue se trouvent à ANVERS, chez :: :: l'Editeur, L. OPDEBEEK, 47, rue Saint-Willebrord :: ::
Bureaux de l'Administration à PARIS : 39, rue de l'Arbalète, Ve

DANS LES PREMIERS FASCICULES A PARTIR DU 1er MAI :
Proses, vers et notes de : André Salmon, Jules Romains, Max Jacob, Paul Morand, Blaise Cendrars, Jean Paulhan, Neel Doff, Franz Hellens, Fernand Crommelynck, P.-G. van Hecke, André de Ridder, Melot du Dy, O.-J. Perier, Paul Fierens, Léon Chenoy, etc., etc.

Prix de l'abonnement :
Fr. 30.— par année.

20 ex. sur van Gelder
Fr. 100.— l'abonnem.

